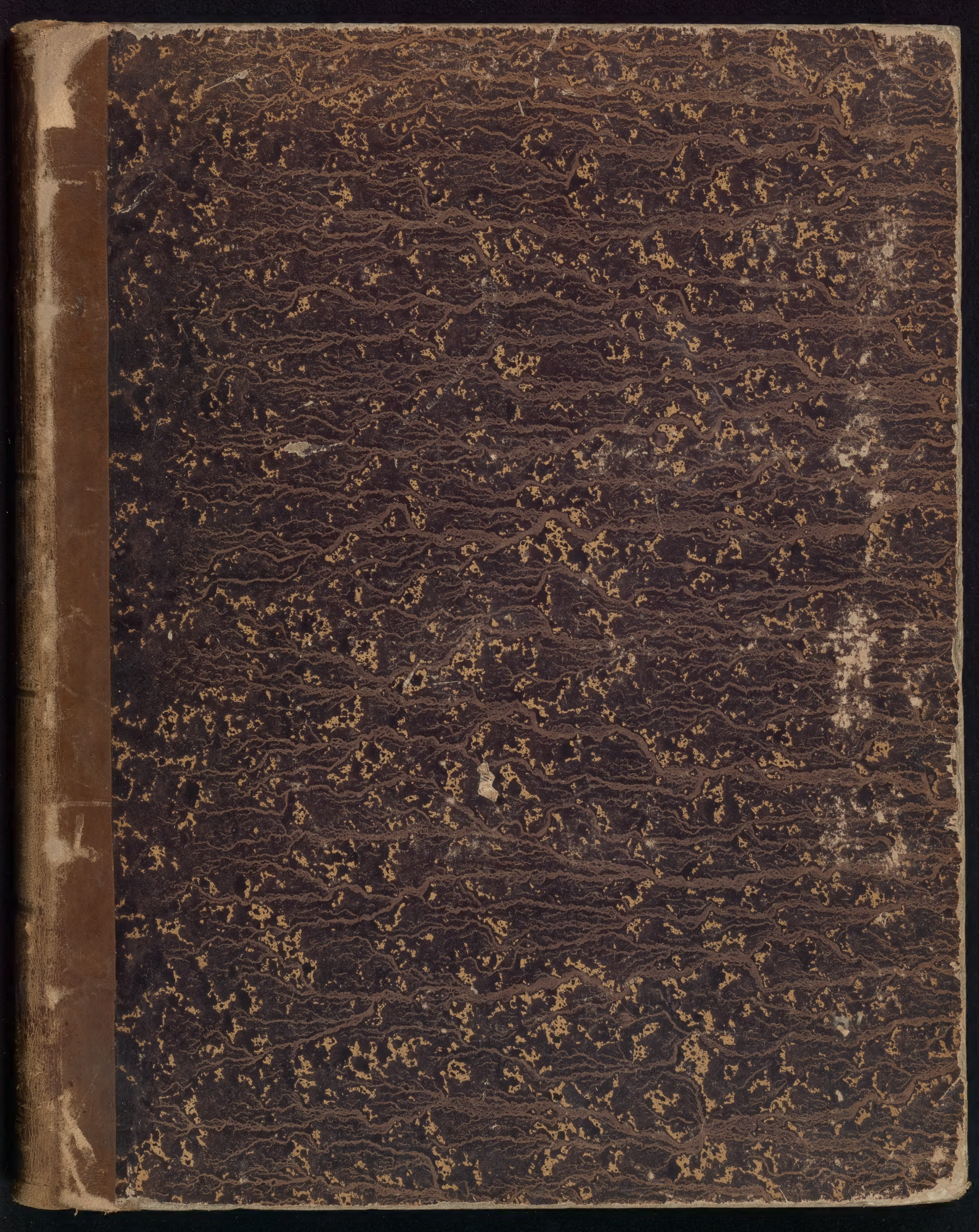
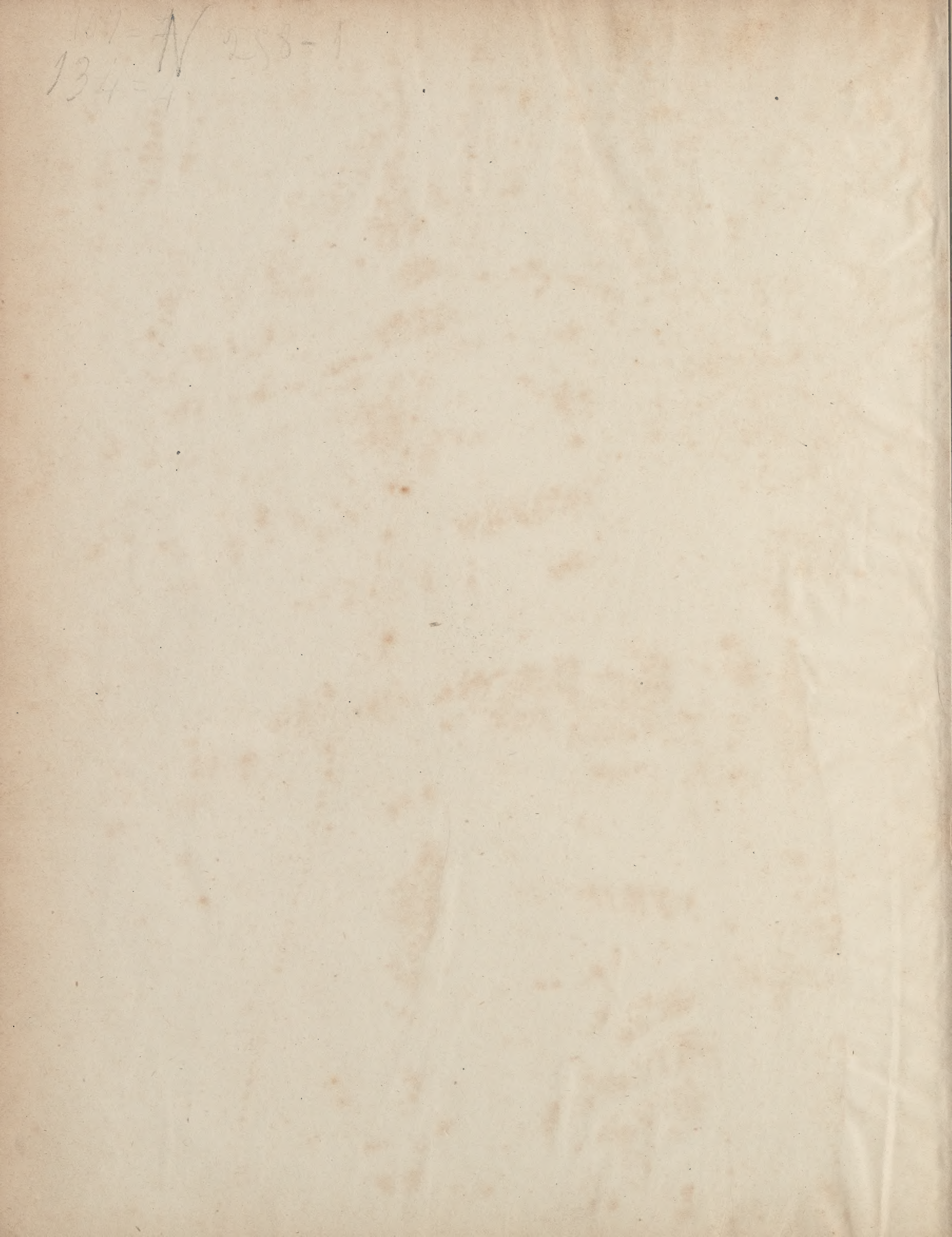
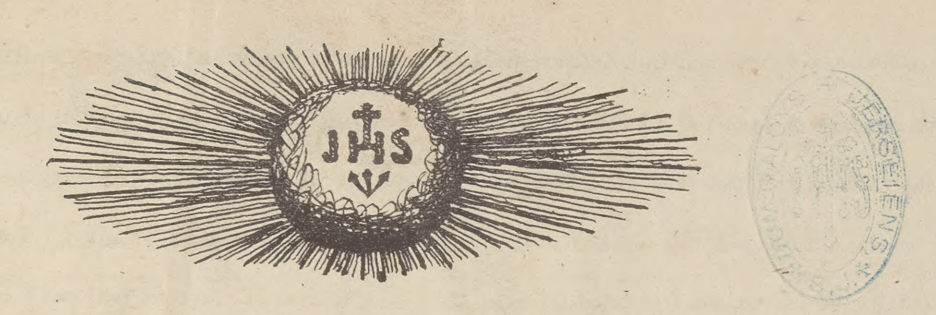



BIB. DOM.
LAVAL. S. J.




N 258-1
134=1



LETTRES DES SCOLASTIQUES DE LAVAL

AUX PP. ET FF. DE

1872. I. MARS

NOS RR. PP. ET NOS TRÈS CHERS FF.





Europe. — France. — Le collège de l'Immaculée-Conception (Paris-Vangirard) pendant la Commune. — Lettre du F. Vitel au Rédacteur. —

Vous me demandez, bien cher Frère, le récit détaillé de notre existence nomade et aventureuse depuis la rentrée du collège de Vangirard, 8 mars 1871, jusqu'au jour où, remettant intact aux familles le dépôt précieux qu'elles avaient confié à notre sollicitude, il nous fut enfin permis de jouir du repos? (repos laborieusement gagné, je vous assure, et même pour quelques-uns presque indispensable, après toutes les secousses qui, si elles n'avaient pas entamé les énergies de l'âme, avaient du moins affaibli les forces du corps.) – Pour répondre à votre désir, je mets à votre service toute ma bonne volonté. Un professeur de belles lettres eut mieux fait votre affaire, et j'avoue que la tâche m'effraie bien un peu. Cependant j'aborde courageusement le sujet, avec le désir de procurer à vos lecteurs quelque satisfaction, et de donner à Notre Seigneur qui nous a tous si visiblement protégés, un faible hommage de reconnaissance. Puisse cet écrit ne pas vous sembler aussi long que m'a paru la vie qui en fait le sujet; et si une campagne en Afrique ou au Sénégal compte double pour les années de service, je prie Dieu de faire la même addition, et de placer la somme à intérêts composés, pour le jour où nous aurons droit à la retraite éternelle. —

A peine l'armistice avec la Prusse fut-il conclu que des lettres allèrent annoncer dans tous les coins de la France que la rentrée des élèves pour le Collège de l'Immaculée-Conception, (Paris-Vangirard), était fixée au mercredi 8 mars 1871.

Le R. P. Recteur avait convoqué tout son personnel, et les exilés revenaient vers la capitale heureux de revoir leur maison et les Pères qu'ils y avaient laissés le 28 août 1870. Vous concevez sans peine la joie des premiers moments, et la curiosité bien légitime qui nous conduisit dans tout le collège; nous voulions tout revoir et en détail. Nous trouvâmes, non sans émotion, aux fenêtres du nouveau bâtiment, des médailles de Marie Immaculée à qui la confiance inébranlable du R. P. Recteur avait remis le soin d'écarter de sa maison les projectiles ennemis. La foi du R. Père ne fut pas trompée, et sauf un obus qui vint visiter l'infirmerie déserte, et y causa quelque désordre, on n'eut à déplorer aucune perte considérable, aucun accident fâcheux ni pour les blessés, ni pour ceux qui se dévouaient à soulager leurs souffrances et à ouvrir la porte du Ciel aux braves que Dieu appelait à lui. — Le soir, chacun était à son poste. Les élèves arrivaient contents de revoir leur collège dont ils ne croyaient trouver que les débris. Les jours suivants de nouvelles bandes venaient grossir notre nombre; les deux dortoirs occupés semblaient déjà trop petits, et si la révolution nous eût donné trois semaines d'existence paisible, le collège, au commencement d'Avril, aurait compté plus de 200 pensionnaires. — Le lendemain jeudi, les derniers soldats qui étaient à l'ambulance prirent congé du collège. Comme on vous l'a déjà dit, le R.P. Recteur célébra la Ste Messe dans la grande salle, assisté par 8 élèves en habit de chœur. Les autres enfants étaient placés dans la partie de la salle consacré au dessin. De là ils purent contempler les braves blessés s'approchant de la Ste Table, et Notre Seigneur daignant aller lui-même se donner à ceux que la maladie ou des blessures encore graves retenaient sur leur lit de douleur. C'est là aussi que nous vîmes pour la dernière fois le bon P. Clerc qui dirigeait la marche et indiquait les lits où l'on devait s'arrêter. Le jour même il allait prendre son poste à l'École Ste Geneviève, et nous ne l'avons pas revu. — La vie de collège renaissait; les classes étaient ouvertes, et les élèves déployaient au travail cette ardeur que l'on met ordinairement à une chose nouvelle. Les récréations, après deux jours laissés aux récits du siège par les témoins oculaires, devenaient animées, et les enfants mirent au jeu un entrain qui avait quelque chose de militaire. On parlait même de faire des simulacres de combat. Les promenades étaient des plus intéressantes, et pour la première fois, depuis mon séjour à Vaugirard, j'entendis les élèves demander eux-mêmes une course hors de Paris. La demande fut immédiatement accordée. Enfin, disais-je, ils ne pensent plus aux Champs-Elysées, à la grande avenue du bois de Boulogne, dont tout le charme est de voir passer des chevaux et d'avaler de la poussière. — Nous partions donc d'un pas léger: nous visitions les batteries prussiennes de Meudon et les débris du château que le fer et le feu avaient purifié; le plateau de Chatillon, la redoute si tristement abandonnée à la première attaque; la batterie de Breteuil dont les Français ne connurent l'existence que le jour où elle ouvrit son feu; les ruines de la lanterne, les décombres fumants de St Cloud, et au milieu de ces ruines, l'église seule debout, à peine touchée par les balles. La justice de Dieu avait frappé tout autour; tout autour le pétrole avait fait son œuvre, la flamme avait même léché la porte du monument; mais le Saint des Saints, du fond de son tabernacle lui avait dit: « tu n'iras pas plus loin ». Le château, séjour de prédilection des deux empires n'existe plus. Les belles statues du parc sont mutilées, et Messieurs les officiers prussiens ont emporté en Allemagne, qui une main, qui un pied, pour les mettre sans doute à côté des pendules qui manquent à l'inventaire des particuliers. Nos élèves revenaient au collège les poches chargés d'éclats d'obus; c'était de l'ouvrage pour le Frère linger. — Vous voyez par ce court aperçu que les mauvais jours semblaient déjà bien loin; on était content; on n'eut pas voulu voir le nuage qui montait à l'horizon et qui annonçait

la tempête. Et cependant, les plus optimistes se prenaient à craindre, et ce n'était pas sans raison. « Pourquoi, disions-nous, tous ces postes de gardes nationaux aux remparts ? pourquoi ces canons laissés çà et là, et auxquels il est défendu de toucher ? pourquoi ces fusils en faisceaux aux portes de la ville ? » Et puis on parlait de Montmartre : cèderont-ils leurs engins de guerre ? la troupe fera-t-elle son devoir s'il faut attaquer ? On osait à peine donner son avis, et véritablement les raisons d'espérer étaient bien clair semées. Enfin, le Frère linger nous invite à passer chez lui, et là il nous distribue des costumes que nous devons essayer et tenir prêts pour le moment critique. L'opération avait en elle même plus d'un côté comique, cependant j'avoue que les rires furent assez rares : rien ne portait à la joie. Deux ou trois jours après, un soir pendant le souper des élèves, le R. P. Recteur fit appeler les surveillants dans la salle de récréation où se trouvait déjà la communauté. Le R. Père nous recommanda de nous tenir prêts au premier signal d'alarme. De différents côtés on avait appris que les fédérés devaient faire une tentative contre le collège. Ce n'était qu'un bruit sans doute : mais enfin la prudence est la mère de la sûreté. Nous devions réveiller les élèves, les inviter à s'habiller au plus vite, puis ensuite, dans le plus grand silence, les conduire, par le demi-pensionnat, chez un de nos professeurs de musique qui nous avait offert généreusement sa demeure pour nous et pour nos élèves. Comment nous en serions-nous tirés ? je l'ignore ; mais je remercie Notre Seigneur de ne pas nous avoir donné l'occasion d'essayer. — Les affaires se compliquaient de plus en plus. Quelques élèves nous quittèrent et s'enfuirent en province. Plusieurs parisiens devinrent demi-pensionnaires. Quant à nous, après avoir passé deux nuits à peu près sans sommeil, étendus tout habillés sur nos lits, il fut décidé que tous les soirs, nous partirions avec les élèves pour notre campagne des Moulineaux. Nous devions être de retour le lendemain au collège vers 7 heures. — Vers 6 heures du soir nous quittions donc Vaugirard ; nous passions la porte de Versailles, non sans recevoir quelques insultes de MM. les gardes nationaux. A 7 heures souper à la campagne ; prière, coucher. Les dortoirs étaient petits, montés à peu de frais ; un ou deux matelas à terre, et c'était tout. Comme les élèves ne respiraient que revanche contre la Prusse, nous leur persuadions aisément qu'ils devaient commencer leur apprentissage, et s'endurcir aux fatigues, et il faut avouer qu'ils acceptaient de bon cœur tous les sacrifices. La prière était courte ; on la faisait à genoux sur le bord de son lit, et pour augmenter la ferveur, nous ajoutions une prière spéciale pour les parents et les Pères du collège qui restaient exposés au danger. Le matin à 5h. ½, lever, toilette très-rapide, départ à jeun pour le collège où, en arrivant, les élèves entendaient la Ste Messe, et de là se rendaient aux différents exercices qui composent une journée de More. — Déjà les omnibus étaient en tournée, et les demi-pensionnaires arrivaient avec une foule de nouvelles qui faisaient le sujet de la conversation pendant la récréation de 10h. ½. Cette tournée des omnibus qui, en d'autres temps pouvait avoir pour quelques-uns peut-être un côté attrayant, était devenue non seulement désagréable, mais même passablement dangereuse. Il fallait passer à côté des barricades ; et comme tous les jours il s'en élevait de nouvelles, on était arrêté à chaque instant, obligé de rebrousser chemin et de demander des renseignements. Les fédérés visitaient les voitures, montaient sur le siège et même à l'intérieur. Le Père chargé d'aller chercher les enfants était peu rassuré. Les visages ne se faisaient pas remarquer par un grand air d'honnêteté, et un mot méchant lancé à cette foule ivre de ses succès, eut suffi pour amener un malheur. Heureusement ce que Dieu garde est bien gardé. — Un soir nous arrivions à la porte de Versailles pour gagner la campagne. Messieurs les gardes nationaux, sans avis préalable, avaient jugé à propos de la fermer. Pourquoi ? nul d'entre eux n'eut pu le dire. Nous étions arrivés au temps où la raison est de ne pas en avoir. C'est la condition d'existence de pareilles entreprises, et les postes élevés sont aux plus déraisonnables. Plus de 100 voitures étaient là emprisonnées. Au dehors, même spectacle. On se disputait, on s'insultait, mais la porte ne s'ouvrait pas pour cela. Les gardes nationaux fiers et majestueux, répondaient en ricanant : « Citoyens, on ne passe pas ». Inutile de demander une faveur pour nous, aussi sans aucune hésitation, nous rentrâmes au collège. Pour éviter un inconvénient qu'on ne pouvait pas prévoir, et qui pouvait avoir des suites funestes. Il fut décidé que le collège se transporterait

aux Moulineaux. Là du moins, disions-nous, nous serions en sûreté, et pour notre décharge, il faut dire que cette assurance était partagée par les parents de nos élèves, et par des officiers qui ne pouvaient se persuader que la commune acceptât la lutte en rase campagne. Les demi-pensionnaires devinrent pensionnaires, et les omnibus furent affectés au transport des externes trop éloignés. Pour ceux qui habitaient le quartier de Vaugirard, ils venaient chaque jour, à pieds, recevoir aux Moulineaux le pain de la science, et même, au repas de midi, le pain de l'hospitalité. On s'imposait de durs sacrifices pour faire vivre le petit collége de Vaugirard. — On nous permettra maintenant de décrire notre nouvelle installation en faveur de ceux de nos lecteurs qui connaissent la campagne de Vaugirard; et le nombre en est grand sans doute; car on ne passe guère par la capitale sans aller visiter ce séjour des Moulineaux auquel le gout et la volonté d'un Ministre bien connu ont prêté des charmes si séduisants. — On installa le dortoir de la première division dans les bâtiments de la grande prairie où les élèves prennent leurs ébats quand ils viennent à la campagne. La seconde division dormait dans ce qu'on appelle le presbytère et le couvent des Sœurs où ils avaient aussi leur étude et leurs classes. — L'étude des grands était dans le bâtiment principal, à la place du réfectoire de la communauté les jours de congé. Les élèves allaient en classe dans les chambres des Pères, où les francs-tireurs de la Seine avaient laissé des traces de leur passage. Ces héros se distinguaient surtout par une singulière manie de destruction, et par une malpropreté dont le premier siége ne les corrigea pas parfaitement; car, quand après la commune, on put rentrer à Vaugirard, on était assez embarrassé pour pénétrer dans les chambres sans se salir. A la campagne, grâce à un lavage plusieurs fois répété, on avait la propreté, mais les serrures manquaient encore aux portes qui restaient entrebaillées; et si vous ajoutez à cela quelques carreaux de moins par ci par là, vous comprendrez que le vent, encore assez vif à cette époque, avait partout ses entrées parfaitement libres. — La serre avait été convertie en réfectoire pour les pensionnaires. Quant aux externes, leur dîner était servi dans la salle où se trouve le billard, dans les temps ordinaires. Nous avions pour église la chapelle des Moulineaux qui fut un instant convertie en dortoir. — Vous jugez sans peine que nous ne jouissions pas du confortable ordinaire de Vaugirard; mais n'importe; la situation avait un certain charme pour les élèves; c'était de l'imprévu et l'enfance en est toujours charmée. On avait l'agrément d'une promenade pour aller en récréation, et s'il pleuvait par hasard, le plaisir doublait. Ajoutez à cela que le sable faisait complétement défaut dans la prairie: l'herbe des champs était couverte très-souvent d'une rosée peu favorable aux santés délicates; et cependant il n'y eut aucun malade à l'infirmerie. Au reste on n'avait pas encore songé à trouver un endroit pour cet office qui prend ordinairement tant de place dans nos colléges. Les promenades étaient très-variées et très-intéressantes. Nous allâmes même jusqu'à Versailles, en traversant le bois de Meudon. La grande avenue regorgeait de troupes; des trains d'artillerie passaient près de nous; des généraux nous coudoyaient avec leur état-major; les élèves étaient enchantés. — Grâce au zèle et à l'activité de nos Supérieurs, la position aux Moulineaux devenait agréable pour tous. Nous avions même la station du Carême, et deux ou trois fois par semaine le R. P. Bazin venait dans la modeste chapelle de Notre-Dame de toutes grâces, distribuer aux enfants la parole de Dieu. On parlait d'une retraite de trois jours pour préparer à la communion pascale et suppléer autant que possible à la retraite annuelle. Les communeux ne nous laissèrent pas le temps de mettre ce projet à exécution. — Le 2 Avril, dimanche des Rameaux, vers 10h ½ du matin, nous entendîmes une canonade assez vive du côté de la porte Maillot. Mais comme le Mont Valérien restait muet, et que d'un autre côté, les fédérés avaient annoncé pour ce jour là un exercice de tir au champ de Mars, nous supposâmes qu'ils étaient en train de remplir leur programme. Vers midi les parents de nos élèves arrivaient en assez grand nombre pour le parloir. Ils s'extasiaient sur les beautés de la campagne, sur le bassin de natation dont les enfants leur avaient si souvent parlé, mais qu'une consigne sévère avait jusque là dérobé à leur curiosité. Les circonstances avaient tout changé, et ils pouvaient à loisir parcourir en tout sens la propriété. A 2h les Vêpres: tous veulent assister à l'office. L'organiste faisait défaut, et pour ceux qui connaissaient son exactitude, son absence ne présageait rien de bon. Un Père l'avait remplacé et l'office se chantait avec un certain entrain.

Mais voici qu'un bruit sec, rapide, se fait entendre ; plus moyen de douter ; c'est la fusillade à notre porte. Les Vêpres terminées, on garde les élèves à la chapelle où on leur fait réciter le chapelet, car il n'était pas prudent de les faire sortir. Quant aux parents, leur inquiétude était grande ; allaient-ils laisser leurs enfants et retourner à Paris sans eux ? Tous se regardaient et s'interrogeaient des yeux ; bref, soit respect humain, soit toute autre cause, personne n'osa réclamer un enfant ; ils nous les laissèrent tous, et ils firent bien, non pas pour nous qui restions chargés d'une lourde responsabilité, mais pour eux, qui, quelques jours après, en eussent été bien embarrassés à Paris. Mais ce n'était pas tout. Comment retourner à Paris ? Le chemin de fer marchait-il encore ? Le R. P. Bazin résolu coûte que coûte à rentrer à la Rue de Sèvres, fit cesser l'hésitation par son exemple ; il s'élance à l'assaut de la gare en longeant le mur de la propriété : on le suit, on arrive ; le train était là, on y monte ; or c'était le dernier qui rentrait à Paris par la ligne de l'Ouest. — Peu à peu le vacarme cessa, et après une heure et demie de fusillade, on ramassa 6 gardes-nationaux, dont 3 étaient morts sur le coup, les 3 autres succombèrent à leurs blessures. — Que s'était-il donc passé, et comment s'étaient ouvertes les hostilités ? — Les troupes de Versailles étaient cantonnées à Sèvres, à St. Cloud et aux environs. De là quelques cavaliers venaient tous les jours en reconnaissance jusqu'aux Moulineaux. Le plus souvent un seul homme s'avançait dans la rue qui longe notre prairie et venait à une centaine de mètres de la petite place qui précède la campagne. Un jour même que nous dirigions notre promenade de ce côté, nous crûmes devoir l'avertir de faire bien attention à lui : qu'au bout de la rue il y avait des gardes-nationaux armés. Il nous remercia poliment, et nous dit qu'il n'avait pas peur. — Le dimanche 2 Avril un chasseur se trouvait ainsi en grand'garde. Les fédérés qui méditaient sans doute leur coup du lendemain, sortaient en grand nombre de Paris, et essayaient leur courage. Comme ils ne le puisaient pas dans leurs principes, une vingtaine d'entre eux le cherchaient au fond des bouteilles dans l'auberge qui fait le coin de la rue, près de la maison où naquit le poète Delille. Apercevant ce chasseur qui était sans défiance, ils lèvent la crosse en l'air et lui font signe d'approcher. Le malheureux s'avance, et quand il est à trente pas, les fusils s'abaissent, et un feu général est dirigé contre lui. Faut-il accuser la maladresse des fédérés ou la trop faible distance ? Je n'en sais rien ; toujours est-il que le chasseur partait à bride abattue, et allait annoncer à ses camarades le l'infâme procédé des communeux. Cette lâche façon d'agir leur coûta cher, et à partir de ce moment ils ne pouvaient plus compter sur les défaillances de la troupe. Déjà les gendarmes qu'on trouvera toujours en avant pendant cette horrible guerre, partaient pour les Moulineaux en nombre d'une centaine environ. Ils arrivent à une maison de maître qui domine les bains de la campagne. Elle était abandonnée depuis le premier siège : ils l'occupent, et des fenêtres commencent un feu nourri sur les gardes-nationaux qui ripostent. Leur nombre s'est accru d'une manière considérable. Cependant ils n'osent avancer. Cachés derrière la maison où tout à l'heure ils prenaient des forces, ils s'avancent timidement les uns après les autres, tirent sans viser, et se retirent avec une précipitation qui n'a rien de calculé. Malgré cela quelques-uns furent atteints par les gendarmes qui, le doigt sur la détente, le fusil à l'épaule, les guettaient comme on guette un canard sauvage à sa sortie de l'eau. Enfin un commandant de gendarmerie vient donner à ces braves l'ordre de battre en retraite. la leçon était suffisante pour le moment, et ils se retirent habilement sans avoir aucune perte à déplorer. Seul, le cheval d'une ordonnance fut atteint et laissé mort dans la rue. — Le feu était donc ouvert. Les troupes de Versailles averties de ce qui s'était passé étaient devenues fidèles ; les fédérés étaient perdus. Et pourtant à quoi tint-il qu'ils ne remportassent la victoire ! Mais n'anticipons pas. — L'affaire était finie ; les élèves étaient à l'étude, vraisemblablement peu disposés à travailler. Dans la rue un certain vacarme. C'était la population qui dépeçait la pauvre victime laissée sur la voie, et qui s'en partageait les morceaux. Les nationaux cachaient leurs morts et leurs blessés, et allaient répétant qu'ils avaient eu affaire à 4000 gendarmes ; manière d'écrire l'histoire à l'usage de la commune. — Pendant la nuit nous eûmes une alerte dans les dortoirs de la prairie. Le portail qui donne sur la rue fut violemment ébranlé, et les domestiques effrayés se précipitèrent dans le dortoir où les élèves commençaient à reposer. Il fallut se lever, renvoyer les domestiques, et faire

rentrer au lit bon nombre d'élèves qui étaient en train de s'habiller. Le reste de la nuit se passa sans aucun nouvel incident. — Nous voici arrivés à cette journée qui vivra toujours dans notre souvenir de surveillant. Maintenant qu'elle est passée, ce n'est pas sans une certaine fierté qu'on se répète comme les soldats du premier empire : « J'y étais ». Mais ce jour là beaucoup auraient préféré être ailleurs ; et celui qui se vanterait de n'avoir éprouvé aucune émotion ne me semblerait point exempt de prétention. Il faut avouer toutefois que Notre-Seigneur doubla nos courages, et qu'il récompensa le mérite de notre obéissance. Les élèves ne se démentirent pas non plus un seul instant, et au milieu de craintes bien légitimes, la confiance et même parfois la joie se firent sentir, et dominèrent la tristesse. — Donc ce lundi 3 Avril tout nous sembla d'abord assez calme. Les élèves étaient à l'étude. Vers 7h moins dix minutes, nous nous disposions à les conduire à la Ste Messe. J'étais près de la porte d'entrée en compagnie du Père sous-préfet et du professeur de seconde, quand la sonnette du concierge est violemment agitée. On frappe à la porte à coups redoublés, et des voix menaçantes nous crient d'ouvrir. On obéit, et une sorte de furieux, pâle d'émotion et de colère, s'élance le révolver au poing, suivi d'une cinquantaine d'individus. « Qu'y a-t-il dans cette maison, citoyens ? » — Des jeunes gens. — Bah! bah! nous sommes payés pour ne pas vous croire ; vous êtes les amis des gendarmes comme des Prussiens. — Si vous ne nous croyez pas, allez voir. — Oui, oui, nous verrons bien ». Nous voulions lui montrer l'entrée de la maison, mais il n'avançait pas : il craignait à chaque instant de voir apparaître un gendarme. Ces braves se souvenaient de la correction de la veille, et pour eux un gendarme c'était un corps d'armée. Cependant le R.P. Recteur arrive. A sa vue, ce lieutenant de la garde nationale, un étudiant de ~~douze ans~~ 12ème année peut-être, se précipite sur lui, le pousse, l'insulte, lui met son revolver sur la poitrine, sur la gorge, menaçant dans des termes que je n'ose rapporter, de nous tuer tous, s'il y a un seul gendarme dans la propriété. « Messieurs, leur dit le R.P. Recteur que nous entourions, laissez-nous mettre nos enfants en sûreté. — Non, non, crie le lieutenant, rentrez, citoyen, rentrez, fermez tout, ou il vous arrivera malheur : les enfants n'ont rien à craindre ; les gardes nationaux ne tirent pas sur les enfants ; il n'y a que les gendarmes à faire cela : rentrez donc et fermez tout». Et il poussait le R.P. Recteur qui ne bougeait pas et essayait de se faire entendre." Un sergent faisait chorus avec le lieutenant : il était même plus cynique encore, et le catalogue des injures dura assez longtemps. Raisonner avec de pareilles brutes c'était perdre son temps et sa voix, car il eût fallu crier pour être entendu. Aussi le Père les laissa-t-il dire. Ils finirent par se fatiguer, et voulurent bien permettre que la première division allât rejoindre la seconde dans le couvent des Sœurs. Leur maison adossée aux terrassements du jardin, était plus sûre. Quatre fédérés, l'arme au bras, nous firent la conduite. Ceux-ci étaient jeunes et semblaient avoir honte de se trouver là. Il en est même qui vinrent nous demander pardon. Hélas! ils n'étaient pas libres ; et il fallait pourtant crier vive la liberté. — Pendant que nous mettions les enfants à l'abri, et qu'on leur distribuait pour déjeuner, un morceau de pain sec que la nation toujours grande et généreuse voulut bien laisser passer, le lieutenant s'était emparé de 3 ou 4 Pères, et visitait la propriété. Les Pères marchaient en avant, menacés d'une mort certaine, si on apercevait un pantalon bleu. Ils veulent visiter une grotte assez profonde qui servait jadis de champignonnière, et dont l'ouverture donne dans la basse cour. On allume une bougie ; et le lieutenant la présentant au Père ministre : « Tiens-toi ; tu es le doyen, car tu me sembles le plus vieux ; marche en avant, et si la lumière s'éteint, j'ai là pour la rallumer de fameuses allumettes ; et il montrait son révolver qu'il maniait avec tant d'imprudence, que sans le vouloir, il aurait pu tuer quelqu'un. On marchait doucement. « C'est tortueux comme votre enseignement, grommelait-il : On reconnaît bien là les Jésuites dans tout ce qu'ils font ; vous abrutissez les intelligences ; vous faites de vos jeunes gens des crétins, des ennemis de tout progrès, de toute civilisation ». Et un autre qui voulait aussi placer son mot : « Oui, c'est vrai, vous fatalisez (sic) ces enfants. » La position était trop critique pour rire, et vraiment ces malheureux faisaient pitié. Enfin le lieutenant se dirigea vers la prairie, continuant à exhiber son répertoire. Hugo, Quinet et Michelet y passèrent presque en entier. Le *perinde ac cadaver* figura même dans la nomenclature. La visite de la

prairie pouvait être plus dangereuse que celle du souterrain : ils n'y trouvèrent rien de tortueux ; mais ils auraient pu y rencontrer des gendarmes. Le mur du parc était renversé depuis le premier siége, et depuis le matin personne n'avait été de ce côté. Heureusement pour nos Pères, ils ne virent rien, et descendant du côté des dortoirs, ils demandèrent qu'on leur ouvrît la porte qui donne sur la rue conduisant à Sèvres. Pendant qu'on se disposait à aller chercher les clefs, ils se ravisèrent et voulurent sortir par le haut du parc. C'est facile, leur dit un Père ; vous voyez que le mur n'existe plus. Ils eurent un instant l'idée de placer nos Pères en avant, mais heureusement ils n'y donnèrent pas suite, et escaladèrent le coteau. Les infortunés allaient payer bien cher toutes leurs lâchetés, et ils ne se croyaient pas si près de rendre compte de toutes leurs ignominies ! — A peine une partie de la bande a-t-elle enjambé le mur, que les gendarmes cachés dans les vignes l'accueillent par une décharge générale. Presque tous tombent pour ne plus se relever. Les autres restés encore dans le parc descendent précipitamment, fous de terreur, semant çà et là leur tunique de garde nationale, avec le pantalon à bande rouge, et le Képi. Ils étaient hommes de précaution, et sous l'uniforme il y avait un autre costume peu ou point compromettant. Ils arrivent en courant à la maison, l'oreille basse, et malgré la défense faite précédemment par un caporal de rien accepter, ils demandent au Frère cuisinier, sans crainte aucune d'être empoisonnés, quelque chose pour se soutenir. Le brave Frère n'avait pas quitté un instant son emploi. La soupe pour le dîner des élèves était dans la chaudière. Il se met donc en devoir de leur distribuer à tous du bouillon, même au caporal que la frayeur avait considérablement radouci. En sortant, ce dernier dit au citoyen Razona qui passait monté sur un cheval superbe : « Ces Messieurs ont été assez polis ». Ils emmenèrent avec eux, de force, un pauvre ouvrier qui travaillait à la réparation de la machine à vapeur. Il leur répondit d'abord sur un ton que le héros de la vieille garde impériale n'eût pas désavoué ; mais nos braves ne s'effrayaient pas pour si peu, et au nom de la fraternité, l'ouvrier dut aller partager leurs dangers. Un des fédérés fut plus heureux : la gloire est sans doute une belle chose, mais l'obscurité était de son goût. Il se cacha dans l'écurie après avoir emprunté la blouse d'un domestique, se coucha sur la paille, et resta chez nous jusqu'au soir en proie à une émotion qui ressemblait fort à la fièvre. Il nous laissa son fusil Chassepot qui a été rendu aux autorités militaires, lors du désarmement de la garde nationale. — Mais pendant tous ces évènements que sont devenus et les Pères, et les élèves ? Parmi les premiers plusieurs restèrent dans le bâtiment principal, et par les fenêtres ils purent assister à quelques-unes des péripéties de la lutte engagée sur toute la ligne, c'est-à-dire, depuis Sceaux jusqu'à Courbevoie. Le Père chargé de desservir le village des Moulineaux allait dire sa Messe, quand un fédéré lui crie : « Allons, Curé, hors d'ici ; nous n'avons plus besoin de vos Messes, ni de toutes vos simagrées. — Quant aux élèves que nous avions laissés dans l'école des Sœurs, ils n'y étaient déjà plus. Il était assez difficile de les tenir renfermés dans des classes étroites, où ils ne pouvaient remuer. Leur curiosité était éveillée par l'horrible fracas qu'ils entendaient. Une canonnade sérieuse se mêlait à la fusillade et nous pouvions suivre aux différentes sonneries du clairon, les phases de la bataille. Au bout de quelque temps élèves et surveillants, étaient en grande partie dans la cour, d'où l'on voyait les obus éclater sur la chaussée du chemin de fer, presque au dessus de sa tête ; il arriva même que l'un de ces dangereux visiteurs, vint faire son trou dans le parc à peu de distance de nous. Nous vîmes aussi un franc-tireur qui escaladait les coteaux situés en face de nous, et tirait dans la direction du château de Meudon ; nous étions assez près pour juger de l'effet du recul. La bataille devenant de plus en plus terrible, le R. P. Recteur fit conduire les élèves dans une grotte servant autrefois de champignonnière. On apporta des lampes, des bougies, des bancs pour s'asseoir, et on se résigna à la patience. Pour passer le temps, les uns entourèrent leurs professeurs et l'on raconta des histoires ; d'autres inventèrent différents jeux, et histoires et jeux ne s'interrompaient que pour entendre les nouvelles qui arrivaient de temps en temps, ou écouter si le bruit s'éloignait ou se rapprochait. Un moment nous crûmes que tout était perdu : la fusillade semblait s'éloigner du côté de Bellevue. Le R. P. Recteur était assis à l'entrée du souterrain, et nul ne sortait sans sa permission. Il n'était pas en effet très-prudent de se montrer ; les

balles sifflaient à travers les branches des arbres, et quelques-unes vinrent s'aplatir contre le mur de l'écurie située à quelques pas de notre retraite. — Cependant les élèves souffraient beaucoup; l'air se corrompait dans la grotte, et à la fin les lampes et les bougies s'éteignaient. Grands et petits se rapprochèrent donc de l'entrée; on se mit sur deux rangs pour laisser passer l'air, et de temps en temps, à tour de rôle, les enfants allaient à l'entrée se rafraîchir les poumons. — Les nouvelles devenaient plus rassurantes. L'artillerie fédérée que nous avions entendue monter la côte de Meudon avec assez d'entrain, la descendait avec un tel élan, qu'une pièce se renversa dans le fossé. La Commune était en fuite. Vers 11h. 1/2, après trois grandes heures de captivité, il nous fut permis de revoir la lumière. Les estomacs criaient famine, et ils firent honneur au repas que nous devions au sang froid de notre bon Frère cuisinier. Un seul élève, soit émotion, soit faiblesse naturelle, fut légèrement indisposé. — Après le repas, les élèves allèrent prendre leur récréation dans la cour de l'école des Sœurs. Il n'eut pas été prudent de se montrer dans la prairie; car les fédérés, en nous apercevant, auraient été tentés de se venger sur nous de leur honteuse défaite. Ils étaient en rage, criaient à la trahison, et demandaient une revanche. — Qui donc avait sauvé la cause de l'ordre? quels sont ceux qui résistèrent bravement au choc de 15 à 20 000 fédérés bien dirigés, et doués pour la circonstance d'un certain courage? Huit à neuf cents gendarmes: voilà les forces qui résistèrent pendant 4 heures à ces furieux. Les troupes vinrent trop tard. Les généraux ne pouvaient croire à un tel effort de la part de ceux qu'on surnommait naguère les limaçons des remparts, et pourtant leur rage infernale mit Versailles avec la France entière à deux doigts de sa perte. Les deux ailes avaient marché jusqu'à trois quarts de lieue de cette ville, et seule, la résistance qu'éprouva le centre aux Moulineaux et à Meudon, empêcha un succès complet. — Tout n'était pas fini: un retour était facile à prévoir, et les communeux l'annonçaient pour le lendemain. La position n'était donc plus tenable aux Moulineaux. De plus le décret d'arrestation des otages venait de paraître, et de toutes façons, il n'était pas prudent de rester à la campagne avec nos élèves dont la charge était, en un pareil moment, bien lourde pour nous. — Le R. P. Recteur vint annoncer à nos enfants qu'il partait pour leur chercher un collège, et que le lendemain, si le bon Dieu favorisait son voyage, l'évacuation se ferait avec armes et bagages. Où allait-il? Les élèves l'ignoraient complètement. C'est en cet état d'incertitude qu'ils allèrent en classe. Que fit-on pendant ces deux heures? Expliqua-t-on beaucoup de Virgile ou d'Horace? Je l'ignore; mais je crois que les professeurs auraient beaucoup risqué de prêcher dans le désert, s'ils avaient voulu se faire écouter. Les corps étaient en classe, mais les têtes voyageaient à la recherche d'un collège, et l'histoire des anciens n'était guère de saison. — Pendant cette classe, il nous fut permis d'aller voir, des chambres du haut, ce qui se passait dans la rue. Elle était déserte. Seulement, de temps-en-temps, des voitures de toutes sortes s'arrêtaient à l'auberge située de l'autre côté de la rue. Elles étaient chargées de morts et de blessés entassés les uns sur les autres; autour des voitures des chirurgiens et des infirmiers avec la croix de Genève et le drapeau d'ambulance. Nous nous attendions à chaque instant à voir paraître nos deux omnibus employés au même service. Ils étaient partis dès le matin avec deux Pères pour aller chercher les élèves, et nous étions dans de grandes inquiétudes au sujet de ceux qu'ils portaient. Enfin nous apprîmes que le Père Richard, et le Père Chenault, ces vétérans de la surveillance, prisonniers pendant quelques heures, avaient été conduits sur leur demande au grand Séminaire d'Issy, où M. Maréchal, directeur de cet établissement, les reçut à bras ouverts. Ils n'étaient pas arrivés sans peine jusque-là. Ils eurent à essuyer bien des insultes, à dévorer bien des affronts. Ils entendirent même émettre la motion de les armer et de les incorporer à la garde nationale. Enfin ils nous furent rendus, et le P. Richard put à loisir nous faire part de ses impressions de captivité. — Le soir, vers 9h. 1/2, le R. P. Recteur était de retour, et le Père sous-préfet venait nous dire à l'oreille le programme du lendemain. Lever à 4h. 1/2, Ste Messe, premier déjeuner; départ pour Versailles, second déjeuner à la résidence, puis enfin départ pour St Germain, terme de notre voyage. — La nuit fut très-calme, et le sommeil des élèves très-paisible. Le lendemain matin on fait rapidement tous les préparatifs; les boîtes de toilette, les livres, tout est disposé pour qu'on puisse charger les omnibus arrivés fort à propos, malgré les gardes nationaux qui les convoitaient des yeux. Les couverts, les timbales trouvent place dans les poches des élèves. Vers 6h. 1/2, 7h. moins un quart, nous nous mettions en route, après avoir récité une prière à la Ste Vierge.

La seconde division partit la première, et nous ne la retrouvâmes que sur la grande route de Sèvres à Versailles. Elle ne rencontra dans sa marche rien qui mérite mention spéciale. La première division prit la route qui, après avoir passé ~~sur~~ sous le viaduc du chemin de fer, conduit au château de Meudon. Pour abréger le chemin, et rendre le voyage plus agréable, nous comptions gagner Versailles par les bois. Nous montions donc avec ardeur dans la direction du château, et déjà nous atteignions les habitations situées à mi-côte, quand nous voyons les habitants sortir de leurs demeures, l'air effaré. « Ah! Messieurs, nous dirent-ils, n'allez pas plus loin, on va tirer sur vous : de loin nous vous prenions pour une troupe de gardes nationaux; les gendarmes sont là haut, et si vous avancez, il est certain qu'ils tireront. » Nous leur demandâmes alors un autre chemin; ils nous l'indiquent en nous disant que par là nous n'avions rien à craindre. Les pauvres gens parlaient sans savoir, et sur leur affirmation, nous marchions gaiement sans aucun souci. Heureusement la Ste Vierge, St Joseph et nos Anges gardiens veillaient sur nous, comme vous l'allez voir. Déjà nous enfilions la grande et belle avenue qui conduit à l'église de Bellevue. Mes deux collègues de surveillance marchaient à quelques pas en avant pour éclairer le chemin. Par derrière, causant avec quelques élèves, le professeur d'humanités qui, toujours dévoué, et toujours charitable, s'était offert pour nous accompagner, et pour remplacer, au besoin, l'un d'entre nous. Votre serviteur marchait sur le bord de la route, à gauche de sa division. Tout-à-coup nous apercevons à 600 mètres un gendarme qui se cache derrière un arbre, arme son fusil, et s'apprête à tirer; puis avant que nous ayons eu le temps de nous rendre compte de la situation, nous voyons la route barrée par une cinquantaine de gendarmes postés près de l'église. La position était terrible. Nous précipiter à terre, nous disperser était chose dangereuse, et certainement on nous eut pris pour des ennemis. Un élève tire son mouchoir blanc et l'agite au dessus des têtes; le professeur de seconde élève son petit paquet. La sentinelle nous a reconnus grâce aux deux Pères qui marchent en avant, et dont elle a distingué le costume. Au bout de l'avenue le commandant avait braqué sur nous sa lorgnette, et nous nous sentîmes à l'aise en voyant les fusils prendre une position moins dangereuse. Quand nous arrivâmes près du pauvre gendarme, il tremblait encore, et sa parole était émue. « Ah! Messieurs, nous dit-il, j'ai été sur le point de causer un bien grand malheur, car si j'avais donné le signal au poste en déchargeant mon fusil, vous étiez tous morts » et en prononçant ces mots, il promenait sur tous ces enfants un regard mouillé de larmes, qui attestaient l'émotion de son cœur. Le commandant de son côté, nous dit que nous l'avions échappé belle. « La sentinelle aurait dû tirer, c'était son devoir : alors j'aurais commandé le feu sans chercher à vous reconnaître. » Il est certain que si nous avions eu affaire à de jeunes troupes, nous étions perdus. Nous causâmes quelques minutes avec ces braves soldats, et en peu de mots nous les mîmes au courant de l'invasion de la veille qui motivait notre retraite. Ils nous dirent que la bataille ne leur avait coûté que 19 hommes assez légèrement blessés. Hélas! ils ne devaient pas toujours être si heureux, et ils eurent à subir plus tard des pertes bien cruelles. Vous pouvez juger quelle fut l'émotion du R.P. Recteur quand nous lui racontâmes la chose. Celle du R.P. Provincial ne fut pas moindre, et véritablement je suis moi-même encore tout ému quand je pense à ce moment terrible. A quoi tint-il que ces jeunes gens qui marchaient si joyeux, si pleins de vie, ne tombassent foudroyés à nos côtés, sans avoir eu le temps de se reconnaître? —

A Sèvres, et sur toute la route, on s'attroupait pour nous voir passer. Les soldats s'approchaient, nous interrogeaient de toutes les manières. Bref, après toutes ces haltes plus ou moins forcées, nous touchions à Versailles. Un de nos Pères était parti avant nous de la campagne pour annoncer notre arrivée. Aussi tout le monde était sur pied. Nous fûmes reçus avec une charité touchante. On nous plaignait cordialement; les questions, les réponses se croisaient à l'envie. Le réfectoire fut installé dans le jardin avec des planches

pour tables. Le bon Frère cuisinier peu habitué à voir tant d'hôtes arriver à l'improviste s'ingéniait pour contenter l'appétit d'un petit peuple qui a plusieurs lieues dans les jambes, et il réussit à merveille car les élèves étaient ravis. Le Frère dépensier aurait pu baptiser un peu plus son vin ; mais la gaîté n'y perdit rien. On poussa même la charité jusqu'à servir aux élèves du café au lait, ce qui mit le comble à l'enthousiasme. Tout ceci aidant et fortifiant les courages, les 3 ou 4 lieues qui restaient à faire n'étaient plus rien à leurs yeux. Cependant par mesure de prudence on loua un grand omnibus pour les plus fatigués et pour les santés plus délicates. — Nous voici donc en route pour St Germain, le voyage fut des plus gais. Les élèves marchaient avec entrain, faisant des évolutions militaires, montant les côtes au pas de course. Sur notre route nous visitons le magnifique aqueduc de Marly, où le roi Guillaume avec Bismark et un superbe état major s'était rendu quelque temps auparavant pour examiner le pays. Ils ne pouvaient choisir un meilleur poste d'observation, car la vue est splendide. Cette curiosité toutefois manqua leur coûter cher. Nos marins du Mont-Valérien avaient bon œil, et ils ne dormaient pas souvent. Un singulier sifflement se fait entendre, puis un second, un troisième. C'étaient bel et bien de bons et solides boulets à l'adresse des curieux qui s'empressèrent de descendre et ne reparurent plus. En quittant l'aqueduc, nous prîmes le chemin des écoliers, c'est-à-dire, le plus long, et nous arrivâmes à St Germain en cotoyant la Seine. — Comme nous entrions dans la ville, après avoir escaladé, non sans quelque peine une rue presque à pic, nous apercevons l'omnibus qui conduisait les élèves. C'était une bonne fortune, et nous n'avions qu'à le suivre, rue des Ursulines n° 38. C'était là que nous devions vivre pendant cinq grands mois. La rue est assez belle, bien pavée, tranquille, en un mot très-favorable aux études. La façade gagna le cœur des élèves : un grand bâtiment presque terminé sur la rue, avec une porte cochère de dimensions colossales. Nous pénétrons par ce vaste portique, et alors apparaît à nos yeux une maison assez grande, dont la construction remonte au siècle dernier ; l'aspect n'en est pas désagréable. Sur la façade, la statue de Notre-Dame des Victoires. Le R. P. Recteur avait fait un vœu à N. D. des Victoires en partant pour St Germain, et N. D. des Victoires le recevait chez elle : c'était de bon augure. — Voici en deux mots l'état des lieux. Maison, avec un étage et des mansardes ; une certaine odeur de vétusté s'échappe des murailles où la peinture a été remplacée par un certain duvet blanc et vert. Dans cette maison dont nous n'occupons que les deux tiers, trois appartements assez vastes ; les les autres salles ou chambres sont petites. La chapelle est propre. Inutile d'insister d'avantage sur la disposition de notre nouveau collége. Nous y étions bien à l'étroit, tellement qu'au bout de quelques jours notre nombre augmentant, on loua une nouvelle maison au n° 14 de la même rue. Elle fut affectée à l'infirmerie et aux classes de 7e et de 6e. Un peu plus tard il fallut un nouveau local, et le R. P. Recteur trouva à dix minutes du collége un ancien hôpital où il loua deux salles pour servir de dortoir à la seconde division. C'était absolument nécessaire : les élèves revenaient tous les jours, et nous eûmes vers la fin près de 200 enfants. — Mais déjà tout s'ébranle dans notre beau domaine. Le P. Ministre excite les domestiques qui déploient une activité inusitée. Ce n'est pas une petite besogne de meubler une maison pour en faire un collége, et cela en un jour. Sans la Providence que serions-nous devenus ? On nous prêtait bien des murailles ; mais si c'est le principal, c'est aussi en un sens l'accessoire. Les lits, les tables, les chaises, et tout ce qui constitue un ameublement, où trouver tout cela ? — Que Dieu récompense au centuple les cœurs religieux et dévoués qui vinrent à notre secours en cette extrémité. Près de nous se trouve le pensionnat des religieuses de la Nativité. Or tout ce qu'on put donner, fut mis de grand cœur à notre disposition ; lits, sommiers, couvertures, etc, etc. D'un autre côté, les secours nous arrivaient plus abondants encore. A une demi-lieue de St Germain, dans la forêt, s'élève l'établissement des Loges dirigé par les religieuses de la Mère de Dieu qui sont chargées de l'instruction des filles de la légion d'honneur. C'est là que le R. P. Recteur s'était tout d'abord transporté, et cet établissement superbe serait devenu le nôtre si la révérende Mère Générale n'eût pas craint pour la santé de nos élèves. Les Prussiens y avaient établi une ambulance, et la maison avait été littéralement empestée. On y avait même vu un ou deux cas de lèpre, et malgré tous les efforts, on ne pouvait désinfecter la maison. La charité de ces bonnes religieuses alla si loin, qu'elles offrirent de faire venir leurs Sœurs de Lille, pour nous céder la maison qu'elles possèdent en cette ville. Ce fut aux Loges qu'on indiqua au R. P. Recteur la maison que nous allions occuper, et c'est là qu'on trouva tout ce qu'il fallut pour les

chambres des Pères et pour les élèves ; tables, meubles, chaises, bancs, tableaux, etc. Les voitures de l'établissement servirent au transport. Vraiment nous n'avions jamais vu pareil dévouement, pareille générosité. Notre Seigneur a dû être bien content de ses servantes qui venaient ainsi au secours de sa petite Compagnie dans la détresse. De plus ces bonnes religieuses eurent pour les élèves des attentions que je ne puis passer sous silence. Ainsi le lendemain de notre arrivée, elles les invitèrent à venir passer aux Loges un grand congé que l'absence de tout livre rendait nécessaire. Les enfants y furent magnifiquement servis, ainsi que le jour de la fête du Sacré-Cœur, pour notre procession de la fête-Dieu. Ces bonnes Dames avaient élevé trois magnifiques reposoirs, et malgré le mauvais temps, malgré la pluie, elles mirent dehors tous leurs plus beaux ornements. — Mais revenons au collège : il est grand temps ; la nuit approche, et il faut voir si les dortoirs sont prêts. Les domestiques se multiplient ; les lits en fer se montent. Hélas ! quelques-uns n'auront qu'un drap ou une couverture, mais n'importe. Les élèves sont si fatigués qu'ils dormiront bien quand même. J'allai rejoindre la première division qui prenait possession de sa cour, et ne s'y trouvait pas trop à plaindre. L'aspect magnifique des arbres leur promettait de l'ombre pour l'été. C'était un avantage qu'ils n'auraient pas trouvé à Vaugirard, et ils eurent bien vite pris leur parti sur ce point. Il n'en fut pas de même pour tout, et ils apprirent dans l'exil à regretter leur collège. Combien de fois demandèrent-ils à y retourner quand Paris fut pris. — On avait beau leur dire qu'il n'y avait plus rien dans le collège, que tous les carreaux étaient cassés, ils ne pouvaient entendre raison, et consentaient à se passer de tout pourvu qu'on y retournât. — Au bout de quelques instants on les conduisit au réfectoire, où l'on fit ensuite une courte prière, et ils allèrent se coucher avec la perspective d'un grand congé pour le lendemain. J'ai dit qu'ils n'avaient pas de livres ; mais ils n'avaient pas même encore de salle d'étude. L'appartement qui devait servir d'étude était occupé par les bagages de deux régiments de génie. La journée du lendemain se passa tout entière à se mettre en état. Je pourrais, maintenant que les élèves dorment, vous conduire dans les chambres des Pères qui donnent presque toutes sur la rue. Ils y font leur première installation. Plusieurs seront réduits à s'endormir sur une chaise, car dans quelques chambres les lits font complètement défaut. C'est dans ces chambres que se feront les classes, et comme elles sont petites, quelques élèves se serviront du lit du professeur comme siège ou comme pupitre. Les autres écriront pour la première fois de leur vie sur leurs genoux, et souvent les encriers qui ne sont pas fixés, iront se promener dans la chambre en laissant partout des traces de leur passage. Bref, si vous voulez savoir comment nous nous trouvions à St Germain, les élèves vous diront qu'ils y sont très-mal, et les Pères répondront qu'on pourrait-être encore plus mal, et qu'il est bon de sentir de temps en temps les effets de la pauvreté. — Les premiers jours se passèrent tant bien que mal ; les livres arrivaient peu à peu avec beaucoup d'autres objets indispensables. Presque tous les jours des voitures apportaient le matériel des Moulineaux, tout jusqu'aux tables d'études. L'opération n'était pas sans danger, et notre pauvre jardinier, en aidant au chargement de la voiture eut les deux jambes cassées par un projectile. Quelquefois même il était impossible d'approcher de la campagne. — Une fois les élèves remis au travail, la vie se passa dans le plus grand calme. Le Père préfet était parvenu à s'échapper de Paris en se faisant passer pour un homme de la province qui s'en retourne chez lui après avoir terminé ses affaires. Le Père Légeay nous arrivait aussi grâce à un passe-port où il était désigné sous le nom de M. Dubourg horloger mécanicien. Quant au P. Foulongne, il ne quitta pas la capitale. St Germain regorgeait d'exilés. Beaucoup de parents d'élèves s'étaient empressés de nous rejoindre à St Germain. Nous avions assez souvent des nouvelles du collège, et nous nous attendions à le trouver dans un état épouvantable, si nous devions toutefois le revoir. — Avec quelle joie nous y retournâmes quelques jours après la prise de Paris. Les élèves eurent sortie, et nous les conduisîmes à Paris. Nous allions prendre le train à Poissy, c'est-à-dire, à 1 lieue ½ de St Germain : de la gare de St Lazare nous partions à pieds pour Vaugirard. Déjà le R. P. Recteur y avait fait travailler : quelques meubles étaient revenus. Les chambres avaient été lavées. A St Stanislas on avait découvert des barils de poudre, des sacs de souffre avec une bobine rumchorf pour faire sauter la maison. Les chambres étaient remplies de papier saupoudré de poudre et de souffre pour y mettre le feu. Hélas ! ceux qui avaient oublié leurs notes à Vaugirard purent leur dire un éternel adieu. Dans le nouveau bâtiment il n'y avait plus un seul carreau et le toit en zinc était découpé par les balles. Le grand orgue de l'église avait été saccagé par les fédérés, ainsi que l'orgue de la Congrégation de seconde division. Tous les harmoniums défoncés, un piano enlevé avec tous les instruments de musique, violoncelles, contrebasses, toute la musique militaire. — La grande

bibliothèque fut retrouvée ainsi que le cabinet de physique. Mais que d'ouvrages dépareillés ! que d'instruments hors de service ! Quant au linge, on en retrouva une partie à Belleville. Le R. P. Recteur déploya dans toutes ces recherches une activité merveilleuse, et comme les perquisitions commençaient à se faire d'une manière sérieuse, les voleurs venaient eux-mêmes dire où se trouvaient les objets volés ; bien entendu qu'ils n'avaient agi ainsi que pour nous rendre service ; c'était pour sauver notre matériel. On faisait semblant de les croire, et grâce à ces frayeurs légitimes, grâce à quelques dénonciations, le collége de Vaugirard retrouva une grande partie de ses biens. — Nous noterons ici pour mémoire l'industrieux dévouement d'un menuisier du collége pour soustraire à la rapacité des Communeux le beau tableau qui se trouve au bas de la chapelle des élèves ; il l'avait emporté chez lui et en avait fait un ciel de lit. — Après cette première visite au collége, le soir à 7h. 20, nous prenions le chemin de fer à St Lazare, et à 10h. ½ nous étions à St Germain. C'était une rude journée telle que fort heureusement il ne s'en présente pas souvent. — Sur ces entrefaites la fête du R. P. Recteur arriva. La classe de rhétorique donna dans l'étude une séance très-intéressante dont le premier siége fit les frais du moins en partie. On exécuta un chœur d'Athalie mis en musique par un ancien élève de Vaugirard qui chanta ensuite lui-même des vers en l'honneur de nos Martyrs, et du P. Olivaint particulièrement. Le lendemain de la séance nous nous transportions à Vaugirard. Ce fut une vraie fête de famille à laquelle assistèrent nos amis les plus dévoués. — Vous voyez qu'on faisait à St Germain comme dans toutes nos maisons. Les fêtes religieuses trouvaient aussi leur place. Nous eûmes notre Mois de Marie, les 6 Dimanches de St Louis de Gonzague. La première Communion eut lieu le jour de St Ignace, et à cause des parents la cérémonie se fit à Paris. — Nous touchions au mois d'Août, et les élèves soupiraient après les vacances. Ils durent se résigner à rester encore un mois à St Germain. Ils avaient perdu tant de temps, qu'il fallait essayer de réparer cette brèche autant que possible. Du reste, de l'aveu de tous les professeurs, ils déployèrent à St Germain une activité qu'on ne leur connaissait pas pour le travail ; et vu les circonstances, il faut dire que l'année fut bonne. — Enfin le premier Septembre nous partions de la rue des Ursulines 36 pour ne plus y revenir. La distribution des prix se fit dans l'ancienne grande salle de Vaugirard. Nous avions pour la circonstance la musique de la garde de Paris. Le R. P. Recteur prononça quelques paroles qui firent couler des larmes de bien des yeux ; puis, après la proclamation des lauréats, nous allâmes tous remercier Notre Seigneur de sa touchante protection pour nous durant cette crise affreuse qui en vit succomber un si grand nombre.

Metz. — Le collége de St Clément pendant et après le siége. — Lettre du F. Bastien au R. P. Cosson. (Février 1871.) — Vous aviez à peine quitté Metz le 10 Août avec vos élèves que tous les Scolastiques, mandés par le R. P. Recteur, partaient sur son ordre pour Amiens afin d'y recevoir au plus tôt le sous-diaconat. L'ordination faite, j'obtins du R. P. Provincial, pour des raisons que vous connaissez, de retourner à St Clément. Le tout était d'y arriver. Les premiers succès des Prussiens avaient jeté le désarroi partout. On les croyait déjà aux portes de Metz, si bien que le 16 Août, à Reims, quand je demandai un billet pour Metz, le chef de gare se moqua de moi et m'accorda, comme une grâce, un billet pour Sedan : « Et vous n'irez pas plus loin, me dit-il ». En effet, à Sedan on déclare à tous les voyageurs que la ligne des Ardennes est exclusivement réservée aux troupes. Heureusement, deux médecins de l'internationale qui voulaient rejoindre l'armée de Bazaine criaient fort haut et demandaient le droit de profiter des trains militaires puisque les autres étaient supprimés. L'idée me vint, pour sortir d'embarras, de déclarer que je me rendais aussi à une ambulance, et de réclamer la même faveur. Mon idée eut un succès fort imprévu : " Vous voulez aller à Metz, Monsieur l'aumônier, me dit un des deux docteurs, permettez-nous donc de joindre notre destinée à la vôtre. Nous ne sommes pas trop de trois pour réussir dans cette rude entreprise ". Et de fait, les difficultés vaincues à Sedan surgirent de nouveau à Longuyon et surtout à Thionville. On se battait autour de Metz et les nouvelles les plus sinistres arrivaient à chaque instant on ne sait d'où. Enfin sur nos instances réitérées, et à la vue de notre inébranlable résolution au milieu de l'abattement général, le chef de gare se décida à organiser un nouveau train, tout en protestant que c'était peine perdue, que nous n'arriverions pas même à Maizières. Le train arriva jusqu'à Metz, mais il fut le dernier qui y parvint. — Autour de la ville tout était calme, triste, désert. Les portes étaient fermées et soigneusement gardées par un détachement de gendarmes. Pour entrer il me fallut

dire et redire que j'appartenais à l'ambulance St Clément. On m'ouvrit enfin, mais les portes se refermèrent derrière moi. Le blocus était commencé. Les blessés de Borny encombraient la ville. Dès les premiers moments notre collège en avait reçu un bon nombre et on insistait pour nous en confier d'autres. Cependant la prudence imposait une limite à la généreuse hospitalité de notre R. P. Recteur. « Recevoir les blessés, leur donner un abri, ce serait possible à la rigueur ; mais les soigner convenablement, pourvoir à tous leurs besoins, les nourrir surtout, cela exige des ressources que nous n'avons pas. — Mais mon Père, où mettrons nous ces malheureux ? Voulez-vous les laisser dans la rue ? De grâce donnez leur au moins un lit, nous viendrons à votre secours pour tout le reste. » Il semblait impossible de refuser. On se résigna, et les malades déjà en possession de tout le grand bâtiment, allaient envahir le bâtiment des classes. Le R. P. Catillon grand organisateur de l'ambulance, me chargea de faire préparer les salles, transporter les lits et tout le matériel nécessaire. J'étais arrivé à 2h.; à 2h.½ il fallait être à l'ouvrage. Jugez par là de l'agitation qui régnait chez nous. Cependant les blessés annoncés ne vinrent point. L'externat resté libre fut occupé par les soldats de l'escorte du maréchal Canrobert; par les officiers de la division du général Laveaucoupé, et par les gens du trésor. Le hangar, la grande salle, le gymnase étaient à la merci des soldats, des gendarmes, des palefreniers et des chevaux ; et pour les nécessités du service il y avait un certain nombre d'hommes campés dans les cours. La nôtre en particulier était transformée en un véritable camp. Quel changement, quel coup-d'œil ! Cette vue n'avait pourtant rien de pénible. Nous avions encore tant d'illusions et de si belles espérances ! Elles nous tenaient bien à cœur ces espérances, car elles ne furent même pas effleurées par la concentration imprévue de toute l'armée du Rhin sous les murs de Metz, par le spectacle navrant qu'offraient 25 000 malades ou blessés entassés les uns sur les autres. Je vous le dis en passant, tout ce qu'on publie sur le dévouement des habitants de Metz, sur la charité des dames en particulier, est loin d'être exagéré. Mais comment pourvoir à tout ? Les maisons particulières, les casernes, les bâtiments municipaux ne suffisant plus ; sur l'esplanade, sur la place royale, dans l'île du Saulcy sur la place de la préfecture, on dressa des tentes, et 5, 6, quelquefois 10 blessés réunis sous cet abri misérable gisaient sur la paille ; plusieurs étaient oubliés et restaient sans secours, mais pas un ne se plaignait. Au polygone d'artillerie on avait construit d'immenses baraques en planches pour y recueillir des blessés. Il y en eut en effet un très-grand nombre, mais dans un dénûment qui faisait peine. Deux de nos Pères allaient y passer la nuit, un autre remplissait pendant le jour les fonctions d'aumônier. Le P. Gadant s'y fixa enfin complètement et prit courageusement en mains les intérêts matériels et spirituels de ces pauvres abandonnés. En somme, à côté d'actes admirables de charité et de dévouement, il y avait des traits d'égoïsme révoltants, et si beaucoup de blessés eurent jusqu'aux plus petits soins, beaucoup aussi manquèrent du plus strict nécessaire et moururent victimes d'une impardonnable négligence. — Telle était la situation générale ; mais occupons-nous de l'ambulance St Clément, de toutes la plus vantée, la plus enviée par les malheureux. Nous n'avions pas hélas le don de nous multiplier, ni celui d'élargir la maison. Les dortoirs qui sont au dessus de la chapelle de congrégation, les paliers, la salle de dessin, étaient livrés aux soldats avec le dortoir du 4me étage. Le dortoir inférieur appartenait aux officiers. Nous n'avons jamais eu plus de 170 blessés à la fois ; mais le mouvement journalier nous a fait passer par les mains près de 500 hommes dont une trentaine seulement sont partis pour une vie meilleure. Ce résultat est prodigieux, si on considère la gravité des blessures et la mortalité extraordinaire qui régnait alors en ville. Dieu sans doute a voulu bénir visiblement nos efforts et récompenser le dévouement de notre cher docteur qui, hélas ! mourut à la peine. Voulez-vous une idée de notre organisation ? A chaque dortoir était préposé un Père qui tenait note de toutes les prescriptions du médecin et veillait à ce que les Frères et les domestiques placés sous sa direction les exécutassent fidèlement. Passant la plus grande partie du jour au milieu des malades de son quartier, il pourvoyait aux exigences du moment, renouvelait l'air des salles à temps opportun, et maintenait en tout une irréprochable propreté. — Ces humbles détails de ménage donnèrent lieu à une petite scène ravissante. « M. le Maire, s'écrie un jour notre vénérable docteur, j'ai l'honneur de vous présenter le R. P. Professeur de Philosophie dans l'exercice de ses fonctions. » Et ce disant, il s'avançait vers le P. Caudron décoré d'un long tablier bleu et gravement armé d'un balai. Le Maire qui, vous le savez, n'est pas précisément de nos amis, et qui s'était fourvoyé chez nous par mégarde, demeura stupéfait ; il dissimula mal un mouvement de dépit, essaya un sourire d'assez mauvaise grâce, et acheva sans mot dire

une visite qui évidemment le désappointait. Pourquoi ? L'intègre magistrat, venu avec une bonne volonté rare pour nous critiquer, se retirait sans avoir pu nous adresser la moindre remontrance ; trop heureux d'avoir échappé par un silence absolu à la dure nécessité de nous louer. Les journaux retracèrent la visite avec l'incident philosophique, et les rieurs furent pour nous. —

Le P. Hâté avait le quartier des officiers, poste qui, vous le devinez, n'était pas toujours le plus facile ; mais il s'y dépensa avec tant de dévouement et traita ses malades avec tant de charité et de douceur qu'il eût bientôt gagné toute leur sympathie. Aussi quel bien n'a-t-il pas fait aux âmes en soignant ainsi les corps. Un sapeur porte-hache, amputé de l'épaule droite, avait été laissé parmi les officiers ; car on se faisait scrupule de le transporter dans une autre salle, ce qui lui eut occasionné de trop vives douleurs. Au milieu de continuelles souffrances et dans une position qui le rendait entièrement impotent, ce véritable soldat avait un courage inébranlable ; mais sa figure était de marbre et tout le jour il demeurait plongé dans un profond silence. Cet homme attira l'attention du Père et fut l'objet de ses plus maternelles sollicitudes. Petit à petit le soldat devint moins taciturne, on commença à causer ; puis les causeries étant devenues intimes, le Père sut qu'il avait affaire à un protestant. Pauvre homme ! il ignorait les notions religieuses les plus élémentaires ; il était protestant par héritage de famille. Le Père alors sentit redoubler son zèle ; sa charité lui inspira de nouvelles prévenances et lui fit saisir tous les moyens de glisser à son cher protégé quelques réflexions sérieuses, quelques utiles instructions. Cependant la maladie prit tout-à-coup un caractère alarmant. Après avoir supporté les opérations les plus douloureuses d'une façon qui laissait espérer d'heureux résultats, notre sapeur fut pris de l'horrible tétanos ; mais ce cher malade avait été confié à la S. Ste Vierge, depuis quelques jours il portait la médaille miraculeuse. Marie acheva l'œuvre de sa conversion, et, si elle ne conserva pas à ce brave soldat la santé d'un corps si horriblement mutilé, elle accorda du moins aux prières et aux soins du Père, la consolation de le voir saintement expirer entre ses bras. —

Revenons à notre organisation ; outre les Pères préposés aux dortoirs pendant la journée, chaque jour on désignait deux prêtres pour veiller les malades. A eux de se partager la nuit et de passer plusieurs fois dans toutes les salles afin de secourir ceux qui en auraient besoin. Le R. P. Recteur, le P. Ministre, les Pères les plus âgés donnèrent l'exemple d'un généreux dévouement. Notre bon Père de Weck lui-même, déjà souffrant, paya de sa personne et s'acquitta avec courage d'une corvée qui pour lui était plus dure que pour tout autre. Après les chefs de salle, après les veilleurs, venait la société que les officiers appelaient en riant, la société des libres-pansants. Deux fois par jour le P. Gagnard, le P. Victor Stumpf, le F. Oswald et votre serviteur devaient faire régulièrement les pansements, assister à la visite du médecin, lui prêter leur concours dans les opérations difficiles et se tenir prêts pendant la journée à courir, au premier signal, là où ils seraient appelés. Nous étions parfaitement secondés dans cet office par un personnage avec lequel je veux vous faire faire connaissance. Le percepteur des contributions de Peltre, M. Lemaire, se réfugiait à Metz pour y mettre en sûreté sa petite famille : Chemin faisant il rencontra le nombreux et lamentable cortège des blessés de Borny, et suivant l'inspiration généreuse de son cœur, il accompagna jusqu'au collège le détachement qui y était envoyé. « N'ayant encore ni feu ni lieu, je suivais sans trop savoir comment ni pourquoi, j'agissais machinalement, nous disait-il plus tard ; mais quand arrivé dans la cour, je vis l'émoi qui régnait dans la maison et le désarroi inévitable au premier moment d'une installation si nouvelle, je me sépare de ma petite famille et m'avançant vers le P. Directeur : Monsieur, lui dis-je, avez-vous du monde pour soigner tous ces hommes ? il faudrait se hâter, plusieurs exigent des soins immédiats. Si vous voulez caser les plus souffrants, je suis tout à votre service, j'irai volontiers leur faire un premier pansement ». Le P. Catillon accepte avec reconnaissance. Notre digne Monsieur se revêt d'un tablier, se met à l'œuvre, puis ayant passé tout le reste du jour au chevet des malades, leur prodiguant ses soins avec une intelligence remarquable et une habileté qui le fit longtemps regarder comme un praticien émérite, il demanda la permission de rejoindre sa famille et de revenir le lendemain. A partir de ce moment jusqu'à la fin du mois de Novembre, il se dévoua tout entier au service de notre ambulance. Il apprit un jour que les Prussiens avaient pillé sa maison ; le lendemain on lui annonça qu'elle était brûlée, il était donc à peu-près sans ressources ; n'importe il demeura fidèle à son poste : « Il faut bien, disait-il, s'occuper d'abord des plus malheureux ». Vous voyez mon R. Père, qu'il y a encore des cœurs généreux qui savent s'oublier eux-mêmes pour se dévouer aux autres. Ils deviennent rares

malheureusement, et j'ai été vivement affecté de l'égoïsme prodigieux qui se manifestait autour de nous. Le malheur devait guérir bientôt l'armée et le peuple de cette plaie hideuse et réveiller le plus admirable patriotisme. Mais en attendant, le dévouement de notre cher Monsieur mis en relief par ce triste contraste, méritait d'autant plus notre reconnaissance. Ne pouvant la lui témoigner autrement, le R. P. Recteur l'invita plusieurs fois à notre modeste dîner de bloqués. Des relations d'amitié s'établirent entre lui et nous; et aujourd'hui encore sa plus douce consolation, en songeant à cette année malheureuse, est d'avoir trouvé l'occasion de connaître intimement les Jésuites, de s'être attaché à eux avec une affection telle qu'il se croirait, peu s'en faut, membre de la Compagnie. —— Nos Frères, nos domestiques ont aussi montré beaucoup de dévouement. C'est miracle que notre bon Frère infirmier, debout du matin au soir, ait pu supporter tant de fatigues sans tomber malade. Mais en voilà plus que de raison sur notre organisation. Inutile de vous dire que chacun s'industriait, dans ses moments libres, pour procurer quelques distractions à nos chers blessés. Le P. Sucher trouva l'occasion magnifique pour faire connaître l'œuvre de St. Michel, sa distribution de livres était toujours bien accueillie; et quelques-uns de ces Messieurs lui doivent d'avoir fait des lectures vraiment sérieuses: « Que c'est beau, mon Père, s'écriait un capitaine, avec un enthousiasme aussi méridional que son accent, que c'est beau ce livre de N. D. de Lourdes; on ne connait pas la religion et ses prodiges; pour moi je suis gagné et, dès que je serai sur pied je ferai avec bonheur le pèlerinage de Lourdes. » Bien des traits, bien des paroles, bien des sentiments trahissaient le cœur de ces braves officiers étonnés eux-mêmes de se trouver plus foncièrement chrétiens qu'ils ne s'en doutaient. Quelques-uns entendaient pieusement la Messe chaque matin. J'en connais plusieurs qui s'approchaient de la Ste Table tous les dimanches, et tous, officiers et soldats s'étaient fait une obligation d'assister chaque soir à la Bénédiction du T. S. Sacrement. Un officier d'état major racontait, sans respect humain qu'il devait à une protection miraculeuse de n'avoir point la jambe emportée: l'éclat d'obus qui était venu le frapper rencontra son porte-monnaie dans lequel il avait placé un Christ et une médaille. Médaille et crucifix étaient horriblement contournés, mutilés; le porte-monnaie déchiré en morceaux. Quant à lui, il en était quitte pour une légère contusion. —— Comment faire, me disait un capitaine, je dois sortir aujourd'hui pour me rendre à l'invitation du colonel, et j'ai promis à Dieu que ma première sortie serait pour lui ?". Puis après un moment de réflexion: « J'entrerai à l'église, j'y passerai un bon quart d'heure et j'aurai ainsi tenu ma parole. Croyez-vous, mon Père, que cela suffise ?" — "Mais Capitaine, je ne sais pas à quoi vous vous êtes engagé; ce que je vous recommande toutefois, c'est d'être généreux envers Dieu; vous n'y perdrez rien, croyez moi. — J'y songerai." De retour à la maison: « Mon Père, vous avez eu grand' raison, me dit-il, en sortant j'ai fait une très-longue visite à la chapelle, puis je suis allé chez mon colonel, jamais je n'ai été si gai. En revenant je suis allé remercier Dieu de mon bonheur par une autre visite aussi longue que la première." —— Inutile d'ajouter que tous ceux qui sont morts entre nos bras, officiers et soldats, ont rempli leurs devoirs religieux avec une piété touchante. Je n'oublierai jamais l'admirable résignation d'un simple soldat breton, dont la jambe horriblement labourée, avait été aussitôt saisie par la gangrène. Le malheureux souffrait jour et nuit, et l'odeur qui s'exhalait de ses plaies, nous força bientôt de le séparer de ses camarades. On transporta son lit sur un palier et il dut y demeurer seul pendant les deux jours qu'il vécut encore. Le pauvre jeune homme, non seulement se voyait mourir, mais il sentait le travail de la décomposition qui s'effectuait lentement. Avec la foi vive de la Bretagne, il demeurait calme et résigné, priant et souffrant pour l'expiation de ses péchés et le triomphe de la France. « Mon bon Père, me dit-il en me montrant sa jambe enfermée dans une boite, j'ai déjà un pied dans le cercueil; allons, j'espère que bientôt vous y mettrez mon corps tout entier. » — « Vous souffrez beaucoup, mon ami, je vous plains; mais que puis-je maintenant pour vous soulager ? » — " Mon Père, ne me plaignez pas. Depuis que vous m'avez rappelé que mes souffrances pouvaient me tenir lieu de purgatoire, je souffre très-volontiers". — "Mais vous vous ennuyez dans votre isolement ?" — "Non, car je prie sans cesse; mais, Père, quelle odeur je répands! je ne puis la supporter moi-même! " Il me demanda ensuite combien de temps il avait encore à vivre. — « Un jour encore peut-être ?» — « C'est bien long, Père; cependant que la volonté de Dieu soit faite!" —— Les officiers, d'une piété moins expansive, n'étaient pas moins édifiants. Ce n'est pas que parfois il ne fût difficile de leur faire comprendre la gravité de leur état, sur

lequel ils voulaient se faire illusion. Ainsi je vois encore un brave capitaine d'artillerie qui luttait contre la mort en véritable désespéré. Le pauvre homme avait femme et enfants; il était d'une constitution robuste, plein de jeunesse et d'avenir. « Docteur, disait-il, faites de moi tout ce que vous voudrez; mais conservez-moi la vie; je ne puis, je ne veux mourir ». Il subissait chaque jour un pansement de 15 ou 20 minutes qui nécessairement lui causaient d'atroces douleurs. Il se prêtait à tout, souffrait tout sans rien dire, sans même pousser un soupir. Hélas! c'était inutile! il fallait se préparer au grand voyage; mais il faisait la sourde oreille et s'obstinait à ne pas comprendre. Enfin un brave compatriote, capitaine d'artillerie comme lui, trouva, dans sa charité toute militaire et toute chrétienne, le courage de faire entendre, par une parole claire et sans détour, à son pauvre camarade qu'il fallait se résigner à mourir. Il se met en uniforme comme pour lui faire une visite officielle, et s'approchant gravement du lit du moribond, il lui déclare net qu'il n'y a plus d'espoir. « Allons, mon cher, lui dit-il les larmes aux yeux, un soldat doit savoir mourir; donne du moins à ta pauvre femme la seule consolation qu'elle puisse avoir désormais, qu'elle sache que tu es mort en chrétien. » Puis il insista pour que son ami ne différât pas plus longtemps l'accomplissement de ses devoirs. Il ne voulut le quitter qu'au moment où un Père, prévenu d'avance, ayant reçu son signal, se fut approché pour entendre sa confession. Réconcilié avec Dieu, muni de tous les Sacrements de l'Eglise, le mourant laissait éclater sa joie: « Je suis content, disait-il, je suis prêt à la grande revue; j'irai là-haut léger et paré, tout est en règle. » Puis il baisait avec une foi vive une médaille qu'il avait reçue à Rome des mains du Souverain Pontife. — « Je ne l'ai jamais quittée, cette médaille, disait-il; mon Père, quand je serai mort, ayez la bonté de l'envoyer à ma femme, ce sera mon dernier souvenir, mon dernier adieu. » — Je pourrais multiplier ces récits édifiants; mais quoique votre patience me soit bien connue, je ne me pardonnerais pas de la mettre à une trop rude épreuve. J'ai du reste encore bien des choses à vous raconter. — Entrons dans l'intime de notre vie. Vous me demandez, mon R. Père, quelles ont été nos souffrances en ces jours lamentables. Les souffrances physiques, Dieu merci, n'ont pas été bien grandes. La providence de notre excellent P. Procureur, secondée par la sage prévoyance du bon F. Fritsch a su nous épargner bien des misères; mais il convenait que nous ayons notre part à la souffrance générale. Le 12 Octobre on vint faire réquisition de ce que nous pouvions encore avoir de blé ou de farine. Tout fut livré sans difficulté et dès ce moment l'intendance nous assura, pour chaque personne, une ration quotidienne de 300 gr. de pain; mais quel pain! C'était un composé noirâtre et gluant de choses innommées. On y trouvait de l'amidon, de l'orge, de la paille hachée, des grains d'avoine, du son, du plâtre, enfin tout, même du blé. Et cette pâte grumeleuse, lourde, dont on pouvait exprimer de l'eau en la pressant dans la main comme une éponge, servait d'assaisonnement à un morceau de cheval. Du cheval, depuis longtemps nous en mangions, mais à partir de ce moment, cette viande fade et échauffante, devenait à peu près immangeable. Ce n'est pas étonnant: les pauvres chevaux qui, au début de la campagne avaient eu à profusion du fourrage, de l'avoine, et même du blé avaient été bientôt réduits à mâcher des feuilles, à ronger le bois de leurs râteliers, l'écorce des arbres, les barrières, les poteaux auxquels ils étaient liés. Enfin chose incroyable, mais qui n'est point une exagération, pour se nourrir ils s'arrachaient les crins les uns aux autres. En sorte qu'on ne voyait plus dans les camps que des fantômes de chevaux sans queue, sans crinière, les os en saillie au travers de la peau, fléchissant sur leurs jambes, succombant parfois sous le poids de leur cavalier. Et voilà la seule viande que l'on avait pour se nourrir. Songez combien ont dû souffrir nos pauvres soldats, manquant de sel, de beurre, enfin de tout ce qui eût pu aider à rendre ce ragoût moins rebutant. Ils faisaient jusqu'à 6 kilomètres pour aller chercher un peu d'eau à une source salée, quoique trop faiblement acidulée pour détruire la fadeur de leurs misérables aliments. Mais que faire? Les bourgeois n'étaient guère mieux traités. Le beurre se vendait 15 ou 20 francs la livre, le sel 8 francs, et bientôt il fut impossible de s'en procurer à n'importe quel prix. Nous avions, heureusement pour nos blessés et pour nous, quelques petites ressources: un peu de lard, de la salade, quelques légumes secs; et nos Supérieurs adoucirent de leur mieux ce régime sévère; mais la corruption de l'air vicié par les exhalaisons des ambulances et la malpropreté des camps, et puis les fatigues de chaque jour et de chaque nuit, devaient nécessairement ébranler nos santés. 24 Pères ou Frères tombèrent successivement malades. Plusieurs, vous le savez, nous ont été enlevés par la mort. Ah! qu'ils sont heureux de n'avoir

point vu tout ce que nous avons vu! —— Je ne vous parlerai point, mon R. P., des procédés peu aimables de la municipalité, des ennuis qu'elle nous a causés, des tracasseries, des visites à domicile, des réquisitions qu'elle nous a ménagées, sans s'inquiéter de sauvegarder les plus vulgaires convenances. La fermeté de notre R. Père Recteur a paralysé tous les efforts de cette mesquine administration qui cachait mal son odieuse jalousie. Vous parler de ces menées, c'est entrer sur le terrain de nos souffrances morales. Négligeons celles-là. Nous en avons eu de plus amères. Non jamais vous ne pourrez vous faire une idée de ce que nous éprouvions, placés chaque jour entre l'espérance et le désespoir, emportés par l'indignation ou par l'enthousiasme, livrés aux plus vives angoisses, aux émotions les plus fortes et les plus contraires. —— Ce serait une longue et curieuse histoire que l'histoire des cancans qui nous mettaient ainsi dans tous les états : les nouvelles les plus étranges, les plus incroyables, les plus contradictoires, les plus absurdes même se succédaient avec une rapidité prodigieuse; toutes trouvaient leurs patrons, leurs chaleureux défenseurs; toutes faisaient des dupes. Cela s'explique aisément. Pauvres bloqués, privés de communications extérieures, le monde tout entier mesurait pour nous moins de 6 ou 7 Kilomètres au delà de nos murs, et cependant nous étions travaillés par une véritable fièvre de nouvelles. Aucune révélation officielle, point d'éclaircie sur une position qui chaque jour s'assombrissait davantage et présageait aux plus inintelligents une épouvantable catastrophe. Comment ne pas faire des conjectures sur une attitude aussi incompréhensible? Et dès que l'on entendait un clairon, un tambour ou la voix formidable de nos forts avancés, comment ne pas croire à un réveil, à une résolution suprême, à un combat à outrance, qui sans doute n'avait été si longtemps différé que pour être plus acharné et plus décisif! Permettez-moi de vous transcrire ici une note prise au courant de la plume sous l'impression du moment : c'est, je crois, le meilleur moyen de vous initier à nos souffrances. Je n'y change rien, pour que la peinture soit plus fidèle, quoiqu'elle ne soit que la simple énumération des phases par lesquelles nous passions d'heure en heure. —— J'écrivais à la date du 11 Octobre. « Grande agitation, les <u>on dit</u> les plus contradictoires circulent; d'un côté on parle d'une trouée, d'un autre d'une capitulation. Le maréchal Bazaine aurait obtenu du prince Frédéric-Charles la faculté de se retirer lui et l'armée avec les honneurs de la guerre. — 9h du matin. Le bruit de la prochaine capitulation s'accrédite, grande rumeur dans toute la ville, le peuple se rue sur la Place d'armes pour protester. Un drapeau a été enlevé à l'hôtel de ville, l'aigle arrachée a été foulée aux pieds aux cris de Vive la république, mort aux Prussiens! — 11h. La scène change subitement; un Capitaine, compris dans la capitulation de Strasbourg, emmené prisonnier à Radstatt, puis échangé et reconduit à Metz, a recueilli sur son chemin les meilleures nouvelles. Le chef de gare de Frouard lui a glissé dans la main un billet dont voici le contenu : "Les Prussiens, battus dans trois rencontres successives, sont en retraite sur Châlons; leurs communications sont coupées et 180 000 hommes mis hors de combat. — Les francs-tireurs des Vosges et les Francs-Comtois (30 000 hommes) ont pris Lunéville, coupé la communication prussienne avec Strasbourg et marchent déjà sur Nancy. Que Metz tienne bon!" En entendant ces nouvelles, les Messins sont ivres de joie : les cris redoublent, toute la ville retentit de vociférations inexprimables. — 4h. Une députation des officiers de la garde nationale va se rendre au quartier général. — 7h. Le maréchal Bazaine a reçu la députation; il a répondu sans détour aux questions qui lui ont été posées : 1°) Le maréchal reconnait-il le gouvernement établi? — Oui. — 2°) Que faut-il croire des nouvelles qui circulent en ville? — Le maréchal n'a aucune communication officielle, mais selon toute apparence ces nouvelles sont bien fondées. — 3°) Que penser de l'avenir? — Le maréchal déclare qu'il restera avec l'armée tant qu'il y aura des vivres. Quand ils viendront à manquer, il a son plan, il ne capitulera pas, mais il fera une trouée n'importe où, n'importe comment, à n'importe quel prix." Ces paroles, en harmonie avec les désirs les plus chers à tous les cœurs, volant de bouche en bouche se répandent avec une rapidité facile à concevoir. Une joyeuse animation succède à l'agitation révolutionnaire; on reprend courage et confiance, on s'endort sur cette dernière parole que chacun redit avec complaisance : "<u>il ne capitulera pas</u>". Et déjà on rêve la déroute des Prussiens, la délivrance de notre armée, le salut de Metz, qui demeurera pour jamais Metz-la-Pucelle. — Hélas! ce n'était qu'un rêve! Les nouvelles ne furent point confirmées, et le lendemain on se trouvait en face des mêmes difficultés,

de la même apathie, de la même ignorance, la terreur de l'avenir, et les privations avaient seules augmenté. — Voilà, mon R.P., un aperçu sur nos journées car, soyez en bien persuadé, ce que j'écrivais le 11 Octobre, je pouvais l'écrire le 12 et les jours suivants, les nouvelles changeaient, mais toujours elles produisaient les mêmes résultats; car celles qui étaient bonnes et qui avaient dilaté nos cœurs se trouvaient bientôt cruellement démenties par d'autres nouvelles désastreuses qui malheureusement étaient toujours confirmées; plus on approchait du terme fatal, plus ces émotions se renouvelaient, plus elles devenaient poignantes dans leurs déchirantes déceptions. — La France ne sait pas ce qu'ont souffert les soldats de l'armée de Metz dans ces derniers temps. On vous a parlé de combats, de batailles! Plut à Dieu que ces bruits eussent été vrais. Nos soldats montraient, dans les escarmouches qu'on leur faisait livrer de temps en temps, avec quelle ardeur ils eussent combattu. Mais, condamnés à une interminable inaction, ils se morfondaient sous la tente par des temps affreux. Cela faisait peine de les voir au camp dans la boue jusqu'à mi-jambe, pâles, défaits, épuisés, ne sachant comment tromper leur ennui. Cela faisait plus mal encore de les rencontrer en ville, fuyant le regard de leurs chefs pour mendier un morceau de pain, ou groupés autour des boutiques de boulangers pour ramasser les miettes qui resteraient après la distribution des portions officielles. Mais laissons ces scènes désolantes et revenons au collège. — La rentrée s'est faite le 13 Octobre, au jour fixé sur le palmarès: 80 externes environ se sont rendus à l'appel, et voilà que les fatigues de l'enseignement viennent s'ajouter aux autres. — Heureusement nous avions de temps à autre des instants de répit: quelques scènes de famille, touchants témoignages de l'estime et de l'affection de ceux auxquels nous prodiguions nos soins, venaient faire diversion aux peines quotidiennes. La plus aimable de ces scènes fut assurément celle que nos officiers organisèrent le 16 octobre en l'honneur du digne docteur Warin, dont ils appréciaient l'infatigable dévouement: son mérite était enfin reconnu, on lui décernait un peu tard, la croix de la légion d'honneur. L'occasion était belle pour témoigner au bon docteur la reconnaissance de tous ses malades. On se mit en frais: l'un fit un discours, l'autre une pièce de vers français; chacun contribua à l'emplette d'un splendide bouquet et les plus valides voulurent aller eux-mêmes de boutique en boutique pour trouver une croix qu'on put dignement présenter au nouveau chevalier. Tout se passait dans le plus grand secret et avec une activité inspirée par l'affection. Enfin tout est prêt, il est 5 heures du soir, c'est le moment où le docteur vient commencer une seconde visite. A peine a-t-il ouvert la porte que les applaudissements retentissent. Il entre tout ému et trouve devant lui, en grand uniforme, (du moins autant que le permettent les membres mutilés) tous les officiers parfaitement rangés comme nos élèves au jour d'une grande académie. Le doyen des capitaines, un brave capitaine d'artillerie, fort grièvement blessé à la jambe, mais en bonne voie de guérison, s'avance clopin-clopant appuyé sur ses bequilles. Sa main tremble, d'une voix pleine d'émotion il balbutie quelques mots, mais les larmes lui jaillissent des yeux, il ne peut plus lire ce qu'il a écrit: alors d'un mouvement spontané il tend sa feuille au docteur et l'embrasse en sanglotant. Un autre capitaine présente alors le magnifique bouquet, tandis qu'un lieutenant-colonel attache à la boutonnière du docteur la décoration si noblement conquise. Le bon Monsieur Warin essaya, mais en vain, de répondre, il ne trouva que quelques paroles entrecoupées, la voix lui manquait, mais les larmes disaient assez son émotion et sa joie. Le lendemain il répétait à chacun: "Ah! Messieurs, je vous remercie; j'aime mille fois mieux l'hommage parti de vos cœurs que toutes les décorations officielles; jamais je n'oublierai ce que vous avez fait pour moi." Il ne l'oublia pas en effet; il redoubla de zèle et de soins, tant et si bien que, négligeant les règles de la prudence et n'écoutant pas les sages conseils de ses confrères les plus dévoués, il contracta auprès de ses blessés une maladie qui l'emporta bientôt. Il mourut en chrétien un mois après la scène que je viens de vous retracer. Cette scène de famille en l'honneur du bon docteur inspira à nos blessés l'idée de laisser au collège un monument de leur reconnaissance. Déjà ils avaient adressé au R.P. Recteur une lettre touchante où ils lui exprimaient à lui et à toute sa communauté les sentiments de la plus sincère gratitude. Cette fois ils firent mieux. Leur plan dressé et approuvé par les plus anciens, la collecte faite parmi les officiers et parmi les soldats, ils allèrent eux-mêmes trouver le R.P. Recteur lui exprimer leur désir, et en lui donnant la somme nécessaire, ils le prièrent de vouloir bien se charger lui-même de le faire mettre à exécution. Et aujourd'hui sur le marbre noir d'un cénotaphe placé dans notre église on lit l'inscription suivante :

D. O. M. Gallici. Exercitus. Milites: Et. Praefecti. Irruentibus. In. Patriam. Germanis. Circa. Metas. Vulneribus. Morbisve. Confecti Aedibus. Gymnasii. Clementiani. A. Sodalibus. Societatis. Jesu. Libenter. Excepti. Et. A. Propositio. Numine. Recreati. Beneficii. Memores. D. D. D. M.D.C.C.C.L.XX. ... Je devrais maintenant, mon R.P., vous raconter notre agonie, vous faire assister à notre catastrophe; mais comment vous retracer des scènes dont le seul souvenir m'arrache encor des larmes? Au reste notre histoire en ces derniers moments est l'histoire de la ville et de l'armée. La douleur confondant toutes les âmes, on vivait d'une seule et même vie, on souffrait de la même souffrance. Ah! si la France eut pu voir ce spectacle déchirant, on eut compris alors ce que c'est que la Patrie, on eut oublié la mesquine personnalité, le hideux égoïsme cause de tous nos malheurs, et les rêves de secours que nous avons entretenus jusqu'au dernier moment n'eussent point été de simples rêves et de cruels cauchemars. — Cependant le malheur rapproche de Dieu; n'attendant plus rien des hommes, on se tournait vers le Seigneur, on implorait son secours, on attendait un miracle. Les églises étaient pleines de monde qui priait avec ferveur. Les dames demandèrent à Monseigneur de faire le vœu d'ériger sur la seconde tour de la Cathédrale une statue monumentale de la T. S. Vierge, sous le vocable de N. Dame de Metz, pour obtenir de la Mère de Dieu que l'ennemi du moins n'entrât pas dans nos murs. Mais Dieu avait résolu de châtier la France et nous devions supporter les premiers coups de la vengeance divine. Jusqu'à la dernière minute nous fumes victimes des illusions les plus inconcevables: ainsi, le 28 Octobre, veille de la capitulation, on annonçait hautement que les conditions obtenues étaient fort honorables; que l'ennemi tenait à rendre hommage à la valeur de nos troupes en les traitant généreusement dans leur infortune. On murmurait que les soldats après avoir déposé les armes et salué les Prussiens aux avant-postes, seraient libres de retourner dans leurs foyers. Les officiers seuls se constitueraient prisonniers et seraient envoyés en Prusse, mais traités avec tous les égards qui leur sont dûs. Armes, bagages, chevaux, voitures, ordonnances, on leur laissait tout. Enfin, les Allemands vainqueurs occuperaient les forts, mais n'entreraient point en ville. Beaucoup eurent la simplicité de croire à de si belles conditions. L'illusion fut de peu de durée. A midi, toute la ville est en émoi. C'est l'heure fixée pour le désarmement de la garde nationale. Nous voici donc en face de la réalité. Il semble que jusque là personne n'y ait voulu croire tant fut affreuse l'explosion du désespoir. La douleur, la rage, l'exaspération se traduisaient de toutes manières. Les plus fougueux poussaient des cris, proféraient des menaces, des imprécations et excitaient à des résolutions insensées. Les plus calmes, les plus dignes étaient muets, de grosses larmes roulaient dans tous les yeux, tous les cœurs étaient broyés par une même douleur. Si l'on rencontrait le regard d'un ami, d'une connaissance, on se serrait la main sans proférer une parole; mais immédiatement les larmes coulaient et l'on balbutiait quelques plaintes entrecoupées de sanglots. Vers 2 heures, une bande de furieux ayant enfoncé la porte de la tour de la Cathédrale, s'empare des cloches. J'entends encore les sons lugubres du Tocsin et de la Mutte que ces hommes affolés par la douleur sonnèrent en désespérés jusqu'à 8 h. ½ du soir. A ce signal d'alarme, la foule hors d'elle-même, pousse des cris sauvages et redouble ses menaces contre ceux qu'elle appelle des traitres. Au milieu de cet indescriptible désordre, soudain parait un homme à cheval, les cheveux en désordre, le teint pâle et défait; d'une main fébrile il agitait un pistolet au dessus de sa tête. Trois fois il le décharge en l'air, puis il harangue le peuple. Ses paroles se perdent dans le tumulte; mais on comprend qu'il parle de vengeance, qu'il demande une résolution suprême. On dit même, mais je ne pus le voir, que quand il eut fini, une femme échevelée traversa les rangs comme une furie, et se cramponant à la selle du cheval, elle tendit vers le cavalier une main suppliante: « Je suis Metz-la-pucelle, criait-elle, sauvez-moi! A mort les ennemis, à mort les traitres! » Il n'en fallait pas tant pour exciter le peuple et le porter à des extrémités facheuses. Les soldats reçurent ordre d'occuper toutes les rues, toutes les places de la ville pour empêcher ces manifestations dangereuses et inutiles. Mais l'armée découragée et plongée elle-même dans une profonde douleur, accomplit assez négligemment sa tâche. Les meneurs dispersés sur un point retournaient sur un autre et recommençaient leurs vaines protestations et leurs extravagantes démonstrations, qui se prolongèrent

bien avant dans la nuit. —— Telle était l'émotion du dehors, la douleur, le désespoir de la rue. Dans nos salles l'expression en était plus modérée sans doute, mais non moins triste. Je renonce à vous dépeindre l'impression de ces cruels moments. Je laisse à votre cœur français et lorrain le commentaire d'une scène facile à se représenter. Je lui abandonne aussi les angoisses du lendemain, jour où le sacrifice fut consommé; et me hâtant d'en finir avec ces lamentables souvenirs, je termine par un trait qui nous émut tous jusqu'aux larmes et nous procura la seule consolation que put alors accepter notre douleur. —— Les portes de la ville étaient à peine ouvertes que le Père Ministre de la maison d'Arlon arrivait à St Clément. Ému de l'extrême misère dans laquelle il nous croyait plongés, il était venu nous offrir de l'argent, des secours de toutes espèces. Les communications étant coupées, pour parvenir jusqu'à nous il dut faire 14 lieues à pied; mais la charité de la Compagnie qui l'animait en ce moment, est bien la charité décrite par l'apôtre "une charité qui ne se rebute de rien, ne recule devant aucun obstacle, ne connait aucune impossibilité quand il s'agit de venir en aide à des frères". —— Voilà, mon R. et bien cher Père, le récit détaillé que je vous avais promis. Si pour être fidèle à ma parole j'ai dû mettre votre patience à une trop rude épreuve, pardonnez-le moi, je vous en prie. Si en lisant cette longue narration de nos malheurs vous en avez été tant soit peu ému, veuillez prier et faire prier pour notre collège si fortement éprouvé, et dont l'avenir semble compromis, pour tous les Pères qui ont dû boire jusqu'à la lie ce calice d'amertume, pour notre chère ville de Metz inconsolable dans son malheur, mais qui garde malgré tout un impérissable espoir. —— Tout à vous en Notre Seigneur.

infimus in Christo L. Bastien S.J.

Extrait d'une lettre d'un Père de Metz au R.P. Coué. —— Metz le 20 Janvier 1871. —— ....

Depuis la capitulation, la situation de St Clément n'a fait qu'empirer. Les Prussiens n'ont cessé de l'occuper en partie, jusqu'à 900 à la fois. Les maladies épidémiques: variole, fièvre typhoïde, muqueuse, dyssenterie ont décimé ce pauvre Metz pendant les mois de Novembre et de Décembre. St Clément eut sa bonne part. Le jour de mon arrivée on enterrait le pauvre P. Gangloff emporté en deux jours: dix jours après le P. Wetzel, et il y avait 8 autres Pères et Frères malades. L'état sanitaire, grâces à Dieu, est devenu bon; tous les malades sont remis. —— On a rouvert les classes, pendant le blocus même, pour les externes; 80 se trouvèrent là; nombre souvent réduit en Novembre et Décembre par les maladies. Le 7 Janvier on fit un essai de rentrée de pensionnaires: 15 seulement sont revenus. Beaucoup sont dans les collèges de Belgique, beaucoup encore sont retenus par leurs parents qui redoutent soit les maladies, soit les événements. Le nombre des [illegible]ernes s'est élevé jusqu'à 90, ce qui nous fait environ 100 élèves. —— Notre grande épreuve actuellement est l'envahissement continuel de notre maison par les troupes prussiennes de passage, qu'il faut loger. La municipalité franc-maçonne est d'une insigne partialité à notre égard dans la distribution de ces logements: bien que propriété privée, notre collège est coté pour 1000 Prussiens. Nous avions pu jusqu'à il y a quelques jours, réserver le grand bâtiment, qui du reste a servi d'ambulance: les classes, les réfectoires, la grande salle, etc étaient sacrifiés aux logements. Mais qu'arrivera-t-il dans l'avenir? Nous ne le savons. Un horrible pillage de 11 heures dont nous venons d'être les victimes, est un désolant indice de ce qui nous est réservé. —— Mardi, 17 janvier, à 11 heures ½ du soir, nous sommes réveillés en sursaut par d'horribles cris qui retentissent dans les cours. C'étaient 1500 à 2000 Brandebourgeois de la Landwehr qui se ruaient en sauvages sur St Clément. Les francs-maçons municipaux leur avaient dit à la gare: "Allez chez les jésuites; ils ont une grande maison, ils sont riches, vous trouverez ce qu'il vous faut. C'était exciter ces barbares, que nous avons appris être la lie du peuple Berlinois. Ils se précipitent donc sur les portes; traînent et bousculent les Frères qui veulent les arrêter ou mettre quelque ordre; les portes sont enfoncées; le P. Préfet et le P. Ministre, souffletés, battus, menacés; puis ils se lancent dans la maison par le petit escalier qui conduit chez le R.P. Recteur. Ma chambre, (celle du Directeur de 1ère Congrégation.) fut envahie pendant 3 heures. Cris et menaces ou injures en allemand: deux seulement me menacèrent de leurs armes. Et de ma chambre j'entendais le bruit des portes qu'on forçait, les carreaux qu'on brisait, etc. Les cloîtres des Pères cependant ne furent pas envahis. Le P. Waté sauvegarda le dortoir où étaient les élèves.

Un instant ils voulaient tuer le R.P. Recteur et le P. Ministre. A 3 heures ils semblèrent se calmer un peu.

Mais toute la maison était toujours en leur pouvoir. Vers 7 heures, ils mirent, en brûlant des sommiers, le feu à un endroit de l'externat: heureusement on put l'éteindre. Vers 9 heures, leur fureur se ralluma, et ce fut vers 10 heures surtout un pillage horrible. Chaises, matelats, literies, linges, souliers des élèves, tout était saisi et emporté. Les portes étaient brisées, entre autres la mienne; le cloître de l'entresol envahi. C'était atroce, et si cela n'eut pris fin bientôt, il nous fallait avant le soir quitter la place. Enfin à 10 h. ½ un officier prussien arrivait de l'hôtel de ville. Il souffleta, menaça, injuria les pillards, et au bout d'une demi-heure, aidé par d'autres officiers accourus en toute hâte, il put leur faire évacuer la maison. Ils le firent non sans cris de rage et de révolte. — Ainsi pendant 11 heures nous fûmes au pouvoir de cette soldatesque protestante, brutale, sans savoir comment cela finirait. Pour être juste, il faut dire que les autorités prussiennes en sont honteuses, indignées. On a puni et on punira encore. Le gouverneur disait hier, qu'il ferait fusiller des coupables. Il a envoyé nous demander un rapport. Les dégats sont très-grands et n'ont pu encore être évalués; tant de choses ont disparu, et tant d'autres sont brisées. Aujourd'hui la police prussienne nous ramenait une voiture d'objets saisis chez des recéleuses prussiennes: quatre sont en prison; bien d'autres objets ont disparu et ne seront jamais repris. La ville est à la fois consternée et indignée: la municipalité a sa part légitime dans cette indignation. Voilà, mon Révérend Père, où nous en sommes. Que nous réserve l'avenir? Dieu seul le sait! Du moins nous savons le *Beati qui persecutionem patiuntur*. — D'Amiens nous avons peu de nouvelles; nous savons seulement que la Providence a été brutalement prise le lendemain du combat de Pont-Noyelles, et encombrée de blessés prussiens. Notre pauvre Champagne a sa large part dans les malheurs de l'Eglise et de la France. Pardon, mon R. Père, du décousu de cette lettre que j'écris à la hâte. Puisse-t-elle vous prouver du moins que dans ce pauvre Metz votre souvenir vit toujours entouré de la filiale reconnaissance de vos enfants. Je me recommande, etc.

Metz le 30 Mars 1871. — Nous dûmes à cette invasion un mois d'exemption de logements militaires. La municipalité Messine fit des démarches pour se justifier de toute connivence; elle prit à sa charge et à sa responsabilité les bâtiments qui entourent les cours, fit les réparations nécessaires pour les rendre logeables; et c'est encore un casernement presque incessamment occupé par les troupes de passage. Un sergent-major est toujours là à demeure, avec pleine autorité. Aussi sommes-nous restés depuis ce temps dans une assez complète tranquillité de ce côté. Les classes se font dans les chambres du corridor, que vous avez construites. Nous avons actuellement 22 pensionnaires et 100 externes. Cinquante autres pensionnaires reviendront, paraît-il, à Pâques. Notre existence à Metz est maintenant complètement assurée. Aujourd'hui même le secrétaire général de la préfecture est venu voir le R. P. Recteur, pour lui dire qu'à Strasbourg, au gouvernement général de l'Alsace, on avait décidé ce qui nous concerne: que non seulement nous pouvions continuer notre œuvre, librement, organisant notre enseignement à notre gré, mais que même on nous en priait. Il ajouta que le seul point qu'on nous imposerait dans un avenir plus ou moins lointain, serait l'enseignement de l'allemand à tous les élèves. Ce point amènera sans doute tôt ou tard nos Pères de la province de Germanie.

Autre lettre du F. Bastien au R. P. Cosson. — Juin 1871. — Mon R. Père, P. C.

Voici encore quelques détails sur notre cher collège de Metz; ils me sont fournis par un élève. Je vous envoie sa lettre; elle est, je crois, capable de vous intéresser par son accent de piété, de patriotisme, et par cette teinte d'une couleur vraiment locale qui vous permettra d'apprécier la situation.

Metz, 16 Juin 1871. — Mon R. Père, — Ce serait aujourd'hui le plus beau jour que l'Eglise ait vu depuis qu'elle existe si les circonstances où nous vivons laissaient quelque place à la joie dans nos cœurs. Pourquoi faut-il qu'un évènement tel qu'il ne s'en est jamais vu et qu'il ne s'en présentera sans doute jamais plus, arrive dans des temps si malheureux et lorsque les ennemis de l'Eglise tout entière et de la France en particulier, semblent triompher? Aujourd'hui pourtant, pendant la procession de St Clément, l'espérance et la joie se sont fait jour dans nos âmes. Quoique la cérémonie ne fut pas aussi magnifique que les années précédentes, cependant elle était très-imposante et l'on aurait pu se croire encore aux beaux jours de St Clément. Assurément cette journée demeurera parmi les plus mémorables de notre collège. Aujourd'hui, au milieu du deuil universel, au sein d'une population brisée de douleur et de honte, nous avons entonné le cantique d'allégresse et, en remerciant Dieu des glorieuses douleurs du pontificat de Pie IX, nous lui avons demandé avec toute la foi dont sont capables des âmes chrétiennes et françaises, que les malheurs de notre cher pays tournent un jour aussi à sa gloire

et qu'il fasse jaillir des eaux de résurrection au milieu de cette corruption qui dévore la France. Aujourd'hui, répondant comme tout le diocèse à l'appel de notre bien aimé prélat, nous nous sommes consacrés d'une manière spéciale, par un acte public, Pères et élèves, au Sacré-Cœur de Jésus. D'ailleurs tout le monde s'est surpassé : les 220 élèves environ que compte aujourd'hui la maison, ont fourni à la sacristie 35 enfants de Chœur ; à la tribune et à l'orchestre des artistes dont le talent a fait oublier le petit nombre. Après demain nous assisterons aux processions des paroisses ; pendant que les Prussiens tireront le canon et feront des réjouissances pour fêter nos malheurs, l'abbé Risse et ses élèves feront retentir à la procession de notre paroisse ces vieilles sonneries françaises que notre cité guerrière n'a plus entendues depuis si longtemps. Enfin dimanche dernier eut lieu la procession de la cathédrale ; manifestation à la fois patriotique et religieuse pour notre population. Les Messins ont compris qu'il fallait se grouper autour de l'autorité épiscopale, la seule légitime qui reste à notre ville, et que, pour rester français, il fallait avant tout demeurer catholiques. — La Mutte remplissait les airs de sa voix majestueuse, au grand ébahissement des Prussiens qui ne l'avaient pas encore entendue, et tous, levant le nez en l'air contemplaient bon gré mal gré, ce drapeau tricolore qu'ils n'ont pas eu l'adresse d'enlever à la flèche de notre cathédrale. Les pompiers, en grand uniforme, faisaient la haie, tout de neuf habillés, et une musique de volontaires, très-bien organisée, précédait le Saint-Sacrement, car Monseigneur avait refusé l'escorte et la musique que lui avaient offertes les Bavarois. Jamais fête religieuse n'a tant ému la ville de Metz. Jésus, le premier et véritable souverain de la France, comme il s'intitule lui-même, « Celui que les révolutions ne détrônent point et que les ennemis ne vaincront jamais," se promenait dans les rues de notre cité, et contemplait d'avance, j'en suis sûr, le jour où il lui sera donné de bénir de nouveau à Metz notre vaillante armée, qui est la sienne, qui n'est jamais plus heureuse que lorsqu'elle peut verser son sang pour défendre l'Eglise. — Cependant, il faut bien le dire, Metz se prussifie et, si vous reveniez ici, vous ne reconnaîtriez plus votre patrie. Grâce à l'émigration qui continue toujours, les familles allemandes pénètrent dans notre ville, et nous sommes envahis de marchands de tabac et de restaurants allemands ; bref, la ville de Metz, autrefois si gaie et si animée, commence à prendre cet air lourd et emprunté qui est le fond du type prussien. La seule chose qui nous rappelle encore la France, c'est le retour des prisonniers ; mais le retour des prisonniers ne durera pas toujours. Nous rentrerons bientôt dans notre tombe. Oh ! quand donc viendra le jour béni où, suivant l'éloquente et prophétique parole du R. P. Monsabré, nous pourrons chanter dans notre vieille cathédrale un Te Deum comme ses voûtes n'en ont jamais entendu !! — Je termine, mon R. Père, en vous racontant un petit fait qui a mis, mardi dernier, tout St Clément dans un émoi tel qu'il n'en avait plus éprouvé depuis la fameuse bataille de 1860 avec les lycéens. Il y a 3 semaines on nous avait rendu nos cours et nos classes avec promesse de la part des autorités militaires que nous n'aurions plus de Prussiens à loger. Il y a 5 jours, en dépit de cette promesse, un bataillon prussien entra pendant la récréation de midi. C'étaient 1200 hommes à loger. Or ce bataillon se composait de Brandebourgeois et de Poméraniens, race que je déclare grossière et brutale, particulièrement laide et malpropre. Les officiers étaient aussi désagréables que leurs soldats. Le lendemain de leur arrivée l'un d'eux vint se plaindre pendant la récréation au Père surveillant de ce que les élèves faisaient trop de bruit et les empêchaient de faire l'exercice. Le Père feignant de ne pas comprendre l'allemand, déclare à l'officier qui écorchait une phrase française que ce qu'il dit n'est pas français et qu'il ne comprend pas. L'officier répète plusieurs fois sa phrase, mais les oreilles malveillantes du Père ne comprirent pas davantage. Là-dessus l'officier s'en alla furieux. Les Prussiens commencèrent alors à tracasser les élèves, crachant sur eux et leur jetant de l'eau sur leurs habits. Voyant qu'on ne répondait pas à leurs insultes, ils résolurent d'attaquer. Mardi dernier, pendant la récréation de midi, ils crurent l'occasion favorable. Les externes étaient absents, les Saint-Cyriens au manège et la plupart des autres grands étaient aux répétitions de la tribune et de la sacristie ; il y avait donc en tout dans la cour une cinquantaine d'élèves, dont 4 ou 5 grands seulement et 3 Pères. Il y avait de quoi exciter l'ardeur guerrière de ces nobles Prussiens : jamais ils n'avaient eu occasion de battre des Français avec un si grand avantage numérique. Après quelques coups de poing perdus, ils empoignèrent Maurice Neuville qui venait au milieu d'eux ramasser sa balle, l'acculèrent contre le mur du gymnase et commencèrent à le frapper avec les bâtons crochus dont les élèves se servent pour le jeu de balle. Le P. Victor Stumpf s'élança alors, en saisit un au collet et le colla lui aussi contre le mur. Mais plusieurs Prussiens se jetèrent sur

lui et l'un d'eux lui asséna par derrière sur la tête un coup de bâton tel qui l'aurait assommé, n'eût été sa birette. Il parvint néanmoins, grâce au secours de Foch et de quelques autres élèves, à se tirer de la bagarre, avec Neuville et Odinet ; ce dernier avait été renversé par les Prussiens et à moitié assommé à grands coups de poing sur la tête, non sans se défendre énergiquement, comme plus d'un.... .... put le sentir. Pendant ce temps, Poncin avait terrassé un Prussien qui ne fut pas à son aise pendant la bataille. Le P. Patris y était aussi ; mais sa taille le fit respecter ; les Prussiens n'aiment pas à s'attaquer à ces gens-là. Tout cela s'était passé rapidement. Quand tous les élèves furent réunis, le P. Victor Stumpf commanda la retraite et les fit entrer dans les cloîtres où l'ennemi ne les suivit pas. Là on tint conseil de guerre en présence du R.P. Recteur, et le P. Victor Stumpf entendit et nota les dépositions des élèves. J'ignore quel a été le résultat des plaintes que l'on a adressées aux autorités. Pendant la bataille, les officiers étaient absents et les sous-officiers n'osaient pas retenir leurs hommes ou même se mêler à eux. Il n'y a eu aucun accident grave : Neuville et Odinet, qui ont été le plus abîmés, n'ont reçu aucun coup sérieux. Il est fort heureux que les Allemands ne se soient pas servis de leurs armes, comme ils l'auraient certainement fait si la bataille avait continué. Depuis ils sont restés convenables et nous ont laissé faire notre notre procession sans nous inquiéter. (*)

Mon R. Père, je n'ajoute rien à cette lettre, mais en la livrant à vos réflexions, je vous envoie mes espérances, mes craintes et mon affection fraternelle en Notre Seigneur.

infimus in Christo L. Bastien S.J.

Ambulance de St. Acheul. — Souvenirs de l'année 1870-1871.

La guerre de 1870 venait d'éclater, nous avions déjà appris les nouvelles de nos premières défaites, quand un officier de l'Intendance militaire d'Amiens vint demander au R.P. Recteur s'il ne pourrait offrir quelques salles des bâtiments de St. Acheul pour y placer des blessés français qu'on faisait évacuer vers le nord. Le R.P. Recteur répondit affirmativement, et il fut alors décidé que le bâtiment du Juvénat (ancien bâtiment des retraitants) serait uniquement affecté à la future ambulance. Aussitôt, c'était dans les premiers jours d'Août, on se mit en devoir de préparer le logement des soldats ; nos tables et nos livres de classe furent transportés dans nos dortoirs convertis en salle d'étude ; 80 lits furent préparés ; 40 placés au premier, dans le grand corridor et dans les petites chambres, furent fournis par la maison ; 40 autres en bas furent placés par l'administration des Hospices ; la 5ème chambre du rez-de-chaussée, notre ancienne classe de première année, fut convertie en chapelle et tapissée de tentures rouges ; elle était dédiée à N. D. de France. Dans les chambres des professeurs, au premier, on mit la lingerie, une petite cuisine pour préparer les remèdes, un garde-manger et enfin une grande chambre pour les 3 Sœurs de Charité, qui nous ont si bien aidés dans nos offices. Une porte cochère donnant sur l'extérieur fut percée dans le mur du jardin des retraitants, et une palissade forma clôture entre ce jardin et la cour d'entrée. Tout était prêt ; les tristes convois de blessés arrivaient fréquemment à Amiens ; après l'affaire de Sedan surtout, nous attendions impatiemment. Enfin le 9 Septembre on entend le roulement de plusieurs grosses voitures : c'était une quarantaine de soldats que le Bienheureux Père Claver nous envoyait, nous invitant sans doute à leur prodiguer nos soins comme il l'avait fait pour les nègres de Carthagène. Pauvres gens, dans quel état ils nous arrivaient de Sedan ! Ils étaient loin de se plaindre, au contraire ils se louaient, en général, de leurs infirmiers français et prussiens ; mais ils avaient couché sur la paille depuis le premier et durant tout le voyage, la plupart avaient beaucoup souffert de la fatigue et de la faim. A l'arrivée de ces blessés, plusieurs laïcs entrés avec eux, aidèrent aux premiers soins. Je vis l'un d'eux, bien mis, inconnu de nous, se mettre à genoux près d'un blessé, lui ôter bravement ses chaussures

---

(*) Les dernières nouvelles que nous avons reçues de Metz sont assez consolantes. Notre collège jouit pour le moment d'une prospérité relative : il compte 410 élèves qui tous ont bon esprit et font la joie de nos Pères par leur travail et leur piété. Le souvenir de nos malheurs, toujours bien vivant à leurs yeux, exerce une salutaire influence sur ces jeunes cœurs. L'enseignement de la langue allemande occupe une plus large place dans le programme ; mais sauf ce point, tout se passe comme autrefois. Mgr. l'Évêque s'est fait un bonheur d'aller présider les séances académiques des classes de Philosophie et d'Élémentaires : et aux fêtes du jour de l'an et du carnaval, ce sont les anciens élèves qui ont fait en grande partie les frais des récréations dramatiques. Leur brillant succès a rappelé la magnificence et le charme des temps plus heureux. Quoiqu'il en soit du présent, l'avenir n'est point éclairci. Puissions-nous obtenir par nos prières que tous nos PP. et FF. puissent triompher de toutes les difficultés, consoler par leur présence la douleur de ce pays désolé et y perpétuer le bien opéré par la Compagnie depuis près de 20 ans.

infectes et dégoûtantes et lui laver les pieds : il avait l'air radieux et si humble que cette scène s'est gravée dans ma mémoire. — Ces premiers blessés à peine installés, de nouveaux arrivèrent successivement les jours suivants et portèrent le nombre de nos soldats à 80 et même à 90. Le fait le plus remarquable de ces premiers jours fut la mort d'un caporal au 3e Zouave, qui, blessé au cou, par une balle, ne pouvait ni parler, ni presque manger et perdait tout son sang. Plusieurs hémorrhagies avaient été arrêtées fort heureusement par le F. Mathieu qui agissait en vrai chirurgien expérimenté. Mais le dernier jour, durant la visite du Docteur, l'artère du cou s'ouvre encore et l'on emploie un nouveau moyen : au lieu de chlorure de fer dans le trou de la blessure, le Docteur introduisit un instrument qui saisit l'artère à l'intérieur du cou par la bouche et la comprima par l'extérieur : cet instrument ressortait de la bouche et prenait le cou comme une pince. Après un certain temps il est déplacé par un mouvement du malade et le sang coule à flots. Le Docteur, de ses mains, s'empresse d'opérer la compression que la pince n'opérait plus et maintient quelque temps l'artère serrée entre ses doigts. Puis il avise un Scolastique pour le remplacer, qui s'y tient une heure, est relevé par un autre, et y revient ensuite : ainsi deux ou trois firent-ils durant 4 ou 5 heures. Figurez-vous donc ces bons Frères, pour la première fois de leur vie sans doute, en face d'un mourant, se tenant immobiles, pliés en deux, la tête devant la tête du blessé, l'index de la main droite appuyé à la naissance du cou près de la clavicule ; l'index de la gauche plongé au fond du trou de balle pour aller rejoindre le doigt de l'autre main, à travers cette bouche béante, où ne restait plus qu'un morceau de langue et toute remplie de caillots d'un sang noir. Or de pareils services ont été demandés bien des fois aux Scolastiques de St. Acheul. Mais revenons à notre Zouave. Il était impossible de le sauver ; le soir il reçut une médaille et le Scapulaire ; notre aumônier, le P. Théry le confessa en le questionnant ; le Zouave, avec toute sa connaissance, répondait en serrant la main du Père : la nuit il reçut l'Extrême-Onction en présentant lui-même ses pieds et ses mains aux onctions saintes, et le lendemain il mourait étouffé par des flots de sang. Le bruit de cette mort se répandit dans tout le village de la Neuville ; ce premier enterrement devait se faire à l'église de paroisse : une foule immense stationnait devant les portes de l'ambulance et remplissait l'église et ses abords ; on voyait là d'anciens camarades, de nouveaux soldats, des femmes qui pleuraient sans doute en pensant à leurs fils. Tout le monde était à genoux et recueilli ; un soldat, la tête entre ses mains, priait et pleurait en disant : « J'ai perdu tous mes camarades, je ne sais pas où ils sont. » Un corbillard avait été préparé, mais des hommes se saisirent du cercueil et le portèrent sur leurs épaules : la foule grossissait à chaque instant. Des centaines de personnes se pressaient sur le chemin. Quand on fut au cimetière, M. le Curé de la Neuville adressa à ce vaste auditoire quelques mots du cœur qu'il termina ainsi : « Avant de nous séparer, exprimons notre reconnaissance aux Pères qui l'ont accueilli dans cette maison de St. Acheul où il a trouvé des soins maternels. Lui était-il possible, en effet, de manquer de quelque chose si près du cœur des enfants de St. Ignace ». M. le Curé venait de finir, quand un homme, un ancien soldat, s'avança, et, plantant en terre le drapeau tricolore, adressa quelques mots d'adieux au Zouave décédé : « Camarade, lui disait-il, c'est à la volonté de Dieu que tu dois ton sort et je ne puis te l'envier. Au jour anniversaire de ta mort nous viendrons déposer sur ta tombe des couronnes qui sont loin de valoir celle que Dieu te réserve. » On allait se séparer lorsque Monseigneur arriva, venant, lui aussi, jeter l'eau bénite et réciter sa prière sur la tombe du brave soldat. Cette démonstration fut relatée par plusieurs journaux : Paris Journal, Le Pays, La Gazette de Ham, le Journal officiel. La pauvre mère de notre Zouave était arrivée de Paris peu d'heures avant l'enterrement ; appelée par une lettre que son fils lui avait adressée dès son arrivée à St. Acheul ; grande fut sa douleur quand elle apprit du R. P. Recteur, que celui qu'elle espérait trouver en vie, venait d'expirer. Elle voulut voir le cadavre de son fils ; elle pria longtemps, se consolant dans la pensée qu'il avait fait une si belle mort. « Je lui avais donné, disait-elle, une médaille de la Ste Vierge avant qu'il partît pour le Mexique ; elle l'a protégé. Avant cette campagne je lui en donnai une autre qui fut cousue dans sa veste. » Cette cérémonie faillit nous coûter cher ; car tant de publicité, un si grand concours irrita le Conseil municipal d'Amiens ; dans la suite les enterrements furent de la plus grande simplicité.

Quelques mots maintenant sur la manière dont se faisait le service de l'ambulance et sur la distribution de la journée. Les Scolastiques en eurent soin jusque vers la fin d'Octobre ; puis vint le tour des Novices, puis enfin celui des Pères Tertiaires. Vers 7 heures du matin on servait comme déjeuner du café au lait ; c'était le moment aussi de la courte prière du matin. Vers 10 heures

visite du médecin, qui était accompagné, durant sa tournée, d'un groupe de plusieurs d'entre nous portant des linges, de l'eau, le cahier pour inscrire les ordonnances, des cuvettes, etc. D'autres, parmi nous, étaient exclusivement chargés du pansement; ils étaient deux pour 10 lits, soignaient toujours les mêmes et accompagnaient le docteur quand il faisait la tournée de ces 10 lits, puis se mettaient en devoir de panser leurs hommes. Ce système avait l'avantage de rendre les pansements plus faciles et mieux faits, puisqu'on avait toujours les mêmes, et de plus, nous donnait plus d'empire et plus d'ascendant sur les soldats que nous connaissions à fond. Venait ensuite le dîner qui consistait en soupe, viande et légumes, et pour boisson de la bière ou du vin. Deux fois par jour, de grand matin et après dîner, on balayait, on appropriait les salles; après dîner on finissait les lits, en sorte que tout était propre pour les visiteurs qui se présentaient l'après-midi. A 4 heures, pour goûter, du pain avec des fruits ou d'autres douceurs; à 6 heures, souper. Durant la nuit, deux veilleurs jusqu'à minuit, et deux, depuis minuit, devaient monter et descendre à chaque quart d'heure environ; il fut même un temps où trois veilleurs furent nécessaires. Le médecin ne venait de règle qu'une fois par jour, excepté en cas d'urgence; mais le Frère infirmier, directeur de l'ambulance, le remplaçait au besoin. Les trois Sœurs de Charité avaient soin uniquement de la lingerie, de la distribution des repas et de la préparation de quelques remèdes. Si St. Vincent de Paul a pu se louer, nous l'espérons, de la manière dont St. Ignace a reçu ses filles, St. Ignace en retour n'a pu être indifférent à la charité et à la discrétion toute religieuse dont les filles de St. Vincent usaient avec nous; ces bonnes Sœurs étaient, pour nous tous, un grand sujet d'édification par leur dévouement sans bornes, et par leur inaltérable sérénité. « Oh, disaient-elles, nous sommes trop bien; certainement aucune de nos Sœurs à Amiens n'est mieux traitée ». La Supérieure des trois avait fait la campagne de Crimée. ——— Parlons maintenant de la pratique religieuse de nos bons soldats. On eût bien désiré dès le commencement leur faire faire une confession et une Communion générale; mais les allées et venues continuelles de nos blessés, durant ces premiers jours, empêchèrent toute espèce de tentative de ce genre: sans cesse en effet, ceux qui étaient en voie de guérison devaient partir pour faire place à de nouveaux venus arrivant toujours de Sedan. On devait donc se contenter de confessions et de Communions particulières, qui furent assez nombreuses. Enfin après une douzaine de jours lorsqu'on put espérer que ces changements seraient moins fréquents, le Père Théry résolut de les préparer par un triduum à la fête de St. Michel, jour qui serait fixé pour la Communion générale. On leur proposa la chose, ils acceptèrent de grand cœur et montrèrent bien leur contentement, car plusieurs qui ne se levaient pas ordinairement firent acte de présence, chacun de ces trois jours, à l'instruction que suivait un salut. Le bon Dieu bénit visiblement ce triduum: la veille de l'ouverture, en effet, une trentaine de nouveaux blessés nous arrivèrent comme les ouvriers de la 11e heure; mais en revanche voici que la veille de la clôture l'administration donne l'ordre de faire partir 12 des moins blessés par le train de midi; pas de Communion possible pour eux. Un vieux chevronné qui avait été désigné pour ce départ, se plaignait en apprenant qu'il devait partir: « Ainsi donc, nous allons manquer la fête. Ah! si j'avais su que pareille chose allait m'arriver, je me serais bien gardé de demander au docteur un certificat de convalescence.» Ce brave soldat devait bientôt se consoler, car on ne vint pas chercher nos soldats, qui, le lendemain, purent prendre part à la fête générale. ——— Le jour de St. Michel, à 6h. ½, tous les valides étaient sur pied; sur 55 environ qui pouvaient se lever, trois seulement différèrent à plus tard leur confession. Un vieux soldat disait à l'un de nous en se rendant à la chapelle: « Mon Père, voici le grand jour, il me rappelle celui de ma première Communion, ce fut le plus beau jour de ma vie.» Le R. P. Provincial leur dit la Messe dans leur petite chapelle, et avant la Ste. Communion, leur adressa quelques mots sur la grande action qu'ils allaient faire, puis ils s'approchèrent de la Ste. Table avec les Scolastiques leurs infirmiers. On voyait que la grâce parlait à ces cœurs; à leur grand contentement le Père Polidoro chanta plusieurs morceaux. Après la fête du cœur, il fallait quelque extra pour le corps; avec leur café du matin on leur distribua donc du gâteau: à 11 heures, au dîner, ils eurent vin de dessert, biscuits et café noir; à 1 heure un omnibus les attendait à la porte pour les conduire à Cagny: les plus valides allèrent à pieds. Là, nouvelle fête, un copieux goûter les attendait, il était présidé par le R. P. Provincial et par le R. P. Recteur, et le P. Polidoro y fit encore entendre sa belle voix; ils revinrent à St. Acheul pour le salut, et le soir après souper, on se réunit dans leur jardin autour de la statue de la Ste. Vierge pour chanter la prière du soir à Marie, tandis que son image était illuminée par des feux de bengale et saluée par des fusées. Bref, la journée fut complète,

ils étaient heureux: « Ah! quel beau jour disaient-ils, ça ne s'oublie pas ». Aussi, l'un d'eux qui devait nous quitter après cette fête, sauta au cou d'un Père, et les larmes aux yeux: « Je connais, dit-il, maintenant le secret du bonheur; je sais où il faudra chercher à l'avenir le remède à l'ennui et à la tristesse: il ne faut qu'un confessionnal et un autel. » — Ce même soir de la St Michel deux soldats vinrent nous demander d'instituer parmi eux un chœur pour chanter des cantiques: « En garnison, nous dirent-ils, un Père de votre Ordre nous réunissait chaque dimanche et nous faisait chanter, pourquoi ne chanterions-nous pas ici? » L'idée était d'autant plus facile à exécuter qu'elle venait d'eux; on leur apprit donc des cantiques et le dimanche suivant ils chantaient de tout leur cœur: Te souviens-tu, brave enfant de la France. Après ce premier essai l'un d'eux accoste tout joyeux un Père: « Eh bien, mon Père, nous avez-vous entendu chanter? — Non, mon brave. — Alors vous n'avez rien entendu. » — Puisque nous en sommes sur ce chapitre, disons quelques mots de la piété de nos soldats. D'eux-mêmes ils demandèrent à avoir salut tous les jours. « Nous n'avons plus de salut, quel malheur! la journée me paraît incomplète, disait l'un d'eux, et le temps de moitié plus long ». Pour les satisfaire on leur accorda salut trois fois par semaine. « Bonne nouvelle, dit un soldat, voilà 17 ans que j'en étais privé. » Bientôt ils s'habituèrent à prier durant la journée et même pendant la nuit. « Vous vous êtes bien ennuyé, disait le matin un Père à l'un d'eux. — Mais non, j'ai pensé au bon Dieu, cette nuit je n'ai pas dormi, j'ai dit 4 chapelets pour les camarades. — A la réception des mauvaises nouvelles de Rome, quatre promirent en même temps de dire, dès le soir, un chapelet pour l'Eglise et pour la France. Un soldat avant son départ demandait un chapelet. « Il ne tardera pas à me servir, car la route est bien longue et je voudrais acquitter une partie de ma dette envers vous ». « Bonjour, mon Père, disait l'un d'eux au moment où sonnait l'Angelus. — Bonjour, fit le Père qui s'agenouilla pour réciter la prière. — Eh! mon Père, que dites-vous là? — C'est l'Angelus, une prière à la Ste Vierge. — Ah! C'est l'Angelus » et aussitôt, lui aussi, fléchit le genoux tant bien que mal en soutenant son pied meurtri. Durant les chaleurs de la fin de l'année, l'espèce de gangrène nommée pourriture d'hopital fit des ravages dans les plaies de quelques-uns, si bien qu'il fallut les brûler au fer rouge, et avec des injections d'acide: leur état était très alarmant; l'un de nous imagina de mêler à l'acide quelques gouttes d'eau de St Ignace: on avertit les soldats d'avoir confiance en St Ignace; ces braves gens comprenant leur état, commencèrent des prières, des neuvaines en l'honneur de notre Bienheureux Père. Dès le lendemain un mieux fut constaté par le Docteur et aucun d'eux ne périt. Que si avant de faire les injections d'acide on avait oublié l'eau de St Ignace: « Eh, mon Père, vous n'avez pas mis d'eau de St Acheul, » disaient-ils, et ils ne voulaient pas être pansés. « Crois-tu, demandait sérieusement un protestant à son voisin, crois-tu que l'eau de St Ignace te guérisse? — Bien sûr, mon cher, et au lieu de le prier une fois, comme le Père me l'a dit, c'est dix fois que je crie après lui autant que je puis. » C'est qu'en effet, ces brûlures terribles leur faisaient, à chaque pansement, pousser des cris affreux. Pendant une nuit, le Scolastique qui veillait, voit un malade baiser sa médaille de la Ste Vierge. « Eh bien, vous ne dormez pas? — Non, mon Père, car je dois me confesser et communier et je prends du temps pour m'examiner. » Un jour, après une instruction religieuse, ils demandèrent à réciter le chapelet tous ensemble. « C'est un peu long, mes amis. — Oh nous savons, dit l'un, cela ne dure que 25 minutes. » (*) — Un jeune soldat recevait de son curé une lettre où se trouvaient ces mots: « Les bons Pères chez qui tu es sont aimés de tous ceux qui pensent bien et n'ont d'autres ennemis que ceux du bon Dieu. Profite de ton séjour chez eux, et fais en sorte de communier tous les 15 jours ». Le bon jeune homme communiait plus souvent et faisait fréquemment des visites au St Sacrement. — Que dire de leur contentement, surtout après quelque temps de séjour. Le médecin invita plusieurs fois les officiers à aller en ville chez des particuliers, où ils auraient plus d'agrements; aucun n'accepta. L'un d'eux disait même après: « Il voulait me faire partir, il avait même l'air d'y tenir; mais je reste ici, je suis bien». Leur reconnaissance se traduisait tantôt par des paroles du cœur, tantôt par des lettres, quand ils étaient partis. Citons quelques traits: Un sergent appelle le Père qui le pansait ordinairement. « Qu'y a-t-il, fit le Père? » — Le sergent, serrant la main du Père: « Oh, je suis content, jamais je ne me suis trouvé si bien », c'est que le lendemain il devait se confesser. — Un bon soldat, Savoyard, quittait St Acheul les yeux baignés de larmes: « Que ça me fait de mal de partir, disait-il. — Mais nous nous reverrons quelque part, fit un Père. — Ah! vous viendrez en Savoie! quel bonheur! — Non, je n'irai pas en Savoie, c'est au Ciel que nous devons nous revoir. — Quoi, dit-il, nous ne nous reverrons plus sur la terre! il est vrai que j'espère bien aller au Ciel, mais j'aurais tout de même voulu vous voir en Savoie ». —

(*) On récita donc désormais le chapelet qui fut loin de durer 25 minutes.

« Si je vis cent ans, disait un autre, je me rappellerai encore St. Acheul ». Un brave caporal, rejoignant son régiment et passant à Bordeaux, alla exprès à Tivoli remercier les Jésuites des soins qu'il avait reçus à St. Acheul. Il nommait expressément le R. P. Provincial et le P. Recteur « qui ne craignaient pas, disait-il, de venir et de leur parler, là, familièrement : que ça fait voir la religion, ce qu'elle est. C'est qu'en effet le R. P. Provincial avait accompagné Monseigneur dans la visite qu'il fit de notre ambulance. Les Turcos, car nous en eûmes plusieurs, n'étaient pas les derniers à nous remercier ; l'un d'eux, musulman, qu'on avait surnommé Ma-cach, parce qu'il répétait sans cesse ce mot arabe, faisait par sa joie et ses réparties, le bonheur de tous, Pères et soldats. Un jour l'un de nous lui passa au cou une médaille de la Ste. Vierge, en lui recommandant de l'embrasser soir et matin ; le Turco la baise : « Moi te promets d'embrasser médaille, moi tenir parole. » On sait qu'ils tutoyent tout le monde et se font tutoyer. A peine était-il en possession de l'image de la Ste. Vierge qu'un Monsieur, qui visitait alors l'ambulance, lui donne un cigarre : « Vois-tu, Monsieur mon Père, dit alors l'Arabe, toi donner médaille à moi, cigarre venir tout de suite. » Sur sa demande on lui donna médailles et images pieuses pour sa petite fille et sa femme : le tout fut soigneusement placé dans son bonnet qui étant à double fond, lui servait de portefeuille, de nécessaire, de cassette, etc. C'est là-dedans qu'il avait fil, aiguilles, livret, etc. Tous les matins il allait faire ses prières au soleil levant ; mais il était plus exact que tout autre à la Messe et au Salut ; il regardait de tous ses yeux, écoutait les instructions sans bouger. Hélas ! pourquoi ces cœurs musulmans sont-ils si difficiles à convertir ? : « Pries-tu le bon Dieu, Turco, lui demandait un Père. — Oui, mon cher ; moi dire : Bon Dio moi revoir mon frère soldat blessé, çà va bien ; moi revenir avec lui à Mostaganem, çà va encore bien ; moi vivre heureux, ah çà va mieux, tu comprends. — Nous autres chrétiens nous disons au Bon Dieu : Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien. — Arabe, mon cher, reprenait le Turco, jamais penser au lendemain ; aujourd'hui bien manger, çà va bien, demain rien di tout, çà va encore bien." On lui demandait ce qui arriverait après sa mort : « Rien di tout. — Alors c'est comme pour un chien. — Oui, Turco et chien, la même chose. — Mais tu penses, Turco, et un chien ne pense pas ! tu parles et il ne parle pas ? — Ecoute, Monsieur mon Père, moi plus mauvais encore que chien : moi offensé Bon Dio, chien pas offensé. » Un Père après lui avoir expliqué qui est Notre Seigneur Jésus-Christ, lui demandait un jour s'il le priait : « Oh oui. — Eh bien, dit le Père, récite ta prière et avertis-moi quand tu prononceras son Nom. » Le Turco récite son arabe, puis s'arrêtant : « Ecoute, çà va passer », et il continua jusqu'au bout. Ce brave homme était désolé de quitter St. Acheul ; en serrant la main à un Père, il lui disait : « Adieu, mon Père, tu prieras pour moi, n'est-ce pas ? » Nous avons eu un Turco catholique baptisé par nos Pères en Kabylie. Tout ces traits qui prouvent la reconnaissance de nos bons soldats s'expliquent bien, il faut le dire, par tout ce qu'on faisait pour eux. Les Sœurs étaient infatigables pour leur procurer des douceurs surtout aux plus malades ; pour passer leur temps agréablement on leur avait donné jeux et livres. Comme jeux : les cartes, le loto, les dames, le croquet, le ballon, le tonneau. Comme lectures, des livres de toutes sortes qu'on leur distribuait chaque jour et toute espèce de journaux. Deux fois on les conduisit à la campagne en voiture ; durant l'hiver on essaya des classes de lecture, d'écriture, d'histoire, de calcul, etc. Le jour de l'an on montra la lanterne magique, ce qui les réjouit grandement ; peu après c'était une loterie où tout le monde gagnait. Mais ce qu'ils aimaient surtout, c'était les fêtes religieuses ; plusieurs fois ils eurent Communion générale. Ces jours là étaient leurs meilleures journées, ils le disaient bien ; aussi avec quelle joie ils allèrent à la Messe de minuit pour la fête de Noël ; une crèche était dressée dans leur chapelle. On chanta l'Oratorio du P. Lambillotte, et le duo : Berger, berger, vois-tu là bas . . . qui leur plut au delà de toute expression. Un blessé disait peu après à un Père : "Mon Père, je vais partir, mais il faut que vous me donniez un souvenir : — Parlez, je vous donnerai tout ce qui sera en mon pouvoir. — Alors, écrivez-moi les paroles du cantique : Berger, berger ; quand je reviendrai dans mon village, j'irai voir M. le Curé et je le lui chanterai, cela me rappellera St. Acheul. »

Il nous reste maintenant à dire deux mots sur la mort de quelques-uns. Un soldat d'infanterie nous arriva dans le plus triste état : un bras fracassé par une balle, et le dos percé par une autre, de telle sorte que, à chaque respiration, l'air s'échappait par cette blessure. Ce brave homme avait été domestique chez M. de Boysson qui, sur ses 13 enfants en avait 8 engagés dans la guerre. Ils avaient été élevés à notre collège de Sarlat où, chaque mois, Pierre Rivière, (c'était le nom de notre blessé), allait les chercher au jour de sortie. Ce brave homme oubliait ses souffrances pour ne penser qu'à ses jeunes maîtres et à leur mère. M. de Boysson le sachant à St. Acheul lui écrivit une lettre qui fit verser bien des larmes à son ancien domestique, et dans laquelle était cette phrase : « Nous sommes heureux de te savoir à St. Acheul où nous

sommes assurés que les soins de toute nature ne te feront pas défaut. » En effet, après lui avoir prodigué les soins du corps, on vit qu'il était temps de s'occuper de l'âme, car son état était désespéré. On lui porte un soir le St Viatique et l'Extrême-Onction; il priait comme un ange, présentait lui-même ses mains et ses pieds, ce que faisaient du reste, presque tous ceux qu'on administrait, et après la cérémonie comme on lui demandait s'il était content : « Oh oui! mon Père, dit-il ». Il vécut encore plusieurs jours, priant sans cesse au milieu d'affreuses souffrances : les yeux tournés vers une image de la Ste Vierge ou vers un crucifix, il parlait à ses consolateurs d'en haut : « Dieu Tout-Puissant et Miséricordieux, Ayez pitié de moi! O mon Sauveur qui avez tant souffert pour tous les hommes, accordez-moi votre secours! » Ou bien encore : « Mon Dieu je vous demande pardon de tous mes péchés ». Ou simplement : « Oh Notre Seigneur Jésus-Christ », et il baisait son crucifix. C'était pour nous une prédication de voir ce pauvre moribond si uni à Dieu au milieu de telles souffrances. Il s'adressait aussi à la Ste Vierge, récitant l'Ave Maria et insistant sur ces mots : « Priez pour nous pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort ». Une fois en passant près de sa chambre l'un de nous entend du bruit, et lui demande en entrant s'il a besoin de quelque chose. « Non, mon Père, je remets là Notre Seigneur Jésus-Christ ». Il venait, en effet, de baiser son crucifix, et prononçait ce Nom divin avec une expression saisissante. Un moment avant sa mort, il le baisait; il reçut une dernière absolution, prononça les noms de Jésus et de Marie, pour gagner l'indulgence plénière et mourut tranquillement. En nous agenouillant près de son lit, nous disions : « C'est une mort de saint, enviable même pour des religieux ».

Quelques détails sur la mort d'un jeune Alsacien qui succomba vers le même temps, des suites d'une amputation. Ce pauvre enfant, lui aussi, avait fait son purgatoire sur la terre : sa blessure empirait. « Voulez-vous recevoir les derniers Sacrements ? » – Oh oui, répondit-il », et le soir il chargeait un de nous de le recommander aux prières de toute la communauté. « Je vais aller au Ciel, disait-il, je n'ai plus de péchés ; je me suis confessé; je vais voir la Ste Vierge, ça vaut mieux que de tant souffrir. » Il mourut, et voici la magnifique réponse que fit son père à une lettre qui lui annonçait la belle fin de son fils. Elle est traduite mot à mot de l'allemand : « Révérend Père et serviteur de Dieu, Nous venons de célébrer aujourd'hui 31 Octobre, le service funèbre pour les deux enfants que la mort nous a arrachés, pour mon fils chéri qui expira auprès de vous après vous avoir coûté tant de soins et de peines. Je me sens obligé, comme père de cet enfant, à répondre par la reconnaissance et l'affection la plus cordiale à tous les services que vous avez rendus à son corps et à son âme. Je vous rends grâces aussi, mon cher Père, pour les deux lettres que vous avez eu la bonté de nous écrire et dans l'une desquelles vous nous annonciez la belle mort qu'il a faite. O Jésus, Marie, Joseph! quelle consolation pour nous de savoir qu'il a eu la grâce de mourir dans votre établissement et non sur le champ de bataille! quel bonheur pour lui et pour nous qu'il ait pu recevoir encore les derniers Sacrements! quelle grâce divine! » Ensuite ce chrétien plein de foi raconte la mort d'une de ses filles, Sœur de Charité, tuée à Strasbourg d'un éclat de bombe, puis voici comment il termine sa lettre : « Je vous salue de tout mon cœur, comme mes amis les plus chers; ainsi que ceux qui habitent votre maison. Que le Seigneur daigne vous protéger ici bas et vous accorder tout ce que vous lui demandez pour votre salut et votre perfection, afin que, après cette vie passagère, vous puissiez avec mon fils, aimer, louer et glorifier le Dieu Tout-Puissant en trois Personnes, le Père, + le Fils, + et le St Esprit pendant toute l'éternité, ainsi soit-il. »

Les sentiments de ces deux blessés à leur mort étaient ceux de presque tous ceux qui ne survécurent pas à leurs blessures : d'ailleurs, dans l'ambulance, personne d'entre nous n'entendit jamais une parole déplacée ou de ces gros mots qui auraient pu échapper si facilement à des soldats au milieu de leurs souffrances. Un entre autres, quand on le brûlait avec un fer rouge ou avec de l'acide, criait de toutes ses forces : « Mon Dieu, pardon »! semblant prendre ses souffrances comme expiation de ses péchés. Tous étaient vraiment courageux; citons surtout ce jeune soldat d'une vingtaine d'années, qui, à la stupéfaction des assistants, ne dit jamais un mot, quand on le brûlait au fer rouge, et pourtant on passa un jour jusqu'à 4 fers de suite sur sa plaie, durant plusieurs minutes ; le médecin lui-même en était dans l'admiration.

Il est juste, en terminant, de témoigner notre reconnaissance à tous ceux qui ont contribué au soulagement de nos bons soldats ; il faut mettre en premier lieu les Anglais ; voici le fait : Nous reçûmes dans les premiers jours trois Messieurs anglais de l'Internationale, qui, prenant leur carnet et se mettant à parcourir les salles avec le Frère infirmier, lui demandèrent si nos blessés n'avaient besoin de rien. « Nous sommes Catholiques, dirent-ils, habitant Boulogne ; et moi dit l'un d'eux, j'ai été élevé à Stonyhurst » ; On ne savait pas jusqu'à quel point on pouvait demander ; enfin sur leurs instances, le médecin fit une liste pour avoir :

vin, tabac, oreillers, linge, etc. Ces Messieurs inscrivirent tout, questionnèrent sur la maison, heureux de se trouver chez des Jésuites et partirent; les semaines suivantes on reçut au moins de 12 à 15 ballots contenant vivres, vêtements, etc, et même instruments de chirurgie et une boîte complète d'amputation. Ainsi on put vêtir presque à neuf la plupart des blessés qui furent heureux de se promener avec des bérets, des gilets rouges, bleus, ect. Une autre fois c'était une dame qui envoyait à un officier, la veille de son départ une valise neuve remplie de vêtements. — Le manque d'eau se fit sentir quelque temps; notre voisin directeur d'une fabrique de laine, offrit aussitôt sa pompe à vapeur; et chaque jour ses ouvriers nous conduisaient un tonneau d'eau. Le docteur de son côté, dont nous eûmes toujours à nous louer, faisait faire charpie, linges et bandages de toutes sortes par ses connaissances. On était heureux de voir l'esprit de famille régner chez tous nos soldats; aussi ce qu'ils disaient de l'ambulance lorsqu'ils sortaient en ville avait fait sa réputation. Le jour de la bataille d'Amiens un soldat blessé revenait à Amiens: « Allez à St. Acheul, lui disait-on sur la route, c'est là que vous serez le mieux ». —— Un mot sur le genre de soldats qui nous passèrent entre les mains. Les soldats de Sedan nous restèrent durant les mois de Septembre, Octobre et Novembre. A l'approche des Prussiens on les fit tous partir excepté 4 ou 5; les batailles des environs d'Amiens remplirent de nouveau l'ambulance; cette fois la plupart étaient mobiles ou mobilisés; un grand nombre venait pour rhumatismes; le plus âgé était un homme de 52 ans, le plus jeune un engagé de 16 ans; ceux-ci étaient presque tous des enfants qui venaient de quitter leur famille, ils avaient conservé la simplicité de la campagne. Nous les eûmes en décembre, Janvier et Février. Une douzaine de soldats Prussiens nous fut confiée dans ces derniers mois; plusieurs d'entre eux qui étaient catholiques moururent dans les meilleurs sentiments de piété. Un de ces Prussiens s'était fait chérir de tous; la nuit du 31 décembre au 1er Janvier, il demande au veilleur quelle heure il est: « Minuit et 1/2, lui est-il répondu ». — Bonne année, dit alors le Prussien en tendant la main au Frère, et que la paix se fasse enfin entre la France et la Prusse ». Une autre fois deux Scolastiques venaient de remettre un uhlan dans son lit, quand celui-ci se met à fondre en larmes: On lui demande ce qu'il a: « Je suis honteux de voir que je ne puis plus me remuer; je sais bien qu'on est heureux de me soigner; mais c'est dur de donner tant de peine. —— En somme 271 soldats passèrent à St. Acheul, tous ou malades ou blessés par les balles et la mitraille; un seul, si j'ai bonne mémoire avait été blessé à l'arme blanche, d'un coup de lance; sur ce nombre total, nous eûmes de 25 à 30 morts.

Voilà les quelques détails que nous avons recueillis sur nos blessés; si le bon Dieu a fait à la plupart une grande grâce en les envoyant à notre ambulance, une grande grâce nous a été donnée à nous aussi de pouvoir les soigner; ce serait être ingrat de ne pas reconnaître que la présence de nos blessés a éloigné de nous toute espèce de vexation ou de réquisition durant toute la guerre; tandis que Amiens et tous les villages environnants étaient pressurés par l'ennemi. Voilà les bienfaits matériels; quant aux spirituels, pour savoir combien ils sont nombreux il suffit d'avoir eu le bonheur, comme nous, d'être infirmiers de soldats français. Gloire donc au Sacré-Cœur, à Marie et à St. Joseph, sous le patronage duquel nous nous étions spécialement placés.

Le collège de Poitiers pendant les années 1870 et 1871. ——

A Poitiers, comme partout ailleurs se manifesta, dès le mois d'août, une certaine effervescence populaire, qui ne fit que croître avec nos malheurs. Dans le principe, c'étaient des promenades nocturnes accompagnées de chants soi-disant patriotiques, des cris, des insultes à l'adresse des honnêtes gens, et, à plusieurs reprises, des coups de hache frappés à la porte du collège. — Echauffourée du 4 Septembre. — Ces manifestations toutefois n'avaient encore rien de trop alarmant; aussi, comme d'ordinaire, nous commencions la retraite annuelle à la fin du mois. Nous ne devions pas la terminer. Arrivait le 4 Septembre; et l'annonce de la révolution ayant transpiré, aussitôt, malgré les efforts du Préfet, les démagogues se chargèrent de proclamer la nouvelle république. A 11 h. du soir, ils étaient devant St. Joseph, préludant à de plus sérieuses attaques par des cris de « Mort aux Jésuites! En un instant, toute la maison est sur pied; les Pères se rassemblent autour du R. P. Recteur dans la cour qui fait face au parloir. — Les agitateurs, grossis de nouvelles bandes et se trouvant en nombre, commencent alors, et s'approchant de la porte d'entrée, l'un de ces hommes nous fait par trois fois cette sommation: « Au nom de la république, ouvrez »! C'est ainsi que nous apprenions les derniers événements. La porte restant fermée, les cris redoublent: les pierres volent dans les fenêtres de

l'église et des parloirs. Tout est brisé en quelques instants. Ces forcenés s'emparent des contrevents et les lancent à travers les barreaux de fer qui garnissent les fenêtres du côté de la rue; il ne resta ni un carreau, ni un chassis. La porte d'entrée résista mieux à leurs efforts; les panneaux furent enfoncés; mais les membrures tinrent bon; c'en était assez pour les arrêter. Plus bas cependant, la porte latérale de notre église s'écroulait sous leurs coups; mais, ces malheureux, retenus, soit par la crainte, soit par le respect, n'osaient pénétrer dans le sanctuaire; et quelques minutes plus tard, une voix ayant prononcé ces mots: "C'est assez! partons!" la masse se portait vers le couvent des Dominicains. — Mais pendant cette attaque, quel était l'aspect intérieur de la maison? Le voici en peu de mots: Pour tous, c'était l'imprévu, et l'imprévu de cette sorte, au milieu d'une retraite, a bien le droit de jeter quelque trouble dans les esprits. Bientôt cependant, la position fut envisagée avec plus de sang-froid, et on se consulta sur les mesures à prendre: les uns songeaient à une dispersion, au moins momentanée, d'autres étaient d'avis d'attendre à tout événement. On s'en tint à ce dernier parti, et on eut tout lieu de s'en féliciter. — Au milieu de ces cris sauvages d'une part et d'une attente silencieuse et digne de l'autre, le comique devait trouver sa place, et voici comment. Malgré le récent départ de presque toutes les troupes, il restait encore à Poitiers quelques centaines de soldats. Un Père émit donc l'avis d'aller prévenir l'autorité militaire de ce qui se passait chez nous. Le domestique désigné pour cela, part aussitôt.. Mais, 5 minutes plus tard on le rencontrait dans les corridors, traînant à sa suite tout un attirail de vieilles épées rouillées et de sabres de bois. Il était allé les chercher au costumier, croyant la chose moins dangereuse pour lui, et sans doute plus utile pour nous. — Dès le 5, au matin, il y avait foule devant la maison; les uns venaient comme curieux, grand nombre entraient au collège pour offrir leurs compliments de condoléance au R.P. Recteur. Somme toute, cet événement fut loin de produire l'effet désiré par nos ennemis. Les honnêtes gens prirent fait et cause pour nous. Nos amis offrirent généreusement leur concours pour la garde ultérieure de la maison. Un poste de soldats, nos maîtres d'escrime, plusieurs parents de nos élèves, passèrent les nuits suivantes au collège, munis de leurs armes, et décidés à la défensive en cas d'attaque. Devant cette attitude résolue, les émeutiers crurent prudent d'attendre une occasion plus favorable, et tout rentra bientôt dans un certain calme apparent. — (Le R. P. Recteur offre son collège pour ambulance.) — Cependant, avec nos défaites, croissait de jour en jour le nombre des blessés. Alors, à l'imitation de Monseigneur offrant son séminaire comme ambulance, le R.P. Recteur proposa une partie des bâtiments de St Joseph. L'offre fut acceptée. Notre intention était d'affecter comme ambulance cette partie de la maison qui se trouve séparée par le jardin du grand corps de bâtiment. Si ce local devenait insuffisant, on y ajouterait la chapelle, et même une partie des bâtiments occupés par les Pères. Nous nous serions alors réunis 2 ou 3 par chambre, et grâce à cette disposition, on ne toucherait pas au local nécessaire aux élèves; car, à tout prix, on voulait faire la rentrée comme à l'ordinaire. Dès le 16 du même mois, l'autorité militaire se souvint de l'offre du R.P. Recteur. Elle nous envoyait de 80 à 100 soldats de différentes armes qui venaient nous demander en passant vivre et couvert pour une nuit. Aussitôt, tout le monde, le R.P. Recteur en tête se mit en frais pour les bien recevoir. Ces pauvres gens étaient émerveillés de ces soins et de ces attentions. Ils ne tarissaient pas sur les louanges données aux Jésuites, à leur soupe et à leur vin; ce qui a vivement ému les commères du quartier: « Voyez, disaient-elles, ces bons Pères, comme ils se vengent! ». — Lanciers établis à St Joseph. — Le lendemain 16, c'était le tour de 150 lanciers qui venaient s'établir à St Joseph. Hommes et bêtes étaient exténués. Après avoir échappé au désastre de Sedan, ils venaient se reformer à Poitiers. Pauvres gens! qu'ils avaient souffert! La majeure partie de leur régiment avait péri, en tentant le passage à travers les lignes ennemies; parmi les survivants, les uns avaient perdu leurs lances, les autres leurs casques, tous enfin étaient dans le plus triste état. Ces lanciers étaient bons, affables et polis. Dès le dimanche 18, ils assistèrent en grand nombre à une Messe dite principalement pour eux; et cette Messe du dimanche pour nos soldats, inaugurée le 18 septembre devait se continuer jusqu'au commencement de Mars. A cette époque se rapporte la demande faite par les gardes nationaux de venir faire l'exercice dans nos cours. Le R.P. Recteur se rendit volontiers à leur désir, car c'était une sauvegarde pour le collège et leur présence rendait presque impossible toute nouvelle tentative d'émeute contre nous. Ils nous restèrent ainsi pendant plusieurs mois. — Artilleurs — Vers la fin de Septembre, nos lanciers,

remis de leurs fatigues, nous avaient à peine quittés pour se joindre à l'armée de la Loire que 200 artilleurs prenaient leur place à St. Joseph. De plus, 400 hommes du même dépôt s'établissaient à la campagne, avec armes et bagages... — Cependant, nous étions arrivés au 5 Octobre, jour de la rentrée. A raison des difficultés de transport, bon nombre de nos élèves ne purent arriver le 5 ; mais après 4 ou 5 jours d'attente, le plus grand nombre répondait à l'appel. La rentrée naturellement devait être moins nombreuse que les années précédentes ; toutefois nous pûmes compter bientôt près de 300 enfants. Dès lors, les choses prirent leur train habituel. Les grands et les artilleurs occupèrent simultanément les cours de 1ère et 2de Division ; tandisque celles de 3e et 4e étaient réservées pour les petits et les gardes nationaux. Malgré ce mélange, l'esprit de nos enfants se conserva parfait, la discipline se fit sans trop grande difficulté, et, hors les cris des commandements et le bruit régulier des mouvements militaires, le collège fonctionnait comme devant. — L'élément militaire entra même dans les classes. Quatre ou 5 des enfants de troupe, attachés au dépôt d'artillerie, furent admis à suivre nos cours. La classe finie, ils retombaient sous la garde d'un vieux sergent qui faisait l'office de surveillant d'étude. — Ainsi se passa en grande partie le mois d'Octobre. Dès les premiers jours, le R. P. Recteur, pour mettre son collège sous la protection du Sacré-Cœur de Jésus, avait résolu de faire une neuvaine en son honneur. Elle eut lieu, en effet, du 8 au 16 Octobre ; et Mgr Languillat, évêque du Kiang-nan, nous arriva heureusement pour en faire la clôture, en officiant pontificalement le 16. Ce vénérable et saint Missionnaire devait faire notre édification pendant tout le mois d'Octobre et une partie de Novembre. Pendant son séjour parmi nous, il donna les ordres mineurs à quelques Scolastiques, confirma nos enfants de troupe, quelques malades dans les hôpitaux, et voulut administrer les Sacrements de Confirmation et d'Eucharistie à un petit malade, Raymond de Chabot, enfant de 9 ans, qui mourut dans les sentiments de la plus consolante piété. Le père de cet aimable enfant, chrétien de vieille souche, disait à Dieu : « Prenez-le plutôt que de le laisser commettre un seul péché mortel ! » — Monseigneur était encore à St. Joseph, lorsque le R. P. Recteur fit sa visite officielle aux nouvelles autorités. Le général, le Préfet, le Maire, lui firent dès l'abord un accueil assez gracieux. Quelques jours après, un lieutenant, encore imberbe, vint le trouver, et comptant pour peu de chose les 200 artilleurs qui occupaient notre maison et les 400 qui vivaient à la campagne, voulut en imposer d'autres en assez grand nombre. Le ton fier et décidé de notre homme, ne parvenant pas à intimider, il eut recours aux menaces, et finit en disant : « Eh bien, nous prendrons tout votre collège ! » Il avait compté sans son hôte. Le lendemain, le R. P. Argand disait à M. le Maire : « Vous savez avec quelle courtoisie, je puis le dire, j'ai offert ma maison pour loger nos soldats ; malgré cela, quelques personnes ne sont pas satisfaites et menacent de prendre tout mon établissement. — Vous avez déjà fait beaucoup, répondit le maire, et je vous en remercie ; sachez que ces Messieurs, les officiers, n'ont aucun pouvoir ; le logement des troupes me regarde, et si l'on vous inquiète en rien, je saurai vous défendre et vous protéger. » Le lieutenant en fut donc pour ses frais. — La fin d'Octobre fut assez calme ; rien d'important à signaler, sinon l'arrivée de quelques centaines d'Alsaciens, fuyant devant l'invasion. Ils venaient à Poitiers pour s'engager, soit dans l'artillerie, soit dans les autres corps. Le collège leur fut ouvert jusqu'à leur admission dans les divers régiments ; de la sorte, le nombre de nos pensionnaires s'éleva de 200 à 400, puis à 500. — Le 13 novembre, Mgr Pie vint confirmer une quarantaine d'élèves, et faire en même temps, dans notre chapelle, l'ordination de ses Séminaristes ; car le grand séminaire était complètement occupé par les soldats. — Le 3 Décembre, arrivée des premiers Zouaves pontificaux, venant du glorieux champ de bataille de Patay. C'était un détachement d'artillerie, 30 à 40 hommes, et 5 pièces de campagne. Les hommes furent logés dans les vieux bâtiments donnant sur la rue, et les canons relégués sous les hangards de la basse cour. C'est là que se faisaient les exercices et que les recrues apprenaient la manœuvre. — Dès lors, les exercices religieux qui avaient toujours existé avec nos lanciers et nos artilleurs, prirent une plus grande régularité. Le P. Courbalay fut nommé aumônier des zouaves, et chaque soir, pendant plusieurs mois, il put les réunir autour des autels. Après la prière en commun, suivie d'une courte allocution, Notre Seigneur bénissait ces braves, et chacun se retirait tranquillement. Le bien se faisait donc : aussi, comme toujours, la malveillance de nos adversaires ne pouvait plus longtemps nous laisser en repos. C'est le *National*, journal écarlate, qui commença la campagne contre nous. Voici à quel sujet : depuis quelques jours, nos jeunes externes, au sortir du collège, étaient insultés par une bande de gamins. Un de ces derniers, passant aux voies de fait, son adversaire se permit de lui infliger une bonne correction. L'autre de pousser les hauts cris, et un Monsieur d'accourir, canne levée, et de séparer nos champions. Le *National* publiait le lendemain une lettre furibonde du Monsieur ; c'était un guet-apens ;

il parlait d'une troupe nombreuse d'élèves jésuites épiant le moment de surprendre et de frapper des enfants inoffensifs... Au reste, dans cette lettre, abondantes contradictions : la troupe nombreuse du commencement se changeait en quelques élèves à la fin ; les élèves jésuites se trouvaient métamorphosés en jésuites.... et la conclusion du Monsieur était : Comment souffre-t-on ces êtres inutiles, qui, etc.? En insérant ladite lettre dans ses colonnes, le National promettait de graves réflexions pour le lendemain. Mais une lettre du P. Surveillant et le témoignage de deux Messieurs, démentant toute préméditation, le fit brusquement changer d'avis. En face de toutes ces contradictions qu'on n'avait pas manqué de lui signaler, le guet-apens de la veille ne fut plus qu'une légitime défense opposée à la Charité, car les jésuites se faisaient justice eux-mêmes. — C'est assez clairement avouer sa maladresse ; mais dès le lendemain le National s'en vengeait par un article sur le Monita secreta, la morale relâchée des jésuites, etc. — Sa haine se trouva sans écho pour le moment. Toutefois le Préfet Gambettiste ne devait pas tarder à la satisfaire à nos dépens. Déjà de sourdes rumeurs annonçaient l'orage : on parlait tout bas de faire saisir, de par l'autorité militaire, tous les établissements d'éducation. Le nombre toujours croissant des blessés exigeait ce dernier sacrifice à la patrie, disaient ces Messieurs. Et cependant nous n'avions jamais reculé devant la dépense et la gêne, pour payer notre écot. Les artilleurs ne nous avaient quittés le 11 novembre que pour être aussitôt remplacés par quelques centaines de zouaves pontificaux. Mais nous conservions nos élèves, et c'est ce que ne devait pas tolérer plus longtemps le nouveau régime de liberté. — Le 18 décembre, la préfecture de police lança l'arrêté suivant :

Département de la Vienne — Nous, préfet de la Vienne, En vertu des pouvoirs à nous délégués par le gouvernement de la Défense Nationale, — Considérant le développement actuel et prochain du service hospitalier dans le département de la Vienne, et les exigences permanentes du casernement ;... Considérant que, si l'éducation de la jeunesse est un intérêt de premier ordre, elle doit néanmoins céder le pas à la mise en traitement des victimes de la guerre ; que d'ailleurs elle ne sera pas dangereusement compromise par une interruption de quelques mois ; Considérant que le licenciement partiel des élèves dans une même région pourrait amener dans l'avenir la ruine des établissements requis au profit des établissements rivaux non atteints par la réquisition ; — Arrêtons : — Article 1. Tous les établissements d'éducation du département de Vienne, publics et privés, laïques et ecclésiastiques, et leur matériel (spécialement la literie) sont mis dès maintenant en réquisition pour le service des ambulances et du casernement. — Art. 2. Ils devront être évacués par les élèves aussitôt qu'une réquisition nominative leur aura été adressée. — Art. 3. Le présent arrêté sera notifié à tous les intéressés et inséré aux recueils des actes administratifs du département. — Fait à Poitiers, le 18 décembre 1870 — Le Préfet de la Vienne, Léon Ribert. — Ce décret était parfaitement fait pour nous frapper. On met en avant le licenciement du lycée qui avait à peine quelques élèves, licenciement d'ailleurs fort incomplet et contre lequel ne cessèrent de protester le Recteur et les hauts membres de l'Université. Le décret portait qu'une réquisition nominative aurait lieu ; elle ne devait pas se faire attendre pour nous. Le 19, au soir, elle parvenait au R.P. Recteur. Le lendemain matin les élèves sont assemblés à la chapelle, là, le R.P. Recteur leur annonce la fatale nouvelle, et on commença dès lors à les disperser. Si l'étourderie de l'âge fit manifester quelques sentiments de joie chez un petit nombre, la grande majorité, dans la première division surtout, accepta cet ordre avec stupeur. On vit plus d'une larme couler, témoignage de profonde sympathie et d'attachement pour le collège St Joseph. L'affection que certains de nos élèves nous montrèrent en cette circonstance adoucit la rigueur du coup qui nous frappait. Un d'eux, entre autres, refusa obstinément de partir : « Que M. Ribert vienne, s'il veut, disait-il, me prendre au collet pour me faire sortir du collège ; je suis chez moi, et je veux y rester ! » — Quelques jours plus tard, la mère de cet enfant lui écrivait : « Reste avec les Pères, et s'ils sont envoyés en exil, je veux que tu les suive. » Confiance qui honore et cette mère chrétienne et ceux qu'elle avait chargés de l'instruction de son fils. — Quelqu'ait été cependant la rigueur du décret, il ne put trouver sa complète exécution. Nombre de nos enfants, en effet, habitaient dans les pays envahis et la prudence défendait de les envoyer à tout hasard dans leurs familles. Quoiqu'en pensât M. Ribert, il dut se résoudre à nous permettre de garder ces enfants, du moins jusqu'à nouvel ordre. En outre, nous pûmes conserver nos externes et même un assez grand nombre d'anciens pensionnaires dont les parents vinrent s'établir à Poitiers pour ne pas interrompre l'éducation de leurs fils. Ainsi tout en restant dans l'exacte observance du décret qui réquisitionnait surtout la literie et par conséquent les dortoirs, nous conservâmes près de 160 élèves dès l'abord. Et pour faire plus large la part des malades et des blessés, les grandes études, la majeure partie des classes, presque tous les dortoirs furent abandonnés et laissés à la disposition de M. le Préfet.

L'étude des internes se faisait dans une classe, et les classes, en partie, dans les chambres des professeurs. Nous étions donc en règle avec les autorités ; nous attendions désormais leurs ordres pour l'établissement de l'ambulance. Mais la Providence ne nous abandonna pas. —— Un de nos amis fit entendre dans le conseil municipal que nous ne pourrions fournir le linge nécessaire aux malades et aux blessés. Cette première parole fit réfléchir. De plus, dans les premiers jours de janvier, un intendant militaire, oncle de l'un de nos élèves, étant venu visiter les dortoirs, dit ensuite dans son rapport qu'un tel local ne convenait nullement, à cause des alcoves, qui ne font qu'arrêter la circulation de l'air. — Ces deux témoignages firent ajourner et finalement rejeter tout à fait le projet d'une ambulance à St Joseph. —— Cependant, l'épreuve subie et acceptée, le collège, tout en changeant d'aspect, avait repris son train habituel. Nos 50 internes, perdus au milieu de 800 Zouaves, nous consolaient par leur conduite et leur bon esprit. Les Zouaves faisaient notre édification. Leur nombre était de plus en plus grand aux exercices du soir, et le jour de Noël, sans tenir compte de ceux qui firent leurs dévotions en ville ou le matin dans notre chapelle, plus de 300 s'approchèrent de la Ste Table à la Messe de minuit. Dans la matinée, ils avaient Messe militaire à la résidence du Gésu, et le soir on les rencontrait encore aux vêpres dans diverses églises ; plusieurs avaient tenu à honneur de servir 3 ou 4 Messes pendant la nuit. —— Le jour de l'an nos élèves restants se rendirent au Gésu, où Monseigneur, après avoir célébré la Messe, reçut leurs vœux ainsi que ceux des enfants de l'école apostolique. Monseigneur, à son ordinaire, se montra plein d'esprit et d'amabilité. Après une chanson des apostoliques, il dit, en s'adressant à nos élèves : « Mes enfants, Henri IV après une grande bataille écrivait à un des ancêtres de Larochejacquelein qui avait une jambe et un bras : « Mon cher Laroche, de toi et des tiens, les morceaux en sont bons ! » Ainsi, mes enfants, le collège St Joseph est bien amoindri, mais je puis dire : les morceaux en sont bons ! » Le lendemain, tous ceux de nos élèves qui le pouvaient, partaient en vacances pour 3 jours. Pendant ce temps, comme les blessés paraissaient ne devoir jamais venir, et que d'autre part les réclamations des recteurs de l'Université et des amis de l'ordre, entamaient l'intégrité du décret préfectoral, on fit entrevoir à quelques familles, la possibilité de reprendre leurs enfants. —— Le collège St Joseph allait, en effet, entrer dans une nouvelle phase, et voici comment. Plusieurs familles offrirent au R. P. Recteur quelques chambres en ville où nos élèves pourraient se retirer la nuit. Ce système de chambrées fut promptement et habilement organisé ; les lits furent trouvés, les appartements préparés en peu de jours. Aussi, grâce au nouveau système, dès le 4 janvier, rentrée des vacances, nous avions 200 élèves dans notre collège, et cependant, tout comme auparavant, dortoirs, réfectoires, étaient à la disposition de l'autorité. Nos élèves internes prenaient repas et récréations au collège, y assistaient aux cours, soit dans les anciennes classes, soit dans les chambres des Pères ; puis, le soir venu, la dispersion commençait : une bande ici, l'autre là ; 5 de ce côté, 10 de cet autre, sous la direction d'un Père surveillant. Cependant, de toutes parts, les parents nous demandaient de reprendre leurs enfants ; on attendait des jours meilleurs, tout en laissant la porte légèrement entrouverte. Quelques-uns surent profiter de l'occasion et se réunir au bercail. Malgré ces dérangements continuels, l'esprit des enfants se maintenait excellent. Après avoir pendant 3 semaines à un mois, patiné de concert avec les Zouaves sur notre bassin, ils se placèrent sous la direction de ces derniers pour les exercices militaires. Deux sergents, avec une patience dignement couronnée de succès, entreprirent l'éducation des grands. Les mouvements devinrent bientôt aussi réglés, aussi précis que ceux des plus vieilles troupes, et sans conteste, nos élèves manœuvraient mieux que les mobiles qui nous visitèrent un peu plus tard. Bientôt malheureusement nous allions perdre ces chers Zouaves, parmi lesquels nous comptions tant d'anciens élèves, de connaissances et d'amis. Le 14 janvier le 2e bataillon nous quittait pour aller en Bretagne ; le 1er, sous les murs du Mans avait perdu, d'après les rumeurs publiques 310 hommes sur un effectif de 350 ; on ignorait de plus ce qu'était devenu le 3e bataillon. Ces pauvres Zouaves, à la nouvelle de tant de désastres, se sentaient bien tristes, sans rien perdre de leur bravoure et de leur générosité. Quelques jours plus tard nous arrivaient les débris échappés au sinistre champ de bataille du Mans. L'un d'eux, un vieux grognard, ancien soldat de Castelfidardo et nouvellement échappé aux désastres du Mans, s'écriait en sanglotant : « Ah ! mon Père, qu'il est dur de voir ainsi tomber de vieux camarades avec lesquels j'avais traversé tous les dangers depuis Castelfidardo ! » —— Ce fut à cette époque que des mobiles de passage vinrent s'installer à St Joseph ; les uns ne passèrent qu'une nuit, d'autres quelques jours seulement. Et à ce propos voici une petite anecdote qui a bien son intérêt. M. le Maire, assignant leur logement à des mobiles de la Haute-Vienne, si je ne me trompe, en avait adressé 142 à St Joseph.

Mais admirez la générosité de ces Messieurs de la Préfecture ! Un parent de M. le Préfet prend sa plume, et par l'interposition d'un zéro entre le 1 et le 4 de 142, nous envoie 1042. La ruse est heureusement découverte à temps, et réclamation faite, on s'en tient aux 142. Après ces mobiles de passage arrivèrent à St Joseph, pour s'y installer un peu plus longtemps 200 à 300 mobiles du Cantal. Avec nos Zouaves dont l'effectif était alors plus élevé que jamais, nous logeâmes pendant quelques jours jusqu'à 1500 hommes. Ces mobiles du Cantal étaient de très-braves gens, amis de la soutane et fort respectueux. Ils avaient avec eux leur aumônier au collège ; c'était un Père Lazariste qui se mit au train de la communauté. Ces derniers hôtes restèrent à St Joseph pendant tout le temps de l'armistice, remplissant nos corridors et nos classes du rez-de-chaussée et du 1er. Pour aller en classe, nos élèves passaient et repassaient au milieu des groupes ; jamais un mot déplacé, mais de temps en temps des exclamations comme celles-ci : « Ah ! les beaux jeunes gens ! » A ce moment, si les études nous laissaient quelques heures de loisir, nous trouvâmes facilement l'occasion de les employer à des œuvres de charité. —— A la suite du désastre du Mans (11-14 Janvier), les blessés et les malades commencèrent à affluer dans les hôpitaux. Bientôt le personnel des aumôniers ne put suffire à la tâche ; car, la petite vérole se joignant à tant de maux, faisait chaque jour un nombre considérable de victimes. Monseigneur eut recours à nos Pères. Il fut entendu. Une ambulance fut établie au Gesu. Les élèves apostoliques se chargèrent de la diriger avec le concours des Pères de la même maison. Plusieurs de nos Pères surveillants de Poitiers se rendaient chaque jour, soit aux ambulances, soit aux hopitaux, les uns pour soigner les malades, les autres pour leur distribuer les secours de la religion. Et comme le mal faisait des progrès de plus en plus rapides, deux des Nôtres ne passaient guère de jours sans conduire au cimetière 10, 15 morts à la fois. Voyant le petit nombre et la fatigue des aumôniers, Monseigneur accorda même à tous les Diacres de St Joseph la faculté de faire les cérémonies des enterrements. —— Ces œuvres de zèle et de charité produisirent des fruits consolants. Nombre d'âmes égarées revinrent à Dieu, et acceptèrent la mort avec le calme de la résignation. —— Dans l'ambulance du Sacré-Cœur, un jeune protestant, convaincu par l'exemple des religieuses et les instructions de nos Pères, se fit catholique, et après son abjuration, demanda et obtint la faveur d'être reçu parmi les élèves de l'école apostolique. Malheureusement il fut plus tard rappelé sous les drapeaux. —— La petite vérole qui faisait tant de ravages au dehors, ne devait pas épargner St Joseph. L'un de nos Pères, le P. Langlois, fut saisi subitement et succombait après 5 jours de maladie, regretté de tous, et surtout des élèves de 1ère division, dont il avait été longtemps le directeur. —— C'était le 4 Février . . . Quelques jours après, le 8, la bonne Providence laissait percer un rayon de soleil. Les élections étaient excellentes à Poitiers, et le préfet Ribert, était forcé, par l'opinion publique, de donner sa démission et de fuir, après avoir rendu à son portier la paire de draps qu'il en avait empruntée à son arrivée ici. —— Nous commencions à respirer et à entrevoir un avenir un peu moins sombre pour le collège St Joseph. Les mobiles du Cantal nous ayant quittés, nous rappelons aussitôt nos élèves, nous suspendons les chambrées, et le collège se montre au grand jour repeuplé comme par enchantement. Ce ne fut toutefois qu'après Pâques que l'on se vit tout à fait au complet. Les derniers Zouaves nous avaient quittés le 22 Mars ; l'ex-préfet était remplacé par M. Lavedan, honnête homme, disposé envers et contre tous à maintenir le bon ordre ; il n'existait donc aucune raison pour tenir les élèves éloignés de St Joseph. —— Aussi, malgré tous les vicissitudes, l'année fut-elle loin d'être sans bons résultats. A l'époque de la Distribution nous comptions 393 élèves, c'est-à-dire, 303 pensionnaires, 15 demi-pensionnaires et 75 externes. Nous eûmes 33 élèves reçus au baccalauréat, et ce qui est encore bien plus consolant 6 entrèrent au Noviciat. Laus Deo !

Laval. —— Ambulance de St Michel pendant la guerre de 1870. —— L'ambulance de St Michel comprenait 80 lits. Elle a duré du 5 janvier au 21 Mars. 515 malades y ont été soignés ; 24 sont morts, parmi eux un officier ; presque tous ont été enlevés par la fièvre typhoïde plus ou moins compliquée de bronchite. Un seul a été victime de la petite vérole noire. L'installation était nécessairement très-défectueuse. Nos Pères restaient dans la maison, il fallait donc partager et les bâtiments et les ressources. Ajoutez à cela qu'on leur envoya en outre, à plusieurs reprises, des soldats à loger, et que deux fois leur nombre dépassa 800. On assigna aux malades les deux plus grandes salles de la maison, trois autres salles de 8 à 10 lits et 6 chambres où l'on mettait séparément ceux qui en avaient le plus besoin. Quant aux aliments, on prépara tout à la même cuisine, sauf les boissons chaudes et les remèdes. La communauté garda pour elle le cidre et réserva le vin aux soldats malades qui jusqu'à la fin et, grâce aux aumônes de plusieurs personnes de la ville,

n'eurent pas d'autre boisson. — Cette dispersion des lits compliquait le service, aussi fallut-il que nos Pères se missent à l'œuvre au nombre de 27 pour les soins corporels et 2 pour les secours religieux. Malgré ce chiffre élevé du personnel de l'ambulance, la plupart de ceux qui en firent partie furent frappés, et durent à leur tour garder le lit. C'étaient en effet ces Pères qui faisaient les lits, les pansements, qui balayaient les salles et lavaient les malades, qui les servaient à table ; qui faisaient les tisanes et les cataplasmes et ensevelissaient les morts ; cela à des étages et dans des corps de logis différents. Il s'en faut cependant que tout ait été fatigue ; la joie et la consolation ne manquèrent pas. Ces pauvres gens témoignaient leur reconnaissance à leurs infirmiers improvisés par une grande amitié. Chaque salle avait son esprit à part et son genre de gaîté ; les malades eux-mêmes plaisantaient des pansements même très-douloureux qui étaient quelquefois interrompus par les éclats de rire du patient. Au départ on se serrait chaudement la main. Les libéralités du Comité de secours de Laval permettaient de compléter en linge et en vêtements le trousseau de ceux qui nous quittaient. Ils s'étaient confessés avant de partir, ils emportaient un chapelet, une médaille, le scapulaire, et, arrivés chez eux, ils écrivaient à St Michel des lettres pleines de cœur. Des pères et des mères ont envoyé des remercîments touchants. Quand un soldat était mort, on l'annonçait immédiatement à son Curé afin qu'il put prévenir la famille avec les précautions convenables. On a reçu de quelques parents des réponses superbes de religion et de sacrifice. Les 24 défunts ont reçu les Sacrements dans des dispositions consolantes. Ils ont été conduits par un prêtre au cimetière. Chacun eut son convoi et une Messe célébrée pour son âme.

Prusse. — *Nos prisonniers au camp de Lamsdorf en Silésie.* — Extraits de plusieurs lettres du R.P. Holubowicz. — ..... J'ai partagé l'an passé, d'une manière toute particulière, les malheurs des pauvres prisonniers français en Prusse. Nommé au mois de Novembre leur aumônier, je m'empressai de me rendre à mon poste. Quand j'arrivai à Lamsdorf, je vis une misère dont je n'avais pas d'idée. Tous étaient venus de Sedan ou de Metz après la capitulation. Les prisonniers avaient l'habillement d'été et ne se doutaient point de l'hiver prussien. Encore leurs souliers et leurs pantalons étaient-ils tout-à-fait usés ; j'ai eu ainsi le spectacle de la plus grande misère, lorsque ces pauvres enfants devaient marcher presque nu-pieds dans la neige. Il fallait leur procurer des vêtements plus chauds, j'ai fait tout mon possible pour cela. Grâce à la générosité et aux efforts charitables d'une noble famille catholique, dont je vous parlerai encore, j'ai réussi à pourvoir aux nécessités les plus urgentes. Vous pouvez vous imaginer la joie et la reconnaissance de ces malheureux, lorsqu'ils voyaient dans leur détresse un prêtre parlant leur langue, s'informant de leurs besoins, leur témoignant de la compassion et leur procurant, chemises, caleçons, chaussettes, etc. Je leur ai fourni aussi quelques jeux pour passer le temps ; une petite bibliothèque de lecture française m'a été envoyée aussi pour eux par les Chevaliers de Malte ; et enfin je leur apportais du tabac, du pain, du papier et d'autres choses semblables selon leurs besoins. — Voilà pour le matériel. — Mais le matériel n'était pas la fin principale de ma Mission. Je songeais surtout à être utile sous le rapport spirituel. Mais que de difficultés ! Il n'y avait ni église ni chapelle dans le camp, sorte de plaine immense loin de toute habitation, où l'artillerie prussienne fait tous les ans ses manœuvres et ses exercices. On y a construit un bon nombre de baraques capables de loger 6000 prisonniers ; il a été impossible de songer à la construction d'une église quelconque en si peu de temps. L'église paroissiale la plus proche est à Lamsdorf, village situé à une demi-lieue de distance. On n'a pas voulu conduire les prisonniers si loin ; d'ailleurs cette église pouvait à peine contenir 500 personnes. Il fallait donc m'arranger sans église. Je pris mon logement chez M. le Curé de Lamsdorf, auquel les Chevaliers de Malte remboursaient mon entretien, et de là je fis tous les jours des excursions au camp ; je n'en revenais qu'à midi et au soir, et bien des fois au soir seulement. Au camp j'avisai dans les baraques une case, habitée d'ailleurs, mais plus spacieuse que les autres. Je la choisis pour ma chapelle. Le dimanche venu, on mettait les paillasses de côté, on nettoyait le plancher et je venais arranger mon autel, aussi bien que possible. Il n'y avait point d'élégance, mais rien d'essentiel n'y manquait non plus. Le commandant militaire ne me permit pas de célébrer la Ste Messe plus souvent que les dimanches et les fêtes, (il y avait des difficultés réelles sous ce rapport). Comme notre chapelle ne pouvait contenir que 600 personnes au plus, force me fut de demander le privilège de dire deux fois la Ste Messe pour que tous les prisonniers pussent l'entendre. Le privilège voulu m'a été accordé ; je disais donc

successivement deux Messes, et tous les mois chacune des Messes était suivie d'un sermon. Je désirais avant tout décider mes chers prisonniers à chercher en Dieu leur consolation et à profiter du temps de leur captivité pour faire une bonne confession. C'était le but et le sujet de toutes mes instructions. Mes efforts furent cependant longtemps sans aucun effet. Ces pauvres enfants si sensibles à toutes les paroles de compassion et aux moindres largesses, devenaient muets lorsqu'on leur parlait de Confession. J'ai vu surtout que le respect humain était ici le plus grand ennemi du bien. Il fallait employer une sainte violence : je l'ai fait, et Dieu m'a béni. —

Je viens un beau jour dans la baraque, je parle un peu de la nécessité de se confesser, et j'annonce que j'entendrai les confessions après midi ~~j'espère bien, dis-je, qu'on suivra cette fois mon conseil~~. Là dessus j'ordonne d'un ton militaire au sergent-major de me dresser la liste de tous ceux qui veulent aller à confessé. Ma fermeté eut son effet. Après midi je trouve déjà une liste assez longue de pénitents. Je me mets à l'œuvre tout de suite. Mais le commencement fut encore difficile; comme il n'y avait pas de confessionnal, je n'eus rien autre chose à faire que de me mettre sur une paillasse, et d'y constituer le tribunal de la pénitence. Là j'attends quelques minutes; personne ne vient : on se regarde, enfin quelqu'un approche, plus résolu que les autres, et me dit : qu'il veut bien commencer, mais à condition qu'il pourra étendre une couverture comme un rideau pour le dérober aux regards. Je le lui permets bien entendu et il se confesse; les autres le suivirent sans se faire prier; et ainsi grâces à Dieu j'ai obtenu un bon nombre de confessions, qui ne firent qu'augmenter les jours suivants. —— Jusqu'alors il n'y avait pas de lazaret à Lamsdorf, mais les malades étaient transportés à Neisse, ville forte à 3 lieues de distance. Comme cependant le nombre des malades allait toujours croissant, on crut bon d'ouvrir un lazaret dans le camp. J'y trouvais bientôt tous les jours 80 et jusqu'à 100 malades, en y comptant les prussiens. La plupart ne firent point de difficulté pour recevoir les derniers Sacrements, et à part les cas de mort subite, il n'y eut que deux infortunés qui repoussèrent mon ministère, et auxquels je dus refuser la bénédiction funèbre. Le premier décès de notre lazaret donna lieu à un enterrement très solennel. Ainsi le voulut le commandant prussien qui, il faut lui rendre cette justice, témoigna constamment beaucoup de compassion et de bon vouloir aux prisonniers. Lors donc qu'on lui annonça le premier cas de mort, il me pria lui-même de faire les funérailles avec toute la solennité possible. Il fit rassembler tous les prisonniers dans la cour autour du cercueil qu'on avait orné de couronnes de verdure; il assista lui-même à la cérémonie avec ses officiers. Je prononçai un discours funèbre, dans lequel j'eus l'occasion de consoler les pauvres prisonniers et les édifier en même temps par le récit de la mort édifiante de leur camarade. Les cérémonies achevées, 30 prisonniers accompagnèrent le cercueil jusqu'au cimetière, où il fut inhumé avec les prières et les bénédictions d'usage. D'autres morts devaient bientôt le rejoindre, et ils se multiplièrent jusqu'au nombre de 60. A cette époque un événement malheureux fut pour moi la source de grande affliction. (Après un mois et demi de ma vie d'aumonier, un nouveau commandant vint au camp avec un nouveau détachement de soldats prussiens pour relever les anciens. Je vins lui rendre ma visite; mais à mon grand étonnement, il me montre un ordre écrit, émané du général commandant, qui m'interdit sévèrement de paraitre dans le camp et d'avoir aucune communication avec les prisonniers. Je lui dis "que j'obéirais bien, mais que cette défense étant une marque de méfiance imméritée l'honneur obligeait à réclamer justice". — Je pouvais être tranquille en effet, car je n'avais pas la moindre imprudence à me reprocher. Toutefois, il faut l'avouer, les circonstances étaient loin de me servir. Depuis le commencement, comme Polonais et comme sujet autrichien, j'excitais une grande méfiance parmi les soldats prussiens. On débitait mille choses sur mon compte, comme par exemple que je distribuais aux prisonniers des cartes de géographie et des journeaux, que je leur enseignais les routes qui mènent à la frontière, je leur conseillais la fuite, etc, etc. Pour couper court à tout ce bavardage j'allai chez le commandant (ceci se passait avant son changement), et je lui exposai franchement et carrément mes intentions; je lui dis que j'étais venu ici uniquement pour remplir les fonctions d'aumônier, qu'en qualité de prêtre je regardais comme indigne de mon caractère sacerdotal de poursuivre ici d'autre but; je donne enfin ma parole d'honneur, que je n'ai rien dit ni rien donné aux prisonniers de tout ce qu'on prétend. Le commandant fut fort satisfait de cette déclaration, et sa confiance me fut acquise. Bientôt on apprit à me connaître, et les soupçons s'étant dissipés, je me croyais maître de la place, lorsque le changement du commandant et l'ordre émané d'en haut vinrent tout remettre en question. Le nouveau commandant, ainsi que ses soldats ne me connaissaient point; et comme les désertions des prisonniers devenaient plus fréquentes, on s'explique comment, grâce à la défen

qui me fut faite d'entrer au camp, tous les soupçons se portèrent sur moi. Ces mensonges, après avoir circulé dans le camp, se répandirent bientôt au dehors ; tous les villages et les deux villes voisines les répétaient et les exagéraient à l'infini ; les cabarets surtout étaient les foyers ordinaires où l'on forgeait sans cesse de nouveaux chefs d'accusation contre l'infâme aumônier. Le village de Lamsdorf, bien que très-pieux, très catholique et accoutumé à me voir, se laissa séduire comme les autres ; mais, docile à la parole de son excellent curé, il revint bientôt de son erreur. — Dans le camp on n'en resta pas à la calomnie, on y ajouta des insultes. Lorsque le lendemain, après avoir reçu la défense fatale, je me présente une dernière fois au camp pour prendre mes effets, tandis que j'attends le commandant, les soldats se permettent toutes sortes d'insolences. Ils veulent d'abord que je quitte à l'instant le camp. Mais comme je refuse de céder à cette injuste violence, ma fermeté irrite un peu le sergent-major prussien, et il ordonne à trois soldats armés, de me surveiller jusqu'à ce que je puisse parler au commandant. Ces sentinelles ne furent rien moins qu'aimables pour moi. « Que ferons-nous de ce callotin, dit l'une? — Le mieux est de le fusiller, répond l'autre. » et voilà qu'ils me mettent en joue, croyant par là m'intimider. Enfin l'arrivée du commandant mit fin à toutes ces insultes. Il me reçoit poliment, s'efforce d'excuser les soldats, m'aplanit toutes les difficultés. Cependant, comme vous le pensez bien, je n'étais pas resté oisif dans ces circonstances. J'envoyai d'abord un réquisitoire au général ; j'y exposais le traitement injuste dont j'étais victime. Fort et fier de mon innocence, je demandais, puisque sans le moindre délit de ma part on m'a enlevé ma bonne renommée, le plus précieux trésor d'un homme et spécialement d'un prêtre, je demandai, dis-je, qu'on me fit justice, prêt à subir toutes les rigueurs des lois si l'on me trouvait coupable. En attendant je priai le commandant du camp de me permettre de visiter les malades dans les lazarets et surtout d'administrer les mourants. « C'est une consolation, lui dis-je, qu'on ne refuse même pas aux scélérats condamnés à mort » — « C'est impossible, me répond-il. » Alors je m'adresse de nouveau au général, et je le prie de m'accorder au moins cela comme une grâce avant que le tribunal auquel j'en appelle, ait prononcé son jugement. J'attends la réponse avec impatience. Plusieurs jours se passent sans nouvelle. Cependant les rumeurs les plus défavorables sur mon compte se propagent à l'envie ; on fait des recherches, on arrête les lettres qui me sont adressées, on questionne les prisonniers en mille manières pour leur extorquer quelqu'aveu contre moi. Tout fut inutile, et toutefois la défiance restait dans les esprits. Il y eut même des menaces de me livrer aux mains de la police, et j'avoue que cela me faisait quelque peur. Néanmoins je pris le parti d'aller jusqu'au bout, espérant que le bon Dieu m'aiderait tôt ou tard à prouver mon innocence. Sur ces entrefaites je reçois une lettre du R. P. Provincial qui m'ordonne, vu les circonstances, de quitter immédiatement mon poste. Cette lettre m'attrista singulièrement. Quitter à un pareil moment en effet, c'était corroborer tous les soupçons et donner gain de cause à mes injustes persécuteurs ; c'était en un mot sacrifier mon honneur et ma réputation et surtout compromettre mon caractère de prêtre et de Jésuite. J'exposai ces considérations au R. P. Provincial et lui demandai un sursis pour attendre la réponse du général. Mais la réponse fut négative. « Quittez votre poste, me dit le R. P. Provincial, car je ne trouve pas bon d'offrir nos services à ceux qui les reconnaissent par de semblables procédés ! » Il n'y avait pas à hésiter ; je fis mon paquet et me préparai à partir. Là dessus une lettre m'arrive de Berlin. Que dit-elle ? Ce n'est pas la réponse du général qui demeure à Neisse. Serait-ce un écrit ministériel ? ma condamnation enfin ? Toutes ces pensées me vinrent à l'esprit. Aussi ne fut-ce pas sans émotion que je brisai le cachet. Toutefois je me rassurai bientôt. La lettre venait du Comte de Praschma. Un mot, avant de continuer, sur ce personnage illustre et sur sa famille digne de tout éloge. — Le Comte de Praschma avec son épouse, née Comtesse de Stolberg, sa sœur Anna, et ses trois petits enfants, forment à Falkenberg en Silésie, une de ces familles qui nous rappellent la vie des premiers chrétiens, toute consacrée à la piété et aux bonnes œuvres. Lorsque la guerre éclata, le Comte, n'écoutant que son noble dévouement, en vrai Chevalier de Malte, fut le premier sur le théâtre de la guerre pour y porter secours aux malheureux et y établir en divers endroits les Sœurs de la Charité. Les grandes catastrophes ouvrirent bientôt un vaste champ à son zèle. On formait partout des hôpitaux pour les blessés et des casernements pour les nombreux prisonniers français. Que de misères à soulager ! La noble famille de Praschma a eu sa large part dans cette œuvre immense. Pour être plus libre de s'y livrer tout entier, le Comte voulait même renoncer à sa nomination de député à Berlin, et pour le faire changer d'avis il ne fallut rien moins que la candidature d'un

protestant ennemi juré des catholiques. Le Comte ne continua pas moins son œuvre; et tandis qu'il l'organisait et la dirigeait, sa digne épouse assistée de sa sœur, lui prêtaient un concours dévoué et intelligent. Elles s'informaient, dans tous les hôpitaux d'alentour, des besoins des malheureux et leur portaient tous les secours dont ils avaient besoin. Voyant tout le monde s'occuper des soldats prussiens blessés, tandis que les prisonniers étaient presque abandonnés, elles se donnèrent tout entières à cette œuvre. C'est de leurs mains que venaient la plupart des dons que j'ai distribués à mes prisonniers. Elles s'informaient sans cesse avec une tendre sollicitude de tous leurs besoins et cherchaient en mille manières à leur venir en aide. Enfin elles firent si bien qu'on en vint à soupçonner leur patriotisme prussien; mais elles méprisèrent ces indignes soupçons et continuèrent de plus belle à prodiguer leur généreux dévouement. —— (C'est le Comte de Praschma qui avait prié notre R. P. Provincial d'envoyer à Lamsdorf un Père pour remplir la charge d'aumônier, et avait pris sur lui les frais d'entretien au nom de l'Ordre de Malte. Toutes les formalités requises avaient été remplies, comme par exemple d'obtenir l'agrément de l'Evêque Militaire et l'autorisation du général commandant. Jugez si le Comte fut étonné d'apprendre ce qui se passait à Lamsdorf. Il part à l'instant pour Berlin, va directement chez le ministre de la guerre et lui demande la raison du décret ministériel qui me concerne. La raison en est bien simple, lui dit-on; le ministre a donné l'ordre à tous les commandants d'éloigner des prisonniers tous les prêtres dont les noms n'ont pas été présentés par l'Evêque Militaire. Or j'étais dans le cas et voilà le motif de ma disgrâce. Plus surpris que jamais, le Comte se rend immédiatement chez l'Evêque Militaire. Celui-ci, après quelque recherche, s'aperçoit que mon nom avait été oublié sur la liste présentée au général; il prie le Comte de l'excuser et lui promet de tout réparer sans délai. C'est alors que le Comte, heureux de ce résultat m'écrivit pour me l'apprendre. Il me priait de rester à Lamsdorf et d'attendre la réponse du ministère qui ne pouvait tarder, et serait favorable. Il insistait fortement dans cette lettre sur la réparation d'honneur qu'on me devait au camp et me priait de communiquer cette lettre au commandant. —— Vous pouvez vous imaginer ma joie! C'était bien une consolation proportionnée à 15 jours d'amertumes et d'angoisses. J'allai chez le commandant lui présenter ma lettre. Il me reçoit fort aimablement; toutefois je remarquai que le contenu de la lettre l'embarrassait bien un peu; car se croyant sûr de ma défaite, il avait fait des démarches pour me substituer un prêtre de son choix; puis, quelle contenance faire vis-à-vis des soldats dont il avait toléré les calomnies et les insultes! pour ne rien dire de plus? Il lui fallut pourtant bien prendre son parti; car il reçut l'ordre formel de me réinstaller. Bien plus, le général (comme je l'ai appris plus tard) l'a réprimandé sévèrement d'avoir toléré les mauvais traitements des soldats à mon égard, et l'a obligé à rassembler ses soldats pour leur publier mon innocence, le nouveau décret ministériel et leur intimer sous des peines sévères, le plus grand respect pour moi ... La bonne cause avait donc triomphé. —— Je suis resté encore longtemps avec mes prisonniers, c'est-à-dire, jusqu'à leur départ au printemps. Pendant mon absence il y eut 5 morts; mais les deux premiers étaient déjà disposés. Grande a été la joie des prisonniers lorsqu'ils m'ont vu revenir au milieu d'eux; au lazaret, ce fut une véritable allégresse; la présence d'un prêtre était d'une nécessité urgente, vu les maladies graves et les mourants dont le nombre augmentait tous les jours. La plus grande partie de mon temps se passait près des malades: le jeudi et le dimanche seulement, j'allais dire la Messe et prêcher au camp, puis m'informer des besoins des prisonniers. Les cadeaux en vêtements me venaient encore de tous côtés. La juste distribution de ces dons était une de mes graves préoccupations; car il fallait discerner les vrais nécessiteux de ceux qui ne demandaient des vêtements que pour les vendre au profit de l'ivrognerie à laquelle ils s'étaient livrés. Ce vice prit avec le temps d'incroyables proportions. On voyait quelquefois presque à chaque pas des malheureux ivres chancelants et poussant des cris féroces. Ajoutez à cela que pour satisfaire cette passion de la boisson, ils vendaient tout aux Prussiens. Pauvres gens! plus à plaindre hélas, qu'à blâmer. L'ennui, la misère, le désespoir ne les excusait-ils pas un peu, et d'ailleurs la faute n'était-elle pas en partie aux autorités qui, loin de mettre des bornes à l'ivrognerie, la favorisaient plutôt. Tant qu'ils conservèrent l'espoir de voir bientôt finir avec la guerre leur triste captivité, ils étaient sobres et tranquilles, mais quand après la capitulation de Paris ils apprirent que la guerre civile avait éclaté, voyant s'éloigner indéfiniment le terme de leur captivité, ils tombèrent dans un morne découragement. On comprend leur position. Au milieu de tant de tristesses, je n'ai pas été sans consolation. Et d'abord plusieurs conversions de mourants, m'ont bien récompensé de mes peines. Un protestant même a abjuré l'hérésie dans le lazaret, ce que je lui fis faire seulement devant deux témoins, pour ne pas exciter le fanatisme protestant. Il était parisien, ouvrier menuisier et doué de la meilleure volonté. ——

J'ai entendu aussi un bon nombre de confessions paschales dans le camp; malheureusement il m'a été impossible de suffire au grand nombre. Vers la fin d'Avril un triste événement accéléra enfin le départ des prisonniers. Poussés à bout par les ennuis, la honte et la misère de leur captivité, ils firent une malheureuse émeute contre les gardes prussiennes. Ceux-ci la réprimèrent à coups de fusils et 18 blessés furent amenés au lazaret; 5 sont morts à la suite de leurs blessures. Vous pouvez vous imaginer la rage et l'exaspération des prisonniers, cependant force leur était de se tenir tranquilles pour ne pas augmenter le nombre des victimes. Toutefois les Prussiens n'étaient point rassurés et il fut résolu qu'on enverrait les prisonniers à Cologne, d'où un bon nombre de Français avaient déjà regagné la patrie. Ils partirent donc pleins de joie et d'espérance; mais les infortunés devaient languir encore un mois à Cologne. — J'oubliais de vous dire qu'avant leur départ je bénis le cimetière qu'on venait d'entourer de palissades. Cette cérémonie s'est faite avec la plus grande solennité possible. Cinquante-huit français y reposent; sur chaque tombeau s'élève une croix blanche avec une inscription détaillée. Un grand et magnifique crucifix, venu exprès de Munich (don de la famille de Praschma) domine tout le cimetière et lui donne un aspect imposant. J'ai fait imprimer le petit discours que j'ai prononcé à la bénédiction du cimetière et j'en ai distribué les exemplaires parmi les prisonniers, à leur départ, au moment de leur faire mes adieux. — Dans les premiers jours du mois de Mai on a renvoyé les malades qui restaient à l'hôpital de Neisse. C'est alors que j'ai quitté aussi Lamsdorf. A Posen, j'ai aidé deux de nos Pères à entendre les confessions paschales des prisonniers détenus dans cette ville. — J'ajouterai quelques nouvelles sur notre collège de Tarnopol. Nous avons déjà 103 élèves; nous en aurons beaucoup plus lorsque nous aurons plus de place. La Congrégation de la Ste Vierge est déjà instituée dans le pensionnat, et l'excellent Père Denizot en est le directeur.

Amérique. — Brésil. — Lettre du R. P. Mantero au R. P. Rappaglioi à Laval. — Fernambuco, 8 Mars 1872.

Permettez-moi de vous raconter ce que je sais des Missions données dans les contrées intérieures par les Pères Virgili, Berti, Rondina et Aragnetti. — Les deux premiers ont passé plus de deux mois à donner des missions dans la province de Caraiba, et cela dans trois endroits principaux. Les fruits ont été partout très abondants. De nombreuses cavalcades allaient à leur rencontre et les principaux de l'endroit se faisaient un honneur de prêter pour cela aux Pères leurs meilleurs chevaux; et ce n'était pas toujours un avantage pour ces Missionnaires. Car, bon gré, malgré il leur fallait toujours courir à toute bride. L'escorte se gardait bien de ralentir le pas pour faire reposer les Pères; ce qu'elle aurait fait, si les Pères avaient eu une moins bonne monture. A peine étaient-ils arrivés et avaient-ils annoncé la mission, que l'on voyait accourir en foule les habitants des environs, et en 2 jours la population du village augmentait de 2 à 3 mille âmes. Tous voulaient se confesser. Depuis 5 heures du matin jusqu'à 10 et 11 heures du soir, les Pères restaient au Confessionnal; ils avaient à peine le temps, vers midi, de prendre un peu de nourriture. Ordinairement les confessions étaient générales et dataient pour la plupart de 15, 20, 30 et 40 ans. Les confessions du soir étaient interrompues par le catéchisme du P. Virgili et le sermon du P. Berti. Mais il fut impossible aux 2 Pères de satisfaire en quelques jours aux désirs de tant de monde. Vous me demanderez, sans doute, où se rassemblait une si grande foule pour les exercices de la mission, lorsque l'église du village n'était pas suffisante à la contenir, ce qui arrivait très-souvent. D'après ce que m'a dit le P. Berti, les habitants du village se chargeaient eux-mêmes de construire une église provisoire dans le champ le plus proche de l'église parroissiale. C'est là qu'on entendait les confessions et qu'on faisait les exercices ordinaires des missions. Voici comment était construite cette église provisoire: D'abord on élevait un grand échafaud, et au dessus une chapelle assez grande. Cet échafaud servait à la fois, et d'autel, et de chaire; et il offrait aux prêtres du village une place convenable pour assister, eux aussi, décemment à la mission. Ensuite on plantait de longues rangées de pieux assez gros et assez élevés que l'on allait couper dans les forêts des environs; puis on réunissait les sommets de ces pieux d'une façon quelconque. On formait une espèce de toit avec des rameaux et des poutres, et on le recouvrait avec de larges feuilles d'arbre. De cette manière ils improvisaient une église de 3 ou 5 nefs, et assez grande pour contenir les habitants et les étrangers. Le dernier jour s'offrait un beau spectacle; à un moment donné du sermon sur le Ciel, tous prenaient leur cierge, l'allumaient et entonnaient des chants de circonstance. A propos de chants, je vous dirai que ces peuples en ont de très-beaux; ils attestent les avoir reçus de nos anciens Pères, et les avoir gardés par tradition. Ils chantent ainsi le rosaire qui dure plus d'une demie heure.

Parmi leurs cantiques il y en a sur les mystères de notre Rédemption, d'autres sur la Ste Vierge et d'autres enfin analogues aux différents sermons d'une mission. Il n'est pas étonnant que ces pieux cantiques se soient conservés depuis si longtemps chez ces peuples. Il faut l'attribuer à ce que la civilisation avec la corruption qu'elle entraîne, n'a pas pénétré dans leurs montagnes comme elle l'a fait dans tout ce littoral. Ils redisent ces cantiques à toutes leurs fêtes et à toutes leurs réjouissances; et ils doivent en partie à ce salutaire usage le maintien de la foi dans des populations très abandonnées et par suite dépourvues d'instruction religieuse. On ne saurait concevoir leur avidité pour la parole de Dieu, pour la confession et pour la communion. Le P. Virgili, revenant à Fernambuco passait par une ville de 6000 âmes où il n'y avait qu'un prêtre. A chaque pas, des personnes de tout âge et de toute condition s'approchaient de lui pour le saluer, pour lui baiser la main ou la soutane et lui demandaient s'il devait s'arrêter quelques jours pour entendre leurs confessions. Mais ces pauvres gens ne purent être satisfaits. Pour ces peuples, le Missionnaire est tout, et ils feraient pour lui l'impossible. Quand le Père est chez eux, il est regardé comme le personnage le plus important du pays et le premier citoyen, et ils lui donnent le titre de Père saint. Il y a eu, à la mission donnée par les Pères Berti et Virgili, une solennelle procession de pénitents; elle se composait de près de 12 000 personnes. — Quant aux missions données par les Pères Rondina et Aragnetti dans la province de Rio Grande du nord, il y eut la même avidité pour la réception des Sacrements. Voici quelques particularités: Dans un village, peu de jours après le commencement de la mission, les principaux personnages qui se présentèrent en assez grand nombre au P. Rondina pour lui demander pardon de la mauvaise opinion qu'ils avaient auparavant de la Compagnie, et du mal qu'ils en avaient dit. Ils lui promirent de chasser de leur esprit tous les anciens préjugés contre les Jésuites, et ils confirmèrent leur promesse par une bonne confession. Les Pères établirent parmi les riches de ces villages des sociétés de bienfaisance surtout pour les veuves et les orphelines, et des sociétés d'enseignement du catéchisme. Ces sociétés prospèrent et fonctionnent admirablement.

Sommaire.

(Adresse de la Rédaction: M. J. de Cansans, Maison St Michel, Laval, (Mayenne).

DOCUMENTS

SUPPLÉMENT AU N° 1, FÉVRIER 1872

Nous donnerons sous ce titre et avec une pagination spéciale des lettres qui pourront peut être sembler moins destinées que d'autres à la lecture publique; mais qui nous paraissent trop intéressantes toutefois pour ne pas mériter d'être connues.

Amérique-Méridionale. — Guyane Française. — Petite mission donnée par deux Pères de Cayenne dans le terrain contesté. — Mon Révérend Père, P. C. Juin 1870

Le R. Père Hervé, Préfet Apostolique de la Guyane française, désirait depuis longtemps procurer les secours de la religion à des centres de population qui se sont formés sur le territoire contesté entre la France et le Brésil, territoire neutre et indépendant qui s'étend depuis l'Oyapock jusqu'aux embouchures des Amazones et ne compte pas moins de 90 à 100 lieues de côtes. — Deux Pères et un Frère, le P. Gonnet, votre serviteur et le F. Pineau, furent désignés par le Révérend Père Supérieur pour porter aux habitants de ces contrées, peu connues jusqu'à ce jour, les secours spirituels que le Révérend Père Préfet Apostolique avait à cœur de leur procurer. — Notre position, comme Aumôniers de la transportation, ne nous permettant de consacrer à cette œuvre que quelques semaines, il fut résolu que nous nous bornerions à visiter trois points principaux, Mapa, Conani et Cachipour. Nous dûmes abandonner l'idée de pénétrer plus avant dans l'intérieur des terres, où se trouvent encore aujourd'hui quelques unes des anciennes tribus sauvages dont les ancêtres furent autrefois évangélisés par les Pères de la Compagnie de Jésus. — Nous partîmes donc de Cayenne le 6 Juin, sur un petit bateau de Mapa long de 6 à 7 mètres, de l'espèce que l'on nomme tapouye, du nom d'une tribu Indienne très-répandue au Brésil. Un portugais propriétaire du bateau et 4 matelots, dont deux esclaves fugitifs du Para, composaient tout l'équipage.

Nous nous dirigeâmes d'abord vers Mapa, le point le plus éloigné: ce district se trouve à 90 lieues de Cayenne environ, touchant par les limites de son territoire à l'Aragouari (1), rivière qui se jette à la mer en confondant ses eaux avec celles des Amazones. Notre voyage fut plus long que nous ne l'avions prévu; il dura 13 jours. Nous employâmes ce temps à nous avancer dans l'étude du Portugais; c'est la langue que parlent ces populations que nous allions visiter. Notre traversée qui n'eut rien de bien extraordinaire, fut cependant marquée par un incident qui mérite d'être rapporté, et dans lequel nous vîmes, d'une manière frappante, l'action de la Providence. Nous étions aux deux tiers de notre route, voyageant en vue des côtes, en face de la rivière de Conani, lorsque le capitaine, changeant sa résolution première de passer outre, eut la pensée de franchir l'embouchure et de demeurer là 24 heures. — Nous profitâmes de cette circonstance inattendue pour nous rendre jusqu'au centre du district. Nous arrivâmes vers 8 heures du soir, après 6 heures de canotage, en un lieu où s'achève une église dédiée à la Ste Vierge et bâtie par les habitants eux-mêmes. A peine étions-nous arrivés, qu'à 11 heures de la nuit, on vint nous avertir qu'un jeune homme, indien, nous faisait demander pour se confesser et recevoir les autres secours de la religion. Il était atteint d'une fluxion de poitrine depuis quelques jours seulement et ne paraissait pas avoir encore deux heures à vivre.

(1) Cette rivière forme la limite du terrain contesté, du côté du Brésil.

Il fit sa confession et reçut l'Extrême-Onction. Il désirait ardemment faire la Ste Communion; mais nous étions dans l'impossibilité de satisfaire sa dévotion à cette heure de la nuit. Je l'invitai donc à demander à Notre-Seigneur la grâce de vivre jusqu'au lendemain, ce qu'il me promit de faire. Le lendemain je le trouvai, comme la veille, couché sur une natte étendue à terre, n'ayant plus qu'un souffle de vie; il avait néanmoins conservé toute sa connaissance. Nous avançâmes l'heure de notre Messe, et le cher malade eut le bonheur si désiré de recevoir le Viatique des mourants. C'était sa première et dernière Communion. Il expira peu de temps après, plein de joie et de reconnaissance pour la grâce singulière que Dieu dans sa miséricorde lui avait réservé. Ce jeune homme s'était enfui du Brésil très jeune; suffisamment instruit des vérités de la Religion, il avait toujours conservé l'habitude de la prière. C'est sans doute ce qui lui mérita la faveur de recevoir, contre toute prévision humaine, les Sacrements de l'Église. Ainsi le retard qui nous fut imposé par le calme et les vents contraires fut précisément ce qui nous donna les moyens de l'assister à sa dernière heure. Après avoir vu quelques-uns des habitants dans les cases avoisinant l'église, et les ouvriers occupés à son achèvement, après avoir bien auguré des bonnes dispositions de cette population, nous nous embarquâmes pour regagner notre tapouye, promettant de revenir bientôt. —— Le 16, de grand matin, nous quittions l'embouchure de la rivière et le 17 au soir nous entrions dans le détroit de Curapaporis. Nous avions, à notre gauche l'île Maraca, première terre non contestée appartenant au Brésil, et au delà de cette île, à l'autre extrémité du détroit la rivière Manaye ou Macari, dont les rives eurent autrefois des habitants, qui recevaient les secours spirituels de la main de nos Pères, établis à Conani jusqu'en 1778 (Lettres édifiantes édition de Lyon t. 5.). Nous avions dépassé Colsoëne et Pointe-grande, pays tout-à-fait désert et sauvage, où se trouvent d'immenses savanes et des lacs qui n'ont plus leur sortie dans la mer. Ces contrées nullement fréquentées, abondent en gibier de toutes sortes, biches, Coriacous (espèce de chevreuil), tapirs, maïpouris, patiras (espèce de sanglier), et troupeaux de porcs sauvages. Les lacs regorgent de poissons des espèces les plus recherchées, telles que l'Aymara et le lamentin, etc. On y voit aussi des oiseaux aquatiques en quantités innombrables, tels que canards, sarcelles, flamands, hocas et grandes aigrettes dont les plumes sont recherchées pour les panaches . . . . Après avoir essuyé, au milieu d'une nuit d'insomnie, un orage assez violent, nous nous trouvâmes le lendemain, sans savoir comment, dans l'embouchure de la rivière de Mapa. —— Mapa est à 6 ou 7 lieues de la mer. Nous remontâmes le courant de la rivière à travers une multitude d'ilots formant un vrai labyrinthe jusqu'à la hauteur du grand lac Lagoa-grande; ce premier lac est suivi de plusieurs autres, qui s'avancent à 25 lieues dans les terres en remontant vers les Amazones. Il ne faut pas moins de 4 jours pour atteindre à l'extrémité sud du district, soit à cause des courants très-rapides, soit à cause des détours que nécessitent les îles nombreuses qui s'élèvent du milieu des lacs. Dans un très-grand nombre de ces îles le sol est très-élevé et couvert de grands arbres parmi lesquels on remarque le caoutchoutier, et le balata qui donne le gutta-percha. C'est une des richesses de cette contrée. Surpris par le perdant, nous fumes obligés de quitter le bateau et de monter dans une pirogue. Une pirogue est une petite embarcation très-légère, formé d'un tronc d'arbre creusé et relevé aux deux extrémités, n'ayant qu'une épaisseur de deux à trois centimètres. Nous eûmes bien de la peine à vaincre la force du courant. Le capitaine de Mapa averti par des pêcheurs, envoya une embarcation à notre rencontre. On salua notre arrivée par des détonations de petards et de coups de fusil; on fit aussi sonner les cloches. Il y en a deux placées en face de la petite église qui est bâtie depuis 2 ans environ, aux frais des habitants, comme à Conani. —— Mapa forme un centre de population qui dépasse le chiffre de

300 âmes. Cette population, comme toute celle du terrain contesté, s'est formée et accrue par l'immigration d'esclaves indiens qui désertèrent le Brésil. En 1835 un poste français, qui n'a subsisté que quelques années, avait été établi en ce lieu pour protéger ces réfugiés, qui venaient chercher un asile sur cette terre pour y jouir en paix du bienfait de la liberté. L'indien supporte difficilement le joug de l'esclavage. — Un capitaine nommé par le suffrage universel est le chef de ce district; mais ses pouvoirs sont fort restreints. Celui qui exerce aujourd'hui ces fonctions est un indien pur sang, très-doux de caractère, et peu fait pour le commandement. Nous en eûmes la preuve convaincante dès le lendemain. Nous étions au dimanche où l'on célèbre dans toute l'Eglise la solennité de la Fête Dieu; nous dûmes ce jour là, après avoir décoré l'église de notre mieux, nous contenter d'offrir sans solennité le St Sacrifice de la Messe. Les habitations étant généralement très-éloignées de ce lieu, et nullement informées de notre arrivée, nous ne comptions que sur l'assistance d'un petit nombre de personnes. Néanmoins nous ouvrîmes les exercices de la retraite par une instruction dans laquelle nous fîmes connaître les motifs de notre visite. Dès le premier jour l'esprit du mal chercha à entraver notre ministère. Nous apprîmes au sortir de la chapelle que le capitaine était aux fers. Les choses vont vite en république. Voici ce qui était arrivé. Le capitaine avait donné l'ordre d'arrêter un assassin. Celui-ci se voyant poursuivi, déchargea son arme contre ceux qui voulaient le prendre, mais sans les atteindre; ceux-ci à leur tour tirèrent contre l'assassin et le blessèrent grièvement. Le peuple, comme l'on dit ici, apprenant cela, était accouru pour tenir conseil. Le peuple en cette circonstance était, sans le savoir, représenté par une quinzaine d'hommes environ. Il fut décidé que le capitaine méritait d'être mis aux fers et ensuite jugé, attendu qu'il avait outrepassé son mandat en faisant tirer sur un citoyen. Nous le trouvâmes, en entrant chez lui, à la barre de justice, en présence de ses juges réunis. Ce qui nous frappa, ce fut le calme et la tranquillité d'esprit avec lesquels ces gens exercent la justice. Notre pauvre capitaine chez qui nous étions logés, fumait tranquillement son cigare sans laisser paraître la moindre émotion. C'est le caractère indien. Poussé par un sentiment de justice, et contrarié à la pensée que cet incident pouvait entraver notre petite mission, j'essayai de parlementer et de prendre la défense du capitaine, en démontrant qu'il n'était nullement coupable, et qu'agir ainsi envers lui, c'était non seulement manquer gravement au respect dû à l'autorité, mais encore l'anéantir. « C'est un abus de pouvoir, dit un représentant du peuple, il faut un exemple. » Ne gagnant rien de ce côté, je les priai, au nom de la religion et en considération de notre présence au milieu d'eux, de délivrer le capitaine, ajoutant que nous ne pouvions convenablement demeurer dans sa maison si on le laissait aux fers. Ils répondirent : « Nous souffrons de la peine que vous ressentez, car nous sommes heureux de vous voir au milieu de nous; mais nous ne pouvons aller contre notre conscience, il faut un exemple! Le capitaine n'a le droit de vie et de mort sur personne. » Je les priai de réfléchir et de consulter les meilleurs sentiments de leur cœur. Ils mirent un jour à le faire; car ce ne fut que le lendemain dans l'après midi qu'ils vinrent nous apprendre qu'en notre considération le capitaine était délivré. Les choses alors reprirent leur train ordinaire. Mais cette aventure a été un contre-temps fâcheux pour nous, n'ayant que peu de temps à rester dans cet endroit; il était déjà trop tard pour pouvoir prévenir de notre arrivée les habitants les plus éloignés. — Le capitaine délivré des fers, donna le premier l'exemple de l'assiduité aux exercices de la mission. Il se mit en mesure de remplir ses devoirs de chrétien et de faire sa première Communion; d'autres suivirent son exemple. Les familles les plus voisines arrivèrent les premières, amenant avec elles tous les enfants. L'église ne fut bientôt plus assez grande. Nous avions deux réunions chaque jour, une le matin et une autre le soir. Pendant la première Messe on chantait le rosaire à plusieurs parties, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, avec harmonie et un

entrain admirable. A la seconde Messe il y avait instruction, puis chant des Litanies ou d'hymnes en l'honneur de Notre-Seigneur ou du St Esprit pour qui ce peuple a une dévotion toute particulière. Pendant le jour, deux catéchismes pour les enfants auxquels assistaient de grandes personnes. — On vint régulièrement aux exercices, chaque jour nous entendions quelques confessions; les hommes surtout donnèrent l'exemple. Nous jugeâmes cependant ne devoir admettre à la première Communion que les personnes âgées et suffisamment instruites. La plupart s'approchaient pour la première fois du Sacrement de Pénitence; d'autres, qui avaient quitté le Brésil fort jeunes, n'avaient jamais eu l'occasion de faire leur première Communion, n'ayant pas de prêtres à qui ils pussent se confesser depuis qu'ils étaient venus dans ces contrées. Les enfants de leur côté étaient généralement dans la plus grande ignorance des vérités de la religion, et quelques jours n'étaient pas suffisants pour les instruire, surtout dans une langue qui nous était peu familière. — Nous avons eu pendant près de 8 jours les deux tiers de cette population de Mapa campée autour de l'église, sous des carbets ouverts à tous les vents. Ces familles étaient là avec tous leurs enfants; les plus petits avaient été apportés pour recevoir le baptême. Pour comprendre comment on pouvait loger et nourrir tant de monde dans les cinq ou six cases qui avoisinent l'église, il faut savoir qu'un indien, quand il change de lieu, n'emporte avec lui qu'un hamac pour dormir, un peu de farine de manioc et un peu de poisson salé pour sa nourriture. Il se repose pour le reste sur les soins de la Providence. La manière de préparer les aliments parmi ce peuple qui vit ordinairement du produit de la pêche ou de la chasse, est des plus simples. Le gibier ou le poisson se cuisent dans une marmite remplie d'eau ou sur un feu mal allumé; la fumée dans ce cas, s'ajoute au sel et aux piments comme assaisonnement supplémentaire. Malgré la petite insurrection dont j'ai parlé plus haut, le caractère des habitants de Mapa est généralement doux et nullement féroce; seulement les mœurs se ressentent beaucoup de l'abandon dans lequel ils ont vécu jusqu'à ce jour. On trouve un très-grand nombre d'unions illégitimes qu'on peut expliquer par l'absence de prêtres et le manque d'instruction, plutôt que par l'amour du libertinage. Nous sommes convaincus que ce scandale disparaîtrait promptement si un prêtre résidait là à poste fixe. Le Révérend Père Préfet apostolique, animé de zèle pour cette mission, en faveur de laquelle il a déjà fait de grands sacrifices, espère faire davantage pour le bien de cette population qui aime les prêtres et a conservé un grand attachement à la religion; déjà, l'année dernière, un prêtre de la colonie avait eu la mission d'explorer ces contrées pour en connaître l'importance et les besoins spirituels. On ne connait pas à Mapa le respect humain; tous professent la plus grande vénération pour les choses saintes; seulement leur dévotion, mal éclairée, est encore mêlée de quelques superstitions; ainsi on suspend au cou des enfants de petits osselets et de petits morceaux de bois, afin de les préserver de toutes maladies. Ils font souvent des vœux, plus particulièrement celui de chanter les litanies de la Sainte Vierge en l'honneur de l'Esprit-Saint. Celui qui a fait un vœu en avertit ses plus proches voisins, qui se rendent tous avec lui à l'église. Les litanies sont un chant tout-à-fait populaire. On se réunit assez souvent les samedis de l'année pour les chanter en commun, mais le dimanche est oublié. J'ai dit qu'il y avait à Mapa une très-grande dévotion à l'Esprit-Saint. La fête de l'Esprit-Saint, ou de l'Espiritu-Santo, est la grande fête par excellence; elle est l'occasion chaque année d'une réunion générale de tous les habitants du district ou de toute la nation, comme l'on dit ici. On s'y prépare par une neuvaine de litanies chantées en chœur après le coucher du soleil. Ce qu'ils appellent l'Espiritu-Santo est une colombe planant au dessus d'un globe appuyé sur une couronne, quelquefois en argent. Au globe sont attachés des rubans de toutes couleurs, dont quelques-uns descendent jusqu'à terre. Quand ils veulent offrir leurs adorations à l'Esprit-Saint, ils se prosternent à deux genoux, baisent respectueusement les rubans qui descendent des pieds de la colombe

comme pour demander et recevoir ou les dons ou les influences divines de l'Esprit-Saint. C'est pour cette raison que, quand on transporte cet emblème chez un malade qui le demande, on attache, comme fil conducteur, un petit cordon tenant d'une part à cet objet vénéré et de l'autre au bras du malade. Revenons à la manière dont les habitants de ces contrées célèbrent la fête de l'Esprit-Saint. On y verra un mélange de dévotion et de divertissements profanes qui se corrigerait facilement avec la présence d'un prêtre. Il y a dans le district une confrérie dans laquelle entrent tous ceux qui veulent donner leur nom. Cette confrérie a à sa tête 9 officiers, un planteur de mât, appelé juge, et un empereur. Un mois ou six semaines avant la fête, les membres se réunissent, on tire au sort les noms d'un certain nombre d'hommes qui devront parcourir le pays pour faire la quête; on les désigne sous le nom de quêteurs. Ils partent, emportant avec eux l'emblème de l'Esprit-Saint. Ils forment une petite troupe qui grossit chaque jour. Arrivés près d'une habitation, ils battent le tambour et font résonner quelques autres instruments de musique pour annoncer leur arrivée. Le maître de la maison dispose aussitôt une table sur laquelle il étend un linge bien blanc pour y placer l'Espirito-Santo; il prépare ensuite le café pour recevoir convenablement les quêteurs et tous ceux qui l'accompagnent. On passe ordinairement la nuit dans chaque endroit. Le lendemain les quêteurs ayant reçu une aumone abondante, poursuivent leur route, et ils vont ainsi jusqu'à l'extrémité du district. Après avoir ainsi visité toutes les habitations, ils reviennent au chef-lieu, et déposent le produit de la quête entre les mains de l'empereur. Un tiers est réservé pour l'église, les deux autres tiers sont gardés par l'empereur, qui devient le roi de la fête et qui en cette qualité a la charge de régaler toute la nation. — La neuvaine de litanies étant terminée, et le St. jour de la Pentecôte venu, commencent les réjouissances profanes qui doivent durer plusieurs jours. Pendant ce temps il n'y a plus de réunions générales à l'église. On voit seulement quelques jeunes gens, portant l'étendard rouge de l'Esprit-Saint, sur lequel est brodé une colombe, s'y rendre dès la pointe du jour pour chanter avec accompagnement de tambour et de cymbales, ce qu'ils appellent la folia; c'est un chant en l'honneur de l'Esprit-Saint, à trois parties, dans lequel on n'entend guère que des cris aigus et peu en rapport avec les paroles. Durant tout ce jour et les suivants, tout le peuple, hommes, femmes, enfants sortent de leur sobriété ordinaire. Les forêts fournissent le gibier le plus recherché, les lacs leurs poissons les plus exquis, les savanes ou prairies leurs plus grasses génisses. L'empereur, chargé d'organiser la fête, a pris ses mesures pour que le vin n'y fasse pas défaut; rien ne manque à ce festin national. — Il est à regretter que l'absence d'un pasteur ne permette pas de donner à ces âmes, qui ont la foi, l'aliment spirituel qu'elles réclament et que leur fournissent si bien nos solennités chrétiennes. — Nous étions au dernier jour de notre petite mission. Nous avions eu la consolation d'entendre les confessions de plus de la moitié de la population réunie, en exceptant les enfants; de donner la Communion au plus grand nombre; la plupart n'avaient pas eu l'occasion de la recevoir depuis 25 ou 30 ans; de faire faire la première Communion à 14 personnes âgées, et de donner le St. Baptême à plus de 20 enfants. — Après avoir fait solennellement de l'eau bénite, qu'on devait emporter dans les familles, après avoir béni solennellement les enfants et distribué chapelets, médailles et images, nous terminâmes les exercices par le chant des litanies de la Ste. Vierge, suivies du Salve Regina. — Rentrés à la case, nous nous vîmes un instant assiégés. Tous entraient pêle-mêle pour nous serrer la main, d'autres pour la baiser. On a ici gardé la coutume de baiser par respect la main du prêtre. Nous nous hatâmes de gagner le canal, où une embarcation nous attendait. Nous sommes suivis par la foule; les uns font retentir des détonations d'armes à feu, d'autres nous mettent dans les mains comme provisions de voyage, qui une poule, qui des oeufs, qui une perruche ou un perroquet, etc; ces bonnes gens ont le coeur excellent. Nous saluons de l'embarcation toute cette population qui paraissait regretter de nous voir partir. — Nous avons laissé là un bon nombre d'âmes qui ne se sont pas

réconciliées avec Dieu, mais qui reviendront facilement au bien à la première occasion favorable. Nous souhaitons que Mapa ait bientôt un prêtre; nous le souhaitons surtout pour les enfants qui y sont relativement très-nombreux. Cette population bien cultivée et soutenue par l'enseignement des vérités de la foi, pourrait facilement devenir le noyau d'une des plus belles chrétientés de ces contrées. Le District tend à se développer de plus en plus; ce qui porte à le croire, c'est la richesse des productions de toutes sortes qu'on y trouve. La terre y est très-fertile; les ilets et le bord des rivières, couverts de forêts, donnent en abondance le caoutchouc et la gutta-percha. Les lacs y sont très-poissonneux, les prairies y sont aussi riches que celles du Brésil, et la mer fournit une grande quantité de poisson, dont la colle est un des principaux produits et une des grandes ressources du pays.

Nous quittâmes Mapa le 28 juin; après deux jours de traversée nous étions de retour à Conani. Conani a la même origine que Mapa, avec cette différence que la population y est plus neuve, plus compacte et plus unie. On y comptait seulement 3 ou 4 familles il y a 11 ans; aujourd'hui on y trouve 150 habitants. Si l'émancipation continue dans les mêmes proportions, ce nombre pourrait s'accroître considérablement dans peu de temps. On a vu dans ces dernières années arriver jusqu'à 150 fugitifs à la fois. — Le centre du District est à 8 lieues de la mer. Les habitations sont éparses le long de la rivière, sur un terrain généralement assez élevé. L'air est pur, les habitants se portent à merveille. Nous trouvâmes les ouvriers occupés à l'achèvement de l'église. Rien de plus édifiant que l'union qui lie entre eux les membres de cette petite bourgade. Il y a à Conani trois capitaines au lieu d'un. C'est un triumvirat parfaitement d'accord et toujours uni pour le bien commun. Le capitaine en chef, homme doux de caractère et très énergique à la fois, dirigeait les ouvriers. Cet excellent homme n'a pas cessé, dès le commencement des travaux de l'église, d'y employer presque exclusivement tout son temps. C'est une œuvre à laquelle il s'est entièrement dévoué. Cependant il n'est pas riche, il vit, comme tout le monde ici, du travail de ses mains. L'un de ses collègues, noir de couleur, vieillard très-respectable, portant bien ses 70 ans, s'était chargé de nourrir les ouvriers, lesquels se contentaient d'apporter chaque matin leur petite provision de farine de manioc. Le troisième capitaine était à la tête des hommes travaillant dans la forêt à préparer le bois et à scier les planches. Les femmes elles-mêmes ont prêté leur concours en sarclant et nettoyant le vaste terrain sur lequel s'élève l'église. C'est un tertre qui domine de dix mètres la rivière. Cet élan général prouve l'attachement des habitants de Conani pour la religion et le désir qu'ils ont d'avoir un prêtre. Quand ces pauvres gens ont abandonné le Para, ils n'ont pas abandonné la foi à laquelle ils restent profondément attachés. Ils se sont bien créé, sur cette terre qu'ils habitent, toutes les ressources nécessaires à la vie; mais ils pensent qu'elle ne sera pour eux une nouvelle et véritable patrie que quand la religion, représentée par le prêtre, y apparaîtra avec son culte et ses touchantes cérémonies. L'église a 16 mètres de longueur sur 8 de largeur. Sur notre demande, on fit à la hâte trois autels que nous ornâmes de notre mieux. Au dessus de l'autel principal était un grand Crucifix et deux tableaux de chaque côté; à l'autel de la Ste Vierge une jolie statue envoyée par le R. Père Préfet apostolique; et au troisième autel était l'emblème de l'Esprit Saint. La dévotion à l'Esprit Saint est ici ce qu'elle est à Mapa. Inutile de dire que le jour de l'ouverture de l'église fut un grand jour de fête. Toute la population était réunie. Les plus éloignés ne voulant manquer aucun des exercices de la mission, étaient logés en grande partie dans la case de notre vieux et respectable capitaine. Une case ici, c'est un grand carbet; c'est une toiture en feuillage supportée sur des pieux enfoncés en terre; l'espace couvert se divise par des treillis en plusieurs compartiments. Dans un de ces compartiments, à un mètre au dessus du sol, on a formé une espèce de plancher; c'est le lieu qu'habitent les femmes, et où elles passent la plus grande partie du jour. Les femmes, selon les usages du Brésil avaient donc leur logement à part et prenaient leur repas ensemble. Les hommes occupaient un autre appartement. Les enfants, les filles d'un côté, les garçons de l'autre, mangeaient ensemble, formant le cercle autour d'un plat

commun ; le repas durait à peu près dix minutes. Un usage très-beau et qui a une grande influence pendant toute la vie, ce sont les marques extérieures de respect qu'on inculque aux enfants pour leur père et mère et pour les personnes âgées. Les enfants, tous les matins, viennent aussitôt qu'ils sont levés demander la bénédiction de leurs parents. Ils font la même chose avant d'aller prendre leur repos. Nous les vîmes, quand ils sortaient de l'église, passer devant notre excellent capitaine et lui demander sa bénédiction ; aucun ne manquait à cette marque de respect. Ce bon vieillard était heureux de voir renaître les beaux jours de Sion, l'église fréquentée et les cérémonies chrétiennes. Marié depuis quelques années à Cayenne, il n'avait jamais eu l'occasion de faire sa première Communion. Le capitaine en chef et le troisième capitaine ne l'avaient pas faite non plus et ce qu'il y avait de plus grave, ils n'étaient pas encore mariés. Nous travaillâmes à gagner le chef, persuadés qu'il en entraînerait d'autres s'il consentait. Après quelques résistances, il se décida enfin. Nous donnâmes la bénédiction nuptiale presque à tous ceux qui étaient engagés dans des unions illégitimes. Nous entendîmes les confessions de presque toute la population présente. Les communions furent relativement nombreuses. Il y eut 25 personnes âgées qui s'approchèrent pour la première fois de la table sainte, et à leur tête deux de nos capitaines. Le troisième, parti pour Cayenne avant notre arrivée, n'est revenu que la veille de notre départ, tout juste à temps pour faire bénir son mariage. Nous administrâmes aussi le baptême à tous les enfants qui n'étaient pas encore baptisés. — Cette population de Conani nous a paru vraiment digne d'intérêt à cause de ses excellentes dispositions. Nous souhaitons vivement voir s'accroître et se développer en elles ces premières semences de l'Évangile, qu'elle a reçues tandis qu'elle était encore dans l'esclavage. — Un souvenir tout particulier nous rattachait à ce lieu, celui d'une mission fondée par nos anciens Pères à Conani dans les dernières années de leur apostolat en Guyane. Les Pères Mothos et Ferreira y moururent peu de temps après cette fondation. Le Père Padilla qui leur succéda fut probablement le dernier Missionnaire de Conani. Quelques années plus tard, il n'y avait plus un seul habitant dans ce district. Aussi ne rencontre-t-on aucune trace de tradition dans l'esprit des habitants d'aujourd'hui. Le sol a conservé seul quelques vestiges du passé. Nous avons remarqué, sur le terrain où se trouve l'église et très-avant dans la forêt, de nombreux débris de vases et de poterie indienne. A 500 mètres de là sur un plateau élevé, on trouve des briques, des débris de chaudières en fonte, des outils propres à la culture de provenance française ; plus loin on admire une belle plantation de cacaoyers en plein rapport, n'appartenant à personne, s'étendant sur une surface d'un demi kilomètre en longueur et 200 mètres en largeur. Nous avons visité cette plantation, qui est le long de la rivière, et nous avons pu admirer les beaux produits qu'elle donne après un siècle. Déterminer le lieu de l'habitation occupée par les Pères et celui où se trouvait l'église serait impossible. Le P. Ferreira écrit qu'il habitait un pauvre petit carbet ouvert à tous les vents. L'église, qui probablement était construite dans le même style, n'a pu durer bien longtemps. Mais qu'étaient-ce que ces anciens habitants évangélisés par nos Pères ? quels ont été les motifs de leur disparition ? Le même Père nous apprend dans une lettre datée de Conani (22 Février 1778) que les anciens habitants étaient en grande partie (comme aujourd'hui) des esclaves déserteurs du Brésil qui avaient eu le bonheur d'être instruits dès leur enfance des principes de la religion, avec cette différence qu'il y avait alors mélange de païens et de fidèles, ce qui occasionnait de graves désordres à cause des unions qu'ils contractaient entre eux. — Un autre sujet de peine et d'embarras pour les Missionnaires c'étaient les unions formées entre plusieurs indiens du Para et des femmes qui avaient abandonné leurs maris, et réciproquement. Ceci se voit encore aujourd'hui dans les trois districts que nous venons de visiter ; mais le nombre de ces unions est heureusement fort restreint. Toute la population est aujourd'hui catholique. Quant à la disparition des anciens habitants de cette contrée, ceci ne peut s'expliquer que par le fait de l'occupation des Portugais qui s'emparèrent de la Guyane en 1809 et la gardèrent sous leur

domination jusqu'en 1815. La crainte de retomber sous le joug de leurs anciens maîtres porta les esclaves à s'enfuir. C'est ainsi que quelques uns vinrent se fixer sur le fleuve du Maroni où ils s'établirent en partie sur la rive Hollandaise. Quant aux infidèles appartenant à la nation des Palicours, on pense qu'ils remontèrent la rivière de Conani jusqu'à sa source et que leurs descendants vivent encore dans ce lieu dans un état tout-à-fait sauvage. Ce que je viens de dire explique l'origine toute récente de ces populations du terrain contesté, et le souvenir qu'elles ont conservé du passé, les tient aujourd'hui dans l'incertitude de leur avenir. C'est le grand obstacle à la prospérité matérielle de ces contrées, généralement riches en productions de toutes sortes. La crainte que la protection de la France ne vienne à leur manquer un jour ou l'autre les empêche de rien créer de durable. Nous espérons que cet état d'indécision trouvera bientôt un terme, si comme on le pense, cette question des limites vient à se décider entre la France et le Brésil. — Nous étions au onzième jour de notre arrivée à Conani, une dernière et touchante cérémonie devait bientôt nous séparer d'un lieu qui nous était cher; je veux parler de la bénédiction solennelle d'un grand calvaire, érigé en face de l'église sur un terrain qui domine au loin la rivière. La circonstance qui décida l'érection de ce signe de notre rédemption mérite d'être rapportée. L'intention du R. Père Préfet apostolique d'envoyer des prêtres à Conani était à peine connue, que le projet de bâtir une église était déjà arrêté. Il fut décidé qu'une convocation des habitants se ferait afin d'en fixer l'emplacement. Au jour convenu, 50 hommes arrivent au lieu indiqué, armés de haches et de sabres d'abattis. L'emplacement est choisi, c'est sur le bord de la rivière, au milieu de la forêt. Les ouvriers se mettent aussitôt à l'œuvre et le soir le terrain est déblayé sur une assez vaste étendue; mais pour maintenir et comme pour garantir cette résolution, ce jour là même ils érigèrent le calvaire que nous devions solennellement bénir avant notre départ. Cette dernière cérémonie eut lieu le soir, au commencement de la nuit, en présence de presque toute la population du district. De grands feux, dont l'éclat se répandait au loin, avaient été allumés de chaque côté de la croix. Après le chant des litanies et une instruction en rapport avec la circonstance, eut lieu la bénédiction. Avant de se retirer, tout le peuple chanta dans sa langue et d'une voix émue une hymne dont les paroles rappelaient le Stabat Mater. Rien de plus touchant que cet accord unanime et cette manifestation de la foi en l'honneur du signe sacré de notre rédemption. Le souvenir de cette solennité que la croix leur rappellera, sera pour ces bons habitants, nous l'espérons, un encouragement pour supporter leurs peines et l'exil auquel ils se sont volontairement condamnés. — Le lendemain nous quittions Conani dans des circonstances que je crois devoir rappeler. Elles sont une démonstration de plus du caractère et des sentiments de ce peuple qu'il ne faut pas juger d'après les premières impressions et surtout d'après son origine. — A peine étions-nous montés dans l'embarcation qu'on nous avait désignée, que nous nous voyons suivis par les capitaines, par tous les hommes et par les jeunes gens. Tous voulaient nous accompagner jusqu'à la tapouye qui nous attendait au bas de la rivière. Une démonstration toute pacifique et fort délicate de la part de ces hommes avait été concertée d'avance. Notre embarcation fut littéralement envahie; il fallut des ordres réitérés des chefs pour limiter le nombre de ceux qui voulaient y monter, au risque de nous faire sombrer. Sur l'arrière du canot étaient les jeunes gens qui devaient chanter. L'un d'eux portait un tambour, un autre l'étendard de l'Esprit-Saint (c'est pour eux l'étendard national). Sur l'avant était le capitaine en chef et son collègue, l'excellent vieillard dont j'ai parlé. Dans une seconde embarcation se trouvait le troisième capitaine, marié le matin, ayant à ses côtés, debout comme lui, trois jeunes gens qui s'appuyaient sur l'épaule l'un de l'autre. Ils portaient également l'étendard du Saint-Esprit et étaient disposés à chanter en chœur. Une troisième embarcation était montée par la femme du capitaine en chef, avec ses enfants et d'autres femmes nouvellement mariées; chacune de ces embarcations

avait leurs pagayeurs. — Au signal donné on se mit en marche au milieu du bruit et des détonations d'armes à feu. Pendant ce temps les jeunes gens chantaient la Folia avec l'accompagnement accoutumé du tambour. Le tambour est ici très en vogue, on le construit sur les lieux mêmes; il a bien la forme de nos tambours de France; mais au lieu d'être en cuivre, il est en bois et d'une seule pièce. C'est un tronc d'arbre creusé, dont on ne laisse que la circonférence, qui n'a guère qu'un centimètre et demi d'épaisseur; il se termine aux deux extrémités par un cercle en bois qui sert à tendre et à retenir la peau de biche sur laquelle on frappe. Les sons de cet instrument sont un peu sourds, mais très-doux. Nous en avons vu dans toutes les églises, déposés religieusement sous l'autel du St Esprit, ils ne servent que dans les cérémonies religieuses. Il y en a d'autres pour les usages profanes. Nous étions donc en marche; mais au lieu de descendre la rivière, nous vîmes qu'on la remontait. Pendant ce temps les drapeaux s'agitaient, les tambours accompagnaient l'hymne au St Esprit chantée par les jeunes gens. On s'avança ainsi jusqu'au delà du lieu où s'élève la croix, puis on revint sur ses pas, pour remonter encore une seconde et troisième fois. C'était un simple salut à la croix. Après ces hommages rendus au signe de notre rédemption, les embarcations se laissèrent aller au courant de la rivière. Les femmes et les enfants qui qui étaient restés sur la rive nous firent leurs adieux auxquels nous ne pûmes répondre que par signes. Le devoir religieux accompli, notre capitaine en chef tira de sa boîte un violon qu'il portait avec lui. Il y avait à nos côtés d'autres instruments de musique et des musiciens dont nous ne soupçonnions pas la présence. Ce fut au milieu des symphonies de tout genre et très-bien exécutées que nous gagnâmes notre bateau. Tous les hommes qui nous avaient accompagnés montèrent avec nous sur le pont et entonnèrent dans leur langue le Salve Regina; c'était le dernier chant d'adieu et pour nous, le chant du départ. — Nous quittions Conani le 12 juin et nous arrivions le 16 à Cachipour. Ce district moins peuplé d'habitants que celui de Conani se trouve à 12 lieues de la mer. Nous mîmes deux jours et deux nuits pour franchir cette distance. Dans une certaine saison de l'année où l'abondance des pluies augmente le courant de la rivière, il ne faut pas moins de 8 jours pour parcourir l'espace qui s'étend de l'embouchure aux premières habitations. Jusque là on ne rencontre que terres basses et savanes noyées, entrecoupées de bosquets qui servent de retraite aux tigres (c'est le nom qu'on donne ici aux jaguars) et à d'autres animaux sauvages. La rivière elle-même est peuplée de Caïmans qui s'effrayant à notre approche, s'enfonçaient dans la vase où ils disparaissaient. Moins timides, les singes prenaient tranquillement leurs ébats sur les arbres qui bordent les deux rives. Nous en remarquâmes trois espèces: le Sapajou, le Titi ou Ouistiti et le Macaque. Nous entendions dans le lointain le grognement des singes hurleurs, plus sauvages et plus solitaires que ceux que je viens de nommer. Le singe est un gibier assez recherché parmi les Indiens portugais; avant de le préparer ils ont soin de le dépouiller de sa robe et d'enlever la tête. Les Indiens sauvages se contentent d'enlever seulement le poil de l'animal qu'ils plongent à cet effet dans de l'eau bouillante. Nous voulûmes un jour en manger par curiosité; la viande nous en a paru fort délicate, malgré la répugnance naturelle que nous éprouvions. — Cachipour a la même origine que les deux districts que nous venons de visiter. Cependant on y trouve plus d'indiens dont la race n'a eu aucun mélange avec les Portugais Brésiliens. Les mœurs et les usages des habitants sont les mêmes qu'à Mapa et à Conani; seulement le lieu où ils se sont réfugiés nous a paru malsain et mal choisi. Ils sont souvent visités par les fièvres et d'autres maladies qui les rendent impropres à de grands travaux. Les cases, échelonnées le long de la rivière, sont chétives et environnées de broussailles qui en rendent le séjour insupportable à cause de l'innombrable quantité de Macks ou maringouins qui s'y retirent. La piqure de cet insecte est vive et brûlante. La souffrance qui en résulte rend le sommeil impossible quand on ne peut s'en préserver. Logés dans le nouveau presbytère qui vient d'être construit à côté de l'église, nous y fûmes assaillis et piqués sans relâche par ce terrible ennemi. Nous fûmes obligés, pour éviter sa présence, de suspendre nos hamacs à la toiture et d'y monter à l'aide d'une échelle et encore nous ne réussîmes qu'à moitié à nous en garantir. Malgré les macks et d'autres inconvénients de plus d'un genre, notre petite mission eut les plus heureux résultats. Toute la population en profita. Ouassa, autre bourgade à une journée de Cachipour qui n'a que 40 habitants, fournit aussi son contingent. Nous eûmes la consolation de donner le Sacrement de mariage à ceux qui depuis plusieurs années vivaient unis en dehors des lois divines. Tous, un seul excepté, s'approchèrent du Sacrement de pénitence. La communion fut donnée aux personnes que nous jugeâmes suffisamment instruites. Le dernier jour nous avions une première Communion solennelle d'enfants, qui se termina par la rénovation des promesses du Baptême et la consécration à la Ste Vierge. Nous quittâmes Cachipour ce jour là même. — Notre mission était accomplie. Nous étions de retour à Cayenne dans les derniers jours de Juillet où nous eûmes la consolation de célébrer en famille la fête de notre Bienheureux Père. — Je suis, etc.

JHS

LETTRES DES SCOLASTIQUES DE LAVAL

aux PP. et FF. de ....

Nos RR. PP. et nos CC. CC. FF.

P. C.

1872 **II.** JUILLET

Europe. — France. — Paris. — Relations de plusieurs guérisons obtenues par l'intercession de nos Pères victimes de la Commune.

(Paris). Guérison d'Adelaïde Gain (racontée par elle-même). — Orpheline à 14 ans et n'ayant pas fait ma 1ère Communion, je fus admise à l'œuvre de la 1ère Communion dite de l'Enfant Jésus fondée par le R. P. Olivaint; j'eus le bonheur de recevoir de sa main Notre-Seigneur pour la première fois le 24 Septembre 1864. — Par une faveur particulière, après ma 1ère Communion, on me reçut à l'orphelinat des enfants délaissés, rue N. D. des champs 31, où je restai jusqu'à 21 ans. Après quelques années de séjour, je ressentis au mois de Janvier 1869 de forts malaises, un mal de genou se déclara: je ne marchais qu'en traînant jusqu'au mois de Mars suivant, où je fus obligée de m'arrêter. — Je souffrais alors des douleurs aigües, il se faisait dans le genou un travail affreux, il devint très-enflé et si douloureux que tout mouvement était impossible, le contact même des couvertures était intolérable, il fallait un cerceau, l'inaction était complète; on me fit toutes sortes de traitements, on me mit le feu au genou jusqu'à cinq fois, les cautères, les visicatoires, les incisions, rien ne me fut épargné; ma faiblesse augmentait toujours. Je souffrais de grandes douleurs d'entrailles et des douleurs de côté: on déclara une péritonite, (le médecin qui m'a soignée a fait un rapport très circonstancié) l'état général de ma santé devint plus grave, on me levait seulement quelques heures sur un fauteuil; il survint des vomissements de sang: et je fus administrée le 8 juillet 1871. — Cependant depuis le massacre de la rue Haxo, j'avais prié le R. P. Olivaint de me guérir, j'avais confiance que je serais exaucée parceque j'étais une enfant de sa chère œuvre de la 1ère Communion. — Je commençai une neuvaine et une deuxième, puis encore une troisième, jusqu'à cinq: sans m'en douter, cette cinquième finissait le 24 Juillet 1871, elle coïncidait avec la translation des corps des RR. Pères du cimetière à l'église du Jésus: on me proposa de m'y porter en voiture; quand j'arrivai, la personne qui avait la bonté de me porter m'appuya sur le pied du cercueil du R. P. Olivaint: je fus émue, tressaillante, je me sentis guérie. Je demandai que l'on me mît à terre; on n'osait pas. J'insistai, refusant tout appui et je marchai jusqu'à l'église. Je me mis à genoux sur un prie-Dieu, mais alors il se passa je ne sais quoi en moi, on me fit asseoir, et pendant quelques minutes je fus tout agitée, la sueur me couvrit tout le visage, j'étais rouge et tremblante.

Le cercueil du P. Olivaint fut apporté; en le voyant, je me mis à genoux par terre, sans appui, et restai plus de cinq minutes dans le calme le plus profond, plus de souffrance, aucune douleur, ni dans le genou, ni dans les entrailles. Je me levai pour aller jeter de l'eau bénite sur les corps;

je fis le tour de l'église, j'allai au parloir des Pères et retournai à pied rue N. D. des champs 31 (dix minutes de chemin). J'ai fait 9 jours la course à pied, pour aller rendre grâce de ma guérison. ——— Je ne suis pas forte de constitution, mais j'affirme que je ne me ressens plus de mon genou, mes entrailles me laissent quelques malaises, mais je n'ai pas été alitée depuis; tandis que je n'avais pas quitté l'infirmerie, sans marcher depuis plus de deux ans. ——— Oui, c'est le R. P. Olivaint qui m'a guérie; je serais une ingrate de ne pas le reconnaître et de ne pas l'affirmer . . . . . . Adélaïde Gain. ——— Le récit d'Adélaïde Gain est vrai, nous l'attestons de grand cœur. J. Delmas, Directrice de l'orph., 25 Xbre 1871.

Relation de la guérison de Mlle Pauline Letraistre du Tréport.

Mlle Pauline Letraistre, demeurant au Tréport, âgée de 48 ans, a toujours eu une très-mauvaise santé. Dès l'age de 8 ans, elle était atteinte de la maladie de la moëlle épinière. ——— Depuis 20 ans, elle était constamment malade, souvent alitée, ne pouvant absolument pas marcher, obligée de subir les traitements les plus douloureux et les plus énergiques. ——— Il y a une quinzaine d'années environ, elle a été guérie spontanément, et l'on peut dire miraculeusement de vomissements continuels, qui duraient depuis 18 mois, sans qu'aucun remède ait pu les calmer. ——— Dans ces neuf dernières années surtout, son état avait empiré au point que, dans ce laps de temps, elle n'avait pu que très-rarement faire quelques pas dans sa chambre, avec l'aide de deux personnes et le soutien de ses deux béquilles, elle se traînait l'espace d'une minute, puis retombait anéantie; alors elle se remettait au lit pour être 4, 6 mois et plus sans pouvoir recommencer cet essai. ——— Elle avait aussi une maladie de cœur fort grave. Plusieurs fois elle a eu des accès de fièvre pernicieuse. D'autres crises avec douleurs intolérables reconnues très-dangereuses, se multipliaient depuis plusieurs années. ——— Il y a environ 3 mois, elle voulut absolument essayer de marcher avec ses béquilles et l'aide de deux personnes, mais cela lui fut impossible, elle retomba sans mouvement. Désolée, malgré l'énergie de son caractère qui l'a soutenue jusqu'ici, elle crut qu'elle ne pourrait plus jamais marcher: elle pressa de questions à ce sujet, un médecin de Paris très-connu, M. Casalès, alors au Tréport, qui la soignait, depuis plusieurs années, de concert avec un autre médecin. M. Casalès fut obligé de répondre: Hélas! je ne puis vous dire que vous marcherez!!!

Mlle Pauline comprit une fois de plus qu'aucun moyen ne lui réussirait. Entendant parler de guérisons miraculeuses obtenues par l'intercession du R. P. Olivaint, un des Martyrs de la Commune, elle résolut de lui faire une neuvaine. "Mais, dit-elle, je n'y mettais pas d'empressement, j'en avais tant fait!" Elle la commença le 26 Septembre 1871. "J'engageai, dit-elle, un grand nombre de personnes à s'unir à moi, et je me trouvai bientôt tellement portée à faire cette neuvaine, que je priais le jour et la nuit sans me fatiguer." Les premiers jours il y eut du mieux, mais le huitième les souffrances augmentèrent; sa confiance n'en fut pourtant pas ébranlée, et elle voulut le 9me jour de la neuvaine, aller entendre la Messe à l'église qui est située sur une falaise fort élevée. On eut grand'peine à la descendre de voiture, et malgré son courage, elle fut contrainte de se laisser tomber sur les premières chaises du bas de l'église, ne pouvant absolument plus se soutenir. Laissons-là raconter elle-même sa guérison. "Monsieur le Curé avait eu la bonté de promettre qu'il m'apporterait le Bon-Dieu au bas de l'église. La Messe commence; mais elle était à peine à moitié, qu'une pensée s'empare de mon esprit: je me dis: je ne veux pas que le Bon Dieu se dérange, je veux aller le trouver. Je prends mes béquilles, on arrive pour m'aider, je monte vers la chapelle de la Ste Vierge, où l'on disait la Messe; au moment de la Consécration, je me mets à genoux, je monte avec mes béquilles pour recevoir la Ste Communion, et après mon action de grâces, je suis descendue au bas de l'église sans peine et presque sans me soutenir sur mes béquilles; je sentais que j'étais guérie, et si je n'avais eu peur de tomber devant tout le monde et dans l'église, je les aurais mises sous mon bras pour retourner à la voiture. Arrivée à la maison, j'ai jeté mes béquilles à terre, et j'ai marché, et depuis lors, je marche." Elle sortit sur le quai, et chacun de s'extasier, de s'écrier: "C'est merveilleux"!! ——— Mlle Pauline Letraistre qui avait désiré obtenir par cette neuvaine de pouvoir marcher pour aller à l'église, visiter les malades et vaquer à son commerce, consentait volontiers à toujours souffrir, si telle était la volonté de Dieu. Dieu l'avait exaucée; car elle marchait, et ses souffrances étaient grandement diminuées sans avoir complètement cessé. On commença aussitôt une seconde neuvaine en action de grâces et pour demander le rétablissement complet de sa santé.

(13 Octobre). Le dernier jour de cette neuvaine, Mlle Pauline alla à pied à la Messe, en revint, fit plusieurs visites pieuses, ses souffrances cessèrent, son sommeil devint très-bon. Cet heureux état continue, Mlle Pauline vaque à toutes ses occupations; chacun s'étonne de sa résurrection et crie au miracle, on vient des alentours pour s'assurer de ce fait merveilleux. ——— Paris ce 4 Novembre 1871.

Lettre du médecin. ——— Madame, ... Vous me faites l'honneur de m'écrire pour me demander quelle

était la nature de la maladie de Mlle Pauline, quels en étaient les progrès et quel est l'état actuel. — Je vais m'efforcer, Madame, de satisfaire à vos questions. — L'opinion des médecins, qui, à diverses périodes de la maladie ont été appelés auprès de Mlle Pauline Letraistre, n'a pas toujours été la même, et la nature de l'affection n'a pas été déterminée dès le principe. Elle avait le caractère d'une paralysie des membres inférieurs, et dans l'origine on a craint une maladie organique de la moëlle épinière; plus tard, cette idée s'est modifiée, et les divers confrères qui l'ont vue dans ces dernières années, se sont généralement accordés à admettre une affection que l'on désigne sous le nom d'atonie locomotrice. Cette maladie avait présenté des phases diverses et subi des variations remarquables. Sous l'influence de certaines médications, elle paraissait quelquefois s'améliorer au point de faire pressentir une guérison. La malade qui gisait étendue sur un lit sans pouvoir faire d'autre mouvement que ceux de lever difficilement les jambes et se retourner avec peine, arrivait à pouvoir se lever et se servir de béquilles pour parcourir ses appartements; mais bientôt survenait une affection intercurrente qui forçait la malade à reprendre son lit, et l'on perdait en quelques semaines le bénéfice de plusieurs mois de traitements. — L'an dernier l'affection s'était compliquée d'une faiblesse qui me donna les plus sérieuses inquiétudes: toutefois une médication stimulante remonta l'organisme, lui rendit son énergie et son impressionabilité, mais sans apporter de changement ni d'amélioration à la forme paralytique de la maladie. — Aujourd'hui Mlle Pauline se lève, marche, se promène dans les rues, et bien que la santé générale laisse à désirer, ne parait plus se sentir de la maladie qui l'a tenue plusieurs années étendue sur un lit.

Tel est, Madame, le sommaire très-abrégé des faits aussi exacts que possible que vous me demandez de vous raconter. La guérison aussi rapide qu'inespérée de Mlle Pauline est très-certainement un fait des plus remarquables, quelle que soit l'interprétation qu'on veuille lui donner: et sur ce point, je vous demande la permission de réserver absolument mon appréciation; mais je n'hésite pas à reconnaître que la guérison s'est produite au moment où aucune médication n'était pratiquée. — Veuillez, Madame, agréer, ect.

Nous avons entre les mains une autre relation de la guérison de Mlle Letraistre écrite par M. le Curé du Trép. et, pour éviter des redites, nous nous contenterons d'en publier l'extrait suivant: Il y a plus d'un mois, apprenant que M. le Docteur Leconte, médecin ordinaire de Mlle Letraistre, se trouvait chez son ancienne cliente; comme je désirais me rencontrer avec ce Monsieur qui jouit d'une excellente réputation dans ce canton où il a été nommé membre du conseil général, je me rendis chez Mlle Letraistre et demandai au médecin s'il attribuait la guérison de sa maladie à l'efficacité de ses remèdes? Il me répondit en présence de sa femme et de Mlle Letraistre, qu'une semblable pensée ne lui pouvait venir... qu'il avait toujours cru à l'efficacité de la prière et que cette guérison ne pouvait que le confirmer de plus en plus dans sa croyance. — On le voit, je dis avec une grande simplicité ce que je sais, ce que je connais touchant la guérison extraordinaire de Mlle Letraistre. Et je l'affirme comme Curé du Tréport où j'exerce le St Ministère depuis plus de cinq ans. — Le Tréport, ce 26 Février 1872 Mignignon

Guérison d'un élève du collège de Katwijck, dirigé par nos Pères de la province de Hollande. — Lettre du F. Lecocq d'Armandville. — Katwijck, 9 Novembre 1871. — Je vous annonce une grande joie, mon R. Père! le Bon Dieu a daigné glorifier nos chers martyrs de Paris dans notre petit pays: Voici comment le fait s'est passé. — Un jeune enfant de la 3e division, (la dernière) âgé de 9 ans, était tombé malade; dès le début de la maladie, le médecin la déclara sérieuse et de nature à mettre la vie de l'enfant en danger. C'était une inflammation des intestins. Le R. P. Recteur écrit aux parents que leur enfant est sérieusement malade, mais qu'il n'y a pas encore de danger. L'enfant était dévoré par une fièvre ardente, et souffrait beaucoup des entrailles: une crise était imminente. Mardi matin 24 Octobre, elle se déclara. Tout à coup l'enfant pâlit, entre en convulsions et les yeux lui sortent de la tête; le F. infirmier, croyant qu'il va passer, court au Père Recteur, qui le fait administrer et lui donne la première Communion en viatique; le médecin appelé en toute hâte, déclare qu'une perforation des intestins a eu lieu et que l'enfant est perdu. Déjà il a l'air d'un moribond, ses yeux s'éteignent, ses lèvres sont livides, ses mains et ses pieds glacés et tout le corps couvert d'une sueur froide et visqueuse; des vomissements fréquents de matières fécales achèvent d'épuiser le malade. — Le médecin vient une 2ème fois, avertit la mère de l'enfant de s'attendre à tout, qu'il ne lui reste plus le moindre espoir. Pour moi, voyant l'art se déclarer impuissant, je résolus de m'adresser au Souverain Médecin, et de lui demander la guérison de l'enfant par l'intercession des 5 Pères qui avaient donné leur vie pour son amour. — Grâce à votre grande bonté pour moi, j'étais en possession des reliques des PP. Olivaint, Ducoudray, Caubert et de Bengy. Vers 3 heures, je me rendis, chargé de mon pieux trésor, auprès de l'enfant, il avait l'air mourant: j'essaie en vain de lui tâter le pouls, il est insensible; je lui parle de nos Martyrs, tâchant de lui inspirer

un peu de confiance, et je lui suspends les reliques au cou. A 6 heures je retourne et j'invite la mère à s'unir à moi pour faire une neuvaine en l'honneur des cinq Pères martyrs: nous dirons chaque jour 5 Pater, 5 Ave et 5 Gloria Patri. — L'intention principale de ma neuvaine n'était pas la guérison de l'enfant, mais la glorification de nos martyrs, par cette guérison: aussi n'y ajoutais-je pas la clause «si c'est pour son plus grand bien»; mais celle-ci: «Mon Dieu, si il lui est plus salutaire de mourir jeune, donnez-lui dans un mois une autre maladie, mais glorifiez vos serviteurs en le guérissant de celle-ci.» — Cependant on faisait aussi des neuvaines en l'honneur du Cœur Immaculé de Marie et de S.t Ignace, on avait donné de l'eau de Lourdes et de l'eau de S.t Ignace. Pour moi, je voulais avant tout qu'il fut clair et évident que la guérison serait due à la seule intercession des Pères, et comme signe que ce miracle viendrait d'eux seuls, je convins avec nos Martyrs que lorsque l'enfant serait au plus mal, il se produirait d'abord un changement subit dans son état, puis tout irait de façon qu'il fut hors de danger le dernier jour de la neuvaine. Tout est arrivé comme je le désirais; en effet, le mardi soir 24 Octobre, on nous annonce pendant la récréation que le malade touchait à sa dernière heure, qu'on avait déjà récité les prières des agonisants et donné l'indulgence plénière. Le médecin, venu un peu plus tard, affirme que l'enfant est mourant et ne verra pas le lendemain. A 10 h ½ du soir, les dernières nouvelles portaient qu'il serait mort avant minuit. Cependant je ne perdais pas confiance, j'invoquais les martyrs, je suppliais le Bon Dieu de les glorifier. Je fus exaucé. Le lendemain matin de bonne heure, on vient m'annoncer, que non seulement l'enfant n'est pas mort, mais qu'au contraire il est mieux que la veille. Le médecin lui-même n'en revenait pas. Il a déclaré plus tard n'avoir jamais vu, depuis 30 ans de pratique, quelqu'un aussi près de la mort que l'avait été cet enfant. J'étais si convaincu d'être exaucé que j'ai marqué chaque jour, après avoir visité l'enfant, ce que j'avais vu et entendu du médecin, du préfet de santé et des infirmiers. Le mercredi matin donc, je visite l'enfant à 11 h., il est couché sur le côté, et dort assez tranquillement, la respiration est beaucoup plus libre et plus régulière que la veille: à 3 h. j'applique les reliques du P. Olivaint et du P. Ducoudray sur les joues, les lèvres et le ventre du malade; il se réveille et demande très-distinctement ce que je fais; je le lui explique, il prend les reliques, les baise dévotement et attache le reliquaire à la ceinture de sa robe de nuit: C'était le père de l'enfant qui m'avait demandé de vouloir bien faire toucher les reliques à son fils. Le soir, le médecin est étonné du changement qui s'est déjà produit. Cependant il ne peut croire à une guérison, la maladie était mortelle, et malgré ce mieux il persiste à regarder l'enfant comme perdu. — La nuit du mercredi au jeudi fut très-bonne, sommeil calme. Mercredi soir j'avais demandé et obtenu la permission de communier le lendemain en l'honneur des 5 Pères. Le R. P. Recteur commence lui-même une neuvaine et fait allumer cinq cierges. Vendredi, le mieux continue toujours, je suis au 4.me jour de ma neuvaine. Samedi, dans la soirée, forte fièvre. Lundi, le médecin déclare qu'il y a encore lieu de craindre. La nuit de dimanche à lundi avait été très-agitée; ma confiance se maintenait toujours, une voix intérieure chantait continuellement: "non confundar in aeternum"; j'éprouvai en même temps je ne sais quoi de dilaté et de joyeux dont je ne me rendais pas compte, cela m'a duré depuis le lundi jusqu'au mercredi. Mardi 31 Octobre, veille du dernier jour de ma neuvaine, nouvelle crise, vomissements de matières fécales, nouvelles alarmes. Cependant "non cofundar in aeternum, ma neuvaine devait finir le lendemain, celle du R. P. Recteur le jeudi suivant. Mercredi matin, j'annonce au père de l'enfant, venu en toute hâte à la nouvelle de la rechûte, que nous touchions au dénoûment, et que tout allait être décidé, il partagea mes espérances et ne fut point trompé; le petit malade alla encore très-mal jusqu'à 8 h ½ ou 9 h. du soir, lorsque tout-à-coup il se produisit dans son état un changement si brusque et si complet que le F. infirmier, n'en revenait pas; l'enfant dit lui-même: «je me trouve beaucoup mieux»; et comme le Frère qui lui conseille de profiter de ce mieux pour dormir: «Non, reprit-il, causons d'abord un peu ensemble», et il se met à causer pendant une ½ heure avec une facilité et une clarté d'esprit étonnante, après quoi il s'est endormi d'un sommeil profond et tranquille. — Le lendemain finissait la neuvaine du R. P. Recteur; le malade était méconnaissable, sa figure jusque là pâle et défaite est maintenant souriante et reposée, la fièvre a disparu, le médecin est dans l'enthousiasme, l'enfant est sauvé. — Je commence une autre neuvaine pour obtenir que le miracle soit plus éclatant encore, de manière à crever les yeux au médecin lui-même, qui est protestant orthodoxe. Le lendemain, le R. P. Recteur en commence une autre aussi et fait allumer 5 cierges. Depuis ce jour, Auguste va de mieux en mieux, il se lève chaque jour, les forces commencent à revenir, il tient beaucoup à ses reliques qu'il vénère très-souvent: j'ai appris par le F. infirmier, que la nuit, quand il souffrait, il ouvrait le reliquaire, prenait les reliques et les faisait toucher aux membres malades. — Que le Bon Dieu est bon d'avoir voulu glorifier nos chers martyrs dans notre pays!

Autre lettre du même. — Katwijck, 8 Février 1872. — Le petit élève dont je vous ai parlé dans une lettre précédente, se porte à merveille: cependant depuis que je vous ai écrit il a été encore deux fois dans un état qui inquiétait fort le médecin. Voici un fait qui m'a surtout frappé.

Un jour que l'enfant se trouvait très-bien, le médecin vantait la puissance de la nature et la vertu des remèdes ; or voilà que le lendemain le malade eut une crise qui le mit dans un état désespérant, comme si le Bon Dieu voulait donner à entendre au médecin, qu'il ne se laisse pas ravir la gloire qui lui est due. Cependant je continuais toujours mes neuvaines ; la cinquième devait finir 2 ou 3 jours après cette dernière crise. A la fin de cette neuvaine, l'enfant se trouve tout à coup tellement hors de danger qu'il n'y avait plus la moindre rechute à craindre. Depuis ce temps ce mieux a continué et maintenant il suit les classes comme si rien n'était arrivé.

Guérison du jeune André des Rotours, racontée par le Baron et la Baronne des Rotours.

(Paris). Le Bon Dieu nous a donné notre plus jeune fils le mercredi saint, 16 avril 1862 ; il a reçu le baptême le jeudi saint. Nous lui avons donné les noms de Marie, Prosper, André. Sa santé était excellente, doux, simple, très-gai, d'une piété ferme plutôt que tendre ; il se développait rapidement, lorsqu'au cours de l'année 1871, survinrent quelques raideurs articulaires qui furent attribuées à de simples rhumatismes. C'était le premier indice, méconnu par des médecins de campagne, de la grave maladie qui devait éclater en février 1872, et atteindre son paroxisme le 27 Avril.

L'enfant fut confié aux soins du Docteur Bouchut, médecin de l'hôpital des enfants. L'application de plaques métalliques dissipa pendant quelques jours l'immobilité intermittente des bras et des jambes ; mais ce moyen empirique s'usa bientôt. Le principe du mal fut combattu par le brômure de potassium, ce médicament ne produisit aucun effet : les accidents des bras et des jambes se multiplièrent ; des mouvements tétaniques survinrent. Le 13 Mars, le sirop de Belladone fut substitué au brômure de potassium ; des bains de Barèges, puis de sel de Pennès furent prescrits. Le 16 Mars, l'enfant prend le lit pour ne plus le quitter jusqu'au samedi 30 Mars. Les contractions s'emparent de lui à son réveil et ne cessent que le soir vers 8 heures ; quelquefois les deux jambes sont frappées d'immobilité en même temps que les deux bras. Les applications de cuivre ont un bon résultat pour les mouvements tétaniques des pieds et des mains ; mais jamais, si ce n'est pendant quelques minutes dans le bain, la contraction ne cesse. Le Docteur recourt à une purgation pour dégager, dit-il, les enveloppes de la moëlle. Il dilate la pupille de l'œil à l'aide d'une pommade de sulfate d'atropine, et il y reconnait l'existence d'une congestion. Il emploie tous les deux jours comme révulsifs des demi-bains de sel de Pennès à 40 degrés. Le mal persiste. ——— Le 30 Mars, le sirop de Belladone est abandonné ; le Docteur Bouchut prescrit l'hydrate de chloral (5 grammes dans 150 grammes de sirop de groseilles) l'enfant devait en prendre deux cuillerées à bouche par jour. Sous l'influence de ce médicament une amélioration de quelques jours est obtenue : le 6 Avril, le mal reprend avec une nouvelle violence ; le visage d'André se couvre par moments de plaques écarlates. Le 9 Avril, l'enfant perd la vue pendant une heure ; la privation de la vue est complète. Le lendemain dans la journée, perte de l'ouie pendant un quart d'heure : la dose de chloral est augmentée en présence de cette aggravation du mal (2 grammes ½ par jour). Le vendredi 12 Avril vers 8 heures du soir, survient une crise d'une extrême violence pendant laquelle nous avons craint que le sacrifice de notre enfant nous fut demandé par le Bon Dieu ; dans ses mouvements convulsifs l'enfant se briserait s'il n'était entouré d'oreillers ; sans pouvoir se contenir il frappe sans cesse autour de lui. "Eloignez-vous, dit-il, je vous ferai mal, c'est plus fort que moi." D'affreuses palpitations de cœur l'oppressent. Pendant une courte prière le pauvre petit malade porte plusieurs fois ses regards sur le Crucifix ; il avait vainement tenté de faire le signe de la Croix. Cette horrible crise dura 2 heures ; quand le Docteur, si impatiemment attendu, arriva, André était endormi. Dans cette visite, la préoccupation du médecin fut manifeste. Il suspendit le chloral et prescrivit l'Assa-fœtida et des bains de tilleul. ——— Le 13 et le 14 Avril, des bandes de sinapismes sont appliquées des deux côtés de la colonne vertébrale, aucune amélioration ne fut obtenue, et le Docteur nous disait : "Vous avez la mauvaise chance d'avoir là une maladie exceptionelle, à un degré de gravité exceptionnel." Le sommeil était troublé par des rêves pénibles. Pour combattre les contractures permanentes, l'amaurose et la surdité intermittentes, accidents que le médecin attribuait à une congestion de la moëlle épinière, un vesicatoire volant fut posé sur la colonne vertébrale dans toute sa longueur. Le 15 Avril on employa un nouveau remède et sans plus de succès : le sulfate de quinine. ——— Nous étions profondément inquiets et malheureux ; nous courumes à N. Dame des Victoires ; nous demandâmes une Messe pour cette guérison dont l'espoir semblait se perdre. Nous recommandâmes ce cher enfant aux prières du Carmel. La Mère de la Présentation nous proposa alors une neuvaine de prières : un Pater, un Ave et trois fois l'invocation suivante appliquée aux cinq Pères Jésuites martyrs de la Commune : « Bienheureux martyrs de Jésus, priez pour nous." ——— Le dimanche 21 Avril, un second vésicatoire fut posé le long de la colonne vertébrale ; ce remède échoua comme tous les autres. La neuvaine commença le mardi 23 Avril ; elle était faite avec nous par quelques jeunes prêtres qui avaient catéchisé nos enfants, des catéchistes actuels du Séminaire de St. Sulpice, la communauté de l'Abbaye-aux-bois, deux autres maisons de la Congrégation

de Notre-Dame, le Sacré-Cœur, de pieux parents et amis. La Mère de la Présentation avait bien voulu engager dans cette Ste ligue de prières non seulement la maison de la rue d'Enfer, mais trois autres monastères de l'Ordre. —— André faisait la neuvaine avec beaucoup de piété et de recueillement; son état s'aggravait encore; ses jambes se refusaient absolument à le porter; on ne pouvait le sortir du bain sans qu'il ne s'affaissât sur lui-même. "Je m'écroule," disait-il. En le remuant on déterminait presque toujours la cécité ou la surdité. Le 25, au sulfate de quinine on substitue l'emploi de la Belladone sous forme de pilules. —— Le samedi 27, le Docteur voulut que l'enfant fut posé debout devant lui; il fit un appel énergique à sa volonté; mais à plusieurs reprises, André s'affaissa. « C'est le développement de la maladie," nous déclara le Docteur. Il partit visiblement occupé. —— Les évacuations étaient supprimées depuis trois jours; et des maux de tête très-violents nous faisaient craindre une crise. —— Cependant la confiance d'André dans la neuvaine était si ferme que, dans la journée du samedi 27, il parlait de l'ex-voto qu'il faudrait mettre en action de grâces, s'il obtenait sa guérison. Le lendemain dimanche une Messe devait être dite pour ce cher enfant à l'autel des Martyrs du Jésus, (Rue de Sèvres, 35) par M. l'abbé Lefèvre, jeune prêtre attaché à l'Ecole Fénélon, qui, séminariste, avait été chef du catéchisme de 1re Communion de notre fils aîné. André nous demanda à être porté à cette Messe. « Quand je ne verrais pas, que je n'entendrais pas, quand mes bras et mes jambes seraient immobiles, il faudrait m'y porter, dit-il». —— Il fut un instant question d'ajourner l'accomplissement de son pieux désir jusqu'à la Messe du dernier jour de la neuvaine, le mercredi 1er Mai. "Mais c'est dimanche demain, reprit l'enfant, j'aurai ma Messe du Dimanche; et si je suis guéri, je servirai mercredi la Messe d'action de grâces." —— La nuit du 27 au 28 fut comme les autres troublée par des cauchemars. A 5 heures du matin le dimanche 28, André se réveille, et selon son habitude pendant toute sa maladie, il fait aussitôt sa prière; une de ses jambes se contracte immédiatement. —— A 7 heures, on l'habille étendu sur son lit. A grand'peine on le transporte en voiture à la chapelle du Jésus. Il entre couché sur les bras; son visage est pâle et porte l'empreinte de sa cruelle maladie. Les jambes enveloppées dans une couverture, il est déposé sur deux chaises devant les tombes des cinq Pères; ses pieds reposent sur un coussin. Nous nous plaçons à sa droite et à sa gauche. — Un peu plus loin notre fille mariée. — Derrière le malade une pieuse cousine, la Vtesse de Viart, éprouvée par de grands malheurs, et notre vénéré beau-père et père, M. Pirot de Chezelles, conseiller honoraire de la Cour de Cassation. —— C'était le moment de l'Elévation de la Messe de 7h ½. André incline la tête: ses jambes restent immobiles. La Ste Communion est apportée tout près de lui; il tente de faire un mouvement. Il ne peut réussir à plier ses jambes étendues. ——

La Messe de 8 heures commence, servie par notre fils Jules. Cet enfant de 12 ans, qui a fait sa première Communion depuis 2 ans déjà, avait la même confiance que son frère dans le succès de la neuvaine. —— Pendant les prières dites au bas de l'autel, rien dans l'attitude, rien sur le visage d'André ne faisait pressentir ce qui allait se passer. Il répétait tout bas, très-simplement, avec un grand calme, le Pater, l'Ave, et la triple invocation de sa neuvaine. —— Le prêtre monte à l'autel, il le baise, et il ressent une impression très-vive, très-profonde, — que nous n'avons connue que plus tard, — en disant ces paroles: « *Oramus te, Domine, per merita sanctorum tuorum quorum reliquiæ hic sunt.* » —— A ce moment André nous dit: « Mes jambes ne sont plus prises ». Il écarte doucement sa couverture, et il se lève, ... Nous tendons les mains pour le soutenir. — « Non, je puis bien me tenir, nous dit-il, je suis guéri ». Un instant il se tint ferme sur ses jambes, puis il s'agenouille; il était guéri!

Très-émus, n'osant pas croire encore à la grâce immense qui nous est accordée, nous disons bientôt à l'enfant: « Pas d'imprudence! »... Et sur notre invitation, très-docilement, immédiatement il se remet debout, puis il s'asseoit. Et comme on l'engageait à s'étendre de nouveau: « Oh non! reprit-il, je suis guéri. » Au Sanctus, à l'Elévation, à la Communion, il se lève et s'agenouille sans effort, sans aucune gêne, sans aucune faiblesse. La Messe s'achève au milieu de la vive émotion des assistants. Le prêtre la partage, quand à l'Orate fratres, à la Communion, il voit André debout ou agenouillé. Jules, le petit servant de Messe, ne paraît nullement étonné. Sans connaître les détails du grand évènement, il dit au prêtre dans la sacristie: « André est guéri. » Après un quart d'heure d'action de grâces pour la Ste Communion que nous avions faite en famille, et pour la guérison instantanée que nous venions d'obtenir, nous nous disposons à quitter la chapelle. André nous précède, et, craignant qu'on ne veuille le soutenir, il sort en courant. Sur son gai visage, la pâleur a fait place aux couleurs brillantes de la santé; aucune trace de souffrance ne restent sur ses traits qui ne paraissent plus même amaigris: il a soudainement recouvré toute l'agilité qu'il avait avant sa maladie. —— Sans transition, sans convalescence, la santé et la force lui ont été rendues dans leur plénitude. Ses pieds, qui depuis 3 semaines n'avaient pu se poser, ne ressentent aucun engourdissement. Une heure auparavant si gravement malade, si affaissé, si brisé ou si raide, après avoir passé un mois de suite dans son lit, après avoir subi un traitement si énergique, il n'éprouve

ni étourdissement, ni étonnement. —— On nous suit à la sortie de la chapelle; on nous entoure dans la rue. Le visage de notre vénéré beau père et père est inondé de larmes. —— C'est en courant aussi que notre enfant rentre dans la cour de la maison que nous habitons, et dans notre appartement les domestiques le regardent tout pâles d'émotion. —— André passe une partie de cette journée bénie entre toutes nos journées, à courir, à sauter, à jouer dans notre jardin. Il fait deux parties de croket avec son frère, sa sœur et une amie de celle-ci, Marie Thérèse Debonnefoy de Montbazin. —— On le surprend faisant de la gymnastique, suspendu au trapèze. Quand nous lui disons de se reposer, il nous répond: "Pourquoi? puisque je suis guéri; vous ne croyez pas au miracle." Et quelquefois il ajoutait avec une douce malice: "Prenez garde, si vous ne croyez pas au miracle, il s'en ira." —— Quand par obéissance il s'asseoit et s'étend même un peu, il lit dans un livre d'historiettes intitulé: "Les exilés de la forêt". —— Les fonctions intérieures, supprimées depuis 4 jours, se rétablissent. —— Vers 4 heures, nous revenons au Jésu avec notre cher guéri. Il monte lestement deux étages pour se rendre à la chambre où sont conservés les vêtements des cinq Pères massacrés sous la Commune, des objets qui leur ont servi ou appartenu. Il assiste au salut de 5 heures avec un grand recueillement, insistant pour l'entendre tout entier à genoux, ne s'asseyant que par obéissance. Il revient à pied. ——

Le soir, un vicaire de St. Sulpice, M. l'Abbé Vasseur, averti de la grande nouvelle, vient embrasser son petit pénitent. Il lui donne les Scapulaires du Carmel et de l'Immaculée Conception. — André est tout joyeux de les recevoir... Il les avait demandé plusieurs fois pendant sa maladie. Avec lui son grand-père reçoit cette double livrée de la Ste. Vierge. —— Le sommeil de la nuit suivante est profond et calme. Le 29, en se réveillant à 7 heures, l'enfant ne ressent aucun malaise, aucune fatigue. Il se lève, et avant 9 heures il prend une leçon. Il a repris ses travaux, comme ses jeux, sa vie ordinaire. —— Vers 4 heures, le docteur Bouchut vient faire sa visite; son malade de l'avant veille court au devant de lui avec une robuste apparence de santé. Le médecin en apprenant qu'aucun accident n'est survenu depuis plus de 30 heures, déclare que le principe du mal n'existe plus. Sur notre récit, il admet que ce résultat dont il se montre sincèrement joyeux, s'est produit à la chapelle du Jésu. Il ne fait plus aucune prescription. Il interdit même toute espèce de remède intérieur ou extérieur. Il paraît vivement frappé du contraste entre l'état actuel et celui qu'il a constaté le samedi 27. Et, quand nous lui parlons des inquiétudes que nous éprouvions, il nous fait une sympathique réponse qui ravive encore notre reconnaissance envers le Bon Dieu: "Je comprends bien que vous fussiez inquiets. Je pensais bien souvent à votre pauvre enfant." —— Le mercredi 1er Mai, dernier jour de la neuvaine, la Messe de 7h. ½ dite à l'autel des Martyrs par le R.P. Bazin, était servie par nos deux fils, Jules et André. —— Le jeudi 2 Mai, dans la journée, le médecin revint pour s'assurer de la persistance de la guérison. Il ne trouva pas André qui faisait une grande promenade. Il interdit de nouveau toute médication. —— Le temps, qui était beau depuis quelques jours, changea tout à coup. L'humidité, le vent, la pluie, les imprudences même de l'ex-malade ne portèrent aucune atteinte à la guérison. L'enfant s'échauffa en bêchant dans le jardin: il se refroidit et s'enrhuma, sans éprouver le plus léger ressentiment de sa longue et tenace maladie. — Elle a été d'un seul coup, en un seul instant, déracinée le dimanche 28 Avril à 8h. ¼ du matin. —— Telle a été l'opinion du médecin après un dernier examen d'André le mercredi 8 mai. En nous félicitant de nouveau de l'heureux et subit dénouement de la maladie, au plus fort de son développement, dans sa plus grande gravité, il nous a assurés qu'il ne subsistait même plus de prédisposition au retour du mal. Non seulement il n'a prescrit aucun remède, mais il n'a conseillé aucun régime d'Eaux ou autres, aucune précaution à prendre. C'est la guérison la plus radicale comme la plus soudaine. —— Par une lettre en date de mercredi soir 8 mai, nous avons demandé à l'honorable docteur Bouchut de vouloir bien certifier par écrit la nature de la maladie, sa guérison, l'état du samedi 27 et celui qu'il a constaté le lundi 29. Voici la réponse que nous avons reçue de M. le docteur Bouchut le lundi soir 13 Mai.

Monsieur, ... Comme j'ai eu l'honneur de vous le dire en donnant des soins à votre cher enfant, sa maladie était une affection nerveuse que l'on appelle contracture des extrémités ou tétanie. Elle durait depuis 2 mois, et elle avait produit un affaissement considérable avec amaurose et surdité intermittentes, ce qui rendait la situation très-périlleuse. J'ai été aussi heureux que vous de la voir disparaître en quelques heures sans laisser de traces, et en permettant un retour complet à la santé.

Agréez, Monsieur, l'expression de mes sentiments dévoués..... Bouchut. —— L'état d'André dans les jours qui se sont écoulés depuis le dernier examen du médecin confirme surabondamment les constatations de la science. Accidentellement exposé au froid, à une pluie torrentielle, à la fatigue, il s'est maintenu dans la plénitude de santé qui lui a été instantanément rendue le dimanche 28 Avril devant les tombes du R.P. Olivaint et de ses 4 compagnons. — Il a été guéri là. Dans notre conviction intime il a été guéri par Dieu seul, quand tous les remèdes avaient échoué, quand son état était désespéré. Et il sera gardé à jamais dans notre famille le souvenir du jour, de l'heure, du lieu où le Bon Dieu a donné une seconde fois la vie à notre enfant. —— Paris, 16 Mai 1872.

Signé: —— Bon A. des Rotours, substitut au t.al de la Seine. —— Bonne des Rotours, née Perrot de Chezelles.

Écoles Apostoliques. —— Extrait du Compte-Rendu de l'École Apostolique de Poitiers 1870-1871.

Fondation de l'École Apostolique de Poitiers. —— Les suffrages donnés par le Saint-Père et par tant d'Évêques à l'Œuvre des Écoles Apostoliques devaient faire désirer ses développements. Bientôt on conçut le dessein de transporter dans le Nord de la France cette heureuse création du midi. A la rentrée des classes, en 1869, une nouvelle école s'ouvrait à Amiens sous la direction du P. Barbelin. Au même moment le R. P. de Ponlevoy, Provincial de Paris, songeait a en établir une autre dans sa province. — La ville de St. Hilaire et de Ste. Radegonde semblait indiquée par la divine Providence. Au centre de la vieille cité, dans la maison du Jésus, résidence actuelle des Pères jésuites, une petite partie du collège avait habité jadis, et des bâtiments alors inoccupés pouvaient, sans beaucoup de frais, servir à une installation. Tout en formant au Jésus une division séparée, comme le demande le but auquel ils aspirent, les futurs missionnaires auraient la facilité d'aller tous les jours en classe au collège St. Joseph, situé à peu de distance. Enfin le pasteur du diocèse ne pouvait manquer d'être favorable à l'Œuvre, après la lettre bienveillante qu'il avait écrite peu de temps auparavant au P. de Foresta. — Le R. P. de Ponlevoy chargea de la fondation nouvelle le P. E. Chambellan, qui remplissait alors les fonctions de Ministre à la résidence d'Angers. Venir à Poitiers pour s'entendre avec le P. Mirebeau, supérieur du Jésus, et visiter l'emplacement que l'on réservait à l'École Apostolique fut l'affaire de quelques jours. Puis, afin de tout étudier sur le vif, l'organisation et le fonctionnement de l'Œuvre, le futur Directeur, selon les conseils de son Provincial prit le chemin d'Avignon, où il arriva pour la fête de St. François-Xavier, le grand Apôtre des Indes. — Quelques semaines s'écoulèrent bien vite auprès de ces enfants privilégiés auxquels N. S. a révélé dans un âge si tendre la beauté du Ciel, le prix des âmes et les gloires de l'Apostolat. —— De retour à Poitiers le P. Chambellan fit exécuter quelques travaux indispensables. Il s'agissait de remettre en état ce qui avait été autrefois à la disposition des élèves. Le hangar existait encore; la cour convertie en jardin, ne tarda pas à retrouver sa destination première; enfin les vieux bâtiments eux-mêmes commencèrent à se transformer. Bientôt, tout fut prêt pour recevoir les hôtes impatiemment attendus. — Aux vacances de Pâques et pendant le mois de Mai arrivèrent de l'Ouest, de l'Est et du Midi de la France les premiers élèves, et l'École Apostolique de Poitiers était fondée. — Une petite colonie vint aussi d'Avignon se réunir à l'École naissante pour y perpétuer les bonnes tradition de sa sœur aînée et surtout pour mettre de l'entrain dans les jeux et empêcher les funestes effets de la nostalgie. —— Le bon Dieu nous envoya dès le commencement des sujets d'élite. Dans les premiers jours de mai 1870 un jeune enfant nous était amené par son père, du centre de la France. « Comment, mon enfant, lui dit le R. P. Supérieur à son arrivée, vous voulez vous faire missionnaire? Mais en Chine on vous coupera le cou!» — « Oh! répond le petit nouveau avec une modestie charmante, je n'aurai pas ce bonheur. » —— Le souvenir de la famille est vivant dans ces jeunes cœurs. Le P. Directeur ayant demandé à un Breton le lendemain de son arrivée s'il n'avait pas eu de la peine à quitter ses parents: « Oui, mon Père, répondit-il, mais j'ai pensé à Notre-Seigneur; il a bien quitté les siens. » Et le pauvre petit se mit à fondre en larmes. Le Père l'ayant consolé de son mieux, sa douleur se calma. —— Je vous ai quittés, chers parents, écrivait un de nos plus jeunes élèves, pour suivre Notre-Seigneur qui m'a appelé; priez pour que je puisse marcher sur les traces qu'il m'a indiquées.» Et il ajoutait cette touchante prière: « O mon Dieu, faites que je puisse mourir pour vous, comme vous êtes mort pour moi. » —— Il nous a été donné de constater plusieurs fois un appel de Dieu bien visible sur ces enfants qui disent adieu à leur famille pour se préparer à sauver des âmes. C'est quelquefois, après de cruelles et longues hésitations, une illumination soudaine, qui terrasse la nature, et fait involontairement penser à St. Paul sur le chemin de Damas. —— Un jeune homme faisait les Exercices de St. Ignace. La veille de l'élection, après avoir lutté tout un jour pour se mettre dans l'indifférence, il était enfin parvenu au bout de ses efforts. Mais alors il se trouva dans une angoisse inexplicable. Il était, disait-il, comme un homme que l'on aurait tiraillé de tous côtés et cela sans aucune raison apparente. Dans l'état de souffrance où il se trouvait, il se jette à genoux et conjure avec larmes la Ste. Vierge de ne pas l'abandonner. Il resta ainsi quelque temps; puis l'heure du souper venant à sonner, il ne songe qu'à obéir, se lève et descend l'escalier; mais en passant devant une statue de Marie, il lui adresse encore une prière sortie du fond de son cœur. La Vierge Immaculée ne resta pas sourde à ce cri de détresse. « Aussitôt, écrivait le jeune homme, j'entendis en moi une voix qui me disait de me faire missionnaire pour l'étranger ». Ce fut pour lui, ajoute-t-il, comme si l'on ouvrait tout à coup une grande porte à un prisonnier enfermé depuis longtemps dans un cachot ténébreux. Soudain il fut saisi de tels transports de joie que, se jetant, dans la salle à manger même, au pied d'un tableau de Marie, il ne savait comment lui exprimer sa reconnaissance. Rentré dans sa chambre, il se remit en prière demandant à la Mère de Dieu que, si telle était la volonté de son Fils, elle voulût bien éloigner toute autre pensée jusqu'à l'élection, faveur qui lui fut accordée. "Jusqu'à ce jour, écrivait-il à la suite de cette grâce signalée, je suis resté le même, sans aucun autre désir maintenant que de connaître l'endroit où Jésus veut que je le serve."

Admis à l'École Apostolique, il n'a fait depuis que se confirmer dans sa vocation. —— D'autre fois c'est une conduite tellement providentielle qu'on ne peut s'empêcher de dire : Le doigt de Dieu est ici : Digitus Dei est hic. —— Avant le blocus de la capitale, le P. Directeur avait dû faire le voyage de Paris, où il ne pouvait rester que deux jours. C'est au collège de Vaugirard qu'il alla demander asile. Or pendant le court espace de temps qu'il devait passer sous ce toit hospitalier, un jeune homme de 16 à 17 ans se présente au parloir, demande le R.P. Recteur, et se faisant connaître pour le fils du baron de W+++, s'exprime à peu près en ces termes : « Depuis 4 ans je désire me faire Missionnaire. Jusqu'ici mon père s'était toujours opposé à ma vocation ; mais il vient d'éprouver des revers de fortune qui ont enfin triomphé de ses résistances. Aujourd'hui il me laisse libre d'embrasser la carrière après laquelle je soupire ; voilà pourquoi je viens vous prier, mon R. Père, de vouloir bien m'indiquer une maison de Missionnaires où je pourrai me préparer aux desseins de Dieu. » Le R.P. Recteur est frappé d'une demande si insolite qui coïncide précisément avec la présence du Directeur de l'École Apostolique. Ce dernier est appelé, reconnait une vocation sérieuse et finit par admettre le jeune candidat, en admirant comment ce coup de filet si inattendu avait été ménagé par la divine Providence. —— Ce qui frappe, ce qui est comme le cachet de l'œuvre divine, c'est le bonheur de ces enfants, malgré le sacrifice des joies du foyer paternel fait par des cœurs si aimants, à un âge si tendre. Il y en a sans doute qui ont 16, 17, 18 ans ; mais il en est aussi qui ont 12 ans à peine, et ce ne sont pas les moins résolus. Plusieurs n'avaient jamais quitté leur famille ; ils en sont séparés pour plusieurs années, et cependant leur voix s'élève de concert pour témoigner de leur bonheur. —— La privation de vacances en particulier est terrible pour de jeunes enfants. Ils ne se font pas illusion non plus sur leurs devoirs à l'École apostolique et sur les travaux qui les attendent plus tard en mission. —— Dans la voiture qui l'amenait vers nous, un Breton disait "qu'il venait à Poitiers pour y chercher le bon Dieu." —— « Si je suis allé à l'École Apostolique, écrivait un petit sixième, ce n'est pas pour m'amuser, mais c'est pour l'honneur et la gloire du Bon Dieu. » —— Quand il est donné de pénétrer plus avant et d'une manière plus intime dans ces jeunes cœurs, on s'étonne de voir combien ces petits du bon Dieu font de progrès sous le souffle de la grâce. Un Père qui avait donné la retraite annuelle à nos Apostoliques pendant les vacances de 1870, disait au P. Directeur à l'issue des Saints Exercices : "Je suis confondu de tous les éléments surnaturels que je trouve dans ces enfants là." —— Citons encore quelques traits qui montrent, réalisé dans la pratique, l'amour du sacrifice. Au reste, cet amour de la Croix, si rare à cet âge, nous le constatons tous les jours, et nous sommes plutôt obligés d'en modérer la ferveur. —— Un élève de l'École venait régulièrement demander au P. Directeur la permission de faire une pénitence qui lui coûtait beaucoup. "Mais vous n'oubliez pas un seul jour, lui fit observer le Père". —— « S'il s'agissait de venir tous les jours chercher une pièce de 5 francs, je n'oublierais pas non plus, répondit-il. » —— Ces joies pourtant ne sont pas sans mélange : car l'épreuve est le cachet des œuvres de Dieu ; le démon ne saurait laisser à nos enfants un bonheur parfait, qui d'ailleurs n'est pas de ce monde, et souvent il cherche à les arracher à leur vocation. —— Dans les premiers jours de son entrée à l'École Apostolique, un nouveau, bien que ravi de tout ce qu'il voyait, fut en butte à une tentation peu ordinaire. L'ennemi du genre humain, prévoyant sans doute le bien qu'il serait destiné à faire un jour, mit tout en œuvre pour le persuader de retourner dans le monde, et il s'y prit d'une façon singulière. Le souvenir des dévotions auxquelles il se livrait dans sa ville natale, et en particulier la pensée d'une adoration nocturne, se présentait avec une telle force, que ses larmes inondaient son cahier de devoirs. C'était la tentation de St Ignace voyant s'ouvrir pour lui le ciel au moment où il entrait en classe. Heureusement pour notre novice, qu'il vint tout raconter au P. Directeur. Ce fut son salut. Quelques jours plus tard, il était si heureux d'avoir résisté, que, pour rien au monde il n'aurait voulu quitter l'École, bien que dans les premiers jours il ne lui parut pas possible de rester. Il ne se sentait pas de joie. « Je vois bien, écrivait-il, que c'était le démon qui agissait, car maintenant j'éprouve un bonheur que je ne saurais dépeindre... Le démon n'a pas réussi dans son entreprise, et maintenant tout est fini. » —— « Oh ! si vous saviez, écrivait-il (le mardi de Pâques) comme il fait bon à l'École Apostolique ! comme le parfum qu'on y respire est fortifiant pour l'âme et pour le corps, comme tous ces exercices de piété, la tenue de l'école, l'amitié entre nous, quoique de la simplicité la plus grande, nous enivre de joie... Ne vous figurez pas, quand vous viendrez me voir à l'École Apostolique, que vous trouverez un collège ordinaire... Vous y trouverez, au contraire la simplicité, la fraternité, le respect, l'humilité, et ce que vous trouverez surtout, c'est partout la présence de Dieu... Et vous croyez maintenant qu'on ne doit pas y être heureux. —— Oh ! je puis vous avouer sans crainte que j'aimerais mieux vivre de pain et d'eau à l'École Apostolique que de vivre au milieu du monde dans l'abondance et les honneurs. » —— Les cérémonies religieuses ne manquèrent pas dans cette année néfaste. Nos jours de deuil ont rendu nos enfants témoins, dans notre église, de cérémonies exceptionnelles, empreintes de tristesse sans doute, mais qui, aux yeux de la foi ne manquaient pas de grandeur. Elle était imposante, cette Messe militaire, et parfois cette Messe en armes célébrée au Jésus, pour ces admirables enfants de Charette,

les vaillants héros de Patay, où dans leurs chants nos enfants poussaient vers Dieu ce cri de détresse : "Sauvez, sauvez la France au nom du Sacré-Cœur." Plus émouvant encore était le spectacle offert plus tard, dans la même église, par la messe militaire de l'état-major de Chanzy. —— A l'autel, l'abbé de Beuvron, aumônier du corps ; dans le sanctuaire, sur des prie-Dieu, Chanzy entouré de 6 généraux, accompagné de tout son état-major qui refluait jusqu'au milieu de la nef ; puis au bas de l'église et dans les tribunes, les fidèles contemplant avec joie cet acte qui n'est pas sans mérite aujourd'hui, et qui prouvait à tous que la foi, quoi qu'on en dise, n'est pas éteinte dans notre France. —— Enfin, après les sanglantes journées de la Commune, le service solennel célébré dans l'église du Jésus toute tendue de noir. Mgr l'Evêque, entouré de son clergé et de tout son séminaire, venait offrir lui-même la Victime Sainte pour l'Archevêque de Paris et les religieux immolés sous les murs de la capitale par les fils de Voltaire qui ont déclaré la guerre au Christ et à son Eglise.

Le P. Directeur avait adressé au R. P. de Ponlevoy et au T. R. Père Général une lettre contenant des détails édifiants sur la mort prématurée d'un jeune Apostolique. —— En réponse à cette lettre le R. Père Provincial adressa au Père Directeur ces bonnes paroles : "Avec vous, mon Père, je regrette ce bon petit enfant qui promettait tant de cœur, et pourtant je me console et me réjouis, et pour le jeune prédestiné, et pour notre École encore naissante. N'est-ce pas un vrai signe du ciel ? Il fallait bien donner vos prémices là-haut ; et puisque ces deux noms Ange et Apôtre n'ont qu'un même sens, il convenait qu'au moins un de vos élèves devint au plus tôt réellement un ange tandis que les autres se préparent à devenir des apôtres. —— Dominus vos multiplicet et abundare faciat. . . . . . " A. de Ponlevoy, S. J. "

De son côté le T. R. Père Général répondait dans le même sens : " —— C'est avec le plus grand intérêt que j'ai lu tous les détails que vous avez bien voulu me donner sur l'École Apostolique. Le récit de la maladie et de la pieuse mort du jeune Edmond m'a grandement édifié. Ce qui était naturellement pour la chère petite famille une sensible et douloureuse épreuve, était beaucoup plus encore, spirituellement parlant, une véritable bénédiction du divin Maître. Courage donc, mon Père, et bonne confiance ! Poursuivez avec zèle l'œuvre si bien commencée. Dans ces tristes temps plus que jamais, il importe de préparer à l'Église des ouvriers vraiment apostoliques. Choisissez sérieusement vos jeunes aspirants, et soyez plutôt sévère que facile dans les conditions d'admission. Mieux vaut pour la gloire de Dieu former parfaitement un petit nombre d'apôtres d'élite que d'élever un grand nombre de médiocrités." P. Beckx S. J.

* Au moment où nous terminons ces extraits, l'École Apostolique de Poitiers, comprend 27 élèves.

Extraits du Compte-rendu d'Avignon. —— C'est pendant les vacances elles-mêmes que nous avons pu mieux constater dans nos enfants la sincérité de leurs sentiments et de leur attachement à l'École et à leur vocation. Savoir ce qui se passait au dehors, ne pas ignorer à quoi, d'un jour à l'autre leurs maîtres pouvaient s'attendre, n'était-ce pas plus qu'il n'en fallait pour alarmer, ébranler de jeunes imaginations ? Et combien les lettres venant de la famille ne rendaient-elles pas la tentation plus violente ! Les parents prévenus que nous pourrions d'un moment à l'autre, nous voir obligés de leur renvoyer leurs enfants, s'étaient empressés de répondre que le jour du retour, après une si longue absence, serait une fête pour tous les membres de la famille. Bien plus : nos élèves avaient vu partir deux de leurs condisciples réclamés par des parents qu'alarmait outre mesure notre situation. Eh bien ! pas un de nous n'a témoigné le désir de se retirer. Ceux qui ont dû partir ne l'ont fait qu'en pleurant et en nous suppliant de leur garder leur place. —— " Mon enfant, avons-nous dit souvent aux plus jeunes, vous voyez comme les choses vont mal : ne voudriez-vous pas retourner auprès de vos parents ?" — " Oh ! non, mon Père. — Mais si on nous chasse, que ferez-vous ? — Je vous suivrai, mon Père, si c'est possible. — Mais vos parents seraient si heureux de vous revoir ! — Moi aussi, mon Père, mais ma vocation ! . . . — Mais si l'on venait nous attaquer, vous pourriez bien être maltraités ! — Qu'est-ce que cela fait, mon Père ? Il faut bien nous y habituer pour plus tard." Ces réponses nous ont été faites par des enfants de 12 ans. Deux traits de leur ferveur : " Mon Père, (disait l'un d'eux) je me suis fâché aujourd'hui en récréation lorsqu'un condisciple m'a repris de ce que j'avais parlé en classe, et je lui ai répondu que cela ne le regardait pas. Je vois que 1° j'ai manqué à la charité, 2° que j'ai eu de l'orgueil, 3° que j'ai du faire de la peine à mes condisciples qui étaient présents ; c'est pourquoi je vous prie de me donner une forte pénitence." — " Mon R. Père, disait un autre, veuillez me donner une pénitence, quand même mes notes seraient bonnes ; car je me suis un peu dissipé dans les escaliers et j'ai parlé deux fois sur les rangs."

École Apostolique d'Amiens. —— Extrait du Compte-rendu de Mars 1871. —— Depuis un an seulement qu'elle existe, l'École Apostolique d'Amiens a reçu 16 élèves. Ils nous viennent de tous les points de la France. La catholique Belgique a voulu, elle aussi, nous donner un de ses enfants ; nous en sommes heureux, car c'est la patrie du B. Jean Berchmans, notre saint Patron, et puis, que ne devons-nous pas attendre d'un pays qui produit des Missionnaires comme le R. P. De Smett, l'apôtre des Montagnes-Rocheuses ? Donc, jusqu'au jour où la Belgique aura elle-même une École

spéciale, nous recevrons avec bonheur ceux de ses enfants qui aspirent aux Missions. —— De nos 16 Apostoliques, 2 sont entrés comme novices dans l'ordre de St François ; un troisième, après quelques jours d'essai, a manqué de courage, il nous a quittés, il est retourné dans sa famille où il déplore sa faiblesse. Treize nous restent ; ils nous donnent la plus grande satisfaction. Ils suivent les cours du collège de la Providence où ils occupent les premières places, quoiqu'ils étudient depuis bien moins de temps que ceux avec lesquels ils concourent. Nous espérons que plusieurs entreront, à la fin de cette année, dans un Ordre religieux pour s'y préparer aux Missions. —— Comptant sur la divine Providence, et pleins de confiance dans notre grand pourvoyeur, St Joseph, nous nous proposions à la rentrée des classes de doubler au moins le nombre de nos Apostoliques ; plusieurs enfants de Lorraine, 15 au moins de l'Alsace, étaient presque acceptés. Hélas ! nous avions compté sans la guerre et nos immenses désastres ; nos pauvres aspirants furent bloqués dans leur pays envahi ... Deux d'entr'eux, ne recevant pas de réponse à leurs lettres pressantes, se sont mis en route malgré les observations de leurs amis, malgré les plaintes et les larmes de leurs parents ; ils ont traversé les deux armées et nous sont arrivés sans être aucunement attendus. Les autres nous conjurent de les laisser venir. Nous sommes gâtés par la Prov^{ce}. Qu'on nous permette de citer ici une charmante surprise que nous préparèrent un jour les élèves d'un pensionnat à Amiens. — C'était pendant les vacances de Pâques ; l'Evangile nous avait raconté à la Messe l'apparition de Jésus à ses Apôtres sur les bords de la mer de Tibériade. Or voici qu'au moment de partir pour la promenade, on nous apporte une grande corbeille renfermant tout ce qu'on pouvait désirer pour un excellent goûter : le tout arrangé avec art, parsemé de fleurs. Un petit billet disait : « Mon R. P. Père, le petit repas préparé sur le rivage par Notre-Seigneur à sa première École Apostolique, a inspiré à nos enfants de vous envoyer un petit goûter pour la vôtre ... etc. Ce goûter fut trouvé délicieux ; mais ce qui toucha par-dessus tout nos petits apôtres, ce fut de se voir l'objet d'une attention si délicate.

Extrait du 2e Compte-rendu d'Amiens 1871–1872. —— Un Père de la Province de Belgique ayant eu occasion de visiter l'École Apostolique d'Amiens l'année dernière, en a fait l'éloge dans toute la Belgique ; dernièrement il nous envoyait 500 francs. —— Sans sortir de la Providence, nous aurions, si nous ne craignions d'être indiscrets, bien des faits intéressants à citer. Ainsi, le soir du nouvel an, les petits enfants de la quatrième Division avaient prélevé sur leurs oranges et leurs bonbons, une large part pour le petit Jésus. — Qu'en ferons-nous ? On avait déjà envoyé plus d'un dessert aux vieillards des Petites-Sœurs-des-Pauvres. Une idée ! dit le Père surveillant, si vous offriez cette petite caisse aux Apostoliques ; aujourd'hui, personne sans doute n'a songé à leur apporter de telles douceurs. — Oui, oui, c'est cela, s'écrient à la fois ces bons petits enfants, donnons la caisse aux Apostoliques. Mais qui sera assez heureux pour porter le présent ! On dut faire plus d'un jaloux. —— Les Apostoliques ne furent pas tout à fait insensibles à cette petite gâterie ; mais ce qui surtout les toucha profondément, ce fut cette marque d'affection inspirée par le bon cœur de ces enfants. Notre petit Islandais essaya de témoigner sa reconnaissance à ses chers petits bienfaiteurs ; pour la première fois, il écrivit une petite lettre en français. Son langage était presque inintelligible, mais facilement on devinait la pensée délicate qu'il voulait exprimer ; les petits pensionnaires en furent charmés. —— Les grands élèves du collège sont heureux aussi de nous montrer leur sympathie pour l'Œuvre Apostolique ; ils cherchent à économiser leurs plumes, leur papier, leurs livres, leurs vêtements, et nous les envoient pour nos futurs apôtres. Le matin du nouvel an, un d'entre eux nous aborde : « Mon Père, autrefois, j'organisais dans la ville des séries d'associés pour votre belle Œuvre ; je ne le puis aujourd'hui que je suis pensionnaire. Permettez-moi de partager avec vos enfants les étrennes qu'on vient de me donner. » Et il m'offre 5 francs. Un peu auparavant, son frère avait déposé une offrande semblable entre les mains d'un autre Père. —— Nos anciens élèves ne veulent pas non plus être étrangers à notre Œuvre ; ils nous ont donné un excellent petit harmonium, que nous désirions depuis longtemps. L'un d'entre eux, qui s'était [illegible] battu dans la dernière guerre, venait passer quelques jours dans son pays. Ayant appris l'établissement de notre Œuvre, il [illegible] de faire l'inventaire de ce qui pourrait nous convenir, en livres, vêtements, etc, qu'il nous envoie avec une très bonne lettre. —— Notre T. R. Père Général recommande très vivement notre Œuvre à nos PP. Missionnaires et prédicateurs. Nos Pères d'Alsace voyant [illegible] un certain nombre de sujets qu'ils présentaient à l'École Apostolique d'Amiens, ont établi à Issenheim une sorte d'école préparatoire à la nôtre : le Père ... qui en est le directeur est très content de son début.

Voici un trait qu'il nous citait dernièrement : « Mon R. Père, je rouvre ma lettre pour vous raconter une scène émouvante. Le Père B... devait conduire à H...... samedi un de nos enfants et il avait annoncé la chose par une lettre. La pauvre mère était malade ; n'importe, rien ne peut l'arrêter ; elle ne tient aucun compte des défenses du médecin, prend le chemin de fer et nous arrive de la distance de 20 lieues, plus une lieue faite à pied. Imaginez la scène, les pleurs, les larmes ! Elle demande en grâce que nous gardions l'enfant au moins un mois ; car elle va faire violence au Ciel, des neuvaines à St Joseph et elle obtiendra cette faveur. « Déjà, ajouta-t-elle, j'en ai obtenu une semblable pour ma fille, qui maintenant est une très-bonne religieuse. » Vous pensez bien que je ne pus résister. On fait venir l'enfant qui ne s'attendait à rien : nouvelle scène de sanglots ... Et la mère de sermonner : « Veux-tu être Missionnaire ? – Oui, oui !

—" Veux-tu aller au bout du monde, sauver des âmes?... être martyr ? — Oui, Oui!" (Et tout cela dans un concert de pleurs et de sanglots). L'enfant fait les plus belles promesses, obtient de rester, et la mère, bien heureuse, me quitte à l'instant pour aller prendre le chemin de fer. Elle aura fait aujourd'hui 60 lieues, toute malade qu'elle est, et cela pour obtenir que Dieu ne lui rende pas l'enfant qu'elle lui a dévoué! Quelle mère! Quelle chrétienne! Et que répondront ces parents aveugles, qui refusent obstinément à Dieu un enfant qu'il leur demande? ______ Nous avons ici 3 petits étrangers : un Danois, un Islandais et un Lapon. A leur arrivée ils ne savaient pas dire un mot de français : ils le parlent maintenant. En nous amenant notre Lapon, le Préfet Apostolique de Christiania voulait nous faire accepter deux Norwégiens, qui sont au petit séminaire d'Amiens depuis 3 ans. Il a beaucoup insisté, a fait agir Monseigneur... mais nous avons tenu ferme; outre le danger de froisser ces Messieurs du petit séminaire, ces deux jeunes gens ayant dû nécessairement prendre un genre différent du nôtre, auraient eu une fâcheuse influence, sinon sur toute l'Ecole, du moins sur leurs petits compatriotes, et ces 3 petits enfants du Nord n'auraient peut-être pas conservé l'excellent esprit qui les distingue. Il est impossible de trouver tout ensemble rien de plus naïf, de plus poli, de plus obéissant et de plus modeste. ______ Le R. P. de Foresta, fondateur des Ecoles Apostoliques, avait eu, dès sa plus tendre enfance, la pensée d'aller évangéliser l'Islande et la Laponie; mais jamais les Supérieurs ne lui en donnèrent la permission. Aussitôt qu'il eut fondé sa belle Oeuvre, il songea à faire venir des enfants de ces contrées pour en faire des Missionnaires. Cette pensée était bien dans l'esprit de la Compagnie de Jésus, qui ordonne à tous ses membres de prier souvent pour les peuples du Nord et pour la conversion des hérétiques. ______ La difficulté des communications, les malheureux évènements qui survinrent apportèrent de longs retards à la réalisation de ce projet; enfin au mois d'Avril 1871, on annonça l'arrivée de 2 enfants. Le bon P. de Foresta craignant la chaleur du midi pour ces pauvres petits, habitués à vivre au milieu des glaces, nous demanda si nous ne voudrions pas les recevoir à Amiens, leur faire passer la saison d'été, et en automne, diriger sur Avignon celui qui paraîtrait le mieux acclimaté : « Si l'essai réussit, ajoutait le Père, ces deux enfants deviendront le noyau d'une petite colonie." —— —— Sur ces entrefaites, nous recevions nous-mêmes une lettre d'une religieuse du Sacré-Cœur, Suédoise d'origine. Dans un style des plus pathétiques, elle nous conjurait de l'aider à convertir le Pôle du Nord, en acceptant dans notre Ecole 12 petits enfants du Septentrion. ______ Pendant de longues années, nous avons été les témoins et les confidents de l'amour et du zèle du R. P. Guidée, Recteur et fondateur de la Providence, pour le salut de ces peuples; nous étions heureux de pouvoir maintenant, dans son propre collège, travailler à cette belle Oeuvre; il nous semblait que du haut du Ciel, il bénirait nos efforts. Souvent, dans ses lettres à une sainte religieuse, véritable apôtre de la Suède, il avait insisté sur la nécessité d'établir, avant tout, des Ecoles Catholiques. Eh bien! c'est dans ces écoles qui lui doivent en partie leur fondation que nous allons prendre nos futurs Missionnaires. Ce rapprochement était pour nous un puissant encouragement.

______ Mais 12 Norwégiens, à notre commencement, c'était beaucoup; c'était créer une Ecole spéciale et ôter à notre oeuvre son caractère vraiment Catholique et apostolique. Nous répondîmes que volontiers nous en acceptions deux. C'est alors que le R. P. de Foresta nous fit sa demande. Nous écrivîmes à Mgr Bernard, Préfet Apostolique du Danemarck et de la Suède, qu'il pouvait diriger vers Amiens le petit Danois et le petit Islandais destinés à Avignon. Mgr Bernard venait d'être nommé Préfet Apostolique de la Norwège et de la Laponie; en nous remerciant de l'admission des deux enfants qui n'étaient plus les siens, il nous conjura d'en accepter encore un de sa nouvelle préfecture, un charmant petit Lapon, dont il nous disait beaucoup de bien; nous consentîmes. Cinq mois se passèrent à les attendre. ______ Citons maintenant une lettre écrite à un de nos anciens Apostoliques, qui aujourd'hui a fait sa profession dans l'Ordre de St François:

" Un jour, c'était pendant nos petites vacances, au milieu de Septembre, par une belle matinée d'automne, disait un jeune Humaniste; nous autres Rhétoriciens sérieux, nous étions gravement occupés à admirer, celui-ci Démosthène, celui-là Tacite, cet autre Bossuet; les petits, moins absorbés par l'étude, semblaient avoir le pressentiment de l'arrivée prochaine d'un nouveau; sous un prétexte quelconque, ils avaient l'un après l'autre quitté l'étude (avec permission bien entendu). Tout-à-coup, un grand bruit retentit dans le corridor du bas : c'étaient des exclamations de surprise, des battements des mains, des cris de joie sur tous les tons. Nous ne sommes pas encore des Berchmans, nous prêtons l'oreille; plus d'un regarde par la fenêtre : « Vite, nous dit-on, c'est un nouveau » Alors tous, le surveillant comme les autres, se précipitent... Nouvelle surprise! Ce n'était pas un, mais deux nouveaux et qui plus est, nos deux petits Scandinaves si longtemps attendus. Ils étaient là, qui nous regardaient avec leurs grands yeux bleus; nous les embrassons ou plutôt nous les dévorons. Ils se prêtent à tout, de fort bonne grâce; par leurs sourires, ils nous montrent qu'ils sont sensibles à nos marques d'affection; mais impossible de se faire comprendre, même par signe: nous maudissons la tour de Babel. On leur montre la maison, le collège, le cabinet d'histoire naturelle, etc... ils paraissent enchantés; on leur demande s'ils désirent quelque chose, ils ne comprennent pas. Seulement, en voyant une fontaine, ils s'élancent de joie, demandent par signe la permission; et les voilà avec un bonheur inexprimable se débarbouillant à qui mieux mieux; sans comparaison, on eut dit deux charmants petits canards dans un bassin. Depuis longtemps,

nous faisions mille conjectures sur ce que devaient être ces petits barbares; nous nous les figurions couverts de peau d'ours de la tête aux pieds, comme Robinson dans son île, de vrais sauvages, et nous nous réjouissions de les civiliser. Quelle surprise! ils sont ravissants de politesse, de modestie, de piété; dès les premiers moments ils surent conquérir toute notre affection et toute notre estime. Au réfectoire, ils firent leur prière avec un recueillement admirable; ils s'extasiaient (en leur langue) sur la beauté des fruits de France inconnus dans leur pays. Ils se montraient très-reconnaissants de ce que l'on faisait pour eux. — Ce même jour, le Père Directeur les conduisit à St Acheul pour les consacrer à St Joseph, et les présenter au R. P. Provincial: tous ceux qui les virent furent enchantés de leur air ouvert et candide, du profond respect qu'ils témoignaient aux Prêtres, de leur exquise politesse et des mille attentions délicates qu'ils avaient pour les Pères qui les conduisaient; ainsi ils avaient soin de leur laisser toujours les trottoirs, de les mettre au milieu d'eux, de se découvrir dès que le Père adressait la parole à quelqu'un. Dès qu'on leur parlait, ou seulement dès qu'on prononçait leurs noms, ils se levaient et regardaient en souriant. Bref, ils furent jugés plus civilisés que nos enfants de France. — Pendant les premiers jours, chacun voulut leur apprendre des mots français: mais on leur en dit tant et tant, que les pauvres enfants ne savaient où donner de la tête. Toutefois ils firent d'étonnants progrès: on peut en juger par ce fait. Quelques jours avant leur arrivée, ils allèrent se confesser, un Alsacien leur avait écrit les principaux péchés en allemand (langue qu'ils avaient un peu apprise autrefois), avec le mot français en regard. Huit jours après, ils se confessaient en français sans papier. — A ce propos, je me rappelle un mot touchant de notre petit Danois. Il était resté à la chapelle pendant une demi-heure, se préparant à la confession. Il se lève et va à l'étude. En récréation on lui dit: « Eh bien, petit Richard, vous n'avez pas été voir le Père B... ce matin? — Oh! oui, j'ai vu Père B.., matin à Messe. — Oui, mais en particulier! — Je ne comprends pas. — Chez lui pour vous confesser? — Ah! pour la confesse? — Eh bien? — Richard pas péché. — Vous irez Communier? — Oh! oui, communier, bien content, bien content." — Comment s'étonner de cette grande pureté de cœur dans un enfant qui craignait d'avoir fait une grande faute, parce que, bien malgré lui, on avait loué son travail? Nous nous disons tous entre nous: c'est vraiment miraculeux que cet enfant se soit conservé dans un tel état de grâce, lui qui n'est catholique que depuis deux ans à peine... Quelle leçon! quel reproche pour nous! — Quelques jours après l'arrivée de ces enfants, nous avons commencé notre retraite annuelle; bien entendu que les deux petits nouveaux ne la firent pas, ils n'auraient rien compris. Or, la veille de la clôture, un Missionnaire à grande barbe vint visiter l'École: il avait avec lui un charmant petit enfant de 12 à 13 ans et deux élèves du séminaire. Nous apprîmes plus tard que c'était Mgr Bernard, Préfet apostolique de la Laponie. Quand il partit, l'enfant resta... Quel était-il? Nous ne pouvions le savoir, nous étions en silence. Plus d'un cependant se permit de faire des conjectures. Enfin, le lendemain, les langues furent déliées, et le Père Directeur nous présenta un nouveau frère: c'était un petit Lapon. Tous à la fois se précipitent pour l'embrasser; mais le cher petit, tout effaré, se sauve dans tous les coins de la cour en criant: "Je ne veux, je ne veux." Jon et Richard eurent bien de la peine à le rassurer, et à lui faire comprendre que nous ne voulions pas le manger. — Pardonnez la longueur de ma lettre, mais je ne me lasserai pas de parler de mes enfants, je dis mes, car j'ai le bonheur de leur faire la classe et de leur apprendre le français. Cette circonstance m'a procuré l'autre jour la joie d'être témoin d'un fait qui m'a vivement touché. J'étais avec Richard, dans la chambre de notre Père Directeur; ce bon Père explique de son mieux à notre petit Danois qu'une dame voulait l'adopter pour son enfant, qu'elle subviendrait à tous les frais de son entretien, jusqu'au moment où, devenu prêtre, il pourrait aller convertir le Danemarck et la Suède. « Vous l'aimerez bien. — Oui! oui, mon Père, comme ma mère de France. — Vous prierez bien pour elle et pour quelqu'un qu'elle a perdu! — Oui! oui, prier tous les jours et aussi communier. — Très bien, mon enfant. Vous êtes content? — Oui! oui, très content. — Pas de chagrin? — Oh! non." Mais tout-à-coup, le pieux enfant craint d'avoir altéré la vérité: « Si fait, mon Père, j'ai un peu de chagrin. — Pourquoi, mon petit Richard? — C'est que ma maman au Danemarck est protestante, ma sœur aussi." Et voilà le pauvre petit qui pleure et qui sanglote. « Allons, allons, mon enfant, patience, devenez savant et puis bientôt vous serez missionnaire et vous irez convertir maman. — Oh! oui, oui, mon Père." L'enfant sèche ses larmes et sourit d'un sourire de bonheur. — Un jour on avait lu une belle lettre d'un Missionnaire Chinois. « Richard, dit le P. Directeur, voulez-vous aller en Chine? — Oui, oui, Père, convertir tous les Chinois. — Bien! et les Danois? — Encore les Danois. — Mais vous êtes trop ambitieux. — Mon Père, si Dieu voulait... — C'est de l'orgueil, mon enfant, vous ne pouvez faire tout cela. — Non, Père, ce n'est pas orgueil, j'ai dit: si Dieu voulait." — En entendant citer ces faits, le P. de Foresta nous écrivait: « Vos Lapons, vos Islandais et vos Danois me font venir la neige à la bouche; je les voudrais bien, mais je comprends quelle peine ce serait pour vous de les quitter. Conservez-les, mon cher Père; nous en ferons venir d'autres..." — Vos lecteurs, j'en suis certain, se sont, comme nous, attachés à ces chers enfants, et ils seraient curieux de connaître leur histoire. Nous l'avons nous-même longtemps ignorée: dernièrement dans la séance offerte au R. Père Provincial, ils ont raconté leurs premières années, avec un charme, une modestie, une naïveté qui ont ravi tous les spectateurs. Nous allons emprunter quelques traits à leur récit:

Richard Christian Ritschel est né à Copenhague, le 28 Janvier 1857; il a été baptisé comme catholique par Mr. Grüder, alors Missionnaire, et maintenant Préfet Apostolique du Danemarck et de la Suède. Quelques années après, sa mère étant très malade, et son père ne pouvant travailler et soigner ses enfants, fit entrer Richard, alors âgé de 9 ans, et ses trois frères dans un collège protestant. Ils ne trouvèrent dans ce collège qu'un seul catholique. Tout fut employé pour protestantiser ces 5 enfants: on n'y réussit que trop. « Mais Dieu, dit notre petit Richard les larmes aux yeux, ne nous abandonna pas dans notre malheur. Mes parents, très mécontents écrivirent au Préfet Apostolique; celui-ci, plus désolé encore, nous retira et nous confia à de bonnes religieuses. Un Prêtre Missionnaire nous redonna la vraie construction et nous fûmes de nouveau catholiques. » —— C'est dans cette maison religieuse que notre cher enfant, après une sainte préparation, eut le bonheur de faire sa première Communion, il n'y a pas un an encore. Mais laissons-le parler lui-même: « Quelques jours après avoir fait ma première Communion, je demandai à mon confesseur s'il pensait qu'il plairait à Dieu que je devienne Missionnaire. Le Prêtre fut bien content de ma demande, il me fit beaucoup de questions, surtout celle-ci: "Est-ce que vous désirez beaucoup devenir Missionnaire? — Oh! oui, beaucoup, mon Père, si c'est la volonté de Dieu." Le Missionnaire partit un peu après, pour Copenhague et en parla à Mr. Grüder, qui fut aussi très content. Il m'appela à lui. Au même temps il y avait un petit Islandais nommé Jon Sveisson, qui aussi désirait beaucoup devenir Missionnaire; nous avons été tout de suite très grands amis, le petit Islandais et moi. » —— C'est alors que Mr. Grüder écrivit qu'on voulut bien les recevoir à l'École Apostolique; ne pouvant les accompagner, il les déposa sur le vaisseau qui devait les conduire en France; il leur donna une petite feuille, sur laquelle il avait écrit quelques phrases françaises, et une carte qui portait notre adresse en suédois, en allemand et en français. Les enfants comptaient rencontrer à Dunkerque un de nos bons amis, qui se serait trouvé heureux de se trouver à leur débarquement; mais le navire, retenu 5 jours en pleine mer, arriva alors qu'on ne l'attendait plus. Heureusement un marchand danois veilla sur nos pauvres petits voyageurs jusqu'à Amiens. Là, un employé du chemin de fer voulut bien nous les amener, grâce à la carte d'adresse qu'ils portaient toujours à la main. (*) —— Le petit Svend Rosale Alfred Lind n'a que 13 ans; il est né dans le Nord de la Laponie, au milieu des neiges et des glaces. Il fut baptisé par un prêtre protestant. Mr. Bernard connaissait sa famille, il s'attacha à cet enfant et le demanda à son père, pour l'élever et en faire plus tard un Missionnaire, si telle était sa vocation. Le père n'eut pas le courage de se séparer de son enfant; quelques années après, il tomba dangereusement malade, et demanda instamment qu'on fit venir le Missionnaire catholique. Hélas! malgré son empressement, le prêtre arriva trop tard: M. Lind venait de mourir. « Il est sauvé, dit en pleurant le petit Alfred; car il a dit: je veux mourir catholique. Il désirait de tout son cœur être converti et il avait dit aussi, avant sa mort, que je devrais être élevé chez les Missionnaires de Tromsoë et que je pourrais devenir aussi moi avec le temps un Missionnaire. C'est pourquoi on m'envoya à Tromsoë, où je suis demeuré 8 années comme catholique ». —— Il y a 3 ans, deux de ses bons amis furent envoyés en France, et, grâce à la libéralité d'une pieuse dame d'Abbeville, ils furent placés au petit séminaire de Saint-Riquier. — Les excellentes lettres de ces deux enfants, tout ce qu'ils disaient de leur nouveau séjour, de la France, de son climat, du bonheur de vivre au milieu de catholiques, tout cela fit une grande impression sur le cœur d'Alfred. Il sollicita la faveur d'aller, lui aussi, en France, se préparer à devenir Missionnaire. Mr. Bernard nous le proposa, nous l'acceptâmes et on l'embarqua sur un vaisseau partant pour Christiania. Mais laissons l'enfant lui-même nous raconter, avec sa naïve poésie, les diverses impressions qu'il éprouva, au moment de son départ. « Le voyage était préparé, le dernier jour était venu; ce jour, je l'avais désiré depuis longtemps; ce jour, je pensais qu'il serait le plus joyeux de ma vie... Mais ce jour était maintenant plus triste que je ne pensais... Je disais adieu à chaque chose, à quoi j'étais habitué depuis longtemps; tout me paraissait comme pleurant... Moi aussi, je pleurais quand je dis adieu à mes chers petits amis, que j'aimais tant! En dernier lieu, je visitai l'église: cette église chérie, je l'avais habitée pendant 8 années entières; dans cette église, j'avais tant de fois servi la Messe; ce n'était pas si facile à la quitter! Mais alors je pensais qu'on doit faire quelque chose pour le bon Dieu, et je partis en la regardant encore; car elle est belle, cette église, très belle, plus belle que je ne puis dire, j'en ai encore le portrait, mais pas tout entier. Ensuite je montai dans le vapeur; alors tout était changé; autant j'étais triste à terre, autant j'étais joyeux sur la mer... Après deux semaines, j'arrivai à Christiania. » Un Missionnaire le fit de nouveau embarquer pour Londres, où il alla rejoindre Mr. le Préfet Apostolique qui était alors en Angleterre. Mr. Bernard l'accompagna en France; ils allèrent visiter les deux Norvégiens de St. Riquier, et tous ensemble arrivèrent à Amiens. —— Alfred se prépare de son mieux à faire sa première Communion. Tous les trois entreront probablement en cinquième, à la rentrée de Pâques. C'est vraiment merveilleux qu'en quelques mois ces chers petits enfants aient pu arriver à comprendre, à parler, le français, et à l'écrire comme on vient de le voir. De plus ils ont appris en même temps les éléments du latin et du grec. Mais ils ont une si bonne volonté!

(*) Nous ne donnons pas, cette fois du moins, les détails sur les premières années de notre petit Islandais Jon Sveisson; nous ne les connaissons pas suffisamment, car il était malade, lorsque ses petits amis racontèrent leur histoire au R. P. Provincial. Ce pauvre enfant a supporté avec une admirable patience les souffrances et les ennuis d'une longue et douloureuse maladie. Aujourd'hui, jour de St. Joseph, il est en pleine convalescence et il a communié en actions de grâces de sa guérison.

15.

Autriche. —— Missions en Carniole et en Carinthie. —— Extraits de lettres des Pères Valpavec et Sajovic (communiqués par le R. P. Müller. —— Innsbruck 26 Décembre 1877: —— ... Il ne nous est pas toujours facile d'arriver sur le théâtre de nos exploits spirituels. Suivez nous plutôt à Zalilog, en plein Décembre, et vous verrez que le plus dur de notre métier n'est pas toujours la mission elle même. Nous commençons par faire une demie lieue en voiture; nous y mettons 3 bonnes heures et nous sommes gelés en descendant de notre véhicule. Une escorte assez nombreuse de jeunes gens robustes venus de Zalilog nous prend maintenant, et fait avec nous l'ascension de la montagne. Ils avaient pratiqué dans ces masses de neige un petit sentier dans lequel nous nous enfilâmes un à un. Cependant petit à petit notre sentier s'effaça, nous n'avançâmes plus qu'avec d'incroyables efforts. Quand tout à coup un de nos conducteurs de s'écrier: « Pères, il n'y a plus rien à faire qu'à vous laisser porter, autrement nous n'arriverons jamais". — Oh! répondis-je; ce serait une belle affaire! Courage; n'ayez pas peur; par où vous passerez, les Missionnaires passeront aussi." Et nous poursuivons notre route, tantôt grimpant à pic, tantôt glissant sur une pente rapide plus vite que nous ne voulions, tantôt nous enfonçant dans une avalanche, tantôt effleurant une surface glacée. Notez bien qu'avec tout cela la neige tombait à gros flocons, nous ne voyions pas à cinq pas devant nous. La soutane gelée se mettait encore parfois à entraver nos jambes, et le froid nous rendait maladroits. Bref, pour ma part, je dus au moins 30 fois ramasser ma personne. Nous étions tout blancs de neige et harrassés de fatigue, quand le joyeux carillon, les coups de boîte, nous annoncèrent que Zalilog était à proximité. Il faisait nuit depuis longtemps, et notre entrée au village prenait quelque chose d'une marche triomphale: nos hommes portaient chacun son flambeau. Je ne vous dirai rien du retour. On nous fit monter dans une voiture traînée par un cheval vigoureux. Deux paysans robustes de chaque côté retenaient le véhicule, et encore fûmes-nous renversés et précipités tous pêle mêle dans un bas-fonds. Eh bien! le croiriez-vous! personne n'eut seulement une égratignure. Le Sacré Cœur protège les siens en toute rencontre." —— Mais revenons à nos missions. Bien souvent la renommée nous a précédés aux endroits où nous devons prêcher. « Ils effrayent les gens, disent de nous les libéraux. Ils demandent partout l'impossible pour donner l'absolution, ils défendent le travail, et ils finissent toujours par extorquer quelques chariots pleins de froment qu'ils emmènent immédiatement ». « Ce sont des saints de l'ancien temps, répètent au contraire les bons paysans. Vous ne le croiriez pas, mais ils ne mangent ni ne boivent; on ne les voit jamais qu'à l'église, et la nuit ils couchent sur la terre nue. La servante de M. le Curé me l'a affirmé; et elle le sait bien". . Pensez combien cela nous humilie! surtout, quand ces braves gens, dans leur simplicité attendent des miracles de nous! Oh! puissions-nous profiter de ces humiliations! —— Enfin nous sommes arrivés: tout est prêt pour ouvrir la mission le lendemain. D'après un usage, introduit par feu Mgr Slomcheck, le clergé réuni ici de tous les environs, vient nous prendre solennellement et en procession au presbytère. Le Curé de la paroisse est en chape, les autres prêtres en rochet: nous marchons les derniers, immédiatement avant M. le Curé, et l'on se rend à l'église au chant du Benedictus. Arrivés à l'église, nous nous prosternons à l'autel, pendant que M. le Curé, dans une allocution touchante exhorte ses ouailles à profiter de cette grande faveur du ciel, à venir aux Missionnaires en toute confiance, à prier les uns pour les autres. « Et vous, mes Pères, ajoute-t-il, vous que Dieu lui-même nous a envoyés, dans sa Bonté infinie, pour sauver nos âmes égarées; recevez de mes mains ces âmes que j'ai trop peu soignées. Paissez ce troupeau! Faites de nous tous ce que votre Dieu vous inspire. Nous sommes à vous, nous voulons nous convertir, nous désirons tous être dociles à la voix de la grâce qui nous appelle par vous. Ensuite il nous met l'étole, insigne du pouvoir qu'il nous délègue sur sa paroisse, et il déclare à ses ouailles que maintenant il n'est plus rien; que les Missionnaires ont charge d'eux tous durant ces jours de bénédiction. Puis la mission commence. Nous donnons trois sermons par jour. L'ordre de nos exhortations, est à peu près celui des Exercices de St Ignace; le développement, celui du P. Roothaan. Les grandes vérités sont toujours réservées pour l'heure où le peuple afflue davantage. A partir du 3e jour se donnent les instructions sur les devoirs d'état. Toujours annoncées d'avance, elles sont suivies des confessions réservées à la classe dont les obligations ont été retracées. On commence par les enfants; les parents y sont invités, ainsi que les jeunes gens, pour y entendre à propos de terribles anathèmes lancés contre les scandales donnés à ces âmes innocentes. On continue par les mères, le lendemain. Et chaque jour désormais a son instruction et ses confessions exclusives pour une classe d'individus. — D'ordinaire l'affluence du peuple est telle, que les églises, même les plus vastes, ne suffisent pas pour contenir tous ceux qui viennent nous écouter, car on accourt de 3, 4 lieues à la ronde, entendre les Missionnaires et se confesser, s'il y a moyen. Nous avons vu à Teplitz les Allemands mêmes assister en grand nombre à nos sermons slaves. Ils se disaient édifiés et convertis, rien qu'à nous voir en chaire, à entendre de nos bouches les doux noms de Jésus et de Marie, et à voir la componction de ceux qui nous comprenaient. De fait eux aussi firent leur confession et souvent pleurèrent autant que nos Slaves. Pas besoin de vous dire que les libéraux, partout où ils ont accès, font des efforts suprêmes, soit pour empêcher la mission d'avoir lieu, soit pour entraver sa marche, ou en étouffer le plus tôt possible les fruits. Ainsi tel inspecteur d'écoles primaires, ayant avant notre arrivée gagné le maire de l'endroit, avait dans une longue allocution

aux enfants, développé les motifs de supprimer désormais le signe de la croix et les prières qui précèdent et suivent la classe. Néanmoins, grâce à la fermeté du Curé, la mission eut lieu. Le maire, par pure convenance d'abord, par conviction ensuite, suivit assidûment les exercices, s'approcha des Sacrements, nous remercia dans les termes les plus touchants de ce grand bienfait de la mission, et déclara tout net à son inspecteur, que désormais c'en était fait de sa méthode d'éducation. ——

A Wippach, gros chef lieu de canton, les menées des nombreux employés libéraux, et, soit dit entre nous, un peu aussi la faiblesse du Doyen, ont réussi jusqu'ici, malgré les vœux du peuple, à nous écarter. Et que ne firent-ils pas pour nous nuire à Saint-Veith, village voisin de Wippach! Sarcasmes, injures, rien ne fut oublié pour détourner les Wippachois de venir assister à nos sermons. On alla même si loin, qu'un soir, on nous envoya toute la canaille de Wippach faire du tapage devant l'Eglise de Saint Veith pendant le sermon et exécuter un grand charivari sous les fenêtres du presbytère. Le sang montait bien fort à la tête de nos jeunes gens au spectacle de pareilles violences. Cependant, à notre invitation, ils surent maîtriser leur colère et se contentèrent d'un silence dédaigneux: c'était leur jour de confession. Il n'en fallut pas davantage. La canaille s'apercevant de son insuccès, s'éloigna pour ne plus revenir. Notre mission dès lors n'en marcha que mieux. Les paysans avaient ouvert les yeux sur le but de ces Messieurs de la ville, et ils n'en tinrent que plus fermes à leur foi. « Ah! Monsieur le notaire, disait l'un d'entre eux à un de ces libéraux qui se donnait la peine de lui débiter de sottes calomnies contre nous; ah! M. le notaire, vous trouvez que les Missionnaires ne vivent que pour nous soutirer de l'argent? Et que faites-vous donc, vous autres gens de bureau? Vous ne bougez pas de votre table, vous vous faites payer 5 florins en bon argent comptant et Dieu sait le service que vous avez rendu à celui qui vous paie! Ces prêtres, au contraire, voilà 8 jours pleins, oui tout pleins, jour et nuit, qu'ils travaillent pour nous, tout entièrement pour nous. Ils ne demandent rien, ils n'acceptent rien de nous; pas même un liard, nous le savons. Et ils ont fait de nous des chrétiens, ils nous ont aidés à gagner le ciel. Dites-moi maintenant, Monsieur, qui de vous ou d'eux mérite le mieux qu'on lui fasse le reproche de soutirer de l'argent aux paysans. » —— D'un autre côté les fruits extraordinaires de salut ne sont pas rares. Je n'en citerai qu'un exemple. ——

Le Curé de Ljubno (Glinbno) avait vu en très peu d'années ses gens tellement pervertis par la fréquentation des libéraux de Laybach, que les Communions paschales devenaient rares et l'assistance au prône une chose inconnue parmi eux. L'excellent et pieux prêtre cherche dans la mission le remède suprême à tant de maux. Et afin d'être plus sûr du nombre de ceux qui s'approcheraient de la table sainte, il se réserva la faculté de distribuer la Sainte Communion. Quelle ne fut pas sa joie de voir tous, sans exception, recevoir le bon Dieu avec une ferveur vraiment édifiante. Le bon pasteur fondit en larmes quand il distribua le St Sacrement à cette foule d'hommes qui tous, il y a 3 ans se seraient moqués de quiconque eut parlé devant eux de mission ou de Communion. Un seul manqua et, informations faites, il fut constaté qu'il était retenu loin de la paroisse depuis quelque temps déjà, pour affaires. Mais voici le plus touchant: après le sermon de clôture, au moment où les Missionnaires étaient à table avec le Curé de la paroisse et ceux des paroisses environnantes qui avaient prêté leur concours. Tout-à-coup la porte de la chambre s'ouvre et une douzaine d'hommes entrent respectueusement et avant qu'on ait eu le temps de se remettre de l'imprévu de cette visite, ils se jettent à genoux devant les Missionnaires et les remercient, en fondant en larmes, d'avoir eu pitié de leurs âmes perdues pour toujours, d'être venus leur rouvrir les portes du paradis... Le Père Supérieur se lève aussitôt et vient relever l'orateur de la députation, un vieillard vénérable. Mais celui-ci reste obstinément à genoux, disant que les remerciements qu'ils doivent aux Missionnaires ne seraient autrement pas dignes des peines qu'ils se sont donnés pour eux. Le P. Doljac cependant saisit le vieillard par le bras. Et celui-ci par un élan subit lui saute au cou, et l'embrasse comme un père son enfant. Figurez-vous l'impression que cette scène produisit sur les convives. Le bon Curé sanglotait tout haut. « Oh! non, jamais je n'aurais cru cela, s'écria-t-il. Mon Dieu, c'est trop de bonheur! » Et nous tous, nous pleurions à chaudes larmes.

Puisque nous voilà à table, je vous dirai encore que c'est là que se négocient et se décident la plupart de nos missions. On profite de l'enthousiasme des Curés étrangers venus pour aider au confessionnal. Les difficultés imaginaires des prêtres sont toujours ou la crainte des dépenses, ou la peur du travail, ou des préventions contre nous, ou enfin la faiblesse vis-à-vis des libéraux.

Asie. —— Calcutta. —— Mission Belge du Bengale-Occidental. — Extraits de la correspondance des Missionnaires. —— Juin 1871. —— ... Le R.P. Lacour raconte le trait suivant: Un soir vers 9 heures on frappa à ma porte: c'était un sergent protestant. Il me demanda d'aller voir sa fille catholique, bien malade à l'hôpital de Dum Dum, pour avoir trop couru au soleil. La jeune fille, agée de 12 à 14 ans, ne s'était jamais confessée: je la préparai de mon mieux à recevoir le sacrement de pénitence. Le lendemain, à la demande des parents et de la malade, je lui fis faire la première Communion et lui donnai l'Extrême-Onction, après l'avoir instruite autant que je le pouvais en pareille circonstance; l'enfant était aux anges et on ne peut mieux disposée, et les personnes présentes étaient pénétrées du plus grand respect. Quelques heures après,

le père, croyant son enfant à l'agonie, vint me prier de l'assister à la mort. Je la trouvai dans une vive attaque, parlant plusieurs langues à la fois (anglais, hindoustani, bengali), ne reconnaissant plus ses parents et refusant ce qu'on exigeait d'elle... Tout ce que nous pûmes comprendre ce fut: "Je ne voudrais pas une religion comme celle de mon frère." Je demandai au père présent ce que cela signifiait, et il me dit: "Son frère est protestant" Cet état a duré pendant près de 20 heures, et chose curieuse! moi seul j'étais capable de l'en faire revenir et d'obtenir une réponse raisonnable. Je lui dis de prendre de l'eau bénite que je lui présentai, lui fis faire un signe de Croix, récitai l'acte de contrition avec elle, prononçai les Saints Noms de Jésus et de Marie et elle se montra on tout on ne peut plus docile; seul je pouvais lui faire prendre la médecine. Je lui demandai qui j'étais? — "Vous êtes le prêtre. — Et cet homme? — C'est mon père." Le père qui ne pouvait par lui-même obtenir aucune réponse, embrassa son enfant, et m'exprima du regard sa joie d'être ainsi reconnu. Bref, l'enfant était présente aussi longtemps que je lui parlais; mais quand je me taisais, elle retombait dans le délire. Tout ceci se passa le dimanche, et quand j'allai voir le lundi matin, elle était profondément endormie. Ce sommeil était le signe précurseur du sommeil des justes. Plus tard je rencontrai fortuitement le père dans une maison de Calcutta. J'avais reçu de Mgr une nouvelle destination, le P. De Cock me remplaçait à Dum-Dum. "Mon Père, me dit-il, j'en suis triste... mais permettez-moi (et il me prit à part) de vous adresser une demande: je voudrais devenir catholique... Dites-moi ce que j'ai à faire"... Je remis ce brave homme entre les mains du P. De Cock, et j'espère que le bon Dieu aura achevé son œuvre.

Lettre du F. Krynen. ——— Chaque année la rougeole sévit parmi les enfants de Calcutta. Au commencement du mois de Mars elle nous a fortement éprouvés. Le F. Loosens, infirmier, était accablé de besogne. A la fête de St Joseph il tomba lui-même malade. Aucun des autres Frères déjà surchargés ne pouvait le remplacer. Que faire? Tous les petits malades appartenaient à la Division qui m'est confiée. Je souffrais de les voir abandonnés. Mais j'ai 5 h. ½ de classe et mille autres petites occupations; si bien qu'il ne me reste guère de temps libre. Peu importe. L'intérêt que m'inspirent mes chers malades me fait faire un effort généreux et je m'offre à les soigner. Tout le temps que je n'étais pas en classe, je le passais à l'infirmerie. L'infirmerie était une chambre assez petite. Il s'y trouvait 7, 8 et jusqu'à 9 enfants couchés les uns à côté des autres. Portes et fenêtres étaient fermées. J'ignore la température de la pièce. Dans la partie de la maison la plus fraîche, le thermomètre marquait au commencement de Mars 101° Farenheit. Aussi quand le soir j'avais raconté des histoires pendant une heure, j'étais tout trempé de sueur. Ce qu'il y avait de plus désagréable, c'était la mauvaise odeur. Elle était vraiment insupportable. Mais le bon Dieu m'a bien dédommagé de mes peines. Deux bons enfants se trouvaient à l'infirmerie; l'un était catholique et l'autre protestant. Une nuit qu'ils étaient seuls, la lumière s'éteignit par accident. Le petit protestant eut peur, se leva et alla trouver le catholique, son compagnon. "Eh bien! dit celui-ci, que veux-tu? — Oh! Georgy, j'ai si peur. — Pourquoi? moi je n'ai pas peur. — Ah! fais-moi un plaisir. — Que veux-tu que je fasse, j'ai la fièvre, je ne puis me lever. — Ah! donne-moi ton chapelet. Tu as une médaille, un scapulaire et un agnus Dei, et moi je n'ai rien. — Certes, avec plaisir, voici, vas maintenant vite au lit, tu n'as plus rien à craindre." Le bon petit s'en alla et s'endormit paisiblement sous la protection de la Ste Vierge. Le matin en revenant à l'infirmerie, je remarquai que l'enfant catholique n'avait plus son chapelet au cou, (j'exhorte mes élèves à le porter pendant le sommeil) et lui demandai ce qu'il était devenu. Il me raconta l'histoire de la nuit. Je me rendis auprès du protestant pour ravoir le chapelet; mais par mégarde je le laisse sur la table. A peine ai-je quitté la chambre que le petit protestant saute du lit, reprend le chapelet et le cache sous son oreiller. Le soir, le catholique m'en demanda un autre, me priant de laisser le sien à son compagnon pour qu'il n'ait plus peur. J'y consentis bien volontiers. Le lendemain le frère du protestant, aussi élève au collège, gagna la petite vérole et vint à l'infirmerie. Voyant que son cadet avait un chapelet, il le lui prend par force. Le petit n'osa pas se plaindre de la pieuse violence de son aîné, parce que lui-même s'en était injustement emparé. J'allai le voir avant son coucher. Il me pria de lui donner un chapelet; ce que je fis avec empressement. ——— Un autre élève protestant souffrait terriblement d'une fièvre brûlante. Tout son corps était couvert de pustules. Cet enfant était un vrai modèle de patience. Un soir vers 10 heures, il était agenouillé au pied de son lit et priait avec une extrême ferveur. Je lui demandai ce qu'il faisait et le grondai de son imprudence. Ah! répondit-il, je souffre tant, je ne sais où trouver de la consolation et je prie. Je lui parlai alors des souffrances de Notre Seigneur, l'engageai à unir ses peines à celles du Sauveur et lui demandai s'il voulait avoir un petit crucifix. Il l'accepta avec bonheur et le porte encore au cou, ainsi qu'un chapelet et quelques médailles. Quand le soir, nous récitions le chapelet, je disais aux malades de rester au lit, couchés ou assis; mais mes deux petits protestants avaient l'art de se mettre à genoux et je faisais semblant de ne pas m'en

apercevoir. A leur tour ils voulaient aussi dire une dizaine. La veille du dimanche des Rameaux, les catholiques voulaient se confesser. Le P. Van der Stappen vint les entendre dans l'infirmerie. Le premier petit protestant le voyant entrer eut peur. Il me demanda s'il commettrait un péché en restant dans la chambre pendant que les autres se confessaient. Non, lui dis-je, mais vous commettriez un petit péché de désobéissance si vous sortiez. Cette parole le tranquillisa. Le lendemain les enfants catholiques devaient communier; les deux protestants auraient voulu les accompagner à la Messe; mais je ne le leur permis pas. Le soir je dus conduire les enfants de chœur à l'église St Thomas. Ils profitèrent de mon absence pour assister au salut. Depuis ce temps ils disent en classe le chapelet et les autres prières. Puisse le bon Dieu et la Ste Vierge achever leur œuvre et accorder à ces bons élèves la grâce de devenir catholiques.

Juillet 1871. —— Une lettre du F. De Vos contient un tableau des élèves, fait à la mi-avril. D'après ce tableau les études supérieures comptaient 21 élèves . . . . les classes latines, 215 . . . . les classes préparatoires, 81 . . . . les classes élémentaires, 137 . . . . Total 454. Depuis lors le nombre est encore augmenté; car aujourd'hui 2 juin, il y a environ 480 élèves. Ce nombre va toujours grandissant, et si les examens réussissent (ce qu'il est permis d'espérer), 11 classes pourraient bien ne plus suffire; et ceci je le souhaite de tout mon cœur. C'est une triste chose de voir comment dans les écoles protestantes les enfants sont négligés, pour ne rien dire de plus. Chez nous au contraire ils sont heureux et contents. Ce contentement il est vrai reste le plus souvent stérile. Mais aussi que d'obstacles ils rencontrent pour se convertir. Pour l'un, le père s'oppose à la conversion; pour l'autre, la mère; pour un troisième, tous les deux. Les oncles et les tantes, quand le fanatisme les possède, pèsent parfois terriblement dans la balance. Néanmoins on gagne du terrain, on obtient la confiance et, si le monde fait quelques pas vers le principe de non intervention en fait de religion, par de Sainte le Ciel aura grandement et souvent à se réjouir. Depuis que je suis ici il n'y a pas eu de conversion d'élèves, mais je sais que plusieurs ne sont arrêtés que par les obstacles précités. « Père, disait hier un de nos Indiens à son professeur, ne mettez pas ma place en catéchisme sur le bulletin, mon frère me susciterait des difficultés. Ce pieux païen va chaque jour à la Messe, ne perd aucune instruction et ferait rougir bien des catholiques; et l'on en trouve de semblables dans chaque classe. Un protestant est premier en catéchisme dans la classe du P. De Boeck . . . Un grec schismatique n'est pas loin de l'être chez moi. J'avais mon plaisir, dans la leçon de la Ste Eglise, de l'interroger sur le Pape, et lui de répondre avec une volubilité sans pareille: « C'est le chef suprême de l'Eglise sur la terre, le chef visible, le Vicaire de Jésus-Christ, le successeur de St Pierre, premier Evêque de Rome, etc. etc. . . Terrible schismatique, n'est-il pas vrai! Les premiers jours de classe, ne connaissant pas encore mes élèves, j'interrogeai mon plus espiègle sur le catéchisme: "Père, répondit-il, je suis protestant". L'enfant ne savait pas mieux. N'ayant jamais entendu parler de religion catholique, il protestait comme le grand nombre. Sa mère comprenant alors ses devoirs, l'avertit qu'il est catholique, baptisé dans une église de Calcutta, qu'il doit donc s'instruire dans sa première et néanmoins nouvelle religion. il le fait avec zèle, va fréquemment à confesse et se prépare à sa première Communion. —— Un de mes Baboos me demanda d'être instruit. "Est-ce simple curiosité? — Non, mon Père. — Avez-vous un désir sincère de voir, de croire et de pratiquer? — Oui." Nous commençons et il apprend bien les premières leçons. Mais les élèves s'en aperçoivent et la prudence exige que nous interrompions. Le jeune homme est en instances auprès de son père pour avoir une permission par écrit, et, selon lui, elle ne tardera pas à lui être accordée. Ce sera déjà une difficulté vaincue, petite, il est vrai, à côté de toutes celles qui peuvent se présenter dans la suite.

Je voudrais pouvoir vous donner un tableau complet de tous nos élèves en égard à la religion qu'ils professent, mais cela m'est impossible pour le moment. Je veux au moins le faire pour ma classe: Je compte 40 catholiques, 1 du rite arménien, 1 schismatique, 2 juifs, 1 mahométan, 1 parsie ou adorateur du feu, 6 hindous ou adorateurs d'idoles, et une 20me de protestants de toutes couleurs. Je renonce à vous dire l'impression qu'on éprouve en voyant tant de fausses religions représentées à côté de la vraie. Elle est dix fois plus pénible dans les rues de la ville et surtout dans les bazars, où l'on n'est entouré que de païens ou de mahométans. —— Par-ci par-là quelques branches se détachent du tronc fatal, mais c'est en somme si peu que point, et même parmi elles combien de fois n'arrive-t-il pas que l'intérêt personnel est un des grands mobiles. Il serait facile de le prouver par des exemples, mais cela m'entraînerait trop loin.

L'esprit des élèves est excellent; ils sont respectueux et dociles, ils estiment et affectionnent leurs maîtres. On leur souhaiterait plus d'application, plus de zèle pour les études. Mais dans les pays chauds l'indolence n'est pas rare. Ici le professeur a presque tout à faire. Soyez extrêmement clair pour être compris du grand nombre, et ce qui est compris, répétez-le à satiété, mais avec quelques variantes qui intéressent; sans cela ou l'on ne saurait jamais, ou l'on oublierait toujours. Ils ont pour se surpasser les uns les autres une ardeur que j'ai rarement vue en Belgique, goûtent très fort le système des camps avec

généraux, capitaines, officiers, etc, etc, et pleurent parfois de colère, quand ils perdent une victoire. A tout prendre on est amplement payé de ses peines, et dans ma classe, qui est particulièrement difficile à cause du grand nombre et de mon apprentissage en anglais, je surabonde de consolations. Puisse la grande récompense ne pas trop en souffrir ! —— Les Pères continuent leur oeuvre avec ardeur. Le bon Dieu nous favorise et les nouveaux venus surtout ont un magnifique temps pour s'acclimater. Après un hiver délicieux et quelques semaines d'une chaleur parfois forte, il est vrai, mais toujours tempérée par la brise, nous sommes arrivés à la fin de Mai, le plus terrible des mois. Or, la saison me paraît fort agréable. Au moment où je vous écris, le ciel est nuageux, le vent souffle avec violence, et un orage se prépare pour le soir. Éclairs, tonnerre, pluie, rien ne manquera. Hier au soir nous en avons eu un remarquable. De ma vie je n'ai vu pareil embrasement. Le ciel était tout en feu avec de légers intervalles d'obscurité profonde. Les éclairs de Belgique n'ont rien de comparable aux nôtres. Ceux-ci ressemblent parfaitement à un mince tronc d'arbre, couleur de feu, dont les branches naissant tout à coup vont dans 4 ou 5 directions parcourir toute la voûte céleste. En voilà du feu de Bengale qui défie toutes les compositions! Ajoutez-y une pluie diluvienne qui menace de ne jamais cesser et le bruit du vent qui fouette les palmiers et vous aurez quelque idée de cette belle nature en courroux. Depuis le commencement de Mai, les orages et surtout les pluies torrentielles sont presque de chaque jour; aussi l'adjudant, l'oiseau des pluies, est-il rentré à Calcutta comme dans ses domaines. — Le 2 Février, fête de la Purification, je suis devenu Diacre et depuis lors j'en fais fréquemment les fonctions dans différentes églises de Calcutta. Demain je paraîtrai de nouveau dans l'église de la station militaire de Dum-Dum. Le P. De Cock sera officiant, le P. De Boeck et moi nous l'assisterons, l'un comme diacre, l'autre comme sous-diacre. Trois Alostois à l'autel, au beau milieu des Indes ! —— Le 20 Mars au soir, les mahométans s'en donnent. Ils font de l'escrime avec des bâtons enflammés. Cela dure toute une heure et l'imprudence des jongleurs va toujours croissant. Les tours se compliquent; les bâtons sont agités avec une sorte de frénésie au-dessus de la tête et autour du corps, les bouts se détachent en braises et tombent au loin sur les assistants. La police n'est pas là pour défendre ces jeux; cependant je n'oserais pas dire qu'il n'y a pas quelque agent dans la foule, pour les admirer. Faut-il après cela s'étonner de ces immenses incendies qui arrivent ici à tout instant. Il y a quelques jours un incendie a dévoré 500 huttes et 50 dépôts de riz. Pareils malheurs devraient faire réfléchir, je ne dis pas les natifs qui en sont incapables, mais le gouvernement. Ces jeux dangereux présagent toujours une grande fête. De fait, le lendemain 1er avril, les mahométans formaient une immense cavalcade en l'honneur du prophète. Deux semaines après, ils célébrèrent une autre de leurs fêtes. Les croyants allaient par leurs quartiers dansant et chantant. Ils entouraient un individu qui portait une perruque au bout d'un immense bambou. Quel peut être le sens de la solennité ? Que les disciples du Coran vont au ciel comme les puces (puisqu'il faut les appeler par leur nom), montent dans la barbe de Mahomet... Et ces stupides sectateurs du prophète admettent cette sottise; et les bambous coiffés restent plantés dans les quartiers, comme un souvenir d'une fête si consolante.

Septembre et Octobre 1871. —— Une lettre .... écrite à un Scolastique de la Province contient les détails suivants: Vous demandez quelques détails sur les mœurs et les usages de nos Indous. De gros ouvrages ont été écrits sur ce sujet; et comme le peuple indien est essentiellement stationnaire et routinier, ne craignez pas de trouver les descriptions vieilles. A part quelques indices de la présence des Anglais, un Indou des siècles passés ne trouverait absolument rien de changé dans son pays. Ce qu'un Indou a vu faire par son père, il l'imitera sans y rien changer; il ne songera pas même à le perfectionner, et jamais il ne se demandera: "comment faudrait-il faire ceci ou cela pour l'améliorer"; il songera que la chose a toujours été telle, et telle il la transmettra à ses petits enfants. Ne vous en étonnez pas. Tout ce qui produit l'émulation chez un peuple laborieux lui est étranger. Le système des castes, et en général tous les préjugés de sa religion ont fait de l'Indou un être sans ambition, sans énergie, sans générosité, aussi près de n'être plus qu'une brute, que la nature humaine le peut souffrir. Chez lui, il n'y a pas même l'idée de ces éléments si puissants en Europe: l'amour de la patrie et de la liberté. Pour peu qu'on ait vécu ici, on s'explique comment quelques milliers d'étrangers tiennent sous le joug plus de cent millions d'hommes. C'est que ces millions d'êtres humains sont partagés en une infinité de classes qui, sans amour et sans haine, se regardent comme étrangères l'une à l'autre. J'ai dit "sans haine". Il faut cependant excepter quelques cas, où le fanatisme religieux d'autrefois se réveille chez les Musulmans et les porte à des actes de cruauté, sinon contre les chrétiens qu'ils craignent, du moins contre les Indiens qu'ils méprisent. A ce propos, il faut vous rappeler que les Musulmans, qui sont peut-être au nombre de 30 millions dans toute l'Inde, diffèrent des Indous pour tous les usages qui dépendent plus ou moins des idées religieuses. Ainsi ils n'ont pas les castes et regardent comme légale la polygamie qui n'est que tolérée chez les Indiens. Ils exercent plusieurs professions qui seraient pour l'Indou une abomination irrémissible: par exemple, celles de boucher, de corroyeur, etc. C'est aussi parmi eux ou parmi les chrétiens natifs que l'Européen trouve des domestiques pour la cuisine, des cochers, etc. — Le musulman se nourrira, s'il le faut, des restes de votre table, auxquels l'Indou ne touchera

jamais : il acceptera volontiers un cigare de votre main, tandisque l'Indou se croirait souillé, s'il le touchait seulement. — Vous voyez donc que lorsqu'il s'agit de mœurs ou d'usages indiens, il faut distinguer les différentes classes de la population. La plus nombreuse est celle des Indous, en désignant sous ce nom ceux qui suivent plus ou moins purement le culte des divinités Brahmaniques et les préceptes des Vêdas. Beaucoup de pratiques idolatriques ou superstitieuses se sont introduites parmi eux ; au fond ils professent le Panthéisme. Ils se moqueraient d'un Missionnaire, s'il leur reprochait leurs multiples divinités, et les accusait d'adorer des Dieux, ouvrages de leurs mains. Ils répondraient qu'ils savent très-bien que Dieu est un, mais qu'il s'est manifesté sous beaucoup de formes, qui peuvent paraître bizarres, mais qui n'en méritent pas moins le respect et les adorations des hommes. Parlez-leur de la religion chrétienne si belle et si raisonnable ; ils la loueront sans peine, mais ils diront "le Saheb (terme de politesse pour désigner un Européen et dont le sens est Seigneur) le Saheb adore Dieu d'une façon et nous d'une autre." Si vous insistez, ils en appelleront à la caste. Il y a quelques jours, l'un de nos Durwans (portiers) un jeune homme de 16 à 18 ans, qui vit depuis plusieurs années au collège et est traité aussi familièrement que peut le <u>permettre</u> un Indou, s'était rendu à Dum-Dum, où nous avons une espèce de villa, à 2 lieues du collège. En revenant, nous avons l'habitude de faire la moitié du trajet à pied, par une route assez belle. Le Père N... toujours très-zélé, s'arrangea de manière à se trouver seul avec le jeune homme et ne manqua pas de le mettre sur le chapitre de la religion. Il avait une introduction toute faite, car voici ce qui s'était passé peu de jours auparavant. Le Durwan était venu, pour je ne sais quelle affaire, chez le Père N... Celui-ci avait en main un petit ouvrage chrétien en bengali. Il le présenta à lire au jeune homme, qui ne parvint à le faire que difficilement, et demanda de prendre le livre avec lui, pour essayer d'en copier une page. Le lendemain, il le rapporta, disant : « mais c'est un livre chrétien ! — Sans doute, répondit le Père ; n'est-ce pas bien beau tout cela ? (La première page contenait l'oraison dominicale). — Oui ! mais moi je ne veux pas être chrétien." Revenant donc de Dum-Dum et cheminant côte à côte : « Hé bien, dit le Père au Durwan, avez-vous songé encore au livre chrétien ? Est-ce que notre religion n'est pas bonne et vraie ? — Je ne le sais pas, Saheb ; quoiqu'il en soit, moi je ne puis pas être chrétien ; je perdrais ma caste. — Mais ne vaut-il pas mieux aller au Ciel tout en perdant sa caste, que d'aller en enfer pour y avoir trop tenu ? — Moi, je suis né Indou, tous mes parents sont Indous ; si je deviens chrétien on ne voudra plus me recevoir. — Et que direz-vous à Dieu au jugement dernier, quand il demandera pourquoi vous n'avez pas voulu suivre la vraie loi ? — Bah ! je ne le sais pas... je ne m'y ferai point instruire et je dirai que je ne l'ai point connue... Et puis tous les Indous seront comme moi » Il n'y eut pas moyen d'en tirer davantage ; il promit cependant au Père de songer parfois le soir à tout ce qui lui avait été dit. Mais je parie cent contre un, qu'il l'a promis pour se délivrer d'une exhortation dont il était bien décidé de ne pas profiter. Pauvres gens ! auront-ils l'excuse de la bonne foi ?... Et la loi naturelle, qu'en font-ils ? Oh ! c'est triste à penser, mais il y a bien des préceptes de la loi naturelle qui sont au dessus du courage d'un Indou ! justice, charité, continence, sincérité : tout cela n'entre pas dans ses vertus caractéristiques. On a fait un mérite au Brahmanisme d'avoir créé le peuple le plus doux du monde : Pauvre mérite celui-là ! l'Indou est paisible, comme l'est le cadavre, parce qu'il est sans energie et sans vie : le moins de travail possible, de longues heures d'oisiveté, du riz et, à part l'ivresse qui le tuerait trop vite, les plaisirs les plus grossiers : au fond de tout cela se trouve l'image du Créateur, il est vrai, bien souillée, bien méconnaissable. Il la faut faire reparaître, restaurée par la grâce de la Rédemption ! Hélas ! quand viendront les jours de salut ? De temps en temps, le bon Dieu nous console et ranime nos courages par quelques conversions, que nous nous plaisons à considérer comme des signes avant-coureurs de plus riches miséricordes. Mais l'homme ennemi sème l'ivraie, et que de plantes ont été étouffées qui seraient peut-être devenues belles et fécondes ! Outre les préjugés que les prédicants de toutes sectes et de toutes nations ont soulevé contre le catholicisme ; outre le triste spectacle qu'ils offrent à nos pauvres païens d'une foule de doctrines contraires, ils leur ont encore appris à considérer la profession du Christianisme comme une affaire d'intérêt temporel. De même qu'on a vu des Européens embrasser l'Islanisme pour se procurer des voluptés charnelles, ou le Brahmanisme déiste pour secouer le joug de la révélation et des préceptes divins, on voit aussi des Indiens se tourner vers le Christianisme pour obtenir des faveurs ou des emplois. Plus d'une fois nos Pères se réjouissaient de voir venir à eux des Indous qui demandaient à être instruits dans le catholicisme ; mais après quelques instructions se révélait le motif secret de ces démarches : on avait besoin d'une position sociale et quand on apprenait que nous ne faisions pas profession de procurer des emplois lucratifs, adieu les soi-disant catéchumènes ! Si nous voulions nous charger des gens endettés ou sans ressources, nous pourrions, comme certains ministres, publier des listes de baptisés ; mais parmi eux, combien de vrais chrétiens ! Je vais copier quelques passages d'un rapport des ministres évangéliques de "Chota Nagpore" (petit Nagpore). Ces Messieurs sont des Prussiens qui sont venus faire concurrence aux Américains, Anglais, Écossais de toute secte... Il ne sera pas sans intérêt de vous dire d'abord un mot d'un schisme qui s'est produit

dans le sein de leur collège apostolique. Le comité évangélique de Berlin, dont ces ministres dépendent, avait envoyé en 1868 un certain M. Ansorge, pour mettre la paix entre les missionnaires et dresser de nouveaux statuts. Mais dès la première conférence, les querelles anciennes éclatèrent plus vives que jamais et une demi-douzaine de ministres se séparèrent complètement de leurs confrères. Alors, se trouvant sans doute sans ressources, ils se jetèrent dans les bras de l'évêque anglican de Calcutta, qui les réordonna. Vous remarquerez que ces Messieurs du pur évangile se montrent mutuellement peu de confiance dans leurs ordinations, et que le passage d'une secte à l'autre souffre peu de difficulté, quand les petites passions humaines se mettent de la partie.

Depuis lors, ministres restés fidèles et ministres prévaricateurs disputent le partage des ouailles et quelque peu aussi le partage des biens appartenant à la mission. De là une guerre de pamphlets, de prêches et de procès qui a défrayé pendant quelque temps la chronique pour rire de la presse. —— Le rapport dont je vous ai promis quelques extraits est celui des ministres restés fidèles à leur comité de Berlin; il a été publié l'an passé (au regret des éditeurs, comme ils l'avouent eux-mêmes); j'en traduis les passages qui vont suivre: « Notre mission compte à présent 4 stations, dont la principale est Ranchi, tant à cause de sa situation centrale, qu'à cause du grand nombre de chrétiens qui en dépendent pour leurs besoins spirituels... Dans le voisinage même de Ranchi il y a à peine quelques convertis; mais du Sud et du Sud-Est, les Kols (*) sont venus en masse et ont embrassé le christianisme. On ne doit pas supposer que tous soient venus dans le seul désir de soigner les intérêts de l'âme. Le principal motif qui les anime est l'idée que, en devenant chrétiens, ils vont améliorer leur position... Ils doivent devenir chrétiens ou être ruinés. L'instinct de la conservation les pousse à embrasser la religion qui les délivrera des Thikadars (percepteurs du loyer) et de leurs autres misères... Il est évident qu'avec une masse de 9 à 10000 chrétiens, dispersés dans 800 villages et avec une seule église, l'assistance régulière est hors de question; le plus grand nombre des convertis ne sont pas à portée de recevoir l'instruction et la formation nécessaire.... Il y a 7 à 8 ans, lorsque le nombre des convertis était encore restreint, les chrétiens étaient bien meilleurs que ceux qui à présent se nomment tels, mais qui ont en général très-peu de l'esprit chrétien... Depuis lors les œuvres de la mission ont prospéré quant au nombre des convertis; mais la chrétienté a dégénéré. Elle a fini par n'être plus, nous regrettons de le dire, qu'un troupeau d'individus baptisés. On ne doit pas être surpris de voir que le niveau de l'instruction religieuse et de la moralité soit très-bas." —— "C'est un fait triste, mais significatif, que le missionnaire, dans ses visites, soit le bien venu, non parce qu'il s'occupe des besoins spirituels, mais parce qu'on attend de lui quelque secours temporel. Le peuple en général se montre peu soucieux d'entendre la parole de Dieu: « Rendez-nous nos champs, disent-ils, ... délivrez-nous des Thikadars et du Begari (la corvée)." —— "Nos chrétiens sont étonnés de se trouver à présent accablés de missionnaires, tandis que pendant tant d'années, ils n'avaient reçu la visite d'aucun pasteur. (**)... Nos chrétiens ne savent plus à quoi s'en tenir: l'effet de toutes nos prédications contradictoires est de détruire chez eux tout sentiment de vérité et de sincérité, et nous craignons que bientôt notre chrétienté de Chota Nagpore n'existe plus que de nom. C'est un triste tableau que nous présentons à nos lecteurs, mais il est exact.»

Voilà qui suffit sans doute pour vous faire une idée d'une mission protestante aux Indes et pour vous faire comprendre le tort que les ministres du pur évangile font à la cause du christianisme. Il faudra encore quelque temps avant que les Indiens distinguent complètement le vrai christianisme de toutes les sectes rebelles. Sous ce rapport il est très-important que notre communauté catholique de Calcutta commande le respect. —————— Une autre race est celle des Musulmans qui ont supplanté les Indous dans plusieurs parties de l'Inde et auraient probablement fini par anéantir complètement l'influence et le culte religieux du Brahmanisme, si les intrigues et les armes d'une poignée d'Européens n'eussent arrêté les conquêtes du croissant. —— Chaque fois qu'il s'agira de coutumes ou de mœurs, il faudra vous rappeler cette distinction capitale de races qui occupent l'Inde. Peu de détails pourront s'appliquer indifféremment à ces races diverses. Elles vivent l'une à côté de l'autre sans jamais se confondre. La force brutale seule a pu dans les siècles précédents unir quelques millions d'Indous à l'élément musulman. Pour y parvenir, il fallait circoncire de force les adultes, dégrader les Brahmes par quelque souillure irréparable (par exemple en leur faisant manger de la vache) et enlever les enfants pour les élever dans le culte du Prophète. C'est par de tels moyens que le mahométisme aurait fini, comme je le disais tantôt, par anéantir toute trace d'Indouisme, si le pouvoir des conquérants musulmans n'avait été brisé par les Dupleix et les Clives. Mais depuis que le prosélytisme musulman a été frappé d'impuissance, l'esprit exclusiviste du Brahmanisme maintient intacte la ligne de démarcation entre les éléments de la population. Vous verrez demeurer l'une à côté de l'autre une famille indoue et une famille musulmane, mais il n'y aura entre elles aucun de ces rapports, dont l'effet plus ou moins tardif serait de les amalgamer. L'Indou ne se permettrait pas même de manger en présence d'un musulman; il souffrira pendant des jours

(*) Ces Kols sont une peuplade aborigène qui n'a rien de commun avec l'élément Indou ou Brahmanique. C'est parmi eux que le P. Stockman essaie de fonder une mission.
(**) Ici le rapport fait allusion aux démarches des prédicants révoltés qui font tout ce qu'ils peuvent pour entraîner leurs anciens néophytes vers l'Église anglicane.

entiers la faim et la soif, plutôt que de recevoir ou d'acheter son riz du musulman, ou de boire d'un vase que le musulman aurait touché. Il en agira de même à l'égard de l'Européen, à l'égard même de son maître, envers qui pour tout le reste, il se montrera extrêmement respectueux. Un Indou vous donnera les marques de la plus grande vénération; il se prosternera devant vous, se dira votre esclave et vous nommera son grand seigneur; mais entrez dans sa hutte sale et enfumée, il la croira souillée par votre présence et des cérémonies de purification commenceront aussitôt; si vous le surprenez mangeant son riz, il en jettera le reste; touchez-vous à sa poterie, il la cassera. S'il sait qu'un des siens a laissé violer le privilège de sa caste, ou même quelqu'une de ces coutumes humiliantes que lui imposent les préjugés religieux, il ne voudra plus le recevoir ou manger avec lui, et bientôt la caste entière sera informée du délit et agira envers le coupable avec la même rigueur. Alors si la loi a déterminé une purification elle sera exigée; si le délit est déclaré irrémissible, l'exclusion de la caste sera complète et définitive. Tout cela ne vous paraît-il pas empreint d'exagération? Et pourtant c'est le simple tableau de la vérité. J'ai été témoin de plusieurs détails, les autres je les tiens de sources certaines: Un jour on soupçonnait un de nos Behras (domestiques) d'avoir volé un objet appartenant à un élève. Le F. Goenen va visiter le réduit qui sert de logement commun aux Behras, et les surprend occupés à prendre leur repas. Grande stupéfaction d'abord chez nos gens; quoi! un Saheb a souillé le Kana (repas)! Aussitôt la besogne est interrompue, les restes du riz jetés, la vaisselle cassée; c'était toute une affaire. Il fallait voir comme les pauvres gens avaient l'air consterné! Le Frère découvrit cependant l'objet du vol, et le voleur fut renvoyé. Vous croyez sans doute qu'il devait être confus d'avoir été convaincu de vol à la face de ceux de sa propre caste? Erreur: le vol n'est honteux pour ces gens que lorsqu'il est commis maladroitement. Et dans le cas présent, quoique le voleur eut été déconfit, il n'avait pas à s'accuser de maladresse; l'objet une fois dans sa hutte, il devait le croire en sûreté. Des Indous ne dénonceront jamais des gens de même caste pour des délits qui ne sont pas contre la caste; mais ils ne se feront pas faute de dénoncer et de trahir des coupables d'une caste différente. Aussi se gardera-t-on bien de prendre comme Durwan un homme de même caste que les autres domestiques de la maison, on prend pour cet office un homme de caste supérieure, généralement un Brahme, qui sera pour les autres un inexorable. Rien de suspect ne sortira de la maison, à moins que le Durwan ne soit lui-même le voleur. Grâce à cette précaution, on n'aura à surveiller qu'un seul voleur au lieu d'une trentaine. — Sont-ils donc tous voleurs ces Indous? Je n'oserais pas prendre la responsabilité d'une accusation aussi générale; on m'a cependant dit, comme chose communément admise ici, qu'il y a deux tentations auxquelles l'Indou ne résiste pas: celle du vol et celle de l'impureté. Voici comment un behra s'y prendra pour voler dans votre chambre. S'il remarque un objet qui lui serait utile: un canif, des ciseaux, un cadenas, une boîte d'allumettes, un parapluie, etc... il commencera par le changer de place; le lendemain, s'il pense que vous n'avez pas remarqué sa première manœuvre, il le mettra quelque part dans un coin, où vous ne le verrez pas. Alors il attendra quelques jours; si vous lui parlez de l'objet disparu, il se mettra à le chercher et finira par le trouver; c'est un coup manqué... Mais si vous n'en parlez pas, alors adieu ciseaux, parapluie ou n'importe quoi. — Un petit trait arrivé au F. Francotte confirme ce qui précède. Tout le personnel du collège était invité à dîner chez Mgr. Avant de partir, le F. Francotte oublia de refermer son pupitre: le cadenas se trouvait dans sa chambre, mais il ne savait où. De retour vers 7 heures du soir, il le cherche en vain, fouille toutes ses poches... Rien. Le lendemain il continue ses recherches sans plus de succès: "Le behra l'aura emporté, se dit-il." Il appelle le behra, lui dit que le cadenas a disparu et qu'il doit l'avoir à l'instant. — "Monsieur, répond celui-ci, je ne l'ai pas pris, il est ici dessous". Il soulève le matelas et le cadenas est retrouvé. — Généralement on doit tenir sous clef tout ce qui pourrait tenter la convoitise. Nos Bengalais ont une certaine réputation de ruse; cependant il n'est pas difficile de les duper. Ainsi pour empêcher mon behra de voler mon linge (ce qui lui serait fort facile dans le passage hebdomadaire des habits par la blanchisserie), je n'ai qu'à faire semblant de temps en temps de compter les pièces de linge sale qui sortent de ma chambre et celles de linge propre qui reviennent; si outre cela il voit suspendu à quelque clou un chiffon de papier avec quelques traits de crayon, il ne doutera pas que tout ne soit marqué et qu'ici le vol n'est point de mise... Je dois vous raconter une chose qui nous arriva hier soir (10 août) au retour de Dum-Dum. Nous cheminions, le F. De Vos, le F. De Boeck et moi, devisant de choses et d'autres, lorsqu'un nombreux rassemblement de natifs au milieu de la grande route, attira notre attention. Nous distinguâmes au milieu de la foule un thitta gharri (voiture de louage), et nous crûmes d'abord à un de ces accidents si communs ici: un cheval frappé d'un coup de soleil, une roue cassée, ou un passant écrasé. Mais bientôt nous remarquâmes une vingtaine de turbans rouges, indice de la présence d'autant de Chokidars (agents de police indigène), dont cette anecdote va vous faire apprécier la bravoure. Nous arrivons au milieu de la foule et nous trouvons dans la voiture des soldats anglais et des matelots, cinq en tout, ivres et en pleine dispute avec le cocher. Celui-ci pleurait de terreur et les Chokidars laissaient assez paraître sur leurs visages qu'ils se jugeaient eux-mêmes dans la plus affreuse position. Ils sont seulement 20 contre 5! et quels cinq! sans armes, il est vrai, incapables

de se tenir debout, mais des Européens ! Jamais preux chevalier des anciens temps ne s'était trouvé en aussi terrible rencontre. Qui sait quels désastres eût pu amener l'accomplissement d'un périlleux devoir ; quels prodiges d'héroïsme suscitera le désespoir. Telles étaient leurs perplexités, quand, ô ciel propice ! les trois Padri Saheb parurent sur la scène. Un soupir de soulagement s'échappa des poitrines de nos braves ; et la foule des spectateurs, qui avaient compati à leurs angoisses, partagea avec eux la joie de la délivrance ! Le F. De Boeck, grâce à sa connaissance de l'Indoustani, et à son franc agir, fut choisi comme arbitre et se fit exposer le cas. Nous apprîmes que les cinq dévots de Bacchus, les uns, soldats du Fort William, les autres, matelots fraîchement débarqués, avaient passé la journée à Dum-Dum et y avaient fait bombance. Profitant de leur ivresse, leur conducteur bien payé avait disparu. Le soir ils firent des efforts inutiles pour regagner leur poste. L'un d'eux tomba et ses compagnons le traînèrent le long du chemin. Des passants envoyèrent alors deux Chokidars requérir une voiture pour transporter les misérables. La voiture arriva, mais dès que le cocher eut vu de quoi il s'agissait, il refusa net d'entreprendre la besogne. Nos Indous savent trop bien à quoi peut descendre la brutalité du soldat et du matelot sous l'empire de l'ivresse. Le mieux que notre cocher put espérer cette fois, était d'être renvoyé plus riche de coups et de jurons que de roupies. Cependant nos chevaliers de la bouteille s'étaient installés dans la voiture, et l'un d'eux, saisissant les rênes, s'apprêtait à partir sans le cocher. Les 20 Chokidars, reprenant confiance, se souviennent de l'autorité qui leur est donnée par la loi pour imposer silence à la foule des curieux et les tenir à une distance respectueuse des Padri Saheb. Bien vite, le F. De Boeck eut tout arrangé : il rassura le cocher en lui faisant payer sur le champ deux roupies, fit descendre de son siège le Phaéton intrus, et voilà la voiture en route pour Calcutta. Les plus heureux c'étaient certainement les 20 Chokidars. Longtemps encore ils parlèrent de la terrible journée, et dans le récit de leurs prouesses, celle de ce jour ne sera jamais oubliée. ——— Un petit fait édifiant pour finir. Il y a quelque temps le P. Carette, dans une visite à l'hôpital, rencontre un malheureux qu'un horrible cancer à la bouche y détenait. C'était un Africain demi-nègre. Êtes-vous catholique ; lui dit un jour le Père ? — Non, lui répondit sèchement le patient, je suis baptiste. Là-dessus le Père se retire. Quelque temps après, on informe le Père que le nègre veut le voir. « Mais il est baptiste ! — Peu importe, il vous demande. » Le Père lui dit en l'abordant : « Je suis prêtre catholique, et vous êtes protestant ; ceux de votre secte ne me demandent guères. — C'est vrai, Père, j'étais protestant, mais je veux mourir catholique. — Et qu'est-ce-qui vous inspire cette idée ? — Ah ! mon Père, nous devons suivre la ligne droite, n'est-ce pas, et je vois maintenant que la ligne droite c'est l'Église catholique. — Expliquez-vous, mon ami, vous n'êtes pas très-clair. — Non, Père, la religion chrétienne enseigne la charité ; les ministres protestants la prêchent parfois ; mais le prêtre catholique l'exerce : depuis que je suis ici, je vous vois tous les jours visitant les malades, tandisque je ne vois guères nos ministres protestants, ou, si quelqu'un se présente parfois, c'est pour passer rapidement et sans nous consoler. Voilà pourquoi j'ai pensé que vous êtes dans la vraie Église, et je veux mourir catholique. » Le Père l'instruisit et peu de temps après le baptisa. Depuis, le ministre protestant s'étant présenté : Oh ! lui dit notre brave homme, vous venez trop tard, je ne suis plus baptiste, je suis catholique romain. Lorsqu'il aura reçu le fruit de ses souffrances (son mal est incurable) nous espérons que ses prières feront descendre quelques grâces sur nos travaux.

Janvier 1872. ——— Dans une lettre du Frère D... à un Scolastique, se trouve les détails suivants : Sans doute le climat nous tuerait tous, si nous suivions ici le régime d'un climat comme le vôtre. Mais il ne faut pas une mesure extraordinaire de bon sens pour appliquer d'une certaine façon le précepte connu : *si fueris Romæ, romano vivito more*. Ici les chaleurs excessives du jour exigent une vie extérieure moins active. La diminution de travail corporel, et l'air moins vif demandent une moindre quantité de nourriture. On ne peut s'écarter impunément des règles de la tempérance, et il est même bon de la resserrer un peu. Ainsi les 3 ou 4 repas de Belgique peuvent facilement se réduire à un de vos derniers, et à un déjeuner. Au déjeuner un morceau de viande dispense de digérer péniblement une quantité plus considérable et moins nutritive de pain. Je n'ai jamais éprouvé le besoin de boire plus qu'en Belgique ; je crois même pouvoir ajouter, au contraire, et il ne m'est pas encore arrivé de souffrir de la soif. En hiver notre température de Calcutta est assez exactement celle de vos chaudes journées et de vos douces nuits de juillet, avec cette différence qu'une fois le beau temps fixé, il demeure tel pendant 3 ou 4 mois. Nous l'avons généralement depuis la fin d'octobre jusqu'en février ou mars. Cependant même au milieu de notre hiver, le soleil est plus ardent qu'il ne l'est jamais chez vous ; et personne ne sera tenté de sortir entre 10 h. du matin et 4 h. du soir. Pendant la saison chaude, de Mars en Juin, le soleil est déjà fort incommodant avant 8 h. du matin. On ne peut guère se promener avant 7 h. du soir. Mais alors, à moins qu'il n'y ait absence de brise, ce qui nous donne parfois des soirées très-accablantes, il fait vraiment délicieux et toute la population Européenne se promène au Maidan à pied ou en voiture découverte. Si nos demeures étaient construites comme les vôtres, tout l'été serait insupportable ; mais nos spacieuses vérandas exposées au Nord, nos toits en maçonnerie, nos chambres toujours ouvertes de tous côtés, tempèrent beaucoup la chaleur.

J'ai souvent remarqué que nous nous plaignions plutôt de la fraîcheur, quand le thermomètre marquait une température de 26° centigrades, ce qui fait pour vous autres une assez bonne chaleur. L'habillement blanc, plus léger que le vôtre, apporte aussi un grand soulagement. —— Les préjugés de caste et de religion dépassent tout ce que vous pouvez vous imaginer. Nos Indous vivent au milieu de nous pendant des mois et des années sans s'inquiéter le moins du monde des problèmes de l'avenir. Que de fois, quand je parlais du Ciel, de l'enfer, de la religion, ne leur ai-je pas entendu dire : « Saheb, moi je suis Indou et vous êtes Européen », comme s'ils voulaient faire entendre que quoique nous ayons tous le même Dieu, il n'y a cependant pas pour tous les mêmes vertus à pratiquer, la même voie de salut à suivre. En effet, c'est bien là leur idée : observer les usages et les lois de la caste, voilà en somme leur religion. Un jour, j'étais un peu indisposé et j'avais fait apporter du bouillon à ma chambre. Ne voulant pas le prendre de suite, j'avais dit au domestique (musulman) qui me l'apportait de déposer la jatte sur ma table. Peu après le domestique de chambre (Indou) entre et je lui dis de me donner la jatte. Comme elle était recouverte, il ne savait trop s'il la devait toucher : il s'y trouvait peut-être de la viande, se disait-il, et en ce cas quel crime ! Voyant son hésitation : "il n'y a point de viande, lui dis-je", et il me la passa sans difficulté. Je lui demandai : "mais s'il s'y fut trouvé de la viande ? — Saheb, c'eut été un grand péché de la toucher. — Ainsi c'est un péché pour vous de toucher à la viande ? — Oui, Saheb. — Est-ce aussi un péché pour moi de la manger ? — Non, Saheb, mais pour moi un très grand péché. — Mais si c'est un péché pour vous, pourquoi n'est-ce pas un péché pour moi ? N'est-ce pas le même Dieu que nous devons servir ? — Oui, Saheb, mais moi je suis Indou, et vous êtes Européen. » Vous ne les ferez pas sortir de ce raisonnement. Et quand ils vous ont donné cette réponse, tout est dit. Objectez, insistez, et ils ne feront plus que répéter leur vieux refrain. Un autre jour je demandais au même : "N'êtes-vous pas mon frère ? — Non, Saheb, je suis Indou. — Mais n'êtes-vous pas la créature de Dieu, et moi aussi, et ne dites-vous pas, aussi bien que moi, qu'il n'y a qu'un seul Dieu ? — Saheb, Dieu vous a fait Européen, et moi Indou. » Européen et Indou, il y a un abîme entre ces deux créatures. Je suis persuadé que si nous ne nous faisons pas Indou avec les Indous, nous ne ferons rien ou peu de chose. Il me semble que le P. de Nobilis et nos anciens Missionnaires, qui ont converti des milliers d'Indous, faisaient preuve de sagesse, lorsqu'ils se condamnaient à accepter des mœurs indoues tout ce que la religion ne condamne pas. Quand ces pauvres gens savent que vous mangez de la viande et surtout du bœuf, et que vous buvez du vin ; de deux choses l'une : ou bien ils vous regardent avec horreur, ou bien ils vous considèrent comme un être d'une autre espèce, et dès lors quel ascendant pouvez-vous avoir sur eux ! Ah ! ce n'est point par l'éloquence mondaine que nous les convertirons, ce n'est point par l'éclat de la science, ni par l'étalage de notre supériorité. Je ne sache pas d'endroit au monde où ces moyens aient jamais formé une chrétienté, et ce ne sont pas ceux que Notre Seigneur a enseignés à ses Apôtres.

Le R. P. Recteur écrit au R. P. Provincial. —— "J'avais invité le Vice-roi pour le second jour de la distribution des prix ; mais je n'osais trop compter sur le succès de ma démarche. Voilà qu'au grand étonnement de tous, je viens de recevoir une réponse officielle de son Excellence, me disant que non seulement il accepte l'invitation avec plaisir, mais que même il s'engage à donner deux prix aux deux élèves qui se sont le plus distingués par leur bonne conduite. Je suis très heureux de cette résolution ; car la bonne entente avec le gouvernement contribue à relever les catholiques à leurs propres yeux et à ceux des Indiens. —— Une lettre suivante apprend que le Vice-roi n'a pu se rendre au collège, et elle ajoute : Au dernier moment son Excellence a fait savoir qu'à cause des télégrammes alarmants relativement à la santé du Prince de Galles, il ne pouvait assister à la cérémonie. En même temps il a contremandé plusieurs diners et d'autres parties de plaisir qui devaient avoir lieu. Tous ont parfaitement compris que le Vice-roi ne pouvait tenir une autre conduite dans ces pénibles circonstances. L'impression produite par sa première résolution n'en demeurera pas moins et ne peut manquer de faire du bien au Collège.

Février et Mars 1872. —— Le F. de Vos donne les détails suivants sur les vacances des élèves. Cette année-ci aucun élève n'était resté au collège de Calcutta. Nos habitués des vacances étaient tous allés à Barrackpore, au jardin de plaisance du Vice-roi. À la demande du R. P. Recteur, le Vice-roi avait cédé à nos élèves (au nombre de 25) une charmante et vaste maison, située à côté de son parc. Le jour ils se distrayaient au parc, vrai jardin zoologique, ou voguaient en barque sur le fleuve, ou encore, et ceci les amusait plus, ils allaient à la chasse ; le soir ils faisaient de la musique, chantaient, jouaient, c'était une joie incessante. De temps en temps je leur rendais visite, les poches bien garnies et alors quelle allégresse ! Deux fois je les accompagnai à la chasse. Nous prenions le convoi à 8 h. et nous nous arrêtions dans les jungles ou forêts des Indes. Quatre élèves étaient chasseurs et avaient leur fusil. On se divisait en groupes, on se réunissait de distance en distance ; parfois cependant quand on s'égarait, on ne se retrouvait qu'à 4 h. de l'après-midi, heure réglementaire du retour. On se racontait les péripéties de la route, à table, le soir avant d'aller au lit ; et l'on en rêvait même toute la nuit. Chaque bande rapportait le produit de sa chasse. Il est arrivé à nos petits chasseurs de rapporter au delà de 100 beaux oiseaux : ils abondent dans ces forêts. À la station où nous avions l'habitude de descendre, un fait assez malheureux s'était passé les jours précédents. Le chef de station s'était donné le plaisir d'une chasse : il en voulait aux porcs sauvages. Il cherche, et derrière un fourré assez épais il croit apercevoir la proie qu'il désire. Il approche, le mouvement s'accentue davantage, le fourré s'ouvre et donne passage à un tigre. Le pauvre malheureux ne s'y attendait point ; il tire et blesse l'animal

Le tigre se jette sur lui et le déchire. L'animal succombe lui-même à sa blessure. Dès que les élèves eurent appris ce triste accident, ils renoncèrent aux jungles de Nyhatti; mais ce fut pour aller plus loin. On rencontre aussi des renards, des singes et des serpents. Un de nos élèves a été assailli par un de ces reptiles, et il l'a tué d'un coup de fusil. C'était un animal effrayant : il mesurait 2 mètres 30 centimètres. L'élève a fait preuve de sangfroid. ——— Un détail de mon séjour au milieu des élèves que je ne puis oublier de mentionner, c'est une promenade à dos d'éléphant. L'éléphant est très-commun aux Indes. A Barrackpore il y en avait plusieurs. Un de nos élèves de cette localité les fait préparer et nous nous disposons à les monter. Ils étaient au nombre de 4, deux grands et deux petits. Les 2 petits étaient aveugles par accident. Ils plient les jambes pour nous rendre l'ascension facile, une petite échelle est dressée contre leurs corps et nous les escaladons. J'étais assis avec le cornac et 5 élèves sur un des petits. Le plus grand éléphant, difficile à ce qu'il paraît, avait déjà massacré 7 hommes dans ses moments de colère. Il portait sur son large dos 7 élèves et le conducteur. Nous partons. Les élèves rient aux éclats. Pour moi, je me figurais être une seconde fois sur l'océan atlantique, et après une heure, j'étais heureux de pouvoir cesser ma promenade. Quoiqu'il en soit, une mention honorable à l'animal lui-même. L'éléphant est fort docile et d'une intelligence rare. Celui que je montais était aveugle, comme je l'ai dit. Or à chaque instant il fallait passer de petits fossés. Sur un mot du cornac il s'arrêtait. De sa trompe il explorait le terrain, trouvait immédiatement le bord opposé et mesurait son pas de manière à l'atteindre infailliblement. L'éléphant est surtout très utile aux voyageurs qu'il porte sans fatigue à d'immenses distances, et aux chasseurs qui de cette position élevée, sont à l'aise pour affronter le tigre. En somme, malgré son petit air de navire balancé par les vagues, je l'aime bien et suis content d'avoir essayé ce nouveau genre de locomotion. ——— Tout cela est maintenant passé, et nos bons et chers élèves ne cessent de parler de leurs belles vacances. Ils apprécient si bien ce qu'on fait pour eux, qu'en voyant leur gratitude, on est déjà récompensé des peines qu'on doit se donner parfois.

Amérique Septentrionale. ——— Canada. ——— Extrait du Nouveau Monde. ——— Corneille et Molière au collége Ste Marie (Montréal).

——— Nous avons rarement vu un auditoire plus nombreux et plus enthousiaste que celui qui se pressait mercredi soir dans la vaste et magnifique salle académique du collége Ste Marie. Il y avait là près d'un millier et demi de personnes, et dès 7 heures ½ les siéges d'en bas étaient tous remplis. La foule n'a cessé de se presser dans l'amphithéatre, dans les allées et jusque sur les gradins du fond de la salle, même après le lever du rideau à 8 hrs précises. Toute la société canadienne de Montréal s'était donné rendez-vous à cette fête de la Littérature française. ——— Le clergé comprenait de nombreux représentants de l'Evêché, de St Sulpice, du Petit Séminaire de Montréal, les R.R. P.P. Oblats, du collége St Hyacinthe, un grand nombre de Curés de la campagne, outre le personnel distingué des professeurs et maîtres du collége Ste Marie. M. le Commandeur Berthelet était assis à la droite du R. P. Recteur ainsi que M. A. La Rocque. ——— Plus d'un en apprenant que l'académie des élèves du collége Ste Marie avait décidé d'aborder l'interprétation du chef d'œuvre tragique français, *Polyeucte* de Corneille, et de le faire suivre du premier acte d'un autre chef d'œuvre de comédie, le *Misanthrope* de Molière, plusieurs, disons-nous, avaient craint que la tentative ne fut un peu téméraire, et qu'un échec ne s'ensuivit. Ces doutes se dissipèrent dès les premières paroles du dialogue entre Polyeucte et Néarque qui ouvre le premier acte. Prononciation nette, classique et articulée sans effort, — naturel accompli, — intelligence du vers, sentiment profond des beautés de la pièce, étude approfondie de chaque rôle, toutes ces qualités frappèrent de prime abord dans les personnages principaux de Polyeucte. ——— Si l'on fait attention que les élèves n'ont négligé ou laissé de côté aucun de leurs travaux réguliers de classe, et n'ont présenté parconséquent en cette circonstance que le résultat d'un des cours ordinaires du collége, le cours d'élocution : on comprendra pourquoi nous ne leur ménageons pas le juste tribut de louanges qu'ils ont méritées par leur travail et un succès sans précédent dans l'histoire de nos colléges canadiens. ——— Nous les félicitons particulièrement d'avoir si bien choisi le thème de leurs études d'élocution. ——— Quoique le Polyeucte, joué mercredi dernier en trois actes et sans rôles de femme, ne soit pas tout à fait le *Polyeucte* en cinq actes que l'on connaît, néanmoins les coupures avaient été si habilement faites, et Barcine, frère adoptif de Polyeucte prenait si bien la place de Pauline femme de Polyeucte, les sentiments étaient si naturels et les situations si heureusement amenées que le changement était à peine perceptible. — Le nouvel et modeste auteur, R. P. Larcher, eut certainement été avoué par l'ancien, et Corneille tout le premier n'aurait pas manqué de l'applaudir de son heureuse audace. — Le premier acte du Misanthrope a été un second triomphe. Comme Polyeucte, rien ne manquait dans les accessoires; costumes, scènes, etc, tout était historique. Même débit net, naturel, accentué et classique; même quasi-perfection dans l'art de rendre les personnages, que dans Polyeucte, même succès légitime, éclatant. Oh! que ne nous donne-t-on plus souvent de ces chefs-d'œuvres si éternellement jeunes, si éternellement vrais! Et, comme le choix en est facile et l'adaptation aisée! ——— On trouvera insolite peut-être un compte rendu aussi détaillé d'une simple séance dramatique de collége : en effet, la chose n'est pas ordinaire. Mais si l'on réfléchit au côté sérieux de la question, aux résultats que retirent l'élève et le public d'un tel exercice, à certaines coutumes, on comprendra l'importance que nous attachons au succès que nous nous plaisons à constater. L'interprétation des chefs-d'œuvres classiques

est possible en Canada: nous le savons maintenant, et toutes nos institutions doivent connaître que le public ne s'y montre pas indifférent.

Nouveau-Mexique. — Lettre du R. P. Tomassini. — Albuquerque, 9 Novembre 1871. — Je me réjouis de pouvoir vous communiquer quelques nouvelles de notre mission, vers laquelle se tournent les espérances et les cœurs de tous les Pères de votre province. Dieu nous réserve ici non seulement un port de refuge au milieu de la tempête révolutionnaire qui gronde par toute l'Europe, mais il ouvre aussi un vaste champ à notre zèle apostolique. Jusqu'à présent nous avions une mission renfermée dans les limites du Nouveau Mexique. Depuis quelques jours, le Seigneur a inspiré à Mgr l'Evêque de Denver de nous appeler pour évangéliser les chrétiens et les Indiens idolâtres du Colorado. Il y a donc maintenant deux missions qui réclament également nos soins. Peut-être vous sera-t-il difficile d'étudier dans les géographies et sur les cartes les contrées dont je veux vous entretenir, parceque le Nouveau-Mexique et le Colorado sont deux nouveaux états annexés depuis peu d'années à la grande Unité Américaine. Je dis nouveaux, parceque depuis le temps de l'annexion ou de la conquête, ces contrées habitées seulement par les Indiens et les Mexicains se vont renouvelant chaque année par l'émigration des Américains, Anglais et Allemands. Le Nouveau-Mexique se trouvant aux confins des Etats-Unis et du Vieux Mexique, conserve le langage, les coutumes et le caractère du Mexique, bien que le gouvernement l'administration et les lois soient les mêmes qu'aux Etats-Unis. Dans quelques années peut-être s'ouvriront les chemins de fer qui sont en construction, et nous communiquerons facilement avec les Etats du Nord; mais alors ce pays sera inondé par l'émigration des Européens, et il se transformera en peu de temps, comme le fit la Californie il y a dix à onze ans. Mais laissons l'avenir pour ne nous occuper que du présent. — Imaginez deux chaînes de montagnes arides, de sable et plus ou moins sinueuses, mais toujours se regardant, au pied desquelles coule le fleuve appelé par les Indiens Rio grande et River of north par les Américains. Sur les rives sablonneuses de ce fleuve, dans une longueur d'environ trois cents milles, les pauvres Mexicains viennent édifier leurs maisons, j'allais dire leurs palais, semer leurs haricots, le maïs et le froment, jusqu'à ce que, à la crue des eaux, le fleuve vienne dans un moment de caprice déraciner les moissons et renverser les constructions. Alors les Mexicains ruinés passent à un autre endroit laissé libre par les eaux, et reconstruisent avec la même facilité leurs habitations. Ici n'a pas d'application la sentence de l'Evangile: "Stultus qui ædificavit domum suam super arenam". Autrement nous ferions tous partie de cette catégorie. Les plus sages creusent un pied sous terre et pas davantage, parce qu'ils rencontreraient l'eau infiltrée par le fleuve; puis avec la pelle ils coupent les adobis et en moins de quinze jours la maison est bâtie. Mais que sont donc ces adobis? Sur les rives du fleuve où croissent quelques herbes, le sable devient un peu plus dur parceque le limon des eaux y a déposé une espèce de ciment. A l'épaisseur de quatre doigts, on le détache de la couche inférieure, on le taille en carrés avec la pelle; et ainsi s'obtient une espèce de brique composée de sable et de racines. C'est la matière qui sert à la construction de toutes les maisons de ce pays: car la pierre est très-rare, et nous qui avons voulu employer des cailloux pour fondement à notre maison d'Albuquerque, nous avons dû attendre trois mois quatre charrettes de silex. Au moins pourra-t-on dire de notre R. P. Supérieur: "iste est qui ædificavit domum suam supra petram." Et c'est déjà le premier miracle opéré dans ce pays. Mgr Lamy évêque de Santa-Fé, capitale de notre Etat, a voulu montrer cette merveille aux Mexicains en faisant construire une cathédrale en pierres; mais il en saura le prix, si dans une dizaine d'années il la voit terminée. On me dit ici que pour cette construction qui n'est pas plus grande qu'une église ordinaire, il aura employé plus de dollars que de pierres. Les montagnes recèlent dans leurs entrailles des mines de pierre, mais elles n'en communiquent rien que je sache. Telle est la topographie du Nouveau-Mexique. — Ici nous nous trouvons à une grande élévation au dessus du niveau de la mer; le ciel est toujours pur et serein, comme notre beau ciel d'Italie. Les pluies sont très-rares et seulement dans les mois d'été. C'est un effet de la Providence divine qui: "dat nivem sicut lanam". Si nous avions ici les averses de Rome ou de Naples, nous ne serions occupés qu'à faire, défaire et refaire nos petites maisons. Au mois d'août dernier je me préparais à recevoir, à propos de la fête de notre mission, les Curés du voisinage et j'appelai une femme pour blanchir ma chambre à l'intérieur. Déjà tout était parfaitement blanchi; j'étais peut-être plus content que le roi Ezéchias de pouvoir montrer à ses amis tout ce qu'il possédait de précieux, quand le même soir commença une belle pluie fine qui devint une averse terrible. C'était la nuit; et, en me mettant au lit, je priai le Seigneur de conserver au moins à sec, le réduit où je me trouvais. Mais quoi! peu de temps après l'inondation était générale; pas le plus petit trou où je pusse me retirer à l'abri. Et mes murs blanchis à neuf? Vous imaginez bien qu'ils n'avaient plus leur parure de fête. Le lendemain je fis recommencer l'opération, et voilà tout en ordre comme auparavant. . . . Ici néanmoins, on vit en bonne santé; le climat est excellent pour nous, Italiens, la phthisie est inconnue. L'hiver est un peu plus rude qu'à Naples, car le Rio-grande gèle presque chaque année; et moi-même, l'année dernière, j'ai pu le traverser à pied, mais le froid est sec et sans humidité. — Au Nouveau-Mexique y a-t-il des villes? Oui, Santa-Fé, qui en est la capitale, résidence de l'Evêque, du gouverneur, du Sénat ou corps législatif de cet Etat, compte 5000 habitants. Albuquerque est un gros village d'un millier d'âmes. Ça et là sont disséminés divers groupes de familles agricoles à de très-grandes distances les uns des autres. Ces longues distances

ajoutent beaucoup de difficultés au ministère dans la Mission. Notre vie se passe continuellement à cheval pour administrer les Sacrements aux malades; et souvent même pendant la nuit, nous sommes appelés à des maisons isolées dans la campagne comme au milieu d'un désert. Il nous faut toujours passer et repasser ce malheureux Rio-grande et ses mille ramifications qui ne sont pas l'œuvre de la nature, mais de l'art. Chaque village, chaque ferme même ouvre un canal, ou comme on dit ici une secchia, pour la culture des terres; ce qui est un très-pénible travail. Le lit du fleuve est plus bas que les terres, et, n'ayant point de pierres pour faire les digues et les portes, on en fait de bonnes avec des perches et autres branchages. ——— Vous me demanderez peut-être: Vous êtes désignés dans le catalogue comme Missionnaires apud Indos! Mais où sont donc ces Indiens et quelle est cette race? Ecoutez... Après avoir admiré la vallée dans laquelle coule le Rio-grande, regardez de l'autre côté des montagnes. Toutes celles qui portent le nom de Sierras sont habitées par des tribus sauvages, plus féroces que les tigres. Diverses tribus d'Indiens environnent le Nouveau-Mexique. Le gouvernement des Etats-Unis les a chassées de toutes les parties centrales de l'Amérique du Nord, et il les tient renfermées dans certaines limites comme des bêtes féroces, c'est-à-dire dans des Canones ou gorges de montagnes fortifiées. Le général Méridan les voudrait bien exterminer complètement, mais jusqu'à ce qu'il vienne un ordre positif, on leur donne de la part du gouvernement la nourriture, les armes, la poudre et autres munitions de chasse: car c'est là la seule occupation de ces Sauvages. Pour pénétrer au milieu de ces Indiens, comme Ministres de la religion, il faut la permission et l'autorisation du gouvernement de Washington. Dès l'année dernière nous avions adressé une pétition au Congrès, en manifestant notre dessein de civiliser et de christianiser ces nations féroces. Le congrès admit notre pétition, mais le secrétaire d'Etat, au lieu de remettre la demande aux vrais pétitionnaires, la transmit aux ministres méthodistes. Ceux-ci maintenant jouissent d'une abondante pension, sans rien faire, ou mieux afin de rendre pires ces malheureux Indiens. Ainsi, pour le moment du moins, toutes nos espérances sont évanouies. Quand nous serons plus nombreux, alors nous recommencerons nos tentatives. A l'heure qu'il est nous possédons à Albuquerque deux maisons et une habitation provisoire dans un autre endroit, où j'ai demeuré toute l'année. Les fatigues de l'apostolat soutenues par nos Pères, et leurs succès dans la conversion des âmes feront le sujet d'une autre lettre.

Autre lettre. ——— Jusqu'à présent les œuvres de notre mission ont progressé lentement, comme toutes les œuvres de Dieu au commencement. Cependant il semble que le Seigneur veuille nous consoler en nous ouvrant une voie vers un meilleur avenir. Ainsi, vous saurez que dans peu de temps nous ouvrirons une nouvelle résidence dans la mission du Colorado. Mgr Machebeuf Evêque et administrateur de ce Vicariat, nous fit la gracieuse invitation d'aller prendre possession d'une paroisse en attendant qu'il nous fut possible d'y établir un collège, sur le plan de ceux d'Amérique. Le collège projeté n'est pas seulement un pieux désir de notre part, comme vous le verrez par ce que je vous dirai ensuite. ——— Par rapport à la position géographique de ce pays, je ne vous renvoie pas aux cartes, parceque quand il s'agit de l'Amérique, toutes ces cartes faites en Europe ne signifient rien: ou par manque de détails ou par trop d'ambiguité. En ces contrées la géographie change pour ainsi dire chaque année. Subitement surgissent et les villes et les provinces et les peuples, là où il n'y avait d'abord qu'un désert. Ainsi, consultez les géographies d'il y a dix ans et vous trouverez Chicago indiqué comme le nom d'un obscur village de l'Ouest de l'Amérique, avec une population de 15000 âmes. Et cependant, au moment du terrible incendie qui dévasta cette capitale le 6 Octobre dernier, la ville comptait plus de 350000 habitants. Ce qui s'explique par l'émigration continuelle des Européens. On calcule ici, que plus d'un million d'Européens émigrent chaque année en Amérique. Ce sont des Irlandais, des Anglais et surtout des Allemands, peu d'Italiens et de Français. Chacune de ces nations possède à New-york une société d'émigration pour ses nationaux; elle est reconnue et protégée par le gouvernement des Etats-Unis et par les Etats Européens. Dans les grandes cités d'Amérique, vous trouvez toujours le quartier Irlandais, Allemand, Italien, etc.; spécialement à New-york, Cincinnati, Philadelphia, Chicago et San-Francisco. Cette émigration continuelle fait qu'en peu de temps s'établissent de nouveaux villages, de nouvelles villes. Ainsi s'est formé le nouveau territoire ou Etat qui a pris son nom du fleuve Colorado. Avant l'année 1848, ce n'était qu'un immense désert au Nord du Nouveau-Mexique; maintenant il est plus peuplé que le Nouveau-Mexique lui-même. Ce sont pour la plupart des Anglo-Américains; mais il n'y a encore que de petites cités. Denwer, la capitale, a une population de 15000 âmes, avec un autre climat, une autre langue et d'autres usages qu'au Nouveau-Mexique. —— Le grand chemin de fer du Pacifique, qui va de New-york à San-Francisco, envoie une ramification vers Denwer où se réuniront dans deux ans tous les chemins de fer des deux Amériques. La population catholique de cet Etat n'a que 9 prêtres pour l'administration des Sacrements. Dans la partie méridionale il y a plusieurs villages mêlés d'Américains et d'Anglo-Américains, et ils prennent chaque jour une plus grande importance, à cause du chemin de fer. C'est pourquoi les catholiques vivent comme abandonnés au milieu de cette nombreuse population protestante, ont senti le besoin d'une éducation catholique. Le Seigneur a inspiré à un certain lord protestant, M. Gilpin, ex gouverneur de Colorado, la pensée de faire venir les Pères de la Compagnie de Jésus, afin d'ouvrir un établissement d'éducation pour la jeunesse. Il écrivit à ce sujet plusieurs lettres au R.P. Supérieur de notre Mission, promettant de donner un territoire de plus de deux milles d'étendue, situé dans un endroit délicieux, appelé St Louis-park, sur les bords

d'un lac où se jettent sept rivières. Cette demande fut soumise, comme de juste, à l'Evêque de Denver, lequel accueillit avec joie la proposition, approuva le projet, et promit de nous aider à fonder le collège. En outre, dans le même temps, il écrivait pour nous confier la mission des Youtas, nation sauvage qui vit dans son diocèse. Au mois de Septembre dernier, le P. Gasparri, d'après l'invitation de M. Gilpin, se rendit à Costilla, non loin du lieu désigné pour le collège futur. Ayant fait près de 200 milles, il trouva de fait le Monsieur sus dit et le vicaire général de Mgr. Machebœuf, envoyé pour le représenter. Le R. P. Gasparri fut accueilli avec de grands témoignages d'estime et d'affection de la part de toutes ces populations. Plusieurs Curés des environs vinrent le supplier de leur envoyer un ou deux Pères pour donner une mission à leurs paroissiens. Les négociations s'ouvrirent avec M. Gilpin; on étudia le terrain; on choisit un endroit vaste et délicieux pour l'établissement; et maintenant on attend une décision de la compagnie anglaise pour dresser l'acte des négociations avec M. Gilpin. Les agents de cette Compagnie à qui M. Gilpin avait vendu une partie de ses immenses propriétés, semblent bien disposés envers nous. Il faut espérer que dans peu de temps toutes les difficultés seront surmontées. Mgr. Machebœuf, pour ne pas laisser refroidir les négociations qui touchent au collège, écrivit au P. Gasparri, il y a 7 à 8 jours, qu'il désirait voir s'ouvrir une résidence dans le voisinage de Costilla. Là, deux ou trois Pères pourraient de près accélérer les négociations et surveiller les travaux, jusqu'à ce que toutes les difficultés aient disparu. Quant à nous, nous devons tenir prêt le nombre de sujets nécessaire à l'entreprise. Dans ce but il nous donne la résidence, l'église et l'administration de la paroisse de Conégos, dite Notre-Dame de la Guadelupe. De là, dit Mgr. Machebœuf, vous pourrez envoyer deux Pères au milieu des Youtas et y établir une mission. Vous voyez donc que le Seigneur ouvre un vaste champ à notre zèle: collège, paroisses, missions, il y en a pour tous les talents et pour tous les goûts des fils de notre Bx. Père St. Ignace. Vous me direz peut-être: mais que sont donc ces Youtas? C'est une de ces nombreuses tribus nomades qui habitaient l'Amérique comme indigènes; maintenant chassés du centre, ils vivent embusqués dans les montagnes de cette frontière, toujours avides de rapines et d'assassinats. Retenus maintenant par la force du canon américain, ils ne font pas la guerre aux blancs; mais malheur au blanc ou à l'américain qui tombe entre leurs mains. Féroces comme des bêtes sauvages, ils ne vivent que de chasse, n'habitent aucun village, ne bâtissent aucune maison, mais emportent avec eux les tentes en peaux de buffalo, vers les lieux où les attire en foule la passion de la chasse. Toute leur vie se passe à cheval: hommes et femmes sont armés de flèches, de lances, de fusils et de pistolets. Ils ont des chefs, à l'autorité desquels ils se soumettent régulièrement. Il paraît qu'ils ont au milieu d'eux un vieux sorcier qui fait l'office de grand-prêtre ou ministre du Grand-Esprit. Ils n'ont du reste aucune religion. L'année dernière, j'eus l'occasion de parler à plusieurs Youtas, et je demandai à l'un des chefs s'il voulait embrasser la religion de Jésus-Christ. « Oui, me répondit-il froidement; mais que le gouvernement de Washington accepte nos conditions de paix! » Peut-être m'avait-il pris pour un agent du gouvernement. Espérons mieux, quand ces pauvres malheureux auront connu de près le Ministre de Jésus-Christ. ——— On nous écrit de Denver que le capitaine général de ces Sauvages demande à être instruit dans la religion et à recevoir le baptême: Adveniat, Domine, regnum tuum! Priez donc et dites: « Illuminare his qui in tenebris et in umbra mortis sedent! Albuquerque, 9 Novembre 1871.

Lettre du R. P. du Ranquet au R. P. de Ponlevoy. ——— New York, 17 janvier 1872. . . : New-York est une des plus belles missions qu'on puisse désirer; nous sommes 5 Pères chargés de toutes les misères municipales de la grande cité: prison de ville, hôpital, pénitencier, dépôt de mendicité, maison de travail, asiles d'aliénés, orphelinats, émigrants, etc... environ 7000 personnes. Je ne parle que des institutions qui dépendent de l'administration municipale. Les pauvres de New-York étant en masse catholiques, l'immense majorité de ces détenus et autres appartiennent à notre troupeau, et les pauvres de New York étant surtout Irlandais, on a prise sur eux d'une manière dont on ne se doute pas en France. Les tracasseries et les déboires ne manquent pas; partout nous avons à faire face à quelque ministre et assez souvent nous avons à nous justifier devant quelque comité. Trois de nos Pères passent tout leur temps dans les établissements énumérés plus haut et ne paraissent au collège qu'en visite une fois par semaine. Ces établissements se trouvent dans 4 petites îles près de la ville, dans une admirable situation. Il faut que je vous raconte ma meilleure conversion qui est en même temps celle où j'ai eu le moins à faire. Deux fois par mois je passe 24 heures à bord un vaisseau-école où nous avons 250 et quelquefois 300 enfants. Je prends mes repas avec les officiers. Or, tous sont protestants, sauf l'officier instructeur qui est devenu catholique. Voici comment: je n'avais jamais eu de conversation avec ce jeune homme, seulement j'échangeais les civilités ordinaires avec lui comme avec les autres. Un jour il me prie de passer dans sa chambre et me mettant un livre entre les mains: « Mon Père, j'ai lu ce livre et s'il dit vrai la religion catholique est la véritable ». Environ deux mois après je le baptisais et l'auteur du livre était son parrain. La manière dont le livre lui est tombé entre les mains est ce qu'il y a de plus providentiel. Une bonne dame était venue visiter le vaisseau comme beaucoup d'autres curieux; elle laisse tomber un livre et par un heureux malheur le livre tombe dans la mer; les enfants le pêchent, mais il est trop malpropre pour être remis dans le sac de la dame. L'officier instructeur le met à sécher dans sa chambre — quand il est sec il l'ouvre, et comme c'est un jeune homme sérieux, il le lit

d'un bout à l'autre; il le lit même une seconde fois plus sérieusement encore, et s'écrie: « Si je suis un honnête homme, il faut que je parle au P. Duranquet! » Depuis il a fait un bien incalculable.

Amérique Méridionale. — Mission de l'Equateur. — Extrait d'une lettre du P. Louis Sodiro au P. Charles Rombaldo (Communiqué par les FF. Scolastiques de la province de Venise). — Quito, 18 Novembre 1871. — Voici quelques nouvelles sur notre état actuel. Tout va assez bien, avec paix et tranquillité. Nous le devons, après Dieu, au Président de la République, M. Gabriel Garcias Moreno. Il est la base qui nous soutient, le bouclier qui nous protège. C'est de lui seul que dépend, on peut le dire sans prétendre lire les décrets de la divine Providence, toute notre prospérité pour aujourd'hui et pour l'avenir. S'il tombe, il est moralement sûr que tout est perdu. Je dois vous rappeler ici que les Républiques de l'Amérique Méridionale sont comme ces monts de sable du Désert, qui le soir se trouvent à cent milles de l'endroit où elles étaient le matin. Au printemps dernier, une révolution s'était tramée contre le Président à Guayaquil; il la découvrit à temps, tomba à l'improviste sur les conspirateurs et déjoua ainsi leurs projets. Il y a peu de mois, une nouvelle tentative eut lieu à Manabé, chef lieu de la province du même nom; on s'en aperçut à temps pour saisir les armes et 4 des principaux conspirateurs; le chef échappa au châtiment par le suicide. Vers la fin de Septembre dernier, le Président devait aller passer quelques jours avec sa famille dans une propriété située à quelque distance de la ville. Heureusement au jour fixé pour le départ, le temps se montra pluvieux. Sa femme craignit de se mettre en route dans ces mauvaises conditions. Ce fut un trait de la divine Providence pour lui sauver la vie, car sur la route qu'il devait prendre, l'attendait un assassin armé. La nouvelle de sa mort présumée fut répandue avec trop de précipitation, par ceux-là même sans doute qui avaient payé l'assassin; et les journaux étrangers s'empressèrent de la reproduire les uns d'un ton de deuil, les autres d'une voix de triomphe. Pour lui, qui lisait tous ces journaux, il n'eut qu'à rire de la folle joie de ses rivaux, et à se réjouir des regrets et des éloges funèbres de ses admirateurs trompés. — Pour en venir à ce qui nous touche de plus près, je vous dirai que le personnel de notre mission s'est augmenté cette année de nouvelles recrues: douze ouvriers nous sont venus d'Espagne et trois d'Allemagne, pour la Faculté Polytechnique; nous voilà près de cent, distribués dans 4 collèges et 3 centres de mission. Quito compte 49 Jésuites, savoir ceux du collège et de la Faculté Polytechnique, 8 philosophes, 2 rhétoriciens et 3 novices. Quatre autres ont été dernièrement envoyés au Pérou, où l'on nous appelle avec beaucoup d'instances; et à Lima nous pourrions reprendre notre ancien collège avec 80 000 f.cs de rente annuelle, si nous pouvions disposer d'un nombre convenable d'ouvriers. Bien entendu que ce gouvernement n'est rien moins qu'affectionné aux Jésuites; mais les lois permettent à qui que ce soit l'instruction privée, et c'est assez pour le moment pour pouvoir y pénétrer. Pendant qu'on nous demande au Pérou, on nous chasse de Guatemala. La dernière révolution qui renversa l'ancien Président, parce qu'il n'était pas libéral, eut aussi pour conséquence l'expulsion des Nôtres de ce pays: ils y étaient depuis 20 ans, au nombre de 90 environ. Un seul d'entre eux, le P. Falcioni, de la Province Romaine, est venu à l'Equateur; il est maintenant malade à Guayaquil. Les autres sont restés dans la république voisine de Nicaragua, où ils n'attendaient qu'un moment de calme après les fureurs révolutionnaires, ou une contre-révolution leur permît de rentrer. La contre-révolution a eu lieu en effet, mais elle a été réprimée, et très-vigoureusement; de sorte que tout espoir de rentrer semble ôté à nos Pères. Notre Président fait instance pour qu'ils viennent ici. Nous verrons comment la divine Providence disposera d'eux. Quoiqu'il sache user de réserve, le Président nous aime beaucoup, si bien que nos communs ennemis s'en vont disant qu'il est notre vice-général, et beaucoup le croient; quelques-uns pourtant s'étonnent de le voir marié, et même la question nous a été posée, "si notre vice-général pouvait avoir une femme?" — Notre collège se trouve à peu près dans le statu quo. La faculté Polytechnique, par l'arrivée des nouveaux professeurs, est en meilleur train que l'année dernière; pourtant que de difficultés: L'indolence, qui est le caractère distinctif de l'habitant de l'Equateur et généralement de l'américain du Sud, le principe traditionnel, "que chacun doit être ou médecin, ou avocat, ou prêtre", enfin le manque de livres sont les obstacles contre lesquels nous avons à lutter. Nous avons commencé le cours, le P. Wolf et moi, avec 14 ou 15 auditeurs, et nous l'avons terminé avec 2. Cette année nous en avons davantage. Dans les deux cours que je fais pour les médecins, j'en ai 30, et ceux-là seront bien forcés de persévérer. Pour le troisième, il est libre, et se fait pour ceux qui aspirent au professorat; je l'ouvrirai la semaine prochaine; je n'ai encore que 3 élèves inscrits, leur nombre arrivera probablement à 6 ou 7. Combien y en aura-t-il à persévérer? je ne sais, puisque le cours est libre; mais assez sans doute pour m'obliger à donner mes leçons, et me prendre le temps que je pourrais consacrer aux excursions. — A ce propos, dans ces dernières vacances j'ai visité la Province d'Ibarra, et j'y ai passé une vingtaine de jours. C'est cette Province qui fut si terriblement dévastée par le tremblement de terre de 1868. La ville d'Ibarra, son chef-lieu, fut réduite, ou peu s'en faut, à un monceau de ruines, et comme le désastre arriva à 1 heure du matin, la plupart des habitants y restèrent ensevelis, passant du sommeil des vivants à celui des morts. Les quelques survivants se retirèrent à 20 minutes de ce lieu de désolation. Là ils se bâtirent quelques pauvres habitations de terre et de feuillage; c'est là qu'ils vivent encore jusqu'à ce qu'on ait relevé leur ville de ses ruines, ce à quoi on travaille déjà. L'église qu'avait ici l'ancienne Compagnie est restée en partie debout, vu sa grande solidité; mais le chœur et la façade sont en ruines. Sur presque tous les points de cette pauvre province, on voit encore d'horribles vestiges de l'affreuse catastrophe: de grandes fissures, ou plutôt de vrais gouffres ouverts dans le sol, d'immenses rochers arrachés et précipités du haut des montagnes, des torrents de fange

qui, des flancs de ces montagnes entr'ouvertes, coulèrent sur les plaines, ensevelissant non seulement les moissons, mais des populations entières. On peut encore juger quelle fut alors l'épouvante des malheureux, qui, en bien petit nombre, purent échapper à ces ruines : Sitôt que vous leur adressez la parole, ils en reviennent toujours à parler de la catastrophe, il semble qu'ils ne savent plus parler d'autre chose. Ils assurent que les premiers jours ils étaient si égarés et si fous de terreur, qu'ils erraient sans se regarder, privés de parole et presque de sentiment, ne pensant ni à manger, ni à rien autre chose, en somme pires que des bêtes; la plupart de ceux qui périrent, disent-ils, auraient pu se sauver, si les autres avaient pris soin de les retirer des décombres; mais la terreur les avait rendus aussi insensibles aux malheurs d'autrui qu'au leur propre. —— Mais je laisse enfin ce sujet lamentable; je veux vous donner encore quelques nouvelles, sans autre ordre que celui dans lequel elles se présenteront à mon souvenir.

Le P. Cerenziani a été proclamé Vice-Recteur de notre collège; son prédécesseur est allé fonder la Mission du Pérou. En même temps il a la chaire de Droit Canon et de Droit civil, et même par intérim celle de Théologie dogmatique. Le P. Pozzi, d'après les dernières nouvelles du Père Visiteur, qui a visité cette mission il y a deux mois, se porte bien; il est tout occupé de la construction de son église (de bois); elle est fort belle, d'après le même Père Visiteur. Dans sa résidence il ne jouit pas d'une sécurité parfaite, car il a pour voisins des peuples féroces dont il redoute toujours quelque soudaine invasion. Il y a peu de mois, 4 Jíbaros réussirent à tuer 6 chrétiens de la mission, qui les avaient logés chez eux pendant la nuit; après cet horrible assassinat, ils s'enfuirent dans leurs forêts. —— Le P. Bovo est pour cause de santé au collège de Cuenca. Oh! combien nous avons besoin ici de fervents missionnaires! Les deux tiers peut-être du territoire de la République sont encore ensevelis dans les ténèbres du paganisme; il y a encore, comme aux temps de la conquête, des tribus sauvages qui n'ont jamais entendu parler de Notre Seigneur Jésus-Christ, ou qui, converties par nos anciens Pères, au prix de leurs sueurs et de leur sang, sont retournées à leur ancien culte, après la funeste suppression de la Compagnie. Nous n'avons pas l'espoir de pouvoir leur porter secours, les Ministres de l'Evangile sont en si petit nombre, pour ne rien dire des autres difficultés! Et il faut en dire autant des immenses régions limitrophes du Brésil et du Pérou. Ainsi aujourd'hui même est arrivée à Quito une députation de sauvages qui viennent supplier de leur donner un Missionnaire. Je ne sais rien de plus sur cette ambassade et ses résultats. Si je ne me savais pas si indigne d'un tel ministère, j'oserais me flatter de l'espoir de m'y consacrer, et peut-être avant peu. Que la volonté de Dieu soit faite!

Mission du Brésil. —— Extrait d'une lettre du R. P. François Egano, Supérieur général des Missions, au R. P. Jean Marcucci (Venise)

... Au nouvel an s'ouvrira une nouvelle résidence dans la ville de Sobral, province de Ceara. Il peut se faire encore que si notre T. R. Père Général accepte le petit séminaire de Manaus, capitale de la Province de Altos-Amazonas, dépendant du diocèse de Gran-Para, nous allions dresser nos tentes tout près des sauvages. Ils sont à un jour de marche de Manaus; nous n'aurions jamais plus belle occasion d'y rétablir les missions de nos anciens Pères, d'instruire ces pauvres gens et de les ramener à vivre en société. Depuis la suppression de la Compagnie, ou plutôt depuis l'expulsion de nos Pères du Brésil, qui précéda la suppression de plusieurs années, on n'a pu rien faire des indigènes; et même plusieurs, qui s'étaient convertis à la Foi, retournèrent à leur vie sauvage. Peut-être le Seigneur veut-il nous consoler, en ouvrant ce nouveau champ à notre zèle. Si donc quelques-uns parmi vous désirent venir s'y exercer avec nous, qu'ils fassent bonne provision de vertu, qu'ils arrivent préparés aux ennuis des voyages, à la fatigue, à la faim, à la soif, à devenir même la pâture des sauvages, car il y a encore parmi eux des anthropophages. Mais Dieu sera toujours avec eux pour les encourager dans leurs souffrances et les défendre dans leurs dangers. Décembre 1871.

Chine. —— Lettre du F. Le Cornec aux Novices d'Angers. —— Chang-hai, 16 Novembre 1871.

..... Je vous écris de notre Scolasticat de Tom-Ka-Dou, ou si vous le voulez de Chang-hai, dont Tom-Ka-Dou n'est qu'un faubourg. La Providence nous y a réunis au nombre de 23 Scolastiques, la plupart anciens Novices d'Angers, car nous comptons seulement parmi nous six Frères Chinois. Le grand Séminaire suit les cours du Scolasticat, mais n'allez pas lui supposer un personnel bien considérable: ils ne sont actuellement que 3 Séminaristes, tous en 2de année de philosophie. Notre genre de vie, bien que nous soyons en Chine, n'a rien de particulier; c'est le même règlement, ou à peu près, que dans nos maisons d'Europe. Une chose cependant vous frapperait à votre arrivée au milieu de nous, ce serait nos personnes elles-mêmes. Je me rappellerai toujours l'impression que fit sur moi le premier des Nôtres que j'aperçus avec notre costume; j'en eus pour plus d'une heure à rire, et cependant tout le monde dira que je ne fais pas d'excès de ce côté. Ceux qui sont revêtus du sacerdoce portent barbe, ceux qui sont dans les degrés inférieurs de la cléricature n'ont droit qu'à une petite moustache. Quant au vêtement, léger en été, il devient en hiver d'une ampleur incroyable, pour peu qu'on soit petit on devient boule, si vous êtes grand vous paraissez un colosse. Au réfectoire vous vous demandez quelquefois pourquoi votre voisin, déjà à près d'un mètre de distance, s'éloigne encore; c'est que votre manche a plongé dans sa soupe, ou bien il craint le même accident pour lui-même. De plus, nous ne sommes pas ici *unius coloris*, car autant d'habits, autant de couleurs. La semaine dernière j'avais une robe

toute blanche, vraie robe de trappiste, pendant que mon voisin de droite en avait une noire, et mon voisin de gauche une violette. Aujourd'hui le froid s'étant fait sentir, je me suis mis au bleu, pendant que tel autre se mettait au vert. Comme nous avions grand congé, nous sortions donc par bandes selon la règle, les uns de noir habillés, les autres de blanc, mais tous frères cependant, et tous un de cœur. La promenade me rappelle un des chapitres les plus pittoresques dans la vie du Scolastique de Chang-hai, et comme de votre côté vous ne faites pas mal de promenades, vous ne serez peut-être pas fâchés de savoir comment on les fait en Chine. D'abord, quelque soit le temps ou la saison, qu'il fasse chaud ou qu'il fasse froid, il est un meuble qui doit nous accompagner. L'appellerai-je parapluie ou parasol, le nom n'y fait rien, car il remplit les deux fonctions. Ce parasol mérite vraiment qu'on le regarde un peu, car sa construction ne manque pas d'intérêt; les baleines sont quelques petites baguettes, et le couvert est de papier. Et s'il fait de la pluie, me demandai-je en l'ouvrant la première fois. « Eh bien s'il pleut, me répondit le linger, il vous servira encore. » — « Et le papier ! » — « Eh bien, l'huile dont on l'a trempé le garantira. » Le fait est que depuis bientôt deux ans j'ai encore le même, après m'en être servi au moins deux fois chaque semaine. Le premier théâtre de nos promenades, ce sont nécessairement les rues chinoises. Si elles étaient complètement libres peut-être que 3 hommes pourraient y marcher de front; mais si vous y mettez et les cuisines ambulantes et les cordiers et les bouchers et les porteurs d'eau et les portefaix et les porte-chaise et les brouettiers, tous criant qu'ils viennent et demandant place; vraiment il sera difficile que vous ne soyez pas coudoyé, par l'un que vous ne soyez pas arrêté par un autre, qu'un troisième ne remplisse d'eau votre soulier; et certainement il vous sera difficile d'entretenir une conversation suivie avec votre compagnon. Cependant de toutes les boutiques on a les yeux sur vous, les uns vous appellent hommes d'Occident, les autres Diables d'Occident, les autres petite queue; aucun d'eux certainement n'a l'intention de vous faire honneur, mais vous n'y faites même pas attention, et si vous y pensez, ce n'est que pour régler le compte avec Notre Seigneur, le soir, et lui présenter votre note: Seigneur tant de cris "petite queue"! 20 fois "Diable d'Occident!" Maintenant payez, et Notre Seigneur vous paie tout, et amplius. —— J'avais espéré toutefois un autre fruit non moins profitable et pour nous et pour les âmes. Comme nous sommes en plein pays païen, j'avais espéré que ce serait bien l'occasion de parler de Dieu et de le faire connaître à ces milliers d'âmes qu'on rencontre sur sa route. Hélas! j'avais compté sans un obstacle qui n'est pas facile à vaincre. Cet obstacle c'est la langue et la langue propre de ce pays. Nous apprenons bien la langue mandarine, mais la langue mandarine n'est pas plus comprise ici que l'Espagnol ne le serait en France: et apprendre les deux langues en même temps est chose bien difficile. Ce contretemps est bien compensé par le plaisir que j'éprouve en apprenant, le soir, ce qu'ont fait nos Scolastiques Chinois en ce genre de ministère. Pour eux, n'ayant pas les difficultés de la langue, ils peuvent faire de chacune de leurs promenades une tournée apostolique, et le bon Dieu se plait à récompenser leur zèle. En moins d'un an ils ont baptisé plus de 60 adultes moribonds, dont le grand nombre n'a pas tardé à aller jouir de l'héritage éternel. Ces ouvriers de la 11e heure, la Providence les choisit, selon son habitude, non parmi les riches, mais parmi ce qui semble humainement parlant le plus misérable, parmi les mendiants. En traversant une rue on rencontre dans quelque petit coin, un malade délaissé, enveloppé d'une misérable natte, exposé à toute pluie et à tout vent par un temps d'hiver. Les passants ne lui accordent même pas un regard, et pourtant c'est là l'élu de Dieu. C'est de lui que s'approcheront les pêcheurs d'âmes: ils commenceront par s'intéresser à son état, lui offriront quelque petit remède, lui apprendront qu'il n'y a qu'un Dieu en trois personnes: ils lui enseigneront l'Incarnation, l'existence du Ciel, de l'enfer, l'aideront à former un acte de contrition de tous ses péchés, puis ils verseront sur son front l'eau Sainte: et le lendemain, s'ils repassent, ils apprendront ordinairement que le baptisé de la veille n'est plus de ce monde. Quelquefois cependant ils survivent et alors on avise au moyen de compléter leur instruction. Comme le nombre en augmente toujours, on a résolu de destiner une maison pour les rassembler à certains jours, et pour les instruire, leur faisant pratiquer tous les devoirs d'un bon chrétien. Quant aux riches, on les aborde plus difficilement. Il faut quelque chose d'extraordinaire, souvent même Dieu devra s'en mêler directement pour les ramener à la religion. Il n'y a pas un mois il est arrivé un fait de ce genre. Un marchand païen de Chang-hai avait depuis quelque temps une maladie généralement connue sous le nom de maladie du diable et désignée comme telle par les païens eux-mêmes. Comme la femme de l'Évangile il avait déjà dépensé entre les mains des médecins une bonne partie de sa fortune, et aussi infortuné qu'elle, il n'avait reçu de l'art aucun soulagement. La Providence avait placé chez lui, comme employé, un chrétien du Kiang-si, qui vint à son tour lui offrir un remède plus efficace. « Si vous voulez guérir d'une semblable maladie, lui dit-il, vous n'avez de secours à espérer que de la religion chrétienne. Il faut aller à l'église de Yan-kin-pan, faire votre prière à Dieu, puis boire de l'eau bénite que vous rencontrerez près de la porte. L'église indiquée était celle de nos Pères dans la concession française de Chang-hai. Le malade s'y rend donc, y fait la cérémonie indiquée, puis s'en revient entièrement guéri. Depuis il étudie la religion, résolu à se faire chrétien aussitôt que son instruction pourra le permettre. J'aurais encore à vous raconter plus d'un fait de ce genre, si j'étais au courant de ce qui s'opère dans les Districts; mais pour le moment je suis bien pauvre de ce côté. Toutefois vous apprendrez avec plaisir qu'une lettre du P. André nous donne de bonnes nouvelles de Ngan-Kin. La position a été difficile à conquérir, comme vous avez pu le voir dans les lettres du P. de Carrère, ou dans celles plus récentes du P. Heude et du P. Seckinger. Mais aujourd'hui tout y va bien. Au moment où nous écrivit le P. André, il s'y trouvait seul, gardant la position. C'était l'époque des examens militaires, ordinairement occasion de troubles,

mais cette fois tout s'est très-bien passé. Le P. André a fait les frais de représentation auprès des nombreux visiteurs que la curiosité amenait à la nouvelle maison européenne. C'est bien joli, disaient les uns; c'est bien beau disaient les autres. Un lettré entre autres, qui attend une place de Tao-tai, passa plus d'une heure avec le P. André, heureux de voir des livres européens, une écriture européenne, du papier, des plumes, etc. .. il se retira très-satisfait de sa visite, promettant au Père de lui envoyer des livres chinois. Quant à la religion, hélas! bien peu entament ce chapitre, et s'ils le font, ce n'est pas toujours sérieux. L'opposition diminue toutefois, et la religion semble devoir enfin pénétrer dans ce dernier retranchement du paganisme. De temps en temps cependant on en vient encore aux voies de fait avec nos Missionnaires, comme l'ont dernièrement éprouvé le P. Seckinger et le P. Heude. Ils faisaient un voyage dans le sud du Ngan-hoei, région encore entièrement païenne, où l'on n'est guère habitué à voir ni Missionnaires ni Européens. Ils passaient par une ville où les ouvriers sont nombreux à cause du voisinage de quelques fabriques de porcelaine. Reconnaître deux Européens était chose facile, malgré le costume chinois; on commença par les saluer de l'insulte ordinaire « Diables d'occident »; mais on ne s'en contenta pas et bientôt les tuiles vinrent rendre frappant ce premier argument. Le P. Heude en reçut deux, et l'un des catéchistes, un plus grand nombre. On envoya ce dernier porter plainte au tribunal et nos Pères continuèrent leur voyage apostolique, allant chercher ailleurs une terre moins ingrate. —— Ce fait nous a été rapporté par le P. Chen-Léang, revenu dernièrement du Ngan-hoei. Toutefois il est resté jusqu'ici à l'état de fait particulier, et ces dispositions hostiles ne se sont pas manifestées sur d'autres points. —— Les jours derniers j'apprenais un trait assez remarquable qui montre combien la Providence aime à se servir des instruments les plus faibles. Dans le District de Som-Kiang, dont est chargé le P. Adinolfi, se trouvait une région encore inexplorée, du moins en ce sens qu'on n'y comptait pas de chrétiens et qu'il était difficile d'y jeter les premières semences de la religion. C'était sur les bords du grand lac appelé par les Chinois Ta-hou. Pour l'évangélisation de ce pays, le P. Adinolfi avait compté sur les talents et le dévouement du P. In, prêtre chinois que le Status venait d'attacher à son District; mais dès le commencement de Septembre, le P. In revenait malade à Tom-Ka-dou, et 8 jours après il succombait, à peine âgé de 40 ans. Le P. Adinolfi s'étant encore adressé à une barque chrétienne qui s'était mise en mesure de répondre à son appel. Mais voilà que le batelier meurt à son tour. Dieu cependant envoya au Père l'instrument dont il voulait se servir: C'est une vieille femme que l'on rencontrait autrefois chez nos Carmélites auprès desquelles elle semblait remplir les fonctions de portière. Elle est partie pour le grand-lac et comme elle avait quelques notions de médecine, elle s'est installée au nom de la science dans une famille païenne. Les malades ont commencé à venir, et les guérisons opérées n'ont pas tardé à étendre au loin la réputation de la vieille chrétienne. Profitant de l'ascendant déjà acquis, elle a orné la maison où on l'avait reçue des images religieuses du P. Vasseur, et un jour qu'on lui amenait une jeune enfant malade, elle s'est contentée de la faire agenouiller devant l'image de la Ste Vierge, de faire une prière, et la malade s'est trouvée guérie. Comme on demandait au maître de la maison pourquoi il laissait étaler chez lui ces images d'une religion étrangère: « Mais, répondit-il, si la vieille mère est chrétienne, est-ce qu'elle n'a pas le droit de suivre sa religion! » Une autre fois qu'on venait réclamer de l'argent pour une certaine taxe à moitié superstitieuse, sans lui en parler, il a voulu payer pour elle, la tirant par là d'une position embarrassante. Enfin les autorités locales ont donné, d'elles-mêmes, un brevet de capacité à notre vieille chrétienne; en ce pays ce n'est nullement nécessaire pour exercer l'art médical, et c'est seulement un témoignage accordé à un talent supérieur. Aujourd'hui on vient même des autres provinces pour consulter la Médecine des bords du grand-lac: et vous concevez qu'elle profite de ce renom inespéré pour préparer le règne de Dieu et jeter la semence dans les âmes. Tous ces détails m'ont été donnés par un Scolastique chinois dont la famille habite à quelques lieues de cette contrée. —— 22 Novembre. —— Ce matin nous avons reçu la visite d'une des célébrités de la Chine. C'est le fameux Tsen-Ko-fan, Vice-roi du Tché-ly lors des évènements de Tien-tsin, et chargé plus tard de remplir dans notre province les mêmes fonctions, après que Ma-tche-tai (l'ancien vice-roi) eut succombé sous le poignard d'un assassin. L'arrivée d'un si haut fonctionnaire en notre ville a été tout un évènement; les navires chinois et même européens semblaient n'avoir pas assez de canons pour le saluer: pendant plusieurs jours c'étaient des démonstrations continuelles. Le Grand homme a tout naturellement reçu la visite des autorités de l'endroit, et Monseigneur s'est présenté à son tour pour lui offrir ses civilités. Le premier abord a paru moins favorable; mais l'amabilité n'a pas tardé à se montrer chez le Vice-roi, et Monseigneur est revenu content de cet entretien. Quelques heures après le Grand homme honorait notre maison de sa présence, remplissant par là nos chrétiens d'une joie indescriptible, et les païens d'admiration. Il est difficile de se faire une idée de l'honneur qui s'attache en Chine à une visite de ce genre. A l'extérieur du reste, tout contribue à en rehausser l'éclat. Le vice-roi traverse les rues de la ville accompagné d'une nombreuse escorte; cavaliers et fantassins, dans les costumes les plus divers, ouvrent ou ferment la marche, pendant que le Grand homme vient au milieu, dans une chaise à six porteurs, richement décorée: les plus hauts fonctionnaires de la province qui viennent après lui, n'ont droit qu'à une chaise à 4 porteurs. Dans un pays où les rites ne permettent pas une épingle de plus que ne le porte la condition de chacun, et où l'on ne juge que par l'extérieur, ces démonstrations extraordinaires produisent un merveilleux effet. Monseigneur nous a répété plusieurs fois qu'il était très-heureux de cette visite, il en remerciait d'autant plus le bon Dieu qu'il

était moins porté à l'espérer. Quant à notre maison, elle avait pris ce jour là un petit air de fête, un arc de triomphe avec des inscriptions, et puis de distance en distance, jusqu'à la maison principale, des tentures également avec des inscriptions décoraient le passage du Grand homme. Il a visité toute la maison, a demandé même à voir l'Église, où il a paru écouter avec plaisir les explications qui lui ont été données pour les différents autels, les tableaux, les statues, etc... On a joué de l'orgue; il en a paru très-content. En somme, il semble s'être retiré satisfait: et quels que soient les motifs qui l'aient dirigé dans cet honneur rendu à notre religion, ce que j'ignore entièrement, le bien produit dans les régions inférieures n'en sera pas moins réel; les païens n'en auront que plus d'estime pour la religion chrétienne et les fidèles plus d'attachement à leur Sainte Foi. ——— 27 Septembre. ——— Hier, comme nous quittions Tom-Ka-Don pour aller prendre à Zi-Ka-Wei notre grand congé, Mgr Ridel s'y présentait avec un de ses séminaristes. Chassé de la Corée par la persécution, il en est ensuite devenu le vicaire apostolique, mais sans pouvoir entrer dans son Vicariat; et depuis plusieurs mois qu'il est en Chine, il a constamment rencontré tout passage fermé. L'expédition américaine qui semblait devoir ouvrir les portes de ce royaume, est restée sans résultat: tout ce qu'elle a produit pour la religion, c'est d'amener à Chang-hai quelques chrétiens coréens heureux de se soustraire à la persécution, mais qui n'ont nul moyen de subsistance. ——— 28 Octobre. ——— Il est 6 heures du soir; six hommes nous apportent un malade à l'extrémité qui demande l'extrême onction. Ces pauvres gens ont voyagé toute la journée pour trouver un Père; c'est après avoir fait 50 lys qu'ils sont enfin arrivés ici. L'un d'eux a été gravement mordu à la jambe par un chien furieux, le sang coule en abondance: le brave homme ne s'occupe pas de sa blessure, mais bien de préparer son vieil oncle à recevoir les derniers Sacrements. Le lendemain, malgré la pluie qui tombe en abondance, nos 6 porteurs se remettent en route, le malade garanti de la pluie par une simple natte, et le blessé traînant par derrière, souffrant, mais tout fier d'avoir trouvé pour son oncle ce qu'il était venu chercher de si loin et au prix même de son sang.

Pé-tché-ly. ——— Extrait des Missions Catholiques. ——— Pé-tché-ly Oriental et Kiang-nan (Chine)

I. Le R. P. Leboucq nous écrit de Ho-Kien-fou (Pé-tché-ly Oriental), le 1er Septembre 1871. —— « En Chine, nous éprouvons le contre-coup de vos malheurs. Bien que la persécution ne soit pas précisément officielle, et qu'elle ne sévisse qu'avec certains ménagements, nous n'en traversons pas moins une époque critique. Les infortunes de la France ont comblé de joie nos ennemis du Céleste Empire. Ils se font un plaisir cruel de nous demander sur les désastres de notre malheureuse Patrie, des renseignements qu'ils connaissent déjà parfaitement, grâce aux sources d'information allemandes ou anglaises qui leur sont toujours ouvertes; c'est une torture morale à laquelle ils sont heureux de nous soumettre en attendant l'autre. Le ton ironique, le regard moqueur, l'expression et le jeu du visage de ces Chinois, quand ils m'arrachent, l'un après l'autre, ces aveux si durs à mon patriotisme, me rendent malade. J'aimerais mieux cent fois la cangue et le rotin. Nous rencontrons chez les mandarins une froideur, une défiance auxquelles, depuis longtemps, nous n'étions plus accoutumés. Que sera-ce donc, quand le gouvernement chinois saura, par son propre ambassadeur, tout ce dont celui-ci a été le témoin pendant son séjour en France? Pourquoi faut-il qu'on ait conduit ce diplomate à Versailles, à 6 lieues de Paris, comme pour lui faire contempler de plus près le lamentable spectacle des hontes, des opprobres et des crimes, dont la guerre étrangère et la guerre civile ont couvert cette France qui nous est si chère! —— En attendant les calamités que l'avenir peut nous réserver, nous avons en ce moment une rude épreuve à subir. Le Pé-tché-ly vient de se voir comme enseveli sous une pluie diluvienne. Nos champs et nos récoltes ont disparu sous les eaux. Plus de chemins, grands ou petits, pour les voyageurs; nous parcourons les vastes plaines de notre mission en barque ou sur des radeaux faits de bottes de paille attachées ensemble. Ce dernier système de locomotion n'offre ni inconvénients ni dangers à ceux qui l'emploient, quand ils savent nager. Pour les autres, il n'est pas plus rassurant que de raison. Ces radeaux, auxquels vous confiez votre personne et vos petits bagages, flottent parfois assez bien, mais le plus souvent ils plongent et nous avec eux, et vont se fixer dans la boue, à 5 ou 6 pieds de la surface liquide. —— Les difficultés ou même les dangers d'un voyage en temps d'inondation ne seraient rien, s'ils n'étaient l'avant-coureur d'autres maux plus grands et inévitables. La disette et la plus affreuse famine, conséquences nécessaires de ce premier désastre, sont à nos portes. Nous en subirons cette année les privations au même degré que nos chrétiens.

" Malgré le terrible contre-coup donné à toutes nos missions par les massacres de Tien-tsin (juin 1870) des succès très-consolants ont couronné nos travaux. Nous comptons, cette année, 1333 adultes baptisés, 1928 catéchumènes, 3533 baptêmes d'enfants de païens moribonds. Le nombre total de nos chrétiens s'élève, au moment où je vous écris, à 20519. En 1867, il ne s'élevait qu'à 15019; c'est donc, en trois ans, un accroissement de 3500 adultes. Nos sueurs, vous le voyez, ne tombent pas sur un sol ingrat. Priez Dieu de le rendre encore plus fertile.

II. A la date du 4 Octobre dernier, le Kiang-nan jouissait d'une tranquillité complète. Trois années de paix et d'abondantes récoltes ont répandu dans toute la province l'aisance et le bien-être. Le nombre des misères à soulager s'est abaissé en proportion, et les orphelinats ne regorgent plus de pensionnaires, comme au temps de la guerre civile. L'administration et la classe des lettrés est tout aussi hostile ici aux Européens que dans le Pé-tché-ly, mais pour le moment, il n'y a rien à craindre. Les Chinois sont d'habiles gens; ils voient que l'heure d'exécuter leurs projets hostiles n'est pas encore venue, ils l'attendent et l'attendront patiemment, mais sans cesser de se préparer à la lutte. Ils arment de fusils à tir rapide leurs soldats instruits et dirigés par des Français, des Anglais et des Prussiens. Ils montent et organisent de magnifiques arsenaux à l'européenne, où l'on fond des canons rayés et où l'on met sur le chantier de grands vaisseaux de guerre mûs par la vapeur. Lorsqu'ils se croiront prêts, ou même, si avant de l'être entièrement, une guerre nouvelle, éclatant en Europe, paralyse les forces des puissances occidentales, on verra ici de belles choses. Les niais ou les ignorants comprendront alors, mais trop tard, que la haine des gouvernants du Céleste-Empire avait en vue tout autre chose que l'expulsion des Missionnaires. Elle ne sera satisfaite que par l'expulsion totale des étrangers dont la supériorité scientifique blesse l'orgueil des mandarins infatués d'eux-mêmes. C'est ce but qu'elle poursuit, et elle ne se reposera que lorsqu'elle l'aura atteint, ou qu'elle se sera convaincue de sa radicale impuissance. —— Le fameux memorandum, lancé en guise de ballon d'essai, reste à l'état de lettre morte, et il n'en sortira que si la diplomatie européenne a la simplicité de lui donner de l'importance en consentant à prendre au sérieux ce tissu de griefs imaginaires, de sottes calomnies et d'insolentes revendications contre les droits acquis en vertu de traités solennels librement consentis.

Lettre du R. P. Séraphin Couvreur au F. Denoyelle à la Providence (Amiens). — Tchang-Kia-tchouang, le 18 Août 1871.

Mon cher Frère. —— P. C. —— Vous êtes bien aimable, au milieu des malheurs et des inquiétudes de tout genre qui vous assiègent dans notre infortunée France, d'avoir pensé à vos frères éloignés et de leur avoir envoyé des nouvelles. En récompense de votre charité, vous auriez droit à une lettre des plus intéressantes; mais que dire d'intéressant, quand toutes les journées se ressemblent, et quand, par une Providence spéciale, dans le cours de toute une année on a été préservé de tout accident fâcheux et même de toute alarme? Au lieu de vous raconter des anecdotes, qui ne vous apprendraient rien, j'essaierai de vous tracer une esquisse de la vie du Missionnaire au Tché-ly; mon travail, tout simple qu'il sera, ne sera peut-être pas inutile; peut-être même offrira-t-il l'intérêt de la nouveauté dans certains détails qui jusqu'ici auraient été laissés dans l'oubli.

Notre petite mission compte environ 20000 chrétiens, sur une étendue de pays qui peut avoir 80 ou 90 lieues de long sur 30 lieues de large. Les Missionnaires qui visitent ces chrétiens sont au nombre de 11 dont un prêtre chinois. Comme vous le voyez, c'est un peu moins de 2000 chrétiens pour chaque Père. Chaque Missionnaire, pour évangéliser son troupeau et administrer les Sacrements, doit se transporter dans 40 à 50 localités, distantes entre elles de 2, 3, 4 kilomètres, quelquefois de 20 ou 25 kilomètres. Les voyages se font dans de petites voitures couvertes, où l'on a juste la place nécessaire pour mettre sa chapelle, son lit et son petit trousseau avec sa personne. Ces voitures sont traînées soit par des mulets, soit par des ânes, soit par des bœufs ou des vaches. A être conduit par des vaches on ne va pas vite; mais on n'en est pas plus mal; le cahot du char en est moins dur, et on peut réciter son bréviaire ou étudier à loisir. Les chemins sont toujours bons, excepté après les grandes pluies qui tombent en Juillet; aux autres époques de l'année, le temps est toujours sec, et les chemins le sont aussi. En arrivant dans une chrétienté, pendant que le catéchiste met ordre aux bagages, le Père se rend à la chapelle, où il trouve les chrétiens réunis, et il les bénit. Quelques-unes de ces chapelles sont assez bien bâties et ne seraient pas dédaignées dans nos villages de France. La plupart ne sont que de simples chambres, les unes appartenant en commun à la chrétienté, les autres prêtées par les propriétaires chrétiens. Un autel, ordinairement en maçonnerie, quelquefois formé d'une table recouverte d'un linge, quelques images, font tout l'ornement de ces modestes sanctuaires; quand la propreté y règne, on est heureux; mais bien souvent le premier soin du Père, après avoir donné la bénédiction aux chrétiens, doit être de prendre la direction des balais, et de donner des ordres pour le nettoyage du sol et des murs. —— En sortant de la chapelle, le Père est introduit dans une chambre, qui quelquefois appartient à la chrétienté, mais qui plus ordinairement est cédée par une famille pour le temps de la mission. Cette chambre n'est pas un palais; et on n'y trouve pas beaucoup d'espace pour se promener. Presque la moitié est occupée par le Kang espèce de long fourneau en briques, haut d'environ 70 centimètres, qui sert de lit, et qui est chauffé en hiver; un 3e quart de la chambre

est prise par une armoire et une ou deux tables; reste un 4e quart pour le fauteuil en bois sur lequel s'assied le Père, et pour les visiteurs. Cette chambre a au moins l'avantage d'être assez élevée. Les Chinois ne bâtissent jamais d'étages; mais leur rez-de-chaussée est d'ordinaire assez haut. Les constructions sont en briques non cuites, qui sont seulement séchées au soleil; les maisons un peu riches sont revêtues à l'extérieur d'une couche de briques cuites, et surmontées d'une haute galerie. Les villages n'ont pas plus vilaine apparence que nos villages de France; on trouve même, quand on s'approche du midi de la France, beaucoup de villages qui sont incomparablement plus malpropres et plus mal bâtis que les villages du Tché-ly. Il n'y a presque pas de hameau qui n'ait une ou deux maisons annonçant de l'aisance. Mais ce n'est pas à cette enseigne qu'il faut chercher les chrétiens, sauf de rares exceptions: jusqu'ici "Pauperes evangelizantur." —— Quand le Père a pris possession de sa chambre, les chrétiens viennent le saluer par de grandes prostrations, et lui demander des nouvelles. En ce moment ils interrogent beaucoup sur l'affaire de Tien-tsin, et sur les affaires de France, dont tous les Chinois sont instruits. Nous tâchons de rassurer nos chrétiens, et nous passons vite à d'autres questions moins désagréables et moins embarrassantes pour nous. —— En quoi consiste le travail du Missionnaire dans chaque chrétienté? Le matin à la messe il déploie les richesses de son éloquence devant un auditoire qui varie de 10 à 100 personnes, et qui, par extraordinaire, peut quelquefois s'élever un jour de grande fête à 150 ou 200, quelquefois 500, 1000 personnes. Dans la journée, une ou deux fois, il réunit les enfants pour l'explication du catéchisme, et il peut y convier aussi les grandes personnes. Puis il entend 10, 15 ou 20 confessions par jour. Le reste du temps est employé à causer avec les fidèles, à traiter de certaines affaires, comme, par exemple, de l'érection ou de la réparation d'une chapelle, de l'ouverture d'une école pour les enfants; enfin il est bon de ne pas négliger entièrement l'étude de la langue écrite. Par intervalles, on viendra vous chercher pour porter les derniers Sacrements à un malade; mais cela assez rarement; sur 2000 âmes qui sont à la charge d'un missionnaire, il n'en meurt pas tous les jours une demi-douzaine. Voilà notre besogne ordinaire en mission. Vous voyez qu'elle est des plus simples, des plus humbles, et qu'elle est loin d'être accablante. —— Et la conversion des païens, on ne s'en occupe donc pas? — Oui, nous nous en occupons; mais jusqu'à présent le zèle est obligé de se renfermer dans des limites très-étroites. Nous ne pouvons pas aller nous-mêmes chercher les païens, prêcher sur les places publiques, distribuer, comme font quelques ministres protestants, des bibles dans les foires; nous exciterions la risée du public en pure perte. Tout se borne pour nous à tâcher d'attirer les païens par les chrétiens; les chrétiens étant en rapports journalier avec les païens, causent de religion, et par leur exemple, encore plus que par leurs paroles, font naître le désir d'embrasser la Religion chrétienne. Leur influence serait encore incomparablement plus grande, s'ils appartenaient à une classe moins pauvre de la société. Dans un pays, où l'orgueil est si développé, et où tout l'honneur est aux richesses et aux dignités, les chrétiens étant pauvres et sans instruction, la religion ne peut pas être en honneur. Malgré cette difficulté, il y a des conversions, surtout dans les pays habités par les nouveaux chrétiens; les anciens chrétiens nous amènent peu de catéchumènes; les païens de leurs villages sont habitués à les voir, ils ne leur font pas la guerre, ils les laissent en paix pratiquer la religion, mais ils n'ont pas le désir de les imiter. Cette année encore, bien que l'affaire de Tien-tsin ait jeté partout la terreur, notre mission compte plus de 1300 baptêmes d'adultes. Ainsi la conversion des païens est loin d'être tout à fait négligée. Mais c'est une œuvre qui avance lentement. Les chrétiens y travaillent concurremment avec les Missionnaires; les chrétiens amènent les païens au Père pendant le temps de la Mission; le Père encourage ceux qui désirent le baptême, les interroge sur le catéchisme et les prières, et pourvoit aux moyens de les faire instruire. —— Après avoir passé 7 ou 8 jours, quelquefois seulement 1 ou 2 jours dans un endroit, selon le nombre des chrétiens, on le quitte pour se rendre dans un autre. Ainsi se passe toute l'année, sauf le mois de juillet qui est le mois des vacances. Quand toutes les missions sont terminées, le temps qui reste est employé à visiter une seconde fois les principales chrétientés. Les fidèles ont ainsi la facilité de s'approcher des Sacrements plusieurs fois dans l'année. ——
Mais ne meurt-on pas de faim dans un affreux pays comme la Chine? — La Chine n'est pas un pays plus affreux que les autres. Au Tché-ly le sol est très-fertile, et on y trouve à peu près tous les produits de l'Europe, et de plus, beaucoup de choses qu'on n'a pas en Europe. Blé, orge, millet, sarrazin, maïs, riz, sorgo, sésame; voilà pour les grains. Raisin, poires, pêches, abricots, jujubes, voilà pour les fruits. Les animaux dont la chair sert de nourriture sont, le bœuf, le mouton, le porc, différentes espèces de volailles, telles que poules, canards, pigeons. Mon énumération est fort incomplète: je veux seulement vous prouver que les vivres de tout genre ne manquent pas. Elles sont d'ailleurs à très-bas prix; et les chinois ne font pas mal la cuisine. —— Vous voyez qu'on peut être Missionnaire en Chine sans se croire un héros et sans avoir besoin de déployer tous les jours des vertus héroïques. On a beaucoup exagéré les privations, les fatigues, les souffrances de cet apostolat. Sans doute il y a à souffrir. Il faut vivre continuellement avec des gens grossiers et ignorants; il faut supporter, sans avoir l'air de s'en apercevoir, leurs importunités; n'être pas trop délicat sur l'article de la propreté; il ne faut pas trop se formaliser de défauts que nous ne sommes habitués à rencontrer ni si souvent, ni au même degré chez les Européens, tels que le manque de droiture et de franchise. Ce sont de petites croix semées sur le chemin du Missionnaire; elles ne sont pas si lourdes qu'on se l'imagine, et serait bien délicat qui s'aviserait de s'en plaindre. Pour s'y soumettre de bon cœur, la vertu la plus vulgaire suffit. —— Savez-vous quels sont ceux qui se trouveraient mal ici? Ce seraient ceux qui viendraient dans l'espoir de trouver des aventures, de voir et d'entendre de l'extraordinaire, ou de devenir

eux-mêmes des hommes extraordinaires dans la carrière apostolique. Il n'y a rien de plus prosaïque que ce pays, que l'esprit et les mœurs de ses habitants, rien de plus prosaïque que les voyages et les occupations du Missionnaire; rien de plus modeste et de plus humble que les fruits de son zèle. S'il se fait quelques conversions, ordinairement ce n'est pas même le Missionnaire qui en est l'instrument, ce sont les chrétiens. Le Missionnaire n'est qu'un catéchiseur, un baptiseur, un confesseur. Quiconque sera content de remplir un rôle si modeste, sera très-heureux en Chine; il trouvera qu'on y est très-bien, pour l'âme et pour le corps, et il y travaillera utilement au salut des âmes. Si de plus c'est un saint, il suscitera des saints, et opérera des conversions par milliers. S'il n'a qu'une vertu ordinaire, ses travaux porteront moins de fruits; mais ils en porteront et même beaucoup. —— Parmi les épreuves du Missionnaire je n'ai pas mentionné la langue chinoise. C'est certainement une épreuve. Ceux qui débutent, doivent se résigner à souffrir un peu pendant deux ans. On ne comprend pas tout ce qu'on entend; et on a peine à faire comprendre ce que l'on veut dire. Tous les Pères sont d'avis que, passé deux ans, on connaît suffisamment la langue pour la comprendre et la parler très facilement. Il faut beaucoup moins de temps pour se mettre en état de confesser, de faire le catéchisme et de donner des missions. Les nouveaux arrivés qui essaient leurs ailes pour la première fois et qui s'en vont au district faire des missions, savent à peine quelques mots du langage parlé, attendu qu'on ne peut guère apprendre à parler à la résidence. On apprend dans le district en prêchant, en causant, en confessant; pour commencer, il suffit de savoir un petit nombre des mots les plus usités dans la conversation, et d'avoir quelques questions pour aider les pénitents au confessionnal. —— L'étude que les nouveaux venus font à la résidence, c'est l'étude des livres. La langue écrite, comme vous l'avez entendu dire, diffère beaucoup de la langue parlée. Cette étude demande du temps; il faut même la continuer toute la vie, si l'on ne veut pas oublier rapidement. Mais on peut y faire de grands progrès assez vite et sans trop de peine, si l'on suit une bonne méthode. M. Stanislas Jullien, professeur de langue chinoise à Paris, enseigne une excellente méthode; en se servant de ses livres, on peut apprendre la langue écrite aussi facilement en France qu'en Chine: ici nous n'avons guère d'autre secours que ses ouvrages, du moins pour commencer. Depuis 6 mois j'ai un charmant petit compagnon d'étude. C'est un jeune homme de 18 ans qui n'a pas étudié beaucoup, mais qui est fort intelligent. Dans un de nos colléges de France, il passerait certainement pour l'un des élèves les plus intelligents. J'ai fait sa connaissance dans son village au moment de la mission, et je l'ai pris pour catéchiste. Dans mes temps de loisir, je tâche de déchiffrer, à l'aide d'une traduction les livres classiques chinois, puis je les lui explique, et lui m'apprend la langue parlée. Quand nous sommes fatigués de ce travail, nous nous reposons dans la lecture des ouvrages chrétiens, qui sont incomparablement plus faciles à comprendre. Il est très-causeur, comme tous les Chinois, et il a une quantité prodigieuse d'histoires qu'il raconte fort agréablement. Ces histoires ont le double avantage de me délasser l'esprit, et de me mettre au courant des idées et des usages qui ont cours en Chine. —— Je vais bientôt recommencer ma tournée de Missionnaire. Il y a déjà 18 jours que le mois de nos vacances est écoulé, et je suis encore à la résidence, ainsi que la plupart de nos Pères. Les pluies abondantes et fréquentes qui sont tombées dans la dernière quinzaine, nous ont retenus ici. Les rivières et les canaux sont débordés, et il y a de grands lacs au milieu des terres cultivées. Les chemins sont devenus des rivières. Beaucoup de nos villages sont dans l'eau; pendant un ou deux mois je serai obligé de voyager en barque dans les endroits où l'on se sert ordinairement de voitures. Veuillez, etc.

S. Couvreur S. J.

Extrait d'une lettre du P. Petitfils. —— Hao-tsuen, 27 janvier 1872. —— Le 31 Décembre dernier, trois mandarins de la ville de Shien-Shien étaient venus offrir leurs vœux de 1er de l'an à la résidence. Le P. Leboucq en qualité d'introducteur les conduisit à la chapelle, qu'ils manifestèrent l'intention de visiter. Là, ils admirèrent surtout l'autel, travail artistique du Fr. Winsbach, autel surmonté d'une belle statue du Sacré Cœur qui porte encore l'empreinte, mais légère, du fer des Rebelles qui nous visitèrent en Février 1868. Le P. Leboucq leur dit que c'était là l'image de Celui que nous adorons, et il ajouta que comme c'est faire honneur à ses amis que d'honorer ce qu'ils vénèrent, ce serait à eux mandarins une gracieuseté à faire à tous les Missionnaires de Shien-Shien que de saluer cette statue. Nos grands hommes Chinois ne se le firent pas dire deux fois et, revêtus de tous leurs insignes, firent les 3 Kotos et les 9 prosternements, absolument comme s'ils eussent été devant l'Empereur. Je dois ajouter qu'auparavant, le P. Leboucq avait fait étendre devant l'autel un tapis sur lequel ils firent leurs prostrations à Notre-Seigneur. Après cette cérémonie l'un des Chinois qui accompagnaient le Père, faisait cette réflexion: "Voilà 3 Mandarins qui, dans le cours de leur vie n'ont jamais fait une meilleure action." Priez, mon bien cher Frère, pour que ces 3 mandarins achèvent de rendre cette action tout à fait bonne, en se convertissant.

Ces visites des mandarins font le plus grand bien à notre Mission, et croyez bien que si ....

. . . . le prestige de la France avait ici disparu; les échanges de politesse et de bons rapports ne seraient ni si intimes, ni si fréquents. Et c'est encore ce prestige de notre France, toujours le Ta-tá-Ko (La Grande France) comme nos Chinois l'appellent, qui protège les Missionnaires de Chine, à quelque nationalité qu'ils appartiennent. Les événements d'Europe n'ont donc pas eu ici tout le retentissement que nous aurions pu en redouter. Dans notre Tché-ly nous sommes loin dans l'intérieur des terres et c'est un bienfait. Les Chinois se préoccupent beaucoup du voyage du Tsem-Yo: ce voyage de leur ambassadeur est un bien; païens et chrétiens se disent que la France est toujours puissante puisque les Ta-jen de leur puissant Empire et l'Empereur lui-même, ce fils du Ciel sont obligés de compter avec elle. M. de Rochechouart, qui est le promoteur de ce voyage du Tsem-Yo, et nos diplomates français, qui se sont montrés difficiles pour traiter avec ce grand homme Chinois, ont été bien inspirés! Ces sages lenteurs apportées aux conférences diplomatiques avec son ambassadeur, sont un excellent moyen pour faire comprendre au fils du Ciel que son prestige en France n'égale pas celui que la France, même (momentanément) vaincue, possède en Chine. Aussi nos Chinois redoutent-ils une guerre avec la France et les autres Puissances lésées dans le massacre de Tien-tsin. Tien-tsin est toujours tenu en respect par des navires de guerre Européens et ces navires rassurent peu les Tien-tsinois, dont la conscience, depuis leur grand méfait de 1870 n'est guère tranquille. Cette année qui vient de finir leur a été funeste. Beaucoup de leurs maisons ont été renversées, bien des personnes ont été écrasées sous les décombres ou ensevelies au sein des eaux. A 10 lieues à la ronde, les recoltes ont été détruites et la famine arrive à grands pas: devant elle, de nombreux Chinois, les mêmes qui, en 1870, ont poussé au massacre, s'organisent maintenant, en se voyant sans ressources, en bandes connues sous le nom tout rassurant de Kan-tao-houé (Compagnie du sabre qui coupe bien). Ces honnêtes voleurs qui détroussent les voyageurs n'attentent qu'à la vie de ceux qui leur résistent. Quelques-uns de cette compagnie d'élite parcourent, les uns à pied, les autres à cheval, une partie du terrain que j'évangélise. Priez pour que je ne tombe pas entre leurs mains.

La lettre suivante du même Père . . . a été adressée au R. P. Provincial. — *Wan-jin-Kia-tchuang, le 19 Avril 1872.*

La cellule, d'où je vous écris, était naguère habitée par un bonze; et voici à quel coup de la bonne Providence je dois d'être installé dans l'ancienne demeure d'un serviteur de Fo et d'un moine bouddhiste. — Il y a une dizaine d'années, un habitant d'un village voisin, sorcier de son métier, et, de plus, peintre décorateur d'idoles et de pagodes, se convertit à la vraie foi. Voulant faire partager à d'autres la grâce qu'il venait de recevoir, il transporta ses pénates à Wan-jin-Kia-tchuang, où il comptait quelques parents, et, s'improvisant prédicateur, exposa de son mieux, aux païens qui consentaient à l'entendre, les principales vérités du catholicisme et les erreurs grossières de leur religion. Notre homme, connaissant à fond la théogonie bouddhique, ne tarissait pas sur ce dernier point. Dieu bénit la prédication du nouvel apôtre; beaucoup de païens abjurèrent leurs erreurs, et ceux qui furent trouvés suffisamment instruits reçurent le baptême. Aujourd'hui Wan-jin-Kia-tchuang compte 141 néophytes, sans parler d'un certain nombre d'autres actuellement englobés dans des chrétientés nouvelles formées du démembrement de la nôtre. — Les chrétiens s'étant ainsi peu à peu assez multipliés pour constituer dans le village un groupe considérable, il leur vint en pensée de demander le partage, entre eux et leurs concitoyens idolâtres, des propriétés communales consacrées au culte. Ces propriétés ayant été construites ou achetées à frais communs par tous les habitants, à une époque où le village ne comptait pas un seul chrétien, ceux d'entre eux qui s'étaient convertis avaient bien le droit de rentrer en possession des déboursés faits autrefois par eux en faveur d'une religion qui n'était plus la leur. Ce droit était d'ailleurs assez important, pour qu'on ne négligeât pas de le faire valoir; car les propriétés en question se composaient d'une pagode, d'une bonzerie aux nombreuses cellules encloses de trois cours, et de 60 arpents de bonnes terres. — Cette revendication des chrétiens donna lieu, comme on devait s'y attendre, à des discussions qu'on put croire un moment ne devoir jamais se terminer: L'accord toutefois finit par se faire, et le partage s'accomplit avec une irréprochable équité. Tout d'accord, la pagode fut laissée aux païens, avec ses idoles de toutes formes et de toutes couleurs, rangées en demi-cercle sur une estrade au fond de l'édifice sacré. Ces Pou-ssahs, comme tous ceux qui ornent les temples de Fo, se font remarquer par leur ventre monstrueux (emblème du bonheur); par de longues et larges oreilles (signe d'intelligence); et par leurs yeux aux regards menaçants. Bien qu'ils soient bariolés de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, c'est cependant le rouge qui domine. Le rouge fascine le Chinois, qui, à la vue d'un objet teint en écarlate, ne manque jamais de s'écrier: « Hao-Kin tifichui (C'est terriblement beau)! » Mais il n'y avait plus rien là qui pût séduire nos catéchumènes; aussi, de tout le mobilier du temple, n'acceptèrent-ils qu'une cloche sur les deux qu'il possédait. C'est elle qui maintenant les convoque à la prière. Ce premier point réglé, les autres ne souffrirent plus de difficulté. Trente arpents de terre, deux des cours de la bonzerie, et 12 cellules sur 24 furent adjugés

sans conteste à nos catéchumènes, pour en faire tel usage qui leur plairait. —— C'est une de ces 12 cellules que j'occupe en ce moment. Elle est très-sombre, car ma fenêtre ouvre sur le mur de la pagode qui, n'en étant éloigné que de 3 pieds, la domine et l'aveugle ou peu s'en faut. Je vis donc dans le voisinage immédiat de cette assemblée de Mo-Koué (Démons) auxquels, le 1er et le 15 de chaque lune, le bonze vient offrir son encens et ses prières. Ce bonze est un brave homme, qui s'acquitte de ses fonctions sacrées machinalement et par forme de métier. Il ne nous garde aucune rancune; à l'occasion il se montre même plein de politesse et de prévenances pour votre serviteur. Jugez-en par le trait suivant. Dernièrement, j'arrivais à l'improviste à Wan-jin-Kia-tchuang; aucun de mes chrétiens n'était donc là pour me recevoir. Le bonze accourt aussitôt, prend mon cheval par la bride, l'attache à un arbre devant la pagode et se hâte ensuite d'aller prévenir mes chrétiens de la venue du Lao-ié (Missionnaire). Que notre divin Maître le récompense de sa bonne action en ouvrant ses yeux à la lumière de l'Evangile! ——

Voulez-vous maintenant vous faire une idée de la façon dont la justice est rendue en Chine? Ecoutez le court récit de ce qui s'est passé sous mes yeux à Wan-jin-Kia-tchuang. Le 20 Décembre dernier, rentrant dans ma chrétienté, je trouve tous les païens du lieu en grand émoi et tout occupés au déménagement de leurs meubles, y compris les portes et les fenêtres de leurs maisons. Nos chrétiens, au contraire, un seul excepté que je rassurai bientôt, restaient en repos, tranquilles spectateurs de l'agitation et des préparatifs de départ de leurs concitoyens idolâtres. Voici la cause de l'alerte à laquelle ces derniers étaient en proie. —— Depuis 2 ou 3 ans, un païen du village, aidé de quelques complices, se livrait à la fabrication de fausses sapèques, et avait été dénoncé à l'autorité supérieure par un autre païen, son ennemi. En conséquence de cette dénonciation, le 19 Décembre, à la chute du jour, une troupe de 15 satellites s'était inopinément abattue sur Wan-jin-Kia-tchuang. Leur premier soin avait été de saisir le coupable et ses complices et de les garrotter solidement. Jusque là, rien à dire; les satellites étaient dans leur droit; mais ils se hâtèrent d'en sortir. Non contents d'une forte somme, payable à l'instant même par tous les païens solidairement et sans distinction d'innocents et de coupables, ils se répandent dans les maisons des idolâtres, enlèvent tout ce qu'ils trouvent à leur convenance, puis s'éloignent, chargés d'argent et de butin, mais avec promesse de revenir prochainement. —— Croyez-vous que les victimes de cet odieux pillage et de ces exactions illégales aient porté plainte au mandarin? Ils n'en ont pas même eu la pensée; ces violences et ces spoliations des justiciables par les satellites appartiennent si bien aux us et coutumes des prétoires, que nos villageois connaissent d'avance l'inutilité de toute réclamation. Leur unique souci fut donc de soustraire le plus promptement possible le peu qui leur restait à la rapacité des satellites dont le retour était annoncé. De là, le branle-bas général, et le déménagement hâtif dont je parlais tout à l'heure. Comme je traversais le village au plus fort de ce travail de sauvetage, pour aller administrer un chrétien malade: « Pourquoi, dis-je aux païens que je voyais à l'œuvre, pourquoi déménagez-vous ainsi? Voyez les chrétiens comme ils sont tranquilles; que ne les imitez-vous? —— Les satellites, me répondaient-ils, n'ont pas osé toucher aux chrétiens, parce qu'ils n'ignorent pas que le Lao-ié leur obtiendrait justice du mandarin; mais nous, qui n'avons pas le Lao-ié pour nous protéger, nous ne voulons pas être exposés sans défense à la rapacité de ces pillards. Et voilà pourquoi nous fuyons avec tout ce qui nous appartient.» J'ai appris depuis que les prétoriens n'avaient plus reparu dans le village. Quant au faux-monnayeur, première cause du mal fait à ces pauvres gens et de leur panique, il s'est tiré d'affaire moyennant une forte somme payée au mandarin. En Chine, il n'est pas de procès civil ou criminel qu'on ne gagne à prix d'argent.

Dans mes lettres précédentes, je vous ai parlé des terribles ravages causés par l'inondation des mois d'août et de Septembre de l'année dernière. Les souffrances de nos pauvres Chinois ont donc été très-grandes cet hiver. En ce moment, ils renaissent à l'espérance, grâce aux belles apparences des prochaines récoltes. Mais il faut vivre d'ici à la moisson, et, pour le faire, beaucoup d'entre eux en sont réduits à se nourrir des feuilles d'arbres qui commencent à peine à se développer. Il font aussi leur pâture (c'est ici le mot propre) d'une foule d'herbes réservées en France aux bœufs et aux chevaux. Les jeunes pousses de la luzerne, portées au marché, y sont achetées à un prix assez élevé par nos Chinois qui les accommodent en salade. De tous les arbres, c'est l'orme dont la feuille est la plus recherchée comme aliment. Cette année, dans les districts où la disette se fait sentir, ces arbres et bien d'autres seront privés de tout feuillage avant un mois. Le spectacle d'une si affreuse misère nous déchire le cœur. Après deux jours d'une pluie bienfaisante, la terre est suffisamment préparée pour les semailles du sorgho et du millet, auxquelles nos cultivateurs sont occupés en ce moment. Celle du froment a eu lieu, l'automne dernier, aussitôt après le retrait des eaux. La moisson du blé aura lieu au mois de Juin, celle du sorgho et du millet, au mois de Septembre. —— Ce dernier mois nous amène ici un véritable printemps; c'est le mois de Mai du Pé-tché-ly. Alors seulement nos campagnes se montrent dans tout l'éclat de leur beauté et de leur parure, et nous n'y sommes pas indifférents. Le froment et le sorgho ne sont pas les seuls produits de nos industrieux

Chinois sachent tirer du sol, d'ailleurs assez maigre, de notre province. A peine la coupe des blés est-elle terminée, que, sur les mêmes terrains, nos paysans sèment le maïs et diverses espèces de pois, qu'ils récoltent en Septembre avec le sorgho et le millet. Vous le voyez, notre Pé-tché-ly oriental est, grâce au travail de ses habitants, un pays fertile et dont on aurait tort de médire. Plût à Dieu que la moisson spirituelle y fut aussi abondante que celle dont nos champs sont couverts ! Nous ne verrions plus nos chrétientés jetées de loin en loin, sur l'immense étendue du Pé-tché-ly, comme les oasis dans le Sahara. Le cœur du missionnaire se serre tristement lorsqu'il parcourt ces vastes districts si peuplés, et qui cependant, aux yeux de Dieu et aux siens, ne sont qu'une triste solitude, parce qu'ils ne renferment pas une seule âme qui vive de la vie de la foi et de la charité. — Depuis deux mois cependant, et sur divers points de la mission, le mouvement des esprits et des cœurs renaît et se propage. En dehors et au-dessous de la grâce qui en est la vraie cause, ce mouvement est favorisé par le calme qui se fait autour de nous, et qu'avait si cruellement interrompu la sanglante catastrophe de Tien-tsin. Les bruits de guerre ou de persécution s'éloignent et s'éteignent. L'accueil fait au fameux Memorandum chinois, par les chargés d'affaires européens en résidence à Péking, est pour beaucoup dans cet apaisement. Grâces en soit rendues surtout aux représentants de la France et de l'Angleterre, M. de Rochechouart et M. Wade, qui ont si bien réfuté les calomnies ridicules et odieuses de la chancellerie du Céleste Empire. M. le comte de Rochechouart en particulier, avec l'intrépide franchise qui le caractérise, a imprimé au misérable pamphlet, dont la cour de Péking endossait la responsabilité, une flétrissure ineffaçable. Sa réponse, écrite en un langage aussi chrétien que français, est une belle page d'histoire. Elle honore également et son auteur, et notre chère patrie, que M. le comte de Rochechouart a jusqu'ici représenté si dignement en ces contrées lointaines. —— Mais, revenons à ce mouvement vers notre sainte religion, dont je vous signalais tout à l'heure l'heureuse reprise dans notre province, et permettez-moi d'énumérer quelques faits à l'appui. Je reçois ce matin même (19 avril) la visite d'un de nos catéchistes excurrens. Il m'apporte une liste de 7 familles, dont tous les membres viennent de se déclarer catéchumènes. Quatre familles, appartenant à une de nos chrétientés où ce même catéchiste faisait, il y a un mois, une halte de 5 jours, ont aussi donné leurs noms et déclaré leur intention de se préparer au baptême. Le 14 du présent mois, les chefs de trois autres familles sont venus me prier de les instruire et de les recevoir dans notre sainte religion. J'apprends, en même temps, qu'au sud de la mission, les PP. Bruguière et Octave voient chaque jour des païens en grand nombre répondre à leur appel et grossir la liste des catéchumènes. Cette nouvelle me réjouit le cœur. Puisse bientôt le midi de notre Vicariat renfermer, proportionnellement à sa population, autant de néophytes que les districts du Nord, et la somme totale de nos chrétiens du Pé-tché-ly sera quintuplée ! — Ce qui manque, là encore plus qu'ailleurs, ce sont les Missionnaires. Le P. Octave, pour ne citer qu'un exemple, est chargé d'un immense district, comprenant les deux préfectures de Kouam-pin-fou et de Tai-min-fou ; or, il est seul, absolument seul, pour y accomplir l'œuvre de l'évangélisation des païens et de l'administration des chrétiens. Nos dix millions d'infidèles font donc appel à votre charité, mon R. Père, et réclament de vous de plus nombreux apôtres. Cet appel sera entendu, j'en ai la douce et ferme confiance.

Kiang-nan. —— Lettre du P. Pfister au R. P. Em. Chambellan. —— Chang-hai, 9 Mai 1872.

Mon R. Père. — P. C. — . . . Je vous envoie le récit écrit par le P. Rabouin d'une petite œuvre commencée à Chang-hai, dont j'ai touché un mot dans mon second volume « Le Kiang-nan en 1870 et 1871. » Voici comment s'exprime le bon P. Rabouin, bien dévoué à cette œuvre.

« Tous les voyageurs qui ont visité le Céleste Empire, ont été frappés du triste et dégoûtant spectacle de la mendicité en ce pays. Chaque grande ville compte ses mendiants par milliers, et les campagnes en ont à proportion. La plupart sont couverts de plaies plus ou moins hideuses, qu'ils ont soin d'étaler aux regards et quelquefois même d'augmenter afin d'exciter la pitié des passants. C'est surtout en hiver que leur état est vraiment pitoyable. Vous les voyez errants dans les rues, grelotant de froid sous les haillons qui les couvrent à moitié, la plupart portant sur leurs épaules une natte grossière qui retombe en avant et en arrière en forme de dalmatique. La nuit pendant les plus grands froids beaucoup n'ont d'autre lit que le pavé des rues, où on les trouve parfois le matin morts de froid : d'autres plus heureux, à l'aide de quelques sapèques, fruit de la collecte du jour, peuvent se procurer un misérable abri dans un pauvre hangar, ou trouvent place dans quelqu'une de ces maisons de refuge que le gouvernement Chinois leur ouvre à cette époque de l'année. Bien qu'insuffisantes pour le nombre des malheureux à recueillir, assez mal tenues, et surtout fort malpropres, ces maisons cependant rendent à beaucoup de mendiants un inestimable service. Que n'est-elle là avec ses Sœurs de Charité, la religion X^{tienne}

pour faire de ces asyles, des hospices où l'on soignerait les âmes en même temps que les corps. — Toutefois, depuis ces deux dernières années, nous avons pu parvenir à franchir le seuil de l'un de ces refuges, situé à une petite ½ lieue de notre Scolasticat de Tom-Ka-Ton. Nos Frères Scolastiques chinois s'y sont introduits durant l'hiver de 1870-71 et se sont mis tout de suite à l'œuvre pour consoler les pauvres, surtout les malades, et leur enseigner les premiers éléments de la doctrine chrétienne. — Bien que tous païens, ces pauvres gens écoutèrent d'abord avec respect, à l'exception de quelques natures dégradées qui firent mine, les premières fois, de tourner en ridicule ces nouveaux prédicateurs du Tien-tchou-tong, mais bientôt ils furent réduits au silence, et nos Frères purent parler en assurance de Jésus Notre Seigneur, du Ciel, de l'enfer, avec autant de liberté qu'ils eussent eu dans un hôpital catholique. Leur parole ne devait pas rester stérile: elle tombait sur une terre facile à cultiver: la racine de l'orgueil est peu profonde chez nos pauvres mendiants, et dès lors la foi entre comme toute seule dans le cœur de plusieurs. La prudence néanmoins exigeait de ne les baptiser qu'en danger de mort, et cependant le chiffre des baptisés durant ces 18 mois monte à une centaine dont la moitié est allé au Ciel jouir des fruits de leur baptême.

Pour assurer les progrès de l'œuvre et la persévérance des néophytes survivants, les Supérieurs nous ont permis, cette année, de bâtir un petit refuge pour les mendiants malades. C'est un commencement d'hôpital, et aussi un centre de réunion pour nos pauvres où ils viennent le Dimanche entendre l'explication de la doctrine, et de temps en temps, assister au St Sacrifice de la Messe. Deux chambres déjà ont été construites à cet effet, et 2 autres sont en construction, dont l'une doit servir de chapelle ou d'oratoire. Le gardien est un ancien mendiant, du reste intelligent et zélé pour le salut de ses frères. Il s'en va par les rues recueillir les plus malades, et les plus abandonnés, les amène à la maison, les instruit, et dans le cas de nécessité les baptise. Il se nomme Joseph, et fait son possible pour imiter sur la terre, celui qui ouvre les portes du Ciel. — Dimanche dernier, octave du Patronage de ce grand Saint, nous avons eu une cérémonie touchante et quelque peu solennelle à l'église voisine du refuge. C'était le supplément des cérémonies du baptême pour 10 de nos néophytes dont 4 devaient faire la 1re Communion. Deux jeunes gens de nos meilleures familles chrétiennes de Tom-Ka-Ton, appartenant à la Congrégation de la Ste Vierge, avaient voulu contribuer à cette fête en fournissant à nos pauvres des habits fort propres, et en acceptant avec joie l'offre de leur servir de parrain. Sous ces vêtements nos hommes étaient si bien transformés et se tenaient si parfaitement que personne n'aurait pu deviner leur condition ordinaire. Il faut dire que la veille, après les avoir confessés et préparés à la cérémonie du lendemain, je leur avais dit qu'il fallait se présenter proprement, la figure bien lavée. Quelques-uns me demandèrent s'il fallait aussi se raser la tête, et faire tresser la queue. C'était une question délicate, car une des industries des mendiants est de garder tous les cheveux et de les hérisser de la façon la plus barbare possible, et les priver de ce gagne pain pouvait paraître trop rigoureux. Je me gardai d'insister sur ce point, laissant pleine et entière liberté, pourvu qu'ils fussent peignés et arrangés décemment. Le lendemain je fus bien surpris de les voir tondus comme des *gens comme il faut*: c'était certainement une grande marque de bonne volonté dans ces pauvres néophytes.

Nos gens récitèrent donc leurs prières à deux chœurs avec un ensemble qui ne manquait pas de charmes, pendant toute la Messe, puis eut lieu la cérémonie selon le rituel, et celle-ci achevée, on leur servit un petit déjeuner à l'effet de dilater encore les cœurs. Du reste ils avaient bien mérité cette petite faveur par leur assiduité à rester 2 jours durant, pour se disposer à la fête, et cela nonobstant le gain considérable qu'ils pouvaient espérer ces jours là. C'était la grande réunion annuelle des bonzes du pays à la pagode de Long-toa, pour la consécration de nouveaux bonzes, et à cette occasion la route est couverte de pèlerins qui se rendent en grand nombre à la pagode. Et un mendiant qui sait saluer comme il faut les voyageurs peut en un jour ramasser jusqu'à 200 sapèques (1 fr.), somme considérable pour lui. Il faut donc avouer que nos pauvres ont fait preuve de bonne volonté en se privant d'une si belle occasion. — Telle est l'œuvre des mendiants, commencée ici il y a deux ans, et qui, nous l'espérons, prendra de nouveaux accroissements. Peut-être qu'en lisant ces lignes, on se dira: qui peut compter sur de pareils gens livrés à l'oisiveté d'une mendicité journalière! On peut répondre d'abord que parmi nos mendiants (nos néophytes du moins) plusieurs sont tombés dans cet état sans qu'il y ait de leur faute; tantôt ce sont de pauvres enfants disgraciés de la nature, atteints de maladies de la peau, etc., que les parents eux-mêmes refusent de nourrir. D'autres fois ce sont des apprentis ou des ouvriers, qui tombés malades, ont été un jour impitoyablement chassés de l'atelier où ils se trouvaient. — Mais admettons qu'ils soient devenus mendiants par leur faute, est-ce là le péché du St Esprit! et ne peut-on pas en recevoir le pardon? Sans doute, dira-t-on, à la condition de ne pas retomber. Soit, mais combien parmi eux manquent aujourd'hui des forces nécessaires pour travailler, ou ne peuvent faire les premiers frais pour commencer. Et nous espérons bien peu à peu en retirer de leur vagabondage, en leur fournissant quelque honnête moyen de gagner leur vie, et d'assurer leur persévérance. — Pour conclusion, c'est comme du temps de N. Seigneur. Le Maître de la maison a invité les grands et les riches à prendre place au festin; les riches et les grands ont repoussé les envoyés du Maître, ils s'en sont allés, qui à sa vigne, qui à son commerce, qui à ses plaisirs. Et le Maître de la maison a envoyé ses gens par les rues et les places publiques, pour rassembler les aveugles, les boiteux, les mendiants et les conduire dans la salle du festin. "Gloire à vous, Père Céleste de ce que vous cachez vos secrets aux grands et aux orgueilleux, pour les révéler aux petits et aux humbles."

Laval juillet 1872. — Relation de la maladie et de la mort du Frère Scolastique Jean Leguay décédé à St. Michel le 7 Mai 1872. ——— Jean Marie Leguay naquit le 18 Février 1847 au bourg de Livré, département de l'Ille et Vilaine. Ses parents étaient d'honorables cultivateurs, vrais Bretons pour la piété et la foi. Le jeune Jean Marie fut adopté et élevé par son oncle et sa tante qui n'avaient point d'enfants. Plus tard il ne parlera qu'avec attendrissement de cette tante bien aimée, une véritable sainte : il lui devait tout, disait-il : la foi, la piété, la faveur d'avoir fait ses études au petit séminaire de Vitré, et enfin sa vocation. Voici quelle en fut l'origine : après avoir lu la vie du P. De Ravignan par le R.P. de Ponlevoy il sentit s'allumer dans son cœur un ardent désir d'embrasser un état qui avait su charmer un si beau caractère et former un pareil saint. Il se présenta donc à Angers au R. P. Foucault qui n'eut pas de peine à reconnaître en lui les marques d'une véritable vocation. Le F. Jean Marie possédait en effet un ensemble des plus heureuses qualités. Caractère vif et enjoué, cœur aimant et généreux, intelligence remarquable, il joignait à tout cela une exquise délicatesse, et un air de distinction qu'il ne devait pas moins aux richesses de sa nature qu'à sa première éducation. Mais sa qualité dominante fut l'énergie de l'âme. Elle parut avec éclat pendant sa dernière maladie et se traduisit par une inaltérable sérénité au milieu des épreuves, des souffrances et jusqu'en face de la mort. Il ressentit à St. Acheul les premières atteintes du mal qui devait l'emporter. La phtisie pulmonaire se déclara par des crachements de sang, mais peu violents alors, ils ne laissèrent pas soupçonner au malade la gravité de son état. Au mois d'Octobre 1869 il fut envoyé à Laval. Ardent à l'étude, intrépide à la promenade, plein de vie et d'activité, il n'était jamais plus heureux que lorsqu'il pouvait partager avec ses jeunes Frères leur vie de prière et de travail et leurs joyeuses excursions. — A la fin des années scolaires 1870 et 1871 on l'envoya passer ses vacances au bord de la mer, à la maison de campagne de Vannes. Là, dans l'intimité de la vie des vacances, combien ont été charmés par son heureux caractère ! Le F. Jean Marie n'avait pas en effet une de ces vertus austères qu'on admire mais qui n'attire pas. Généreux envers Dieu sans doute, comme le prouve la rigueur avec laquelle il châtiait son corps délicat, il n'était sévère que pour lui-même ; avec ses frères toujours aimable et gracieux, son cœur savait se dilater et prendre sa part de la joie universelle. Aussi revenait-il de Vannes à St. Michel content et reposé. — Cette année même 1871, au sortir des vacances, il se trouva si bien qu'on osa presque espérer son rétablissement ; mais il ne partageait point ces espérances. Sa tante qui, en apprenant sa maladie s'était écriée : « Jean mourra jeune sans doute et ce sera pour son plus grand bien ! » sa tante venait d'expirer et l'attirait au ciel. — « Oui, oui, je le savais, je devais mourir cette année, dira-t-il plus tard à un de ses Frères, je l'ai avoué au R.P. Recteur dans mon compte de conscience. Et puis tenez !... j'avais pris bien des fois la résolution de faire chaque mois l'exercice de la préparation à la mort ; cette année le bon Dieu m'a fait la grâce d'y être plus fidèle que jamais. » Il commença donc cette année scolaire 1871-1872 avec l'intime persuasion qu'elle serait la dernière pour lui. En effet le 15 Janvier 1872, après une promenade où le F. Jean Marie avait comme d'habitude contribué pour sa part à l'entrain et à la gaieté commune, il revint fatigué à St. Michel ; le soir un crachement de sang se déclarait et il entrait à l'infirmerie. Il n'en devait sortir que pour aller au ciel ; mais 4 mois encore s'écouleront avant sa délivrance, 4 mois de souffrances et de bénédictions ! — Cette première secousse l'émut un peu, et, comme on l'avait condamné à garder la chambre ; pour dissiper les idées noires qui venaient l'assiéger, il se mit à chanter : imprudence dont il fut blâmé sans doute, mais qui peint admirablement l'énergie de son âme. Elle allait avoir l'occasion de se déployer toute entière. — Les vomissements de sang le prirent toutes les 12 heures, et, plus abondants chaque fois, ils se prolongèrent ainsi près de 8 jours. Au commencement surtout, il s'impressionna vivement, pensant que chacune de ces crises pouvait l'emporter. Rassuré là dessus, il pria seulement ceux qui seraient présents de lui suggérer des actes de conformité et d'abandon à la volonté divine. Cependant le bon Frère déclinait rapidement et si ces accidents se renouvelaient encore, il allait infailliblement succomber. Ses Frères commencèrent alors une neuvaine à N. D. de Pont-main, la Vierge miraculeuse apparue dans la Mayenne pour annoncer la fin de la guerre avec la Prusse. Le malade s'y unit de tout cœur et avec confiance. La neuvaine devait commencer le lendemain à minuit ; or le soir à 11 heures il éprouva un vomissement beaucoup plus persistant qu'à l'ordinaire : ce fut le dernier. A partir de ce jour les forces reparurent, le malade put se lever et avec les beaux jours on le vit sortir de sa chambre et aller au jardin. L'espoir revint à tous et il crut lui même, ou du moins parut croire que la Ste Vierge allait le guérir. Mais Marie lui préparait

une grâce plus précieuse que la vie: c'était une sainte mort. — Vers le milieu du mois d'Avril l'appétit l'abandonna et en même temps les forces et le sommeil. Comprenant aussitôt que Notre Seigneur l'appelait, il vit s'approcher la mort avec sérénité: « Je le sens, disait-il, c'est ma tante qui m'attire au ciel. » On lui lisait, à sa demande, les Considérations du Père Nouet sur la préparation à la mort et entre autres: « le testament spirituel des mourants »: « Voilà, dit-il, les endroits qu'il faudra me relire dans 8 jours, dans 3 semaines, quand je serai encore plus près du dernier moment. — Un jour il fit prendre dans son tiroir un petit carton contenant ses papiers spirituels, il l'ouvrit sur son lit et se mit à parcourir son petit trésor, baisant ses reliques et ses pieux souvenirs, relisant ses prières favorites, parcourant ses notes; plusieurs fois il sourit en retrouvant ses impressions de l'année ou des années précédentes. Il fit lire au Frère qui était présent quelques lignes où se trouvait encore consignée la pensée de sa mort prochaine. Vers cette époque le R. P. Provincial qui partait de Laval vint lui faire ses adieux: « Au revoir, au ciel, mon R. Père, lui dit-il d'une voix émue, et il se jeta à genoux malgré sa faiblesse pour recevoir sa bénédiction ». « Je crus, racontait-il ensuite, que je ne pourrais plus me relever. » Et comme on lui faisait là-dessus quelque reproche: « Oh! pour recevoir une pareille bénédiction, reprit-il vivement, on peut bien se donner un peu de peine! » Le lendemain il lui fallut se mettre au lit pour ne plus le quitter. « Maintenant, disait-il, avec un peu de tristesse, je ne vais plus faire que languir » — « Eh! bien! F. Legnay reprenait-on, si le bon Dieu le veut, vous y consentez, n'est-ce pas? — Oh! oui! » Et là-dessus il se mit à parler du F. Boutet, un tout jeune Scolastique aussi, mort à Angers, sous ses yeux, l'année précédente. « Vers la fin, disait-il, sa faiblesse l'obligeait à recevoir les services les plus humiliants: j'en viendrai là probablement; mais je me résigne même à cela, si c'est la volonté de Dieu. » Il commença alors à éprouver un dégoût profond pour la nourriture; elle lui occasionnait presque chaque fois des maux d'entrailles ou un redoublement d'oppression. C'est à peine s'il pouvait supporter quelques gorgées de bouillon. Toutefois l'invitait-on à en prendre; aussitôt et sans faire la moindre observation, il saisissait lui-même le bol de sa main défaillante, faisait pieusement le signe de la croix et avalait courageusement la dose prescrite, qu'il indiquait lui-même au besoin; puis il se signait de nouveau. L'infirmier devait faire la plus grande attention dans ses demandes: le malade aurait facilement pris une simple question pour l'expression d'un désir, et dès lors il eut tout accepté, quoiqu'il dût lui en coûter. — On était arrivé au premier vendredi du mois de Mai, 4 jours avant sa mort. Il dit à son garde malade: « Prenez là mon petit carton. Vous y trouverez le mémorial du Noviciat avec la consécration au Sacré-Cœur. Voulez-vous me la réciter? » Le Frère se rendit à son pieux désir, et il sanctifia ainsi pour la dernière fois le premier vendredi du mois. Zélateur parmi nous de la dévotion au Sacré-Cœur, il nous en donna ainsi l'exemple jusqu'à la fin. — Mais un pareil état ne pouvait durer, et lui-même se sentait mourir. « Je m'affaiblis plus qu'on ne croit: pense-t-on à me faire donner les derniers Sacrements? » Le lendemain samedi 4 Mai on acquiesça à ses désirs et le Père Spirituel lui annonça pour le soir à 5 h. la grâce de l'extrême-Onction. Il accueillit cette nouvelle avec allégresse: lui-même l'apprenait à ses visiteurs et il ajoutait: « Je reçois maintenant des commissions pour le ciel. » — Vous serez là n'est-ce pas au moment de l'Extrême-Onction, disait-il à un de ses Frères, et vous me direz tout ce que je dois faire? N'est-il pas d'usage que l'on demande pardon à ses frères et à la Compagnie? je tiens à accomplir ce devoir, vous m'avertirez, quand il en sera temps. » Voyant son désir de faire tout en règle, on lui expliqua les cérémonies de l'Extrême-Onction et tous les petits mouvements qu'il aurait à faire: il écoutait cela avec une tranquillité ravissante. « Je n'ai qu'une crainte, disait-il, (il était fort oppressé), attendre jusqu'à 5 heures c'est bien long! irai-je jusque là? » On le rassura et il ne pensa plus qu'à se préparer à la grâce du Sacrement. Il le reçut avec calme, humilité et piété et demanda d'une voix émue pardon à ses frères et à la Compagnie de toutes ses fautes contre les règles et de la mauvaise édification qu'il avait donnée. Le R. P. Recteur, au nom de tous, l'assura de son pardon et lui donna pour pénitence « de nous obtenir, lorsqu'il serait au Ciel, de mourir comme lui dans la Compagnie ». — Le soir de ce même jour, comme il éprouvait du mieux: « Frère Legnay, lui dit un visiteur, à quoi pensez-vous donc de n'être pas encore parti, et que faites-vous sur la terre? elle n'a plus rien à vous donner. » Et lui de répondre par un aimable et tranquille sourire où se peignait toute sa résignation. — Désormais pendant les deux ou trois jours qu'il a encore à vivre, il ne pensera plus qu'au Ciel, il ne parlera plus que du Ciel. « Il est bien convenu, Frère, avec Notre Seigneur, lui disait-on, que tous vos soupirs, toutes vos respirations sont autant de protestations d'amour? — Oui, d'amour, répondait-il et de

bien autre chose encore.» On parlait en sa présence de deux jolies colombes apprivoisées que possédaient les Frères philosophes : «Oh! s'écria-t-il: "Quis mihi dabit pennas ut columbæ et volabo et requiescam" ! Qui me donnera les ailes de la colombe pour m'envoler au ciel et m'y reposer!» Quelques heures avant sa mort, dans un moment de forte oppression : « Vous souffrez beaucoup, lui disait-on, mais quel bonheur, n'est-ce pas de souffrir pour Notre-Seigneur ?» — «Oui sans doute, répondit-il, mais c'est aussi pour Notre-Seigneur que l'on soigne les malades». Une autre fois, à un Frère qui lui faisait remarquer un bel objet : «Pour moi, dit-il, il n'y a plus rien de beau que le ciel.» Puis se ravisant aussitôt: Oh! pourtant il y a encore pour moi de belles choses sur la terre : c'est la charité de mes frères!» «Combien je vous donne de mal, disait-il parfois, allons! encore une petite sensualité : lavez-moi le visage avec de l'eau bien fraiche.» Et comme on se rendait à ses désirs : «Oh! que cela fait de bien, si un pauvre malade peut éprouver tant de soulagement sur la terre, que sera-ce donc au ciel!» Il suppliait ses frères de lui rappeler de temps en temps quelques bonnes pensées. «Je ne me suis reproché qu'une chose à propos des mourants que j'ai assistés, disait-il; c'est de ne leur avoir pas assez parlé du bon Dieu, de la Ste Vierge, du ciel. On ne sait pas tout le bien qu'une seule petite parole peut faire à un pauvre malade.» Et une autre fois : «Je sens que je m'en vais, mon Frère, si vous êtes là au grand moment, lors-même que je ne pourrais rien dire, suggérez-moi de bonnes pensées, je vous en prie; répétez-moi "Jésus, Marie, Joseph» — Je vous le promets, mon Frère!» — «Merci.» Ce merci qu'il prononçait avec une expression de reconnaissance vraiment attendrissante, il ne manquera pas jusqu'au dernier moment de l'adresser à quiconque lui aura rendu le moindre service. Lorsqu'il ne pouvait plus parler qu'à grand' peine, il se retournait encore sur son lit pour répondre à ses visiteurs. Quelque Père entrait-il dans sa chambre: il l'accueillait avec un gracieux sourire qui disait éloquemment ce qu'il éprouvait en face de la mort, et puis lorsqu'on s'éloignait, le malade saluait d'un aimable signe de tête et disait merci. — La veille de sa mort, à 6h. du soir, un Père vint attacher au pied de son lit une image de St. Joseph. Le bon Frère le vit fort bien, mais il n'avait plus la force de parler : «Dites-lui merci pour moi, murmura-t-il tout bas à son garde-malade. — Ses Frères venaient tour à tour lui donner leurs commissions pour le ciel : « J'en aurai un bien gros paquet à emporter, disait-il, et je crains un peu d'oublier; mais non, je vais jeter tout cela dans le Cœur de Jésus : lui se souviendra!» — Il n'attendait plus que l'heure du départ; mais la vue de la mort ne lui ôtait rien de sa gaieté: voyant son professeur près de lui et se rappelant qu'il était question en classe de l'Ontologisme: «Eh bien! mon Père, lui dit-il en souriant, je vais devenir Ontologiste; j'aurai la vision immédiate» — Oh! maintenant je vous le permets, répondit le Père.». Il avait pour la propreté une sorte de passion, et c'était lui procurer un véritable soulagement que de l'aider à faire sa toilette chaque jour, or la veille de sa mort, son infirmier en lui rendant ce petit service, demanda, si après sa délivrance il ne faudrait pas l'arranger bien proprement, afin qu'il édifiât même après sa mort, et nous donna l'envie d'être à sa place. « Oh! après ma mort, reprit-il avec humilité, mon pauvre corps sera quelque chose de bien repoussant! Toutefois j'y consens; vous m'arrangerez et me peignerez comme il faut; mais surtout pas de raie, n'est-ce pas?» Puis il ajouta en souriant : «Je consens même à ce que ma barbe soit rasée, si vous voulez. Ce sera pour la première fois.» Il ne faudrait pourtant pas conclure que le F. Leguay n'ait pas ressenti aux approches de la mort cette crainte et cette horreur si naturelle à tous les hommes. Un jour le Père Ministre, voulant engager le médecin à parler franchement, disait: « Vous pouvez, docteur, vous exprimer sans crainte devant votre malade, depuis longtemps déjà il est tout joyeux de se savoir si près du ciel» — Et le mourant de regarder le médecin avec un doux sourire, qui témoignait de la vérité de ces paroles. Puis se tournant vers le Père Ministre : «Je parais toujours joyeux, lui dit-il tout bas; mais au fond je ne le suis pas toujours!» Précieux aveu! qui nous révèle toute l'énergie et la générosité de ce saint Frère qui n'avait jamais que la joie sur le front et le sourire sur les lèvres, alors que les angoisses oppressaient son cœur! Cependant le F. Leguay était si aimé de ses frères qu'ils ne pouvaient se résoudre à le perdre sitôt. On résolut de faire une dernière violence au Ciel et un Triduum au Bx. Berchmans fut proposé par un Père théologien qui, deux années auparavant, avait été miraculeusement guéri à Rome par le Bienheureux. Le mourant invité à s'unir à nos supplications, s'y prêta de bonnes grâces. Le ciel s'ouvrait devant lui : il consentit à en détourner les regards pour dire, à la prière de ses frères, le "Non recuso laborem, tout résigné à vivre ou à mourir. «Si le Bienheureux vous guérit, lui dit le R. P. Recteur, ce sera pour faire de vous un saint. — Il y a des exemples du contraire, reprit aussitôt le malade, laissant assez voir

de quel côté étaient ses préférences. — Le dimanche après midi il tomba dans une sorte d'abattement qui nous effraya. On lui demanda s'il voulait voir le R. P. Recteur : « Volontiers, dit-il. Le R. P. Recteur arrive, plusieurs de ses Frères entourent son lit avec une émotion visible ; pour lui, comprenant parfaitement nos inquiétudes, comme il l'avoua depuis, il ne perdit pas son admirable tranquillité. « Je ne me sentais pas plus mal, disait-il ; mais je préférais ne rien dire : on n'est pas bon juge dans sa propre cause, et d'ailleurs ne vaut-il pas mieux se laisser faire ? — Le lundi 6 mai, veille de sa mort, il était fort oppressé : "Ne faut-il pas, lui dit-on, demander que vos souffrances soient abrégées ? — « Comme le bon Dieu voudra ! fut sa réponse. Enfin arriva le jour de la délivrance : il ne paraissait guère plus mal que la veille et sauf une augmentation de faiblesse, rien ne semblait présager un dénouement prochain. A 8 heures il prit par obéissance quelques cuillerées de bouillon et de vin. Cette fois encore il voulut saisir ce qu'on lui présentait, mais sa main qui avait trouvé la force de former le signe de la Croix, n'en eut pas assez pour soutenir le bol et il fallut le lui porter aux lèvres. Après ce repas, qui devait être le dernier, le R. P. Recteur vint lui donner connaissance d'une lettre de sa bonne Mère, lettre admirable de foi, de piété et de résignation. Quand il fut parti : « Eh bien ! Frère Leguay, lui dit-on, le R. P. Recteur vous a consolé n'est-ce pas ? » — "Oui, répondit-il, mais je ne suis pas si désolé." ———
Cependant l'oppression augmentait toujours ; comme on lui proposait d'offrir ses douleurs pour l'Eglise et le Pape : « Oui, bien volontiers ! mais cela va-t-il encore durer longtemps, ajouta-t-il avec une expression de souffrance." Notre-Seigneur est seul à le savoir, mon Frère ; mais vous voulez bien n'est-ce pas que cela dure longtemps encore s'il le désire ?" — Alors, ramassant tout ce qui lui restait de forces, il dit assez haut et avec un visible effort, indice de l'ardeur de son sacrifice : "Oh ! oui, certainement ! » — Le bon Dieu n'attendait plus, ce semble, que cet acte de générosité. L'agonie commença aussitôt. On lui suggéra encore quelques prières : Jésus, Marie, Joseph... In manus tuas. ... Il les répétait de bouche, mais sur l'observation que cela devait le fatiguer, il s'y unit seulement de cœur ; puis il baisa pieusement son crucifix. — « Frère, lui dit-on, nous allons, si vous voulez, réciter les prières des agonisants ? » — Oui, répondit-il encore et ce fut sa dernière parole. Il éprouva de légères convulsions, reçut la dernière absolution et l'indulgence, poussa trois longs soupirs et s'endormit dans le Seigneur. Il mourait vers 10 h. 1/2, après 10 minutes d'agonie au plus, à l'âge de 25 ans et 2 mois, accueillant la mort comme une amie qui venait l'introduire au Ciel.

Le Sommaire est à la fin du Supplément.

DOCUMENTS

SUPPLÉMENT AU N° 11 juillet 1872

Chine. — Notice sur le P. Pierre Olive par le R. P. Pfister

Le P. Pierre Olive naquit à Carcassonne le 13 Octobre 1815, et fut baptisé le surlendemain, fête de Ste Thérèse pour laquelle il conserva toujours la plus tendre dévotion, reconnaissant lui être redevable de grâces précieuses et nombreuses. Ses parents, honnêtes commerçants, sa mère surtout, l'élevèrent dans la crainte de Dieu, et un grand respect pour lui-même et pour les autres: jamais dans la famille les enfants n'osèrent se tutoyer entre eux, ni tutoyer leur père ou leur mère, et cette première éducation fut si chrétienne, qu'il pouvait écrire plus tard entre les faveurs signalées qu'il avait reçues, celle de n'avoir commis aucune faute grave avant son entrée au petit séminaire; et il ne quitta celui-ci que pour entrer au grand. Il signale aussi que dès son jeune âge il eut un goût prononcé pour le sacerdoce, mais parfois son ardeur naturelle l'entraînait vers la carrière militaire. Dans ces incertitudes il rencontra la vie de St Ignace par le P. Bouhours; il la dévora et plus tard il la lisait et relisait sans cesse. C'est elle qui jeta en son cœur les germes de la vocation religieuse. « Comment, se disait-il, St Ignace a quitté l'état militaire pour fonder un Ordre dont les Constitutions se résument en ces mots: "Combattre sous l'étendard de la Croix": je puis donc comme lui être soldat sans cesser d'être prêtre. — Des difficultés de famille, et surtout la conviction erronée dans laquelle il était, que l'affaire de la vocation dépendait uniquement du Confesseur, et non du pénitent, l'empêchèrent pour lors d'y donner suite, et il reçut successivement les ordres mineurs, le sous-diaconat et le diaconat, et enfin la prêtrise le 25 Mai 1839 des mains de son Evêque, Mgr de St Rome-Gualy: mais il ne perdit point le désir d'une vie plus parfaite. Il avait fait ses études sérieusement et non sans succès; car une fois s'ouvrant avec son Supérieur de ses désirs de la vie religieuse, celui-ci croyant qu'il songeait à sa Congrégation lui dit: « Vous avez bien réussi dans vos études, nous vous mettrons à Paris un an, et après un an de noviciat, nous vous ferons professeur de philosophie » — « Mais ce n'est point ce dont il s'agit, répondit le jeune homme, je n'ai aucune envie d'être professeur de philosophie, surtout sans avoir fait des études spéciales; d'ailleurs M. le Supérieur, il y a ici un quiproquo qu'il est nécessaire d'éclaircir, je n'ai jamais songé à entrer chez MM. de St Lazare, auxquels du reste je suis tant redevable, mais dans la Compagnie de Jésus". Cette franchise si calme du jeune lévite, il la conserva toute sa vie. — Après son ordination, Mgr le nomma vicaire de la cathédrale de Narbonne: il en remplit pendant 5 ans les fonctions d'une manière irréprochable, aimé et respecté également de tout le monde. Plus d'une fois il s'adressa à Sa Grandeur pour en obtenir la liberté qu'il désirait si fort; mais Mgr qui appréciait sa vertu, ses talents et son savoir-faire, ne lui répondit chaque fois que par un refus formel, et en 1844 ou 45, il lui confia la cure cantonale et doyenné de Coursan. Il y demeura jusqu'en 1850, ayant conquis malgré sa jeunesse l'estime et la vénération de tous ses paroissiens, qui, bien qu'attachés plus de raison aux biens de la terre, lui donnèrent la consolation de revenir en grand nombre aux pratiques de la religion. — Son attrait pour la vie religieuse croissait tous les jours: profitant de quelques moments libres, il se rendit à Toulouse pour y faire son élection dans une retraite. Il fut reçu, mais comme la Compagnie était en butte aux traits de milles adversaires, c'était l'époque des interpellations. on exigea qu'il se munit de la permission de son Evêque. Le P. Olive connaissait les sentiments de Mgr de St Rome-Gualy, il attendit. Bientôt après sa Grandeur ayant passé à une meilleure vie, Mgr de Bonnechose fut nommé en 1848 à l'évêché de Carcassonne. Le nouveau Prélat accueillit avec bienveillance les instances du jeune Curé, et le remit à quelque temps, afin de prendre ses mesures et lui donner un successeur. — Plein de reconnaissance pour la bonté de Mgr de Bonnechose, muni

De sa bénédiction et de son autorisation, le P. Olive entra au noviciat de Toulouse le 16 Octobre 1850. Là, ainsi que quelques notes conservées en font foi, il s'étudia à observer toutes les règles dans les plus petits détails. « Ne jamais manquer, sous quelque prétexte que ce soit à préparer ma méditation du soir, être fidèle à faire mon examen deux fois le jour, non point superficiellement et par manière d'acquit, mais sérieusement et avec le plus grand soin. J'éviterai avec un soin extrême tout péché véniel volontaire; je serai inflexible là-dessus, ne me pardonnant rien, et m'imposant une rude pénitence si je viens à y manquer, et alors jamais je ne monterai à l'autel sans m'être purifié par le sacrement de pénitence. Je veillerai constamment sur mes sens, et garderai la plus grande modestie des yeux. Voilà ce que je veux et que je ferai Dieu aidant." —— En 1854, il prenait les résolutions suivantes, qu'il renouvelait à la fin de son 3e an, quelques mois avant de partir pour la Chine. —— *Retraite, 8 septembre 1854.* —— Principes généraux sur lesquels je dois m'efforcer constamment, énergiquement, de régler ma conduite; m'examinant rigoureusement là-dessus au moins une fois par semaine:

1° Agir toujours avec activité et énergie sans doute, mais sans trop d'empressement, avec calme et tranquillité d'âme, consultant toujours Dieu avant d'agir, pour bien voir ce qu'il veut que je fasse en cette circonstance, et si c'est uniquement pour sa plus grande gloire et sans aucun motif humain, naturel que j'agis. Ainsi n'aurai-je jamais du regret d'avoir fait la chose de la manière que j'aurai choisie.

2° Lorsque j'aurai à opter entre deux actions indifférentes, ou également bonnes, choisir toujours celle pour laquelle je sens plus de répugnance naturelle, que je me sens porté à différer à cause de la peine qui y est attachée, et laisser celle pour laquelle j'ai une inclination trop forte.

3° Commencer toujours par les choses de précepte ou commandées par la règle, ne les remettant jamais à un autre temps, lorsque je puis les faire actuellement. Ainsi l'office divin, examen de midi, etc. Un motif pressant de charité devra seul me faire manquer à ce point.

4° Éviter avec un soin scrupuleux la moindre perte de temps, m'occuper en 1re ligne de tout ce qui regarde mon emploi; préparation [illegible] des prônes, instructions, catéchismes, visites de malades, des écoles, sans trop me préoccuper de l'avenir. Le temps qui me restera après cela, sera consacré à des études ou sermons pour plus tard.

5° Être très délicat à l'égard de la charité fraternelle. Prendre bien garde de ne permettre la moindre parole, d'entretenir en mon esprit la plus légère pensée qui pourrait blesser cette belle vertu sans laquelle il est impossible que Dieu bénisse mes travaux, sans laquelle il n'agréera jamais mes meilleures actions; observer cette règle à l'égard de tous. En premier lieu et très spécialement envers mes Supérieurs. 2° Envers mes Frères de religion. 3° A l'égard des personnes du dehors, surtout de mes paroissiens, ne disant jamais rien de mal d'aucun d'eux, et ne questionnant là-dessus que pour leur utilité.

6° User d'une grande douceur et modestie dans mes rapports avec les autres, mes paroissiens principalement. N'avoir jamais l'air trop fâché, en colère contre eux, vis-à-vis même des enfants; ne laisser échapper aucune parole inconvenante surtout pour un Prêtre et un religieux; lorsque j'aurai à reprendre, à corriger, le faire toujours en père, avec raison et réflexion ..

7° Ne pas désirer avec trop d'ardeur même les choses bonnes, très agréables à Dieu, au point de tomber dans l'inquiétude, de me laisser aller au trouble, à une trop grande affliction, à une espèce de découragement, lorsque je ne les obtiens pas. Ainsi telle et telle vertu pour moi, ou bien la réussite de telle œuvre dans la paroisse, le retour des pécheurs. Faire tout ce que je crois que Dieu demande de moi, et après cela me tenir tranquille, bien persuadé que c'est à lui à faire le reste selon qu'il le trouvera bon et nécessaire, qu'à lui seul appartient le succès, et le prier beaucoup pour l'obtenir de sa bonté infinie.

Quelques résolutions à la suite de la Rénovation — N. D. de Liesse 29 juin 1855. . . . —

Pauvreté. —— 1° Détachement absolu de tout objet créé; nulle affection pour quoi que ce soit. Ne chercher que Dieu seul en tout et partout. Examen fréquent et sévère à cet égard. — 2°. Les personnes et les choses où il y a du brillant et de l'éclat, m'impressionnent encore plus vivement que les autres. Je me sens plus porté vers les personnes riches, les objets précieux. Je dois résolument, énergiquement, travailler à prendre des sentiments tout opposés, estimant davantage, recherchant de préférence, les pauvres, les choses viles, ne voyant que Dieu et Jésus-Christ en tout.

Chasteté. —— 1° Pas un mot sur le vice contraire en conversation, mais seulement en confession, ou quand le devoir

m'obligera à traiter de semblables questions pour m'éclairer dans la direction des âmes : à part ces circonstances, profond silence quand on en parlera. — 2° Dans mes repas, me rappeler Jésus-Christ prenant les siens ; renoncer d'avance au plaisir attaché à la nourriture, l'offrir à Dieu. Prendre le premier morceau qui se présente ; jamais choisir, si ce n'est pour prendre le plus mauvais. Me priver à chaque repas de quelque chose que je désirerai. Ne jamais parler de la nourriture, après le repas.

Charité. — Jamais un mot contre personne, surtout qui pourrait blesser mes Frères et le respect dû au Supérieur. Voilà longtemps que je prends cette résolution, et j'y suis toujours infidèle en bien des points. Ne saurai-je donc jamais prendre définitivement un parti ? je m'examinerai souvent là-dessus, et je m'infligerai une pénitence chaque fois que je me reconnaîtrai coupable. Quand j'entendrai parler mal de qui que ce soit, je me tairai aussitôt, si je ne puis détourner la conversation. Coûte que coûte, il m'en faut venir là."

Nous ne pouvons passer sous silence ce qu'il écrivait dans son journal pendant la grande retraite du Noviciat : "Aujourd'hui 27 mai, fête de Ste Madeleine de Pazzi, au moment où nous faisions visite au St Sacrement, après la récréation de midi, j'ai senti tout à coup une grande consolation et une grande paix d'âme. Il m'a semblé entendre une voix en mon cœur qui me disait : "Je suis ce même Dieu qui ai souffert toute sorte de tourments et qui ai été crucifié pour toi, veux-tu m'aimer de toute ton âme ?" — "Ah ! Seigneur, ai-je répondu, je vous ai tant offensé, comment réparerai-je jamais le mal que je vous ai fait ?" — "Je ne veux plus, poursuivit la même voix, que tu doutes un instant du pardon de tes péchés, je les ai complètement oubliés." — "Ne dois-je donc plus y penser ?" — "Penses-y pour exciter en ton cœur un plus grand amour pour moi, pour te rappeler combien je t'ai aimé et les grâces insignes dont je t'ai comblé, mais je ne veux plus que tu y penses te figurant que tes péchés sont trop grands et trop nombreux pour que tu puisses avoir une pleine et entière confiance que je te les ai tous remis. Tu ferais injure à mon Cœur qui a assez d'amour pour oublier tous les péchés du monde, aux mérites infinis de mon Sang qui peut laver tous les crimes de la terre. Si quelqu'un t'avait indignement outragé, attenté à ta vie, t'avait donné le coup mortel, et qu'ensuite plein de regret, il vînt se jeter à ton lit de mort, te conjurant avec larmes et sanglots de lui pardonner. Si moi-même je te demandais de lui accorder ce pardon, à cause de l'amour que j'ai pour toi, te refuserais-tu à ma demande ?" — "Oh non, Seigneur, j'oublierais tout." — "Et mon Cœur serait moins bon que le tien, je n'aurais pas autant d'amour que toi !" Ces paroles intérieures m'ont bien consolé, et elles m'ont fait une si vive impression que j'ai voulu les transcrire pour ne jamais les oublier, m'imaginant qu'elles ne peuvent venir que de Dieu. Ce que le Père Maître des Novices m'a confirmé." — Pendant cette même retraite, il y avait un Novice qui sortit un peu plus tard de la Compagnie, et qui n'allait pas franchement avec Dieu. Le P. Maître sentait un obstacle, de la résistance, il insistait pour que chacun fît des efforts, déployât toute sa bonne volonté. Le P. Olive alla le voir, craignant que ce ne fût lui. "Quant à vous, mon Père, lui dit le Maître des Novices, c'est bien, continuez, ce n'est pas pour vous que j'ai parlé." Pendant qu'il était au noviciat, il fut envoyé comme compagnon du P. Pratz à Montauban pour le Carême ; il le passa tout entier dans le jeûne et l'abstinence, prêchant et confessant tous les jours. L'année suivante il accompagnait le P. Guillermet dans un gros bourg des Pyrénées. Les populations étaient irritées contre les riches, et le peuple soulevé, ne songeant à rien moins qu'à entendre une mission, ne parlait que de tuer et d'incendier. Les deux Pères calmèrent peu à peu cette irritation, plus des 5/6 se rapprochèrent de Dieu, et à la fin, on ne voulait plus les laisser partir. On leur jeta des couronnes au moment du départ, et le P. Olive en ramassa une pour la déposer aux pieds de la Madone du Noviciat. — Une conversion qui mérite d'être racontée, lui arriva à Bagnères-de-Bigorre : nous lui laissons la parole : "Je faisais mission avec le P. Nègre dans la petite, mais gentille ville de Bagnères de Bigorre, au pied des Pyrénées. Déjà la population était fortement ébranlée, les confessionnaux étaient assiégés, bon nombre d'âmes depuis longtemps éloignées, revenaient à Dieu ; tout annonçait une abondante et bien consolante moisson. Un jour (c'était vers le milieu de la mission) un des vicaires de la paroisse vient me trouver et me dit : "Père, il y a ici un vieux capitaine en retraite qui s'est enfin décidé à gagner la mission. Longtemps il a lutté contre sa conscience ; mais il n'y tient plus ; il veut se confesser, et c'est à vous qu'il désire s'adresser. A quelle heure pourrez-vous le recevoir ? il voudrait vous voir dans votre chambre." — "Dites à ce brave, répondis-je, que son heure sera la mienne ; qu'il vienne quand il voudra, je serai toujours à sa disposition. L'heure est déterminée. Au moment fixé on frappe à ma chambre,

la porte s'ouvre, et je vois entrer un homme d'une haute stature, âgé d'environ 60 ans, encore fort et vigoureux. Je le salue; son visage était tout enflammé, son front couvert de sueur, bien que nous fussions au mois de Décembre; ses yeux hagards, tout son extérieur péniblement embarrassé. Eh bien, mon brave, dis-je, en posant ma main sur son épaule, je suis sûr que vous n'avez jamais tremblé devant l'ennemi."—"Moi! jamais."—" Eh! mais, on dirait que vous tremblez devant votre ami. Je sais ce qui vous amène; tenez, mettez-vous là à genoux, votre affaire sera bientôt faite. Notre capitaine ne me répond rien; il prend une chaise et s'assied en face de moi. Je le laisse faire. Allons, faites le signe de la Croix; c'est tout ce qu'il savait en fait de prières. Ne s'étant pas confessé depuis l'âge de 13 ou 14 ans, parti d'ailleurs fort jeune pour le régiment, il avait tout oublié. « Maintenant, continuai-je, commencez votre confession." —" Impossible, me répond-il; puis" mettant sa main dans la poche de son gilet, il en tire un papier qu'il me remet, en disant d'un ton bref et saccadé: prenez, lisez. Et de grosses gouttes de sueur coulent de son visage. Je prends le papier, fais semblant de ne pas savoir lire son écriture et je dis une chose pour une autre. Le stratagème me réussit. " Ce n'est pas cela, me dit-il; il me prend le papier des mains et se met à lire lui-même. A peine a-t-il lu les premières lignes, qu'il tombe de lui-même à genoux tout ému et me fait sa confession en pleurant comme un enfant. Sa confession finie, il se relève, se jette à mon cou en s'écriant: « Oh! que je suis heureux, oh! comme je vous remercie; vous m'avez rendu la vie. Depuis 3 ou 4 jours je souffrais horriblement, j'étais comme en enfer; je n'osais pas faire le pas. Je me sens soulagé d'un poids énorme; je respire."—« Vous voyez, répliquai-je, comme Dieu est bon. N'oubliez jamais la grâce qu'il vient de vous accorder et servez-le fidèlement jusqu'à la mort. Et maintenant, capitaine, j'ai une chose à vous demander". — "Laquelle, mon Père?"—« Voudriez-vous me dire quel a été le principe de votre changement, qu'est-ce qui vous a déterminé à revenir à Dieu? Vous aurez sans doute entendu un sermon qui vous aura profondément remué; puis la grâce de Dieu vous venant en aide, vous aurez pris votre parti en brave?"—« Pas précisément, mon Père, je n'ai entendu qu'une fois le prédicateur de la mission, et j'étais trop préoccupé, trop agité au dedans de moi pour le suivre et l'écouter avec attention. Voici, je crois, la cause de mon retour. Il y a un mois environ j'allai voir un de mes amis; je ne le trouvai pas chez lui. On me dit qu'il rentrerait bientôt et on m'engage à l'attendre. J'entre au salon et je m'assieds; j'étais seul. J'aperçois sur la cheminée un petit livre; je me lève je l'ouvre au hasard et je lis. Quel n'est pas mon étonnement et ma confusion de me voir là dépeint tel que j'étais; je continue ma lecture et je me persuade que ce livre a été écrit exprès pour moi. C'était l'Imitation de Jésus-Christ. Mon ami rentre et me surprend tenant ce livre entre les mains. Je le dépose aussitôt sur la cheminée; nous causons, après quelques instants mon ami me dit: "Tu lisais, je crois, tout à l'heure ce petit livre? — Oui. — Comment le trouves-tu? — Excellent, magnifique, et je voudrais te prier de me le prêter pour quelque temps; je voudrais le lire jusqu'au bout.' — Je suis heureux, non seulement de te le prêter, mais de te l'offrir. Garde-le comme un souvenir de ton ami." Je l'emporte chez moi. Depuis ce moment chaque jour, et souvent plusieurs fois le jour j'en lisais quelques pages. Voilà ce qui m'a converti — Reprenons notre récit.

Ayant terminé son noviciat, le P. Olive fut envoyé au collège de St Affrique avec les fonctions de Père Spirituel des élèves; il n'y resta que 5 ou 6 mois, et les Supérieurs lui confièrent le soin de la paroisse de la Grande Sauve, alors maison de campagne de notre collège de Bordeaux. Il y resta jusqu'en 1855. L'attrait qu'il avait eu avant son entrée dans la Compagnie pour les Missions, s'était fixé au noviciat sur celle de Chine; mais n'appartenant pas à la Province de France dont cette Mission relevait, il craignait de ne jamais voir ses vœux se réaliser. Il consulta le Père Spirituel pour savoir si dans cette circonstance il pouvait écrire directement à ce sujet au Père Provincial de France; et comme il lui fut répondu qu'oui, il traita aussitôt cette grave affaire avec le R. P. Studer qui négocia son changement de province près du R. P. Maillard, et avec l'assentiment des deux Provinciaux il se rendit à Paris, où il resta quelques mois occupé à la prédication. —— Ayant fait une partie de son 3e an à Liesse et sa grande retraite sous la direction du R. P. Fouillot qui le confirma dans sa vocation, il s'embarqua enfin pour la Chine avec les PP. Rollinat, de Carrère, Desjacques, Ravary et le F. Bernard. Le R. P. Studer, leur avait dit en les envoyant: " Allez, travaillez pendant 10 ans, et qu'aucun de vous ne meure avant ce terme, je vous le défends". Cet ordre de l'obéissance fut exécuté ponctuellement, le P. Rollinat qui alla le premier recevoir la récompense, étant mort le 9 Septembre 1866, 10 ans et demi après leur arrivée en mission. —— Arrivé à Chang-hai le 9 Février 1856 avec ses compagnons, le P. Olive, après quelques mois consacrés à l'étude de la langue, fut envoyé au Pou-tong dans le District de Tchuen-cha (Tsé-son) pour s'y former à la vie apostolique et aider le P. Vuillaume. L'année suivante, il était destiné à Tchong-min; mais au bout de 3 mois les fièvres forcèrent les

Supérieurs à l'en rappeler et à le placer au Pou-nan, sous la direction du P. Bourdilleau. En 1858-59, il était chargé des chrétientés de Kao-Kiao, et en 1859-60, 60-61, de celles de Nan-Kiao. Les deux années suivantes, 61-62, 62-63, il fut sous-ministre au Pou-nan, et Ministre en 1863-64, 64-65. Nommé Vice Recteur à Tong-Kia-tou 65-66, puis à Siu-Kia-hoei en 1866-67, il y contracta une maladie qui l'obligea à résigner ses fonctions. En 1868-69, il fut nommé Supérieur du Pou-tong, et en 1869-70, supérieur de la nouvelle résidence de Nan-Kin. —— Nous signalons un fait qui montre à quel point le P. Olive était jaloux de conserver la paix parmi les chrétiens confiés à ses soins et de réprimer tous les scandales. Dans la principale famille du District de Nan-Kiao, deux frères étaient depuis longtemps séparés : une première tentative de rapprochement avait échoué, et le mal s'envenimait de jour en jour. Cependant les chrétiens étaient scandalisés de voir ces deux frères éloignés des Sacrements ; le temps pressait, c'était l'époque de la mission. Après s'être recommandé à Dieu, il fait venir les deux coupables dans sa chambre, et là devant le crucifix qu'il avait placé sur la table, il leur fit une allocution si touchante et si vive, qu'ils tombèrent à genoux tous les deux et se réconcilièrent sincèrement. —— Mais ce fut surtout deux ou trois ans après que les désastres semés partout par les rebelles, lui donnèrent des occasions de développer son incroyable activité, et de donner des preuves nombreuses de sa grande charité. Voici comment lui-même nous parle des malheurs causés par ces bandes de brigands. « Près du tiers de nos chapelles ont été entièrement consumées par les flammes, les autres plus ou moins dévastées ou détruites en partie : plus de 3000 de nos chrétiens, sur 11000, emportés en un an par la mort, après des souffrances de tout genre ; presque tous les autres entièrement ruinés, les rebelles leur ayant tout enlevé jusqu'à leurs habits et leurs instruments de labour, un très-grand nombre sans maison et sans aucun abri ; enfin ce qui est particulier à mon district, et a mis le comble à leur infortune, le plus grand nombre n'ayant pu rien ou presque rien ensemencer l'année dernière, exposés par conséquent cette année à toutes les horreurs de l'extrême misère ». —— Ce qu'il souffrit en ces tristes conjonctures serait difficile à dire. Il se multiplia pour parer à toutes les misères, il distribuait aux uns des secours d'argent ou des vivres, consolait les autres, les envoyant à Chang-hai où ils espéraient être plus en sureté, relevait le courage des faibles, encourageait les plus dévoués, recueillait les enfants abandonnés et baptisait les moribonds. Une fois n'ayant plus rien à donner, et voyant des milliers de pauvres chrétiens réfugiés sur les rives du Houang-pou, manquant de tout, il part pour Chang-hai. C'était la nuit, le vent souffle avec violence, les vagues amoncelées poussent la pauvre barque sur le rivage du Pou-tong occupé par les rebelles ; les bateliers perdant la tête jettent des cris de détresse. Il avait fait le sacrifice de sa vie, mais un de ses compagnons plus résolu et habile batelier, fait taire les rameurs épouvantés, et dirige lui-même la barque par un suprême effort sur la côte de Min-han. La nuit, la pluie, la boue l'arrêtèrent au premier village, où il passa la nuit transi de froid. Rendu à Chang-hai, il songeait à repartir, mais les forces trahirent son courage, et pris d'une fièvre typhoïde, il fut obligé d'aller à Siu-Kia-hoei. Pendant cette maladie, les Tchang-mao se rapprochant de plus en plus, on lui proposa de se retirer à la ville : « Non, non, répondit-il, je n'ai pas peur des rebelles, s'ils veulent ma vie, je suis prêt à la donner ». A peine relevé de sa maladie, il se hâte de retourner dans son cher Pou-nan. Les rebelles avaient fui, l'amiral Protet, victime de sa générosité et de son dévouement à une sainte cause, avait trouvé une mort glorieuse ; mais les Impériaux détruisaient les maisons et les églises épargnées par les ennemis. Ce fut une lutte d'un nouveau genre. Avec une indomptable énergie, il endura toutes les privations, et ne craignit d'exposer de nouveau sa vie, pour défendre le peuple contre les maraudeurs impériaux. Il se présentait chez les mandarins, non point en tremblant ou comme un suppliant ou un inférieur, mais au moins comme leur égal, et comme délégué de Jésus-Christ, et à ce titre il se croyait bien au dessus de tous les puissants de la terre. Son nom était connu dans tous les tribunaux des deux Pou-nan, ses cartes prévinrent bien des procès, et souvent les païens eux-mêmes venaient le prier de terminer leurs différents. —— C'est à son zèle et à celui de son successeur que nous devons la bâtisse de l'église de Nan-Kiao, sous les murs de laquelle était tombé le brave amiral Protet, et élevée en son honneur. Elle fut bénie par Mgr Languillat le 11 Janvier 1868 : les notables du pays assistèrent à la cérémonie, et dit un témoin séculaire, « je les vis à genoux au moment de l'élévation » : le peuple immense, accouru pour la circonstance se montra fort bienveillant, et la vaste nef ne désemplit pas de toute la journée, tout le monde admirait le chef-d'œuvre du pays sans proférer une parole de blâme ou de critique. » Auparavant il avait fait construire une autre église à Ou-tsen et ouvert un vaste orphelinat à Nan-Kiao. Laissons lui la parole. « J'appris, écrivait-il à MM. les Directeurs de la Ste Enfance, que plusieurs familles païennes commencent à bâtir une pagode ; il n'en restait plus à Nan-Kiao, les rebelles les avaient toutes brûlées. J'écris aussitôt au mandarin du lieu avec qui j'avais eu plusieurs fois des rapports bienveillants, je lui dis que l'édification

d'une pagode, surtout dans les circonstances actuelles, ne me semble d'aucune utilité ; que le nombre des malheureux et des enfants abandonnés étant si considérable, les sommes qu'on y va dépenser seraient bien mieux employées à ouvrir un orphelinat ou un hospice." Ce digne magistrat voulut entrer dans mes vues. La bâtisse de la pagode fut arrêtée, et l'ouverture d'un orphelinat immédiatement ordonnée. Au bout de 15 jours, il comptait déjà un millier d'enfants dont le plus grand nombre demi-morts de faim ou accablés d'infirmités. Plusieurs ont été adoptés par des familles chrétiennes, et j'en ai fait baptiser quelques centaines. Presque tous sont déjà partis pour le Ciel." —— L'œuvre du baptême des enfants moribonds avait toujours eu sa prédilection. Il l'avait développé dans le Pou-tong et le Pou-nan, il stimulait le zèle des baptiseurs et des baptiseuses, et la dernière année de sa vie à Nan-Kin, il n'eut point de repos qu'il n'en eut jeté les fondements. Après cette œuvre si chère aux cœurs de tous les Missionnaires, le temps que lui laissaient libre ses nombreux chrétiens, il le consacrait tout entier aux païens. Son plus vif désir était de pénétrer et de s'établir solidement dans les grands centres, et à force d'efforts il réussit à introduire la religion à Nan-hoei, Tchun-cha, Tchion-pou. Toute la population, dit un de ses compagnons, était en mouvement, nos salles d'exhortation ne désemplissaient pas du matin au soir, et quand le départ arriva, les païens nous reconduisirent à nos barques, nous priant de revenir. « Quels seront, ajoutait le P. Olive, les résultats réels de ces démonstrations et de toutes nos exhortations ? Ce n'est pas notre affaire, mais celle de Dieu, à qui appartient la conversion des âmes, et qui veut se servir de nous comme de ses instruments *fides ex auditu* ». A Nan-Kin il avait les mêmes pensées, les mêmes désirs, il aurait voulu établir des centres dans toutes les grandes villes. Cette fois Dieu se contentant de sa bonne volonté, le rappela à lui avant qu'il put les effectuer. —— Vice-Recteur à Zin-Kia-hoei, il fut atteint, comme nous l'avons dit d'une maladie de nerfs qui mit ses jours en danger, et obligea les supérieurs à le remplacer. Il fut alors question de l'envoyer en Europe pour s'y remettre. C'était le seul remède indiqué par les médecins. Pour lui, tout en restant soumis à la décision de l'obéissance, il fut d'avis « que de même que le soldat doit mourir à son poste, le Missionnaire doit mourir dans la vigne qui lui a été confiée", et il obtint de rester en Chine. Dans ces attaques, il montrait un calme et une résignation admirable : " C'est la volonté de Dieu, c'est pour mon bien et celui des âmes, je ne puis travailler, qu'au moins je souffre un peu." « Ce qui me désole, disait-il encore, c'est de ne pouvoir rien faire ou presque rien, mais puisque le bon Dieu veut, faisons ce que nous pouvons et tout sera pour le mieux ". Et toutefois il ne restait pas oisif. Il avait dans la volonté de la spontanéité, de la résolution et de la persévérance. L'inaction où il était réduit lui étant plus pénible que la maladie elle-même, il fut nommé supérieur du Pou-tong. Il prit à cœur de fortifier la dévotion à la Ste Vierge et au Sacré-Cœur, de rappeler à la bergerie les brebis égarées, et de réprimer et punir les scandales publics. « Trop de douceur, disait-il, perd les âmes faibles ; toute loi doit avoir une sanction. Si le supérieur trop indulgent ferme les yeux de peur d'être obligé de corriger, la morale publique disparait avec la crainte du châtiment." Et il agissait conformément à ces principes, ne craignant pas de faire comparaître à la barre du juge civil les plus opiniâtres, lorsque leurs actes enfreignaient en même temps les lois nationales et la loi divine ; et cette manière de traiter les perturbateurs entêtés, rassurait les gens de bien en tenant les autres dans une crainte salutaire. —— Bientôt après il reçut la destination de Nan-Kin : il n'eut pas peu à souffrir, non seulement d'une faiblesse toujours croissante qui le réduisait à un repos forcé, mais encore et surtout des difficultés extérieures avec des chrétiens peu fervents, et vers la fin, de toutes les affaires, qui dans cette ville, précédèrent au massacre de Tien-tsin. A propos de l'alimentation que son estomac ne pouvait pas supporter, il disait : « Je comprends pourquoi le bon Dieu a mis de la saveur dans les mets, sans cela ce serait une médecine par trop amère", et encore ": C'est pour moi une vraie médecine, et je soupire après le moment où j'en serai délivré". « Quand donc, répétait-il, serons-nous au Ciel ?" puis revenant sur lui-même ; mais que de choses à expier... et qu'ai-je fait ?" et il redisait cette parole de Notre-Seigneur qui le consolait beaucoup : *Plures mansiones sunt in domo Patris mei* ". — Il eut encore la force d'entreprendre le voyage de Nin-Kono-fou, afin de visiter les pauvres chrétiens récemment émigrés du Hou-pé et établis à Sin-tsen et Choui-tong. Il avait presque retrouvé l'ardeur de sa jeunesse et l'enthousiasme de ses premières années. « Quel magnifique pays, s'écriait-il à chaque instant, quel malheur qu'il n'y ait point de chrétiens, qu'un centre serait bien placé ici !» Il régla de son mieux les affaires des chrétiens, tenta en vain, à son retour, de s'établir à Vou-hou, et revint plus fatigué à Nan-Kin. —— Quelque temps auparavant, le 10 Mars, il avait commencé sa retraite annuelle, il eut plusieurs fois le pressentiment que c'était la dernière ; il obtint plusieurs grâces particulières, et il nous disait que jamais il n'en avait faite de meilleure. Ces pressentiments le suivirent jusqu'à la fin : " Je pense souvent à la mort, nous répétait-il au mois de Juin, je suis persuadé que cette année

est la dernière de ma vie: au surplus, je désire arriver bientôt au terme." — Il passa encore à Nan-Kin les fêtes de St Louis de Gonzague et de St Ignace pour lesquels il avait une tendre dévotion, dévotion qu'il avait toujours cherché à inspirer aux élèves de Tong-Kia-tou, de Zi-Kia-hoei, et ensuite de Nan-Kin. Il aimait les enfants, se plaisait à les former à la vertu, les suivait de près; mais s'il était bon pour eux, il n'en était que plus exact à faire bien observer le règlement. — Plein de zèle pour la maison de Dieu, à idées grandes et point du tout mesquines, il ne regardait pas à la dépense pour les choses nécessaires ou utiles, surtout quand il s'agissait de l'Eglise. "Il faut d'abord que le bon Dieu soit placé convenablement, le reste viendra ensuite". Il eut encore la consolation d'établir à Nan-Kin la dévotion du 1er Vendredi du mois, dévotion bien chère à son cœur ainsi que celle de Notre Dame. Son dévouement à la Ste Eglise et au Souverain Pontife était complet: en apprenant la nouvelle, alors prématurée de la définition de l'Infaillibilité, "il accourt, dit un Père, dans ma chambre, et tout ému: Père, mettons-nous à genoux, disons un Ave Maria en actions de grâces de la définition; et il l'acheva au milieu de larmes de joie". — Attaqué vers la fin de juillet d'une forte dyssenterie, il revint à Chang-hai le 6 août, pour y prendre le repos nécessaire, et quelques jours après un mieux s'étant déclaré, il préparait déjà ses plans pour l'année suivante, lorsqu'une rechute lui enleva le peu de forces qui lui restaient, et vint le condamner pour le moins à un repos complet d'un an. Mais c'était au repos éternel que Notre-Seigneur l'appelait. La maladie empira, et le 16 Septembre, il reçut le St Viatique et l'Extrême-Onction. Effet admirable des Sacrements! Lui qui jusque là se rattachait à la vie de toute manière, ne désira plus que la mort: il était parfaitement résigné, mourir lui était un gain. En demandant pardon à tous les Pères et Frères, la voix lui manqua, entrecoupée qu'elle était par les sanglots. « Pensez-vous, Père, dit-il au Père spirituel, que ce soit une imperfection de demander la mort en ce moment"? — Cupio dissolvi et esse cum Christo. Ce que St Paul souhaitait, vous pouvez sans crainte le désirer". — « Mais j'aurais peut-être encore la force de faire une étape, et laisser le fardeau sur mes frères". — « Mon cher Père, comme St Martin: non recuso laborem, en ce moment imitez St Paul et soyez tranquille". — Il s'éteignit quelques jours après, le 1er Octobre 1870. Il avait fait les derniers vœux de Coadjuteur formé le 19 janvier 1862, et était âgé de 55 ans dont il avait passé 20 dans la Compagnie et 14 dans la mission de Chine.

Amérique-Méridionale. — Guyane Française. — Notice sur la mort du P. Charles Gandré. — Lettre du R. P. de Monfort au R. P. Provincial. — Cayenne, 14 Mai 1871.

Mon R. P. Provincial, — P. C. — .... Votre Révérence se souvient que la santé du P. Gandré déclinant rapidement, je l'avais envoyé à St Laurent le 20 novembre dernier, espérant qu'il s'y trouverait mieux. Je m'étais trompé. Au mois de Février, j'écrivis au P. Bégin de proposer à notre malade le séjour de l'Ile Royale, où l'air est plus vif et où il avait longtemps habité. Le P. Gandré préféra rester à St Laurent; mais ses forces allèrent en diminuant toujours, et enfin, lorsque j'arrivai la dernière fois à St Laurent, le 12 Avril dernier, il désirait très-vivement aller aux Iles; mais depuis un mois il n'y avait pas eu d'occasion pour faire ce voyage, et alors il était trop tard. Quand je suis reparti de St Laurent le 18, le médecin m'a déclaré que non seulement ce changement d'air serait inutile, — il l'aurait même été un ou deux mois plus tôt, — mais encore que la moindre atteinte du mal de mer serait un coup de foudre pour le malade, qui avait eu, deux jours auparavant, une légère attaque d'apoplexie, à la suite de laquelle sa bouche était restée un peu contournée. Je quittai donc, le 18, notre cher malade, après lui avoir donné l'Extrême-Onction, la veille au soir, en présence de notre petite communauté de St Laurent. — Le médecin avait suggéré l'idée d'essayer l'air de St Pierre, qui est un peu plus vif; c'était plutôt pour faire accepter plus facilement le refus que j'étais obligé de faire du voyage de l'Ile Royale. Le P. Gandré avait accepté volontiers cette proposition, et, quelques heures après mon départ pour Cayenne, on le transportait en voiture à St Pierre. Là, il s'est éteint doucement le dimanche 23. N'ayant pas assisté aux derniers moments de notre cher défunt, ni à son enterrement, je crois ne pouvoir mieux faire que de faire copier ici ce que m'en écrivent le P. de Beaumont, aumônier de St Pierre, et le P. Bégin, aumônier de St Laurent.

St Pierre, 27 Avril 1871. — Mon R. P. Supérieur, P. C. — C'est donc notre pauvre petit St Pierre qui a eu l'honneur de voir les derniers moments de ce vénéré P. Gandré. C'était bien là, au reste, je le crois, qu'il eût voulu mourir de préférence; car, s'il y a des misères et des douleurs profondes morales et physiques, c'est bien ici, surtout chez nos pauvres enfants du Camp. Il est bien mort au milieu d'eux, puisque, jour et nuit, ils entendaient ses soupirs plaintifs. (*) Dans la nuit du dimanche, quand ils n'ont plus rien entendu, ils ont dit: C'est qu'il est mort.

(*) Le Camp se compose de deux cases, qui sont tout auprès du presbytère.

VIII.

C'est en effet Dimanche soir, jour du bon Pasteur, à 11h. 1/2, que notre bon Père Gaudré a rendu, avec une sainte confiance, sa belle âme d'apôtre à son bon Maître. — Le voyant si disposé à vivre et à travailler encore, au point que, la veille encore de sa mort, il me parlait de prêcher et de revoir ses sermons, je redoutais beaucoup le moment où je me verrais forcé de lui annoncer que sa dernière heure était venue. Heureusement que le F. Janneau lui avait naïvement donné l'éveil à deux reprises; mais il avait paru ne pas entendre. Je dois aussi convenir que j'ai senti et trouvé pour cette circonstance une grâce d'état et du moment, qui m'a rendu doux et facile ce qui d'abord m'avait effrayé. J'ai donc la consolation de vous dire, mon R. Père, que notre bon P. Gaudré, qui peut sous tous les rapports essentiels, je crois, nous servir de modèle à tous, a fait une des plus belles morts qu'il soit possible de faire. Depuis le mardi 16 qu'il était venu à St. Pierre, tout avait été en déclinant, et le mal s'aggravait d'heure en heure. La nuit du samedi ayant été inquiétante, et désirant lui donner l'éveil touchant son état, je lui proposai de recevoir une seconde fois le Saint Viatique, ce qu'il accepta avec empressement et satisfaction; c'était d'ailleurs le Dimanche du bon Pasteur, et en outre depuis lundi il n'avait pas pu recevoir la Ste. Communion à cause de son état, quoiqu'il me l'eut demandée plusieurs fois. Il fit, ce me semble, cette communion avec une dévotion plus sensible que de coutume, (car vous savez s'il était sobre d'expansions extérieures en public). Il écouta avec plaisir un passage de l'Imitation avant et après; puis il resta pendant une demi-heure dans un état de calme et de paix admirables. Tout ce que je crus pouvoir faire jusqu'à la soirée du Dimanche, ce fut de lui dire quelques paroles, sur le ton qu'il aimait (le ton militaire), pour le porter à l'indifférence et à la résignation chrétiennes. Il prenait cela obligeamment; mais malgré cela on voyait qu'il cherchait à se raccrocher à toutes les branches. C'est ainsi qu'il reçut avec empressement quelques soins de notre Infirmier de St. Pierre et qu'il tenta quelques nouveaux remèdes. Il fut aussi très-reconnaissant pour le médecin qui vint le voir une fois; mais j'en suis convaincu, il se réservait toujours à lui-même le jugement en dernier ressort sur son état. Je m'en aperçus quand, Dimanche soir, vers 8h., voyant que c'était évidemment la fin, je le fis convenir qu'il n'en pouvait plus et que le mal semblait prendre le dessus, qu'il fallait céder devant la volonté du Maître et rendre les armes. Quand je vis qu'il se rendait lui-même à l'évidence de son état, je lui proposai, en prévision de la dernière heure qui pouvait approcher, sans que cependant nous la connussions certainement, de recevoir les grâces et les trésors que Notre-Seigneur donne à ses bons soldats, à la fin du dernier combat, pour s'acquitter envers sa justice, avant de paraître devant lui; la dernière indulgence plénière. La façon dont il accepta me fit comprendre, non seulement qu'il voyait clairement sa position, mais qu'il était sans doute sur le point de me demander ce que je lui offrais. Il écouta toute la prière de l'Indulgence avec attention, répondit et baisa pieusement son Crucifix, conservant son calme admirable. Je lui proposai ensuite de réciter les dernières prières avec nous, et il accepta avec empressement et satisfaction. Il écoutait avec attention et répondait à tout. Je lui lus enfin le bel Evangile de St. Jean qu'il semblait goûter aussi. Je crois que ce fut à ce moment que, le voyant si bien disposé et ne suivant que l'élan du cœur et de la foi, je lui demandai, les larmes dans les yeux, je l'avoue, de nous bénir, moi et les deux Frères qui étaient là; je lui demandai même de bénir tous les autres Pères absents, ses parents, son frère, nos pauvres enfants, le Maroni, tous nos amis. Il se recueillit et nous donna sa bénédiction en règle, en tâchant de prononcer toutes les paroles; il fit cela avec une simplicité et une dignité admirables. Je lui dis que je ferais ses remerciements à Sœur Ste. Soline (*) pour tous ses soins pendant sa maladie, et que je vous ferais ses adieux, mon R. Père, ainsi qu'au P. Bégin et aux autres Pères; à tout cela il me répondait par de grands signes de tête et en disant: oh! oui! volontiers. Je lui demandai enfin de recommander à Notre-Seigneur tous ceux dont je venais de lui parler, dès qu'il serait chez le bon Dieu. Et de plus en plus, avec toute sa connaissance, et cependant avec un accent d'humilité, il nous dit: oh, oui! oui! Tout en lui continuant quelques petits soins, comme rafraîchir ses lèvres et sa langue, (bien qu'il ne demandât plus rien depuis qu'il s'était avoué vaincu par la maladie, ce qui ne laissait pas d'être surprenant; car avant cela il n'était pas 3 minutes sans demander une chose ou une autre) tout en lui donnant donc quelques petits soins et en laissant passer le temps, je continuai à lui suggérer quelques bonnes pensées que Notre-Seigneur me mit assurément sur les lèvres et qu'il accepta toutes avec reconnaissance et piété, sans témoigner la moindre impatience ni le moindre ennui. "Vous n'avez pas peur d'aller paraître devant Notre-Seigneur, lui dis-je. — Oh, non! — Et ce ne sont pas pourtant vos mérites qui vous rassurent — Oh! non! non! — Mais les mérites de Notre-Seigneur. — Oui, oui! — Notre Maître, c'est le plus fort, le plus aimable! (2) Et j'insistai en lui disant: Si les Larrons ont bien trouvé miséricorde auprès de Notre-Seigneur, pourquoi un bon Ouvrier, qui s'est dépensé toute sa vie au

(*) Supérieure des Sœurs de St. Vincent de Paul, chargées de l'hôpital de St. Laurent. — (2) C'est une des pensées que le bon Père aimait à développer souvent dans ses sermons.

service de son Maître, manquerait-il de confiance ? Il fait bon, n'est-ce pas, à se reposer et à s'endormir sur le Cœur de Notre-Seigneur et sous le manteau de la Ste Vierge, dans la Compagnie. — Oh ! oui, dit-il avec un accent de sérénité et de paix, dont le souvenir me restera toute ma vie, et dont je regrettais d'être seul témoin avec nos Frères. — "Et toutes vos souffrances, vous les unissez à celles de Notre-Seigneur en Croix ? — Oui. — Vous êtes sur le sommet du Calvaire : c'est le dernier combat, le plus rude ; c'est là qu'on ressemble davantage à Notre-Seigneur ; mais on est plus proche du Ciel." Et comme il se plaignait de la soif, je lui demandai s'il avait soif de quelque chose d'ici-bas. — Oh, non ! — Mais vous avez soif de Dieu et du salut des âmes, comme Notre-Seigneur en Croix ? — Oh oui ! — Vous offrez donc volontiers votre vie, comme le bon Pasteur, pour le salut de nos pauvres enfants, surtout pour ceux qui sont éloignés du bercail de Notre-Seigneur, pour ceux qui n'ont pas fait leurs Pâques ; et pour le triomphe de l'Église aussi, n'est-ce pas ? — Oh ! oui, certainement, volontiers. — Et votre cœur et votre âme, vous les remettez, comme Notre-Seigneur, entre les mains du Père ? C'est là le repos éternel, le vrai repos. — Oui." Et comme, à deux ou trois reprises, il avait un peu retrouvé ses forces et un certain mieux, je lui dis : "Vous seriez disposé à rester pour travailler pour Notre-Seigneur et pour les âmes ; comme St Martin : *non recuso laborem*, n'est-ce pas ? — Oui ! — Mais vous êtes aussi tout disposé à partir si c'est la volonté de Notre-Seigneur ? — Oh, oui, oui ! — Nous vous dirions bien : "*Cur nos orphanos relinquis, Pater ?* Vous nous laissez au travail et vous, vous allez vous reposer. C'est vous qui avez la meilleure part aujourd'hui. Vous allez, comme l'ouvrier, à la fin de la journée, recevoir son salaire du bon Maître, c'est bon cela, n'est-ce pas ? — Oh oui !" Et ainsi nous causions de son départ, comme causent deux amis en attendant que l'heure de la séparation arrive. La façon dont il acceptait ces pensées à mesure qu'elles me venaient, m'encouragea à rester sur ce terrain et dans cet ordre d'idées que je voyais lui plaire. Il me semblait qu'au lieu de le déranger, je lui faisais plaisir. Je lui lus aussi quelques passages de l'Imitation, sur l'abandon entre les mains de Dieu ; nous récitâmes ensemble doucement l'*Anima Christi*, le *Suscipe* et le *Salve Regina*. Et pendant ce temps il baisa dévotement, à plusieurs reprises, son Crucifix que je lui offris, en répétant les invocations : Jésus, Marie, Joseph je vous donne mon cœur, Doux Cœur de Marie, soyez mon salut" ! A la vue de cette tranquillité, de cette confiance et de ce courage en face de la mort, j'avoue que je fus confirmé dans la pensée que j'avais toujours eue " que le Père Gaudré avait eu une vie toute pure et sainte, et toute de zèle d'un bout à l'autre". Je ne songeais point à lui faire produire des actes de contrition et autres semblables. Les petites imperfections que nous avions pu apercevoir dans la vie intime, et qui venaient surtout de la tournure de son caractère, me semblaient tellement noyées dans cette belle vie toute de dévouement, que je ne songeais, pour ainsi dire, qu'à regarder la belle couronne qui l'attendait. Cependant, m'apercevant que je ne lui avais pas offert la grâce d'une dernière absolution, je lui offris cette dernière grâce, et il l'accepta avec empressement. La soirée était douce et belle, les fenêtres étaient ouvertes et laissaient voir le ciel ; et le silence et le calme parfait qui régnaient autour de nous s'harmonisaient bien avec le calme sublime de cette belle âme, qui attendait la mort de pied ferme, ou plutôt qui semblait écouter l'appel de son Maître et de son Dieu pour voler à lui : "*In pace locus ejus*, lui dis-je, Dieu est dans la paix. Nous sommes dans la paix ; Dieu est donc au milieu de nous" ; et il semblait goûter aussi ce sentiment bien profondément. — Comme il avait cependant tourné ses yeux à différentes reprises vers le même point, à droite de son lit, et sans rien dire, je lui fis le signe de la croix sur le front avec de l'eau bénite, et je jetai de l'eau bénite autour de lui, et cela cessa ; cela nous donna l'occasion de réciter, une dernière fois, la prière au bon Ange. — Je plaisantai aussi avec lui sur l'avantage d'être venu à St Pierre ; on n'a qu'à tirer le cordon et St Pierre vous reçoit en disant : *Intra in gaudium*. — Enfin quoique les forces baissassent rapidement sans que nous pussions rien faire pour le soulager, je le priai de bénir un petit carton renfermant ma petite fortune ou plutôt mes instruments d'homme apostolique, et il s'y prêta très-volontiers, faisant lui-même un dernier effort pour donner sa bénédiction sur cet objet avec sa main presque glacée et dont le pouls battait à peine. J'étais ainsi bien largement payé des quelques fatigues que j'avais eues depuis quelques jours auprès de lui. La reconnaissance pour mes moindres petits devoirs et l'honneur de servir un si bon serviteur de Dieu et de remplacer auprès de lui la Compagnie, m'adoucissaient beaucoup la peine, si j'avais songé à la sentir. Pour les moindres services, il me disait : "Merci, que vous êtes bon, mais vous savez : *Mihi fecistis*". — N'ayant pas la consolation d'assister à son lit de mort ma pieuse mère, l'année dernière, presque à pareil jour, j'ai pensé que Notre-Seigneur m'en dédommageait en m'accordant d'être témoin privilégié de la mort de ce vénéré Père et de recevoir sa dernière bénédiction. Puissé-je surtout avoir hérité un tout petit peu de son esprit apostolique ! Cette bénédiction dont je viens de parler fut donc la dernière action faite avec connaissance, car bientôt après, les glaires s'accumulant dans sa gorge et le râle devenant plus fort, ses yeux devinrent fixes, tous les signes de la mort prochaine arrivèrent promptement et il ne donna plus aucun signe distinct de connaissance, quoiqu'il ait conservé, je crois, sa connaissance jusqu'à son dernier soupir. Il a été comme suffoqué par l'agglomération des glaires dans toute la poitrine —

Tous nos Frères ont été admirables de dévouement et de soins; le F. Rivoallan surtout, que le P. Gaudré affectionnait particulièrement. Ce bon Frère avait assisté, il y a deux ans le P. Houtonin, et il m'a bien aidé aussi pour les derniers moments du P. Gaudré. Nous avons récité les prières après la mort; mais nous n'avons revêtu le P. Gaudré de sa soutane qu'une heure après son trépas. Après cela j'ai écrit au P. Bégin et au Commandant Mélinon, à 6h. ½ j'ai dit la Messe et nos Frères ont communié. — Ce que je trouve de plus remarquable dans cette belle mort de notre vénéré P. Gaudré, c'est ceci: Son abandon, son calme, sa résignation et son indifférence en face de la mort, après que nous l'avions vu encore cependant aussi attaché à la vie, même la veille de sa mort. Il a dû avoir à faire en lui-même un sacrifice immense en se voyant vaincu et obligé de se rendre. Et la façon dont il est mort doit nous faire croire qu'il avait fait bien parfaitement ce sacrifice à Notre-Seigneur au moment où il a senti, dimanche au soir, que la maladie prenait le dessus. "Paratum cor meum, Deus": il a ainsi bien pratiqué ce qu'il enseignait si bien.

P. S. Un mot du P. Gaudré m'avait montré qu'il pensait plus à la mort qu'il ne le paraissait: "Oh! quel plaisir" (1) (m'avait-il dit deux fois en sortant de la visite après le dîner, il y a environ deux mois). Comme je lui demandai l'explication, il me répondit les deux fois: "Oui, on s'exerce à dire cela, pour le dire gaîment le jour du départ pour le grand voyage."

St. Laurent, le 25 Avril 1871. — " Aussitôt que j'eus appris la mort du P. Gaudré par un mot du P. de Beaumont, je me suis rendu à St. Pierre avec la voiture du Commandant, dans laquelle nous avons installé, étendu sur les deux banquettes, notre pauvre P. Gaudré, puis je me suis assis à ses côtés et nous sommes ainsi revenus à St. Laurent. Nous l'avons exposé dans le petit parloir, où bientôt la foule s'est dirigée et n'a pas discontinué tout le jour, et même une partie de la nuit. Le P. de Beaumont nous est arrivé le soir, et le P. Gonnet le matin; nous nous sommes partagé la veille de la dernière nuit du P. Gaudré au milieu de nous. Le P. Arzur et le P. de Beaumont jusqu'à minuit, le P. Gonnet et moi de minuit jusqu'au moment de commencer les cérémonies funèbres. Le cercueil, fait par Leprince, en bois d'acajou (2), fut apporté à 4h. du matin; nous avons déposé le P. Gaudré dans ce cercueil; il n'exhalait aucune odeur, il était souple et la figure fraîche sans beaucoup d'altération. A 4h. ½, nous avons fait la levée du corps et nous l'avons porté à l'église d'après les cérémonies prescrites. Nous avons psalmodié l'office des morts, le P. Arzur et moi, tandis que le P. de Beaumont et le P. Gonnet disaient la Messe in nigris, corpore præsente, c'est la fête de St. Marc, 2e classe. A 5h. ½ environ, le monde arrivant, j'ai chanté la Messe solennelle et dit un mot, après l'Evangile, sur le P. Gaudré. C'est le P. Gonnet qui a fait l'absoute et l'enterrement en qualité de plus ancien. L'église était remplie et débordait; j'avais prié M. Mélinon de laisser le camp (3) libre de venir, il s'est porté à cette cérémonie tout entier. Bon nombre de concessionnaires de St. Laurent, de St. Maurice et de St. Pierre; le tout formait avec le personnel libre, la troupe et les principaux officiers de l'état-major et du Casabianca (4), un cortège dont la tête entrait au cimetière et la queue était devant la case occupée aujourd'hui par Lacour (de 300 à 400 mètres). On est sorti à 6h. ½ de l'église et nous y rentrions une heure après. Les travaux retardés d'une heure et demie, ont été repris après l'office. M. Mélinon, comme il vous l'avait promis, a pris volontiers sur lui cette dérogation au règlement. — C'était une belle cérémonie; elle a dû faire du bien dans les cœurs. C'est la dernière prédication du P. Gaudré; elle ne dément pas les précédentes. J'ai fait creuser la fosse dans le coin de terrain que vous avez indiqué. (5) . . . Il y a eu bien des touches de la grâce à la vue du corps du P. Gaudré. Il était bien propre à opérer de telles influences; il reposait là comme s'il eût été vivant, les yeux ouverts et levés au ciel, comme il les avait à son dernier soupir. — "On ne craint pas ce mort là, disait-on, c'est un saint. Plusieurs l'ont embrassé sur les deux joues, sur les mains, aux pieds. Plusieurs femmes de St. Laurent l'ont embrassé aux mains, n'osant le toucher à la figure, mais en ayant un vif désir."

---

(1). Souvent, quand le moment était venu d'exécuter un ordre, surtout de ceux qui étaient de nature à lui être pénibles, il fredonnait: oh! quel plaisir d'être soldat."

(2). Ce n'est pas le bois dur et précieux que l'on connait sous ce nom en France, mais un bois mou et léger, dont on se sert ordinairement pour faire les cercueils.

(3). Ce sont les transportés qui ne sont pas concessionnaires, et qui sont assujettis par le règlement à se réunir avant 6 heures du matin pour l'appel qui précède le travail.

(4). Le Casabianca est un aviso à vapeur de la station, qui fait le service du ravitaillement des Pénitenciers du Maroni (St. Laurent, St. Pierre et St. Maurice).

(5) Auprès du grand crucifix du cimetière, dans un espace de 4 mètres en carré, réservé pour la sépulture des nôtres, dans un des grands compartiments destinés à la sépulture des transportés.

XI.

A ces détails sur les derniers moments du P. Gaudré, j'ajouterai quelques remarques sur les 18 années que ce Père a passées dans cette mission. Pendant les 8 premières, de novembre 1853, époque de son arrivée, à juillet 1861, époque d'une grande maladie qui lui enleva presque la mémoire, le Père Gaudré a mené une vie fort active, employé successivement dans les divers et nombreux pénitenciers, dont la plupart ont été abandonnés depuis. Beaucoup de zèle, un grand talent pour la prédication, une charité extrême lui eurent promptement acquis l'estime, l'amour et la vénération de tous les transportés, et ses vertus jointes à beaucoup de tact et à une politesse parfaite, le firent aussi aimer et vénérer par les personnes libres des pénitenciers. Ce sentiment d'admiration pour ses vertus et pour sa tendre charité envers ses malheureux enfants, fit même ajouter par l'opinion publique à son histoire quelques traits qui n'y appartiennent pas; par exemple, "qu'il avait souffert en Chine pour la foi et y avait porté la cangue; qu'il s'était étendu lui-même sur un banc de correction, protestant qu'il ne se relèverait pas si on ne lui accordait la grâce du malheureux condamné à être fustigé sur ce banc", etc. etc." On ne pourra jamais compter, ai-je souvent entendu dire, le nombre de coups de corde que le bon P. Gaudré a épargnés à des malheureux." Cela prouve du moins avec quelle charité ce bon Père employait dans l'intérêt de ses ouailles l'influence qu'il avait su conquérir auprès de leurs chefs. —— Cependant la forte constitution du P. Gaudré était successivement ébranlée par de rudes attaques. A l'Ile Royale, en juillet 1855, il fut malade de la fièvre jaune, qui y enleva, quelques jours plus tard, le F. Barbieux, puis le P. Raulin. Peu après il fut envoyé à St. Georges, le plus malsain de tous les pénitenciers d'alors, et à cette époque plusieurs de ces établissements étaient extrêmement malsains; on les a supprimés pour ce motif. Ce séjour à St. Georges lui valut une grave maladie qu'il fit à Ste Marie en janvier 1858, peu après avoir quitté St. Georges. A peine rétabli, et envoyé à l'Ile Royale, il y fut de nouveau attaqué violemment de la fièvre jaune en Août 1858. Il passa ensuite un an au Maroni, d'octobre 1858 à Octobre 1859; c'était pour ce pénitencier un temps de fièvres et d'épidémie, au point qu'un très-grand nombre d'hommes, venus pour devenir concessionnaires, étant au contraire préparés à la mort par le P. Gaudré et conduits ensuite par lui à leur dernière demeure, le cimetière de St. Laurent reçut parmi la transportation le nom de "Concession du P. Gaudré". Enfin, revenu fatigué de ce séjour, il fut laissé dans des pénitenciers plus sains; mais en juillet 1861, à l'Ilet-la-Mère, il fut pris d'une forte maladie qui fit quelques jours désespérer de sa vie, et dont il ne se rétablit jamais parfaitement, n'ayant plus recouvré que très-imparfaitement l'usage de la mémoire. —— Depuis cette maladie, la vie du P. Gaudré fut complètement changée. Il avait commencé un travail sur l'histoire de la Mission; il fallut l'en décharger. (1) On n'osa plus lui confier la direction d'un pénitencier; en sorte que cet excellent Père, le doyen de la mission par son âge, par son ancienneté dans la Compagnie et par son temps de colonie, le plus influent par son talent, son crédit et son ascendant moral sur les transportés, fut constamment tenu en sous-ordre. Je n'ai connu le P. Gaudré que pendant cette seconde partie de son apostolat sur les pénitenciers. Ce n'étaient plus les mêmes vertus qu'il y exerçait, mais d'autres plus difficiles et plus précieuses encore, je pense, devant sa divine Majesté! Le P. Gaudré, profondément et fortement uni à Dieu par les vertus solides, n'était pas, du moins à en juger par l'extérieur, d'une piété douce, tendre et expansive, se contentant facilement de la vie de Marie: c'était plutôt le zèle, le travail, le combat pour sauver les âmes par l'action, qui faisait le besoin de son amour pour Jésus-Christ. Il aimait à développer souvent devant ses auditeurs, la force, la douceur de ce Roi qui triomphe et triomphera toujours de l'enfer et du péché; et lorsque, en de rares occasions, il se trouvait pour quelques jours chargé par intérim d'un pénitencier, il donnait cours à son zèle. Aussi je ne pense pas, sans une profonde admiration, à la simplicité et obéissance de novice avec lesquelles, mis en second sur un pénitencier avec un premier aumônier bien plus jeune et plus nouveau que lui, et quelquefois même manquant d'expérience et loin d'avoir un tact exquis, il se montait sur la direction de son petit supérieur, prenant ses ordres pour tout ce qu'on lui donnerait à faire et demandant des permissions pour la moindre chose, et cela pendant 10 ans! Son obéissance était vraiment admirable. Un "volontiers" accompagné d'un grand signe de tête était presque toujours sa seule réponse à tout ordre qu'il recevait; il semblait qu'il vît Notre Seigneur. Puis lorsqu'en récréation on venait à parler de quelque conséquence extérieure de ces ordres, il chantait: « Ah! quel plaisir d'être soldat! » —— Je ferai remarquer aussi sa gaîté continuelle, son égalité d'humeur, son affabilité particulière à l'égard de nos Frères coadjuteurs. Il répétait souvent que le moyen d'être toujours content était de prendre les choses du bon côté, et il savait pratiquer ce conseil. Son inaction relative a dû mortifier cruellement cette nature ardente et ce besoin de zèle. Il y a un peu plus de deux ans, quand, à la suite de pertes de sang très-opiniâtres, il fut réduit à rester quelques jours sans dire la Messe, il me disait: "C'est un peu de travail qu'il me faudrait; cela me seconerait, me relèverait". Pendant mon dernier séjour à St. Laurent, il revoyait

(1) Je ne sais ce qu'est devenu ce travail. Je n'en ai pas trouvé trace dans les archives de la mission, quand je les ai prises à ma charge.

une foule de notes, – dont il se servait pour prêcher –, il élaguait ce qu'il trouvait moins bon, et il ajoutait encore. Le samedi 15 avril, ne pouvant plus écrire depuis longtemps, il fit appeler Léonard, notre chef des chambrées de St Laurent, bon écrivain, et lui dicta le premier point d'un sermon; les forces lui manquèrent pour achever. —— Le voici maintenant qui se repose dans sa Concession de St Laurent. J'espère qu'il prie pour ses chers enfants, et que la pensée d'aller reposer après leur mort à côté de ce bon Père aidera puissamment la plupart de nos transportés de St Laurent à faire une mort chrétienne, seul fruit, si je ne me trompe, que peut produire cet essai de colonisation au Maroni. Fasse Notre-Seigneur que l'exemple de ces vertus fortes et modestes et le secours de la protection de ce doyen de notre Mission, soutiennent efficacement ceux de ses frères qui continuent, tant qu'il plaira au Maître, de travailler à ce petit coin de la vigne ! Je suis, etc.

Amérique Sept. — Canada. — Extrait du journal le Canadien, 20 Mars 1872.

(Le R. P. Hanipaux) — Le P. Joseph-Urbain Hanipaux naquit dans la paroisse de St Georges de Bongueux, dans le diocèse de Langres, le 3 Mai 1805, fête de l'Invention de la Ste Croix, et fut baptisé le même jour. Il semblerait que ce jour fut la source de cette tendre dévotion et de ce zèle ardent pour la Croix qui devaient remplir son cœur, et l'indice de sa vocation à la mission de Ste Croix, où il devait passer une grande partie de sa vie. —— Quoique né à la sortie de la Révolution, il n'en ressentit pas la funeste influence; élevé par des parents chrétiens il connut bientôt et aima la piété. Jeune encore, il commença ses études, et se sentit porté à l'état ecclésiastique. Il fit sa théologie, et fut ensuite ordonné prêtre le 22 avril 1829. Pendant 7 ans il fut successivement employé par son Evêque dans divers ministères: comme vicaire, curé, aumônier de Religieuses. Le dernier emploi surtout, puis les nombreux pouvoirs qu'il reçut du Souverain Pontife et des Evêques sont la preuve et donne la mesure de la confiance et de l'estime que lui attiraient ses vertus. —— Mais ce champ était trop étroit pour son zèle: il aspirait à une vie plus apostolique. Il sollicita instamment son entrée au noviciat de la Compagnie de Jésus dans sa province, et y fut admis le 20 Février 1837. Sous la direction d'un maître habile, le R. P. Rubillon, dans l'exercice de l'obéissance et de l'humilité, sa vocation se développa; il édifia ses frères par son ardente piété, et perfectionna son zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Aussitôt ses premiers vœux prononcés, ses Supérieurs l'envoyèrent à la résidence de Nantes, où il fut immédiatement employé aux missions des villes et des campagnes. Il rivalisa de zèle avec les plus anciens Missionnaires, et produisit des fruits aussi abondants que consolants dans la vigne du Seigneur. Son talent oratoire, sans briller peut-être par le charme du discours, pénétrait les cœurs par l'onction de sa piété et ébranlait les volontés les plus rebelles dont il triomphait par l'énergie de son zèle et le feu de sa parole. Il ne cherchait pas à plaire, mais à convertir. C'est ainsi que font les saints; et c'est aussi ce que Dieu demande de ses ouvriers. —— En 1842, il demanda avec instance au T. R. Père Général de la Compagnie de Jésus, d'être envoyé dans les Missions sauvages. On allait ouvrir les Missions africaines de Madagascar, île réputée aussi redoutable par son climat que par la férocité de ses habitants infidèles et où avaient échoué jusque là tous les efforts. Il était enchanté de sa mission et était prêt à partir dans la compagnie des PP. Luiset, Martin, Duranquet, Grimot, lorsqu'un accident imprévu fit changer la direction du Missionnaire. Au lieu de s'embarquer pour le Sud, on s'embarqua pour le Nord; on arriva au Canada où la Providence voulait fonder, sous les auspices des Evêques, une nouvelle mission de Jésuites. La première résidence fut établie à Montréal. —— Le P. Hanipaux se livra aussitôt à l'œuvre. Le Père fit là, comme ailleurs, beaucoup de bien, et se fit regretter quand, après deux ans, il fut appelé aux Missions sauvages qui avaient toujours été l'objet de ses désirs. Le premier Evêque de Toronto, Mgr Power, désirait que la Compagnie de Jésus vint répandre, dans son vaste diocèse, les missions commencées par les PP. Lallemand, de Brébeuf, etc. délaissées depuis si longtemps. —— Le Père passa par Sandwich, en Haut-Canada, une résidence venait de s'y ouvrir. De là, il partit pour la grande île Manitouline. Il s'établit avec le P. Choné dans le village de Ste Croix, (autrefois Wilwemikong, village des Outaouais) converti en partie par le vaillant missionnaire, M. J. B. Proulx. —— Le Père ne sait pas un mot de cette langue qui ne ressemble à aucune autre: mais il aime le Sacré Cœur de Jésus, il le pria avec ferveur, et bientôt, lui qui, en 2 ans, n'avait pu apprendre quelques mots d'anglais, se trouva capable d'instruire et de confesser les Sauvages dans leur langue. Il était heureux, il se livra à toute l'ardeur de son zèle. Ce zèle aura paru téméraire, tant il méprisait les dangers: mais la main de Dieu le protégeait; quand il avait à entreprendre quelque mission périlleuse et lointaine, il adressait une prière au Sacré-Cœur, s'abandonnait à la garde de Dieu et s'élançait, conduit par un jeune et timide sauvage, à travers les lacs pleins d'écueils, ou couverts de glaces plus ou moins solides, à travers les neiges, les montagnes ou les torrents. Souvent il couchait sur la neige; d'autres fois il était à bout de provisions; mais il jubilait quand, après bien des journées pénibles,

il rencontrait quelques Sauvages à évangéliser. Alors son repos était de consoler, baptiser et préparer à la mort quelques pauvres âmes oubliées de tout le monde. Il ne revenait à Ste Croix que pour reprendre le soin de sa Congrégation et de ses écoles. Souvent c'était pour résister aux efforts malicieux des ennemis du dedans et du dehors, car il fallait être en lutte perpétuelle avec des adversaires qui s'efforçaient de détruire l'œuvre de Dieu dans ces pauvres néophytes si faibles et si faciles à se laisser séduire. Il savait faire aimer aux enfants la piété, à la jeunesse la modestie, à la vieillesse la fidélité à ses devoirs, parce qu'il parlait de l'abondance du cœur, et que son cœur était plein de l'amour, puisé dans le Sacré-Cœur de Jésus. Cette dévotion au Divin Cœur était comme l'âme de sa vie et l'instrument de ses œuvres. —— On sait combien il était aimé de ses Supérieurs. Une lettre reçue hier, d'un de ses confrères, disait que le P. Hanipaux seul valait deux Missionnaires; une autre reçue en même temps racontait les lamentations des Sauvages, et leur désir de le revoir. Depuis peu les congréganistes de Ste Croix lui écrivirent deux lettres pleines de sentiments de reconnaissance et d'amour filial. Comment en eut-il été autrement! Il avait pour eux un cœur si paternel! —— Mais il fallait les quitter, et il ne devait plus les revoir ici bas: tant de travaux, tant de fatigues endurées pendant 27 ans, avaient épuisé sa santé. Ses Supérieurs, pour le forcer au repos, l'appelèrent à la résidence de Québec. La piété qui règne comme dans son centre dans le Bas-Canada, le nouveau mouvement imprimé à la dévotion du Divin Cœur de Jésus, du Cœur Immaculé de Marie et du bon St Joseph, excitèrent toutes ses sympathies, adoucirent le regret de sa chère mission. Il arriva à Montréal vers l'automne dernier, et à Québec le 30 décembre. Les meilleurs médecins de Montréal et de Québec reconnurent bientôt qu'il n'y avait pas de remèdes à son mal: leur charitable sollicitude employa en vain tous les moyens pour nous le conserver encore quelque temps. Ces médecins n'en mériteront pas moins toute la reconnaissance des Jésuites de Québec et de Montréal. —— Depuis 6 mois le temps pour lui n'était plus qu'une alternative de jours mauvais et moins mauvais. Il perdait à chaque heure les dernières forces de son tempérament robuste: aucune nourriture ne pouvait réparer ces pertes. La seule énergie de sa volonté le soutenait encore. Il voulait travailler, et pour cela il ne voulait paraître si souffrant que quand il ne pouvait plus dissimuler sa faiblesse; on n'avait qu'à prononcer les noms de Jésus, Marie, Joseph, à l'instant ses traits se ranimaient. —— Dernièrement, quand on lui dit ce que Mgr l'Archevêque, M. le Curé de Notre-Dame, de St Roch et de St Jean faisaient à la gloire du Sacré-Cœur et de St Joseph, quand on lui apprit les progrès croissants de l'Apostolat de la prière et de l'Association de N. D. du Sacré-Cœur dans les villes et dans les campagnes, ainsi que la belle cérémonie de la nouvelle chapelle de St Joseph dans la cathédrale de Québec, et la future érection d'un sanctuaire du Sacré-Cœur dans les deux principales églises de la ville, il sembla reprendre vie. C'était bien la vie du cœur; mais hélas! la vie du corps ne s'en usa pas moins: et peut-être que ce feu du cœur contribuait à user les forces physiques. Ce regret de ne pouvoir travailler pour les âmes le consumait. — Malgré l'état habituel d'impuissance où était le bon Père, il voulut, dès son arrivée à Québec, qu'on lui assignât un confessionnal, sur lequel il se hâta d'inscrire son nom. Il y restait enfermé aussi longtemps que le besoin des âmes l'exigeait, et que ses forces n'étaient pas épuisées; habituellement il se levait à l'heure de la communauté, faisait son oraison, et disait la Ste Messe. Dans la dernière semaine il était si faible qu'on n'aurait pas cru qu'il eût pu arriver à la fin du St Sacrifice. Les autels de sa prédilection étaient les autels du Sacré-Cœur et de St Joseph. On eût dit que ces objets de sa dévotion, Jésus, Marie, Joseph, soutenaient à l'autel ses forces défaillantes. Tous les jours, à diverses heures, on le trouvait à genoux, devant l'autel; son cœur était là où était son trésor. Ne pouvant plus parler aux hommes pécheurs dans la chaire, il parlait au Cœur de Dieu pour obtenir leur conversion. —— Il continua ainsi jusqu'au lundi, premier jour de la neuvaine de St Joseph. —— Trois neuvaines commençaient en même temps: une pour lui, une pour la Compagnie de Jésus, une pour les fidèles du mois de St Joseph. Il s'unit à toutes ces intentions, offrant à Dieu, par les mains de son St Patron, le sacrifice de sa vie: on voulait obtenir pour lui la santé; lui, il obtint plus, la délivrance. —— Le 12 de Mars il voulut recevoir le St Viatique au milieu de la nuit. Dès ce moment il souffrit beaucoup jusqu'à 7 h. du soir, où il resta dans une prostration complète du corps, mais dans une grande liberté d'esprit. Alors il dit à un Père: "je mourrai à minuit", à 7 h. 3/4 il demanda et écouta toutes les prières de l'agonie auxquelles il répondit très-pieusement. Puis une heure après, voulant mourir dans la pratique de la règle, il récita les prières ordinaires avec ses frères qui entouraient son lit, puis finalement celle de la neuvaine. A minuit, sans agonie, sans changement de visage, en parfaite connaissance il s'éteignit. Son dernier soupir d'amour fut dans les Cœurs de Jésus, Marie, Joseph. Il semble que le Seigneur ait voulu prolonger sa vie pour lui procurer la consolation de mourir pendant le mois et la neuvaine de St Joseph, son bien aimé Patron, et le mercredi, jour dédié à ce Saint premier protecteur du Canada, et au milieu de ses frères réunis, comme il l'avait désiré. Bien des fois avant cette époque il s'était cru arrivé à sa dernière heure. Quinze jours

avant sa mort, les bonnes Sœurs de la Charité, si dignes de leur nom, lui avaient offert une chambre dans leur hospice, pour y être mieux soigné. Non, répondit-il, " je désire mourir au milieu de mes frères ". — Par la bienveillance de M. le Curé de Québec, son corps repose dans la voûte de la cathédrale, non loin des tombeaux de ses deux frères, les PP. Nicolas Point et Jean-Baptiste Menet, et de la chapelle de St. Joseph qui vient d'être inaugurée. Ainsi, n'ayant pu y faire son pèlerinage pendant sa vie, il va se trouver après sa mort toujours au milieu des nombreux pèlerins qui viendront honorer son Saint de prédilection dans ce pieux sanctuaire. . . . . UN AMI . . . . Québec, ce 16 Mars 1872.

Missouri. — St. Louis. — Extrait des *Letters* and Notices. — La lettre suivante a été écrite à un de nos Pères par un des membres de la Congrégation de St. Louis (Missouri) pour lui rendre compte d'une retraite prêchée aux jeunes gens de cette ville. (Octobre, 1870). — Mon Révérend Père, ... Le jour de la fête de N. D. des Sept-Douleurs commença une retraite pour la Congrégation des jeunes gens. Tous les hommes de la paroisse St. François-Xavier, et les hommes seuls, étaient invités à prendre part aux Exercices. La journée commençait par la Ste. Messe; il y avait une première instruction à 5h. du matin, et une deuxième à 8h. du soir qui était suivie de la Bénédiction du T. S. Sacrement. La retraite a duré une semaine, et a été prêchée par le P. Frédéric Garesche, dont l'éloquence et le zèle ont ramené au bercail plus d'une brebis égarée. Tous les soirs, il n'y avait pas moins de 3000 personnes présentes, parmi lesquelles on comptait un grand nombre de protestants. Près de 12 Pères étaient chaque soir, occupés au confessionnal, et le samedi ils y restèrent jusqu'après minuit. Le vénéré P. De Smet était heureux au delà de toute expression à la vue d'un si beau spectacle, et malgré son âge avancé et la faiblesse à laquelle l'ont réduit ses immenses travaux, il demanda et obtint la permission de donner lui-même chaque fois la Bénédiction du Très-Saint Sacrement. Le dimanche à 7h. du matin, ceux qui devaient communier étaient réunis près la salle de la confrérie, 2000 hommes portant le ruban et la médaille de l'Immaculée Conception, se formèrent en deux lignes, et se mirent en marche. La bannière de la Bienheureuse Mère de Dieu flottait au milieu de leurs rangs, et on y lisait cette inscription : " Marie Immaculée, priez pour nous ! " C'était un spectacle émouvant! Jamais il n'y eut de plus belle matinée, et lorsque les fanfares de la musique des étudiants de l'Université de St. Louis se firent entendre, la foule des citoyens de toute couleur et de toute religion, devint encore plus compacte le long de la route. La procession, après avoir traversé 4 ou 5 places à l'Est et à l'Ouest de l'Université, s'arrêta vis-à-vis l'église. Les congréganistes, au nombre de 400, se séparèrent alors en deux lignes, pour faire place aux membres de la société de St. Vincent de Paul d'abord et ensuite aux autres paroissiens qui n'appartenaient à aucune de ces deux associations. Ici les attendait une scène des plus touchantes. Sur les degrés de l'église, le vénérable apôtre des hommes rouges, la " Robe-Noire " si aimée des Indiens, le P. De Smet, avec sa noble couronne de cheveux blancs, et auprès de lui, le Curé, le P. O'Neill, accueillirent cette foule de jeunes hommes, le sourire du bonheur sur les lèvres et des larmes de joie dans les yeux. La musique se tut et les orgues commencèrent aussitôt à faire retentir leurs notes les plus belles. Le P. De Smet célébra la Messe au maître-autel, et, assisté de deux Pères, distribua le Pain des Anges à plus de 2000 hommes. — Après la Messe chacun se retira; mais le soir à 7h. ½, l'église était de nouveau remplie : la nef, les bas-côtés, les tribunes, les degrés mêmes de la table de communion étaient remplis par une foule d'hommes recueillis dans la prière. Le P. Garesche entre alors dans le sanctuaire et se met à genoux sur les marches de l'autel pour prier un instant; il monte ensuite en chaire. Il remercie l'auditoire en quelques paroles courtes, mais senties, de l'empressement et de l'assiduité avec lequel il a suivi la Retraite, et de l'édification qu'ils ont tous donnée à leurs concitoyens, félicitant la Congrégation du bonheur que ses membres procuraient à leurs familles, et les bénissant de la joie et des consolations données par eux à leur directeur spirituel, qui déclarait hautement n'avoir jamais été le témoin d'un spectacle aussi beau. Mais il les remercia surtout de la gloire qu'ils ont rendue à Celui qui a versé son précieux Sang pour leur salut, et qui maintenant demeure toujours au milieu d'eux dans l'adorable Sacrement de l'autel. Il les exhorte encore à continuer de marcher dans la voie dans laquelle ils sont entrés; cette voie les conduira infailliblement à des jouissances que l'homme ne peut comprendre sur cette terre et qui de toute éternité ne leur seront jamais ravies. — Le sermon à peine achevé, tous les Congréganistes se levèrent et chantèrent le Te Deum. — La protection de Notre-Dame sur cette confrérie s'est manifestée au grand jour dans plus d'une occasion. Il n'y a que quelques années, lorsque le choléra sévissait avec tant de violence que les victimes du fléau se voyaient abandonnées de leurs plus proches parents eux-mêmes, les membres de la confrérie allaient hardiment visiter les malades, les soignaient de leurs propres mains, les assistaient à la mort et ensevelissaient eux-mêmes leurs cadavres. Ils avaient mis leur

confiance dans le pouvoir de la Ste Vierge, et ce ne fut pas en vain : pas un seul membre ne succomba, quoiqu'ils se fussent exposés constamment, et épuisés de travaux. Une plaque de marbre fut placée dans l'église St François-Xavier, près de l'autel de leur Mère du Ciel, pour être le monument de sa divine protection. — Depuis lors est arrivé l'effroyable accident du chemin de fer du Pacifique, où 25 personnes perdirent la vie. Au nombre des voyageurs étaient 28 membres de la Confrérie, pas un seul ne reçut la moindre contusion. — Ces derniers jours deux Messieurs ont été assassinés et laissés à terre sur le corps d'un Congréganiste que l'on croyait mort comme eux, mais celui-ci n'était pas même blessé. . . . Je suis, etc.

Montagnes-Rocheuses. — Les Okinakiens. — Lettre du R. P. Urbain Grassi, Supérieur des Missions de la Compagnie de Jésus dans les Montagnes-Rocheuses. — Colleville, (territoire de Washington) le 12 Août 1870.

« Puisque j'arrive d'une visite chez les Indiens qu'on appelle ici Okinakiens, laissez-moi vous dire aujourd'hui quelque chose de cette tribu. Je veux vous parler de son attachement instinctif à notre Sainte Foi, et de l'espoir de la voir bientôt se convertir tout entière, malgré deux grands obstacles, la polygamie et la sorcellerie auxquelles ces pauvres Indiens sont généralement adonnés. — La tribu des Okinakiens est partagée en deux petites peuplades par la ligne qui sépare des possessions anglaises le territoire de Washington. Les RR. PP. Oblats de Marie Immaculée sont chargés de ceux qui habitent au-delà de la ligne territoriale, et nous, de ceux qui ont leur demeure de ce côté-ci, et dont le nombre ne s'élève qu'à 340. Quoique nos Okinakiens n'aient jamais été visités avant cette année par le Missionnaire, ils aiment cependant la Robe-Noire. Peu de jours avant mon arrivée au milieu d'eux, un agent du gouvernement alla les voir et leur demanda, entre autres choses, s'ils aimeraient à avoir un Missionnaire catholique ou un ministre protestant. — « Nous n'avons aucune instruction, répliquèrent-ils; néanmoins nous savons que les Soiapi (ministres) et les Robes-Noires nous recommandent d'être bons. Mais les Robes-Noires ont de plus la confession, la Communion et plusieurs autres choses que vous n'avez pas ; nous ne désirons avoir que des Missionnaires catholiques. » — Leur réponse, à propos d'instruction religieuse, était fort modeste, car je trouvai, à ma grande surprise, lorsque j'entrepris de leur apprendre les prières, que la plupart les savaient déjà, et qu'ils savaient de même les principales vérités de la foi. Comme je leur en exprimais mon étonnement, leur grand chef Conaskat me dit : « Nous avons dérobé votre prière. Lorsque j'étais encore enfant, j'allai à l'arrivée des Robes-Noires chez les Sgoielpi (Indiens de Colleville) les entendre secrètement, puis j'appris leur prière et la plupart de leurs cantiques, et, de retour dans ma tribu, je les enseignai. » Voilà qui explique en partie leur instruction religieuse, mais il faut ajouter que, lorsque les RR. PP. Oblats vinrent fonder une mission au milieu des Okinakiens du territoire britannique, plusieurs de ceux qui vivent aujourd'hui sous notre direction étaient allés visiter ces dignes missionnaires et avaient reçu d'eux quelque instruction avec le bienfait du baptême. — Malgré tout cela, la tribu des Okinakiens n'est encore qu'un champ inculte, rempli de ronces et de mauvaises herbes. Ceux qui n'ont pas été baptisés disent, il est vrai, leurs prières aussi bien que les baptisés ; mais ceux-ci mènent une vie aussi grossièrement vicieuse que les premiers : mêmes maximes de barbarie, profondément enracinées chez les uns et les autres. Je n'ai pas l'intention d'énumérer ici tous leurs vices, je n'en veux mentionner que deux des principaux, la polygamie et la sorcellerie. — La polygamie n'est pas cependant chez eux un obstacle aussi formidable que chez les Pieds-Noirs ; car, tandis que ceux-ci refusent d'entendre les enseignements de l'Église sur ce point important, les Okinakiens se laissent facilement persuader que la polygamie est contraire aux principes de la morale chrétienne et de la décence. Un de leurs chefs avait trois femmes dont deux l'avaient quitté peu avant mon arrivée chez eux. Il me dit : « — O Robe-Noire, que je suis content de n'avoir qu'une femme. Si mes deux autres femmes ne m'avaient pas abandonné, je n'oserais pas aujourd'hui lever les yeux en ta présence. » Quelques jours plus tard, les deux fugitives exprimèrent le désir de revenir chez lui, mais il leur refusa l'entrée de sa tente, disant que, si elles fussent demeurées avec lui, il n'aurait peut-être pas eu le courage de les renvoyer, et se serait ainsi privé de la grâce du baptême ; mais puisqu'elles l'avaient quitté d'elles-mêmes, il en était très-content. Il ajouta qu'il ne voulait plus les voir. Un autre de leurs chefs me dit un jour qu'il était bien méchant et tout à fait indigne d'occuper le rang de chef, puisqu'il avait 4 femmes. C'est pourquoi il n'avait pas osé venir me voir à la chapelle : retiré à quelques milles de ma tente, il m'envoyait ses gens pour prier de se faire instruire. A mon retour à Colleville où il me suivit, s'approchant assez de moi pour être entendu, il dit : « Je n'ose pas prier moi-même ; mais je choisirai un jeune homme et l'établirai chef de la prière dans mon camp ; puis, lorsque j'aurai incliné mon cœur vers Dieu, je renverserai toutes mes femmes, excepté une, et je deviendrai moi-même chef de la prière. » Plusieurs autres, encore retenus dans les liens du vice, m'assurèrent qu'ils suivraient l'exemple de leurs chefs pour le bien, comme ils l'avaient fait pour le mal.

Il y a, dans une tribu voisine, sur le territoire britannique, un ministre protestant qui a, cela va sans dire, femme et enfants. Il dit aux Indiens que rien n'empêche qu'ils n'aient plusieurs femmes. Après m'avoir appris cela, un Kuislokau, sorte de personnage très-considéré dans sa nation ajouta: « Quant à moi, je suis méchant, car, comme tu sais, j'ai 4 femmes; cependant, je sens que le Soiapi a tort de permettre la polygamie, et que la Robe-Noire, au contraire, a raison de la défendre. » — Le second obstacle à la conversion des Okinakiens, c'est la sorcellerie. Ils ont des jongleries pour la pêche, pour la chasse, pour la récolte des fruits, pour chaque espèce de racines et pour chaque genre de maladies. Cependant, ce n'est pas là encore un obstacle insurmontable, comme j'ai pu m'en convaincre pendant les quelques semaines que j'ai vécu au milieu d'eux. — Un de leurs hommes de médecine m'ayant demandé le baptême, je crus, pour l'éprouver, devoir le remettre à plus tard. Il en fut offensé. La nuit arrivée, une musique, aussi bruyante que solennelle et dont l'écho des montagnes environnantes augmentait considérablement l'effet, m'empêcha de dormir pendant deux heures. Le lendemain matin, j'appris que mon homme de médecine avait tenu une de ses jongleries auprès d'un Indien malade. Ce jour-là même, je choisis pour sujet d'instruction « les jongleries ». Le grand chef Conaskat, dont j'ai parlé plus haut, fit ensuite observer à un groupe d'Indiens l'impudence du jongleur, qui n'avait pas rougi de se livrer à une telle pratique presque en face de la tente du Missionnaire, et la duplicité dont il avait fait preuve en demandant le baptême sans abhorrer la sorcellerie. Il termina par ces paroles: « Pour moi, quoique je ne sois pas encore baptisé, je donne un coup de pied à ces artifices du Diable. » Le jongleur ne tarda pas à se présenter à moi, tout repentant, et demandant de nouveau à être baptisé, faveur qu'il obtint quelques jours après. Ces exemples firent un effet magique sur les autres, ce qui confirme l'espoir que j'ai de voir bientôt toute cette petite tribu enrôlée sous le divin étendard. — Cette fois, je n'ai baptisé que les petits enfants et 11 adultes. C'est peu, mais la semence a été jetée dans le sillon, et Celui qui donne l'accroissement lui fera produire, j'en ai la confiance, des fruits abondants que je pourrai recueillir à ma prochaine visite, l'automne prochain. »

Montagnes-Rocheuses (États Unis) — *Adresse des Cœurs d'Alène au Saint Père, en date du lundi de Pâques, 10 Avril 1871.*

« Très-miséricordieux Père, — « C'est poussés par un sentiment d'amour, non de hardiesse ou de présomption, que nous désirons aujourd'hui t'adresser la parole. Nous sommes, à la vérité, la plus humble des tribus indiennes, et tu es, toi, le plus élevé d'entre les hommes sur la terre, et c'est toi cependant qui, le premier, jetas sur nous des regards de pitié et de compassion! Oui, notre Père, il y a 30 hivers, nous étions un peuple encore sauvage, très-misérable pour ce qui concerne le corps et l'âme, quand tu nous pris en pitié et nous envoyas la grande Robe-Noire De Smet, afin de nous faire enfants de Dieu par le baptême. Nous étions aveugles, tu nous l'as envoyée pour ouvrir nos yeux à la lumière. Beaucoup d'entre nous dormaient encore lorsque De Smet nous quitta. Alors encore tu eus pitié de nous et nous donnas une autre Robe-Noire, notre bon Père Nicholas, qui vint demeurer avec nous, nous réveilla tous et nous fit voyager droit vers le Ciel. Et combien d'autres Pères ne nous as-tu pas donnés pour nous enseigner la loi de Dieu, à nous et à nos enfants, et nous rendre meilleurs chrétiens. — Ce n'est donc pas hardiesse de notre part de nous tourner vers toi, notre Père, dans ces jours de ta détresse et de tes afflictions, pour te remercier de ta charité, te faire connaître notre grand amour et t'exprimer notre immense chagrin en apprenant que quelques-uns de tes mauvais enfants affligent constamment ton cœur de Père, après t'avoir volé tout, même ta propre maison. — Quoique nous ne soyons que de pauvres Indiens, tout à fait ignorants en fait de bons procédés, cependant, nous pensons que c'est de la part de tes enfants civilisés un crime détestable de te traiter de la sorte, toi, notre Père; et nous-mêmes, il y a 40 à 50 ans, lorsque nous étions encore tout à fait sauvages, nous n'aurions pas osé te traiter ainsi. C'est pourquoi, reconnaissant et détestant la malice des offenses dirigées contre toi, que Jésus-Christ a mis à sa place sur la terre, nous avons prié et prions encore très-ardemment pour la Ste Eglise, aussi ardemment que de pauvres Indiens peuvent le faire. — De plus, venus de nos différents camps à la maison de la Prière, nous avons essayé, pendant 9 jours entiers, de cueillir beaucoup de prières et d'actes de vertu, afin de les offrir au Sacré-Cœur de Jésus pour toi, notre Père. Mais, sentant que ce n'était pas égal à nos désirs, nous avons offert nos cœurs mêmes pour notre très-bon Père le Pape; nous avons la confiance que le divin Cœur ne rejettera pas notre offrande. — Nous avons quelques soldats habitués, non à faire la guerre, mais à aider nos chefs à maintenir le bon ordre parmi nous. S'ils pouvaient être de quelque service au Pape, c'est avec joie que nous te les offririons; ils s'estimeraient heureux de donner leur sang et leur vie pour leur St Père Pie IX. — Maintenant, permets-nous de te faire connaître nos craintes. Les trafiqueurs d'eau de feu approchent de plus en plus chaque jour, et nous craignons de trahir Notre-Seigneur et de reprendre les cœurs que nous lui avons donnés. Nous demandons donc à être raffermis par tes prières. — Et nos enfants, nos chers enfants sont encore plus à plaindre que nous, car ils seront plus exposés, pas tant nos fils, qui ont de bons Pères dans les Robes-Noires, que nos filles qui n'ont pas encore de bonnes mères. Nous avons bien des fois demandé des Robes-Noires de leur sexe; mais notre voix est trop

faible pour être entendue, et nous sommes trop pauvres pour faire autre chose que demander. Qui nous enverra de bonnes Mères pour les instruire et les fortifier contre l'ennemi qui approche, sinon toi, notre Père, qui as toujours eu pitié de nous, même lorsque nous n'étions pas encore chrétiens? — Voilà les sentiments de nos cœurs. Mais comme nous, pauvres Indiens, attachons peu de valeur à l'expression de sentiments qui ne sont pas accompagnés d'un don extérieur, nous avons fait une collecte de dollars, de petites pièces et de centins, pour te donner, pour ainsi dire, un morceau de notre propre chair et une marque de sincérité; et bien que nous soyons très-pauvres, nous avons cependant pu, à notre grande surprise, former une somme de 110 dollars. — Tu voudras bien recevoir ce petit cadeau, comme un gage non équivoque de la sincérité de tout ce que nous venons de dire. Et, maintenant, notre Père, nous voulons t'ouvrir nos cœurs encore une fois. Oh! comme nous serons contents, si, malgré notre indignité, nous recevons une parole de ta bouche, afin que par ton enseignement nous puissions tous, nous, nos femmes et nos enfants, trouver l'entrée du Cœur de Jésus.

Au nom de tous nos enfants:

Vincent, de la famille des Stellam,
André Seltis, de la famille des Emote.

Sommaire

Documents.



LETTRES DES SCOLASTIQUES DE LAVAL

aux PP. et FF. de .....

Nos RR. PP. et nos CC. CC. FF.

S. C.

1872. **III.** **NOVEMBRE**

EUROPE. — Les Persécutions en Allemagne. — I. Les Jésuites devant le Parlement allemand. (1) L'Allemagne retentit encore des débats qui ont eu lieu à l'occasion de la loi concernant les Jésuites. Nous devons à nos lecteurs quelques détails sur ce qui s'est passé à ce sujet dans le Parlement (Reichstag) de l'Empire. — L'expulsion des Jésuites était résolue depuis longtemps. Comme on n'avait rien à leur reprocher, le gouvernement voulut avoir l'air de les sacrifier à l'opinion publique; et les loges maçonniques envoyèrent des pétitions au Parlement, dénonçant les tendances hostiles des Jésuites et demandant leur suppression. Mais une quantité énorme de pétitions catholiques répondit immédiatement à ces dénonciations, et chaque pétition portait un nombre considérable de signatures: tous les jours il arrivait de nouvelles et magnifiques apologies de l'Institut et des membres de la Compagnie de Jésus. Le parti ministériel, sous la conduite des députés Gneist et Wagener, se hâta de renvoyer le tout (le 16 Mai) au Chancelier avec prière: " 1° D'établir en Allemagne une situation légale telle, que la paix confessionnelle ainsi que l'égalité des diverses confessions soient assurées à la sécurité des citoyens garantie contre tout empiètement du pouvoir ecclésiastique;" 2° De soumettre au Parlement un projet de loi réglant, conformément au n° 16 de l'art. 4 de la Constitution, la situation des ordres religieux et des congrégations. Ce projet déterminerait les conditions sous lesquelles ces établissements pourront être autorisés et comminerait des peines déterminées contre toute entreprise de leur part, spécialement de la part des Jésuites, qui paraîtra dangereuse pour l'Etat ou attentatoire aux droits de l'Empire." — Dès lors il était aisé de prévoir ce qui est arrivé. Le conseil fédéral (Bundesrath), composé de représentants des divers Etats de l'Empire, soumit au Parlement un projet de loi qui accordait à la police territoriale le pouvoir d'expulser du territoire fédéral tout membre de la Compagnie de Jésus ou d'une Congrégation similaire, lors même qu'il posséderait l'indigénat allemand. Pour bien saisir la portée de ce projet, remarquez que sous la vague dénomination de Congrégation similaire, ou analogue, ou affiliée, on peut comprendre tout ce qu'on veut; de plus, que ce n'est pas au juge, mais à la police qu'est accordé ce droit exorbitant de proscription; et enfin, que ces mesures draconiennes ont été admises par tous ou à peu près tous les Etats qui ont dans leurs attributions la police territoriale. C'est ce qui fit

(1) Extrait des *Précis historiques*.

dire en plein Parlement à un député protestant, ennemi des jésuites, mais cœur droit, M. Gerstner : « Les gouvernements fédérés nous apportent une mesure de police au lieu d'une loi pénale ; et cette mesure est d'une nature si vexatoire, que jamais nous n'en avons vu de telle aux époques de la plus forte réaction. » —— Les autres députés protestants et libéraux n'imitèrent pas cette loyauté. Ils trouvèrent encore le moyen de renchérir sur le projet présenté : ils le formulèrent en ces termes : « § 1. – L'ordre de la Société de Jésus, et les ordres ayant de l'affinité avec lui (*verwandte*), ainsi que les congrégations analogues (*ähnliche*), sont exclus du domaine de l'Empire allemand. Il leur est interdit de s'y établir. Les établissements qui existent aujourd'hui devront disparaître dans un délai à fixer par le Bundesrath, et ne pouvant dépasser six mois. – § 2. – Les membres de la Société de Jésus, ou des ordres affiliés à lui, ou des congrégations analogues, peuvent, lorsqu'ils sont étrangers, être expulsés du domaine fédéral ; quand ils sont indigènes, le séjour dans certains districts ou lieux déterminés à cet effet peut leur être prescrit. – § 3. – Le Bundesrath (Conseil fédéral) est chargé de prendre les mesures nécessaires pour l'entière exécution de la présente loi. » ——— La question ainsi posée, la discussion ne pouvait manquer d'être vive. Elle fut dignement soutenue par les orateurs catholiques. L'analyse suivante, empruntée en grande partie au *Courrier de Bruxelles*, est conforme aux discours publiés *in extenso* par la *Germania* de Berlin. — Le débat s'ouvre cette fois par un rapport du commissaire du Conseil fédéral, le docteur Friedberg, qui semble avoir pris à tâche de calmer préventivement les susceptibilités que le projet de loi contre les jésuites doit éveiller en Allemagne. Pour arriver à ce résultat, M. Friedberg n'a trouvé rien de mieux à faire que de séparer complètement la cause de l'Eglise catholique de la cause des jésuites. A l'en croire, le projet de loi aurait une portée purement *objective* : il ne s'agirait ni de l'Eglise ni de ses dogmes, mais uniquement des dangers que certains agissements des jésuites font prévoir pour l'Etat. (*) ——— Les députés catholiques ne se sont pas laissé prendre aux précautions oratoires du mielleux rapporteur. M. Mallinckrodt, ancien ministre de Hanovre, a accepté, pour un instant, l'attitude inoffensive de l'organe du gouvernement et, sur ce terrain, il lui a demandé de spécifier les dangers dont la crainte motiverait une mesure aussi scandaleusement abusive que celle que le projet entend légitimer. Il a rappelé les services que les jésuites ont rendus pendant la guerre, la croix de fer qui leur a été décernée par l'empereur, et il a mis l'organe de M. de Bismarck au défi de dire un fait, un seul, qui ait jamais pu motiver contre un jésuite une poursuite ou même une prévention quelconque. A ce propos, il a cité une histoire que je regrette de ne pouvoir insérer ici, celle de trois frères, l'un décoré sur le champ de bataille par l'empereur et deux souverains d'Allemagne ; l'autre qui, après avoir gagné au feu ses épaulettes de lieutenant, est mort au champ d'honneur ; et le troisième devenu jésuite, et dont les hauts faits de charité pendant la campagne de France ont dépassé de cent coudées tous les dévouements de ses aînés. « Celui-ci, s'est écrié l'orateur, vous allez le chasser de l'Allemagne pendant que vous élevez des statues aux deux autres, et pourquoi ? Parce que son patriotisme aura été plus idéal et son dévouement plus sublime ! » Ce jésuite, en effet, avait été atteint dans les lazarets de la petite vérole ; et, tout moribond qu'il était, il est retourné sur le champ de bataille pour ramasser les blessés ! —— M. Mallinckrodt ne s'est pas borné à faire du sentiment. A défaut de franchise de la part du rapporteur du projet de loi, il a mis sur la sellette l'organe officieux du chancelier, le député Wagener, qui, de notoriété publique, est de moitié avec M. de Bismarck, l'instigateur de la guerre déclarée aux jésuites. Pourquoi cette guerre, pourquoi cet acharnement ? Sur ce terrain, l'ancien ministre du roi Georges a été sans pitié. Il a démontré, pièces en mains, que M. de Bismarck a recherché, il y a quelques mois, avec une singulière insistance, l'amitié des jésuites. « Ce fait, a-t-il dit, rappelle les tendresses que témoignait, il y a quelques années, le chancelier à l'Autriche, lorsqu'il s'agissait d'aller au secours du Holstein : les jésuites ont eu la chance de voir plus clair que l'empereur François-Joseph ; ils paient aujourd'hui le tort d'avoir eu trop raison. » Et sur ce thème, l'impitoyable orateur a flagellé, pendant une longue demi-heure,

(*) Une excellente revue de Munich (*Historisch-politische Blätter*) démontre, par les discours mêmes de M. de Bismarck et de ses partisans, jusqu'où vont les vues des ennemis des jésuites. A mesure qu'ils développent leur plan, ils s'expriment aussi avec plus de clarté sur la nécessité de réprimer le pouvoir sacerdotal, sur la souveraineté sans limites de la législature, etc. « La tâche de l'empire allemand, dit la Gazette ministérielle de l'Allemagne du Nord, sera de veiller à ce que le Clergé ne cherche pas à atteindre son but en dehors et au-dessus de l'Etat. » Selon Wagener, l'Empire et Rome sont deux belligérants !

l'entourage de M. de Bismarck, et particulièrement les prétendus libéraux-nationaux, à qui il a demandé s'ils sont bien sûrs que, le jour où ils lèveront la tête de la poussière dans laquelle ils se courbent aujourd'hui devant leur fétiche, ils ne trouveront pas multipliée au centuple, dans la personne même du chancelier, la personnification de la réaction qu'ils poursuivent aujourd'hui avec une si aveugle fureur dans leur haine contre les jésuites ? . . . Cette interrogation a fait sur l'assemblée un effet foudroyant. Le passé de M. de Bismarck a surgi tout-à-coup de ses ombres, et, comme un homme ne se renie jamais tout entier, la gauche a pris peur et s'est remise à écouter avec un redoublement d'attention la suite du discours de l'éloquent orateur. —— Dans une séance suivante, M. Windhorst a complété la réplique de M. Mallinckrodt. Il a fait particulièrement ressortir le caractère radical et arbitraire du projet de loi. Ni la Constitution de l'Empire, ni l'ancien droit du pays n'autorisent l'expulsion des jésuites ; on ne veut les éloigner que parce qu'ils déplaisent ; mais alors, dit l'orateur : « Pourquoi ne nous éloignez-vous pas également, nous députés catholiques, à qui vous venez de déclarer la guerre et qui acceptons votre défi ? Ne vous disons-nous pas unanimement que nous ne reculerons jamais, dans l'accomplissement de nos devoirs, devant le danger de déplaire à vous ou à votre maître ? » « Le pas que vous faites en ce moment, a-t-il ajouté, est un premier pas dans la voie dans laquelle a marché la Commune de Paris. Vous condamnez sans avoir juridiction, vous exécutez sans jugement, vous foulez aux pieds les droits eux-mêmes pour la défense desquels vous êtes ici, les droits que la Constitution garantit à tout citoyen allemand. Votre projet de loi est une monstruosité ; s'il passe, au titre que vous lui donnez, à titre de loi de salut public, j'aurai le droit de dire que vous aurez proclamé la banqueroute de la législation allemande. » —— Ces paroles indignées ont été couvertes d'un tonnerre d'applaudissements partis des bancs du centre. Leur effet sur la gauche n'a pas été moins saisissant ; mais, comme l'a dit l'orateur, cette partie de l'assemblée est enchaînée à M. de Bismarck : et elle n'est pas fâchée, d'ailleurs, de saisir l'occasion pour donner, sous l'égide du chancelier, pleine carrière à ses haines anticatholiques. —— La loi fut votée par 183 voix contre 101. Peu de temps après, le 4 juillet, elle fut sanctionnée par l'empereur et publiée dans le *Reichsanzeiger*, avec une nouvelle aggravation, par laquelle le Conseil fédéral recommande les jésuites à la police de chaque Etat. Voici cet avis : L'ordre de la Société de Jésus étant exclu de l'empire allemand, l'exercice de toute fonction de leur ministère, particulièrement dans l'église et dans l'école, ainsi que la tenue de missions, est interdit aux membres de cet Ordre.

II. *Exécution de la loi contre les jésuites en Prusse.* —— 1. *Schrimm (Duché de Posen).* —— Lettre du R. P. Holubowicz au R. P. de Korsabiec. —— . . .

Le 1er août le Landrath (préfet) de Schrimm arriva avec son greffier à notre maison à 7h. ½ du matin, pour nous intimer la nouvelle loi portée contre la Compagnie en Prusse, et pour l'exécuter. Nous n'étions plus que 5 prêtres, 12 Scolastiques et 7 frères. On nous appelle à la chambre du R. P. Recteur, et l'on dresse procès verbal. — Après nous avoir lu la teneur du décret de suppression et l'avoir accompagné de quelques explications, le Landrath nous demande si nous avons bien compris tout. Après une réponse affirmative, il veut encore savoir si nous sommes tous rassemblés. Le R. P. Recteur l'ayant rassuré à cet égard, il s'adresse d'abord aux Scolastiques, et leur donne l'ordre de quitter la maison sur le champ, s'ils ne veulent pas subir des conséquences pénibles en cas de désobéissance. Il se tourne ensuite vers les Pères et fulmine contre eux, d'un air plus sévère encore, *quasi ex cathedra*, la grande excommunication de l'Etat, en leur interdisant, à eux ainsi qu'à tous les autres Pères qui pourraient venir à Schrimm, d'administrer les Sacrements, ou de remplir quelque fonction sacerdotale que ce soit ; et pour nous rendre la chose plus claire, il se donne la peine de descendre dans les détails. « Il vous est défendu, dit-il, de faire des missions, de prêcher, d'entendre les confessions. Il vous est pareillement défendu de dire la messe, non seulement dans votre église et dans toute autre, mais même dans votre chapelle et dans quelque endroit privé que ce soit. Vous ne pouvez ni visiter les malades, ni baptiser, ni bénir les mariages (ce que nous ne faisons jamais bien entendu), ni donner l'Extrême-Onction, en un mot, rien de ce qui touche aux fonctions sacerdotales. En outre, vous n'avez pas le droit d'enseigner à vos Scolastiques ; et en général il vous est gravement interdit d'instruire personne dans tout l'empire Allemand, en

une science quelconque, profane ou religieuse. » Alors le R.P. Recteur a protesté énergiquement en son nom et au nom de toute la communauté contre un pareil procédé; il a déclaré: 1° qu'agir ainsi, c'est usurper les droits de l'Eglise, droits qui ne peuvent jamais revenir à l'autorité séculière. 2° Que le décret émané du gouvernement prive les membres de la Compagnie seulement des fonctions de l'ordre; or l'administration des Sacrements et la Ste Messe ne sont pas des fonctions de cette nature, puisque les prêtres seculiers les exercent aussi. 3° Que la magistrature civile n'a aucun droit de donner aux termes de la loi une si large étendue et une explication aussi fausse. 4° Qu'il en appelle au Ministère et réclame justice. En se soumettant à toutes ses rigueurs, il demande que nous soyons jugés, qu'on nous dise notre crime, et qu'on le prouve, car il est indigne de condamner quelqu'un à des peines si graves, sans accusation et sans examen juridique." — Le Landrath semble avoir prévu cette réponse, et dit que cette protestation ne pourra être un obstacle à l'exécution du décret, et que les Pères doivent s'y soumettre tout de suite. Il a cependant inséré toutes les paroles du R.P. Recteur dans son procès verbal. — Quand tout fut terminé, un prêtre séculier monta en chaire, l'église était remplie, car les habitants avaient pressenti le coup qui allait les frapper. Le prêtre lut le décret; une amère douleur s'empara de tout le peuple; les pleurs et les sanglots ne tarissaient pas; les vieillards eux-mêmes ne pouvaient retenir leurs larmes. L'affliction fut à son comble quand on ferma l'église. Les fidèles, pleins d'une sainte indignation, sont restés longtemps encore sur le seuil de l'église, pleurant à chaudes larmes, et priant Dieu, consolateur des malheureux, qui laisse pour un temps triompher ses ennemis, et leur permet de sévir jusqu'à l'heure où il les humilie. » — Voilà le récit d'un témoin oculaire; je dis oculaire, car on aurait peine à croire de pareilles réalités. — Je ne sais pas encore au juste ce que feront nos Pères dans le duché de Posen à la suite de ces rigueurs; il parait certain cependant qu'ils ne quitteront pas si facilement leur poste et qu'ils diront au moins leur Messe. La belle et grande maison de notre collége de Schrimm est achetée par un de nos bienfaiteurs, qui y résidera peut-être avec sa famille. — Notre noviciat n'a jamais été aussi nombreux que cette année; il comptait le mois dernier 40 novices (Scolastiques et Frères coadjuteurs ensemble). La philosophie est transférée à Starawiés juqu'à ce qu'on trouve quelque autre collége.

2. — Metz. — *La dernière journée du college St Clément, racontée par un Messin.* — La France ne saurait rester indifférente au sort de sa fille infortunée, la pauvre Lorraine, si cruellement arrachée de son sein. On creuse de plus en plus l'abime qui separe Metz de son ancienne patrie. Les institutions françaises tombent les unes après les autres sous la hache de la proscription. — C'est aujourd'hui le tour de notre chère école Saint-Clément. La dernière distribution des prix a eu lieu dimanche dernier, 4 août. Ce fut un véritable événement pour la ville de Metz; c'est aussi une page de l'histoire nationale.

Cette année, plus que jamais, parents et élèves attendaient la distribution des prix avec une anxieuse impatience. Ce n'était pas seulement la vue des couronnes qui faisait battre les cœurs d'espoir ou de crainte, l'avenir de St-Clément préoccupait les esprits. — Le vieux Metz tout entier était venu, triste et inquiet sur le sort de ses Pères. Dans les temps de prospérité, il s'était attaché à eux par les liens d'une si profonde sympathie, d'une si étroite amitié! Mais, depuis le malheur surtout, il avait appris à connaître l'héroïque fidélité de leur dévouement. Et c'était aujourd'hui le jour des adieux. Tous le sentaient, et nul n'osait se l'avouer. — En entrant sous ces beaux cloîtres, qui depuis 20 ans abritaient une si florissante jeunesse, où naguère se déployaient des fêtes si splendides, on se disait tout bas: Tout cela bientôt sera vide et désert, et qui leur succèdera? et l'on refoulait les larmes prêtes à jaillir des yeux. Cependant on s'avançait à travers les cours, en se flattant que peut-être des lèvres du Père Recteur tomberait encore une parole d'espérance. — La grande salle des exercices était comble. Les familles les plus distinguées de Metz, avant de quitter pour jamais leur malheureuse cité, avaient tenu à se rencontrer à ce dernier rendez-vous. Mgr Dupont des Loges, évêque de Metz, présidait

Quand on vit le R. P. Stumpf, Recteur de l'Ecole St Clément, se lever de son siège et se tourner vers l'assemblée pour prendre la parole, impossible de redire le frémissement qui saisit les cœurs et le silence plein d'angoisses qui se fit dans tous les rangs. Il portait le secret des destinées de St Clément. Sa bouche allait prononcer une sentence de vie ou de mort sur le célèbre établissement qu'il avait fondé et glorieusement gouverné pendant de si longues années, sur les 400 enfants qui dans ces tristes temps étaient venus se réfugier près de son cœur. — La parole du R. P. Recteur fut grave et digne. On y sentait à la fois l'émotion profonde d'une immense responsabilité et la fermeté sereine de la douleur chrétienne : « Dans cette réunion tristement solennelle, disait-il, les honorables familles qui nous ont confié avec tant de sécurité ce qu'elles ont de plus cher, s'attendent, de notre part, à une communication franche et loyale sur les dangers qui peuvent menacer l'éducation de leurs fils, sur nos craintes et nos espérances pour l'avenir. C'est leur droit et leur devoir : c'est aussi pour nous une obligation sacrée de répondre sans hésitation et sans réticence à leur légitime anxiété. — « J'écarterai soigneusement de mon discours tout ce qui pourrait attendrir les cœurs. Pourquoi chercher des émotions, quand les faits eux-mêmes sont pleins de larmes ? Sunt lacrymæ rerum. — « J'espère aussi que pas une parole d'amertume ou de blâme ne tombera de mes lèvres. La douleur chrétienne doit avoir sa dignité, comme la bonne fortune sa modération. Je craindrais d'ailleurs de manquer de délicatesse envers la divine Providence, et par là de diminuer nos espérances pour l'avenir. — « Il y a un an, dans une pareille circonstance, j'ai cru pouvoir annoncer une brillante rentrée et une année pleine d'honneur : le Ciel n'a pas trahi notre confiance. » — Puis le R. P. Recteur traçait le tableau rapide des bénédictions que Dieu avait daigné répandre sur cette dernière année de St Clément. L'antique monument, délabré à la suite du service des ambulances et d'une longue occupation militaire, était sorti de ses ruines et avait repris sa physionomie fraîche sérieuse ; le nombre des élèves qui avaient répondu à l'appel des Pères rappelait la prospérité des anciens jours ; l'esprit de foi surtout, l'énergie du travail, le respect de la règle, l'amour de l'autorité, l'attachement profond des enfants à leurs Pères, avaient adouci à tous les difficultés d'une position exceptionnelle. Cérémonies religieuses, séances littéraires et scientifiques, soirées récréatives, tout s'était fait comme dans les années les plus régulières, avec un éclat, une distinction digne des traditions du passé. — Le succès avait répondu au travail. Sur 4 candidats présentés à l'École polytechnique, 3 avaient été reçus ; dans le cours de l'année scolaire 1871-72, 20 élèves reçus au baccalauréat ès sciences, et 26 au baccalauréat ès lettres (depuis le jour de la distribution, 10 autres se sont ajoutés à la liste et 7 d'entre eux avec une mention honorable) ; enfin, au dernier concours pour Saint-Cyr, 13 candidats déclarés admissibles, « prêts à remplacer à l'École les 26 jeunes officiers sortis de St Clément, qui ont si vaillamment fait leur devoir dans la dernière guerre, et dont plusieurs, à 20 ans, portent la croix d'honneur, et, ce qui est plus glorieux, de nobles cicatrices. » — Quant à l'état sanitaire de la maison, jamais année n'avait été aussi heureuse. Pas un seul de ces 400 enfants qui ait été atteint d'une manière tant soit peu sérieuse. — « En présence d'un ensemble de choses si consolant, ajoutait l'orateur, la philosophie païenne en appellerait à une intervention d'en haut : Deus nobis hæc otia fecit. Nous chrétiens, nous pouvons et nous devons voir dans ces bienfaits la preuve d'une protection spéciale de la Providence en faveur de St Clément. » — Voilà le passé. Mais l'avenir ? — « Ah ! je le sais, cet avenir, l'avenir immédiat surtout est bien sombre, et vous demandez avec une inquiétude que les circonstances ne justifient que trop, si nous pourrons continuer notre œuvre ici ou ailleurs, et conduire vos fils jusqu'au terme de leurs études, comme vous et nous, nous l'avons espéré. » — Avant de répondre, le R. P. Stumpf crut devoir mentionner en passant les précautions prises par lui pour ce temps d'orage, les mesures de prudence que lui avait commandées, dès le principe, sa lourde responsabilité, l'autorisation donnée de vive voix et par écrit par les premières autorités allemandes de continuer dans les mêmes conditions que par le passé. — C'est sur ces garanties que l'École a vécu tranquille jusqu'au mois de Juin, époque où commençait à se discuter au Reichstag la loi de proscription contre la Compagnie de Jésus. — La sollicitude du R. P. Recteur n'avait pas attendu ce moment pour

chercher un abri à sa chère jeunesse. Cet abri, la Providence semblait l'avoir ménagé elle-même. Dès le mois de Mars, un vaste château situé dans l'Est, avait été spontanément mis à la disposition des Pères Jésuites. Aussi lorsque, dans le courant du mois de Juillet, on apprit l'extension à l'Alsace-Lorraine du décret contre l'ordre de St. Ignace, le R. P. Stumpf avait cru pouvoir, sans imprudence et sans témérité, répondre aux parents qu'un abri était trouvé, qu'on ne quitterait pas la vieille terre de Lorraine. —— Mais hélas! des obstacles auxquels on ne pouvait s'attendre avaient surgi tout à coup, cette planche de salut lui échappait des mains; tous ses plans étaient déconcertés, et cela à la veille de la distribution des prix, de la séparation, au moment où tant de familles avaient à prendre leur décision, non seulement pour l'éducation de leurs enfants, mais encore pour le choix d'un domicile et le sort de leurs biens. —— Moment cruel! Que faire? Tout espoir est-il donc perdu? — Non. — L'administration municipale, veillant avec un intelligent dévouement aux grands intérêts de la cité, a fait auprès de la première autorité de l'Alsace-Lorraine une démarche qui honore les proscrits, et dont la vieille population messine lui saura éternellement gré. —— Dans une adresse fortement motivée, elle sollicite la conservation de St. Clément comme colonie française, et, dans le cas d'un refus, au moins le délai d'un an entre la promulgation de la loi et son exécution, pour donner le temps d'établir ailleurs une institution aux mêmes propositions, et pour empêcher toute interruption dans les études de centaines de jeunes gens. Les mères de famille, de leur côté, ont envoyé à l'impératrice d'Allemagne une lettre inspirée par les sentiments les plus élevés, sollicitant le même sursis. Jusqu'à ce jour, aucune réponse n'a été donnée. Se montrera-t-on sensible, au moins, aux secours de tout genre que pendant 20 années les Pères de St. Clément ont prodigués à la colonie allemande, alors que la France était grande, la cité prospère? —— Mais l'axiome dura lex, sed lex, prévaudra peut-être. S'il faut partir dans l'espace de 6 mois, la rentrée du moins pourrait-elle se faire à St. Clément! — Oui, pourvu que d'ici à peu de temps les Pères trouvent dans l'Est de la France un asile sûr, où l'école puisse se transporter sans détriment pour les santés et les études. Une circulaire partira le 15 Août pour faire connaître aux familles le résultat définitif de ces pénibles investigations, et si, ce qu'à Dieu ne plaise, ces démarches devaient être infructueuses, ces pauvres enfants proscrits avec leurs maîtres, trouveraient dans les collèges de Dôle, de Vaugirard, d'Amiens, de Lille et de Boulogne, le même esprit, le même programme d'études, la même règle, les mêmes Pères et partant les mêmes dévouements. —— Mais ce beau St. Clément, qu'allait-il devenir? « Eh bien! nous le garderons, ajouta le Père Recteur d'une voix émue; oui, nous le garderons comme un monument cher à la cité messine, comme une preuve de l'étroite amitié qui nous lie à ces généreuses familles de Lorraine, comme une exhortation persévérante à la fidélité aux principes que nous y avons enseignés aux jeunes générations, enfin comme une espérance de l'avenir. Quant à cette délicieuse chapelle intérieure, où tant de jeunes gens se sont consacrés au culte de la Vierge, quant à ce temple, unique dans le diocèse, dédié au premier apôtre de la cité, nous en confierons la garde à l'ange de l'Eglise de Metz, au 99ème successeur de St. Clément. Sa piété en a relevé les autels; sa générosité y a rallumé le feu du sacrifice, sa charité ne permettra plus à ce feu de s'éteindre; et quand un jour, semblables aux exilés de Babylone, il nous sera donné de revoir cette terre bénie de Lorraine et de nous réunir autour de ces sacrés autels, nous en retrouverons la flamme plus brillante et plus pure que jamais. Puisse le retour n'être pas trop éloigné du jour du départ! C'est le vœu qui fait battre ici tous les cœurs. Ce vœu, Dieu l'exaucera. » —— Ces paroles, prononcées avec une confiance qui semblait tenir de l'inspiration, furent accueillies par les plus chaleureux applaudissements. Les cœurs étaient émus, les larmes coulaient des yeux. La proclamation des prix ne fut pour ainsi dire qu'un moment de trêve laissé à la douleur. A peine Monseigneur se fut-il levé pour prononcer le mot d'adieu, que les sanglots éclatèrent de nouveau. Sa Grandeur, d'une voix attendrie, remercia les Pères de St. Clément, au nom du Clergé, au nom du diocèse, au nom de la cité, en son propre nom, du dévouement avec lequel ils s'étaient dépensés pour le salut des âmes, pour l'instruction de la jeunesse, pour la consolation des familles. —— « Vous partez, mes Pères, leur disait-il, vous partez pour porter sur une terre plus hospitalière vos vertus, votre

science et votre zèle. Sachez, du moins, que notre reconnaissance vous suivra partout où vous dresserez votre tente. Cher Père Recteur, il y a 20 ans déjà, lors de la fondation de ce collège, je vous ai vu à la peine, aujourd'hui qu'il s'agit de sa dissolution, je vous vois sur la croix ; un jour, je l'espère, et ce jour luira bientôt, je vous reverrai dans la joie du retour. Et vous, mes chers enfants, vous allez quitter cet asile béni où vous étiez venus abriter votre innocence ; vous le quittez, je le sais, le cœur plein de larmes. A la joie si pure, aux jeux si pleins d'entrain dont vous animiez ces cours, vont succéder le silence et la solitude. Mais ce ne seront pas la solitude et le silence de la mort. Sur St Clément vide et désert, comme sur nos tombes chrétiennes, nous écrirons ce mot plein d'espoir : *In spem beatæ resurrectionis.*" —— La résurrection, le retour ! c'est là un espoir qu'on ne saurait arracher du cœur des Messins. Plus l'horizon est sombre, moins il y a de probabilité du côté des hommes, plus on compte sur Dieu. Dieu permettra-t-il que tant de confiance soit déçue ? —— Après la distribution des prix, l'assistance tout entière se porta vers la belle église qui, pour la dernière fois, allait entendre les voix harmonieuses des enfants de St Clément. Monseigneur était à l'autel ; il y recevait les lauréats, qui venaient déposer leurs couronnes entre ses mains et faire hommage au Dieu des sciences de leurs succès et de leurs prix. Un salut solennel d'actions de grâces termina la fête. —— On peut bien appeler cette journée la dernière de St Clément. —— Journée de larmes pour Metz ; pour les Pères, journée de déchirements, mais aussi de consolation et de gloire. Ils ont aimé cette pauvre ville ; ils lui sont restés fidèles dans le malheur ; en ce jour, elle leur a prouvé sa profonde reconnaissance, ses immenses regrets, son inaltérable attachement. A leur tour, les familles leur seront fidèles partout où ils porteront leurs pas, heureuses de trouver ne fût-ce qu'une cabane à côté d'eux, pour y suivre l'éducation de leurs enfants. —— De pareilles scènes devraient cependant faire réfléchir les proscripteurs. —— Voilà des hommes qui ont passé, comme le divin Maître, en faisant le bien. On les proscrit. Et pourquoi donc ? Quel est leur crime ? « Ah ! votre crime, mes Pères, — disait naguère dans l'église même de St Clément, l'éloquent panégyriste de St Ignace, M. l'abbé Jacques, ancien aumônier militaire, chanoine honoraire de la cathédrale de Metz, — votre crime, c'est de vous être dévoués à toutes les œuvres de l'apostolat chrétien, d'avoir élevé chrétiennement notre jeunesse, d'avoir évangélisé nos villes et nos campagnes, d'avoir prêté votre puissant concours aux prêtres de ce diocèse, d'avoir entretenu la ferveur dans le sacerdoce et dans nos communautés religieuses, d'avoir nourri nos pauvres. Voilà votre crime. Il n'en est pas d'autre à vous reprocher. Vous êtes persécutés et haïs parce que vous avez aimé la justice et prêché la vérité ; et voilà pourquoi vous êtes bannis. Heureux bannis du Christ ! ce n'est pas vous qui êtes à plaindre, c'est nous qui sommes les véritables malheureux, nous qui désormais allons rester seuls à gémir sur les ruines du sanctuaire et de la patrie. Nous avions espéré qu'après nous avoir ravi tant de choses chères à notre cœur, on vous laisserait près de nous pour consoler et soutenir nos cœurs défaillants, et l'on vous arrache aussi à notre cité infortunée ! Que la volonté de Dieu soit faite ! Adieu, mes Pères, adieu ! » —— On se figure sans peine l'émotion de l'auditoire en entendant ces tristes et touchants adieux. Le départ des Pères est un véritable deuil pour le peuple de Metz : St Clément était le refuge de sa douleur. Désormais, il ne lui restera plus qu'un seul abri : la croix qui domine le monument funèbre élevé à ses portes aux 7000 héros qu'il a vus tomber sous ses murs. Là du moins, il pourra encore pleurer et prier, en attendant que Dieu lui suscite des libérateurs. —— C'est pour nous, Messins, un devoir de justice et de reconnaissance de perpétuer à jamais le souvenir de ces témoignages si honorables pour les Pères que nous perdons. C'est pourquoi j'ajouterai encore à cette relation, déjà si longue, l'énergique protestation des Curés de Metz contre les insinuations malveillantes et calomnieuses du *Courrier du Bas-Rhin* :

Metz, 17 juillet 1872 —— Monsieur le rédacteur du Moniteur de la Moselle. —— Vous avez reproduit, il y a quelques jours, un article du Courrier du Bas-Rhin, où il est dit que "le clergé séculier de Metz est loin de regretter de voir partir les jésuites, qui ont si souvent lésé ses intérêts." —— Il ne nous a pas paru nécessaire d'adresser une réclamation à ce journal, dont tout le monde ici connaît les tendances, ni de nous défendre contre les ignobles imputations qu'il se permet à notre sujet ; tout ce que nous croyons utile en ce moment, c'est de vouloir bien insérer dans vos colonnes la note suivante : —— Mardi dernier, les Curés de

la ville de Metz se sont rendus auprès du R.P. Recteur des Jésuites de St Clément, pour lui exprimer leur respectueux dévouement, et l'assurer de leur vive et profonde sympathie, tant pour les Pères de la résidence de Metz que pour tout l'Ordre en général. —— Ils ont aussi voulu féliciter en sa personne la Compagnie de Jésus de s'être trouvée depuis trois siècles, et de se trouver encore aujourd'hui aux premiers rangs des défenseurs de la vérité, pour recevoir les coups qui sont destinés à l'Église et à son auguste chef. – Veuillez agréer, etc. — Pour les curés de Metz. — L. Fleck, curé de St Martin. —— On le voit, les protestations sont unanimes comme les regrets sont universels. —— L'histoire, en enregistrant dans les annales de la ville de Metz et de la Lorraine cette dernière page de St Clément, pourra du moins constater que la Compagnie de Jésus est restée jusqu'au bout au poste de l'honneur et du dévouement, que la violence seule a pu l'en arracher, et qu'en partant, elle a emporté avec la conscience du devoir accompli les bénédictions d'un peuple héroïque devenu la rançon de la France. — St Clément ne pouvait tomber plus glorieusement.

3. —— *Issenheim.* —— Lettre du F. Paulus à un Scolastique de Laval. —— (23 août 1872.) — ... Notre église est fermée depuis le 9 août et toute notre maison doit être évacuée le 28 de ce mois. — Pour nous annoncer cette agréable nouvelle le Kreis Director de Guebwiller s'est fait accompagner de deux de ses assesseurs qui entrèrent avec lui dans la maison, et de plusieurs gendarmes qui restèrent dans la rue, tandis que d'autres étaient postés dans la forêt de Guebwiller pour venir au secours en cas de besoin. Ces précautions étaient inutiles, car nous nous sommes contentés de protester de vive voix et par écrit, et quant à ceux qui auraient pu ou voulu nous défendre, ils étaient occupés dans leurs fabriques et ne se doutaient guère de l'esclandre prussienne. Par contre il eut fallu voir la rage des ouvriers et le désespoir de toute la population d'Issenheim lorsqu'ils apprirent, quelques heures après, ce qui venait de nous arriver. Durant toute la nuit c'étaient des pleurs, des gémissements, des cris et des imprécations à l'adresse de nos aimables persécuteurs. Le dimanche qui suivit la fermeture de l'église, les braves gens vinrent se mettre à genoux devant la porte pour entendre la Messe qu'ils savaient devoir se dire à l'intérieur. — Les esprits sont loin d'être calmés, témoin ce petit fait qui vient de se passer à l'occasion d'un incendie. C'était dimanche pendant le Prône du Curé; au premier cri d'alarme tous les hommes se précipitent hors de l'église vers le couvent, persuadés qu'il s'agissait de nous défendre contre les Prussiens qui voulaient nous enlever de force. — Je n'en finirais pas si je voulais entrer dans le détail et vous dire toutes les marques de regret, d'affection et de vénération dont nous sommes l'objet de la part de cette bonne et généreuse population.

4. —— *Mayence, — Munster, — Bonn, — Cologne, — Aix-la-Chapelle.* —— Les Pères étaient occupés au confessionnal à Mayence, la veille de l'Assomption, lorsque l'envoyé de la police vint leur faire part de l'Ukase qui mettait un terme à leur activité. Ici du moins les religieux n'avaient pas à remplir des fonctions de leur Ordre proprement dites, puisque Mgr l'Évêque de Mayence leur avait confié simplement les travaux du ministère ecclésiastique à l'église paroissiale de St Christophe qu'ils desservaient. Le R.P. de Doss a protesté; sa protestation lui a été simplement renvoyée. Mais on ne pourra user du même procédé envers Mgr de Ketteler lui-même qui a adressé au gouvernement grand-ducal de Hesse Darmstadt une pétition motivée et des plus énergiques que nous donnerons plus loin.

A Munster on notifiait la loi contre les Jésuites au Chapitre de la Cathédrale pour qu'il ne permit plus à aucun Jésuite de monter en chaire dans l'Église épiscopale.

A Bonn, dit un témoin oculaire, j'ai vu couler les larmes des braves bourgeois de la ville, le lendemain du jour où l'interdiction avait frappé les religieux. Ils venaient prier dans le magnifique sanctuaire du Sacré-Coeur de Jésus, devenu désert. Que vont devenir nos Congrégations? disaient-ils. Il a été insinué aux Pères que pas un seul membre de la Compagnie ne pourra, passé le terme de 3 semaines, habiter la maison que ces religieux ont construite au prix de tant de peines et de fatigues.

A Cologne le R.P. Rive, supérieur, reçut le 17 août l'ordre de dissoudre sa communauté dans le délai de quatre semaines. ——

A Aix-la-Chapelle, où les jésuites ont été traités, dans cette triste affaire, avec tous les égards qui étaient au pouvoir d'un fonctionnaire catholique, c'étaient les mêmes plaintes, les mêmes larmes, la même triste résignation. Nulle part des menaces, nulle part le moindre désordre: car tout le monde connait son devoir de chrétien, et sait, en outre, que ce serait rendre un grand service aux adversaires que de regimber révolutionnairement contre l'injustice légale. Nos catholiques n'ont rien entendu de semblable de la part de ces jésuites "ennemis de la patrie". Grâce à l'honorable magistrat dont la ville se glorifie, les Pères peuvent encore célébrer le Saint Sacrifice. —— Les maisons des jésuites sont vendues.

5. —— *Essen*. —— Le 22 août les jésuites d'Essen reçurent l'ordre de quitter leur couvent dans le courant de 3 semaines. La population en eut vent, et malheureusement elle ajouta foi aux nouvelles que certains meneurs faisaient courir pour amener des désordres. On fit courir le bruit, parmi la foule, que dans la maison N... certain nombre d'hommes attendaient pour faire sortir les jésuites de leur maison. La demeure signalée fut attaquée à coups de pierres. Le bruit mis en cours par la malveillance n'était pas fondé: le Landrath avait seulement notifié aux R.R. Pères que les 2 jésuites suisses qui se trouvaient dans leur communauté devaient quitter la ville dans 3 jours et les indigènes dans 3 semaines. —— Les excès se sont renouvelés le 23, vers 11 h. du soir. La gendarmerie a fait usage de ses armes à feu; le peuple, de pierres, et il y a eu malheureusement des blessés des deux côtés. Deux bataillons d'infanterie ont fait leur entrée à Essen pour maintenir l'ordre dans cette ville industrielle qui renferme plus de 40,000 âmes. Les immenses usines du fameux industriel Krupp y ont attiré des milliers d'habitants dans le courant des dernières années, et comme le clergé de l'unique paroisse ne pouvait suffire pour les besoins religieux de 24,000 catholiques, on y a appelé les religieux. On peut se figurer quelle lacune leur départ laissera à combler dans ce centre industriel. Nous regrettons ces désordres provoqués par les ennemis des jésuites qui, abusant de la douleur des pauvres, ont réussi à se procurer de nouvelles armes pour attaquer la célèbre Compagnie, si ignominieusement proscrite, et accumuler sur la tête des catholiques de nouvelles persécutions.

6. —— *Bavière*. —— On avait droit à s'attendre à ce que la Bavière s'abstînt pour la raison que les jésuites n'y ont pas de communauté. Quelques-uns de ces religieux, il est vrai se trouvaient à Ratisbonne, mais ils y vivaient chacun dans une maison séparée. Malgré tout, et quoiqu'il eut suffi de renvoyer les jésuites étrangers et d'interdire les missions, on a copié les Prussiens sans penser que l'on avait une législation spéciale qui existe encore de droit. Bref, on a usé d'une rigueur qui ne s'est même pas vue en Prusse. Les religieux ont dû quitter en 3 jours, non seulement la ville de Ratisbonne, mais encore le cercle de l'Oberpfalz. Seul, le R.P. Ehrensberger, natif de la ville de Ratisbonne a pu rester à condition de ne pas dire la Messe et de ne pas exercer les fonctions d'ordre et sacerdotales.

7. —— *Strasbourg*. —— Monseigneur l'Évêque s'était rendu le 3 Septembre, après plusieurs démarches inutiles, chez le comte de Moeller, président supérieur d'Alsace-Lorraine, pour lui demander, sur la question des jésuites, une réponse catégorique. Jusque là, M. le gouverneur, fidèle aux traditions de ses maîtres, n'avait tenu que des propos évasifs, et il avait été impossible de sonder ses secrètes intentions. —— Cependant, il voulut bien avouer que l'exécution à Strasbourg de la loi du 8 Juillet était prochaine, et que les Pères devaient d'un moment à l'autre, s'attendre aux mesures de rigueur. — En même temps, le directeur de la police, M. Hasse, annonçait pour le 4 sa visite aux R.R. Pères. —— A 2 h. précises, le policier faisait son entrée triomphale; il était seul, la force armée ne l'accompagnait pas comme son collègue de Guebwiller; mais, par contre, des sergents de ville en uniforme et en bourgeois stationnaient aux deux bouts de la rue, examinant avec soin tout ce qui s'y passait. —— Cependant le magistrat prussien avait pénétré dans l'intérieur de la maison. La première personne dont la présence attire ses regards, c'est Monseigneur lui-même, accouru en toute hâte pour donner aux courageux auxiliaires de son zèle apostolique un gage suprême de sa haute bienveillance. Aussi ne fut-ce pas sans quelque émotion que l'homme de M. de Bismarck annonça au R.

Père Supérieur qu'il avait, en ce qui concernait la maison de Strasbourg, reçu les instructions les plus rigoureuses ; qu'il fallait que, dans un délai dont il laissait aux Pères de fixer le terme, le convent fut évacué ; que, dès à présent, offices et cérémonies publiques étaient strictement interdits aux membres de l'ordre, tant dans les églises de la ville que dans leur chapelle particulière. Pour donner plus de poids à sa parole, le visiteur écrivit de sa main l'affiche suivante, placardée à l'instant même : « L'entrée de cette chapelle est, par ordre supérieur, défendue au public. » —— Le peuple catholique s'attendait depuis plusieurs jours à l'exécution d'une mesure qui blesse profondément ses plus intimes et plus chères convictions. Plus de 300 personnes se pressaient dans l'étroite chapelle. Des familles entières, père, mère, enfants, précepteurs adressaient au Ciel une dernière prière jusqu'à ce que la main de la police les arrachât à leur sanctuaire de prédilection. —— Quand le vénérable Père Supérieur apparut pour faire évacuer la chapelle, condamnée désormais à n'être plus qu'un désert, ce fut une explosion générale de larmes et de sanglots. Une pauvre femme, affolée de douleur, s'écriait en franchissant pour la dernière fois le seuil du pieux édifice : « Ah ! ce n'est pas St-Thomas qu'ils ferment ! » faisant par là une poignante allusion à la rapide défection du clergé protestant de cette église. —— Pendant plus de 2 h., une foule sympathique stationna aux abords de la maison. Pas un cri cependant, pas de tumulte ; on se souvenait d'Essey. Il y avait d'ailleurs dans la ville deux régiments de cavalerie, arrivés de Haguenau pour les manœuvres de Frédéric-Charles : le général Hartmann n'eût pas été homme à laisser inactive pareille force armée. — Le Directeur de la police, en intimant aux Pères l'ordre dont il était porteur, en avait brièvement relevé les motifs : « Vous avez fait le *Syllabus*... et le *Syllabus* est l'ennemi de l'État moderne... » —— « Votre esprit anime les feuilles catholiques d'Allemagne, nous tenons pour nécessaire de nous débarrasser de vous. »

A Issenheim ce fut un ancien missionnaire du Maduré qui reçut le coup. Le R. Père Supérieur de Strasbourg, lui, est enfant de la ville ; certes, il pouvait s'y croire assuré du droit de cité ! Le R. P. Modeste devait même s'attendre à des égards particuliers, car c'est lui, jésuite français, qui a évangélisé, 18 années durant, les pauvres Allemands de Paris, de Reims et de Nancy. —— Les Prussiens ont pu le voir, pendant la guerre, se prodiguer auprès de leurs malades, dans les lazarets de Reims. —— Les habitants sont profondément peinés de cette atteinte à leurs sentiments intimes ; on éclatait en sanglots à la chapelle au moment de l'exécution ; et sans l'intervention du P. Modeste, non seulement on n'eût pu faire évacuer la foule, mais la vie du commissaire de police eut été en danger. Mais, dans la rue, ce fut autre chose ; l'émotion s'empara de ce public, aigri, froissé, et, en dépit des agents de police, on criait : *Vivent les jésuites !* en très-bon français, dès qu'une soutane sortait de la maison. —— Aussi, les plus anciens des Strasbourgeois ne se rappellent point d'avoir entendu dans les rues de la ville le cri de : Vivent les jésuites ! qui a été proféré à plusieurs reprises par des voix nombreuses, cri que j'ai entendu moi-même. Jusque vers 9 h. du soir, la foule remplissait la rue des Juifs, et dès le matin, les attroupements sympathiques continuent devant la résidence. —— Un placard des plus élogieux à l'adresse des Pères a été collé la nuit à leur porte, devant laquelle aussi dès le matin s'accumulèrent les bouquets. Une partie des dissidents eux-mêmes sont indignés et demandent des juges pour ceux d'entre les jésuites dont la conduite serait passible des tribunaux. —— Voici le texte du placard affiché la nuit à la porte des R.ds Pères ; la police ne l'a enlevé qu'à 11 h. ½ du matin : « La population catholique de Strasbourg exprime aux Révérends Pères jésuites combien elle a été péniblement affectée par la mesure inique qui a été prise à leur égard hier, et ne peut se consoler de leur départ que par l'espoir de leur prochain retour. Vivent les jésuites ! —— Au revoir, dignes grenadiers du St-Père, au revoir ! —— Le lendemain toutes les fenêtres de la maison étaient non pas couvertes, mais encombrées de bouquets, de pots de fleurs, etc. Des guirlandes, des couronnes étaient suspendues aux volets. Je ne crois pas exagérer en disant qu'à chaque croisée il y avait au moins une dizaine de bouquets. Le vendredi il y en avait davantage, et le samedi plus encore. Ce qui m'a le plus touché a été la foule qui tous ces jours-là stationnait devant la résidence. Il y avait là des hommes de toute condition, des femmes, des enfants : tout ce monde était triste et manifestait hautement ses sympathies quand on entrait ou sortait. Le clergé de la ville est venu tout entier nous manifester

ses regrets. Chose curieuse, pas une personne de Strasbourg n'a manifesté la moindre joie. Protestants et Juifs se sont unis aux catholiques pour exprimer leur indignation. Au moment où je sortais samedi à midi de la maison, un Monsieur fort bien mis apportait un bouquet avec une inscription. Cette inscription portait sur une banderolle : « Au revoir — Aux fonctionnaires les plus utiles et les plus chers à l'humanité — A bientôt. » Et pour signature : « De la part d'une famille protestante ». —— *Les Petites affiches*, journal protestant (nous n'en avons du reste plus d'autres) ont eu un article court mais convenable sur ce sujet. *Le Courrier du Bas-Rhin*, journal prussien a parlé de cela sur un ton à faire envie au *Siècle* ou à *l'Opinion nationale*. La police prussienne laisse faire toutes ces manifestations. Les agents de police, il y en a toujours 4 ou 6, se bornent à faire en sorte que les voitures puissent passer devant la maison. Les Pères resteront jusqu'à la fin du mois ; le R. P. Modeste en sa qualité de Strasbourgeois reste dans la ville ; mais la prédication et la confession lui sont interdites. Le commissaire de police croyant faire merveille lui a dit : « Nous ne prétendons pas vous défendre de vous confesser les uns aux autres pendant que vous resterez encore.

III. —— *Manœuvres de la police prussienne contre les soi-disant affiliés aux Jésuites.* —— La police prussienne fait le tour des maisons religieuses et va aux informations pour cataloguer les Ordres et les Congrégations apparentés aux Jésuites. On arrive souvent, le soir, dans les couvents de religieuses, comme cela s'est vu à Cologne et à Bonn, pour faire passer aux supérieures un interrogatoire et noter leurs réponses. On s'informe du nombre des religieuses, des étrangères et des indigènes, de l'organisation et de la direction. On demande si les supérieures ont un pouvoir illimité et si on leur doit obéissance absolue (*perinde ac cadaver !*), s'ils dépendent de l'Evêque ; on s'informe des œuvres dont s'occupe la congrégation, si elle a son affiliation avec tel ou tel Ordre, si les Jésuites s'occupent de la direction. Si on peut trouver les moindres rapports avec la Compagnie de Jésus, la Supérieure est obligée de remettre à la police le livre des Constitutions. Tel est le résumé des instructions données au bourgmestre de par les autorités supérieures.

IV. — *Protestations contre la loi d'expulsion.* —— 1. — *Angleterre.* (*) — Les annales religieuses de l'Angleterre viennent de s'enrichir d'une nouvelle et glorieuse page. Les catholiques de Londres se sont réunis, le mardi 16 juillet, en assemblée extraordinaire. Ils étaient nombreux et appartenaient à toutes les classes de la société. Depuis le Duc de Norfolk jusqu'au plus humble prolétaire des quartiers pauvres de Westminster, tous les éléments laïques y étaient représentés. Une inspiration généreuse animait cette foule compacte qui se pressait dans *Willis's Rooms St James's*. C'est qu'en effet un intérêt solennel était en jeu. —

L'Union catholique de la Grande Bretagne, car tel est le nom de cette société composée de vrais enfants de l'Eglise, venait protester, à la face du soleil, contre des faits de la plus révoltante injustice : les projets attentoires et menaçants contre les ordres religieux à Rome, et l'expulsion des Jésuites décrétée par le pouvoir exécutif de l'empire allemand. —— Cette protestation publique et solennelle a produit en Angleterre une sensation profonde sur l'opinion publique. Aussi le *Times* s'en est ému. Il n'a pu s'empêcher de rendre compte de ce meeting à ses innombrables lecteurs. Quel signe du temps ! Et comme la conduite du célèbre journal nous montre combien la bigoterie et l'intolérance des protestants est à son déclin ! Sous l'influence du souffle catholique bien compris et généreusement propagé, l'église anglicane se trouve, de jour en jour, plus à l'étroit dans le cercle restreint où elle s'agite, en proie aux convulsions de l'agonie. Mais revenons au *Times*. Dans son numéro du 17 juillet, il consacre

(*) Extrait des *Precis Historiques* sous la direction du R. P. J. Broeckaert S. J. —— Voici les titres de quelques articles qui ont paru dans cette Revue depuis le 1er juillet 1872 : —— Fête de la Visitation de la Ste Vierge par le P. Vanderspeeten S. J. — L'Empire protestant (1er Art.) (I. Prépondérance politique de l'Allemagne II. Esprit de l'Empire protestant. III. Prétextes de persécution. IV. Mesures oppressives contre la Chaire, contre la religion catholique. V. Conclusion) par le R. P. Broeckaert S. J. — L'Empire protestant (2e Art.) par le même. — Etat actuel des jansénistes en Hollande, par le P. Vanderspeeten S. J. — Les Jésuites allemands aux ambulances (1er Art.

plus d'une colonne, imprimée en caractères *petit-texte*, au meeting des catholiques. Il cite le nom de la plupart des personnes, Messieurs et Dames de distinction, qui en font partie. L'article a pour titre: *Sympathy with the jesuits* » (Sympathie pour les jésuites). C'est vraiment à ne pas en croire ses yeux! Le lendemain néanmoins, dans son numéro du 18, il revient sur son insertion de la veille, comme s'il avait été pris à un piège. Le remords s'est emparé de lui; on dirait qu'il se reproche d'avoir trop dit. Que fait-il! Il lance dans l'arène un de ses champions les plus fougueux et fait une charge à fond contre la réunion des catholiques. Il dénature le caractère de leur assemblée et cherche à lui ôter par là toute son importance. Nous allons voir que mal lui en a pris. Le fond de son attaque échevelée peut se traduire ainsi: J'avoue que votre démonstration était nombreuse et imposante; mais après tout cette réunion ne représentait pas l'élément laïque. Il n'y avait là que des cléricaux, des gens de votre église, des sacristains. Le pauvre Times avait compté sans son hôte. Quand on s'appelle Norfolk, on a le droit d'être écouté et obéi, même dans les colonnes du journal de la Cité: or, le noble duc qui avait présidé le meeting a fait parvenir immédiatement à l'éditeur du Times la lettre suivante: « Monsieur l'éditeur du Times,

Un article qui a paru dans votre journal de ce jour, 18 juillet, traite du meeting tenu par les catholiques dans *Willis's Rooms*. L'objet du meeting était de protester contre les indignes traitements auxquels sont soumis les ordres religieux à Rome et en Allemagne. —— Vous dites que la démonstration avait un caractère purement clérical, et qu'elle n'était rien de plus: « *This was substantially a clerical demonstration, and nothing more.* »

Ayant présidé cette assemblée, je me dois à moi-même de vous demander qu'il me soit permis de rectifier ce que votre assertion a d'erroné. Ce meeting a été entièrement et en réalité provoqué et organisé par des laïques; toutes les résolutions qui y ont été adoptées sont dues à leur initiative. Sur 10 orateurs qui s'y sont fait entendre, 8 étaient des laïques et 2 seulement membres du clergé: Mgr Manning et Mgr Capel. Quant à ces derniers, ils y ont été spécialement invités par les promoteurs de la démonstration signalée. —— Le nombre des ecclésiastiques présents à l'assemblée ne dépassait certainement pas vingt; tandis que les laïques s'y trouvaient en si grand nombre qu'il nous a fallu chercher, au dernier moment, un local assez vaste pour les recevoir.

Comme l'auteur de votre article fait allusion au discours prononcé par Mgr Manning et se permet de le contredire en ce point essentiel, que le caractère de la réunion était simplement laïque, je me vois obligé de vous prier d'avoir la bonté d'insérer la présente lettre dans votre journal et de lui réserver une place distinguée. — Je suis, etc. —— Norfolk. —— Norfolk-House, St James's-square, S.W., 18 juillet 1872.

Le Times ne s'est pas fait prier deux fois. Dès le lendemain, dans son No du 19 juillet, on a vu paraître la lettre du noble duc, imprimée en caractères saillants dans une des principales colonnes du journal cosmopolite.

Le 31 juillet dernier, le chapitre de Westminster a fait remettre l'adresse suivante au R. P. Provincial des jésuites de la province d'Angleterre:

Cher Révérend Père en Jésus-Christ, —— Le chapitre de Westminster voit dans la coïncidence du jour de sa réunion mensuelle avec la fête du glorieux fondateur de la Compagnie de Jésus l'occasion de vous faire part de la peine profonde qu'il a ressentie en apprenant la persécution dont vos Pères sont l'objet en Allemagne. Nous savons trop bien que les attaques dont votre illustre Compagnie a de temps en temps à souffrir de la part du monde ne sont que l'accomplissement de la prière de son fondateur, pour éprouver quelque étonnement à de semblables nouvelles. La commisération qu'elles font naître se porte bien plus sur ceux qui épuisent en vain leur force contre un rempart aussi solide que sur les fils d'un Père qui pria Dieu de léguer la croix de Jésus-Christ comme apanage à ses enfants. Parmi les nombreux privilèges et prérogatives d'honneur que votre Compagnie partage avec l'Eglise, il n'en est point de plus frappant que cette vitalité qu'elle possède en propre et qui survit à toute persécution, cette indomptable élasticité qui la rend capable de se redresser après tout revers. Les personnes qui sont familiarisées avec votre histoire peuvent prévoir sans peine que les événements des temps passés se reproduiront une fois de plus dans les circonstances actuelles et que votre oppression momentanée ne servira

qu'à frayer le chemin à un triomphe prochain et plus éclatant de la grâce divine. ____ Le chapitre est convaincu que dans votre Compagnie vous trouverez des motifs de consolation de beaucoup supérieurs à ceux que nous pourrions vous suggérer. Toutefois nous croyons que ce sera pour vous une satisfaction de recevoir l'assurance de notre inaltérable vénération et de notre estime, comme aussi de la profonde reconnaissance que nous gardons au Dieu tout-puissant pour l'inaltérable constance avec laquelle les fils de St Ignace ont rendu témoignage à la foi catholique, et pour le noble exemple de zèle héroïque et d'héroïque patience qu'ils n'ont jamais cessé de donner dans tous les pays du monde chrétien. ____ Signé, au nom du chapitre, par le prévôt et le secrétaire.

2. ____ Allemagne. __ Mgr de Ketteler ne s'est pas contenté de publier un travail admirable intitulé: La loi de l'empire du 4 juillet relative à la Compagnie de Jésus et aux mesures employées pour leur exécution, mais il a soulagé son âme en adressant au gouvernement grand-ducal de Hesse-Darmstadt une protestation motivée et des plus énergiques contre la manière dont l'Etat interprète par ses mesures arbitraires la loi du 4 juillet et les instructions ad hoc du conseil fédéral: Voici cette protestation in extenso. ____ L'Evêque de Mayence au ministère de l'intérieur du grand-duché. ___ Par l'arrêté du 7 courant, adressé à mon ordinariat sur l'affaire des jésuites, le ministère du Grand-Duché a déclaré qu'il ne peut pas approuver les explications du décret du 5 courant, principalement en ce qui regarde la signification du mot « fonctions de l'Ordre, » — Ordensthätigkeit, — mot qu'emploie la circulaire, en date du 5 juillet, du chancelier de l'Empire concernant l'exécution de la loi sur la Compagnie de Jésus. ___ On ne trouve dans cet arrêté ni les motifs de cette fin de non-recevoir, ni l'explication de la notion « fonctions de l'Ordre. » Par contre, il résulte assez clairement de ce document du grand-chancelier communiqué par écrit à la Cour suprême de Mayence, que le ministère du Grand-Duché entend par ce mot « fonctions de l'Ordre » purement et simplement tout ministère des âmes. Cette manière de concevoir la portée de la loi du 4 juillet et le décret exécutoire du 5 du même mois, me semble tellement en contradiction avec la lettre même de ces décrets de l'Empire, et tellement attentoire aux droits de l'Eglise non moins qu'à ceux des membres de la Compagnie de Jésus, que je me vois obligé d'exposer simplement mes objections au ministère du Grand-Duché. ____ Avant tout, je me sens pressé par ma conscience autant que par mes devoirs d'Evêque de protester avec respect, mais aussi en toute franchise, contre la loi elle-même et contre la violation grave de la légitime autonomie, de la liberté de l'Eglise catholique et de sa vie religieuse intérieure. Je dois protester plus encore contre le motif sur lequel on a basé ce décret, savoir: le danger qu'offre à l'Etat, à cause de sa prétendue opposition à l'Empire, un Ordre confirmé et approuvé par l'Eglise catholique, un Ordre dont les règles sont en tout conformes à la doctrine catholique sur la foi et sur les mœurs, un Ordre dont les membres sont soumis absolument et en toutes choses à cette belle morale chrétienne qui défend toute révolte, toute hostilité contre l'autorité établie, et prescrit, au contraire, l'amour de la patrie, le respect du pouvoir et l'obéissance à l'autorité. ____ Cela dit, je passe à l'exposé des motifs et je démontre que l'expression « fonctions de l'Ordre » ne peut en aucune manière être acceptée comme synonyme de fonctions sacerdotales et de ministère des âmes. ____ Une telle acception du mot « fonctions de l'Ordre » est d'abord en contradiction avec le décret même qui concerne la Société de Jésus. ____ Il va sans dire que le décret exécutoire du chancelier de l'Empire en date du 5 juillet, ne peut dépasser la portée de la loi de l'Empire du 4 juillet. Cela résulte de la nature même des choses et du rapport qui doit exister nécessairement entre une loi et son exécution par décret ministériel. Le troisième paragraphe définit ainsi le pouvoir du Conseil fédéral : « Les ordres nécessaires pour assurer l'exécution de la présente loi sont donnés par le Conseil fédéral. » L'arrêté du 5 juillet doit être interprété dans chacune de ses parties

uniquement d'après la loi de l'Empire, et si un mot dans cet arrêté a un sens qui dépasse les dispositions de la loi de l'Empire, on ne peut pas l'interpréter dans ce sens. Or, il est de toute évidence que les articles des paragraphes I. et II. n'autorisent ni le Conseil fédéral, ni le chancelier de l'Empire à interdire aux membres de la Compagnie de Jésus le ministère des âmes. — Le paragraphe 1er décrète que l'Ordre de la Compagnie de Jésus est exclu du territoire de l'empire allemand; le paragraphe II. décrète que les membres de cet Ordre, s'ils sont étrangers, peuvent être expulsés du territoire fédéral; s'ils sont indigènes, on peut leur interdire ou assigner un domicile dans des provinces ou dans des localités déterminées. Ces mots, qui se rapportent exclusivement à l'établissement de la Compagnie de Jésus en Allemagne, il est impossible de les comprendre dans un sens tel qu'ils défendent, par leur teneur, toute action du ministère des âmes à chacun des membres de l'Ordre. Par conséquent le décret du chancelier ou du Conseil fédéral ne peut pas être compris dans ce sens. — Cette acception contredit aussi la circulaire du chancelier de l'Empire du 5 juillet. — Le décret défend aux membres de la Compagnie de Jésus d'exercer *toutes fonctions de l'Ordre*, spécialement à l'église et à l'école, et de donner des missions. — Dans l'interprétation vraie d'une loi ou d'un décret, on doit admettre que le législateur a bien choisi les mots, et qu'il n'a fait aucune clause additionnelle qui soit complètement inutile. Tel serait le mot « fonctions de l'Ordre », s'il était dans l'intention du décret de défendre aux jésuites en général toute fonction quelconque dans l'église et dans l'école. Or, le décret ne dit pas que toute action dans l'église et dans l'école leur soit défendue; mais il parle seulement de l'exercice d'une fonction de l'Ordre dans l'église et dans l'école. Il suit de là sans aucun doute, qu'on doit distinguer des fonctions de l'Ordre dans l'église et dans l'école, d'autres fonctions dans l'église et dans l'école, qui ne sont pas des fonctions de l'Ordre proprement dites. — Cette distinction est fondée sur la nature même des choses. Les œuvres qui regardent le soin des âmes ne sont pas des attributions de l'état religieux, mais de l'état sacerdotal; elles ne perdent pas ce caractère par cela qu'un prêtre est en même temps membre d'un Ordre religieux, mais de son caractère de prêtre. On ne peut donc regarder ces œuvres comme fonctions de l'Ordre que quand elles sont accomplies par les membres de l'Ordre en vertu d'un commandement de leur supérieur. Quand, par contre, un religieux, qui est en même temps prêtre, exerce, sur l'ordre de l'Évêque diocésain, des actes concernant le soin des âmes, il est impossible, sans renverser la signification des mots, de les regarder comme « fonctions de l'Ordre » Ordensthätigkeit. — Cette distinction est, de plus, entièrement conforme à la loi de l'Empire. La loi de l'Empire prohibe les établissements de l'Ordre. Elle ne porte pas plus loin. La circulaire du Conseil fédéral y ajoute la défense d'exercer « des fonctions de l'Ordre » et de « donner des missions. » Il est évident que la circulaire du Conseil fédéral, par cette dernière partie, dépasse la portée de la loi de l'Empire, puisque les établissements de l'Ordre, en eux-mêmes, n'ont rien de commun avec les missions qui sont données sur l'ordre de l'Évêque. Il en est de même de l'autre clause de la circulaire, qui défend aux membres de la Compagnie de Jésus d'exercer toute fonction de l'Ordre. Elle n'exprime pas purement et simplement l'exécution de la loi de l'Empire, qui ne défend que les établissements de l'Ordre; par conséquent aussi cette partie de la circulaire porte plus loin que le troisième paragraphe de la loi elle-même. Elle est encore conforme à la loi, dans ce sens que la prohibition des établissements de l'Ordre renferme aussi la défense de toute fonction de l'Ordre proprement dite. Mais la *lettre* de la loi de l'Empire ne permet pas de prendre toutes les actions du prêtre pour des fonctions de l'Ordre, et on étend la loi de l'Empire à des choses que cette loi ne renferme ni implicitement ni explicitement. — Mon interprétation est encore appuyée par les considérations suivantes: — La loi contre les jésuites permet à ceux d'entre eux qui sont indigènes de demeurer en Allemagne, à cette dure condition, il est vrai, qu'on puisse leur assigner ou interdire un domicile dans certaines provinces ou dans des localités déterminées. Mesure odieuse, qu'on prend seulement à l'égard des criminels qui, sortis de prison, restent soumis à la surveillance de la police. Mais cette permission, que la loi accorde aux jésuites allemands de

rester en Allemagne, ne peut pas être interprétée de manière à ce qu'elle devienne illusoire, et c'est ce qui arriverait si, en leur permettant de rester en Allemagne, on leur interdisait toute fonction du sacerdoce. — Le caractère de prêtre est ineffaçable, et l'état de prêtre est immuable; on ne peut pas le quitter pour embrasser un autre genre de vie. Celui qui défend à un prêtre catholique les fonctions sacerdotales dans un pays, l'expulse en réalité de ce pays et le prive de fait de son indigénat. Mais cette mesure barbare n'est point dans l'intention de la loi, qui est certainement assez dure sans cela, et le Conseil fédéral n'a pas le droit d'être plus cruel que la loi même de l'Empire. — En outre, il y a parmi les jésuites plusieurs prêtres de mon diocèse, et un grand nombre de prêtres d'autres diocèses allemands, qui ont été ordonnés longtemps avant d'entrer dans la Compagnie de Jésus. Ils avaient alors le droit incontestable d'exercer toutes les fonctions du prêtre et le ministère des âmes dans toute son étendue; s'ils sont entrés depuis dans la Compagnie de Jésus, ils l'ont fait de même parce qu'ils en avaient le droit, droit que personne alors ne pouvait leur contester. Comment peut-on maintenant, sans commettre une injustice flagrante, détruire toute l'existence sacerdotale, morale et même matérielle de ces prêtres, qui n'ont fait autrefois que ce que le droit leur permettait? Comment peut-on leur rendre impossible l'exercice de leurs fonctions sacerdotales, et leur enlever ainsi le droit rigoureux, acquis par leur initiation au sacerdoce, d'exercer le ministère des âmes dans leur pays? Comment, dis-je, peut-on leur enlever ce droit, à cause de l'acte qu'ils ont posé, acte parfaitement légitime au temps où ils l'ont posé? — Il me semble donc démontré que ni la loi de l'Empire du 4 juillet, ni la circulaire du 5 juillet ne concernent les fonctions sacerdotales des jésuites allemands dans mon diocèse. La lettre de mon ordinariat, datée du 17 juillet 1862, et ma lettre du 5 mars 1867, ont informé exactement le ministère du Grand-Duché de la conduite et du caractère des jésuites.

Nous avons alors exposé que les travaux du St ministère dans la ville de Mayence étaient, par suite de l'accroissement de la population, doublés depuis 50 ans; que les 17 prêtres séculiers établis dans les paroisses ne peuvent pas suffire aux besoins spirituels de 30,000 âmes; que tous les autres moyens de venir au secours de mes ouailles me manquent également par défaut de personnes et de ressources pécuniaires; que la ville de Mayence ne paraît pas disposée à fonder plusieurs nouvelles places de desservant, et qu'enfin je n'ai eu d'autre moyen de remédier à cette triste situation que d'appeler à mon aide quelques Pères jésuites. Nous nous sommes permis d'exposer ensuite que nous avions chargé de toute l'administration de la paroisse et du soin des écoles paroissiales, M. Schneider, Curé doyen de St Quentin, auquel nous avions joint, en qualité de ses vicaires, cinq Pères jésuites pour exercer, dans la chapelle de St Christophe, le ministère des âmes. Jusqu'ici, les jésuites ont parfaitement rempli ces fonctions, et leur nombre n'a pas changé. Tout ce qu'ils sont et font à Mayence est loin de constituer un établissement ou des fonctions de leur Ordre. Ils sont, comme tout prêtre de mon diocèse, soumis à ma juridiction; leur sphère d'action ne dépasse pas les limites posées aux prêtres du diocèse, et moi même je garantis qu'ils ne dépasseront pas ces limites. — C'est pourquoi, malgré la loi de l'Empire et la circulaire du Chancelier, je ne puis pas, sans exposer les intérêts religieux de cette ville, renoncer aux fonctions sacerdotales remplies par les jésuites à Mayence. Il ne m'est pas possible de les remplacer par d'autres prêtres; les catholiques de Mayence ont, dans toute son extension, et tel que l'église catholique le donne, un droit absolu aux bénéfices du ministère des âmes, et ce droit ne peut être ni diminué ni lésé en aucune manière. — La cour suprême de Mayence m'a, de plus, communiqué l'arrêté du ministère du Grand-Duché qui défend aux jésuites de donner les exercices spirituels aux prêtres de mon diocèse. — Ce que j'ai dit ci-dessus se rapporte également, et à plus forte raison, à cette dernière défense. — Voici en quoi consistent ces exercices spirituels. Chaque année, moi et les prêtres de mon diocèse, nous passons quelques jours ensemble dans la prière et la méditation des grandes obligations de notre état; un prêtre, désigné par moi, nous propose des considérations sur les différents devoirs de notre vie sacerdotale. Si l'on entend par là remplir une "fonction de l'Ordre," aucun jésuite ne pourra plus donner en Allemagne une instruction particulière quelconque de la doctrine chrétienne. — Au nom de la justice, dont les catholiques du Grand-Duché, grâce à l'esprit d'équité qui distingue son Altesse Royale notre Grand-Duc, ont joui jusqu'ici,

je prie le Ministère d'examiner, d'après les considérations que je viens de lui proposer, d'examiner encore une fois cette importante question, et si l'on voulait persévérer dans la voie ouverte, je serais obligé de déclarer qu'elle est incompatible avec tous les principes du droit, et qu'il me serait impossible de consentir ou de coopérer d'une façon quelconque à son exécution ; je serais au contraire obligé en conscience de protester par tous les moyens possibles que le droit me permet. — Il serait cependant bien regrettable pour moi de me voir, après une si longue administration épiscopale, placé dans cette pénible position. ✝ (Signé) Guillaume Emmanuel.

Les *meetings* de protestation vont faire le tour de l'Allemagne. A Ratisbonne, siège de l'unique maison que possède la Compagnie de Jésus en Bavière, le comte de Walderdorff a présidé une assemblée qui s'élève énergiquement contre la manière dont on met la loi à exécution en défendant aux jésuites de célébrer le Saint Sacrifice, de prêcher, d'entendre les confessions, voire même de visiter les malades. Ces occupations sont des *fonctions sacerdotales* et même des *devoirs de religion* et non des fonctions inhérentes à leur Ordre. Autant vaudrait, disent ces opposants, enjoindre à un catholique à qui il doit se confesser, à quel sermon il doit assister. L'Etat, dans cette triste affaire, enfreint la liberté de conscience et personnelle, empiète sur la juridiction des Evêques et se rend coupable d'une lésion de la constitution de l'Eglise reconnue par le code fondamental de l'Etat. La police à son tour, a péché contre la loi du 4 juillet elle même. (Que diraient les libéraux s'il prenait fantaisie à une majorité catholique de faire une loi exceptionnelle à leur adresse qui défendrait les associations libérales et leur activité. Et en mettant cette loi à exécution, la police viendrait restreindre l'activité personnelle de ses membres, interdire aux avocats libéraux de plaider, aux marchands de négocier, aux ouvriers de travailler. Les braves habitants de Ratisbonne demandent que pareille acte de tyrannie ne soit pas toléré en Bavière, même alors qu'il s'agit des jésuites. — Une centaine de notables de Mayence se sont rendus en corps auprès de Mgr de Ketteler, puis au couvent des jésuites, attachés à l'église de St Christophe, en qualité de vicaires de cette paroisse. Ils ont exprimé au pasteur du diocèse et aux nobles victimes, leur indignation envers des mesures sans nom, et témoigné de leur admiration sympathique en faveur des religieux qui ont passé en faisant le bien, pendant 13 années révolues, à Mayence. Le R. P. de Doss a répondu à la députation par les paroles du psaume 45: *In umbra alarum tuarum sperabo, donec transeat iniquitas.*

Noblesse oblige! Les membres de la noblesse allemande, 74 seigneurs, ont compris qu'il y avait trop de glorieuses ignominies à moissonner en donnant signe de vie catholique dans les douloureuses circonstances du moment, pour ne pas en réclamer leur part. Eux aussi témoignent de leurs vives sympathies envers l'Ordre de Jésus, et ils s'empressent de protester contre l'iniquité en prenant parti pour l'Église qu'on veut atteindre à travers la poitrine de ses plus valeureux champions. « Nous ne craignons pas pour l'Eglise, disent-ils ; nous déplorons seulement la paix troublée et la persécution qui atteint les religieux en menaçant tous les fidèles catholiques. Nous espérons que Dieu fera arriver à bon terme la cause de la justice, et que les religieux dont nous allons être privés d'une manière si douloureuse, nous reviendront. De notre côté, nous ferons en sorte de faire fructifier, dans les souffrances, les germes qu'ils ont jusqu'ici déposés dans nos cœurs. » — Mgr l'archevêque de Cologne s'est adressé à l'empereur, réclamant contre la loi et sa mise en exécution ; dans quelques jours les évêques de l'Allemagne impériale se réuniront à Fulda, où la cause des jésuites ne manquera pas non plus d'être mise sur le tapis. — En attendant, l'établissement des jésuites de *Maria Laach* est l'objet de la concupiscence des Prussiens, qui voudraient y établir une école militaire. A moins qu'ils ne veuillent commencer le métier de voleurs de grands chemins, ce qui est douteux, ils n'y parviendront pas. L'établissement, devenu en quelques années si célèbre, est maintenant la propriété d'un gentilhomme qui saura défendre ses droits. Ces droits sur cet établissement *dangereux à l'Etat* sont si certains que les *amis de l'Etat* conservent peu d'espoir de pouvoir s'y introduire. — N'oublions pas de faire remarquer que les jésuites de Coblentz peuvent y rester jusqu'au 1er Janvier, époque avant laquelle les religieux de cette communauté devront faire connaître à la police dans quel endroit ils voudront se rendre.

En présence des attentats que le gouvernement impérial d'Allemagne réalise ou prépare contre la liberté de l'Église catholique, il s'est constitué à Mayence une association des catholiques allemands dont le premier acte a été de protester, par l'organe de son conseil, contre l'inique proscription dont la Compagnie de Jésus vient d'être l'objet. Voici cette protestation telle qu'on la lit dans la *Correspondance de Genève*. ——— « A l'ouverture du premier Parlement allemand, S. M. l'empereur d'Allemagne termina le discours du trône par les paroles suivantes : « Puisse la restauration de l'empire germanique être pour la nation allemande, même à l'intérieur, une garantie de nouvelle grandeur ! Dieu veuille qu'après une guerre si glorieusement conduite, la tâche du peuple allemand soit désormais de triompher dans les travaux de la paix ! » ——— Les espérances que ce discours autorisait à concevoir ne se sont pas réalisés. En opposition au désir exprimé par le chef suprême de la nation allemande, certains partis, et à leur tête l'association des protestants, par ses résolutions datées de Darmstadt, les 4 et 5 octobre 1871, ont jeté le gant à l'Église catholique. Ils ont écrit sur leur bannière : *Guerre aux institutions de l'Église*; et ils ont semé ainsi dans l'Empire les germes de la zizanie et de la haine. Depuis ce temps, les catholiques ont vu s'élever contre eux les flots toujours grossissants de la calomnie et de la persécution ; et, à leur grande douleur, ils ont pu s'apercevoir que ces attaques ont trouvé de l'écho même au sein du Parlement et qu'elles ont produit les décisions les plus déplorables. Nous sommes obligés de protester solennellement contre de pareils procédés, et nous protestons spécialement contre les décisions du Reichstag du 19 juin, parce qu'elles sont, dans notre conviction intime : 1° « Une grave offense à l'Église catholique, qui a approuvé et pris à son service l'ordre de la Compagnie de Jésus, et une menace à tous les catholiques qui ont avec elle les mêmes principes de foi et de morale ; » 2° « Une attaque nullement justifiée à la liberté personnelle, une condamnation d'innocents citoyens contre lesquels on élève les plus graves accusations sans leur accorder, ce qui n'est jamais refusé aux plus grands criminels, le droit d'être entendus par le juge, le droit d'enquête et de défense ; » 3° « Un acte d'ingratitude dont la patrie se rend coupable vis-à-vis de ceux de ses fils qui, selon le témoignage universel, ont donné, dans des temps difficiles, les preuves les plus glorieuses de courage et d'abnégation ; » 4° « Un mépris de la voix du peuple, qui a parlé hautement et solennellement en plus de 2,000 pétitions ; » 5° « Une perturbation de la paix religieuse, un attentat à la tranquillité et à la sécurité de la patrie. —— En outre, nous protestons contre ces décisions, parceque nous trouvons qu'il est indigne de la grandeur et de la puissance de l'Allemagne de procéder par des actes de violence contre un groupe d'à peine 200 prêtres sans défense. Nous protestons, parceque ces décisions sont, pour ainsi dire, un anneau de la chaîne formée d'actes destinés à empiéter sur l'organisme intérieur de l'Église et à causer du dommage à ce règne céleste fondé par Jésus-Christ sur la terre, en le frappant dans sa liberté, dans ses droits garantis par les constitutions des États, et en cherchant à le livrer à l'arbitraire de la puissance humaine. —— Nous catholiques, nous ne permettrons jamais que ce que nous possédons de plus saint soit livré à la discrétion de l'arbitraire ou du caprice des majorités ennemies de la foi. Notre religion ici doit être libre et indépendante, afin qu'elle puisse accomplir sans empêchement sa haute mission pour la paix et le bonheur de la patrie. » ——— « Mayence, le 8 juillet 1872. » ——— « Le conseil de l'Association des catholiques allemands :
« Baron de Loe, président ; baron de Frankenstein, vice président ; Joseph Racke, 1er secrétaire ; Eugène Haffner, 2e secrétaire ; Backe, Baniri, prince Charles d'Isenburg, baron de Wamblot, comte Louis Arco-Zinneberg, Dieffenbach, Falk III, Fischer, chanoine Haffner, docteur Jung, de Kehler, baron de Ketteler, Joseph Lingens, chanoine Molitor, baron de Schorlemer, comte Cajus Stolberg-Stolberg, comte Wildrich de Walderdorff. »

Lettre adressée au R. P. Behrens, Recteur du collège des jésuites, et autres prêtres de la compagnie de Jésus, à Paderborn par Mgr l'Évêque de Paderborn.

En réponse à votre obligeante lettre du 28 de ce mois, je vous remercie d'abord de l'humble et modeste soumission avec laquelle vous vous êtes rendus immédiatement à la défense de l'autorité civile, qui interdit aux prêtres de votre Compagnie de continuer parmi nous l'exercice de la prédication. ——

Comme chrétiens, nous ne pouvons opposer ni la force, ni la résistance ouverte aux ordonnances ou aux mesures du pouvoir public, de quelque nature

qu'elles soient. Quoique ces mesures nous paraissent iniques et injustifiables, nous ne pouvons y répondre que par cette résistance passive que notre divin Maître, Jésus-Christ, nous a enseignée par ses paroles et par ses exemples : ce silence calme, plein de dignité ; cette patience tranquille, résignée, mais riche d'espérance ; cette aimante prière qui amasse des charbons ardents sur la tête de nos ennemis et de nos persécuteurs. — Peu importe que cette manière d'agir ne réponde pas aux vues des enfants du siècle, elle est, dans le cas actuel, la seule chrétienne, la seule salutaire, la seule qui prépare l'avantage à la bonne et juste cause si indignement attaquée et qui, un jour, lui assurera le triomphe. — Suivons donc fidèlement, dans ces temps calamiteux, la route que nous ont tracée nos pères dans la foi et, quels que soient les événements, conservons la vraie paix de l'esprit, la vraie dignité de l'hommes et surtout la ferme et inébranlable confiance en Dieu, cette confiance qui donne le courage et qui ne sera jamais confondue.

Mais, au moment où les Pères de la Compagnie de Jésus sont obligés d'abandonner une sphère d'action si belle et si importante, je vous dois encore d'autres actions de grâces, à vous et aux prêtres de votre Compagnie. Je vous dois une profonde reconnaissance pour les nombreux bienfaits, pour les abondantes bénédictions que, pendant de longues années, vous avez répandues sur la ville et sur les campagnes, par l'exercice de votre saint ministère.

La justice me semble exiger, en outre, de publier le jugement que je porte sur votre enseignement. Mon témoignage sera, du reste, hautement appuyé par tout mon clergé fidèle dans la foi et par tous les vrais croyants de mon diocèse. — Ainsi, pour donner un démenti formel aux calomnies par lesquelles on a, dans ces jours néfastes, blessé si sensiblement l'honneur de votre Société, tant dans la presse hostile à l'Église que du haut de la tribune, je me crois obligé d'attester publiquement que, dans aucun des nombreux sermons de vos prêtres, auxquels j'ai assisté, je n'ai jamais entendu que la saine et pure doctrine du Christ, telle qu'elle est publiée dans tout l'univers par les prêtres catholiques fidèles à la foi. Dans toutes ces prédications, je n'ai ouï que des paroles édifiantes propres à consolider la paix comme le bonheur du peuple, et empruntées uniquement aux deux grands préceptes de l'Évangile : l'amour de Dieu et du prochain. — Je suis convaincu que les 100,000 de mes chers diocésains qui, pendant cette longue suite d'années, ont trouvé dans les prédications de vos prêtres la consolation, le renouvellement de la vie spirituelle et l'instruction, appuieraient ce témoignage, même en présence de la mort. — Je déclare aussi, à la face du ciel et de la terre, que, pendant tout le temps que vos prêtres ont exercé ici le saint ministère, je n'ai jamais découvert une seule contradiction entre leur doctrine orale ou écrite et leurs œuvres. Bien plus, je suis témoin qu'ils ont pratiqué eux-mêmes, à l'édification de tous, toutes les vertus qu'ils ont enseignées. C'est surtout pendant les jours désastreux des deux grandes guerres dont notre patrie a été enveloppée, qu'ils ont donné avec le plus d'éclat des preuves vraiment touchantes de charité chrétienne et d'amour pour la patrie. — Sans doute, je puis dire hautement que dans ces temps critiques nous avons tous fait preuve de patriotisme et de dévouement, tous nous avons entièrement rempli notre devoir ; mais je ne crains pas d'être contredit par qui que ce soit si j'affirme que les prêtres de la Compagnie de Jésus nous ont tous surpassés, en héroïque patriotisme, dans les soins dévoués qu'ils ont rendus aux guerriers blessés ou malades. Ce patriotisme héroïque a été reconnu par l'empereur d'Allemagne lui-même. Mais, hélas ! quel triste et pénible contraste n'offre point le souvenir de ces jours glorieux avec un présent plein d'amertume, où la patrie récompense d'une telle manière les services les plus nobles, de ses plus fidèles enfants ! On ne saurait s'empêcher de s'écrier avec Cicéron : O tempora, o mores !

Comme il vous est dorénavant interdit d'élever votre voix pour faire entendre aux hommes des paroles d'enseignement, de consolation et d'édification, je vous conjure, vous et les prêtres de votre Compagnie, de parler d'autant plus instamment pour nous à Dieu. Dans vos ardentes supplications auprès du Seigneur, souvenez-vous de nous tous, de notre Église si cruellement persécutée, de notre pauvre patrie et particulièrement du diocèse de Saint Liboire. De cette manière, la seule qui vous soit encore permise, vous continuerez parmi nous, sans interruption, votre noble et sublime ministère. — Je suis et reste, dans l'amour de Notre-Seigneur, de Votre Révérence — le fidèlement dévoué — (Signé) + Conrad, Évêque de Paderborn. — Jour de l'Octave de St Liboire, 4 Août 1872.

A son tour, l'Évêque de Munster a répondu en ces termes à une lettre que lui avait adressée le R. P. Hergarten, Supérieur des Jésuites en cette ville. — Mon Révérend Père, — Une tournée de Confirmation d'abord, ensuite une indisposition qui en a été la conséquence, m'ont malheureusement empêché, jusqu'à ce jour, de répondre à votre lettre du 4 de ce mois, dans laquelle votre Révérence me communique l'avis qu'elle a reçu du gouvernement royal, au sujet de l'exécution de la loi du 4 juillet. Quoique un peu tard, je me sens pressé, maintenant encore, de vous exprimer les sentiments qu'a fait naître dans mon âme la défense qui vous a été intimée à vous et aux autres prêtres du collège des Jésuites en cette ville, de vous employer dorénavant au ministère du salut des âmes. — C'est, avant tout, un sentiment de profonde douleur que j'éprouve à la pensée de la perte immense que va faire le diocèse confié à ma garde. — Naguère encore, à la fin de la fatale année 1848, qui vit désorganiser toute l'économie de l'État par les frémissements de la tourmente révolutionnaire, mon prédécesseur de pieuse mémoire put s'écrier, avec justice, en voyant les premiers Pères de la Compagnie de Jésus se fixer dans son Diocèse : « Parmi tous ceux qui connaissent la véritable cause des maux qui affligent notre époque et l'unique remède qu'on y puisse apporter, il n'y a qu'une voix pour bénir, comme une disposition toute particulière de la divine Providence, l'apparition des Pères de la Compagnie de Jésus au milieu de nous. Déjà dans notre Diocèse de Munster, grâce au zèle infatigable qu'ils déploient sous nos yeux dans le rude labeur des missions, le sens religieux et chrétien s'est fortifié et affermi d'une manière tout à fait extraordinaire. » — Et moi à mon tour, après une expérience personnelle, qui date de longues années de mon ministère épiscopal, je ne puis que confirmer ce jugement sur les travaux des prêtres de la Compagnie de Jésus. Je rends en particulier hommage à l'efficacité de leur parole dans les prédications des missions, les exercices des retraites et la direction de diverses Congrégations. — Aussi le clergé et le peuple fidèle de notre diocèse se joint-il à ses évêques pour proclamer hautement les nombreuses et grandes bénédictions dont leurs travaux ont été la source, tant pour l'État que pour l'Église. Comment après cela pourrais-je ne pas ressentir la plus profonde douleur en voyant condamner tout à coup à l'inaction cette salutaire activité ? — Quant à vous, mon R. Père, et aux autres prêtres de votre collège, vous trouverez toujours la paix et la consolation dans la conscience de la grande injustice dont vous êtes les victimes, et dans le souvenir de Celui qui a subi une injustice plus grande encore et qui a dit : « Le disciple n'est pas au dessus de son maître, ni le serviteur au dessus de son seigneur. » Je suis persuadé, du reste, que vous n'avez nul besoin d'encouragement ; j'ai même la conviction que vous ne cesserez de prier pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient, sans savoir, pour la plupart du moins, ce qu'ils font. — C'est la prière aussi qui me soutient dans ma douleur ; c'est elle qui me remplit de la ferme espérance que le Tout-Puissant se laissera fléchir, qu'il abrégera le temps de la persécution pour son Église, et qu'il rendra à son Épouse la paix et la liberté.

Laissez-moi, en terminant, vous exprimer ma reconnaissance, à vous et à vos confrères, pour tous les bienfaits que vous avez répandus sur mon Diocèse, et me recommander instamment à vos prières, et avec moi, mon clergé et les fidèles de mon Diocèse.

Je reste, dans l'amour de Notre-Seigneur, de votre Révérence — le tout dévoué — (Signé) + Jean-Bernard, Évêque de Munster.

3° Alsace-Lorraine. — Protestation. — Le clergé et les catholiques d'Alsace n'ont pas signé les nombreuses pétitions que les catholiques d'Allemagne ont présentées au Reichsrath contre le projet de loi concernant les congrégations religieuses. Notre abstention n'était point le fait de l'indifférence. Nous avons adhéré de cœur et d'âme aux généreuses déclarations des catholiques d'Allemagne. — Maintenant que la loi contre les congrégations religieuses est promulguée en Alsace, nous devons à notre conscience et à notre honneur d'élever la voix à notre tour. — Les congrégations religieuses tiennent à la vie même de l'Église catholique, elles sont l'œuvre des meilleurs fils de l'Église, des héros de notre foi. L'Église a toujours donné aux congrégations religieuses une attention particulière. C'est elle qui a dicté ou approuvé les statuts des congrégations. Les œuvres des congrégations se sont produites au grand jour ; elles n'ont jamais demandé la nuit suspecte du mystère. Les portes des monastères sont ouvertes à l'autorité civile comme à

l'autorité religieuse. — Les Ordres religieux agissent en Alsace depuis 12 siècles. Nous ne pouvons énumérer les fruits de civilisation et de charité que notre province leur doit. Nos religieux et nos religieuses n'ont pas dégénéré de nos jours; nous en appelons à tous ceux qui les ont vus à l'œuvre dans les hôpitaux, aux ambulances et sur le champ de bataille. — Les membres actuels de nos congrégations sont des enfants de l'Alsace. Nous les connaissons; ils ont grandi à nos côtés; ils vivent, ils prient sous nos yeux. Leur foi est notre foi; ils poursuivent le but que nous poursuivons; les mesures qui les frappent nous atteignent tous. — On a déclaré, nous le savons, que la loi contre les jésuites n'est pas dirigée contre l'Eglise. Le langage des journaux officiels et officieux de l'Alsace n'est pas fait assurément pour confirmer cette déclaration. Depuis plusieurs mois, ces journaux joignent à leurs attaques contre le saint-Siége, contre la liberté et l'unité de l'Eglise, les plus basses injures contre ce qu'ils appellent la bande noire. — Ces injures n'obtiendront que notre dédain. Ce n'est point pour y répondre que nous parlons aujourd'hui, c'est pour rendre hautement témoignage à la vérité et à la justice. Nous considérons la loi contre les congrégations religieuses comme une atteinte à la liberté de conscience, à la liberté de l'Eglise, à la liberté des familles catholiques. Nous protestons d'avance, avec la plus profonde indignation de nos âmes, contre l'exécution d'une loi qui blesse au cœur deux cents millions de catholiques.

Voici l'acte de protestation envoyé par la ville de Neuf-Brisach, signé avec empressement par les hommes de toutes les opinions. Souvent en signant ils versaient des larmes sur les malheurs de l'Eglise: — Protestation — Les habitants de la ville de Neuf-Brisach croient remplir un devoir en protestant contre l'expulsion, en Alsace, de l'Ordre des jésuites. — Cette proscription est une atteinte à la liberté de conscience et à la liberté individuelle. — Ces prêtres, pour la plupart enfants de notre Alsace, ont toujours enseigné et pratiqué ce que la sainte Eglise catholique, romaine, enseigne et ordonne de croire. — Les soussignés déclarent qu'ils se trouvent tous frappés par cette mesure, qui condamne à l'exil des hommes honorables à tous égards.

Extrait du "Mémoire des Archevêques et des Evêques" réunis au tombeau de S.t Boniface, sur la situation actuelle de l'Eglise catholique dans l'empire d'Allemagne. . . . .

. . . . Une autre violation du droit et de la liberté de l'Eglise catholique, c'est l'interdiction portée contre la Compagnie de Jésus les autres Ordres analogues et les communautés religieuses. . . . On a défendu aux jésuites de s'établir dans l'empire d'Allemagne, et aux prêtres de cette Compagnie de rester sur les terres de l'empire ou d'exercer leurs fonctions simplement sacerdotales, quoique, à notre avis, la teneur de la loi n'autorise point ces mesures. — Il est certain, et on n'en saurait douter, qu'une semblable défense n'est possible qu'en faisant disparaître les libertés générales accordées à tout citoyen et à toute société. Et il n'a pas suffi à cette mauvaise volonté, à cette rigueur sans égale, d'interdire la liberté générale à ces catholiques, vivant sous les règles de l'Ordre et sur une terre allemande; on a de plus défendu aux prêtres de l'Ordre l'exercice de leurs fonctions sacerdotales, entièrement distinctes de l'exécution des statuts de l'Ordre. — On dit, il est vrai, que la Compagnie de Jésus a des principes immoraux et dangereux pour l'Etat. Mais cette assertion, tant qu'elle n'est point démontrée par des faits incontestables, ce qui n'est encore jamais arrivé, est une injure contre l'Eglise catholique et un mensonge. L'Eglise catholique ne peut souffrir dans son sein aucun Ordre dont les principes et les tendances sont immoraux ou dangereux pour l'Etat. Le jésuite est un chrétien et un prêtre catholique, soumis comme tout autre, et sans exception, à la foi, à l'enseignement moral et aux lois de l'Eglise catholique. Voilà la vérité; tout le reste est mensonge et préjugé, et tant que l'Eglise catholique a droit à son honneur chrétien, elle a aussi le droit de demander qu'on ne dénonce point comme immoral et dangereux pour l'Etat un institut qui lui appartient et dont elle a la responsabilité. Mais on objectera encore que des membres particuliers de la Compagnie de Jésus ont mérité le grave reproche d'immoralité et de danger pour l'Etat, l'équité demande alors de ne point condamner un membre unique sans avoir, au préalable, été entendu et sans qu'on ait pu constater la faute qu'on lui reproche. — On dit encore que la Compagnie

de Jésus trouble la paix confessionnelle. C'est encore faux, et pas un seul fait ne vient à l'appui de cette assertion. Les Jésuites sont des défenseurs zélés de la foi catholique, comme d'autres le sont de leurs confessions respectives. — On dit enfin que l'opinion publique demande l'expulsion des Jésuites. Mais nous demandons: quelle est cette opinion publique? Les représentants de l'opinion publique compétents en ce cas, ce sont les Evêques catholiques, le clergé catholique, le peuple catholique, et celui-là en particulier qui a été témoin de l'activité de la Compagnie de Jésus, qui l'a vue de près et qui maintenant ressent la plus vive douleur de voir entraîner loin de lui des directeurs d'âmes aussi expérimentés. Mais si au contraire nous nous en rapportions, sur les droits et les libertés de l'Eglise catholique, aux sentiments d'aversion ou d'estime de ceux qui n'appartiennent pas à l'Eglise catholique, nous aurions certainement tort. Et plus nous avons de respect pour la souveraineté temporelle comme soutien de l'équité, plus aussi nous devons attendre et obtenir que, sans égard aux penchants ou à l'aversion confessionels et personnels, elle protége le droit et la liberté des catholiques et de leur Eglise, comme tout autre droit et toute autre liberté, et si nous sommes en minorité, qu'elle redouble de vigilance. — Les Ordres et les congrégations religieuses, parents de la Société de Jésus, doivent aussi être bannis du territoire de l'empire. — Seulement, quand on considère que les principes évidents qui doivent établir cette parenté n'ont pas encore été précisés; qu'en second lieu, une discussion contradictoire n'a pas été engagée, et qu'enfin le préjugé qui établit la parenté des congrégations et de la Société de Jésus ne repose que sur l'affirmation de ceux qui se déclarent ouvertement les adversaires décidés de l'Eglise catholique, il y a tout lieu de craindre que, par les expressions introduites dans la loi du 4 Juillet, Ordres et congrégations alliés, la porte se soit ouverte toute grande au caprice et qu'aucune congrégation religieuse ne trouve d'abri derrière le droit. — Dans le fait, on a déjà traité de congrégations parentes les Rédemptoristes, les Lazaristes, même les Trappistes et les Frères des écoles chrétiennes. En réalité, toutes ces congrégations n'ont pas la moindre affinité avec les Jésuites. On peut bien y trouver une analogie d'après ce que nous allons dire. Ces congrégations ont toutes apparu dans les temps nouveaux, et à l'exception peut-être des Trappistes, elles ont toutes correspondu d'une manière particulière aux besoins du moment. — Le sens de la loi serait alors: on peut pour faire plaisir aux catholiques laisser subsister tel ou tel vieil Ordre religieux et quelques congrégations qui se dévouent au soulagement des malades; mais toutes ces congrégations religieuses que l'Eglise a fait éclore de son sein pour servir dans l'esprit de la foi catholique les besoins réclamés par leur époque pour l'âme, l'esprit, l'éducation et la science, ont toutes de l'affinité avec les Jésuites et doivent être bannies. Si c'était bien là le sens de la loi, il serait alors bien évident que le but du législateur a été d'amoindrir le plus possible la force vitale de l'Eglise catholique et de la faire mourir intérieurement. Mais ce serait de toutes manières la persécution de l'Eglise catholique, et de toute manière l'oppression la plus perverse de sa liberté.

Italie. — Rome. — Quelques détails sur l'occupation du Gesù de Rome depuis l'année 1870.

(Extrait des Letters and Notices.). — A partir du 20 Septembre 1870, les soldats italiens ont occupé le côté Est du Gesù. Peu de semaines après leur arrivée ils parurent considérer le jardin comme leur appartenant et on put les voir chaque matin venir laver leur linge et nettoyer leur fourniment à la fontaine qui en occupe le centre. Au bout de quelques semaines toutefois, une observation présentée au commandant par le Père Supérieur du Gesù, mit fin à cet empiètement. Mais un ennui autrement sérieux était la présence de la musique du régiment. Plusieurs mois durant, les répétitions eurent lieu presque tous les jours, soit dans le cloître, soit au centre du jardin, et on peut aisément s'imaginer le dérangement qu'elles eurent causer à ceux de nos Pères qui n'avaient point la passion de la musique. Toutefois une chose plus insupportable encore était d'entendre s'exercer à part chacun des instruments. Deux musiciens, une clarinette et un trombone avaient pris l'habitude de se placer tous les matins juste sous les appartements du Père Général, et pendant près d'une heure ils faisaient retentir tout le voisinage de la plus atroce cacophonie. Le départ de la musique militaire pour un autre logement rendit bien au Gesù, après quelques mois, une tranquillité relative, mais comme le régiment y était maintenu, le silence religieux ne laissait pas que d'être bien compromis par les cris et les rires

bruyants des soldats, et par les sonneries des clairons qui étaient presque continuelles. — Le 30 Mars 1871 une bande de vauriens soudoyés, fit une irruption soudaine dans l'église du Gesù où l'on se trouvait assemblé pour le sermon du Carême. Non seulement les autorités municipales toutes dévouées au gouvernement étaient coupables de connivence dans une aggression qu'il leur eut été si facile de réprimer; mais leurs agents ne dissimulèrent pas leur sympathie pour les aggresseurs. Car, entrant dans l'église sous le spécieux prétexte de rechercher les agitateurs, ils frappèrent à coups d'épée et de bâtons d'innocents membres de l'assemblée, et même ils arrêtèrent dans le sanctuaire, comme il venait de terminer le Saint Sacrifice, le Prêtre encore revêtu des ornements sacrés, l'accusant d'avoir encouragé la résistance faite à la police. — Une émotion populaire ou le signal des chefs faisait-il sortir de leurs taudis pour se répandre au Ghetto ou ailleurs une vile populace, on voyait aussitôt des bandes tumultueuses de juifs et de vagabonds parcourir les rues de jour et de nuit, s'approcher des maisons religieuses et spécialement du Gesù et y faire entendre les cris de: *Mort aux Prêtres! A bas les Jésuites!* — Mais un fait plus inique et qui blesse plus sensiblement la religion est la confiscation et l'expropriation, en presque totalité, par le gouvernement italien, des biens appartenant aux Ordres religieux. Depuis 2 ans que Rome est aux Italiens, ils ont déjà exproprié en tout ou en partie 56 maisons religieuses qu'ils ont converties en casernes pour leurs soldats et leurs agents de police. — Le 27 Juillet de cette année 1872 un décret du gouvernement, ordonnant l'expropriation d'une nouvelle portion du Gesù, fut annoncé dans la gazette officielle, et le 21 Août un huissier vint l'intimer au Supérieur du Gesù. — Le 22 Août un colonel du génie, nommé Garavaglia, et d'autres officiers se rendirent au Gesù, et là en présence du Supérieur ils firent une inspection préliminaire de la maison, traçant dans le jardin et les corridors, d'après un plan qu'ils avaient en main, les limites de l'expropriation. Une ligne fut ainsi tracée à travers le jardin; et tout le Gesù au Sud et à l'Est de cette ligne devait être exproprié. Or il faut savoir que l'église est située dans la partie Nord du bâtiment et que une ligne tirée du Nord au Sud passant par le centre du Gesù et continuant à travers la partie Sud, divise la maison très inégalement, parceque le côté Ouest du bâtiment a été construit plus étroit dans le but de conserver intacts les chambres de St Ignace. De ce côté Ouest il n'y a que quelques chambres sur un seul côté d'un étroit corridor. Par suite du présent décret d'expulsion, les Pères garderaient seulement l'église, la sacristie, la bibliothèque, deux ou trois chapelles de congrégation avec les chambres de St Ignace et bien juste ce qu'il faut pour loger 35 personnes. Ils ne perdent plus seulement la partie du côté Est occupé déjà par les soldats, mais encore ce même côté en entier: c'est en tout 88 chambres à ajouter à celles qu'habitaient déjà les soldats. Ils perdent aussi la chapelle domestique, le réfectoire, la grande salle et la *loggia* c'est-à-dire trois magnifiques salles, enfin la cuisine et la moitié du jardin. En outre on leur prend 9 corridors dont 7 larges de 10 pieds, ont environ 300 mètres de long, et 2 larges de 4 pieds, ont 100 mètres. Pour tout dire en un mot nos Pères ne doivent garder que la cinquième partie du Gesù. — Au lieu donc de pouvoir comme par le passé, loger près de 200 personnes, ainsi que cela se voyait dans les grandes réunions, le Gesù après l'expropriation ne pourra pas recevoir plus de 35 religieux.

Une lettre du R. P. Pizzicaria au R. P. de Kersabiec du 1er Octobre 1872 complète ainsi ces détails. — ..... La protection du Seigneur pour nos Pères de Rome est manifeste. Malgré le décret d'expropriation de la plus grande partie de la maison professe de Rome et bien que le gouvernement en ait pris possession depuis plus d'un mois, cependant nos Pères l'occupent comme ci-devant; et même il leur a été dit de ne rien changer jusqu'à nouvel ordre. — Le collége Romain a été de nouveau visité par le préfet de Rome; mais il n'a pas été trouvé propre à l'usage qu'on se proposait d'en faire. Enfin le maire a notifié au P. Motza un décret d'expropriation de la maison de St Eusèbe; mais ce Père, avec le secours du cardinal Vicaire, a obtenu la révocation du décret, vu qu'une loi du gouvernement italien défendait l'expropriation de la maison des Exercices. Nous sommes donc fondés à espérer que nous verrons maintenant encore se réaliser l'*Ego vobis Romae propitius ero.* — Le Père Recteur du collége Romain pour témoigner sa reconnaissance au Bx Jean et à St Louis, a fait restaurer leur tombeaux et commencer les travaux pour l'urne du Bienheureux. Vers la fin d'octobre on doit la placer en son lieu, en face de celle de St Louis.

Amérique. — États-Unis. — Scolasticat de Woodstock. — Une faveur de N. D. de Lourdes.

(Traduit des Lettres de Woodstock) — ..... Il ne nous appartient pas de prononcer sur les faits que nous allons rapporter ; mais ils s'écartent tellement du cours ordinaire de la nature que nous préférons pécher par crédulité que de taire par une timide réserve les sentiments de gratitude dont nous fûmes tous pénétrés au moment où ces faveurs nous furent accordées. — Le 23 mai un de nos Frères coadjuteurs après avoir travaillé toute la matinée à la cuisine, s'était retiré vers midi pour faire son examen et se disposer au dîner. Il ne parut cependant pas à table et, après la visite au Saint-Sacrement, on le trouva dans la salle d'exercices des Frères, gisant sur le sol privé de l'usage de la parole et de tout sentiment. L'infirmier fut appelé et, aussitôt que possible le médecin du village nous apporta aussi le secours de son art. Celui-ci ne put déterminer la nature du mal ; il crut cependant devoir le traiter comme une apoplexie, bien que plusieurs symptômes ordinaires fissent défaut. Il commença par la saignée et tira au malade une grande quantité de sang sans qu'il en résultat aucun changement apparent dans son état. On appliqua ensuite de nombreux synapismes qui ne soulagèrent pas plus le malade. On eut recours alors à des remèdes plus énergiques ; on dirigea sur le corps du patient le courant électrique d'une puissante batterie ; mais ce fut sans plus de succès. Comme dernière ressource on administra au malade une légère quantité d'huile de crotone, dans le dessein de produire une révolution dans le système interne et on lui appliqua en même temps un fort vésicatoire derrière l'oreille. Toutes ces tentatives furent inutiles et le médecin fut obligé de se déclarer impuissant à rien faire de plus pour le malade. Depuis midi et demie, moment présumé de l'attaque, jusqu'à 9 h. du soir, le Frère demeura privé du sentiment et de la parole. Après qu'on eut vainement épuisé tous les moyens pour le ramener à lui ; quelques Pères veillèrent à ses côtés pour épier la première lueur de raison, afin de le préparer à la mort qui semblait inévitable. Deux jours avant cet accident de nouveaux professeurs étaient arrivés au scolasticat, apportant avec eux sur la requête du R. P. Recteur de l'eau de la grotte de Lourdes. Il est assez singulier que pendant les longues heures de souffrances de notre Frère, personne n'ait songé à l'eau miraculeuse. Au moment du souper un Père eut enfin la pensée d'employer cette eau merveilleuse. Pendant la récréation du soir on ouvrit la boîte qui contenait l'eau de Lourdes ; le R. P. Recteur en prit un petit flacon et se rendit près du lit du malade. Il s'agenouille, récite avec les assistants une courte prière à la Ste Vierge et fait entrer de force dans la bouche du Frère quelques gouttes de l'eau. Instantanément le malade recouvre les sens et la parole. Le R. P. Recteur lui demande comment il se trouve ; il répond qu'il se sent parfaitement bien, et en disant cela il s'était assis sur son lit et se préparait à se lever et à marcher comme de coutume. Sur la recommendation du R. P. Recteur il se disposa à dormir et, à l'exception de la faiblesse, conséquence naturelle de la perte de sang et de la violence des autres remèdes employés, il ne ressentit plus rien de cette terrible attaque. — Comme nous le disions en commençant, il ne nous convient pas de prononcer sur le caractère surnaturel de cet heureux changement ; mais le rétablissement instantané d'un homme qui pendant plusieurs heures était resté privé de tout sentiment malgré les remèdes les plus énergiques, ne peut manquer d'exciter la foi la plus languissante et de faire naître des sentiments de gratitude envers la Mère de Dieu. Tels furent du moins les sentiments de toute notre communauté. Le lendemain après la Messe le R. P. Recteur nous fit connaître les circonstances de la faveur singulière accordée à notre Frère, et tous ensemble nous récitâmes en action de grâces les Litanies de la Ste Vierge. — Trois semaines après le même Frère ressentit encore une légère attaque de même nature ; mais ceux qui étaient présents, instruits par l'expérience, eurent immédiatement recours à l'eau de Lourdes, et l'attaque disparut immédiatement. — Nous raconterons en quelques lignes une autre faveur due également, nous en sommes convaincus, à l'usage de cette eau miraculeuse et nous terminerons ce faible tribut de reconnaissance envers la Mère de Dieu pour l'intervention miséricordieuse dont elle a favorisé notre communauté, dans l'espoir de contribuer par là à raviver dans les cœurs la dévotion et l'amour envers Notre-Dame. — Dans les premiers jours de juin, une nuit un de nos Frères scolastiques fut pris de vives douleurs d'entrailles. L'infirmier appelé aussitôt, appliqua quelques remèdes qui furent sans effet. Les douleurs continuèrent aussi vives

pendant 3 heures; alors on fit usage de l'eau de Lourdes et le mal cessa instantanément. Il ne revint plus et dans le courant de la journée le Frère fut en état de reprendre le cours de ses occupations.

Brésil. — Lettre du R.P. Cybeo aux Scolastiques de Laval. — Laguna 31 juillet 1872. —

Voici d'abord une idée générale de ce qu'est une mission au Brésil et de la méthode qu'on y suit. Les paroisses du Brésil sont pour l'ordinaire très vastes, les maisons se trouvent éparpillées au loin dans la campagne, au milieu des bois, sur des collines, ou dans de vastes prairies; et l'église s'élève presque isolée. Il faut pour s'y rendre franchir des distances souvent très considérables, 10, 15 et même 20 lieues. Dès lors, il n'est pas rare de voir bon nombre de personnes mourir sans Sacrements; vous le comprendrez sans peine si vous ajoutez que, vu la pénurie de prêtres, un seul se trouve souvent chargé de 2 et même 3 paroisses. Il les visite rarement, et encore n'est-ce que pour y célébrer une Messe, donner le Baptême et bénir les mariages. Pauvres brebis abandonnées! elles seraient si dociles pourtant à la voix du Pasteur! Il y a 27 ou 28 ans que nos Pères espagnols visitèrent ces paroisses de Ste Catherine et y donnèrent la mission; maintenant encore, le souvenir de ces bons Pères, du P. Cabeça en particulier, est loin d'être effacé. Depuis cette époque, pas de confessions ou à peu près, si on en excepte quelques unes faites à l'occasion du mariage, mais quelles confessions! Beaucoup de ces chrétiens se confessent pour la première fois; et il faut du même coup les préparer à la première Communion qui souvent doit suivre immédiatement la confession. Assez souvent il faut commencer par faire apprendre le signe de la Croix et les principaux mystères, ce qui ne se fait pas toujours sans peine surtout lorsque nous avons affaire à de pauvres Noirs dont l'intelligence est ordinairement si épaisse. Ajoutez comme surcroît à ces divers travaux l'administration des baptêmes, la bénédiction des mariages, etc, et vous aurez une idée de la besogne qui incombe aux deux Missionnaires. Pour l'ordinaire chaque mission dure 15 jours, quelquefois 3 semaines, ou même un mois: ce temps, hélas! est souvent trop court; et beaucoup de nos pauvres chrétiens, après avoir vainement attendu pendant plusieurs jours, sont obligés de s'en retourner chez eux sans s'être confessés, sans avoir reçu *Nosso-Pài* (notre Père), c'est le nom qu'on donne ici à la Ste Eucharistie. Faut-il s'en étonner lorsqu'une seule paroisse compte souvent jusqu'à 6, 8000 âmes et même davantage! Si encore tous arrivaient dès le commencement de la mission! Mais non, les plus éloignés et les pauvres ne viennent guère que pour les derniers jours; et on les voit alors entassés par milliers dans leurs chariots, sous des tentes, ou exposés tout à fait aux injures de l'air et aux intempéries de la saison. Il ne vous sera pas sans intérêt de connaître quelque chose du respect et de la vénération que ces bonnes populations témoignent aux Missionnaires. Le titre qu'on leur donne habituellement est celui de Padre santo (Père-saint); mais il y a des variantes: «Monseigneur l'Évêque, Votre Charité, Votre Paternité, Votre Sainteté, Votre Majesté.» Ces appellations peuvent déjà vous paraître assez fortes; veuillez cependant réserver une partie de votre admiration pour le titre qu'on a décerné à mon compagnon: tout à l'heure on vient de l'appeler en toute simplicité et dévotion «Mon Créateur». Il vous sera facile maintenant de comprendre les démonstrations dont nous sommes l'objet: à notre arrivée, ce sont des réjouissances et des fêtes avec force fusées; chacun vient saluer les Missionnaires et leur apporter son petit présent; maintes fois, on est allé jusqu'à nous baiser les pieds; puis, lorsque vient le moment du départ, on nous accompagne le plus loin possible, et alors que de larmes! On dirait parfois des cris désespérés! Il est vrai que ces pauvres chrétiens, après quelques jours de salut et de bonheur, retomberont dans un bien triste et presque complet abandon.

Venons maintenant à l'ordre du jour que nous suivons en mission. Levés de très-grand matin, nous commençons par remplir les fonctions de sacristain: sonner l'Angelus et ouvrir les portes de l'église; mais déjà une foule nombreuse stationne en nous attendant, quelquefois sous la pluie. Nous entrons immédiatement au confessionnal et nous nous partageons charitablement la besogne: l'un s'occupe des hommes, l'autre des femmes. Vers 6 heures, première Messe; puis, les confessions continuent jusqu'à la Messe de la mission, fixée à 9 heures. On y récite ordinairement le chapelet de N. D. des 7 Douleurs; c'est une des dévotions les plus en honneur au Brésil. Après la Messe, sermon dont le sujet pendant 7 jours consécutifs est une des sept

Douleurs de la Sainte Vierge; le sermon est ordinairement suivi d'une bénédiction de scapulaires, chapelets, médailles, etc. — A ce propos, un petit détail de mœurs: Il est assez curieux d'entendre ces bons chrétiens assimiler dans leur langage la bénédiction des images et statues à une sorte de baptême; on vient souvent nous dire: « *Mon saint est encore païen*; je vous prie de le baptiser. (*) — Pour revenir aux exercices de la mission, c'est après la Messe que se place le frugal déjeuner qu'il faut prendre à la hâte, souvent dans la sacristie. Nous rentrons ensuite au confessionnal pour y rester jusqu'à 1 ou 2 heures de l'après-midi; si nous en sortons de temps en temps, c'est pour distribuer la Ste Communion. Après le dîner, c'est-à-dire vers 3 heures, on sonne le catéchisme; et, tandis que l'un des Pères s'installe de nouveau au confessionnal, l'autre s'occupe des enfants qui se préparent à la première Communion; inutile de dire que beaucoup d'entre eux ont depuis longtemps atteint l'âge requis. Si vous voulez vous concilier la faveur de tous vos élèves ne manquez pas de les conduire en procession, Croix et Clochettes en tête; ils traversent ce qu'on appelle ici les rues, et le chant de leurs joyeux cantiques va toujours réveiller les échos les plus endormis d'alentour. Le catéchisme achevé, on reprend les confessions qui continuent jusqu'à l'exercice du soir. Il commence par la récitation du chapelet suivie de cantiques; puis, vient une instruction sur le Sacrement de Pénitence, encore des cantiques, une méditation, enfin le salut du T. S. Sacrement. Les femmes se retirent alors; mais les hommes restent pour se confesser jusqu'à 11h ou minuit. A ce moment les missionnaires vont prendre 3 ou 4 h de repos, 5 h au plus, ils reviendront ensuite commencer une nouvelle journée, qui sera semblable à la précédente; ainsi, durant toute la mission et, lorsqu'elle sera terminée, sans trêve ni repos, on ira en ouvrir une autre et l'on se mettra incontinent à l'œuvre. Depuis le mois de Février, nous avons donné 7 missions successives et, si vous nous demandez où en est la santé, loin de s'affaiblir, elle paraît de jour en jour plus prospère. C'est une preuve évidente de la protection du bon Dieu sur les pauvres ouvriers qui s'efforcent de travailler à sa gloire, et aussi un puissant stimulant à nous jeter entièrement entre les bras de sa Providence toute paternelle. — Je n'ai parlé jusqu'ici que des exercices communs et ordinaires de la mission; un mot maintenant sur nos solennités: En premier lieu se place celle de la première Communion. Cette cérémonie si touchante et qui laisse dans l'âme une impression aussi salutaire qu'ineffaçable, est malheureusement peu pratiquée au Brésil; c'était un devoir pour nous de faire tous nos efforts pour la mettre en honneur. Jusqu'ici nous avons assez bien réussi, Dieu aidant; et plus d'une fois en voyant ces enfants entrer dans l'église si recueillis un cierge à la main, les petites filles avec leur robe blanche et leur belle ceinture bleue où brille en lettres d'or le monogramme de Marie, le Missionnaire transporté a pu se faire illusion et croire assister aux imposantes cérémonies d'Europe. Après la Messe où nous faisons exhibition de nos plus beaux cantiques, les enfants sont convoqués pour la procession de l'après-midi et ils sont fidèles au rendez-vous. Une confrérie ouvre la marche; puis, viennent les enfants, garçons et filles avec leur bannière et un nombre considérable d'oriflammes; on chante, on exécute des morceaux de musique et les fusées ne sont pas épargnées. Après la procession a lieu la consécration à la Ste Vierge et à St Joseph. Enfin, la cérémonie se termine par une distribution de souvenirs de Communion; ils consistent en chapelets, médailles, images, etc. C'est ici surtout que je renonce à vous décrire les transports de joie de nos chers enfants. — Une seconde solennité est la procession dite de pénitence. Cette procession se fait ordinairement la nuit et tous les assistants doivent autant que possible se munir d'un cierge. Les hommes s'avancent précédés par une statue qui représente Notre-Seigneur succombant sous le poids de la Croix, et qui est portée par 8 d'entre eux; les femmes viennent ensuite ayant à leur tête une statue de Notre-Dame des 7 Douleurs. Avant de rentrer à l'église, la procession s'arrête non loin de la porte; c'est là qu'on doit élever la Croix de la mission. Tous les préparatifs sont faits; un piédestal a été dressé et il attend la croix, couchée maintenant à quelque distance. Le sermon commence et à ces mots: « Que cette Croix sainte soit donc érigée parmi nous », la Croix est élevée et fixée sur son piédestal. Aussitôt les cloches sonnent; les fusées se répandent en sillons lumineux dans l'obscurité de la nuit avec mille détonations; on pleure, on pousse vers le ciel des cris d'allégresse et on répète à l'envie: « Vive la Croix ». A ce moment, un Père accompagné par la Confrérie du T. S. Sacrement, sort de l'église avec l'ostensoir, monte sur le piédestal et bénit toute cette foule qui chante avec transport: « *En vos adoro a cada momento.* » La cérémonie est ainsi terminée, mais chacun vient avant de se coucher, venir baiser la Croix. —

Nous avons aussi une cérémonie pour les morts qui produit un très-bon effet, à en juger du moins par l'abondance de larmes qu'elle fait répandre.

(*) Si par mégarde on brise une statue ainsi baptisée, on est dans la consternation, on en recueille avec scrupule tous les morceaux pour les garder dans un sac ou les enterrer dans le cimetière.

Nous aimons également à consacrer un jour de la mission aux SS. Anges gardiens, un mercredi à St. Joseph, un vendredi, surtout le 1er du mois au Sacré-Cœur et un samedi au S. Rosaire. Nous expliquons et nous recommandons toutes ces dévotions qui doivent conserver et assurer les fruits de la mission.

Nous arrivons enfin au dernier jour; c'est le jour solennel, fixé pour la Communion générale. Tous, même ceux qui ont communié dans le courant de la mission, sont invités à s'approcher une fois encore de « Notre Père »; et cette communion est offerte au Sacré Cœur de Jésus en réparation des outrages qu'il reçoit, notamment dans la paroisse. La Messe de communion commence vers 8h.; les assistants sont rangés à genoux dans l'église, laissant seulement assez d'espace pour que le Père, qui distribue la Ste Communion, puisse parcourir tous les rangs. Qu'il est beau et consolant de voir tant de monde, tant d'hommes surtout, s'approcher de la Ste Table dans un pays où la Communion était à peu près inconnue! Cette première cérémonie se termine par une Amende honorable au Sacré-Cœur. Vers 11h. a lieu la Messe solennelle, qui est suivie de la bénédiction papale. Une magnifique procession de clôture se fait dans l'après-midi; et, c'est alors surtout qu'on déploie toute la pompe et la solennité possible. Les confréries en costume avec la bannière de leurs patrons; puis les enfants, parés comme au jour de la 1re Communion, précèdent le très-Saint Sacrement qui s'avance porté sous un dais et suivi par tout le peuple. La procession est de retour à l'entrée de la nuit; on chante un Te Deum solennel et on termine par le Salut. —— Reste encore une cérémonie bien touchante qui ordinairement se trouve renvoyée au lendemain; cette cérémonie s'appelle ici: « Beija-mão de nossa senhora » (les adieux à N. Dame). Sur un trône tout orné de fleurs et étincelant de lumière, s'élève la statue de N. Dame des 7 Douleurs. Un sermon de circonstance est suivi de la bénédiction du T. S. Sacrement, puis, le célébrant s'avance vers la statue de N. Dame et, après l'avoir encensée, il lui baise la main. Tous les assistants s'approchent alors et viennent à tour de rôle baiser respectueusement la main de la statue, heureux de présenter ainsi leurs hommages à Marie et de lui donner un dernier gage de leur amour et de leur fidélité. Puisse cette bonne Mère conserver à jamais dans leur cœur le souvenir de cette cérémonie et aider ses enfants à rester fidèles à leurs engagements! —— Tels sont les détails que je puis vous donner sur nos missions du Brésil. Je n'ai fait du reste que vous retracer en abrégé les travaux et la méthode du P. Schembri, Missionnaire depuis 20 ans et dont je suis heureux d'être le disciple et le très-humble collaborateur. —— Voici maintenant quelques détails particuliers sur ces missions que nous venons de donner: —— "Mission de Enseada de Brito." Paroisse de 2000 âmes. Dans ce pays, malgré tous les efforts du parlement et du sénat, le mariage civil a jusqu'ici été constamment repoussé. Un fait édifiant à propos de la plantation de la Croix de mission. Comme on l'élevait, le bois de la lance se détacha et en tombant vint blesser légèrement un excellent Monsieur qui dirigeait l'opération: Celui-ci fit aussitôt la remarque "qu'il était heureux d'avoir été blessé par la lance qui ouvrit le Cœur de Notre-Seigneur. —— Mission de Garopaba. Nous y étions attendus avec impatience par le Curé, un prêtre napolitain, qui voulait fêter ses compatriotes avec le macaroni national. La mission marcha fort bien. Pendant les sermons c'étaient des pleurs et des cris; on voyait des auditeurs se lever, fixer sur le prédicateur des yeux mouillés de larmes et lui tendre des bras suppliants, parfois même ils tombaient en défaillance, et il arriva même que plusieurs saisis de terreur en entendant exposer pour la première fois les grandes vérités, furent frappés de folie. Mais combien qui fondaient en larmes aux pieds du confesseur! Ce qui me touchait d'avantage, c'était de voir avec l'innocence des enfants et des jeunes gens eux-mêmes, leur vif regret d'avoir commis les moindres fautes: ils éclataient en sanglots en s'accusant, qui d'avoir volé un œuf ou un fruit, qui d'avoir tué un petit oiseau ou de l'avoir mis en cage, un autre d'avoir gardé à table son chapeau sur la tête, etc... Et les hommes eux-mêmes déclaraient des bagatelles. Ainsi l'un d'eux s'accusait d'avoir tourné le dos au Saint-Sacrement en sortant de l'église. —— La paroisse est d'environ 2000 âmes; la moitié se confessèrent, parmi lesquels beaucoup d'hommes.

Nous partîmes après 10 jours, au milieu des larmes et des sanglots. Tous ceux qui purent se procurer un cheval vinrent nous accompagner pendant une journée de voyage; puis nous restâmes seuls avec notre guide cotoyant le bord de l'Océan. On nous fit voir de grosses écrevisses excellentes à manger, mais dont la carapace a quelque chose de singulier. On y voit parfaitement gravé le buste d'une femme. Les habitants du pays gardent et vénèrent cette carapace comme une

image sainte, et voici la raison qu'ils en donnent. « Notre Dame, du temps qu'elle vivait sur la terre, arriva un jour au bord d'un lac, et voulant le traverser, elle invita une de ces écrevisses à lui prêter l'appui de son dos. Celle-ci obéit, et Marie posant ses pieds sur l'animal fut transportée par lui sur l'autre bord. Par reconnaissance elle laissa son image imprimée sur le dos de l'animal, faveur qu'il transmit à sa postérité.

Mission de Laguna. — Laguna est une ville riche et commerçante, de 10000 âmes environ, desservie par un seul Curé, sans vicaire. La mission, quelqu'en ait été la cause, n'avait pas été annoncée. Aussi, silence complet à notre entrée. Tout le monde se montrait aux portes et aux fenêtres pour nous saluer; mais personne à notre rencontre. Un Monsieur se présenta pourtant et s'annonça comme le Curé. Au Brésil le malheureux usage s'est établi pour les prêtres de porter l'habit laïc. D'ailleurs le Curé de Laguna nous conduisit chez lui avec forces civilités, et nous offrit de quitter sa maison pour la laisser à notre disposition. Nous refusâmes bien entendu et il s'installa sur un sofa dans la salle à manger, voulant absolument que nous eussions sa chambre. Quant à la mission, nous dit-il, on pouvait la commencer de suite et elle pourrait durer 9 jours. Or c'était au moins 9 semaines de mission qu'il aurait fallu à Laguna, comme vous l'allez voir. Avant de l'ouvrir toutefois, nous résolumes d'étudier le terrain. — Le lendemain se trouvait être le Jeudi-saint: nous ne pouvions pas mieux tomber pour faire nos observations; car au Brésil c'est le jour où tous les chrétiens pratiquants s'approchent de la Sainte Table. Or savez-vous combien il y en eut à Laguna ce jour là? Il y en eut 7: 5 femmes et 2 hommes! Le Jeudi et le Vendredi Saint silence morne dans la ville et personne à l'église. Que faire? Il faudra, disait le P. Schembri, se contenter du catéchisme aux enfants et tâcher de les préparer à faire leur première Communion. Mais c'est le Vendredi-saint! ne serait-il pas bon de mettre la mission sous la protection de N. Dame des 7 Douleurs? si nous essayions de faire "la Desolata", exercice qui se pratique en Italie la nuit du Vendredi-saint. Nous voilà aussitôt en besogne, on parle, on anime, on s'occupe de dresser un calvaire: la Croix, la statue de N. Dame y sont placées. Bientôt le bruit se répand en ville que le soir les missionnaires vont donner un exercice inaccoutumé... La musique n'avait pas été oubliée et on l'avait invitée pour entrecouper avec le Stabat Mater les 4 petits sermons... La nuit arrive, tout est prêt; mais personne ne se présente; on attend avec angoisse encore une demi-heure, quand tout-à-coup le peuple, dames et Messieurs arrivent en foule et se pressent dans l'église qui est bientôt comble. Le P. Schembri monte en chaire, fait ses 4 sermons avec son éloquence touchante et persuasive. On l'écoute attentivement pendant 1h ¾. La ville était gagnée et N. Dame avait la victoire. La mission réussit à merveille, au lieu de 9 jours, elle en dura 18. Les fêtes, les processions accoutumées se firent avec beaucoup de dévotion. Imaginez-vous un peuple affamé de Dieu, des vérités de la religion, des sacrements. L'église, spacieuse d'ailleurs, se trouvait trop petite surtout pour les exercices du soir. Le matin avant le jour on se disputait la porte de l'église où l'on attendait les missionnaires, souvent sous une averse. Tous venaient à confesse, ouvriers, employés, marchands, marins; jeunes et vieux restaient quelquefois à jeun jusqu'à 2 h. de l'après midi pour recevoir la Sainte Communion. Nos confessionnaux étaient des plus simples: imaginez-vous des grilles placées sur des balustrades au beau milieu de l'église, sans la boîte de rigueur et sans rideau. Aussi avait-on dit que les grandes dames en soie noire ne s'en approcheraient pas; elles y vinrent toutes cependant comme les autres. — On expliqua le catéchisme à tous les enfants de la ville, le soir aux filles, le matin aux garçons. Avec ceux-ci se rendait à l'église, au son du tambour, le collège de la marine, qui se fit toujours remarquer par sa piété et son admirable tenue. Aussi la procession de la première Communion fut-elle aussi splendide que touchante. J'en dirai autant de la procession de la pénitence; les marins y portèrent la Croix qu'ils élevaient en l'air avec une manœuvre particulière et une incroyable vitesse. Le jour de clôture, bien qu'un lundi, fut un jour de fête pour toute la ville: magnifique Communion générale d'hommes, le commerce arrêté, les magasins fermés, tous les navires du port pavoisés. A la procession, l'image de N. Dame des 7 Douleurs avait quitté ses vêtements de deuil pour paraître dans toute sa splendeur vêtue d'un magnifique manteau de velours brodé, estimé 1500 francs, sans compter les diamants qui le décorent. Marie avait ouvert la mission, l'avait tout spécialement protégée, il était donc bien juste qu'elle la terminât elle-même au milieu des honneurs reconnaissants qui lui étaient dus. — Finissons par une anecdote. ——

Nous avions trouvé à Laguna le théâtre en exercice. On devait y jouer après Pâques *La mort de Lopez*, le fameux général du Paraguay. Toutefois le jour de la représentation, il y eut peu de monde. Le chef d'orchestre lui-même n'était pas à son poste. Devant toucher l'orgue à l'église, il oublia le théâtre et ne pensa qu'à la mission. Il y vint cependant, mais assez tard et pour s'en excuser : « Messieurs, dit-il tout haut, l'église d'abord et le théâtre ensuite. » On venait de siffler les acteurs, on applaudit le chef d'orchestre. Le directeur comprit qu'il n'avait rien à faire à Laguna pour le moment et résolut, lui et sa troupe, d'aller tenter fortune ailleurs. — *Mission de Mirim.* — Deux traits sur cette mission. Le premier prouve l'affection de ce bon peuple pour le missionnaire. Le bon Dieu m'envoya pendant cette mission quelques maux de tête et d'estomac; ce qui, paraît-il, se reflétait sur mon visage. Ecoutez plutôt : Un soir un tout jeune homme après s'être confessé ne se relevait pas, mais restait là à genoux, les yeux fixés sur moi avec une grande compassion. Tout à coup il se lève et me jetant les bras autour du cou : « Mon Père, s'écria-t-il en sanglotant, vous souffrez, vous usez votre santé pour nous faire du bien, soignez-vous, mon Père, je vous en conjure ! » Je fus si touché d'une pareille apostrophe que je faillis moi-même me mettre à pleurer aussi. — L'autre trait est navrant et montre bien toutefois la délicatesse de conscience de ces pauvres gens. Un jeune homme, après la Communion et l'action de grâces, cracha par mégarde dans l'église. Il vint aussitôt me trouver : « Ah ! mon Père, me dit-il, j'étais si content ce matin ! hélas ! voilà que toute ma joie s'est tournée en amertume, j'ai craché après la Communion ! » Et moi de le rassurer, lui affirmant que c'était une ruse du démon pour le tourmenter. Rien n'y fit, il demeura consterné et désolé, si bien qu'il devint fou. — Les deux anecdotes suivantes vous montreront la simplicité et l'ignorance hélas ! de ces pauvres chrétiens. — On donnait une nouvelle forme et plus d'extension au cimetière ; un bon négociant qui se trouvait là, fut prié de céder à cet effet une partie de son terrain. « Comment donc, mon Père, s'écria-t-il, mais pour le bon Dieu et son service, je suis prêt à tout donner : mon corps, mon sang, mon âme et ma divinité. » Et il ordonna sans délai de renverser le mur qui séparait son terrain du cimetière. Pendant l'érection du Calvaire nos chrétiens étaient fort occupés à déchiffrer l'inscription de la croix I.N.R.I. Enfin l'un deux, plus savant que les autres : « J'y suis, dit-il : « *Jesuitas nao roubaram Jesus* » (Les Jésuites n'ont pas volé Jésus !) — Il voulait dire sans doute que ce n'étaient pas les Jésuites qui avaient caché son Corps sacré. — A propos de Jésuites, nous entendîmes un de ces braves gens nous dire que les fameux Missionnaires du Brésil et du Paraguay n'étaient pas des Jésuites, mais bien des Pères de la Compagnie de Jésus. Tout cela fait sourire sans doute; mais c'est bien triste aussi. Pauvres gens ! qui n'ont jamais entendu une instruction ni même une explication du catéchisme. Les Curés ici disent la Messe et c'est tout ce qu'on peut obtenir. *Rogate ergo Dominum messis*...

Voilà donc nos 9 missions terminées; quelques jours de relâche me permettent d'écrire cette lettre aux Chers Scolastiques de Laval, et de prendre un moment de repos. Ce n'est pas d'ailleurs que nous soyions fatigués; au contraire nous nous sentons plus de force et d'ardeur que jamais pour entreprendre de nouvelles missions dans l'île Ste Catherine et dans le Nord de la province. — Maintenant, récapitulons : Depuis le jour des Cendres jusqu'à ce jour, 31 juillet, nous avons confessé à nous deux, le P. Schembri et moi, 8 mille et cent personnes, sans compter les confessions faites pour la seconde fois. Or deux choses sont à noter : la première est que presque toutes ces confessions dataient de 15, 20, 30 ans et davantage; qu'il fallait souvent commencer par enseigner les principaux mystères et terminer en donnant la Sainte Communion : La seconde remarque est que nous étions deux seulement ; car si nous eussions été 4, nous aurions entendu le double de confessions. — Un mot maintenant sur la Sainte-Enfance. Bien que je fusse en pleine œuvre parmi les petits anges du Brésil, je ne pouvais oublier les pauvres petits Chinois. Mais comment s'en occuper au milieu de nos multiples travaux ? Hélas ! les 5 premières missions passèrent sans rien faire pour l'Œuvre. A Imaruhy j'essayai enfin : Un mot, dit en passant à un enfant, ou à ses parents, un cachet, un prospectus remis à une main charitable et lancé dans le public, furent mes moyens de propagande. Ils me réussirent si bien que je me pris à regretter d'avoir pensé si tard à les employer. En un mois et demi je recueillis, presque uniquement parmi les pauvres, la jolie somme de 1035 francs. Que dites-

vous de la charité au Brésil ? _______ Je finis par quelques nouvelles sur le Brésil. Nos collèges, c'est-à-dire, Pernambuco, Itu et St Leopold (collège allemand) sont en voie de prospérité. Itu en particulier vient d'être rebâti à neuf. Les Evêques du Brésil sont bien tracassés, bien attaqués, surtout par la franc-maçonnerie qui est au Brésil une institution publique avec ses temples et ses armes exposés au grand jour ; toutefois ils sont fort unis et se défendent énergiquement.

Province de Ceara. _ Mission de Fortaleza. _ Lettre du R. P. Onorati au R. P. Rappaglioni. Fortaleza, 3 juin 1872.

Après avoir donné des conférences à Fortaleza pendant tout le mois d'avril, je fus chargé par Mgr l'Evêque de prêcher le mois de Marie, et avec sa permission j'en avertis bon nombre de nos amis. J'ai appris à cette occasion qu'ici le mois de Marie était très-populaire, et que non seulement il se fait dans les églises, mais aussi dans les familles, avec beaucoup de ferveur. Toutefois cela ne va pas au delà des lectures, chants et fusées accoutumées. On m'a dit cependant que depuis 3 ans il ne se faisait plus dans la cathédrale, par défense de Mgr l'Evêque, à cause des scandales par lesquels une jeunesse libertine avait coutume de profaner l'église à cette occasion. Cette nouvelle refroidit beaucoup mes désirs d'autant plus que Mgr l'Evêque étant fort aimable pour moi, je craignis qu'il ne m'eût dissimulé les difficultés par pure condescendance. J'inclinais donc de plus en plus à quitter Fortaleza, lorsqu'un homme respectable me raconta que le désordre était tel à la cathédrale, que par manière de divertissement on jetait des crapauds sur les dames ; lui-même, me disait-il, avait reçu un de ces projectiles, et l'ayant pris à la main, il avait répondu à ces insolents qu'eux seuls pouvaient inventer de pareilles plaisanteries. Voyant les choses à cet état, je crus bon de retirer la promesse que j'avais faite de m'arrêter pour le mois de Marie ; mais le vicaire général me dit que le peuple comptait sur mes prédications ; que les personnes qui devaient chanter étaient prêtes, que les craintes étaient exagérées, et qu'enfin je ferais mal de tromper l'attente de la population. Mes hésitations recommencèrent ; tous ces pourparlers nous conduisirent jusqu'au mois de Mai ; et comme je devais attendre le vapeur encore quelques jours, je commençai les instructions. Dès les premiers jours l'église fut pleine, d'hommes surtout, et il faut remarquer que le mois de Marie se faisait à la fois en beaucoup d'autres églises, collèges et maisons particulières. A la cathédrale tout allait en bon ordre. Dans la première semaine j'entendis quelques plaintes contre les mauvais drôles, et je voulus autant qu'il me fut possible, voir la chose de mes yeux ; mais tout se bornait à quelques paroles et à quelques regards échangés. Comme je faisais le mois de Marie d'après la méthode du P. Muzzarelli, j'attendis la méditation du scandale, alors je tonnai contre les profanations des églises avec toute la véhémence dont je fus capable, leur disant là dessus tout ce que m'inspirait mon indignation. Après le sermon ils auraient dû me lapider ; il n'en fut rien. J'obtins ce que je voulais et, sans que le nombre des auditeurs diminuât, le recueillement fut plus grand. Mon désir en faisant ce mois de Marie était de prêcher aux francs-maçons pour les amener à la confession. La première semaine se passa, et personne ou presque personne ne venait à confesse, pas même les femmes ; alors j'imaginai de disposer les méditations du P. Muzzarelli dans un ordre plus en rapport avec les exercices de St Ignace, pour obtenir l'effet désiré. Que Dieu est admirable dans les bénédictions attachées aux exercices ! La méditation sur la confession que je fis le 10ème jour, et celle de l'enfer le 11ème, commença à secouer le peuple et même plusieurs francs-maçons ; à partir de ce moment je fus si occupé au confessionnal jour et nuit, que je n'ai plus eu un moment de repos jusqu'à la fin du mois. Or remarquez que je fus fortement tenté de laisser la méditation sur l'enfer ; non que j'eusse peur de prêcher cette vérité (car j'en avais dit quelques mots en passant dans d'autres discours et même dans des conférences), mais pour ne pas tenir longtemps mon auditoire sur ce terrible sujet qui aurait pu réveiller leurs préjugés et les détourner de ma prédication. Le motif qui me décida à la donner fut son caractère essentiel dans les exercices ; et l'effet m'a prouvé que je devais en agir ainsi. Le croiriez-vous ? les confessions entendues depuis lors étaient pour la plupart celles de personnes qui ne s'étaient jamais approchées du tribunal de la pénitence ou qui ne l'avaient point fait depuis de longues années, ou enfin dont les confessions

avaient été sacrilèges. Et je ne parle pas ici des gens de la campagne qui ne se confessent point faute de prêtres, mais des habitants d'une ville épiscopale où il y a beaucoup de prêtres du pays et un collège de Lazaristes. — La plus grande partie du peuple voulait se confesser à moi; et c'était une vraie dispute entre hommes et femmes pour avoir son heure. Mais que pouvais-je avec des confessions aussi longues que les leurs? Aussi dans la seconde moitié de Mai eurent-ils recours à tous les prêtres qui pouvaient confesser, y compris Mgr l'Évêque et les Lazaristes qui s'y prêtèrent de très bonnes grâces et même à toute heure de la nuit. —— Parlons maintenant des consolations particulières que j'ai éprouvées relativement à la catégorie de mes pénitents. — Le mois de Marie a produit tout spécialement son fruit parmi les francs-maçons. J'en ai confessé plusieurs dont quelques-uns étaient d'un grade élevé, comme j'ai pu le constater de mes yeux par les diplômes qu'ils me remirent. Le journal le plus impie de la ville a fait de longs articles pour se moquer de ceux qui sont tombés dans les filets des jésuites. A ce propos je ne veux point omettre un trait édifiant. Le premier de ces francs-maçons haut-placés me donna son diplôme que je remis secrètement, comme je le devais, à Mgr l'Évêque. Peu de jours après, je lus dans le journal que le diplôme en question se trouvait au secrétariat de l'évêché. J'en fus affligé, parceque je craignais que le secret n'eût été dévoilé par quelqu'un de l'évêché; et comme le converti assistait très régulièrement à tous les exercices du mois de Marie, j'allai immédiatement le chercher et lui fis connaître toutes les précautions que j'avais prises en remettant son diplôme au prélat, ainsi que mon étonnement en voyant ce fait publié dans cette feuille impie. Il me serra la main et me dit de ne pas m'affliger, parce que ces moqueries lui étaient agréables. —— Un autre franc-maçon, d'un grade encore plus élevé, qui s'est également confessé à moi, fut encore plus tourné en ridicule par le *Cearense*. Il était autrefois apôtre de la franc-maçonnerie; aujourd'hui il détourne ses compagnons en leur expliquant les secrets anti-chrétiens de la secte, secrets qu'il connaît bien, car on l'avait proposé pour secrétaire du Grand-Orient. Ce franc-maçon n'a pas perdu une seule de mes conférences et m'a proposé tous ses doutes en dehors de la confession avant de renoncer solennellement à la secte maçonique. Après les francs-maçons, ceux qui me donnèrent le plus de consolation furent les élèves du lycée et les *Caixeiros* (commis de magasin). On sait ce que vaut cette race au Brésil. Mgr l'Évêque a été plus émerveillé de ce succès que de tout autre, car ils en étaient venus au point d'insulter en pleine rue Sa Grandeur. Ils venaient en foule se jeter dans mes bras, de telle sorte que les confessions des élèves et des Caixeiros sont devenues proverbiales dans toute la ville. Ces jeunes gens s'exhortaient l'un l'autre à venir au St tribunal. Ils se confessèrent et communièrent d'abord au fur et à mesure qu'ils se présentaient dans le courant du mois; ensuite ils revinrent pour la Fête-Dieu. Ce fut pour moi une des plus grandes consolations de voir, non seulement le changement de leurs mœurs dans ces jours du mois de Marie, mais encore l'empressement avec lequel plusieurs voulurent suppléer à l'oubli de plusieurs péchés dans la première confession. Ils écrivaient, sur les fautes de toute leur vie, des cahiers dont la lecture et l'explication durait plusieurs heures. Aujourd'hui ce sont nos amis les plus intimes, et pour plus d'une raison comme je le dirai bientôt. Finalement j'ai été effrayé et consolé en même temps par le nombre des femmes qui avaient caché leurs fautes par honte dans leurs confessions précédentes; j'avais fait, selon ma coutume, une instruction sur cette matière. Les unes terrifiées des châtiments, les autres rassurées par la discrétion bien connue des prêtres de la Compagnie, vinrent en foule au confessionnal. Je me souviens qu'à certains jours je n'ai presque pas fait autre chose qu'entendre ces sortes de confessions. Pauvres âmes, me disais-je, n'avoir jamais eu un confesseur qui excitât leur confiance! En voyant donc que la Sainte Vierge récompensait mes fatigues avec tant de libéralité, j'ai proposé pour la Fête-Dieu une Communion générale, chose inconnue dans ce pays. Ayant su en même temps que la procession ne se faisait plus depuis quelques années, faute d'argent, j'ai proposé du haut de la chaire de renouveler cet acte de religion. Je réussis dans mes deux demandes, au delà de mes espérances. La Communion générale, distribuée par Monseigneur, compta plus d'un millier de fidèles, et 500 autres personnes environ, pour plus de facilité, communièrent dans d'autres églises. On peut évaluer à peu près à 3 000 les Communions faites alors. Aujourd'hui une personne des mieux informées du pays me disait qu'il s'était fait moins de Communions dans toute la ville pendant les dix

dernières années, que dans la seule cathédrale le jour de la Fête-Dieu. A cette communion générale, prirent part tous ou presque tous les francs-maçons convertis dont j'ai parlé; beaucoup d'hommes de tout rang, de jeunes gens et d'enfants, sans en excepter ceux de la première Communion; enfin une grande quantité de femmes. C'était vraiment un spectacle inconnu jusqu'alors, de voir tant de monde communier, surtout tant d'hommes. Le jour de la communion générale j'ai distribué, comme souvenir du mois de Marie, la prière du Père Zucchi à la Ste Vierge, l'oraison de St Louis de Gonzague et les cantiques du mois traduits en portugais. Je les leur avais récités jour par jour et le peuple y prit tant de goût que, pour ne pas les oublier, beaucoup les écrivaient dans l'église même pendant que je les lisais, et d'autres venaient me les demander le jour suivant. — Quant à la procession de la Fête-Dieu, le président de la province fut le premier à y concourir, et fit donner 2000 francs. Ce personnage vint souvent aux conférences, encore plus au mois de Marie, et me témoigna beaucoup de sympathie. Il envoya l'ordre à deux bataillons d'accompagner la procession, et lui-même, avec tous les hauts fonctionnaires, y vint en grande tenue. Mais ce qui me fit voir combien en ville on faisait attention à mes paroles, c'est qu'ayant raconté notre usage en Europe de joncher les rues de fleurs et d'orner les maisons de tentures, (chose qui ne se faisait pas ici) on put voir, les établissements du gouvernement exceptés, presque toutes les maisons particulières décorées de draperies et les rues toutes couvertes de fleurs. La procession se fit remarquer par l'ordre, la gravité et la dévotion qui régnèrent dans tout le parcours. De retour à l'église, je dis quelques mots sur le T. S. Sacrement et je me retirai; je n'étais pas rentré à la sacristie, lorsqu'on m'avertit que le peuple restait à l'église, attendant l'exercice du mois de Marie: si donc je ne devais pas faire l'exercice accoutumé, on me priait d'en avertir du haut de la chaire. L'église regorgeait de monde, nef et tribunes, tout était comble; je compris qu'il n'était pas convenable d'omettre la prédication des jours ordinaires. Je courus à l'évêché prendre mon livre accoutumé, et j'attendis encore une ½ heure à mon retour, l'arrivée des musiciens. Pendant ce temps on me suggéra la pensée de retarder la clôture du mois de Marie jusqu'au dimanche suivant. De mon coté j'eus l'inspiration de réunir dans ces derniers discours la dévotion à la Ste Vierge et celle de St Louis de Gonzague, pour obtenir à ce peuple la vertu de pureté si difficile dans ce pays. Je montai donc en chaire pour faire le mois de Marie selon le désir du peuple et j'annonçai que le discours de clôture où se ferait la consécration à la Ste Vierge était différé jusqu'au dimanche suivant, que je leur parlerais pendant deux jours, non seulement de la Vierge des vierges, mais encore du patron de la chasteté. Mes paroles excitèrent tant de dévotion envers St Louis, que n'ayant de ce saint ni statue ni tableau, Mgr l'Evêque me suggéra la pensée d'aller à Messeggiana où se trouve une statue donnée par l'ancienne Compagnie. J'excitai fortement toute la jeunesse à faire le dimanche suivant une procession, et j'engageai toute la population à accueillir honorablement le St Protecteur, quand le jeudi suivant j'irais chercher la statue à Messeggiana qui est à 2 lieues de Fortaleza. J'ai mis aujourd'hui le président au courant de tout, afin qu'il prenne pour ces deux jours toutes les dispositions nécessaires au bon ordre. J'espère que St Louis fera de grandes choses parmi cette jeunesse. Mgr l'Evêque, qui s'appelle Louis, avait commencé une église en l'honneur de son St Patron; mais comme elle était trop petite, on renversa tout ce qui était déjà fait, pour construire un plus vaste édifice. Le président m'a dit que l'architecte en avait achevé le nouveau plan et que le gouvernement donnerait 50000 francs pour cet édifice. Aujourd'hui 4 Juin 1872, je suis allé à Messeggiana où autrefois la Compagnie avait une résidence pour catéchiser les indiens; il ne reste que l'église, la maison a été rasée avec un vandalisme qui ne se rencontre que chez les partisans de Pombal. J'ai vu la statue dite de St Louis de Gonzague: de fait c'est un St Ignace avec une tête d'enfant. Imaginez-vous un saint qui, ...

revêtu du manteau de la Compagnie, indique de la main droite un livre ouvert qu'il tient dans la gauche; vous jugerez si cela peut être une statue de St Louis de Gonzague. Néanmoins le peuple l'invoque sous ce nom et cette statue gagnera certainement la sympathie de toute la jeunesse. — Un autre fruit de ce mois de Marie fut l'établissement d'une société d'instruction catholique que je proposai et dont je traçai en

partie les statuts. Son but est de former à la science tant ses membres que les étrangers, et elle aura un journal, une imprimerie et une bibliothèque particulière; et chaque dimanche un sermon et un salut seront donnés pour elle à la cathédrale. Mgr. l'Évêque est le directeur de cette œuvre qui a pris naissance le jour de la Fête-Dieu.

Une autre lettre de Pernambuco complète les détails de la précédente... (22 Juin 1872.)

... Le Père Onorati nous envoie une lettre en portugais, dans laquelle il raconte comment il a réussi à porter de Messeggiana à Fortaleza la statue de St. Louis de Gonzague. Le peuple de Messeggiana ne voulut pas d'abord permettre d'enlever la statue et l'on commençait à craindre une émeute. Le P. Onorati passa quelques jours à les disposer, il gagna leur bienveillance et les amena enfin à prêter leur statue au peuple de Fortaleza. Le contrat de prêt, pour je ne sais plus combien de temps, fut solennellement passé dans l'église par devant notaire. Le jour du départ arrivé, il fut impossible d'empêcher le peuple d'accompagner la statue par des chemins impraticables: tous allaient à pied, hommes et femmes, grands et petits, jeunes et vieux. Seul le P. Onorati, revêtu du surplis et de l'étole, allait à cheval. Quand cette procession fut arrivée à quelque distance de Fortaleza, on vit venir à pied et faisant retentir les airs de ses chants de fête, tout le peuple de cette ville. Le P. Onorati affirme que de sa vie il n'a vu un spectacle si consolant: il se voyait entouré d'environ 25000 personnes. Aux portes de Fortaleza la foule augmenta encore; la musique militaire se joignit au cortège, et la statue de St. Louis fit son entrée dans la ville avec la plus grande solennité. . . . .

En résumé, nous travaillons, et avec joie; parceque ici, semble-t-il, il est plus facile de le faire pour Dieu, en mettant de côté l'amour propre. Oh! quel vaste champ nous est ouvert! Si l'on regarde à l'intérieur du pays, on ne voit que villes ou villages, ou tout-à-fait privés de prêtres, ou n'ayant qu'un prêtre qui n'a pas la confiance du peuple et souvent même le scandalise. Quant aux villes maritimes, on y voit une corruption presque générale de l'esprit et du cœur, et un déficit immense de prêtres exemplaires et zélés.

Dans une ville peu éloignée de Natal et beaucoup moins corrompue que ce chef-lieu, pendant une mission donnée par le P. Rondinat, le curé, chef de la franc-maçonnerie, expédiait sous main des enrôleurs à la secte, qui faisaient en sorte de détruire tout ce que le Père édifiait. —— Un jeune homme me disait que dans son pays il était rare d'avoir la Messe le dimanche, même en payant des sommes considérables, et que l'on n'avait pas vu de Missionnaires depuis fort longtemps; de sorte que personne ne pouvait se confesser, etc, etc. —— Monseigneur l'Évêque a voulu ces jours-ci connaître les séminaristes de son diocèse; il pleurait de douleur en voyant leur ignorance. Deux théologiens entre autres, qui espéraient le sacerdoce pour cette année, lui répondirent qu'en Jésus-Christ il y a 4 personnes .... et que l'Hostie est toujours du pain, après la consécration comme avant.

Europe. — France. — *Relation de plusieurs guérisons obtenues par l'intercession de nos Pères, victimes de la Commune.* — Londres. — *Guérison instantanée de Madame Pauli, racontée par elle-même. (traduit des Letters and notices).*

—— Le 6 Décembre 1871 je fus prise d'une bronchite. Avec mal aigu succéda une déperdition complète de mes forces. Tous les jours il fallait me transporter jusqu'à une chaise longue dans ma chambre; au bout de quelques jours cependant je voulus essayer de marcher. Je trouvai alors que ma jambe droite était complètement paralysée. Deux fois déjà j'avais éprouvé la même infirmité à la même jambe; chaque fois j'avais dû garder le lit pendant 6 ou 7 mois et même quand j'avais été capable de marcher j'avais boité encore pendant quelque temps. C'était toujours la même affection: la jambe semblait être pendante à la hanche sans que j'eusse le pouvoir de la mettre en mouvement, et le pied

se tournait en dedans lorsque j'étais étendue sur un lit. C'est vers le 18 décembre que je fus reprise de mon infirmité. J'étais très faible et je ne pouvais même pas m'asseoir, parceque les reins également semblaient affectés. J'espérais que cela passerait et je m'efforçais d'en faire peu de cas, parce que, comme nous venions justement de louer notre maison, cette maladie arrivait vraiment à contre temps; il fallait absolument me transporter dans un autre domicile aussitôt que possible. On me porta au salon deux jours avant de laisser la maison. La souffrance que cela me causa fut telle que je faillis tomber en faiblesse. J'exprimai alors la crainte que mon état ne fut plus grave que je ne l'avais pensé d'abord. —— Deux jours après la fête de Noël, on m'emmena dans un autre quartier de Londres, où la famille de mon mari habitait. Depuis le moment où je quittai la maison jusqu'à 2 heures après mon arrivée, je ne sus rien de ce qu'on fit de moi. Je suppose que j'étais dans un état voisin de la syncope. Durant cet intervalle je ressentis à la jambe droite de tels accès de douleur que tout mon corps en fut ébranlé de la tête aux pieds. On envoya en toute hâte chercher un médecin; mais celui-ci n'apporta aucun soulagement; j'étais complètement épuisée quand je revins à moi; ma jambe était plus contractée et tout à fait roide. On s'adressa ensuite à un autre docteur qui prescrivit l'électricité pour rendre à ma jambe la faculté de se mouvoir et la guérir de son engourdissement. Il l'appliqua lui-même. Ce fut pour moi une véritable torture; ma jambe me semblait ensuite comme déchirée et mise en pièces. On voulut renouveler l'opération; mais ma jambe était trop sensible et je ne pus la supporter. Le Docteur déclara alors que le siège du mal était dans le nerf sciatique. Mon mari fut obligé d'aller à Paris et me laissa aux soins d'une Sœur de la Miséricorde, le mercredi 3 janvier. A partir de cette date je fus 12 jours et 12 nuits sans dormir excepté une nuit pendant 2 heures. Je ne fus pas un instant libre de souffrance et je ne pouvais me coucher que sur le dos sans changer de position à cause de la jambe malade. Tous les jours la Sœur me portait à une chaise longue, ce qui souvent m'arrachait des cris de douleur. A peu près tous les 24 heures j'éprouvais un violent accès à la jambe et dès la seconde fois cet accès gagna les reins qui me semblaient dès lors comme brisés. Mon état était vraiment pitoyable; je me sentais de moins en moins capable de le supporter. On eut recours à un autre Docteur. Il ordonna la morphine pour me soulager; j'éprouvai en effet du soulagement pendant quelques heures; mais sans pouvoir dormir, et on me fit prendre aussi de la quinine pour me fortifier. —— Mon mari m'écrivit de Paris qu'il avait commencé une neuvaine au P. Olivaint pour ma guérison. Cette neuvaine devait finir le mercredi 17 janvier à 9 heures du matin. Il entendait tous les jours la Messe à l'église des Jésuites et priait sur le tombeau du P. Olivaint. Je fis peu d'attention à la neuvaine. Je pensais que ma maladie n'avait pas été assez longue pour être guérie de cette manière, que du reste si je devais implorer quelque secours, c'était celui de Notre-Dame. Cependant le mal empirait chaque jour, les accès devenaient plus fréquents. Dans la nuit du samedi je fus 2 heures sans pouvoir parler à cause de la faiblesse et de l'épuisement. Pour la première fois je pensai que c'était fait de moi; mon état d'abattement était du reste une espèce de mort. Le dimanche j'étais au plus mal. Le lundi le docteur vint. Il constata que la morphine m'était nuisible et déclara que bien que j'y trouvasse du soulagement, il fallait en suspendre l'emploi, ainsi que celui de la quinine; car la toux qui était revenue était incessante. « Votre malade n'est pas encore mourante, dit-il à la Sœur, mais elle est bien faible ». Et il prescrivit un calmant au cas où la douleur deviendrait excessive. Mes parents s'alarmèrent et songèrent à prévenir mon mari. Tout l'après-midi du lundi je souffris beaucoup; mais la douleur..... était supportable et je ne voulus prendre aucun remède. J'écrivis alors à mon mari que si le P. Olivaint pouvait me faire dormir, je serais bientôt rétablie. J'éprouvais quelque remords d'avoir eu si peu de foi en sa neuvaine. Quand on me porta au lit le soir, je ressentis une commotion plus forte que jamais, il me survint un autre accès qui dura quelque temps; mais toutefois je ne pris pas le remède prescrit. — Le lundi après-midi (ce que je ne sus qu'après ma guérison) mon mari m'avait recommandé à Notre-Dame des Victoires, parceque, comme il me le dit ensuite, en priant à la tombe du P. Olivaint, plusieurs fois cette pensée lui était venue soudainement: « Il ne faut pas que j'oublie la Bienheureuse Vierge. Le lundi cette idée le poursuivit si bien qu'il partit sur le champ pour

Notre-Dame des Victoires. Il écrivit après : « Il est à croire que le P. Olivaint, en raison de la dévotion qu'il a eu pour Marie pendant sa vie, a voulu m'envoyer à Elle pour achever la guérison. » Quant à moi, je ne savais rien de cela et comme je l'ai dit, je souffrais beaucoup, en sorte que la Sœur craignait pour moi une nuit de souffrance. Cependant le sommeil me prit vers minuit et je dormis toute la nuit, ne me réveillant qu'une fois quand on me présenta de la nourriture. Le matin la Sœur me dit : « Votre mauvaise jambe n'était-elle pas pliée tout à l'heure ? » — « Non, répondis-je en pliant la bonne ; c'était celle-ci. » La Sœur reprit : « J'avais cependant cru voir vos deux genoux élevés pendant votre sommeil ; » et là-dessus elle alla à la Messe. Cette pensée me poursuivit alors : « Aurais-je vraiment remué la jambe. » J'essayai donc de la remuer et je la remuai en effet ; je l'élevais et la baissais en pliant le genou ; je ne le faisais que lentement, il est vrai, mais sans la moindre souffrance. La pensée me vint alors que le P. Olivaint allait me guérir, et je le crus fermement. Ma jambe en effet ne s'était remuée dans mon sommeil que pour exciter ma foi en la neuvaine. Je ne savais comment me contenir jusqu'au retour de la Sœur ; car non seulement je pouvais mouvoir la jambe, mais il ne me restait aucune souffrance. Pendant toute la journée du mardi je restai convaincue que je serais guérie ; je ne doutais point de pouvoir, le jour suivant, me lever et marcher. J'écrivis à mon mari et je le lui annonçai ; j'exprimai la même conviction à ma famille. Je dormis parfaitement toute la nuit du mardi. Le mercredi matin la Sœur se rendit à la Messe, et pendant que je me trouvais seule je fus tentée de douter de ma guérison ; mais je me mis à dire mon rosaire et tout doute s'évanouit. — La Sœur à son retour m'aida à m'habiller sur mon lit. Vers 9 h. 1/2 je baisai une relique du P. Olivaint ; je pris mon chapelet et fis le signe de la croix, et pendant que la Sœur, debout à l'extrémité de la chambre, tenait les yeux fixés sur moi, je quittai le lit et sans toucher aucun appui je fis tout le tour de la chambre. J'invoquai mon bon P. Olivaint en faisant le premier pas. La Sœur s'exclamait et tremblait d'émotion en me contemplant ; c'était vraiment merveilleux. Nous tombâmes alors à genoux et nous récitâmes le *Te Deum* et les litanies de St François-Xavier, parce que c'est un saint de la Compagnie de Jésus. Je ne sentais plus ni roideur ni faiblesse ; il ne me restait plus la moindre trace du mal. Tous ceux de la maison qui vinrent me voir étaient saisis d'étonnement. Je ne m'étais jamais mise au lit si tard et encore je le fis uniquement par prudence. Je me sentais un grand appétit et un grand besoin de sommeil. Je n'avais pas encore toute la vigueur de la santé ; mais je n'éprouvais rien de cette pénible faiblesse habituelle aux convalescents. La santé semblait m'être revenue instantanément. J'écrivis alors au médecin la lettre suivante : « 14 St Leonard's Terrace, Westbourne Terrace. — Cher Docteur Cahill. — Vous serez un peu étonné d'apprendre que je suis complètement guérie. Mon mari a fait au P. Olivaint et aux Jésuites martyrs une neuvaine qui finissait ce matin. J'ai quitté le lit et me suis mise à marcher, faisant le tour de ma chambre sans sentir ni engourdissement, ni faiblesse, ni rien de semblable. Je suis habillée et dans un fauteuil ; le mal a disparu. Je n'ai plus la moindre infirmité à la jambe. Ici on me croit complètement folle. Je me tiens donc dans ma chambre en attendant votre visite ; si vous êtes assez bon pour venir et les convaincre que je suis rétablie et que je peux marcher ; car je désire sortir. Je vous suis sincèrement dévouée Christina M. Pauli.

Le médecin vint et me déclara guérie. Je n'eus pas le plus léger retour de souffrance ou de faiblesse. Il m'est impossible de dire ce que j'éprouvai quand je reçus de mon mari une photographie de mon cher Père Olivaint. Le samedi suivant j'allai à la Messe. J'aurais pu y aller le jeudi, mais on m'en dissuada par prudence. Mes yeux étaient très-affaiblis par suite de mes insomnies ; je ne pouvais lire ; mais je récitai mon rosaire et regardai ma photographie du P. Olivaint, le cœur débordant de joie. J'allai ensuite me confesser et je revins sans fatigue, pour ainsi dire. Le jeudi précédent je ne pouvais même pas m'asseoir sur mon lit. — J'ai écrit cette relation de mon mieux pour la gloire de Dieu et pour qu'on en fasse l'usage qu'on jugera convenable.

Nous joignons à ce récit une lettre du Docteur qui a vu Madame Pauli avant et après sa guérison. — 9. Albert Terrace, Hyde Park. S.W. (27 Février 1872.) — Mon cher Père, — J'ai lu le récit de la maladie et de la guérison de Madame Pauli, et autant que j'ai pu

connaître le cas, je trouve qu'en tout point le rapport est très fidèle. Quand je la vis la première fois elle souffrait extrêmement à la hanche droite et dans la jambe d'un mal aigu passé à l'état chronique et pour lequel j'ordonnai la quinine afin de prévenir l'accès périodique de la nuit, et l'emploi de la morphine pour calmer la douleur aigue en attendant que la quinine opérât l'effet désiré. La morphine procura d'abord du soulagement à la malade et un peu de sommeil; mais en revanche elle causa des maux de tête et la perte de l'appétit. Je me vis forcé de l'interdire et dis à Madame Pauli qu'il n'y avait pas d'utilité à ce que je vinsse la voir fréquemment, mais que je désirais être au courant de son état et je lui ordonnai un remède pour la calmer et lui donner au moins quelque occupation quand l'accès surviendrait. La première nouvelle que j'en reçus fut qu'elle était parfaitement bien; elle pouvait marcher et désirait me voir. Sa famille, disait-elle, la tenait pour folle, c'est pourquoi elle attendait ma visite afin de les convaincre qu'il n'en était rien. J'allai chez elle et je la trouvai marchant dans sa chambre. Je ne crois pas qu'il y eut dans son cas une maladie organique; mais il y avait certainement une grande irritation dans la moëlle épinière et l'état persistant d'engourdissement et de torsion dans la jambe droite était très-extraordinaire et faisait mal à voir. Je dois également ajouter que le traitement de l'art s'est trouvé en défaut et ne saurait avoir contribué à ce rétablissement soudain et vraiment extraordinaire. — Je demeure, mon R. Père, votre tout dévoué E. Cahill.

Autre guérison. — Je soussigné Vicaire de St. Roch atteste le fait suivant: Dans la première quinzaine du mois de Mars 1872, Madame X., dont je tais le nom parce qu'elle ne veut pas que son fils connaisse sa démarche, vint me trouver tout en larmes. Elle me fit part de l'état diabétique de son fils, état si grave qu'il ne pouvait plus depuis quelques jours s'occuper d'affaires. Elle me soumit le projet qu'elle avait conçu de recourir à l'intercession des Pères jésuites tués en haine de la foi. Je l'encourageai beaucoup à le faire et comme le danger était presque imminent, j'allai moi-même rue de Sèvres. — Ne pouvant obtenir une octave de Messes, je pus en avoir une le jeudi d'après. Ce jour là même tout danger disparaissait et le malade reprenait ses occupations. Il ignore la démarche faite par sa mère qui n'a pas voulu l'effrayer, et voilà pourquoi cette dame tait son nom. C'est une personne des plus respectables et qui a un fils protonotaire apostolique.

Paris le 17 Octobre 1872. — L'abbé Vidien.

Villers-Cotterets (Aisne), le 17 juillet 1872. — Mon Révérend Père. — Ce n'est point à vous qu'on apprendra que le bras de Dieu n'est pas racourci, et qu'aujourd'hui comme toujours, le Seigneur est admirable dans ses saints. Toutefois je pense vous être agréable en vous racontant un fait qui s'est passé dans ma paroisse, dimanche dernier 14 juillet. — Une personne de 29 à 30 ans, Mlle Juliette Laurent était malade depuis plusieurs semaines. Des syncopes très-fréquents, des vomissements répétés, chaque fois qu'elle prenait un peu de lait, de sirop, de tisane ou de bouillon, une faiblesse extrême; de plus la fièvre typhoïde avec intermittence de délire, menaçaient d'enlever promptement la malade, dont la constitution avait été ébranlée par bien des secousses antérieures. — Un des jours précédents, Mlle Laurent s'était confessée et avait reçu l'extrême-onction. A cause des vomissements et de la grande difficulté de déglutition, il avait fallu renoncer au St. Viatique. J'ajouterai que les parents et les personnes qui la visitaient s'attendaient tous à une fin prochaine. — Dimanche dernier, quelques instants après la grand' Messe, on vint me prier d'aller faire une dernière visite à Mlle Laurent qui, disait-on, aurait probablement cessé de vivre avant mon arrivée. Je remets à la personne qui venait me chercher une relique du P. Olivaint, recommandant de l'appliquer sur la malade en attendant mon arrivée. Un instant après, j'entrais chez Mlle Laurent, que je trouve à l'extrémité; sueur froide, mains glacées, pouls presque nul, regard terne et vitreux, respiration très-faible et très-courte. Ayant remarqué que la malade avait un peu de connaissance, je lui adresse quelques paroles pour la préparer à recevoir une dernière absolution et l'indulgence in articulo mortis. — Je dois vous observer, mon

R. Père, que j'avais donné la relique renfermée dans une enveloppe. Je recommandai à Mme Laurent de prendre soin de cette relique, que je devais rendre à M. Dalansoy, et de la remettre dans l'enveloppe aussitôt qu'elle l'enlèverait à la malade. Puis j'exhortai la malade à une grande confiance, lui disant que c'était surtout par la confiance qu'elle pouvait obtenir la grâce sollicitée. —— A peine avais-je quitté la maison, la mère de la malade dit aux personnes présentes: "puisque M. le Curé dit qu'il faudra remettre la relique dans l'enveloppe, c'est qu'il fallait l'appliquer sans enveloppe." Aussitôt on dépouille la relique et on l'applique sur la poitrine de Mlle Laurent. Immédiatement une personne présente lui demande si elle veut boire (il y avait 14 heures que rien ne voulait plus passer et que la parole était perdue). Elle répond un oui faible, mais bien articulé. On approche la potion de ses lèvres, et au grand étonnement des spectateurs, elle en prend quelques gorgées sans difficulté. Puis elle passe la main sur ses yeux, se nettoie la bouche avec un linge, dit qu'elle est guérie, demande à boire de nouveau et prend très facilement la potion qu'on lui présente. Elle répète qu'elle est guérie, que son mal a disparu, etc. . . . Vous dire la joie des assistants et de ses parents surtout, ce n'est pas possible, pas plus possible que d'exprimer l'étonnement du médecin, qui avoue, du reste, ne rien comprendre à cette guérison. —— Et nous, mon R. Père, nous comprendrons fort bien que Dieu veut glorifier son Martyr. Ah! puisse cette intercession si manifeste en ce genre ouvrir les yeux à tant d'aveuglés, attendrir leurs cœurs, et les ramener à Celui qui est toujours si riche en miséricorde. Vous me pardonnerez, mon R. Père, cette longue lettre et vous me permettrez, j'espère, d'aller bientôt remercier à son tombeau le P. Olivaint de la grâce qu'il vient de nous accorder. (Signé) Angot, Curé de Villers.

Guérison de Thérèse Dutilleux racontée par elle-même. —— Moi soussignée, indigne servante de Dieu, a obtenu de sa bonté une grande grâce par l'intermédiaire des Pères Martyrs invoqués à la chapelle où reposent leurs restes précieux. —— Malade depuis l'enfance et atteinte de rhumatismes qui avaient pénétré jusqu'à l'enveloppe de la moëlle, j'étais retenue à la maison depuis dix ans et demi: la plus grande souffrance était surtout dans les entrailles, parfois dans l'estomac, la poitrine et aussi la tête; des crises parfois fréquentes, parfois éloignées, mais toujours violentes, me retenaient quelques jours au lit; puis je me relevais, je travaillais, mais sans jamais pouvoir sortir, ni à pied, ni en voiture. —— Cinq ou six expériences en 10 ans n'ont amené que le résultat de me faire garder le lit plusieurs jours, et dans un tel état, que je me serais roulée, si mes forces me l'eussent permis; c'étaient comme des déchirements intérieurs dont je ne sortais plus. —— Le 24 juillet à 8 heures, un prêtre de notre paroisse disait pour moi la Messe à l'autel de la chapelle des Martyrs; on m'avait amenée en me roulant dans un fauteuil que l'on soulevait presque pour m'éviter toutes les secousses; malgré ces précautions je me suis évanouie 3 fois en allant et autant en revenant: j'ai souffert tout le jour des douleurs atroces, et la nuit je n'ai même pas pu m'étendre sur mon lit, tant je souffrais. —— Quinze jours plus tard, je recommençais le même trajet, par le même système, avec les mêmes évanouissements, qui cette fois se sont prolongés jusque pendant la Messe; à l'Evangile j'étais moins mal, après l'Élévation je pouvais prier plus facilement ainsi qu'à la Communion, que j'ai eu le bonheur de faire. Après la Communion, j'ai senti que le mal dans les entrailles cessait; j'ai entendu la Messe qui a suivi, à genoux et sans souffrir. Le mal dans les entrailles est tout à fait passé. Gloire en soit rendue à Dieu; ce que je vous marque est l'exacte vérité. J'en remercie de tout mon cœur ceux dont l'intercession m'a obtenu un si grand bien. —— Votre très humble servante en Notre Seigneur —— Thérèse Dutilleux — Paris 8 7bre 1872.

Un témoin oculaire ajoute: Le retour de l'église à la cour du Dragon s'effectua sans évanouissement, et en rentrant dans sa chambre la malade trouva que toute trace de mal avait entièrement disparu. —— Depuis ce jour Mlle Dutilleux a cessé de souffrir; elle sort sans éprouver la moindre fatigue et peut aller entendre le Saint Sacrifice de la Messe, dont elle était privée depuis plus de dix ans.

Notice sur la dernière maladie et la mort du Révérend Père Fréchon.

Le R. P. Fréchon entré dans la Compagnie de Jésus, à l'âge de 18 ans, était né à Dieppe le 11 janvier 1821. Doué de talents remarquables, il avait parcouru avec succès la longue carrière des études littéraires et théologiques; il avait avec non moins de succès enseigné les humanités, la rhétorique et le cours d'Ecriture Sainte au collège de Brugelette en Belgique et à Laval. Préfet des études au collège St François-Xavier à Vannes, le P. Fréchon avait révélé une aptitude particulière pour la prédication, et sans aucun doute, ses Supérieurs l'eussent appliqué à ce ministère pour lequel d'ailleurs il avait un vif attrait, si la santé ne lui eût fait défaut. Chargé en 1866 de l'importante fonction de Maître des novices, il fut envoyé à la maison d'Angers, où pendant 4 ans, il exerça ce ministère avec un zèle digne de tout éloge, mais avec un surcroît de fatigues qui força ses Supérieurs à l'enlever à ses novices. Malgré les ménagements et les soins qu'on lui prodigua à Laval, l'épuisement ne fit qu'augmenter; et au bout de 22 mois, il fut condamné à un repos absolu: c'est alors qu'on le renvoya à Angers, moins dans l'espérance d'une guérison que pour le distraire et lui procurer tous les soins nécessités par son triste état.

Nous laissons maintenant la parole au Frère qui l'a soigné pendant sa dernière maladie. — Extrait d'une lettre du F. Mahot au R.P. Mourier.

..... En arrivant à Angers, le P. Fréchon pensait aller demander aux eaux de nouvelles forces, qu'il ne désirait du reste que pour les consacrer tout entières au service de Dieu et de la Compagnie. J'étais très-éloigné de ce voyage, mais avant de rien décider, je voulais que mon avis fut confirmé par celui d'un médecin plus éclairé, Mr Désanneau. Dès le lendemain de l'arrivée du Père à Angers le docteur était appelé et après avoir examiné le malade il lui déclarait que les eaux ne pouvaient que lui être nuisibles; c'était presque lui dire qu'il était incurable. J'assistai à la déclaration du docteur Désanneau. J'avais pu voir d'autre part combien le R. P. Fréchon avait compté sur les eaux pour sa guérison. Je savais donc le sacrifice très-grand qu'il avait à faire. Il se soumit sans la plus petite hésitation, et nous assura en souriant qu'il était très-heureux de cette décision qui le laissait dans une maison de la Compagnie et lui épargnait un voyage long et pénible. — Le R. P. Fréchon avait une foi très-vive qui perçait dans toutes ses paroles. Peu de temps après son arrivée à Angers il commença une neuvaine à nos Pères Martyrs avec une grande ferveur et une grande confiance, et ce lui fut une bien grande joie d'apprendre que vous vouliez bien vous associer à cette neuvaine avec tout votre noviciat. Ce cher noviciat d'Angers, comme il l'aimait tendrement! comme il lui avait donné tout son coeur pendant les quelques années qu'il fut chargé de le diriger! Chaque matin quand nous avions causé de sa maladie, il m'interrogeait sur tout ce qui se passait au noviciat, sur les sujets de conférence, sur les vacances, sur les récréations et les promenades, en un mot sur tout ce qui pouvait nous intéresser. Je lui parlais quelquefois de la vertu de mes frères, des beaux exemples que j'avais tous les jours sous les yeux; et il me disait: « Remerciez le Bon Dieu de vous avoir conduit dans cette sainte maison.» Plusieurs fois en m'interrogeant sur le règlement des vacances, sur l'ordre des différents exercices, il vit que des changements notables avaient été apportés par vous à sa manière de faire; mais loin de s'en offenser, il me dit toujours avec douceur: « Je reconnais que cela est mieux ainsi. Vous avez pour vous diriger un homme bien sage et bien vertueux.» Il était tout heureux quand je lui annonçais que les novices priaient pour lui. Deux fois le P. Le Callec, qui lui disait tous les matins la Ste Messe, me chargea de lui faire savoir qu'il avait offert à son intention le St Sacrifice. Il voulut, la première fois, voir le Père et le remercier lui-même. « Je vous remercie de tout coeur, lui dit-il, de vos bonnes prières, et si je puis encore remonter à l'autel, je vous promets que ma première Messe sera pour vous.» L'autre fois il était plus fatigué. Il me chargea de transmettre ses remerciments au Père: « Assurez-le que je lui rendrai cela dès que je serai dans le Ciel ». Deux fois je communiai à sa Messe avec deux novices, et lui dis que nous avions offert la Ste Communion à son intention, pour que Dieu lui envoyât le calme et la joie même, si cela était possible, au milieu de si cruelles souffrances. « Merci, me dit-il, et assurez vos compagnons, que je tâcherai de reconnaître, quand je serai là haut, ce qu'ils ont fait pour moi sur la terre.» Sa patience fut toujours inaltérable

au milieu des souffrances. Jamais je ne l'ai entendu se plaindre de ses douleurs, des soins qu'on lui donnait, de la nourriture, etc. Toutes les fois que je l'ai interrogé sur cela, il m'a toujours répondu qu'il était satisfait de tout. Un jour cependant il me fit observer que le vin qu'on lui avait servi au dernier repas était un peu acide et qu'il croyait devoir attribuer à ce changement de vin, un redoublement de diarrhée survenu le même jour. Je fis goûter aussitôt cette bouteille; le bouchon fermait mal, et le vin complètement gâté, n'était littéralement pas buvable. —— Un mot sur sa tendresse d'enfant pour la très-Sainte Vierge. Il comptait beaucoup pour sa guérison, sur l'intercession de Marie. Il attendait avec anxiété la belle fête de l'Assomption, et il me laissa entendre qu'il s'était préparé avec joie et confiance à cette grande solennité. Pendant la nuit du 14 au 15 août, il lui sembla sentir tout-à-coup dans son état un soulagement notable. Une telle sensation de bien être s'empara de tout son corps, qu'il se demanda s'il n'avait pas été miraculeusement guéri. Mais cette espérance ne dura pas longtemps. Le lendemain il était plus fatigué que jamais, et en me racontant sa nuit il m'expliqua ce moment de bonheur et de calme, qu'il appelait: « Un petit sourire de la très-Sainte Vierge. » La journée du 15 août fut plus terrible que toutes les autres. L'oppression devint telle que pour la première fois la pensée de la mort se présenta vivement à lui. Jusque là il ne se doutait pas de l'imminence du danger, et on l'entendait dire qu'il espérait retourner à Laval vers la mi-Septembre pour les Exercices spirituels de la retraite. Il me questionna, et je lui laissai entrevoir que son état était à peu près désespéré, qu'il était phthisique, que chez lui la phthisie était arrivée à cette période où l'on ne peut guérir sans un miracle; qu'il pouvait mourir d'un instant à l'autre sans fièvre, dans un accès d'oppression. Comme je m'excusais de l'entretenir de choses aussi tristes humainement parlant: « Vous n'avez point à vous excuser, me dit-il, c'est moi qui vous remercie sincèrement de m'avoir dit toute la vérité. Vous avez fait votre devoir. Avez-vous, ajouta-t-il, dit tout cela au R.P. Cornuau et au R.P. Chambellan? » Quand je le quittai, il me regarda en souriant et me dit: « J'ai fait mon sacrifice ». Que se passa-t-il en lui ce jour là? Dieu seul le sait. Le calme parut toujours sur son visage; mais il eut certainement de terribles luttes à soutenir; car quelques jours plus tard, faisant allusion à cette journée, il me disait: « J'ai eu moi aussi mon agonie et mon jardin des Olives. » Huit jours environ avant sa mort un Père lui demandait s'il ne dirait pas volontiers avec St Martin: *Non recuso laborem*. — Je ne refuse pas le travail, — et certainement je le dis de tout mon cœur, répondit-il d'une voix mourante, mais surexcitée par son zèle: *Imo opto, exopto laborem, A.M.D.G. et Ecclesiæ et Societatis subsidium*. Non seulement je ne refuse pas le travail; mais je le souhaite et je le souhaite ardemment pour la plus grande gloire de Dieu, pour le bien de l'Eglise et de la Compagnie ma mère. Toutefois, que la volonté divine se fasse. *Fiat voluntas Dei!* ——

Notre-Seigneur eut égard aux ardents désirs de ce digne fils de St Ignace: car, s'il ne lui prolongea pas la vie, il lui ménagea les mérites de longues et cruelles douleurs! On peut dire en effet que le P. Fréchon sanctifia plus de la moitié de sa vie religieuse par l'apostolat de la souffrance. Du reste le Bon Maître consola son serviteur: il lui permit de célébrer jusqu'à la dernière quinzaine le Saint Sacrifice de la Messe, et le visita tous les autres jours par la sainte Communion, et c'est 3 heures après s'être donné à lui en Viatique qu'il l'appela à la récompense. —— Un autre Père racontait ainsi au R. P. Provincial la manière dont le R.P. Fréchon reçut la nouvelle de sa mort prochaine: « Le malade a accueilli mon ouverture, non seulement avec paix, mais avec une vive reconnaissance. « Je comptais encore sur 5 ou 6 années de vie, de travaux pour Notre-Seigneur — c'est fini. Eh bien que sa sainte volonté soit faite! je vais me préparer plus immédiatement à la mort. Je vais faire ma confession générale. » A partir de ce moment je l'ai toujours vu avec un visage parfaitement serein. Le sentiment que ses traits ont plus particulièrement révélé, a toujours été celui de la confiance calme, et même d'une joie qui ne lui était pas ordinaire. Deux ou trois jours avant de recevoir l'Extrême-Onction, dans la visite que je lui rendais, il me dit: « Je ne suis point fâché de mourir. En m'appelant à cette heure, Notre-Seigneur ne fait que hâter un peu ma fin et m'épargner de grandes souffrances. Il me donne un nouveau témoignage de sa bonté pour moi. Il sait combien j'aime la Compagnie. Je ne puis point ne pas prévoir pour elle, avec les

persécutions qu'elle endure déjà, de nouvelles et de plus affreuses épreuves. Ma nature fragile et impressionnable n'y eut pas tenu : les maux de ma Mère m'eussent fait mourir en brisant mon coeur. » Ce langage m'a touché jusqu'aux larmes. Je lui ai bien fait promettre, à ce bien aimé défunt, de prier pour nous au Ciel. Il n'a pas eu de peine à s'y engager. —— Deux lettres du R. P. Fréchon trouvent ici naturellement leur place. La première est adressée au R. P. Chambellan, la seconde au R. P. Provincial. —— Angers 23 août 1872. — Mon R. Père, P. C. —— Les choses se sont bien précipitées, depuis mon arrivée ici. Les remèdes d'Angers n'ont pas eu d'autres effets que ceux de Laval, et ils n'ont produit d'autre résultat que celui d'amener une nouvelle cause de dépérissement. Il me semble bien que le temps de quitter la terre est venu pour moi.

Si ce résultat si prompt me surprend un peu, c'est à cause de l'amour que j'ai pour le travail. Mais enfin, si mon temps est venu, il vaut mieux souffrir et mourir pour les âmes, que de travailler pour elles. —— Je n'ai pas besoin de dire quel souvenir j'emporterai de votre charité, des marques de confiance dont vous m'avez honoré. J'ai eu tant à me louer aussi de la grande charité du bon Père Ministre et du bon Frère infirmier.

Daignez aussi me recommander à la charité de votre bonne communauté ; de ces bons Frères au bien desquels si je ne suis pas dévoué, autant que je l'ai dû, il me semble que la bonne volonté n'y manquait pas. Dites leur que j'emporte avec moi l'amour des Exercices, des Règles et du Crucifix.

Bénissez-moi, mon R. Père, et mettez cette nouvelle grâce sur l'âme de celui qui ne vous oubliera pas de là haut. —— Votre humble et obéissant serviteur et fils. —— St. Fréchon s. j. —— P. S. L'on extrémisera demain. ——

Angers, le 23 août 1872. — Mon Révérend Père Provincial, — P. C. — Depuis que je suis revenu ici, les choses se sont bien précipitées. Les remèdes d'Angers n'ont pas eu d'autres effets que les remèdes de Laval, et ils n'ont pas eu d'autre résultat que celui d'amener une nouvelle cause de dépérissement, un continuel dérangement d'entrailles. — Magister adest, et vocat te. — Je lui demande d'être digne de lui dire : « Veni Domine Jesu, veni » —— Ce n'est pas à dire que ce sacrifice ne me coûte un peu à cause du travail, mais je me dis que s'il faut travailler pour les âmes, il faut aussi souffrir et mourir pour elles. — J'ai à vous remercier, mon R. Père, des marques de confiance dont vous m'avez toujours honoré, des témoignages de sympathie que vous m'avez toujours prodigués. Je serai votre obligé durant toute l'éternité.

Et maintenant, mon Père, bénissez-moi. — J'offre le sacrifice de ma vie pour le salut de l'Église et de la Compagnie. —

Demain on m'administrera. —— Votre indigne fils, mais tout dévoué. —— St. Fréchon.

Voici maintenant les détails que le F. Mahot donne au R. P. Mourier sur les derniers moments du R. P. Fréchon. — Le R. P. Fréchon atteint, comme vous le savez, de phthisie pulmonaire, était arrivé à ce point de la maladie où la vie ne tient plus qu'à un fil, que la moindre secousse physique ou morale peut rompre à tout instant. Il aurait pu mourir 8 jours avant, comme il aurait pu mourir 8 jours après. Mais Dieu avait sans doute ses desseins en l'appelant à lui le dernier samedi du mois de l'Assomption. (Il est remarquable d'ailleurs que le P. Fréchon avait plus d'une fois manifesté le désir de mourir un samedi.) —— Samedi à 6 h. ½ j'arrivais de la maison de campagne, pour servir la Messe que disait chaque matin pour le malade le P. Le Callec, dans la petite chapelle de l'infirmerie. En arrivant, je demande à l'infirmier des nouvelles de notre cher malade. Il me répond que la nuit a été très-mauvaise, plus pénible encore que toutes les autres. Le Père avait été pris, la veille au soir, d'une très-violente crise d'oppression qui l'avait obligé à se lever 2 ou 3 fois pendant la nuit. L'infirmier qui couchait depuis 15 jours dans une chambre ouvrant sur la sienne, le voyant vendredi soir plus fatigué que de coutume, voulut rester près de lui dans sa chambre, de manière à être plus à portée de lui rendre les services dont il pouvait avoir besoin. Mais le Père ne voulut pas y consentir, et le força à aller se jeter sur son lit, en lui disant avec un sourire : « Merci, mon cher Frère, mais je puis et je veux souffrir seul. » — A 6 h. ½ je me présentai dans sa chambre. Il était couché. Pour la 1ère

fois depuis le début de sa maladie, il n'avait pas pu se lever à 4 heures. et il se voyait obligé d'entendre la Ste Messe dans son lit. Je le trouvais habituellement le matin assis sur son fauteuil, près de la porte de la chapelle de l'infirmerie. C'est sur ce fauteuil qu'il entendait la Ste Messe, recevait la Ste Communion et passait toute sa journée jusqu'à 9 h. du soir. Mais samedi matin il se sentit tellement fatigué qu'il n'osa pas se lever sans avoir pris mon avis. Il me dit qu'il avait été dans l'impossibilité d'attendre, sans boire, l'heure de la Messe. —— L'oppression continua, augmenta même pendant la Messe, et le bruit de sa respiration haletante, entrecoupée de temps en temps par les quintes d'une toux caverneuse, nous impressionna bien péniblement durant le St Sacrifice. Au moment de la Communion, le P. Le Callec lui porta le St Viatique, que le malade reçut avec une grande ferveur et une expression de joie toute surnaturelle. Le P. Le Callec qui lui donnait chaque jour la Ste Communion avait, au reste, été frappé depuis quelque temps de l'expression toute céleste, que prenait son visage aussitôt qu'il avait reçu la Ste Hostie. Toute trace de souffrance et de peine disparaissait alors, c'était une véritable transfiguration. Je lui donnai à boire, aussitôt après la Communion, quelques gouttes d'eau sucrée, car la bouche était desséchée par sa respiration si précipitée, et il ne pouvait que difficilement avaler. Puis avant de me retirer je lui demandai s'il avait besoin de quelque chose. Tout entier à l'Hôte qui daignait le visiter et le consoler au milieu de ses épreuves, il me fit signe que non, et je me retirai. Aussitôt que la Messe fut terminée, je revins près de lui. Il me raconta combien il avait souffert pendant la nuit et me demanda s'il devait oui ou non se lever dans l'état où il se trouvait. Comme j'avais remarqué que pendant ces grandes crises d'oppression survenues déjà un bon nombre de fois, il éprouvait un peu de soulagement dans la position assise, je lui conseillai de se lever, et lui offris de l'aider à s'habiller. Il y consentit. Après lui avoir passé sa soutane, je lui proposai de lui mettre ses bas. Il refusa tout d'abord, me disant qu'il pourrait le faire lui-même. Mais le voyant si faible je crus devoir insister. Cette fois il obéit et me laissa faire. Arrivé au pantalon il voulut le passer lui-même. Je respectai en les admirant ces délicatesses de la modestie. Dès qu'il fut levé et placé sur son fauteuil, l'infirmier lui apporta son déjeuner. Il prit seulement quelques cuillerées de potage et un peu de vin. Il me congédia en ce moment en me disant d'aller terminer mes exercices de piété. Je revins 1/4 d'heure après et le trouvai dans le même état. Oppression très-grande, pouls plus faible que les jours précédents, mais toutefois encore très-sensible; couleur légèrement violacée du visage et des mains qui indiquent que la respiration est insuffisante et qu'il y a un commencement d'asphyxie. Il me dit alors, que se voyant dans la nécessité de recourir à la charité des autres pour tous les services dont il avait besoin, il lui semblait utile maintenant que quelqu'un se tînt tout le jour dans la chambre voisine de la sienne, qu'il craignait de déranger l'infirmier, (qui est à la fois employé à la lingerie et à l'infirmerie), en réclamant ainsi son ministère du matin au soir, et qu'il lui serait agréable, si la chose était possible, d'avoir près de lui des Frères scolastiques novices; il me chargea de vous présenter sa demande, me faisant observer, que ce qu'il croyait le mieux et le plus pratique, était de lui envoyer chaque jour 4 Frères. Deux passeraient près de lui la matinée et retourneraient à la campagne après dîner; les deux autres viendraient les remplacer dans l'après midi. Je l'assurai, mon R. Père, que vous et vos novices seriez bien heureux de lui rendre ce petit service, et je le suppliai d'user de nous pour le jour et la nuit, comme il le jugerait bon. Je lui demandai en attendant pour moi l'autorisation de passer la matinée près de lui en attendant l'arrivée des Frères que vous lui enverriez certainement dès que vous connaîtriez son désir. Il me remercia et me pria de me retirer dans la chambre voisine et de le laisser seul, m'assurant qu'il me sonnerait dès qu'il aurait besoin de moi. Je pris un livre et vins m'asseoir dans la chapelle tout près de la porte ouvrant sur la chambre. De là j'entendais très-bien sa respiration, j'étais à deux pas de son fauteuil et il ne pouvait pas faire un mouvement sans que j'en fusse averti. Toutes les 5 minutes j'allais, du reste, lui demander s'il avait besoin de quelque chose. Pendant l'heure que je passai ainsi près de sa chambre, je lui fis prendre 2 pilules que je croyais de nature à calmer un peu son oppression; et lui, obéissant jusqu'au bout, se laissa faire et me remercia. Le R.P. Fréchon consentit

toute sa connaissance et tout son calme; mais bien qu'il sut depuis longtemps que sa maladie était mortelle et qu'il ne pouvait guérir à moins d'un miracle, il ne se croyait pas à ce moment si près de sa fin. Pourtant il était évident pour moi que depuis une heure il avait sensiblement baissé, et sans pouvoir indiquer avec précision l'heure de la mort, je voyais que cet état ne pouvait se prolonger bien longtemps. Je crus donc de mon devoir d'aller avertir le P. Chaignon, son confesseur, le priant de venir lui suggérer quelques pensées pieuses de nature à l'encourager. Le P. Chaignon se rendit aussitôt près de lui, et à travers la porte entrouverte de la chapelle, je pus entendre la petite allocution bien touchante qu'il adressa au mourant. Le R. P. Fréchon écoutait tout cela avec joie et reconnaissance. Le P. Chaignon lui lut alors l'acte de résignation à la mort de Bossuet, et lui proposa de lui donner l'absolution; mais le malade qui se trouvait très fatigué et qui n'avait pas très nettement conscience de son état, pria de remettre l'absolution à un autre moment. Un quart d'heure se passa sans que rien de nouveau se produisit. Le malade s'affaiblissait toujours. J'avais enfin obtenu de rester dans sa chambre, assis sur une chaise à peu de distance de son fauteuil. Le P. Chaignon s'était retiré, (sa chambre se trouvait à quelques pas seulement de l'infirmerie) me faisant promettre de l'avertir aussitôt que je verrais l'état du malade s'aggraver. Effrayé de la couleur violacée du visage et des mains qui se prononçait de plus en plus et de l'affaiblissement du pouls, je retournai chez le P. Chaignon, le priant cette fois de venir, avant une demie-heure, donner l'absolution à notre cher malade. Pendant les quelques minutes que j'avais été absent, le R. P. Fréchon avait quitté son fauteuil et s'était rendu seul en traversant sa chambre dans un cabinet.

Il ne voulait jamais qu'on l'assistât en pareille circonstance, et sa modestie lui faisait guetter et saisir le moment où il se trouvait seul pour aller aux cabinets. L'infirmier entre en ce moment dans sa chambre, et ne le trouvant pas sur son fauteuil, va se placer près de la porte entrouverte du cabinet où il se trouve, de manière à lui venir aussitôt en aide, s'il a besoin de son secours. Le P. Fréchon se lève et vent regagner son fauteuil, mais après quelques pas faits dans sa chambre, il s'affaisse et l'infirmier n'a que le temps d'accourir pour le recevoir dans ses bras. Aux cris que pousse l'infirmier, nous arrivons en courant, le P. Chaignon et moi. Le mourant a été replacé sur son fauteuil. Il est tout à fait sans connaissance. La vie ne se traduit plus chez lui que par une respiration bruyante et entrecoupée. La tête retombe sur sa poitrine et nous sommes obligés de la soutenir avec la main. Le P. Chaignon lui donne l'absolution avec l'indulgence plénière à l'article de la mort. Nous récitons les prières des agonisants; tous les Pères qui se trouvent dans la maison et qui ont été prévenus, sont à genoux autour du mourant. Après une demie heure environ de respiration râlante de plus en plus pénible, le Père cesse doucement de respirer et meurt sans pousser un seul gémissement. Pendant cette courte agonie, j'étais à genoux devant lui et je tenais sa tête dans mes mains. A deux ou trois reprises nos Pères placèrent le crucifix sur ses lèvres et essayèrent de le lui faire baiser, mais aucun mouvement de lèvres n'indiqua qu'il eût conscience de ce qui se passait. Plusieurs fois aussi on voulut lui faire répéter les invocations, "Jésus, Marie, Joseph," mais on n'y put non plus réussir; l'âme n'éclairait déjà plus ce corps qu'elle allait quitter dans un instant. ——— Voilà comment est mort notre R. P. Fréchon. Cette mort n'a rien assurément d'effrayant, et tous ceux qui l'ont vu mourir ont souhaité d'être à sa place, ou désiré du moins de s'endormir un jour aussi paisiblement dans le Seigneur."

Laval. ——— *Retraite Ecclésiastique à St. Michel.* ——— Dans le diocèse de Laval la retraite sacerdotale a été prêchée par un des Nôtres. De l'aveu de tous, le succès a été considérable. Jadis, outre cette première retraite, qui est et qui restera toujours la grande retraite diocésaine, se donnait chaque année à St. Michel une seconde petite retraite ecclésiastique. Elle était spécialement destinée aux prêtres qui n'avaient pu se rendre à la première ou qui désiraient, dans une solitude plus complète, suivre les Exercices de N. Bx. Père. Ces deux retraites, loin de se nuire, se complétaient l'une l'autre, et cependant chacune d'elle conservait sa physionomie propre. Ainsi, au grand Séminaire la réunion, comme aujourd'hui, était solennelle, se composait de 2 à 300 prêtres, et Monseigneur la présidait. A St. Michel la réunion, moins nombreuse, n'avait aucun caractère officiel; parfaitement libre, elle ne s'imposait point aux Ecclésiastiques, et par l'ordre et la nature des Exercices, se rapprochait davantage des Exercices de saint Ignace.

Bien malgré nous cette petite retraite de S^t. Michel fut pendant quelque temps interrompue. Les travaux que nécessitait la construction de nouveaux bâtiments en fut l'unique cause; mais dès qu'ils furent achevés, le R. Père Recteur n'eut rien de plus à cœur que de réintégrer dans notre maison l'œuvre si importante des Retraites Ecclésiastiques. Cette année, du 19 au 25 Août, 40 prêtres, sous la direction d'un des Nôtres, firent les S^ts. Exercices. Tous, d'une piété très édifiante, se firent un devoir de garder un silence scrupuleux pendant toute la durée de la retraite, et chacun à son tour s'offrait spontanément pour la lecture de table. Après la Messe de clôture, tous ces Messieurs se réunirent dans la chambre du R. P. Recteur, le remercièrent avec effusion d'avoir fait renaître les beaux jours des anciennes retraites à S^t. Michel et, avec la plus charmante simplicité, tous, se mettant à genoux, lui demandèrent sa bénédiction. Le succès de cette année augure bien pour les années suivantes. Désormais l'œuvre des retraites à S^t. Michel paraît bien rétablie, et tout fait croire qu'elle prospèrera, sous la bénédiction de DIEU.

Lettre du F. Métet au Rédacteur. Laval, 8bre 1872.

Mon bien cher Frère, — P. C. — Puisque vous me demandez avec tant d'instance, pour la gloire de DIEU, quelques détails édifiants sur le petit ministère commis à mes soins, je ne résiste pas davantage à vos prières. Mais ne vous attendez pas à des récits bien extraordinaires. Il s'agit ici d'un simple et humble petit ministère rempli, sinon avec succès, au moins, je puis vous l'assurer, avec joie et consolation, près d'humbles vieillards, dans une humble maison des humbles petites Sœurs des pauvres.

La maison des Petites Sœurs des pauvres, vulgairement appelée la Coconnière, est établie sous le vocable de S^t. Jean-Baptiste. Assurément le S^t. Précurseur y annonçant l'Evangile n'aurait pas pu se nommer "vox clamantis in deserto"; et pour moi si les oreilles paresseuses de mes auditeurs m'obligent à vérifier le "vox clamantis", je puis du moins ajouter avec la plus douce consolation "non in deserto". Pour procéder avec ordre, je grouperai, sous 4 chefs, tout ce que j'ai à vous dire de ces chers vieillards: je vous parlerai de tout ce que, depuis tantôt un an que je les connais, ils ont su faire pour le Souverain Pontife, pour Notre Seigneur, pour S^t. Joseph, pour la très Sainte Vierge. Ce sont là certainement les 4 dévotions spéciales de cette maison, les 4 dévotions qui font toujours vibrer les vieux cœurs qu'elle renferme, les 4 dévotions que le zèle, la charité et le dévouement des bonnes Petites Sœurs des pauvres savent si bien entretenir. — Ce fut pendant le mois de S^t. Joseph que j'eus le bonheur de découvrir, dans les bons vieillards et les bonnes vieilles de la Coconnière, le trésor d'un amour vraiment filial et dévoué pour le Souverain Pontife. Voulant les préparer à la fête de S^t. Joseph par une bonne neuvaine, et désirant la leur faire offrir pour le Souverain Pontife, un jour, à la fin d'un sermon, je me mis à leur parler du saint Père, de ses douleurs, de ses souffrances, et parmi ses douleurs et ses souffrances, de son amour pour ses enfants répandus dans tout l'univers catholique. Or voilà ces bons vieillards et ces bonnes vieilles qui se mettent à fondre en larmes, aussi bien que les Petites Sœurs des pauvres, et un ancien zouave et son frère qui m'écoutaient. Voyant tout ce monde pleurer, l'émotion me gagna moi-même et je me mis à faire comme eux. Dès ce moment la neuvaine se fit avec la plus grande ferveur. Dès ce moment aussi il fallut, à la chapelle et dans la visite des salles, parler du Souverain Pontife, et chaque fois c'était la même émotion. Il y avait donc dans ces vieux cœurs où l'on croit trop facilement tout sentiment éteint, un amour sincère, tendre et filial pour le S^t. Père. « O notre bon Père, me disait une bonne vieille, si j'avais une bourse pleine d'or, je l'enverrais tout de suite à Notre S^t. Père le Pape. » — « Est-ce bien vrai, disait un autre qu'on le fait tant souffrir? » — « Oh, s'écriait une troisième, depuis que vous nous avez parlé du Pape, j'y pense jour et nuit, et la nuit quand je me réveille je me mets à prier pour lui. » Le jour de la fête de S^t. Joseph, après une neuvaine de prières, de sacrifices, de travail, on fit la S^te. Communion, et tous sans exception, l'offrirent pour le S^t. Père. Mais ce n'était pas assez pour ces bons cœurs et l'on voulut le lendemain faire le pèlerinage de S^t. Joseph des Champs, pour obtenir du glorieux Protecteur de l'Eglise, la délivrance du Vicaire de Jésus-Christ. Je demeurai stupéfait de la proposition; je fis valoir les difficultés de l'entreprise. Une lieue et demie à faire à pied pour des vieillards, des boiteux, des infirmes, ce

n'était certainement pas peu de chose. Mais le dévouement ne compte ni avec les difficultés ni avec le sacrifice, et le lendemain de la fête de St. Joseph j'en eus la preuve la plus touchante et la plus convaincante. La proposition du pèlerinage fut acceptée et les heures réglées, avec la bonne Mère... La Messe devait se dire vers 5h. 1/2 ou 6 heures à St. Joseph des Champs, selon que les pèlerins arriveraient plus tôt ou plus tard. Le Père qui devait célébrer la Messe et deux Scolastiques, partirent de St. Michel vers 4h. 1/2, bien assurés qu'ils arriveraient longtemps avant les vieillards et les bonnes Petites Sœurs. Mais ce fut comme de la fable du lièvre et de la tortue, l'avance l'emporta sur la vitesse. Les Pères rencontrèrent les bonnes vieilles à une demi-lieue de St. Joseph, conduites par 4 petites Sœurs, deux en tête et deux en queue. A quelques pas de distance on distinguait déjà le pas cadancé des boiteux et le bruit des chapelets. En effet, la petite colonne s'avançait en bon ordre, en silence et récitait le chapelet tout le long de la route. On conduisait par la main les aveugles, et on donnait le bras aux infirmes. La voiture des petites Sœurs allait et venait, recueillant les plus fatiguées, si bien que toutes arrivèrent à bon port. Quant aux vieillards, ils atteignirent St. Joseph un grand quart d'heure avant les Pères. Un seul avait dû revenir sur ses pas. Les Pères le rencontrèrent sur leur chemin, et il leur dit: « Ah! mes bons Pères, c'est-y bien dommage, je ne peux pousser plus loin » — « Cela ne fait rien, répondit l'un d'eux, le bon St. Joseph vous récompensera de votre bonne volonté, et vous en aurez tout le mérite. » — « J'y compté bien, mon bon Père, mais c'est tout de même bien dommage. » A St. Joseph on parvint tant bien que mal à placer tout le monde dans la petite chapelle; il y en eut derrière l'autel, dans la sacristie, partout. Les vieilles furent placées dans la petite nef, toutes purent s'asseoir et les Petites Sœurs seules restèrent debout. — Si jamais Messe fut entendue avec ferveur, ce fut bien celle là, et chose à laquelle on était loin de s'attendre, tous s'approchèrent de la Ste. Table et offrirent la Ste. Communion pour le Souverain Pontife. Après la Messe et un petit mot sur St. Joseph et le Saint Père, on pria, on chanta, puis on pria de nouveau. Et cela dura aussi longtemps qu'on eût quelque chose à dire et à demander au bon St. Joseph. Enfin l'on procéda au déjeuner après lequel on songea au retour qui s'effectua toujours en bon ordre et en prière. S'il est vrai que l'amour se prouve par des œuvres, un pareil acte de dévouement à St. Joseph et au St. Père, accompli au prix de tant de fatigues de la part de ces bons vieillards, n'a pu manquer de toucher le Cœur de Notre-Seigneur. — Désormais si vous leur parlez d'une neuvaine à quelque intention particulière, vous entendez dire: « Et le Souverain Pontife, mon bon Père, n'y aura-t-il pas sa part? » — Oui, oui il aura; c'est qu'à la lettre il a sa part dans tout ce qui se fait dans cette chère maison des Petites Sœurs, il a sa large part des souffrances endurées, des prières qu'on y fait et des sacrifices; on va même jusqu'à offrir sa vie pour lui. Le fait suivant en est la preuve. Le jour du Patronage de St. Joseph, après avoir parlé du Saint Patriarche, je ne pus résister au désir de dire un mot du Souverain Pontife, en terminant le sermon par le commentaire de ces paroles de Pie IX: « *In necessitatibus, in angustiis, in extremo agone, ite ad Joseph* ». Je parlai des besoins, des angoisses, de l'agonie longue et cruelle du St. Père. Le sermon était à peine fini, qu'une Petite Sœur avait fait cette prière au Bon Dieu: « Mon Dieu, le Souverain Pontife est si malheureux! si ma vie peut vous être agréable, prenez-là, je vous l'offre pour notre bon et St. Père Pie IX ». Elle partait du cœur, cette prière, aussi fut-elle exaucée. Dès le lendemain la Petite Sœur, (déjà il est vrai d'une faible santé) fut contrainte de garder le lit. Elle y resta clouée pendant de longs mois de souffrance, atteinte d'une phthisie sèche dont elle subit toutes les phases avec une patience et une résignation invincible et capable d'arracher des larmes. Durant cette maladie, chaque fois qu'on lui demandait: « Comment vous portez-vous, bonne petite Sœur », elle répondait toujours, le sourire sur les lèvres: « Je vais comme le Bon Dieu veut. » Ces sentiments de résignation et de sacrifice, l'ont soutenue jusqu'à son dernier soupir. Elle expira le 7 août vers 2h. 1/2 du matin. Sur son lit de mort, son visage portait déjà l'empreinte et le reflet que son âme goûtait en récompense de son sacrifice. Je n'ai jamais vu visage de mort aussi beau, aussi souriant... Voilà la part donnée au Souverain Pontife, ainsi qu'à St. Joseph. — Un dernier trait pourtant de la confiance des vieillards envers St. Joseph, dans la familiarité duquel ils vivent comme avec un père, un ami. Un vieillard avait le défaut de s'enivrer. Brave homme et excellent cœur à jeun, il devenait difficile et méchant

dans l'ivresse. Chez les bonnes petites Sœurs, il ne pouvait plus s'enivrer que les jours de sortie, et il n'y manquait pas un. Enfin, touché de la grâce, il promit un beau jour à St Joseph, pour se corriger, de ne plus sortir. Pour St Joseph on est capable de tout, et le bon vieux, depuis bientôt 3 ans, tient fidèlement sa promesse. « O mon bon Père, me disait-il il y a quelques semaines, si vous saviez ce que j'ai souffert au commencement, je ne puis vous l'exprimer; mais j'avais mon bon petit St Joseph dans ma poche, il m'a donné la force dont j'avais besoin, et maintenant il n'y a pas plus heureux que moi sur terre. Il suffit de le voir pour en être convaincu. Voilà, mon bien cher Frère, comment je puis me réjouir avec vous de voir mon glorieux patron, et le vôtre, honoré et aimé par les vieillards de la Coconnière. — Je vais maintenant, si vous le permettez, passer au chapitre second et vous parler de l'amour et du dévouement de mes bons vieillards envers Notre-Seigneur. J'avais eu l'occasion de leur parler plusieurs fois de la semaine Sainte, surtout pendant le Carême. Comme tous les vieillards, ceux-ci sont sensibles à la plus petite marque d'amitié et d'affection, et quand on leur parle de l'amour de Notre-Seigneur pour eux, ils sont dans le ravissement, et qui mieux est, ils ne se contentent pas d'admirer, ils agissent. Vint le Jeudi-saint avec ses cérémonies touchantes, telle que celle de Jésus-Christ au tombeau. Chez les Petites Sœurs, Notre-Seigneur n'est jamais seul, et à quelque heure que vous entriez dans la petite chapelle de la Coconnière, vous le trouverez toujours en compagnie de bon nombre de vieillards et de vieilles. Il y en a qui y passent presque toute la journée. La nuit du Jeudi au Vendredi-saint devait être un vrai et touchant triomphe. Dès le soir après le souper, les Petites Sœurs chargées des salles annoncèrent qu'on pouvait veiller près du tombeau, mais que personne absolument n'y était obligé; ceux même qui voudraient y passer la nuit, ajouta-t-on, n'auraient qu'à donner leurs noms. Vous le croirez, si vous voulez, mais la générosité, cette fois, fut poussée à son comble. Presque tous donnèrent leurs noms. On ne s'attendait pas à pareil triomphe. Il fallut nécessairement faire des éliminations, et 80 élus, 40 femmes et 40 vieillards furent seuls conservés. Ils passèrent toute la nuit depuis la pemière minute jusqu'à la dernière des offices du lendemain, à prier et à aimer Notre-Seigneur. Quand j'appris cette nouvelle le lendemain, je ne pus retenir mes larmes. Et ne croyez pas que cette générosité fut celle des Apôtres succombant au sommeil pendant l'agonie du Divin Maître. Non, tous veillèrent et prièrent avec la plus grande ferveur. Plusieurs petites Sœurs se mêlèrent aux vieillards, la bonne Mère en tête, et toute la nuit se passa à chanter, à faire des lectures à haute voix, à réciter des chapelets, à faire le chemin de la Croix. Le reste des vieillards et et des bonnes femmes qui n'avaient pas été choisis, à leur grand regret, purent passer à tour de rôle 2, 3 et 4 heures près du tombeau, et ainsi tous les cœurs purent témoigner à Celui de Jésus leur dévouement, leur générosité, leur amour. Le lendemain la fatigue fut comptée pour rien et tous assistèrent au sermon de la passion avec une ferveur, une piété, j'ajoute même une sensibilité que je n'oublierai jamais. La passion dura 5 quarts d'heure. Tous fondaient en larmes au récit des cruelles souffrances endurées par Notre-Seigneur dans son Cœur, dans son Corps et dans son Âme. On aurait eu bien de la peine à chanter à la fin le Stabat si un Père n'était venu prêter aide et concours. Plusieurs vieillards furent malades de douleur, ainsi que plusieurs bonnes vieilles. L'une d'elles disait à la bonne Mère: « O, ma bonne Mère, tant que le bon Père il a parlé des souffrances de Notre-Seigneur, ça tenait encore, mais quand il a parlé des douleurs de la Mère, y a pas eu moyen; je n'ai pas même été capable de fermer les yeux de la nuit. » Tous se confessèrent pour les Pâques avec des sentiments admirables. Il y en a qui allèrent jusqu'à dire au Père confesseur: « mon Père, la pénitence n'est pas assez forte, je mérite plus que cela. » A la sortie qui suivit les fêtes de Pâques, l'un des vieillards vint trouver la petite Sœur et lui dit: « Bonne petite Sœur, je ne sortirai pas cette fois ». — « Et pourquoi, mon petit père? » — « J'ai bien fait mes Pâques, je suis si heureux; j'ai quelque argent et si je sors je pourrais boire, et je ne veux pas faire de peine à Notre-Seigneur », et le vieillard ne sortit point. Les jours de sortie sont les jours de misère. Il y en a toujours quelques uns qui rentrent endommagés et chancelants. Pendant 15 jours les malheureux sont de mauvaise humeur et les petites Sœurs en souffrent pendant tout ce temps. A la sortie du premier mardi de juin, je tentai un effort. Le dimanche précédent

j'allai voir les vieillards dans leurs salles, accompagné de la bonne Mère. Après quelques mots de félicitation, d'encouragement et de gaieté, je lançai la balle : « Eh bien, mes bons vieux, avant de vous quitter je vais vous demander une grâce . . . une grâce, non pas pour moi, mais pour le Sacré-Cœur de Jésus que vous aimez tant. Je connais la bonté et la générosité de vos cœurs et je suis sûr que pas un ne voudra la lui refuser. Voyons, est-il un seul parmi vous qui se sente le courage d'un refus ?.. qu'il se lève ! Pas un seul ne bouge ... A la bonne heure, je ne suis pas trompé dans mon attente ; je vous savais capable de tout pour Notre-Seigneur ; par conséquent tout le monde me promet de revenir bien sage mardi soir : Vous me comprenez ? Alors tous se lèvent et s'écrient : "Oui, oui, nous vous le promettons, mon bon Père." — « Je puis donc emporter votre promesse et l'offrir au Sacré-Cœur ! C'est entendu ? » — « Oui, oui, mon bon Père. » — « Merci, bons vieillards, merci pour Notre-Seigneur, merci pour vos bonnes petites Sœurs qui seront si heureuses, merci pour vous qui serez si contents, merci pour moi qui reviendrai si joyeux au milieu de vous. Au revoir, à mardi ! » Le mardi il y avait sermon à 3h ¼. Dès 2h plusieurs étaient rentrés avec une certaine fierté ; et c'était un charme de les entendre dire : « nous sommes fidèles ». J'avais à peine commencé à parler, que je vois arriver successivement à la chapelle les plus sujets à caution. Je bénissais le Bon Dieu intérieurement. A la fin de l'instruction j'avais devant moi tout mon peuple ; pas un n'avait succombé à la tentation, et plusieurs pour l'éviter avaient devancé leur rentrée de 2 ou 3 heures. La joie fut entière pour toute la maison ; jamais pareille chose n'était arrivée, jamais pareil bouquet n'avait été offert au Sacré-Cœur. Aussi Notre-Seigneur bénit-il visiblement ce mois, et la piété, la gaieté et la régularité ne furent pas un moment troublées. Ce fut surtout aux approches de la fête-Dieu que la piété redoubla. Tous voulurent travailler aux reposoirs. « Je n'ai jamais vu pareille chose, disait la bonne Mère, ce ne sont plus les mêmes vieillards. — Quand il s'agit d'une fête, comme celle de la Fête-Dieu et qui exige des ornementations, on doit s'y prendre de bonne heure, car dans les ateliers des bons vieillards on ne travaille pas encore à la vapeur. On commença donc les reposoirs trois semaines avant le jour de la fête. La veille il restait encore bien des choses à faire, malgré l'agilité et la diligence déployées par les bonnes vieilles. Aussi plusieurs consacrèrent la nuit aux derniers préparatifs. On travailla en silence et par amour pour Notre-Seigneur. Le jour de la procession du lendemain devait dédommager de toutes les fatigues. Hélas ! une rude épreuve était réservée à leur foi et à leur amour. Une pluie torrentielle qui ne cessa de tomber toute la journée perdit complètement les ornements découpés avec tant de peines, de soins et de fatigues. Ces ornements n'étaient ni en soie, ni en drap d'or, comme vous le pensez bien, mais en beau papier. Ce jour-là le Ciel fut sourd à toutes les prières, et pourtant combien n'en fit-on pas, et avec quelle ferveur ! La peine fut telle que vieillards et vieilles en pleuraient. Comment faire pour ranimer le courage et pour donner un peu de consolation. Les vieillards sont comme les enfants, ils ne se consolent d'une chose à laquelle ils s'attendaient et qu'ils n'ont pu avoir, que par la promesse d'une autre. On leur promit de demander à Monseigneur l'autorisation de faire une procession dans le courant de la semaine, le jour du Sacré-Cœur. Les larmes coulaient quand même. « Allons, mes bons amis, consolez-vous, Notre-Seigneur est content de vous » — « Oh, c'est vrai, mon bon Père, répondaient-ils, mais nous n'avons pas eu la consolation de le voir se promener au milieu de nous ». — « C'est vrai, mais vous ajoutez à votre travail, à vos peines, à vos fatigues, le mérite du sacrifice » — « Oui, oui, mon bon Père, nous l'espérons bien, c'est vrai, mais nous aurions été si heureux de recevoir la bénédiction de Notre-Seigneur, et de le voir se promener au milieu de nous. » A toute nouvelle consolation, c'était toujours la même réponse. — Le Salut en musique les consola pourtant un peu, ainsi que l'espoir d'un beau temps et d'une plus belle procession encore pour le dimanche suivant. On consacra la semaine à tout refaire ce qui avait été perdu, on passa encore des nuits ; et le dimanche le temps fut très-beau, la procession magnifique et la jubilation à son comble. Ce n'est pas tout. Ces bons et infatigables vieillards travaillèrent non seulement pour honorer Notre-Seigneur parmi eux, mais ils contribuèrent pour une large part à embellir la procession de la fête-Dieu de l'École Ste Geneviève de Paris, par un envoi de fleurs cueillies au prix

de longues heures de marche et de nombreuses fatigues. Dès que le R. P. Recteur de l'École Ste Geneviève eut manifesté son désir d'avoir des fleurs pour sa magnifique procession, je m'adressai à la bonne Mère des petites Sœurs des pauvres, pour qu'elle envoyât ses vieillards et quelques vieilles agiles, faire la cueillette à travers les champs. La proposition fut accueillie avec joie. On commença par donner tout ce qui avait été cueilli pendant deux jours pour la procession des petites Sœurs, en disant: « C'est pour Notre-Seigneur qui manque de fleurs à Paris. » Pendant deux autres jours, une colonne de vieillards et de bonnes vieilles, sous la conduite de deux petites Sœurs parcoururent les champs à plus de 3 et 4 lieues de distance chaque fois. (L'on faisait deux ou trois campagnes par jour). J'assistai une fois au départ. On sortait de la maison deux à deux et à la file, chacun un panier au bras et les petites Sœurs à l'arrière garde. Je leur dis en partant: « Vous allez être bien fatigués ». — « Ça ne fait rien, mon bon Père, c'est pour Notre-Seigneur. » — « Alors c'est bien, courage, chaque fleur cueillie vous vaudra une bénédiction, une grâce, une récompense ». — « Oh! nous le croyons bien, mon bon Père, merci ». Et la colonne se mit en marche gaiement. Il était 3 ou 4 heures de l'après midi, elle ne rentra qu'à 9h du soir: C'étaient 5 heures de campagne à travers champs. Vous croyez peut être qu'on ne cueillit que des fleurs? Détrompez-vous. On cueillit d'abord beaucoup de fatigues, et ensuite quelques petites injures, pour l'amour de Notre-Seigneur. Le propriétaire d'un champ, de mauvaise humeur ce jour là, accabla les travailleurs d'injures, leur reprochant leur audace de parcourir ainsi sa propriété. « N'ayez pas peur, dit l'une des petites Sœurs aux vieillards et aux vieilles déjà épouvantés, c'est pour Notre-Seigneur ». Vieux et vieilles répétèrent: « C'est pour Notre-Seigneur », et on continua plus loin sans s'émouvoir. Cette fois pourtant un des vieillards fut tellement saisi d'épouvante qu'il prit la fuite, sans savoir où il allait. Vous croyez qu'on en fut ému? On confia le bon vieux à St Joseph, et St Joseph le ramena quelques heures après à la Coconnière. Un autre propriétaire plus brutal, armé d'un fouet, vint menacer les petites Sœurs et les bonnes vieilles. On s'apprêtait à recevoir les coups pour Notre-Seigneur. L'individu se contenta comme exploit, de prendre un des paniers plein de fleurs et de le jeter sur la tête d'une bonne vieille. On était en ce moment sur la grande route. Le même cri partit encore du cœur et des lèvres: « C'est pour Notre-Seigneur. On ramassa les fleurs et on revint gaiement au logis. Dans ces différentes campagnes, on ramassa deux énormes caisses de fleurs. Elles furent expédiées à l'École Ste Geneviève et elles ont servi au triomphe de Notre-Seigneur. — Voilà, mon bien cher Frère, des témoignages non équivoques de dévouement et d'amour envers le Sauveur et son divin Cœur. — Je passe donc au chapitre 3ème: Le dévouement et l'amour envers Marie. — A la Coconnière, la très-Sainte Vierge est véritablement Reine, Souveraine et Mère.

Je n'ai jamais éprouvé consolation semblable à celle que j'ai goûtée pendant le mois de Marie. Il était touchant de voir l'attention et l'avidité avec lesquelles ces bons vieillards écoutaient parler de la très-Sainte Vierge. Dès que le prédicateur arrivait, il fallait les voir tous courir à la chapelle. Plusieurs fois la bonne Mère et moi nous sommes restés à contempler ce spectacle avec la joie la plus vive. Quand il s'agit de Marie, vous pouvez sans inconvénient en parler une heure durant, ils sont tout yeux et tout oreilles. Au sortir du sermon on ne parle plus que de la très-Sainte Vierge, de sa bonté, de sa beauté, de ses grandeurs, de son amour surtout. « O qu'elle est donc bonne, qu'elle est donc bonne, répètent à l'envie les vieux et les vieilles ». On répète le sermon. « Pourquoi ne venez-vous pas tous les jours nous parler de la bonne Sainte Vierge, mon bon Père? c'est si beau, si consolant, ça fait tant de bien, on ne pense plus qu'à elle, on ne peut plus penser à autre chose ». — « Si je venais tous les jours, vous seriez bientôt fatigués de m'entendre et vous me donneriez mon congé ». — « Oh, mon Père, quand même on se fatiguerait de vous entendre, on ne peut pas se fatiguer d'entendre parler de notre bonne Mère du Ciel ». Ces bons vieux cœurs revivent et leur affection reprend l'ardeur de la jeunesse quand il s'agit d'aimer la bonne Vierge. Abandonnés de tous ici bas, ils sont si heureux de penser que dans le Ciel ils ont une Mère qui les aime, qu'à peine peuvent-ils parfois contenir leurs transports. La charité si affectueuse et si dévouée de leurs bonnes petites Sœurs les console, mais

l'amour de leur Mère du Ciel les comble de joie. Aussi rien de plus ravissant que de les voir sur leur lit de mort. J'en ai vu plusieurs sur le point de rendre le dernier soupir, n'ayant plus même la force d'ouvrir la bouche, il suffisait de leur parler de la très Sainte Vierge pour les faire tressaillir de bonheur. Une bonne vieille se mourait. « Eh bien, lui dis-je, comme vous êtes heureuse, votre bonne Mère du Ciel vous attend, vous allez bientôt la contempler, vous allez voir comme elle est belle et bonne. Tout ce que je vous en ai dit n'est rien en comparaison de la réalité. » Et la bonne vieille se mit à rire, à chanter, à battre des mains. Elle est morte dans ces transports. Une autre était également sur le point de partir (ici on ne meurt pas, on part pour aller voir Marie) : « Eh bien, lui dis-je, vous voulez donc voir la très sainte Vierge ? Comme vous êtes heureuse ! dans quelques heures vous serez près d'elle pour toujours » — « Oh, mon bon Père, vous dites vrai, je voudrais bien que ce fut tout de suite, je suis si pressée de la voir ». Voilà comment on part, sans s'inquiéter de quoique ce soit, si ce n'est de voir bien vite et le plus tôt possible, la Sainte Vierge qu'on leur a dit être si bonne et si belle. Tout ce que l'on demande au nom de Marie on est sur de l'obtenir ; on ne recule pas devant le sacrifice, on va même au devant. Pendant le mois de Marie de pauvres vieilles voulaient s'imposer des privations à leur modeste repas ; il fallait la vigilance de la petite Sœur et son ordre pour les en empêcher. L'une d'elles se trouvait un jour à la chapelle quand vint l'heure où elle devait laver les gamelles. Ce service l'ennuyait beaucoup et l'humiliait un peu. Un moment elle hésite à s'y rendre. La pensée de Marie lui vint, et elle se dit aussitôt : « Cela te fait de la peine, et bien tu iras quand même, tu feras ce sacrifice pour la Sainte Vierge. » Une troisième se trouvait à l'infirmerie, elle était en convalescence, mais souffrait encore beaucoup. « Oh mon bon Père, me dit elle un jour, quel dommage de ne pas souffrir davantage, je voudrais souffrir mille fois plus jour et nuit pour la sainte Vierge », et en disant cela de grosses larmes roulaient de ses yeux. Que de traits semblables j'aurais à vous raconter. Ceux-ci suffisent pour vous montrer que leur amour pour Marie n'est pas seulement un amour sensible, mais réel et dévoué, et pour de pauvres vieillards et de pauvres vieilles femmes, parfois héroïque. Le mois de Marie a été tout parsemé de ces actes de vertu. Aussi les bonnes petites Sœurs sont dans la joie de voir la piété, la docilité, la confiance et la bonne volonté de tous. Pas plus tard que hier, la très Sainte Vierge a encore remporté une éclatante victoire. La neuvaine à N. D. de Lourdes se fait avec une ferveur qui ne peut manquer d'attirer les abondantes bénédictions de Marie Immaculée, sur la France, l'Eglise et le Saint Père. Pendant cette neuvaine la malencontreuse sortie d'hier pouvait ralentir la ferveur et amener quelques petits inconvenients. Cependant je comptais sur l'amour de tous pour Marie. Dimanche soir, accompagné de la bonne Mère, je fis une petite visite dans les salles. Arrivé chez les vieillards, je les félicitai de leur ferveur à faire la neuvaine : « Mais, leur dis-je, vous avez à offrir à Marie quelque chose qui vaudra mieux que les 9 jours de prières. Vous comprenez, mes bons vieillards, demain c'est jour de sortie, et je voudrais que tous apportassent leur bouquet pour le déposer aux pieds de Marie Immaculée ». J'avais à peine achevé de parler que tous applaudirent et me promirent de revenir aussi sages qu'ils seraient partis. Ils ont tenu parole et tous sont rentrés sains et saufs. Pas un seul parmi ceux qui d'ordinaire rentrent un peu chancelants qui le soir ne marchât droit et fier d'avoir été fidèle à sa parole et d'avoir accompli généreusement son sacrifice. — J'ai parlé de N. D. de Lourdes, permettez-moi de vous raconter ce que les bons vieillards et les bonnes vieilles de la Coconnière ont fait pour prendre part à la grande manifestation française en l'honneur de Marie Immaculée. Dès que j'eus appris ce qui se préparait, je demandai des feuilles pour y faire apposer toutes les signatures des habitants de la Coconnière. Quand je vous disais tout à l'heure que les vieux cœurs de ces bons vieillards sont susceptibles de vibrer à tous les bons et généreux sentiments, je ne faisais que vous dire la vérité. Ma proposition de prendre part à la grande manifestation de la France à N. D. de Lourdes et d'implorer par là le secours de Marie Immaculée sur l'Eglise, le St Père et notre patrie, fut accueillie avec enthousiasme. Quand je dis tout ce qui allait se faire par toute la France, et que l'on demandait au moins des signatures pour les déposer aux pieds de Marie Immaculée, la joie ne connut plus de borne, et l'on voulut sur le champ signer. Comme vous pouvez le penser, je me gardai bien de parler d'aumônes à des pauvres qui ne vivent absolument que du pain de la charité. Je gardai donc

le silence le plus absolu sur cet article et déjà tout mon cher et bon vieux peuple était ravi de penser que les noms de chacun allaient être déposés aux pieds de Marie et que chacun allait acquérir un droit de plus à une place privilegiée dans le Cœur immaculé de sa bonne Mère. J'étais loin de soupçonner ce qui allait se passer. Deux jours après l'annonce solennelle, la bonne Mère visitait ses chères bonnes femmes de l'infirmerie, lorsque l'une d'elles, sur le point de mourir, lui dit: « Ma bonne Mère, le bon Père nous a parlé d'envoyer nos noms à la bonne Sainte Vierge de Lourdes, nous sommes bien heureuses. Hélas! nous sommes pas riches, c'est y bien dommage que nous ne puissions pas envoyer comme les riches un bon cadeau là bas à notre bonne Mère du Ciel. Je n'ai que deux sous, ma bonne Mère; je vous en conjure, faites-moi la consolation de les donner au bon Père pour les envoyer à la bonne Vierge et pour avoir le bonheur de faire brûler devant Elle une petite chandelle; c'est peu de chose, ma bonne Mère, mais c'est tout ce que j'ai et je serai heureuse de les donner. Une autre infirme dit aussitôt: « Ma bonne Mère, j'ai trois sous, je vous en conjure prenez-les pour la Sainte Vierge. C'est tout ce que je possède et je les donne avec bonheur» — « Non, ma petite, dit la bonne Mère, il faut en garder au moins un pour avoir du tabac » — « Oh! non, ma bonne Mère, j'aime mieux me passer de tabac et donner les trois ». La bonne Mère dut prendre ces trois sous, comme elle avait pris les deux premiers. Je ne sais comment l'inspiration se communiqua, toujours est-il que le lendemain une troisième demande à parler en secret à la bonne Mère, et lui dit: « J'ai pour toute fortune 5 francs, mais, je vous en conjure, prenez-les, ma bonne Mère, et donnez-les au bon Père pour qu'il les envoie à la très-Sainte Vierge ». La bonne Mère fit force objections. De combien de petites douceurs en effet cette pauvre vieille allait se priver; mais les objections furent toutes résolues par le désir ardent d'envoyer un petit cadeau à Marie, et la bonne Mère, les larmes aux yeux, accepta l'offrande. Le lendemain on me mit au courant de la chose. Je craignais qu'on ne se crût obligé à l'aumône et j'en étais peiné. Je retournai dans les salles pour dire qu'il suffisait de la signature et que personne, absolument personne n'était tenu à l'aumône. J'ajoutai pourtant que ceux qui se sentaient pressés de faire une donation la déposeraient, en cachette, entre les mains de la petite Sœur, après avoir signé. On observa les prescriptions. Eh bien, le croiriez-vous (voilà pourtant ce dont est capable l'amour de Marie) la somme des offrandes s'éleva à 30 francs, chacun avait voulu donner son petit sou. J'envoyai bientôt les signatures et l'offrande à Mme la secrétaire générale de l'œuvre, en racontant ce que l'offrande surtout avait coûté de sacrifices. Mme de Blic répondit un petit mot charmant d'émotion et de piété. « C'était, disait-elle, l'obole la plus capable de toucher le Cœur de Dieu et d'attirer les plus abondantes bénédictions de Marie sur l'Eglise, la France et la maison des petites Sœurs des pauvres où se trouvait tant d'amour pour la très-Sainte Vierge. » Je m'empressai de faire part de la lettre aux vieillards, et tous pleurèrent d'attendrissement et de joie de penser qu'on avait bien voulu déposer aux pieds de la bonne Sainte Vierge leurs offrandes, et leurs noms dans son Cœur maternel. « Oh! quel bonheur, disaient-ils, désormais notre bonne Mère du Ciel ne peut nous oublier, nous avons nos noms gravés dans son Cœur ». Il y a quelques jours je montrais dans les salles une image de l'apparition de N. D. de Lourdes. Tous les bons vieillards de s'extasier en voyant l'image de la Vierge Immaculée. Un bon vieil aveugle ne pouvant partager la joie commune, je me mis à le plaindre et à lui dire qu'il serait récompensé dans le Ciel de n'avoir pu voir ses images sur la terre, et qu'Elle ne lui en paraîtrait que plus belle » — « J'entends dire qu'Elle est bien belle, mon bon Père, me répondit-il, et je le crois, mais je me réjouis en entendant dire qu'Elle est bien bonne, cela me suffit et me console » — Permettez-moi encore un petit trait, et je termine. Je rencontre l'autre jour une bonne vieille infirme, le bras en écharpe. Elle était appuyée contre le mur dans la cour et elle paraissait beaucoup souffrir. La bonne Mère me dit qu'elle était tombée et s'était fait grand mal au bras: « Vous souffrez beaucoup, n'est-ce pas, lui dis-je? » — « Oh non, mon bon Père, pas beaucoup », et elle se mit à fondre en larmes. « Pourquoi pleurez-vous, lui demande la bonne Mère, est-ce à cause de la douleur? » — « Oh non, ma bonne Mère, je pleure pour le bon Dieu et la Ste Vierge, je ne souffre pas assez, et je voudrais souffrir encore plus ». La même me dit un jour: « Plus l'on souffre, mon bon Père, mieux ça vaut. » Voilà, mon bien cher Frère, tout ce que je puis vous dire. Vous m'avez demandé cette relation pour la plus g^de^ gloire de Dieu, et je vous l'ai écrite aussi pour la plus g^de^ gloire de Marie. Si ces pages ont pu faire quelque plaisir, je demande pour toute récompense qu'on veuille bien prier pour ces bons et intéressants vieillards, pour les bonnes petites Sœurs et leur très-humble serviteur.

Brest. — Inauguration de l'École libre de N. D. de Bon-Secours à Brest.

(Extrait d'un journal.)

Un de nos amis nous adresse le compte-rendu de la cérémonie d'inauguration de l'École libre de Notre-Dame de Bon-Secours, ouverte à Brest, le mercredi 2 Octobre par les RR. PP. Jésuites. Ce récit ne peut manquer d'intéresser vivement nos lecteurs et tous les cœurs vraiment catholiques. — Mgr l'Evêque de Quimper a voulu lui-même venir présider cette touchante cérémonie. Dès 8 heures du matin, les portes du collège se sont ouvertes. Une circonstance toute particulière m'a fait assister à l'entrée de ces jeunes enfants, j'ai été frappé de la gaieté franche qui s'épanouissait sur le visage de la plupart d'entre eux. On aurait dit qu'ils sentaient instinctivement qu'en quittant les bras de leur mère, ils retrouvaient des cœurs qui devaient les aimer avec toute cette tendre affection que la religion seule peut inspirer. — A 9 heures précises, plus de 80 élèves, conduits par les Pères, faisaient leur entrée dans la chapelle de la résidence, remplie déjà depuis longtemps d'une nombreuse assistance. Dans le chœur se pressaient, nombreux aussi, les membres du clergé paroissial, les aumôniers de la marine et des différentes maisons religieuses de la ville. — Après le chant du Veni Creator, Monseigneur a célébré la Messe du Saint-Esprit. Il était assisté du R. P. Aubin, Recteur du collège, et du P. Le Pance. A l'Evangile, Sa Grandeur a pris la parole. S'adressant tout d'abord aux élèves, elle leur a fait remarquer la coïncidence qui existait entre le jour de l'inauguration du collège et celui de la fête des Sts Anges gardiens. — « Dieu, ajoute le prélat, vous a donné dès le jour de votre naissance des Anges gardiens : dans le Ciel, aujourd'hui, il vous donne sur la terre de nouveaux guides, sûrs et fidèles, dont le dévouement à toute épreuve ne cessera de vous montrer la voie qui seule conduit ici-bas au bonheur. A vous par votre docilité et par votre bonne volonté, de répondre à cette grâce précieuse que Dieu vous fait aujourd'hui. En le faisant vous serez la consolation de vos maîtres ainsi que celle de vos parents. » — Se tournant ensuite vers les fidèles, Monseigneur les a félicités de leur présence à cette cérémonie. « Ce n'est pas à vous, a-t-il dit, que peuvent être appliquées ces paroles de l'Evangile de ce jour : « Videte ne contemnetis unum ex pusillis istis. » Votre respect et votre estime pour l'enfance se prouvent surabondamment par votre empressement à venir demander à Dieu toutes ses bénédictions pour cette œuvre qui commence. — « Cette œuvre, qui ne date que d'hier, a cependant déjà eu ses épreuves bien cruelles, mais il ne faut pas s'en étonner. Toute œuvre de Dieu doit avoir pour fondement non-seulement Jésus-Christ, mais Jésus-Christ avec sa Croix, et si Notre-Seigneur plante toujours celle-ci sur la première pierre de toute œuvre qui doit durer, c'est qu'il veut avant tout purifier par elle ceux de ses serviteurs appelés à la développer. » — Monseigneur développe ensuite cette pensée que l'éducation chrétienne est l'œuvre par excellence de notre époque. « Ce qu'il faut aujourd'hui à la société pour la régénérer, ce ne sont point des hommes de science ; l'éducation de l'esprit ne suffit pas si elle n'a pour base l'éducation du cœur. Or, cette éducation n'est pas possible sans la religion. — « C'est pour cela que de tout temps l'Église a entouré de toute sa sollicitude tout ce qui touche à l'enseignement. C'est pour cela que dès qu'elle a senti tomber quelques unes des entraves dont on l'avait chargée, le premier usage qu'elle a fait de sa liberté a été de fonder des colleges ; c'est pour cela qu'elle réclame encore aujourd'hui avec tant d'instance la liberté de l'enseignement supérieur. — « Car, quoi qu'on en dise, l'Église n'a jamais eu peur de la science. Elle a toujours, au contraire, travaillé à son développement. Elle y a travaillé par ses Papes, par tous ses prêtres, par ses Congrégations religieuses, et, parmi ces dernières, la sainte Société de Jésus n'a pas été la dernière sur la brèche. Toujours elle a brillé par son dévouement à la jeunesse, par ses travaux littéraires et scientifiques, et aujourd'hui encore, l'Académie des sciences ne vient-elle pas de s'incliner respectueusement devant l'un de ses membres, le P. Secchi, que le Souverain Pontife avait mis à la tête de l'observatoire romain et que son savoir et son intelligence placent au premier rang des savants modernes ? — « L'Église n'a jamais redouté la science, » mais elle n'oublie pas la parole du divin Maître qui a dit qu'il était la lumière du monde ; et elle sait que toute science qui n'a pas pour fondement Notre-Seigneur Jésus-Christ n'est que ténèbres. — « Elle sait que si aujourd'hui la société a tant de défaillances à déplorer, que si, comme le dit l'Écriture-Sainte, les vérités ont été diminuées

parmi les enfants des hommes, c'est que ceux-ci ont justement voulu créer une science moderne qu'ils ont appelée la science séparée, parce qu'elle prétend subsister en dehors de Dieu, parce qu'ils ont voulu créer également une morale indépendante, c'est-à-dire une morale ne relevant que du cœur de l'homme.

« C'est contre ces doctrines désolantes que l'Église luttera toujours, et tous doivent combattre avec elle sans relâche. Ils doivent lutter par leurs actes aussi bien que par leurs prières; par leurs actes, en mettant au-dessus de tout le bienfait de l'éducation chrétienne; par la prière, en demandant à Dieu de bénir les efforts de ceux qui se dévouent à cette grande œuvre, comme aussi la bonne volonté de ces chers enfants afin qu'ils deviennent un jour la gloire et la consolation de la société tout entière. » —— Après la Messe, Mgr a parcouru processionnellement le collége pour le bénir; il était accompagné par tout le clergé présent et aussi par un grand nombre des assistants auquel il était permis de pénétrer dans la maison. Cette bénédiction s'est faite aux chants des litanies de la Ste Vierge. La cérémonie terminée, Mgr a été reconduit, toujours processionnellement à la chapelle. — On s'est alors séparé, le cœur rempli de bien douces émotions qui ont fait oublier, autant que cela se pouvait, les douleurs et les amertumes des jours passés. —— Puisse le Ciel écouter les prières qui lui ont été adressées aujourd'hui avec tant de ferveur! Elles partaient de cœurs nombreux et vraiment catholiques auxquels la foi en Notre-Seigneur Jésus-Christ et l'amour pour leurs enfants donnaient véritablement des ailes pour s'élever jusqu'au trône de Dieu. — Puisse Notre-Seigneur répandre toutes ses bénédictions sur cette œuvre de salut et de dévouement qui doit être pour la société et pour la ville de Brest en particulier, une œuvre de régénération morale!

Lille. —— Inauguration du collége St Joseph. (Extrait du journal La Vraie France.) —— Le nouveau collége des R.R. P.P. Jésuites à Lille a ouvert ses classes. La Messe du Saint-Esprit a été célébrée mercredi dernier, 2 Octobre, à l'église de l'Immaculée-Conception, par un des amis les plus dévoués de la Compagnie de Jésus, M. l'abbé Bernard, grand-Vicaire du diocèse de Cambrai. L'assistance était nombreuse et choisie. Deux généraux avaient leur place dans le chœur. — C'est toujours un spectacle touchant que de voir des cœurs dévoués s'incliner vers l'enfance, vers la jeunesse, pour l'élever jusqu'à eux, et lui communiquer cette énergie chrétienne qui seule fait l'homme et le citoyen dignes de ce nom. Les Pères Jésuites sont venus pour cette grande œuvre, et Dieu s'est empressé de bénir leurs efforts. Leur début est déjà un succès. Qui eut osé, il y a quelques mois, présager aux R.R. Pères une rentrée de plus de 200 élèves? Et cependant nous les avons vus défiler par la rue Royale, dans leur charmant uniforme, la paix et la joie au front. (*) Un si beau chiffre témoigne de la sympathie conquise du premier coup au nouvel établissement. Bon nombre de nos familles les plus distinguées se sont estimées heureuses d'avoir enfin à leur portée ces célèbres éducateurs de la jeunesse, que jusqu'ici elles allaient chercher au loin. On voit d'ailleurs et l'on sent que le nouveau collége n'est à vrai dire qu'une reprise de possession, et le renouvellement d'une alliance conclue depuis 300 ans entre la ville de Lille et la Compagnie de Jésus. Dans sa paternelle et touchante allocution à ses nouveaux élèves, le R.P. Pillon, Recteur de l'école St Joseph, a su, par un rapprochement des plus frappants, réveiller à la fois les antiques souvenirs, et remercier de la manière la plus délicate les promoteurs de la nouvelle institution. Nos lecteurs nous sauront gré de reproduire ici ce beau passage; c'est un document qui n'intéresse pas moins l'histoire de notre ville que celle de la Compagnie de Jésus. —— « Mais quels étaient, mes chers enfants, les titres particuliers de la ville de Lille à notre dévouement? —— Pour répondre à cette question, il suffit d'en appeler à sa propre histoire. — « Il y a trois siècles déjà, la Compagnie de Jésus y faisait sa première entrée, sous les auspices de Jean Vendeville, évêque de Tournai dont la juridiction s'étendait alors sur la ville de Lille et sa châtellenie. Deux hommes connus de tous par leur dévouement à la Ste Église, avaient puissamment secondé le zèle et les vues du pieux prélat: un prêtre et un négociant. Le prêtre, c'était Clément Bave, Recteur de Ste-Catherine, dont le presbytère fut comme le berceau de notre résidence et de notre ancien collége de Lille. Le négociant se nommait Balthazar Bauters. —— Si je rappelle ces détails, si je cite ces trois noms que je trouve associés aux origines de notre apostolat dans cette noble cité, c'est d'abord pour payer en ce jour solennel à nos insignes bienfaiteurs, au nom de la Compagnie de Jésus, le tribut de reconnaissance dû à leurs éminents services; c'est aussi, on me permettra de le dire, pour vous inviter à remercier avec moi la divine Providence de la délicatesse vraiment touchante

(*) Le nombre actuel des élèves de St Joseph est de 215.

avec laquelle elle a pour ainsi dire récapitulé le passé dans le présent. — Dans le successeur de Jean Vendeville, nous avons retrouvé ce cœur épiscopal, empressé toujours et heureux de faire appel à tous les dévouements, afin de pourvoir aux besoins sans cesse croissants de son immense troupeau, et d'encourager surtout l'éducation forte et chrétienne de la jeunesse si chère à l'Église du Christ. — Et ce Recteur de Ste Catherine si hospitalier pour les anciens Pères, ne s'est-il pas survécu aussi dans un de ses successeurs, dans ce prêtre vénérable que la confiance de son archevêque déroba si tôt à l'affection de ses paroissiens, pour l'associer au gouvernement de l'Église de Cambrai? Son presbytère ne fut-il pas comme un second berceau pour la Compagnie de Jésus renaissante à Lille? Non, jamais nous ne l'oublierons, c'est de là que nos Pères sont sortis il y a 30 ans, pour fonder leur nouvelle résidence qui, en ce moment, se voit couronner d'un collége nouveau. — Enfin, pour ce généreux citoyen de Lille, dont l'activité avait tant contribué à nous ouvrir les portes de sa ville natale, ce chrétien fervent qui avait allié aux soins de son commerce le zèle des œuvres de Dieu, combien d'autres n'en pourrais-je pas nommer parmi ceux qui m'écoutent! Mais leur piété, aussi modeste que généreuse, me commande le silence. Que du moins ils me permettent de leur dire que leurs noms et leur insigne bienfait sont à jamais inscrits au cœur des fils d'Ignace, comme ils le sont dans le Ciel." — Saint Ignace, dans un chapitre admirable de ses Constitutions, a tracé à ses enfants comme le code de leur reconnaissance envers les fondateurs et bienfaiteurs des maisons de la Compagnie de Jésus. Les paroles que nous venons de citer prouvent à la ville de Lille que les prescriptions de l'illustre fondateur ne sont pas une lettre morte, et qu'après trois siècles, l'esprit du père est toujours vivant dans ses fils". — Dans les conseils sages et affectueux que le R. P. Pillon donna ensuite aux enfants de St Joseph, bien des pères de famille, ses élèves d'autrefois, ont cru respirer comme un parfum de leur cher Brugelette. Lille aura l'avantage de recueillir les fruits de sa longue expérience et d'une vie consacrée tout entière à l'éducation de la jeunesse sur la frontière de la Belgique d'abord, puis à Vannes, à la rue des Postes et au collége d'Amiens. —

Aperçu des œuvres d'hommes dirigées par nos Pères de Lille. — I.) *Cercle catholique dirigé par le R. P. Jenner.* — Il comprend trois sections : une section littéraire où le R. P. Directeur fait actuellement des conférences sur l'enseignement ; une section musicale et une section d'œuvres. — Chaque mois, et durant le Carême et l'Avent chaque semaine, il y a Messe et instruction à la chapelle du cercle. — II.) *Cercle de St Augustin* pour les commis. — III.) *Cercle d'ouvriers* qui a dû s'ouvrir dans le courant de Novembre. — IV.) *Aumônerie militaire.* Nos Pères de Lille ont depuis le mois d'Octobre un titre officiel d'aumôniers de la garnison. Tous les dimanches Messes militaires, 1° dans notre chapelle, 2° à la citadelle, 3° à la prison, 4° dans deux autres centres. — Tous les soirs, école pour 200 soldats. — V.) *Œuvre de zèle* pour le S. S. Sacrement dont les hommes seuls font partie. Le 1er Vendredi du mois Messe de Communion ; le soir instruction et Salut.

Monseigneur Chigi au Cercle catholique de Lille. — Le soir du samedi 12 octobre, le Cercle catholique de Lille a eu l'honneur de recevoir S. Exc. le Nonce apostolique et plusieurs des prélats qui avaient assisté au sacre de l'Évêque de la Réunion. — Tout ce que la société lilloise renferme de plus distingué se pressait dans les salles trop étroites. — Les siéges du salon d'honneur étaient occupés par des dames qui s'étaient fait un honneur, une joie, d'aller contempler et saluer le représentant du Souverain Pontife ; les hommes refluaient du salon dans les salles adjacentes, dans les couloirs, et jusque dans le jardin dont l'illumination *a giorno* rappelait les fêtes de Venise, de Rome et de Naples. — L'entrée du prince Chigi fut saluée par de longs applaudissements et les cris de Vive Pie IX.! Lorsque Son Excellence eut pris place avec les prélats qui l'accompagnaient, M. Maurice Bernard, président du Cercle, dans une allocution remarquable tout à la fois par la finesse, l'élévation et l'esprit pratique, rappela que, comme la plupart des œuvres chrétiennes, le Cercle catholique de Lille a été modeste à sa naissance, et, quelque temps, indécis sur la voie qu'il doit

suivre. Mais le souffle d'en-haut se fait sentir pour lui par la présence du Nonce apostolique et des prélats qui forment son cortége. Le Cercle catholique voit nettement aujourd'hui le double but qu'il doit se proposer d'atteindre : centraliser, pour les développer, toutes les œuvres chrétiennes de la grande cité lilloise, et, afin de mêler l'agréable à l'utile, s'occuper de travaux littéraires, qui élèveront l'esprit des membres du Cercle en charmant leurs loisirs. Peut-être ainsi parviendront-ils à opérer, selon la parole d'Ozanam, un peu de bien dans une société où il y a beaucoup de mal. L'esprit si élevé et si délicat de Son Excellence, le zèle du premier pasteur de notre diocèse, du prélat qui aime à s'appeler l'unique fils de Mgr. Regnier et du docte Evêque de Namur, comprendront ces tendances de la jeunesse catholique de Lille; le représentant du Saint-Père daignera présenter à Pie IX la vénération, l'amour et le dévoûment des membres du Cercle et de toute la société lilloise." — Après ce rapport, le R. P. Jenner, directeur du Cercle, a pris la parole et, dans un langage plein de foi et de patriotisme, il a exposé le programme du Cercle : *Dévouement à la France, Dévouement au Saint-Siége*. Ces deux pensées, qu'il a développées avec autant de clarté que d'éloquence, ont profondément remué tous les cœurs. Il a eu, pour les membres du Cercle morts au champ d'honneur, un souvenir qui a vivement attendri; mais il a arraché des larmes quand, évoquant le souvenir de l'Alsace, il a montré dans cette héroïque province, l'image de la France humiliée et abattue. Il a terminé son allocution par une protestation de fidélité au Souverain-Pontife, à laquelle on a répondu par les cris redoublés de : Vive la France ! vive Pie IX ! — Son Excellence a remercié en quelques mots, qui réflétaient la bonté de son cœur et la grâce de son esprit. Après avoir béni l'assistance, il s'est rendu dans les salons du rez-de-chaussée, où, pendant une heure, la société la plus distinguée l'a entouré avec une cordialité pleine de respect et de vénération. Son départ comme son arrivée a été salué de vivats prolongés à Pie IX.

Monseigneur Chigi au collége St. Joseph. — (Extrait d'une lettre du F. Louis Brucker.) ...... Vous avez sans doute appris que Mgr. Delannoy a été sacré Evêque, le 12 Octobre, à la paroisse St. André de Lille; que le soir Monseigneur a accompagné le Nonce au Cercle catholique dirigé par le Père Jenner.... Le lendemain de ce jour, c'est-à-dire le dimanche 13, notre collége eut l'honneur et le bonheur de recevoir à son tour la visite des Evêques : Mgr. le prince Chigi, Nonce du Pape en France, était annoncé pour 10 heures du matin; Monseigneur d'Amiens, qui devait aussi être reçu avec Son Excellence, arriva une demi-heure trop tôt à l'externat, tant était grand son empressement. A 10 heures les élèves étaient réunis à la gde. salle avec leurs parents. Mgr. le Nonce entra, accompagné de Mgr. l'archevêque de Cambrai, de Mgr. d'Amiens, de Mgr. de Namur, d'un Evêque anglais et enfin de Mgr. Delannoy, nouvel Evêque de St. Denis de la Réunion. Après des applaudissements prolongés, l'harmonium commença sa plus belle mélodie et une voix de soprano des plus fraîches entonna le chœur de fête qui fut repris avec enthousiasme par les autres musiciens du collége. Mgr. Chigi parut bien touché des sentiments exprimés dans ces couplets : les fils de la Flandre demandaient au représentant du Pape de bénir leurs travaux et promettaient d'être, par leurs vertus, dignes de leur vieille foi. Le chant terminé, un élève de seconde s'avança et lut le discours suivant : — « Excellence, — C'est la seconde fois que l'Ecole St. Joseph reçoit l'honneur de votre auguste visite; la seconde fois que cette enceinte se réjouit de votre présence et voit descendre sur nos têtes vos bénédictions et celles du St. Père. — Vous le voyez, la joie rayonne sur nos fronts, le bonheur déborde de nos cœurs, la foi surtout remue nos âmes. — C'est que l'hôte illustre que nous possédons n'est pas venu seulement escorté des grandeurs humaines, de la triple grandeur de la naissance, des dignités sacrées, des services éminents rendus à l'Eglise et à la France. — C'est le représentant du Vicaire du Christ que nous recevons, le représentant de l'auguste Captif du Vatican, le représentant de l'immortel Pie IX. — Voilà pourquoi nos cœurs tressaillent d'amour et de joie. Nous pouvons dire à l'Envoyé de Pie IX ce que nous ne pouvons dire à Pie IX lui-même : notre filiale affection, notre entière et absolue docilité, et notre dévouement à la vie et à la mort. Nous ne sommes pas encore dans l'âge de soutenir pour lui les saintes luttes de la vérité et du droit. Nous sommes encore à apprendre dans ces enseignements

de nos maîtres les divers prérogatives et la grandeur suréminente de sa dignité suprême. — Mais déjà nous en savons assez pour courber avec allégresse nos fronts et nos cœurs sous l'autorité de sa parole infaillible, assez pour aspirer à devenir un jour les champions de la Ste Église et du Pontife-Roi. — Oui, Excellence, il nous tarde d'entrer dans la carrière des défenseurs de notre bien aimé Pie IX, à la suite de tant de jeunes héros sortis de notre catholique Flandre, et de nos familles si chrétiennes, si généreuses de leur or et de leur sang. — Nos frères ont vaillamment combattu sous les drapeaux de Pie IX; ils sont noblement tombés; ils ont été comblés de gloire dans l'Église du Ciel et dans l'Église de la terre. Nous envions leur mort, et nous tâcherons de nous en rendre dignes. — Ce langage, Excellence, n'est pas nouveau dans la bouche des enfants de St Joseph. Nos aînés le tenaient lors de votre première apparition dans ces murs; nous ne faisons que répéter leurs paroles en nous appuyant de leurs exemples. — Et comment pourrions-nous dégénérer de la foi de nos pères, de cette foi que nous prêche avec une éloquence si persuasive et une vigueur si apostolique, le successeur de Fénélon, l'émule vaillant de son zèle pour les droits sacrés de la Chaire de Pierre? Comment pourrions-nous dégénérer, alors surtout que nous sommes à l'école de maîtres qui font le serment et la profession solennelle d'un dévouement spécial au Pontife Romain. — Excellence, — Pour nos maîtres et pour nos familles, nous vous remercions de cette haute marque de sympathie que vous donnez en ce jour à l'école St Joseph. Et si vous daignez mettre le comble à notre bonheur, vous redirez au St Père, à notre glorieux Pie IX, notre amour, notre inébranlable fidélité. — Vous lui redirez aussi, à ce Pontife si jaloux de l'éducation chrétienne de ses enfants, quel éclat donne à cette réunion, et quels encouragements nous apporte en ce jour la présence du nouvel Elu du Seigneur dont le zèle va franchir les mers pour porter aux tribus lointaines la foi et l'amour dont il enrichit si longtemps sa chère paroisse de St André. Le protecteur et le père de l'École de la Providence d'Amiens a bien voulu reporter sur nous l'affection qu'il prodigue à nos frères: nous en garderons à jamais le souvenir reconnaissant. — Enfin, Excellence, vous redirez à Pie IX que nous prions pour lui, que nous combattrons pour lui, que nous serons heureux de mourir pour lui, et que le cri de nos cœurs sera toujours celui de: Vive Pie IX, le Pontife-Roi!

— Ces dernières paroles furent répétées par toutes les bouches: « Vive Pie IX, crièrent tous les assistants, dont l'émotion avait en peine à se contenir, et j'ai vu couler des larmes au moment où l'on rappelait, dans le discours, les douleurs du St Père, en présence même de son représentant. Les paroles que Mgr le Nonce prononça ensuite pour répondre à cette touchante protestation, montrèrent combien son Excellence avait été touchée de tout ce qu'Elle avait vu et entendu. Le Nonce remercia, d'abord en son nom et surtout au nom du St Père, les élèves de St Joseph du filial dévouement qu'ils témoignaient; il les exhorta à travailler avec constance à l'acquisition de la science et des vertus, sous des maîtres aussi habiles, qui font de l'éducation une de leurs œuvres principales, et qui surtout à cause de cela sont les premiers en butte aux persécutions des impies: "Oui, ils ont formé et ils forment toujours, dit-il, l'avant-garde de l'Église et du St Siège, et c'est pour cela qu'ils sont haïs des méchants." « Profitez, mes enfants, ajouta son Excellence, profitez du bonheur qui vous est accordé, du bonheur d'une éducation saine et chrétienne; et afin que ce bonheur vous soit plus assuré et qu'il fasse la consolation de vos parents, je vais vous donner la bénédiction divine au nom du St Père, à vous, à vos maîtres et à vos familles: Benedictio, etc... Mgr se retira alors, pendant que les élèves répétaient à l'envi & le cri de: Vive Pie IX! Vive Pie IX! Telle est cette fête touchante qui laissera dans nos cœurs un ineffaçable souvenir.

Tours. — Inauguration de l'externat. (Extrait de la semaine religieuse de Tours) — Mercredi, 31 juillet, fête de St Ignace, Mgr l'Archevêque a béni la chapelle provisoire des RR. PP. Jésuites, dédiée au Sacré-Cœur de Jésus. Sa Grandeur a célébré ensuite la Ste Messe, pendant laquelle plusieurs morceaux de musique avec accompagnement d'orgue, ont été exécutés sous la direction de M. l'abbé Rastier, maître de chapelle de la cathédrale.

A la fin de la Messe, Mgr a adressé à la pieuse assistance quelques paroles. « La bénédiction d'un sanctuaire, a-t-il dit, est toujours une chose importante. il s'agit de la maison de Dieu où nous venons offrir nos prières, et de l'autel où s'immole l'auguste et divine Victime...; mais aujourd'hui nous avons béni un sanctuaire provisoire destiné à abriter la jeunesse de notre ville et de notre diocèse qui viendra ici se former à la science et à la vertu. Cette cérémonie

a donc une importance extraordinaire, puisqu'il s'agit d'ouvrir un asile aux enfants qui sont l'espoir de l'Église et de la France affligées... Vous l'avez compris, en venant en si grand nombre, et si cette enceinte eût été plus vaste, vous eussiez été plus nombreux, car tous ceux qui s'intéressent à cette œuvre se seraient donné rendez-vous ici. Ce jour est pour moi un jour de joie et d'espérance; j'espère qu'il me sera compté par Dieu et qu'il allègera la lourde responsabilité de mon ministère pastoral. Je suis heureux d'inaugurer cette maison confiée aux fils de St. Ignace, le jour même de la fête de ce grand esprit, de ce grand cœur, et de grand lutteur pour les droits de l'Église et de la justice. Ses fils ont hérité de son amour pour Dieu, de son dévouement, de sa fermeté. Comme lui ils agissent pour la plus grande gloire de Dieu, la ville et le diocèse entier sauront bien prendre des mesures pour envoyer ses enfants ici, où ils trouveront des maîtres sages et expérimentés. L'éducation de la jeunesse est l'un des principaux buts de leur fondation..." Sa Grandeur a exprimé en quelques mots émus, tous les mérites des Pères de la Compagnie de Jésus: ils ont toujours servi l'Église et la patrie, par l'exemple, par la prédication et par l'éducation de la jeunesse. Leurs succès brillants ont dû leur susciter des ennemis. Ils ont toujours été persécutés, et à cette heure où l'Église l'est si violemment, les jésuites, qui sont au premier rang parmi ses défenseurs, devaient être aussi les premières victimes de la persécution impie et révolutionnaire. « On les chasse ailleurs, nous sommes heureux de les recevoir, a dit Sa Grandeur en terminant, ils feront de vos fils de bons citoyens pour la patrie et des chrétiens pour le Ciel. Demandons à Dieu que cette maison s'agrandisse, que ses murs se dilatent, afin qu'elle puisse recevoir en grand nombre les jeunes gens qui viendront y chercher la vérité et l'amour de la vertu." — Le soir à 4 h. ½, la foule se pressait de nouveau dans la petite mais gracieuse chapelle des Révérends Pères. — Mgr. l'Archevêque a donné la bénédiction du T. S. Sacrement, et le Salut a été chanté en musique par les mêmes artistes qui s'étaient déjà fait entendre à la Messe du matin. — M. l'abbé Dénéchau, chanoine, vicaire général, a prononcé un discours où il a démontré avec éloquence comment Jésus-Christ a été intimement le principe et la base des vertus de St. Ignace, de l'Institut de la Compagnie et de cette fondation nouvelle. — L'externat de Tours comptait à son début 70 élèves.

Chine. — *Mission du Kiang-nan. — Aperçu des œuvres et résultats de la Mission pendant l'année 1872.*

(Extrait d'une lettre du R. P. Zottoli)... Voici un petit aperçu de toutes nos œuvres et ministères. Vous y verrez sans doute que notre mission est vraiment bénie de Dieu, surtout depuis que notre vénéré pasteur la consacra l'année dernière au Sacré-Cœur de Notre-Seigneur. C'est en effet à ce Cœur adorable que nous devons le mouvement extraordinaire qui se produit parmi les païens de la partie Ouest de cette mission. Aussi les catéchumènes de cette année sont 5,481, c'est-à-dire 3,235 de plus que l'année dernière. Les adultes baptisés 1,283 ce qui fait une augmentation de 368. Les chrétientés 503 dont 7 nouvellement établies. Les chrétiens 81,845; — 989 de plus que l'année précédente. Les enfants des païens baptisés 12,082; et parmi eux 5,903 élevés aux frais de la Mission. Dans les écoles il y a 2,500 enfants chrétiens et 1420 païens; 1584 filles chrétiennes, 35 païennes. Confessions annuelles pour le précepte pascal 55,434; Confessions de dévotion 168,821. — *Œuvres de la Mission.* — Un grand-séminaire et deux petits-séminaires: 48 élèves. Neuf pensionnats de garçons: 192 élèves. Un collège à Zi-Ka-Wei: 64 élèves. Huit pensionnats de filles 188 élèves. Un grand orphelinat de garçons et deux de filles où ont été recueillis 291 orphelins et 1,319 orphelines; 16 petits orphelinats pour 745 orphelins. Association de la Présentation composée de 24 vierges chrétiennes. Auxiliatrices des âmes du Purgatoire: 13 Européennes, 14 novices Chinoises. — Carmélites: 7 Européennes, 9 postulantes Chinoises. — Un hospice de vieillards: 29 vieux et 29 vieilles. L'hôpital européen est entre les mains de 10 Sœurs de la Charité. — Un pensionnat de demoiselles européennes commencé à Chang-hai, sous la direction des Mères Auxiliatrices, compte déjà 18 pensionnaires ou élèves. — *Personnel de la Mission.* — Un Vicaire-Apostolique, 49 prêtres européens, 25 prêtres indigènes dont 9 jésuites.

9 Scolastiques européens, 6 Scolastiques chinois. 7 Frères-coadjuteurs européens et 7 chinois. —— Cette année on installe à Zi-Ka-Wei un Comité scientifique : observatoire météorologique, musée d'histoire naturelle ; brochures scientifiques et polémiques ; études d'histoire et de géographie.

Résumé d'un rapport du P. Bies à Monseigneur, sur Ning-Kouo-fou. (25 Juin 1872).

Il y a quelques mois, notre position ici était belle, magnifique même ; aujourd'hui elle dépasse toutes nos espérances. Ce qui nous manque, ce ne sont plus les catéchumènes, ce sont des ouvriers pour cultiver, des piastres pour de nouveaux Kong-sou. Partout on nous appelle, partout on nous offre des maisons pour faire des églises. Dix Pères auraient de quoi s'occuper dans ces régions, et quelques milliers de piastres ne seraient pas trop pour achever et réparer les maisons servant de Kong-sou. Si je ne me trompe, Monseigneur, sans grande peine nous pourrions avoir 40 à 50 Kong-sou, suffisamment espacés, et comptant chacun un ou plusieurs milliers de catéchumènes. Le moment de nous implanter est favorable, et plus tard serait peut-être trop tard. —— Ces pays sont très-riches ; si des familles influentes viennent s'établir, ou si les Pen-si-jen (les natifs du pays) se relèvent, ce qui ne peut manquer, ils seront ici comme de petits princes, et ne nous permettront pas de pénétrer dans leurs dépendances : le peuple aura peur et n'osera se faire chrétien. Si au contraire nous nous établissons solidement en bon nombre d'endroits, il viendra à nous facilement ; et une fois établis, nous pourrons sans trop de peine continuer nos œuvres. Le Bon Dieu semble vouloir conduire, "suaviter mais fortiter" ce peuple simple, à la connaissance du vrai bonheur qui se trouve dans notre S.te religion. —— Voici maintenant quelques détails. —— Le 13 mai je partais pour Tsong-Wang-tsen, dans le Ning-Kouo-hien, à 40 lis d'ici : nous dinons à Siao-hou-tsen, où une foule de monde vient nous saluer, et plusieurs chefs de famille veulent se convertir. Le lendemain à Tsong-Wang-tsen, je baptise 5 enfants ; après plusieurs visites et de nouveaux catéchumènes qui se présentent, j'envoie deux de mes gens dans le Kouang-tée-tcheou, et je reviens à Hin-tsen, non sans avoir baptisé 4 enfants à Siao-in-tsen. —— Le jour de la Pentecôte 19 mai, fête magnifique, foule de monde arrivée de 30 à 40 lis ; 80 Communions ; après la Messe 14 baptêmes d'adultes et 3 enfants, le soir 9 adultes et 9 enfants. 21 Chefs de famille de Siao-Wang-tsen, désirent se faire chrétiens ; il en vient d'autres encore de Sen-Kia-pou et autres lieux. —— Après une courte apparition à Ning-Kouo-hien, je pars le 23 pour Kouang-tée-tchéou. A To-hiou-tsen, le maître d'école en grande tenue avec tous ses élèves, vient me saluer : le village presque entier veut être chrétien : Nous dinons à Pao-mei-tsen : Le village de Siao-hou-tsen veut être catéchumène : Coucher à Tue-Wang-Kiai où on nous offre une maison splendide pour futur Kong-sou. Je reviens par Ta-tchang-tsen, et Hia-Kao. —— Le Dimanche 26, beaucoup de chefs de familles viennent me saluer, tous bien disposés à embrasser la foi. —— Le 3 juin, 70 chefs de famille arrivent de Kien-ping-hien dans les mêmes dispositions. Je me prépare à retourner avec eux : à Tien-son-men, réception splendide : un pen-si-jen m'offre sa maison avec 100 arpents de terre pour 3000 francs. Visites nombreuses ; on est bien disposé pour embrasser la religion chrétienne... Le 7 je suis de retour à Hin-tsen. Le même jour nous apprenons que dans la famille où j'ai logé, après mon départ, des satellites sont venus, ont fait grand tapage, renversé les tables, déchiré les images et proféré des menaces, aidés et soutenus par 6 *pen-si-jen* (natifs du pays). Nous envoyons demander réparation au Tché-hien de Kien-ping ; les deux satellites coupables viennent demander pardon. Mais cela ne suffit pas. Et encore les 6 pen-si-jen ne viennent pas au jour fixé. Je pars le 26 sur l'avis du P. Ravary pour voir le mandarin. Après deux jours de marche nous arrivons en face de la ville ; une grande rivière nous en sépare, mais n'empêche pas des centaines de spectateurs de nous crier du dessus les murailles : "Yang-Kouei-tse." Les barques de passage sont à l'autre rive ; défense leur a été faite de nous faire traverser la rivière. Alors nous détachons une petite barque et nous nous disposons à tenter le passage. Aussitôt tout le monde s'empresse, et en un clin d'œil nous sommes aux portes de la ville. —— Le peuple s'empresse autour de nous, mais on donne l'ordre de nous conduire à une pagode qui sert de Kong-Kouan. Le mandarin m'y suit, et là, après avoir endossé le costume de cérémonie, je me rends à une petite

salle dédiée à Kouang-in. Le mandarin, accompagné d'un flot de peuple arrive, et nous commençons à traiter de nos affaires. Il refuse d'ordonner aux 6 pen-si-jen de venir nous faire des excuses; puis il parle,.. il parle avec une volubilité qui me laisse à peine le temps de placer un mot. J'insiste toutefois. Il s'anime, et tout-à-coup s'écrie : "il fait chaud ici, écartez-moi ce peuple". Et les satellites de frapper; mais le peuple répond et une mêlée s'engage. Le mandarin se jette dans la foule criant : "pou-iao-ta, pou-iao-ta" (ne frappez pas). La tranquillité rétablie, il excuse ce peuple qui n'a jamais vu d'Européen; puis il recommence à parler et refuse la satisfaction demandée. — Je passe au second point : — Le bruit court, dis-je, que le mandarin a dit au peuple : Je ne permets pas que vous embrassiez la Religion; si vous l'embrassez, je vous chasserai du pays". Est-ce vrai ou faux ?" Ce sont des rumeurs, répond-il, il ne faut pas y croire". — "C'est très-bien, mais pour cela il faudrait que le mandarin publie un Kao-che permettant au peuple d'embrasser librement la Religion". Il réfléchit un instant, et se décide à le faire. Pendant qu'il le compose il nous envoie un dîner, après lequel il nous le présente. Il est écrit dans un sens malveillant, et je le refuse. Je lui en présente un qu'il refuse à son tour; et ne pouvant nous entendre davantage, je lève la séance et je reviens à Sin-tsen. — Ce mandarin nous est très-hostile ainsi qu'on peut le voir par tout ce qu'il a fait depuis la visite du P. Bies : car quelques jours après, ayant fait couper la tête à 4 malfaiteurs, il en fit porter une, plantée sur une pique, devant la nouvelle chapelle achetée par le P. Bies, et les 3 autres dans trois villages de catéchumènes, comme pour leur dire, que s'ils embrassaient la Religion, il leur ferait couper la tête. — Plus récemment encore il donna l'ordre à tous les catéchumènes de signer une pièce par laquelle ils s'engageaient à ne pas se faire chrétiens, sinon ils seraient chassés et expulsés du pays.

Amérique Méridionale. — Chili. — Santiago. — Lettre du R.P. Charles Degener au R.P. Hasslacher (11 Septembre 1872) — (Traduit de l'Allemand). — Vous me parlez des PP. Potgeisser et Becker. Voici ce que j'apprends de leurs travaux dans l'Amérique-Septle. Le P. Potgeisser y fait merveilles. Il y a foule à ses sermons; l'affluence pourtant ne fut jamais plus grande que lorsqu'il traita la question de l'Infaillibilité pontificale. Ces discours là, comme plusieurs autres du même Père, furent reproduits par les feuilles publiques et accueillis avec enthousiasme. Le P. Becker, de son côté, déploie le même zèle à Bufalo où il a su se faire aimer de tous. Va s'ouvrir, dit-on, dans le courant de Septembre, un nouveau collège fondé par lui cette année, le 12 Mai, sous les auspices et le vocable du Bx Canisius. — Ici nous avons, depuis le 5 Août, le bonheur de posséder dans notre collège, Mgr Jean-Baptiste Miége, de la Compagnie de Jésus, Evêque du Cansas, dans les Etats-Unis, recueillant en ce moment des aumônes pour son diocèse. A la nouvelle de la mort du P. Roh, Mgr, atterré d'abord, s'écria soudain : "C'est une perte irréparable." Comme Sa Grandeur compte rester près de nous 2 mois et plus, nous pressons la construction de notre église St Ignace, espérant que ce monument, sans pareil dans la ville, pourra être consacré avant le départ de notre hôte. — Un mot maintenant sur l'un des miracles accomplis ici par l'eau de N.D. de Lourdes. La Sœur Marguerite Viala, religieuse Carmélite, appartenant à une des premières familles de la ville, tomba gravement malade, et dut recevoir les derniers Sacrements. La mort paraissait imminente; la communauté s'était rassemblée dans sa chambre pour assister à ses derniers moments; et les médecins se déclaraient désormais impuissants. Une dernière ressource restait à la malade; on lui donne quelques gouttes de l'eau de Lourdes; à peine a-t-elle bu qu'elle se tourne vers la Supérieure et s'écrie : "Ma bonne Mère, je suis guérie"! De fait elle se lève aussitôt, quitte le lit de douleur, où elle gémissait depuis tant de mois, et bénit avec transport Notre-Seigneur

et sa S.te Mère. L'autorité archi-Diocésaine soumit le fait à un rigoureux examen : le miracle est constaté. —— Marie s'est aussi montrée très miséricordieuse à l'égard d'un jeune anglais, hérétique, mais qui, sur le conseil du Père Léon, venait de se recommander dans notre chapelle, à la Vierge Immaculée. Son œil gauche semblait perdu pour toujours : Marie le lui rendit durant son sommeil. Or 3 médecins avaient refusé d'entreprendre cette cure difficile et plus que périlleuse : Il s'agissait d'extraire une parcelle de fer qui de l'enclume avait jailli jusque dans la prunelle de l'ouvrier. L'opération devait amener un flux d'humeurs qui eût desséché l'œil du malade. Marie fit mieux et plus vite. Avant la fin de la semaine, (c'était la première semaine de Juillet,) le jeune néophyte, instruit par le P. Léon, recevait le Baptême.

Au Chili, où la religion catholique est pourtant la religion de l'Etat, des députés ont proposé à la chambre des lois affreuses sur le mariage, les biens ecclésiastiques et les cimetières. Espérons que l'attente des méchants sera vaine. Le fléau qui nous décimait depuis le mois de mars, la petite vérole, paraît enfin décidé à nous faire grâce : C'est par milliers que l'on compte ses victimes. La guerre aussi nous menace. Mais par dessus tout, les progrès des sociétés secrètes nous préparent bien des malheurs. Chaque jour on soulève contre nous les haines de la classe pauvre : livres, journaux et discours, tout est mis en œuvre pour rendre odieux les jésuites : il faudra bien finir par les chasser. Seuls les ouvriers sont fidèles et dévoués à la Compagnie. —— Au commencement de l'année, un incendi fut allumé au moyen du pétrole dans l'église des Capucins, au bourg de S.t Pierre ; et voyez l'infernale machination ! les portes et les fenêtres du couvent avaient été si bien fermées et barricadées, que si un prêtre n'avait d'un suprême effort, enfoncé l'une des portes, tous les religieux auraient péri dans les flammes. C'était de fait le but des scélérats : aussi avaient-ils choisi le temps de la nuit, comptant sur le sommeil des habitants. A quelques jours de là une église paroissiale avait été de la même façon réduite en cendres. Nous avons donc tout à craindre, mais nous avons aussi tout à espérer de Celui qui nous protège.

Varia. —— Laval.

—— Nous transcrivons ici à la gloire de N. D. de Lourdes la lettre suivante adressée à un de nos Pères par une pauvre femme de Laval. —— Mon R. Père, —— Depuis plus de 20 ans je souffrais d'une maladie de cœur, mais si douloureuse que c'était une agonie de tous les instants. Je restais parfois 8 jours haletante et suffoquée jusqu'à ce qu'on m'eut tiré du sang. Je ne pouvais supporter le lit et j'avais rarement une heure de sommeil. Joignez à cela des peines d'esprit de toutes natures, telles que la persuasion que j'étais damnée, des tentations de désespoir, des scrupules, et mille autres tribulations. Enfin, je puis bien le dire, je languissais dans la douleur. Les larmes que je versais par torrents m'affaiblissaient tellement que j'éprouvais de fréquents évanouissements. Le 23 Septembre il y eut un redoublement dans mes souffrances. Le samedi 28, je voulus aller à la Messe, mais j'eus une défaillance et il fallut m'emporter de l'église ; j'en eus encore deux autres ce jour là. Le dimanche 29, je souffrais tellement que la mort me parut s'approcher. Une dame étant venue me voir, me dit que sa belle sœur lui avait apporté de Lourdes de l'eau miraculeuse. « En voulez-vous, me dit-elle ? » Je n'avais jamais songé à demander ma guérison, trop contente d'accomplir en souffrant la Volonté du Bon Dieu ; mais il se passa alors en moi quelque chose de tout à fait extraordinaire et qu'il m'est impossible d'exprimer. Je me mets aussitôt à genoux, le visage couvert de larmes et le cœur toujours brisé par mes peines ordinaires. Un sentiment toutefois dominait en moi tous les autres : c'était la confiance envers la S.te Vierge. Je demande qu'on veuille bien me donner de la sainte Eau, mais par respect, dans une cuillère d'argent. Je la reçus non comme un remède pour mon corps, mais comme une cuillerée de grâce pour mon âme. Or voilà qu'au même moment je me relève de dessus mes genoux, leste comme à 15 ans. Depuis lors, plus de souffrance, plus de douleurs, ni au corps, ni à l'âme. Oh ! combien grande est la paix que je goûte maintenant. J'ai été 8 jours surtout sans pouvoir me séparer de ma Sainte Mère ; mon cœur en était si rempli que le sommeil même ne troublait pas nos entretiens. Ce jour là donc, toutes mes souffrances disparurent, et aujourd'hui je me porte à merveille, jouissant d'une santé et d'une paix comme je n'en ai jamais

en de semblable. Et si j'ai dit autrefois que personne ne pouvait consoler celui que Dieu prend soin d'affliger, je m'écrie aujourd'hui : « Qui peut affliger celui que Dieu console ». Cela durera-t-il ? Vous le savez, ô mon Dieu : que votre Volonté soit faite ! Tout ce que vous voudrez, comme vous voudrez, tant que vous voudrez ! J'adore et je me soumets !

Nouvelle-Orléans. (Etats-Unis). — On lit dans la Correspondance de Genève du 18 Octobre. Les Allemands catholiques de la Nouvelle-Orléans ont voulu organiser une manifestation solennelle contre l'expulsion des Jésuites en Allemagne ; 6,000 catholiques ont pris part au cortège qui a parcouru les principales rues de la ville. Après cela, le meeting s'est réuni dans une vaste salle où plusieurs discours ont flétri la conduite du gouvernement prussien. — Les conclusions les plus énergiques et les plus explicites ont été adoptées à l'unanimité, condamnant la persécution dont les catholiques sont l'objet en Allemagne, comme indigne d'un gouvernement civilisé ; et flétrissant les mesures prises contre les Jésuites, comme arbitraires, injustes et iniques. La réunion a repoussé les calomnies proférées contre cette Congrégation religieuse, et déclare indigne du XIXe siècle une loi qui condamne des hommes inoffensifs et sans défense, sans preuves, sans jugement préalable, et sans leur permettre de se défendre, une loi enfin qui jette un défi à la volonté clairement exprimée de 14 millions de catholiques allemands, et malgré des protestations réunissant 400,000 signatures. — En conséquence, les catholiques allemands de la Nouvelle-Orléans ont déclaré protester solennellement contre la ligne de conduite du prince de Bismark, dont les ordres sont exécutés par une chambre servile ; et des félicitations ont été votées aux évêques persécutés, aux Jésuites et aux défenseurs de l'Eglise dans le parlement, comme ayant bien mérité de la patrie. — Les acclamations les plus enthousiastes ont accueilli ces déclarations, et, à la fin de la séance, une députation a apporté à la réunion l'adhésion entière et formelle de tous les catholiques de la Nouvelle-Orléans, sans distinctions de nationalités.

Californie. — .... Protestation contre la persécution prussienne.

Les prêtres du diocèse de San-Francisco en Amérique ont rédigé une magnifique protestation contre l'expulsion des Jésuites d'Allemagne, décrétée par M. de Bismark : En voici un extrait :

Révérends Pères, bien aimés frères en Notre-Seigneur.

Au moment de la clôture de nos Exercices nous jugeons convenable de vous adresser du fond de ces contrées lointaines une parole de compassion et de sympathie, non seulement parceque nous sommes unis aux populations allemandes qui habitent ces vastes et riches contrées ; mais aussi parce que, le lien de la charité qui unit entre eux tous les catholiques de l'univers, nous associe à toutes vos espérances.

Il est vraiment honteux pour des hommes du pouvoir et de la force, de descendre jusqu'à persécuter ceux qui ne s'associent que pour la prière et la pratique de la perfection chrétienne inspirée par l'Evangile pendant que les associations purement séculières, comme sont les sociétés pour le transfert, le commerce l'industrie et les arts sont encouragées et protégées ; pendant que l'on invente des engins pour détruire les hommes en masse ; et que l'on couvre d'une gracieuse protection les associations qui se sont proposé pour but la ruine du Christianisme et de tout ordre social.

Statistique de quelques collèges de France et de Champagne. — Immaculée Conception (Vaugirard) : 695 élèves. — St Francois-Xavier (Vannes) : 580 élèves. — La Providence (Amiens) : 627 élèves.

Rome. — Le R. P. Boero a eu l'extrême obligeance de nous donner par la lettre suivante, l'état exact des Causes des Bienheureux et Vénérables de la Compagnie. Nous transcrivons ici le texte latin de la lettre avec la traduction en regard.

De statu Causarum Servorum Dei Soc. Jesu.

1.) Proxime ad Canonizationem sunt Causae BB. Petri Claver, Joannis Berchmans, et Alfonsi Rodriguez. Jam confecti sunt Processus Apostolici super novis miraculis in Belgio, in Hispania et in America septemtrionali. Ideoque statim ac probata fuerint eorumdem miracula, procedi poterit ad Canonizationem.

2.) Ad Beatificationem prae ceteris proximior est Causa V. Rodulphi Aquavivae et aliorum 4 MM. — Deest enim una tantum Congregatio, qua declaretur, procedi posse ad Beatificationem cum iis signis, seu miraculis, quae proposita sunt.

3.) Post hanc venit immediate Causa V. Bernardini Realini. — Desunt tantum duae Congregationes pro approbatione miraculorum.

4.) Circa virtutes in gradu heroico pendet Causa V. Antonii Baldinucci. Deest ultima Congregatio, proxime habenda, super iisdem virtutibus.

5.) Pariter una tantum Congregatio desideratur ad absolvendum ac dirimendum dubium de virtutibus in Causa V. Roberti Bellarmini Card. et Episc. — (De Doctoris titulo agi non potest, nisi post eius Canonizationem.)

6.) Agitantur praeterea in S. R. C. Causae sequentes: VV. MM. Cassoviensium, Marci Crisini Canonici Strigoniensis, et PP. Melchioris Grodzecii, et P. Pongratz S. J. — Agendum est in tribus Congregationibus de Martyrio et de signis.

V. P. Juliani Maunoir. — Agendum est de Introductione Causae.

V. P. Emanuelis Padial. — Agendum est de virtutibus in gradu heroico.

7.) Die 16. mensis Octobris, hora 10. matutina, coram Illmo Archiep. Parisiensi inchoatus est Processus super Martyrio 5 Patrum S. J. ab impiis in odium Religionis necatorum.

Atque hae sunt Causae, quae in praesenti aguntur. Ceterae suspensae remanent vel ob defectum miraculorum, vel propter pecuniae inopiam

Jos. Boero S. J. Postulator.

État des Causes des Serviteurs de Dieu de la Compagnie de Jésus.

1.) Sont très-voisines de la Canonisation les Causes des BB. Pères Pierre Claver, Jean Berchmans, et Alphonse Rodriguez. Déjà les Procès Apostoliques sont dressés sur les nouveaux miracles opérés en Belgique, en Espagne et dans l'Amérique Septle. Aussitôt donc que ces miracles auront été approuvés, on pourra procéder à la canonisation.

2.) Pour la Béatification, la plus avancée de toutes les Causes est celle du Vénérable Rodolphe Aquaviva et de ses 4 compagnons Martyrs. Il ne faut plus en effet qu'une seule Congrégation pour déclarer, que, sur les miracles proposés, on peut procéder à la Béatification.

3.) Vient immédiatement après la Cause du V. Bernardin Realino. — Il faut encore deux Congrégations pour l'approbation des miracles.

4.) La Cause du V. Antoine Baldinucci attend le decret touchant l'héroïcité des vertus. La dernière Congrégation à ce sujet, se tiendra prochainement.

5.) Il ne manque plus également qu'une seule Congrégation pour terminer et décider la question de l'héroïcité des vertus dans la Cause du V. Robert Bellarmin, Cardinal et Évêque. (On ne pourra s'occuper du titre de Docteur qu'après sa Canonisation.

6.) En outre la sacrée Congrégation des Rites est saisie de la Cause des VV. Martyrs de Cassovie (Hongrie 1619): Marc Crisin, chanoine de Strigonie et les PP. Melchior Grodecz et Pongratz de la Compagnie de Jésus. On traitera dans trois Congrégations du martyre et des miracles.

Pour le V. P. Julien Maunoir, sa Cause est encore à introduire.

Pour le V. P. Emmanuel Padial, il s'agit d'examiner la question d'héroïcité dans les vertus.

7.) Le 16 Octobre dernier, à 10 heures du matin, en présence de Mgr l'Archevêque de Paris, s'est ouvert le Procès sur le Martyre de 5 Pères de la Cie de Jésus, mis à mort par des impies en haine de la Religion.

Telles sont les Causes dont on s'occupe actuellement. Les autres restent interrompues, soit parceque les miracles manquent, soit parceque l'argent fait défaut.

Jos. Boero S. J. Postulateur.

172.

Sommaire du N° III. Novembre 1872.

Plan de l'église et de la maison professe du Gesu. (Rome).

Adresse de la Rédaction : Monsieur J. de Causans — Maison Saint Michel — Laval — (Mayenne)



Lettres des Scolastiques de Laval

Les Scolastiques de Laval aux PP. & FF. de.....

Nos R.R.P.P. & nos T.T.C.C. F.F.

MARS 1873.



Europe. — France. — Notice sur le Bienheureux Pierre Lefebvre, son culte et sa béatification, par le R. P. Vanderspeeten. (*) (Extraits des Précis Historiques)

..... Né en 1506, entre nos plus âpres montagnes, comme s'exprime saint François de Salles, c'est-à-dire au petit hameau de Villaret, paroisse du Grand-Bornand, au diocèse de Genève, il quitta, jeune encore, la houlette du berger pour les exercices de l'école, fit à 12 ans vœu de chasteté perpétuelle, alla plus tard se faire inscrire sur les matricules de l'Université de Paris, où il eut le bonheur de voir Ignace, d'entrer en relations intimes avec lui, de le comprendre, de l'aimer et bientôt de le suivre, vaillant soldat, à la conquête des âmes. De France, il passa en Italie avec ses compagnons, reçut comme eux les encouragements du Souverain Pontife, fut choisi par lui avec Lainez, un de ses frères en religion, pour occuper une chaire de théologie à Rome, au collége de la Sapience, et, bientôt après, envoyé à Plaisance avec le légat Ennio Philonardi, où il changea en peu de temps la face de la ville et, par elle, de tout le Plaisantin. — En 1540, donné pour compagnon par Paul III au Docteur Pierre Ortiz, envoyé extraordinaire de Charles-Quint à la cour de Rome, il le suit en Allemagne aux diètes de Worms, de Spire et de Ratisbonne, acquiert, grâce à l'irrésistible ascendant de sa vertu, une influence immense sur les princes et les Evêques du Saint-Empire et contribue plus que nul autre à arrêter le protestantisme envahissant dans sa course furibonde. — De l'Allemagne où il reviendra, il passe en Espagne, toujours en compagnie d'Ortiz. Arrêté à son passage en France et jeté en prison avec la petite caravane dont il fait partie, il convertit ses geôliers et ses juges, et reçoit de leur part les plus douces consolations et les plus grands honneurs en compensation des désagréments

(*) Le R. P. Vanderspeeten produit des documents incontestables pour prouver que le véritable nom du Bienheureux est Favre et non pas Lefebvre. Mais ce dernier nom (qui s'écrit d'ailleurs de 5 ou 6 manières) a tellement prévalu en France, que nous n'osons pas nous éloigner en cela de l'usage universellement établi.

qu'ils lui ont causés avant de le connaître. Madrid, Saragosse, Médina-Cœli, Alcala, entre vingt autres villes, entendent sa parole onctueuse, et lorsque, après un court séjour sur les bords de l'Ebre, il reprend en pèlerin le chemin de l'Allemagne, il est accompagné sur sa route par les deux chapelains des princesses Marie et Jeanne, filles de l'empereur, qui sont devenus ses novices et ses frères. — De retour au foyer de l'hérésie, il se dépense sans réserve à Spire et à Mayence, où il attache à sa personne et associe à ses travaux le véritable apôtre de l'Allemagne au XVIe siècle, le bienheureux Canisius. A Cologne, il fait cesser, au moins pour un temps, les velléités hétérodoxes du malheureux archevêque Herman de Wied, qui n'eût probablement jamais apostasié si le fils d'Ignace n'eût dû abandonner le pays du Rhin pour les rives du Portugal. — En passant par Louvain, où la maladie l'arrête 3 mois, il s'entoure au sein de l'Université des plus honorables sympathies, gagne à son œuvre un vénérable ecclésiastique, nommé Corneille Vishaven, et à sa suite un grand nombre d'esprits distingués et de généreux dévouements, jetant ainsi, par l'efficacité de sa parole, les premiers fondements de ce célèbre collège où enseignèrent tour à tour les a Lapide, les Lessius et les Bellarmin. — Sur ces entrefaites, il est rappelé en Allemagne par un ordre exprès du Pape qui tremble pour le sort de l'église de Cologne. Il accourt, voit l'archevêque Herman, de nouveau chancelant dans la foi, lui parle de DIEU et de son âme, lui rend quelque vigueur et repart pour le Portugal, tout en laissant à Cologne une douzaine de ses frères, premier noyau de la future province du Bas-Rhin. — Il court s'embarquer à Veere, en Hollande, arrive à Lisbonne, y tombe malade, et à peine guéri, prêche, éclaire, convertit tant à Evora qu'à Coïmbre, amène à la Compagnie plus de 40 nouveaux enfants, passe en Castille avec le Père Araoz, fait l'admiration de Salamanque, est accueilli avec les plus grands égards à la cour de Valladolid par l'infant Philippe et sa femme Marie, commence par la cour elle-même la réforme des mœurs et fait descendre l'esprit vraiment chrétien jusque dans les couches les plus basses de la société castillane. Bientôt Valladolid ne suffit plus à l'ardeur toujours brûlante de son zèle, et s'il y revient après une courte et fructueuse excursion à Madrid et à Tolède, ce n'est que pour y établir une maison de la Compagnie et recevoir dans son sein de nouveaux et brillants auxiliaires. — Un nouveau pays allait devenir le théâtre de son infatigable activité. Deux de ses frères, Laynez et Salmeron, avaient été désignés par le Pape pour être ses théologiens au concile de Trente. Lefebvre dont nous venons —............— d'esquisser la brillante carrière, fut appelé d'Espagne pour aller les rejoindre en la même qualité. Son départ plongea dans le deuil et les Pères qu'il soutenait de ses avis et les seigneurs de la cour dont il était le confesseur, le conseiller et le père. Au reste, son voyage même ne fut pas infécond. A Gandie, il posa la première pierre d'un grand collège, fondé par le duc de Borgia qui ne devait plus guère tarder à revêtir lui-même et la robe et l'esprit des enfants de la Compagnie. — Ce fut à peu près le dernier effort de son zèle. En quittant Valladolid il était dévoré de la fièvre tierce qui le retint quelques jours à Barcelone sans l'empêcher de se livrer aux rudes labeurs de la chaire et du confessionnal. — Informé de l'état d'épuisement où se trouvait l'aîné et peut-être le plus aimé de ses fils, Ignace redoute pour lui le climat de Rome, surtout au milieu des chaleurs de la canicule. Il renoncera à le voir pour ne point exposer des jours qui lui sont si chers. Mais les Pères qui forment son conseil ne partagent point ses craintes. Ignace se rend, Lefebvre obéit et le Ciel se hâte de récompenser la vertu de son serviteur. La fièvre devient de plus en plus dévorante et ne laisse plus, après peu de jours, entre les mains des jésuites de Rome que la dépouille d'un saint. C'était le 1er Août 1546. Lefebvre n'avait vécu que 12 ans dans la Compagnie; il expirait dans la force de l'âge, comptant à peine 40 ans, et déjà l'Europe entière avait tressailli aux accents de sa voix en attendant qu'elle pût se prosterner un jour au pied de ses autels.

Déjà de son vivant le bienheureux Lefebvre avait été l'objet d'une estime, disons mieux, d'une vénération qu'on ne voue d'ordinaire qu'aux saints. Partout où il passa, en France, en Italie, en Espagne, en Belgique, en Portugal et en Allemagne, les princes, les Evêques, les Docteurs, comme

les simples particuliers avec lesquels il eut à traiter, conservèrent de ses vertus un affectueux souvenir, que son heureuse fin a transformé sans effort en une sorte de culte. — Parmi ses frères même — j'entends les premiers compagnons d'Ignace — tous hommes de jugement sûr et de grande perfection, Lefebvre jouissait de la plus haute considération. Quand il fut question, à l'origine de la Compagnie de Jésus, de choisir un Supérieur général de l'ordre naissant, toutes les voix à la vérité se réunirent sur Ignace, que les circonstances désignaient elles-mêmes pour père de la nouvelle famille; mais ce qui témoigne de l'éminente opinion que les Pères avaient de leur aîné, c'est que les trois seuls suffrages qui prévissent le cas où saint Ignace ne pourrait pas accepter la charge, désignaient subsidiairement le P. Lefebvre pour Général de la Compagnie; et parmi ces trois votes se trouvait celui de François-Xavier, juge si compétent en matière de sainteté. Il commence par affirmer « que don Ignace, depuis longtemps le véritable Père de la Compagnie de Jésus, doit, à son avis, en être le premier Supérieur. Après son décès, continue-t-il, parlant selon le sentiment de son âme, comme si j'étais à l'heure de ma mort, je dis qu'il faut élire le Père Maître Pierre Lefebvre, et sur ce point je prends le Ciel à témoin que je ne parle pas autrement que je ne pense ». — Ce témoignage si glorieux pour Lefebvre n'est point isolé. Le Bienheureux Canisius eut à peine entrevu celui qu'il pourra appeler le Père de son âme, qu'il écrivit dans l'intimité à un de ses amis : « Un vent favorable m'a conduit à Mayence; j'ai rencontré, à ma grande utilité, l'homme que je cherchais ou plutôt l'ange du Seigneur. Je n'ai pas rencontré jusqu'ici de théologien que le surpassât en érudition et en profondeur spirituelle, je n'ai trouvé personne qui l'égalât en vertu. Il n'a rien plus à cœur que de travailler avec Jésus-Christ au salut des âmes; pas une parole sur ses lèvres, dans la conversation la plus intime, ni même à table, qui ne respire DIEU et la sanctification des âmes, et tout cela sans causer le moindre ennui à ceux qui l'entendent; tant ces matières d'entretien lui sont familières. » — Gérard Hammond, prieur de la Chartreuse de Cologne, à qui peut-être la lettre de Canisius avait été communiquée, écrivant lui-même à un de ses frères avant d'avoir eu le bonheur de voir et d'entretenir le digne fils de saint Ignace, s'exprime en ces termes sur le compte du Bienheureux : « Un des prêtres du nouvel institut se tient à Mayence auprès du Cardinal. C'est un homme de grande sainteté, il s'appelle Maître Pierre Lefebvre et est théologien de l'école de Paris. A toutes les personnes de bonne volonté qui recourent à lui, il communique certains exercices spirituels qui leur procurent, en peu de jours, une véritable connaissance d'eux-mêmes et de leurs fautes, le don céleste des larmes, une sincère et complète conversion des créatures au Créateur, le progrès dans les vertus et une intime confiance en DIEU unie au plus tendre amour de sa divine Majesté. Oh! que n'ai-je l'occasion de voler à Mayence! C'est un trésor qu'il ne faudrait pas hésiter à aller chercher au fond des Indes. J'espère que le Seigneur me fera la grâce, avant que je meure, de voir de mes yeux cet homme de DIEU, cet ami privilégié de son Cœur. » L'espérance du vertueux prieur ne fut point déçue. Il vit Lefebvre dans sa Chartreuse, il entendit les brûlantes paroles du nouvel apôtre et il trouva que la renommée ne lui en avait pas assez dit. — Entre vingt autres qu'il nous serait facile de citer, ces quelques témoignages peuvent suffire. Ils montrent que Lefebvre, dans l'opinion de ses contemporains, n'était pas un homme simplement pieux, un religieux édifiant, mais qu'il était entouré, à leurs yeux de cette douce auréole qui paraît envelopper dès cette vie la personne des saints.

Le Ciel se préparait à ratifier le jugement des hommes. A peine Lefebvre eut-il rendu le dernier soupir, que sa mort fut révélée en Espagne à saint François de Borgia, merveilleusement favorisé de l'esprit d'en-haut. Il connut d'une manière surnaturelle la gloire dont le Seigneur avait récompensé son fidèle serviteur, en lui donnant place au nombre de ses élus. Dans un de ses ravissements, le saint eut le bonheur de voir le Père éblouissant de lumière et de recueillir de sa bouche d'admirables révélations sur l'obéissance que le Sauveur a pratiquée dans le cours de sa vie terrestre, et sur la joie dont le Bienheureux lui-même jouissait au paradis, en récompense de la générosité qui l'avait poussé à subir la mort, plutôt que de manquer à la perfection de l'obéissance. C'est ce que le P. André Oviedo, plus tard patriarche d'Ethiopie et en ce temps là recteur du collège de Gandie,

fit connaître dans une lettre intime à ses frères de Rome. Il ajoutait à ces renseignements consolants que le décès du Bienheureux avait été fêté dans son collége et dans toute la ville avec des transports d'allégresse qui n'eussent pas été plus grands s'il se fut agi de sa canonisation. Bien plus, les Pères de Gandie se rappelant que Lefebvre, sur l'invitation de saint François de Borgia, le fondateur de leur collége, avait posé la première pierre de leur habitation, le choisirent pour patron spécial de leur maison et recueillirent de ce culte d'affection fraternelle un sensible accroissement de piété pour l'avancement de leurs âmes. Aussi, tant qu'Oviedo se trouva à la tête du collége, envoya-t-il chaque année à Rome un cierge de cire blanche avec prière de l'allumer sur le tombeau du serviteur de Dieu. C'était, en attendant l'autorisation d'un culte public, une preuve de sa dévotion personnelle en même temps qu'une prière pour obtenir de nouvelles lumières de Celui qui en est la source toujours vive et toujours inépuisable. —— Ces témoignages de vénération, venus d'au delà des Pyrénées, ne firent sans doute qu'imprimer un nouvel élan au culte plus ou moins autorisé dont le tombeau de Lefebvre pouvait être l'objet à Rome. Les dépouilles du Bienheureux avaient été déposées dans la petite eglise de Notre-Dame della Strada, qui tenait lieu de sanctuaire aux nouveaux religieux. Une trentaine d'années plus tard, la magnifique église du Gésu, construite sur les dessins de Jean Vignole, fut élevée en grande partie sur l'emplacement de l'ancienne église, dont le chœur servit partiellement de sacristie au nouveau sanctuaire, jusqu'à ce que le Cardinal Edouard Farnèse eût bâti l'admirable sacristie actuelle. C'est là, dans un enclos de quelques pieds, que se trouve, au milieu d'autres tombeaux, celui du Bienheureux, sans qu'il soit possible d'en assigner la place précise. Nous n'avons pas l'intention de recueillir toutes les indications qui nous restent sur le culte du Bienheureux pendant la dernière moitié du XVIe siècle. Nous nous contentons d'affirmer que ce culte ne fut jamais interrompu. Il dût même y avoir à ce sujet, jusque dans notre pays où Lefebvre avait passé quelques mois, une sorte d'enquête, puisque le P. d'Outreman nous apprend que « Marie Van-Hoven, religieuse de l'ordre des Carmes à Bruges, a assuré en présence de plusieurs tesmoings avoir esté delivree iadis à Louvain d'une maladie tresgriesve et dangereuse par le P. Pierre le Febvre, lequel aussi luy descouvrit quelque secret de conscience que personne du monde, hormis Dieu et elle, ne pouvait sçavoir. » —— Mais ce fut surtout dans son pays natal que le Bienheureux fut l'objet d'une vénération spéciale, et déjà nous avons vu que saint François de Salles, en 1607, se trouvait « consolé de consacrer un autel sur la place en laquelle Dieu fit naistre ce bienheureux homme. » —— « Il faict à présent force miracles en Savoie, dit à son tour le P. d'Outreman, en 1623, et surtout au lieu de sa naissance, où il est visité avec tel concours, que l'an 1619 on y conta au Noel cent et vingt curés des villages voisins, qui s'y estoient transportés processionnellement à Croix et gonfanons et suivis de leurs paroissiens. Le marquis du Val-Romain-Val-Romay-Francois luy a dédié une belle table de bronze ceste mesme annee et composé luy mesme la vie dudit Pere à dessein de le mettre en lumière. » —— Cette vie n'était probablement pas la même que celle dont il est question dans la lettre de saint François de Salles. Cette dernière, en effet, était « chose, comme s'exprime le Saint, qui étoit reservée pour encore » à la Compagnie de Jésus. Ni l'une ni l'autre ne paraît avoir vu le jour.

Tous ces indices que nous n'avons fait que mentionner à la hâte suffisent à établir que Pierre Lefebvre a été, dès le moment de sa mort, l'objet d'un culte public dans l'Église. C'est ce que la Sacrée-Congrégation des Rites a reconnu dans le document suivant, sanctionné — comme le porte le texte lui-même — par Sa Sainteté Pie IX: Confirmation du culte rendu au Serviteur de Dieu Pierre Lefebvre, prêtre profès de la Compagnie de Jésus et premier compagnon de saint Ignace de Loyola, appelé Bienheureux. —— C'est dans l'antique pays des Allobroges, au hameau de Villaret, de l'ancien diocèse de Genève que naquit Pierre Lefébvre, le second des hommes apostoliques qui jetèrent tant d'éclat sur le berceau de l'illustre Compagnie de Jésus

Voué dès son premier âge à la garde des troupeaux dans son village natal, il fut plus tard le premier des compagnons qui s'attachèrent à Ignace de Loyola, à l'Université de Paris, en vue d'embrasser un genre de vie plus parfait ; le premier qui, sur un signe du Souverain Pontife Paul III, partit pour l'Allemagne et y défendit de la voix et de la plume, avec une force d'âme invincible, les dogmes inaltérés de la foi catholique et la divine autorité de l'Église. Parcourant ensuite la plupart des provinces de Belgique, d'Espagne et de Portugal, il réussit partout à cultiver, avec le plus grand fruit, le champ fertile du Seigneur et à le préserver de la détestable ivraie des erreurs du temps. Enfin, succombant avant l'heure à des travaux qui eussent rempli la plus longue carrière, le 1er août de l'an de grâce 1546, à l'âge de 40 ans accomplis, il s'endormit d'une mort précieuse, à Rome, où, brisé de fatigues et épuisé de force, il s'était rendu par obéissance peu de jours auparavant. Même après sa mort, il laissa des traces si profondes de sainteté, que ses miracles et ses prodiges, comme l'attestent les souvenirs du passé, témoignèrent de l'éclat dont DIEU l'avait entouré, et qu'aussitôt après son décès, la dévotion du peuple, surtout de ses compatriotes, lui décerna un culte ecclésiastique et le combla d'honneurs. Ainsi, peu de temps après son heureux décès, à Villaret, sur l'emplacement même de la maison où Pierre Lefèbvre avait ouvert les yeux à la lumière, fut canoniquement érigée une chapelle publique où son culte, attesté dès le principe par des signes évidents, s'est perpétué jusqu'à ces jours sans rien perdre de sa première vigueur. De plus, à ce culte ou toléré ou consenti par les Ordinaires du lieu, venaient se joindre le témoignage et l'autorité des saints personnages François Xavier, François de Borgia et surtout du saint Évêque de Genève, François de Salles, qui, non content de témoigner par ses actes et ses écrits la haute opinion qu'il s'était faite de la sainteté de Pierre Lefèbvre, voulut encourager de tout son pouvoir le culte public qui lui était rendu. — Au sujet de ces divers points et en présence de documents aptes et importants, sur l'instance du R.P. Joseph Boero, prêtre profès et postulateur général des causes de béatification et de canonisation des serviteurs de DIEU de la susdite Compagnie de Jésus il s'est fait naguère, par le Révérendissime Seigneur l'Évêque d'Annecy, qui tient aujourd'hui sous sa juridiction le hameau de Villaret, une enquête juridique et, à plusieurs titres y rapportés, il a été prononcé une sentence sur le cas d'exception à ce que prescrivent les décrets généraux. C'est pourquoi, tous les documents ayant été transmis à la Sacrée Congrégation des Rites, sur les instances tant du susdit Révérendissime Évêque et du Clergé d'Annecy que du même postulateur et de toute la Compagnie de Jésus, le Cardinal soussigné, préfet de ladite Sacrée Congrégation et rapporteur de cette cause, dans la réunion ordinaire qui s'est tenue aujourd'hui au Vatican, a proposé le doute suivant, à savoir : « *Si la sentence portée par l'Évêque d'Annecy sur le culte rendu audit serviteur de DIEU ou sur le cas d'exception aux décrets d'Urbain VIII de sainte mémoire doit être confirmée dans le cas et pour l'effet dont il s'agit.* » Or, les Éminentissimes et Révérendissimes Pères qui ont la garde des Rites sacrés, ayant soumis tout ce qui concerne cette cause à un mûr examen, tant chacun en particulier que tous en commun, et ayant tout dûment pesé, après avoir entendu le Révérend M. Laurent Salvati, coadjuteur du promoteur de la sainte Foi, ont jugé devoir répondre : *Que tout pris en considération, il conste du cas d'exception aux décrets d'Urbain VIII de sainte mémoire.* Le trente et unième jour d'août 1872. — Sur tout cela, un fidèle rapport étant fait plus tard à notre très-saint Seigneur, le Pape Pie IX, par le soussigné, substitut de la secrétairerie de la Congrégation des Rites sacrés, Sa Sainteté a ratifié le rescrit de la Sacrée Congrégation et confirmé le culte public et ecclésiastique rendu au Bx Pierre Lefèbvre, confesseur. Le huitième jour de septembre de la même année. — C. Évêque d'Ostie et Velletri. Card. Patrizi, préfet de la S. C. des R. (Place + du sceau.) — Pour le R.P.M. Dominique Bartolini, secrétaire. — Joseph Ciccolini, substitut.

Pour la pleine intelligence de cette décision de la Sacrée Congrégation des Rites, il nous reste à expliquer le plus brièvement possible en quoi consiste précisément cette confirmation de culte qui fait l'objet de ce document, en d'autres termes, ce que c'est que ce cas d'exception aux décrets d'Urbain VIII que la Sacrée

Congrégation a jugé suffisamment établi. A cet effet, nous transcrivons, en les abrégeant, quelques pages des *Lettres sur la béatification des Serviteurs de Dieu*, qui ne sont elles-mêmes qu'un abrégé du grand ouvrage de Benoit XIV sur la même matière. Nous nous sommes permis d'y faire quelques légères modifications de style qui n'altèrent en rien le fond même de la doctrine. — « Les décrets d'Urbain VIII, dit le R.P. Audierne, auteur de ces Lettres, sont un monument permanent de la sollicitude pastorale et du zèle éclairé de ce grand Pape. De son temps, des abus s'étaient glissés et se glissaient encore tous les jours dans le culte de quelques personnes qui avaient la réputation d'être mortes en odeur de sainteté ou d'avoir terminé leur vie par le martyre, mais que le Saint Siége n'avait encore ni béatifiées ni canonisées. Frappé de ces abus et voulant apporter les remèdes les plus efficaces, Urbain VIII en conféra avec les cardinaux inquisiteurs généraux du saint office et défendit par ses décrets du 13 mars et du 2 Octobre 1625, « d'exposer dans les oratoires ou dans les églises, dans les lieux publics ou même privés, les images avec couronnes ou rayons, des personnes dont la mort était regardée comme sainte et précieuse ou le martyre comme réel ou incontestable, et d'orner leur sépulture de tableaux, de luminaires, ni d'aucun signe qui pût faire supposer un culte religieux, avant que le Saint Siége les eût inscrites au catalogue des Bienheureux et des Saints. » — « Les mêmes décrets défendent encore « l'impression des livres qui contiennent les actions, les miracles, les révélations et les bienfaits reçus de Dieu par l'intercession de personnes non-béatifiées ou non-canonisées, si ces livres n'ont été auparavant examinés et approuvés par l'Ordinaire, qui, dans cet examen, ne doit pas se reposer sur ses seuls lumières, mais y employer en outre celles des théologiens et les conseils de gens également pieux et savants. Il doit ensuite communiquer le tout au Saint-Siége et attendre sa réponse. Que si on imprimait de semblables livres sans les avoir fait examiner et approuver par l'Ordinaire, Sa Sainteté veut et entend qu'on les regarde comme nullement approuvés. » — « Le Pape toutefois, comme il s'en explique lui-même, ne prétend préjudicier en aucune façon par ces décrets au culte de ceux qui en sont en possession de temps immémorial, ou qui reçoivent des honneurs religieux, autorisés ou par le consentement commun de l'Eglise ou par les écrits des Saints Pères, ou tolérés depuis un très-long temps, avec connaissance de cause, par le Saint-Siége ou par les Ordinaires des lieux » — « Voilà l'origine des causes qui se poursuivent par la voie extraordinaire de cas excepté. Pour profiter de cette exception, il faut donc ou que le culte qu'on rend soit établi de temps immémorial, ou qu'il se trouve autorisé soit par le consentement commun de l'Eglise, soit par un indult du Souverain Pontife, soit par une concession de la Sacrée Congrégation, soit par les écrits des Saints Pères, ou du moins qu'il ait été toléré depuis très-longtemps, avec connaissance de cause, par le Saint-Siége ou par les Ordinaires des lieux. » — « Lorsque l'une de ces conditions existe dans une cause qu'on veut poursuivre par voie de cas excepté (presque toutes se rencontrent dans la Cause du Bienheureux P. Lefebvre, comme il est facile de s'en convaincre par le décret même que nous venons de traduire) — l'Ordinaire instruit d'abord le procès sur la réputation de sainteté et le bruit des miracles, et il propose à la Sacrée Congrégation la signature de la commission: il instruit ensuite le procès qui regarde le cas excepté et il prononce sa sentence. C'est ce qu'a fait Mgr l'Evêque d'Annecy dans la cause qui nous occupe. La sentence de l'Ordinaire prononcée, on propose à Rome, dans une assemblée ordinaire, le doute si on doit confirmer ou déclarer nulle la sentence portée sur le cas excepté. Si la Sacrée Congrégation confirme la sentence, c'est-à-dire si elle répond qu'il conste suffisamment du cas excepté par les décrets d'Urbain VIII et que cette réponse est confirmée par le Pape, elle est regardée comme un jugement définitif sur le cas excepté et équivaut par conséquent à une véritable béatification. »

R. P. Vanderspeeten, S.J.

Amérique. — Etats-Unis. — *Le libéralisme Américain et les Missions indiennes*

(Extrait des Missions catholiques). — ..... Je crois répondre à vos désirs, M. le Directeur, en vous envoyant, sur nos pauvres Indiens, quelques renseignements qui ne me semblent point dépourvus d'intérêt pour les lecteurs de votre excellent Bulletin. — Il s'agit moins de l'histoire

du passé, que des difficultés présentes et de l'avenir de nos Missions indiennes. —— Tout le monde sait aujourd'hui que, si les Etats-Unis et les possessions britanniques de l'Amérique du Nord n'ont jamais eu, comme le Mexique et l'Amérique du Sud, leurs millions d'indigènes convertis à la foi et initiés peu à peu aux bienfaits de la civilisation chrétienne, il faut l'attribuer, non à un défaut de zèle chez nos Missionnaires, mais aux obstacles sans cesse suscités par l'hérésie ou par la cupidité des Blancs et des gouvernements sans foi. —— Et où en sont les choses à présent? Les difficultés du passé n'ont-elles pas déjà disparu, ou au moins ne sont-elles pas à la veille de disparaître? Le Missionnaire ne pourra-t-il pas bientôt faire, sans entrave, le bien qu'il cherche, au prix de tant de sacrifices, à réaliser, depuis plus de deux siècles, pour le salut de l'Indien, sur ce continent? —— A cela je réponds, — pour ce qui concerne les Etats-Unis, — que notre gouvernement, qui, cela va sans dire, proclame hautement de bouche tous les grands principes de liberté et de civilisation, n'a pas seulement failli à sa mission de protéger nos indigènes contre les projets de mort ou de spoliation, contre la fraude ou l'imposture de leurs ennemis; il est devenu un instrument docile entre les mains de ces derniers.

A l'appui de cette assertion, je citerai d'abord, en partie, une lettre du R. P. de Smet. Le célèbre Missionnaire Jésuite n'a cessé, depuis plus de 30 ans, d'exercer son zèle en faveur de nos Indiens, soit comme Missionnaire résidant au milieu d'eux, soit comme chef de la procure fondée dans la ville de St. Louis pour soutenir les Missions des Montagnes-Rocheuses. Bien des fois nous l'avons vu visiter l'Europe pour y recueillir des aumônes et recruter des ouvriers Evangéliques. Souvent aussi le gouvernement américain eut recours à lui pour apaiser la colère des tribus indiennes justement provoquée par les méfaits des Blancs. —— Le R. P. de Smet écrivait donc de Saint-Louis, à la date du 3 mai 1871: ——

Les Têtes-Plates ont été mes premiers enfants spirituels dans les Montagnes. Leur nombre a été beaucoup réduit par la maladie et la guerre depuis mon arrivée parmi eux... Ils continuent à être zélés pour la foi, sont industrieux et possèdent de très-belles fermes. Le gouvernement leur a assigné une réserve sur leur sol natal, accordant en même temps d'immenses territoires aux colonies de Blancs qui se développent rapidement; mais les stipulations du traité de 1855, conclu avec le gouvernement Stephens, et du traité de 1869, conclu avec le général Sully, par lesquels ces Indiens cédaient leur pays, n'ont pas encore été remplies par le gouvernement. Il est maintenant question de transporter nos Têtes-Plates, par force, de leur réserve actuelle, dans quelque région reculée et non encore convoitée des Blancs. Ce sera là un rude coup porté à ces pauvres Indiens, dont les dispositions ne sont nullement hostiles. Je les ai souvent entendus se glorifier de ce que, « depuis le commencement de ce siècle, qu'ils sont en rapport avec les Blancs, ils n'ont jamais versé une goutte de leur sang et ne leur ont jamais volé le moindre objet. —— Parlant ensuite des Pieds-Noirs, dont les 6 tribus comptent plus de 8,000 âmes, le R. Père ajoute: « J'ai commencé cette Mission il y a 32 ans; et elle n'a pas été interrompue depuis lors... L'agent catholique (du gouvernement) a été dernièrement déplacé, lorsqu'il se préparait à bâtir une école et une église. Il a été remplacé par un homme d'une vie scandaleuse et d'une mauvaise réputation, amer ennemi de l'Eglise catholique. Je fais ces observations pour faire comprendre les difficultés qu'éprouvent fréquemment les Missionnaires à ramener les infidèles au vrai bercail de Jésus-Christ. —— Le même Père passe ensuite à la mission des Cœurs d'Alène, dont il parle en ces termes: « Ces Indiens sont remarquables par leur vie exemplaire et leur zèle: les Missionnaires les tiennent pour les meilleurs de tous les sauvages des Montagnes-Rocheuses. Ils sont industrieux et cultivent le sol, mais ils manquent d'instruments agricoles. Ils n'ont jamais reçu aucun secours du gouvernement. Si les Missionnaires disposaient de quelques ressources, ils auraient bientôt des écoles florissantes; les Indiens ne cessent d'exprimer le désir ardent qu'ils ont de voir leurs enfants instruits. Le P. Cataldo, supérieur de la mission, remplit l'office de maître d'école, et reçoit autant d'enfants qu'il en peut loger et nourrir. Depuis la malheureuse guerre de France, cette mission ne reçoit aucun secours pécuniaire de la Propagation de la Foi. (*) Grâce à la Providence, j'ai pu, cette année, lui venir un peu en aide. —— Puis après avoir mentionné que

(*) Cette lettre a été écrite à l'époque où la brusque et notable diminution des recettes de l'Œuvre pesa si lourdement sur toutes les Missions. (Note de la rédaction.)

les Nez-Percés, qui sont tous catholiques, à l'exception de quelques individus, protestants de nom, ont été confiés à des ministres presbytériens, par le gouvernement, avec d'amples ressources, et que, chez les Indiens de Colville, un agent bien disposé à l'égard des Missionnaires a été remplacé, là encore, par un autre qui leur est hostile; le R. P. De Smet, rend compte de 14 tribus des Yakimas, formant une population de 4 000 âmes, dans le territoire de Washington. Il cite, sur cette tribu, les paroles suivantes du P. Giorda : « C'est vraiment chose pénible d'avoir à vous écrire que l'agent actuel (W.), ministre méthodiste, ne permet pas au Missionnaire catholique de demeurer, sur la réserve, au milieu de son troupeau." . . — J'ajouterai, reprend le P. De Smet, que cette mission fut fondée par les PP. Oblats, il y a 21 ans. Vous aurez peine à croire, en Angleterre, qu'un tel état de choses puisse exister dans la République des Etats-Unis, dont on vante tant la liberté. — Mais rien de ce que le R. P. De Smet vient de dire n'égale ce qui suit : « Depuis de longues années, j'ai visité de nombreuses tribus dans le territoire de Dacotah. Des milliers de leurs enfants ont reçu le baptême; les métis, répandus dans ces tribus, sont presque tous catholiques; et tous les Indiens ont demandé, d'année en année, des Robes-Noires pour les instruire dans la foi du Rédempteur. Or, voilà que le gouvernement les divise en 6 sections ou agences, dont une seulement est confiée aux catholiques. Les autres, sans qu'on les ait consultées sur leur religion ou laissées à leur choix, ont été mises sous la direction des diverses sectes. — « Voici ce que disait un journal catholique du pays, à ce sujet : « Le Président annonçait, dans son dernier Message au Congrès, qu'il était déterminé à confier toutes les agences « aux dénominations religieuses qui y avaient déjà fondé des Missions ou en fonderaient aux mêmes conditions; » de plus, que les corps (religieux), choisis à cet effet, jouiraient du privilége de nommer leurs propres agents, soumis toutefois à l'approbation de l'Exécutif et qu'ils seront contrôlés et aidés par les Missionnaires dans le but de christianiser et de civiliser les Indiens et leur apprendre les arts de la paix. » Telle était la détermination du Président sur cette question, continue le journal; et voilà la vraie solution du problème. Trois jours après l'envoi du Message au Congrès, c'est-à-dire, le 8 décembre 1870, l'Exécutif nommait un juif, le Dr. N. Bendell, d'Albany, surintendant des affaires indiennes pour l'Orégon, où tous les Indiens, professant le christianisme, sont catholiques, et beaucoup, intelligents et bons catholiques. — Encore quelques mots du R. P. De Smet, toujours tirés de la même lettre : « Les agences ont été ensuite divisées en 44 sections, et toutes confiées aux diverses sectes protestantes, excepté 5. On a accordé aux catholiques l'agence de la Grande-Rivière, celle des Têtes-Plates, une dans le Nouveau-Mexique et une autre dans l'Idaho; tandis que, si justice eut été rendue et si les Indiens eussent été consultés, la moitié ou même les trois quarts de ces sections eussent dû revenir de droit, aux catholiques. Cela peut vous donner une idée de l'opposition à la diffusion de la foi catholique en ce pays. On a représenté au gouvernement cet état de choses concernant les Indiens catholiques et tous ceux que les Missionnaires ont visités et instruits depuis des années dans le Colorado, le Nouveau-Mexique, le Dacotah, l'Orégon, etc. Nous prions et nous espérons que justice sera rendue. En attendant, les catholiques feront tous les efforts possibles pour retenir leurs néophytes dans le bercail de Jésus-Christ." . . — Depuis, on a vu le vénérable Missionnaire entreprendre, au cœur de l'hiver, et malgré ses 70 ans, un voyage de plus de 300 lieues pour venir demander lui-même justice au gouvernement de Washington, efforts demeurés stériles jusqu'à ce jour. — Au mois de juillet 1872, un journal de notre capitale bien connu pour soutenir le gouvernement actuel, et dont, pour cette raison même, le témoignage paraîtra peu suspect, écrivait ce qui suit, au sujet de nos Missions indiennes dans les territoires de Montana, d'Idaho, de Washington, et dans l'Etat de l'Orégon. Il affirme tenir ces renseignements du R. P. Mesplie, Missionnaire de l'Idaho qui se trouvait dernièrement à la capitale dans l'intérêt des Missions. — Il y a, au fort Hall (territoire d'Idaho) environ 1 700 Indiens, dont 1000, sont catholiques depuis des années, tandis que les autres étaient en voie de le devenir. Il y avait là une église consacrée; les Indiens pouvaient lire et écrire et étaient aussi bons chrétiens qu'on peut l'être dans n'importe quelle paroisse de cette capitale. Et cependant cette mission a été confiée

à la secte méthodiste, et un jeune homme appelé High nommé pour remplir les fonctions d'agent. Cet agent, ainsi que quelques uns de ses amis, est éleveur de bétail; et le salut des âmes des Indiens ne saurait être pour lui une chose sérieuse. Il n'est pas même ministre. Le P. Mesplie dit qu'il pourrait, avant 3 ans, réunir au Fort Hall ou dans les environs, 50000 Indiens, si la mission était restée entre les mains des catholiques. Il n'y a jamais eu de ministre protestant parmi ces Indiens. — A l'agence des sources de Warren (Orégon), tous les Indiens sont catholiques. Le P. Mesplie en a été chargé pendant 10 ans. A Simcoe (territoire de Wasington), il y a 1,700 catholiques; et à Siletz (Orégon), il y a 1200. — Les Pieds-Noirs de Montana comptent 6,000 catholiques. De fait, tous les Indiens de Montana sont catholiques. Cependant le surintendant de Montana ne laisse passer aucune occasion d'insulter et de harceler les prêtres catholiques de ces missions. —

Les Indiens du détroit de Puget sont au nombre de 10000, et tous catholiques. Ils étaient catholiques même avant l'organisation du département indien. Néanmoins ils n'ont obtenu du gouvernement, qu'une sous-agence, pour cette mission qui est considérée par les membres du département (officiel de la capitale), comme une école modèle. L'enseignement est dirigé par les Sœurs (de Charité, venues du Canada), et par les Frères (des Ecoles chrétiennes). — Les Cœurs d'Alène sont tous catholiques. Les chasseurs leur ont donné le nom de Cœurs d'Alène (cœurs recourbés, non droits, fourbes), à cause de l'esprit de trahison qui les animait avant leur conversion. Ils forment aujourd'hui la tribu la plus paisible du Grand-Ouest. Mais leur esprit d'autrefois n'est pas tout-à-fait mort, et un traitement équitable seul les retiendra dans leurs bonnes dispositions actuelles. Le P. Mesplie nous apprend que le gouvernement a assigné aux Cœurs-d'Alène une réserve, au centre de laquelle sera placée une ancienne mission établie il y a plus de 40 ans par le P. De Smet. — Il est de la dernière importance que des mesures soient prises pour prévenir tout empiètement de la part des Blancs, sur cette réserve; car les Cœurs-d'Alène ne souffriront ni imposition, ni persécution. Puisqu'ils sont catholiques, la justice exige qu'on leur donne un agent catholique; et nous demandons respectueusement à l'habile secrétaire de l'intérieur, M. Delano, qui est chargé de ces affaires, de prendre à ce sujet conseil du P. Mesplie qui représente ici l'Archevêque de l'Orégon. Ces Indiens ont déjà été, en 1858 et en 1859, poussés à la révolte par des traitements cruels; et, sans les efforts du P. Joset dans cette occasion, la guerre eût coûté 25 millions de piastres (dollars) au gouvernement, outre le sacrifice de plusieurs vies. Cela est confirmé par le témoignage officiel du général Wright, qui était alors à la tête des troupes des Etats-Unis. — Clamath (Orégon) a 1,000 Indiens, dont 500 sont catholiques. Cette mission fut établie par le vénérable Archevêque Blanchet d'Orégon, lorsqu'il était encore jeune et longtemps avant qu'elle devînt une réserve (du gouvernement). Les méthodistes l'ont aujourd'hui. — Les Nez-Percés de l'agence Lapway (Idaho) sont au nombre de 4,000 tous catholiques, à l'exception de quelques individus. Ils furent d'abord convertis par le célèbre P. Jésuite français Devost, il y a environ 40 ans. Le P. Devost était le compagnon du P. De Smet. Il est mort, il y a environ 18 ans, et a été inhumé à Santa Clara (Californie). Sa mission a été continuée par les PP. Rivalli, Gazzoli, Cialdini et Cataldo. Les Presbytériens eurent pendant un certain nombre d'années, chez ces Indiens, quelques représentants qui ont été expulsés plus tard, et pour cause. Et cette mission encore, — plus de 3000 Indiens catholiques, — fut cédée aux Presbytériens, le printemps dernier. C'est d'une distance d'environ 30 lieues que le P. Cataldo exerce maintenant son ministère auprès de ces Indiens. Sans doute tous les obstacles possibles sont jetés sur son chemin. Les presbytériens sont payés pour prendre soin de 50 Indiens environ, tandis que les catholiques, qui ont à se charger de 3,000 Indiens, ne reçoivent rien! — Ce n'est là encore qu'un petit nombre des missions arrachées aux catholiques. — Le journal de Wasington, tout dévoué qu'il est au gouvernement, accompagne les faits ci-dessus de commentaires qu'il termine en disant:

« L'administration actuelle avait pris la résolution de traiter les Indiens avec équité ; mais elle n'a pas tenu compte qu'une grande majorité de ces Indiens sont catholiques, paisibles et civilisés, et que les quelques tribus qui se sont déclarées pour la guerre, ne représentent pas plus les Indiens, que les voleurs et les assassins de nos prisons ne représentent la race blanche. Le fait est donc simplement que les autorités se sont mises à l'œuvre sans prendre en considération le sentiment religieux et social des Indiens. On avait deux points surtout en vue : réunir les Indiens dans des réserves pour les civiliser, et se montrer libéral envers toutes les religions et toutes les sectes. Le plan adopté fut de compter les tribus et les religions ; et ensuite, de diviser les Indiens, sans égard aucun pour leur croyance religieuse, accordant tant, – (la part du lion) – aux méthodistes, tant aux baptistes, tant aux juifs, etc." — Il n'y a rien, dans l'histoire, qui surpasse cette division d'un peuple ; la division de la Pologne l'excédant en étendue, non en atrocité. La seule différence, c'est que notre gouvernement n'a pas vu les conséquences de ses actes et qu'il n'a agi que dans l'intention de faire du bien aux Indiens, tandis que sa conduite n'a été et ne pouvait être que préjudiciable à leurs intérêts. — Tout cela révèle un bien triste état de choses dans nos missions. Le gouvernement semble n'avoir rien appris par l'expérience du passé. M. J. Gilmary Shea écrivait en 1856, en parlant des anciennes missions de la Floride : « Enfin, le zèle ardent de plusieurs générations de Martyrs reçoit sa récompense : les Indigènes de la Floride embrassent le Christianisme. Des villages de néophytes se groupent autour des forts espagnols. Des ouvrages de piété sont traduits et imprimés en dialecte mobile... Le couvent de Ste Héline, dans la ville de St Augustin, devint un centre d'où les Franciscains se répandirent sur tous les points... La foi prospéra dans ces tribus et la croix surmonta chaque village indien jusqu'au jour où la colonie anglaise de la Caroline apporta la guerre à ces paisibles contrées. En 1703, la vallée de l'Appalachicola fut ravagée par une bande armée d'avides fanatiques ; les bourgades indiennes furent détruites, les Missionnaires massacrés, et les enfants de la forêt, leurs néophytes, partageant leur sort, ou plus malheureux, arrachés à leur sol natal et vendus comme esclaves dans les Indes-Occidentales anglaises. Cinquante ans plus tard, toute la Floride tombait au pouvoir de l'Angleterre : les missions furent de nouveau détruites, les Indiens dispersés ; et Ste Héline, ce couvent d'où le christianisme s'était répandu sur la péninsule (de la Floride) devint une baraque. — Chassés de leurs villages et de leurs champs, dont les Anglais s'emparèrent, les infortunés indigènes de la Floride furent réduits à errer dans le désert et à reprendre leur vie nomade et sauvage, d'où la religion chrétienne les avait fait sortir. Ensevelis dans des plaines marécageuses et sans sentiers, dépourvus de leurs guides spirituels, ils adoptèrent le nom de séminoles, c'est-à-dire, dans leur langue, errants. Ils ont depuis peu à peu perdu la foi et sont devenus le fléau des Blancs. En vain les Anglais et notre gouvernement tentèrent-ils, depuis, par de longues et dispendieuses guerres, de les expulser de ces lieux. Les Séminoles, si pacifiques sous les soins paternels des Franciscains, étaient devenus intraitables une fois leur nature sauvage soustraite au frein de la religion. La guerre de la Floride, qui coûta aux Etats-Unis 20 000 hommes et 40 millions de dollars (200 millions de francs) et dura de 1835 à 1842, n'a eu aucun résultat. Les Séminoles n'excèdent pas un mille : cependant la diplomatie, la force, les promesses et les menaces, tout a échoué devant leur opiniâtreté à défendre leur sol natal. Leur chef, Billy-Bowlegs, est la terreur de nos frontières : c'est ainsi que les Américains, tenus en échec par une poignée d'Indiens, expieront longtemps encore l'iniquité de leurs pères... — Voilà comment le protestantisme sait promouvoir l'œuvre de la civilisation partout. On le voit, il a une manière à lui de s'y prendre, chez les pauvres indigènes de l'Amérique, comme dans certains cantons Suisses ou dans l'heureux et illustre empire de M. de Bismark. —

Les Indiens de la Floride ne sont plus aujourd'hui; et, à juger par les faits cités plus haut, nos autres missions indiennes sont sur le point d'expirer. — Mais alors, dira-t-on, les missionnaires des territoires américains sont donc assez nombreux, ou, au moins, le seront bientôt, puisque la population indienne va aussi décroissant chaque jour. Je me hâte de répondre que la pénurie d'ouvriers évangéliques se fait sentir aujourd'hui plus que jamais. — Disons d'abord que si la population indienne diminue, l'étendue du territoire à parcourir pour la visiter reste la même. Or, les longues courses apostoliques du missionnaire, obligé qu'il est de passer sans cesse d'une tribu ou d'un reste de tribu à un autre, constituent une grande partie de ses travaux et de ses fatigues, et absorbent une partie considérable de son temps. — Ajoutons que, si les Indiens disparaissent, d'autres les remplacent qui réclament aussi impérieusement les soins du Missionnaire. Ainsi, là où vous voyez aujourd'hui dix missionnaires suffire pour répondre à tous les besoins des missions indiennes, il faudra dix fois ce nombre, peut-être, avant 20 ans pour évangéliser les Blancs qui y auront déjà leurs fermes, leurs villes, leurs voies ferrées avec toutes les belles choses qui s'appèlent le progrès.

Le R. P. De Smet, vers la fin de la lettre dont il a été parlé plus haut, dit: « Depuis que les Blancs immigrent par milliers dans les territoires de Montana, d'Idaho, de Wasington et de Dacotah, les travaux des Missionnaires y ont plus que doublé. Parmi les Blancs qui prennent possession des mines et des terrains fertiles, beaucoup sont catholiques et exigent des soins de la part des Missionnaires. »

Lettre du R. P. Cataldo au R. P. De Smet. — Lewiston, territoire d'Idaho, 15 Juillet 1872.

Le 24 avril j'arrivai dans la partie du pays des Cœurs d'Alène, appelée par les Blancs « Vallée de Paradis ou gorge du Bourreau. A ma grande satisfaction j'y trouvai bon nombre de nos Indiens Cœurs-d'Alène occupés à cultiver leurs fermes, à enclorre de nouvelles concessions de terrains, à élever de nouvelles granges, des abris, des bergeries, etc. C'est vraiment un plaisir de voir leur ardeur au travail; ils ont appris par leur propre expérience la vérité de cet enseignement de leurs missionnaires, « que le travail fera d'eux de braves gens et de bons chrétiens". Ils ont appris aussi par expérience que la population blanche, se répandant de jour en jour davantage, prend possession du moindre pouce de terre resté sans propriétaire, et qu'en conséquence, s'ils ne se mettent bravement à l'œuvre, eux et leurs enfants sont destinés à mourir de faim. Je les félicitai de leur industrieuse activité et de leur bonne volonté, les exhortai à en déployer, s'il était possible, encore davantage, et leur recommandai la bienveillance et la charité envers tout le monde et spécialement à l'égard des Blancs qui viendraient à s'établir au milieu d'eux. Je restai là deux jours et entendis environ cent confessions. Avant mon départ, je les invitai à se rendre à la mission pour le commencement du mois de Marie, et plus de la moitié le firent en effet, d'après ce que j'ai su depuis lors par le P. Gazzoli. Au moment même du départ, j'aperçus un vieillard avec une hache à la main. Il venait me dire adieu en se rendant au travail. Je lui dis en lui serrant la main: « Bonjour, mon bon vieil Eugène; où allez-vous avec cette hache?" — « Je vais, me repondit-il, abattre des arbres, pour entourer ma ferme d'une palissade. » — « Votre ferme! Vous avez une ferme, vous, vieux joueur, le roi de tous les joueurs?" — « Pourquoi pas? Ne nous avez-vous pas dit que tout le monde doit travailler? Ferai-je seul exception? Et puis si nous ne prenons pas possession de la terre pour la mettre en culture, les Blancs arriveront et s'en empareront et nous serons tous réduits à une grande misère » — "Très-bien, mon bon

vieil Eugène, très-bien ! je suis tout étonné, mais encore bien plus enchanté de vous voir planter là le jeu pour vous mettre à l'ouvrage. Continuez à marcher dans cette voie et vous serez toujours un bon vieillard. Adieu! » Il était littéralement exact qu'il avait été le chef d'une grande association de jeu. Le P. Caruana l'avait converti il y a quelques années; mais l'année dernière, succombant à la tentation, il se mit à la tête d'une bande de 5 ou 6 individus, venus ici en secret, et installa un établissement de jeu chez les Nez-Percés. Mais le Bon Dieu l'empêcha d'y faire grand mal, car les chefs, dès qu'ils en furent informés, les firent tous arrêter et condamner à travailler à la construction d'une nouvelle prison. Depuis lors Eugène Cikomti est devenu un excellent et industrieux vieillard. Si les Cœurs-d'Alène persévèrent, ils feront grand honneur à eux-mêmes et seront la gloire de la Mission. Il y a quelque temps un des officiers qui avaient visité plusieurs campements de nos Indiens, m'écrivait: « Assurément l'œuvre, accomplie par vous et vos confrères, mérite l'assistance et les sympathies de quiconque s'intéresse à la cause de l'humanité. Nulle part durant mes voyages dans ces contrées, je n'ai rencontré d'Indiens aussi policés, aussi civilisés, aussi bien disposés envers les Blancs que les Cœurs-d'Alène; et, ce qui me frappe le plus, c'est que les Indiens qui vous entourent reçoivent du gouvernement des annuités considérables et des secours de toute sorte, tandis que ceux dont vous êtes chargé ne peuvent compter que sur les faibles ressources de votre mission et leurs efforts personnels. Tous ceux qui vivent avec les Indiens ne peuvent manquer d'apprécier le bien que vous faites à ceux dont vous vous occupez. Que le Seigneur daigne conserver les Pères et bénir leurs travaux. »

27 Avril. J'arrive à Lewiston. Au bout de quelques heures les Indiens viennent me voir de tous les côtés et la nouvelle de mon arrivée était répandue, dès le soir, à 20 ou 25 milles de distance. —— 28 Avril, Dimanche. De toutes les directions les Indiens viennent à la Messe à l'église de Lewiston. Je fus à la fois surpris et enchanté; si grande était la foule, que la moitié à peine pouvait tenir dans l'église. Aussi après la Messe et le sermon pour les Blancs, eut lieu un office indien, c'est-à-dire, récitation de prières et du rosaire, de cantiques avec un sermon en leur langue. Je ne puis vous exprimer, cher Père, combien j'étais ému en entendant ces braves gens, en si grand nombre, réciter leurs prières et sans la moindre faute. Qui donc les leur avait apprises? Pour ma part, je ne les avait enseignées qu'à quelques enfants. Eh bien! le croiriez-vous? Plusieurs de ces enfants s'en allaient de campement en campement et les apprenaient aux adultes; et remarquez que personne ne leur avait dit de le faire. Comment ne pas voir là le doigt de Dieu? De même en récitant le rosaire, ils accentuaient si fortement les mots: *Nesh telaposananim* (Ora pro nobis) que je m'en sentais ému jusqu'aux larmes et que je ne pouvais m'empêcher, en m'adressant à la Mère de bénédictions dont l'image était devant moi, au dessus de l'autel, de lui demander si elle pouvait refuser d'exaucer ces pauvres gens qui lui demandaient de prier pour eux et de les aider avec tant de ferveur et de dévotion. Étant assuré que cette fois ma visite produirait des fruits abondants, je pris la résolution de faire solennellement chaque soir à Lewiston l'exercice du mois de Marie. Mon but était d'obtenir la grâce de la persévérance pour ceux qui étaient vraiment convertis et celle de la conversion complète pour ceux qui ne l'étaient qu'à demi. Quelques Blancs furent attirés par la nouveauté de la cérémonie, car jusqu'alors nous n'avions eu qu'une seule fois, dans cette église, d'office particulier aux Indiens. Ils furent enchantés de la bonne tenue, de la piété et des chants des Indiens, et après le sermon ils vinrent chez moi me féliciter sur le progrès de notre sainte religion parmi les Nez-Percés. Quand j'en eus fini avec les visites et les félicitations de mes amis les Blancs, je me donnai tout entier aux Indiens. Tous avaient un mot à dire, une histoire à raconter ou une plainte à faire. « Samgazimugzimug (Robe-Noire) pourquoi n'êtes-vous pas venu l'automne dernier? J'ai presque failli devenir protestant. Le vieux ministre Spalding,

était sans cesse sur mon dos, me disant de laisser là les prières catholiques, et ajoutant que vous, Robe-Noire, vous ne viendriez plus jamais, même pour nous voir, encore bien moins pour nous instruire et nous baptiser ». — « Et moi aussi, disait un autre, entendant dire que vous ne deviez plus venir, j'allai voir le vieux ministre. Il me répéta que réellement vous ne viendriez plus. Dans la crainte où j'étais de mourir sans baptême, j'ai consenti à être baptisé par lui ; mais j'ai toujours dit mes prières catholiques et protesté que j'étais catholique. » — Un troisième disait : « Robe-Noire, c'est votre faute. Vous n'êtes pas venu l'automne dernier ; aussi mon fils est entré dans l'église protestante. J'espère pourtant que lui et sa femme se convertiront ; mais il faut absolument que vous restiez ici avec nous, ou nous sommes perdus. » Et l'un des chefs ajoutait : « J'ai dû mettre toute mon énergie à demeurer ferme dans ma religion. Le ministre Spalding, l'agent du gouvernement, qui est aussi un prédicant, et d'autres encore s'acharnèrent sur moi l'hiver dernier, pour essayer de me faire devenir protestant. Ils me répétaient que vous ne reviendriez plus ; que le Président Grant avait envoyé pour nous de Washington l'ordre de devenir tous Presbytériens. Mais je lui répliquai que toutes leurs belles paroles n'étaient que mensonge, et que lui n'était qu'un agent de mesonges, un prédicateur de mensonges, en somme, un franc-menteur. Je lui disais que je savais parfaitement que le gouvernement de Washington n'avait jamais obligé personne, pas plus les Indiens que les Blancs, à embrasser une religion en particulier, que nous étions libres tous ici en Amérique et que ce n'est qu'en Chine que le grand Chef de la Chine ne permet pas aux catholiques l'exercice de leur culte. Je suis catholique, lui ai-je dit, bien que je n'aie pas encore été baptisé et je ne changerai de religion, ni pour vous, ni pour eux tous, ni pour tout leur argent. A propos, Robe-Noire, savez-vous si pour baptiser les Indiens ils n'ont pas quelque motif d'intérêt ? On prétend que plus ils en baptisent, plus ils reçoivent d'argent. Est-ce exact ? Je sais pour ma part que leur but est avant tout de gagner de l'argent et qu'ils ne se donnent guère de peine quand il ne s'agit que de notre bien et sans qu'ils aient à en profiter. » Un autre encore ajoutait : « Robe-Noire, mon fils a été baptisé par M. Spalding ; mais il est néanmoins catholique. Voulez-vous lui donner une médaille ? Le prédicant ne lui en a pas donné ». Enfin un autre d'un ton de voix solennel et majestueux : « Robe-Noire, me dit-il, je suis content de vous voir de retour ; mais j'ai à vous apprendre de fâcheuses nouvelles. L'église que vous aviez établie pour nous près d'ici, de l'autre côté de la rivière, dans la maison du chef Waptashamkei (Père de l'Esprit), n'est plus une église. Waptashamkei s'est laissé séduire par l'or. Il a vendu sa ferme, sa maison et l'église avec, et jusqu'à son propre terrain à lui appartenant et il est allé vivre sur la petite terre (territoire réservé). » Puis vinrent les plaintes sur la réserve de territoire, sur la manière dont les Américains volent leurs terres, etc. Mais là, je les arrêtai : « Mes enfants, leur dis-je, jusqu'ici je vous écoute avec plaisir, intérêt et émotion. Vous avez droit de vous plaindre ; j'étais absent ; mais ce n'était ni ma faute, ni celle de personne. J'ai fait de mon mieux pour venir : Dieu ne l'a pas permis ; si vous priez bien, tout ira pour le mieux. Mais si vous vous mettez à parler du vol de vos terres, des réserves de territoire, et du reste, je ne puis plus vous écouter. Je n'ai pas à m'occuper de ces questions ; je viens seulement pour vos âmes. Cependant je pense que Waptashamkei aurait dû m'avertir avant de vendre son terrain à cause de l'église qui s'y trouvait. S'il l'avait fait, je l'aurais très-probablement acheté à cause de l'église. Maintenant nous ne pouvons plus défaire ce qui est fait, et le mieux est de n'en plus parler. » L'emplacement de l'église appartenait au père du jeune homme qui s'était fait protestant ; il est à supposer que c'est lui qui, gagné à prix d'argent, a persuadé à son père de vendre le plus tôt possible. Mais ce n'est là qu'une hypothèse. Personne n'en sait rien : Deus scit. — 29 Avril. Quelques Indiens viennent me voir ; ils arrivent de loin, 40, 50, 60 milles de distance. Ils venaient s'informer de l'époque à laquelle je baptiserais les Indiens, pour revenir alors avec leurs familles. Je leur donnai rendez-vous pour le samedi suivant à la demeure d'Abraham Uyaskasit, le seul chef qui

habite encore au-delà de la rivière, et leur dis "que nous y déciderions où et quand je baptiserais les Indiens". —— 2 Mai. Timmy Haptashankei, le jeune homme qui était devenu protestant, vint me voir tout exprès pour m'insulter. « Pourquoi êtes-vous venu ici ? me dit-il. Allez-vous baptiser les Indiens ? Désormais tous doivent se soumettre au prédicateur Américain. J'ai entendu dire que vous blamiez mon père d'avoir vendu son terrain et de s'être retiré dans la réserve. Vous avez dit aux Indiens que mon père avait mal agi en vendant sa terre et obéissant aux ordres de l'agent. Si vous continuez, l'agent vous mettra en prison. Venez à Lapwai et vous y serez reçu comme vous le méritez. Oserez-vous bien y venir?" — Je lui répondis "que je n'avais à me mêler ni des terrains, ni des ventes, ni de réserves, mais que j'avais blâmé et blâmerais encore la vente de la chapelle; que je verrais bientôt l'agent et lui dirais juste la même chose; que je baptiserais les Indiens s'ils le voulaient et que personne n'en pouvait empêcher ni moi ni eux." Timmy s'aperçut qu'il en avait trop dit et sentit le besoin de s'excuser. Mais je coupai court, et il s'en alla. ——

3 Mai. Abraham Uyaskasit vint pour s'excuser de ne pas laisser, la réunion relative au baptême, se tenir dans sa maison. Il craignait les tracasseries de l'agent et de l'autorité civile de Lewiston, parcequ'étant devenu citoyen Américain et habitant hors de la réserve, il ne pouvait se mêler en rien des affaires des Indiens sans courir le danger d'être expulsé. On voyait que Timmy qui habitait avec lui, l'avait fort effrayé. « Eh! bien, mon bon vieux, lui dis-je, précisément parceque vous êtes citoyen Américain et que vous n'appartenez plus à la tribu des Nez-Percés, l'agent n'a plus à s'occuper de vous et l'autorité civile fera respecter votre droit d'admettre chez vous qui bon vous semble. Mais si vous avez peur, nous tiendrons la réunion ici chez moi. Ma maison est fort petite, il est vrai, et ne peut pas contenir même la moitié de ceux qui viendront; mais ils pourront s'asseoir par terre devant la porte et, si vous venez, vous verrez que ni l'agent, ni Timmy, ne viendront nous déranger. » Le bon vieillard reprit courage: "La réunion aura lieu dans ma maison, dit-il; je ne suis ni une femme ni un lâche."

4 Mai. Le samedi dans l'après midi deux Indiens vinrent m'avertir que presque tous les chefs catholiques (il ne faut pas oublier qu'ils ne l'étaient guère que de nom) étaient déjà réunis à la maison d'Uyaskasit. Aussitôt nous passons la limite, entrons dans la maison et nous nous trouvons au milieu du grand conseil. L'assemblée s'ouvrit comme de coutume en fumant ensemble une pipe. Comme je ne fume pas, on m'en dispensa. Pendant qu'on fumait, j'exposai le sujet à discuter. C'était de savoir s'ils seraient baptisés et deviendraient ou non de vrais catholiques. S'ils y consentaient, je resterais avec eux le plus longtemps possible; sinon, j'avais ordre de retourner aussitôt à la mission des Cœurs-d'Aline; et en ce cas ils ne me verraient plus d'une année, car, ajoutais-je, mes Supérieurs commencent à se fatiguer de toutes les vaines promesses des Indiens Nez-Percés. La discussion commença et prit une bonne tournure, meilleure même que je ne m'y attendais. Tous convinrent qu'ils avaient différé trop longtemps, qu'en vérité il était temps de se faire baptiser, que leur tribu avait les yeux sur eux, qu'ils devaient aux autres le bon exemple, etc. Leurs avis différaient surtout sur un point. Quelques-uns désiraient être baptisés aussitôt qu'ils seraient suffisamment instruits, tandis que d'autres voulaient d'abord bâtir une église qui leur fut propre et, quand elle serait finie, se faire instruire et baptiser. « Fort bien, leur dis-je, nous avons déjà à Lewiston une église assez grande et assez convenable. L'église des Blancs est une église catholique et par conséquent est faite pour quiconque veut être catholique. Plusieurs fois vous y êtes venus à la Messe et personne ne vous a renvoyés. Je vais rester ici quelques jours pour vous instruire et, quand vous serez assez instruits, nous irons tous à Lewiston et vous y recevrez le baptême. J'applaudis à votre zèle pour avoir une église à vous; mais il est inutile d'y penser pour le moment; nous n'en avons pas les moyens. Recevez le baptême et j'espère que le Bon Dieu aura pitié de vous et vous procurera une église et un Père. Notre grand Chef, De Smet, et notre grand chef d'au delà de l'Océan, quand il apprendra votre baptême fera de son mieux pour vous fournir non seulement

une église, mais aussi, je l'espère, une Robe-Noire seulement pour vous et qui restera toujours avec vous. Je ne vous promets rien, je ne puis pas promettre, n'étant pas Robe-Noire en chef; mais j'espère qu'il en sera ainsi, si vous êtes baptisés et si vous priez bien tous les jours. » A ce moment retentit un assez long *ahahah* d'approbation et il fut décidé que le vendredi suivant, 10 mai, tous arriveraient avec leurs familles et s'établiraient près de la maison d'Uyaskasit pour se faire instruire et baptiser. Le conseil se composait d'environ une douzaine de chefs et sous-chefs. —— *Dimanche, 5 Mai.* A 9 heures, Messe pour les Indiens qui se réunirent en si grand nombre que peu de jours après le journal de Lewiston en parla comme d'un fait extraordinaire; et de fait, il était vraiment extraordinaire, pour les Indiens tout comme pour les Blancs, de voir à l'église plus de 100 Indiens et, devant la porte, plus de 50 chevaux sellés à l'indienne. A 10h. 1/4, Messe pour les Blancs et sermon. A midi, déjeuner. A midi et demi, chapelet, catéchisme et bénédiction du Très-Saint Sacrement pour les Indiens. A 7 heures du soir chapelet tenant lieu de vêpres, sermon et bénédiction du Très-Saint Sacrement pour les Blancs.

10 Mai. Je traverse la rivière et je trouve tous les Indiens établis avec leurs familles, suivant nos conventions. Seul Stup-Stup et son campement manquait au rendez-vous. Je ne puis vous exprimer leur ardeur à s'instruire. Ils étaient tous de ceux qui "*esuriunt et sitiunt justitiam*". J'avais formé le projet de ne faire que 4 instructions par jour; mais c'était une vaine résolution, car je dus les instruire sans relâche depuis le matin jusqu'à minuit. —— *11 Mai.* Instruction toute la journée exactement comme hier, seulement moins avant dans la nuit. Tandis que je me rendais à ma tente pour dormir, un des chefs me dit à voix basse: « Robe-Noire, savez-vous qu'Abraham Uyaskasit a deux femmes ? » — « Oui. » — « Et vous ne dites rien; avertissez-le d'en congédier une. » — « Un peu de patience; il sait qu'il ne peut être chrétien en gardant deux femmes et il y réfléchit. Le Bon Dieu arrangera l'affaire; j'ai l'intention de lui parler, mais pas tout de suite; il ne faut pas brusquer » — « Mais, Père, il se déclare prêt à faire tout de suite ce que vous lui direz. » — « Alors je le verrai dès demain. Bonne nuit. » —— *Mardi 12 Mai.* Instructions comme la veille. Après dîner, le cousin d'un des chefs survint pendant une des leçons du chant et s'écria: « Robe-Noire, j'ai besoin de vous; j'ai à vous communiquer quelque chose. Vous nous avez dit que le Dimanche il fallait prier et ne pas travailler; il y a maintenant ici quelques Indiens Cœur-d'Alène, qui sont venus hier, comme vous le savez; ils n'ont pas été ce matin à l'église, ont passé toute la journée à faire des achats et des ventes et repartent maintenant pour leur territoire. Font-ils bien ? Je suis sûr que nos Indiens protestants seront fort scandalisés et diront que la religion catholique ne vaut rien, parce que les catholiques ne gardent pas le Dimanche » — Je leur dis que ces pauvres gens devaient avoir quelque bonne raison pour excuser leur conduite. « Mais, ajoutai-je, allez appeler quelqu'un d'entre eux pour qu'ils vous rendent quelque bonne raison de leur manière de faire. » — « Ils partent, me dit-il, et ne viendront certainement pas ». — « Dites-leur que j'ai besoin de leur parler et ils viendront certainement. » De fait plusieurs vinrent et donnèrent les explications demandées: D'abord pour la Messe ils n'avaient pu y venir, ayant été dans l'impossibilité de passer à temps la rivière. Ensuite pour les achats ils ne s'étaient procurés que quelques objets indispensables, mais n'avaient nullement employé toute leur journée au négoce. Enfin sans doute ils repartaient et continuaient leur voyage, mais sans voir en cela la moindre faute; néanmoins, pour ne pas scandaliser leurs frères encore faibles dans la foi, ils consentaient à rester encore toute la nuit. De fait ils restèrent et cette condescendance satisfit et édifia beaucoup les Nez-Percés. J'en pris occasion pour leur expliquer le troisième Commandement comme le fait l'Eglise, et non à la façon des Pharisiens. Vers le soir arriva la nouvelle qu'un enfant se trouvait en danger de mort à environ un mille de distance. J'appelai le chef Uyaskasit et lui dit de m'accompagner jusque là, pour que l'enfant put être baptisé avant

de mourir. Il y consentit et nous partîmes aussitôt. Uyaskasit était un des Indiens qui pendant mon séjour à Lewiston semblaient fort indifférents en matière de religion ; aussi je ne pensais pas qu'il se convertit de suite, bien que je crusse pouvoir l'employer pour arriver à convertir les autres. Il venait parfois à l'église, mais plutôt pour complaire à ses femmes et à ses enfants et entendre chanter sa fille que pour adorer Dieu. Aussi n'espérant guère de sa part une conversion immédiate, je comptais néanmoins que sa fille une fois baptisée, l'amènerait à ce parti. Mais j'étais dans une erreur complète, et la grâce divine avait déjà changé le vieillard. Tandis que nous nous rendions près de l'enfant mourant, il m'adressa ces paroles : "Robe-Noire, que dois-je faire ? Je ne sais laquelle de mes deux femmes il faut renvoyer ; je ferai exactement ce que vous me direz, mais réfléchissez bien avant de donner votre décision. Les deux femmes sont sœurs, excellentes toutes les deux et s'aiment entre elles tendrement ; elles m'aiment toutes deux et je les aime aussi toutes deux autant ; toutes deux ont des enfants, toutes deux aiment la prière ; ni l'une ni l'autre ne m'a désolé ni ne s'est mal conduite ; et toutes deux désireraient demeurer avec moi. Je renverrai celle que vous me direz de renvoyer ; mais il faut que vous sachiez qu'elles appartiennent à une famille infidèle, n'ayant d'autres dieux que le soleil et le Whiskey. Dans leur territoire il n'y a pas d'autre prière que la danse des Indiens et les liqueurs. Renvoyer l'une d'elles sera vraiment pour moi me séparer de la moitié de mon cœur ; mais peu importe, pour Dieu je suis prêt à le faire. Mais l'enfant, l'enfant suivra sa mère et ainsi deux âmes, celle de la mère et celle de l'enfant, se perdront. Renvoyer une de mes femmes tout en la laissant vivre près de moi n'est pas possible ; tout le monde en parlerait, et d'ailleurs je craindrais les faiblesses de mon propre cœur. Je vous ai dit que je les aimais toutes deux autant et fort tendrement ; aussi si je quitte l'une d'elles, il faut qu'elle s'éloigne de moi ou je ne tiendrai pas mes promesses. O Robe-Noire bien aimée, sauvez mon âme, mais ne condamnez pas à une perte certaine celle de mon enfant et celle de ma femme. » Un instant, mais un instant seulement, j'eus un soupçon contre la sincérité de la protestation ; mais je vis bien vite que j'avais tort et que ce soupçon était sans fondement. Abraham Uyaskasit était vraiment converti et prêt à tout. Je remerciai notre Créateur et Seigneur et implorai sa lumière pour savoir quel parti prendre. « Mon bon vieil ami, lui dis-je, votre nom ne sera pas un vain nom ; j'espère que vous serez un autre Abraham. Je remercie Dieu de votre conversion et j'espère, ou plutôt je suis sûr, qu'il disposera tout pour le salut de l'âme de tous les vôtres. Ce soir, quand nous serons revenus chez vous, nous réunirons tous les chefs et nous discuterons la question avec eux." — Nous arrivions alors près de l'enfant mourant. Je le baptisai aussitôt et repartis avec le vieux chef, bénissant Dieu de ce qu'une âme de plus allait bientôt entrer au Ciel. Après l'instruction du soir, les chefs se réunirent et la délibération eut lieu ; on convint qu'Abraham se séparerait de la plus jeune des deux sœurs, mais que pour empêcher qu'elle ne fût pervertie en retournant dans sa tribu, elle resterait au camp d'Abraham, mais dans une demeure différente, assez loin pour ôter tout prétexte aux mauvaises langues, assez près pour qu'Abraham put l'encourager. Abraham fit bien quelques objections à cette décision ; mais je lui dis qu'il devait désormais imiter le saint patriarche dont il portait le nom, dans son détachement du monde, même de sa femme et de ses enfants, dans sa patience à supporter les propos fâcheux et même les insultes et dans sa confiance en Dieu. Abraham luttait encore contre lui-même ; mais il était près de midi et la suite de la réunion fut renvoyée au lendemain.

13 Mai. Après les prières, l'instruction, les chants et le déjeuner, le conseil des chefs se réunit de nouveau. Tous comprenaient que la décision rendue était définitive et qu'il s'agissait seulement de la mettre à exécution le plus suavement possible. Un des chefs envoya chercher la seconde femme d'Abraham et me demanda ensuite s'il avait bien fait ? » — « Certainement, lui répondis-je." Peu après le messager revint en disant que la femme ne voulait pas venir parce qu'elle connaissait déjà la sentence et qu'il lui était inutile de venir l'entendre une seconde fois. Le même chef se leva une seconde fois et sortit ; les autres restèrent à fumer. Quelques moments après il était de retour, amenant avec lui la femme ; après eux

venaient nombre d'hommes et de femmes, curieux de savoir comment l'affaire allait se terminer. Dès que je fus informé de l'arrivée de la femme, je vis bien que c'était de sa part une preuve qu'elle était prête à accepter de bon cœur la pénible sentence. Je dis quelques mots à Abraham pour l'exhorter encore à imiter le saint patriarche et à encourager celle qui avait été sa femme par ses paroles et par son exemple. Abraham Uyaskasit était bien résolu à faire son sacrifice ; la présence et la bonne volonté de sa femme l'émurent et le consolèrent et en même temps l'affermirent dans sa détermination. Il se leva pour parler ; mais au premier mot sorti de ses lèvres, il se mit à pleurer comme un enfant et retomba sur son siége. Il y eut un instant de silence, et grande fut l'émotion quand je dis à Abraham d'invoquer son patron, le Père des Croyants, de prendre courage et de raconter devant l'assemblée toute l'histoire de son héroïque sacrifice. Abraham se leva de nouveau, essuya ses larmes et fit un discours qui fit pleurer tout le monde. C'était l'application à sa propre situation de l'histoire du sacrifice d'Abraham. Il leur dit tout ce que coûtait à son cœur de mari et de père le renvoi d'une de ses femmes et exhorta celle dont il se séparait à accepter la sentence pour l'amour de Dieu, pour l'amour de son âme et pour l'amour de lui. Quand il eût fini, la pauvre femme s'écria dans sa douleur : « Je m'en irai au loin, mais où irai-je ? Il faut que j'aille dans un lieu où, en perdant notre prière, je perdrai mon âme. » — « Non, lui dis-je, on ne vous renverra pas dans votre tribu ; Abraham, qui n'est plus votre mari, mais votre ami, vous préparera une demeure dans son camp. » — « Robe-Noire, je n'aurai jamais le courage d'y rester après avoir été ainsi renvoyée par mon mari. Non, je ne puis rester ; je retournerai vers mon peuple. Mais quand vous, Robe-Noire, vous serez revenu pour nous bâtir une église et rester toujours avec nous, je reviendrai avec mon enfant et nous vivrons tous deux ensemble à l'ombre de l'église. » — « Madelaine, Madelaine, répliquai-je, (car c'était son nom), il n'en sera pas ainsi. Je ne sais quand nous pourrons bâtir une église ici ; peut-être n'y parviendrons-nous jamais. D'ailleurs vous savez que quelques semaines de séjour dans votre tribu suffisent pour vous perdre vous et votre fils. Vous demandez comment vous aurez le courage de rester ici ! Je vous demande, moi, comment vous aurez le courage de partir et d'augmenter ainsi la douleur du bon vieil Abraham ? Si vous aviez assez mauvais cœur pour le faire, il aurait tort de croire que vous l'aimez. Sa seule consolation maintenant est de savoir que vous et tous ses enfants sont de bons chrétiens. Est-il possible que vous ne l'imitiez pas dans son sacrifice ! Madeleine, vos paroles affligent le cœur de ce pauvre Abraham, elles affligent les cœurs des chefs et de tous ceux qui sont ici, elles affligent intimement mon cœur, le cœur de celui que vous appelez votre bon Père Robe-Noire ; et, si mon cœur est affligé, combien plus encore l'est le Cœur de notre Bon Jésus et celui de sa bonne Mère que, dites-vous, vous aimez tant ? Le Cœur de Jésus compatit à vos souffrances, il les consolera et vous en récompensera. » Il y eut un moment de silence et de profonde émotion. Madeleine se lève en pleurant : « Je suis résolue maintenant, dit-elle, à tout faire pour l'amour de Jésus ; j'ai été mauvaise et déraisonnable ; mais j'en ai maintenant un vif repentir et j'espère être désormais une bonne chrétienne. Demain je viendrai ici avec mon petit enfant et vous nous baptiserez tous deux, bon Père Robe-Noire. » Ces mots firent couler les larmes des yeux les plus insensibles des plus insensibles Indiens. Pour ma part je dois avouer que jamais de ma vie je n'avais été si ému et si consolé. Le reste du jour se passa à exciter, ceux qui étaient assez instruits pour être baptisés, à la contrition de leurs péchés, et à l'amour de Dieu à l'aide d'exemples bien choisis et d'histoires, et surtout en leur montrant et en leur expliquant des tableaux représentant les péchés capitaux, l'enfer, la mort, le jugement, le paradis, etc. — 14 Mai. Le matin de bonne heure tout le monde passa la rivière, se rendit à l'église, et après la Messe, le chant des cantiques et la récitation des prières, je baptisai 36 personnes. Trente-cinq étaient des Nez-Percés, presque tous adultes ; le trente-sixième était un Blanc adulte, Américain d'origine. La cérémonie fort longue (si j'avais pensé qu'elle dût être autant, je l'aurais différée jusqu'après le déjeuner) fut bien touchante. Mon bon vieil Abraham et

beaucoup d'autres versaient d'abondantes larmes de joie. Jour de bénédiction! Souffrances vraiment bénies que le Bon Dieu compense si abondamment. S'il sait les récompenser de la sorte sur la terre, que sera-ce donc au Ciel? —— Pour le moment j'arrête là mon journal. J'espère trouver, dans 3 ou 4 semaines, le temps de le continuer. Il faut que je parte desuite pour la mission des Cœur-d'Alène. J'ai reçu avant-hier une lettre du P. Giorda qui me l'ordonne; aussi hier j'ai appris à mes Indiens la nouvelle de mon prochain départ. Ils en furent désolés et je fus obligé de leur faire comprendre que je devais obéir. En résumé du 1er Mai au 1er Juillet j'ai fait 77 baptêmes presque tous d'adultes; et, comme quelques protestants se sont convertis, la somme totale des baptêmes est de 97; un bien plus grand nombre se préparent à recevoir ce Sacrement. Les Drumers, qui sont au nombre de 2,500 ou 3,000 m'ont fait dire par un de leurs chefs que, lorsqu'ils se convertiraient, ils voulaient devenir catholiques et non protestants. Une mission serait bien nécessaire chez eux; mais le P. Giorda n'a ni Pères ni Frères, ni ressources. Cinq de nos chefs catholiques ont fait une pétition au gouvernement pour avoir une église catholique; mais j'espère peu de ce côté. Ils ont aussi l'intention d'en envoyer une à votre Révérence, et prétendent envoyer de Smet, la grande Robe-Noire, ni plus ni moins qu'au Pape, pour demander à Sa Sainteté d'ordonner à deux Pères de rester près d'eux. Il y aurait largement dequoi les occuper. Je vais écrire au R.P. Provincial et au T. R.P. Général, et je recommande ces pauvres Indiens à la charité de votre Révérence. Le vieux Stup-Stup, qui a enfin été baptisé et s'appelle Augustin, a grande confiance en vous; quand il a su que par votre intermédiaire les Cœurs-d'Alène avaient obtenu un Bref du Pape, il s'est écrié que votre Révérence était l'homme qui lui viendrait en aide à lui et à tous les Nez-Percés. —— J'entends les Indiens dire que mon absence va leur faire perdre courage; mais j'espère dans la bonté du Sacré-Cœur de Jésus. Si vous m'écrivez, mon Père, adressez votre lettre à la mission des Cœurs-d'Alène.

Lettre du R.P. Grassi. *Attanam, comté d'Yakama, territoire de Washington, 25 octobre 1872.*

Pour remplir ma promesse, je veux vous écrire quelque chose touchant nos Yakamas. —— La nation des Yakamas appartient à la famille des Laupleni ou Nez-Percés. Bien que la paix règne entre eux et les Kalispels, leurs voisins, ils n'ont guère de rapports avec cette dernière tribu. —— S'il eut été donné à Plutarque de visiter les Yakamas, peut-être aurait-il modifié l'assertion générale: « qu'il est plus facile de trouver une nation sans territoire, qu'une nation sans culte. » Après avoir interrogé les anciens de la tribu, et avoir fait tous les efforts possibles pour obtenir, à ce sujet, des renseignements sûrs, je n'ai pu constater l'existence d'aucune religion chez les ancêtres des Yakamas. Ils n'avaient nulle idée de Dieu, des récompenses et des châtiments de la vie future. Ils ignoraient l'immortalité de l'âme, pensant qu'à la mort tout périssait en eux comme chez les animaux. Ils paraissent avoir également ignoré nos premiers parents, le déluge et tout autre grand événement dont d'autres peuples ont conservé une idée plus ou moins confuse. Toutefois, les Yakamas avaient, imprimé dans le cœur, le principe fondamental de la distinction du bien et du mal: car on dit que quelques pères de famille, sinon tous, exhortaient leurs enfants à ne point voler, à ne point mentir, à ne point se rendre coupables d'homicide, etc. —— Il n'y a guère que 60 ans que les Yakamas apprirent pour la première fois que « il y a un Dieu dans le Ciel; » que « nous devons prier; » que « les hommes, après la mort, vont au Ciel. » Ils ne savaient cependant encore rien de l'enfer. Un certain Kali (Nez-Percé), qui avait probablement voyagé parmi les Blancs, et été témoin de quelque meeting protestant, établit, à son retour, une espèce de culte chez ses compatriotes. Après leur avoir enseigné toute la doctrine qu'il avait apprise lui-même, il détermina et établit parmi eux certaines cérémonies religieuses. Il les réunissait, les faisait chanter, puis, chacun s'adressait à Dieu, dans les termes que lui inspirait l'Esprit, et la main droite levée vers le Ciel. Ce colloque terminé, les chefs

haranguaient le peuple sur la nécessité de croire ce que le Kali avait enseigné, et sur l'obligation d'être boy. Le chant venait clore le meeting, et le peuple se dispersait. Depuis cette époque, chaque nation eut sa "réunion de prière" annuelle. On fit même plus : la plupart des familles adoptèrent la pratique de la prière quotidienne, pratique qui dura environ 30 ans, c'est-à-dire, jusqu'au jour où la Robe-Noire arriva au milieu d'eux. — J'ai déjà dit que je n'ai pu découvrir aucune trace de religion chez les anciens Yakamas. Ils avaient un grand nombre de tuatis, hommes de médecine ou jongleurs. C'est à eux qu'on s'adressait, en cas de maladie, pour obtenir guérison et soulagement. Les tuatis, paraît-il, n'étaient que des escrocs, et leur profession n'a pas cessé aujourd'hui d'être assez lucrative. Le caractère distinctif du tuati de nos jours est une révélation qui lui est faite personnellement au moment où, par suite d'une maladie feinte ou réelle, il s'est cru arrivé aux portes du tombeau. Les Yakamas craignent beaucoup les tuatis, croyant qu'il est au pouvoir de ces hommes d'envoyer une maladie à qui bon leur semble. Ajoutons cependant que le prestige de nos jongleurs a grandement diminué depuis l'arrivée de la Robe-Noire. —— Il y a une trentaine d'années que le premier Missionnaire arriva chez les Yakamas. C'était un prêtre séculier. Il ne demeura avec eux qu'une année. Alors vinrent les PP. Oblats, qui bâtirent des chapelles sur divers points où nos Indiens avaient coutume de passer la plus grande partie de leur temps. Les Oblats avaient déjà vécu 15 ans avec les Yakamas, lorsque le premier Anglo-Américain mit le pied sur le territoire de ces Indiens. On peut appeler cette époque de 15 ans l'âge d'or de la mission. Grand nombre d'Indiens crurent, furent baptisés, et reproduisirent les vertus des premiers âges de l'Eglise. Les Yakamas ne parlent jamais des PP. Oblats qu'avec enthousiasme : ils ne tarissent pas quand ils vous racontent les incidents de ces temps heureux. Tous aimaient les Missionnaires, tous, excepté les tuatis et un chef du nom de Koatchay, qui alla jusqu'à menacer de mort un des Missionnaires, menace qui provoqua l'indignation de toute la tribu. —— Vers la fin de cette période, les Soiapi ou Américains s'établirent sur le territoire des Yakamas ; et, selon toutes les apparences, le même Koatchay menaça de tuer un des nouveaux venus. Ce chef pensait, sans doute, trouver la même indulgence chez le colon américain que chez le Missionnaire ; il se faisait illusion. L'Américain crut plus sûr de ne pas attendre, et tua lui-même l'Indien. A cette nouvelle tous les autres Indiens coururent aux armes. Trop peu nombreux pour se défendre contre toute une tribu en fureur, les colons firent immédiatement venir un corps de milice pour les protéger. L'officier supérieur des miliciens adressa, à son arrivée, une lettre au Père Oblat chargé de la mission, lui demandant des renseignements sur l'origine de la querelle entre les Indiens et les Blancs. Le Père répondit qu'il était lui-même dans une complète ignorance à ce sujet. Cette réponse ne donna satisfaction ni à l'officier, ni à ses hommes. Les uns crurent découvrir, dans le silence du Père, une inclination à favoriser les Indiens ; les autres, plus irritables, lui donnèrent le sens d'un acte d'hostilité vis-à-vis des Blancs. Le Missionnaire qui n'avait aucune faute à se reprocher envers qui que ce fût, désirait rester à son poste ; mais les Indiens, qui malgré leur ignorance de la langue anglaise, avaient pu deviner toute la rage des colons et des soldats à son égard, ne lui permirent pas de rester. Ils lui aidèrent à cacher ce que la mission possédait de plus précieux et les objets servant au culte, puis quelques-uns l'accompagnèrent en toute hâte jusqu'à un lieu peu éloigné qui offrait une retraite sûre. De là, ils se remirent tranquillement en marche pour conduire le Missionnaire à une station des PP. Jésuites qui se trouvait plus au Nord. Ces mesures étaient prudentes. Une compagnie de volontaires parvint à la mission un jour avant l'armée régulière. Ces volontaires — (une vile populace) — soupçonnèrent aussitôt que des objets avaient été enfouis quelque part, et ils réussirent à les découvrir. Il y avait des comestibles ; ils firent bombance. Après quoi, se partageant les vêtements et les ornements sacerdotaux, ils s'en affublèrent et parcoururent, comme des hommes ivres, toute la mission. Quelques-uns parodièrent le prêtre à l'autel, tandis que d'autres dansaient, sautaient et hurlaient, tous vomissait les imprécations les imprécations les plus horribles contre le missionnaire qui leur avait échappé. L'arrivée

de l'armée régulière mit fin à ces indignités. —— Après quelques jours de combats, les Indiens, reconnaissant leur faiblesse en face d'une armée régulière, renoncèrent à toute idée de résistance. Ignace, le chef catholique actuel, se rendit, avec un autre Indien, catholique comme lui, à Olympia, capitale du territoire, pour implorer la paix au nom de la tribu. Peu de temps après, un traité fut conclu entre les Indiens et le gouverneur Stephens. En vertu de ce traité, une étendue considérable de terre fertile fut assignée aux Indiens afin qu'ils pussent s'y établir, s'habituer au travail en cultivant le sol et renoncer à leur vie nomade. Beaucoup ont suivi les sages avis du gouverneur, tandis que d'autres n'osent encore accorder leur confiance aux Blancs et se tiennent à distance. —— Avec les avantages du traité, le levain du protestantisme a été introduit parmi ces pauvres Indiens. Cinq ou six agents ont été déjà envoyés successivement au milieu d'eux; et tous ces agents, de même que leur suite, ont fait plus ou moins d'efforts pour pervertir nos catholiques; enfin l'agent actuel est, par profession, un faiseur de propagande. —— Depuis le jour du départ des PP. Oblats jusqu'à l'arrivée d'un nouveau Missionnaire résidant chez les Yakamas, il s'écoula environ 10 années. Pendant tout ce temps, cette petite église de néophytes fut abandonnée à elle-même. Quelques-uns se dispersèrent çà et là oubliant tout ce qui leur avait été enseigné; d'autres, entraînés par des paroles trompeuses et des présents, embrassèrent le protestantisme; d'autres enfin, mieux instruits et plus fermes dans la foi, continuèrent à aller de temps en temps à la chapelle catholique la plus rapprochée, franchissant une distance de 26 lieues afin d'entendre la parole du Missionnaire et de recevoir les Sacrements. —— La persévérance des bons dans la foi catholique a toujours souverainement déplu à nos zélés protestants, surtout au ministre méthodiste qui réside aujourd'hui chez les Yakamas. Aussi, ce ministre n'a-t-il rien négligé pour leur faire accepter sa «bonne prière.» Toutes les fois que nos catholiques se rendent auprès de cet agent du gouvernement pour quelque affaire ou pour réclamer quelque assistance, il saisait l'occasion de les endoctriner. S'ils refusent de l'écouter, il leur dit que, puisqu'ils ne veulent pas recevoir la «bonne prière,» il n'ont rien autre à attendre de lui que le secours annuel donné à la distribution générale; et il les renvoie les mains vides. —— Il conçut, il n'y a pas longtemps, un vif désir de gagner notre chef catholique Ignace, homme très-estimé des Blancs et des Indiens à cause de son jugement solide, de son énergie, de sa générosité et de ses grands biens. L'agent-ministre, m'a-t-on dit, lui fit demander combien d'argent il lui fallait pour le déterminer à se faire protestant. Ignace se contenta de répondre: —«Beaucoup.»—« Combien? ajouta l'envoyé. Deux cents piastres?» —« Plus que cela» —« Mais enfin, combien? Cinq cents piastres? six cents piastres?» —« Oh! plus encore.» —« Eh bien! parle, dis la somme qu'il te faut.» —« Donne-moi la valeur de mon âme.» Ignace fut compris. — On désespère aujourd'hui de lui faire embrasser la secte protestante. Ignace ne s'est pas seulement distingué par sa fermeté dans la foi; il s'est montré le père de sa tribu, qu'il a constamment aidée de ses conseils et de ses biens, et soutenue par son exemple autant que par ses paroles durant les dix années d'abandon dont j'ai parlé. C'est, vers la fin de cette période, qu'Ignace se rendit auprès de l'Évêque pour le prier instamment de leur envoyer un Missionnaire. Sa prière fut exaucée; un prêtre fut envoyé, qui s'occupa d'eux pendant 4 ans, c'est-à-dire jusqu'à l'automne de l'année dernière, où les Pères de la Compagnie de Jésus se chargèrent de la mission des Yakamas. —— Cette mission est aujourd'hui en butte à deux grandes difficultés. —— La première, c'est la distance à laquelle le Missionnaire se trouve des Indiens. Je demeure à l'endroit où les PP. Oblats avaient autrefois leur station principale. Mais les circonstances ont bien changé. Les Indiens auxquels on a accordé un territoire limité, ne peuvent plus, comme alors, se grouper autour de la mission. C'est désormais, d'une distance de 6 à 7 lieues au moins, que la plupart des Indiens catholiques doivent, par un chemin difficile à travers la montagne et les rochers nus, se rendre à leur chapelle; en sorte que les pauvres, les vieillards et les infirmes ne peuvent jouir de ce bienfait. —— L'autre difficulté se trouve dans les efforts de propagande du ministre protestant, qui,

comme je l'ai dit, a été constitué agent du gouvernement américain au milieu des Yakamas. Les Indiens sont pauvres et matériels; et l'agent ministre a quantité de provisions de toute sorte, dont il peut disposer librement. De plus, comme l'intelligence de l'Indien est peu exercée à la controverse, il arrive que les infidèles ne savent à qui aller. Ils vont, un jour, entendre le prêche du ministre; une autre fois, ils viennent à la chapelle catholique et disent: « Le ministre prétend que sa prière est bonne et que votre prière est mauvaise; et, vous, vous nous dites que votre prière est bonne et que la prière du ministre est mauvaise: à qui devons-nous ajouter foi? » —— Mais, si nous continuons de prier, Dieu, à qui ces pauvres âmes appartiennent, leur accordera, sans doute, une double grâce, la lumière et la force qui sont nécessaires à leur conversion et à leur salut. Volez donc à notre secours, en unissant vos prières aux nôtres: c'est ainsi que vous pouvez devenir, aussi bien que nous, l'apôtre de la nation des Yakamas.

Mexique. —— Extrait d'une lettre du P. Brisack au R. P. Petit, Recteur de Tronchiennes. (Mexico, 27 9bre 1872.)

. . . . Je vais vous parler d'un pèlerinage célèbre qui attire des 100 milliers de pèlerins, chaque année. Dimanche 24 9bre je suis allé au sanctuaire de N. D. de la Guadeloupe. C'était la fête des Indiens. Ils affluaient comme des flots humains vers le temple. Plusieurs avaient fait 8 et 10 journées de marche pour y arriver. La piété et la dévotion la plus grande régnaient parmi eux. Ils chantaient, priaient, et dansaient à l'approche du sanctuaire. On ne peut assister à ce spectacle sans en être touché. On est obligé d'admirer la simplicité et la foi ardente de ces pauvres Indiens. Il est vrai qu'on rencontre chez eux beaucoup de superstitions. Mais ils aiment Marie, et la bonne Vierge les bénit, les protége et les aide. Le sanctuaire de Guadeloupe est magnifique. Sur un autel, où luit à profusion l'or ou l'argent, on voit l'image miraculeuse de Marie, telle qu'elle a apparu à un pauvre Indien vers 1564. Jour et nuit plus de 40 lampes brûlent devant la sainte image. Des cierges innombrables s'y consument également en son honneur. —— Comme Guadeloupe n'est qu'à quelques milles de Mexico, les habitants de cette ville y vont beaucoup dans un train spécialement organisé pour le sanctuaire et pour les fêtes.

Californie. —— Extrait d'une lettre du P. Bayma. *San Francisco, 10 Octobre 1872.*

Nous avons eu, le premier juillet dernier une journée de forte besogne. Trente-neuf Capucins et 8 Dominicains de Guatemala, exilés par la révolution, venaient frapper à notre porte pour nous demander l'hospitalité, c'est-à-dire, nourriture et logement. Par bonheur, c'était l'époque des vacances et les salles de classe purent être mises à leur disposition. Nous achetons à la hâte des matelas et soignons de notre mieux les pauvres Moines. Beaucoup étaient malades; pendant huit jours 16 ou 17 durent garder le lit et notre médecin eut fort à faire. Enfin ils se rétablirent et 20 Franciscains furent envoyés au collége de Santa Clara, où on leur avait préparé du logement; les autres restèrent ici. Les Dominicains ne tardèrent pas à recevoir des secours de leur Ordre et à nous quitter; mais les Franciscains restèrent jusqu'au 16 Septembre. Pendant ce temps, nous avions mis en mouvement nos catholiques; et, sans compter les aumônes de détail, qui commençaient à abonder, on organisa un comité de secours en règle. Après avoir tenu plusieurs meetings, on résolut de faire un grand festival dans les jardins publics, avec bazars, discours, courses concerts, etc. L'entreprise réussit au mieux et on recueillit de la sorte une somme de 75,000 francs. Tout était l'œuvre des laïcs; le clergé ne s'en mêla d'aucune façon. Pas même une parole sympathique, ni une invitation publique aux fidèles. Mais après coup, quand on vit un si splendide résultat, quelques prêtres essayèrent de faire porter l'argent à la cathédrale, dans l'espoir qu'une portion leur serait adjugée. Ce fut une vilaine affaire. Mais le trésorier du comité déjoua leurs projets fort adroitement et tout l'argent revint aux pauvres Religieux, qui, ainsi pourvus de ressources pour leur voyage, partirent pour Millwalikee, dans l'Est, près de Chicago, où ils avaient des missions de leur Ordre. Telle est leur histoire en abrégé.

Syrie. — Imprimerie catholique établie à Beyrouth par les Missionnaires de la Compagnie de Jésus. (Extrait des Missions catholiques). — Un de nos correspondants de Syrie nous adresse l'article suivant, sur la presse catholique de Beyrouth, en face de la presse protestante. — Pour qui connait l'Orient, il n'y a pas de doute que le plus grand, le seul danger peut-être qu'y coure le catholicisme lui vient de la propagande protestante, laquelle prend, tous les jours, des proportions plus menaçantes. — L'esprit de prosélytisme fait complètement défaut à l'islamisme, au druisme, au schisme ou à l'hérésie des Grecs séparés, des Jacobites, des Nestoriens, des Eutichéens, etc. D'ailleurs, ces sectes diverses inspirent une répulsion naturelle et invincible aux catholiques orientaux. Ils ont contre elles des griefs trop graves et trop nombreux, pour qu'ils puissent incliner de leur côté et accepter leur doctrine. Toutes les nations catholiques ont eu à souffrir extrêmement de l'invasion sarrasine et de l'oppression musulmane. En outre, les Maronites ne voient, dans les Jacobites, que des frères déserteurs. Les Chaldéens-unis sont dans la même position vis-à-vis des Nestoriens; les Grecs melchistes, vis-à-vis des Grecs soi-disant orthodoxes; les Arméniens-unis, vis-à-vis des Eutichéens, etc. — Au contraire, les protestants sont des nouveaux venus, des étrangers qui, comme tels, ont, aux yeux des Orientaux, le droit d'être des bienvenus. Ils se présentent sous la protection du drapeau Américain, ou Anglais, ou Prussien. Ils disposent, point principal, de fonds immenses qui leur permettent d'acheter le catholique assez lâche pour se vendre; de distribuer gratis et à foison leurs bibles de tout format et leurs petites brochures; de multiplier des écoles où les enfants des deux sexes reçoivent gratuitement, non seulement l'instruction primaire, mais encore (tentation délicate pour les Orientaux) les fournitures de classes et, parfois, une rétribution quotidienne; de se poser avantageusement dans le pays, par l'érection d'établissements grandioses, la fondation d'imprimeries, de colléges, et même d'écoles de médecine. Puis, l'exercice de la médecine (car la plupart de ces prédicants sont ou se disent médecins) leur fournit un nouveau et puissant moyen d'influence. C'est plus qu'il ne faut pour parler éloquemment aux yeux et même à l'esprit du catholique simple et pauvre ou cupide.

Il y a là pour lui, sinon une cause suffisante d'entraînement, du moins un sujet de scandale — « Voilà, se dit-il, des hommes riches, des hommes instruits, des hommes venus de bien loin pour nous communiquer leur doctrine; des hommes généreux qui distribuent leurs livres avec profusion, qui ouvrent, partout où ils sont reçus, des écoles gratuites, etc.; des hommes qui ne mentent jamais (c'est l'idée que s'en forment beaucoup de catholiques); des hommes qui..., des hommes dont..., etc. Est-il bien prouvé que leur religion n'est pas la véritable? Faut-il croire qu'ils ne viennent chez nous et n'y dépensent tant d'argent, que pour le seul plaisir de nous induire en erreur! » — Telles sont, parfois, les pensées des catholiques, que leur ignorance, leur simplicité ou leur pauvreté, prédisposent à la tentation. J'en parle d'expérience. De là, néanmoins, à l'apostasie, il y a encore loin, bien loin. Dieu merci, les chutes de ce genre sont ici extrêmement rares; et elles sont toujours l'objet de la réprobation universelle. Mais la tentation peut laisser, dans des cœurs simples et des esprits bornés, un fond d'estime pour le protestantisme, qui diminue d'autant celles qu'ils professent pour leur propre religion. — Disons le mot: si MM. les prédicants américains, anglais ou prussiens ne parviennent presque jamais à former ici de véritables protestants, ils arrivent, hélas! quelquefois à démolir des catholiques, à grossir la classe des indifférents, encore fort peu nombreuse, ou bien à recruter au dieu Mammon de parfaits adorateurs, c'est-à-dire, des hommes qui ne voient au monde que l'or et l'argent. Plus souvent, il leur est donné de jeter le trouble dans les esprits, d'affaiblir la foi dans les cœurs, et d'inspirer de l'éloignement à l'égard des pratiques salutaires du catholicisme. Pour des hommes qui visent, avant tout, à combattre, à dénigrer la foi catholique, ce résultat n'est pas à dédaigner; il les console peut-être du peu de progrès que fait leur secte dans ces parages. En vérité, voilà des millions

de dollars et de livres sterlings sagement employés ! — Or, il n'est pas douteux que ces docteurs du mensonge n'ambitionnent un pareil résultat, et ne l'obtiennent spécialement par la diffusion incessante de leurs bibles et de leurs autres publications. Il leur est, en effet, trop malaisé d'attirer à leurs prêches des catholiques qui seraient deshonorés et montrés au doigt, s'ils s'avisaient seulement de franchir le seuil d'un temple protestant, pour que leur zèle se contente de cet unique moyen de perversion. Les livres sont des prédicateurs à qui il est beaucoup moins difficile de procurer des auditeurs ; les livres restent aux mains des imprudents qui ont consenti à les accepter, et ils continuent auprès d'eux leur infernale mission, tant qu'ils échappent à l'œil vigilant d'un prêtre ou d'un catholique qui les déchire ou les livre aux flammes ; les livres pénètrent, sans bruit, au sein des populations les plus croyantes, des familles les plus chrétiennes ; les livres, enfin, se faufilent partout et rencontrent trop souvent des mains assez peu réservées pour les ouvrir, et des yeux assez curieux pour les lire et les relire. De là, dans certaines localités, dont le nombre va toujours croissant, l'apparition de certains raisonneurs qui font les esprits forts et s'aventurent, même en présence des prêtres et des Missionnaires, à lancer des propositions malsonnantes, à proposer et à soutenir des objections qu'ils ont évidemment puisées dans les livres protestants. — J'en ai dit assez, pour justifier l'importance exceptionnelle que j'attache aux travaux de l'imprimerie catholique (c'est son nom distinctif), établie à Beyrouth, par les Missionnaires de la Compagnie de Jésus.

Souffrez que j'entre, à ce propos, dans quelques détails qui ne seront pas, j'espère, sans intérêt pour vos lecteurs. — Cette œuvre, comme toutes les œuvres de Dieu, a commencé petitement. La pauvreté de la mission força les R.R. P.P. Jésuites à se contenter, d'abord, d'une simple presse autographique. Pendant qu'elle servait, ici, à multiplier les livres de piété et les livres de classe, elle donnait occasion, à Lyon, à un procès assez retentissant, dont le R.P. Louis Valentin eut la chance de sortir victorieux. — Mais, bientôt, un jeune et pieux pélerin de la Terre-Sainte, M. de Trémond, si je ne me trompe, fournit au R.P. Ed. Billotet le moyen de se procurer une presse typographique. Il mit, à son aumône, une condition bien digne de sa piété, à savoir, que le premier ouvrage qui sortirait de l'imprimerie serait l'*Imitation de Jésus-Christ*, en arabe. L'intention du donateur fut religieusement respectée.

La nouvelle presse n'a cessé de fonctionner jusqu'en 1869, avec le concours de deux autres qui lui furent successivement adjointes. Les livres sortis de l'*imprimerie catholiques*, se sont répandus par milliers dans toute la Syrie, et jusqu'en Chaldée et en Mésopotamie. Bien des éditions ont été épuisées et renouvelées. Les livre de religion, de tout format et de tout prix, ont inondé le Liban, et se trouvent dans toutes les familles catholiques, surtout parmi les Maronites. — En travaillant ainsi à maintenir et à développer la piété parmi les catholiques orientaux, les Missionnaires entendaient bien les confirmer dans leur foi et les prémunir contre la propagande protestante. Mais ce n'était point assez, à leur avis. Il fallait encore attaquer de front cette funeste propagande. Et, puisqu'elle s'exerçait surtout par des livres ouvertement dirigés contre le catholicisme, il était urgent d'y opposer des livres franchement catholiques, qui battraient en brèche le protestantisme et vengeraient la vérité, en la faisant briller de tout son éclat, dans une polémique solide et nerveuse. Depuis plusieurs années, les R.R. P.P. Jésuites se sont mis à l'œuvre, et leur polémique antiprotestante va prenant tous les jours une nouvelle force et se signalant par de plus grands succès. .... Pour donner une idée de cette œuvre à part, de cette œuvre d'autant plus glorieuse à l'Eglise, qu'elle est plus épineuse, qu'il me soit permis de passer en revue les divers ouvrages de controverse déjà sortis de l'imprimerie catholique. — Le premier essai, en ce genre, remonte à l'année 1860, de si triste mémoire pour la Syrie. Ce fut une simple traduction des *Cinquante motifs de*

– *conversion*, qu'exposa et publia le Duc Antoine Ulrich de Brunswick, après son entrée dans le sein de l'Église catholique. Dans une seconde édition qui parut en 1864, le traducteur, le R. P. Abougit, ajouta un appendice considérable où il tirait les conséquences pratiques des *Cinquante motifs*, en établissant un parallèle saisissant entre la conversion du duc de Brunswick et les prétendues conversions opérées, en Orient, par les ministres protestants. Il terminait par une liste assez longue des principaux protestants qui ont embrassé, depuis le commencement de ce siècle, la religion catholique. Je connais tel évêque maronite qui parle avec éloge de ce petit ouvrage et le relit toujours avec un nouveau plaisir. — Cette publication donna l'idée de traduire et d'imprimer un travail plus considérable. Je veux parler du célèbre catéchisme du P. Scheffmacher, S. J., dont le docte abbé Rhorbacher a donné une édition enrichie des *Cinquante motifs de conversion* dont je viens de parler. Il fut traduit par un élève maronite du séminaire de Ghazir, M. Messakli, qui rendait déjà d'éminents services à l'imprimerie catholique. L'ouvrage parut en 1863, et devint, peu après, classique, dans les écoles de français des Missionnaires Jésuites, qui l'emploient pour les exercices de traduction. C'est ainsi que leurs élèves se trouvent, de bonne heure, édifiés sur la vie de Luther et sur la valeur de ses doctrines. — Le croirait-on ? Un catholique apostat de Damas, devenu, en récompense de sa défection, vice-consul des États-Unis, a tenté follement de réfuter ce livre irréfutable. Mais sa tentative n'a pas été plus heureuse que celle du serpent qui voulut essayer ses dents contre une lime. Comme le pauvre reptile, M. M. n'est parvenu qu'à souiller l'acier qu'il ne pouvait entamer. La réponse tombée dans l'oubli, sous le poids du mépris universel, a déteint honteusement sur la réputation de ses maîtres. — Armé de l'écrit du P. Scheffmacher, tout catholique peut réduire au silence un ministre protestant quelconque. — L'année suivante, 1864, la même imprimerie publia un premier *Dialogue libanais* contre la doctrine protestante. Il avait pour épigraphe cette parole de Notre-Seigneur en Saint Mathieu (VII, 26) : *Ædificavit domum suam supra petram*, et montrait sur quel fondement ruineux repose le protestantisme. J'ai dit que c'était un premier dialogue, parce que l'auteur, le P. Abougit, l'avait composé avec l'intention de le faire suivre d'autres dialogues où il aurait combattu une à une les erreurs protestantes, pour s'occuper ensuite d'établir toutes les vérités catholiques attaquées par les diverses formes du protestantisme. Le défaut de loisir, il est vrai, l'a forcé d'interrompre quelque temps son travail ; mais il est loin d'y avoir renoncé, et il ne tiendra pas à lui, je le sais positivement, qu'un second dialogue ne paraisse sous peu. — Mais notre apostat de Damas, piqué sans doute du peu de gloire qu'il avait recueilli de son méchant pamphlet contre le catéchisme du P. Scheffmacher, ne tarda pas à redescendre dans l'arène. Cette fois, il osait s'attaquer au chef vénérable de l'Église qui fut jadis sa mère. Ce qui avait remué sa bile et excité sa verve n'était ni plus ni moins que la magnifique encyclique par laquelle S. S. Pie IX invitait tous les patriarches et les évêques dissidents aux assises du prochain Concile œcuménique. Le malheureux se permettait de soumettre cet acte pontifical, précieux monument du zèle et de la charité de Pie IX, à une critique aussi sotte qu'indécente. — Est-il étonnant, après cela, que sa plume ait trouvé des grossièretés révoltantes pour NN. SS. les Patriarches, les Archevêques et les Évêques d'Orient ! Est-il étonnant qu'il ait profité d'une si belle occasion, pour se ruer sur les Missionnaires Jésuites et faire le procès de toute la Compagnie de Jésus *in globo* ? A ses yeux, les Jésuites étaient les grands coupables ; ils abrutissaient les peuples ; ils dominaient le haut et le bas clergé oriental, et les courbaient orgueilleusement sous le sceptre despotique de l'Évêque de Rome. — Notons, en passant que MM. les protestants américains dont M. M. est l'enfant terrible, et qui ne rougirent pas d'imprimer à leurs frais cette infâme production, se vantèrent publiquement de l'avoir beaucoup abrégée et expurgée. Qu'on se figure ce qu'elle devait être à son origine. — La nouvelle brochure avait fait sensation. Les catholiques s'indignaient hautement d'un tel excès d'impudence. On pressait, de toutes parts, les RR. PP. Jésuites de repousser une attaque

si brutale. Les R.R. Pères l'eussent fait volontiers, si le factum de M. M. eût été susceptible d'une réfutation en règle. Mais, comment répondre à des injures ? Comment se commettre avec un adversaire qui parlait la langue de la halle ? Leur dignité de religieux et de prêtre le leur interdisait. Ils se contentèrent de livrer le méchant pamphlétaire à la plume acérée et mordante d'un de leurs élèves, employé comme traducteur et correcteur à leur imprimerie. M. Georges Zouaïne avait tout ce qu'il fallait pour mettre à la raison l'insulteur des catholiques. Son travail fut trouvé pétillant d'esprit et de raison tout à la fois. M. M. avait trouvé à qui parler ; il comprit qu'un nouvel écrit lui attirerait une nouvelle confusion. Depuis lors, drapé dans sa dignité de vice-consul, il garde un prudent silence.

Sur ces entrefaites, l'imprimerie catholique publiait les premiers numéros d'un journal arabe, fondé par les mêmes Missionnaires, pour la défense du Concile du Vatican. Là parurent, chaque semaine, des articles pleins de doctrine, destinés à venger des attaques virulentes du protestantisme les actes de ce grand Concile. La lutte fut chaude, et les protestants n'eurent pas à se louer de l'avoir provoquée. — Vers la même époque, parut un écrit considérable, à l'occasion du refus opposé par l'épiscopat grec schismatique à l'invitation de Pie IX qui lui ouvrait les portes du Concile. Cet écrit, dû à la plume infatigable du R.P. F.X. Gautrelet, alors Supérieur des Missions de la Compagnie de Jésus en Syrie, n'atteignait pas seulement les grecs-schismatiques, mais aussi, par contre-coup, les protestants qui avaient repoussé l'appel du Souverain Pontife. Malgré sa forme modérée et amicale, il jeta l'alarme dans le camp ennemi, et l'évêque grec schismatique de Beyrouth crut devoir le signaler, du haut de la chaire, à la réprobation de ses ouailles et leur en interdire sévèrement la lecture. — Cependant, le Concile avait suspendu ses travaux, après une définition qui remplit de joie l'univers catholique. Ce fut alors que le journal des R.R. P.P. Jésuites, cessant de s'appeler le Concile du Vatican, prit le nom de *Béchir* ou *Annonciateur*. L'œuvre réclamait des développements qui lui permissent de lutter avec toujours plus d'avantage contre les feuilles protestantes et de satisfaire en même temps le goût de la majorité des abonnés. C'est pourquoi, tout en maintenant la place d'honneur à ce qui concernait Rome et le Souverain Pontife, on crut devoir ouvrir les colonnes du journal à d'autres matières, sans en excepter les nouvelles importantes de l'Europe et d'ailleurs. — Les sorties incessantes d'un journal protestant, la *Feuille hebdomadaire*, contre ce que notre religion a de plus auguste, ont engagé le journal catholique dans une polémique régulière. Un docte Hollandais, le R.P. Joseph Van-Ham, s'est chargé de fournir à chaque numéro un article de controverse dogmatique ou historique. Son zèle, pleinement secondé par de profondes études théologiques, bibliques, historiques et linguistiques, n'a pas fait une seule fois défaut au *Béchir*. — Pour suivre pas à pas ses adversaires, il a débuté par une série d'articles sur la canonicité des livres saints dits *deutérocanoniques* et rejetés par nos prétendus biblistes. Il a pulvérisé les arguments contraires, et réduits les protestants à aborder un terrain nouveau. Ces articles, réunis en brochures, sont restés sans réponse. — Après cette première campagne, le courageux athlète a pris lui-même l'offensive. Il a dirigé ses coups contre la version du Nouveau-Testament que les protestants venaient de publier, soi-disant d'après la version grecque. Ayant entendu prononcer le mot de falsification, le R.P. Van-Ham jette un rapide coup d'œil sur la nouvelle édition des évangiles, et y rencontre sans peine des textes fortement altérés et détournés de la véritable signification de la version grecque. Il les recueille, les soumet à son implacable critique, et publie dans le Béchir le résultat de son étude, citant textuellement le grec et, au besoin, le syriaque ou l'hébreu, pour rétablir le vrai sens des passages falsifiés. — Cette polémique, qui blessait au vif les sacriléges manipulateurs des Saintes Ecritures, a été pour eux un terrible coup de massue. Il n'est pas jusqu'aux musulmans distingués qui n'aient applaudi à leur défaite ; ils ne pouvaient comprendre que des hommes, se disant chrétiens et missionnaires du christianisme, eussent poussé l'audace jusqu'à falsifier le livre qui est le fondement de cette religion et que Mahomet

lui-même recommandé au respect de ses sectateurs. Aussi, a-t-on vu des musulmans en charge suivre avec un vif intérêt la polémique du *Béchir* et venir eux-mêmes en chercher les numéros à l'imprimerie catholique. Ces articles du P. Van-Ham ont été clichés au fur et à mesure qu'ils paraissaient, et ils forment aujourd'hui une belle brochure qui restera pour la honte de ses adversaires, ou plutôt des adversaires de la Bible. —— Le numéro du *Béchir* du 22 Octobre dernier reproduit une lettre où un des principaux musulmans de Damas prodigue à la brochure du P. Van-Ham des éloges enthousiastes. Fidèle à l'usage oriental, l'auteur cite quelques vers arabes. Le premier est à l'adresse des protestants qu'il accuse de « faire du jour la nuit et d'avoir perdu tout sentiment et toute règle de conduite. » Les autres contiennent l'aveu de son impuissance à louer dignement une œuvre si solide et si triomphante. Même en faisant une part très-large à l'emphase du style oriental, l'éloge de ce musulman reste encore bien honorable pour le R. P. Van-Ham et pour la religion qu'il défend. On verra par la note ci-jointe que les textes n'ont point été altérés au hasard; car ils se rapportent tous à des vérités rejetées et combattues à outrance par les protestants. (*) —— La polémique du *Béchir* n'est pas près de finir. A l'heure qu'il est, ce journal a commencé la publication d'une série d'articles du même auteur, sur l'histoire de la prétendue Réforme. C'est encore une réponse à la *Feuille hebdomadaire*; elle fixera pour jamais les catholiques orientaux touchant les vraies origines du protestantisme. — J'aurais à vous signaler plusieurs autres ouvrages de controverse sortis de l'imprimerie catholique de Beyrouth. Mais cette lettre a déjà pris des proportions exhorbitantes; je dois donc me borner à vous donner en note la simple liste de ces écrits. (2) —— Un mot en finissant sur la situation matérielle de l'imprimerie catholique. — Cette situation n'est pleinement satisfaisante que depuis 5 ans à peine. Avant cette époque, le manque de ressources l'avait maintenue dans une évidente et pénible infériorité, en face des protestants américains. Tout le matériel a été renouvelé et mis à la hauteur des perfectionnements typographiques de notre siècle. A l'heure qu'il est, l'établissement possède tout ce qu'il faut pour se suffire, sauf le papier et l'encre qui lui viennent d'Europe. Outre des séries multiples de beaux caractères arabes, il possède des caractères européens, grecs, syriaques et hébraïques, avec leurs matrices respectives. Il peut, de plus, former à volonté les matrices des autres langues. Enfin, il possède à la perfection le secret du cliché dont il fait usage, surtout pour les livres classiques.

(*) Voici brièvement l'indication de ces textes: *Simon, Simon, ecce Satanas expetivit vos, etc.* (Luc XXII, 31 et 32). — *Itaque, fratres, state et tenete traditiones, etc.* (II Thes. II 14) — *Quapropter, fratres, magis satagite ut per bona opera, etc.* (II Pet. I, 10.) — *Bonum certamen certavi, etc.* (II Tim. IV, 7 et 8.) — *Infirmatur quis in vobis? etc.* (Jac., V. 14) *Et cum constituissent illis per singulas ecclesias presbyteros, etc.* (Act., XIV, 22). — *Numquid non habemus potestatem mulierem sororem circumducendi, etc?* (I Cor IX, 5.) — *Ab ortu solis usque ad occasum, etc.* (Mal., I., 11). — *Ave gratia plena* (Luc, I, 28) — *Orantes autem, nolite multum loqui, etc.* (Mat., VI, 7.). Les protestants s'étaient servis de ce texte contre l'usage du chapelet. Le R. P. Van-Ham se propose de continuer cette étude sur la nouvelle version protestante.

(2) 1° Un petit écrit contre les protestants sorti de la plume d'un nostaïri converti au christianisme et séduit quelque temps par les ministres américains de Beyrouth. Cet ouvrage, plein d'érudition biblique, fut imprimé aux frais de deux grecs schismatiques, après avoir été fortement retouché par le P. Abougit. —— 2° *Causeries sur le protestantisme*, par Mgr. de Ségur, traduites par l'abbé Joseph-el-Bostani, élève de Ghazir. —— 3° Un ouvrage de Mgr. Joseph-el-Marid, vicaire spirituel de S. B. Mgr. le Patriarche maronite. C'est une réponse très-solide et très bien écrite à certains ministres protestants de Syrie. —— 4° L'ouvrage d'un prélat latin contre le nestorianisme, lequel avait paru, à Rome, dans le dernier siècle. L'arabe en a été retouché par Mgr. Messabki. —— 5° Une lettre pastorale de Mgr. Pierre Karam, prédécesseur du dernier archevêque maronite de Beyrouth, Mgr. Toubia Aoun. C'est une réfutation des écrits du ministre américain John Kin. —— 6° Une lettre publiée par S. B. Mgr. Mazloum, patriarche grec-melchite, pour la défense du culte des Stes images. Le R. P. de Prunière y a ajouté quelques notes précieuses, la plupart historiques. —— 7° Un dialogue sur les Commandements de l'Eglise si décriés par les protestants. Traduction de l'italien par le R. P. Donat Vernier. —— 8° Un traité sur la véritable religion, complété par le R. P. Gautrelet et traduit par M. Georges Zouaïne.

Lettre du R. P. Badour. —— Beyrouth, 26 Août 1872. —— ..... Cette année les écoles des Sœurs Mariamahs, à Beyrouth, ont été fréquentées environ par 200 petites filles, toutes assez assidues, appartenant aux rites orientaux syrien, maronite, grec-uni, arménien-uni. Que de bonnes dispositions, ... Dieu met dans le cœur des enfants, ici comme partout! Combien elles se développent heureusement par de bonnes écoles, ainsi que j'ai eu souvent occasion de le constater! La plupart de ces petites filles arrivent à l'école tout-à-fait ignorantes et non sans défauts, mais elles y viennent avec plaisir, même la première fois, conduites par leur mère ou leur grande sœur: voilà que bientôt elles savent leurs prières, s'efforcent d'être silencieuses, attentives, et se prennent d'affection pour leurs maîtresses. Avec l'instruction religieuse et l'âge viennent la piété et le travail; de sorte que, restant chez leurs parents, ces jeunes filles sont aussi utiles à leurs familles qu'à elles-mêmes... L'enseignement des Sœurs Mariamahs, à Beyrouth comme au Liban, se fait en arabe, leur langue naturelle, qui est en Syrie la langue de tous, chrétiens et musulmans. Cet enseignement ne s'étend pas au delà de la lecture, de l'écriture, du catéchisme, de la couture et de la bonne tenue d'un ménage. J'ajoute que les écoles des Sœurs Mariamahs, à Beyrouth, sont au nombre de 4, sans autres maîtresses que les Sœurs elles-mêmes au nombre de 6, dont 5 appliquées aux soins des enfants, sous la direction d'une Supérieure. Dieu a béni cet humble établissement dans une grande ville où se rencontrent, avec l'hérésie, le schisme et l'infidélité, tous les rits catholiques de l'Orient. Leur qualité de Syriennes a tout d'abord disposé les esprits en faveur des Sœurs Mariamahs et de leurs écoles de petites filles, que plusieurs familles maronites avaient eu l'occasion de voir et d'apprécier dans la montagne, notamment à Bekfaya, où les Sœurs Mariamahs ont leur noviciat avec environ 50 Sœurs déjà appliquées à l'enseignement des écoles dans plus de 30 villages. Je ne parle pas ici des petites Sœurs arabes du Sacré-Cœur, établies dans le Haut-Liban et à Damas, dont les écoles sont aussi nombreuses que celles des Sœurs Mariamahs. N'est-ce pas là comme le levain ou l'étincelle sacrée de l'Evangile, devant un jour s'étendre et se communiquer à tout l'Orient? —— Pour ne parler que de cette ville, les pauvres Sœurs Mariamahs avaient beaucoup hésité à y venir, à cause de leur dénuement, de leur faiblesse, et par peur des protestants et des protestantes. En effet, l'on trouve, à Beyrouth, 11 écoles primaires de filles et 3 pensionnats, tenus au compte des biblistes anglicans, des méthodistes américains et des Diaconesses prussiennes! Je tire cette énumération du journal officiel de Beyrouth, *Hadikat-el-Akhbar*, publié en arabe et en français, sous la date du 23 Mai 1872. Il est à remarquer que les écoles protestantes de garçons sont réduites par le même journal à 4 seulement, une soi-disant université d'Américains, un collége des mêmes, une maison anglicane pour les aveugles et une école primaire du Comité écossais. —— Toutes ces écoles hérétiques ont le même but, différemment atteint, selon les quartiers où elles sont ouvertes, à savoir, de pervertir les catholiques de Syrie, et de cette ville en particulier, en répandant des doutes dans l'esprit des enfants, ensuite des calomnies, sous toutes les formes, contre le Pape et contre l'Eglise Romaine. Les haineux prédicants et leurs femmes montrent ici une mauvaise foi qui empêche heureusement une partie du mal qu'ils pourraient faire avec les moyens pécuniaires dont ils disposent. C'est pourquoi, sans doute, et Dieu aidant, les petites écoles des Sœurs Mariamahs, à Beyrouth, où elles n'occupent encore qu'une pauvre maison à loyer, ces écoles, dis-je, avec leurs humbles maîtresses sont devenues, en quelque sorte, comme un rempart entre deux écoles protestantes anglicanes d'un côté, et de l'autre côté une école prussienne et une école grecque schismatique. Ces écoles sont placées au milieu du quartier le plus populeux de la ville, composé en très-grande partie de catholiques appartenant à tous les rits, fort salubre quoique assez pauvre et resté sans école pour les petites filles, ainsi que la plupart des autres quartiers. Les petits garçons avaient déjà depuis longtemps des écoles qui ont empêché celles des protestants jusqu'en 1861, une année après les massacres de Syrie, alors que la propagande bibliste appliqua à l'établissement d'écoles une grande partie des fonds destinés à l'assistance de populations sans asile et sans pain. —— Voilà donc arrivées ici ces modestes vierges libanaises que j'ai vues et aidées dans les premiers jours d'une installation par trop arabe, sans autres meubles que des nattes, quelques petits bancs faits d'avance, et une

nourriture des plus élémentaires qu'envoyaient à tour de rôle les familles voisines qui se réjouissaient du succès de leurs démarches pour les nouvelles venues. Le dimanche suivant, à la Messe qu'entendaient les Sœurs pieusement agenouillées, chacun aimait à regarder leur voile, leur croix et leur livre de prières en arabe; toutes les mères se disaient : « Dieu soit loué à jamais; il nous a enfin donné des maîtresses qui prient et qui feront aimer la prière à nos filles. » Le lundi matin, les mères et leurs petites filles se présentaient en si grand nombre que dès ce jour les classes des Sœurs Mariamahs furent à peu près aussi nombreuses qu'aujourd'hui, c'est-à-dire, que depuis 4 ans, elles ne peuvent recevoir tous les enfants qui se présentent, ni former un ouvroir convenable, ni avoir une chapelle faute de ressources, ce qui pourtant, dans la situation, répondrait à des besoins réels et pressants.

Je reviendrai tout à l'heure sur ce point. Quant au bien réalisé en peu de temps, dans cette ville, par les petites écoles des sœurs Mariamahs à force de patience et de privations, il est manifeste, et elles en remercient Dieu de tout cœur. Deux-cents jeunes filles, nées en pays infidèle, sont désormais élevées dans la religion catholique, instruites de tous leurs devoirs et soustraites aux inconvénients du contact avec le schisme gréco-russe et aux dangers autrement redoutables de la propagande protestante qui, dans ce quartier, n'a pas précisément lieu de s'applaudir. L'école prussienne, d'abord désertée, y est aujourd'hui fermée; celles des anglicans ne se maintiennent qu'avec redoublement de *bacchiches* ou petits cadeaux en argent, en livres traduits en arabe, en fournitures de toute espèce, avec invitations répétées (et de mauvaise humeur) d'avoir à s'éloigner de ces religieuses rurales qui ne savent que l'arabe et rien du progrès européen. —— Pour moi, tout en admirant le zèle et le dévouement de ces pauvres filles syriennes, en quelque sorte les prémices des vocations religieuses dans ces contrées pour l'enseignement de l'enfance, il me semble de toute évidence qu'elles méritent des secours et qu'il faut les aider dans leur tâche aussi délicate que pénible. Déjà les écoles protestantes du quartier si important que j'ai signalé sont trop ébranlées pour résister longtemps, et ce coup, partant d'ici, retentirait dans toute la Syrie, au grand avantage de la religion et de l'influence française dont les protestants et leurs écoles sont d'implacables ennemis. Mais on ne peut plus laisser là à elles seules, luttant sans secours, les Sœurs Mariamahs qui ont fait des efforts au-dessus de leurs forces, au point de compromettre leur santé, cousant le soir et même la nuit, après la classe faite, afin de subvenir aux modiques dépenses de leur entretien et de leur nourriture. —— J'ai dit que les Sœurs Mariamahs faisaient toujours elles-mêmes la classe, sans recourir à des maîtresses non-religieuses, même choisies entre les filles élevées dans leurs écoles; un des motifs, c'est qu'elles économisent des traitements pour ces maîtresses qui ne sauraient s'en passer et ne se contentent pas de si peu que les Sœurs accoutumées à tous les sacrifices; ce qui rend leurs écoles si peu coûteuses et si commodes, qu'elles sont une œuvre assurée et sans frais ultérieurs, pour ainsi dire, du moment qu'on a pourvu au loyer ou que le local leur appartient. Elles acceptent d'aller jusque dans les plus humbles villages où une école est possible. Dans le cours de l'année, toutes ces écoles sont visitées par un missionnaire ou un prêtre zélé, qui rend compte de sa visite. Chaque année, pendant les vacances, a lieu une retraite pour toutes les Sœurs Mariamahs qui, au jour où j'écris, sont en pleine retraite à Bekfaya, au nombre de 53; les Sœurs arabes du Sacré-Cœur sont réunies pour le même but, dans ce moment, à Maallaka, près Zahleh, au nombre de 57. Celles-ci ont 10 novices, celles-là 8. Cette année, à Beyrouth, 4 jeunes filles ont témoigné le désir de se faire religieuses dans la Congrégation des Mariamahs et s'y préparent en édifiant par leur piété et leur ferveur. Les frais du noviciat, qui dure 2 ans, sont une grande charge, plus d'une jeune fille novice appartenant à des parents trop pauvres pour subvenir à son entretien.

Chine. — Kiang-nan. — Lettre du P. de Prévoisin au R. P. Della Corte. — 23 Août 1872.

— Mon R. Père Supérieur, — P. C. — J'ai l'honneur de vous adresser le petit rapport que vous m'avez demandé sur mon ministère à Yan-Kin-Pan, depuis le mois de Mars 1870 jusqu'au mois d'août 1872, c'est-à-dire, pendant 28 mois. — Je commence d'abord, mon R. Père par vous donner les chiffres, puis ensuite je viendrai au détail.

Confessions d'Européens (dont 151 retours) 634. (*). — Baptêmes d'adultes, protestants, juifs, païens, etc. 31. — Confirmations à l'hopital, 15. — Extrême-Onctions, 17. — Premières Communions d'adultes, 32. — Mariages revalidés, 3.

Maintenant, mon R. Père, mon ministère à Yan-Kin-Pan se divise naturellement en trois catégories. Savoir : Ministère sur la Concession : Ministère sur les navires : Ministère à l'hopital. Quelques mots sur chacune de ces œuvres. — 1°) Je ne compte maintenant que 17 Européens vivant sur la concession, qui s'adressent à moi et qui font leurs Pâques ; plusieurs d'entre eux communient aux grandes fêtes, ou même tous les mois. J'en ai même deux qui approchent tous les 15 jours de la Ste Table. La plupart de ces personnes ne pratiquaient pas leur religion depuis plusieurs années avant mon arrivée à Yan-Kin-Pan. Deux de ces catholiques étaient francs-maçons ; j'ai reçu leur abjuration et maintenant ils vont très-bien. J'en vois trois ou quatre qui probablement d'ici à peu de temps reviendront à la pratique.

2°) Ministère sur les navires. — Sur les bâtiments français, tant de guerre que de commerce, il n'y a pas beaucoup à faire : je n'ai encore trouvé que 2 commandants des Messageries faisant leur devoir. Sur les navires américains, je ne suis pas non plus très-heureux : toutes les fois que je me présente, on me répond invariablement qu'on ne peut permettre aux hommes de descendre à terre pour venir me voir, vu que tous profitent de cela pour s'enivrer : aussi généralement je ne réussis pas à bord des navires américains. J'ai cependant une exception à citer, sur la canonnière Ashuelot ; j'ai trouvé 3 matelots, bons et fervents chrétiens qui m'en ont amené plusieurs autres et m'ont même fait baptiser deux protestants. Pendant 4 mois que l'Ashuelot est resté à Chang-hai, presque tous les dimanches j'avais un ou plusieurs marins à s'approcher de la Ste Table. — Sur les bâtiments de guerre anglais, j'ai été un peu plus heureux. A bord du Zebra, le docteur était catholique pratiquant et tous les dimanches les catholiques, au nombre de 10 ou 12, viennent à la Messe : j'en ai confessé plusieurs de ce navire. — A bord du Midje (canonnière) il y avait 10 catholiques dont un très-bon ; je les ai tous confessés. — A bord de la corvette la Juno, il y avait 20 catholiques qui tous les dimanches venaient à la Messe ; de plus j'allais souvent à bord pour faire le catéchisme aux hommes et les confesser. Quoique les officiers fussent tous protestants, on me donnait à chaque fois un local convenable pour réunir les hommes et leur parler, et une cabine pour les confesser : j'ai eu presque tous les catholiques de la Juno ; plusieurs même ont fait leur première Communion à Chang-hai. — Le dernier navire de guerre anglais que j'ai eu (et que j'ai encore) est la corvette le Cadmus, dont le commandant, M. White est catholique pratiquant, ancien élève de Stonyhurst (il a un frère dans la Compagnie). Ce digne commandant m'a toujours donné toute espèce de facilité pour traiter avec les catholiques du bord, qui sont près d'une trentaine. Je vais ordinairement à bord le jeudi après midi ; on me donne le salon du commandant, c'est là que je réunis les hommes et que je leur fais le catéchisme ; puis le samedi soir ils descendent à terre pour se confesser, et le dimanche, tous ceux qui ne sont pas de service viennent à la Messe en rang. Je n'en ai encore confessé qu'un tiers, mais j'espère bien les avoir tous les uns après les autres. J'ai eu sur ce navire deux premières Communions. — J'ai encore quelques catholiques disséminés tant sur les bateaux à vapeur de Chang-hai que sur ceux qui font les voyages de Londres à Chang-hai : Sur l'un, c'est le capitaine qui est catholique ; sur un autre, c'est le pilote ou bien le chef mécanicien ; sur un troisième, ce sera le charpentier ou le maître d'hôtel ou un simple matelot ;

mais il est rare que je rencontre plus d'un catholique pratiquant sur le même navire. —— Quant à faire du ministère sur les Steamers de commerce qui viennent à Chang-hai, il n'y faut pas penser. Tous ces Steamers ne restent ici que peu de temps, 4 ou 5 jours : on travaille à bord nuit et jour et les hommes n'ont pas le temps de quitter le navire ; il n'y a que ceux qui ont du zèle pour le salut de leur âme qui trouvent moyen de venir faire un petit tour, le soir, à terre, pour se confesser. —— 3°) *Ministère à l'hopital.* —— Le mouvement des malades à l'hopital est de 3 à 400 environ par an. Environ une centaine sont catholiques, et presque tous consentent à remplir leurs devoirs avant de quitter l'hôpital. Souvent il s'en rencontre qui n'ont pas fait leur première Communion ou qui n'ont point approché des Sacrements depuis cette époque : généralement il faut tout leur apprendre, ils ne savent pas même faire le signe de la croix. Tous ceux qui meurent à l'hôpital acceptent les secours de la religion ; je n'en ai encore vu qu'un seul mourir sans vouloir se réconcilier. Je considère l'hopital comme l'endroit où on peut faire le plus de bien à Chang-hai ; c'est là que le Bon DIEU envoie ceux auxquels il veut accorder la grâce d'une bonne mort, ou bien celle de la première Communion, ou enfin la grâce de la conversion. Pour ne parler seulement que de ceux que j'ai baptisés à l'hôpital et qui sont morts après leur baptême, on peut admirer la Miséricorde Divine qui vient offrir le Ciel à de pauvres âmes qui jusqu'alors avaient vécu dans les ténèbres de l'ignorance et dans une indifférence complète. —— Il serait trop long, mon R. Père, de vous faire le récit de la conversion de chacun de ceux que j'ai baptisés à l'hôpital, ou auxquels j'ai fait faire la première Communion ou que j'ai seulement réconciliés avec DIEU, après une longue vie passée dans le désordre ; je vous dirai seulement qu'en plusieurs circonstances j'ai été vivement ému en voyant la manière délicate avec laquelle la Divine Providence amenait une âme à la lumière et au salut. . . . C'est donc à l'hopital que se fait presque tout le bien qu'il est possible de faire à Chang-hai ; malheureusement l'hopital a toujours été en baissant depuis mon arrivée ; j'espère cependant que ce mouvement de baisse va s'arrêter et qu'il y aura toujours le même bien à faire.

J'ai eu la consolation de préparer à la mort et d'assister sur l'échafaud (le 4 juillet 1871) un pauvre matelot Irlandais qui a été pendu pour avoir assassiné son second. Pendant un mois que j'ai assisté cet homme, il s'est confessé plusieurs fois avec de grandes marques de repentir : je lui ai porté deux fois, dans sa cellule la Ste Eucharistie, et il a souffert le dernier supplice avec la plus grande résignation et est mort aussi chrétiennement que possible. —— J'ai eu aussi le bonheur de recevoir l'abjuration d'une protestante, mère de deux petites filles dont l'une avait été baptisée par les ministres protestants. La mère se prépare à faire sa première Communion sa fille aînée va à l'école des religieuses, et j'ai rebaptisé l'autre.

J'ai rencontré également à Chang-hai un Américain de couleur, qui quoique catholique, vivait avec une Chinoise. Je les ai fait se séparer pendant un mois ; puis la femme a appris la doctrine et a été baptisée, ainsi que son petit garçon, et enfin je les ai mariés et cela fait maintenant une famille très-chrétienne ; la femme surtout est très-fervente et elle vient à la Messe tous les jours ; le petit garçon est à l'école chinoise. —— Depuis 2 ans, tous les dimanches à la Messe de 9 heures, je fais une petite instruction de 20 à 25 minutes, une fois en français et la fois suivante en anglais ; il me semble que depuis que je parle en anglais il vient plus de monde à l'église. —— Voilà, mon R. Père, tout ce que je puis vous dire sur mon petit ministère à Chang-hai : encore une fois, ce n'est pas brillant. Cependant il ne faut pas oublier que nous sommes dans un pays protestant et où les francs-maçons exercent une grande influence. Espérons que les chiffres que je vous donne maintenant, iront chaque année en augmentant. —— J'ai l'honneur d'être, etc.

Lettre du R.P. Pfister au R.P. Tailhan. — (Relation de la) Fondation de la chrétienté de Tong-tin-chan.

Tong-tin-chan est située dans le Ta-hou, grand lac à l'ouest de Sou-tcheou et de Ou-Kiang. Cette île, qui commence à être réunie au continent soit par le retrait des eaux, soit par l'accumulation des vases dont le grand nombre de roseaux favorisent le dépôt, est fort peuplée, ainsi que toutes les îles voisines; elle n'avait pas encore entendu parler de l'Evangile. Dieu se servit pour l'y introduire d'une veuve zélée nommée Tcheou-sien-chen, qui avait exercé la médecine pendant plusieurs années à Wang-Kia-tang et à Sin-Kia-hoei, près de Chang-hai. Elle partit de Sin-Kia-hoei au mois de septembre 1871, par la pluie et sur une barque découverte; je voulais, dit le P. Adinolfi lui faire prendre une barque plus commode, et l'engageais à s'arrêter un jour chez une de ses amies; mais elle aima mieux partir ainsi et aller jusqu'à Tong-tin-chan, sans faire d'adieux: « Je viens de faire la Communion, disait-elle, je vais partir avec Notre-Seigneur; une visite de simple amitié ne ferait que me dissiper". En arrivant à Tong-tin avec toutes ses affaires, les habitants soupçonnèrent qu'elle s'était enfuie, et personne ne voulut l'aider pour louer une habitation. Après bien des démarches inutiles, elle se préparait à revenir, lorsqu'au moment de partir, on la prie de venir voir un enfant dans la principale famille du bourg. Sa vie était désespérée des médecins. Elle se fit un peu prier, mais enfin se rendit aux instances de la famille, et elle eut le bonheur, Dieu aidant, de guérir le petit malade. La famille reconnaissante s'entremit, et elle put s'établir malgré les représentations des Pao-tsen (maires) qui la disaient chrétienne. — C'était bien pour commencer, mais insuffisant, il fallait une maison en propre et pouvoir, au besoin, y construire une chapelle. Notre chrétienne se remua, et au mois de janvier, une maison à 5 chambres était achetée: Comme elle passait pour infestée de manifestations diaboliques, elle n'a pas coûté cher. La veuve s'y est établie, elle a réservé une chambre pour sa chapelle, en attendant mieux: déjà elle a baptisé un certain nombre de petits enfants moribonds, (car l'infanticide est commun en ce pays), et elle commence à en recueillir quelques autres. — La prise de possession de cette maison mérite d'être signalée: elle s'est faite publiquement et Tcheou Anna s'est posée ouvertement en chrétienne. Les païens l'ont aidée à déménager: le déménagement ressemblait à une procession. Elle ouvrait la marche portant une petite statue de Marie Immaculée richement ornée. Des deux côtés se tenaient des païens qui brûlaient des parfums dans des encensoirs improvisés, puis suivaient deux files de païens et de païennes portant des bougies. Marie est donc entrée en triomphe dans ce futur Kong-sou. — "Depuis ce temps, écrit-elle, elle a donné un repas à ses voisins; tous sont venus à l'oratoire pour y vénérer la statue de Marie. Trois familles se sont déclarées catéchumènes, deux autres ont suivi leur exemple. Le Bon Dieu la bénit: tous les jours elle sort pour visiter les malades, et reçoit des invitations de se rendre dans les îles voisines." Elle ajoute: "Tous les jours après ma méditation d'une ½ heure, je récite les prières en commun avec les catéchumènes, le Vendredi nous faisons le Chemin de la Croix: tous les jours aussi je fais la Communion spirituelle, mais c'est une grande privation pour moi de n'avoir jamais la Messe: j'ai recueilli plusieurs enfants, et j'attends que le Père vienne pour leur conférer le baptême". — De si heureux débuts devaient avoir la sanction de l'épreuve. Le 2 Avril, à 10h. ½ du soir on frappe avec bruit à la porte. Tcheou Anna se lève et suivie de sa servante, elle ouvre: Six satellites avec leur chef, et beaucoup d'hommes et de femmes que le bruit avait attirés, entrent dans la maison. Ils montrent un ordre du mandarin, écrit en caractères rouges, et une tablette de bambou; cette dernière n'est employée que dans les affaires urgentes: "Moi Fou-tche-hien, disait le mandarin, j'ai découvert qu'une femme exerçant la médecine, nommée Tcheou-ia-nan (Anne), originaire de Kouen-chan, est venue, à Tong-tin-chan pour pratiquer son art; ce n'est qu'un prétexte, en secret elle reçoit des Chen-vou (des prêtres). J'ordonne donc que Tcheou ia-nan, après avoir vu mon commandement quitte aussitôt, et sans retard Tong-tin-chan."

Les satellites ajoutent : « l'ordre du préfet est que vous partiez sur le champ de cette maison. Il est venu aujourd'hui une barque de Sou-tcheou, vous pourrez vous en servir, le mandarin vous remboursera le prix de la maison, et vous donnera une compensation pour les dépenses que vous avez faites, et celles que vous pouvez faire pour votre départ. » —— En effet le P. Pierre Wang était arrivé quelques heures auparavant avec 4 chrétiens : avec l'un d'eux il était dans la chambre voisine, et entendait tout ce colloque. Le mandarin ignorait ce détail, car par son ordre on avait interrogé les bateliers : — « D'où venez-vous ? » — « De Sou-tcheou. » — « Pourquoi ? » — « Pour voir Tcheou-sien-chen. » — « Les hôtes que vous amenez sont-ils encore sur la barque ? » — « Oui, ils y sont. » Il n'y en avait que trois. —— Tcheou Anna répondit au chef : « Je suis chinoise, je jouis des droits de tout chinois ; comme telle je puis rester ici et y exercer ma profession ; le mandarin n'a rien à y voir, puisque je n'ai rien fait contre la loi. » — « Le mandarin a ordonné que vous partiez tout de suite. » — « J'ai acheté cette maison suivant toutes les formalités légales : le contrat est passé pour 8 ans, je ne l'abandonnerai pas avant que les 8 ans soient écoulés. » — « Vous avez été contre la loi en achetant une petite fille de ce pays. » Une des femmes païennes spectatrices de cette scène, répliqua aussitôt : « Nous devons dire la vérité sans acception des personnes : nous sommes témoins que cette enfant n'a pas été séduite, mais reçue par pure miséricorde, puisque sa mère veuve, forcée par la misère, ne pouvant plus la nourrir, la lui a cédée très-volontiers. » Alors les satellites continuèrent : « Vous êtes chrétienne et les Pères viennent ici. » — « Je suis chrétienne et j'ai le droit de l'être par permission de l'Empereur : et si les Pères viennent, ils le font licitement, puisque l'Empereur l'a sanctionné dans le traité. » — « En vue de votre bien, nous vous conseillons de partir, autrement vous pourriez vous en repentir. » — « J'ai mon droit, je ne crains rien, si on veut me faire violence, j'irai trouver le mandarin et lui demanderai réparation. » Pendant près de 3 heures ils insistèrent de mille manières pour la décider à partir, mais toutes ses réponses ne furent pas moins fermes que calmes et prudentes. En se retirant, ils lui dirent : « Nous savons bien que Fou-lao-ié a été trompé par les Tong-che, mais nous devons exécuter ses ordres ; réfléchissez-y sérieusement ; demain matin nous reviendrons ». Comme on l'entrevoit, cette petite tempête avait été excitée par les Tong-che (notables), partie en haine de la religion, partie par jalousie des médecins contre la chrétienne. Car son arrivée à Tong-tin-chan fit baisser la réputation et le commerce de plusieurs, et celui qui se croyait le plus lésé dans ses intérêts et par conséquent l'ennemi déclaré de Tcheou-sien-chen, avait plusieurs Tong-che parmi ses parents. —— « Le lendemain 3 Avril, continue le P. Pierre Wang, après ma Messe, le chef des satellites se présenta pour avoir la réponse définitive ; alors je me présentai et je lui dis : « Nous avons déjà entendu la ferme résolution où est Tcheou Anna d'user de son droit. A fortiori ne peut-on pas la chasser parcequ'elle est chrétienne ; quant à moi, je suis Missionnaire, envoyé par l'Évêque pour annoncer la religion chrétienne dans ce pays. J'use du droit que me confère un privilége de l'Empereur, et personne ne peut m'expulser. Dis au mandarin ce que tu as entendu de ma bouche. Mais pourquoi, continuai-je, êtes-vous venu hier à une heure si avancée de la nuit ? » —— « Apprenant votre arrivée, répondit-il, les Tong-che accoururent en hâte chez le mandarin, demandant que la chrétienne fut chassée sur le champ, afin que votre Seigneurie ne la trouvant plus, ne put rester ici. C'est pourquoi vers 8 heures il m'a appelé et m'a donné les ordres que vous connaissez. Il ne s'attendait pas à cette résistance, et aujourd'hui, dès le grand matin, les Tong-che délibèrent avec lui sur ce qu'il y a à faire. » Pendant qu'il retournait au tribunal, les voisins et les voisines vinrent consoler Tcheou-sien-chen ; je leur adressai quelques mots sur la religion, puis j'allai faire visite à un maître d'école, homme simple qui habite près de là. Après le dîner, le même chef des satellites vint m'inviter à aller voir le préfet afin d'arranger l'affaire à l'amiable. Je partis en chaise et en petite tenue, et je fus reçu selon la coutume. A ma vue plusieurs Tong-che voulaient se retirer, mais je leur dis avec amitié : « Restez, restez, nous sommes amis,

nous causerons ensemble, ce sera un honneur pour moi, et ce ne sera pas inutile pour vous." Les trois principaux s'assirent près du mandarin, les autres se retirèrent un peu à l'écart pour entendre. — Après les premiers compliments : « Pourquoi le Père est-il venu ici, dit le magistrat. » — « Pour remplir mon office, je suis Missionnaire pour Sou-tcheou et Cong-tin-chan, je dois y prêcher la religion chrétienne. » — « Le Père a-t-il un passeport ? » — « Non. » — « Le Père devrait en avoir un et me le montrer, c'est ainsi que le porte le traité » — « Le mandarin se trompe : le passeport n'est exigé que des voyageurs européens et non des Missionnaires Chinois. » Il me fit alors remettre une lettre circulaire ; après en avoir pris connaissance : « Précisément, lui dis-je, le passeport n'est exigé que des voyageurs européens. » — « Dans le traité, il est statué que si un Missionnaire chinois est envoyé quelque part, le mandarin local doit être averti par ceux qui sont chargés des affaires extérieures ; or, je n'ai reçu aucun avis touchant le Père. » — « Ceci n'est point dans le traité, mais dans les dix articles composés par le Vice-roi du Se-tchuen, et de son autorité privée : ces dix articles n'ont pas été approuvés par l'autorité légitime, bien plus, ils ont été légalement rejetés. Ils n'ont donc aucune valeur. » — « Certainement le Père ne s'est pas constitué Missionnaire à Sou-tcheou et à Cong-tin-chan, il doit avoir quelque pièce signée et munie du sceau de son Supérieur. » — « Sans doute, j'en ai signée par l'Évêque Lang (Mgr Languillat) ; mais je ne les ai pas ici, je les ai laissées à Sou-tcheou. » — « De quelle nation est cet Évêque Lang ? » — « Il est Français » — « Quelle est sa dignité ? » — « Il est préposé aux deux provinces du Kiang-sou et du Ngan-hoei » — « Après l'Évêque, qui sont les autres Supérieurs ? » — « Il y a un vicaire général, et ensuite plusieurs Missionnaires généraux auxquels sont confiées des parties de la province. Moi je suis un simple Missionnaire chargé de Sou-tcheou et de Cong-tin-chan. » — « Quel est le Missionnaire général de Sou-tcheou ? » — « Il se nomme Pay (le P. Pouplard). » Alors relevant la tête et haussant la voix : « Vous n'avez pas de passeport, vous n'avez pas de pièce signée, je n'ai pas été averti par mes Supérieurs, je ne reconnais pas votre mission ». — « Soit ! mais que le mandarin sache que je suis Chinois, je suis venu ici pour dire de bonnes paroles à ceux qui veulent les entendre, et dans l'intention de faire du bien. Jamais à ce titre personne ne peut être justement inquiété ; et si cela arrivait, il a droit à la protection des magistrats locaux. Quant aux preuves de la légitimité de ma mission, le mandarin les aura plus tard. » Alors un des Cong-che d'un ton de voix irrité : « Vous prêtre, vous pouvez aller dans un pays où il y a des chrétiens, et y prêcher la religion dans les villes : ici, c'est la campagne, et il n'y a pas de chrétiens, vous n'avez donc rien à y faire, c'est notre avis à tous. » Je lui répondis tranquillement : « Dans la permission accordée par l'Empereur aux Missionnaires, il n'est fait aucune distinction entre les villes et les campagnes, et il n'y est point fait mention de chrétiens. L'Empereur n'a point fait d'exception pour Cong-tin-chan. Quand l'Empereur dit : « le Missionnaire peut », qui osera soutenir « qu'il ne peut pas ». S'il n'y a pas encore ici de chrétiens, je prêcherai et il s'en fera, sinon j'aurai rempli mon devoir. » Le mandarin reprit : « Ce peuple est sauvage, il ne se convertira pas ; que le Père aille ailleurs où il fera plus de fruits. » — « Il n'est personne qui ne puisse se convertir ; puisque la connaissance du Créateur et le respect qu'on lui doit est naturel à l'homme ; seuls, ceux qui ont la conscience gâtée se convertissent plus difficilement ; mais je connais le peuple de Cong-tin-chan, il est bon et simple. » — « Est-ce que le Père connaît l'intérieur des consciences ? » Alors en branlant la tête et en dirigeant mes regards sur les Cong-che, je leur citai cette phrase : « Dans l'homme, ce qu'il y a de meilleur, ce sont les yeux parce qu'ils ne savent pas cacher de malice ; si le cœur est droit, les yeux sont clairs, si le cœur n'est pas droit, les yeux sont obscurs. » — « Ce pays n'est pas beau, pourquoi le Père y viendrait-il ? » — « Je ne suis pas venu parceque le pays est beau, mais parce qu'il m'a été confié par mon Évêque » — « Que le Père écrive à son Évêque que ce pays est pauvre, indigne d'un Missionnaire, et que la prédication ne peut y faire de fruit, et alors l'Évêque déchargera le Père de l'affaire dont il l'a chargé. » — « Je ne puis écrire de pareilles choses ; il n'est rien

tant que notre religion abhorre que le mensonge.» Un autre Tong-che dit: «Il y a ici une femme Tcheon-ia-nan, qui exerce la médecine: il court des rumeurs contre elle dans le peuple, nous craignons qu'il ne lui arrive quelque malheur, et alors, nous Tong-che, ne pouvant empêcher ces violences, nous serons mêlés dans une affaire très désagréable. Ne vaut-il pas mieux, pour avoir la paix, qu'elle s'en aille, nous lui payerons le prix de sa maison et toutes ses dépenses.» — «Je vous remercie pour vos bonnes intentions. Mais 1°) que cette femme établisse son domicile et exerce son art ici ou ailleurs, cela ne me regarde pas, c'est son affaire. Toutefois, de même qu'elle peut aller ailleurs, elle a le droit de rester ici. Est-ce qu'il n'y a pas des personnes nées à Tong-tin-chan qui demeurent ailleurs qu'à Tong-tin-chan? Est-ce que tous ceux qui habitent cette ville y sont nés! N'ai-je pas vu des enseignes de médecins qui annoncent qu'ils sont venus de loin? Et pourquoi cette femme serait-elle privée du droit commun? Serait-ce parce qu'elle est chrétienne? En vérité cette raison est bien faible. 2°) Il n'existe point du tout de rumeurs contre elle dans le peuple; seulement un ou deux médecins envieux de ses succès, ont essayé d'en soulever. Le proverbe est vrai: "Ceux qui marchent ensemble conçoivent de la jalousie". Ces médecins ont vu que leurs recettes diminuaient, c'en est assez: qu'ils étudient donc un peu plus les livres de médecine, ils pourront peut-être regagner la confiance des malades.» — «Comment le Père sait-il que le peuple n'a pas de sentiments hostiles à cette femme?» — «Parceque je vois tous les jours 10, 20, 30 malades venir la consulter; parcequ'elle est invitée par toutes les bonnes familles à voir leurs infirmes, si elle n'était pas aimée, on n'aurait pas en elle cette confiance.» — «Est-ce bien vrai?» — «Le mandarin peut prendre des informations par lui-même; mais qu'il n'accorde pas créance complète à des ennemis de mauvaise foi.» — «Le Père connaissait-il cette femme auparavant?» — «Non, mais seulement quelques-uns de ses parents.» — «Mais, s'écrie un Tong-che, s'il lui arrive quelque accident, nous serons dans l'embarras.» — «Soyez tranquilles, s'il y arrive quelque chose, il n'y aura d'embarrassé que les auteurs de la violence.» — «Il est de la prudence, reprit le mandarin, que le Père prenne des précautions; le peuple ici se laisse emporter facilement, et il pourrait peut-être.....» — «Mon devoir passe avant ma vie: les prêtres de Tien-tsin n'ont pas craint la mort, je ne la crains pas davantage, et même aujourd'hui.» — «Le prêtre, dit un Tong-che d'un ton moqueur, est un fidèle ministre de la religion chrétienne» — «Il n'y a, répondis-je, que la religion chrétienne à pouvoir faire de semblables ministres, fidèles jusqu'à la mort.» — «Nous prions le Père, dit un autre, de conseiller à cette femme de partir.» — «Pour vous satisfaire, je lui rapporterai vos paroles.» — «Si elle est chrétienne, elle doit obéir au Père, si elle ne part pas, elle n'obéit pas, et si elle n'obéit pas elle n'est pas une bonne chrétienne.» — «Point du tout; je n'ai pas le droit de lui donner d'ordres sur ce point, et elle n'est point tenue à m'obéir: le choix d'un domicile appartient à chacun, il ne regarde ni le préfet civil, ni moi à plus forte raison.» Le mandarin ajouta: «qu'elle rende au moins la petite fille qu'elle a achetée: je vais appeler la mère et je lui demanderai si elle veut ravoir son enfant, si elle ne veut pas, l'autre pourra la garder.» — «C'est la mère elle-même qui a donné sa fille, parce qu'elle ne pouvait pas la nourrir, si elle voulait la ravoir, elle l'aurait redemandée, elle ne l'a pas fait, c'est qu'elle ne veut pas. D'ailleurs quand même elle réclamerait, on ne pourrait forcer la chrétienne à la rendre, car il y a eu contrat libre, consenti des deux partis.» Après quelques minutes de silence, j'ajoutai en forme de conclusion: «1°) Tcheon anna ne peut être, sans injustice, privée du droit commun. 2°) Pour rendre l'enfant, il faut son libre consentement. 3°) Je vais écrire à mon Évêque, s'il me décharge de Tong-tin-chan, vous ne me verrez plus, sinon je reviendrai vous saluer en habits de cérémonies, car ne prévoyant pas ce qui est arrivé, j'ai laissé les miens à Sou-tcheon. Adieu, restons en paix»; et je sortis du tribunal reconduit par le mandarin, tandis que les Tong-che irrités, ne bougèrent pas. Le lendemain j'étais de retour à Sou-tcheon. — Depuis, quelques nouvelles semblent indiquer que les Tong-che veulent tout essayer avant de céder. Les hommes qui ont servi de médiateurs dans l'achat du

terrain ont été pris, le Ti-pao (le maire) a été condamné à la cangue et à recevoir 500 coups de bambous. Tous supplient Tcheou-sien-chen de quitter le pays et surtout de ne pas appeler le Père; ils craignent. Mais elle a refusé net, et résiste à toutes les supplications avec une énergie au dessus de son sexe. —— Les PP. Pouplard et Wang doivent s'y rendre le 17 avril.

Lettre du P. A. Pouplard, 22 Avril, en barque. —— « Averti par lettre sur lettre, je partis de Nou-si le 17 Avril: j'arrivai fort à propos. Les satellites et le Pao-tchang (maire) voulaient entraîner de vive force la petite fille adoptée par notre bonne veuve Tcheou, lorsqu'on signala notre drapeau. Ces Messieurs aussitôt de tirer au large, et Tcheou de jubiler. — A peine débarqué, j'envoie ma carte au mandarin. Le lendemain soir j'avais l'honneur d'entretenir ce Ta-lao-ié. Bientôt tout Tong-tin-chan connut notre arrivée. C'était un événement. Lorsque je me rendis au tribunal avec le P. Wang, je pus jouir d'un point de vue unique. Le trajet de notre maison au ia-men est d'environ 3 lis. Tong-tin n'a guère qu'une grande rue où viennent aboutir, de chaque côté, beaucoup de petites ruelles. Dès que je me mis en marche la grande rue fut envahie. Aux abords du ia-men, les satellites sont obligés de frapper pour avoir la voie libre. Chose incroyable! pendant ce long parcours, pas un mot d'insulte, pas un seul iang-Kouei-tse. Sur toutes les physionomies était peinte une béate curiosité. — J'arrive au tribunal, saluts, compliments d'usage. Le mandarin me demande pourquoi je n'avais pas d'anneau, comme Lo-lé-sen (Mgr de Bési) qu'il avait vu autrefois à Tsing-pou. Je lui réponds que les Tchou-Kiao (évêques) seuls en portent. Ce qui lui donna l'occasion de me présenter ses vœux pour l'avenir. Donc, après quelques instants consacrés à échanger quelques banales formules de politesse, j'entrai immédiatement en matière, et je priai le Ta-lao-ié de me donner quelques éclaircissements sur les points qui me paraissaient obscurs. 1°) Pourquoi on a voulu chasser Tcheou d'une maison achetée d'après toutes les formes légales. 2°) Pourquoi on ne permit pas au P. Wang de résider à Tong-tin-chan. 3°) Pourquoi on a poursuivi les tchang-jen (entremetteurs) qui avaient signé l'acte d'achat, et mis à la cangue le fils du Pao-tchang qui n'avait pas empêché cette vente. 4°) Pourquoi enfin on veut enlever à Tcheou une petite fille amenée par sa mère et adoptée devant témoins. On veut la lui enlever sous prétexte qu'elle a été ravie, lorsque tant de témoins affirment le contraire. —— A ces 4 questions, voici la réponse du mandarin 1°) Il a examiné les pièces d'achat, il les a trouvées en règle; par conséquent la maison appartient à Tcheou. Seulement pour la tranquillité du pays, on a voulu racheter la maison, et l'on a prié cette femme de retourner à Kouen-chan, sa ville natale où elle pourrait faire un commerce bien plus lucratif. 2°) Pour le prêtre Wang, il y a eu erreur, on croyait que c'était un faux Missionnaire. 3°) Les satellites, à son insu, poursuivaient les médiateurs: il y a bien des choses qui se passent en dehors du ia-men contre la volonté du mandarin. Quant au fils du Pao-tchang, il avait été mis à la cangue, parcequ'il avait refusé d'obéir. Le pauvre Tai-hou-ting me donna cette raison après bien des hésitations. Au ia-men les mensonges ne coûtent guère. 4°) Quant à la petite fille en question, lui mandarin savait très-bien qu'elle n'avait pas été ravie, mais craignant les Tong-che tout puissants dans Tong-tin, il voulait à tout prix que l'on rendit l'enfant. —— Après ces déclarations je repris: « Donc le Ta-lao-ié n'a rien trouvé d'injuste dans la conduite de la chrétienne Tcheou, et toutes ces vexations viennent, non de lui, mais des Tong-che. D'après lui, cette maison achetée par Tcheou, lui appartient légalement, et elle ne peut pas en être dépossédée ni éloignée contre son gré. De plus, elle peut la vendre à qui bon lui semblera. C'est pourquoi j'annonce au Lao-ié que Tcheou, pour se dérober à de nouvelles persécutions vient à son tour de vendre légalement au Tien-tchou-tang la susdite maison. Je prie donc le Lao-ié de vouloir bien à l'avenir mettre notre maison à l'abri de toute insulte. Du reste nous ne craignons rien: le peuple parait très-bon.» —— Cette nouvelle fut un coup de foudre

pour les ennemis de notre religion ; ils avaient tout fait pour ne pas avoir un Tien-tchou-tang, et je leur déclarai en plein tribunal que le coup monté contre nous tournait à notre honneur et à leur honte. — Je me contentai de sourire d'un air un peu incrédule aux excuses données pour le troisième et quatrième griefs. — Je ne pouvais laisser passer sa réponse au 4ème, je repris donc : « Le Ta-lao-ié ne croit pas à l'accusation intentée par les Tong-che, c'est très-bien, mais pour être conséquent, il ne doit pas obliger Tcheou à restituer une enfant qui l'appelle maintenant sa mère, autrement ce serait donner gain de cause à la calomnie, opprimer le faible pour faire plaisir aux puissants. Pour moi, je déclare au Lao-ié que l'enfant ne sera pas rendue ? » Alors commença un débat qui dura près d'une heure. Je suis vigoureusement appuyé par le P. Wang. Devant toutes les raisons du mandarin je tins ferme. Du reste la principale n'était point forte : il avait peur des Tong-che, tous des premières familles ! « Puis, disait-il, il y a des rumeurs contre le Tien-tchou-Kiao (Eglise), déjà on vous appelle Pé-lien-Kiao (Société secrète du nénuphar blanc) ; donc, pour la paix, rendez l'enfant, c'est si peu de chose. » — « Oh ! m'écriai-je, tout le monde sait que nous obéissons à l'Empereur, et ceux qui nous traitent de Pé-lien-Kiao, sont sûrs du contraire. Quant à l'enfant, sans doute, c'est peu de chose, et dans toute autre circonstance, il n'y aurait pas la moindre difficulté, sur un simple désir du préfet et de sa mère, la petite fille leur serait rendue ; mais aujourd'hui il s'agit de la réputation de Tcheou et de Tien-tchou-Kiao ; rendre l'enfant sur l'accusation des Tong-che, ce serait presque nous avouer coupables ; nous ne le pouvons pas. Et vous Ta-lao-ié, vous pouvez facilement empêcher les rumeurs en publiant un Kao-che. » — « Pour cela je ne le puis sans l'ordre des supérieurs ! » — « Eh bien ! dis-je en me levant, puisque vous ne pouvez publier de Kao-che pour faire respecter des innocents sans l'ordre des supérieurs, moi, j'espère pouvoir vous obtenir cet ordre. » Alors le mandarin me prit la main et me supplia de lui rendre l'enfant par amour pour la paix. — « La paix, nous la voulons, mais nous voulons avant tout la justice, c'est pourquoi nous gardons l'enfant. Bien plus, je veux que les accusateurs (– 3 Kin-jen- docteurs – et 12 Sieou-tsai- bacheliers aspirants avaient signé l'accusation) produisent les preuves de l'enlèvement, sinon je les accuse à mon tour de calomnie, et j'espère que le mandarin sera juste dans sa sentence. En attendant, nous ne pouvons rendre la petite adoptée. » Et ce non possumus, accompagné d'un plus ou moins gracieux sourire, mit fin aux débats. — A peine si nous pûmes sortir du tribunal, tant la foule était compacte. Le soir toute la ville savait qu'elle possédait un Tien-tchou-tang. *Audaces fortuna juvat*, et surtout la Ste Famille à qui nous avions chaudement recommandé cette affaire. — J'ai fait afficher sur notre nouvelle demeure, 8 gros caractères : Tien-tchou-tang tchouan Kiao che Kong Kouan. Plus de doute, Tong-tin-chan a une église. Rage des Tong-che : foule des visiteurs. Les images Vasseur sont tour à tour expliquées par les visiteurs païens eux-mêmes. Je suis resté 5 jours. Le calme règne, mais je crois que c'est plutôt un armistice qu'une paix.

Lettre du P. Pfister au R. P. E. Chambellan. — Chang-hai, 3 Juillet 1872. — Mon R. Père, P. C. — .... Je vous transcris une petite histoire que je reçois du P. Royer. — La famille Ko, non loin de Si-tsang (District de Vousi) était très-superstitieuse et composée de païens fervents. Le démon s'empara du fils aîné ; on dépensa bien 3 à 400 piastres (1,500 à 2,000 francs) pour faire venir des bonzes, acheter des médecines, mais en vain, le malade mourut en 1870 sans le baptême, qu'il désirait ; mais la vieille mère, enragée païenne, s'y était opposée. Cette même année 1870 le même esprit s'empara de la femme du mort et la conduisit au tombeau en Août. Au commencement de 1871, il prenait possession du second fils et de sa femme. Je faisais la mission à Si-tsang. Il demande à se faire chrétien, mais la mégère s'y refuse, et dépensa encore 400 $ piastres en pure perte. Enfin, malgré sa vieille mère qui n'y consent qu'à grande peine, il se déclare catéchumène le jour de Noël 1871, avec sa femme et son vieux père. — Je vais dans la famille, j'étends deux

pagodins qui étaient sur le toit, j'enlève, brûle une foule d'objets superstitieux : les malades sont guéris, je dis une Messe d'actions de grâces dans la famille. Mais pendant notre retraite à Zi-Ka-Wei (Février 1872) ils sont repris. Le P. Philippe Wang les baptise, ils paraissent pleins de foi, la femme guérit, mais le mari traîne, tantôt bien, tantôt mal. Je demande à la vieille si elle prie ; peut-être a-t-elle encore des superstitions, c'est la vraie raison pour laquelle son fils ne guérit point. Il se prépare à la mort, reçoit les Sacrements avec une grande édification et meurt le 21 mars. La pauvre mère désolée fait des superstitions en secret, les païens lui persuadent que son fils est mort parce qu'il a été baptisé. Cependant le vieux père et sa bru veuve persévèrent, mais l'aîné des petits fils ne veut plus prier à cause de la mort de son père. —— Le vieux père de famille non encore baptisé vient me supplier de dire encore une Messe dans sa maison. Je lui dis que je crains beaucoup des superstitions secrètes de sa femme, que DIEU les punira, toutefois j'accède à sa demande et je dis la Messe devant tous les chrétiens et un grand nombre de païens. Après la Messe j'apprends que le vieux est parti la nuit sans y assister. Trois jours après arrivait la nouvelle que sa barque avait été prise par les pirates du Yang-tsé-Kiang. Aussitôt mille rumeurs se répandent contre la religion, évidemment les diables ne sont pas contents de la famille. Cinq païens de Si-tsang étaient bateliers sur la barque du vieux Kô qui fait le commerce de porcs. Pendant trois semaines des centaines de païens vinrent tourmenter les deux malheureuses femmes, les exhortant à apostasier, à aller à la pagode : la plus jeune tient bon, la vieille y va, elle se casse la jambe en sortant de la pagode. —— Cependant le 29 mai la barque de Kô arrivait à Chang-hai : le jour de l'Ascension 14 pirates s'en étaient emparé et avaient pris 600 , mettant tous les bateliers liés à fond de cale. Comme cette barque a la forme d'une barque marchande, elle n'excita aucun soupçon et durant 15 jours les 14 brigands réussirent à tromper 6 autres barques marchandes qu'ils ont dévalisées, et même une barque militaire sur laquelle ils tuèrent le chef avec 10 ou 12 soldats. Après cet exploit, ils se sont débandés, 4 seulement ramenèrent la barque à Chang-hai avec les bateliers auxquels ils laissaient la vie sauve. Joie des habitants de Si-tsang à la vue de la barque et des bateliers échappés à la mort. Le 9 juin j'arrive à Si-tsang. Le vieux Kô était parti le 4 juin pour aller faire sa déposition au tribunal de Ta-tchen : deux satellites arrivent à leur tour pour prendre de nouvelles informations près des bateliers. Grand émoi, panique incroyable, la veuve tombe en pamoison et est reprise du démon qui lui fait vomir toute espèce d'horreurs contre la Religion devant des centaines de païens, lesquels curieux d'entendre la possédée déblatérer contre la foi, empêchaient les chrétiens de prier et de lui jeter de l'eau bénite. —— Cependant j'envoie la vieille et excellente vierge Lin, qui dit quelques mots à cette foule de païens, jette un peu d'eau bénite sur la possédée. Aussitôt elle revient à elle-même, fait le signe de la croix et est guérie au grand ébahissement des spectateurs. » ——

Voilà ce que m'écrit le P. Royer, il me promet la suite une autre fois.

Le P. Ferrand m'écrit de Tsom-ming un petit fait curieux et édifiant. —— « L'an dernier un nouveau chrétien vint faire son Mois de Marie avec une grande dévotion. Il avait une affection filiale et toute particulière pour la très-Sainte Vierge dont il portait la médaille, il la regardait bien souvent et la baisait en disant : "Ô ma Mère" (a Ma). Chaque jour aussi il priait un crucifix que le Père lui avait donné et répétait : "Mon Seigneur Jésus, ayez pitié de moi." Les dimanches et les fêtes, il ne manquait jamais de venir à l'église réciter les prières accoutumées. En revenant de faire son Mois de Marie,

pendant la nuit, une femme inconnue et très-belle l'accoste et lui demande s'il ne pourrait rien lui donner. « Hélas! répond le néophyte, je n'ai rien. » Alors elle demande s'il désire quelque chose. Le chrétien réfléchit : « je ne veux que le Ciel, répond-il. » — "Eh bien je vais le demander à DIEU pour vous", puis elle disparut. Le lendemain matin en se levant, il aperçut sur le bord du toit une foule de petits enfants habillés de blanc. Intrigué de ces deux apparitions, il demande des explications au maître d'école, administrateur de la chrétienté qui lui dit que ce sont la Sainte Vierge et les Anges qui lui ont apparu. A quelques jours de là, notre chrétien, bien portant, avertit ses parents que le lendemain il va mourir. Le soir il se couche et prie sa fille encore païenne d'inviter les chrétiens à réciter les prières des agonisants. La fille en rentrant aperçoit son père se débattant contre la mort et endurant de grandes souffrances. Elle lui demande ce qu'il a : « Tu es païenne et tu ne peux comprendre ce que je vais te dire, répond-il, je souffre les souffrances du purgatoire. » Puis le calme revenu, il rendit l'âme dans les plus beaux sentiments de piété.

Pendant la visite de Monseigneur, écrit le P. Adinolfi, la pluie nous avait forcés un jour à nous réfugier dans une pagode, ç'a été le thème de toutes les conversations dans le bourg voisin et le pays environnant. La vieille gardienne de la pagode avait raconté qu'après notre départ, l'idole avait poussé, à trois reprises, des cris de désespoir. Les pauvres païens ont fait mille commentaires sur ce fait étrange qu'aucun d'eux ne songe à révoquer en doute. La conclusion générale était que leur diable avait peur des chrétiens. Du reste ils le savent bien, ces aveugles volontaires, que le démon redoute la religion chrétienne, et qu'en se faisant baptiser ils se délivreraient de ses infestations, mais hélas! ils aiment mieux la mort que la vie. » —— Il y a à peine deux mois, une païenne apportait à l'église sa petite fille de 6 ans, horriblement tourmentée par le malin esprit. En la confiant à une veuve chrétienne, elle permettait de la baptiser, consentant à tout pourvu que son enfant fut délivrée, mais à se faire chrétienne elle même, elle ne voulait pas en entendre parler. Sa petite fille voyant son obstination, en fut tellement fâchée qu'elle ne voulait plus la voir. Je l'ai baptisée le jour de St Louis de Gonzague. Pendant les 4 à 5 semaines qu'elle est restée chez les chrétiens avant le baptême, les diables venaient la visiter fort souvent sous la forme de petits bons hommes assez semblables à des singes. Ordinairement ils n'osaient pas entrer, mais restaient dans la cour, devant la porte, faisant mille singeries et appelant la petite fille. Celle-ci poussait des cris de frayeur, mais la chrétienne qui en avait soin, lui faisait répéter : Jésus, Marie, sauvez-moi, alors ces farfadets criaient, menaçaient, faisaient semblant de se sauver, grimpaient dans la charpente et cherchaient à épouvanter cette pauvre enfant. Elle continuait à invoquer les SS. noms de Jésus et de Marie et les lutins étaient forcés de disparaître.

Une fois deux diablotins s'étaient introduits dans sa chambre, la petite tout en répétant "Jésus, Marie, sauvez-moi, tâchait d'indiquer l'endroit où elle les voyait. La bonne veuve commence à asperger la chambre avec de l'eau bénite, et quelques gouttes étant tombées sur la figure d'un de ces lutins, il avait poussé un cri comme s'il eût été brûlé, et s'était enfui avec son compagnon. Une autre fois, pour échapper à l'eau bénite, ils couraient comme des rats le long des poutres, mais ayant encore été atteints, ils disparurent et ne revinrent plus. Cette enfant a été nommée Marie-Louise, depuis son baptême elle est parfaitement tranquille, et apprend les prières. —— L'histoire de cette enfant me rappelle celle d'un jeune païen converti d'une façon assez singulière. Sa mère était chrétienne, c'est-à-dire, avait été baptisée à l'époque des rebelles, mais elle ne mettait jamais les

pieds à l'église et ne parlait jamais à son fils de la religion. Un jour le jeune homme fut saisi par je ne sais quelle maladie, il était furieux et ressemblait à un homme possédé du diable. La mère appelle au secours, les voisins ne sachant que faire, traînent le malade à l'église; là il se débat et s'échappant des mains qui le retenaient, se précipite sur l'autel, renverse à terre avec fureur les chandeliers, les vases en porcelaine. Chose singulière, rien ne fut brisé. Les chrétiens accourus au bruit, lui jettent de l'eau bénite; il se calme petit à petit et après beaucoup d'instances, on lui persuade d'invoquer les Noms de Jésus et de Marie. Aussitôt un changement soudain se produit en lui; il reproche à sa mère d'avoir été mauvaise chrétienne et de ne lui avoir jamais parlé de religion, il déclare qu'il veut être chrétien et en ce moment il se prépare au baptême avec une vieille tante témoin de cette scène." —— Une autre famille de 4 personnes a été amenée à la religion par le malheur. Le père étant gravement malade, sa femme alla faire des superstitions à la pagode et consulter le diable. La réponse fut que l'arrêt de mort porté contre son mari était irrévocable. La pauvre femme éplorée, ne trouve rien de mieux que de faire porter son mari à l'église et là ils disent tout haut qu'ils veulent être chrétiens. On leur conseille de prier avec confiance, le malade est parfaitement guéri, et toute la famille va prochainement recevoir le baptême.

Lettre du P. Della-Corte au P. Cailhau. —— Votre Révérence prend tant à cœur le bien de notre Mission qu'il lui sera agréable d'apprendre quelques nouvelles de notre comité scientifique. Le P. Colombel après trois mois d'un travail opiniâtre, après bien des tâtonnements et des calculs, se met enfin à la construction de deux observatoires, l'un magnétique, l'autre météorologique. Le météorologique se composera de trois chambres; celle du milieu, plus grande que les autres, servira de salle de réception; elle contiendra deux armoires où l'on mettra les instruments que nous possédons déjà et qui sont plus propres à intéresser, tels que le microscope solaire, le télégraphe électrique, la machine de Clarke, la lampe électrique, etc, etc.... La seconde chambre servira de cabinet de travail et d'observation au Directeur; la troisième sera l'atelier de préparation; enfin un grenier au dessus de ces chambres contiendra les instruments inscrivants. L'observatoire magnétique consistera en une seule chambre isolée qui pourra abriter les boussoles, etc.

Le P. Heude qui continue ses excursions scientifiques a déjà commencé son Musée d'histoire naturelle. Il contient entre autres choses 134 espèces d'oiseaux. —— Les deux frères Mô ont composé une belle brochure en chinois sur les machines à vapeur. L'œuvre est dédiée à Mgr Languillat et s'imprimera j'espère bientôt.

(Lettre du P. Chevalier à un Scolastique de Laval).
Voulez-vous savoir comment l'on se fait voler en Chine? écoutez ce récit du P. Pouplard et vous en aurez une idée. Le fait s'est passé à Von-si, il y a à peine quelques jours: —— « Hier 28 Décembre 1872, écrit le P. Pouplard, nous avons reçu la visite de deux mandarins: nous en avions reçu pendant la nuit une moins agréable. Vers deux heures du matin, une bande de voleurs a pénétré chez nous, par les chantiers de la future église. Ces Messieurs, pour je ne sais quels motifs, ont laissé la première et la seconde chambre de l'Ouest, habitées par le P. Sen et votre serviteur, et se sont adressés au P. Debrix récemment arrivé de Kiang-iny. Le P. Debrix, enseveli dans le plus étonnant des sommeils, n'entend ni faire le trou dans la muraille, ni les voleurs pénétrer dans sa chambre. Pendant qu'il ronfle bel et bien, sa chapelle passe par le trou, puis ses habits, puis commence l'inventaire des autres caisses. Encore un peu et je crois que ces audacieux auraient tenté l'enlèvement de la couverture et de son précieux dépôt. Heureusement un petit choc réveille notre pauvre détroussé; il aperçoit un voleur,

m'appelle à grands cris et s'élance de son lit. Moi je ne fais qu'un bond du mien à la porte; sans souliers et dans un costume on ne peut plus léger, je cours après les voleurs qui fuient à toutes jambes par la porte du chantier. Il faisait une nuit affreusement noire; je heurte les briques, les piquets, et cependant je saute comme un chevreuil dans l'espérance de rattraper une partie des objets volés, sinon d'arrêter les voleurs. Je n'ai pu leur faire lâcher que le sac de cuir qui contenait le linge du Père, 4 piastres et plusieurs petites curiosités. Seul, sans armes, que voulez-vous que je fisse contre trois coquins armés? Je n'en ai vu que trois de mes propres yeux, fuyant devant moi; mais ils devaient être plus nombreux; car la chapelle et les autres objets avaient déjà été transportés en lieu sûr. J'ai averti le Tche-Chien (mandarin); il est venu avec le Pao-tsong constater les fractures et les dégâts: il a mis ses énormes lunettes pour contempler le trou fait dans la muraille et il a poussé un Ah! aussi béant que cette ouverture. Puis le Ti-pao (c'est le maire du pays) a reçu 100 coups de rotin quelque part, pour n'avoir pas fait son devoir. Pauvre Ti-pao, il a poussé des Ah! non moins béants! — Ce bon vieux Tche-Chien s'est montré très-aimable et m'a promis de faire rentrer les objets volés dans l'espace de trois jours. Nous verrons... — Un petit détail. — Lorsque je tentais de tenir les voleurs en arrêt, j'ai appelé le cher P. Sen à mon secours. Celui-ci a eu peur. Comme j'avais la fièvre depuis quelques jours, il a cru que j'avais perdu la tête et que je me sauvais à travers champs. Il court donc chez le P. Debrix pour lui annoncer ce malheur et lui demander secours. Le P. Debrix lui explique le mystère et ajoute qu'il tient un des voleurs dans sa chambre. — « Eh bien! prenez-le, réplique le P. Sen. » Malheureusement le P. Debrix ignorait la présence du trou dans la muraille; et le voleur d'un revers de main avait éteint la lampe du volé et plongé la chambre dans la plus profonde obscurité. » — Que dites-vous, de l'adresse de nos voleurs Chinois? le pauvre P. Debrix est encore tout abasourdi de ce coup d'audace. — « Croiriez-vous, écrit-il, que dans une cour fermée, dans une chambre éclairée, des voleurs aient bien pu perforer le mur de ma chambre, et cela sans me réveiller!... » Puisque je vous parle du P. Debrix, je vous citerai un fait qu'il vient de nous raconter et qui est bien authentique quelqu'extraordinaire qu'il puisse paraître. — « Quelques jours avant Noël, dit le P. Debrix, la corporation des orfèvres (ceux qui laminent l'or pour les dorures) a tué par morsures un de ses membres. Pour le mariage impérial, le mandarin de Sou-tchéou voulait une grande quantité de ces feuilles d'or. Un maître ouvrier appelé, dit que le temps ne suffisait pas. — « Alors prenez d'autres ouvriers, des jeunes gens et formez-les. » (En deux mois ce métier se peut apprendre). — « C'est impossible. Notre association a fait le serment de ne recevoir aucun apprenti. Nos enfants seuls nous aident et nous succèdent. Si je prends d'autres apprentis, il m'arrivera malheur. » Le mandarin répond: « Si ce n'est que cela, je te protégerai ». Notre homme tenté par la vue d'un gros gain, se met à la besogne avec de nouveaux apprentis. Les orfèvres s'émeuvent. On convoque de Chang-hai et d'ailleurs. Plus de 700 se réunissent. Notre homme a peur, court au mandarin. Celui-ci met à sa disposition quelques soldats avec un chef subalterne. Les frères n'en prennent pas moins le violateur du serment, l'entraînent à la pagode, centre de leurs réunions, ils le dépouillent de ses habits, le lient fortement et se mettent à le mordre et à le déchirer par tout le corps à belles dents. — Le mandarin averti, accourt, voit sur le cadavre plus de cent morsures..., il demande quels sont les coupables? Chacun de répondre: « C'est moi! » — « Alors, quel est celui qui a mordu à la gorge? vu que celui-là a causé la mort. » Chacun répond encore: « C'est moi! » Bref, le mandarin en désigne deux pour être mis en jugement comme coupables

de l'assassinat. Personne ne résiste. Tous se rendent en procession à la suite des deux prisonniers, bâtonnet d'encens à la main, jusqu'au tribunal ; tous se mettent à genoux comme coupables et disent : « Nous sommes prêts à subir le châtiment, mais nous sommes tous coupables. Là dessus le mandarin n'ose aller plus avant et renvoie tout le monde à plus tard. Cette affaire n'est pas terminée.

—— Un fervent sectateur des mangeurs d'herbes. —— Il compte plus de 40 ans et a sa femme et deux fils, l'un de 20 ans, le second de 16. De plus ses deux neveux habitent avec lui. Or cet homme est le type d'une ferveur qu'on peut appeler surhumaine, puisque le diable y a une large part. Il a lu, dit-il à un Père, ces mois derniers quelques livres de notre Ste Religion. Il les goûte ; la grâce pousse fortement : il a un vrai désir de se faire chrétien, mais il veut étudier encore davantage avant de prendre son parti. « La religion chrétienne, a-t-il dit au Père, avec l'accent d'une conviction sentie, est fort bonne, mais avant de l'embrasser avec ma femme qui est fervente comme moi, j'ai besoin d'étudier encore. D'ailleurs le 10 de cette lune (12 janvier), j'irai à Sin-tsen voir le Lao. Chang-von (P. Ravary) dont j'ai beaucoup entendu parler. En attendant j'engage les autres à se faire chrétiens. Deux de mes cousins suivent déjà vos règles. » —— Le P. Chen était de plus en plus surpris. La conversation devint bientôt intime. « Chez-nous, ajoute ce fervent, nous devons avoir grand soin de nous purifier le cœur, pour cela nous devons nous examiner avec la plus sévère attention : nous le faisons trois fois par jour. » Sur ce, il tire d'une table un cahier qu'il présente au Père, bientôt il exhibe le cahier de sa femme : ce sont des livrets pour l'examen particulier. « Mon Dieu, répète le P. Chen, que j'ai de confusion de voir faire l'examen particulier et général par un païen et une païenne ; et moi ? » —— Et le diable, est-il de la partie ? Ecoutez et jugez. A un instant donné le mangeur d'herbes relève la manche de son habit et montre au Père une large incision faite au bras et dont les cicatrices sont fort sensibles : « Mon père était gravement malade, les esprits étaient irrités contre la famille. Comme fils je devais me dévouer ; j'ai donc coupé un large morceau de chair ; je l'ai fait cuire avec des herbes médicinales. Mon père a mangé le tout, il a été guéri. Les esprits étaient apaisés. Plus tard une faute fut commise par nous sans doute, mon père retombe gravement malade. J'ai coupé un morceau de chair dans ma jambe, je l'ai préparé de la même manière ; mon père l'a mangé, il a encore été guéri. » —— J'ai un vif désir de faire connaissance avec un homme d'une telle trempe de caractère ; là, Dieu aidant, il y a de la ressource. Un autre Pen-ti-jen de 35 ans, par amour filial était entré dans la secte des Mangeurs d'herbes. Le jour de Noël il est venu chez nous pour étudier la religion et être domestique. il persévère, il a rompu son vœu, mais à plus tard les détails assez curieux sur lui.

Pé-tché-ly. —— Extrait d'une lettre du P. Petit-Fils à un Scolastique de Laval (28 février 1872.

a) — Un hôtel de village. —— Il y a deux jours j'arrive fort tard dans un village païen. On m'indique 3 hôtels. — Au premier « hôtel de l'Aigle », le maître est absent, on ne peut me recevoir. — Au second, pas de chambre, mais une sorte de hangar où logent pêle-mêle toutes sortes de gens. Je vais donc m'adresser au troisième : « hôtel du cheval jaune ». Là je pourrai loger seul ; voilà ce que le maître d'hôtel m'annonce d'un air de triomphe : en effet il me conduit dans une chambre qui n'a pas été balayée depuis un an ; ni porte, ni fenêtre, ni table, ni chaise, peu importe ! là je serai seul !

Avant que je sois installé, mon homme saisit un balai et me voilà dans un nuage de poussière; deux chiens qui ont suivi leur maître s'obstinent à ne point sortir. Celui-ci les chasse, ils reviennent toujours: mon Chinois de guerre lasse, les laisse aboyer alors tout à leur aise et me dit de l'air le plus aimable: « Grand homme, je vais vous souhaiter la bonne année? Et le voilà s'escrimant à me faire des Ko-tô (prostrations). Je lui fais remarquer que le 15 de la lune étant passé depuis 9 jours, les souhaits de bonne année seront pour l'an prochain. — « Peu importe, me dit-il, je veux avoir le plaisir de souhaiter la bonne année au Grand homme. » Je lui demande alors son nom. — Il se nomme Ou. — Son âge. — Il a 24 ans, ce qu'il a bien de la peine à me dire; car il est bègue. Il sort pour un instant suivi de ses chiens, puis revient avec une vieille table à la Baucis; avec le balai qui a servi à balayer la chambre il se met à l'épousseter, pose dessus une vieille lampe qui doit dater du temps de Confucius et approchant un fauteuil antique, veuf d'un bras, il m'invite à m'asseoir. Je décline l'honneur qu'il veut me faire. Il comprend, et s'armant encore du précieux balai, il en fait disparaître une couche de poussière. Ces préparatifs terminés, je pus m'asseoir en attendant le souper que mon homme mit deux heures à me préparer. C'est qu'il fut obligé d'aller chez ses voisins quêter quelques œufs et la moitié de la moitié d'un chou chinois. Une omelette et une soucoupe de chou chinois, voilà ce qui lui coûta deux heures de travail! — Deux jours auparavant, me trouvant dans un autre hôtel, pas de table au service des voyageurs: Le maître d'hôtel m'annonce qu'il les a toutes prêtées aux dévotes de l'endroit, lesquelles s'en servent pour placer des vases à encens devant les Pou-ssah (idoles); mais comme il ne veut pas que j'aille dîner ailleurs, il va devant l'une des idoles prendre une de ses tables et, après en avoir enlevé les vases à encens, la place devant moi. J'eus donc la joie d'être servi au détriment de l'idole.

b) Piété des chrétiens chinois. — Parmi toutes les prières que nos chrétiens récitent le dimanche, celles du Chemin de la Croix tiennent le premier rang. Elles leur tiennent lieu de la Messe qu'ils peuvent entendre si rarement, vû notre petit nombre. Ils ont une grande dévotion à la Passion de Notre-Seigneur, et au ton de leur voix on comprend qu'ils n'en parlent jamais sans une vive et pieuse émotion. Dernièrement je montrais, à l'aide du stereoscope, les stations douloureuses: plusieurs nouveaux chrétiens étaient visiblement émus, et une bonne vieille, naguère fervente païenne, mais baptisée depuis 5 ans, pleurait à chaudes larmes en pensant aux souffrances de Notre-Seigneur. (Quand des nouveaux chrétiens ou même des catéchumènes viennent visiter une église, les tableaux du Chemin de la Croix attirent surtout vivement leur attention et sur chaque station, ils sont très-désireux d'avoir une explication, explication qu'ils écoutent avec un air de religieuse tristesse. Pour eux il n'y a point de prédication plus éloquente! Pourquoi faut-il que nous ne soyions pas assez riches pour mettre des Chemins de Croix dans toutes nos églises ou chapelles!

c.) — Un trait du Respect tant vanté des païens Chinois pour leurs morts. —

... Passant aujourd'hui près d'un cimetière, je vois un chien qui dévore un enfant: le corps de la pauvre créature était à peine recouvert de quelques pelletées de terre, de sorte qu'il a été facile au vorace animal de le déterrer. Or ce n'est ici qu'un cas entre mille autres semblables; les cimetières n'ont aucun mur d'enceinte et les corps des petits enfants sont si peu recouverts qu'il est facile aux chiens et aux oiseaux de proie d'en faire leur pâture. Et ne croyez pas que les païens soient, en général, émus d'un pareil spectacle: Non! je les ai vus, alors, rire et plaisanter comme s'il s'était agi d'une chose toute naturelle. Voilà bien le cœur de l'homme, quand il n'est pas éclairé par la lumière du christianisme! S'agit-il même, parmi les païens, (car je ne parle que des païens) de

leurs morts les plus regrettés et à l'enterrement desquels ils font un si grand deuil ; on voit que tout ce luxe funéraire n'a point sa racine dans le cœur, car, en sortant de la maison mortuaire ou en venant du cimetière, ils vous abordent avec un visage épanoui et souriant, qui est loin de laisser soupçonner que leur âme est dans la tristesse ; c'est qu'elle ne l'est pas en effet : mais il est de bon ton de paraître..... très-affecté et de verser beaucoup de larmes ; donc, pour la face, ils seront tristes et, pour la face encore, ils seront joyeux : affaire de parade où le cœur ne joue aucun rôle, si ce n'est de rester insensible. Je le répète, il est bien entendu que je restreins mon observation aux païens ; chez nos chrétiens, formés à l'école du catholicisme, le cœur est à la hauteur de la Foi : pour eux il n'est donc pas vrai de dire que les Chinois n'ont pas de cœur : quatre années de séjour au milieu d'eux m'ont prouvé qu'ils sont reconnaissants des services rendus, respectueux, affectionnés, en un mot qu'ils ne sont étrangers à aucun des nobles sentiments qu'on aime à trouver dans un homme, bien que, par nature, ils soient moins démonstratifs que nous. Priez donc pour que tous les Chinois deviennent chrétiens. Notre Pé-tché-ly Oriental ne comptait, à la date du 1er juillet 1871, que 20,517 chrétiens et nous y sommes entourés de dix millions de païens. Quel vaste champ ouvert au zèle du Missionnaire! - - - - -

(25 Avril.) — Aujourd'hui j'interromps ma mission : tous mes chrétiens sont invités à l'enterrement d'un riche païen et j'ai dû, sur leurs prières, leur dire la Messe de grand matin, afin de leur procurer le moyen d'assister à la cérémonie toute entière, laquelle doit durer tout un jour : magnifique corbillard en soie rouge, sur lequel sont richement brodés de grands dragons et autres monstres, nombreux chars et nombreux cavaliers caracolant sur de maigres coursiers, pagodes voisines ornées d'oriflammes de diverses couleurs, force pétards mêlant leur bruit monotone aux décharges de la mousqueterie qui se fait entendre depuis hier soir presque sans interruption, grand nombre de curieux, venus là même des villages voisins. Voilà la physionomie générale. Si maintenant vous avancez au milieu de la foule où chacun parle, rit et s'amuse, vous apercevez un groupe de gens aux accoutrements bizarres, à chapeaux pointus à larges bords rouges, retroussés par devant : d'autres sont richement habillés et quelques lettrés, à globules jaunes, se tiennent près du corbillard. La foule du menu peuple, derrière et sur les côtés, s'avance bruyante et sans ordre, pendant qu'une musique assourdissante réveille au loin les échos et, se mêlant au bruit des pétards, effraie les nombreux coursiers attelés aux nombreux chars qui encombrent la route. En un mot dans cette cérémonie funéraire, rien de recueilli, mais un véritable charivari. Lorsqu'on songe que tout ce tapage se fait pour honorer un pauvre païen, qui vient de tomber dans son éternité, on se sent douloureusement ému. Là, personne ne prie. C'est en présence de ces cérémonies si vides qu'on apprécie tout le bienfait d'une Religion qui parle du mort à Dieu, en même temps qu'elle invite les hommes à ne pas l'oublier en les unissant près du cercueil dans une commune prière!

2.) — Résultats et espérances de la Mission.

— ... En France, vous ne jouissez que d'une paix précaire : plus heureux que vous, notre calme ici se consolide et nous en recueillons les fruits. Malgré les temps un peu difficiles que nous venons de traverser, à cause des bruits de guerre et de persécution, nous avons eu, du 1er juillet 1871 au 1er juillet 1872, 1,173 baptêmes d'adultes, et nous espérons qu'en 1873 ce chiffre sera dépassé ; car le nombre de nos catéchumènes qui, en 1871 n'atteignait pas 2,000, était en juillet 1872 de 3,313 et aujourd'hui s'élève à près de 4,000 ; et tous les jours de nouveaux catéchumènes viennent grossir nos listes. Avec cette belle moisson qui se prépare, nous attendons un nombreux renfort d'ouvriers apostoliques, qui va nous arriver prochainement. Nous en avons d'autant plus besoin que notre petit nombre, depuis 2 ans, a beaucoup diminué.

Deux d'entre nous, nouvellement arrivés, les PP. Mayer et Denizot, sont tombés sur le champ de bataille: deux autres, le P. Stevani depuis 2 ans, et un Père Chinois, le P. Hi depuis 4 mois, sont l'un et l'autre retenus par la maladie, de sorte que ceux qui sont valides ont en ce moment un tiers plus de besogne que les années précédentes. Il est vrai que ce qui diminue notre fatigue, en augmentant notre courage, c'est que Dieu bénit nos travaux. Sur presque tous les points de la Mission, il y a un mouvement des cœurs vers la Religion, mais c'est surtout au midi de la Mission que ce mouvement est plus considérable, c'est-à-dire, dans les districts des PP. Octave et Brueyre. A lui seul le P. Octave compte, à l'heure qu'il est, près de 2,000 catéchumènes: quelle belle moisson en espérance.

Amérique-Sept. — Canada. — Lettre du F. Desy au R.P. Pierre Bertrand (26 Decembre 1872.)

.... Le journal Le Nouveau Monde a rendu compte de la grande démonstration des noces d'or de Monseigneur de Montréal. Permettez-moi de revenir sur cette fête et de vous parler surtout de la sensation extraordinaire produite par le sermon du P. Braun et du déchaînement de passions qu'il a causé dans le camp gallican. L'appréciation suivante d'une feuille hebdomadaire de Montréal me semble traduire fidèlement les sentiments des amis de l'Évêque en cette circonstance:

« Le 29 Octobre 1872, sera une date à jamais mémorable dans les annales de l'histoire ecclésiastique de ce pays. Le concours immense des populations se portant en foule au devant de leur premier pasteur, les acclamations enthousiastes qui l'ont salué sur son passage, l'unanimité des sentiments qui a présidé à l'organisation de cette fête unique, laisseront dans l'esprit des souvenirs ineffaçables et rempliront les cœurs des vrais catholiques d'une joie inénarrable. Il y a eu dans ces démonstrations spontanées, des enseignements de la plus haute portée, et que les moins clairvoyants ont dû saisir et comprendre. L'heure du triomphe avait donc enfin sonné et les vertus admirables de notre saint Évêque, passées au creuset d'une persécution de 33 ans, resplendissaient d'un nouvel éclat. Bien des yeux n'ont pu cependant en supporter les rayons ardents, mais pour quelques aveugles de mauvaise foi il y a eu des milliers qui ont vu et s'en sont trouvés illuminés. — Sans vouloir donner ici un récit détaillé de toutes les beautés de cette fête religieuse et civique, nous dirons en peu de mots ce qui s'est passé. — Quatre cents prêtres, 10 Évêques, n'est-ce pas là un cortége imposant et qui parle bien haut en faveur de notre prélat? L'église Notre-Dame était trop étroite pour contenir la foule qui se pressait de toutes parts. Les démonstrations nationales excitent ordinairement la curiosité, on se rend au temple pour voir et bien peu pour prier; mais mardi, c'était autre chose, on priait tout en admirant. Notre-Dame était bien ornée, les décorations indiquaient du goût et ces palmes qui parsemaient les banderolles fixées aux voûtes, redisaient hautement le triomphe de l'élu du Seigneur. — Le maître-autel resplendissait de lumières; les armes papales reflétaient leurs rayons lumineux sur celles de notre Évêque, ou plutôt elles semblaient se marier tant elles s'harmonisaient. Allégorie frappante de la liaison intime qui existe entre le Pape et ses Évêques, entre la tête et les bras, entre la Doctrine catholique et ses Docteurs. Le Service Divin fut fait avec la pompe pontificale, mais au milieu de ces apprêts il y avait un cachet de simplicité qui n'excluait pas la grandeur.

Pour la première fois depuis longtemps, le chant a été convenable et approprié à la circonstance. Nous n'avons pas entendu ces notes saccadées, comme on les fait assez souvent résonner à Notre-Dame, avec un si mauvais goût. Le chant grégorien est en effet le chant du peuple

par excellence. Il élève les cœurs vers l'Eternel et l'âme se sent pénétrée de ce que la bouche prononce. Aussi la grande voix de la multitude qui remplissait la nef de l'immense basilique, s'est-elle fait entendre dans ce concert divin. — Le sermon du jour a été prêché par le P. Braun, de la Compagnie de Jésus. C'est l'un des plus beaux morceaux d'éloquence sacrée que nous ayons entendu. Armé du fouet de la vérité, le savant prédicateur a flagellé sans merci les erreurs modernes qui infestent notre société, et l'histoire des vendeurs du temple chassés par notre Divin Maître a eu sa réédition en ce jour. Les coups pleuvaient drus et serrés sur les épaules des coupables; si quelques-uns ont crié depuis, c'est que le remède appliqué était aussi violent, aussi implacable dans ses effets, que la plaie était dangereuse, le mal enraciné. Nous avons aussi entendu des murmures, chose naturelle; l'exposé de la vérité n'ayant jamais satisfait les partisans de l'erreur et de la soumission aveugle de l'Eglise à l'Etat. Mais un fait qui a dû étonner bien du monde et qui nécessairement devra s'expliquer, c'est que ceux qui ont publiquement réclamé contre le sermon du P. Braun, veulent qu'il n'ait pas parlé pour eux, parcequ'ils ne sont pas plus gallicans que libéraux-catholiques. S'ils ne sont pas coupables, pourquoi alors cette protestation? S'ils ne sont pas gallicans ou catholiques libéraux, pourquoi ces plaintes où la question d'honneur est mise sur le tapis. Le fanatique Witness dans son numéro d'hier pourrait bien nous donner l'énigme de cette conduite; car les éloges qu'il distrib à la Minerve, donnent la mesure du jugement que doivent en porter les catholiques. Quoiqu'il en soit le sermon du P. Braun restera comme un monument élevé à la défense de la vérité outragée, conspuée, honnie et méprisée. — Après la célébration de la Messe, le cortège des Evêques, des prêtres et des notables délégués par chaque paroisse, se rendit à la salle de l'hôtel de ville. Toutes les classes de l'échelle sociale étaient là dignement représentées. Ce diner a été un succès, malgré la grande affluence des convives dont le chiffre s'élevait à près de huit cents. M. Cherrier fut le seul qui prit la parole. Dans un magnifique discours il démontra la nécessité de l'union intime entre le Clergé et l'Episcopat, faisant voir avec cette vigueur d'élocution et cette solidité de logique qu'on lui reconnait, que cette alliance devait nécessairement constituer chez les peuples les éléments indispensables à son bonheur et à sa grandeur. Dans la veillée eut lieu une illumination générale par toute la ville . . . . Tout le monde, cependant, ne partagea pas l'avis de cette feuille à l'endroit du sermon. On dit que l'Archevêque et l'Evêque de St Hyacinthe furent blessés au vif. Le Métropolitain retourna le soir même à Québec. Ce qu'il y a de certain, c'est que les feuilles qui passent pour recevoir l'inspiration de ces prélats, ne connurent plus dès lors aucune retenue et déversèrent l'injure à pleines colonnes sur le bon P. Braun. Il va sans dire que la Minerve y fit écho. Le Nouveau-Monde répondit à ces attaques avec talent et vigueur. Pour vous en donner une idée, j'extrais les lignes suivantes de son numéro du 6 Novembre.

"Quelques journaux, et quatre surtout, la Minerve et la Gazette, de Montréal; le Journal et le Canadien, de Québec, ont trouvé que le sens de la démonstration avait été trop fortement accentué par le Nouveau-Monde et surtout par le R.P. Braun. On a reproché à celui-ci d'avoir traité dans son sermon les questions les plus importantes du jour, celles qui affectent la liberté même de l'Eglise, en présence des Evêques des autres diocèses qui, disent-ils, ne partagent point ces opinions. Disons de suite que le P. Braun n'a pas émis d'opinions. Il a exposé la doctrine catholique dans toute sa pureté, sans rien y ajouter, mais sans en rien retrancher ni affaiblir, non plus. En deux mots, le prédicateur, comme il le devait, a dit la vérité, toute la vérité, rien autre chose que la vérité. Cela est si parfaitement vrai qu'aucune des feuilles catholiques hostiles n'a tenté d'établir qu'en un seul cas le R. Père eut tort, au point de vue du droit chrétien. Au lieu de crier si fort et de déclamer avec peu d'éloquence, il est vrai, on devrait commencer par prouver que le prédicateur a erré en quelque chose, qu'il n'a pas proclamé la pure doctrine catholique. Cette démonstration faite, il serait temps de crier au scandale. Mais commencer plus tôt, c'est tout simplement prouver que la lumière vous aveugle, qu'elle vous découvre de chères erreurs que vous ne voulez pas abandonner. — Maintenant, quant à la convenance; s'il est constant que le P. Braun n'a dit que la vérité, nous demandons s'il était possible de trouver une meilleure occasion de la proclamer. Il s'agissait de célébrer les grands faits d'un prélat comblé de gloires nombreuses, mais d'aucune plus grande et plus réelle que celle d'avoir défendu et propagé les principes qui doivent déterminer les relations de l'Eglise et de l'Etat. Le sujet convenait donc admirablement à la circonstance. Il ne convenait pas moins à l'auditoire. Le P. Braun avait sous les yeux les chefs de l'Eglise du Canada, les hommes qui plus que tous les autres sont tenus de veiller à la pureté de la doctrine et à la conservation des droits de l'Eglise. Parmi ses auditeurs se trouvaient tout le Clergé du Diocèse de Montréal, des membres du parlement, des hommes jouissant d'une grande influence et d'une considération méritée dans leurs localités respectives. Ne fallait-il pas faire connaître aux uns leurs droits, aux autres leurs devoirs, à tous la vérité? Le lieu n'était pas moins bien choisi, car s'il est

une chaire d'où la doctrine catholique devait être prêchée, assurément c'était bien la chaire de Notre-Dame. Nous regrettons beaucoup que les journaux de Québec aient voulu voir dans le sermon du R.P. Braun une attaque contre Mgr l'Archevêque et contre les Messieurs de St Sulpice. Ils semblent vouloir créer à plaisir du scandale en cherchant à faire croire au peuple .... qu'il existe des divergences de doctrines dans l'épiscopat Canadien, et que Sa Grandeur et ces Messieurs sont opposés aux grandes vérités catholiques proclamées le 29 octobre. Nous protestons contre cette manie d'écrivains sans principes et sans vergogne, de s'abriter derrière les noms les plus vénérables pour répandre l'erreur et dénigrer la vérité. C'est une lâche tactique et un vilain métier que font là les écrivains du Journal et du Canadien. Comment peuvent-ils prétendre sans insulte et sans scandale, qu'ils ont reconnu Mgr l'Archevêque et les MM. de St Sulpice dans le portrait, tracé de main de maître par le P. Braun, des gallicans et des libéraux ? Ne dirait-on point à lire ces sots écrits que les deux feuilles Québecquoises ont pris à tâche de compromettre gravement aux yeux du peuple catholique l'Archevêque et le séminaire. C'est une déloyauté qui ne saurait être soufferte plus longtemps et contre laquelle nous protestons. » .... Comme vous le voyez, la réponse du Nouveau-Monde n'était pas trop maladroite. Aussi elle ne plut que médiocrement à nos inopportunistes et les feuilles gallicanes redoublèrent de violence et ne mirent fin à leurs philippiques que lorsque une autre question, dont je vous entretiendrai tout à l'heure, eut été mise sur le tapis. Vous trouverez dans les Numéros du Nouveau-Monde que je vous expédie en même temps que cette lettre, le récit détaillé des démonstrations faites par les communautés religieuses à l'occasion de ces noces d'or.

Notre collège Ste Marie eut l'honneur de couronner toutes ces fêtes par la représentation d'un drame-opéra : Moïse en Egypte. Le Nouveau-Monde va vous faire connaître lui-même le succès de cette soirée. —— « Bien longtemps avant l'heure marquée pour l'ouverture des portes, une foule immense couvrait la rue Bleury et les avenues d'alentours. En moins de quelques instants l'immense salle académique était remplie dans toutes ses parties et beaucoup de personnes n'ont pu y trouver place. Cet empressement de la population à répondre à l'invitation des RR. PP. Jésuites doit être pour eux une compensation suffisante des injures et des basses insinuations dont ils ont été l'objet durant la récente discussion sur l'Université catholique de Montréal. Vers les 8 heures, le vénérable Evêque de Montréal arriva précédé de centaines de prêtres accourus de toutes les parties du diocèse pour lui renouveler le témoignage de leur respect, de leur admiration et de leur dévouement sans bornes. Dès que l'Evêque parut, l'immense assemblée se leva comme un seul homme et salua le vénérable vieillard d'une triple salve d'applaudissements. Depuis la grande célébration des Noces-d'or du 28 Octobre, les ennemis de l'Evêque de Montréal ont redoublé contre lui de violences, d'attaques déloyales et de calomnies honteuses. La population de cette grande ville a voulu prouver qu'elle n'a aucune sympathie pour les calomniateurs et les ennemis de son pasteur bien-aimé. Et l'ovation enthousiaste qu'elle lui a faite hier soir en est le plus éclatant témoignage, tant il est vrai que la vérité est plus forte que le mensonge et la vertu que la calomnie. —— Le drame de la soirée était une des plus grandes épisodes de l'histoire du peuple de Dieu: — Le récit des souffrances éprouvées par les Hébreux sous le règne de Pharaon, des moyens employés par Moïse, suscité de Dieu pour briser leurs fers, des prodiges accomplis et connus sous le nom des neuf plaies d'Egypte, le passage à pied sec de la mer rouge par les Hébreux et la submersion de Pharaon et des siens sous les flots. Le tableau qui représente la mer rouge divisée en deux parties est quelque chose de magnifique. Les eaux sont bouillonnantes, les vagues se soulèvent, l'écume jaillit de toutes parts et les eaux sont suspendues comme des murs. La perspective est parfaite et le passage merveilleux semble se perdre dans le lointain. Les principaux rôles ont été remplis d'une manière admirable. Nous ne pouvons que féliciter les jeunes acteurs de leur succès et de leurs aptitudes oratoires et les engager à les cultiver avec soin. Les chœurs ont été parfaitement réussis, et de la musique de Rossini, il n'est pas besoin de faire l'éloge. Dans le troisième entr'acte eut lieu l'offrande à Sa Grandeur des adresses et des cadeaux. M. Jos. Beaudry lut l'adresse suivante : « Monseigneur, Lorsque les cris de joie ont éclaté au sommet des montagnes, leurs échos roulent, se prolongent et retentissent encore longtemps après, dans les humbles vallées: pendant vos noces d'or, Monseigneur, les grands corps de l'Eglise et de la nationalité ont laissé éclater, comme un immense concert, leur franche et cordiale sympathie ; les sommités sociales ont parlé, nous voudrions bien être l'écho de la vallée. Nous voudrions pouvoir résumer et répéter, dans un faible et dernier murmure, ce qui a été dit avec toutes les nuances de l'esprit et tous les accents du cœur: "Béni soit Dieu, qui pendant une carrière de cinquante ans, a donné à Votre Grandeur, la force, la prudence et la patience nécessaires pour accomplir tant et de si belles œuvres. Et puisse le Ciel vous donner assez de forces pour exécuter toutes celles que vous méditez encore

En vous voyant dans votre grand cœur et dans vos grands desseins, embrasser surtout l'avenir, nous avions déjà compris que c'est à nous surtout aussi, qui devons davantage en jouir, que c'est à nous, jeune génération, qu'appartient le rôle de la reconnaissance. A ce premier sentiment est venu s'en joindre un autre: nous vous avons entendu naguère, dans cette enceinte, dire à nos aînés que, dès le commencement de votre épiscopat, vous aviez porté vos vœux et vos espérances sur la jeunesse de votre diocèse et que, grâces à Dieu, vous n'aviez pas été trompé dans votre attente. Nous comprenons que là encore, il y a pour nous un devoir et en nous associant aux sentiments généreux de nos amis et de nos confrères de tous les autres collèges, que nous voudrions pouvoir nommer ici avec honneur, comme nous les invoquons avec sympathie, nous vous le promettons, élevés avec eux, dans le même esprit, nourris des mêmes sentiments, formés à la même école, l'école de Jésus-Christ, non! nous ne trahirons pas nos devanciers. Et maintenant de ce petit drame, simple comme les divines écritures d'où il est tiré, et dont nous faisons hommage à votre Grandeur, il nous reste encore un acte, dont nous pouvons prévoir à l'avance le dénouement et l'interprétation : — Monseigneur, comme tout Évêque dans son diocèse, vous êtes notre Moïse. Envoyé de Dieu, vous avez à nous faire passer à travers les écueils de la vie. Vous passerez, nous vous suivrons; et c'est le vœu auquel tous ceux qui sont ici présents, s'associeront, j'en suis sûr. Puisse sur l'autre rivage, sur le rivage de l'éternité, pas un seul de nous ne manquer à l'appel!» —— Cette adresse était accompagnée de l'offrande d'un bouquet et d'un riche cadeau. —— Quand sa Grandeur, Mgr Bourget, monta sur l'estrade pour répondre, elle fut accueillie par des applaudissements vingt fois répétés. Monseigneur commença par remercier la population de Montréal d'être venue en si grand nombre assister à cette célébration de ses noces d'or et de l'intérêt chaleureux qu'elle lui témoigne. Il y a cinquante ans qu'il est prêtre et la Providence a voulu qu'il n'exerçât le saint ministère nulle part ailleurs que dans sa ville bien aimée, qu'il a vu grandir et prospérer avec tant de bonheur. Depuis 35 années il est placé à la tête de ce vaste diocèse. Sa première pensée, en devenant Évêque, a été de ramener au Canada les RR. Pères Jésuites (applaudissements). Il était entouré d'un clergé dévoué et d'une population généreuse; mais il sentit que le Canada avait besoin de revoir ses premiers apôtres (applaudissements prolongés). En parcourant l'histoire, en lisant les immenses services rendus à la religion et au pays par les enfants de St Ignace, lorsque la colonie était encore dans son enfance, en lisant le récit du martyre des Brébeuf et des Lallemant; il comprit les services que les RR. Pères pourraient encore rendre. En 1841, il fit donc le voyage d'Europe, se rendit à Rome et en abordant le Général de la Compagnie de Jésus, il vit que la Providence l'avait devancé, car dès que le mot Canada fut prononcé, le Général lui fit comprendre que sa Mission avait réussi. Nous voyons aujourd'hui combien ses espérances étaient fondées, et ce magnifique collège, cette superbe église, cet enseignement si profond et si sûr, sont autant de preuves que la Providence avait guidé ses pas et dicté ses inspirations. (applaudissements). Car il ne faut pas oublier que tout l'avenir de la Religion et de la patrie repose sur la jeunesse, et qu'il est de la plus extrême importance qu'elle soit bien instruite, qu'elle connaisse ses devoirs de chrétien et de citoyen, qu'elle aime, qu'elle protège et qu'elle défende l'Eglise. Et au moment de paraître devant Dieu, il aura du moins la consolation d'avoir laissé à Montréal et au Canada un institut d'hommes laborieux, zélés, savants, pieux et dévoués à la jeunesse. C'est au moyen des hommes qu'ils formeront que les œuvres commencées se développeront suivant les besoins croissants de notre grande et belle ville de Montréal. Car Montréal va bientôt prendre des développements plus considérables encore que par le passé en population et en richesses. Sa Grandeur termina en faisant les souhaits les plus ardents pour la grandeur et la prospérité de notre ville qui, dit-il, sera la ville catholique par excellence, la ville des Missionnaires et des bonnes œuvres, et en remerciant encore une fois la population de l'empressement qu'elle avait mis à célébrer ses noces d'or. Mgr Bourget était vivement ému. Il parla avec une vigueur extraordinaire et aucune de ses paroles n'a été perdue pour l'immense auditoire qui l'entendait. C'est une manifestation dont le souvenir ne sera pas sitôt perdu à Montréal et dans la province entière. —— Je vous prie de remarquer, mon R. Père, que cette séance avait lieu le 2 décembre, c'est-à-dire, un peu plus d'un mois après la grande célébration de Notre-Dame. Le 50ème anniversaire de l'ordination de Mgr n'arrivait que le 30 Novembre, mais à raison des difficultés de communication entre la ville et la campagne à cette époque de la saison, la fête fut avancée d'un mois. Il avait été entendu dès le commencement d'Octobre que les Jésuites couronneraient ces démonstrations le jour même anniversaire de l'ordination, mais comme le 30 novembre tombait un samedi, on renvoya la séance au mardi suivant. —— Il paraît que les cadeaux présentés à Sa Grandeur à cette occasion sont très-nombreux et d'une grande valeur. La paroisse de St Henri-des-Tanneries se signala par le don princier d'un magnifique coupé français de la valeur de mille piastres (5 à 6,000 francs). Je ne serais pas surpris que les offrandes en or surpassassent le chiffre de 30,000 piastres.

Il n'est pas une seule paroisse, pas une seule association d'ouvriers, communauté religieuse ou société littéraire qui n'aient accompagné ses adresses d'un présent. Toutes ces sommes sont destinées à construire le dôme de la nouvelle cathédrale, le St Pierre de Montréal. Cette coupole sera le monument destiné à perpétuer le souvenir de ce jubilé sacerdotal et sous elle aussi devront reposer un jour les cendres du grand Pontife. —— Les affaires de la Mission me semblent dans un état prospère. Les colléges marchent bien et le nombre des Novices est plus grand qu'il n'a jamais été. Vous savez sans doute que l'Ecole-apostolique d'Amiens nous a donné trois sujets, et de bons, je vous assure. Ste Marie, aux dernières nouvelles, comptait 220 pensionnaires et plus de 150 externes. —— Autre fait: Vous avez peut-être entendu parler d'un célèbre prédicateur Irlandais du nom de Thomas Burke, appartenant à l'ordre de St Dominique. Il est en Amérique depuis plus d'un an, prêchant et lecturant dans toutes les grandes villes des Etats-Unis et réunissant partout d'immenses auditoires, avides de l'entendre. On dit que c'est l'orateur le plus populaire qui soit jamais venu aux Etats-Unis. Il a consenti, par estime, dit-il, pour nos Pères, à aller donner 3 conférences dans notre église de Montréal, au commencement du mois prochain. Les recettes sont destinées à liquider une partie de la lourde dette qui pèse sur le Gesù. On compte que, vu la renommée du prédicateur, l'église sera pleine chaque fois. Je crois que les billets seront tous de 5 francs. —— M. Berthelet, avant de mourir, a donné 10 à 12 mille francs pour le maître-autel du Gesù.

Amérique-Méridionale. —— Chili. —— Lettre de M. l'abbé Gourdin, Prêtre de la Mission, à son frère, Scolastique à Laval. —— Santiago, 2 décembre 1872. —— ...« Tu désires sans doute avoir quelques détails sur les maisons de votre Compagnie dans ce pays; c'est donc par là que je vais comencer ma lettre. —— Votre collége de Santiago est très-florissant. Vos Pères sont bien vus de l'autorité diocésaine et en général de la population. Le ministre de la Justice et de l'Instruction publique vous est particulièrement dévoué. Parmi vos Pères les uns sont Chiliens, les autres Espagnols et Allemands. Il n'y a pas de Français et c'est à regretter, car ici on apprend beaucoup la langue française. Monseigneur Miége, un des 5 ou 6 Evêques de votre Compagnie et Missionnaire Apostolique du Kansas, quête ici en ce moment pour son vaste diocèse. Il a trouvé l'accueil le plus sympathique et il n'a qu'à se féliciter de la charité des habitants. Sa Grandeur a consacré le 17 novembre l'église, j'allais dire la basilique de votre résidence, et le 24 celle des Dames du Sacré-Cœur. —— Nous vivons ici sous un régime républicain; mais il ne faut pas entendre ce mot avec le sens qu'on lui donne en France. Le gouvernement est républicain mais presque exclusivement aux mains de l'aristocratie, qui d'ailleurs s'en montre bien digne. Les élections sont à deux degrés; mais pour être électeur du premier degré il faut avoir un certain revenu. Le Président actuel se nomme Frédéric Errazuriz: il est bien avec le clergé et avec les religieux. —— Les Chiliens sont bons catholiques: ils ignorent complétement le blasphème. Les Français résidant au Chili disent qu'ils sont fanatiques; mais eux, les Français et en général les Européens, ils ne sont pas fanatiques, du moins en faveur de la Religion. —— Pour le mois de Marie on a choisi le mois des fleurs, c'est-à-dire le mois de Décembre, car au mois de Mai nous sommes ici en hiver. La dévotion des Chiliens pour la Ste Vierge est vraiment admirable; l'armée régulière et la garde nationale ont pour patronne Nuestra Senora del Carmelo. Toutes les églises font chaque jour l'exercice du mois de Marie et toutes sont remplies. C'est bien autre chose encore durant la neuvaine qui prépare à la grande fête de l'Immaculée-Conception. —— Le Ciel récompense les tranquilles habitants de l'Amérique du Sud par la fertilité du sol et les richesses minérales qui y sont enfouies. L'argent est très-abondant et l'on vient de découvrir encore des mines importantes. Aussi ce que vous payez en France un franc, vaut ici un peso (une piastre), c'est-à-dire 5 francs.»

Europe. —— Prusse. —— Expulsion du P. Albert Voiss. —— . . . . La persécution fait des progrès en Prusse et elle revêt des formes odieuses. Les lois proposées au parlement contre le sacerdoce catholique dépassent tout ce que se sont jamais arrogé les tyranneaux des siècles passés; elles soulèvent l'indignation des conservateurs protestants eux-mêmes: M. de Gerlach les a flétries en plein parlement avec autant d'énergie que les Regensperger et les Mallinckrodt. Elles seront votées néanmoins, selon toute apparence; et, en attendant, on exécute avec une barbarie sans nom les lois d'expulsion et de séquestration. Nous allons en citer un exemple que nous empruntons au journal de Berlin Germania, 24 janvier. —— Après l'expulsion des jésuites de Cologne, le R.P. Voiss s'était retiré à Stolberg, sa patrie. Il y menait une vie tranquille et solitaire, ne se mêlant de rien, lorsqu'il reçut la lettre suivante: —— Stolberg, le 8 janvier 1873. —— A Monsieur Albert Voiss, ci devant jésuite à Cologne. —— "Par commission du gouvernement royal d'Aix-la-Chapelle, j'ai l'honneur de vous informer que le gouvernement royal de Cologne a obtenu pour vous une décision ministérielle, à l'effet de vous assigner une résidence définitive; votre séjour dans le district de

Cologne et à Stolberg, ayant été jugé intolérable, à cause de vos relations locales et personnelles. » —— Le Bourgmestre, Von Werner.

Or, veut-on savoir en quoi consistent les relations locales et personnelles invoquées à l'appui de cette rigueur? Le Volkszeitung de Cologne va nous l'apprendre. Le R. P. Voiss, au moment d'entrer dans la Compagnie de Jésus, avait donné tout son patrimoine pour fonder un hôpital à Stolberg; il avait renoncé en outre, devant M. le Bourgmestre, à toute revendication de subside ou de pension de la part de la commune. En 1866 et en 1870, le charitable religieux suivit l'armée et aujourd'hui il est en possession de la décoration que lui a méritée son dévouement. Bien plus: dans la dernière campagne, il eut le bras cassé pendant qu'il exerçait son ministère sur le champ de bataille. On le transporta à Metz à la suite de cet accident et il fut longtemps enfermé dans cette forteresse. On aurait pu supposer que ces circonstances étaient précisément de nature à ménager un asile parmi ses connaissances et dans sa ville natale à ce bienfaiteur des pauvres, à ce prêtre dévoué, à ce bon patriote. Mais non: eu égard à ses relations locales et personnelles, le premier magistrat de sa ville natale a soin de l'éloigner; la patrie reconnaissante le bannit de son territoire, par ordre supérieur! Y a-t-il rien de plus cruel et de plus odieux que cette suprême dérision?

Dalmatie. —— . . . . La maison de Zara, outre le personnel du grand séminaire, se compose de quatre religieux employés au ministère des paroisses. Au nombre de ces derniers se trouve le P. Basile dont je vais vous parler. Fondateur des Missions de Turquie et d'Illyrie, il avait dû, à cause de sa mauvaise santé, abandonner cette première œuvre et renfermer son zèle dans la petite paroisse de Malpaga. Il n'y a pas été infructueux. Les succès peuvent donner la mesure de ses travaux: en trois ans il est parvenu à réformer complètement les mœurs et à doter son village d'une jolie église. Si bien que l'Archevêque de Zara a formé le projet de lui confier la restauration des paroisses les plus abandonnées de son diocèse. C'est dans ce but qu'il l'avait envoyé à Zemonico. Plus considérable que Malpaga, ce nouveau poste offrait aussi de plus grandes difficultés, à cause du naturel sauvage des habitants. Mais la patience et la charité du Père Basile ont triomphé de tout. Par ses soins les mœurs se sont renouvelées peu à peu, l'église a été réparée et pourvue d'ornements. Les deux désordres qui ont le plus résisté à ses efforts sont le concubinage et la passion de la vengeance. En ce pays il est d'usage de répondre à une injure en brûlant les maisons de son ennemi. Le P. Basile a entièrement fait disparaître cette coutume barbare et, en l'espace de deux ans, a revalidé plus de 50 unions illégitimes. Furieux de se voir ainsi arracher les âmes, le démon a mis tout en œuvre pour perdre le Père, ou du moins pour lui faire quitter la place. Voici à quelle occasion . . . Désireux d'en finir au plus vite avec les scandales, le P. Basile avait sollicité et obtenu de l'Archevêque une ordonnance qui interdisait l'entrée du lieu saint à quiconque vivrait publiquement dans le désordre. Arrive un jour de fête vers le mois d'octobre 1872 où devait se donner la bénédiction apostolique. Une assistance plus nombreuse que jamais remplissait l'église. A l'heure de la Messe, le Père découvrant au milieu de la foule un malheureux notoirement obstiné dans le vice, déclare qu'il ne peut célébrer en sa présence et l'invite à se retirer. Il refuse. Aussitôt le peuple sort de l'église. Un instant après le Missionnaire fait rentrer les fidèles: le coupable s'était de nouveau mêlé à la foule. L'indignation était à son comble. Après avoir calmé les esprits, le P. Basile assigne rendez-vous au presbytère à ceux qui voudraient entendre la Messe, et le jour même il alla informer l'Archevêque de ce qui venait de se passer. Pendant ce temps, le misérable avait rassemblé autour de lui une bande de 25 hommes de son espèce. Ils arrivent en armes à l'Archevêché, se plaignent d'avoir été privés de Messe par la faute du Curé; en conséquence ils venaient exiger son renvoi. Le prélat, qui avait déjà entendu les explications du P. Basile, leur répondit par une sévère réprimande et les congédia. Ils se rendent chez le gouverneur de la ville: même réception qu'à l'archevêché. Outrés de dépit, ces furieux s'engagent par serment à ne plus jamais reparaître à l'église et à en détourner les autres. Quiconque oserait y mettre les pieds ou sonner la cloche attirerait malheur sur sa tête ou sur ses troupeaux. Effrayés de ces menaces, les fidèles s'abstinrent quelque temps de venir aux offices. La position n'était plus tenable; aussi le Père demanda-t-il permission de se retirer. L'Archevêque y consentit, mais en le priant de différer son départ, pour ne point avoir l'air de fuir. Les choses en étaient là, quand la conversion du coupable fit évanouir toutes les difficultés. Vaincu enfin par la grâce et par ses remords, cet homme alla demander pardon à l'Archevêque, vint faire des excuses à genoux au P. Basile, répara ses scandales et, jusqu'à sa mort qui suivit de près, se montra en toute occasion le plus zélé défenseur du bon Missionnaire. Il a déclaré lui-même devoir

en grande partie son salut à l'impression salutaire qu'avait produite sur lui le fait suivant : — Il y avait non loin de Zemonies un petit orphelin âgé de 7 ans qui n'avait jamais connu son père. Cet enfant cueillait un jour des figues sur le bord de la route. L'arbre où il était monté prolongeait ses rameaux dans une haie d'épines qui lui dérobait les plus beaux fruits. Comme il réfléchissait aux moyens de grimper jusque là, un vieillard à l'aspect vénérable se montre tout-à-coup au milieu de la haie et, sans mot dire, commence à cueillir des figues de l'autre côté de l'arbre, justement à l'endroit où ne pouvait atteindre la main de l'enfant. Le pauvre petit pousse des cris de frayeur et se met en devoir de fuir précipitamment. Mais retenu et bientôt rassuré par la bonté du vieillard, il s'arrête : « Ne crains rien, mon enfant ; je suis ton père que la mort a enlevé il y a quelques années. Va porter à M. le Curé une partie de ces fruits, et engage-le à célébrer pour moi le Saint Sacrifice ; je suis encore retenu dans les flammes du purgatoire. » La vision disparaît et l'enfant de courir au presbytère. D'abord le Curé refusa d'ajouter foi aux paroles du petit. Mais ses instances, sa naïveté et surtout l'exactitude du portrait qu'il fit de son père, bien qu'il ne l'eût jamais connu, finirent par convaincre le Curé. Il célébra la Messe demandée et permit à l'enfant de publier le fait. Je tiens tous ces détails de la bouche même du P. Basile.

Varia. — Allemagne. — Prusse.

— La Province d'Allemagne a envoyé cette année dans les Missions d'outre mer un nombre de Missionnaires qui dépasse de beaucoup la moyenne des départs annuels. Ils sont répartis ainsi qu'il suit : — Pour le Paraguay (République Argentine) : un Frère coadjuteur. — Pour le Brésil : cinq Pères et trois Frères coadjuteurs. — Pour Quito (Equateur) : trois Pères. — Pour l'Amérique du Nord : dix Pères et neuf Frères coadjuteurs. — Pour l'Algérie : un Père. — Pour Bombay (Hindoustan) : neuf Pères et quatre Frères coadjuteurs. — Pour le Chili : un Père et deux Frères coadjuteurs. En tout 48 Missionnaires.

Irlande. — Extrait d'un journal de Dublin. — (*Une nouvelle chapelle du Sacré-Cœur.*) — … Tous ceux qui depuis quelque temps ont suivi des retraites dans la chapelle des Pères Jésuites, attenante à l'église St François-Xavier, ont éprouvé les inconvénients résultant du manque d'espace nécessaire pour placer ceux qui, en nombre toujours croissant prennent part à ces pieux exercices. Durant la dernière retraite, donnée pour les jeunes gens employés dans le commerce, on a dû faire la réunion dans la grande église, au grand ennui des fidèles qui la fréquentent d'ordinaire. Pour prévenir le retour de cet inconvénient, les jeunes gens du commerce, d'accord avec les autres associations ayant leur centre à cette église, ont résolu l'érection d'une nouvelle chapelle et formé dans ce but un comité. De la sorte le bien résultant de ces retraites, non seulement pour ceux qui les suivent, mais pour tous les catholiques, pourra se perpétuer. Les Pères Jésuites toujours prêts à sacrifier pour le bien général leurs commodités particulières, ont mis à la disposition du comité une portion de leur jardin suffisante pour la nouvelle construction et nous apprenons avec plaisir que la plupart des listes de souscription mises en circulation, sont déjà remplies et qu'on a reçu nombre d'offrandes. Nous eussions été surpris qu'il en fût autrement, tant les Pères Jésuites ont bien mérité des catholiques d'Irlande et de ceux de Dublin en particulier et nous sommes certains que beaucoup seront heureux de leur donner un témoignage d'estime en contribuant généreusement à l'entreprise.

Chine.

— *Une faveur obtenue par le P. Ducoudray.* — Extrait d'une lettre du Père Seckinger —

Nan-Kin, 16 Décembre 1872. — Mon R. Père, — P.C. — . . . Il me reste à remplir une promesse faite à notre Père Ducoudray. — L'an passé, vous avez eu la bonne idée d'envoyer en Chine quelques images commémoratives de nos cinq martyrs. — J'ai eu la grande chance d'en recevoir une, elle représente les disciples d'Emmaüs : à la bande inférieure elle porte une relique du linge de ce Père. Or à peine relevé d'une longue indisposition j'étais retombé malade, au moment où j'étais le plus éloigné de Nan-Kin, où cependant je devais me rendre au plus vite pour négocier les affaires du pillage de Tâ-ton. — ...... Dans mon embarras, j'eus la pensée de prendre la relique du P. Ducoudray sur mon lit ; ma qualité de vieux surveillant m'engageait à recourir de préférence à cet

ancien frère d'armes. — Que se passa-t-il ? Je n'en sais rien, sinon que retenu au lit par la fièvre depuis dix jours, sans force ni appetit, je me trouvai dès mon réveil tellement en bon état et reconforté, que le jour même (c'était le 5 Juillet), j'enjambais mon mulet, et 5 jours après, de retour à Ngan-Kin, j'entamais l'arrangement des affaires de Ta-ton. En demandant ma guérison à ce cher Père, je lui avais promis qu'en cas de mieux, je vous en donnerais avis, afin d'établir une nouvelle preuve de sa sainteté. — C'est donc pour ce motif que je viens aujourd'hui vous adresser ce récit de ma guérison par ce Père, afin de payer à ce nouvel et bienfaisant médecin cet humble tribut de ma fraternelle reconnaissance. — J. Seckinger S.J.

Montagnes-Rocheuses. — Bref de Sa Sainteté aux Indiens de la mission des Cœurs-d'Alène. —

... "J'avais eu l'honneur, écrit le R. R. P. Beckx, de remettre à Sa Sainteté une adresse du chef des Cœurs-d'alène en l'appuyant de vive voix.(*) Sa Sainteté a daigné récompenser le zèle de ses enfants. Ce bref est le premier qui ait été adressé par le Souverain Pontife à un chef indien.»

En nous communiquant ce précieux document (lettre du 10 Février 1873), le P. de Smet donne quelques détails sur la manière dont il fut accueilli par les Indiens. « Le Bref était adressé directement aux Cœurs-d'alène, de la mission du Sacré-Cœur, dans le territoire d'Idaho. Il fut communiqué le jour de l'Assomption en cinq langues : d'abord en latin ; ensuite en langue Cœur-d'alène, en Kalispel, en Schuyelpi, en Nez-percé et Yakama. Chaque Missionnaire en fit la lecture à ses propres néophytes. Toutes les tribus du territoire et au delà se trouvaient representées à la solennité. — Avant la lecture du Bref, toute l'assemblée forma une longue procession. Douze jeunes acolytes, en surplis, flambeau en main, prirent les devants. Ensuite les Missionnaires, en habits sacerdotaux, précédèrent la statue de la Sainte Vierge, placée sur un trône sous un magnifique dais, orné de fleurs et de guirlandes et porté par les 4 principaux chefs. Une bande nombreuse de miliciens indiens, dans leurs plus beaux accoutrements, entourait la statue ; puis, en rangs serrés, suivait toute la multitude, récitant dévotement le chapelet et d'autres prières. Une grand'Messe fut célébrée, pendant laquelle un grand nombre de néophytes s'approchèrent de la Sainte Table. — Mais qui pourrait exprimer les sentiments de tous ces enfants des plaines et des Montagnes-Rocheuses, lorsqu'ils entendirent les paroles du Vicaire de Jésus-Christ, du grand et infaillible Chef de leur religion, du Père commun de tous ceux que réunit une même foi ? Oh ! qu'on ne s'imagine pas que le cœur du Sauvage est inaccessible aux émotions nobles et délicates, ou qu'il n'est pas capable de réformer ses penchants farouches sous la vivifiante influence de la foi catholique ! Instruit par le Missionnaire, le rude et ignorant Sauvage acquiert avec la foi toutes les vertus qui distinguent le vrai chrétien. Le Bref du Pape, avec la bénédiction apostolique, les affermira dans leurs bonnes dispositions. La fête du 15 août 1872 fera époque dans les annales des tribus de l'Idaho.»

Voici la traduction du Bref de Sa Sainteté. — ... Pie IX. Pape. — Bien-aimés fils, salut et bénédiction apostolique. — ... Les sentiments de dévouement que dans la simplicité de vos cœurs vous Nous avez exprimés, chers fils, Nous ont causé une grande joie : votre douleur à la vue des attaques dirigées contre l'Eglise, ainsi que votre amour et votre vénération pour ce Saint Siége, sont une preuve éclatante de la foi et de la charité qui est répandue dans vos cœurs et qui vous attache étroitement à ce centre de l'Unité. C'est pourquoi Nous ne doutons pas que vos prières et vos supplications, qui montent sans cesse vers Dieu, ne soient pour Nous et pour l'Eglise d'une grande efficacité, et Nous estimons grand et précieux le don de votre cordiale charité. Et comme la main de Dieu protége tous ceux qui le cherchent sincèrement, Nous espérons avec une entière confiance que vos bonnes œuvres vous obtiendront les grâces nécessaires contre les dangers de corruption qui vous menacent, et les secours spirituels que vous désirez pour vos filles. ...

Quant à Nous, nous prions Dieu qu'il achève de plus en plus l'œuvre de sa grâce en vous et qu'Il vous comble de toutes ses faveurs. Comme présage de ces faveurs et comme gage de Notre reconnaissance et de Notre paternelle bienveillance, Nous vous donnons de tout cœur la bénédiction apostolique.

Donné à Rome, près de Saint-Pierre, le 31 Juillet de l'année 1871, — la 26ème année de Notre Pontificat.

Pius P.P. IX.

(*) Voir les Lettres de Laval du mois Juillet 1872.

224

Sommaire.

Du N° 1. Mars 1873.

Adresse de la Rédaction : Monsieur J. De Causans, Maison Saint Michel Laval (Mayenne)

SUPPLÉMENT

au N° 1. Mars 1873.

Autriche. — Persécution contre la Compagnie au Tyrol. (*)

Première lettre à un Scolastique de Laval. — Brixen, 24 Octobre 1872. —

Vous savez déjà que nos Pères de la Province de Venise, après avoir perdu en 1859 tous les établissements qu'ils avaient dans la Lombardie et en 1866 tous ceux qui leur étaient restés dans la Vénétie, se réfugièrent dans le Tyrol où ils purent fonder un collége à Brixen pour les Italiens et établir les Novices, les juvénistes et les philosophes à Eppan près de Botzen, dans une maison loué à cet effet. Or dès le commencement ces deux maisons se trouvèrent en butte à la persécution de la part de quelques libéraux de l'endroit, et cette persécution continue avec tant de succès, malgré la bassesse des procédés, que dans peu, à moins d'un miracle, cette pauvre province, perdant ce dernier asyle, devra pour la quatrième fois prendre la route de l'exil. — La première persécution s'ouvrit en 1868 contre le collége de Brixen et fut dirigée de façon à nous mettre dans l'impossibilité de continuer notre œuvre et à nous faire renoncer de nous-mêmes à l'idée de maintenir un collége en ce lieu. On exigea d'abord que ceux de nos élèves qui voudraient subir l'examen de licence se fissent inscrire un an auparavant sur le rôle d'un collége autrichien. Il fallut bien en passer par là ; alors le gouvernement fit un pas de plus et décréta que avant l'examen de licence, nos élèves auraient à en subir un autre sur toute l'histoire naturelle devant les professeurs du collége de Brixen. Force nous fut d'accepter cette nouvouvelle condition ; et pendant les 4 années qui suivirent, bien que les professeurs ne fussent guères favorables, aucun de nos élèves n'échoua à l'examen de maturité. Alors le gouvernement, à l'intimation déjà faite aux examinateurs d'user de plus de sévérité à l'égard de nos élèves ajouta les menaces et l'on en vint jusqu'à inscrire au programme de l'examen, un passage d'auteur grec d'une révoltante immoralité. C'était uniquement, nous dit ensuite un de ces Messieurs, afin de mieux se rendre compte d'après un passage que sans doute les Jésuites n'avaient pas expliqué en classe, de ce que nous apprenons de grec à nos élèves. Mais avec l'aide du Seigneur les cinq jeunes gens qui furent soumis à cette épreuve la subirent victorieusement. L'année suivante (1869) l'inspecteur présidant l'examen de mathématiques et de physique pria tous les professeurs de garder le silence, se réservant d'interroger seul les candidats. Cependant tout allait à souhait ; quand arrivé aux deux derniers, il se met à leur proposer en mauvais italien, selon l'usage, des questions inintelligibles. Les examinés ne savent que répondre. Un de nos Pères, le préfet des études, qui se trouvait présent demande la faveur de poser la question en d'autres termes. Il lui est sèchement répondu qu'il n'est point examinateur, mais simplement auditeur et encore par pure grâce. Il arriva ainsi que ces deux pauvres jeunes gens échouèrent, mais deux mois après ils subirent l'épreuve avec succès. — Nos ennemis trouvant alors que la tactique employée jusque là leur coûtait fort cher et leur rapportait fort peu, en essayèrent une autre. On commença par faire crier contre nous dans les journaux et après avoir préparé l'opinion publique, on adressa en 1870 au R.P. Recteur un avertissement ainsi conçu : « Le gouvernement et l'opinion publique sont justement

(*) On nous prie de recommander à nos lecteurs une grande discrétion avec les étrangers sur tous ces détails.

étonnés que des Jésuites italiens sans aucun droit de cité, sans directeur approuvé par le gouvernement et sans l'autorisation officielle du même gouvernement, aient ouvert en Autriche un établissement d'éducation, si donc dans un espace de temps déterminé on ne donne pas des explications satisfaisantes, on est averti que le collège sera fermé.„ Le R. P. Recteur répondit immédiatement en citant des faits qui n'admettaient pas de réplique. Pour le droit de cité, il déclarait l'avoir reçu implicitement par cela même que la municipalité de Brixen les avait acceptés comme corps enseignant. Il fut répondu que cela ne suffisait pas, qu'il fallait l'obtenir explicitement. Comme la majorité du conseil municipal nous était très-favorable, ainsi que toute la population, la chose était facile et nous en fîmes formellement la demande. L'affaire devait se décider en séance publique. Au commencement de la séance le médecin de notre collège se lève et déclare que si on met seulement en délibération la demande des Pères, il va se trouver obligé de quitter la salle avec ses amis. Tous se regardent avec étonnement. Le bourgmestre prend la parole et dit que la chose ne dépendait point de lui qu'il fallait aller aux votes . . . . et qu'il trouvait fort singulier le procédé du préopinant. On procède au scrutin; 20 sont pour et 6 contre. Le médecin se lève et sort de la salle avec les siens. Cet incident, qui d'abord fit rire, était plus sérieux qu'on ne le pensait et sans l'intervention de l'Empereur, depuis un an déjà notre collège et Brixen n'existerait plus. —— C'est qu'en effet le célèbre médecin après avoir donné le soir même sa démission de conseiller municipal, fit parvenir au gouverneur d'Inspruck une pathétique relation de la violence dont il avait été la très-innocente victime: il la terminait par une solennelle protestation. Toute cette comédie avait été combinée d'avance: aussi la protestation eut-elle son effet et le jour suivant un décret du gouverneur déclarait le bourgmestre déposé de sa charge et le conseil municipal licencié pour l'énorme délit de n'avoir pas injustement persécuté les Jésuites; il évoquait en outre l'affaire à Inspruck. La population toute entière fut indignée d'une façon de procéder si arbitraire. Le R. P. Recteur instruit de l'événement se rendit immédiatement à Inspruck, lettres et dépêches partirent pour Vienne, mais on ne put rien obtenir. Alors le R. P. Provincial d'Autriche alla en personne trouver l'Empereur et lui exposa toute l'affaire. Sa Majesté reconnut la nécessité d'intervenir et par un décret signé de sa propre main, elle remit le bourgmestre et le conseil municipal en possession de leurs droits. —— Pendant une semaine entière que durèrent ces pourparlers, semaine de véritable agonie pour nous, le vrai peuple tyrolien ne manqua pas de nous donner des preuves de son attachement et de son estime. Chaque jour les lettres pleuvaient dans la chambre du P. Recteur; c'étaient les habitants des communes voisines qui le conjuraient d'accepter, lui et les Pères, le titre de leurs concitoyens, en dépit de tous les francs-maçons ennemis de Dieu et de l'Eglise (ce sont leurs propres expressions) fussent-ils conseillers municipaux ou gouverneurs de Province. Une commune entre autres se distingua et mit à notre disposition deux maisons & une remarquable bibliothèque de 6,000 volumes qui lui appartenait. —— Cette bourrasque passée, nous pensions jouir pour quelque temps du moins d'un peu de tranquillité. C'était une illusion. A peine quelques mois s'étaient-ils écoulés, que soudain l'inspecteur d'une partie des collèges de l'Empire se présente et demande à être conduit dans toutes les classes. Notre collège étant reconnu comme établissement particulier, le gouvernement n'avait pas d'autre droit que de faire visiter le local pour juger de sa salubrité. Mais comme l'inspecteur déclarait avoir le mandat d'assister à toutes les leçons de toutes les classes, le R. P. Recteur protesta et céda à la violence. La visite dura presque une semaine pendant laquelle l'inspecteur assista chaque jour matin et soir à nos classes. Impossible de décrire les scènes auxquelles donnèrent lieu ces visites répétées. Les élèves eurent pendant un mois matière à s'égayer aux dépens de ce bon homme de schulrath (inspecteur des écoles), nom que par une méprise quelque peu malicieuse ils prononçaient "scelerato." Pour être bref je ne vous raconterai que ce qui se passa à la isite que le premier jour même j'eus l'honneur de recevoir dans ma classe. J'expliquais dans Ovide la

magnifique description du massacre des 300 Fabius lorsqu'on vint me donner avis de la présence d'un inspecteur dans la maison et de la possibilité qu'après avoir achevé la visite de la classe de physique, commencée depuis une heure, il lui prît fantaisie de venir dans la mienne. Je prévins les élèves de ce dont il s'agissait et des conséquences que pouvait avoir une telle visite et je leur rappelai que c'était l'occasion de prouver par des actes la sincérité de cette affection qu'ils nous témoignaient à tout propos dans leurs paroles. J'avais à peine fini que je vois entrer le dit inspecteur accompagné du R. P. Recteur. Tout en faisant mine de vouloir descendre, je demandai au visiteur inconnu, à qui j'avais l'honneur de parler et ce qu'on demandait de moi. Il me répondit de continuer mon explication et le R. P. Recteur déclara d'un ton élevé quelle était la mission du personnage et qu'il fallait s'y prêter. Je me remis en chaire et continuai en latin l'explication, puis j'interrogeai les élèves. Jamais ils n'avaient montré tant d'ardeur; on eut dit qu'eux aussi se sentaient blessés et qu'ils voulaient venger nos droits. La visite dura une heure; je fis expliquer 40 distiques d'Ovide, faisant scander les vers, appliquer les règles de la prosodie, raconter les faits historiques dont il était fait mention, etc, etc., et tout cela en latin. Le pauvre inspecteur ébahi promenait ses regards du maître sur les élèves et des élèves sur le maître sans proférer une parole. Finalement stupéfait de tant d'assurance à parler latin chez des enfants de 3ème, il se lève à l'improviste et saisit brusquement le livre d'un élève, pour voir sans doute, s'il n'y avait pas de feuille écrite à l'intérieur. Sa déception fut complète, et n'eut d'autre adoucissement que la découverte au bas des pages de certaines annotations que sa visite avait inspirées à quelque génie tudesque. Après quoi, me faisant une profonde inclination, en essayant un sourire qui ressemblait fort à une grimace, il se retira tranquillement. Ajoutons toutefois pour l'honneur de la vérité, que dans les visites suivantes, il se montra plus aimable. En nous quittant même il nous exprima sa complète satisfaction et le rapport fait par lui sur sa visite montra qu'il avait été sincère. —— Nos ennemis ne parvenant pas à trouver de prétexte pour nous chasser, entrèrent alors dans la voie propre à notre temps de liberté et de libéralisme, la voie de la violence. Au commencement de cette année 1872, nous recevons l'ordre de renvoyer les quelques enfants allemands qui étudiaient chez nous la langue italienne: de motif pour justifier cette mesure, aucun. Après avoir tenté tous les moyens, il fallut céder. Alors vint un ordre absolu de nous conformer en tout et pour tout, malgré notre qualité d'établissement privé, à la méthode d'enseignement de l'Empire, sous peine de suppression immédiate du collège. La résistance était inutile et le T. R. P. Général nous écrivit de nous soumettre; ce qui fut fait. Or, vers la fin de septembre arrive un nouveau décret nous signifiant de renvoyer du collège les jeunes gens qui, bien qu'appartenant à la langue italienne, étaient cependant sujets de l'empire. Où voulait-on en venir par une mesure si arbitraire ! Le R. P. Recteur se décida à tenter un dernier effort, d'autant que nos Pères d'Eppan (près de Bozen), se trouvaient dans un danger encore plus pressant que le nôtre. Vous savez combien petite est la maison qu'ils occupent. Or cette année la communauté s'était considérablement accrue, soit par l'entrée de nouveaux Novices, soit par l'arrivée des novices et des junioristes de la Province de Rome. Le R. P. Provincial loua donc une maison beaucoup plus spacieuse dans le dessein d'y faire passer, en Novembre, toute la communauté. Nos ennemis toujours informés des choses mêmes que nous croyons les plus secrètes, attendirent que le contrat pour la nouvelle maison fut conclu et que nous eussions cédé l'ancienne, puis lorsqu'on commença les réparations dans la nouvelle habitation, ils nous gratifièrent d'un décret provenant de la lieutenance du gouvernement d'Inspruck, déjà si bien méritante de nos Pères de Brixen. Par ce décret il nous était enjoint de cesser tous travaux, attendu que pour ouvrir une nouvelle maison religieuse, il fallait l'autorisation du gouvernement, autorisation qui ne pouvait, dans les circonstances actuelles nous être accordée sans irriter l'opinion publique. Voilà donc les Nôtres dans la nécessité d'abandonner à la fin de Novembre

l'ancienne maison sans pouvoir entrer dans la nouvelle. On protesta, on donna des explications, tout fut inutile. Dans cette extrémité, le P. Recteur du collége de Brixen se rendit au commencement d'Octobre à Vienne pour aller demander justice à la Cour. Il vit le ministre de l'instruction publique et d'autres grands personnages, mais il comprit que les belles paroles qu'on lui donnait n'étaient que des paroles et rien de plus. Revenu à Brixen il se concerta avec le R. P. Provincial et vers la mi-Octobre repartant pour Pesth où se trouvait l'Empereur, il demanda et obtint, grâce à la haute recommendation de quelques membres de la famille impériale, une audience de sa Majesté. L'Empereur écouta avec une grande bienveillance le R. P. Recteur, fut ému de son récit et se montra tout disposé à nous secourir. Avant de congédier le Père, sa Majesté lui adressa différentes questions et entre autres: Pourquoi les Pères autrichiens d'Inspruck ne faisaient rien pour les aider? Le R. P. Recteur répondit en toute simplicité qu'ils l'avaient fait plusieurs fois et l'auraient fait encore sans doute si l'on s'était adressé à eux; mais qu'à raison de la crise que les Pères autrichiens eux-mêmes traversaient en ce moment, les Pères italiens n'avaient pas cru devoir recourir à leur entremise. L'Empereur ne put s'empêcher de sourire de tant de franchise et il repartit: « Eh bien! s'ils ne peuvent vous aider, ce sera moi qui le ferai. » Il fit écrire, en effet, le soir même au gouverneur d'Inspruck à notre sujet. Quel sera le résultat? Dieu seul le sait. J'ai attendu jusqu'aujourd'hui 24 Octobre à vous donner ces nouvelles, espérant pouvoir vous apprendre comment les choses se sont terminées, mais comme elles traînent en longueur, je ne diffère plus l'envoi de ma lettre. Pour nous, sachant combien est peu efficace en ces temps le bon vouloir des Empereurs, nous avons mis toute notre confiance, après Jésus et Marie, en notre très-bon Père Saint Joseph qui, vous le savez, a toujours largement répandu ses bénédictions sur notre Province. —— Notre Saint-Père Pie IX à qui son inépuisable charité fait trouver le moyen, même dans sa grande détresse de soulager ses enfants affligés, ayant appris l'indigne persécution dont nous étions victimes, nous envoya à plusieurs reprises, à nous et à nos enfants, sa bénédiction apostolique et tout dernièrement il nous a fait parvenir par le R. P. Provincial de la Province Romaine le corps d'un Martyr de 15 ans, retiré des catacombes et baptisé du nom de Emile-Victor. Les 3, 4 et 5 novembre aura lieu un splendide triduum pour la translation de ces reliques insignes dans la chapelle du collége. . . . . . .

Cher Frère, soyons pleins de confiance en Dieu; souffrons pour les éternels principes de la vérité, si intrépidement représentés par Pie IX. Souffrons avec Pie IX, bénis et fortifiés par lui et dans peu, espérons-le, nous triompherons avec lui.

Seconde lettre à un Scolastique de Laval. —— Brixen, 16 Janvier 1873. —— Je continue la douloureuse histoire commencée dans ma lettre du mois d'octobre. Les espérances conçues par nous après la visite faite par le R. P. Recteur à Sa Majesté commencent à s'évanouir, tant par rapport à notre collége de Brixen que par rapport au noviciat et au Scolasticat d'Eppan. Commençons par cette dernière maison; elle a déjà reçu le décret d'expulsion. C'était vers la fin de Novembre, et le jour approchait où, si nos Pères d'Eppan n'avaient pas évacué la maison, le propriétaire, poussé par quelques enragés libéraux tyroliens, menaçait de jeter sur la voie publique tout notre pauvre mobilier. Le R. P. Provincial attendait avec anxiété la réponse à la supplique présentée à Sa Majesté, mais en vain! Enfin comme il ne restait plus que quelques jours, il eut recours au gouverneur du Tyrol et après lui avoir exposé les circonstances dans lesquelles il se trouvait, il le pria de vouloir bien révoquer la défense à lui faite de se transporter dans une autre habitation. Alors le gouverneur avec une bonhomie admirable de duplicité, lui répondit que pour lui il n'y faisait pas la moindre difficulté, mais que pour observer les formalités requises par la loi, il serait convenable de lui présenter à lui

directement par le moyen de l'Ordinaire, une supplique pour fonder une nouvelle communauté religieuse. Le R.P. Provincial s'aperçut du piège qui lui avait été tendu déjà tant de fois et répondit qu'il ne s'agissait pas ici d'une nouvelle communauté religieuse à fonder, etc. etc... Mais rien ne put émouvoir la farouche bureaucratie qui combattait quasi pro aris et focis pour l'inviolabilité d'une loi qui n'existe pas. Malgré tant de refus, le R.P. Provincial tenta un autre assaut par l'entremise du directeur du Cercle et le gouverneur accorda à ce dernier le changement de local demandé, mais à une condition, c'est qu'on lui présenterait quam primum à lui directement la supplique exigée, moyennant quoi il donnait à espérer que l'affaire serait conclue. Contraints par la nécessité, on accepte la dure condition; on se met à déloger et le dernier jour de novembre, nous nous trouvions installés tant bien que mal dans la nouvelle maison de Tramin. Tramin est un charmant petit pays, à quelque distance de Neumarck et éloigné de Botzen d'environ 15 milles, sur la route qui de cette dernière ville conduit à Trente. Le peuple est excellent et vraiment digne de l'antique renommée et de la vieille foi tyrolienne. A peine sut-on dans le pays le jour de notre arrivée que la population de son propre mouvement décida qu'au jour fixé tous, ayant à leur tête leur curé et le syndic du pays, descendraient de la montagne à la station, bannière et étendards déployés, pour accueillir les Pères et les conduire processionnellement à leur nouvelle habitation. Les libéraux ne désiraient que cela pour avoir quelque nouveau prétexte de nous accuser de soulever le peuple; aussi le R.P. Provincial qui avait précédé les autres à Tramin dut-il user de toute son autorité auprès du Curé et du syndic pour empêcher une démonstration aussi extraordinaire; et ce n'est pas sans peine qu'il y réussit. Il ne put toutefois empêcher que ce ne fut fête dans le pays tout ce jour là. Nous avions à peine mis un peu d'ordre dans nos affaires et passé dans une Ste allégresse les saintes fêtes de Noël, quand voici venir de Vienne, le dernier jour de l'année, un décret fulminant signé du ministre et où il est dit en termes catégoriques: « Vu la supplique présentée à son Excellence le gouverneur d'Inspruck... le gouvernement de l'Empereur se trouve dans la dure nécessité de décréter ce qui suit: — Art: 1er. Dans les circonstances actuelles, il est absolument impossible d'accorder l'autorisation de fonder une communauté religieuse à Tramin. — Art: 2. Le collége d'Eppan constituant une vraie communauté religieuse sans autorisation du gouvernement, sera dissous dans l'espace d'un mois à dater du 1er Janvier 1873. Les autorités locales sont chargées de l'exécution du présent décret.» Puis, afin qu'il ne nous restât aucune espérance de pouvoir trouver justice dans la personne même de l'Empereur, conjointement avec le décret du ministre, nous arriva la réponse de sa Majesté à la supplique à Elle adressée par le R.P. Provincial; et à toutes les demandes il était répondu: Negative. Quand l'arbitraire prend si impudemment la place de la justice, il n'y a plus d'espérance qu'en Dieu. Le R.P. Provincial est donc à chercher hors de l'Autriche un nouvel asile. Où? Si ce que l'on dit est vrai, il paraît que vous en pourriez être mieux informé que nous. Ce qui nous est le plus pénible, c'est que nous devons cette fois emmener avec nous en exil une vingtaine de Scolastiques ou Novices de la Province romaine auxquels nous avions jusqu'à présent donné l'hospitalité. Mais le Bon Dieu le veut ainsi, que sa Volonté soit faite! —— Quant au collége de Brixen, l'unique maison qui nous restât encore au Tyrol, le R.P. Recteur m'a dit qu'il attendait chaque jour la fatale sentence. Du reste on nous a fait dès maintenant une position si absurde qu'il est impossible de continuer plus longtemps. Déjà en effet par un décret du gouverneur nous avons été obligés de licencier tous nos élèves sujets de l'Autriche; par un autre décret nous sommes obligés de suivre, dans l'enseignement, les méthodes autrichiennes, bien que les pensionnaires que nous avons encore, soient tous sujets italiens et doivent tous aller en Italie pour subir leurs examens.

Que voulez-vous? On veut nous fatiguer, et si nous ne nous fatiguons pas, on nous lancera un décret ou loy dira: "que notre collège est une vraie contradiction et pour la faire disparaître nous serons obligés de le laisser." — Prions et espérons.

Troisième lettre à un Scolastique de Laval. — *Les Allenx (près Cossé) Avril 1873.* — Vous désirez que je vous finisse la narration de ce qui regarde l'expulsion de nos Pères et Frères de Tramin. Je le fais d'autant plus volontiers, qu'il me sera impossible de vous raconter les faits, ainsi qu'ils ont été se déroulant, selon les dispositions de la divine Providence, sans toucher un mot de la charité insigne et vraiment admirable de toute votre Province et spécialement de votre maison de Laval à notre endroit. Cela servira à acquitter en quelque manière la dette immense de gratitude que nous avons contractée envers toute votre Province, et à montrer à la Compagnie toute entière jusqu'où peut aller la charité entre ses enfants. — Le décret dont je vous parlais dans ma dernière lettre à peine reçu, le R. P. Provincial vit bien qu'il n'y avait plus d'espérance de le faire révoquer et se tourna plein de confiance vers les diverses Provinces de la Compagnie pour chercher un asile à ses enfants. De toutes parts lui arrivèrent les offres les plus généreuses. Mais la pensée d'exposer à un nouvel exil tant de jeunes gens (il craignait, l'expérience du passé était là, que plusieurs d'entre eux jeunes de religion et d'âge ne résistassent pas à l'épreuve, ou du moins ne fussent gravement exposés à perdre leur vocation), cette pensée, dis-je, fit tant d'impression sur notre bien aimé Père Provincial que, poussé d'ailleurs par des personnages très-haut placés et de grande influence, il voulut tenter un dernier effort pour faire révoquer le décret. Mais tout cela n'eut d'autre résultat que de nous faire perdre en vaines espérances un temps précieux. En effet Mars approchait; c'était pendant ce mois que la maison de Tramin devait être évacuée et il n'y avait encore rien de décidé sur le lieu où nous pourrions nous retirer. Le château des Allenx près de Cossé-le-Vivien offert avec tant de générosité par M. Félix de Vauguyon, avait été accepté dès le commencement de Février, mais toujours sous condition, (on espérait que nos craintes ne se réaliseraient pas) c'est-à-dire, supposé qu'il nous fallut quitter Tramin. Quand donc nous fûmes assurés que non seulement il fallait quitter Tramin, mais que de plus le gouvernement avait donné des ordres très-sévères aux autorités locales, afin qu'elles veillassent à ce qu'au premier avril il ne restât plus un seul Père dans la dite maison: je vous laisse à imaginer la désolation et l'embarras de nos Supérieurs. Réunir aux Allenx Novices, Juvénistes et Philosophes semblait à tous le meilleur parti; mais où trouver les moyens de transporter du Tyrol aux confins de la France une communauté de plus de 70 personnes, et cela quand la Province est dispersée depuis tant d'années, après avoir usé, tout dernièrement encore, pour ne pas dire abusé, de la charité de nos bienfaiteurs, afin d'acheter cette nouvelle maison où nous étions entrés trois mois auparavant et que déjà il nous fallait quitter. Comment meubler (nous n'avions rien) la maison des Allenx, pour une si nombreuse communauté? — Pendant que ces pensées torturaient notre bien-aimé Père Provincial, voilà que de la France et précisément de votre province arrive avec la rapidité de l'éclair une parole.. et une parole de confort; c'est qu'elle est dictée par cet amour qui loin de faiblir se fortifie dans le sacrifice. A peine votre généreux Père Provincial fut-il informé des angoisses dans lesquelles nous nous trouvions, qu'impatient de nous apporter la consolation dont nous avions tant besoin, il envoie à Tramin le télégramme suivant: « Venez tous; tout arrangé. » Ce télégramme, les lettre de votre R. P. Provincial, celles du R. P. Recteur de Laval qui expliquaient le sens généreux caché sous le laconisme de ces quatre mots, causèrent à notre R. P. Provincial une si grande consolation qu'il ne pouvait s'empêcher de les montrer à tous ceux qui entraient dans sa chambre, et tout en pleurant, il les portait à ses lèvres, les baisait et s'écriait: "Quelle charité! quelle charité!" il n'en pouvait dire davantage. Mais, qui l'aurait cru? ce devait être la dernière consolation que notre

excellent et très-aimé P. Provincial recevait en cette vie; bientôt après, victime volontaire de l'amour qu'il portait à ses enfants, il devait lui, troisième de ceux qui en trois mois quittèrent cette maison pour le Ciel, se présenter au trône du Très-Haut et nous obtenir, à nous, protection,... à vous et à toute votre province, la récompense due à votre générosité. Permettez-moi de vous dire comment le fait arriva et de déposer ainsi sur la tombe de notre regretté et bien-aimé Provincial Jean Marcucci ce faible mais cordial tribut de reconnaissance pour l'amour qu'il nous portait et dont il fut la victime. C'était le 5 Mars. Après les offres généreuses du R.P. de Ponlevoy et du R.P. Recteur de Laval, le départ pour la France étant décidé, tous ceux de la maison, Scolastiques et Novices (jusque là ils ignoraient complétement ce qui était arrivé) reçurent ordre de se tenir prêts à partir. Le R.P. Anselmi, Recteur de Cramin et aujourd'hui Recteur de la maison des Alleux, devait partir avec deux autres pour Laval et de là aller aux Alleux pour y disposer tout le mobilier préparé par la charité du Supérieur de Laval. Un peu avant le départ du P. Anselmi, toute la communauté avait été réunie pour les adieux. Survint alors le R.P. Provincial et le P. Recteur s'approchant de lui se jeta à ses genoux pour lui demander sa bénédiction. A cette vue notre bon P. Provincial ne peut plus se contenir, la voix lui manque, il éclate en sanglots et les voilà tous restés là stupéfaits à le regarder. Ce que voyant, le P. Anselmi se lève et pour mettre fin à cette scène lugubre, salue le R.P. Provincial, fait à tous les autres un signe d'adieu et sans plus rien dire à personne, il part. Le soir le bon P. Provincial ne pouvait plus se tenir, aussi se coucha-t-il plus tôt que d'habitude, disant qu'il se sentait le coeur comme déchiré en morceaux. L'infirmier en le visitant ce soir même, lui disait pour l'encourager que son mal n'était rien, que cela passerait vite. « Vous avez raison, mon Frère, lui répondit ce bon Père, ce que je souffre n'est rien; mais vous verrez bien pire si le Seigneur daigne accepter le sacrifice que je lui ai fait. » Il passa ainsi 3 jours au lit et le matin du quatrième, qui était le 9 Mars, l'infirmier voyant que toute trace d'agitation et de mal avait disparu, lui accorda la permission de se lever pour célébrer la Ste Messe, non pas cependant avant 6 h. ½. Vers 6 h. ¾ on entendit un grand cri venu de la chambre du R.P. Provincial. L'infirmier accourt; le bon Père déjà levé et tout habillé, se précipite vers lui et l'embrasse étroitement en disant: « mon Frère, je me meurs; appelez-moi le P. Spirituel. » L'infirmier lui tâte le pouls; il ne donnait quasi plus signe de vie. Cependant on appelle le Père Spirituel; le malade d'abord appuyé contre le lit, y tombe les bras étendus en forme de Croix et entre en agonie. Le P. Spirituel arrive, lui donne l'absolution, et pendant qu'il s'apprête à lui donner la bénédiction papale, notre bien-aimé Père remet son âme entre les mains de Jésus et de Marie, victime volontaire de cette charité qu'à l'exemple du disciple bien-aimé dont il portait le nom, il nous recommandait toujours à tous et qu'il pratiqua lui-même au point d'offrir volontairement sa vie pour ses enfants. —— Après un tel événement la consternation était à son comble dans la maison. Il ne restait donc plus qu'à accélérer les départs. On y voulut mettre un certain ordre, spécialement pour qu'en passant par l'Allemagne, ce que presque tous devaient faire, on ne fût pas exposé à goûter les délices que le gouvernement Prussien avait fait éprouver à beaucoup d'autres Jésuites, pour les punir du crime d'avoir demandé à toucher en passant le sol Allemand. Mais cet ordre relatif s'évanouit bien vite, et plus d'une fois on se retrouva à la frontière en groupes de 10 à 12 Jésuites. Presque tous portaient l'habit de la Compagnie. Quoique Italiens, ils avaient chacun un passe-port autrichien ou français, mais la majeure partie ne pouvait répondre ni en Allemand ni en français aux questions qui leur étaient faites par les agents de police; malgré tout cela il n'arriva à personne aucun véritable accident et tous, au nombre de 70 étaient, avant la fin de Mars, heureusement rendus à leur nouvelle habitation. Leur bien aimé Père veillait sur eux du haut du Ciel. —— Et ici je ne puis m'empêcher d'exprimer mon admiration et ma gratitude pour l'inépuisable charité des Pères de la résidence de Paris, rue de Sèvres. Ils ont bien montré quel esprit de sacrifice ils puisent au tombeau à jamais glorieux de ces Martyrs qu'ils ont le bonheur de posséder. A l'exception d'un petit nombre qui purent sans danger passer par l'Italie après avoir été, eux aussi, accueillis partout avec une admirable charité, arrivèrent ainsi à Laval sans traverser Paris, les autres passèrent par Paris, et suivant les instructions du R.P. de Ponlevoy, se dirigèrent tous vers la rue de Sèvres, dans le plus beau désordre, par bandes de 10, 12 et même 15 à la fois. Et cependant ces bons Pères, malgré toutes leurs occupations, les accueillaient toujours avec tant d'amabilité, tant de charité, que tous en restèrent pleins d'admiration et d'édification; aussi plus d'un me disaient que de tout ce qu'ils avaient vu ou entendu jusque là en faveur de la Compagnie, rien ne les avait autant affermi dans leur vocation que ces témoignages d'une si grande Charité.

De la maison de Laval, j'aime mieux ne rien dire ; je ne puis dire tout, et le peu que je dirais pourrait encore blesser la modestie de plus d'un. Je sais tout ce que vos Supérieurs ont fait pour nous procurer cette maison ; je sais ce qu'ils ont fait pour la meubler ; je sais que vous-mêmes demandiez en grâce d'y aller les jours de congé pour disposer avant notre arrivée tout ce mobilier que vos Supérieurs nous avaient procuré ; je sais que plusieurs d'entre vous se plaignirent doucement de ce qu'on les avait trop épargnés, parcequ'on avait laissé dans leurs chambres certaines choses qu'ils croyaient pouvoir être utiles aux pauvres exilés des Alleux ; je sais tout cela et bien plus encore ; mais incapables que nous sommes de vous remercier comme vous le méritez, souffrez que nous remettions nos obligations entre les mains de Dieu. Lui, il fera certainement pour vous et votre Province ce que nous ne pouvons que désirer et ce que nous nous ferons un devoir de lui demander instamment pour vous dans nos prières. Chers Frères, quelques lieues seulement nous séparent de vous ; venez nous visiter, venez tous, et nous donnez ainsi l'occasion de vous montrer combien nous vous sommes reconnaissants. Venez, et quand vous verrez cette belle demeure, ces vastes prairies, ce parc magnifique, cette délicieuse petite rivière, quand vous entrerez dans nos chambres et que vous nous verrez convenablement logés et pourvus de tout le nécessaire, quand surtout vous verrez notre gaieté, notre allégresse ; alors nous vous dirons : « Voilà ce que votre admirable charité a su nous procurer ; et tous ensemble nous chanterons d'un seul cœur : *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum*. — Recevez, etc. —

Gallicie. — Lettre du R. P. Wolubowicz au R. P. de Kersabiec. — Tarnopol, 18 Février 1873. —

. . . . . Notre existence est toujours très-précaire ici. Les francs-maçons se sont donné le mot d'ordre pour nous anéantir. Plusieurs diètes provinciales ont déja voté notre expulsion. Le R. P. Provincial d'Autriche est allé voir l'Empereur pour savoir de lui-même à quoi s'en tenir sur notre position. L'Empereur l'a très-bien accueilli, en l'assurant de sa bienveillance et de sa protection : « Notre cause, lui a-t-il dit, est celle de mon trône ; vous pouvez compter sur mon appui. Je ne sais pas si je réussirai à sauver Insprück, mais votre existence sera sauvegardée. » Un pareil langage est fort humiliant, il est vrai, pour un monarque ; toutefois si la parole du souverain a encore quelque valeur, nous pouvons espérer que nos ennemis n'auront pas un jeu facile. — Notre collége va très-bien et se développe de mieux en mieux. Malheureusement le choléra est venu entraver nos progrès. Il a commencé à exercer ses ravages dans notre ville, juste à l'époque de la rentrée des classes, et 3 mois après il a été suivi de la petite vérole. Aussi les élèves n'ont-ils pas atteint le chiffre que nous avions espéré, car les parents effrayés n'ont pas osé exposer leurs enfants au danger. Nous n'en comptons que 123, mais un bon nombre s'annonce déjà pour l'année prochaine. La Congrégation de la B. Ste Vierge prospère admirablement, à notre grande consolation.

Du côté de la Russie, il ne nous arrive que des nouvelles tristes et désolantes. Le gouvernement enlève aux catholiques leurs églises les unes après les autres, suivant son bon plaisir. Ces malheureux, loin de résister, n'ont pas même la triste ressource de soulager leur douleur par des protestations ; ce serait s'exposer à des suites encore plus fâcheuses. Les lois les plus tyranniques et les plus absurdes ont été portées contre les catholiques ; aucune n'a encore été abolie. L'une d'elles interdisait l'usage de la langue polonaise sur les places publiques ; elle a été abrogée de fait par la force des choses et par l'impossibilité de la mettre à exécution ; mais comme elle existe toujours officiellement, elle donne aux Russes en certaines occasions la faculté de molester à leur gré les catholiques. — Une autre loi, non moins ridicule et plus despotique, défend aux prêtres de quitter leur paroisse sans l'autorisation du gouvernement. Naturellement cette autorisation ne s'accorde qu'avec la plus grande difficulté ; il en résulte que le Curé, trouvant rarement un confesseur dans sa paroisse, ne peut se confesser qu'avec la permission du gouvernement. De là aussi pour les fidèles des vexations et des tortures sans fin. Si par exemple il y a fête indulgenciée dans quelque localité, le peuple ne peut se procurer la consolation de se confesser et de communier, car le Curé de l'endroit ne peut suffire à tant de monde. Si des confrères voisins voulaient lui prêter le concours de leur ministère, ils ne tarderaient pas à être punis de leur témérité ; privés de la juridiction gouvernementale, ils se verraient à l'instant appréhendés et traînés en prison. Il est bien triste d'entendre tous ces récits et l'on aurait peine à y ajouter foi, si la chose n'était avérée par tant de témoins oculaires. — Disons cependant que ces grands malheurs ne sont pas sans consolation. Les catholiques de ces pays savent bien mieux apprécier le trésor de leur foi que ceux des autres nations où l'on n'est pas en butte à de pareilles épreuves. Les Polonais de Russie l'emportent de beaucoup sur les nôtres pour la religion, tant il est vrai que la persécution augmente l'ardeur de la foi et de la piété. Les prêtres de ces régions, fatigués de tant de tracasseries, seraient bien aises de s'expatrier et plusieurs ont fait des démarches dans ce sens ; mais suivre de pareilles inspirations, ce serait quitter lâchement son poste. C'est bien ce qu'a pensé notre T. R. P. Général, lorsqu'il a cette année même à Rome refusé l'entrée dans la Compagnie à un jeune et brillant ecclésiastique polonais-russe, qui lui demandait cette faveur avec instance. Plusieurs excellents prêtres avaient exprimé le désir de nous posséder au milieu d'eux. Maintenant qu'en Autriche et en Allemagne il s'agit de nous chasser, ils redoublent leurs efforts, espérant obtenir plus facilement ce qu'ils demandent. Tout récemment encore un fervent Curé vient de nous écrire pour nous prier de lui envoyer, en cas d'expulsion, sinon un prêtre, du moins deux Fr. Coadjuteurs pour enseigner le catéchisme aux enfants de sa paroisse. En pareille occurrence, jugez si nous accepterions avec joie ! Mais la chose devient plus difficile que jamais. Le gouvernement russe semble avoir deviné ce projet et il craint sa réalisation. En effet, depuis plus d'un an il surveille les frontières avec plus de rigueur contre l'envahissement des Jésuites. Ainsi, qu'un prêtre séculier demande un passe-port pour aller en Russie, la première condition qu'il doit remplir pour y entrer, est de présenter un certificat du Consul, attestant qu'il n'est pas Jésuite. Cette précaution est quelquefois poussée jusqu'aux dernières limites du ridicule. Jugez-en. Un jour le consul exigea d'un de nos préfets d'arrondissement de lui faire savoir à propos d'un prêtre : 1° S'il n'était pas Jésuite ; 2° S'il ne pensait pas comme les Jésuites. Le préfet se crut blessé d'une pareille question : « Comment puis-je savoir, dit-il, de quelle manière il pense ? » Le prêtre insiste pour avoir son passe-port ; le consul ne recevant pas de réponse à sa sotte question, réitère sa demande. Le préfet rapporte la chose au gouverneur ; le gouverneur se met en relation directe avec les autorités de St Pétersbourg. Questions et réponses se succèdent, une année se passe, le gouvernement russe persiste à exiger l'attestation authentique que le dit sujet ne pense pas comme les Jésuites, autrement il refuse de donner le visa demandé. Bref, de guerre lasse, force a été de renoncer au passe-port. Vous voyez quelle est notre position vis-à-vis de la Russie ; mais aussi comme nous sommes terribles aux plus terribles des hommes !

2ème SUPPLEMENT
au N° 1. Mars 1873.

Relation adressée au Rédacteur par le P. Henri Lacouture sur l'organisation et les résultats de l'œuvre des militaires à Laval. — Saint-Michel, jeudi de Pâques, 17 Avril 1873.

Je vous donne avec empressement les détails que vous me demandez sur la petite œuvre des soldats à Laval.

Nous avons commencé par la Messe du dimanche : ce point est le plus important, il entraîne tout le reste. L'heure la plus convenable pour les simples soldats était 10 heures du matin ; nous l'avons choisie de concert avec le général. Lui-même il envoya aux chefs de corps un ordre du jour conçu en ces termes : « Tous les dimanches une Messe sera célébrée pour les militaires à la chapelle des Frères des Ecoles chrétiennes, (24, rue des Buyans). Aucune personne civile n'y sera admise. La Messe commencera à 10 heures précises ; le clairon ou le tambour l'annoncera à 9h. 3/4. Tous les soldats sont libres de s'y rendre. » C'est le samedi que nous avons fait lire cet ordre du jour ; parce que ce jour-là le quartier est consigné, c'est-à-dire que personne n'est absent. — A 9h. 3/4 j'arrive à la caserne, je vais droit au corps de garde, je demande le sergent du poste tant pour les chasseurs que pour la ligne, je les prie de faire sonner la Messe, et aussitôt tambour et clairon répètent dans toutes les cours la sonnerie réglementaire faite exprès pour la Messe des camps. — On m'a offert de m'épargner la peine de venir moi-même chaque fois à la caserne, j'ai maintenu mon habitude en prétextant le désaccord des horloges ; mais surtout parce qu'il est bon d'être d'être toujours sur les lieux afin d'écarter les entraves que fait parfois surgir un sergent malveillant. — Je fais sonner un quart d'heure avant la Messe bien que le chemin à faire pour aller à la chapelle ne soit que de cinq minutes. Les soldats n'aiment pas venir tous ensemble ni par le même chemin. — Nous commençons exactement à 10 heures et je prêche après l'Evangile pendant 10 minutes. De cette façon les retardataires entendent encore la Messe, même en arrivant à 10h. 1/4. D'ailleurs ils se mettent vite au pas et finissent par être plutôt en avance. Ils feraient tout l'inverse si on les attendait. Ajoutez à cela que pour eux, l'exactitude comme la propreté, sont des vertus cardinales, et qu'un aumônier qui ne les a pas est à réformer. . . . .

Nous chantons un cantique jusqu'à la fin de l'Evangile ; un autre depuis l'instruction jusqu'à l'Elévation ; un troisième depuis les ablutions jusqu'à la fin de la Messe ; enfin avant de partir : « O Marie conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous. » — A mesure que les hommes arrivent, nous donnons le Petit Manuel du soldat à tous ceux qui ne l'ont pas encore. C'est là qu'ils trouvent les cantiques, le catéchisme, des lectures pieuses, etc. . . Ces petits livres sont excellents et de format commode. Le comité catholique de secours pour l'armée, (rue Cassette, 28), nous l'envoie gratuitement sur notre demande. Nous en avons déjà distribué 260, quoique le nombre des soldats présents un jour donné n'ait jamais dépassé 104. — Après l'Elévation, je récite une dizaine de chapelet ; les soldats répondent : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien, etc. » — « Sainte Marie, Mère de Dieu, etc. » — Pendant ce temps les deux Pères qui veulent bien m'aider donnent des chapelets indulgenciés. Ces deux Pères me sont nécessaires : leurs fortes voix soutiennent et dirigent le chant des soldats qui ignorent souvent les airs des cantiques. — Je lis ensuite les actes de foi, d'espérance, de charité et de contrition, tels qu'ils se trouvent dans le Petit Manuel, le symbole des Apôtres, les Commandements de Dieu et ceux de l'Eglise. — Dans la petite instruction, j'explique les points principaux de la doctrine chrétienne en suivant l'ordre du catéchisme du Concile de Trente. C'est au commencement de ce petit entretien que je donne tous les avis utiles à l'œuvre. J'annonce que les soldats peuvent venir me trouver à St Michel, boulevard de Tours, tous les soirs à 7h. 1/2, et le dimanche toute la journée, soit pour causer, soit pour avoir des livres de lecture. J'ai en effet formé une petite bibliothèque avec les aumônes des personnes de la ville. Peu à peu les lecteurs sont venus et leur nombre dépasse 160 ; je parle du nombre de ceux qui viennent le soir à St Michel, car toute la chambrée lit les livres que je prête. Plusieurs disent tout haut qu'ils n'iront jamais chez les Pères, mais qu'ils sont contents d'avoir leurs livres. Ils ne se trompent en effet ni les uns ni les autres sur la portée de

cette démarche : On vient familièrement à St. Michel ; on dit à un Curé, comme à un ami, son nom, son prénom, sa compagnie, son matricule, son pays, on lui demande un livre ; ... on lui parle de sa famille, de ses ennuis, de ses plaisirs, de ses espérances, ... pourquoi ne lui parlerait-on pas aussi de ses péchés ? La pente est très-prononcée, l'expérience le fait bien voir. On a un motif avouable devant tout le monde pour venir chez les Pères : les livres sont très-amusants. On vient donc, on est étonné qu'un prêtre ne soit pas plus méchant ; il a la bonté de vous donner une petite médaille de la très-Sainte Vierge toute bénite, suspendue à un fort cordon ; on lui dit qu'on en a porté une pendant la guerre, mais qu'on l'a perdue ; qu'on l'avait reçue de son Curé avant de partir... Il vous demande si on a eu le temps de se confesser avant d'aller au feu : on répond de son mieux ; on se dit ainsi des choses toujours aimables, toujours plus intimes. On se sépare avec le désir de se revoir. Monsieur l'aumônier vous serre la main la première fois qu'il vous voit. Il est, ma foi, gentil et il aime bien les soldats. —— Tout cela est écrit à la bonne mère et aux sœurs, et la première lettre qui vient du village contient ces mots : « Tu iras présenter nos respects à Monsieur l'aumônier. » L'aumônier fait partie de toutes les familles ; il le faut bien, il doit les remplacer toutes. —— Un des cadeaux les plus recherchés et les plus utiles qu'on puisse faire aux soldats, c'est une carte des lieux qu'ils habitent. Nous avons reproduit par l'autographie les environs de Laval d'après l'État-major, et, à des échelles de plus en plus grandes, la ville elle-même et la caserne. Tous ces croquis, faits à main levée, sont sur une même feuille pliée en quatre ; ceux qui ne l'envoient pas à leur famille, la gardent dans quelque livre. Les officiers même désirent la posséder ; mais on ne la leur offre pas, on attend qu'ils la demandent, elle n'est pas digne d'eux. —— Nous voici à la saison des promenades militaires. Il y a un mois environ le bataillon des chasseurs devait opérer comme en campagne, les compagnies avaient chacune une route assignée par le Commandant ; elles devaient garder leurs communications pendant la marche, et se réunir sur un point marqué comme objectif de l'expédition. On était à un kilomètre de la ville ; le lieutenant qui commandait la 3ème Compagnie se tourne vers ses hommes : « Est-ce que Monsieur Lacouture vous a donné des cartes du pays ?... Donnez-m'en une, vous allez voir comme on se dirige avec cela. » —— « C'est tout de même vrai que nous avons fait ce jour là la plus belle promenade, disaient les soldats, et que nous sommes arrivés juste au point voulu. » —— Nous ne pouvions négliger d'utiliser un message si bien reçu partout. L'autre côté de la feuille porte donc l'indication de l'heure de la Messe militaire, de la chapelle où elle se dit, de la bibliothèque mise à la disposition des soldats, de l'heure à laquelle ils peuvent venir demander des livres. C'est encore sur cette précieuse feuille, dont le verso est heureusement inséparable du recto, que nous avons annoncé les conférences offertes cet hiver par une réunion de professeurs, à Messieurs les sous-officiers, caporaux et soldats de la garnison. Ces conférences, entreprises avec l'agrément des autorités militaires, se faisaient tous les dimanches de 7h. à 8h.½ du soir ; elles ont duré trois mois. Les lettres, les sciences et les arts en fournissaient le sujet ; elles n'avaient absolument rien de clérical que l'emplacement, c'était l'ancien réfectoire dans le bâtiment du P. Mallet et quelquefois aussi l'oratoire. Des Messieurs de la ville faisaient de la musique au commencement et au milieu et ils chantaient la romance ou la chansonnette comique.... Pour terminer, un coup de cloche retentissait exactement à 8h.½ ; le professeur était ainsi débarrassé de l'ennui d'entreprendre une péroraison et le public soulagé de la crainte de ne pas la voir finir. Il fallait être à la caserne pour l'appel de 9 heures. —— Parmi les conférenciers nous comptions un des présidents de la société littéraire de Laval et deux professeurs du lycée. Le général avait ordonné qu'un sergent vînt d'office à ces conférences, c'était tantôt l'un, tantôt l'autre ; ce sergent faisait le résumé de la séance et l'envoyait le lundi au général avec le nombre des soldats présents. La crainte qu'on ne nous accusât de faire de la politique, ou la pensée que nous pouvions bien en faire, avait provoqué cette mesure. Ces comptes-rendus officiels donnent habituellement plus de cent soldats présents. Cela est exagéré, je l'ai dit au général ; la moyenne des présences me paraît avoir été de soixante-dix. —— Le temps pascal a mis fin à ces réunions. Le dimanche des Rameaux, à l'heure habituelle des conférences, nous commencions une retraite préparatoire à la Communion pascale. Cette retraite avait été annoncée à l'ordre du jour de la veille. L'église St. Michel était exclusivement réservée aux soldats. Le premier jour il n'y en avait que 40 présents ; le lundi saint il y en eut 55 ; le mardi 75 ; le mercredi 90 ; le jeudi 132 ; le vendredi 151. (La garnison à Laval est de 500 hommes actuellement.). —— Nous chantions tous ensemble : « Esprit-Saint descendez en nous, etc. » ensuite venaient les avis sur la réception des Sacrements de Pénitence et d'Eucharistie ; puis un cantique

de mission précédait le sermon. Après le sermon, bénédiction du très-Saint-Sacrement, on acte de contrition ou consécration à la Sainte Vierge. Enfin chant du : « O Marie conçue sans péché priez pour nous qui avons recours à vous. » Le tout durait cinq quarts d'heure. — Nous avions envoyé des lettres d'invitation à tous les officiers. Deux capitaines vinrent régulièrement; quelques autres officiers se présentèrent une fois ou deux. — Le samedi-saint, point de sermon, pour laisser tout le temps aux confessions. Les hommes avaient été prévenus que bon nombre de confesseurs se tiendraient prêts à les entendre, dans la maison, de façon à ne pas les mettre en retard. — La Messe de Communion était annoncée pour 7h. 1/4 à St. Michel. Monsieur Baudry, vicaire général, la célébra. Il était touché jusqu'aux larmes; comment en aurait-il été autrement, les soldats eux-mêmes pleuraient! A cette Messe il y en eut 62 qui s'approchèrent de la Sainte Table, à leur tête était un capitaine. Aujourd'hui jeudi de Pâques, le nombre des communiants s'élève déjà à 80, sans compter ceux qui ont fait leur devoir dans les paroisses de la ville et à l'hôpital et ils sont nombreux. Plusieurs doivent encore se mettre en règle dimanche prochain et après ceux-ci tout ne sera pas fini. — L'effet moral produit sur les soldats par la Communion générale a été grand. Le dimanche des Rameaux on avait hué à la caserne deux pauvres soldats qui avaient communié le matin; après la Communion du jour de Pâques, personne n'osa élever la voix. (St. Michel était plein, disaient les soldats. En ville le 5ème chasseur fut appelé par quelque drôles: « cinquième pontificaux. » — « Si l'on m'insulte ainsi, s'écria un soldat dans la chambrée, je dégaine. » — « Les flatteurs! nous ne méritons pas ce compliment, reprit un autre qui communie tous les quinze jours. » Les dispositions de bon nombre de soldats sont admirables. L'un d'eux pour faire une restitution voulait se priver de tout plaisir même de tabac pendant 21 mois, temps nécessaire pour amasser par ses économies la somme qu'il devait. — Un autre n'a pu s'approcher des Sacrements le jour de Pâques, il vient le lundi se confesser, mais il avait déjeuné. Le lendemain à 9h. 1/4 il reparaît: "On vous a donc permis de venir ?" — « Non, mon Père, je n'ai même pas demandé, je voulais communier à tout prix. » — « Êtes-vous à jeun ? » — « Oui, mon Père; quand on a sonné la soupe, j'ai été comme les autres chercher ma gamelle, je l'ai cachée sous mon lit et je me suis sauvé pendant que les autres mangeaient. » — Plusieurs avaient écrit tout au long la liste de leurs péchés; l'un d'eux en avait quatre pages in-folio. — « Il faut que je vous embrasse, disait à son confesseur un pauvre soldat en se relevant après l'absolution; je suis trop heureux;.... pensez donc que depuis douze ans, je n'ai pas été une seule fois tout-à-fait content. » La plupart de nos pénitents étaient comme lui en retard depuis bien des années, au moins depuis la guerre. « Pourquoi n'avez-vous pas fait vos Pâques en 1871 ? » — « En Prusse, mon Père, impossible! » — « Comment, vous n'aviez pas de prêtres français ? » — « Si, mais je rageais trop et puis j'étais si sale que je me faisais honte. Pourtant je me suis confessé. » —

Un capitaine sortait de la chambre d'un Père où il s'était confessé. Quatre soldats étaient en face, attendant leur tour. A la vue d'un chef, surpris, ils s'alignent et portent aussitôt la main au Képi. « Ne me reconduisez pas, mon Père, dit le capitaine, vous avez de l'ouvrage, au revoir. » Le Père n'avait fait que quelques pas, il serre la main au capitaine et revient à son poste. Les 4 hommes étaient immobiles, fixes, toujours le bras arrondi, la main élevée. « Eh bien! je suis à vous. » — « Mais, mon Père, c'est mon capitaine. » « Oui, si vous êtes de la 3ème . . . » — « Oh! cela ne m'étonne pas, dit le soldat tout heureux, je l'aimais beaucoup! » — En voici un qui termine sa confession: « Pour pénitence vous direz votre chapelet pendant huit jours; » le soldat interrompt le confesseur: « vous pouvez bien en ajouter quinze, mon Père, je ne l'ai pas volé. » — Depuis six semaines chaque dimanche il y a quelques soldats qui communient. Ils sortent de la caserne à 6 heures, ils se confessent, reçoivent le Bon Dieu, retournent pour déjeuner à 9 heures, et à 10 heures, ils vont à la Messe avec les autres. — St. Michel est à 20 minutes de la caserne, il nous semble que cet éloignement n'est pas absolument mauvais. Tout ce qui se passe aux environs de la caserne est connu et quelquefois contrarié par un mauvais entourage. — Un de nos anciens élèves, engagé volontaire d'un an, déplorait la nécessité où il se trouvait d'entendre tant d'horreurs à la chambrée de 9 à 10 hr du soir. "Si vous pouviez, mon Père, me procurer un livre bien intéressant, je me charge de le lire tout haut et de faire cesser ce scandale." — « Voici votre affaire, dit le Père, mais soyez prudent et priez les bons Anges. » Le lendemain le jeune homme revint :

« Comment les choses se sont-elles passées hier soir ? » — « Très-bien, mon Père, j'ai réussi au delà de mes espérances, au bout d'un quart d'heure toute la chambrée dormait.... Cela vient peut être de ce que les préliminaires de l'auteur sont un peu ennuyeux ; ce soir tout ira bien. » En effet le second volume va être terminé et tout le monde est content. Ce jeune homme nous fait le plus grand honneur : « Il est gentil comme tout, disait le caporal de son escouade. » — « Et pas fier, disait un autre, il dit bonjour le premier. Celui là c'est un vrai soldat, il n'a pas peur de sa peau. » Le fait est que l'amabilité de son caractère et, comme ils disent, son fanatisme pour l'exercice, pour la théorie, pour l'arme, donnent une influence incroyable à ses principes. Tous ont pour lui de la sympathie et du respect. Le sergent-major de sa compagnie a déclaré que sa chambre et sa lampe étaient à sa disposition ; ce jeune homme va s'y installer tous les soirs à 10 heures, le sergent-major se couche, lui travaille jusqu'à minuit et il retourne se coucher à la chambrée. — La gamelle le dégoute et ne suffit pas à son appétit : « Je commence par manger ma gamelle, mon Père, il ne faut pas montrer sa répugnance devant les soldats ; de plus, si je commençais par un beefteck je n'aurais plus le courage d'avaler la rata ; c'est seulement quand ma gamelle est vide que je vais à la cantine me faire servir un complément. » — Vider la gamelle, tout le monde ne le fait pas .... Un jeune engagé volontaire s'en aperçut. « Je ne veux pas que ces restes soient perdus, dit-il, il y a des pauvres qui en ont besoin. » En effet tous les jours, aux heures du repas, des femmes, des enfants, des vieillards sont à la grille avec des écuelles attendant quelque aumone, mais on néglige de leur porter tout ce qui est abandonné. Que fait le bon jeune homme ! il descend, prend leurs bidons à ceux qu'il trouva là, il court dans les chambres de sa compagnie, recueille tout ce que laissent les camarades et rapporte joyeux le fruit de sa collecte aux mendiants. « Vous faites cela tous les jours ? » — « Oui, mon Père, deux fois par jour. » — « Continuez, Dieu vous bénira, rappelez-vous que ce sont les membres de Jésus-Christ que vous nourrissez. » — « Oui, mon Père ; je me dis que je fais quelquefois des bêtises, et que le Bon Dieu les oubliera si je n'oublie pas les pauvres. » — Plusieurs disent le chapelet dans les moments perdus ; beaucoup portent la médaille miraculeuse, un moins gr. nombre, le Scapulaire. Les communautés de la ville nous fournissent tous ces objets ; .. le Carmel se réserve de nous donner les Scapulaires ; le Sacré-Cœur nous offre les chapelets ; les filles de Marie, les médailles. —

Je finis, cher Frère ; je sais qu'il vaut mieux agir que parler. Si j'ajoutais ici que cet apostolat des militaires est fécond, consolant et facile au delà de ce qu'on peut dire, surtout dans les petites garnisons, vous me répondriez qu'il suffit d'en essayer pour le sentir et que cela vaut mieux que de l'entendre raconter. Si je voulais prouver que cette sorte d'œuvre est indispensable à une époque où tout français devient soldat, qu'elle devient forcément l'œuvre universelle de la jeunesse, vous me direz que c'est vouloir montrer le soleil en plein midi. Je me tais donc, je rentre en moi-même et je fais des vœux secrets, mais ardents, pour que personne ne laisse arrêter son zèle et son patriotisme par les difficultés apparentes de cette entreprise. — En vérité, l'armée en ce moment, c'est la Californie vierge à exploiter ; il y a là de l'or mêlé à la terre et à la boue, il suffit de le laver un peu et il brille. *Messis quidam multa, operarii autem pauci.*

Permettez-moi en terminant d'émettre un vœu. — Que ceux de nos Pères qui s'appliquent à des œuvres de soldats veuillent bien vous adresser, pour la Correspondance de Laval, le récit de leurs travaux. Chacun jouira ainsi du trésor commun de l'expérience de tous.



Lettres des Scolastiques de Laval.

JUIN **1873.**

Les Scolastiques de Laval aux PP. et FF. de...

Nos RR. PP. et nos CC. CC. FF.

P. C.



Angleterre Procès de canonisation des Martyrs Anglais.

Le document qu'on va lire montre l'état actuel du procès commencé pour la canonisation des Martyrs Anglais, mis à mort sous le roi Henri VIII, la reine Elisabeth et leurs successeurs. C'est la proposition de la cause faite par le Promoteur de la Foi à la congrégation des Cardinaux, chargée par le Pape de procéder aux informations. On espère qu'elle ne tardera pas à rendre son premier décret pour l'acceptation des pièces présentées comme devant tenir lieu des Procès Episcopaux ou de l'ordinaire. Il sera suivi de l'introduction de la cause. Alors tous ceux qui seront nommés dans le décret seront par le fait mis au nombre des « Vénérables serviteurs de Dieu. » La congrégation parait favorable à la cause. Elle a tenu une réunion et différé la réponse au second Dubium jusqu'à plus ample information sur ce point. On croit qu'il ne reste plus maintenant de difficultés et qu'à sa prochaine réunion la congrégation continuera ses réponses au Dubia et fera son rapport au saint Père. Nous espérons que ces renseignements engageront les Nôtres à prier pour le prompt succès de la cause.

Rapport du Promoteur de la Foi.

Eminentissimes et Révérendissimes Seigneurs,

Avant de procéder aux informations sur les serviteurs de Dieu qui, comme on l'affirme, ont souffert la mort en Angleterre pour la foi de J.C., le devoir de ma charge m'oblige de vous mettre sous les yeux les démarches qui ont été faites et les résolutions qui ont été prises jusqu'ici à ce sujet. Le clergé si renommé d'Angleterre, ayant à sa tête l'Eminentissime Cardinal Nicolas Wiseman, d'illustre mémoire, demanda au Siège Apostolique en 1860 la concession et l'approbation d'un Office propre et d'une

Messe en l'honneur de tous les Martyrs d'Angleterre, y compris ceux dont la cause de Béatification n'avait pas encore été introduite et qui, pour affirmer la divine primauté du Pontife Romain dans toute l'Eglise, ont subi les tourments et la mort sous le roi Henri VIII, la reine Elisabeth et leurs successeurs. La supplique était accompagnée d'une savante dissertation où de nombreux témoignages, empruntés aux écrits des auteurs et aux Lettres Apostoliques se trouvaient consignés à la louange des serviteurs de Dieu. Cependant, les honneurs des autels ne leur avaient pas encore été décernés par l'Eglise, et la Sacrée Congrégation des Rites répondit par un refus.

Les Evêques d'Angleterre, excités du reste par les vœux ardents des fidèles, eurent alors recours à une voie plus légale: il y a peu d'années, dans le troisième Synode Provincial tenu à Londres, ils résolurent d'un commun accord d'employer les formes requises pour faire avancer la cause de béatification et de canonisation de ces défenseurs de la foi Catholique.

Le décret synodal fut transmis en 1866 au Siège Apostolique avec plusieurs documents destinés à témoigner de l'authenticité et de l'éclat de leur martyre. En 1871, des documents plus complets, apportaient de nouveaux détails sur les différents genres de supplices des Confesseurs et tous les Evêques d'Angleterre présentèrent une supplique à Notre Très-Saint Père le Pape Pie IX. (Daigne le Ciel le conserver longtemps pour le bien de l'Eglise et les intérêts de la chrétienté). Les Prélats, en remettant à Sa Sainteté les documents ci-dessus mentionnés, la conjuraient de vouloir bien les agréer pour tenir lieu des procès de l'ordinaire prescrits par le droit.

Enfin, au commencement de cette année 1874, le Révérendissime Archevêque de Westminster a supplié N. T. S. Père de vouloir bien admettre aussi, pour remplacer la procédure de l'ordinaire, d'autres pièces relatives au martyre de quelques serviteurs de Dieu qui ne se trouvent pas mentionnés dans les documents précédents.

Alors, le Révérend Père Joseph Boëro, de la Compagnie de Jésus, choisi pour être Postulateur dans cette cause, a supplié très-humblement le Souverain Pontife de l'autoriser à se servir de ces documents à la place des procès de l'ordinaire pour l'introduction de la cause, selon la bienveillante concession faite par Grégoire XVI de sainte mémoire et par Sa Sainteté dans la cause des martyrs Chinois, Coréens et Tonkinois.

Pour ces causes en effet on obtint que les relations des vicaires apostoliques imprimées dans les annales de la Propagation de la Foi et d'autres documents extrajudiciaires eussent la valeur des Procès de l'Ordinaire.

Sa Sainteté, pour procéder avec plus de maturité dans une affaire de cette importance, a daigné acquiescer aux désirs que je lui avais exprimés: le 7 du mois de Mars dernier, Elle a décidé que la S. Congrégation des Rites serait spécialement consultée, et que préalablement elle aurait à se prononcer sur les points suivants:

Est-il opportun eu égard à la situation présente des affaires publiques et de la religion, particulièrement en Angleterre, d'introduire cette cause de Béatification et de Canonisation?

Le poids des raisons alléguées, et les exemples tirés des autres causes dont on s'autorise, permettent-ils dans le cas actuel d'accorder, suivant la demande qui en a été faite, l'exemption de la procédure juridique Ordinaire?

A cet effet donc Eminentissimes Pères, il ne sera pas inutile que je vous soumette brièvement chacune des preuves qui pourront être apportées dès l'abord de cette cause. Les écrivains ecclésiastiques les plus remarquables ont parlé plusieurs fois dans leurs œuvres de ces martyrs d'Angleterre; je citerai Baronius, Rinaldi, Bzovius, Sandère, Henri Spondanus, Antoine Herrera, Samuel Jeb, et d'autres encore, auxquels j'emprunterai d'importants témoignages.

(Voir Ben. XIV. De canonis. Liv. 3. C. 8.) ajoutez les splendides éloges que dans leurs lettres apostoliques les Souverains Pontifes ont

faits de leur vie, de leur martyre et de son glorieux motif.

Tel est le Bref de Paul III adressé à l'empereur Charles V le 26 juillet 1535 dans lequel ont lit entre autres choses:

Toutefois le même Henri... et je ne puis me rappeler ce fait sans la plus vive douleur, livrant aux mains du bourreau le Cardinal de Rochester, ce saint illustre, ce savant célèbre, ce vieillard vénérable, la gloire et l'ornement du royaume, ainsi que de tout le clergé catholique, l'a fait mettre à mort comme un malfaiteur et un scélérat. on assure que pour la même cause beaucoup d'autres, clercs et religieux ont été ou seront livrés au dernier supplice pour avoir osé dire la vérité. Parmi eux se trouve un laïque, Thomas Morus très versé dans la connaissances des saintes Ecritures. »

Dans un autre bref daté du même jour et adressé au roi très chrétien, il dit en parlant du Cardinal Jean de Rochester: Tous ces arrêts de mort sont pour nous un sujet d'immense douleur que vient encore redoubler le motif qui les a fait exécuter. Car c'est pour Dieu, c'est pour la religion catholique, pour la justice et la vérité que ce très-saint homme a succombé: alors qu'il défendait non seulement les droits particuliers d'une seule église, comme jadis Thomas, Archevêque de Cantorbery, mais ceux de l'Eglise universelle. » — Aux témoignages des auteurs ecclésiastiques, se rapporte ce qu'écrit Benoît XIV dans l'ouvrage cité (L. 3. Ch. 13. No. 10.), sur Marie Stuart, fille de Jacques V roi d'Ecosse. « Si l'on commençait une enquête sur le martyre de cette reine, toutes les difficultés naîtraient de la sentence de mort et des autres accusations impies que les hérétiques ont répandues contre elle.. Mais si l'on examine le véritable motif de sa mort, c'est-à-dire la haine de cette religion catholique qu'elle eut fait revivre avec elle en Angleterre, si l'on considère la fermeté avec laquelle elle repoussa la proposition d'abandonner le catholicisme, si l'on se rappelle les protestations qu'elle fit entendre avant sa mort et au moment même d'expirer, par lesquelles elle déclarait avoir vécu catholique et mourir volontiers dans cette même Foi catholique; si l'on n'oublie pas les raisons qui montrent avec la dernière évidence la fausseté des crimes imputés à Marie Stuart, l'iniquité de la sentence de mort, appuyée sur les calomnies les plus spécieuses et provenant en réalité de la haine contre la religion catholique, si enfin on se souvient que cette sentence a été portée pour affermir d'une manière inébranlable les dogmes hérétiques dans le royaume d'Angleterre: on aura peut-être tout ce qui est requis pour un véritable martyre. »

Preuves juridiques: L'archevêque de Westminster nous a remis récemment un exemplaire authentique des lettres du Pape Urbain VIII, données en forme de Bref, le 23 février de l'an 1643. Par ces lettres l'archevêque de Cambrai et deux autres Evêques étaient revêtus du pouvoir des Ordinaires Anglais qu'ils devaient remplacer, et chargés d'instituer juridiquement le procès sur la cause et les divers genres de mort des serviteurs de Dieu qui avaient souffert en Angleterre. A ce document était joint un exemplaire également authentique des lettres de François Vander Burck, alors Archevêque de Cambrai, en date du 10 Juin de la même année.

En vertu des pouvoirs que lui conférait le Bref d'Urbain VIII, le Prélat confiait en divers points de l'Angleterre à des prêtres de son clergé, aussi recommandables par leur sciences que par leur dignité le soin d'instruire les procès en question. Mais plusieurs des juges désignés trouvèrent sans doute la mort au milieu des rigueurs de la persécution qui ne cessait de sévir, et ces procès, autant que nous pouvons en juger ne furent point poursuivis.

Avant l'année 1643, il n'est fait mention que d'un seul

des serviteurs de Dieu dans les registres de la S. Congrégation. On y lit: « 27 janvier 1629. Au nom de l'ordre des Jésuites, il a été demandé de confier à un commissaire, les procès faits par l'autorité ordinaire sur le martyre du P. Jean Ogilvie, religieux de cet ordre, à l'effet d'obtenir les lettres rémissoriales.*

Et la S. Congrégation a commis ces procès à l'Illustrissime Colonna. 5 Mai 1629. Sur le rapport de l'Illustrissime Colonna la S. Congrégation a accordé les remissoriales en forme, mais elle a ordonné de ne pas les expédier avant d'avoir consulté le St. Père. — Ce serviteur de Dieu était un de nos martyrs du royaume d'Ecosse. Mais le procès Apostolique fut-il instruit dans la suite ? Nous l'ignorons.

En outre, à défaut d'enquêtes judiciaires et pour éclairer la cause autant que possible, les Evêques Anglais consignèrent dans des catalogues dressés avec le plus grand soin, les noms et les actes des serviteurs de Dieu mis à mort en haine de la Foi sous le règne d'Elisabeth et de Jacques Ier. Les Evêques actuels d'Angleterre nous présentent donc deux catalogues formant deux volumes, qui n'ont pas moins d'autorité que les procès ordinaires. L'un est écrit en latin ainsi que le texte original; l'autre a été traduit de l'anglais en Italien.

Tous les deux sont exactement revêtus de la forme authentique.

Le premier catalogue fut rédigé par Richard Smith, Evêque de Chalcédoine, vicaire apostolique pour toute l'Angleterre. Il renferme les noms de tous les défenseurs de la Foi Catholique, mis à mort dans le royaume, de l'an 1570 à l'an 1628, époque où l'auteur écrivait. En tête de ce catalogue se trouve une lettre de Richard lui-même, en date du 25 Mai 1628.

Cette lettre, quoique sans inscription, nous permet cependant de supposer que l'ouvrage fut envoyé à leurs Révérences Eminentissimes les Cardinaux, et composé sinon par leur ordre, du moins, d'après leurs inspirations.

* (On entend par lettres remissoriales. La commission donnée à un ou plusieurs Prélats de poursuivre le procès d'autorité Apostolique.)

Voici les paroles du vicaire Apostolique: « Illustrissimes et Révérendissimes Seigneurs ! Aussitôt après la réception des lettres que vos Seigneuries Illustrissimes m'ont envoyées, pour m'exprimer avec quel ardent désir, Elles attendaient le catalogue de nos martyrs, je me suis empressé de mettre la dernière main à l'œuvre.

Je vous envoie donc ce catalogue de nos martyrs qui ont souffert sous le règne d'Elisabeth. Vous y trouverez (indiqués) le lieu de leur naissance et de leur supplice, à quelle époque, pour quel motif et de quelle manière ils ont été mis à mort, en un mot tous les détails que m'avaient demandés sur ce sujet Vos Seigneuries Illustrissimes. J'ai aussi recueilli autant que me le permettent les circonstances actuelles, les gestes et les actes, c'est-à-dire, les paroles et les faits dignes de mémoire, et propres surtout à faire éclater la gloire de Dieu, le courage des martyrs et la vérité de la Foi Catholique. De là vous pourrez comprendre combien il a été funeste pour l'Eglise d'Angleterre de demeurer si longtemps privée d'un Evêque qui la gouvernât avec soin, et s'occupât activement de faire écrire les actes des Martyrs... »

L'ouvrage est entièrement conforme au plan indiqué ici par l'auteur. Après avoir raconté tout ce qui concerne chaque martyr, il cite les auteurs contemporains chez lesquels il a puisé, et donne sur les martyrs plus récents le témoignage même de personnes témoins du supplice. C'est du reste ce que Richard explique longuement au commencement de son livre où il s'exprime ainsi : « Pour recueillir les noms de tous les martyrs et les inscrire dans ce catalogue, j'ai agi, eu égard au temps où nous vivons, avec tout le soin possible; je ne me suis pas contenté des notes laissées par ceux qui avaient déjà commencé ce travail, ni de quelques relations incertaines, mais je me suis surtout appuyé sur le suffrage unanime des Catholiques; j'ai recherché partout les actes des martyrs, j'ai consulté, autant que possible, les registres des Comices Provinciaux, et les listes des prisons où nos martyrs ont été enfermés et condamnés au dernier supplice afin qu'aucune erreur ne se glissât dans une affaire de si haute importance.

Aussi aucun Catholique Anglais ne met en doute le martyre de ceux que j'ai inscrits dans ce catalogue.

Tous ont réellement subi le dernier supplice et cela en haine de la foi et de la vraie religion.

C'est pourquoi j'ai passé sous silence plusieurs Ecclésiastiques tant séculiers que réguliers, ainsi que plusieurs laïques dont je n'ai pu jusqu'ici constater le martyre, puisque les Catholiques Anglais ne s'accordent ni sur la cause de leur mort, ni même sur leur persévérance finale. » —

Une autre liste plus étendue que la première, fut dressée au commencement du siècle dernier, par Richard Chalonner, évêque de Debra in partibus vicaire apostolique du District de Londres. Elle comprend les catholiques mis à mort pour la même cause de 1577 à 1684; et par suite, renferme aussi ceux qui ne sont pas mentionnés dans la première. Un abrégé de la vie de chacun, son martyre, c'est à dire la mort qui lui fut infligée par les hérétiques, les causes de ce martyre, et le courage avec le quel il le supporta, y sont décrits avec le plus grand soin.

Quand aux sources auxquelles l'auteur a puisé tous ces documents, il va nous les indiquer par les paroles suivantes:

« Nous n'avons rien rapporté de ce qui n'a pour fondement « que les rumeurs et les traditions populaires; mais nous avons « toujours cherché l'autorité plus grave, ou d'écrivains contempo- « rains, qui s'informèrent auprès de témoins oculaires, ou qui « furent eux-mêmes spectateurs des faits qu'ils rapportent; ou « de récits et mémoires laissés par des témoins oculaires, ou par « des personnes bien informées par d'autres voies, de ce qu'elles « avancent, et sur la véracité des quelles on ne peut en un mot « élever aucune sorte de doute. »

Quand aux documents fournis par l'Archevêque actuel de Westminster dans le but de réunir aux autres, au moins les principales victimes mises à mort par Henri VIII pour la confession du Dogme Catholique, ils s'appuient sur un exemplaire authentique des actes légaux du procès, du jugement et de la sentence de mort portée contre le Cardinal de Rochester, Thomas Morus et quelques membres du Saint ordre des Chartreux. Cet exemplaire a été pris sur l'original conservé dans les archives publiques (Public Record office) du royaume de la grande Bretagne. Pour que les preuves d'un si glorieux martyr ne fassent point défaut, nous ajoutons enfin aux preuves déjà données un document pareillement authentique et fidèlement transcrit d'une histoire de 1550, composée à Mayence par le P. Maurice Chauncey, chartreux de la maison de Londres qui avait survécu aux Martyrs. —

Après le récit de ces faits, la sagesse des Eminents Pères décidera et de l'opportunité de la présente cause et des autres demandes adressées par le Postulateur. Elle pourra par suite résoudre les questions suivantes:

1° Convient-il, eu égard aux circonstances, d'introduire la cause des saints de Dieu qui sont regardés comme ayant été mis à mort pour la foi de J. C. en Angleterre ?

Et dans le cas ou la réponse serait affirmative.

2° Les relations fournies peuvent elles tenir lieu des procès ordinaires ?

Dans le cas ou la réponse serait négative:

3° A qui doit être confiée la charge de dresser les procès ordinaires ?

Les Jésuites Allemands aux Ambulances.

(Extrait des Précis Historiques)

II Saarbrück.

Nous quittâmes Maria-Laach de grand matin, le jour de la fête de N. S. P. Ignace (31 Juillet 1870). Nous fîmes en bateau à vapeur le trajet d'Andernach à Cologne. Dans cette dernière ville, nous reçûmes l'ordre de nous rendre immédiatement à Trèves. Il nous fut impossible de nous rendre par

chemin de fer au poste assigné: toute la ligne était réservée pour le transport des militaires. Force nous fut de faire la route partie à pied, partie en voiture. Arrivés à Trèves, les dépêches les plus pressantes nous invitèrent à nous rendre à Saarbrück, où l'on avait un besoin urgent d'infirmiers.

Quoique harassés de fatigue, nous prîmes immédiatement le train qui allait partir pour cette ville. Nous y arrivâmes à onze heures de la nuit. Il ne fallut pas songer à chercher un gîte commode pour y passer le reste de la nuit: tout, à la station et dans la ville, était dans le plus grand désordre; tout était encombré de blessés. Nous fûmes très heureux de trouver une voiture abandonnée pour nous mettre à l'abri jusqu'au matin.

Le matin venu, nous nous mîmes à la recherche du commandant des ambulances, auquel on nous avait dit de nous présenter. C'est alors que nous vîmes pour la première fois le spectacle navrant du lendemain des grandes batailles: partout gisaient des blessés, des mourants; partout l'on entendait les cris déchirants d'hommes qui demandaient en vain du secours. On ne pouvait suffire à la besogne, et à chaque moment on amenait encore dans des charrettes les soldats, tant allemands que français, blessés sur les hauteurs de Spickeren.

En l'absence du commandant, qu'il nous fut impossible de trouver, nous nous adressâmes à un directeur d'ambulance. Celui-ci nous dit de nous rendre à la station, où tous les hangars et les ateliers étaient remplis de blessés et de mourants, abandonnés pour ainsi dire sans la moindre assistance. Arrivés là, nous vîmes effectivement que rien n'y était organisé: nous ne pouvions pas même trouver un chirurgien pour les opérations les plus urgentes. Ce ne fut que le 12 Août que le personnel d'une ambulance militaire vint à notre secours.

Nous nous mîmes donc immédiatement à la besogne: les Pères entendaient les confessions et consolaient les blessés; nous, nous travaillions au soulagement de tant de misères et de tant de souffrances. Heureusement on nous avait enseigné la manière de faire les pansements et nous avions avec nous la trousse de l'infirmier d'ambulance. De plus, le comité des ambulances mit à notre disposition tout ce qu'il fallait pour réconforter les blessés. Tous ces pauvres malheureux nous reçurent comme des envoyés du ciel: il y en avait qui pleuraient de joie. D'autres, plus dangereusement blessés, se réjouissaient surtout de voir le prêtre pour lui demander, avant le combat suprême, une dernière bénédiction et une dernière absolution.

A peine étions-nous installés en cet endroit, qu'on vint requérir quelques hommes d'entre nous pour le champ de bataille, où se trouvaient encore beaucoup de blessés abandonnés. On mit à notre disposition trois grands chariots à ridelles, couverts de paille et chargés d'un petit tonneau de vin et de provisions de bouche. Nous nous mîmes immédiatement en route. Tout le long du chemin nous voyions des monceaux d'armes et d'uniformes, et, dans les champs dévastés, les fossoyeurs occupés à enterrer les morts. Les maisons étaient abandonnées et pour la plupart détruites: partout s'offrait à nous l'aspect de la misère la plus profonde.

Après deux heures de marche, nous étions arrivés sur les hauteurs de Spickeren. Tout autour de la montagne les Français avaient creusé trois tranchées très profondes. Derrière ces remparts improvisés, leur infanterie et leur artillerie pouvaient opérer sans le moindre danger; on connaît les immenses pertes que de là les Français firent subir aux Allemands et les efforts héroïques que ceux-ci durent faire pour s'emparer de cette position. Aussi loin que notre vue pouvait s'étendre, la terre était jonchée de cadavres.

Au delà des hauteurs de Spickeren, se trouvait campée en ce moment l'armée du général Steinmetz. Nous dûmes nécessairement traverser tout le camp. Tout y était dans la plus grande activité. La plupart des soldats nous saluèrent à notre passage: le petit drapeau rouge qui flottait sur nos voitures leur rappelait suffisamment qu'eux aussi, dans peu de jours peut-être, pouvaient avoir besoin de notre secours.

Enfin, nous voici arrivés à Spickeren. Tout le village est rempli de soldats. Nous nous arrêtons devant l'église et descendons de nos voitures une partie de nos provisions. On comprend facilement que nous devions être les bien bienvenus, en réfléchissant que plus de 150,000 soldats avaient passé par ce pauvre village et avaient mis à réquisition tout ce qui s'y trouvait en fait de comestibles.

Dans l'église il y avait 130 blessés, couchés sur de la paille et soignés depuis plusieurs jours par une seule religieuse, une Sœur de charité.

Dès que nous parûmes dans l'église, beaucoup de soldats demandèrent immédiatement à se confesser. Le Père qui se trouvait avec nous satisfit à leur désir, tandis que nous, de notre côté, nous nous occupâmes du soulagement corporel de tant de malheureux.

Nous eûmes surtout soin de renouveler le pansement de ceux qui n'avaient été pansés qu'à la hâte sur le champ de bataille. Après cela, nous fîmes le tour des granges du village: toutes regorgeaient de blessés. Nous eûmes au moins la consolation de donner à tous un bon verre de vin, le temps ne nous permettant pas de faire davantage en ce moment. Nous devions être de retour à Saarbrück pour le soir, et il était déjà tard. Nous chargeâmes donc sur nos voitures le plus de blessés que nous pûmes, et nous nous remîmes en route sans avoir pris le moindre repos. Hélas! quel triste trajet que celui que nous fîmes alors de Spickeren à Saarbrück! Ce n'était pas un convoi funèbre que nous suivions dans l'obscurité; il n'aurait rien eu d'effrayant pour nous: nous étions déjà habitués à voir la mort sous tous ses aspects; mais c'était un convoi d'hommes souffrant les douleurs les plus atroces. Oh! que c'était pénible d'entendre gémir continuellement ces pauvres malheureux! Chaque secousse de la voiture augmentait leurs souffrances et leur arrachait un cri de douleur.

Nous arrivâmes vers minuit seulement à notre destination. Quel triste sort attendait de nouveau ces pauvres victimes qui avaient déjà tant souffert! On nous assigna le manège militaire pour y déposer les blessés que nous amenions. On n'avait eu ni le temps, ni les moyens d'approprier ce vaste emplacement pour un service d'ambulance. La paille même manquait pour préserver les blessés de l'humidité de la terre. Il n'y avait non plus personne pour nous aider à les décharger des voitures. Ce qui était peut-être plus triste encore, nous n'avions pas de lumière: à chaque instant nous heurtions contre des obstacles avec la civière sur laquelle nous portions les blessés. La pluie continuait toujours à tomber abondamment; nous n'avions plus rien de sec sur le corps.

Il était une heure quand nous eûmes fini notre besogne. Il était plus que temps de chercher alors, nous aussi, à réparer nos forces, et surtout à sécher nos habits.

Il nous fut impossible de trouver une couche pour le reste de la nuit. A la station même, les vestibules étaient remplis de gens qui dormaient, étendus tout simplement par terre. L'unique salle d'attente, que l'incendie avait épargnée, était aussi remplie. Un chevalier de Malte fit l'impossible pour nous procurer quelque chose comme un souper; mais il ne fut pas plus heureux que nous. Nous dûmes nous contenter d'un verre de vin et d'un morceau de pain sec: nous n'avions rien pris depuis trente heures.

Nous nous résignâmes enfin à nous retirer dans un wagon et à attendre là le matin dans nos habits mouillés, avec le bon espoir que le travail du lendemain les sècherait.

Les quelques jours qui suivirent furent encore employés à l'organisation des ambulances: c'étaient donc encore des jours de souffrances aussi bien pour ceux qui étaient chargés des blessés que pour les blessés eux-mêmes.

Ce n'est que le quatrième jour qu'on nous assigna pour demeure, en attendant mieux, l'étage d'une remise. Quelque temps après nous eûmes notre logement à l'école de la ville.

Enfin quand les premiers jours — jours de désordre — furent passés que tout fut bien organisé, nous restâmes définitivement chargés, avec quelques religieuses, du soin de deux ambulances, l'une de quarante, l'autre de trente blessés.

Les autorités, témoins de notre dévouement, nous donnèrent plein pouvoir sur tout. Pourtant nous devions user avec réserve des permissions qui nous étaient accordées, afin de ne pas exciter de jalousie chez certains employés des ambulances. Le médecin en chef nous témoigna constamment plus que de la bienveillance une véritable affection. Plus tard, appelé dans les environs de Metz, il voulut nous voir tous avant son départ. Il nous dit très amicalement qu'il serait heureux s'il pouvait nous emmener tous avec lui, parce que nulle part il ne trouverait des infirmiers aussi experts et aussi dévoués.

Les secours matériels nous arrivèrent abondamment de tous les côtés. Riches et pauvres, tous rivalisèrent de zèle pour le soulagement des malades et des blessés.

Un jour, un protestant de Niederheim, que la curiosité avait attiré dans notre ambulance, observa pendant quelque temps un de nos scolastiques, occupé activement à refaire les lits des malades. Touché jusqu'aux larmes, le protestant prit à part ce scolastique et lui dit: « Je suis protestant, monsieur, mais il me semble que, pendant la guerre surtout, nous devons tous être frères. Je voudrais aussi faire quelque chose pour ces malheureux. » En même temps, il mit dans la main du scolastique toute une poignée de thalers.

Une personne malveillante imagina de répandre le bruit que, dans nos soins, nous avions des préférences pour les blessés français, parce que tous étaient catholiques. Nos Allemands furent les premiers à protester contre cette calomnie, dont le but était de nous faire perdre la confiance des autorités. D'ailleurs, comme les ambulances étaient ouvertes au public chaque jour de deux à quatre heures, ceux qui en avaient le désir pouvaient venir constater la fausseté de cette allégation, en interrogeant les malades eux-mêmes.

Pendant tout le temps de notre séjour à Saarbrück, aucun catholique de nos ambulances ne mourut sans être très bien préparé à paraître devant Dieu. Le premier qui succomba dans l'ambulance de la Halle était alsacien de naissance. Sa résignation à la volonté de Dieu et sa grande confiance en Jésus et en Marie rendirent sa mort bien douce et bien sainte. Jusqu'au dernier soupir il pria à haute voix et répéta avec une joie visible les actes de foi, d'espérance et de charité que nous lui suggérions. Ceux qui ont assisté à ses derniers moments conserveront longtemps le souvenir de cette mort précieuse devant le Seigneur: Oh! oui, c'est bien ainsi que meurt le juste.

Dans la même ambulance nous avions un malade qui d'abord ne voulut pas entendre parler de la réception des sacrements. Dieu avait éprouvé ce malheureux d'une manière extraordinaire. On lui avait fait l'amputation de la jambe. On remarqua bientôt qu'on l'avait faite trop bas: il fallut recommencer. Cette double opération engendra chez le patient des soubresauts spasmodiques qui avaient quelque chose d'effrayant. Ces attaques étaient si violentes et de si longue durée, que les médecins eux-mêmes déclarèrent que la prolongation de la vie de cet homme était pour eux un mystère. Le malade ne pouvait rien prendre, si ce n'est un peu de liquide qu'on lui faisait avaler avec la plus grande difficulté. Les jours et les semaines se passèrent: toujours mêmes souffrances, si bien qu'à la fin le corps du pauvre jeune homme se contracta de telle sorte qu'il parut comme ramassé en boule. Parfois les attaques étaient si fortes que le bandage de la jambe et l'appareil qui le soutenait étaient rejetés avec violence. Dans ses atroces souffrances le malheureux répondait quelquefois au scolastique qui l'engageait à prier et à prendre courage: « Je ne puis pas mourir et je ne puis pas vivre! Non, non, c'est trop, le ciel ne mérite pas qu'on souffre tant pour le gagner. Dieu est injuste de m'envoyer de si cruelles souffrances.» Il nous en coûta beaucoup de bonnes paroles et surtout beaucoup de prières pour le décider à se convertir avant sa mort. La miséricorde de Dieu et de la bonne Vierge Marie, dont il portait la médaille suspendue au cou, ne lui fit pas défaut: la grâce eut son efficacité au moment voulu. Il reçut les derniers sacrements et expira bientôt après dans de grands sentiments de pénitence.

Un autre blessé, avant la guerre étudiant en médecine, nous donna aussi d'abord de grandes inquiétudes. Il avait négligé ses devoirs religieux depuis sa première communion. Il reconnaissait lui-même qu'il allait mourir bientôt, mais il refusait d'entendre parler de confession. Ne voulant pas nous faire de la peine par un refus catégorique, il trouvait toujours un prétexte spécieux à opposer à nos importunités. Nous eûmes de nouveau recours à la prière. Nous fîmes même prier ceux des blessés qui étaient très bien disposés et préparés à la mort. Tout à coup notre jeune Français se montra tout autre: il demanda le prêtre et reçut les sacrements. On sut alors que le converti portait sur la poitrine la médaille de la vierge immaculée.

Nous avons constaté qu'il est très prudent de préparer de bonne heure à la réception des sacrements tous les blessés indistinctement, mais ceux que les médecins assurent être hors de danger. Il y a parfois des changements et des accidents subits qui viennent frapper le malade et l'enlever sans qu'on s'en aperçoive.

Nous avions dans notre ambulance un blessé qui se distinguait entre tous par sa forte constitution. Un matin, le scolastique de service le vit plus calme que de coutume. Il le découvre un peu pour inspecter l'état de la blessure; il recule d'effroi en voyant que le lit est inondé de sang et qu'il a devant lui un cadavre. Probablement le bandage de la blessure s'était dérangé et l'infortuné soldat avait perdu tout son sang.

Un autre blessé dont l'état, au dire du médecin, était très satisfaisant, fut atteint de la pyémie et emporté rapidement. A celui-ci le bon Dieu avait accordé une grâce toute spéciale. Il ne pensait nullement à la mort et par conséquent ne songeait pas non plus à s'y préparer: le médecin lui avait parlé d'un prompt rétablissement. Mais voici que la mort vient frapper son voisin de lit: il entend et suit avec dévotion les prières des agonisants que nous récitons près de la couche de son compagnon qui va mourir. Touché de ces prières si belles et si consolantes, il demande qu'on les lui récite, à lui qui se porte assez bien. Il les répète et les répète encore. Il appelle auprès de lui un scolastique et lui parle de sa mort prochaine. Celui-ci le console et l'engage à se confesser. Il y consent aussitôt. Le Père arrive et lui administre les sacrements. Bientôt après, au grand étonnement de tout le monde, ses prévisions se réalisèrent; il alla rejoindre son compagnon dans l'éternité. C'était un spectacle bien touchant de le voir, alors qu'il était déjà à l'agonie, tendre la main vers ses compatriotes et leur dire un dernier adieu. Quelques-uns s'approchèrent de lui et l'embrassèrent en pleurant. Peu de temps avant d'expirer, il prit sa montre et ce qu'il avait de précieux, donna le tout au scolastique qui l'assistait, avec prière de le remettre au plus nécessiteux de la Salle. Il avait sur lui une assez bonne somme d'argent: il la destina à faire dire des messes pour lui et pour ses compagnons tombés sur le champ de bataille.

Dès qu'un soldat entrait en agonie, si aucun prêtre n'était présent, nous nous agenouillions nous-mêmes auprès du lit du moribond et nous récitions les prières des agonisants. Alors il arrivait souvent qu'à l'approche de la mort, surtout les plus jeunes nous prenaient la main et nous la serraient fortement en nous priant de ne point les quitter.

Ce n'est pas chose facile d'annoncer convenablement à un homme qu'il va mourir: faute de tact, on risque de produire les impressions les plus fâcheuses. Nous l'avons constaté spécialement en cette circonstance.

Un blessé protestant allait s'affaiblissant de jour en jour. Le médecin crut devoir avertir le ministre protestant que le danger de mort était prochain. Le ministre arrive plein de zèle; il se rend auprès du malade indiqué et lui dit d'un ton solennel: « Le moment est venu d'accepter le Saint-Esprit et de vous convertir; car dans quelques heures vous mourrez. » Le malade, indigné d'un pareil procédé, ramassa ce qui lui restait de forces et lança au pauvre prédicant des invectives tellement violentes, que celui-ci, humilié et confus, n'eut rien de plus empressé que de partir. Le malade, de son côté, appela le scolastique qui se trouvait un peu plus loin et lui raconta la scène qu'il venait de faire à son ministre. Il lui demanda en même temps conseil sur ses peines intérieures. Quant au ministre protestant, il continua à faire de temps en temps une courte apparition dans l'ambulance, mais jamais plus il n'osa parler à son malade.

Il serait superflu d'ajouter que tous les blessés indistinctement étaient animés des meilleurs sentiments à notre égard. Dans les nombreuses lettres que nous devions écrire pour eux à leurs parents et à leurs amis, ils donnaient un libre cours à ces sentiments. Ils le faisaient dans des termes tellement flatteurs que souvent nous nous vîmes obligés d'ajouter que non-seulement le fond, mais aussi la forme émanait des blessés eux-mêmes. On connut bientôt dans les ambulances et en ville que nous étions Jésuites. Nous n'y perdîmes rien; au contraire, on trouvait fort édifiant que nous voulussions bien nous occuper du soin des blessés.

Les préjugés tombèrent peu à peu, et bientôt nous trouvâmes partout, même chez les protestants, une amabilité et une cordialité qui sont toujours allées en croissant jusqu'à notre départ.

Vers le milieu du mois de Septembre, notre ambulance, qui avait été déclarée la mieux tenue par les inspecteurs, fut mise sous la direction d'un médecin hollandais, M. le Docteur D***. Nous perdîmes, à cette occasion, quatre chirurgiens et quatre aides. De plus, notre Hollandais, que notre présence et nos pouvoirs gênaient probablement, fit, sous des prétextes de salubrité, évacuer peu à peu notre ambulance et porter les malades dans un local où il n'eut à son service que des séculiers, c'est-à-dire à la caserne des Uhlans.

Dans ces conjonctures arriva à Saarbrück le R.P. Behrens, en qualité de visiteur ou d'inspecteur. Il comprit immédiatement la situation qui nous était faite: ses démarches eurent l'heureux résultat de nous obtenir de l'inspection des ambulances et des chevaliers de Malte un vaste local situé près de la station. Comme l'ambulance du Manège que nous allions quitter, et celle de la Halle qui restait toujours confiée à nos soins, la nouvelle ambulance devait être uniquement dirigée par les jésuites. Le R.P. Behrens envoya aussitôt dans le nouveau local deux d'entre nous, afin que sous leur direction tout fût approprié pour recevoir les malades le plus tôt possible. Quand tout fut bien organisé, le R.P. Visiteur continua sa route vers Metz.

Le personnel de notre nouvelle ambulance était de cinq scolastiques, six religieuses et trois infirmiers séculiers. Grâce aux bons soins de deux dames de la ville, nous fûmes bientôt pourvus de toutes choses. Dès que nous fûmes bien installés, les Sœurs se mirent à l'ouvrage pour convertir en chapelle une pièce de la maison. Un de nos Pères vint nous dire la messe chaque jour. Nous eûmes ainsi la douce consolation d'avoir toujours Notre-Seigneur avec nous dans le très saint Sacrement de l'autel.

A lui, Divin Médecin, gloire, honneur et actions de grâces pour tant de bienfaits répandus sur nous et sur nos malades, pendant notre long séjour dans cette belle institution de charité!

Pour le coup, nous n'avions plus de blessés à soigner. Nos malades étaient atteints soit du typhus, soit de la dysenterie. Le service et les veilles, on le comprend facilement, furent bien plus pénible qu'auparavant. Les malades étaient au nombre de 120, répartis dans les six grandes salles de la maison. Aucun catholique ne quitta l'ambulance, soit pour rentrer dans l'éternité, soit pour retourner dans son pays, sans avoir reçu les sacrements. Les protestants, voyant que nous ne faisions pas de distinction entre eux et les catholiques, nous donnèrent toute leur confiance. L'un d'eux nous demanda un jour si, au couvent, nous étions aussi joyeux qu'ici à l'ambulance. « Encore plus joyeux, » fut notre réponse. Nous l'invitâmes à venir nous voir à Maria-Laach pour en juger par lui-même. Il nous promit de le faire au cas où le ciel lui rendrait la santé. Il n'y en eut qu'un seul qui se montra mécontent de nous et des religieuses. « Un homme comme moi, murmurait-il souvent quand la Sœur le servait, un homme comme moi, qui ai été exposé si souvent, pendant des jours entiers, aux balles et aux bombes des ennemis, je devrais me contenter d'une pareille nourriture de chien !!! » Et alors les injures ne cessaient que quand la nourriture était avalée.

Quel était donc cet homme? Les nombreux officiers que nous avions dans notre ambulance ne savaient comment remercier les Sœurs des bons morceaux qu'elles préparaient aux malades et aux convalescents. Et pourtant notre héros n'était ni officier, ni sous-officier, pas même simple soldat. C'était tout simplement le sacristain-valet d'un ministre protestant.

Malgré cette exception, l'impression que firent sur nous les protestants fut des plus favorables.

Autant que nous pûmes en juger, surtout chez les mourants, tous nous parurent de bonne foi dans leur croyance. Il nous fut donc aisé d'apprécier la valeur du conseil que nos supérieurs n'avaient cessé de nous donner, d'user d'une extrême prudence dans nos relations avec les hérétiques. L'indiscrétion et un zèle intempestif auraient pu jeter inutilement le trouble dans bien des consciences.

Nos fatigues de jour et de nuit nous avaient épuisés. Plusieurs d'entre nous tombèrent malades. Il y en eut un qui fut atteint du typhus au point de nous faire désespérer de sa vie.

A une seconde visite du R. P. Behrens, il fut décidé que tous nous quitterions notre ambulance pour retourner à Maria-Laach. Nous fûmes remplacés par d'autres Frères nouvellement arrivés du scolasticat.

Ceux-ci continuèrent avec courage le bien commencé. L'ambulance fut mise sur le pied d'une communauté bien réglée. Elle eut son Père Supérieur qui, de concert avec la supérieure des religieuses, veilla au bien matériel des nôtres aussi bien que des malades. La cloche annonçait les différents exercices de la communauté. Très souvent les scolastiques, répandus dans les autres ambulances, se réunissaient là pour prendre quelques heures de récréation. Fréquemment même les deux médecins, le docteur Krapp et le docteur Dillmann, prirent part à ces réunions vraiment fraternelles. Le dernier surtout montra aux nôtres une très grande affection.

Il est Américain. Il parlait souvent de la future guerre Anglo-Américaine: « Alors, dit-il, il n'y aura que des Jésuites dans les ambulances. Je les invite dès à présent. »

Peu à peu le nombre des malades diminua. Bientôt il n'y eut plus que des convalescents et quelques soldats qui se disaient tourmentés de rhumatisme. Ceux-ci les médecins les traitaient cavalièrement. Il y en eut un qui avait trouvé la vie de l'ambulance tellement douce, qu'il voulut y rester à toute force. Il prétendait souffrir horriblement de douleurs rhumatismales dans les jambes. Chaque fois qu'on le touchait à ces parties du corps, il criait d'une manière effrayante. Les médecins surent découvrir l'imposture. L'un d'eux s'approcha du prétendu malade qui se tenait bien chaudement au lit. Il fit semblant de lui ausculter la poitrine et attira ainsi toute l'attention sur lui. En même temps un autre médecin s'approcha tout doucement du côté opposé, souleva la couverture et pinça l'individu à la jambe. Cette fois-ci, pas le moindre cri. Le renard était pris. *Patet conclusio.* Le lendemain il partait, sac au dos et le fusil au bras, pour aller rejoindre son régiment.

Vers la même époque, deux Français convalescents, étant allés en promenade, ne revinrent pas. Sans le savoir, ils rendirent un mauvais service à leurs infortunés compagnons qui restaient. L'inspecteur des ambulances interdit la promenade hors de l'établissement, et fit réunir les Français dans une même salle. De plus ils furent surveillés sévèrement.

A la fête de Noël, tous les convalescents, français et allemands, s'approchèrent de la Sainte Table dans notre chapelle; chaque dimanche ils assistaient à la sainte messe et à l'instruction qui se faisait en allemand et en français. Plusieurs protestants manifestèrent le désir de se faire catholiques; ainsi que deux infirmiers séculiers. La servante des religieuse avait donné le bon exemple: un de nos Pères avait reçu son abjuration.

Le ministre protestant continuait toujours ses visites, mais sans le moindre fruit. Sa manière d'agir avec les malades était insupportable: au lieu de les édifier, il les fatiguait et les mettait de mauvaise humeur. Généralement il parlait longuement de remèdes; ensuite il entonnait la trompette et débitait solennellement ses textes. Un jour il parla à peu près en ces termes à un lieutenant: « Eh bien, mon ami, vous vous rappelez encore les jours de votre jeunesse, alors que vous faisiez vos délices de l'Ecriture Sainte: que dit donc le sixième chapitre d'Ezéchiel ? »

L'officier, impatienté, lui répliqua par une épithète fort peu agréable et ajouta : « Je ne connais pas Ezéchiel, moi. Je ne comprends rien à tout ce que vous me dites. Laissez-moi en repos. »

Les nôtres furent donc obligés d'assister aussi les protestants mourants. Notre premier soin était d'éveiller en eux des sentiments de contrition et de repentir : ce dont ne leur parlaient jamais leurs ministres.

A la fête de la Nativité de Notre Seigneur, quelques dames de Saarbrück eurent soin de notre arbre de Noël. Les dragées, les bonbons et les cadeaux de tout genre apparaissaient nombreux et serrés entre les feuilles et les bougies. Les soldats chantèrent quelques cantiques, et l'un d'eux déclama un compliment à l'adresse des bienfaiteurs et des bienfaitrices. La distribution des prix dura plus d'une heure.

Le mardi qui suivit la fête de Noël, notre ambulance fut évacuée. Les événements avaient marché : c'était surtout dans l'intérieur de la France qu'on reclamait alors et nos soins et nos services. Le R. P. Supérieur de Paderborn s'était dirigé du côté de Paris avec tous les Pères du troisième an de probation. Plusieurs scolastiques occupés jusque-là à Saarbrück, se joignirent à eux. Les autres furent envoyés dans les ambulances des environs de Metz.

Le nombre des Pères, des scolastiques et des Frères coadjuteurs employés successivement dans les ambulances de Saarbrück est de 20. Ils ont travaillé pendant cinq mois et demi.

II. Ars-sur-Moselle.

Un de nos Pères nous avait précédé dans notre excursion vers Metz. Il arriva dans les environs de cette ville le soir du 17 Août. Il passa bien avant au travers des avant-postes allemands et français, pour chercher parmi les victimes de cette sanglante journée les soldats qui vivaient encore, afin de leur administrer les derniers sacrements. Le lendemain, il revint sur ses pas pour nous prendre avec lui et nous conduire aux ambulances de Novilly. Le matin du 18 août, nous nous mîmes en route avec notre infatigable conducteur. Nous étions quatre scolastiques et plusieurs religieuses. Nous espérions arriver à Novilly le jour même. Il n'en fut pas ainsi. A quelques lieues du village, notre train s'arrêta tout à coup ; les voyageurs furent obligés de descendre et de faire bon gré mal gré une petite halte de vingt-quatre heures.

Le lendemain, la machine et quelques voitures seulement purent continuer leur route. Nous eûmes la bonne chance d'être admis dans ces voitures et bientôt nous arrivâmes à Courcelles. Là nous apprîmes d'un chevalier de Saint-Jean que Novilly n'existait plus. L'incendie l'avait détruit : la plupart des blessés avaient péri dans le feu. Nous nous décidâmes alors à suivre l'armée allemande du plus près qu'il nous serait possible, pour pouvoir être utiles sur les champs de bataille.

Nous jetâmes nos caisses sur une voiture et en avant au galop.

Tout le long de la route nous aperçûmes des voitures chargées de blessés. Sur les bords du chemin étaient assis ou couchés les soldats moins grièvement atteints : ils étaient parvenus, en se traînant péniblement jusque-là, à se mettre hors de danger. Nous les assistâmes de notre mieux.

Le soir à neuf heures nous arrivâmes tout épuisés à Corny. Il y avait là un directeur d'ambulance. Dès qu'il nous vit, il s'écria : « Soyez les bienvenus, messieurs ! On vous attend avec impatience à Novéant : à la station se trouvent soixante à quatre-vingts blessés et personne pour les soigner ! Pour l'amour de Dieu, allez-y tout de suite. »

Il fallut donc nous remettre en route. La petite station de Noviant était effectivement remplie de blessés. Nous fîmes venir, du bivouac le plus proche, du pain de munition et du vin; car à Noviant même nous ne pûmes rien obtenir. A la station il n'y avait que deux lanternes, dont l'une devait absolument rester aux bureaux du télégraphe; on faisait voyager la seconde d'une pièce à l'autre. Une heure s'était à peine écoulée depuis notre arrivée, lorsqu'une quinzaine de voitures amenèrent quatre-vingts autres blessés. Quelques-uns de ces infortunés trouvèrent encore une petite place dans la station; les autres durent rester dans les voitures.

Dès que le jour parut, nous nous appliquâmes à renouveler leur pansement; car tous n'avaient été pansés qu'à la hâte sur le champ de bataille. Qu'il eut été consolant d'avoir un médecin ou un chirurgien avec nous! Chez plusieurs blessés, les chairs autour de la blessure commençaient à se putréfier. Et tous pourtant devaient attendre des jours encore avant d'arriver à l'ambulance qui leur était destinée.

Nous quittâmes Noviant dès que les convois de blessés furent convenablement organisés. Nous traversâmes tout le champ de bataille; il avait une étendue de deux lieues à peu près. L'air était empesté et la chaleur étouffante; les cadavres déjà noirs exhalaient une odeur méphitique.

Après deux heures d'une marche pénible, nous arrivâmes à Gravelotte. Plus de deux mille blessés gisaient sans soin et sans nourriture dans les maisons que le feu avait épargnées. Pendant plusieurs heures, le Père qui était avec nous administra les derniers sacrements aux mourants. Bientôt il fut mandé à Ars-sur-Moselle, petite ville à quelque distance de Gravelotte. On y appelait à grands cris un prêtre catholique. — Nous, de notre côté, nous nous joignîmes à une religieuse française pour soigner sous sa conduite, autant qu'il était possible, ceux qui avaient le plus besoin. Nous trouvâmes une maison dont personne ne voulait approcher: il en sortait une odeur tellement infecte que les plus courageux se sentaient repoussés. Dans cette maison, les morts étaient jetés pêle-mêle avec les mourants. Nous emportâmes tout d'abord ceux qui étaient encore en vie: un tombereau reçut les cadavres. Dans les rues, la presse était telle, que souvent, en transportant des malades d'une maison à l'autre, nous nous vîmes arrêtés pendant plus d'un quart d'heure. Tout était rempli de soldats et de canons.

Après cette journée si laborieuse, nous prîmes un peu de repos, couchés sur la terre nue. Le lendemain, le Père revint d'Ars-sur-Moselle. Il nous apprit qu'on nous attendait avec impatience dans les ambulances de cette ville. Arrivés là le dimanche 21, nous fûmes immédiatement conduits par l'inspecteur dans l'ambulance dite de la Halle, établie en plein air sur la place du marché. On avait recouvert le pavé d'une couche de cendres, et là-dessus ont avait jeté de la paille et des paillasses. Ceux qui avaient subi une amputation étaient couchés sur des tables. Plus tard, quelques riches bourgeois de Francfort nous envoyèrent des bois de lit. Ce don fit plaisir non-seulement aux blessés, mais aussi à nous; on s'habitue difficilement à coucher sur la terre nue.

Comme dans notre ambulance il y avait toujours bon air, et pour cause, on ne manquait pas de nous envoyer les malades qui avaient les plaies les plus dégoûtantes. Ainsi un jour il nous arriva vingt Français dont les plaies étaient en putréfaction. Ces malheureux étaient restés plusieurs jours sur le champ de bataille, exposés à une pluie continuelle: leurs blessures eurent donc tout le temps de s'envenimer. On comprend dès lors que la mortalité dans notre ambulance dût être effrayante. Un jour un médecin dit en badinant à un des scolastiques: « D'où vient donc que vous laissiez mourir tous vos malades? » Le scolastique lui répondit sur le même ton: « Qu'en sais-je, docteur? Nous exécutons fidèlement vos prescriptions et les gens meurent. »

Vers la fin d'août arrivèrent à notre secours des étudiants en médecine de l'université de Bonn. Ils nous aidèrent courageusement et montrèrent beaucoup d'abnégation : il en fallait d'ailleurs beaucoup pour supporter la vie de l'ambulance de la Halle. C'est cet oubli de soi-même et ce dévouement de nuit et de jour qui décidèrent le médecin en chef et ses adjoints à envoyer à Berlin un rapport très favorable et très flatteur sur les Jésuites qui travaillaient dans les ambulances d'Ars-sur-Moselle. Ce fut l'inspecteur lui-même qui nous donna connaissance de ce rapport.

Quoique la misère fût déjà bien grande dans notre ville, l'arrivée subite d'un régiment d'infanterie vint encore l'augmenter. Un boulanger chez lequel nous prenions nos repas vit aussitôt sa boutique envahie par une nuée de soldats affamés. Bientôt il n'y resta plus un pain : le nombre cependant de ceux qui en demandaient allait toujours croissant. Comme le boulanger était fournisseur des ambulances, il avait eu la précaution de mettre dans une seconde pièce la provision destinée aux malades. Malheureusement on pouvait l'entrevoir par la porte vitrée. Le boulanger résistait courageusement à l'assaut, en criant toujours : « Ambulances ! nix brod ! » Il y en avait parmi les soldats qui présentaient un thaler pour un pain. Heureusement un des nôtres fut averti du siège que subissait le pauvre boulanger. Il courut à son secours et parvint à sauver cent cinquante pains ; cinquante de la provision destinée aux ambulances avaient déjà disparu. Le scolastique s'adressa à l'autorité militaire : il obtint qu'on mît une garde dans la boutique du boulanger.

Au commencement d'Octobre, les assiégés de Metz se mirent à nous bombarder, à la grande frayeur des blessés et des habitants d'Ars. Pendant dix jours, chaque après-midi, le fort Saint-Quentin nous envoyait régulièrement deux douzaines de boulets, dont chacun pesait soixante-quatorze livres. L'un d'eux entra un jour dans une fabrique, emporta la tête d'un soldat et en blessa cinq autres. Deux de ceux-ci moururent le lendemain par suite de l'amputation qu'on leur avait fait subir. Ce sont les seuls accidents qu'occasionna le bombardement.

Le 11 Octobre, le temps était encore mauvais ; il fallut évacuer notre ambulance. Les adieux que nous firent les malades et leurs médecins furent bien touchants. Le lendemain, un des nôtres se trouva par hasard à la station au moment où le train qui contenait nos chers blessés allait partir : on fit au scolastique une véritable ovation : on criait, on agitait les chapeaux, on faisait tourner les béquilles. Il y eut pendant quelque temps un tel vacarme que la patrouille prussienne, ne sachant de quoi il s'agissait, accourut en toute hâte.

III. Pagny-lez-Metz.

Le 12 Octobre, nous aussi nous quittâmes Ars-sur-Moselle. Nous nous rendîmes à Pagny, où le médecin en chef nous avait demandés. Pagny est un petit village de quatre cents âmes, dans le Département de la Meurthe. Jusqu'alors la guerre l'avait épargné. Des occupations autrement pénibles que celles d'Ars nous y attendaient. Le soin des blessés ne suscite guère de répugnance, quand on aime tant soit peu les hommes : à Pagny, nous n'eûmes plus de blessés, mais des malades atteints du typhus, de la dyssenterie et d'autres maladies contagieuses. Les médecins jubilèrent à notre arrivée.

« Nous avons entendu, dans ces derniers temps, nous dit l'un d'eux, des choses bien glorieuses pour votre Ordre. Soyez donc les bienvenus, messieurs. » Il ne fallait pas frustrer tant d'espérance. Nous nous mîmes à la besogne avec un redoublement de zèle. Cependant ni ici, ni ailleurs, nous ne fûmes assujettis aux services exceptionnellement pénibles qu'exige le soin des malades ; partout nous eûmes à notre disposition des hommes à gages, dont l'unique occupation était de travailler, sous nos ordres, à entretenir la propreté dans les ambulances.

Vers la fin d'Octobre, à la demande expresse des médecins, nous reçûmes du renfort. Il était temps d'ailleurs: les travaux, les veilles surtout nous avaient épuisés. L'un de nous avait succombé à la peine. On vit dans cette circonstance combien les médecins s'intéressaient à nous. Tous allaient voir régulièrement le malade, le médecin en chef voulut le traiter lui-même. Plusieurs fois le jour, il visitait notre frère et, le soir, on devait encore lui en donner des nouvelles. Les habitants de Pagny, surtout ceux chez lesquels nous prenions nos repas, nous témoignèrent la même sympathie.

La capitulation de Metz vint lever les ambulances de camp. Nous pûmes dès lors espérer de retourner à Maria-Laach. Le nombre des scolastiques qui se dévouèrent à Ars-sur-Moselle et à Pagny est de huit. Ils y restèrent pendant deux mois et demi. A leur départ, le médecin en chef leur remit le certificat suivant

Nous certifions en toute vérité que les Pères de Maria-Laach, employés dans nos ambulances de Pagny, ont rempli leurs fonctions avec une rare intelligence, un dévouement extraordinaire et une fidélité à toute épreuve. Les médecins, aussi bien que les malades confiés à leurs soins, en garderont toujours le meilleur souvenir.

IV. Volcklingen.

Nous fûmes envoyés, au nombre de quatre, à l'ambulance de Volcklingen, établie dans l'hôpital. Nous y restâmes pendant deux semaines. A notre arrivée, il s'y trouvait soixante-dix blessés et seulement deux religieuses pour les soigner. L'ouvrage ne faisait donc pas défaut. Il fut d'autant plus pénible que le médecin de l'ambulance avait une manière à lui de traiter les blessures. Tous les trois quarts d'heure il fallait renouveler les pansements, la nuit comme le jour. Force nous était donc de rester nuit et jour sur pied et de passer sans relâche d'un lit à un autre. On comprendra facilement qu'il nous fut impossible de résister longtemps à de telles fatigues. Après cinq jours, nous étions nous-mêmes souffrants, et après quinze jours, il fallut nous remplacer.

Avant notre installation dans cette ambulance, nous avions eu à subir une épreuve aussi pénible que comique. Arrivés à la station de Tell, nous nous étions adressés au commandant des étapes, afin qu'il prît soin de nous faire continuer notre route le jour même. Comme il n'avait ni chevaux ni voitures à sa disposition, il était décidé à organiser un train extraordinaire à notre intention. En attendant, il nous avait fait prier de nous tenir dans la salle d'attente jusqu'à ce que notre train fût prêt. A peine étions nous assis, qu'un monsieur taillé en véritable colosse entre dans la salle et se dirige tout droit sur nous. « Messieurs, s'écrie-t-il d'une voix de tonnerre, dites-moi franchement ce que vous avez en vue. N'êtes-vous pas des espions ? » Nous lui répondîmes avec calme que nous étions des membres de la Compagnie de Jésus et que nous nous rendions sur le champ de bataille pour donner nos soins aux blessés. — « Je veux avoir une réponse bien nette, reprit-il d'une voix formidable. Y allez-vous pour les Français ou pour les Allemands ? » — « Nous y allons avant tout pour assister nos compatriotes, les Allemands; c'est dans ce but qu'on nous y envoie. » En lui donnant cette réponse, nous lui présentâmes le sauf-conduit que nous avions reçu à Cologne. Il le parcourut rapidement et nous le rendit en disant: « Regardez-moi la signature: le comte H.! Bah! un chevalier de Malte! Quelle autorité cela peut-il avoir? Messieurs, continua-t-il d'un ton menaçant, je ne veux point de mystère. Allez-vous à l'armée française ou à l'armée allemande ? » Comme notre réponse fut invariablement la même, le questionneur importun nous parut se rassurer quelque peu et nous dit: « Eh bien! je vous crois sur parole; mais malheur à vous si vous avez menti! Je saurais bien vous retrouver.... Or donc, vous

me dites que vous allez à l'armée allemande pour soigner les blessés allemands : dans ce cas, il convient qu'on vous traite royalement. Asseyez-vous, mes enfants ; mangez le pain que vous donne S. M. le roi de Prusse ; buvez le vin qu'il vous offre. Messieurs asseyez-vous. » Nous nous rangeâmes autour d'une table et nous attendîmes avec intérêt la suite de cette étrange comédie. A peine étions-nous assis que le curieux personnage rentra et reprit de plus belles ses interpellations à brûle-pourpoint. « Ah ! ah ! vous êtes des jésuites ! » s'écria-t-il, et il se mit à débiter sans désemparer toute la liste des forfaits qu'on a jamais imputés aux Jésuites. Il frappait la table avec sa canne si violemment, que plusieurs verres se brisèrent. « Du reste, ajouta-t-il par manière de conclusion, nous sommes assez malins pour déjouer les ruses des Jésuites. » Là-dessus il se retira de nouveau pour nous faire apporter, au nom du roi, le rafraîchissement attendu. En ce moment, un des officiers s'approcha de nous et nous dit fort amicalement : « Mes Pères, il ne faut pas trop vous formaliser de la manière d'agir de ce monsieur. Nous avons reçu aujourd'hui la nouvelle d'une éclatante victoire remportée par les nôtres. — C'était le dimanche 7 août. — Cette nouvelle et la fête qui l'a suivie lui échauffent la tête. » La porte s'ouvrit de nouveau : aussitôt l'officier nous quitta, voulant éviter toute rencontre avec le terrible Goliath. Celui-ci nous regarda fixement, se plaça au milieu de la salle et fit un discours sur le triomphe des armes allemandes près de Wœrth. La péroraison était conçue en ces termes : « Messieurs, je vous invite tous à vous lever et à entonner un triple vivat en l'honneur du héros du jour, le prince héritier de Prusse. Celui d'entre vous qui refusera sera considéré comme traître et comme espion. » Nous nous levâmes et fîmes retentir notre triple vivat en agitant nos chapeaux. Qui pouvait encore douter de nos sentiments patriotiques ? L'orateur parut satisfait et se retira. Nous, nous nous rassîmes et continuâmes à faire honneur à l'excellent vin et aux autres bonnes choses qu'on nous servait aux frais de l'État et au nom de S. M. le roi.

Nous ne voulions pas parler entre nous : toute la salle d'attente était remplie de personnes que les cris de notre rodomont avaient attirées. Naturellement tous les regards se portaient sur nous. Pourtant aucun des assistants ne parut avoir les sentiments du monsieur en question ; tous, au contraire, manifestaient assez visiblement leur indignation. Tout le temps que dura l'interrogatoire, nous ne vîmes pas un seul sourire qui aurait dénoté une joie malicieuse à la vue de notre embarras et de notre trouble.

Tout à coup, à notre grande surprise, la porte s'ouvre de nouveau. Notre homme reparaît agitant solennellement sa canne. Il se place au milieu de la salle et prononce un second discours, cette fois-ci sur l'unité allemande. La péroraison se termina de nouveau par une invitation à faire retentir un triple vivat en l'honneur du roi de Prusse. Nous nous exécutâmes de bonne grâce, même avec plus d'énergie que la première fois. Le monsieur parut content de cette manifestation patriotique. « Maintenant, dit-il, je puis en toute conscience être tranquille sur le compte des Jésuites. »

Et il se retira, tout calmé, derrière son verre. En ce moment, le sifflet de la locomotive retentit et nous annonça que notre train nous attendait. Nous nous levâmes aussitôt, tout heureux d'échapper enfin au grotesque personnage qui n'avait pas laissé que de nous causer quelque frayeur.

V. Gorce-lez-Metz.

Les scolastiques employés dans les ambulances de Gorce relatent un grand nombre de faits édifiants dont ils ont été les témoins ou les acteurs: nous y remarquons spécialement ce qui se rapporte aux derniers moments d'un ancien élève de notre collège de Brugelette.

La mort du capitaine N. causa une profonde sensation dans notre ambulance. Catholiques et protestants, Français et Allemands furent unanimes à admirer cette fin si belle. Frappé de cinq balles à la terrible bataille du 16 Août, aux environs de Gorce-lez-Metz, le vaillant capitaine eut à supporter les douleurs les plus aiguës jusqu'au 22 Septembre, jour de sa mort. Ce long mois d'indicibles souffrances, il l'employa à se préparer à sa dernière heure. Cloué sur un pauvre lit, sans pouvoir remuer aucun membre, il tenait les mains jointes et priait presque continuellement; il se montrait aussi patient et aussi résigné à la volonté de Dieu qu'il s'était montré intrépide sur le champ de bataille. Le jour même qu'il avait été blessé, il demanda qu'on lui administrât les derniers sacrements, et depuis lors il continua à recevoir la sainte communion tous les dimanches. Son frère, accouru pour lui donner ses soins, devait lui réciter plusieurs fois le jour les litanies de la très sainte Vierge et d'autres prières que le malade désignait lui-même. Le 20 Septembre, les médecins nous avertirent que la mort était imminente: le patient subissait un vrai martyre, il était impossible qu'il le supportât plus longtemps. Son frère ne voulut laisser à nul autre le soin de lui annoncer que l'heure de la délivrance était proche. « Je te remercie, lui répondit le malade, de ta franchise. Je suis prêt à tout: que la volonté de Dieu se fasse! » Dans sa dernière lettre, arrivée la veille de sa mort, son vieux père l'engageait à faire généreusement le sacrifice de sa vie et à se remettre tout entier entre les mains de la Providence. Son frère lui demanda ce qu'il fallait répondre. Le capitaine réfléchit un instant et dit: « Dis à papa que j'ai fait de bon cœur mon sacrifice et que je suis prêt à paraître devant Dieu. » Le 22, jour de la saint Maurice, au matin, il reçut encore une fois Notre-Seigneur avec une piété touchante. Vers midi, après qu'il eut dormi quelques heures, il ouvrit tout à coup les yeux, les porta au ciel, et s'écria d'une voix émue, mais forte: « *Salve, Regina!* » Son frère s'approcha aussitôt de lui et lui demanda ce qu'il désirait. « *Salve, Regina!* » fut la réponse. Son frère récita alors le Salve Regina, que le malade répéta avec un accent de piété qui fit fondre en larmes tous les assistants. Quand la prière fut achevée il dit: « C'est bien maintenant; c'est là ce que je désirais. » Vers deux heures, nous récitâmes les prières des agonisants. Le capitaine y répondit d'une voix très distincte. Chaque fois que nous prononcions les noms de Jésus, Marie, Joseph, le moribond levait les yeux au ciel. Nous récitâmes encore deux fois le Salve Regina, et la dernière fois, à ces belles paroles qui sont comme le cri de l'exilé vers la patrie: *Ad te clamamus, exules, filii Evæ; ad te suspiramus*, l'héroïque capitaine serra fortement contre son cœur son crucifix et son chapelet, et perdit connaissance. Il demeura ainsi pendant un quart d'heure. Enfin, vers huit heures, il rendit sa belle âme à Dieu. Tous les assistants, parmi lesquels il y avait deux frères du défunt, plusieurs officiers allemands et français, étaient remplis d'une sainte joie; tous exprimaient le désir de mourir d'une telle mort. Un général allemand, protestant, serra, tout ému, la main à un des deux frères et lui dit: « En toute sincérité, monsieur, cette mort-là je ne l'oublierai jamais. » Le défunt s'était acquis une telle vénération par sa vie édifiante et sa belle mort, que tous les personnages distingués qui se trouvaient alors à Gorce et dans les environs — et ils étaient nombreux — voulurent assister au service solennel célébré dans l'église catholique de l'endroit.

Le capitaine N. comptait douze ans de service militaire. Il s'était distingué dans les campagnes de 64 et de 66, non-seulement comme bon guerrier, mais comme bon catholique. La ville de Heiligenstadt, où sa compagnie a été longtemps en garnison, conservera toujours le souvenir de cet homme de bien: il y était connu surtout comme un chrétien très fervent, fréquentant souvent les sacrements. Une dévotion toute spéciale à la Mère de Dieu n'aura pas peu contribué à une vie si édifiante et à une si glorieuse mort. Cette dévotion, il l'avait puisée à la maison paternelle: elle n'a pu que se fortifier

dans les collèges de Metz et de Brugelette, où le capitaine N. a été élevé et congréganiste.

VI. Courcelles-Chaussy.

Le jour de la fête de notre bienheureux frère Jean Berchmans, nous quittâmes Maria-Laach au nombre de sept scolastiques. A Coblence, nous nous joignîmes à deux de nos Pères et à un chevalier de Malte qui était chargé de nous conduire au lieu de notre destination. Le 15 août, nous arrivâmes à Saarbrück, d'où nous pûmes pousser en chemin de fer jusqu'à Remilly. La peur de l'ennemi avait fait fuir presque tous les habitants de ce village. Nous allâmes rejoindre un régiment de uhlans qui bivouaquait aux environs et nous leur demandâmes des voitures qui pussent nous transporter jusqu'à Courcelles-sur-Nied. Elles nous furent accordées, grâce au bon vouloir du commandant des étapes. Plusieurs ministres protestants eurent la permission d'en profiter comme nous; mais voyant que nous étions dix robes noires, ces messieurs préférèrent remettre leur voyage à un autre moment. — La nuit était déjà avancée quand nous parvînmes au petit village de Courcelles-sur-Nied. Nous eûmes pourtant la satisfaction de trouver un abri et de la paille pour nous reposer des fatigues du voyage. Le lendemain, après la sainte messe, nous nous séparâmes, un Père et trois scolastiques, du reste de la bande dont la destination était Pont-à-Mousson, et nous nous rendîmes à Courcelles-Chaussy, où était l'ambulance de camp du 8ème corps d'armée. Nous y arrivâmes le 17 août, vers midi. Il s'y trouvait alors deux cents blessés. L'église catholique, la maison d'école, la maison communale, la synagogue et quelques maisons privées avaient été appropriées à l'ambulance. Nous nous présentâmes aussitôt au médecin en chef qui nous reçut avec bienveillance. Le Père fut désigné naturellement pour s'occuper du soin spirituel des blessés; deux d'entre nous reçurent l'office d'infirmier, et le troisième fut chargé de surveiller la préparation de la nourriture des blessés, c'est-à-dire qu'il fut nommé dépensier. — Nous fûmes reçus à l'ambulance par le médecin-adjoint avec la plus grande cordialité. C'était un fervent catholique des Provinces-Rhénanes. Dès qu'il apprit que nous venions de Maria-Laach, il nous dit qu'il s'y était rendu aux Pâques dernières pour y trouver un bon confesseur. — Il suffit, pour faire ressortir en peu de mots tout le bien que nous fûmes appelés à faire dans les ambulances de Courcelles, de rapporter en toute simplicité les paroles élogieuses que la reconnaissance fit dire à un blessé protestant peu de temps après notre arrivée. « Nous avons à remercier le bon Dieu, disait-il, de ce que les Pères sont venus. » Quelque bon que soit un infirmier salarié, il dira toujours et avec raison: « Pour tant d'argent, vous aurez tant de dévouement; mais les jésuites ne calculent pas. » Notre dévouement fut cause que les officiers blessés demandèrent d'être soignés exclusivement par nous. Aussi le médecin en chef confia-t-il ce service d'honneur à l'un d'entre nous. Heureusement, ces messieurs n'étaient pas nombreux: l'expérience nous a appris qu'on a moins de peine dans les ambulances avec une quarantaine de soldats qu'avec une dizaine d'officiers. De son côté, le Père, chargé du spirituel, remplissait ses fonctions avec autant de succès que nous les nôtres. Chaque jour il visitait tous les malades. Ses visites étaient ardemment désirées non seulement par les catholiques, mais aussi par les protestants. Si ses occupations l'obligeaient parfois de négliger ces derniers, ils ne manquaient pas de nous demander avec anxiété: « Pourquoi le Père n'est-il pas venu aujourd'hui? » Un des médecins-adjoints, protestant, tomba malade du typhus. Il ne voulut jamais, pendant tout le cours de la maladie, recevoir le ministre protestant, tandis qu'il demandait avec instances que le Père vînt le voir le plus souvent possible. Il paraissait aussi très heureux lorsque nous nous trouvions auprès de lui. D'ailleurs, nous avons pu observer maintes fois que notre seule présence consolait et encourageait les malades et les moribonds: c'était comme une grâce spéciale attachée à notre vocation. — Que de jeunes gens, qui ne connaissaient les jésuites que parce que les mauvais journaux, les mauvais livres et la calomnie leur en avaient appris, ont déposé à Courcelles leurs préjugés contre nous! L'un d'eux était intimement convaincu que les jésuites étaient une secte de juifs: il tombait des nues quand on lui apprit qu'ils étaient au moins catholiques. Un jour, un officier protestant vint d'assez loin voir un de nos malades,

capitaine de cavalerie. Le scolastique entrait dans la chambre lorsque l'officier était occupé à faire ses adieux au capitaine. « Vous me paraissez un moine, » dit l'officier au scolastique. — « Je suis religieux, » répliqua celui-ci. — « Et à quel ordre appartenez-vous ? » — « Je suis jésuite, monsieur. » — « Comment, jésuite ! fit l'officier tout étonné. Vous vous chargez donc aussi du soin des blessés qui n'ont pas vos croyances ? » — « Pourquoi pas ? répondit le scolastique. Nous prodiguons nos soins à ceux qui en ont besoin, sans nous informer s'ils sont protestants ou catholiques. » — « Voilà qui est beau ! reprit l'officier en serrant la main au scolastique. Un autre me l'aurait dit, je ne l'aurais jamais cru. »

Un ministre protestant était venu à Courcelles auprès de son frère malade, soigné par un des nôtres. Il exprima le même étonnement que l'officier dont nous venons de parler. Lorsque, après la mort de son frère, il retourna en Allemagne avec le corps du défunt, il ne savait comment nous remercier de notre dévouement. « Jamais, monsieur, nous dit-il tout ému, je n'oublierai ce que vous avez fait pour mon frère. Vous aurez toujours en moi un ardent défenseur. » — C'est ainsi que Dieu bénissait nos peines et nos pénibles travaux dans les ambulances de Courcelles. Faire un peu de bien aux âmes, c'est le but pour lequel nos supérieurs nous y avaient envoyés. Grâce à Dieu, nous avons la conviction de l'avoir atteint. A Dieu seul en soit la gloire !

VII. Pont-à-Mousson.

Nous avons dit qu'à Courcelles-sur-Nied notre bande s'était partagée en deux : tandis que nous autres nous nous rendions à Courcelles-Chaussy, nos frères se dirigèrent vers Pont-à-Mousson. Voici la relation de leurs travaux dans les ambulances de cette ville.

Nous fîmes notre entrée à Pont-à-Mousson, juchés sur un chariot de paysan, traîné par quatre chevaux. Nous avançâmes jusque devant la mairie. Là il y avait un tumulte incroyable de soldats et de bourgeois : les premiers piétinaient d'impatience en attendant leurs billets de logement ; les autres voulaient à toute force parvenir à présenter leurs réclamations au maire pour être dispensés de loger des soldats. Grâce aux bons soins de Son Excellence le prince de Reuss, le maire nous indiqua immédiatement notre logement au petit séminaire, où l'on avait projeté d'établir l'ambulance. Mr. le Docteur Lippelt était déjà établi dans la maison. Nous nous présentâmes à lui : il nous reçut avec bienveillance et nous dit que le soir même devait venir de Mars-la-Tour le premier convoi de blessés, et que le lendemain il indiquerait à chacun de nous son office dans l'ambulance.

Nous nous retirâmes alors dans notre chambre pour nous reposer tant soit peu des fatigues du voyage. — Nous étions à peine endormis, lorsque tout à coup un cri se fit entendre : « Descendez vite, mes Pères, il vient de nous arriver onze cents blessés. » C'était le comte Mengersen qui parlait ainsi. Il était onze heures de la nuit : néanmoins, nous fûmes prompts à l'appel. Dans l'établissement rien n'était préparé pour recevoir tant de blessés. Ces malheureux n'avaient pas eu de nourriture depuis trois jours, et pourtant notre premier soin dut être, non pas de leur donner à manger, mais de les abriter. On étend de la paille dans les grandes galeries qui entourent la cour carrée du collège : ceux qui peuvent encore se traîner reçoivent l'ordre d'aller s'y reposer en attendant mieux. Après cela, on remplit les corridors, les vestibules et les autres places du rez-de-chaussée. Quand tout est rempli, nous portons à l'église ceux qui n'avaient pu trouver place ailleurs.

Nous passâmes toute la nuit dans ce rude labeur. Le matin venu, il fallut songer à organiser définitivement l'ambulance. Le supérieur dut, bon gré mal gré, céder les dortoirs du pensionnat : il y avait trois cents alcôves. Les Diaconesses protestantes, attachées à l'ambulance, redoutant, et avec raison, le rez-de-chaussée, n'eurent rien de plus empressé que de se réserver les dortoirs : elles s'y installèrent sans demander l'autorisation de qui que ce fût. Pour nous — quatre scolastiques et douze religieuses — nous eûmes à soigner les blessés logés dans l'église et dans les trois grandes salles du collège.

Si la nuit avait été laborieuse, cette première journée le fut bien davantage. Nous tombions de lassitude et de sommeil.

Mais voici que, au moment où nous voulions aller prendre un peu de repos, il nous arriva un nouveau train de deux cents blessés.

Les travaux de la veille reprirent de plus belle : il fallut loger tout ce monde et il n'y avait presque plus de place. Quelle désolation! quelles amères souffrances! Tous ces blessés arrivèrent de Mars-la-Tour, où la patrie allemande avait payé la victoire par le sacrifice de dix-sept mille six cents combattants, dont six cents officiers (chiffres officiels). — A Pont-à-Mousson, les registres de l'ambulance constatèrent, dès le premier jour, la présence de mille trois cents six blessés. Ce chiffre s'éleva dans la suite à mille six cents soixante-dix, maximum des blessés soignés en même temps au collège de Pont-à-Mousson. Les médecins et les infirmiers ne pouvaient suffire à la besogne. Il y avait des blessés qui étaient à l'ambulance depuis six, sept et huit jours, avant qu'on eut le temps d'extraire les balles de leurs blessures ou de faire les amputations qu'exigeait l'état de beaucoup d'entre eux. Ceci n'étonnera pas, si l'on fait le raisonnement que fit un jour en notre présence l'inspecteur des ambulances: « S'il y avait ici quarante chirurgiens, chacun d'eux aurait, en moyenne, cinquante blessés à soigner: — ce qui est énorme, quand on pense au temps que le médecin doit chaque jour consacrer à chaque blessé en particulier. » — Dans les premiers jours de notre installation, nous eûmes la visite de S. M. le roi Guillaume. Il nous trouva tous à la besogne: il parut extrêmement satisfait et nous dit avec la plus grande cordialité: « Voilà qui est beau! Je suis très content que vous soyez venus nous aider. » — Le lendemain, 22 août, au matin, le prince Frédéric-Charles vint aussi voir l'ambulance; dans l'après-midi du même jour, le prince héritier de Saxe honora pareillement les blessés de sa visite. — Pendant les deux mois que nous passâmes à Pont-à-Mousson, notre besogne fut toujours rude et pénible. Dieu bénissait visiblement

nos efforts: — : nous avions la confiance et l'affection de tous ceux avec lesquels nous devions avoir des relations. Nous étions donc à même de faire du bien à tous. Tandis que le Père, chargé du soin des âmes, s'occupait spécialement des moribonds — et ils étaient nombreux — nous cherchions, de notre côté, à inspirer de la confiance à nos malades, à les encourager, à les entretenir dans des sentiments de résignation à la volonté de Dieu.

Vers le milieu du mois de Septembre, on commença à évacuer l'ambulance du collège. On dirigea les blessés vers l'Allemagne, mais ceux-ci étaient remplacés par les soldats malades du typhus et de la dyssenterie. Certes, ce n'était pas un moyen d'alléger notre notre besogne. Les veilles surtout devinrent excessivement pénibles: il arrivait souvent, pendant la nuit, que quatre ou cinq malades dans le délire sautaient à la fois de leur couchette; et pourtant il n'y avait alors qu'un seul scolastique pour mettre ces gens à la raison et les faire rentrer au lit. Et ce pauvre scolastique, les malades allemands le prenaient pour un Français, et les Français pour un Prussien qu'il fallait battre: dans leur délire, ils en vinrent maintes fois à des voies de fait. — Le 10 Octobre, une dépêche télégraphique rappela deux d'entre nous à Maria-Laach; les autres reçurent ordre de se rendre à Corny. Il ne restait donc plus que le Père à l'ambulance du collège de Pont-à-Mousson.

Cet ordre, arrivé à l'improviste, fit une impression d'autant plus fâcheuse sur les médecins et sur les autres employés de l'ambulance, que nos supérieurs ne parlaient pas de nous faire remplacer. Pour nous, nous ne pouvions qu'obéir, sans nous laisser toucher ni par les prières des médecins, ni par les instances des malades et des convalescents. — Le 11, au matin, nous quittâmes Pont-à-Mousson, accompagnés des souhaits de bonheur que nous adressaient tant de personnes qui nous étaient devenues bien chères. — Dans un document officiel concernant l'ambulance du collège de Pont-à-Mousson et publié dans les journaux, on a fait ressortir dans les termes les plus flatteurs que sans les Jésuites, accourus au secours, on ne serait jamais parvenu à bien organiser cette ambulance. D'après les registres du médecin en chef, pendant les deux mois que nous y avons demeuré, il conste que dix-sept mille soldats y ont été successivement reçus et soignés. De ces dix-sept mille, douze mille au moins ont passé par nos mains.

Indes. — Mission Belge du Bengale.

Extraits de la correspondance. — Février 1873.

. . . Voici quelques extraits des lettres qui nous sont arrivées de Calcutta et de Balasore. C'est de cette dernière station que le P. Sarpat écrit les détails suivants:

Tout en détruisant beaucoup, le Cyclone nous a fait du bien; c'est-à-dire qu'en nous donnant beaucoup d'ouvrage, il nous a mis dans la necessité de rétablir les choses sur un meilleur pied. La bâtisse de notre résidence est achevée; il n'y manque que les portes et les fenêtres à l'étage supérieur que nous venons d'ajouter. Nos braves Hindous viennent l'admirer comme une merveille, surtout à cause des voûtes, car tout est voûté jusqu'au sommet. La voûte de l'étage supérieur nous tient lieu de toit et sert en même temps de terrasse pour s'y promener et respirer un air pur à 36 pieds d'élévation. Ces voûtes sont beaucoup plus élégantes que les terrasses ou plafonds ordinaires; elles ont de plus l'avantage d'une plus grande solidité, et nous coûtent beaucoup moins, c'est de l'économie.

En attendant les ressources pour achever l'orphelinat et l'église, nous préparons des briques, aussi sur notre terrain, et tout près de l'édifice. Ces briques se font, comme tous les ouvrages indiens avec une simplicité toute primitive. Un individu houe la terre et l'autre la pétrit avec les pieds, après y avoir mis de l'eau; puis tous deux en prennent autant qu'ils peuvent porter et la déposent dans un endroit aplani. Là, ils s'accroupissent, chacun humecte avec de l'eau une forme en bois, y place une boule de terre pétrie, l'enfonce, l'aplatit avec la main, puis enlève la forme, la mouille de nouveau et recommence la même opération. Ils nous en font ainsi 2200 pour une roupie (2f. 50). Alors on prépare sur le terrain un rectangle plat qui sera la base du four. On y dispose les briques en ruelles qu'on remplit de menu bois, deux tas ou lits de briques recouvrent ces bois, et soutiennent un lit de bûches, disposées à intervalles, sous lesquelles on arrange d'autres briques; le tout est recouvert de nouveaux tas; puis viennent de gros blocs de troncs d'arbres coupés en morceaux; on continue ainsi jusqu'à la hauteur voulue et enfin on plâtre le tout avec de l'argile sur une mince couche de paille, laquelle aide la cuisson des briques extérieures. Quand on y met le feu, . . . il pénètre dans les ruelles inférieures, le tout devient une fournaise pour 3 ou 4 jours, et tout est terminé. Les Sœurs en font autant pour achever leur couvent qui n'est que commencé. Vos bons souhaits vont donc se réalisant petit à petit.

Une de nos Sœurs, qui avait besoin de changer d'air à cause de la fièvre, est partie pour Calcutta. Nous en attendons de là une autre pour la remplacer, car il y a de l'ouvrage pour cinq plutôt que pour deux. Les Babous, ou Messieurs Indiens, qui, il y a 4 ou 5 ans, ne voulaient pas d'écoles de filles, et refusaient d'y laisser aller leurs enfants, me demandent à présent d'aller en établir près de leurs maisons, et offrent le terrain ou même le bâtiment; mais nous ne pouvons pas accepter. Après avoir pioché pendant sept ans un terrain inculte, et passé le temps en préparatifs, sans grands fruits apparents de conversions, nous sommes heureux de voir sinon une moisson déjà mûre, au moins la semence germer et grandir sur plusieurs points. Notre église, quoique seulement à demi construite, attire les regards, On vient voir notre belle chapelle avec ses statues et ses tableaux, chefs-d'œuvre extraordinaires pour le pays; on s'informe de notre conduite, de notre religion, tout cela appelle des explications et fait réfléchir. Nos petits livres Orijas et Bengalis que nous

distribuons ou vendons selon les circonstances, travaillent aussi sans bruit, et commencent à faire de l'effet. Le fils d'un Rajah, ou roi, dépossédé, d'abord notre écolier, puis professeur dans notre école, est tout décidé à se faire catholique. Il n'attend que le moment où il sera libre de se déclarer. Aujourd'hui déjà, il instruit sa mère et ses sœurs. Un de nos grands écoliers, musulman, grand ennemi du christianisme, est venu hier me demander une Messe et m'apporter une roupie à cette intention. Dans un moment de danger, poursuivi par des voleurs, il avait promis de faire dire une Messe s'il échappait. Qui peut lui avoir inspiré un tel vœu, je l'ignore, mais c'est extraordinaire et un premier signe de conversion. Aussi, quoiqu'il croie encore fermement en Mahomet, il a écouté mes explications sur la Messe et sur d'autres points de doctrine avec un esprit bien différent de ce qu'il était jadis; d'intraitable qu'il était sur l'article de la religion, il est devenu presque docile.

Il y a peu de temps, on vit un de nos domestiques du collége payer aussi son tribut d'hommages et de respect au seul vrai DIEU. Ce sont des païens qui enlèvent la poussière des bancs à la chapelle du collége; or, pendant que l'un d'eux, le chef de nos béras, s'acquittait de son office, un de nos Pères le vit un jour faire une profonde adoration devant le T. St Sacrement. Le Béra évidemment se croyait seul; plaise à Notre Seigneur de récompenser un jour au centuple cet acte de religion. Tous nos béras disent du reste que le bon DIEU est dans notre chapelle.

Je ne vous ai jamais rien dit, je crois, de la répugnance extraordinaire que les Indiens ont pour tout ce qui est mort. Supposez qu'un animal, une vache, un chien, vienne à mourir chez vous; il faut faire venir des Indiens d'une caste spéciale, les Doums, pour vous en défaire. Quelqu'un est à la chasse et tue un chien pour attirer d'autres animaux, il faudra qu'un Doum vienne de 1 ou 2 milles pour le mettre à la portée du chasseur, même les peaux préparées sont pour eux chose immonde qu'ils ne peuvent toucher, la religion des Béras le leur défend. J'ai eu le cas avec notre menuisier, homme de beaucoup de simplicité et de franchise; il n'est, par une bien rare exception, ni menteur, ni voleur; c'est un bon Hindou. Je désirais qu'il m'aidât à transporter cinq peaux de léopard à l'endroit où il avait préparé des planches pour les y attacher et les faire sécher. J'ai dû en prendre mon parti, mes instances ne firent rien et je dus porter moi-même les cinq peaux là où je les voulais.

Pendant que vous vous chauffez à un feu artificiel, le feu naturel du soleil nous envoie des maxima de 90° Farenheit (plus de 32 centigrades) à l'ombre, et de 140° au soleil (60 centigrades), c'est suffisant pour cuire un œuf, le carême peut venir en Février. Si la température continue à augmenter de cette façon, il fera même plus chaud que l'année dernière. L'année passée, nous n'avons atteint 90° pour la première fois que le 28 Février, et cette année, nous l'avons dès le 20. Les 90° se sont maintenus jusqu'à aujourd'hui inclusivement, ou plutôt, nous en sommes à 93°. On décrit la saison chaude comme la plus redoutable, tandis qu'elle est très-saine, pourvu qu'on ne s'expose pas au danger. La saison des pluies est considérée ici, par tous nos Pères, comme la plus mauvaise. Aussi c'est alors que le choléra, la dyssenterie règnent le plus à Calcutta et font le plus de ravages.

Le P. Devos nous écrit à la date du 27 Février:

"Le P. Lafont, Recteur du Collége, vient de donner sa seconde séance de physique au Medical Collége Hospital

devant un public choisi, la plupart de la classe élevée en Bengale, le reste, composé d'Européens, entre lesquels une demi-douzaine de protestants ministres de leur religion. Le succès, déjà très grand la première fois, a été surpassé cette fois-ci. Il s'agissait de la polarisation de la lumière, avec expériences. Vous dire que l'assemblée était ravie, ce n'est pas exagérer. A la clôture de la séance, qui avait commencé à 8h ½ du soir, on ne se contenta point des compliments d'usage et des félicitations d'étiquette aux lectures (c'est ainsi qu'on appelle ces sortes de séances). Après le speech, ou discours de félicitation, l'auditoire enthousiasmé, brûlait de s'exprimer de plus belle. Un respectable indigène, aux allures nobles, se lève et se fait écouter avec plaisir: « Le Rév.d P. « Lafont, dit-il, entre autres choses remarquables, fait par-« mi nous ce que disait le Christ: Voici, voici mes « frères, mes proches, ma mère! Il a quitté les siens « avec un dévouement qui ne demande pas quand il les « reverra. Il songe au bien-être, au progrès, à l'instruction « des siens d'à présent, de nous tous, qu'il envisage comme « remplaçant pour lui ceux qui lui sont chers en Europe. « C'est pour nous qu'il travaille, c'est à nous qu'il pense « et se dévoue en s'oubliant lui-même; c'est devant nous « qu'il ouvre les trésors de la science européenne. » — On le comprend, ces paroles firent sensation. Le lendemain une feuille indigène continuait sur ce ton et avançait l'idée que le gouvernement devrait bâtir une vaste salle pour des séances de ce genre, si utiles, si agréables, si instructives; « Car maintenant, ajoutait-elle, « que voyons nous? Une foule compacte de gentlemen, « natifs et autres, qui, insatiables de voir et d'entendre, sem-« blent vouloir monter sur les épaules les uns des autres, « comme en amphithéâtre, pour ne rien dire de ceux qui « ne peuvent entrer... et regardent de loin. »

L'honneur qui rejaillit de tout cela sur le collége, qui prospère de plus en plus, et ce qui est notre but, sur la religion, se conçoit aisément. La Province Belge y voit son œuvre et les bénédictions du Ciel. C'est bien comme cela que devait commencer la Mission de Calcutta: "Ad educandam juventutem mittimini," nous écrivait le T. R. Père Général en 1860.

La seconde partie, c'est-à-dire la Mission proprement dite, ou l'œuvre des conversions, ne pouvait prospérer en même temps, par la raison toute simple qu'elle n'a pû avoir jusqu'ici son personnel requis. Vienne ce personnel, quand la Belgique pourra le fournir, grâce à votre Ecole Apostolique, et alors, mais alors seulement s'ouvrira pour la conversion du Bengale une ère nouvelle, un commencement de prospérité. Si cette œuvre prospérait avant qu'il y eût des ouvriers évangéliques, ce miracle serait plus inouï que tous ceux de St François-Xavier. Si actuellement vous n'apprenez rien de particulier, en fait de conversions, c'est en règle. Le collége, non plus ne commença de prospérer que lorsqu'il se vit en possession de son personnel voulu, à l'arrivée des Scolastiques, alors qu'après bien des hésitations, on passa outre en Belgique sur la crainte qu'on avait de nous envoyer ces jeunes Missionnaires. Réparer parmi nos catholiques les brèches faites jadis par le protestantisme, convertir ça et là quelques protestants ou infidèles isolés, préparer de loin le terrain pour la semence évangélique dans quelques postes comme ceux du P. Sapart, du P. Stockman, du P. Goffinet (Balasore, Choijbassa, Koi-Khallée) où la moisson, loin d'être mûre, n'est pas même à la floraison, voilà tout ce qu'il est humainement possible de faire pour le moment et pour longtemps encore. Je n'exagère rien quand je dis que pour nos catholiques seuls, nous sommes loin d'avoir

un personnel proportionné. Voyez, sans sortir de Calcutta, la paroisse St Thomas. Son curé, le P. Shea, est rédacteur de l'Indo European Correspondence, et son Vicaire le P. Larcher professeur au collège. Avec une feuille hebdomadaire de cette importance pour l'un et la responsabilité des examens universitaires pour l'autre, que voulez-vous que curé et vicaire fassent, sinon courir aux cas d'urgence, laissant tout le reste à la garde de Dieu ? Jugez de ce que deviennent inévitablement tant d'œuvres dont la nécessité n'est que trop évidente ici, telles que la visite des malades qui ne sont pas à la mort, la visite des pauvres, surtout des pauvres honteux qui n'ont pas les moyens d'aller à l'église, faute d'habits ou d'argent pour le palanquin, la visite des retardataires pour les devoirs pascal, des familles qui envoient leurs enfants à l'école protestante et les marient à des protestants, de celles où couvent le doute et l'idée de l'apostasie, de celles où la messe du dimanche et la loi de l'abstinence se négligent, non de parti pris comme en Europe, mais par suite de cette nonchalance orientale, qui pour aller au Ciel attend qu'on l'y pousse l'épée dans les reins. Le prêtre en ce pays est beaucoup plus puissant qu'en Europe pour combattre ces misères et tant d'autres, s'il a le temps d'aller secouer chez eux la léthargie des Asiatiques ; mais en revanche, à défaut de ce loisir, telle est leur inconstance, surtout au contact de l'hérésie, du schisme, dont ils ont très-peu d'horreur, si toutefois ils en ont, que tôt ou tard on peut s'attendre à une catastrophe du genre que voici. Une veuve d'un mari protestant avait six filles, catholiques comme elle, à l'exception de l'aînée. La seconde en âge avait, elle aussi, été protestante jusqu'au temps de son éducation chez les religieuses qui élevèrent aussi les plus jeunes, et qui l'avaient crue assez ferme dans sa foi pour l'employer comme aide-maîtresse d'école. L'aînée, protestante jusqu'aux dents, piquée de la conversion de sa sœur, voulut profiter du manque total d'influence de la mère, qui était sans instruction, et des allures mondaines que prenaient celles de ses sœurs qui venaient de se marier ou étaient sur le point de le faire. Elle ne réussit que trop bien dans son rôle de serpent qu'elle joua dans la maison ; aujourd'hui la mère est la seule qui soit encore catholique, tout le reste ayant apostasié il y a quelques mois. A l'époque de ce grand malheur, la famille venait de s'établir dans ma paroisse. Le P. Jacques et moi, nous fîmes de vains efforts pour sauver ce qui aurait encore pu échapper au naufrage, tout fut inutile, il nous faut attendre. Déjà la seconde fille a renoncé deux fois à l'Anglicanisme pour devenir anabaptiste ; je ne désespère pas d'un quatrième changement, la répétition du premier, et cette fois définitive. Malheureusement ces grandes apostates sont déjà elles-mêmes mères de famille et propagent l'apostasie. Je ne sache pas, qu'au temps propice pour parer à cette ruine, ni curé, ni vicaire ait eu connaissance du danger, et cela sans qu'il y ait rien de leur faute. C'est la faute de leur surcharge d'ouvrage et du manque de prêtres. Quant à la paroisse de Noorgheehatta, où se trouve la cathédrale, son vicaire, Monsignor Giorun, est trop avancé en âge pour courir par la ville, sous notre ciel de feu, et faire le missionnaire dans les familles. Pour ce travail du dehors il ne reste que le vicaire, le P. Cesary. Malgré les deux succursales de Bowbazar et de Boitakhana, un seul prêtre ne saurait jamais suffire à une besogne de ce genre, pas même à la moitié !

Négapatam. — (Maduré.) — Le R. P. Centies, professeur au collége-séminaire de Négapatam, nous écrit :

La distribution annuelle des prix du collége-séminaire St Joseph de Négapatam a eu lieu le 30 juin. Elle était honorée de la présence de NN. SS. Canoz, vicaire apostolique du Maduré, et Laouënan, vicaire apostolique de Pondichéry. Inutile d'ajouter qu'un nombre considérable de Missionnaires des environs se sont fait un plaisir de suivre l'exemple de leurs premiers pasteurs ; mais ce qui a lieu d'étonner, c'est que l'élite de la population anglaise et hindoue s'y était donné rendez-vous, témoignant ainsi, quoique protestante et païenne, de sa sympathie pour un établissement catholique.

« C'est le soir à 7 heures que la séance a commencé. Après la distribution des prix aux classes inférieures, une comédie anglaise a été jouée par les élèves. Elle a duré plus de 2 heures. Malgré les difficultés que doivent naturellement éprouver des hindous pour représenter, en langue étrangère, les scènes de notre civilisation européenne, le public a été satisfait de la manière aisée dont ils se sont acquittés de leurs rôles. L'exercice s'est terminé par la distribution des prix aux classes supérieures. Plusieurs des ouvrages donnés en prix avaient été offerts par les notables de la ville, tels que le collecteur, le directeur du chemin de fer du midi, etc., qui se sont fait un plaisir de couronner eux-mêmes les lauréats.

Le collége St Joseph est dans un état florissant. Depuis six ans qu'il a été affilié à l'université de Madras, le nombre des élèves a doublé ; il est actuellement de 350 dont 150 pensionnaires tous catholiques, réunis de différents points du sud de l'Inde, et 200 externes, la plupart païens, mais qui nous donnent des consolations par leur bon caractère et leur application à l'étude. Nos succès dans les examens universitaires ont été, cette année, supérieurs à ceux des années précédentes, et nous ont mérité les félicitations du directeur de l'instruction publique.

Le collége-séminaire de Négapatam rend de grands services en élevant chrétiennement les enfants catholiques, qui iraient perdre leur foi dans les écoles protestantes et païennes, et en les formant, au moins quelques-uns, à l'état ecclésiastique ; il ferait surtout grand honneur à la religion, par le crédit dont il jouit. C'est en effet à peu près la seule maison d'éducation catholique de quelque importance dans le sud de l'Inde, où les protestants possèdent un si grand nombre d'écoles. Et quoique, vu sa situation, il soit inférieur à nos colléges de Calcutta et de Bombay, il n'en mérite pas moins les simpathies et l'appui des catholiques.

Le fait suivant suffit pour montrer la confiance qu'inspire notre enseignement. D'après un ordre récent du gouvernement, les municipalités doivent se charger de l'enseignement élémentaire, qui jusqu'à ce jour avait été négligé. La municipalité de Négapatam eut donc à décider à qui elle confierait la direction des écoles primaires de la ville. Or ici, comme presque partout, nous avons la chance d'avoir à côté de nous les méthodistes anglais, qui ne laissent passer aucune occasion de contre-carrer les œuvres catholiques. Ils ont élevé à Négapatam un collége où ils sont parvenus à réunir bon nombre d'élèves, quoique leurs succès ne soient guère brillants. Le ministre se met aussitôt en campagne pour accaparer cette branche de l'enseignement;

et tout d'abord, il faut l'avouer, il pouvait se flatter d'avoir réussi. Cependant le conseil municipal, après un examen plus sérieux, se décida en faveur des Jésuites, et les protestations frénétiques du méthodiste ne servirent qu'à le rendre ridicule, même à ses compatriotes et coreligionnaires. Peu de jours après, il quittait Négapatam.

Le R. P. Supérieur du collége, qui est actuellement le P. de Rochely, a ainsi sous sa direction, outre les élèves du collége, une douzaine d'écoles primaires, disséminées dans les différents quartiers de la ville et qui comptent environ 500 enfants. Chaque mois, il reçoit de la municipalité les fonds nécessaires pour leur entretien. Il a à sa disposition un inspecteur, un ancien élève du collége, qui est chargé de visiter ces écoles chaque jour, de former les maîtres et de le tenir au courant de tout ce qui se passe. On conçoit aisément de quelle importance est pour nous cette charge qui nous met en rapport avec les enfants de la ville et les attache à nous; ainsi tombent les préjugés, la confiance naît dans ces jeunes cœurs avec l'estime pour notre sainte religion, et la conversion se prépare.

Syrie. — (Visite de M. Roustan au Patriarche maronite, aux colléges de Ghazir et d'Antoura.)

... Le 3 mai, au matin, M. Roustan quittait Beyrouth et se dirigeait vers la partie du Liban qui porte le nom de Kesrouan. Le but de ce voyage était, non seulement de visiter S. B. Mgr. le Patriarche maronite et les missionnaires français, mais aussi de prouver à la population maronite que la France, en dépit de ses malheurs, ne cesse de lui porter le plus vif intérêt et de se regarder comme sa protectrice.

Au fleuve du Chien (Lycus), qui forme la limite méridionale du Kesrouan, M. Roustan rencontra une nombreuse députation libanaise qui venait lui donner la bienvenue et s'unir à son escorte. Il y avait là près de cent cavaliers et au moins 1500 hommes armés de fusils. Je renonce à vous dépeindre l'entrain avec lequel tous ces braves Libanais brûlaient leur poudre.

Lorsque le cortége atteignit la gracieuse baie de Djouni, que domine la résidence patriarcale, la foule, accourue des villages, envahit les chemins et éveilla tous les échos par ses acclamations et ses chants. La fusillade reprit de plus belle; toutes les cloches étaient en branle; les prêtres, les cheiks et les bourgeois de la contrée venaient offrir leurs hommages au représentant de la France.

C'est ainsi que M. Roustan, précédé et suivi d'une foule toujours croissante, fit, une heure durant, l'ascension de la montagne où est établie la résidence du Patriarche maronite, chez qui le consul passa 24 heures. Après cette visite, M. Roustan prit le chemin de Ghazir, en traversant Ghosta et Délepta, villages situés à deux heures de la mer. Le cortége de la veille l'escorta jusqu'à la limite du territoire de Ghosta, gros village où l'on compte bon nombre de cheiks de l'ancienne famille des Khazènes. Les nobles étaient à cheval; la jeunesse tout entière était sous les armes, et des deux côtés du chemin la foule acclamait le consul de France.

M. Roustan s'était fait annoncer à Ghazir pour 4 heures de l'après-midi. « Mais, deux heures « n'avaient pas sonné, m'écrit le R. P. Guiornand, que « la garnison libanaise de Ghazir stationnait déjà à « l'extrême limite du territoire de cette petite ville, du « coté de Délepta, situé au sud-est. Bientôt un bataillon de jeunes Ghaziriens, que commandait l'émir Menquad Chehab, notre ancien élève, alla rejoindre les soldats de la garnison. A un seul mot de l'émir, toute la

«jeunesse s'était trouvée sous les armes et rangée au-
«tour de lui. Vers les trois heures, les élèves de
«notre collége-séminaire se mirent en marche à leur
«tour; les deux divisions ecclésiastiques défilèrent les pre-
«mières, puis les deux divisions laïques, avec des oriflammes
«confectionnées pour la circonstance. L'émir Sélim Chehab,
«élève du collége et fils du gouverneur de la province,
«portait fièrement le drapeau français. Arthur de
«Luciano, fils du comte de Luciano, marié à une petite
«nièce du Pape Grégoire XVI, était chargé du pavillon
«pontifical, étendard que Pie IX a bien voulu bénir et
«qui ne paraît que dans les grandes circonstances. A
«la vue de cette brillante jeunesse, à la vue des ori-
«flammes aux multiples et vives couleurs, il passa dans
«la foule émerveillée comme un frémissement d'admiration.

«Quand les élèves, après une demi-heure d'ascen-
«sion, eurent rejoint les soldats libanais et le bataillon de
«Ghazir, ils voulurent aller plus loin à la rencontre du
«consul. Mais, sur les instances des officiers libanais et
«de l'émir Menquâd, on consentit à s'arrêter à la li-
«mite des deux territoires et à ne former qu'un seul
«groupe.

«Après deux heures d'attente, on aperçut l'escorte
«de M. Roustan. Les tirailleurs ghaziriens la saluèrent
«d'une décharge générale. Lorsqu'elle approcha de notre
«groupe, les habitants des villages supérieurs qui la com-
«posaient jusque là, déchargèrent une dernière fois leurs
«fusils et cédèrent la place aux Ghaziriens.

«A l'arrivée de M. Roustan, les soldats libanais
«présentent les armes, et leurs clairons lancent trois fois
«le salut militaire répété trois fois par les clairons de
«nos élèves et suivi d'un immense cri de: Vive le Con-
«sul de France! auquel répondent la population tout en-
«tière et les échos de la montagne. M. Roustan était
«visiblement ému et ne savait comment remercier d'un
«tel accueil. Il n'aura pas compris peut-être que tant
«de sympathies s'adressaient avant tout au consul sincè-
«rement et pratiquement catholique; mais il se sera
«avoué, à coup sûr, que cette démonstration était un hommage
«solennel offert à la France sortant du tombeau. Un
«journal arabe de Beyrouth vient de déclarer, sans détour,
«que ce qui a donné un éclat tout spécial à cette mani-
«festation populaire du Liban, a été le désir de prouver
«que les malheurs inouïs de la France ont bien pu désoler
«les Maronites, mais non pas les refroidir et les rendre
«ingrats à l'égard de leur patrie adoptive (expression
«d'un Maronite.)

«L'émir Malhhem Chehab, gouverneur de la pro-
«vince, fit marcher en avant le bataillon ghazirien, puis
«plaça entre deux rangs de soldats libanais, tous les mem-
«bres de notre collége. Venaient ensuite les cawas ou
«janissaires du consulat, tous à cheval et en grande tenue,
«précédant le consul et sa brillante escorte de cavaliers.
«C'est dans cet ordre qu'on entra à Ghazir. Là, à toutes
«les fenêtres, sur toutes les terrasses, étaient groupées
«des femmes qui poussaient des cris de joie et versaient
«sur les passants une pluie d'eau de senteur.

«Mais le flot populaire, toujours croissant, af-
«fluait vers le collége. Nous étions menacés d'être
«envahis par la foule. Le capitaine des soldats libanais
«dut placer des sentinelles à la porte.

«M. Roustan fut introduit au divan de réception
«par le R.P. Recteur, accompagné de toute la commu-
«nauté, pendant que nos musiciens exécutaient leurs plus
«joyeuses fanfares, auxquelles répondait le cri répété de
«Vive le Consul! Là, M. Roustan reçut toutes les no-
«tabilités de Ghazir et des environs.

«Quant à la foule restée sur la vaste place qui

«fait face au collége, elle continuait ses chants et ses «acclamations.

« Voici une strophe que je me permets de vous «traduire de l'arabe; elle m'a touché dans sa simplici«té éloquente.

« Saint Joseph, patron de ce collége, — bénis nos «Pères, notre consolation et notre gloire, — bénis ce consul, «protecteur du Liban, — bénis la France, notre patrie adoptive, «— et donne lui de surpasser en gloire toute autre na«tion.

« Lorsque les visiteurs se furent retirés, M. le «Consul de Beyrouth et sa suite assistèrent à une scène «polyglotte, où la France et son représentant furent «célébrés dans les treize langues enseignées ou parlées au «collége. Le souper suivit la séance, puis on passa «du réfectoire à une cour magnifiquement illuminée. «Les élèves de toutes les divisions s'y trouvaient réunis «autour d'une gracieuse statue de la très-Sainte Vierge, «souvenir de la France. Après plusieurs fanfares et «chants religieux, tous les assistants tombèrent à genoux «pour offrir à la Vierge une courte prière. M. Roustan «ne fut pas le dernier à imiter nos élèves et «à prier avec eux.

« Nous ne parlerons pas du feu d'artifice ni «d'une comédie française qui fut jouée ce soir là. «Arrivons sans transition au lendemain. Après avoir «assisté à la Messe de communauté, M. Roustan vi«sita les classes et se prépara au départ.

« Il ne pouvait rentrer à Beyrouth sans vi«siter, à Antoura, le collége bien connu de MM. les «Lazaristes français. C'est donc du côté de cet établis«sement qu'il se dirigea en quittant Ghazir. Le départ «eut lieu avec la même solennité que l'arrivée, de «Ghazir à Antoura, ce ne fut qu'une ovation continuelle «Je n'ai pas de détails sur la réception faite au consul «par MM. les Lazaristes et leurs élèves. Mais je ne «doute pas qu'elle n'ait été des plus brillantes et des «plus cordiales. Le lendemain, 6 mai, M. Roustan ren«trait à Beyrouth, recueillant partout sur son chemin «de touchants témoignages de la sympathie des Libanais «pour la France, et mieux éclairé que jamais sur le vé«ritable rôle de notre chère patrie en Orient et surtout «au Liban. Napoléon Ier a dit: Les Maronites sont «Français de temps immémorial. Je me permettrai «d'ajouter: les Maronites sont catholiques, avant tout, «et c'est à la France des croisades, à la France de «Charlemagne et de St Louis qu'ils ont voué un éter«nel amour.»

CHINE. Kiang-nan. — Extrait d'une lettre du P. Ravary au R. P. Cailhan. Chang-hai, 24 Août 1872.

. . . Je recevais, il y a quelques jours, votre bonne et longue missive. Un grand et sincère remerciement. Je n'avais pas besoin de cette nouvelle preuve de charité fraternelle pour m'engager à remplir la promesse faite dans ma dernière du mois d'avril. Je promettais la suite et les suites de cette première. Donc à l'œuvre.

Dans cette missive du mois d'avril je disais, s'il m'en souvient, que je n'avais qu'une seule difficulté. C'était dans l'abondance de la matière, l'embarras du choix. Cette fois, l'embarras est plus grand, car la matière est plus abondante encore. Je ne vous parlerai cette fois que du cher Ning-Ko-fou.

Cette espèce de grand mouvement vers notre Ste Religion est aujourd'hui un fait accompli. Quelles consolations au cœur du Missionnaire a données et donnera

encore cette terre promise ! C'est splendide ! Nous inscrivons au chiffre des catéchumènes 3,000 et quelques centaines. Ce sont les premiers venus de Novembre dernier au mois de Mai. Puis à la fin de Mai, et surtout en Juin, mois du Sacré-Cœur, ils se sont levés, ces braves gens, non plus par centaines, mais par milliers. Si nous avions pu et surtout voulu écrire les noms présentés par les députations, nous aurions plus de 10,000 noms inscrits sur nos listes.

Parmi les premiers venus, nous avons baptisé, aux mois de Mai et de Juin, près de 120 adultes, hommes, femmes et enfants. Aux grandes fêtes de novembre et de décembre, 3 ou 400 pourront, je l'espère, recevoir la même faveur.

Je vous disais, mon R. Père, dans ma dernière lettre, que nous avions pris pied dans le District de Ning-Ko-Hien. Depuis nous avons pénétré dans deux autres nouveaux districts, celui de Kouam-té-tcheu et de Kié-pin-Hien. L'an dernier, à pareille époque, nous n'avions qu'un seul Kom-son ou église. Aujourd'hui nous en comptons onze, 5 dans le district de Ning-Ko-fou, 4 dans celui de Ning-Ko-Hien, 1 dans celui de Kouam-té-tchen, et le 11e dans celui de Kié-pin-Hien. Nous avions fort à cœur, le P. Bies et votre serviteur, d'aller prendre possession, (fin de Juin), d'un nouveau Kom-son qu'on nous offrait dans un 5e district, celui de Kien-Hien ; mais le temps nous faisait défaut. Les deux Missionnaires, les catéchistes et les vieux chrétiens à notre service étaient débordés de tous côtés. La partie a été remise au retour des vacances.

A la fête de l'Ascension, je me trouvai un peu fatigué et je profitai de cette occasion pour venir à Chang-hai ; après cinq jours de voyage et 5 autres passés au milieu de nos Pères, j'avais hâte de retourner à mon cher Ning-Ko-fou. Sur la route, à Sen-Kin-pou, et dans les environs, nous comptons 4 à 500 catéchumènes. A peine avais-je mis pied à terre, que je suis invité à me rendre dans une de ces familles, dans le bourg même. Je saisis avec empressement cette occasion. Je traverse lentement, pour la première fois, les rues de ce bourg. Comme tous les gros centres de commerce, la population est loin d'avoir la simplicité que vous rencontrez dans les campagnes. Il y a deux ans, je voyais pour la première fois les habitants de ce bourg. Je n'avais pas lieu d'être satisfait ; le plus grand nombre de ces malheureux fument l'opium. Les femmes, là comme ailleurs dans les villes et les bourgs, commencent à prendre goût à cet abominable système d'abrutissement intellectuel et moral. C'est tout dire. . . . Toutefois, ce 3 juin au soir, je trouvais un grand changement dans les allures de cette population. Nous sommes plus connus. Nos pharmacies, surtout dans ces pays reculés, nous préparent les voies. Puis là, dans le bourg même et sur un rayon bien petit, bon nombre de familles ont commencé à prier. Après la grâce du bon Dieu, voilà ce à quoi j'attribue ce changement.

J'arrive donc à la maison de notre famille catéchumène. Une foule compacte, mais assez bienveillante suit mes pas. Dans le trajet je m'arrête à plusieurs reprises pour dire quelques bonnes paroles aux plus empressés autour de moi. On m'écoute, on m'interroge, tout se passe avec convenance. A peine étais-je entré dans la maison, (c'était une boutique de teinturiers,) que la foule veut pénétrer avec moi, pour jouir plus longtemps, et cela gratis, du spectacle du vieux Lo-ié (terme

honorifique), qui porte une si longue barbe grisonnante. Nos gens veulent fermer la porte. Je m'y oppose. Fermer les portes en ces occurrences, est le vrai moyen de les voir bientôt défoncées.

La famille catéchumène paraît heureuse d'avoir reçu le Missionnaire. On se met en frais. Je dois accepter le souper et passer la nuit chez eux.

Le lendemain à 3 heures j'arrivais à la résidence. En route, je rencontre le bon Père Bies avec son équipage: c'était bien modeste. Le cheval était là attaché à un arbre, attendant le cavalier. Le catéchiste avait la mule. Un catéchumène portait le bagage. Ils partaient pour le District de Kié-pin-Hien à 80 lys de là (8 lieues). La veille, 70 à 75 chefs de famille de ces contrées étaient venus inviter le missionnaire. Mon arrivée fit changer le plan de campagne, ou plutôt le fit différer de deux jours. Nous rentrons ensemble à la résidence. Chemin faisant, le bon Père me disait que depuis mon départ pour Chang-hai (12 Mai) nous étions débordés et impuissants à recevoir, à inscrire les nouveaux venus, et surtout à prendre des informations et à visiter par nous-mêmes ou par nos gens ces nouveaux centres. De Mars à fin d'avril, 8, 10, 12 chefs de famille se présentaient pour donner leurs noms. Mais depuis, presque chaque jour, si le temps n'était pas par trop mauvais, c'étaient des députations de 70, 80, 90 chefs de famille, venant de divers côtés et présentant encore les noms des familles voisines. Que faire? Là le danger se présente. Parmi ces nouveaux venus, il était évident que bon nombre venaient à nous par un motif plus ou moins pur. Il était donc urgent d'user de plus de ménagements et de prudence. Nous avons essayé de le faire.

Le 6 juin, le P. Bies faisait son excursion dans le Kié-pin-Hien. Il revenait après 4 jours fort satisfait de ce qu'il avait vu dans ce pays, à nous encore inconnu. Là, me disait le bon Père, nous aurons bientôt des catéchumènes par milliers.

Le 16 Juin, de mon côté, je partais pour une expédition de 8 à 9 jours. A 11 heures, arrivée à Ou-tsen, qui se trouve à 25 lys de la résidence. Là, à l'entrée du village, les principaux païens viennent me recevoir en grande cérémonie. Les pétarades commencent. Huit jours avant, il y avait eu une petite bataille entre eux payens, pen-ti-jen, c'est-à-dire, hommes du pays, avec quelques Hou-pé-jen, hommes venus de la province du Hou-pé. Ces derniers avaient tort. Parmi eux se trouvaient quelques catéchumènes. Les païens vinrent d'eux-mêmes nous voir et nous exposer l'affaire. Je leur donnai raison. Depuis lors, nous sommes devenus bons amis avec ces païens.

Donc ce jour, j'étais invité à dîner chez le principal d'entre eux, le chef de ce gros village. J'entre triomphalement dans la maison. Tous les païens, je crois, sont venus me saluer. La femme de ce chef vint elle-même, portant son enfant de 3 ans sur les bras. Je fis un signe de croix sur le front candide de ce cher petit en disant au papa et à la maman: « Vous savez que je vous porte un « vif intérêt; je désire votre bonheur. Ce signe de « croix est le seul moyen de l'obtenir. Croyez les « paroles du vieux à barbe blanche. Vous savez qu'il « ne sait pas tromper. » Le papa me dit: « Merci, « Las-ié, à un peu plus tard, je ne comprends pas en« core assez votre Religion. »

La collation était servie; elle était abondante. En avant sur le côté était dressée la table pour les deux

catéchistes et les principaux du village. Ils étaient 10. Le maître de la maison, d'après l'étiquette, était debout, allait et venait, donnant ses ordres pour le service.

Le dîner fut servi ensuite. Il était plus abondant encore. J'étais donc là, assis gravement seul à une table, ornée d'une étoffe rouge, entouré par une foule compacte et souriante, et surtout par un grand nombre d'enfants. "Quand serez-vous chrétiens, ai-je dit à plusieurs reprises? Et tous à peu près de répondre : "Nous le voulons bien, Venez nous instruire.

Je vous fais grâce de divers incidents bien consolants survenus pendant le repas. Après le dîner, le chef de famille m'invite à aller visiter avec les catéchistes, deux de ses propriétés, pour choisir celle qui me conviendrait le mieux. Deux jours auparavant, dans une visite faite à la maison, il m'avait dit que son intention bien arrêtée et celle de sa famille, était de m'offrir gratis une des deux propriétés pour en faire un Tié-tsu-dam (église ou Kom-son). Au premier abord j'avais peine à croire; mais c'était sincère.

Nous sortons donc ensemble, suivis d'une grande foule, nous suivons une longue rue, à l'extrémité de laquelle se trouve une assez grande maison à étage, en bon état, entourée de forts murs. Puis un enclos par derrière et un grand terrain par devant. En face se trouve le théâtre, espèce de pagode, encore très-proprette. C'était là, comme je le disais dans ma dernière lettre, où ces braves gens se donnaient le plaisir de voir la comédie 3 ou 4 fois par an. La grande maison était le Kom-Koné, maison commune, où les familles principales du village, avec les invités, prenaient le thé et la collation pendant les trois jours de comédie.

"Lao-ié, me dit notre brave homme, voulez-vous cette propriété? je vous la donne." J'allais répondre affirmativement, quand il ajouta : "Ici, c'est un peu loin! la maison sera peut être plus convenable pour en faire une église." Nous rentrons par la même rue, nous en parcourons une seconde. Au milieu de cette rue, magnifiquement dallée, est une grande porte d'entrée. Nous sommes dans l'intérieur; c'est grand, c'est complet, c'est en bon état. J'ai accepté, en remerciant sincèrement le donateur. Ce n'était pas fini.

"Je désire, Lao-ié, que cette église porte le nom de ma famille, qui est aussi le nom du village. Elle servira pour les Hou-pé-jen et pour nous autres païens, qui pourrons un jour devenir chrétiens. Je désire que cette église soit réparée, ornée et installée le mieux possible. Moi et ma famille nous aiderons le Lao-ié de tout notre pouvoir. Cette église sera pour le pays. Je sais de plus que vous voulez bâtir à Sué-tom; (gros bourg dont j'ai parlé plus haut, et où avant peu nous voulons établir notre principale résidence). Nous voulons encore vous aider pour cette bonne œuvre. Venez voir cette troisième propriété. Les rebelles y ont fait trop de dégâts pour que nous puissions la réparer. Les bois sont de fort bonne qualité; je vous les donne avec toutes les pierres de taille. Le tout sera porté à Sué-tom quand vous voudrez; il n'y a que 8 lys de chemin; la chose est facile."

J'ai rapporté à dessein et à peu près textuellement les paroles de ce brave païen. Mon Dieu, serait-il possible qu'avec de telles dispositions, ce brave homme, sa femme, le petit enfant sur le front duquel j'ai tracé à deux reprises le signe de la croix, serait-il possible qu'ils n'aillent pas en paradis? Je ne puis me le figurer. Je prie pour cette intéressante famille avec une dévotion particulière.

Donc le 16 juin, j'ai accepté le tout avec une grande reconnaissance. Le 22, avant mon retour, notre cher païen apportait au P. Bies, à notre résidence, le contrat de donation rédigé en bonne et due forme et signé par neuf membres de sa famille. Le 26 juin, il venait encore nous voir. Je lui remettais 4 piastres (22 francs), avec prière de se charger lui-même de la direction des travaux, pour abattre ces bois et les mettre en ordre. Il a accepté avec plaisir et sur le champ il a appelé des charpentiers pour ce travail de démolition. Le 2 juillet, le P. Bies allait passer un jour dans cette intéressante famille. Selon l'usage, un grand dîner réunissait à une table séparée de celle du Père, le donateur, les 9 signataires du contrat et quelques invités païens. Cette petite fête de famille fut pleine de consolation pour le Missionnaire. Le soir, à son départ, il remettait au donateur 30 piastres pour commencer et diriger les travaux de réparation et d'ornementation de ce nouveau sanctuaire, qui sera dédié à St Jean-François Régis. J'emporte avec moi une caisse de verres destinés pour cette église. Au mois d'octobre, Deo favente, nous ferons solennellement l'ouverture de ce nouveau Kon-son, que nous avons reçu d'une manière si providentielle.

Nous sommes au 16 juin, premier jour de cette curieuse expédition, où malgré la fatigue, je goûtais les plus grandes consolations. Je rentrais à la maison le 23 au soir, jour de l'Octave de St François. Je pensais vous transcrire, mon R. Père, mon journal de chaque jour. Ce journal, écrit style un peu télégraphique, renferme trois pages sur cette simple excursion. Il est vrai que chaque jour a eu ses incidents variés, ses épisodes, ses péripéties, ses émotions même. Par exemple le 18 au matin, le village où je me trouvais était cerné par 200 soldats, animés de dispositions hostiles. Les deux catéchistes envoyés pour s'aboucher avec le chef de ces soldats, espèce de brigands qui avaient pillé la veille plusieurs familles catéchumènes, revenaient bientôt auprès de moi. Ils étaient furieux, et Dieu merci, ils n'avaient pas peur. Ils avaient rencontré là cinq braves catéchumènes, la chaîne au cou: c'était par trop violent. J'allai moi-même voir ce petit chef... Les catéchumènes étaient libérés... Les soldats partaient... et les nombreux catéchumènes étaient dans la jubilation. Le dimanche 23, était pour ainsi dire une promenade triomphale de village en village, sur un parcours de 15 lys jusqu'à Sué-ton.

Mais aujourd'hui je ne vais pas écrire un volume. Cette relation est déjà bien longue. Terminons par deux faits plus saillants.

Le 26 avait lieu à notre résidence un grand dîner, que j'appelais moi-même devant les invités, dîner de réconciliation et de fusion entre les Pen-ti-jen (hommes du pays) et les Kon-pé-jen (étrangers). C'était comme un petit coup d'état A.M.D.G. J'étais moralement sûr de réussir et le bon Dieu a béni visiblement notre bonne volonté. J'ai dit plus haut que les familles païennes de Ou-tsen m'avaient choisi pour arbitre pour la petite bataille entre les hommes du pays et les étrangers. Ces derniers avaient abattu 10 gros arbres fruitiers dans la propriété du donateur. Il voulait intenter un procès devant le mandarin. Je le détournai de ce projet, me chargeant d'arranger cette affaire à l'amiable. Les deux partis consultés convinrent de la necessité de la restitution. Les étrangers acceptèrent volontiers de rendre 10 piastres pour les 10 arbres coupés, mais le mode,

le temps de cette restitution embarrassaient les coupables. Cet embarras me suggéra l'idée de les réunir tous à un festin commun. Nos amis païens approuvaient fort.

Sur ce, le 24, un catéchiste partait à mule pour un voyage de deux jours. Il était chargé de parcourir les villages voisins et de porter à domicile les cartes d'invitation pour le dîner du 26. Le premier chef païen, ou les deux premiers de chaque village étaient invités. La moitié de ces Messieurs m'étaient encore inconnus, mais eux me connaissaient. Notre homme fut bien reçu: tous promirent. De plus, j'invitais le ti-pao païen, espèce de maire de village, à choisir lui-même 9 des étrangers coupables et à venir tous les dix dîner avec les Pen-ti-jen.

Le 26, à midi, avait donc lieu ce dîner assez splendide. Tout se passa pacifiquement. Après le dîner, tous furent appelés à la salle à manger des Pères pour me saluer et être témoins de la restitution. J'adressai à ces braves gens quelques paroles bien senties et bien comprises. Puis sur un signe de ma part, le maire déposa sur la table les dix piastres exigées. Les coupables demandèrent pardon à genoux. Les Pen-ti-jen de les relever, de leur dire de bonnes paroles. La paix était faite et je l'espère, elle sera durable. Ter, quaterque et millies de grands Deo gratias. Ils étaient 32 invités, (22 Pen-ti-jen et 10 étrangers).

Vous le comprenez, mon R. Père, le cœur d'un Missionnaire ne peut pas rester insensible devant un tel spectacle. Mais le Diable devait nécessairement venir entraver une œuvre si belle, si consolante et marchant à si grands pas. Plusieurs difficultés, assez sérieuses il est vrai, avaient déjà surgi. Mais en procédant avec prudence, tout avait tourné à bien. Au mois de Juin un gros orage s'élève dans le District de Kié-pin-Hien à l'endroit même où le P. Bies avait passé la nuit du 6 ..... L'orage grossit de plus en plus. Le mandarin, sous-préfet, homme trop insolent, prend les allures d'un persécuteur déclaré. D'abord le 8, trois de ses soldats viennent faire du tapage dans ces familles catéchumènes et enlèvent les images et les livres de prières. Le 26, le mandarin vient lui-même avec tout son cortège à cet endroit, à 45 lys de sa ville (5 lieues); il fait de grandes menaces..; il chassera du pays tous ceux qui se feront chrétiens. Le 27, le Père Bies fait visite à ce mandarin. Il est assez mal reçu. Le 6 juillet, le mandarin ayant fait couper 4 têtes de malfaiteurs dans sa ville, fait porter de suite ces quatre têtes, par une dizaine de soldats dans le District de Kié-pin-hien pour les planter devant les familles catéchumènes. Le soldats disent que ce sont les têtes de 4 chrétiens et que tous ceux qui embrasseront la religion auront le même sort ... La persécution a continué.

Par bonheur, notre nouveau consul général, M. de Chappedaine, homme énergique et plein de bienveillance pour nous, a écrit au supérieur de ce petit mandarin une lettre fortement accentuée. Cette lettre portera ses fruits. Quelques lignes reçues depuis de Ning-Ko-fou, m'apprennent que les choses vont mieux. Donc espérons et prions. Vous prierez et vous ferez prier pour le cher Ning-Ko-fou, mon bon Père! je sais votre charité.... Cette longue lettre, écrite un peu à bâtons rompus, vous fera-t-elle plaisir? J'aime à le penser... A plus tard la suite ou les suites de cette nouvelle campagne. Je pars ce soir (27) pour Ning-Ko-fou

Extrait d'une lettre du même Père au Supérieur de la Mission. — Chii-tsey 24 Janvier 1873.

... Pour faire connaître notre position actuelle, le mot qui convient le mieux est celui-ci : Nous sommes débordés de tous côtés ... Des milliers d'hommes désireux de se faire chrétiens nous appellent. Le plus grand nombre sait faire le signe de la croix d'une manière passable ; il en est d'autres qui se trompent un peu. La masse est bonne, fort bonne. Ils ont le désir de s'instruire ; mais grande opus. Plus heureux que le P. Seckinger et d'autres Pères, nous avons sous la main les instruments aptes pour instruire, nous trouverons des hommes et des femmes excurrentes. Déjà une vieille vierge et une veuve ont bien réussi pendant un mois. Nous voudrions les multiplier pour préparer avant les vacances 7 à 800 baptêmes d'adultes. Nous voudrions aussi et même nous pouvons ouvrir de nombreuses écoles de prières ; car les maîtres sont trouvés en partie et les autres ne manquent pas .... Les trois Pères me poussent et moi j'arrête ... Pourquoi? Hélas, le budget ne suffit pas.

Pour terminer, un trait plein d'une gracieuse fraîcheur. Il peint assez au naturel le caractère de nos nouveaux convertis : — Il y a 4 jours, un petit bonhomme de 16 ans, arrivait ici à 5h. du soir avec une charge assez pesante. Il apportait deux poules, six livres de viande, un petit pot de vin et quatorze œufs. Parti le matin, il avait fait 55 lys, les pieds dans la neige, à travers les montagnes et sans manger. Sa mère l'avait envoyé pour nous apporter ces présents. C'est cette femme modèle, la seule baptisée du village, le jour de la St. Pierre, avec ses deux fils et ses deux neveux. Elle s'était fait porter en brancard, malgré la pluie, pour recevoir le baptême. Son village, dans le Kouan-te-tchen, comprenant 14 familles, est entièrement catéchumène. ....

Le lendemain l'enfant ne paraît pas, ses pieds avaient gonflé. Il a gardé le lit deux jours entiers. Le troisième jour il veut partir ; mais avant tout il veut un chapelet pour sa mère et pour lui. Je lui donne avec grand plaisir ces deux chapelets et de plus 9 médailles et quelques images pour ses frères et sœurs. Il avait oublié la douleur de ses pieds et était tout joyeux. O mon DIEU, bénissez de plus en plus ces braves gens !

Extrait d'une lettre du P. J. B. Andrain aux élèves de l'École-Apostolique de Poitiers. (Nan-Kin 12 fév. 1873).

..... Je vous ai promis de vous dire quelque chose de mes essais de Missionnaire. — Le voici en abrégé, autant toutefois que l'intérêt de la chose peut le permettre. Je ne vous parlerai que de ce qui s'est passé sous mes yeux dans les journées du 24, 25 et 26 janvier dernier. Par là vous pourrez vous imaginer ce qui peut arriver de temps en temps aux Missionnaires en Chine aussi bien qu'ailleurs.

Vous savez qu'ici, à Nan-Kin, cette grande ville, ancienne capitale de la Chine, nous avons depuis quelques années une sorte d'École-Apostolique, composée actuellement de 24 enfants et bientôt elle en comptera une trentaine. Cette école, soit dit en passant, est loin, pour bien des motifs, d'offrir à l'Église les espérances que vous promettez vous-mêmes, chers et bons enfants, ainsi que les autres écoles apostoliques de France. Toutefois nous espérons, si le bon DIEU bénit nos efforts, voir sortir un jour de cette école préparatoire, quelques bons prêtres, comme notre séminaire de Zi-Ka-Wei en a déjà donnés, quelques zélés catéchistes ou au moins de bons et fidèles administrateurs de chrétientés.

Or ces enfants, comme vous de tout âge, étaient du 20 au 26 Janvier en retraite, ainsi que leurs maîtres (lettrés chinois), quelques catéchistes et 4 ou 5 anciens élèves.

Dès la veille de ces Sts exercices spirituels, le R. P. Couvreur, directeur de cette école en même temps que de la chrétienté de Nan-Kin, me pria de lui aider, les derniers jours, à entendre les confessions. J'étais loin de m'attendre à une telle invitation. La maladie, ainsi que quelques études que demande la Compagnie quand on entre étant déjà prêtre dans son sein, ne m'avaient réellement permis d'étudier sérieusement le chinois que quelques mois de temps. Je n'avais encore entendu aucune confession dans cette langue et j'espérais bien avoir un peu de temps devant moi pour me préparer à cette grande action. Je ne pus donc me défendre, à cette nouvelle inattendue, d'éprouver une certaine émotion. « Confesser, mon Père, répondis-je, je ne sais pas la langue!» — « Si vous ne confessez pas, je serai seul; or dans une «retraite il est bon, vous le savez, qu'il y ait au moins 2 «confesseurs. Je vous en prie, pour le plus grand bien des «consciences, n'interdisez pas entièrement l'entrée de votre «chambre.» — A la volonté de Dieu, répondis-je, en faisant taire toutes mes appréhensions et mes propres désirs. J'espérais toutefois que personne ne se mettrait dans l'idée de venir tomber aux pieds d'un aveugle; tout le monde connaissait mon état. Je me trompais. Dès le matin du 24 on frappe à ma porte et je dus me mettre à l'œuvre.

A la première interruption, lorsque je fus seul, je m'empressai de rendre à Dieu ma juste reconnaissance. Je venais de commencer à entendre les confessions dans cette langue qui doit désormais remplacer pour moi ma langue maternelle. Je me lève donc et je tombe à genoux sur ce même prie-Dieu où un instant auparavant mes pénitents faisaient l'aveu de leurs fautes. Quelle ne fut pas ma surprise lorsque j'aperçus ce prie-Dieu mouillé de larmes! Comme le Vainqueur et le Destructeur de Jérusalem aux premiers siècles de l'Eglise, je reconnus visiblement le doigt de Dieu et dans la plus profonde conviction je m'écriai en m'humiliant et en serrant sur mes lèvres le crucifix: « Je ne suis pour rien, Seigneur, je ne suis pour rien dans ce que je vois, votre grâce seule en est la cause. » En effet, chers et bons enfants, je ne savais que bégayer dans une langue nouvelle pour moi et mes oreilles étaient peu façonnées aux sons que j'entendais; mais comme j'agissais par obéissance et par devoir, le divin Auteur de tout bien daigna subvenir à mon incapacité et à ma faiblesse et doubler peut-être la dose de ses bénédictions sur ceux qui étaient aux pieds de son indigne ministre. O prêtre, ô prêtre! que tu es peu de chose et pourtant que de merveilles Dieu opère par toi!!! De grâce, au moins, ne t'attribue rien de ce qui n'appartient qu'à Lui seul.

Je passe au lendemain, 25 Janvier, laissant de côté ce qui regarde mes autres confessions.

Sur les 3 heures du soir, un enfant de notre école que j'avais confessé la veille et que j'avais tranquilisé le matin même sur des imperfections involontaires survenues depuis sa confession, frappe de nouveau à ma porte et entre: « Qu'est-ce qu'il y a donc encore, cher enfant, lui dis-je?» — « Père, ce n'est pas cette fois pour ma confession, mais bien pour vous demander ....» (Et il me dit un nom chinois que je ne comprenais point). — « Pour me demander quoi? Une.. ... j'avoue que je ne comprends pas bien cette expression.» L'enfant répéta de nouveau le mot qu'il m'avait dit,

avec deux ou trois autres pour l'expliquer. Je ne fus pas plus heureux que la première fois ; mais, faisant réflexion : Ce ne peut être, pensais-je en moi même, qu'un souvenir quelconque de retraite qu'on me demande. Peut-il venir autre chose à la pensée d'un enfant aussi jeune (14 ou 15 ans) ? Puis m'adressant de nouveau à mon interlocuteur : — « C'est un objet que vous désirez, n'est-ce pas, mon enfant ? » — « Oui, Père. » — « Une image... ? une médaille ?.. un chapelet ?... Quoi ? Dites-moi, nous verrons après. » Mais malgré le grand désir que cet enfant pouvait avoir de ces objets (j'ai su depuis que son chapelet était si usé et en si mauvais état qu'il ne contenait plus que trois dizaines), son air et son silence m'indiquèrent assez que n'avais pas encore su deviner. Dès lors ma curiosité augmenta. J'avais lieu de douter désormais que l'intérêt fût le motif de la visite que je recevais, et puis l'élève me paraissait très digne dans sa tenue et sérieux pour son âge : « Mon enfant, je suis désolé de ne pas comprendre l'objet de vos désirs ; vous savez qu'il n'y a pas longtemps que je suis en Chine, tâchez de me mettre sur la voie ; ou mieux, si vous pensez que cet objet est dans ma chambre, cherchez-le vous-même où vous croyez devoir le trouver. Allons... » L'enfant jeta un coup d'œil autour de ma chambre, mais la discrétion l'empêcha de faire aucune démarche. Toutefois après un moment de silence et de réflexion. « Ah ! Père, Père, me dit-il tout triomphant, » et il se dirige vers la porte, en se détournant de temps en temps comme pour me prier de le suivre. Je le suis en effet. Or, dans le corridor, à trois pas de ma porte, il s'approche d'un tableau représentant la flagellation du Sauveur et élevant sa petite main, il me montre l'un des fouets de cordes garnies de plomb qui étaient dans les mains des bourreaux : « Père, ceci. » ... Vous devinez ma surprise, chers enfants ; toutefois je n'osais en croire mes yeux et me flatter d'avoir parfaitement compris la pensée de l'enfant. Je le fais donc rentrer dans ma chambre et le prenant par la main, je le questionne avec intérêt : « Pourquoi, mon petit, désirez-vous cet objet ? » — « Pour me frapper, Père, » et en même temps, de son bras, il fait le signe de se donner des coups. — « C'est donc bien cela que vous désirez, lui dis-je en prenant et en lui montrant ma discipline. » — « Oh ! oui, Père, répondit-il vivement en souriant. » — « Et pourquoi, mon enfant, désirez-vous une discipline ? » Comprenant sans doute « pourquoi désirez-vous vous donner la discipline, » il répondit : « Parceque j'ai commis beaucoup de péchés dans ma vie. » J'étais suffisamment édifié sur le compte de cet enfant, mais comme ce n'était point à moi à délivrer de ces sortes d'instruments de pénitence dans l'école, et comme du reste il était bien trop jeune pour que je lui en remisse un entre les mains, je crus devoir le renvoyer immédiatement. Ce qui du reste était facile, car pour le moment je n'avais pas de ces objets. Je lui dis donc : « Vous avez une pensée, mon enfant, qui ne peut être qu'agréable au bon Dieu ; toutefois je ne puis pas accéder à vos désirs. Je n'ai que cette discipline-ci, or elle est pour mon usage, je ne puis pas vous la donner. » L'enfant fut loin de se laisser vaincre, tous ses petits projets étaient bien dressés et ses batteries bien en règle : « Père, me dit-il, je ne demande pas que vous me donniez une discipline pour emporter, mais seulement je vous prie de me prêter la vôtre un instant. » — « Et où prendriez-vous la discipline ? » — « Père, ici, dans votre chambre, » répondit-il, sans hésiter, montrant par là qu'il avait bien réfléchi à ce qu'il demandait. Je dus, intérieurement, m'avouer vaincu. Ces bons désirs me paraissaient visiblement venir du bon esprit, et nous étions à la fin d'une retraite à la

veille de la Communion de clôture. Que faire?..... Il n'est pas bon, pensais-je, d'étouffer, même dans un tout jeune cœur, les sentiments généreux d'une vertu quelconque, mieux vaut les soutenir en les dirigeant et les modérant s'il y a lieu.

« Combien de coups, cher petit, désirez-vous vous donner? » Et comme l'enfant tardait à répondre, mais paraissait plein d'une sainte ardeur contre lui-même « Une centaine, lui dis-je en riant! » — « Oui, Père » — « Oh! je vous le défends, mon enfant; je vous en permets seulement une dizaine, vous entendez. » Et, fermant porte et fenêtre, je lui remis l'instrument de discipline, puis je passai dans la chambre voisine. Une porte de communication nous séparait.

Un instant après j'entendais résonner sur la chair nue du jeune martyr volontaire, de rudes coups appliqués d'une main ferme et forte. Douze coups bien donnés se firent entendre puis succéda une interruption. Je ne doutais nullement que tout fut fini, mais soit que l'enfant n'eut pas bien compris, soit qu'il jugeât mes paroles, plutôt une direction, un conseil, qu'un ordre, qu'une volonté arrêtée, après un court instant il recommença sa dure flagellation comme de plus belle, sans se mettre en peine ou sans entendre mes avertissements, réitérés de la chambre voisine. Ce ne fut que vers le 30me coup, que sur une injonction formelle de ma part, il cessa. Ce n'est pas, chers amis, que je craignais le moins du monde pour sa santé; la plupart d'entre vous savent comme moi que quelques coups de discipline n'ont absolument aucune conséquence fâcheuse pour le corps; mais je tenais beaucoup à laisser son jeune courage sur l'appétit.

Après 2 ou 3 minutes, sur un signe de sa part je rentrai. Je le trouve tout radieux de bonheur: « Eh bien, cher enfant, lui dis-je, vous êtes content maintenant! » — « Oh! oui, Père. » Dans les quelques paroles qu'il me dit avant de me quitter il me fit connaître qu'il désirait ardemment être un jour prêtre, ce dont je le félicitai. Je terminai par quelques petits conseils pour le prémunir contre les tentations de vaine gloire, que le démon manque rarement de susciter après une bonne action, et plus encore pour l'engager à développer de plus en plus dans son cœur les sentiments d'amour et de confiance envers notre Divin Sauveur et Marie, notre très-bonne Mère. Il m'écouta avec une sainte avidité. Je changeai alors son mauvais chapelet contre un autre un peu meilleur et je le renvoyai avec ses condisciples.

Fêtes chrétiennes à l'occasion de l'avènement de l'empereur.

L'empereur de la Chine, Tong-tche, a pris solennellement possession de son trône le 26 février 1873. Agé de six ans seulement à la mort de son père Hien-fong, en 1862, il avait été, depuis cette époque, soumis à un Conseil de régence.

Le R. P. Pfister donne les détails que l'on va lire sur les fêtes religieuses célébrées par les chrétiens du Kiang-nan, à l'occasion de l'avènement du jeune souverain.

« Un mandement de Mgr Languillat, lu dans toutes les églises du Kiang-nan, avait ordonné des prières publiques pour le jeune empereur et pour la prospérité de son règne. Nos fidèles ont répondu avec empressement à l'appel de leur Vicaire apostolique. Ils ont même tenu à rehausser, par l'éclat des réjouissances extérieures, la cérémonie religieuse à laquelle ils étaient conviés. Partout, où le temps et le local l'ont permis, on avait

orné les églises et dressé des arcs de triomphe, avec inscriptions exprimant les vœux de bonheur et de longévité que tous les cœurs formaient pour le jeune prince. La veille et le soir de la fête, illuminations, explosion continue de pétards et concerts exécutés en quelques endroits, avec le concours d'artistes païens. Partout aussi, aux prières prescrites, les chrétiens en ajoutèrent d'autres sous la direction de leurs Missionnaires.

Ceux-ci ne manquèrent pas de saisir cette occasion de rappeler à tous leurs devoirs envers le Souverain. Beaucoup de fidèles passèrent ainsi une grande partie de la journée en prière dans les églises, devenues trop petites pour la foule qui s'y pressait. Ceux qui, avertis trop tard, n'avaient pu s'y rendre au jour fixé, se dédommagèrent le lendemain.

Le récit de ce qui s'est passé à Song-Kiang me dispensera d'entrer dans de plus longs détails: ab uno disce omnes. Je l'emprunte à une lettre du P. Adinolfi. »

« Notre fête de dimanche dernier a été très-brillante « et a produit le meilleur effet sur les païens. Ce jour, où « nous devions adresser au Ciel nos prières pour le jeune em- « pereur, était en même temps celui où, pour la première « fois, il nous était donné de célébrer la Messe sur le ter- « rain dont, après un siècle et demi d'exil, Notre-Seigneur « reprenait possession. La salle qui nous sert de chapelle « étant de proportions trop exiguës, nous avions dressé, à « cinquante pas en avant, la façade du grand reposoir de « Zi-Ka-Wei et couvert de toiles tout l'espace intermédiaire. « Des deux côtés de ce portail provisoire, pendaient deux ins- « criptions relatives au nouvel empereur, et, au milieu, une « troisième en l'honneur du Roi des Rois. Au sommet « flottaient quatre drapeaux portant les saints noms de « Jésus et de Marie. »

« Le concours, à l'heure de la cérémonie, était « immense, et, ce qu'il y a de plus remarquable en Chine, « le silence parfait. Les chrétiens étaient accourus de tous « les districts environnants. A eux s'étaient mêlés beau- « coup de païens, parmi lesquels force lettrés et employés « des tribunaux. Tout le terrain, depuis la porte du midi « jusqu'à la chapelle, y compris celui de la future église, « était couvert d'une foule compacte. Du seuil de la chapelle, « le P. Tsi-ang adressa à cet auditoire, aussi nombreux qu'attentif, « un discours qui fut entendu et goûté de tous. Douze de nos prin- « cipaux chrétiens, en chapeau rouge, récitèrent ensuite solennelle- « ment les prières prescrites par Monseigneur, puis je célébrai la « grand'Messe, et la cérémonie se termina par la bénédiction du T. « Saint-Sacrement. Les lettrés païens, venus à la fête, ont voulu « lire le mandement de notre Vicaire apostolique, afin de bien « s'assurer qu'il s'agissait de leur empereur. En voyant l'em- « pressement et la ferveur des chrétiens, quelques-uns de ces « lettrés s'étaient mis en tête que la cérémonie avait lieu en « l'honneur d'un prince étranger.

« Jusqu'à une heure très-avancée, la tente-chapelle « n'a pas désempli de curieux. Beaucoup de dames païennes « s'y sont fait porter en chaise, et ce n'étaient pas les moins « empressées à poursuivre de questions notre vieux catéchiste « Li, resté là pour satisfaire la curiosité des visiteurs. »

Ici, à Chang-hai, Mgr Languillat a voulu présider lui-même à la cérémonie qui a eu lieu dans notre cathédrale. Il officia à la Messe solennelle et la cérémonie fut terminée par le chant du Te Deum.

Dès le lendemain, le Tao-tai envoyait un de ses officiers remercier Mgr et lui dire qu'il ne manquerait pas d'adresser au Tsang-ly-ia-men (ministère de la maison de l'empereur) un rapport sur ce qui venait de se passer.

L'impression produite par le spectacle de la piété et de l'enthousiasme des chrétiens en cette circonstance a été d'autant plus profonde, que les païens ont laissé passer sans

démonstrations publiques ou privées d'aucune sorte, le jour de la majorité de leur jeune souverain. Aussi, les entendait-on se répéter les uns aux autres que l'empereur Tong-tche était bien heureux d'être ainsi honoré par les Européens.»

Relation du voyage du P. Seckinger à Kien-pin-hien.

Le 3 mars 1873 je partais de Ngan-Kin en compagnie du R. P. Foucault, Supérieur général de la mission et du R. P. Basnian, Procureur général. Le steamer Moyune me porta avec ces nobles visiteurs jusqu'à Vou-hou, où il fallut se séparer. J'arrivai à minuit et restai dans la baraque d'attente pour les steamers jusqu'à 10 h. du matin, heure à laquelle une petite nacelle me transporta avec gens et bagages au Vou-hou-hien-ia-men. Le Tche-hien-Chuan me fit un cordial accueil. Il se chargea lui-même de m'installer à son Ia-men, prévint ma visite et se mit aux petits soins avec ses gens pour me mettre à l'aise chez lui. (*)

5 Mars. Voyant le Tche-hien de mieux en mieux disposé, je lui parlai de l'intention que nous avions d'acheter un terrain dans sa ville l'automne prochain. Il me promit aussitôt son concours. Pour une bouteille de sherry cordial et un flacon de bonbons, il m'envoya de grands cadeaux. Comme je n'avais accepté que peu, il se fâcha et me renvoya ses gens avec ordre de ne plus retourner chez lui si je n'acceptais pas tout. J'ai encore pris deux objets des moins précieux, et ai refusé les rouleaux de soie et les belles boîtes en acajou, pleines de superbes morceaux d'encre qu'il m'envoyait. Profitant de ma position exceptionnelle, j'ai parcouru tout Vou-hou avec les satellites mis à ma disposition, pour chercher un terrain. Je n'ai pourtant pas encore fixé mon choix, j'attends que le R. P. Supérieur fixe préalablement le but qu'il se propose; d'après sa réponse on choisira l'emplacement.

6 Mars. Le cortége qui doit nous conduire par voie de terre jusqu'à Kien-Ping, est composé comme il suit: Un tiao-teou et un tcha-jen; six porteurs avec ma chaise; six porteurs et la chaise de Lou-Kong; cinq sien-sen et compagnie tous en chaises; cinq porteurs d'effets, un cuisinier, un tiao-teou et un dernier tcha-jen.

6 et 7 Mars. Rien de spécial, sinon l'ébahissement de la foule à la vue d'un cortége si imposant, fait en l'honneur d'un Missionnaire et en vue de la Religion. Pendant tout le trajet, ce fut une prédication, je dirais presque un triomphe officiel, en conséquence, une première réparation pour tous les bruits diffamatoires répandus contre les Missionnaires.

8 Mars. En dehors de la ville de Kien-ping, nous sommes salués par une première députation du Tche-hien, dont on nous apporte les cartes d'invitation. A mesure que nous approchons, nous trouvons plus de monde officiel. Mais c'est à la porte de la ville que se trouvaient rangés en ordre les membres de la principale députation. Après le salut, ils nous conduisirent solennellement au ia-men, dont tout le monde était sur pied. Le Lao-ié lui-même, placé au seuil d'entrée à la grande porte, était prêt à nous souhaiter la bonne venue. Après quelques paroles de civilité, je demandai à me retirer à mon Kong-Kouan. Le mandarin y avait déjà pourvu, témoin les tentures et les draperies rouges sur les tables, les chaises, etc. J'y fus conduit processionnellement; j'y dois vivre aux frais du ia-men, et je ne m'en trouverai pas plus mal. Après le dîner, le Tche-hien vint me rendre sa visite à mon Kong-Kouan, situé à la porte de

l'ouest, en une pagode appelée Kouang-ti-miao. Le mandarin à sa visite s'étant permis de dire deux paroles déplacées, j'ai dû le rappeler à l'ordre rigoureusement : car... principiis obsta...

9 Mars. Je voulais immédiatement lancer les affaires. Mais Lou-Kong se trouvait malade et Fan-ta-jen, le grand chef militaire, était absent. Ma journée s'est donc passée en visites et préparatifs. Comme les satellites, par ordre des autorités civiles, et les soldats par ordre des autorités militaires, nous avaient chassés du pays, j'ai demandé pour mon Kong-Kouan une garde composée des uns et des autres. De plus j'ai obtenu deux autres satellites et autant de soldats, pour aller à Sin-tsen inviter le P. Bies et Li-Kouei-suen, et leur faire cortége sur toute la route : c'était une seconde réparation faite à nos proscrits, et une bonne leçon, en présence du public, aux exécuteurs des fonctions civiles et militaires.

10 Mars. Malgré le mauvais temps et l'indisposition de Lou-Kong, je vais quand même m'entendre avec celui-ci. Il est mécontent du mandarin Tchen qui lui a reproché son amitié pour moi et l'a appelé un Fong-Kiao. Comme il fait semblant de refuser justice à nos requêtes, nous convenons Lou-Kong et moi, qu'après que nous lui aurons remis notre demande officielle, s'il bronchait tant soit peu, nous écririons lui et moi, une lettre d'accusation sur son compte au Fou-tai. Après cela je remets à Lou-Kong un sommaire des événements de Kien-ping par ordre de date : cette lettre servira de base à nos discussions et à nos demandes. Enfin je fais prendre connaissance à Lou-Kong du Chang-in et du Kao-che Ma-en, puis nous déterminons ensemble les points à mentionner dans le Kao-che.

11 Mars. Lou-Kong va mieux, il vient me trouver. Il a tout dit au Tche-hien, même notre détermination de l'accuser immédiatement chez le Fou-tai, s'il refuse de rendre justice : c'est pourquoi le brave Tche-hien, dit Lou, commence à baisser le ton. Ils ont fait à eux deux une première esquisse du Kao-che. Elle sent par trop la rancune du Tche-hien contre la religion, par suite je la renvoie avec les rectifications que je désire. Elle me revient bientôt, pourtant pas encore telle que je la voulais ; elle part une seconde fois et m'est rapportée une heure après. C'était ce que je voulais, donc j'approuve. A mon avis elle tire au clair la position, dit à chacun ce que sont et les chrétiens et les missionnaires. Elle menace et ceux qui abuseraient de notre nom pour faire le mal (il n'y en a malheureusement que trop) et ceux qui voudraient nous susciter des embarras soit à nous, soit à nos chrétiens.

A deux heures je me rends chez le Tche-hien. La séance a duré jusqu'à 5 heures. Il accepte deux nouvelles modifications que je propose pour le Kao-che, et me promet immédiatement la publication d'un aussi grand nombre que je voudrais. De même il fera prendre sept coupables que je lui désigne. Cette mesure lui coûte d'autant plus, que ces coupables étaient précisément ceux que ce pauvre Tche hien avait ci-devant employés pour nous harceler. Il demande pardon pour eux. Je lui fis comprendre qu'autrefois cela se pouvait : qu'à l'heure qu'il est la justice exigeait des indemnités en faveur des persécutés, et des châtiments envers les coupables, pour l'exemple des autres à l'avenir. Ici s'engage un chaleureux débat au sujet de Hiao-iong-pao : C'est un protégé de nos Pères ; ses affaires pour moi sont loin d'être nettes : pourtant je le soutiens de mon mieux en

détournant la conversation de ce qui est en sa défaveur, pour ne parler que des poursuites dirigées contre lui, depuis qu'il s'était fait chrétien, avait logé le Père Bies et même vendu sa maison au susdit missionnaire. Or selon le Tche-hien, cette vente serait tout juste le grand méfait et du P. Bies et de Hiao-iong-pao; car ce n'est, dit-il, ni plus ni moins qu'un to-mé, c'est-à-dire vente frauduleuse d'une maison qui ne lui appartient pas. Une chose dont je n'ai eu l'idée exacte que ces jours-ci, c'est que les Hou-pé-jen, en arrivant dans ces pays, s'étaient établis dans les premières maisons venues, chacun à sa guise, sans trop se préoccuper des réclamations du propriétaire, quand ce dernier se présentait. Ce qui a donné une teinte de raison à leur façon d'agir avec les propriétaires en plusieurs circonstances, c'est l'incertitude où mettait quelques-uns de ces Hou-pé-jen l'apparition d'un premier, puis d'un second, voire même d'un troisième soi disant propriétaire. La rebellion ayant tout renversé, il en résulte qu'il n'y a plus d'anciens titres ni dans les familles, ni dans les ia-men : par suite, l'affreux galimatias que l'on peut se figurer. Or ces Hou-pé-jen, après avoir passé une ou deux années dans une de ces maisons, ont pris le genre de vendre leur prétendu droit de premier occupant, ainsi que la jouissance de ces dites maisons. Ces derniers revendaient à d'autres. Pour sortir de la difficulté les mandarins en dix règles, répandues partout depuis 2 ou 3 ans, ont établi que les maisons reconnues évidemment propriétés d'un tel pen-ti-jen, présenté par deux témoins et un notable, leur seraient rendues, que les autres maisons sans ancien propriétaire, seraient déclarées propriétés de l'état et vendues aux bénéfices de l'empereur; qu'enfin on punirait désormais sévèrement quiconque ferait des ventes de la façon ci-dessus indiquée. De cet ordre à l'exécution, ce n'est pas chose si facile : il en résulte des procès quotidiens. Or, la maison du P. Bies à Lo-tsen est précisement une de ces maisons occupées par des Hou-pé-jen, vendue et revendue malgré les réclamations des propriétaires soi-disant légitimes. Après l'achat fait par le P. Bies à son passage d'un jour dans cette maison, et certainement à son insu de toutes les difficultés dont je viens de parler, les propriétaires réclamant, ont écrit une lettre d'accusation contre le To-mé fait par Hiao-iong-pao au bénéfice du P. Bies. En vertu de cette accusation (fruit de sa propre fabrique, suivant bien des indices), le Tche-hien avait mandé à diverses reprises Hiao-iong-pao. Celui-ci ayant refusé, le mandarin s'est fâché et a mis les satellites à sa poursuite. Hiao alors s'était réfugié prudemment chez nos Pères à Sin-tsen . . . Ainsi donc pour revenir au fait, Tchen-ta-loié fit un torrent d'invectives contre Hiao. Comme le cas était compliqué et plus sérieux que tout le reste, je me tins fort sur la réserve et si bien que le Tche-hien finit par dire qu'il pardonnait tout à Hiao-iong-pao, sauf l'annulation de son titre de vente. Je refusai ce pardon qui pouvait me devenir sinon inutile, du moins embarrassant. Pour ce qui concernait la vente, j'exigeai (que le Tche-hien le voulût ou non)... que l'on attendît l'arrivée du P. Bies et celle des titres concernant cette vente... Aussitôt après, le Tche-hien, dans sa naïveté déclara que Li-Koné-suen et nos Pères l'avaient aidé plus qu'il ne pouvait le dire au sujet du Leang. « Alors, m'écriai-je,

s'il en est ainsi, pourquoi blesser l'un à coups de bayonnettes et promener partout la force armée pour chasser les autres ?" Là dessus je lève la séance. Rentré chez moi, je m'empresse d'écrire par un courrier exprès au R. P. Ravary, pour qu'il m'envoie immédiatement le titre d'achat du P. Bies dans le cas où ce dernier ne l'aurait pas emporté. N'ayant presque pas de renseignements sur les affaires de Kouang-tée-tcheou, dont Lou-Kong me demande un aperçu, je prie le R. Père de m'envoyer toutes les informations qu'il a. Enfin j'insiste pour qu'il envoie au Kouang-tée-tcheou le Père Chen-erl, tant afin de prendre de nouveaux renseignements et les tenir prêts à mon arrivée, que dans le but d'arrêter des courses et des manifestations chez tous nos catéchumènes.

Lou-Kong venu dans la soirée avait voulu connaître une par une mes conditions d'arrangement. Je les lui ai remises écrites dans l'ordre suivant, avec toutes les explications requises. « Il faudra :

" 1° Un écrit conjoint des deux délégués. Cet écrit servira à réparer les torts faits à la réputation des missionnaires, et par conséquent il devra y en avoir un exemplaire pour chacun des grands tribunaux où ils ont été calomniés.

2° L'arrangement de la maison achetée par le P. Bies à Lô-tsen.

3° Une indemnité pour les catéchumènes, de 300 f.
" " pour le catéchiste blessé, de 100 f.
" " pour les faux frais du Père, de 200 f.

4° Des Ko-che en aussi grand nombre que le voudra le P. Bies.

5° La punition des coupables

6° L'assistance du tribunal pour achat d'un terrain en ville...

7° Toutes les garanties nécessaires pour l'avenir.

12 Mars. On s'impatiente de ne pas voir arriver notre monde de Siü-tsen. Un Kouan-pin, contre la consigne donnée à la garde, monte à l'étage et se montre revêche aux ordres donnés par le chef du poste. On crie, on se bouscule. Mon arrivée rétablit la paix ; le coupable est saisi et conduit à ses chefs qui lui administrent une punition pour l'édification des braves ses compagnons.

Dans la soirée, à mon entrevue avec Lou, je me sens obligé de blâmer ce digne homme qui soit préjugé, soit entraînement, s'était mis à condamner Hiao avant de l'avoir entendu. A mon grand étonnement je remarque que Lou-Kong biaise et appuie certaines assertions calomnieuses de Tche-hien. v. g. il accuse Li-Koné-suen de s'être fait l'ami des Hiao et c^ie aux dépens du P. Bies. Je réfute tout et ne manque pas de prendre la défense de ce brave catéchiste. Il avait été malheureusement assez blessé dans sa personne, pour ne point l'être encore dans sa réputation.

Après cet incident nous allons voir les deux grands chefs militaires dans leur camp ; l'un est le frère de Fan-ta-jen encore absent, l'autre est Tsiü-ta-jen. Je me plains amèrement des faits commis antérieurement par leurs soldats envers nos chrétiens et nos Pères. Ils s'excusent en disant que leurs hommes devaient d'après les ordres reçus être mis à la disposition des mandarins locaux. J'admets qu'encore qu'il en fut ainsi, leurs soldats devaient en tout temps agir plus humainement. Je pèse aussi sur la faute de Fan-ta-jen qui en refusant la visite du Père Bies l'an dernier, avait de beaucoup aggravé la position. Je demande, d'une manière accentuée, un Kao-che des chefs militaires pour les hommes confiés à leurs ordres dans leurs camps respectifs. On me promet que dans trois

jours j'aurai une copie du Kao-che qu'ils donneront à leurs soldats. Je ne sais pourquoi, la visite m'a paru bien froide; ces Messieurs ne reçoivent pas en effet souvent les avis que je leur ai donnés.

13 Mars. Je reçois la visite de Tsiü-ta-jen. Il reconnait mon catéchiste qui l'avait introduit à l'intérieur de notre maison à Ngan-Kin. Cette occurrence le met de bonne humeur. Le frère de Fan-ta-jen vient aussi me voir. Il se déboutonne et me demande l'autorisation de venir me saluer à Ngan-Kin. Il est notre voisin et l'an dernier a reçu quelques pieds de Zinnia de chez nous pour son jardin: « Oh! Père, si nous avions «su quelques mois plus tôt que les Pères Bies, etc, étaient «de votre compagnie, non certainement, nos soldats n'auraient pas agi comme ils l'ont fait.»

Le Tche-hien nous envoie pour nous 5 exemplaires du Kao-che; il en fait en même temps afficher quatre aux différentes portes de la ville et un en avant la porte cochère du tribunal; il tient en réserve trente autres exemplaires du même Kao-che pour les afficher aux endroits qu'indiquera le P. Bies.

Un peu avant la nuit ce Père, si attendu, nous arrive. Quelle misère! il n'apporte pas le titre d'achat tant désiré, il n'amène pas non plus tous les accusés dont le témoignage cependant est requis. La scène qui s'est passée au moment où il descendait de chaise pour monter chez moi, mérite d'être mentionnée ici. Elle nous a causé du désagrément et pouvait nous en causer de plus graves. — Le catéchiste du bon Père était Wang-tso-inen. Ce jeune homme, du reste bon enfant au possible, s'était exaspéré en entendant quelques manants dans la rue insulter le Père. En avant de mon Kong-Kouan, une grande foule tumultueuse s'était assemblée pour voir le Père descendre de sa chaise, si bien que les gens de ma garde n'étaient plus maîtres et la chaise empêchée dans sa marche. Alors Wang-tso-inen, le globule sur la tête, l'indignation dans les traits, la cravache à la main, se met à frapper à droite et à gauche sur la masse sans distinction. Arrivé sur le fait, je le vois frapper le chef même du poste. Saisi d'effroi je l'arrête aussitôt et pacifie la multitude, qui au reste n'avait aucune mauvaise intention. A peine en haut je m'empresse de dire à Wang qu'il se hâte de faire ses excuses à ce chef, homme de confiance du Tche-hien. Moi-même je vais parler à cet homme, le calme et m'efforce de lui faire oublier l'affront qu'il venait de recevoir. Je croyais que c'était fini. Mais non; car étant au Ja-men une ½ heure après pour présenter le P. Bies, une des premières paroles que j'entendis fut la voix de cet homme qui venait se plaindre devant Tchen-ta-loié, Lou-Kong et nous deux, qu'un bien-sen du Tien-tchou-tang l'avait frappé. Devinez mon embarras en face des clameurs de tous ces Messieurs. Les Se-tao étaient en enquête pour des coups reçus il y a quelques mois, et maintenant leurs gens eux-mêmes venaient frapper les hommes du Ja-men. — Je m'efforçai de pacifier le tout et déclarai aussitôt que le cas n'était pas aussi grave, qu'il était indépendant de nous, même que c'était par un excès d'attention pour le Père Bies que Wang avait agi de la sorte; qu'au reste il serait renvoyé de Kien-ping immédiatement par punition.... Ainsi se calma cette affaire.

Rentrés chez nous, nous écrivons au R. P. Ravary pour lui demander qu'il veuille bien nous aider en nous envoyant immédiatement le titre en question et en dépêchant aussitôt après leur arrivée le Père Chen-eul à Kouang-tée et le P. Chen-liang à Lo-sen où l'on commençait à trop remuer. Je tenais à ce que quelqu'un de nous fût sur place pour arrêter toute démonstration fâcheuse et pour me servir de témoin au besoin en cas de nouvelles histoires.

14 Mars. Cette nuit a eu lieu, à la pagode qui nous abrite, un sacrifice sanglant aux dieux du pays. Le sacrifice consistait en un bœuf, une chèvre, quatre porcs. Toutes ces victimes préalablement tuées avaient été mises en robe blanche... puis disposées ainsi qu'il suit: Le bœuf au milieu, la chèvre un peu en avant, deux messieurs sur chacun des côtés du bœuf. Des lanternes transparentes et des rangées de bougies rouges illuminaient la pagode; l'encens fumait dans une grande urne à trois pieds en avant le porche et dans deux vases de terre sur chacun des cotés de l'idole. Alors le Tche-hien, le Pou-ting et le Cheou-tchen, tous trois sont allés ensemble se placer en avant et faire le Ko-teou à l'esprit au son du chaluman et de la cornemuse. Puis revenant sur leurs pas, l'un après l'autre, au commendement du chef de cérémonie, ils ont fait à trois reprises et séparément trois Ko-teou, d'abord au milieu de la cour, puis au dessus des marches, tout à fait à la queue des victimes; puis enfin tout en avant. Chacun étant venu à son tour, de nouveau les trois réunis ont fait un dernier Ko-teou et puis sont partis avec toute la foule des curieux, qui tout le temps de la cérémonie ont parlé et fumé, chacun à son gré. Ce sacrifice a eu lieu de 2 à 3 heures du matin. Après la cérémonie s'est faite la distribution de la chair du sacrifice entre les différents agents du ja-men, qui de leur côté ont fait parvenir à tous leurs amis une petite parcelle de cette chair sanctifiée, parceque ceux qui en mangent se portent mieux disent-ils et surtout ont plus d'esprit. Pauvres gens! je leur souhaite avant tout le dernier point!

Je passe toute la matinée aux enquêtes en présence et avec le concours du P. Bies. Le genre de Hiao-iong-pao ne me va pas; il vacille et manque de franchise dans ses assertions. Notre interrogatoire est interrompu par la visite du Tche-hien qui vient rendre au P. Bies la visite de bonne arrivée. Ce brave homme était tout abattu et par la fatigue du sacrifice nocturne et par le deuil où cette même nuit l'avait plongé la mort d'une tante maternelle à son ja-men. Par suite il n'est resté que quelques instants et s'est retiré en disant que vu son deuil il ne pouvait pas traiter ces jours-ci, qu'il avait chargé Lou de discuter et plaider en sa place. Celui-ci s'est fidèlement acquitté de cette nouvelle délégation ainsi qu'on le verra. En effet dans la matinée il avait examiné minutieusement Li-Koué-suen et bon gré malgré reconnu son innocence. Il n'en fut pas de même pour Hiao. Il le questionna d'une façon rude et hautaine, tandis qu'il avait interrogé avec une indulgence par trop grande les sept coupables que le Tche-hien avait mandés sur ma requête. Ceux qui l'ont vu à l'œuvre en cette occasion sont tout de suite revenus avec l'assurance que Hiao avait en lui un accusateur et ses adversaires un protecteur.

Nous avions à peine achevé notre dîner que l'on nous annonçait la visite de Lou. Il était en habits de cérémonies à cause du P. Bies qui la veille lui avait rendu sa visite officielle. Sans longs détours, Lou-Kong se lança bientôt dans une acerbe discussion. Il accusait Hiao d'avoir fait au P. Bies, à la 6ème lune, une vente frauduleuse (tô-mé) en lui vendant la maison d'un des accusés appelé Hiu-tsein sans prévenir ce dernier bien qu'il l'en sût le vrai propriétaire. De plus Lou-Kong chargeait Hiao d'avoir volé à un des autres prévenus trois chambres qu'il avait également passées au P. Bies. Il me fallait beaucoup de persistance pour soutenir l'attaque et la repousser. Pour répondre d'une manière péremptoire, j'aurais dû avoir les titres écrits du contrat; malheureusement le P. Bies ne l'avait pas avec

lui et les courriers que j'avais dépêchés au P. Ravary devaient encore mettre quelques jours avant de revenir avec les titres.

Je priai donc Lou-Kong d'attendre ; il refusa obstinément et continua de crier. Comme c'était pure chicane, j'ai haussé alors et le ton et le front autant et plus que lui: parce qu'il défendait injustement un homme qui cinq années auparavant, et de nouveau il y a deux ans, ayant été interrogé par le même Hiao et pour des transactions concernant la même maison, lui avait répondu à chaque reprise que cette maison ne le concernait en rien et que Hiao pouvait agir à son gré. Alors donc pas de reproche, pas d'accusation, aujourd'hui le Loié Tchen n'a pas assez de malédictions pour blâmer le dit Hiao ; d'où vient un pareil changement sinon que jadis Hiao n'avait pas eu le tort d'avoir embrassé la foi et reçu le Missionnaire à son foyer ? — La décharge produisit son effet; Lou déposa les armes et prenant de nouveau un ton de voix amical, il me demanda à quoi se réduisaient les conditions de l'arrangement définitif. Je les lui exposai de la manière suivante :

1° Lou et moi, c'est-à-dire les deux délégués écriront un rapport conjoint de leur enquête et après l'avoir signé et scellé, l'expédieront à l'adresse de chacune des autorités supérieures suivantes : Licou-tcheou-fou, In-fou-tai, Tchang-tche-tai, Monseigneur et Monsieur le Consul général. Notre réputation ayant été compromise auprès de tous ces grands personnages exigeait cette réparation.

2° On nous aidera à acheter un terrain en ville c'est-à-dire à Kien-ping même.

3° On punira les coupables dont un nommé Tcheng-ing aura un châtiment plus sévère à cause de ses fautes beaucoup plus graves.

4° Enfin il sera donné en indemnité :

a) aux familles persécutées ... 300 piastres
b) à Li-Koué-suen blessé ... 100 id.
c) au bon Père Bies ... 200 id.

Somme totale 600 piastres.

15 Mars. Nous sommes dans le fort des enquêtes. En plus des cinq Kao-che, que l'on m'avait donnés pour nous et de cinq autres déjà affichés en ville, sur ma demande on en a écrit 30 autres exemplaires pour autant de localités désignées par le P. Bies. Lou-Kong arrive et derechef éclate un orage, vu que Lou-Kong soutenait que le Tche-hien n'avait ni dit ni fait dire que le Tien-tchou-Hiao empêchait de payer le tribut. Je me sers des paroles et des écrits du Tche-hien tant devant le P. Bies que devant Lou et moi, pour anéantir ses assertions. Je le croyais calmé lorsqu'il se jette sur un nouveau terrain : « Le Tche-hien, dit-il, est prêt à tout faire ce que désire le Se-to, mais du moins le Se-to devra préalablement avouer que Hiao, appelé le 8 de la 6ème lune par le Tche-hien pour répondre à l'accusation portée contre lui, aurait alors dû comparaître ; les Pères à Siu-tsen ont eu grand tort de lui prêter asile en pareille occasion. » Comme je n'ai nullement l'air d'entrer dans ses vues, il se fâche. Pour le calmer je pose une distinction entre les temps de paix et ceux de persécution. Dans le premier cas, qui est le plus ordinaire, quiconque est appelé par les mandarins pour un jugement et refuse de s'y rendre, est en faute, passe ; nous mêmes en ce cas blâmons le fugitif et au besoin sommes prêts à assister le mandarin. C'est le contraire, et je prie le Lo-ié de me bien comprendre, dès que le mandarin, infidèle à son devoir, aux lois et aux traité, persécute un Chinois pour sa foi et se sert d'un faux prétexte pour l'attirer et le tourmenter en haine de sa même foi !»
Lou-Kong s'est débattu longtemps : il m'a supplié,

menacé pour que je cède ; mais je soutenais une question de principe et de droit autant que de fait personnel : lâcher pied était une faiblesse. Dieu m'a aidé, tous les arguments de Lou ont été démolis. Le brave homme est parti désolé, quelque peu mécontent. Il est revenu environ une heure après coup ; il était suivi du fameux Tchen-ing qu'il essayait de disculper et engageait à me demander pardon. Comme cet individu, fier de son globule et de la protection avouée du Tche-hien dont il avait été l'instrument dans la persécution et de Lou-Kong dont il était en sa jeunesse le voisin au Chan-si, ne se montrait nullement répentant, je ne lui ménageai aucune de ses vérités. L'évidence des faits et l'insolence croissante de Tchen-ing pousse à bout la patience de Lou qui l'invective à son tour et le renvoie d'un ton furieux et menaçant. Lou me dit encore quelques amabilités, sans doute pour réparer ce qu'il avait eu de déplacé dans ses paroles d'hier ; puis il se retire tout à fait de bonne humeur.

A la tombée de la nuit on introduit Hiao-tse-fo et le fils d'Hiao-iong-pao, qui tous deux après l'accusation de la vente frauduleuse avaient été saisis et conduits au ja-men. Le dernier avait été relâché sur la promesse qu'il amènerait son père ; l'autre avait brisé ses liens et s'était enfui. Le dossier du tribunal que l'on m'avait objecté, portait qu'ils avaient fait l'aveu d'une vente frauduleuse. Tous deux nient cet aveu et disent le contraire. Je les conduis chez Lou faire leur déposition. Je leur adjoins un troisième témoin qui avaient à la charge de Tchen-ing des documents accablants. La déposition de ces trois hommes envoyés par la Providence m'a été d'un secours bien important.

16 Mars. Je demande l'un après l'autre tous les coupables. Comme ils avaient servi d'instruments à la haine du Tche-hien contre nous, je savais d'avance qu'il me serait impossible d'obtenir qu'on les châtiât d'une manière signalée. D'ailleurs ils avaient été assez adroits pour ne pas se montrer aux principales occasions, préférant laisser l'honneur de l'action aux Kouan-pin et aux tcha-jen, de sorte qu'en fin de compte leur culpabilité n'était pas si évidente que ne l'avait fait croire une compilation de on dit. J'ai donc jugé plus prudent, après leur avoir fait avouer des fautes dont j'étais certain, de les prendre par le sentiment en les exhortant à la paix pour l'avenir. Dans l'après dîner, nous sommes allés, le P. Bies et moi chez Lou-Kong. Aussitôt il nous annonce que tout va bien ; le Tche-hien se rendait pourvu que je permisse à Hiao-iong-pao de comparaître devant lui afin que l'ayant interrogé, il puisse terminer juridiquement et en notre faveur le procès intenté par le plaignant Hiu-tse-in. Les conditions propres à la circonstance que je requiers sont acceptées et Hiao comparait. Bon gré, mal gré, le Tche-hien a déversé quelque peu de sa bile sur ce pauvre diable à qui j'avais recommandé de ne pas répliquer. Il a obéi. Le Tche-hien pour la farce a voulu un Ké-tié de Hiao où celui-ci se déclarait ngon-tou et promettait qu'à l'avenir il agirait avec plus d'intelligence. Nous lui avons passé cette boutade, mais il s'est trouvé pris en s'imaginant que nous signerions un écrit qui nous constituait locataires de la maison dont Hiu-tse-in se disait sans raison évidente le propriétaire. Inde irae. Enfin Lou nous passe un cahier contenant dix Kao-che publiés successivement sur la question agraire au Kien-ping. L'un d'eux déclarait nuls les contrats du genre de celui du P. Bies. Je me permis de faire remarquer que cette prescription étant jusqu'ici restée une lettre morte, il serait peu séant de nous l'appliquer en premier lieu ; que par conséquent, et c'était mon dernier mot à leurs injustes attaques de tous ces jours-ci, nous resterions dans les mêmes conditions que tous les possesseurs de maisons dans le même cas, jusqu'au temps où l'on prenne une mesure générale et définitive ;

qu'alors nous en passerions par où passeraient tous les autres. Lou veut regimber, mais il voit que c'est peine perdue. Il se calme peu à peu, nous dit de bonnes paroles et finit par reprendre sa leçon de français selon qu'il l'avait pratiqué dès le début de notre voyage.

A plusieurs reprises j'avais fait des instances pour obtenir la protection des mandarins locaux dans l'achat d'une maison à Kien-pin. Pour m'agréer en cette question, Lou-Kong m'amène un peu plus tard le Tou-tin Way-loié qui promet de nous assister. Il y a de plus actuellement deux délégués extraordinaires au Kien-ping, ils sont chargés de tirer au net les difficultés concernant les maisons et les terres, Lou-Kong me promet aussi leur concours. Nous sommes allés les voir, et ils sont venus également. S'ils sont sincères, nous pourrons bientôt avoir une maison en ville, ce que je crois nécessaire.

17 Mars. Nous recevons un Ké-tie de six des coupables. Ils demandent pardon et se portent garants pour l'avenir. Lou-Kong nous remet 300 f en espèces pour les familles souffrantes et 300 f en billet pour Li-Koué-tuen et le P. Bies. Nous n'en percevrons la valeur que le 29 de la 2ème lune. Nous remettons sur le tapis la question de Tchen-ing dont j'exige le châtiment. Lou-Kong de nouveau intercède. Je finis par obtenir qu'il perdra son globule. J'aurai un écrit avec les sceaux du tribunal concernant ce jugement; ensuite Tchen-ing donnera un Ké-tie plus serré que ses autres camarades.

Tchiū-tse-in, protégé de tous côtés, revient cette fois avec un titre de location, il ne veut pas de loyer, il exige seulement qu'en qualité de locataire nous signions ce titre et le reconnaissions propriétaire. Je lui réponds qu'il va trop vite en besogne; que pour nous, avant de louer ou d'acheter une maison de lui, aussi bien que de quique ce soit, nous voulions préalablement voir les titres qui les constituent vrais propriétaires. Il n'avait donc qu'à exhiber les siens. Il n'en a point, dit-il, mais il jure que c'est la maison de son neveu qui a été vendue et il la réclame. Là dessus je demande un écrit de sa main, qu'il y dépose cet aveu, ainsi que l'âge, la profession, la résidence précédente et actuelle de ce neveu, le nom de son père, etc. Puis j'ajoute que comme lui Tchiū-tse-in a porté contre le P. Bies une accusation calomnieuse comme s'il avait acheté frauduleusement sa maison, il fallait qu'avant tout autre arrangement, il fît ses excuses dans un écrit en due forme. Cette double mesure ne convenant nullement à notre homme, il partit moins radieux qu'à son entrée. Lou-Kong, qui m'avait entendu, pour cette fois-ci prit mon parti et porta l'antienne d'une manière encore plus accentuée que moi. Ensuite leur présence me devenant dorénavant inutile puisque leur cause était gagnée, je renvoyai tous nos témoins.

18 Mars. On nous annonce que Lou-Kong a passé une nuit blanche au tribunal pour soutenir ma demande contre Tchiū-tse-in. Celui-ci ne se rend pas, dit-on, il aurait même pris la fuite. Quoiqu'il en soit, je dresse une déclaration qui sera signée par les deux Wei-inen pour signifier qu'après la comparution de ce neveu dont parle Tchiū-tse-in la confrontation de son identité et de ses titres, nous nous engageons à lui rendre sa maison, si l'évidence est de son côté. Chacun nous félicite pour une disposition si équitable.

Faute d'une liste portant le nom des familles persécutées, faute aussi d'explications convenables à ce sujet, nos Sieu-sen n'avaient donné que dix noms. Il se trouve actuellement qu'ils sont 26 dans le même cas. La question des indemnités ayant été close antécédemment, nous décidons, Lou et moi, que les 300 f seront reparties non plus entre les dix premiers, mais entre les 26. Nous dressons à cet effet une liste que le Tche-hien munit de son cachet.

Elle est ensuite remise ainsi que la somme susdite à Li-Houé-suen, qui devra immédiatement en faire la répartition. Après cela Lou-Kong veut ma signature pour les ho-tong (rapport conjoint sur l'enquête), je la refuse et ne la donnerai qu'après avoir vidé la dernière question pendante, à savoir celle de Hiü-tse-in.

Hier soir Lou-Kong faisait encore difficulté pour aller à Kouang-tée-tcheou, et a voulu que je lui indiquasse catégoriquement le but de mes démarches en cet endroit. « Mon but, lui répondis-je est triple : 1° Assurer à nos chrétiens et à nos Pères la liberté qui leur est garantie par le traité : 2° Examiner la question de l'enlèvement par le pen-tcheou des images au Kong-sou de Tsé-Wang-Kin ; 3° Enfin de porter une accusation contre un nommé Houan-lien-sen qui, après avoir abusé de la confiance des Pères, a trompé le peuple sur notre compte, organisé à Cien-tse-men une opposition armée contre les autorités, toujours sous le nom de Cien-tchou-Kiao. J'allais demander qu'il fut châtié sévèrement. » A ces mots Lou-Kong a respiré : il s'est levé et me prenant les mains m'a confessé que depuis son départ de Ngan-Kin, il avait eu des craintes très-grandes que je voulusse agir dans un autre sens. In-Fou-tai et Lieou-cheou-fou avaient reçu de fortes accusations à notre charge pour cette affaire. Ils n'en avaient soufflé mot alors crainte d'être mal renseignés ; mais ils attendaient avec anxiété la nouvelle de la conduite que je tiendrais en cette affaire. Lou-Kong répète, et c'est bien vrai, qu'une telle conduite nous fera grand honneur auprès des autorités supérieures et de rechef il m'en félicite. Je donnerai dans une lettre séparée le récit du curieux épisode dont Houang-lien-sen a été le promoteur. Il est vrai que nous sacrifions dans la masse deux ou trois innocents plus badauds que coupables, mais pour sauver le bien général il faut absolument en venir là.

Hier aussi sur le soir, des gens de Cien-pin-tcheu étaient à la porte de notre demeure, sollicitant la faveur de m'être présentés avec une supplique. Je les ai refusés et fait décamper au plus vite ne me souciant que fort peu d'être compromis par leur présence.

18 Mars. Lou-Kong et le Tche-hien nous font parvenir toutes les pièces. Sauf deux, les autres sont dans la forme voulue. Les deux qui faisaient exception concernaient l'affaire Hiü-tse-in. Celui-ci, en vrai maniaque avait dans un de ses écrits, au lieu de faire ses excuses au P. Bies, dit simplement qu'il louait sa maison au dit Père. Je la lui déchire sans mot dire. — Dans l'autre pièce, au lieu de décliner une par une toutes les circonstances qui regardaient son neveu, il changeait de langage en alléguant qu'avant la rébellion, son père avait deux frères, que tous deux vivaient en communauté de biens. Ces deux frères sont morts ne laissant que le neveu en question. Celui-ci a été enlevé par les rebelles. Cette déclaration le mettait en contradiction avec lui-même et rendait plus équivoques ses droits à la maison Bies. Je vais donc aussitôt chez Lou-Kong et chez le Tche-hien faire ma déposition. Cette fois tous deux reconnaissent la justesse de mes plaintes et promettent de mettre notre homme à la raison. Pour moi je dis clairement que je ne signerai les ho-tong qu'après que les deux affaires précédentes de Hiü-tse-in et de plus sa dernière sottise ne soient tirées au net. La séance est levée et nous nous séparons.

A peine une heure d'intervalle s'était écoulée, quand Lou-Kong nous arriva tout essoufflé. Il veut du vin européen, il est fatigué tant il a parlé pour nous... Il vient me faire une proposition ; à savoir, si pour trancher toutes les difficultés, dans le cas où les mandarins nous la vendraient, nous achèterions la maison Bies à Lo-tsen avec

toutes les dépendances. Enchantés, nous acceptons. Lou-Hong part, nous dressons le plan de la propriété et filons au ia-men. Chacun s'escrime pour faire disparaître les difficultés qui se présentent. Le Tche-hien lui même vient y mettre son oeil (il n'en a qu'un); Lou-Hong parle du bon vin qu'il venait de prendre chez nous. Le Tche-hien tire la langue et nous reproche de ne lui en avoir jamais offert. Je dis que bien que le jour destiné à faire sauter le bouchon n'était que le lendemain, vu sa bonne volonté, j'allais pour la confirmer, lui faire verser de l'eau tirée des puits d'Europe. Le fidèle Achate déjà s'est envolé à la recherche du précieux liquide, bientôt il revient triomphant; déjà aussi les tsieou-tsong-tse (verres) sont prêts. Notre Tche-hien se déboutonne, ses éclats de voix dominent le reste de l'assistance, il gesticule tant et si bien qu'il finit par briser son tsieou-tsong-tse. On rit, on goûte et trouve cette eau délicieuse. Peu après nous terminons le contrat qui demain nous sera remis légalisé. Il restera seulement pour achever le carré deux terrains dont le vrai propriétaire doit être consulté. Le Tche-hien se charge du tout; il est convenu que si l'achat dépasse 30 piastres, le surplus sera pris sur sa cassette. Grâce donc à St Joseph pour ce nouveau bouquet de fête! A 9 heures du soir nous arrivent enfin les courriers du R. P. Ravary. Il nous apportent le malheureux titre dont à l'heure qu'il est nous n'avons que faire.

19 Mars. Jour d'action de grâces à notre bien aimé Protecteur. Nous acquittons notre terrain dont le titre, muni des sceaux nous est apporté. Cet achat est le vrai cachet de la réconciliation. Hiu-tse-in signe son billet d'excuse, nous lui pardonnons ses autres bêtises dorénavant sans conséquences pour nous. Nous signons les cinq ho-tong destinés aux cinq grands hommes cités ci-devant; Lou-Hong en remettra deux à leur destination à savoir: au Fou-tai ou Lieou-cheou-fou. Le Fou-tai devra envoyer au Tche-tai celle qui lui est destinée ainsi que celle qui est écrite pour M. le Consul général. Je me charge de remettre la sienne à Monseigneur. Séance tenante le champagne tant annoncé paraît. Il faut que je fasse l'opération devant l'assistance ébahie. Le bouchon est parti; les heureux convives dégustent le mousseux. On se fait des compliments, chacun verse un peu de son vin dans le verre des autres. Puis viennent les protestations d'amitié et l'on se quitte réconciliés.

Les Pères vont de là chez Fan-ta-jen, le tong-ling revenu enfin de Nan-Kin. Il est aussi charmant que son Kong-Kouen est splendide. De chez lui nous passons devant certaines maisons pour y déposer des cartes d'adieu. A notre retour nous trouvons le cortège du Tche-hien venu pour nous souhaiter bon voyage. Puis se présentent d'autres Lo-ié, enfin Fan-ta-jen. Ce dernier me remercie pour les fleurs données à son fils l'an dernier à Ngan-Kin. Après lui entre le bonze qui est mon patron tous ces jours-ci. Il me fait cadeau de trois poussah qu'il dit n'être pas meilleurs que les bonzes. En dernier lieu on nous apporte une copie du Kao-che que Fan-ta-jen adresse à ses hommes en notre faveur. Il est suivi d'un copieux souper de première classe où nous goûtons la vanité résultant des leçons données à notre cher Kien-ping-hien. Veille Saint Joseph, à qui de nouveau nous rendons grâces pour le succès de notre mission à Kien-ping, le conserver dans ces bonnes dispositions et en recueillir l'honneur et la gloire.

Si le bon Dieu répare d'une autre façon le contre-temps qui m'empêche actuellement d'aller au Koang-tee-tchouan et au Ning-Kouo-fou, je me ferai un plaisir de continuer la communication des nouvelles concernant mes démarches en ces lieux.

Voyage et négociations du P. Seckinger à Kouang-tee-tcheou, à Gnien-Koui-fou et à Gnien-Koué-hien.

(Suite)

4 Avril 1873. Après quinze jours d'attente, je reçus de Lou-Kong (Ngan-Kin) la nouvelle que les mandarins supérieurs l'obligeaient à venir reprendre le cours des négociations interrompues, avec ordre de ne plus me quitter avant que nous ayons tout bien réglé. Je mis à profit le temps qui me restait, pour achever mes enquêtes privées sur les affaires si embrouillées du Kouang-tée-tcheou.

25 Avril. Un courrier de Lou-Kong arrivé enfin à Kien-ping-hien, m'apporte le signal du départ. Dès le lendemain, en compagnie du P. Chen-erl, je quitte l'hôtel du Père Lajoie à Siü tsen et après deux journées de marche, par une suite de vallées enchanteresses, nous étions aux portes de la ville de Kouang-tée. Le plus grand inconvénient dans ces pays pour le voyageur est sans contredit le manque de ponts. Ruisseaux, rivières, torrents il faut tout passer à gué. Avant d'entrer en ville, il fallait faire toilette, c'est-à-dire, prendre les habits de cérémonies pour entrer au ia-men. Le rassemblement des curieux qui s'était fait autour de nous, nous suivit dans les rues et grandit à mesure que nous pénétrions plus avant. Les abords du Ya-men, où les Kouan-pin (soldats), prévenus de notre arrivée avaient déployé leurs brillants étendards, étaient tellement encombrés par la foule que nos chaises eurent toutes les peines à pouvoir franchir les avenues du tribunal. Le Tche-tcheou voulait nous faire passer à côté de l'estrade, mais il comptait sans nous. Il a dû faire débarrasser la table et les fauteuils, ouvrir les doubles portes qui sont au fond et nous introduire par la voie droite. Bon gré, mal gré, il nous fit bonne mine; mais ses baillements répétés trahissaient son embarras au sujet de l'enquête conjointe que nous venions faire. Comme il voulait immédiatement entrer en matière, je le priai d'attendre à notre prochaine entrevue et de nous faire conduire à notre Kong-Kouan (maison de réception). Il s'exécuta aussitôt en donnant à ses gens les ordres les plus minutieux pour notre installation et la cuisine, toutes choses dont il prend lui-même la charge. Nous étions à peine sortis du Ya-men que Lou-Kong y faisait son entrée. Il était accompagné d'un second Wei-iuen, appelé Tchang, qui le suit en qualité de secrétaire. Toute la ville est en mouvement. Chacun voudrait voir l'Européen à la barbe d'or; sans la garde placée en avant notre Kong-Kouan, nous serions écrasés. Lou-Kong vient nous saluer et nous apporter les nouvelles de Ngan-Kin. La plus importante sans contredit est que In-fou-tai vient d'établir à Ngan-Kin un Yang-ou-Diü, tribunal pour les affaires des Européens au Ngan-hoei. Ce tribunal est une nouvelle garantie de paix, il est composé de tous nos amis. Deo gratias!

Nos affaires au Kouang-tée se réduisent à trois:

1° Celle de Iu.-Wan-Kiai, grand bourg à 70 lys ouest de Kouang-tée. En juin, l'an passé, le Révérend Père Ravary y a été insulté par des soldats et leur chef. Ils étaient conduits à dessein de chasser le Père par un Zin-tée, nommé Kin-i-mé. Celui-ci, pour premier exploit a arrêté, sur sa route cinq catéchumènes venant de chez le Père qui leur avait donné images et livres de piété. Ces objets arrachés de leurs mains ont été déchirés et jetés dans le ruisseau; les cinq catéchumènes attachés et conduits comme des malfaiteurs à Iu-Wan-Kiai. Après de longues instances le R. Père était parvenu à en faire lâcher quatre; mais le cinquième, objet spécial de leur haine parce qu'il était riche, fut conduit et enchaîné à 10 lys plus loin. Il ne fut délivré que trois jours après en achetant sa liberté à prix d'argent. Pour deuxième exploit, ce petit Zin-tée s'était joint au chef militaire pour insulter le Père contre tout droit, alors qu'il aurait dû user de son autorité à le défendre. De plus un Pé-tsong, pen-ti-jen, portant le nom de Houtio-sien s'était joint aux précédents. Son but à lui était d'empêcher (à son profit), le P. Ravary de jouir d'une maison dont

les notables Hou-pé-noi faisaient l'offre à ce dernier. Ce Pé-tsong désavoua sa faute quelques jours plus tard, mais il recommença ses attaques à la 10ème lune où il amena le Tche-tcheou Li, dont les soldats ont pillé et chrétiens et Kong-sou. Enhardi par ce dernier succès, le même Pé-tsong réclame aujourd'hui 200 piastres qu'il aurait prêtées à l'ancien propriétaire de cette maison ; en conséquence il maintient son opposition.

2° Affaire de Hoang-lien-sen. Dans une pièce séparée, dont le héros sera Hoang-lien-sen, je laisserai le lecteur se faire une idée de la situation au Kouang-tée. Cet homme capable et riche est malheureusement trop remuant et trop entêté. Comme peu à peu nos Pères avaient remarqué ces défauts en ce cher homme, ils l'ont repoussé du rang des catéchumènes l'an dernier à la 8ème lune. Heureusement, car le 26 de la 9ème lune le Tche-tcheou Li suivi de 200 soldats était à Tien-pin-tchen, pays de notre Hoang, les uns disent pour le tribut, d'autres et c'est le plus grand nombre, assurent que le tribut n'était qu'un prétexte, mais que le but du mandarin était d'attaquer les chrétiens. Quoi qu'il en soit, le fait est que le peuple poussé à bout par les vexations du mandarin et de ses soldats, a fait résistance. Alors les soldats ont déchargé leurs fusils et six victimes seraient restées sur place. Or Hoang-lien-sen est accusé d'être l'organisateur de la rébellion et même de s'être servi de notre nom comme d'égide. L'affaire étant excessivement grave et compliquée, malgré mes recherches il m'est impossible de savoir la vérité et par suite de traiter. Seulement pour renverser d'un coup toutes les lettres d'accusation envoyées à Yn-fou-tai contre nos Pères à ce sujet, je donne un écrit où je déclare que si Hoang est réellement coupable des fautes qu'on lui reproche, je demande qu'il soit puni sévèrement. Que s'il est victime de la calomnie, j'abandonne le tout à la responsabilité du Tche-tcheou. Or celui-ci met actuellement à prix la tête du malheureux Hoang, on s'est emparé de toutes ses propriétés ; sa femme et ses enfants sont maltraités en prison.

3° La persécution dans tout le Kouang-tée-tcheou.

L'été dernier, il s'est manifesté un vrai entraînement sinon vers la religion, du moins vers la maison de nos Pères à Siü-tsen (Ning-kou-fou). L'affaire de Yn-wan-kiai, puis celle de Tien-pin-tchen, ensuite celle de Hoang-lien-sen et par dessus tout le refus obstiné du Tche-tcheou de rien traiter, les paroles et les gestes de ce dernier en toutes rencontres vinrent tout arrêter. Nos Missionnaires n'ont plus été en état de suivre le mouvement en allant au pays discerner et soutenir les bons, écarter les méchants, réprimer les abus, etc. Il en est résulté que tels par simplicité, d'autres et surtout nos ennemis à dessein, ont fait passer les Pères et les chrétiens pour tout autres qu'ils n'étaient. Il s'en est suivi une kyrielle d'accusations, de malentendus, etc. Le tout au milieu d'une confusion qui continue toujours. C'est aux 9 et 10èmes lunes que la persécution a sévi davantage. Le Tche-tcheou est allé avec sa séquelle de Kouan-pin partout où il soupçonnait l'existence d'un chrétien. Tous ceux qui ont été découverts ont été plus ou moins pillés et menacés : quelques uns ont été battus et d'autres chassés du pays. Dans un tel embrouillamini comment traiter ? Comment, lorsque témoins et acteurs sont Chinois, discerner le vrai du faux ? Redresser une chose après une autre demandera un temps énorme et une indemnité dont le montant deviendra par trop considérable. D'ailleurs, il est à craindre qu'une recherche minutieuse des griefs d'un chacun à chaque localité au milieu d'une population extraordinairement indisposée contre les mandarins locaux, n'amène une nouvelle cause de rébellion ? En conséquence je propose aux deux Wei-iuen comme unique moyen d'en sortir de demander au Tche-tcheou pour compensation commune à tous un terrain convenable pour église en ville. En outre comme garantie de la paix le Tche-tcheou devra donner un Koa-che tel que et où nous le voudrons.

28 Avril. Toute la journée se passe en visites reçues et rendues. Li-tche-tcheou est resté plus de deux heures. Il nous avait déjà attendus une bonne heure à notre Kong-Kouan en fumant l'opium. Il a débuté par les questions les plus bizarres. v.g. Combien j'ai de femmes et d'enfants; si je prenais bien cinq livres de viande à un repas; combien il fallait de bouteilles pour me griser, etc. Mes reparties en tout ont été ce qu'elles devaient être. Peu à peu il se mit à parler affaires. Or je remarquai bien vite que pour les choses qu'il ne désirait pas, notre cher homme disait ne pas me comprendre facilement. Aussi comme il voulait continuer à passer en revue chaque point, l'examinant à sa guise sans me laisser placer un mot de réponse, je l'ai prié de ne pas se fatiguer à parler en l'air, que puisqu'il ne me comprenait point parfaitement, je chargerais Lou-Kong de lui exposer mes vues, mais d'une façon telle que sur dix mots il en comprenne dix; cela lui éviterait le désagrément d'entendre à demi seulement. Pour moi je lui ai montré que je le comprenais parfaitement: car soit par mégarde soit par malice, en parlant des chrétiens il osa en ma présence les appeler Tche-Kiao (manger la religion). Je l'ai arrêté tout court et si bien interloqué qu'il a perdu le fil et tant pâli que notre bon Père Chen-erl touché de compassion pour lui m'a demandé grâce. Au soir, j'ai parlé de l'incident à nos Wé-inen; ils en ont été d'autant plus satisfaits que la veille déjà ils l'avaient eux-mêmes repris sur la même expression.

Dans la ville on parle beaucoup de nos affaires. Quant au Tche-tcheou, il continue, tout en disputant, de nous envoyer et sa garde et ses bons dîners. Bon appetit! renard n'en manque point! Un trait important a signalé la matinée. C'est qu'un Chinois dans un excès de dépit s'était empoisonné par une potion d'opium. Lou-Kong qui en a été prévenu nous a aussitôt délégué son patron. Par bonheur j'avais une dose d'émétique qui bientôt produisit son effet à la satisfaction générale.

19 Avril. Comme Li-ta-lao-ié tient à nier devant les Wei-inen, qu'il feint aussi ne pas comprendre, les accusations que j'ai portées contre lui, nous rédigeons dans un écrit serré certains des faits les plus avérés: nous passons cet écrit aux Wei-inen pour le faire lire à notre sourd Tche-tcheou. Il y verra et nos réponses et les conditions dont nous ne démordrons point. En confirmation de cet écrit et du trop grand nombre d'affaires, nous exhibons aux Wei-inen certaines pièces d'accusations communes et indiscutables. Cependant pour ne pas employer deux mesures à l'égard des chrétiens ou soi-disant chrétiens en arrangeant les affaires des uns et laissant celles des autres, de plus pour les raisons motivées ci-dessus, nous persistons à faire rentrer le tout dans l'arrangement commun; nous n'admettrons d'exception que pour les gens qui ont été liés ou frappés.

A midi et demi nos chers Wei-inen et l'ami Li ne sont pas encore levés. Il a fallu attendre jusqu'à 2 heures de l'après dîner (sic) pour reprendre les discussions. Nous nous sommes fait précéder par quelques témoins, dont le témoignage anéantit une fois de plus les dénégations du Tche-tcheou. Dans notre entrevue il fut décidé que le chef militaire qui a insulté le P. Ravary serait chassé et dégradé, à moins qu'il n'aille demander pardon au Révérend Père. Notons en passant qu'à Kien-ping les mandarins avaient affirmé devant Lou et moi, que ce chef militaire s'était retiré du service et était parti. Or ces jours-ci, sur quelques soupçons conçus à son sujet, nous avons pris des informations de différentes sources, et savons qu'à l'heure qu'il est, ce chef militaire n'est point parti ni relevé de ses fonctions. Iu-fou-tai dont il est l'employé sera informé de ce qu'il en est, Lou-Kong le priera en notre nom de faire justice. Son camarade Kin-i-mè est mandé au tribunal, office et globule tout lui sera enlevé. Des satellites sont à la recherche de leur compère Tchou-tso-sien, ils l'amènent au Ya-men pour être jugé.

De rechef nous recevons, par l'entremise des Wei-iuen, les félicitations du Fou-tai pour notre conduite dans l'affaire Hoang-lien-sen. Lou-Kong nous remet en bon état les titres d'achat, que le Ning-Kou-hien avait jusqu'ici refusés. Enfin en guise de couronne, il nous donne connaissance des huit règles qu'il a composées avec notre brave Lieou-ta-jen, pour fixer uniformément la conduite que devront tenir, vis-à-vis les Missionnaires, et les mandarins de toute la province et le tribunal récemment établi à Ngan-Kin pour les Etrangers au Ngan-hoei. Le P. Chen-eul s'accorde avec moi pour regarder, comme un vrai succès, l'établissement de ce tribunal avec les 8 règles susdites, dont chaque mandarin au Ngan-hoei a déjà reçu un exemplaire. Avant de nous séparer nous proposons deux additions à faire au Kao-che de Kien-ping pour celui qui doit être publié au Kouang-tée. Les deux Wei-iuen les acceptent sans mot dire, Li-ta-lao-ié se récrie, mais il faut bien qu'il se rende.

Notre jeune Père Chen avoue à son tour que les embarras des négociations au Ia-men sont plus fatigants et ennuyeux qu'il ne pensait. Par une heureuse diversion pour notre cher Père, un vieux bachelier du Hou-pé, caricature N° 1, vient sur les entrefaites nous présenter une supplique. Il nous prie de faire en sorte que dorénavant les jeunes étudiants soient admis à passer les examens ad gradum au pays même où s'est établie leur famille sans être obligé de retourner au Hou-pé leur terre natale. Il appuie sa demande de tous les arguments que lui fournissent et sa caboche et ses livres. Bien entendu que nous lui montrons beaucoup d'intérêt, il part content. L'opinion unanime dans le Kouang-tée-tcheou est que je suis envoyé de Pékin, pour mener à bonne fin la question agraire. Les Chinois, dit-on, ne sont ni assez intelligents ni assez sincères, voilà pourquoi l'Empereur a délégué un Européen. Obstupescite gentes!

30 Avril. Journée d'or! Lou et Tchang viennent à l'heure officielle. « Tout va bien, » dit Lou en français, s'il vous plait. Il a répété l'antienne à Li-tche-tcheou. Celui-ci rend les armes, écrasé qu'il est par l'audace de Lou, qui maintenant lui parle avec assez d'autorité pour que ses oreilles se guérissent de leur surdité. Le but de la visite est de s'entendre avec nous pour certains détails. Un petit verre de généreux leur donne du courage; ils partent au ia-men où ils se rendent pour frapper le dernier coup, et expliquer ensuite aux notables, convoqués par eux, les conditions du terrain dont leur bien aimé Tche-tcheou va faire présent au Tien-Tchou-tang.

A leur retour nous allons chez les Wei-iuen. Ils nous remettent cent dix piastres pour sept chrétiens qui ont été ou liés ou blessés. Le fameux Kin-i-mè destitué signe un écrit où il reconnait sa faute et promet de se corriger. La pièce qui constate sa dégradation porte en titre (admirez la stupidité des gens lettrés). Tien-tcheou-chen-fou-Kin. (Le Père catholique Kin — c'est-à-dire Seckinger)... Li-ta-laoié demandait en grâce que le nombre des Kao-che à écrire (j'en deux cent) fut moins considérable; qu'y en ayant aux grands bourgs, on pourrait le dispenser d'en afficher aux petits hameaux. Il lui a été répondu qu'il n'avait qu'à exécuter ce qu'on lui disait sans s'occuper du reste. La question du terrain le chiffonne, il voudrait l'étudier: « Mais enfin quel avantage d'avoir les Pères européens et leur maison en ville? » — « Cela ne te regarde pas, reprend Lou-Kong, les Pères le veulent ainsi, tu leur dois un terrain, tu le leur donneras. « Ne vois-tu donc point que les Pères étant ici, tu pourras dorénavant « t'expliquer avec eux et ne plus faire des bêtises qui te coûtent si « cher! » — « Pour cela, reprend le Tche-tcheou, c'est bien, oui, « c'est bien; j'achèterai un terrain pour les Pères. » Nous modifions encore une expression dans le Kao-che et le livrons aux copistes qui passeront la nuit à la tâche.

1er Mai. Au jour où Elle répand avec profusion

ses tendresses sur ses enfants, la bonne Mère ne saurait oublier ceux qui dans l'arène combattent pour sa gloire : Donc, en avant ! ... Notre honnête Tche-tcheou, malgré tous les dessous, que lui ont valus ses dénégations hypocrites, ose bien encore nier un dernier fait, à savoir celui d'avoir appliqué 200 coups de rotin à un de nos chrétiens à Tiao-tchen. Nous faisons comparaître le patient devant les Wé-iuen. Il expose lui-même ses plaintes et exhibe séance tenante, la trace profonde des plaies imprimées alors sur ses cuisses. Nous exigeons et recevons sur place 20 piastres pour la victime, à qui les mensonges du Tche-tcheou plus que ses coups valent cette gratification. Les Kao-che sont déjà affichés aux portes de la ville et en avant le ia-men ; on dit qu'une escouade de Tsé-jen est lancée dans toutes les directions pour publier les autres. Les ti-pao et chesi ton (?) stimulés qu'ils le sont par Tchang-ta-lao-ié et le P. Chen-erl, sont à la recherche d'un terrain. Ces deux derniers vont rester quelques jours de plus à Kouang-tée, tandis que Lou-Kong et moi partirons demain pour Ning-Kouo-fou.

Le soir à 4 heures, grande réunion des deux Wei-iuen et des deux Pères au Tche-tcheou ia-men. On devait y boire le vin de la réconciliation. Li-tche-tcheou avait versé l'huile sur les plaies des chrétiens, il avait puni Kin-i-me, était en train de publier le Kao-che, recherchait Hou-tsosien ; donnait ses garanties pour nous faire remettre la maison de Iu-wan-Kiai et s'occupait de notre terrain en ville. Je ne devais donc pas l'humilier inutilement, il fallait même m'efforcer de calmer ses aigreurs. Malheureusement à mon insu peu de temps avant mon entrée à son ia-men, un grand orage avait éclaté entre lui et Lou, parce que celui-ci étant revenu sur le fait de l'homme aux 200 coups, Li-ta-lao-ié s'irritant, déclara avoir réellement frappé, mais ajouta que Lou-Kong n'avait pas le droit de lui en faire des reproches. On comprend l'échange de gros mots qui s'en suivit. Le pire est que Li, dans la dispute, s'était mis à faire l'éloge de ma modération, et n'en poussait Lou que plus rudement, comme si, ces derniers jours, Lou n'avait agi qu'à son arbitraire et par hostilité. Or je viens d'expliquer les motifs de ma retenue à la dernière visite ; j'ai aussi dit plus haut les raisons de mon silence antécédemment sur les questions brûlantes, où Lou-Kong s'est conduit mieux que jamais en gentilhomme à mon égard. Or, tout le temps de la visite j'avais été frappé du contraste entre l'amabilité non ordinaire de Li-tche-tcheou vis-à-vis moi et sa froideur singulière envers Lou. Le soir, celui-ci vint m'expliquer le mystère et ensuite m'adresser quelques reproches pour la douceur avec laquelle j'ai parlé à Li-ta-laoié à cette visite. Li-ta-laoié avait donc abusé de ma reserve aux dépens de Lou, je l'attendais pour lui en dire un mot, mais il ne s'est plus montré ni à notre Kong-Kouan, ni à celui des Wei-iuen ; cette impolitesse ne lui fait pas honneur.

2 Mai. De grand matin, mes porteurs sont arrivés. Bientôt après nous apprenons que le Tche-tcheou refuse à Lou-Kong le viatique, les porteurs et toutes les autres civilités d'usage. Après de longues altercations entre les employés, nous voyons venir les porteurs pour Lou-Kong. Il se met en route, mais les porteurs sont si faibles qu'à peine ont-ils fait 200 pas, qu'ils plient sous le fardeau et plantent Lou dans sa chaise en pleine rue. Lou s'impatiente, il crie ; il veut aller tapager au ia-men. Je l'en empêche et fais chercher d'autres hommes ; enfin après une bonne heure d'attente nous avons trouvé le strict nécessaire et pouvons sortir de la ville. C'était l'essentiel : car Lou pouvait compromettre sa cause et la nôtre en restant davantage. Aussitôt retourné à Nan-Kin, il portera une accusation contre Li-ta-lao-ié. Par prudence autant que par délicatesse, nous avions jusque là refusé toutes les suppliques que chacun nous apportait. Sur sa route, Lou en a accepté une vingtaine pour prouver à In-fou-tai que le Tche-tcheou s'était fait le bourreau de nos

catéchumènes. Pour revenir au principe de la dispute, on s'en explique d'autant mieux le motif, que déjà humilié des humiliations du Kien-ping-hien, son subordonné, le tche-tcheou qui, au premier départ de Lou-Kong, avait supposé que l'enquête en serait restée là, avait été piqué au vif en nous voyant tomber sur lui à l'instar d'une bombe, au moment où il n'y pensait plus. Sa colère, comprimée les premiers jours, s'est élevée au paroxisme quand il s'est vu obligé de rendre justice à ceux qu'il s'était plû jusqu'alors à poursuivre de sa haine. On croit généralement qu'il ne se relèvera pas de l'état de déconsidération, où l'a jeté notre enquête. Quant à cette dispute, je crois qu'elle nous sera profitable, dût même l'affaire du terrain être retardée pour un ou deux mois : sans m'expliquer davantage sur ce point j'ai mes raisons pour entretenir cette assurance.

3 Mai. Après un voyage heureux malgré le début de la journée d'hier et la brise carabinée d'aujourd'hui, nous arrivons à Ning-Kouo-fou sur le soir. Une visite du P. Bies à notre passage nous a appris que tout allait suivant ses désirs à son cher Lou-tsen. Cette nouvelle nous a réjoui beaucoup in Deo adjutori nostro. — Le Sinen-tcheng-hien Wan-ta-lao-ié nous fait les honneurs, à Ning-Kouo-fou, de la nourriture, d'une garde et d'un Kong-Kouan. Ce dernier est la même demeure qui a abrité nos illustres voyageurs, lors de leur passage en cette ville. Leurs prières et sacrifices en cette maison sont pour moi un gage certain de succès. Mes Sien-sen vont passer une partie de la nuit aux écritures, exigées par les pièces préliminaires à l'arrangement de nos affaires. Prosit sub Patrocinio gloriosissimi Patriarchae nostri Joseph !

4 Mai. Nous lançons toutes nos demandes. Il faut des Kao-che, il faut les sceaux du ia-men sur les différents titres d'achat soit de terres, soit de maisons que nos Pères ont fait jusqu'ici. Il faut régler la question du léan pour ce qui nous concerne ; il faut l'assistance des mandarins pour l'établissement d'une église aux deux villes de Ning-Kouo ; il faut que l'on nous aide à acquérir définitivement quelques terrains dont nos Pères n'ont qu'une jouissance incertaine ; enfin il y a trois procès à vider. Lou-Kong, devenu l'instrument de la Providence pour nous, s'en va chez le Tche-fou, où déjà le Sinen-tcheng-hien est en expectative. A eux trois ils discutent, arrangent et règlent chacune de mes demandes. Je vais voir moi-même ces messieurs, chacun à son tribunal. Là on s'explique. Chacun est à l'aise, moi le premier. J'ai de nouvelles entrevues avec Lou qui semble n'attendre que mes ordres pour agir ; je lui fais boire un petit coup, chose indispensable pour lui ; il s'en retourne préparer avec le Tche-fou les dernières pièces destinées au Ning-Kouo-hien. Un courrier portera demain pour les remettre au Tche-hien de cette sous-préfecture, auprès de qui je me rendrai seul le surlendemain. Lou-Kong de son côté fera voile vers Ngan-Kin où il a réellement urgence de se rendre au plus tôt. — Le Tche-hien Wan-ta-lao-ié vient rendre sa visite ; il me donne de nouvelles marques de ses bonnes dispositions pour nous. Il nous remettra immédiatement cinq Kao-che, mais il demande un ajournement de dix jours avant de publier les autres par la raison que n'étant entré en charge que depuis deux jours seulement, suivant l'usage il doit attendre dix jours avant de rien publier. — On me remet une lettre de Ngan-Kin. Elle vient de notre fidèle Lieou-tcheou-fou. Il m'exprime son mécontentement et ses regrets au sujet de l'embarras, où m'avait jeté Lou-Kong en me quittant après l'arrangement des affaires de Kien-ping. Avouons-le, l'ami Lou a été pris et sa faute noblement réparée.

5 Mai. Nous faisons passer quelques cadeaux à ces Messieurs ; ils en paraissent flattés. Le Tche-fou nous rend sa visite. Il veut voir mon bréviaire et demande

l'explication de chacune des images. Celles du crucifix, du Sacré-Cœur et de Pie IX le frappent davantage. A la fin il laisse échapper quelques paroles, qui indiqueraient une certaine opposition du pen-ti-jen et du ia-men à notre religion. Je lui donne certaines explications; après quoi, il nous quitte en bons termes. Après son départ, je dois faire quelques remarques à un de nos sien-sen qui n'a pas été assez respectueux devant le Tche-fou. —— Lou-Kong vient une dernière fois chercher des renseignements. Il part aussitôt avec un sien-sen qui le suit au Tche-hien-ia-men, pour y chercher nos titres et s'entendre avec les sse-ié pour la liquidation des contributions et l'achat des terrains et des maisons, dont nous ne pouvons trouver les vrais propriétaires. Notre sien-sen revient bientôt avec une liasse de titres tous munis des sceaux voulus. En même temps nous arriva un splendide dîner. Ce beau présent du Tche-fou nous dispensera de songer au viatique pour notre voyage à Ning-Kouo-hien. Sur les entrefaites entre le R. P. Ravary que j'avais mandé la veille. Il avait passé par le creuset de la tribulation, n'était-il pas juste qu'on lui fit les honneurs du triomphe, que St Joseph lui envoyait! Nous préparions lui et moi nos habits de cérémonie, quand se présenta le Tche-hien pour sa seconde visite. Les prévenances laissent beaucoup espérer . . . Mais voilà qu'on nous mande au tribunal du Tche-fou! Qu'est-ce? Rien sinon que là nous attendaient Lou-Kong et un dîner de circonstance où le R. P. Ravary eut la préséance. L'arrivée du Tche-hien porta à cinq le nombre des convives. Ce dîner auquel nous invitait le Tche-fou était une surprise et une gentillesse. Nous nous exécutâmes de notre mieux. Tout le temps chacun admirait la pose si grave du Révérend Père; chacun tâchait d'entendre les bonnes paroles qui tombaient de ses lèvres; chacun surtout dévorait des yeux cette magnifique barbe blanche devant laquelle était devenue bien piteuse celle de son voisin. L'écume du champagne vint, sur la fin du repas, remplir les coupes et répandre l'hilarité dans tous les cœurs. On ne se sépara qu'à 9 heures. Une demi-heure après nous sortions de la ville pour nous rendre au port sur la barque de Lou-Kong. Ce dernier allant partir de grand matin il fallait lui faire nos remerciements et nos adieux. Nous rentrons en ville et bien qu'à la troisième veille, nous allons au tribunal du Tche-hien pour remercier Wan-lao-ié, qui, dès notre arrivée nous avait accueillis cordialement. Nous regagnons enfin notre Kong-Kouan où nous nous mîmes bien vite en mesure d'aller prendre un peu de repos. La nuit fut-elle heureuse? Il raconte qu'à peine couché il se trouva, grâce aux évènements d'une journée si belle, plongé dans les rêves les plus doux. Pour son petit serviteur, il comptait bien rattraper le temps perdu; mais le peuple de puces ramassées durant son voyage, ne consentit point à lui faire grâce d'une heure de relâche. Quidquid sit, A. M. D. G.! Les puces sont bonnes puisqu'elles sont les créatures du bon Maître.

6 Mai. Le Tche-hien, qui la veille m'avait envoyé des présents, en fait apporter également au R. Père Ravary. En même temps il envoie pour me conduire à Ning-Kouo-hien six porteurs pour ma chaise, quatre pour les bagages, deux satellites en habits d'ordonnance; un ell-ié en chaise. Ajoutez à ce nombre trois sien-sen à cheval, le cuisinier et le muletier, de la sorte vous aurez connaissance du personnel qui compose notre cortège. Le R. P. Ravary dans sa chaise à 8 porteurs se mit de la partie pour la distance de dix lys, après quoi il fallut nous séparer.

En route je fis l'amusante rencontre d'un oiseleur. Il portait environ 150 merles chacun dans une cage séparée, et se dirigeait vers Sou-tcheou où il les vend chacun de une à deux piastres. Pour les prendre il construit une petite

cabane en feuillage au milieu de la forêt. Il y place quelques merles en cage. Ces merles enchantés de se trouver sous les frais ombrages, y sifflent à tue-tête et appellent leurs frères qui ne manquent pas d'accourir les uns après les autres en leur compagnie. Quand le nombre est suffisant le terrible filet suspendu sur la cabane tombe et les enlace tous dans ses mailles.

7 Mai. A midi nous franchissons la porte de l'ouest. Mais quel triste spectacle! Nous ne voyons s'étaler devant nous que ruines sur ruines. Les pierres monumentales des pê-léou encombrent la route, c'est tout juste si l'on a écarté quelque peu celles qui fermaient le passage. Le Tche-hien m'attend au ia-men où à peine il m'a introduit qu'il veut se mettre à traiter. Je le prie de remettre les discussions à plus tard, je n'étais entré à ce moment que pour le saluer, je voulais aller dîner et après coup seulement le revoir pour parler affaires. En conséquence je suis conduit au Kong-Kouan qu'il m'a préparé. Les rues que je traverse pour m'y rendre sont désertes. Tout au plus on compte cent baraques dans la ville. J'y suis à peine installé que m'arrive, non pas le dîner que j'attendais, mais bien notre brave Tche-hien Tchang ta-lao-ié, avec qui il fallut alors quand même m'expliquer. La chose d'ailleurs n'était point difficile; vu que, d'une part le Tche-hien avait reçu d'avance toutes mes pièces, et que d'autre part les lettres de son Tche-fou et de Lou-Kong à son adresse avaient tout applani. A trois heures enfin nous est servie notre réfection dont ici, comme partout ailleurs, le ia-men fait les dépenses. Je me levais de table que déjà l'on me remettait les Kas-che demandés. Le Tche-hien ayant dans nos entrevues répondu à toutes nos demandes, il ne me restait plus qu'à attendre deux hommes dont chacun avait une affaire à régler par mon entremise. S'ils viennent aujourd'hui je pourrai m'en retourner le lendemain. Il est convenu avec le Lao-ié que dans une huitaine le R. P. Ravary lui enverra la note des terres et maisons dont il a la jouissance mais non la propriété; on l'aidera à les acquérir aussitôt que l'on aura trouvé les renseignements suffisants. Nous cherchons un terrain convenable à nos vues en ville, et les désignons au tribunal pour qu'il prête à nos Pères l'appui nécessaire à cet achat. J'envoie certains cadeaux au Lao-ié, il m'en fait remettre d'autres.

Voilà mes deux hommes arrivés. Mais le sien-sen qui les a cherchés a les habits mouillés jusqu'aux os. Et la raison? C'est que se voyant .... arrêté par un torrent, il s'y est jeté avec son cheval qui l'a traversé à la nage en sa compagnie. Mes sien-sen conduisent ces deux hommes au ia-men, où le mandarin promet d'assister l'un dans une question de terres qu'on lui dispute injustement, et de délivrer l'autre des poursuites vexatoires dont il est l'objet. A leur départ enfin le Lao-ié remet à nos sien-sen un titre de donation que sur ma demande il avait muni de ses sceaux. Je vais moi-même prendre congé de lui après l'avoir remercié et averti une dernière fois de ce qu'il avait à faire pour éviter désormais tout embarras de notre part. Rentré chez moi, je fais mes préparatifs de départ pour le lendemain puis avant d'aller prendre mon repos j'entonne mon Te Deum d'actions de grâces. Le but de ma mission était rempli.

8 Mai. Le Ning-Kouo-hien nous promit porteurs, cortège et viatique pour jusqu'à Siuetsen. Par une heureuse disposition de l'aimable Providence, le P. Chen-erl, parti avec moi pour Kouang-tée où je l'avais laissé pour terminer la question du terrain que nous donnait le Tche-tcheou, revenait avec toutes ses pièces en règle. Le terrain a environ 300 pieds de profondeur sur 150 de largeur, il a en plus toutes les accommodations voulues. L'affaire de notre Kong-sou à In-Wan-Kiai s'était aussi terminée à notre avantage; car le Pé-tsong qui en disputait la jouissance à nos Pères s'étant aperçu qu'il avait commis un faux pas, retira toutes ses prétentions, même

celle des 200 piastres qu'il réclamait sur cette maison. Un titre signé par lui et un autre du Tche-tcheou assurent désormais aux Missionnaires la jouissance paisible de ce vaste Kong-sou. Le P. Chen-ext qui m'avait croisé en route, prend avec moi la route de Siu-tsen, où nous reçoivent à bras ouverts les R.R. PP. Havary et Andrain. Tout droit nous allons tous ensemble à l'église remercier St Joseph et la très-sainte Vierge pour la protection si visible dont nous avions été entourés. Nos négociations achevées, il reste à nos Pères du Ning-Kouo-fou à en tirer le meilleur parti possible; à moi de retourner le plus vite à mon poste, où ma présence est désirée depuis si longtemps. Gloire à Dieu! Alleluia!

Résultats généraux de l'enquête

aux pays de Kien-ping, Kouang-tée et des deux Ning-Kouo.

1º La persécution exercée contre les chrétiens au Kien-ping et au Kouang-tée, définitivement arrêtée.

2º Les persécutions, susceptibilités, etc conçues à notre égard par le Ning-Kouo-fou et les Sinen-tcheng et Ning-Kouo-hien, complètement dissipées.

3º Plus de 200 Kao-che affichés officiellement dans les quatre localités ci-dessus mentionnées. On y voit clairement d'une part, que les chrétiens vis à vis l'empereur, les autorités, etc, etc, sont sur le même pied que les païens, et que l'on ne peut ni les inquiéter pour leur foi ni abuser de leur nom pour faire du mal. D'autre part, liberté entière est laissée aux Missionnaires de circuler en tous sens dans le pays pour y prêcher, bâtir, etc, comme il leur plaira.

4º Les Kien-ping-hien et Kouang-tée-tcheou, nos persécuteurs, ont dû rétracter leurs paroles et écrits. En outre, il a fallu qu'ils réparassent à leurs frais les torts et dommages causés tant aux Missionnaires qu'aux chrétiens. Bien plus notre honneur a été rehabilité au moyen d'une pièce signée par les deux délégués officiels et envoyée aux grands tribunaux, où la lettre calomnieuse du Kien-pin-hien avait vilipendé nos Pères.

5º Notre réputation grandie et nos relations devenues plus étroites avec les mandarins, témoins des actes de justice et de loyauté dont les Pères ont fait preuve durant les négociations.

6º L'arrangement pour l'acquisition gratuite et définitive d'un beau Kong-sou aux trois localités de Leou-tsen, Jeou-tchen et Tué-Wan-Kiai; en plus la donation d'un grand terrain dans la ville de Kouang-tee-tcheou.

7º Le concours assuré des mandarins pour achats et établissements d'églises dans les villes et les campagnes soumises à leur juridiction.

8º Un nouvel élan aux œuvres suspendues par la persécution près d'une année, et enfin un nouvel accroissement de sympathie parmi le peuple, dont les droits ont été si bien vengés par l'influence de notre sainte Religion.

Extrait d'une lettre du F. Le Cornec

Zi-Ka-Wei, 4 juillet 1873. — ... Au mois de Mars, le P. Seckinger, accompagné d'un Wai-iien délégué par les autorités chinoises, avait arrangé les affaires suscitées au P. Bies, sur la fin de l'année dernière, au village de Lou-tsen, dans le Kien-pin-hien. Or certain petit mandarin militaire du nom de Tchen-in, qui s'était trouvé fortement compromis dans ces affaires, avait été condamné à déposer son globule, à licencier ses hommes et à faire acte de soumission. Il eût même dû quitter le pays si le P. Seckinger n'avait intercédé en sa faveur. Toutefois la reconnaissance n'a pas été chez lui le sentiment dominant. Fort de la crainte qu'il inspire dans tout le pays, du nombre d'hommes qu'il peut rassembler pour un coup de main et de la connivence plus ou moins avouée du mandarin de Kien-pin, il vient trouver le P. Andrain alors à Lou-tsen, prétexte des droits sur une partie du terrain vendu en bonne forme par le mandarin au Père Seckinger et réclame des piastres. Refus très-motivé de la part du Père. Sur de nouvelles instances le Père lui répond que s'il veut revenir sur un acte des deux Wai-iien et du mandarin de

Kien-pin, il doit s'adresser au mandarin lui-même, ou tout au moins aller trouver le P. Ravary à Chiu-tsen. Aucune de ces propositions ne souriant à notre homme, il attend que le P. Bies revienne de Quan-te-tcheou pour renouveler auprès de lui ses instances. Encore une fois, point de succès : il imagine alors un autre moyen. Un jour, au moment où les Pères finissent de dîner dans un appartement situé à l'étage, ils entendent monter des femmes : « On ne monte pas ici! leur crie le P. Bies en se dirigeant vers le haut de l'escalier. » — « Nous monterons, » répond l'une d'elles, et elles continuent leur ascension. Elles débouchent au nombre de 4, les deux femmes de Tchen-in, deux servantes, et par derrière le fils aîné de Tchen-in, grand démanché de 20 ans, aussi brutal que dépourvu d'intelligence, ne calculant aucun danger, et par suite capable de tout. Il est bon de vous dire en passant que le but avoué de Tchen-in était de mettre en avant ces femmes avec ordre de ne rien négliger pour s'attirer quelques coups de la part des Pères. Aux cris qu'elles pousseraient à la première contusion, Tchen-in accourrait avec du secours à la seule fin de défendre les siennes, mais pour cette défense il aurait tout sacrifié, même la vie d'un des Pères, tant il aime les siens, excusez du peu! Munies de ces instructions, nos mégères se dressent sur leurs petits pieds en face du P. Bies et d'un ton impérieux réclament 20 piastres. Le Père refuse et leur conseille d'aller en demander au mandarin. L'une d'elles prend alors une chaise et affecte de s'asseoir insolemment en face des Pères; on lui fait remarquer qu'elle n'a jamais eu droit sur cette chaise et aussitôt elle la rejette violemment et la brise, une seconde fait pirouetter la table, pendant qu'une troisième jette par la fenêtre les autres meubles. Les Pères rentrent dans leurs chambres pour éviter d'autres mésaventures; mais on frappe à coups redoublés sur les portes et les cloisons et comme si ce n'eût pas été assez de ces assaillants, Tchen-in accourt en vociférant, monte avec précipitation, examine l'état des choses, pousse les portes qui ne cèdent point : « Attendez un peu, s'écrie-t-il, je saurai bien les ouvrir ! » Et il descend avec la même précipitation. Cette menace jointe à la brutalité bien connue de l'ex-mandarin militaire, fait prendre au P. Andrain la résolution d'appeler du secours. Il sort donc et va chercher le ti-pao, (maire); mais le ti-pao a peur de Tchen-in et ne veut rien faire; les particuliers ont peur aussi et se gardent de bouger. Après beaucoup de démarches, il réussit à attirer 3 hommes, mais marchant si lentement et le suivant de si loin qu'ils semblent résolus à fuir au premier danger. Il n'a pas encore atteint la maison, qu'il voit accourir vers lui Tchen-in, un gros pilon sur l'épaule et criant qu'il va assommer le Diable d'occident : « Sauvez-vous, sauvez-vous, Père, nous le connaissons, certainement il vous tuera! » s'écrient tout tremblants les compagnons du P. Andrain. Celui-ci ne craint point de semblables menaces et s'avance vers Tchen-in. L'ex-mandarin agite son pilon, se démène, fait des gestes menaçants, crie qu'il va tuer le Père, le repousse de l'épaule, enfin il s'écrie : « Il y en a un autre là-haut, à lui! à lui! » et il court vers la maison. Il n'ose cependant pas enfoncer les portes, et quand le P. Andrain rentre, il le trouve en bas, assis près de la porte, la tête entre les deux mains. Sur les entrefaites, le P. Bies essaie un moyen de sortir de son état de siège. Espérant que le nom du mandarin produira quelque effet, il signifie aux assaillants qu'il va voir le mandarin de Kien-pin, appelle son catéchiste pour l'accompagner et son cuisinier pour porter les bagages. Mais les 4 femmes encouragées et aidées par Tchen-in fils, arrêtent les effets au passage: Ceci ne partira pas, dit l'une; ni ceci, dit l'autre; une troisième tire le Père par la barbe, et une quatrième s'élançant en sauts de bélier, lui donne des coups de tête dans le ventre. Le Père pour se dégager en repousse une du coude. Celle-ci de jeter les hauts cris: «Le Père m'a tuée! le Père m'a tuée,» puis elle va s'asseoir dans un coin, se déchire la figure avec les ongles et revient criant plus fort que jamais : «Le Père m'a tuée.» C'est heureux qu'il y eût des témoins. — En désespoir de cause le P. Andrain court une seconde fois chercher le ti-pao; mais celui-ci refuse une seconde fois de venir; seul le ti-pao de l'année précédente essaie de faire quelque chose pour calmer les affaires. Il vient avec deux hommes et on le charge de mettre ordre à tout. Tchen-in réclame 20 piastres. On commence par dire au ti-pao qu'on n'en donnera pas une à Tchen-in:

que seulement on lui donnera à lui ti-pao 3 piastres pour qu'il veuille bien débarrasser la maison de ces importuns visiteurs. — « Mais ces trois piastres, est-ce à valoir sur les 20 que vous demande Tchen-in ? » — « Non encore une fois, nous ne devons rien à Tchen-in, nous ne lui donnerons rien ; c'est à toi que nous le donnons pour que tu rétablisses la paix. » Impossible de lui faire comprendre une chose aussi simple : hélas ! lui aussi avait peur. Toujours il revenait sur les 20 piastres de Tchen-in, offrant même de l'argent aux Pères en cas qu'ils n'en eussent point, faisant écrire par Tchen-in un billet où il reconnaissait avoir reçu des Pères 3 piastres à valoir sur les 20 qu'on lui devait, etc.

Cependant en revenant 2 ou 3 fois à la charge avec les gens de Tchen-in, il finit par les faire partir et c'était tout ce qu'on lui demandait : mais son succès ne fut pas de longue durée : bientôt on vit arriver 4 hommes, de la part de Tchen-in pour passer la nuit dans la maison et garder les Pères prisonniers. Notre ti-pao s'agite et finit par obtenir qu'il n'en restera pas plus de deux. De son côté il reste en bas avec plusieurs catéchumènes résolus à défendre les Pères en cas d'attaque. La nuit se passa sans encombre : le lendemain il réussit par de belles paroles à faire partir Tchen-in pour Kien-pin, et conduisant le P. Bies à un village voisin, il lui procura des montures pour Chii-tsen. Là le P. Bies rencontra le P. Ravary, supérieur de la section, l'informa de tout, et celui-ci se hâte de demander raison au mandarin de Kien-pin du drame de Lou-tsen.

Pèlerinage de So-sé (Extrait du journal de Macao « Le Catholique », 17 et 24 Mai 1873.)

So-sé est une haute montagne distante de Chang-hai de 25 à 30 milles anglais ; on y arrive partie en barque, partie à pied ; le voyage par eau demande 10 à 12 heures ; le voyage par terre 5 à 6. Au sommet de cette montagne se trouvait autrefois une petite chapelle catholique très-fréquentée par les fidèles ; on l'a remplacée récemment par une belle église dédiée à l'Immaculée-Conception. C'est cette église dont on vient de faire l'inauguration le 1er Mai dernier.

Quinze mille Chinois catholiques accourent de tous les districts voisins pour assister à cette fête et avec eux les prêtres de la Mission, français pour la plupart et quelques portugais de résidence à Chang-hai. Ce fut une grande solennité non seulement à cause de l'immense concours du peuple, mais encore et surtout à cause de l'esprit de foi et de piété qui animait tous les pelerins. C'est pour cela que je me hasarde à en essayer une rapide description.

Dès le matin du 1er Mai un double courant de fidèles, les uns montant, les autres descendant, serpentait sur la route qui conduit de la rive où venait de débarquer Mgr l'Evêque de Nan-Kin à la montagne de So-sé. Cette route est des plus pittoresques ; après mille replis sinueux le long des flancs de la montagne, elle arrive jusqu'au pied de l'église de l'Immaculée Conception. Avant de faire le dernier pas, le voyageur rencontre les 14 Stations du Chemin de la Croix et quand il a franchi la dernière il se trouve tout auprès de l'église, à laquelle on monte par un double escalier en granit. — C'est un édifice élégant et solidement construit. Il y a trois autels ; celui du milieu est orné d'un beau tableau de la très-Sainte Vierge, que les Chinois chrétiens ont fait venir d'Europe à leurs frais. Les autels latéraux sont surmontés d'une peinture à l'huile représentant une apparition de Notre Dame. De chaque côté de l'église se trouve une petite chapelle. Outre la porte principale, il y en a deux autres, l'une pour les hommes, l'autre pour les femmes ; car la séparation des deux sexes est rigoureusement observée dans le lieu saint.

Le temple avait revêtu un air de fête : le maître-autel était paré de ses broderies les plus belles et les plus riches ; c'était une œuvre chinoise d'une perfection achevée ; l'image de la très-Sainte Vierge resplendissait au milieu des fleurs ; les portes étaient chargées d'ornements et de descriptions du meilleur goût et d'un grand effet.

A 7 heures du matin commença la procession ; elle

partit de la chapelle de la résidence des Missionnaires, située à mi-côte de la montagne. En tête et le long des deux files de pèlerins, on voyait flotter d'innombrables bannières portées par les hommes de haute classe, revêtus de leurs habits les plus magnifiques. Trois jeunes gens ouvraient la marche en battant du tambour. A la suite des bannières s'avançaient les séminaristes en soutane rouge et surplis blanc, chacun tenait à la main une torche allumée; puis venait le clergé portant soit la chasse, soit le simple surplis et chantant le Magnificat; enfin le dernier de tous, paraissait Sa Grandeur Mgr Languillat, Evêque de Nan-Kin, revêtu des ornements sacerdotaux et prêt à célébrer la Messe; mais au lieu de la chasuble, il portait la magnifique Capa magna. Arrivé à son trône, il laissa la Capa magna et revêtit la chasuble, puis il commença la Messe pontificale qui fut chantée avec un vrai mérite par d'excellents musiciens. Les Révérends Pères accompagnaient les voix par une symphonie pleine de piété qui ne pouvait manquer de faire impression sur des esprits si bien disposés. — Dans les intervalles du chant, les séminaristes jouaient des marches et les accords de leurs flûtes, de leurs violons et violoncelles n'ajoutaient pas peu à l'allégresse et au pieux enthousiasme de la foule. Après l'Evangile, un des prêtres chinois les plus anciens, monta les degrés de l'autel pour parler au peuple. Dans un langage animé, il rappela les grâces miraculeuses obtenues sur cette montagne par ceux qui avaient eu recours à la protection de la très-Sainte Vierge, et il engagea vivement ses auditeurs à continuer leur dévotion envers cette Reine du Ciel et à la prendre pour protectrice. On dit que ce Père est un des plus célèbres orateurs du Céleste-Empire; il est certain du moins qu'il fut écouté de tous avec la plus vive attention et qu'il parlait lui-même avec tout l'entraînement de l'éloquence. — Après le sermon, le diacre commença le Confiteor, comme c'est l'usage aux Messes pontificales avant la bénédiction de l'Evêque; puis le Supérieur de la Mission, le Révérend Père Foucault, lut en latin la concession d'une indulgence plénière et d'une autre de 40 jours accordée à tous ceux qui s'étant confessés et ayant communié prieraient aux intentions de l'Eglise et du Souverain Pontife; la même pièce fut lue ensuite en langue vulgaire pour l'intelligence des fidèles. — L'église était remplie de monde et sans la forte brise qui soufflait au dehors et qui par les portes ouvertes venait rafraichir l'air intérieur et le renouveler, on aurait eu sans doute à déplorer plus d'un malheur; une femme tomba sans connaissance, à demi-asphyxiée. A cause de cet encombrement et de l'impossibilité de se mouvoir auprès de la balustrade qui sépare le chœur de la nef, on ne donna point la Communion à la Messe pontificale; mais à celle qui suivit un grand nombre de personnes s'approchèrent de la Ste Table, sans compter celles qui avaient déjà rempli ce devoir aux Messes précédentes qui se célébraient depuis 4 heures du matin. — La bénédiction qui a coutume de terminer les Messes pontificales fut donnée à la foule du parvis de l'église pour contenter le désir de ceux qui n'avaient pu pénétrer dans le temple, et ainsi Notre-Dame consola tous ses pèlerins des fatigues plus ou moins grandes qu'ils avaient supportées en son honneur. Cependant du pied de la montagne jusqu'à son sommet, on voyait flotter une multitude de banderoles de toutes couleurs; c'était un témoignage de l'allégresse et de l'amour de tous ces bons chrétiens envers Marie. Quand la fête fut sur le point de se terminer, ces étendards commencèrent peu-à-peu à se mouvoir: les pèlerins en se retirant les emportèrent avec eux sur leurs barques. Nul doute qu'ils ne les considèrent comme bénits et sanctifiés pour avoir été plantés dans cette terre de Notre-Dame de So-sé.

Je ne puis pas omettre de signaler le calme, la joie, la tranquillité avec lesquels chacun regagnait sa demeure. Il faut venir à ces réunions, à ces assemblées où tous les cœurs battent sous le mouvement d'un même esprit pour avoir le spectacle de cette paix et de cet ordre admirable; c'est une chose d'autant plus étonnante que les Chinois sont naturellement amis du tapage et du tumulte.

Cinq dames de Macao sans craindre ni fatigues ni dangers avaient entrepris le pélerinage de la Ste montagne; elles arrivèrent un jour avant la fête et employèrent ce temps à orner l'autel et l'église avec les décors qu'elles avaient apportés avec elles et auxquels elles avaient travaillé pendant plusieurs semaines. Je dis cela pour que leur conduite serve de modèle et de stimulant à nos autres chrétiennes qui se contentent trop facilement de visiter en esprit les sanctuaires de Notre-Dame et qui n'osent pas s'exposer aux petites incommodités d'un voyage.

Je fais des vœux pour que tous nous nous décidions au pélerinage de So-sé. Car encore bien que nous puissions partout honorer la très-Sainte Vierge et nous dévouer à Elle, il est vrai de dire cependant que la montagne de So-sé est un lieu choisi spécialement par la très-Sainte Vierge, consacré, dédié en son honneur; et ainsi tous ceux qui font profession d'être ses serviteurs doivent aller la saluer dans son sanctuaire, non pas en curieux et en amateurs, mais avec piété et dévotion, comme de vrais pélerins.

Mais je laisse ces réflexions et j'achève mon récit. Le soir, grande fête; à la tombée de la nuit le frontispice de l'église fut illuminée; entre mille lumières, une immense croix brillait en lignes de feu sur la muraille et attirait tous les regards. Pendant ce temps-là d'innombrables fusées et de joyeuses détonations publiaient l'allégresse des fils du Céleste-Empire et leur désir de plaire à leur Mère du Ciel. Quand mon embarcation toucha à So-sé un peu après minuit, je pouvais encore entendre le bruit des pétards et voir les derniers feux qui brûlaient encore. — Il n'y a pas de doute que cette fête est due en grande partie aux efforts infatigables du R. Père Della Corte. C'est lui qui étant encore Supérieur Général de la Mission, se dévoua tout entier à la construction de cette église qu'il voulait élever à la gloire de Marie.

Au nom de tous les pélerins portugais, nous avons demandé à Dieu par les plus ardentes prières de donner longue vie et vigueur du corps à ce vaillant apôtre et de lui accorder de faire chaque jour de nouvelles conquêtes au sein de cette innombrable gentilité.

Je ne finirai point cette relation sans remercier les RR. Pères de leur bienveillante hospitalité; c'est grâce à eux et à la place qu'ils ont bien voulu nous offrir dans le chœur de leur église que nous avons pu assister librement et sans fatigue à toutes les cérémonies de cette belle fête. — Je ferai encore une observation; pendant que certains peuples de l'Europe qui se disent civilisés chassent les Jésuites et effacent les souvenir des services qu'ils ont rendus à l'humanité, la Chine encore inculte et grossière les accueille sans crainte et leur prête même protection et appui... Que diront ces acharnés jésuitophobes de la grande manifestation du 1er Mai 1873 ? Que penseront aussi nos concitoyens en voyant que la catholique cité de Macao n'est pas en état de faire un aussi grand bien à la religion et à l'humanité, et qu'elle ne possède plus ces hommes qui ont fait tant de bien à notre patrie!

Fin.



Documents.

Supplément au N° 2. (Juin 1873.

Chine. Lettre du Père Leboucq. (Ho-Kien-Fou 29 Aout 1872.)

Votre délicieuse Lettre du mois de Mai nous est arrivée au Tchély, juste la veille de la fête de St Ignace: le lendemain, nous la lisions, en famille, pendant la récréation de midi, et tous les Nôtres votaient à l'unanimité, des remerciments chaleureux que je suis chargé de vous faire parvenir.

Puisque vous vous intéressez au Tchély, bien qu'il soit devenu Champenois, je vous parlerai de Lui, vous priant de communiquer à nos Pères d'Amiens ce que je vous en aurai dit.

Chose étrange! Cet intéressant pays du Nord semble n'être ni compris ni connu même chez nous. Quelques uns des Pères qui nous viennent d'Europe, se croient tout simplement embarqués pour les savanes d'Amérique ou les déserts d'Afrique! apeine le steamer qui les apporte, a-t-il franchi la barre du Pei-Ho et laissé derrière lui les forts de Ta-Kou, que nos voyageurs poussent une exclamation de surprise:

Ceux qui se trouvent sur le pont ont aperçu des arbres dans le lointain, a mesure que le navire avance ils en découvrent d'autres, ils aperçoivent mêmes des jardins et des champs couvert de légumes et de moissons.

C'est a n'y pas croire. on n'en revient pas, mais ce n'est pourtant rien encore... Après avoir quitté la ville de Tientsin dont les environs n'ont rien de bien séduisant, il faut l'avouer, nous trouvons bien d'autres surprises. Les rives du canal Impérial, ou bien celles peut-être du Cha-Ho sont d'une richesse de végétations a ravir. Nos Pères remarquent a droite et a gauche, des ormeaux, des peupliers, des saules de deux ou trois espèces, des poiriers, des jujubiers, des forêts d'osiers et d'arbrisseaux de toutes sortes... C'est à s'en pâmer! on descend, et armés d'un lorgnon nos incrédules plongent leurs regards au fond des plaines qui les environnent... Partout une végétation admirable, des champs de Sorgho, de Maïs, et de millet qui se balancent sous les caresses d'une brise du Sud-ouest, çà et là vous apercevez a des distances très rapprochées, de magnifiques bouquets d'arbres qui dérobent a vos yeux les villages dont ils font la beauté et les délices.

On vous dit en France, que les maisons du Tchély sont en terre, basses, sans cheminées, sans fenêtres et presque sans portes: C'est un peu vrai: mais, après tout qu'avons nous besoin de si hautes et si belles maisons?

Pendant l'hiver, ce n'est pas un si grand malheur d'avoir peu de portes, et pas de fenêtres. Pendant la belle saison qui commence en Avril et finit dans les premiers jours de Novembre, qui vous oblige a demeurer enfermés dans votre cabane? Imitez les Chinois. Apeine le soleil est-il levé, qu'ils sortent de leurs habitations et vont s'asseoir sous les saules et les tamariniers qui sont là près de leurs maisons, pour les abriter contre les ardeurs du soleil. Ici vous apercevez un groupe d'hommes assis sur leurs talons et fumant leurs pipes. Ce sont les avocats et les arbitres du village. Plus loin vous voyez quelques paisibles vieillards qui s'assemblent pour parler des beaux ou des mauvais jours de leur jeunesse. la plupart sont asthmatiques, ils toussent, crachent et soupirent a chaque parole qu'ils ont l'imprudence de prononcer; mais, peu importe, ils chargent encore leur pipes

battent le briquet et fument à grosses bouffées jusqu'à ce que la respiration manquant, ils soient repris de leur toux et de leurs étouffements.

Là ce sont les ménagères qui assises chacune sur son petit paillasson et formant un demi cercle, s'occupent du mouvement de leurs rouets et de leurs dévidoirs sans négliger celui de la langue.

Mais puisque j'en suis sérieusement à l'apologie du Tchély et que je tiens à le réhabiliter dans l'esprit de nos Pères Champenois, qui m'empêche de vous donner ici un aperçu des productions de cette province ? Ce travail qui n'est point le résultat de recherches ou d'études savantes ne vous parlera que des produits les plus communs, les plus usuels- qui sait si ce ne sont pas ceux-là, précisément, qui sont le moins connus de nos compatriotes.

Pour me suivre, vous vous donnerez la peine de prendre en main la carte du Tchély si vous l'avez et vous m'accompagnerez ainsi sans peine à travers, tous les Chien et les Fou de notre chère province.

Pour marcher en ma compagnie, je vous préviens que vous aurez de temps en temps, de fameuses enjambées à faire, des évolutions, des marches et des contre-marches singulièrement étranges à exécuter, car je ne prétends vous donner qu'un extrait tel quel, des notes que j'ai enregistrées depuis 13 ou 14 ans, au fur et à mesure que l'occasion me les a fournies, sans ordres de villes ou de bourgades, sans lien qui le coordonne- Mais commençons:

Houai-Fou-Chien. Les montagnes de Houai-Fou, sont riches en mines ferrugineuses et les chinois compétents dans la partie, prétendent que nulle part, on ne saurait trouver d'aussi bon fer qu'à Houai-Fou mais que nulle part on ne saurait être aussi maladroits que les habitants de ces montagnes pour en faire l'exploitation.

C'est Houai-Fou qui fournit à tout le pays du Tchély et même au Leao-Tong et au Chan-Tong, les chaudrons, les marmites, les instruments à l'usage de la cuisine, les cloches des pagodes, les socs de charrue, etc.

Le commerce qui se fait là est immense... Pendant l'hiver, nos cultivateurs font le roulage de ces marchandises et le profit qu'ils en retirent contribue presqu'autant à leur aisance que le rapport de leurs champs.

Le nom de Chà-Houo sous lequel on désigne généralement tout ce qui vient de ce pays s'applique moins aux gueuses qu'on y fond, aux chaudrons et aux socs de charrue qu'on y coule, qu'à une sorte de sable poreux, de couleur grise et ressemblant assez à nos Grès, qui donne à toute la contrée, la vaisselle, les réchauds, les théières, etc, qui sont à l'usage du peuple: Cette terre se pétrit avec une facilité étonnante, elle se cuit en quelques instants et peut résister, malgré le peu de frais qu'on fait pour la préparer aux feux les plus ardents de charbons ou de bois; et elle a cela de particulier que pour obtenir l'ébullition de l'eau, du vin, ou du bouillon que ces vases contiennent, il faut très peu de chauffage.

Je porte ordinairement avec moi, et cela depuis plusieurs années, une petite casserole qui m'a coûté 15 centimes environ et qui, en campagne, montée sur trois morceaux de briques ou même de terre, et chauffée par l'herbe sèche qui se trouve sur toutes les routes en hiver, me donne les potages les mieux cuits et les plus économiques.

Houai-Fou fournit aussi une quantité prodigieuse de souffre qui se vend aux fabricants d'allumettes et de poudre à canon.–

Chou-Fou-Chien. Chaque année, les chameaux de Mongolie apportent là, une grande quantité de peaux de mouton- Celles qui après la préparation sont jugées dignes de protéger les humains contre les rigueurs de l'hiver, se vendent sur les marchés et les foires du pays et même des pays voisins à 30 lieues à la ronde:

Les chinois sont habiles à travailler ces pelleteries de manière à ce qu'elles ne tombent pas jusque sur les talons des acheteurs- ils en gardent les morceaux de toutes les dimensions dans leurs arrières-boutiques et s'en servent ensuite pour faire des tapis pour les salons des grands.

Le Chou-Fou rivalise honorablement d'adresse avec le Chain-Si, et bien que ses tapis soient moins riches en couleurs, ils sont si adroitement passés à la foulerie, ses couleurs sont si habilement imprimées que le tapis aussi bien que ses teintes durent pendant longues années — les chinois même les notables, les mandarins et les lettrés n'ont pas reçus ou acquis la vertu de propreté — ils marchent sur ces tapis avec des chaussures sales, humides, crachent et se mouchent à leur aise; sans respect pour les tapis du Chou-Fou et malgré cela, ils ont la chance de les conserver souvent aussi longtemps que leur propre existence.

Au Chou-Fou, on fait aussi un énorme commerce de feutres pour chapeaux et pour tapis de lits, Les premiers sont noirs — les seconds sont blancs pour la plupart mais de diverses qualités pour être plus à la portée des bourses.

Rien n'est plus curieux que de voir nos chefs de chrétientés nos marguilliers enfin; saisir au fond d'un cabinet secret et mystérieux un gros rouleau blanc, et le porter à la chambre du missionnaire pour en recouvrir sa couche ou son Kan. (Lit.) Lorsqu'il arrive à la porte de notre chambre ou qu'il fend la foule réunie dans la cour pour saluer le Missionnaire, la figure est rayonnanté de joie. Profondément et consciensieusement pénétré de son rôle, il ne lui vient certes pas à la pensée, que nos pays d'Europe si vantés et si civilisés, aient jamais vendu et possédé des tapis aussi beaux que le sien...

Heureux et innocent mortel !!

Chem-Tchéou. Ce district, dans sa partie Nord, est planté de saules qui se coupent tous les 3, ou 4 ans: Les habitants savent admirablement tirer parti de cette richesse — au lieu de laisser croître ces arbres, ils les coupent a leur racine n'en conservant que la souche — un grand nombre de branches sortent bientôt de terre — on les émonde — lorsqu'elles ont atteint la hauteur d'un homme, les propriétaires les relient les unes aux autres leur donnant une direction perpendiculaire — au bout de 3 ans, celles qui sont bifurquées se coupent les premières et passées au feu se transforment en fourches qui servent à secouer la paille et les luzernes.

Les autres ont une désignation plus noble: on les désigne sous le nom de Léou-Kem-tze. Les gardes nationaux, les soldats et les maîtres d'armes en font des porte-lances, des porte-drapeaux et leur donnent ainsi le rôle glorieux de défendre la patrie.

Les pêches les plus renommées de la Chine, se trouvent au Chem-Tchéou — on les appelle Mi-tâo. Les plus belles ne pèsent pas moins de 14 ou 15 onces. Au mois d'Aout une nuée d'agents des tribunaux de Faô-tin-Fou, s'abattent sur le Chem-Tchéou pour surveiller la maturité des Mi-tâo et en faire un choix digne du Vice-Roi et des grands fonctionnaires. Pour consoler le peuple du bon marché auquel les prétoriens le condamnent, on a soin de lui dire que ses fruits sont destinés à la table de l'Empereur. Toutefois personne n'ignore que la cour impériale ne reçoit que les plus petits et les moins savoureux, et la raison de cette étrange duperie, c'est que si Sa Majesté goûtait une seule fois les véritables pêches du Chem-Tchéou, elle ne manquerait pas chaque année de la faire cueillir à son propre compte, privant ainsi toute la classe des officiers civils et militaires de la province, des délices qu'elles leur procurent.

Wam-Chien — Ses montagnes sont celles où l'on trouve le plus d'abeilles — aussi la cire du Tchély dont les principaux dépôts sont au Tom-Kouam sur le bord du canal Impérial vient elle surtout de Wam-Chien. Le commerce de cire au Tchély, sans être très considérable, ne laisse pas pourtant que d'avoir une certaine importance — on se sert de la cire pour les pharmacies: les médicaments destinés à inspirer une confiance illimitée, ceux surtout qui sont à l'usage des enfants et des femmes, et que l'on a soin pour les rendre plus acceptables, de pétrir en petites boulettes ou pillules se renferment dans une jolie

boule de cire, creuse, de manière à ce que le malade avant de prendre son médicament puisse en faire un amusement fort intéressant ; la boule est recouverte de plusieurs points rouge écarlate, l'intérieur étant assez spacieux pour permettre à la pillule de s'y promener à son aise, les petits malades ont un plaisir fou à secouer ces grelots en cire : Voilà bien l'agréable réuni à l'utile !

Les tailleurs de pierres, les sculpteurs n'ayant pas connaissance de la valeur du plâtre qui, pourtant n'est pas inconnu ici, se servent de la cire pour cimenter les monuments, mausolées et tombeaux faits de plusieurs pièces.

Les tisserands en font usage pour polir leur fil lorsqu'il est monté sur le métier.

Tchão. Tchiou. Cette préfecture de second ordre est celle qui produit le meilleur coton : Pendant la guerre d'Amérique il y a quelques années, cette partie Ouest du Tchély livra aux commerçants Européens, une quantité considérable de coton : mais les vendeurs eurent bien soin de garder pour leur usage et celui de leur concitoyens, la meilleure espèce. La Sous-Préfecture de Tcham-Lim, rénommée pour la qualité exceptionnelle de son coton connu sous le nom de Tcham-Jom-Hoâ, se garde bien de le livrer à l'exportation. Les plus riches propriétaires se procurent le Tcham-Jom-Hoâ et ils en tirent des habillements dont le tissu est en mesure de rivaliser pour la finesse et la blancheur avec nos plus jolies cotonnades Européennes, qu'il surpasse toutes en solidité.

Jaô. sam. et Nim. Kong. Chien.

La population pauvre de ces deux Sous-Préfectures gagne sa vie pendant l'hiver et les saisons inoccupées, à tisser des rubans de toutes les couleurs, qui se vendent non seulement au Tchély mais surtout au Leaô-tong et en Mongolie. Les rubans blancs servent aux femmes et aux jeunes filles qui portent le deuil de quelque parent défunt. Elles s'en serrent les jambes au dessous de la cheville du pied et en attachent leur cheveux pour leur donner la forme de chignon. Les soldats, les brouettiers, les porte-faix font usage de ces rubans blancs pour serrer fortement toute la partie de la jambe comprise entre le mollet et la cheville du pied, grâce à ce moyen, ils se garantissent des varices.

Mais se sont surtout les rouges qui ont la vogue. Les jeunes filles et les femmes mariées qui n'ont pas atteint 30 ans s'en servent pour les cheveux et pour les jambes : les petits enfants et même les écoliers au dessous de 16 ans emploient également ces sortes de rubans écarlates, surtout les plus minces auxquels on a soin de donner la physionomie d'une ficelle parfaitement arrondie ; les chinois et surtout les chinoises chérissent ces ficelles et ces rubans rouges, à cause de leur couleur, mais ils y attachent même des idées superstitieuses.

Il y a quelques années ayant été piqué par un scorpion et voyant que l'enflure de la cheville du pied montait rapidement sur toute la jambe, j'appelai un medecin chinois à mon secours. son remède fut bien simple : l'alcool l'alcali volatil et tous nos moyens Européens n'entrèrent pour rien dans les recettes de notre Esculape... sans perdre de temps et sans rien dire, il court chez un marchand de ficelles et en rapporte bientôt la plus séduisante du magasin. Il s'agissait seulement pour mon medecin de cantonner le mal dans la partie du corps qu'il occupait déjà. Pour cela la ficelle rouge me fut passée autour des reins, et attachée sans être fortement serrée.

Je ne me trouvais pas très rassuré, et curieux de savoir quelle vertu la medecine chinoise attache au rouge plutôt qu'au blanc, je pressai notre savant de vouloir bien satisfaire ma curiosité — la réponse fut celle-ci : Le venin des reptiles recule toujours devant la couleur rouge... Je me hâtai de me débarrasser de ma ceinture rouge et congédiai poliment mon medecin en le remerciant de la peine qu'il s'était donnée et l'invitant à aller boire le thé.

Cette réponse m'a donné l'explication d'un fait

que je remarquais tous les jours depuis plusieurs années, sans jamais avoir pu en approfondir le mystère.

Les jeunes filles et les jeunes gens qui sont poitrinaires (et en chine les filles de 18 à 25 ans sont plus exposées à cette maladie que nos Européennes) sont habillés de rouge; Pantalon, Robe, tout est rouge; autour des bras du cou et de la tête on leur met même depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, de magnifiques rubans rouges dont les bouts sont arrangés de manière à se laisser facilement agiter par la brise, s'il y en a.

Vous rencontrez assez souvent même sur les chemins, dans les rues des villages, des palfreniers qui conduisent tout doucement et promènent avec les plus grandes précautions des chevaux et des mulets malades dont la crinière, les oreilles et la queue, sont pavoisées de cordons et ficelles pourpres.

Ngan-Süi-Chien. Ce district situé à 50 Lys de Tsaô-tin-fou, n'est connu que par les énormes choux auxquels on a eu la fantaisie de donner le nom de choux impériaux. — Le poids de ces choux est en moyenne de 12 à 15 livres, les feuilles sont tellement serrées les unes contre les autres, bien qu'elles ne forment pas la pomme de nos choux européens, qu'un homme peut monter sur leurs têtes sans les faire plier, ni s'écarter, disent les chinois; delà le proverbe: Fort comme un chou de Ngan-Süi.

Ho-Kien-Fou et ses 11 Sous-Préfectures.

Je vous ferai observer, avant de parler du pays de Ho-Kien-Fou, que notre résidence centrale se trouve à 60 Lys du Chef-lieu de cette préfecture, et que pour moi depuis 12 ou 13 ans Ho-Kien-Fou est le plus beau pays du monde. C'est le district que j'évangélise en compagnie des Pères de Rabaudy, Petitfils et Couvreur — Est-il étonnant que je vous parle longuement et avec enthousiasme de lui!

Quelles sont les productions de Ho-Kien-Fou.?
Mon cher Frère, laissez-moi vous dire tout d'abord, qu'il produit et engendre chaque année un grand nombre de catéchumènes et de chrétiens.

La population païenne ne nous est pas hostile, et nos œuvres apostoliques n'y rencontrent que les obstacles ordinaires et les tracasseries locales que la propagation de l'Evangile ne peut manquer de rencontrer dans tous les pays idolâtres. C'est vous dire que Ho-Kien-Fou, quand même il n'aurait à nous donner comme alimentation que du millet et des sauterelles nous serait infiniment sympathique.

Mais « chaque pays nourrit son monde » La divine Providence en nous laissant essuyer de cruelles déceptions, traverser des époques de souffrances d'autant plus pénibles que nous sommes isolés, pourvoit longuement et généreusement à nos besoins.

Agriculture et horticulture, ici, comme dans tout le reste de la province, d'ailleurs, les céréales sont abondantes et variées — au moment où j'écris ces lignes, une inondation effrayable jetée sur nous par les pluies torrentielles qui sont tombées à la fin de Juillet dans et sur les montagnes du Chan-Si, submergent nos moissons et nos récoltes. — le sorgho, qui pouvait encore être la dernière et suprême ressource de nos habitants des campagnes, avait, à cause de sa hauteur demesurée, conservé au dessus des eaux une attitude fière et consolante, lorsque des nuées de sauterelles, sorties je ne sais de quel pays, sont venues s'abattre sur ces têtes de sorgho et en ont dévoré le grain; nous avons la famine la plus affreuse: mais c'est un accident, une épreuve — peut-être un châtiment... Cela ne saurait m'empêcher de vous parler de nos richesses.

Donc, nous avons le blé qui mûrit et se coupe au mois de Juin — le Sorgho, le maïs, le millet dont les couleurs et les qualités sont très nombreuses: l'orge est plus rare mais cependant entre bien pour un vingtième dans nos récoltes

En pleine campagne vous apercevez des champs entiers couverts de fèves, de pois jaunes et verts, de lentilles, etc, et toutes ces ressources valent bien celles de Normandie, mon cher pays natal.

Les populations des campagnes, il est vrai, ne sont jamais riches,

jamais dans l'aisance : mais cela ne tient pas à la stérilité du pays.. à la pauvreté du sol ; la misère vient d'abord de ce que la population est d'un bon tiers trop considérable pour que le sol suffise à son alimentation, ajoutez à cela que les fléaux, tels que les inondations, les sécheresses, les sauterelles, et la grêle viennent trop souvent désoler et appauvrir notre malheureux Tchély.

Les jardiniers chinois n'ont guère la passion ni la bosse des fleurs : mais, en revanche, ils en remontreraient peut-être à vos disciples de St Fiacre quand à la culture des plantes potagères, que la bonne Providence nous donne ici en abondance pour suppléer à l'insuffisance des céréales.

Les choux, dans le Tchély, abondent partout et n'ont rien à envier à nos choux européens - Les aubergines, les asperges mêmes, les haricots, les pois sans rames, les courges, la ciboule, le cerfeuil, le persil, la laitue, les oignons, l'ail, les échalottes, les épinards, la citrouille, les melons d'eau, qui sans avoir aucune saveur, désaltèrent si bien à l'époque des grandes chaleurs, les melons aromatiques assez semblables à ceux du Maine et de la Sarthe, et que sais-je encore ? nous avons tout cela au Tchély, !!

Croyez-vous que les fruits nous manquent ? assurément Non - La Préfecture de Ho-Kien-Fou est entre toutes celles de la province, la plus riche et plus célèbre sous ce rapport. Quitte à vous ennuyer, je vous nommerai les divers fruits que je connais et dont je fais mes délices lorsque ma bourse ou les circonstances me permettent de me les procurer.

Le raisin, que le paysan chinois voit et contemple avec admiration et respect mais qu'il ne se passe la fantaisie de goûter qu'une fois par an, le 15ème jour de la 8ème lune... n'est pas rare au Nord de la Chine et surtout chez nous. - En temps ordinaire, il nous coûte environ 12 centimes la livre - Les grains en sont énormes, les grappes puissantes - Son suc est plus doux et plus suave au palais que vos raisins en espaliers.

On dit qu'autrefois, il fut un temps où les Chinois brassaient le raisin et en tiraient un vin exquis destiné soit aux sacrifices, soit à la solemnité et à l'éclat des repas de l'Empereur et des princes - J'en doute fort : Car malgré toutes mes tentatives auprès des mandarins et des lettrés pour avoir quelque chose de précis, je n'ai jamais rencontré aucun savant qui me parut même soupçonner que le raisin puisse être employé à faire du vin.

Chez nous, grâce à la persévérance et à l'habileté de nos frères coadjuteurs, et surtout de l'un d'entre eux, le frère Audoin, nous sommes parvenus à extraire du raisin chinois un jus qui sans avoir la vigueur et l'attrait de vos vins d'Anjou, suffit et au delà à nous reconforter lorsque que nous revenons à la Résidence.

Si j'écrivais à un Normand, (qui sait si vous ne l'êtes pas ?) je me ferais un reproche de n'avoir pas commencé la nomenclature des richesses du Tchély, en donnant la place d'honneur aux pommes et aux poires - ni les unes ni les autres ne font défaut dans le Tchély.

Les pommes à couteau (pourquoi les appeler ainsi puisque les chinois ne se servent point de couteau pour les manger ?) Les pommes à couteau donc, sont dans le Ho Kien Fou de 4 ou 5 espèces. Celles désignées sous le nom de Cha-Kouo (fruits farineux) se mangent à peu près à mesure qu'on les cueille. Les Pim-Kouo au contraire dont la grosseur atteint généralement celle de nos plus belles pommes de Reinette se conservent aisément d'une récolte à l'autre.

Les poires ! (ah ! il me semble voir un normand, ouvrir les yeux et les oreilles - Les poires, ces fruits qui donnent à nos chers compatriotes un poiré si agréable, si vigoureux, et si énivrant, les poires qui fournissent à nos habitants des campagnes, une sorte d'eau-de-vie appelée le $\frac{3}{6}$.

Eau-de-vie de feu, liqueur affreuse qui fait la désolation des pasteurs, et la ruine des santés et des biens temporels et spirituels de leurs brebis.

Les poires enfin, si fades en général et si peu goûtées

des Européens sont si renommées et si abondantes dans le Ho Kien Fou, qu'elles vont se faire vendre sur tous les marchés de la province – nos navires marchands en emportent même jusqu'au Kiang-Nan. Nous comptons 14 espèces de poires – quelques unes sont aromatiques et fondent dans la bouche. Elles ne durent que quelques semaines – La plus grande partie se cueille au mois d'Octobre et se consomme pendant l'hiver: Quelques espèces telles que les Hom-Siao-Ly, les Stieou-Lei-Ly et les Ta-tze-ly se conservent d'une année à l'autre.

N'oublions pas de vous parler de certains fruits délicieux que je n'ai jamais vus en Europe et dont j'ignore même le nom en français. Je vous citerai seulement ceux qui sont les plus communs. 1ent Ce sont les Chè-tze, les Tsem-tze, les Chain-Ly-Hom; le premier ressemble à une grenade quoique beaucoup plus jaune; sa chair assez semblable à celle de l'abricot, est agréable au goût mais indigeste. On en fait des compotes très estimées. Le Tsem-tze, est une espèce de fraise ou de framboise noire, rouge ou blanche. Seulement elle a cette différence qu'elle est beaucoup moins agréable au goût, et que d'un autre côté elle est le fruit d'un arbre qui grandit et monte aussi vite et aussi haut que nos poiriers. Le Chain-Ly-Hom ou Suân-Tsaô ressemblerait assez à nos Nèfles s'il n'était plus rouge et plus arrondi. On en fait des gelées que nos gourmets Européens trouvent exquises... Ces gelées rappellent exactement au palais d'un Européen, la gelée de groseilles.

J'aurais encore pour compléter ou plutôt pour ébaucher mon énumération, à vous parler de nos jujubes si variées, si nombreuses et qui ne se vendent que 50 centimes le boisseau, de nos abricots, de nos pêches dont les variétés sont considérables et nous permettent de les faire entrer dans nos desserts, même aux mois de Novembre et de Décembre; des grenades qui sont pour les amateurs chinois un fruit délicieux pendant qu'elles impatientent et ennuient notre vivacité Européenne.

Je ne sais trop comment j'ai classé tous les produits dont je viens de vous parler.

Vous leur assignerez si bon vous semble, la place qui leur convient.

Mais je ne vous ai rien dit du règne animal. Patience, et suivez-moi encore quelques instants. Vous devez avoir encore à la mémoire, vos études de Zoologie et d'Ornithologie toutes fraîches, tandis que c'est à peine si en écrivant ces deux mots si étranges, j'ai quelque souvenir de les avoir entendu prononcer autrefois: Le mulet, l'âne, le bœuf, le cheval, le mouton, le porc, les poules, les canards domestiques sont ici, partout à votre disposition, si vous avez des Sapèques. La viande de bœuf vaut bien celle que vous apercevez sur l'étal des bouchers d'Angers – Celle du porc est moins poreuse, plus fine et d'un goût moins fade qu'en France. Voilà pour l'alimentation.

Les chevaux petits en comparaison des nôtres, ont des qualités qui ne sont pas méprisables – D'abord tous ceux qui ont quelques valeur, sont des ambleurs – aussi pouvez-vous voyager 15 jours de suite sans fatigue, tant leur pas est doux. Les ânes sont les montures des banquiers ambulants et forains, des passementiers, des épiciers, des agents pretoriens, des hommes enfin, qui selon le proverbe des chinois: Sont les sangsues du paysan – ils sont capricieux, marchent avec une rapidité étonnante, ne semblent pas êtres susceptibles de fatigues. Quand aux mulets, ils sont d'une beauté remarquables dont les mulets Catalans supporteraient difficilement la comparaison.

Les Chinois n'aiment point la viande de mouton ils trouvent qu'elle exhale une odeur de suif qui leur est désagréable. Les Tartares au contraire en raffolent et s'en procurent à tout prix en Été comme en hiver. Leurs cuisiniers, toutefois sont loin d'avoir trouvé jusqu'ici l'art de satisfaire

les goûts Européens. Leurs rôtis de mouton ont une odeur repoussante et nauséabonde.

Mais arrivons aux oiseaux que le bon Dieu a réparti si généreusement sur toute la surface du Globe pour récréer l'homme et le réjouir dans la solitude.

Les passereaux pullulent en Chine, hargneux, batailleurs, criards, tout comme ceux d'Europe.

Les corbeaux ici, dans le Nord surtout, sont gros et braillards. On dirait qu'ils sont plus moqueurs, plus voleurs et plus rusés que les nôtres.. On ne voit, on entend que corbeau sur les chemins, dans les villages .. Les ménagères l'ont en exécration, parce qu'il leur vole les œufs de leurs poules .. Le voyez-vous, là haut sur une branche dont le feuillage le dérobe aux regards du vulgaire? Il a aperçu dans la cour voisine, une poule qui s'en va d'un pas précipité vers le nid aux œufs. il attend sans bruit et sans impatience, et à peine la pondeuse est-elle sortie et a commencé ses chants de gloire et de victoire, qu'il s'élance comme la foudre et avale l'œuf encore tout chaud. La maîtresse de la maison est sortie elle aussi au chant de sa poule, mais maître corbeau l'a devancée.. il est là tout près, planté sur la plus haute branche de l'arbre voisin, comme s'il voulait jouir de la déception de la ménagère.

Les pies, les corneilles, les rouge-gorges, les linottes, le pivert, l'étourneau l'hirondelle, l'émouché ou la buse, la chouette, les pigeons, les oies sauvages, les cailles et les grives, etc, nous avons tout cela au Tchély et bien d'autres que je passe sous silence.

D'après tous ces détails que je vous jette sans ordre et au vol de ma plume, sur ces feuilles de papier, il vous sera aisé de conclure qu'au Tchély, nous sommes à peu près comme en France.

Pendant les vacances, lorsque nous nous réunissons à la Résidence, notre ordinaire est véritablement aussi substantiel, je dirai même aussi agréable que celui de nos maisons de France.

Le District n'est pas aussi bienfaisant: Nos chrétiens ne sont pas payés pour être d'habiles cuisiniers... mais malgré cela nous sommes fort peu à plaindre.

Ajoutez que le climat du Tchély est assurément celui de toutes les provinces de la Chine qui se rapproche le plus du nôtre. Je me suis bien longuement étendu sur Ho-Kien-Fou, et pourtant, il me reste encore à vous parler de plusieurs autres districts.

J'essaierai d'être court.

Sous-Préfectures de Tai-Tchem. Nan-Tcheou. Ou-Y.

Ces trois districts font un grand commerce de nattes qui vont jusque dans les provinces Méridionales.

Les joncs et les roseaux, aussi bien que les tiges de sorgho dont on se sert et qui naissent et poussent dans les marais et les plaines du pays même, ont besoin de peu de préparation et se cassent moins que partout ailleurs sous la main de l'ouvrier.

Cette branche de commerce bien insignifiante en apparence nourrit cependant et même enrichit les deux tiers de la population.

Gros bourg de Tchéou Tsuen.

Je fais mention ici de Tchéou-Tsuen, bien qu'il appartienne au Chantong, parceque notre commerce Européen s'intéresserait aux industries du Tchéou-Tsuen s'il les connaissait.

Cette bourgade fort populeuse et limitrophe du Tchély est célèbre par son commerce de fer, par ses nombreux marchands ambulants, ses maréchaux-taillandiers, ses serruriers, etc.

Mais depuis une dizaine d'années surtout, elle fabrique une soie appelée Kien-Tchéou-Tze, qui lui donne une grande réputation à cause du prix excessivement bas de ces marchandises.

Cette soie n'est pas solide, elle est un peu dure au toucher; mais quand on songe qu'ici avec leurs moyens si primitifs, nos chinois parviennent à produire de pareilles étoffes pour 1 Fr. 50c. le mètre, on est bien obligé d'avouer que nos fabriques de coutils en France auraient du mal à rivaliser pour leur cotonnade avec nos chinois pour leurs soiries ordinaires.

Cette soie de Tchéou-Tsuen commence à avoir un grand cours. Les familles déchues, les lettrés sans fortune, les agents subalternes des prétoires s'habillent de cette étoffe. Tchéou-tsuen produit encore une autre sorte de soie nommée Tam-Tchéou-tze. Elle est d'un prix très modéré et de bonne qualité. Si les Européens avaient des relations commerciales avec ce pays, je ne doute pas, qu'ils ne trouvassent là, des étoffes d'exportation dont le prix proportionné à nos petites bourses d'Europe, ferait faire un immense débit.

Hân-Chouei-Chien. La ville de Hân-Chouei compte 30, ou 40 distilleries d'alcool ou Eau-de-vie connue sous le nom de Châo-Tsiou. Les brasseries alcooliques ne sont pas libres de se propager et le gouvernement à toujours veillé à ce que le nombre en fût limité au Tchély. Je ne sache pas qu'il y ait de brûleries clandestines à moins pourtant que les brasseries des vins inoffensifs nommés Houam-Tsiou et qui se tirent du millet jaune et des jujubes ne fassent exception.

On a dit souvent que la cause d'une partie des misères et du paupérisme des chinois, était avant tout l'usage immodéré des alcools — J'ignore ce qui se passe dans le sud de la chine; mais je puis bien assurer que l'ivrognerie au Tchély est loin d'atteindre les proportions de l'ivrognerie Normande et Bretonne.

Depuis 13 ans, je n'ai pas eu connaissance encore qu'un seul de nos chrétiens se soit enivré de manière à tomber sur les chemins... J'en vois parfois, qui se sont mis un peu en humeur et encore pour que nos paysans chinois boivent un coup, faut-il une occasion sérieuse, comme seraient, une noce, un enterrement, une vente de terre ou de bestiaux, etc. Les jours de foires et de marchés, vous pouvez circuler partout, dans les rues des villes et bourgades, parcourir à pied ou à cheval, les routes et les chemins des environs, vous ne trouverez nulle part d'ivrognes ivres-morts, ou même chancelants et perdant l'équilibre...

Honneur aux Chinois! sous ce rapport ils pourraient aller dans nos meilleures et nos plus chrétiennes contrées de France et se scandaliser de l'abrutissement alcoolique qui ravale si misérablement nos compatriotes. —

Enfin pour résumer cette petite tirade, disons qu'en chine, il ne nous vient pas même à la pensée de prêcher contre l'ivrognerie. —

Mais revenons à nos brûleries. — Celles de Hân-Chouei ont la réputation de ne pas frauder le vin, comme celles de Tai-Tcheng et de Tou-Léou qui au lieu d'employer seulement le Sorgho, y mêlent tantôt du blé, tantôt du maïs de là vient que le vin ou plutôt l'eau-de-vie, vu la fermentation plus facile et plus grande du blé, de l'orge et du maïs est plus alcoolisée mais infiniment moins agréable et moins saine.

Hân-Chouei fait une autre espèce de commerce beaucoup plus lucratif et plus noble. C'est celui des pinceaux d'écriture à l'usage des Lettrés, et des Ecoles.

La fabrication de ces pinceaux occupe les longs hivers de la plus grande partie de la population pauvre. Les pinceaux de Hân-Chouei se portent même jusque dans les provinces du sud qui pourtant ont un profond mépris pour les produits et les industries des septentrionaux qu'ils croient trop maladroits et trop peu civilisés.

Kouam-Pim-Tou. Nous voilà arrivés chez les Pères

Brueyre et Octave, à 40 ou 50 lieues de mon district.

Il y a quelques années on ignorait à Kouam-Pim-Fou la culture du pavot soporifique qui aujourd'hui empoisonne tant de chinois — Maintenant vous voyagez dans les environs de la cité, au milieu de vastes champs chargés de cette triste végétation. On dit qu'au Cham-Si tous les champs les ravins, les collines, sont couverts de ces pavots prohibés. Les mandarins ferment les yeux et ouvrent leur bourse pour y mettre les énormes contributions pécuniaires auxquelles ils assujettissent les cultivateurs de l'opium.

Un temps viendra et il n'est pas loin peut-être, où les Anglais et les Parsis, seront obligés de fumer leur opium chez eux. Les chinois auront le leur, et en assez grande quantité pour se passer de celui des Etrangers... il y a tant de marais, tant de terres mortes en chine, qui n'étant susceptibles d'aucune production s'utiliseront facilement pour celle des pavots.

Tse-Tchéou, c'est au pied des montagnes de ce district que se trouvent les plus grandes et les plus belles poteries, pour vaisselle, faïences etc, destinées à l'usage du peuple.

A côté des mines de charbon de terre appelé Tcha-Tze qui fait la richesse de Tse-Tchéou, de Han-tan-Chien etc, il est étonnant de trouver d'autres montagnes si voisines des premières, qui ne contiennent aucune matière Carbonifère; dont les diverses couches de terre si variées en couleurs et en qualités fournissent une matière si facile à pétrir et à polir pour la confection de la vaisselle populaire; des terrines, puiseaux portatifs, assiettes, plats et cuvettes de tous genres.

Les chinois ont une routine dont ils ne sortent jamais... leurs montagnes doivent renfermer une infinité de trésors et de richesses qu'ils ignorent: on a tout lieu de croire par exemple que celles de Tse-Tchéou, doivent avoir des couches meilleures et plus précieuses que celles qu'on exploite; on a prétendu même que l'une des montagnes de Lim-Chem-Chien contenait une certaine quantité de la terre à porcelaine appelée Kaô-Lin et qui se trouve en si grande abondance au Kiang Si et au Ngan Hoei..

Si on ouvrait la montagne et qu'après des recherches coûteuses et pénibles, on vint dire aux chinois.. Voyez j'ai dépensé 10,000 taëls pour mes recherches.. j'ai réussi; j'ai trouvé du Kaô-Lin — desormais vous ne serez plus obligé de payer si cher la porcelaine du Midi — Vous en aurez d'aussi belle — je vous remets donc ces richesses entre les mains.

Il n'est pas sûr que cette découverte fit beaucoup d'impression sur nos chinois. — Leurs grands-parents, leurs aïeux n'avaient point cette terre du Kaô-Lin et cependant ils ne moururent pas de faim!

Je terminerai mes notes par où j'aurai dû les commencer, en vous faisant connaître la simplicité de moyens de nos teinturiers du Tchély, le prix étonnamment bas et vil de leurs teintures dont les plus communes, ne seraient pas à dédaigner chez nous.

Mes notes seront à peu près sans détails sur l'emploi des substances dont j'aurai à vous parler: mais si jamais vous étiez désireux d'être renseigné d'une manière plus précise et même si vous désirez avoir des échantillons de nos plantes colorantes, vous n'aurez qu'à dire un mot et je serai heureux de me mettre à votre service.

Notez bien d'abord que les substances tinctoriales dont je vous parlerai ici, sont simplement celles qui me sont connues, que je vois tous les jours dans les villes, les bourgs, et les villages les moins considérables.

Je ne suis point à même de vous dire si les chinois emploient et connaissent la Cochenille, le Carthame etc, je n'ai fait là dessus aucune recherche; ce que je puis assurer c'est que le plus beau rouge de la chine, est fort apprécié des Européens... il est extrait d'une petite fleur, ou plutot d'un bouton (car pour donner sa couleur pure et entière il ne doit pas éclore;) appelé Hom-Hoâ et qui se trouve principalement dans la Préfecture de

Wei-Hoei-Fou (au Ho-nan.)

Le Hom-Hoa se fait d'abord dessécher au soleil pendant un ou deux jours, puis il est déposé dans une petite ou grande cuve, ou même dans un vase plus petit, si on a besoin que de peu de teinture; là on le laisse tremper dans un bain d'eau douce et froide jusqu'à qu'il en soit pénétré et parfaitement amolli.

Lorsque le bain a été suffisant, on retire le Hom-Hoa de l'eau (qui n'a pris aucune nuance et est demeurée claire) pour le mettre dans un vase, cuve etc percé dans sa partie inférieure.

Alors, on prend une brique de levain de Mongolie (différent des levains employés pour la fermentation de la pâte et des alcools.) on le broie et la farine jetée sur le Hom-Hoa; la manipulation se commence: après quelques instants de fermentation, le teinturier verse de l'eau sur le mélange de Hom-Hoã et de Kien (levain) presse le tout avec ses mains et il en sort bientôt par le robinet ou le trou fait à la cuve, une eau du plus beau pourpre dont on teint les étoffes.

Pour rendre cette teinture plus indélébile, on a l'habitude d'y mêler quelques fruits appelés Tsin-Mei; ces fruits assez semblables à nos prunes (mais qui ne mûrissent jamais, demeurent toujours d'un vert foncé, sont d'un goût âcre, acide au delà de toute expression)... se coupent par petits morceaux et s'écrasent ensuite sous une petite meule.- La pâte ou le marc peut demeurer avec la teinture du Hom-Hoã pendant 2 heures au plus et il ne reste plus que le dernier travail, celui d'imbiber les toiles et étoffes qu'on veut teindre.

— Je parlerai maintenant du bleu, du rouge ordinaire, du vert et du jaune. Toutes ces couleurs sont des productions du Tchély et y abondent:

La Préfecture de Itchéou produit en quantité prodigieuse, surtout dans sa partie Ouest, un arbuste dont les feuilles ressemblent à celles du Grenadier, quoique moins larges l'arbuste se nomme Ou-Lã et les feuilles Té-Tze- Ces 4 mots ne doivent pas se séparer et forment un seul nom - sans cela personne ne vous comprendrait.- Si vous voulez qu'on vous parle de l'arbuste qui produit le bleu-foncé, prononcez donc le nom du Ou-La-Té-tze. Voici la préparation:

— à peine cueillies les feuilles sont mises au soleil jusqu'à ce qu'elles soient desséchées - alors on les fait bouillir dans l'eau douce - la décoction obtenue donne une couleur d'un jaune pâle. Ce n'est pas le bleu-foncé que vous voulez; mais attendez: avec du levain (Kien) (qui diffère de celui employé pour le Hom-Hoã; et dont la substance est d'un Nitre moins fort et vient de Kou-nan-chien (Ho-nan) vous frottez votre étoffe de manière à la polir et à la rendre plus douce au toucher - quelques uns font cette opération à la main en frottant à sec - d'autres après avoir broyé le levain en déposent la poussière ou farine dans un vase d'eau et lavent simplement l'étoffe - La toile ainsi polie doit être parfaitement sèche pour subir la dernière épreuve — la teinture bleue que vous voulez obtenir et qui vous paraissait jaune, sera mêlée d'une décoction d'alun noir (Hei-Fan)- Ce mélange obtenu, vous trempez une première fois vos étoffes. Les teintes sont moitié jaunes moitié bleues. Vous imbibez une seconde fois, une troisième même si bon vous semble, et c'est alors que le bleu se produit plus ou moins foncé, selon que vous répétez plus ou moins de fois le bain colorant.

La teinture rouge, ocre, ordinaire, s'obtient des bois et des arbustes - Som Mou on n'a besoin que de l'alun pour solidifier les teintes; le levain n'est pas nécessaire.

— Le bleu, prusse, bleu, ciel, azur etc s'obtient d'une plante appelée Tien et ressemblant à notre Pourpier - quelques fois au Cresson, dont les feuilles sont plus larges pourtant: — le bain - la préparation de l'étoffe etc.

se font comme pour le rouge du Hom-Hoâ seulement on observe cette différence que sans chauffer précisément le vase dans lequel se fait l'extraction du suc, on doit avoir soin de placer dessous ou auprès, un réchaud ou un petit fourneau qui donne une atmosphère assez chaude. Les mois de Juillet et d'Aout permettent de s'abstenir de ce calorifère.

— La teinture jaune s'obtient d'un bouton de nos Acacias chinois, si communs dans tous les villages, sur tous les chemins. Ce bouton se nomme Hoâi-tze – on cueille ce bouton lorsqu'il s'est dépouillé d'une première robe verte et en prend une d'un jaune pâle, signe de sa maturité.

Pour l'infusion, la trituration etc on fait absolument tout ce qui est indiqué plus haut pour le Hom-Hoâ, excepté pourtant que le levain en usage est celui dont on se sert pour la fermentation des pâtes de Sorgho, millet et froment; il est blanc, tandis que les deux espèces ci-dessus celui de Mongolie et du Ho-nan sont, la première, couleur de marbre gris; la deuxième d'un noir complet; l'infusion se doit faire non pas à l'eau froide, il n'en sortirait aucune couleur, mais à l'eau bouillante.

— Le vert, il peut s'obtenir avec toutes les nuances par un mélange du jaune pour un 1/6 ou un 1/7 et du bleu (bien) pour un 1/4 ou un 1/3.

Mais l'arbuste qui donne le vert le plus renommé est le Léou-Lüi-Pi-tze. C'est l'écorce de cet arbuste qui donne la teinture. Au printemps lorsque la sève est dans sa force, on coupe la tige ou le tronc de l'arbre – l'écorce s'en sépare presque d'elle même – desséchée ensuite et bouillie à grand feu, le suc de cette écorce se dépose au fond de l'eau. l'eau est bientôt tirée du chaudron et vous avez une sorte de croûte semblable à celle que nos mangeurs de bouillie de sarrasin en Normandie, aiment tant à trouver au fond de la gamelle.

— Prix approximatif de ces teintures.

Le rouge Hom-Hoâ est le plus cher il nous coûte environ 10 centimes par mètre d'étoffe.

Le jaune de l'acacia (Hoeï-Chou) ne coûte pas 5 centimes.

Le bleu et le vert sont à peine portés à 7 centimes.

— Puisque je viens de parler du district de Itchéou pourquoi vous laisser ignorer qu'il est couvert de Sapins dont une espèce assez ressemblante à nos ifs et servant aux cercueils des riches de la terre fournit une huile curieuse.

Ses petites pommes et ses graines donnent au commerce une huile appelée Pei-tze-iou – on l'emploie comme poison dans les remèdes des pharmaciens soit pour tuer les mouches soit pour détruire les rongeurs, dont le pays ici est malheureusement trop peuplé – on s'en sert même pour l'éclairage.

En été, les femmes craignant les mouches pour leur chevelure qu'aucune serge ou tulle ou gaze ne protège, passent sur leurs cheveux une petite quantité de cette huile grasse, nauséabonde et fétide… on a bien soin d'y mêler quelque peu de pommade, d'onguents aromatiques… mais si les mouches n'osent pas s'approcher de ces dames, leur société devient une dure corvée surtout pour nous. C'est une odeur à vous faire rendre l'âme. Enfin, on trouve cela très beau et très bien inventé. J'admire et je me tais. je crois du reste qu'il en est temps.

P. Leboucq S. J.

Compte rendu des œuvres de la mission du Kiang-Nan en 1871-1872.

Sections.	Années.	Chrétiens.	Catéchum.	Adul. baptis.	Enf. payens	Confessions	Dévotion.	Communion	Dévotion.	École. Garçons.	Filles.	Maîtres.	Maîtresses
Kong-Kia-tou	1871	1826.	21.	97.	216.	1300.	11,589.	1178.	12334.	79.	85.	4	7.
	1872.	1914.	30.	83.	350.	1416.	12.090.	1325.	14,581.	138.	96.	13.	6.
Tang-Kin-pang	1871	1811.	69.	77.	153.	1127.	8266.	1061.	7751.	99.	39.	9.	4.
	1872.	...	..	..	...	....	....	....	....	...	...	..	
Zi-Ka-wei	1871	1370.	36.	31.	186.	1282.	13159.	1264.	16242.	285.	148.	19.	10.
	1872.	1142.	16.	33.	409.	1079.	11851.	1030.	18365.	154.	107.	13.	8.
Pou-tong	1871	21192.	99.	107.	2355.	14077.	35903.	12469.	35971.	900.	342.	65.	36.
	1872.	20979.	164.	89.	1670.	14043.	43484.	12635.	45259.	731.	419.	70.	38.
Song-Kiang	1871	21550.	197.	104.	3720.	14752.	28482.	13294.	28040.	615.	220.	58.	28.
	1872.	22451.	219.	103.	4288.	15253.	37511.	13777.	36658.	...	341.	63.	44.
Tsong-min	1871	8321.	257.	63.	1488.	5955.	7260.	9294.	8160.	364.	113.	29.	8.
	1872.	8258.	116.	81.	1591.	5975.	12.282.	5292.	13097.	397.	129.	26.	10.
Hai-men	1871	7509.	105.	77.	1076.	4992.	7486.	4084.	7075.	570.	92.	30.	6.
	1872.	7363.	86.	34.	971.	4764.	4667.	4080.	4641.	445.	35.	31.	2.
Sou-tchéou-fou	1871	7044.	48.	37.	548.	5038.	9287.	4609.	8848.	319.	296.	22.	32.
	1872.	7205.	79.	35.	938.	5137.	12116.	4640.	11981.	349.	224.	18.	19.
Tchang-tchéou-fou	1871	6144.	1026.	267.	864.	3976.	10117.	3262.	9543.	263.	103.	17.	9.
	1872.	6766.	1500.	525.	1074.	4155	13088.	3451.	12825.	312.	154.	23.	9.
Tcheng-Kiang-fou	1871	808.	113.	28.	603.	348.	1209.	295.	1193.	44.	6.	3.	1.
	1872.	718.	82.	44.	523.	415.	1192.	346.	1220.	61.	6.	8.	2.
Nankin et Ou-Hô	1871	800.	13.	10.	136.	367.	1496.	321.	1527.	66.	18.	7.	4.
	1872.	864.	29.	10.	142.	461.	2635.	430.	2432.	93.	11.	10.	7.
Ning-Kouo-fou	1871	461.	7.	2.	176.	204.	723.	204.	648.	17.	13.	1.	2.
	1872.	564.	3028.	117.	55.	298.	1635.	283.	1611.	91.	25.	5.	2.
Nankin	1871	41.	211.	..	7.	27.	94.	26.	92.	..	..	1.	1.
	1872.	93.	79.	34.	13.	40.	262.	38.	232.	4.	7.	1.	1.
Somme totale pour 1871.		78,881.	2242.	900.	11528.	53445.	135071.	47361.	137624.	3619	1475.	265.	148.

(Comm.) Tang-Kin-Pang fait défaut en ce moment la somme totale pour 1872 reste inconnue. L'augmentation des communions et des confessions est due surtout au Jubilé que l'on a fait cette année 1871-72 dans tous les Districts.

Chine

Kiang-nan: L'esclavage en chine.

Le P. Ferrand écrit au P. Pfister.

Les esclaves sont en assez grand nombre. Ce sont eux qui ont le privilège de faire la barbe, de jouer des instruments de musique et de servir à table dans les réjouissances de familles. Les porteurs de chaise sont aussi esclaves, tellement que tout homme libre, bien que très pauvre, regarderait comme un grand déshonneur de porter une chaise, même vide. Dernièrement je voulais faire porter ma chaise à quelques lis de distance, j'appelle quelques chrétiens pour me rendre ce service: les chrétiens n'osent pas refuser, mais ils attendent jusqu'à la nuit pour se prêter à cette humiliante opération, tandis que des gens à l'aise et honorables ne craindront pas de pousser la brouette en plein jour et dans les rues les plus fréquentées.

Voici la manière dont un individu devient l'esclave d'un autre. Un pauvre n'ayant plus rien pour vivre, va trouver un riche, et lui demande en grâce à ce qu'il veuille bien l'acheter et lui donner le prix de sa personne. Le riche accepte, lui donne son argent, et voilà un homme avec tous les descendants qui sera esclave de ce riche jusqu'à extinction de la famille, c'est à dire il devra au riche certaines corvées dont lui et sa postérité ne pourront jamais se libérer. Il arrive parfois que le riche s'appauvrit, et que le pauvre s'enrichit, alors l'esclave peut s'émanciper si le maître est faible, mais s'il est rusé, il trouvera moyen de vexer ses esclaves devenus libres, et même de les noter d'infamie, en scellant la porte de leurs demeures, comme le mandarin le fait pour une maison confisquée.

Catalogue.

des Saints, des bienheureux et des vénérables de la Compagnie de Jésus.

I. Saints.

1. Ignace de Loyola, né en Espagne en 1491; mort à Rome, le 31 juillet 1556; beatifié par Paul V, le 27 juillet 1609; canonisé par Grégoire XV, le 12 Mars 1622. Fête, le 31 juillet.

2. François-Xavier, né en Espagne, le 7 Avril 1506; mort à Sancian, le 2 Décembre 1552; béat. par Paul V, le 25 Octobre 1619; can. par Grégoire XV, le 12 Mars 1622. Fête, le 3 Décembre.

3. François de Borgia, né en Espagne, le 28 Octobre 1510; mort à Rome, le 30 Septembre 1572; béat. par Urbain VIII, le 24 Novembre 1624; can. par Clément X, le 11 avril 1671. Fête, le 10 Octobre.

4. Louis de Gonzague, né en Italie, le 9 Mars 1568; mort à Rome, le 21 Juin 1591; béat. par Paul V, le 19 Octobre 1605; can. par Benoît XIII, le 20 avril 1726. Fête, le 21 juin.

5. Stanislas Kostka, né en Pologne, le 28 Octobre 1550; mort à Rome, le 15 Aout 1568; béat. par Clément X, le 16 Aout 1670; can. par Benoît XIII, le 20 avril 1726. Fête, le 13 Novembre.

6. Jean-François Régis, né en France, le 31 Janvier 1597; mort à Lalouvesc, le 31 Décembre 1640; béat. par Clément XI, le 8 Mai 1716; can. par Clément XII, le 5 avril 1737. Fête, le 16 juin.

7. François de Hieronimo, né en Italie, le 17 Décembre 1642; mort à Naples, le 11 Mai 1716; béat. par Pie VII, le 19 Mars 1806; can. par Grégoire XVI, le 26 Mai 1839. Fête, le 11 Mai.

8. Paul Miki, né au Japon, vers 1564; mort à Nangasaki, le 5 Février 1597; béat. par Urbain VIII, le 15 septembre 1627; can. par Pie IX, le 8 juin 1862. Fête, le 5 Février.

9. Jean de Goto, né au Japon, 1578; mort à Nangasaki, le 5 Février 1597; béat. par Urbain VIII, le 15 Septembre 1627; can. par Pie IX, le 8 juin 1862. Fête, le 5 Février.

10. Jacques Kisaï, né au Japon, 1533; mort à Nangasaki, le 5 Février 1597; béat. par Urbain VIII, le 15 Septembre 1627; can. par Pie IX, le 8 juin 1862. Fête, le 5 Février.

III. Bienheureux.

1. Alphonse Rodriguez, né en Espagne, le 25 juillet 1531; mort à Majorque, le 31 Octobre 1617; béatifié par Léon XII, le 12 juin 1825. Fête, le 30 Octobre. (Cause voisine de la canonisation).

2. Pierre Claver, né en Espagne, vers 1581; mort à Carthagène, le 8 Septembre 1654; béat. par Pie IX, le 16 juillet 1850. Fête, le 9 Septembre.

3. Jean de Britto, né en Portugal, le 1er Mars 1647; mort au Marava, le 4 Février 1693; béat. par Pie IX, le 21 Août 1853. Fête, le 11 Février.

4. André Bobola, né en Pologne, vers 1590; mort à Yanow, le 16 Mai 1657; béat. par Pie IX, le 30 Octobre 1853. Fête, le 23 Mai.

5. Pierre Canisius, né aux Pays-Bas, le 8 Mai 1521; mort à Fribourg, le 21 Décembre 1597; béat. par Pie IX, le 2 Août 1864. Fête, le 27 Avril.

6. Jean Berchmans, né en Belgique, le 13 Mars 1599; mort à Rome, le 13 Août 1621; béat. par Pie IX, le 9 Mai 1865. Fête, le 13 Août. (Cause voisine de la canonisation.)

7. Pierre Le Fèvre, né en Savoie, le 13 Avril 1506; mort à Rome, le 1er Août 1546; béat. par Pie IX, le 8 Septembre 1872. Fête, le 8 Août.

8-47. Les quarante Martyrs, massacrés ou noyés, le 15 juillet 1570, près des îles Canaries. Leur culte, interrompu par suite du décret d'Urbain VIII en 1625, a été reconnu légitime et rétabli par Pie IX le 11 Mai 1824. Leur fête se célèbre le 15 juillet.

Voici leur nom et leur nationalité.

Ignace d'Azevedo.	Portugais.	Nicolas Diniz.	Portugais.
Jacques Andrada.	"	Alexis Delgado.	"
Antoine Suarez.	"	Marc Caldeira.	"
Benoît de Castro.	"	Joanin San-Juan.	"
Franç. de Magallianez.	"	Emmanuel Alvarez.	"
Jean Fernandez.	"	François Alvarez.	"
Louis Correa.	"	Dominique Fernandez.	"
Emmanuel Rodriguez.	"	Gaspard Alvarez.	"
Simon Lopez.	"	Aimar (Adhémar) Vaz.	"
Emmanuel Fernandez.	"	Jean de Majorga.	Espagnol.
Alvare Mendez.	"	Alphonse de Vaena.	"
Pierre Mugnez.	"	Antoine Fernandez.	Portug.
André Gonzalez.	"	Etienne Zuraire.	Espag.
Jean de San-Martino.	Espagnol.	Pierre Fontoura.	Portug.
Gonzalve Henriquez.	Portugais.	Grégoire Scrivano.	Espag.
Didace Perez.	"	Jean de Zafra.	"
Ferdinand Sanchez.	Espagnol.	Jean de Baeza.	"
François Perez Godoï.	"	Blaise Ribera.	Portug.
Antoine Correa.	Portugais.	Jean Fernandez.	"
Emmanuel Pacheco.	"	Simon Acosta.	"

Les sept Martyrs du Japon, mis à mort en divers temps, et béatifiés par Pie IX, le 7 juillet 1867.

48. Jean-Baptiste Machado, né aux Açores en 1580; martyrisé à Omura, le 22 Mai 1617. Fête, le 7 Février.

49. Didace Carvalho, né en Portugal en 1578; mart. à Sendai, le 22 Février 1624. Fête, le 21 Février.

50. Michel Carvalho, né en Portugal en 1577; mart. à Omura, le 25 Août 1624. Fête, le 1er Mars.

51. Paul Navarro, né à Naples en 1562; mart. à Scimabara, le 1er Novembre 1622. Fête, le 5 Mars.

52. Denys Fugixima, né au Japon, en 1593; mart. à Scimabara, le 1er Novembre 1622. Fête le 5 Mars.

53. Pierre Onizucha, né au Japon en 1604; mart. à Scimabara, le 1er Novembre 1622. Fête, le 5 Mars.

54. Léonard Chimura, né au Japon en 1575; mart. à Nangasaki, le 18 Novembre 1619. Fête, le 14 Mars.

55-63. Les neuf Martyrs du Japon, mis à mort à Nangasaki, le 20 Juin 1626 et béatifiés par Pie IX le 7 juillet 1867. Leur fête se célèbre le jour anniversaire de leur martyre.

Ce sont:

François Pacheco, Portugais, né en 1565.

Jean-Baptiste Zola, Italien, né en 1575.

Balthasar de Torres, Espagnol, né en 1563.

Gaspard Sandamatzu, Japonais, né en 1565.

Pierre Rinxei, Japonais, né en 1588.

Paul Chinsuche, Japonais né en 1572.

Jean Chinsaco, japonais, né en 1605.

Michel Tozo, japonais, né en 1588.

Vincent Caun, Coréen, né en 1580.

64. Antoine Ixida, né au Japon en 1570; martyrisé à Nangasaki, le 3 Septembre 1632. Fête, le 3 Septembre.

65. Thomas Tzugi, né au Japon en 1571; mart. à Nangasaki, le 6 Septembre 1627. Fête, le 8 septembre.

66. Michel Nacaxima, né au Japon en 1583, mart. à Nangasaki, le 25 Décembre 1628. Fête, le 8 Septembre.

67-75. Les neuf Martyrs du Japon, mis à mort à Nangasaki, le 10 Septembre 1622, et béatifiés par Pie IX le 7 Juillet 1867. Leur fête se célèbre le 11 Septembre.

Ce sont:

Charles Spinola, Italien, né en 1574.

Sébastien Chimura, Japonais, né en 1565.

Antoine Kiuni, Japonais, né en 1572.

Pierre Sampo, Japonais, né en 1572.

Michel Xumpo, Japonais, né en 1589.

Gonzalve Fuzaï, Japonais, né en 1582.

Thomas Acafoxi, japonais, né en 1572.

Louis, Cavara, Japonais, né en 1582.

Jean Chugocou, Japonais, né en 1582.

76. Ambroise Fernandez, né en Portugal, en 1551; mart. à Omura, le 7 Janvier 1620. Fête, le 11 Septembre.

77. Camille Costanzo, né à Naples, en 1572; mart. à Firando, le 15 Septembre 1622. Fête, le 12 Octobre.

78. Augustin Ota, né au Japon, en 1572; mart. à Firando, le 10 Août 1622. Fête, le 12 Octobre.

79. Jérôme de Angelis, né en Sicile, en 1567; mart. à Yédo, le 4 Decembre 1623. Fête, le 5 Décembre.

80. Simon Jempo, né au Japon, en 1575; mart. à Yédo, le 4 Décembre 1623. Fête le 5 Décembre.

III. VÉNÉRABLES.

1° Vénérables dont l'héroïcité des vertus a été décrétée:

---

1. Joseph Anchieta, né à Ténérife, mort le 9 juin 1597.

2. Bernardin Réalino, né au Rme de Naples, mort le 2 juillet 1616.

3. Louis de Ponte, né à Valladolid, mort le 16 Février 1624.

17.
4 Aloys. La-Niza, né à Alicata 1591, mort le 21 oct. 1656.

2° Vénérables dont le martyre a été constaté.

5 Rodolphe Aquaviva, né au R.me de Naples; mart. le 15 juillet 1583.
6 Alphonse Pacheco, né en Espagne; mart. le 15 juill. 1583.
7 Antoine Francisci, né en Portugal; mart. le 15 juill. 1583.
8 Pierre Berno, né en Italie; mart. le 15 juillet 1583.
9 François Aranha, né en Portugal; mart. le 15 juill. 1583.

3° Vénérables dont les procès «Apostoliques» sont terminés:

10 Gonzalve Silveira, né en Portugal; mart. le 15 mars 1561.
11 Card. Robert Bellarmin, né en Italie; mort le 17 Sept. 1621.
12 François de Castillo, né à Lima; mort le 11 Avril 1673.
13 Antoine Baldinucci, né à Florence; mort le 7 Nov. 1717.
14 Emmanuel Padial, né à Grenade; mort le 25 Avril 1725.
15 Joseph-Marie Pignatelli, né à Saragosse; mort le 15 Nov. 1811.
16 Melchior Grodeczki, né en Silésie; mart. le 7 Sept. 1619.
17 Etienne Pongratz, né en Hongrie; mart. le 7 sept. 1619.

4° Serviteurs de Dieu dont les procès ordinaires ou «Informatifs» sont terminés:

18 André Oviédo, né en Espagne; mort le 29 juin 1586.
19 Vincent Carafa, né en Italie; mort le 8 Juin 1649.
20 Bernard Colnago, né en Sicile; mort le 21 Avril 1611.
21 Diégo Martinez, né en Espagne; mort le 2 avril 1626.
22 Roch Gonzalez, né au Paraguay; mart. le 15 Nov. 1628.
23 Jean de Olloza, né à Lima; mort le 6 Nov. 1666.
24 Jean Sebastiani, né en Espagne; mort le 22 mai 1622.
25 Georges Giustiniani, né en Grèce; mort le 3 Décembre 1644.
26 Diégo Sanvictores, né à Burgos; mart. le 2 avril 1672.
27 Jean Cardim, né en Portugal; mort le 15 Février 1615.
28 Julien Maunoir, né en France; mort le 28 Janvier 1683.
29 François Gaetani, né à Palerme; mort le 20 Avril 1601.

5° Martyrs du Japon:

30 Marcel-François Mastrilli, né à Naples; mart. le 17 oct. 1637.
31 Diégo de Maschita, né en Portugal; mart. le 14 Nov. 1614.
32 Antoine Critana, né en Espagne; mart. le 28 Novembre 161.
33 Jean-Baptiste de Baeza, né en Espagne; mart. le 7 Mai 1626
34 Gaspar de Castro, né en Portugal; mart. le 7 mai 1626.
35 Matthieu de Couros, né à Lisbonne; mart. le 29 Octobre 163
36 Sébastien Vieira, né en Portugal; mart. le 6 juin 1634.

6° Martyrs d'Ethiopie:

37 Apollinaire de Almeida, né à Lisbonne; mart. le 26 juin 163
38 François de Georgis, né en Syrie; mart. le 30 Avril 1595.
39 Louis Cardeira, né en Portugal; mart. le 12 avril 1640.
40 Bruno a S. Cruce, né en Italie; mart le 12 avril 1640
41 Gaspar Paez, né en Portugal; mart. le 2 Mai 1635.

7° Martyrs du Tonquin:

43 Barthélemi Alvarez, né en Portugal; mart. le 12 janvier 173
44 Emmanuel de Abreu, né en Portugal; mart. le 12 janvier 17
45 Vincent a Cunha, né en Portugal; mart. le 12 janvier 17
46 Gaspar Cratz, né en Allemagne; mart. le 12 janvier 17
47 André . . . né en Cochinchine; mart. le 26 juillet 16

8° Martyrs d'Angleterre.

La Compagnie de Jésus en compte 24 parmi les 260 la cause est présentée en ce moment à la S. Congrégation d Rites. Nous avons donné au commencement de ce N° le rap fait à la S. Congrégation.

Indépendamment des Serviteurs de Dieu énoncés plus la Compagnie de Jésus en compte beaucoup d'autres dont les p informatifs ont été instruits, mais, par suite des malheurs qu ont fondu sur cet Ordre, n'ont jamais été terminés, ou so restés déposés dans les archives de l'Ordinaire, ou ont été égar comme celui du P. Léonard Lessius,

J. B. Van Derker S. J.

Sommaire du N° juin 1873.

Supplément





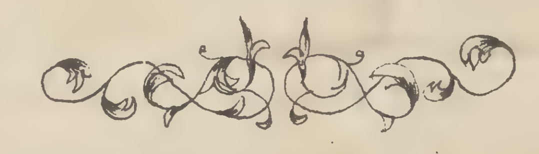
Lettres des Scolastiques de Laval.

Décembre. N° 3 et dernier. 1873.

Les Scolastiques de Laval aux PP. et FF. de ...

Nos RR. PP. et nos CC. CC. FF.

P. C.



Europe. – Italie

La Compagnie à Rome sous le Gouvernement Italien.

Du 20 Septembre 1870 au 1er Novembre 1873.

Au moment où la persécution commencée contre la Compagnie à Rome dès le lendemain de l'entrée des troupes piémontaises, vient d'avoir son dernier couronnement par l'expropriation forcée du Gesù et du Collège Romain, nous avons pensé qu'il serait utile de rassembler les différentes pièces qui se rapportent à cette grande iniquité. Il nous a paru qu'il ne serait point sans intérêt ni sans consolation pour nous de voir la rage avec laquelle les ennemis de Dieu et de son Eglise poursuivent la Compagnie de nos jours, comme les incrédules du siècle dernier avaient poursuivi la Compagnie d'autrefois, et d'un autre côté le zèle et l'empressement avec lequel le Souverain Pontife, les Evêques et tous les hommes les plus recommandables ont soutenu notre cause et défendu nos droits. Si, à bien des égards, les douleurs de 1873 rappellent

les maux de 1773, nous pouvons dire que par la grâce de Dieu, l'Univers Catholique comme alors et même plus librement qu'alors s'est associé à nos malheurs et s'est plaint des coups qui nous ont frappés comme s'ils avaient atteint l'Eglise elle-même. Il convient de garder le souvenir de ces voix généreuses et amies et d'en faire vivre l'écho le plus longtemps possible; il convient aussi de ne point perdre les leçons de courage qui viennent d'être données par les persécutés et qui enrichissent notre trésor et notre héritage de famille.

L'histoire serait longue de toutes les tribulations endurées par la Compagnie seulement dans ces dernières années: peut-être à aucune autre époque n'a-t-elle été soumise à de si nombreuses et si rudes épreuves. — Nous ne détacherons qu'une page de l'histoire qu'on pourrait écrire, et dont les événements se sont passés en France, en Italie, en Espagne, en Allemagne et dans les républiques de l'Amérique: nous nous renfermons dans la seule ville de Rome, et encore nous contenterons-nous de rapporter les faits au fur et à mesure qu'ils se sont produits, simplement a titre de documents, sans essayer un récit très-étudié et très-suivi.

I

Premières usurpations du Gouvernement Italien.

Les soldats de Victor-Emmanuel, profitant des malheurs de la France, venaient à peine d'entrer à Rome par la brèche de la "Porta Pia" que la Junte instituée par le Gouvernement provisoire promulgua le décret suivant: « La Junte décrète: les biens des Eglises, corporations ecclésiastiques séculières et régulières, et autres lieux pieux, ne pourront être distraits ou hypothéqués. Toute distraction ou hypothèque écrite ou non écrite serait nulle. » Le décret porte la date du 26 Septembre. (Civiltà. Ser. VIII. T. 1. P. 218.); il fut confirmé le 29 Décembre par un décret régulier, revêtu de la signature du Roi. (Civiltà. ibid. p. 352.)

Le gouvernement de Victor-Emmanuel ne se souvenait plus des engagements officiels qu'il avait pris devant toute l'Europe au moment de consommer l'invasion du territoire pontifical. Le ministre de grâce et de justice écrivait alors aux Evêques d'Italie - 12 Sept. 1870 - que « le gouvernement offrait au Souverain Pontife les plus formelles assurances de garantir son indépendance et sa pleine liberté dans l'exercice du pouvoir spirituel, et les moyens de pourvoir au maintien du S. Siège, avec tous les offices, institutions, églises, et êtres moraux ecclésiastiques existant à Rome. » (Civiltà. ibid. p. 223.) Ces belles promesses ne trompèrent personne, et les journaux officieux eux-mêmes déclarèrent que le Gouvernement avait annoncé des intentions d'une exécution impossible.

En effet, deux mois ne s'étaient pas encore écoulés depuis cette retentissante circulaire que la "Gazette officielle de Rome" enregistrait sans aucun commentaire cette simple nouvelle: « Hier à midi, le gouvernement du Roi a pris

possession du Quirinal." (Civiltà, ibid, P. 356.) Le Roi était dans une ville conquise: il en usait à son gré.

Occupation d'une partie du Collège Romain.

Le droit nouveau avait reçu déjà plus d'une application. La Compagnie avait eu l'honneur d'en faire les premières épreuves. Dès le lendemain de la prise de Rome, un bataillon de troupes italiennes avait été logé au Collège romain dans la partie destinée aux classes. Le R. P. Recteur réclama; il lui fut répondu un mois après, le 26 Octobre, "que ces locaux ne pouvaient être mis à sa disposition attendu qu'ils étaient réservés à l'usage des classes que l'Etat se proposait d'y ouvrir sans retard". Toutefois l'Etat voulut bien ne pas étendre son droit de confiscation jusqu'aux études supérieures; il laissa aux Jésuites "la liberté de diriger comme il leur conviendrait dans l'intérieur de leur maison, les études de Théologie et des matières qui se rapportent à cette science"; il permit en même temps aux élèves étrangers de fréquenter ces cours. Quant aux classes inférieures, après une ridicule et odieuse autorisation de les ouvrir, il les fit fermer subitement sous prétexte qu'on avait manqué à une loi qui n'était pas même promulguée. (Civiltà, ibid. p. 360.)

Les classes inférieures y sont supprimées.

Il voulait avoir son Collège, et relever des études qui ne pouvaient que décliner et tomber entre les mains de la religion. Il donna ce spectacle plein de risée à la ville de Rome; le 4 Décembre, le Collège royal fut inauguré solennellement sous le titre pompeux de Ennio Quirino Visconti. Mais les familles romaines se refusèrent à y envoyer leurs enfants, et les Juifs seuls avec quelques employés profitèrent de l'enseignement de l'Etat. Ces actes de violence et d'arbitraire ne s'accomplirent point sans de vives réclamations. Le Collège Romain est une propriété internationale qu'aucun pouvoir local n'est en droit de s'approprier en tout ni en partie sans l'aveu des intéressés.

Les Recteurs des Collèges et Séminaires étrangers adressèrent donc une énergique protestation à Mr La Marmora. Le gouvernement de Florence n'y fit aucune réponse, et il garda ce qu'il avait pris. (Civiltà, ibid. p. 361.)

II.

Loi concernant le transfert de la Capitale à Rome 3 février 1871.

Cependant les Chambres du royaume agitaient la question du transfert de la Capitale à Rome. Après de longues discussions, la mesure fut votée par le Corps législatif et le Sénat et signée par le Roi le 3 février 1871. Le décret publié à cette occasion contenait l'article suivant: "Art. 4. Si pour le transfert de la Capitale à Rome, le gouvernement reconnaît la nécessité d'occuper en cette ville des édifices ou autres immeubles appartenant aux Corporations religieuses, il pourra en prononcer l'expropriation par un décret royal, délibéré en conseil des ministres sans qu'il soit besoin d'autres formalités préliminaires". L'art. 6. disait:

« Aucune opposition ne pourra suspendre la prise de possession. » (Civiltà. ibid. P. 622.)

Troubles dans l'Eglise du Gesù. 9 et 10 Mars 1871.

Les ennemis de la Compagnie ne virent pas sans colère qu'aucune de nos maisons n'avait été comprise dans le Décret du 4 Mars. La mauvaise presse demanda si l'on voulait faire une exception en faveur des Jésuites, et d'une voix unanime elle poussa le « Tolle, Tolle. »

Un Bref du Souverain Pontife adressé au Cardinal Patrizi consola largement les Pères de ces violences de langage, et de ces odieuses provocations; c'est un témoignage éclatant de la générosité d'âme et de la tendresse du Père commun des fidèles envers ses enfants persécutés. Il a sa place naturelle dans ce récit. Nous citons la partie qui nous concerne spécialement.

A Notre vénérable Frère Constantin Patrizi, Cardinal de la Ste Eglise Romaine, Evêque d'Ostie et de Velletri, Doyen du Sacré-Collège et Notre Vicaire Général pour les affaires spirituelles de Rome et de son District.

Pie IX Pape

Vénérable Frère, Salut et Bénédiction Apostolique.

L'Eglise de Dieu, comme une Reine auguste revêtue d'ornements variés, ayant été enrichie de la parure de divers Ordres Religieux, employa de tout temps le zèle de ces mêmes Ordres à propager la gloire du Nom divin, à traiter les affaires de la république chrétienne, à introduire enfin ou à faire progresser la civilisation chez les peuples par la doctrine ou la charité. Aussi les ennemis de l'Eglise sans exception ont-ils persécuté avant tout les Ordres Religieux; et de coutume, c'est à la Compagnie de Jésus, comme plus agissante et dès lors plus hostile à leurs projets, qu'ils ont accordé les prémices de leur haine. Aujourd'hui nous voyons avec douleur le même fait se reproduire, puisque les envahisseurs de Notre Domaine temporel, avides d'une proie toujours fatale à ceux qui l'ont ravie, semblent vouloir commencer par les Pères de la Compagnie de Jésus la suppression des autres familles religieuses. Dans ce but criminel, ils provoquent contre les membres de la Compagnie la colère du peuple, ils les accusent d'hostilité au gouvernement actuel, ils feignent surtout que leur puissance et leur faveur auprès de Nous sont telles qu'elles Nous rendent plus ennemis de ce même gouvernement et que Nous n'accomplissons rien sans leurs conseils. Si cette calomnie insensée dénote un mépris extrême pour Nous qu'on regarde comme inepte et incapable de toute résolution, son absurdité est en même temps manifeste, car chacun sait que le Pontife Romain, après avoir imploré la lumière et le secours d'En haut, fait et ordonne ce qui lui a paru juste et utile pour l'Eglise: dans les affaires plus graves du reste, il a coutume, sans tenir compte du rang, de la condition ou de l'Ordre Religieux auxquels appartiennent les personnes, de se servir de celles qu'il estime être plus versées dans la matière dont il s'agit, et pouvoir dès lors donner un avis plus sage et plus prudent.

Il est vrai que Nous employons souvent aussi les Pères de la Compagnie de Jésus, et que Nous leur confions diverses missions, surtout celle du sacré ministère, parceque dans ces charges Nous les voyons de plus en plus faire preuve de ce dévouement et de ce zèle qui leur méritèrent de si fréquentes et de si grandes louanges de la part de Nos Prédécesseurs. Mais il y a loin de cet amour trop juste et de l'estime que Nous avons pour une Société qui a toujours bien mérité de l'Eglise et du Christ, de ce Saint-Siège et du peuple fidèle, à la soumission servile qu'imaginent les détracteurs de la même Compagnie, et nous repoussons avec indignation de notre Personne et de l'humble dévouement des excellents Pères une telle calomnie. Nous avons cru bon, Vénérable Frère, de vous exposer ces choses, afin que les embûches tendues à leur Société soient découvertes, que nos actions honteusement et sottement dénaturées soient connues, et que cette illustre Compagnie ait un nouveau témoignage de Notre extrême bienveillance.......

Cependant Vénérable Frère, Nous implorons sur vous l'abondance des dons célestes, et comme gage de ces dons et témoignage en même temps de Notre particulière bienveillance, Nous vous octroyons de cœur la Bénédiction Apostolique.

Donné à Rome, auprès de S. Pierre, le 2 Mars de l'année 1871, et de Notre Pontificat la vingt-cinquième.

Pie IX, Pape.

(Correspondance de Rome, 25 Mars 1871. p.s.)

L'exaspération des révolutionnaires parut trouver dans ce Bref du Pape le motif attendu de se porter aux excès préparés par leurs déclamations furibondes. Les journaux du temps ont raconté les désordres qui répondirent à ces appels haineux et sacrilèges. Les fidèles qui suivaient les prédications du P. Tommasi au Gesù furent insultés, frappés, même blessés. L'Eglise fut envahie par la populace, et bientôt après par les Gardes de la Sûreté publique qui sous prétexte de rétablir l'ordre et d'arrêter les perturbateurs maltraitèrent jusqu'aux femmes et aux enfants. Cela eut lieu le 9 et 10 Mars 1871.

Il ne sera pas mauvais de rappeler ces tristes scènes indice trop ordinaire d'une recrudescence dans la persécution. On a remarqué en effet, que presque toutes les mesures de rigueur prises contre la Compagnie avaient été précédées par des manifestations de ce genre. Le Gouvernement qu'il fût ou non de connivence avec les émeutiers en prenait occasion pour faire un pas en avant et du même coup il avait l'avantage de donner satisfaction aux vœux du peuple, et de contenir sa turbulence au moins pour quelque temps.

Voici le récit des faits d'après le correspondant de "l'Univers."

« Jeudi, 9, pendant le sermon du R. P. Tommasi, un officier de la garde nationale,

Henri Santini, s'est dévoué (ses amis le disent eux-mêmes, "afin d'appeler l'attention sur lui et de conquérir les bonnes grâces de l'autorité royale"), et accompagné de quelques furfanti, a apostrophé l'orateur et causé un grand scandale parmi les fidèles. Ceux-ci ont gardé le silence. Seulement, à la sortie quelques jeunes gens lui ont dit: "l'église n'est pas faite pour vous. N'y entrez plus, sans quoi vous vous en repentirez." Sur ce, Santini, qui savait la police et les soldats préparés, a accablé d'outrages ces jeunes gens. Deux ou trois lui ont appliqué quelques claques beaucoup trop douces, car le soir il était dans les clubs, exaltant son propre courage, en réclamant le prix et disant que l'affaire ainsi engagée, on pouvait aller de l'avant.

Tel a été le point de départ des orgies dont nous avons été témoins ces jours derniers. Pour se venger des prétendues provocations et offenses des *caccialepri*, la garde nationale et la canaille, au nombre de 3,000 individus armés de bâtons et de poignards, se sont massés en tumulte autour de l'église du Gesù, attendant la sortie des fidèles. Un Romain, que la *Capitale* appelle *notissimo reazionario* paraissant le premier sur le seuil de la porte latérale a suscité une tempête de huées, de sifflets et de cris de mort. Le Romain est demeuré ferme, promenant un regard de mépris sur toute cette foule. Bientôt une vingtaine de *caccialepri*, sortant aussi, se sont groupés sur les marches élevées. Leur attitude était celle d'hommes décidés à mourir bravement au cri de *Vive Dieu! vive le Pape!* Ils avaient tous leur canne à la main, ce qui est de mode rigoureuse à Rome. Pendant plusieurs minutes, les huées et les imprécations allèrent leur train; la police, les soldats, les gendarmes cachés attendaient que les sicaires eussent entamé la besogne des couteaux pour entrer en scène. C'était convenu; on le savait et on le disait sans gêne. Un bâton noueux parti de la foule est venu s'abattre sur les *caccialepri*; ceux-ci, pour parer le coup, ont levé leurs cannes. Ç'a été le signal. Les sicaires et les gardes nationaux se sont rués vers les marches, mais leur position étant défavorable pour l'attaque, ils ont reçu une pluie de coups de canne qui les a fait reculer. 3,000 contre 20!

Notez que la *Capitale*, le *Tribuno* et les autres feuilles de la révolution avouent ces chiffres. Je ne sais si la police a estimé que le moment était déjà venu de venger l'honneur de la Patrie. Elle s'est précipitée avec les bersagliers, les soldats de la ligne, la baïonnette au bout du fusil, les gardes municipaux appelés *Pizzardoni*, le sabre au poing. Les *caccialepri* ont été facilement repoussés dans l'Eglise où les soldats sont entrés pêle-mêle avec toute la canaille, le cigare à la bouche, le chapeau sur la tête, et alors se sont passées des scènes de sacrilège, de violence et de lâcheté, qui suffiraient à déshonorer le gouvernement italien, s'il n'était déjà l'objet du mépris universel. Beaucoup de *caccialepri* ont été frappés, jetés à terre et

foulés aux pieds; des femmes battues, deux prêtres arrêtés, un prêtre espagnol a reçu deux coups de sabre. Je ne m'étendrai pas sur les détails: ils ne vous apprendraient rien que vous ne puissiez imaginer, si vous mettez en présence dans une vaste église comme celle du Gesù des milliers de fidèles avec une nuée de soldats indignes de l'uniforme et de sicaires pleins de cupidité et de lâcheté. Un homme de haute taille, le chapeau sur la tête, couvert d'un paletot blanchâtre, la ceinture tricolore en écharpe, avait l'air de mettre fin à ce monstrueux attentat. Peut-être craignait-il, à cause de sa propre responsabilité, qu'on allât trop loin. C'était M. Gadda ministre, commissaire du roi à Rome.

Eh bien, franchement, les journaux révolutionnaires sont au-dessous de la canaille qui criait et sifflait les femmes. Depuis le 20 septembre, ils accumulent les venins, aiguisent les poignards et sont les moteurs principaux de tous les outrages à la raison, à la justice, à l'honneur, à la foi, à la liberté, à tout ce qu'il y a de respectable et de saint pour la société chrétienne. Dans cette dernière circonstance, ils vomissent des flots de mensonges, de calomnies, et exigent du plus vil gouvernement qui soit en Europe des mesures sauvages: la clôture des églises, l'expulsion de Jésuites, de tous les ordres religieux et du clergé, le bannissement de tous les anciens soldats et employés pontificaux, ainsi que de tous les hommes suspects de fidélité au Saint-Père.

Les ministres accrédités près le Saint-Siège ont envoyé à leurs gouvernements des notes sévères montrant la complicité du pouvoir italien et des sectes, et appelant l'attention sur le danger qui menace leurs nationaux et eux-mêmes.

M. de Trauttmensdorff s'est rendu au Gesù, et a prié les Pères de la Compagnie de ne point fermer leur église et de continuer leurs prédications dans lesquelles, de l'aveu mêmes des feuilles les plus exaltées, il n'y a pas un mot de politique.

Le soir et pendant la nuit, il y a eu de folles et sataniques démonstrations aux cris de: *Mort aux Jésuites! Mort au Pape!* Hier, samedi, des groupes stationnaient encore sur la place du Gesù, et des troupes faisaient la garde aux avenues de la place.

Ce matin, beaucoup de fidèles sont allé à l'église, mais, comme hier, il n'y a pas eu de sermon. (*L'univers, 18 Mars 1871.*)

Interpellation de quelques députés contre la Compagnie, 18 Mars 1871.

Ces attaques n'étaient qu'un épisode un peu plus saillant de la guerre entreprise contre la Compagnie; mais à tout prendre n'avançaient pas l'œuvre d'une manière efficace. Quand la police avait dispersé la foule et ramené plus ou moins l'ordre dans la rue, les Jésuites restaient dans leurs maisons, continuaient à prêcher, à enseigner comme auparavant: rien de sérieux n'avait été fait. Les coups véritables devaient se porter dans l'Assemblée au nom de la légalité. Après le rôle du peuple venait celui des Députés.

L'émotion causée par les troubles du Gesù durait encore, quand le 18 Mars 1871

Dans le temps même où l'on discutait l'injurieuse et ridicule loi dite des garanties, vingt-trois députés firent mettre à l'ordre du jour une proposition dans laquelle ils demandaient purement et simplement la suppression de l'ordre des Jésuites.
La mesure parut trop violente ou trop précoce: l'opinion n'était pas encore preparée. Le Président de l'Assemblée prit la parole: " Je crois dit-il que pour le moment la Chambre consent à me dispenser de lui donner lecture de la proposition qui vient d'être faite. Les honorables signataires voulurent bien ne pas insister, sur la promesse que fit le Gouvernement de présenter à bref délai un projet de loi concernant non pas seulement les Jésuites, mais tous les Ordres religieux existant à Rome, et ils se contentèrent de transformer leur interpellation en simple projet de loi, qu'ils déposèrent au même moment au banc de la Présidence. (Civiltà, ibid. p. 479.)
Sans doute ce n'était pas une victoire complète; aussi bien n'espérait-on pas la remporter tout entière; il suffisait de gagner un avantage; plus tard, on reviendrait à la charge. Pour aujourd'hui l'avantage fut la promesse faite par le gouvernement d'examiner à bref délai ce qu'il conviendrait de faire.

L'attente ne fut pas longue: à la fin du mois suivant, une Junte ou Commission composée de neuf membres " fut chargée d'étudier les conditions juridiques des Instituts religieux étrangers résidant à Rome, en tant qu'ils peuvent dépendre d'églises ou de fondations catholiques étrangères, et de proposer les mesures qui seront opportunes. (Civiltà, ibid. P. 467.)

Subventions retirées au Collège Romain: Protestations des Recteurs des Collèges et Séminaires étrangers.

Le décret nommant cette commission visait évidemment le Collège Romain, les Séminaires étrangers et peut-être aussi les Maisons Généralices; mais il était besoin de ménagements, pour ne provoquer aucune réclamation intempestive de la part des Gouvernements de l'Europe: c'est pourquoi la prudence et la légalité furent appelées au secours de la violence et de la rapine. Nous avons déjà vu qu'on avait pris pied au Collège Romain; mais on voulait davantage, et du reste, le parti avancé n'admettait pas d'exceptions en faveur des Jésuites. Le gouvernement mit en œuvre un moyen qui lui parut très-efficace et fort éloigné de toute violence. Ce fut de retirer les subventions qu'il devait payer chaque mois aux Professeurs du Collège Romain. A partir du 1er Janvier, il n'en fut accordé aucune, en sorte que le Collège se trouva menacé dans sa propre existence. Cet acte arbitraire et injuste provoqua de la part des Recteurs étrangers la réclamation suivante:

A Son Excellence
Monsieur le Commandeur Gadda, Commissaire Royal à Rome.

Excellence,

Dans la lettre que nous avons eu l'honneur d'adresser, le 4 Février, à Votre Excellence, nous étions contraints de nous exprimer dans les termes suivants:

« Quant au Collège Romain, on ne comprend pas comment le Gouvernement puisse penser y « avoir quelque droit. Nous avons déjà affirmé ce qui ensuite a été prouvé clairement dans l'opus- « cule (Courts Mémoires concernant le Collège Romain), que ce Collège est vraiment international, « institué pour les jeunes gens de tout le monde catholique, fondé et enrichi par les largesses privées, « par les donations des Princes Catholiques, et par les subsides des Souverains Pontifes, pris sur les « biens exclusivement ecclésiastiques ou reçus des nations catholiques à l'usage du bien universel, « et tout cela doit s'entendre non seulement du local du Collège, mais bien encore de la dotation « annuelle qui lui est assignée, laquelle n'est autre chose qu'une indemnité des rentes de ce domaine « adjugé ».

Or le R. P. Ragazzini, Recteur actuel du Collège Romain, dans une lettre circulaire adressée aux Recteurs des Collèges étrangers, le 17 du mois d'Avril dernier, nous fit savoir que depuis le commencement de l'année courante le Gouvernement Italien a retenu le revenu mensuel ordinaire, et voici déjà le quatrième mois, que, malgré toutes les requêtes, il n'a pas été possible de le percevoir, d'où il conclut justement que le Collège est menacé de la dissolution, manquant des moyens de subsistance. MM. les Recteurs des Collèges étrangers ont déjà exposé plusieurs fois que les droits à l'enseignement donné au Collège Romain, et par là à l'existence du Collège même, sont incontestables et, à moins d'une violence arbitraire, indestructibles.

D'ailleurs le Gouvernement Italien lui-même a déclaré différentes fois, par des actes à l'intérieur et à l'extérieur, et que nous avons eu soin de citer, non-seulement qu'il n'entend faire aucune violence, mais au contraire qu'il s'efforce de dénouer la question dans le sens le plus libéral et avec la plus gde équité, laissant pleine et entière liberté aux Jésuites pour l'enseignement des élèves des Collèges étrangers. Il est vrai que dans notre lettre sus-indiquée, nous nous trouvons déjà dans la nécessité de nous plaindre du Gouvernement Royal, lequel nonobstant la pleine et entière liberté promise aux Jésuites pour l'enseignement des élèves des Collèges étrangers, leur ôte le local qui depuis plusieurs siècles a servi à cet enseignement; c'est pourquoi nous étions contraints dans cette lettre d'appeler au principe d'inviolabilité du local, principe sans lequel l'enseignement dont il s'agit ne peut pas même exister, et bien moins encore avoir sa pleine et entière liberté. Malgré cela, nous espérions que le gouvernement Royal ne passerait pas outre, d'autant plus qu'il laissait aux Jésuites une partie de l'ancien local, et ne faisait, pour un certain temps, aucune question sur la dotation mentionnée dans notre lettre, au contraire il l'a reconnue et rectifiée implicitement, en payant durant ce temps l'assignation mensuelle. C'est cette espérance qui a motivé la mention que nous avons faite de la dotation dans notre lettre; car par elle nous faisions savoir au Gouvernement combien

nous attendions de sa modération.

Or, d'après la lettre du R. P. Ragazzini, et par le fait qui y est dénoncé, nous avons trop de motifs de craindre qu'on veuille commettre une nouvelle violence, cette fois radicalement destructive de nos droits à l'enseignement qu'on donne au Collège Romain, puisqu'en supprimant la dotation on ôte les moyens d'existence du Collège, par là on détruit l'existence elle-même, et avec l'existence tous nos droits.

En cette circonstance, il est de notre devoir le plus absolu de recourir au Gouvernement Royal, et de lui représenter qu'outre le principe d'inviolabilité du local, duquel nous avons parlé d'autres fois, le principe d'inviolabilité de la dotation doit encore être admis du Gouvernement Royal, et cela pour des raisons supérieures à toute exception.

En premier lieu, vient le caractère de cette dotation, tiré de son origine internationale de laquelle nous avons parlé au commencement et qui la rend inviolable.

En second lieu, vient cette observation, que si, dans les derniers temps, à la première dotation, il en fut substitué une autre par les Souverains Pontifes, celle-ci doit non-seulement être considérée comme une indemnité, mais de plus elle doit être regardée comme une nouvelle obligation contractée par le trésor pontifical en faveur des autres nations, et par là être considérée comme une dette publique, étant inscrite au Grand-Livre. Pour cela le Gouvernement Italien est engagé à cette dette comme à toutes les autres laissées par le Gouvernement Pontifical; et non-seulement il ne peut en rien la dénaturer, mais pas même en changer les conditions.

C'est pourquoi, nous soussignés, jugeant devoir faire cette remontrance au Gouvernement Royal, nous le prions de vouloir céder à nos instances, et avec une véritable équité reconnaître le principe de la double inviolabilité déjà exposée, et nous sommes en même temps contraints de protester, comme de fait nous protestons de la manière la plus urgente et la plus efficace, contre l'intention que peut jamais avoir le Gouvernement de mettre la main sur la dotation du Collège Romain, et d'en appeler à tout le monde Catholique et à toutes les puissances intéressées contre une telle violence, (en cas qu'on songe à la commettre) si radicalement destructive de tous nos droits sur le Collège Romain.

Recourant aussi au Gouvernement Royal par le moyen de Votre Excellence, nous faisons encore une fois appel à votre sentiment de justice, appuyant cet appel sur les raisons du droit international qui nous appartient, et nous nous faisons une obligation de déclarer que la présente remontrance et protestation, nous la déposons également entre les mains des Ministres de nos Gouvernements près le St. Siège, et en faisons part aux Evêques desquels dépendent les Elèves de nos Collèges.

Que Votre Excellence daigne agréer les sentiments du profond respect avec lesquels

nous avons l'honneur d'être,

De Votre Excellence,

Les très-humbles serviteurs :

L. Jacovacci, Recteur de la Propagande.

A. Steinhuber, Rect. du Coll. Germ. Hong.

H. O. Collaghan, Rect. du Collège Anglais.

R. Kirby, Recteur du collège Irlandais.

Campbell, Vice-Recteur du coll. Ecossais.

G. Gerucic, Recteur du Coll. Illyrien.

L. Roelants, Recteur du Collège Belge.

H. Brichet, Vice-Recteur du Coll. Français.

Aú. Santinelli, Rect. du Coll. Pio-Latin-Américain.

R. Siles-Chasard, Rect. du Coll. Américain des Etats-Unis.

P. Semenenko, Recteur du Collège Polonais. (Corresp. de Rome, 10 juin 1871. p. 182.)

III.

La loi des Garanties.

Sur ces entrefaites, parut la fameuse loi dite des garanties destinée à protéger l'indépendance spirituelle du Souverain Pontife. Nous en extrayons ce qui regarde les propriétés ecclésiastiques " Tit. II. art. 18. Par une loi ultérieure, il sera pourvu à la réorganisation, à la conservation et à l'administration des propriétés ecclésiastiques du royaume". L'article est bref, et non moins indéterminé; par cela même, il se prête admirablement à toutes les applications qu'on en voudra faire dans la suite. Tout le monde a remarqué que Victor-Emmanuel signa cette pièce, véritable monument d'hypocrisie et d'insolence, le 13 Mai, anniversaire de la naissance du Souverain Pontife. On eût dit que pour injurier le Vicaire de J.C., et faire à son cœur les plus douloureuses blessures, il choisissait de préférence les jours où l'Univers Catholique s'empressait autour de son père pour le consoler dans ses tristesses, et le réjouir par les témoignages particuliers de sa vénération filiale et de son dévouement.

La loi du transfert de la Capitale portait que cette mesure devait être exécutée le 30 juin de la même année 1871, au plus tard. Le roi ne recula que de deux jours l'exécution de la loi. Il fit son entrée solennelle le 2 juillet au milieu d'une foule *enthousiaste*, disent les gazettes officielles, et de 25 à 30,000 Romains " d'occasion " amenés à prix réduits par tous les chemins de fer. S. M. était accompagnée de ses Ministres et de cette armée d'employés de tout genre et de tout rang qui accompagne nécessairement une capitale. Ce fut pour le Gouvernement l'occasion naturelle de reconnaître la nécessité d'occuper les édifices ou autres immeubles appartenant aux corporations religieuses, sagement prévu par l'art. 4. de la loi de transfert.

Expropriation de la vigne et des jardins de S. André et du Collège romain. 5 août 1871.

Deux décrets publiés coup sur coup, le 5 et le 6 août déclarèrent expropriés *pour cause d'utilité publique et pour le service de l'Etat* un certain nombre de Couvents et locaux parmi lesquels nous remarquons "la vigne et jardins du Noviciat de la Compagnie de Jésus," "la vigne et jardins du Collège romain." Civiltà. Ser. VIII. T. 3. p. 620.

Premières attaques contre les maisons Généralices.

Toutefois les maisons Généralices avaient été respectées jusque là. Convenait-il de les respecter toujours et de les exempter du sort commun ? Les journaux officieux commencèrent à agiter la question, et à préparer peu à peu les esprits à ce qu'on aurait peut-être besoin de faire plus tard: "Il convient, disait la nouvelle Rome dans son N° du 23 août, de considérer qu'il existe à Rome des maisons dites *Généralices*; lesquelles pourront difficilement être traitées selon le même droit que les autres propriétés monastiques. Ces Couvents ont une nature, un caractère, une personnalité *internationale*; ils servent, ou plutôt ils devraient servir de moyens de communication entre le S. Siège et tout l'univers Catholique; leurs titres de propriété ont pareillement un caractère *international*, qui ne peut être méconnu par un Gouvernement"..... Quelle sera, croyez-vous, la conclusion de la feuille officieuse ? Elle est assez inattendue. La voici: " Ces maisons généralices devront-elles être respectées ? Assurément non. Devra-t-on tolérer en elles la main-morte ? Certainement non." Civiltà, ibid. p. 743.

Nous verrons plus tard que ce programme sera exécuté à la lettre; seulement les légistes au service du gouvernement s'appliqueront d'abord à prouver que ces maisons n'ont aucun caractère international, et que l'Etat, étant maître chez soi, ne doit compte à personne de ses actes intérieurs, et peut les prendre , *s'il en reconnaît la nécessité*. Grâce à cette prudence, l'œuvre de la spoliation marchait lentement peut-être au gré des empressés, mais infailliblement à son terme.

Expropriation de St André. Le Collège Latin-Américain et la Basilique de S. Vital. 13 Oct. 1871 – 20 janvier 1872.

Cette réserve n'empêchait pas d'entrer en possession, quand besoin en était, des couvents qui paraissaient à convenance... On dresserait un long catalogue de ceux qui furent expropriés dans les derniers mois de cette année 1871. Mais nous ne voulons parler que de ce qui intéresse la Compagnie. Le 13 Octobre, la *Gazette officielle* publiait un décret signé par le roi le 9 août précédent, et chose curieuse, contresigné par le Ministre des travaux publics qui n'était entré en charge que vingt-deux jours plus tard. Cette anomalie donna lieu à plus d'un commentaire; mais le gouvernement se souciait peu des commentaires.

Voici ce décret:

" Considérant que le collège latin américain (le couvent de Saint André du Quirinal)
" n'a été installé que d'une façon précaire, et qu'il pourrait d'ailleurs trouver un local convenable
" dans quelque autre édifice et que, par conséquent, le local occupé actuellement par ledit collège
" est sujet à l'expropriation, attendu qu'il ne revêt aucun caractère de propriété étrangère.....

« Considérant qu'il importe de pourvoir, même à l'égard de l'édifice destiné à l'expropriation, aux exigences du service religieux, à la conservation des bibliothèques, musées, archives et autres objets d'antiquité qui s'y trouveraient.

« Sur la proposition de notre ministre secrétaire d'Etat pour les travaux publics,

Avons décrété et décrétons :

« Art. 1er Est exproprié pour cause d'utilité publique et pour le service public de l'état, le convent de Saint André au Quirinal, appartenant au noviciat de la compagnie de Jésus, situé en la ville de Rome et désigné dans le plan ci-joint ......

« Art. 2. Le gouvernement prendra possession de l'immeuble dans le terme de quinze jours, à courir de la date de la notification du présent décret.

« Art. 3. Par un décret successif sera autorisée l'inscription au Grand-Livre de la dette publique de la rente de 5 pour cent à payer comme compensation au corps moral exproprié, aux termes de l'art. 7 de la loi du 3 février 1871 ......

« Art. 4. Par disposition ministérielle spéciale sera assignée, après l'occupation, la portion des locaux qu'il conviendrait de conserver pour le service de l'église, et il sera pourvu à la conservation des objets d'art et d'antiquité, bibliothèques, musées, archives et autres établissements scientifiques compris dans les édifices ci-dessus indiqués.

"Signé: Victor-Emmanuel,
"G. Devincenzi."

Correspondance de Rome, 21 Oct. 1871. p. 483.

Le décret frappe à la fois le collège Américain et le noviciat S. André; c'était une violation flagrante du droit de propriété internationale au moins en ce qui concernait le Collège; car depuis qu'il avait remplacé l'hôpital français, il avait été agrandi, embelli par l'or de l'amérique. Il faut croire que des réclamations arrivèrent au ministre des travaux publics; car le décret demeura sans exécution, et le même drapeau continua de protéger pour un temps et le collège et le noviciat. Le Gouvernement, pour ne pas être frustré de tout, s'avisa de séparer les deux causes; et laissant le collège qu'il ne pouvait prendre, il se rejeta sur le noviciat que personne ne protégeait. Il fit donc un second décret dans les formes, mais par je ne sais quelle erreur, il en fit porter l'intimation non pas au Supérieur du Noviciat, mais au Recteur du Collège. Celui-ci ne reconnut point l'ordre donné; et on fut obligé de le retirer. De là de nouveaux retards qui se prolongèrent jusqu'à l'année suivante. La victoire demeura pourtant à la loi; et le 20 janvier 1872, cette difficile expropriation était effectuée pour toute la partie de l'édifice qui n'était pas occupée par le Collège Latin Américain.

Mais voici que de plus grands embarras surgirent tout à coup. Le préfet de Rome, M. Gadda, avait décidé que la basilique de S. Vital, desservie par les Pères, serait comprise dans le décret

d'expropriation. Le 24 janvier au soir, raconte la Correspondance de Rome le Colonel Garavaglia, directeur du Génie, personnage qui remplit fort bien le premier rôle dans les mélodrames d'invasion et représente M. Gadda, s'est présenté, en compagnie de l'architecte Reibaldi, de l'av. Bartoli, officier de police, et du notaire Ciratelli. Des agents et des carabiniers armés suivaient.

Intimation a été faite au R. P. Vannerini, recteur, d'abandonner la basilique dans les 24 heures.

Le R. P. Vannerini ayant répondu qu'il devait avertir l'autorité supérieure ecclésiastique, le délégué ceint son écharpe et fait les sommations. Un prélat dont on sait la piété et la haute naissance, M. Howard, étant présent, a voulu faire observer qu'aucune loi ne permettait d'occuper un lieu sacré; mais on lui a enjoint de se taire et de sortir.

Les carabiniers ayant été placés à la garde de la basilique profanée, le R. P. Vannerini s'est rendu chez le préfet Gadda. Il a eu beau exposer que le décret d'expropriation ne pouvait s'étendre à la basilique, invoquer les précédents de S. André et de Ste Thérèse où la force armée ne s'est emparée que des monastères et a laissé libres les églises, le préfet a paru ignorer ces choses et s'est montré, dit-on, impoli envers un religieux que le peuple de Rome entoure de respect et de tendresse.

Sans hésiter, le R. P. Vannerini a couru au Vatican. Entendant le détail de l'attentat sacrilège, le Saint-Père a aussitôt ordonné au Cardinal Patrizi d'écrire, au nom du Pape, une protestation énergique à M. Gadda, et de lui montrer qu'en agissant ainsi, on enlevait au Saint-Siège son autorité inviolable sur les églises en général, et en particulier sur cette basilique de S. Vital, si riche de traditions et de titres vénérables.

Le lendemain matin même, la protestation a été remise à M. Gadda, qui n'a pas dû la lire sans quelque trouble, car il a répondu au R. P. Vannerini, que l'affaire méritait un mûr examen, qu'il écrirait au Cardinal et allait immédiatement donner l'ordre de suspendre l'occupation de la basilique.

C'est à la suite de cet ordre de suspension que la basilique a été ouverte de nouveau, et que les fidèles s'y sont réunis aussitôt pour commencer une neuvaine à la Ste Vierge.

Correspondance de Rome, 27 janvier 1872.

La basilique de S. Vital remonte aux premières années du 5ème siècle. Elle fut d'abord appelée des SS. Gervais et Protais, dont on venait de découvrir les reliques à Milan. Mais le nom de S. Vital, père des martyrs, se substitua peu à peu à la première appellation. Les Souverains Pontifes l'enrichirent à l'envi. Ce fut Clément VIII qui l'attacha au noviciat de S. André.

IV.

Tranquillité relative.

Cette expropriation avait marqué un double échec pour le gouvernement; il comprit qu'il était encore besoin de prudence et qu'avant d'étendre la main, il était utile d'écarter les obstacles et de prévenir des réclamations gênantes. Il suspendit donc ses attaques et pendant plusieurs mois, chose extraordinaire, on ne vit aucune expropriation de maison religieuse. Rome était alors en fête, et l'attention était portée vers d'autres spectacles. Les rois et les princes affluaient dans la Ville Eternelle, et les journaux suffisaient à peine à raconter les fêtes célébrées en l'honneur de ces illustres visiteurs, et à redire les assurances de stabilité et de force que la présence de tant de Souverains, la plupart allemands, donnaient au gouvernement italien et à sa nouvelle Capitale. Aux fêtes officielles, succédèrent les démonstrations non moins bruyantes en l'honneur du trop célèbre Joseph Mazzini, mort inopinément à Pise, le 10 mars. Le prophète de l'unité italienne, comme on l'appelait, eut ses apothéoses à Rome, à Florence, à Gênes et dans d'autres villes d'Italie; le gouvernement eut assez à faire à régler des manifestations qu'il ne pouvait empêcher, et à les contenir dans de justes limites. Pendant ce temps-là, les communautés religieuses jouissaient d'une tranquillité relative; mais elle sera de courte durée, et la persécution va bientôt reprendre son cours. Déjà, comme nous l'avons vu, le gouvernement préparait une loi qu'il se proposait de soumettre aux délibérations de la Chambre. Le Souverain Pontife dans une lettre mémorable adressée au Cardinal Antonelli, protesta d'avance contre cette usurpation sacrilège. Voici quelques extraits de cette lettre:

Lettre du S. Père au cardinal Antonelli. 16 juin 1872.

Pie IX, Pape

Au révérendissime cardinal Jacques Antonelli, Notre secrétaire d'Etat.

Contraint, dans les tristes circonstances actuelles, d'assister tous les jours au douloureux spectacle de nouveaux et violents attentats contre l'Eglise, Nous sentons plus spécialement aujourd'hui le besoin de vous témoigner par écrit, monsieur le cardinal, la profonde amertume que Nous éprouvons en apprenant la déclaration faite récemment par le président des ministres de ce gouvernement usurpateur, lequel a annoncé sa ferme résolution de présenter à la Chambre, aussitôt que possible, un projet de loi pour la suppression des ordres religieux dans notre ville, siège du Vicaire de Jésus-Christ et métropole du monde catholique.

Cette déclaration, qui révèle plus clairement encore le véritable but qu'on voulait atteindre en dépouillant le Siège apostolique de son domaine temporel, est un nouvel outrage infligé, non pas à Nous, mais à la catholicité tout entière. En effet, qui peut nier que supprimer les ordres religieux à Rome, ou en limiter arbitrairement l'existence, c'est non-seulement attenter à la liberté et à l'indépendance du Pontife romain, mais lui enlever des mains les moyens les plus puissants et les plus efficaces pour le gouvernement de l'Eglise universelle?

Tout le monde sait que, comme le centre du christianisme est à Rome, de même les maisons religieuses

qui y sont établies depuis des siècles sont, pour ainsi dire, le centre de tous les ordres et de toutes les congrégations respectives répandus par tout le monde catholique. Ce sont comme autant de séminaires édifiés par les soins infatigables des Pontifes romains, dotés par la générosité de pieux donateurs, même étrangers, et gouvernés par l'autorité suprême du souverain Pontife, dont ils reçoivent la vie, le conseil et la direction. Ces maisons ont été instituées dans le dessein de fournir des ouvriers et des missionnaires pour toutes les parties du monde. Et sans recourir à l'histoire, il suffit, pour relever les avantages procurés à la république chrétienne et à l'humanité tout entière par ces sectateurs des conseils évangéliques, de parcourir du regard les différents pays d'Europe, les plages les plus éloignées et les plus inhospitalières de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique et de l'Océanie, où aujourd'hui même ces zélés ministres de Dieu consacrent avec une abnégation exemplaire aux intérêts et au salut des peuples, leurs forces, leur santé et même leur vie.

Or, si on supprime les ordres religieux, si on limite leur existence de quelque manière, il ne sera plus possible que le monde ressente comme aujourd'hui les avantages de ces pieuses et charitables institutions. C'est à Rome, en effet, que sont établis les principaux noviciats destinés à préparer de nouveaux soldats de la foi; c'est à Rome qu'accourent les religieux de toute nation pour retremper leur esprit et rendre compte de leurs missions; c'est dans Rome que se traitent, à l'ombre du Siége apostolique, toutes les affaires, même étrangères, des communautés; c'est à Rome que sont élus, dans l'assemblée des religieux de différentes nations, les supérieurs généraux, les dignitaires d'ordre et les chefs de toutes les provinces. Comment, par suite, peut-on espérer que, sans ces grands centres établis dans les conditions où ils se trouvent actuellement, l'œuvre vivifiante et bienfaisante de ces ouvriers évangéliques puisse désormais obtenir les mêmes résultats ? Non. Supprimer les maisons religieuses à Rome, c'est laisser sans vie les communautés éparses dans le monde entier; et les dépouiller à Rome de leurs biens, c'est déposséder l'ordre entier de sa légitime propriété. La suppression à Rome de l'ordre religieux n'est donc pas seulement une injustice manifeste au regard des personnes bien méritantes de l'association, c'est surtout un attentat véritable contre le droit international de toute la catholicité.

En outre, c'est pour Nous un devoir de reconnaissance de constater que la suppression des maisons religieuses à Rome pourrait, dans un temps donné, être très préjudiciable au Siége apostolique, car c'est parmi les sujets les plus distingués de ces maisons que sont choisis d'utiles collaborateurs pour le saint ministère, des assistants des différentes congrégations ecclésiastiques, lesquels servent très utilement l'Eglise, soit en donnant des éclaircissements sur les diverses missions confiées à leurs soins, soit en se livrant à des études profondes pour réfuter l'erreur, soit en émettant de sages avis sur les diverses questions disciplinaires de chacune des Eglises du monde catholique.

Il est donc manifeste, monsieur le cardinal, que tel est le véritable but du gouvernement usurpateur dans le projet de loi qu'il prépare pour la suppression des ordres religieux à Rome. Oui, ceci n'est autre chose que la continuation de ce plan funeste et subversif qui se poursuit hypocritement depuis le jour de la violente occupation de Rome, et au moyen duquel on veut atteindre non-seulement notre autorité temporelle, mais spécialement et surtout notre suprême apostolat, au profit duquel se faisait, disait-on, l'annexion du patrimoine de l'Eglise; patrimoine donné aux Pontifes romains par une disposition admirable de la divine Providence, et possédé par elle depuis plus de onze siècles, d'après les titres les plus légitimes et les plus sacrés, pour le bien de la catholicité tout entière.

(L'Univers, 22 juin 1872.)

La presse juive et démagogique répondit à cette admirable lettre du Vicaire de J.C. par un redoublement de violences et de menaces: d'un commun accord, elle demanda que les lois préparées missent de côté tout ménagement; il ne fallait pas donner à croire au monde que l'Italie eût reculé par faiblesse ou par frayeur dans l'accomplissement de sa tâche. En même temps avaient lieu des réunions où les révolutionnaires s'excitaient les uns les autres aux mesures les plus extrêmes.

Manifestation contre la Compagnie. 20 juillet 1872.

Les manifestations vinrent en aide aux clubs et à la presse, et achevèrent de décider le Gouvernement. Rome était officiellement en fête; le peuple avait à se réjouir de ce que le fils de son roi bien-aimé, Dom Amédée d'Espagne, avait échappé *miraculeusement* à un affreux complot. Une foule tumultueuse se porta en désordre à l'hôtel de l'ambassade espagnole; mais aux cris de Vive Amédée! Vive Victor-Emmanuel! elle mêla bien vite les clameurs de commande: "A bas les corporations religieuses! A bas les jésuites!" L'ambassadeur d'Espagne ne fut pas médiocrement embarrassé de ces marques de sympathie. Après avoir balbutié quelques paroles de remerciement, il engagea la foule à se disperser au cri patriotique de "Vive les deux nations soeurs!" Nous laissons la suite du récit à un journal de Rome qui est en mesure d'être bien renseigné *La Capitale*, l'organe attitré de la démagogie italienne. Nous ne ferons que supprimer quelques traits indignes de notre récit.

"A cette tirade (celle de l'ambassadeur), les agents de la questure en bourgeois, et beaucoup d'autres que la questure avait envoyés, répondirent par des applaudissements. Quant à ceux venus de bonne foi, ils furent déconcertés et quelque peu fâchés, de telle sorte que la démonstration menaçait de changer de tournure.

" On vit alors un homme essoufflé, à la longue barbe noire, lequel, de toute la force de ses poumons, criait: "A l'ordre! à l'ordre! chacun chez soi"! – Qu'est-ce que ce bouffon? demandait-on. – Quel est cet homme, qui prétend commander en chef? – C'est un tel, dignitaire du cercle Cavour, dit quelqu'un qui le connaissait. – A la galère! à la galère! crièrent trois ou quatre individus; mais un flot de peuple passa sur eux, et une poignée de consorts d'intelli-

gence

avec le Dignitaire du cercle Cavour l'emmena. Le mot d'ordre était donné, et les consorts se dispersèrent.

« Il resta les enfants, ainsi que ceux (peu nombreux) venus de bonne foi et les gardes de la questure avec ou sans uniforme. *Comme on avait promis* aux premiers et aux seconds de les conduire sous les fenêtres des Jésuites pour faire du tapage, ils se mirent à crier: *Au Gesù! au Gesù!* et, s'apercevant que les consorts s'étaient éloignés aussitôt après avoir atteint leur but, ils commencèrent à les accabler de bénédictions et de souhaits qui, à Rome, ont une signification énergique.

Dans le "Corso" beaucoup de personnes se mêlèrent aux émeutiers obstinés, criant: *Au Gesù! au Gesù!*

« On arriva devant la maison de la sainte Compagnie, où se trouvait un vrai camp de carabiniers, de gardes et de soldats. Alors, une voix s'éleva: *Au ministère de l'intérieur!* et aussitôt on se porta au palais Braschi, sous lequel les cris devinrent plus forts et incessants: *A bas les prêtres! A bas les ordres religieux! A bas l'instruction religieuse!*

« Cher M. Lanza, comment arrangeons-nous cela? Les fonds de la questure avaient commencé la démonstration, et vous aviez compté sans votre hôte. Cette fois, l'hôte était le peuple, qui clôt la démonstration et vous crie: *Crucifige!* (L'Univers, 26 juillet 1872.)

Expropriation presque totale du Gesù 19 août 1872.

Il était impossible de résister à de pareilles sollicitations. Pour faire cesser les clameurs, le Gouvernement sacrifia de nouvelles victimes. Le 26 juillet, la Gazette officielle publiait un décret qui expropriait avec plusieurs autres couvents la plus grande partie de la maison du Gesù. Ce décret fut exécuté le 19 août. Un cinquième seulement de la maison fut laissé au P. Général et à sa "Curia". Encore la presse trouva-t-elle qu'on faisait preuve de trop de condescendance: "Aux Jésuites s'écriait la *Libertà*, il ne fallait pas envoyer le décret d'expropriation, mais le décret de suppression." "Dieu merci disait à son tour la *nouvelle Rome*, la dernière heure de la Compagnie de Jésus est près de sonner ..... Nous, Italiens, nous n'imitons pas l'Allemagne, *quant à présent*, dans l'expulsion des Jésuites, nous nous bornons à les supprimer peu à peu. Que les Révérends Pères se gardent bien de croire que leur sort ne soit pas définitivement arrêté ....." Et l'officieuse *Opinione* elle-même écrivait qu'il suffirait d'un fait en apparence *léger* pour traduire en action des résolutions qui pouvaient à cette heure paraître impossibles". (Civiltà, Ser. VIII. T. 7. p. 626.)

Ce langage était plein de menaces, et nous savons aujourd'hui qu'il traduisait très fidèlement les pensées encore secrètes du Gouvernement de Victor-Emmanuel.

Voici quelques détails empruntés au correspondant de l'Univers. Après avoir relevé comme ils le méritent, les articles dont nous venons de traduire quelques phrases: " Je dois constater ceci, ajoute-t-il. Pendant que leurs ennemis s'échauffent si fort contre eux, et semblent pris de

folle fureur, les Jésuites gardent une tranquillité sublime. Pas un murmure, pas une défaillance. Un homme de nos amis me raconte que, s'étant rendu à la maison du Jésus il a aperçu le R. P. Beckx.

« J'ai trouvé le Préfet général de la Compagnie bien vieilli, me dit cet ami; son corps ne s'est pas courbé, mais penché du côté gauche. Sur son visage austère et pâle, je lisais la fermeté et la résignation. Il était debout dans l'embrasure d'une fenêtre, le regard tourné vers les cours et les bâtiments que ses religieux ont dû déjà abandonner. Et comme je m'étais approché respectueusement de lui pour le saluer, il m'a accueilli avec sa bonté ordinaire. — " Ils vont donc vous chasser d'ici, mon Révérend Père ?

« — Nous ne sommes pas encore dehors, a-t-il répondu d'un ton calme.

« Après avoir quitté la maison, j'ai réfléchi sur ces paroles : mes oreilles les entendaient encore, et j'en cherchais le sens dans le son même de la voix. Le saint personnage avait-il voulu dire qu'il espérait rester, ou bien s'était-il contenté d'exprimer, avec sa soumission à la volonté de Dieu, un sentiment de reconnaissance envers ce Dieu qui lui permettait de vivre quelques jours encore dans cet asile ? Je penche pour cette dernière interprétation ..

Quoi qu'il en soit, le gouvernement Italien est à même de voir que la suppression de la Compagnie de Jésus n'a pas réussi à M. de Bismarck. Celui-ci croyait priver par là l'Eglise d'Allemagne d'une grande force, mais il arrive, comme toujours, que ce coup réveille la foi, produit des manifestations admirables de zèle catholique et double la force morale des Jésuites par les sympathies dont ils sont l'objet. Je crois que beaucoup de membres ne se font pas illusion, mais qu'ils sont sur une voie où il ne leur est pas permis de s'arrêter." (L'Univers, 26 Août 1872.)

Il en doit être ainsi : les concessions à la révolution ont toujours conduit à la ruine. Il fallut donc, bon gré mal gré, céder encore au torrent.

V.

Projet de loi contre les corporations religieuses.

On se rappelle que dans la séance du 18 mars 1871, vingt-trois députés avaient demandé la suppression de l'ordre des Jésuites, et sur les représentations du Président, ils avaient bien voulu ne pas insister, parce que le Gouvernement leur avait donné promesse de présenter à bref délai un projet de loi concernant les Ordres religieux. Le délai parut un peu long peut-être; mais il faut rendre cette justice au ministère qu'il ne demeura pas inactif, et les expropriations qui suivirent l'interpellation durent montrer aux honorables qu'on avait compris leurs désirs, et qu'on estimait l'action plus que les paroles.

Cela n'empêchait point de penser au projet de loi; il devait venir à son heure, pour porter le dernier coup, et consacrer par la légalité l'extermination totale. Mais il ne s'élaborait point si secrètement qu'on n'en eût connaissance au dehors, et dans sa lettre du 16 juin au Cardinal Antonelli, le Souverain Pontife l'avait déjà condamné avec une vigueur et une autorité qui porta la fureur, on s'en souvient, dans tout le camp ennemi. Le moment était venu pour le Gouvernement, de parler publiquement, et de tenir sa parole engagée le 18 mars de l'année précédente.

A la réouverture (20 Nov. 1872) des Chambres, le ministre garde des Sceaux, M. de Falco, déposa au banc de la Présidence le fameux projet de loi. Quelques députés de la gauche en demandèrent une lecture immédiate; mais le Président fit remarquer que c'était en opposition avec les usages parlementaires; que du reste on le ferait imprimer et distribuer aux députés le plus tôt possible.

(Civiltà; Ser. VIII. t. 8. p. 67.)

De ce long projet en 25 articles, nous ne donnerons ici que le 2e Art. qui nous intéresse spécialement, à cause des débats auxquels il donna lieu dans la suite, et qui fut enfin supprimé en tant qu'il concerne la Compagnie. Le voici : Art. 2e " A chacun des ordres religieux qui ont à Rome un Général ou un procureur-Général, il est conservé une maison pour sa représentation auprès du Saint-Siége.

" Les biens de ces maisons, considérés comme fondation spéciale destinée au support des charges inhérentes à ces maisons et à l'entretien des religieux qui les habitent; seront respectivement administrés par la communauté religieuse, laquelle pour tout autre effet, cesse d'être reconnue comme être civil.

" Un décret royal qui devra être publié dans trois mois, le conseil des ministres entendu, fera connaître les maisons conservées, choisissant de préférence celles où demeurent habituellement les Généraux ou procureurs-Généraux susdits." (Civiltà; Ser. VIII. t. 9. p. 105.)

Le Projet de loi dans le Comité privé. 10 Décbre 1872.

Les journaux révolutionnaires continuant leur jeu, jetèrent feu et flammes contre le Ministère qui par cet article 2. consacrait, disaient-ils, le maintien des Ordres religieux à Rome, en maintenant leurs maisons généralices. Le ministère parut ne pas s'inquiéter de ces clameurs, et le 10 Décembre, le projet de loi, suivant la marche ordinaire, fut soumis à l'examen du Comité privé. Le comité privé est une réunion libre dans laquelle les députés de bonne volonté discutent entre eux et éclaircissent les questions qui doivent ensuite être portées devant le Parlement. Pour l'ordinaire, c'étaient les membres de la Gauche qui se montraient les plus assidus à ces sortes de réunions, et par une conséquence naturelle ils y avaient conquis presque toute l'influence. On comprend que dans la question présente, ils devaient se montrer plus empressés encore. Mais la droite accourut aussi pour sauver le projet Gouvernemental, en sorte que le Comité privé ne différa guère que par le nom des réunions publiques.

L'article 2. du projet de loi est vivement attaqué.

La lutte fut très-animée; elle s'engagea surtout à propos de l'art 2. L'opposition prétendait qu'il était dû à la pression des gouvernements étrangers, et elle s'indignait des frayeurs et des appréhensions méticuleuses du ministère. Elle proposa un ordre du jour ainsi conçu:

" Le Comité affirmant le principe d'étendre à la province de Rome les lois en vigueur dans l'Etat sur les corporations religieuses et sur la conversion des biens ecclésiastiques, déclare ne pouvoir admettre les exceptions proposées par le Ministère, et sans procéder à la discussion

des articles, il passe à la nomination d'une junte qui sera chargée de rédiger le projet d'après le principe sus-indiqué." Cet ordre du jour fut rejeté par 146 voix contre 116. M. Minghetti fit alors une déclaration qui mérite d'être signalée. S'adressant aux membres de la Gauche, il les assura que la meilleure manière d'arriver au but commun, était de suivre la ligne de conduite adoptée et conseillée par les modérés, attendant des circonstances et du temps l'occasion favorable de faire ce qu'il ne convenait pas de tenter à cette heure. Nous verrons qu'il tint sa parole.

Une exception à l'art. 2. est demandée et obtenue contre la maison du Gésu. 15 Décembre 1872.

La Gauche, battue une première fois, voulut prendre sa revanche. Impuissante à obtenir la suppression de l'art. 2. elle y proposa au moins des amendements; elle soumit au comité un nouvel ordre du jour qui excluait du bénéfice de l'art. 2. la Compagnie de Jésus et sa maison Généralice.

Le comité ne voulut pas répondre le jour même; il répondit le lendemain 15 Décembre. L'ordre du jour était ainsi conçu: " Le comité réservant les questions contenues dans l'art. 2. est d'avis qu'on doit sanctionner la suppression de la maison Généralice et de l'ordre des Jésuites." 167 voix approuvèrent cet ordre du jour; 87 seulement le rejetèrent. C'était un vrai triomphe. Aussi une ovation fut faite aux vainqueurs. A la sortie de la salle des séances, ils furent accueillis par les cris de " Vive la Gauche! Vive le Comité privé! Vive la mort des Corporations religieuses! A bas les Lanza! A bas les Députés jésuites! (Civiltà: ibid. p. 111 et 366.)

Le lendemain de cette glorieuse journée, le comité nomma une junte de sept membres, chargée d'examiner la loi et de la modifier selon les amendements votés, puis d'en faire un rapport qui sera présenté à la Chambre.

Protestation du S. Père contre le projet de loi. 23 Déc. 1872.

Le Souverain Pontife éleva de nouveau la voix: nous devons citer encore cette grande parole qui ne manque jamais à son devoir, qui franchit les murailles de sa prison avec une liberté tout apostolique, et qui sans crainte ni faiblesse, n'hésite jamais à lancer les anathèmes de l'Eglise contre les ravisseurs injustes et sacrilèges. Il s'adresse aux Cardinaux dans le consistoire du 23 Décembre, après avoir fait l'énumération de quelques uns des attentats du Gouvernement.

" Bien plus, dit-il, Nous avons aujourd'hui une preuve encore plus éclatante de ces desseins pervers. Car, dans cette ville, sous nos yeux, après avoir troublé ou même violemment expulsé de leur propre habitation plusieurs congrégations religieuses, après avoir chargé les biens de l'Eglise d'impôts écrasants, et les avoir soumis au caprice de l'autorité civile, voici qu'on présente au Corps législatif, comme ils disent, une loi toute semblable à celle qui a été successivement appliquée dans les autres parties de l'Italie, nonobstant les déclarations que Nous avons faites, et les graves condamnations que Nous avons portées; et cela, de façon à amener l'extinction des congrégations religieuses dans ces centres de l'Eglise catholique, la confiscation des biens de l'Eglise et leur mise aux enchères au profit du trésor.

Or, une telle loi, si tant est que l'on puisse honnêtement donner ce nom à une entreprise que réprouvent également le droit naturel, le droit divin et le droit social, apparaît plus inique encore

et plus funeste à Rome et aux provinces circonvoisines. En effet, elle blesse plus vivement et plus profondément le Droit, en s'attaquant aux possessions de l'Eglise universelle; elle cherche à tarir dans sa source la vraie civilisation, cette civilisation que les congrégations religieuses, au prix d'un labeur sans égal et avec une constance et une magnanimité sans exemple, ont non-seulement développée et perfectionnée dans nos contrées, mais qu'elles ont portée et qu'elles portent tous les jours aux nations étrangères et même parmi les sauvages, sans que ni difficultés, ni tracas, ni chagrins, ni même le péril de la mort puissent les en détourner; enfin, cette loi viole plus spécialement encore les droits et les obligations de notre apostolat, car le jour où les congrégations religieuses seront détruites ou presques anéanties, le jour où le clergé séculier sera réduit à rien par suite de la misère qu'on lui impose et de la conscription à laquelle on le soumet, non-seulement il manquera, ici comme ailleurs, de prêtres pour rompre aux fidèles le pain de la parole de Dieu, pour administrer les derniers sacrements, pour instruire la jeunesse et la prémunir contre les embûches qu'on lui dresse journellement, mais le Pontife Romain sera lui-même privé des secours dont il a si grand besoin, comme maître et pasteur universel, pour le gouvernement de toute l'Eglise; L'Eglise romaine, à son tour, sera dépouillée de ses biens assemblés ici et constitués dans ce centre d'unité, plus encore par les largesse des catholiques du monde entier que par les donations de Nos prédécesseurs. Et ainsi, les ressources qui avaient été fondées pour l'usage et l'accroissement de l'Eglise universelle, deviendront un trésor d'impiété aux mains de ses ennemis.

C'est pourquoi, aussitôt que Nous eûmes appris qu'un des ministre du gouvernement subalpin avait saisi le Corps législatif du projet qu'il avait dessein de lui soumettre à ce sujet, Nous en dénonçâmes le caractère monstrueux dans Notre lettre du 16 juin de la présente année, adressée à Notre cardinal secrétaire d'Etat, et par cette lettre Nous lui mandâmes de faire connaître ce nouveau péril et les autres persécutions que Nous souffrons, aux représentants des puissances près de ce Saint-Siège. Mais, puisque cette loi dont on Nous menaçait alors vient d'être présentée, la charge de Notre apostolat exige impérieusement que Nous renouvelions, devant vous et à la face de l'Eglise universelle, nos protestations antérieures, et c'est ce que Nous faisons ici.

En conséquence, au nom de Jésus-Christ, dont Nous sommes le représentant sur la terre, Nous chargeons de Notre exécration ce monstrueux attentat; en vertu de l'autorité des saints apôtres Pierre et Paul, et par Notre autorité, Nous condamnons ce projet, ainsi que toute proposition de loi par laquelle on s'arrogerait le pouvoir de tourmenter, de persécuter, d'amoindrir ou de supprimer les congrégations religieuses à Rome et dans les provinces circonvoisines, ou d'y priver l'Eglise de ses biens, en les attribuant au fisc, ou les affectant à tout autre usage. C'est pourquoi Nous déclarons nul dès à présent tout ce qui pourrait être fait contre les droits et le patrimoine de l'Eglise;

Nous déclarons de même nulle et sans valeur toute acquisition, à quelque titre que ce soit, des biens ainsi volés, et que le Siège Apostolique ne cessera jamais de revendiquer. Quant aux auteurs et aux fauteurs de ces lois, qu'ils se souviennent des censures et des peines spirituelles que les constitutions apostoliques infligent ipso facto à tous les usurpateurs des droits de l'Eglise, et que, prenant pitié de leur âme chargée de ces chaînes spirituelles, ils cessent d'accumuler sur eux les trésors de la colère divine pour le jour où Dieu manifestera les décrets de sa justice irritée." (L'Univers, 26 Décembre 1872.)

Ces menaces solennelles du Vicaire de J.C. avaient retenti trop souvent aux oreilles du Gouvernement italien pour qu'il en fût effrayé, ou qu'il s'arrêtât dans sa marche. Il laissa donc le projet aux mains de la Junte.

VI.

Le Comité privé qui l'avait instituée, ayant seulement voix consultative, la question de l'art. 2. restait entière, et l'exception votée dans la séance du 15 contre la Compagnie ne pouvait avoir d'effet légal que par le vote de la Chambre et la sanction du Gouvernement. Celui-ci paraissait tenir à l'intégrité de l'article; ses ministres l'avaient défendu avec vigueur, et peut-être les puissances étrangères lui avaient-elles fait entendre qu'il ne pouvait aller plus loin sans s'exposer à des réclamations. Mais hélas! ces espérances étaient peu solides et dans la pensée de tous, les Ordres Religieux et la Compagnie étaient irrévocablement condamnés. Il n'en restait pas moins le devoir de tenter tous les moyens surnaturels et humains pour éloigner et conjurer ce malheur. Pendant que la Commission délibérait à Rome, le R. P. de Ponlevoy, Provincial de la province de Paris, adressait cette lettre à tous les Evêques de France:

Le R. P. de Ponlevoy fait un appel à tous les Evêques de France.

Monseigneur,

Monseigneur l'Archevêque de Paris, dans un sentiment tout religieux et dans un intérêt tout français, vient d'écrire à Monsieur le Président de la République pour le presser d'obtenir du Gouvernement italien par la voie diplomatique, en vertu du droit international, le maintien du Collège Romain et de la maison Généralice du Gesù à Rome.

Voulez-vous bien, Monseigneur, vous associant à cette religieuse et patriotique initiative, adresser directement et dans le plus bref délai, cette même demande à Monsieur le Président de la République?

En vérité, Monseigneur, la cause en péril n'est pas seulement la nôtre, et je suis formellement autorisé à le dire, c'est au nom des Députés catholiques de l'Assemblée nationale que je viens en ce moment solliciter le suffrage de Votre Grandeur. Réunis extraordinairement pour délibérer sur la question présente, ils ont résolu d'intervenir par toute leur influence, en plaçant l'action des laïques sous le haut patronage de l'Episcopat français; ils estiment que cette double expression de l'opinion Catholique sera un mobile pour le Gouvernement français et peut-être un moyen d'arrêt pour le gouvernement Italien.

P.S. La Réunion des Députés catholiques attache un grand intérêt à connaître le sentiment de Nos Seigneurs les Evêques; comme toutefois elle n'a pas un caractère officiel, et ne veut avoir qu'une action extra-parlementaire, voulez-vous bien, Monseigneur, sinon m'envoyer le duplicata de votre lettre, du moins me notifier votre résolution? Le seul nom de Votre Grandeur serait un appoint dans la question. Veuillez, Monseigneur, agréer etc.

L'Episcopat français s'empressa de répondre à cette invitation. Nous devons à la reconnaissance de donner ici quelques unes des lettres qu'il écrivit alors au Chef du pouvoir; elles sont un témoignage solennel de son estime et de son amour pour la Compagnie, et de son zèle à soutenir toujours la cause du droit et de la faiblesse contre la violence et la tyrannie. Plusieurs ont reçu la publicité de la presse: on pourra les retrouver dans L'Univers (1.); d'autres et non les moins belles sont restées jusqu'à ce jour dans nos archives de provinces: nous les citerons de préférence. Voici d'abord la lettre de Monseigneur l'Archevêque de Paris mentionnée dans la circulaire du R. P. Provincial.

Lettre de Mgr. l'Archevêque de Paris à Mr. Thiers. 12 janvier 1873.

Archevêché de Paris. Paris 12 janvier 1873.

Monsieur le Président de la République.

« Une grande injustice, méditée depuis longtemps contre l'Eglise est à la veille d'être consommée. Le plan des ennemis de la religion est d'enlever au Catholicisme la portion la plus active de sa milice spirituelle. C'est dans ce but, et pour s'emparer de leurs biens, que le Gouvernement italien veut supprimer les corporations religieuses. Seulement, par un reste de pudeur, et pour ne pas paraître trop blesser les droits internationaux des autres pays, il consent à ne pas supprimer, à Rome, les Maisons-mères ou Généralices. Mais, dans cette mesure même, on veut introduire une exception des plus odieuses: la Maison-mère de la Société de Jésus ne trouverait pas devant le Gouvernement italien, la grâce accordée aux autres. Il faut que dans cette Société tout soit sacrifié, qu'on l'anéantisse; que son Supérieur Général ne puisse plus être en rapport immédiat avec le S. Siège et ne reçoive plus du Chef de l'Eglise l'esprit et la direction qu'il doit communiquer au corps tout entier.

Par cette inexplicable exception, en frappant l'Eglise entière dans toutes les contrées où elle profite des travaux de ces hommes apostoliques, dévoués sans limites à l'œuvre chrétienne du bien des âmes, on décapiterait une institution à laquelle l'Episcopat est redevable des meilleurs résultats dans l'éducation de la jeunesse, dans la prédication et dans les autres travaux du ministère ecclésiastique. — On ne saurait expliquer le coup fatal dont les Jésuites sont menacés par les préventions qu'autrefois on se plaisait à répandre contre eux. Il est facile de voir aujourd'hui que ce n'était là qu'un fantôme au delà duquel on poursuivait un autre but. Aucun homme de sens et de quelque savoir sur les choses de l'Eglise, ne saurait attacher quelque importance à de vieilles accusations, élevées par l'ignorance ou la légèreté, et plus souvent encore par la mauvaise foi. L'esprit d'impiété ne les poursuit de sa haine implacable, que parce qu'ils sont les ouvriers les plus infatigables de l'œuvre évangélique. — Je les connais, je les ai vus de près dans l'exercice du S. ministère; je n'ignore rien de ce qui se fait et se pratique dans l'intérieur de leurs résidences, et je déclare qu'ils sont dignes de la confiance que l'Episcopat leur accorde. — Ils ne sont pas moins dignes de la confiance des Gouvernements honnêtes et éclairés, qui veulent la conservation de l'ordre dans la Société. Leurs doctrines et leurs enseignements ne sont autres que ceux de l'Eglise, et ils concourent puissamment au bien que l'Eglise s'efforce de faire parmi les hommes. — J'ose donc, Monsieur le Président, appeler votre intérêt sur cette Société respectable, indignement persécutée, afin que, si elle est soumise à la loi générale de proscription, elle soit également comprise dans la mitigation accordée aux autres congrégations, et que la maison Généralice de Rome soit conservée. — Le Gouvernement français a des raisons

(1.) Voir surtout L'univers 25 janv. 1873. 30 janv. 2 fév. 5. 7. 10. 12. 14. fév. etc....)

sérieuses, prises dans l'intérêt du Clergé français, pour qui les Jésuites sont de précieux et puissants auxiliaires, pour défendre cette cause auprès du Gouvernement Italien. Cette intervention ne pourrait contrarier en Italie, que les hommes de désordre, et, en Allemagne, que les ennemis de notre pays.

Pour mon compte, je vous serai très-reconnaissant pour ce que vous ferez en faveur de la Société de Jésus, à cause des services importants qu'elle rend à mon Diocèse. Veuillez agréer, etc......

Lettre de Mgr l'Evêque de Quimper. 12 janvier 1873.

A la même date, 12 janvier, Mgr Nouvel, évêque de Quimper écrivait:

Monsieur le Président,

« J'apprends à l'instant que Mgr l'Archevêque de Paris vient de prier Votre Excellence de demander à Rome par la voie diplomatique, en vertu du droit international, le maintien du collège Romain et de la maison Généralice du Gesù. — Il m'appartenait peut-être, puisque votre bienveillance est venue me chercher dans la vie religieuse pour m'élever à l'Episcopat, de prendre le premier la parole en faveur des établissements menacés. — Puisque je n'ai pas eu l'honneur de cette noble initiative, je veux du moins apporter le faible concours de mon instante prière. — Le Collège Romain est remarquable par ses fortes études; plusieurs prêtres de mon Diocèse ont été envoyés à Rome par mon vénérable prédécesseur pour profiter de son enseignement; je n'ai qu'à me louer des leçons qu'ils ont reçues et des exemples de piété sacerdotale qui leur ont été donnés. — La maison Généralice donne aux Pères de la Compagnie de Jésus qui habitent la France, une direction et des conseils qui respirent une profonde sagesse, et je puis dire à Votre Excellence que les religieux qui exercent le saint ministère dans mon Diocèse, se distinguent par leurs vertus et par leur dévouement à toutes les œuvres utiles. — Je ne fais aujourd'hui que confirmer le témoignage que Mgr Graveran, Evêque de Quimper, de sainte mémoire, leur rendit en 1848 à la tribune de l'Assemblée nationale. — Je crois donc pouvoir assurer que les démarches que je prie Votre Excellence de faire à Rome, seront en même temps conformes aux intérêts et à l'honneur de la France.

Je prie Votre Excellence, etc..... † D. Anselme O.S.B. Ev. de Quimper et de Léon.

Le lendemain, 13 janvier, fête de S. Hilaire Mgr l'Evêque de Poitiers prenait la parole. En envoyant copie de sa lettre, Sa Grandeur avait témoigné le désir "qu'elle ne reçût pour le moment aucune publicité ni quant à son texte ni quant au fait de son existence, parce qu'elle pourrait perdre une partie de sa valeur en cessant d'être une communication directe et personnelle, inspirée par la confiance."

Après les événements qui se sont passés, il n'y a plus d'indiscrétion à redouter. Nous regretterions du reste de priver nos lecteurs de cette parole toujours si élevée et si pleine de doctrine.

Lettre de Monseigneur l'Evêque de Poitiers. 13 janvier 1873.

Evêché de Poitiers. Poitiers, le 13 Janvier 1873.

Monsieur le Président,

« Permettez que je vous remercie, en mon nom et au nom de tous les gens de bien de mon Diocèse, du choix que vous avez fait de M. de Corcelles pour représenter la France auprès du S. Siège dans les conjonctures extrêmes où le monde chrétien se trouve placé par les conséquences de la politique embrassée sous le précédent régime.

A l'expression de ma gratitude, permettez-moi de joindre celle d'un ardent désir, devenu aujourd'hui un espoir. La liberté de la pleine action du Chef de l'Eglise demande impérieusement qu'il ait auprès de lui les divers centres des corporations religieuses, qui sont les instruments traditionnels et à plus d'un égard nécessaires, du gouvernement général de l'Eglise. - Par elles-mêmes, ces corporations, formées de nationaux de toutes les parties du monde, ont des droits acquis dans la Capitale du monde chrétien; elles y ont leur passé, leur histoire, leurs archives, les tombeaux et les châsses de leurs fondateurs, leurs maisons de procures, de noviciats, de scholasticats; et, rien qu'à ce titre, elles peuvent prétendre à la protection de tous les Gouvernements, d'où ressortissent les membres dont elles se composent. - Mais, en dehors même du droit de propriété, et du fait de possession qui les concerne, l'intérêt de la catholicité entière, et les besoins du Chef de la catholicité, réclament leur maintien. - Car, outre qu'elles sont une pépinière d'apôtres, de missionnaires, de Vicaires apostoliques, dont l'administration pontificale ne serait privée qu'au grand détriment de la prédication de l'évangile et de la propagation de la foi dans les pays infidèles ou schismatiques, elles ont avec la personne et avec les fonctions les plus sacrées et les plus délicates du Vicaire de Jésus-Christ un autre lien plus étroit encore. - En tant que Docteur suprême et infaillible de la Chrétienté, le Pontife romain veut et doit être entouré de tous les secours que la Providence divine a mis à sa disposition. Le successeur de St. Pierre n'a pas la prétention d'être inspiré, et l'infaillibilité que la foi catholique lui reconnaît, consiste seulement dans le privilège d'une assistance d'en-haut qui préserve d'erreur l'exercice souverain de son autorité enseignante. Plus cette autorité est acceptée comme irréfragable, plus il nous importe à tous qu'elle ne soit privée d'aucun des moyens humains et naturels dont la promesse divine présuppose l'emploi. Or il est reconnu, et le Vicaire de J.C. lui-même, dans sa récente allocution, déclare que, pour l'usage de son magistère doctrinal, non moins que de son office pastoral, l'éloignement des ordres réguliers lui soustrairait des ressources dont il sent le très-grand besoin; *sed Romano quoque Pontifici subducentur auxilia quibus, uti universalis magister et pastor, ad totius Ecclesia regimen tantopere indiget*. Le décret qui supprimerait les ordres religieux dans la ville de Rome atteindrait donc par son contre-coup toutes les intelligences et les consciences chrétiennes, en retirant à leur guide vénéré une partie considérable des conseils ordinaires qui forment la garantie humaine de ses décisions et de ses réponses. Et bien que la providence divine dût alors y suppléer par d'autres voies, il n'est cependant tolérable à aucun titre pour la grande communauté catholique, qu'un pareil trouble soit apporté au fonctionnement régulier de la souveraine magistrature des âmes. - Au reste, le seul fait de la présentation de ce projet de loi, de la part d'un Gouvernement qui a eu la prétention de remplacer efficacement la souveraineté temporelle des Papes, par une bonne loi des garanties, démontre irréfragablement l'absolue nécessité de cette puissance temporelle,

éloquemment défendue à diverses reprises par M. le Président actuel de la République française.
J'aime à me souvenir que les précieuses relations qu'il m'a été donné de nouer avec lui, datent de cette mémorable époque. — J'ai donc la confiance que, ne pouvant remédier présentement à tout le mal qui a été fait, il s'emploiera énergiquement à obtenir le maintien des ordres religieux et de leurs maisons généralices à Rome. Il voudra, en particulier, que le Généralat du Gesù et le Collège Romain, qui sont essentiellement des maisons internationales, ne soient point détournées de leur fin. Je le demande pour ma part en qualité d'Evêque français, ayant plus de vingt de mes prêtres dans la Compagnie de Jésus, et n'ayant jamais cessé depuis plus de quinze ans, d'entretenir dans nos établissements français de Rome plusieurs de mes élèves ecclésiastiques, qui suivent les cours et prennent les grades du Collège Romain.

Agréez l'hommage, etc... + L. E. Evêque de Poitiers.

Le successeur de S. Hilaire n'avait pas attendu l'invitation du R. P. Provincial pour protester contre les attentats commis déjà ou préparés dans l'avenir contre les Corporations religieuses. Dans sa "Lettre pastorale donnant communication de la dernière allocution du S. Père," il déclarait que pour sa part, il se faisait un devoir d'élever la voix et de dénoncer le projet de suppression des corporations religieuses dans la capitale du monde chrétien, comme l'une des plus monstrueuses iniquités d'une époque trop féconde en choses iniques. Avec le pasteur universel disait-il, nous faisons appel à tous les hommes qui ont encore quelque autorité et quelque influence ici-bas, et nous voulons espérer pour l'honneur de notre génération qu'elle ne se montrera pas indifférente à la consommation d'un attentat qui s'attaque à la catholicité tout entière.

Lettre de Mgr l'archevêque de Tours. 15 janvier 1873.

Mgr Fruchaud, archevêque de Tours, tient le même langage.

Archevêché de Tours. Tours, le 15 janvier 1873.

Monsieur le Président,

« Jusqu'à ces derniers jours, dans son projet de loi contre les couvents de Rome et des possessions pontificales, envahies au moment, et par suite des malheurs de la France, le Gouvernement Italien paraissait respecter les maisons généralices, dans la crainte sans doute de froisser trop profondément non-seulement l'Eglise, mais surtout les puissances catholiques, intéressées à la conservation de ces établissements, et fondées à la réclamer. Sur les représentations de plusieurs nations catholiques, il avait même pris l'engagement formel d'excepter ces maisons généralices. Mais voici que, par une exception empruntée à la Prusse, les principaux établissements de la Compagnie de Jésus seraient envahis et supprimés.
Il n'échappe à personne que cet attentat, s'il venait à se consommer, blesserait au plus haut point les sentiments, les intérêts et les droits de la fille aînée de l'Eglise. Aucune maison religieuse de la ville éternelle n'importe, en effet, et n'appartient plus à la catholicité tout entière, et spécialement à la France que celles du Gesù et du Collège Romain. Le Gesù est le centre d'une Société célèbre, qui n'a cessé d'envoyer à notre Patrie des prêtres admirablement propres et dévoués à toutes les œuvres utiles, et dans tous les pays du monde, des missionnaires héroïques dont l'apostolat fécond sert la France presque autant que l'Eglise elle-même.

Le Collège Romain établi comme un foyer de lumière au centre de l'unité catholique attire à ses cours savants et gratuits les élèves ecclésiastiques de l'Orient et de l'Occident. Les élèves des Séminaires français les suivent avec profit. La suppression de cette haute école théologique serait un malheur irréparable pour la science sacrée et profane. – Comment ne serions-nous pas troublés et inquiets sur la menace d'une mesure qui tarirait une des sources les plus abondantes et les plus pures de la science, de l'apostolat et des œuvres charitables pour le monde entier ? – Il n'est pas nécessaire d'ajouter d'autres considérations, celle, par exemple, que le Souverain Pontife trouve dans les ordres religieux ses auxiliaires et ses conseillers pour le vaste gouvernement de l'Eglise universelle.

Après toutes les iniquités commises contre son pouvoir temporel, que vous avez, Monsieur le Président, si éloquemment défendu et proclamé nécessaire à la paix des consciences comme à la liberté de l'Eglise, serions-nous donc condamnés à voir une persécution plus grave encore sévir directement contre l'autorité spirituelle du Chef de l'Eglise, dont elle briserait les ressorts et paralyserait les organes ? Vous ne serez donc pas étonné, M. le Président, si interprète des Catholiques de mon Diocèse, je viens avec confiance vous demander d'agir de nouveau, par voie diplomatique, près du Gouvernement Italien pour obtenir le maintien du Collège Romain et de la Maison généralice du Gesù; j'aime à espérer que la France n'a pas abdiqué le protectorat des intérêts catholiques, qui lui a fait tant d'honneur dans le passé, et que ses malheurs ne lui ont pas ôté le droit d'élever la voix en faveur d'une cause si éminemment patriotique et chrétienne. Il vous appartient, M. le Président, de faire entendre avec autorité cette voix de la France, de la justice et du droit international. Ce sera un immense service rendu à la patrie et à l'Eglise. Les Evêques, le clergé et les catholiques vous en seront reconnaissants.

Veuillez agréer, etc.... + Félix, Arch. de Tours.

Nous ne pouvons prolonger ces citations : nous terminerons par la lettre de Mgr. V. de Léséleuc, évêque élu d'Autun.

Lettre de Mgr. l'Evêque d'Autun. 18 janv. 1873.

Monsieur le Président,

« Je n'appartiens qu'imparfaitement au corps des Evêques de France. Nommé par votre décret du 1er Août 1872, Préconisé pour l'Evêché d'Autun par Notre Saint Père le Pape dans le consistoire du 23 Décembre, je n'ai encore ni pris possession du Siège qui m'est confié, ni reçu la consécration épiscopale. Cependant je croirais manquer à mon devoir, si dès aujourd'hui je n'unissais ma voix à toutes celles qui vous demandent protection et justice pour les Ordres religieux, et spécialement pour le Collège Romain, et pour la maison généralice de la Compagnie de Jésus à Rome.

Le Collège Romain, M. le Président, est le berceau de mon éducation ecclésiastique, j'en parle comme un fils et comme un témoin. Beaucoup d'Evêques français, le plus grand nombre des Evêques du monde catholique, Allemands, Anglais, Irlandais, Ecossais, Américains du Nord et du Midi, viennent là depuis trois cents ans puiser la grande science aux sources les

plus abondantes et les plus pures. On s'efforce de tromper le monde au profit du désordre moral, quand on présente et qu'on traite cette reine des Universités comme un établissement local ou national. L'Eglise, les Papes, ont fait du Collège Romain, le centre de l'enseignement catholique; depuis Suarez jusqu'à Perrone, Patrizi, Ballerini, les voix théologiques les plus autorisées n'ont jamais cessé d'y retentir et de se succéder les unes aux autres, si ce n'est aux jours sinistres où la révolution leur a violemment imposé silence. Les sciences purement humaines y ont toujours brillé du même éclat que les sciences sacerdotales; notre Arago saluait avec un fraternel respect l'illustre De Vico, Directeur de l'observatoire; et, ces jours derniers encore, nos savants donnaient résolument place parmi eux au Révérend Père Secchi. — Monsieur le Président, supprimer le Collège romain, ou le séculariser, ce qui est tout un, serait aux yeux de Dieu et des hommes un acte de barbarie. Au nom de la science, au nom de la liberté de bien faire, au nom de la civilisation et du droit qui unit les nations chrétiennes entre elles, la France, affaiblie, mais restée la patrie du bon sens, protestera par votre bouche.

Quant au Gesù de Rome, il est au Collège Romain ce que la source est au fleuve. C'est là que naissent, grandissent et meurent ceux que l'univers entier proclame ses Docteurs et ses apôtres. Le coup qui menace en ce moment le Gesù, frapperait aussi bien la Chine et le Japon que notre vieille et chère Europe. François Xavier est parti du Gesù ainsi que Canisius, et la race de ces hommes est toujours vivante et pleine de sève. — Sauvez, M. le Président, avec les armes qui vous restent, avec les mâles représentations de la sagesse et de la saine politique, des instruments de salut et de conservation dont le monde moderne ne saurait se passer, et le Dieu qui bénit les fermes défenseurs de la vérité vous bénira: Je suis, Monsieur le Président etc... + L. de Léséleuc Evêque élu d'Autun.

Cette lettre est bien la lettre d'un fils qui glorifie sa mère et qui combat pour elle. La correspondance des Evêques avec le R. P. Provincial révèle partout les mêmes sentiments. "Vous me trouverez toujours prêt à prendre la défense de votre compagnie, écrit Mgr l'Evêque de Quimper. Et Mgr Fillion, évêque du Mans: "Je tiens à vous dire que j'ai été heureux de défendre deux grandes institutions éminemment utiles à l'Eglise, et de défendre les droits de la Compagnie à laquelle je suis attaché par la plus vive reconnaissance." Et Mgr l'Evêque de Nevers: "Personne n'est plus affligé que moi des persécutions odieuses dont votre illustre et sainte compagnie est actuellement l'objet. Je ne m'en consolerais pas si je ne savais qu'on ne vous serre jamais impunément de si près, et que l'heure du salut n'est plus loin lorsque vous semblez perdus." En sorte que le R.P. Provincial répondant aux Evêques pour les remercier d'avoir entendu son appel, put dire en toute vérité que "si dans nos malheurs la Providence de Dieu Notre Seigneur était notre unique espoir, le suffrage de tous les Evêques de France était assurément notre meilleure consolation;" car leurs lettres disaient assez haut "que l'Eglise était pour nous que dès lors notre cause était gagnée, fût-elle perdue devant les hommes.

Note laissée à M. Thiers par le R. P. de Ponlevoy.

A ces nombreuses et imposantes réclamations de l'Episcopat, le R.P. Provincial ajouta les siennes:

non content d'avoir soutenu de vive voix auprès de M. Thiers la cause des maisons menacées, il laissa à la Présidence une note dans laquelle leurs droits étaient exposés et défendus avec une grande netteté et une grande vigueur.

Note sur la suppression du Collège Romain et du Gesù.

« 1. Le maintien du Collège Romain nous paraît, au moins dans les circonstances présentes, devenir une question internationale, et même faire partie intégrante de la souveraineté spirituelle du Pape. – Le Gouvernement Italien, en usurpant le pouvoir temporel du Pape, avait du moins solennellement promis de respecter le pouvoir spirituel. Mais cette réserve devient dérisoire, si d'ailleurs on retire au Pape tout moyen d'enseigner les sciences sacrées et d'administrer les affaires ecclésiastiques. Or les Professeurs du Collège Romain sont, et même, à cette heure, sont presque exclusivement les organes de l'enseignement supérieur, comme ils sont encore presque tous membres actifs des diverses Congrégations Romaines. – Toutes les nations du monde catholique ont à Rome des Séminaires ou Collèges de leur nom et à leur compte. Là, de jeunes élèves, désignés, recommandés et entretenus par leurs Evêques respectifs, viennent puiser la doctrine à sa source même. Il y a, par exemple, le Séminaire français, les Collèges Germanique, Anglais, Irlandais, Ecossais, Belge, Américain du Nord, Américain du Sud, Grec, Slave, etc. Ce fait, n'est-il pas un droit ? Certes le Gouvernement Anglais l'entend bien ainsi. Car au premier bruit des nouvelles mesures en projet, il s'est hâté d'exiger et d'obtenir du Gouvernement Italien un engagement, non pas verbal, mais écrit, qu'on ne porterait aucune atteinte aux établissements de ses nationaux. Mais si les nations catholiques ont le droit d'envoyer et d'entretenir des élèves à Rome, elles ont donc aussi le droit corrélatif de maintenir les Professeurs. Tous ces séminaires étrangers suivent les cours supérieurs du Collège Romain, et fermer ce dernier, c'est les fermer tous.

2. Le maintien des Maisons Généralices au moins, a été posé par les Gouvernements comme une question internationale, donc aussi en principe le maintien du Gesù. – Et pourquoi donc cette dernière maison serait-elle seule exceptée de l'exception faite en faveur de toutes les autres ? En vérité, c'est tout simplement odieux, car il y a une injustice contre ceux qui sont frappés et une menace contre ceux qui sont épargnés. – Oserais-je le dire ? Les raisons qui militent pour le maintien des maisons Généralices, valent à fortiori pour le maintien du Gesù, au moins au point de vue où se placent les Gouvernements. Assurément, c'est du Gesù que dépendent le plus grand nombre d'individus français, et le plus grand nombre d'établissements français, par conséquent la plus grande somme d'intérêts français. – La non-reconnaissance légale de la Compagnie de Jésus en France ne fait rien à la question présente. On prend acte d'un fait de notoriété publique, conforme à la législation, utile au pays ; c'est assez pour que le Gouvernement puisse,

veille et doive le favoriser au dedans et au besoin, le protéger au dehors. Est-ce que nos ministères et nos travaux, tous nos collèges et nos missions sont sans valeur et sans intérêt ? N'est-ce pas le cas d'enumérer les missions des seuls jésuites français ? Nous avons en Chine le Tchély et cette immense province du Kiang-Nan, avec ses deux grands centres de Shanghai et de Nankin; dans les Indes anglaises, les jésuites Belges, ont Calcutta, les jésuites Allemands, Bombay; mais les jésuites Français ont encore tout le Maduré: enfin en Asie, nous occupons la Syrie. Nous entretenons en Afrique les missions de la colonie Algérienne, de Madagascar, Bourbon, Maurice et de tout l'Archipel Africain. En Amérique, nous tenons la mission de New-York et du Canada, celle encore des Montagnes Rocheuses, plusieurs collèges dans les Etats-Unis et enfin l'œuvre de la Transportation à Cayenne. Un quart des jésuites français est employé dans ces diverses missions: (496 sur 2000 environs). - Du reste, j'aime à le reconnaître, le Gouvernement apprécie l'importance des missions catholiques, même au point de vue de l'influence française, et nous en avons sans cesse la preuve au Ministère des Affaires Etrangères et au Ministère de la Marine. Eh! bien, je l'affirme, supprimer à Rome la maison Généralice du Gesù, déplacer le centre de la Compagnie, c'est d'un seul coup nous frapper tous à la fois, presque nous décapiter, du moins nous désorganiser. Par la nature de notre Profession, dévoués à tous les services pour la sainte cause, et par contre, voués à toutes les persécutions, plus peut-être que tous les autres, nous avons besoin de direction et de protection, et je ne sais dire lequel nous serait le plus fatal, ou de nous séparer de notre chef, ou de séparer le P. Général du Souverain Pontife. - Sans doute le Gouvernement Italien le sait parfaitement, et loin d'en avoir souci, ni scrupule, c'est précisément, c'est parce qu'il le sait, qu'il le veut; cette fois, j'en conviens, il devine et frappe juste, et voilà déjà qu'il le fait, si toutefois on le laisse faire.

Mais la France, elle, n'a pas de raisons pour le vouloir, et elle en a pour ne pas le permettre. Elle ne peut plus agir; mais elle peut encore parler, et sans même forcer le ton, elle sait bien encore se faire entendre: Faites vos affaires, à la bonne heure! dira-t-elle à l'Italie, mais ne défaites pas les miennes. Après tout, il n'y a pas de droit contre le droit. Ma possession est antérieure à la vôtre; vous êtes d'hier et moi, je date de Clovis. Rome est la capitale du monde, avant d'être la capitale de votre Italie. Tout catholique a droit de cité dans la ville éternelle, et puisque vous êtes venu de vous même vous poser et vous imposer ici, au moins souvenez-vous de l'adage: Si Romæ fueris, Romano vivito more. »

Cette note était suivie d'un appendice dans lequel le R. Père montrait l'honneur de la France intéressé à dire son mot dans une affaire " qui n'est au fond, disait-il, qu'une menée Garibaldienne, et une manœuvre Bismarkienne, donc une pression deux fois anti-française " " C'est assez, poursuivait-il, si les ennemis de la France sont pour les mesures les plus radicales, le catholicisme, la Papauté, et spécialement la Compagnie de Jésus, la France sera contre ces mesures, et sauvera les principes, en sauvegardant ses intérêts. Si la Révolution Italienne était seule en cause, il suffirait d'avoir un peu de fermeté, et pour agir, la France n'aurait qu'à parler. Point de doute qu'une déclaration

nette de sa part ne fût d'un grand effet à l'étranger, car on respecte fort la France d'aujourd'hui, parce qu'on redoute la France de demain. D'ailleurs, les adversaires en cause sont d'un caractère essentiellement fanfaron; lâches autant qu'insolents, ils ont peur, dès qu'ils ne font pas peur. Cette même attitude du Gouvernement n'aurait-elle pas encore un excellent résultat à l'intérieur? Le pays n'a-t-il pas besoin d'une politique conservatrice? Et l'expérience n'a-t-elle pas assez montré que la Providence avait rattaché les destinées de la France à celles de l'Eglise?
Mais la politique Prussienne est derrière la Révolution Italienne; il faut donc beaucoup de prudence. Un pays, qui a l'honneur de s'appeler la France, s'il avance une fois, ne doit pas reculer. Or nous ne sommes pas à l'heure d'un casus belli. – On ne peut donc agir que par la voie diplomatique. Mais pour rendre cette action plus libre dans ses formes et cependant plus énergique pour le résultat, si au lieu d'être isolée, elle devenait simultanée? Plusieurs Gouvernements, même non catholiques, voudront bien s'associer à une pacifique intervention du Gouvernement français. Enfin il est une proposition sur laquelle j'insiste de toutes mes forces. – Si l'injustice doit prévaloir contre le droit, si l'acte inique se consomme, je demande, et je demande, au nom du premier de tous les droits, celui d'une propriété incontestable et inaliénable, au nom de notre cause Religieuse, comme aussi des intérêts historiques, scientifiques et littéraires, que le Gouvernement Français veuille bien prendre sous sa protection et sous le scellé de l'Ambassadeur, les Archives de la Compagnie conservées dans la maison Généralice du Gesù. Il y a là des trésors dont la perte serait irréparable; on ne refait pas des Archives, comme des bibliothèques; et on peut être sûr que la main Italienne pillera tout ce qui ne sera pas sous le sceau de la France."

Ces demandes si pressantes et si justes furent écoutées avec courtoisie, et le R. P. Provincial eut la promesse qu'elles seraient prises en considération. Mais elles renfermaient aussi des craintes que l'avenir ne justifia que trop, et que la politique suivie jusqu'alors par le Gouvernement dans ses rapports avec le S. Siége ne rendait que trop légitimes. Les Evêques en faisant la démarche qu'on leur avait demandée auprès de M. Thiers n'avaient pas une plus grande confiance. "Je crois peu à l'efficacité de nos lettres" écrivait l'Archevêque de Bourges. "J'écrirai demain à M. Thiers, dit Mgr Pie, mais humainement, tout est perdu, même de ce côté." "Je désire que cette démarche ait l'effet qu'on en attend, écrit de son côté, le Cardinal Archevêque de Besançon; mais je n'y crois pas; .... M. Thiers répondra ou fera répondre quelques lieux communs et tout en restera là."
Monsieur Thiers fit en effet répondre par son secrétaire:

Présidence de la République. Versailles, le 18 janvier 1873.

Monseigneur,

Réponse du Gouvernement aux lettres des Evêques.

« J'ai mis sous les yeux de M. le Président de la République la lettre où vous voulez bien l'entretenir du maintien des établissements religieux reconnus nécessaires au Gouvernement spirituel de l'Eglise. Par ordre de M. le Président, j'ai transmis votre lettre à M. le Ministre des Affaires Etrangères que ces questions regardent spécialement. Mais vous pouvez être assuré que le Gouvernement français, qui partage votre juste sollicitude, ne néglige rien pour défendre la cause des établissements religieux à Rome. En ce qui concerne particulièrement le Collège Romain, qui fait honneur à la Science Italienne, le Gouvernement ne cessera de faire valoir les raisons qui peuvent en faire espérer la conservation. Vous n'ignorez pas que le Gouvernement Italien lui-même rencontre dans l'opinion des Chambres des difficultés dont il ne peut pas toujours triompher; et quant au Gouvernement de la République, il veillera avec un soin constant, croyez-le bien, aux grands intérêts moraux et religieux du pays. Mais aussi vous comprendrez, Monseigneur, la réserve dans laquelle il est obligé de se renfermer sur un sujet aussi délicat et aussi grave.

Agréez, Monseigneur, etc... B. St Hilaire.

Cette lettre nous paraît avoir été parfaitement caractérisée d'avance par le Cardinal de Besançon; elle peut sembler polie; mais elle est vague, indéterminée, et en définitive, elle ne promet rien: le Gesù qui faisait l'objet spécial de la demande des Evêques, parce qu'il était plus menacé n'est pas même nommé, et la dernière phrase dans laquelle le secrétaire de la Présidence rappelle aux Evêques " la réserve dans laquelle est obligé de se renfermer le Gouvernement sur un sujet aussi délicat et aussi grave" ouvre le champ à toutes les conjectures les plus défavorables.

Malgré cela, cette intervention imposante et presque unanime de l'Episcopat français ne laissa pas d'avoir du retentissement et de faire naître des appréhensions chez les spoliateurs. Ils cherchèrent au moins pour un temps, à se donner contenance, et à se faire un visage d'honnêtes gens. " Ces lettres, dit d'un ton hypocrite l'officieuse *Opinione*, pourraient faire croire à quelques uns qu'on veut supprimer les ordres religieux et expulser leurs généraux. Or, c'est entièrement inexact; on ne supprimera pas un moine; par conséquent on ne supprimera pas un seul généralat, et on n'ôtera pas à l'Eglise le moyen de les maintenir. L'Etat veut seulement qu'il n'y ait aucune ingérence de leur part, et il laissera l'Eglise accomplir son développement même en ce qui concerne les Ordres religieux."

(Univers, 3 Février 1873.) Le masque ne tardera pas à tomber.

Efforts tentés en Belgique par l'Episcopat.

Les Evêques de Belgique parlèrent à leur tour; au nom du Droit des gens, ils conjurèrent leur Gouvernement de joindre son action à celles des autres puissances catholiques pour arrêter à Rome la destruction des ordres religieux; car cette destruction, disaient-ils, entraînerait fatalement celle d'institutions " qui sont les œuvres de la Catholicité, et qui par leurs fondateurs, par leur but, par leurs membres, par leurs élèves et par leurs bienfaits, ont un caractère évidemment international."

(Univers, 21 fév. 1873.

Attitude de l'Autriche.

En Autriche, il se faisait aussi des efforts. L'intervention du Gouvernement fut demandée au moins en faveur du Collège Romain; le Ministre des Affaires Etrangères accueillit la demande et fit la promesse. "Sa Majesté elle-même, écrit de Vienne la personne qui avait bien voulu prendre en main cette affaire, Sa Majesté qui aime sincèrement la Compagnie, m'a donné l'assurance de sa protection." Mais les récentes tracasseries faites à nos Pères de Vénétie réfugiés dans le Tyrol, ne permettaient guère de faire fonds sur cette assurance. Du reste, au Ministère des affaires étrangères d'Autriche, on avait reçu de bonnes nouvelles de M. Visconti-Venosta, et on aimait à se reposer sur la sincérité et la fermeté du Ministre de Victor-Emmanuel. "Hier, écrit la même personne, est arrivée une dépêche de M. Visconti-Venosta, il y déclare qu'il tiendra ferme sur l'article 2 de la loi, et ne concèdera pas l'exclusion du Gesù, qu'il taxe d'une puérilité. En outre il dit, que la commission qui a été nommée pour proposer la loi à la Chambre, se prononcera dans le même sens". Nous verrons la suite de cette dépêche, et quelle sera la fermeté de M. Visconti-Venosta et de tout le Cabinet Italien.

De la Hollande.

La Hollande ne donna pas même une promesse. On pouvait attendre mieux d'un Gouvernement qui avait autorisé les zouaves pontificaux, et qui répudiant les traditions d'intolérance des siècles précédents accordait aux catholiques une liberté tout à fait inusitée. Mais la Franc-maçonnerie et peut-être la pression d'un redoutable voisin ramenèrent le Gouvernement de la Haye à ses errements anciens, et une lettre collective des Evêques adressée au roi sur la question présente demeura sans réponse. En effet, la crainte du grand Chancelier de l'Empire d'Allemagne fermait toutes les bouches, et arrêtait sur les lèvres toute revendication trop hardie. Les Evêques l'avaient prévu et annoncé d'avance.

Insuccès de toutes les démarches.

" Le Gouvernement italien, dit le *Journal de Florence*, tout en nourrissant le désir de supprimer les maisons religieuses, veut faire bonne contenance en face de l'Europe, et avoir l'air d'être forcé par la démocratie à recourir aux mesures extrêmes. Hélas! il ne doit plus avoir grand besoin de poursuivre ce rôle de dissimulation: il a sondé tous les cabinets de l'Europe, et il n'a trouvé nulle part un visage sévère. Vous voulez supprimer les ordres religieux, lui a-t-on dit, allez, c'est votre affaire. Plusieurs journaux, il est vrai, ont parlé de remontrances officielles venues de l'étranger au sujet de la loi de suppression. Il n'en est rien, et nous tenons d'une source des plus authentiques que *pas un* membre du corps diplomatique résidant à Rome n'a reçu l'ordre d'intervenir dans la question de suppression." (*Univers*, 10 février 1873.)

Rien n'est plus catégorique. Le Souverain Pontife ne pensait pas d'une autre manière: "Il faut espérer dans le Ciel, disait-il, car les puissances ne veulent rien faire d'efficace en faveur des derniers restes des institutions monastiques en Italie". (*Univers*, 9 fév. 1873.)

Les attaques recommencent contre le Collège Romain.

VII.

Pendant qu'on tentait ces démarches infructueuses auprès de la Diplomatie, la question de la suppression faisait de rapides progrès. Un des premiers actes de la Junte nommée par le Comité privé pour étudier le projet de loi concernant les corporations religieuses, fut de déclarer le Collège Romain établissement local destiné à la seule ville de Rome, et sans aucun caractère international.

Protestations des Recteurs des Collèges étrangers.

C'était un mensonge manifeste et une menace trop facile à saisir. Les Recteurs des collèges étrangers par une note commune adressée à M. Lanza, président du Conseil des ministres, protestèrent contre une pareille allégation et par les preuves les plus évidentes et les plus incontestables, ils établirent l'internationalité du Collège Romain.

Excellence,

Le 11 Novembre 1870, nous, Directeurs des Collèges étrangers germanique, anglais, écossais, belge, français, latin-américain et polonais, avons protesté contre l'occupation des écoles du Collège Romain, où venait s'instruire la jeunesse nationale étrangère confiée à nos soins. A cette protestation, il n'a pas été répondu. Aujourd'hui paraît une décision de la Junte qui n'est précédée d'aucune espèce de considérant, et ainsi conçue: "La Junte nommée en vertu du décret royal du 23 avril 1871 pour examiner les conditions juridiques des établissements religieux étrangers de Rome, ayant été invitée par le Gouvernement à donner son opinion sur le projet en date du 9 décembre 1871, émet l'avis que le Collège Romain doit être considéré comme un institut destiné à la ville de Rome, et non comme un établissement international. Cet avis fut adopté par le Gouvernement."

Cette décision pose un principe dont il semblerait résulter que le Gouvernement ou le Municipe a le pouvoir, si cela lui plaît, de supprimer ou de modifier le Collège Romain.

Nous, Directeurs susdits, nous associant à tous ceux qui ont un égal droit à l'enseignement du Collège Romain, nous protestons de nouveau, pour fortifier les arguments de notre première protestation et y joindre d'autres raisons qui peuvent peser d'un grand poids dans la question présente.

Ne connaissant pas les raisons adoptées par la Junte pour justifier son opinion, nous ne pouvons y répondre. Mais nous pouvons établir notre raisonnement de manière à réfuter les conclusions de la Junte: à savoir que le Collège Romain est destiné à la ville de Rome et n'est pas un établissement international. — Et d'abord, il se présente à nous une réflexion très simple. Si le Collège Romain avait été destiné à la ville de Rome, comme il est surtout une institution ecclésiastique, les clercs romains auraient dû en fréquenter les cours. Or, l'entrée du collège leur avait été interdite par le Pape, qui avait enjoint aux clercs de Rome de fréquenter exclusivement les cours du Séminaire romain.

Allons maintenant au fond de la question. I. — La destination d'une institution peut être déterminée soit indirectement par les circonstances qui ont accompagné sa fondation, soit directement, par la volonté du fondateur. 1º — En consultant l'histoire authentique de l'époque où la fondation a eu lieu, et sur laquelle personne n'a aucun doute, nous trouvons que les Pères du Concile de Trente,

représentants de l'Eglise universelle, étant venus à connaître les heureux commencements du Collège Romain, qui, à la fin de l'année 1560, comptait 900 étudiants appartenant à seize nations différentes au moins, chargèrent le premier légat du Pape à ce Concile le cardinal Morone (auquel s'unit le cardinal de Lorraine), de prier le Pape, en leur nom, de faire du Collège Romain une institution stable et perpétuelle; les cardinaux s'acquittèrent de leur mission. Un institut qui devait desservir les intérêts étrangers, devait être secouru par les fonds étrangers. A quelque temps de là, Pie IV écrivit aux souverains de l'Europe, et nominativement à l'empereur Ferdinand d'Autriche, aux Electeurs catholiques, aux Doges des républiques, au roi très-chrétien Charles IX, et à Philippe II roi d'Espagne, et leur demanda d'aider par des subsides convenables l'Université naissante, *afin de lui permettre*, observait le Pape, *d'être utile à tous les membres de l'Eglise.* Aussitôt, en réponse à la lettre pontificale, affluèrent à Rome des sommes d'argent venues de l'Espagne, du Portugal, de l'Autriche, etc. Dans une lettre adressée à Pie IV, l'empereur Ferdinand Ier, parlant du Collège Romain, s'exprimait ainsi: *Depuis beaucoup d'années, nous accordons à ce Collège un subside annuel.* — Cette page d'histoire aboutit à une conclusion bien différente de celle imaginée par la Junte. — 2°. — La destination du Collège peut être également inférée, avons-nous dit, de la volonté du fondateur. Le fondateur est Grégoire XIII, qui, ratifiant ce qui avait été fait par ses prédécesseurs, fit élever le majestueux édifice actuel. Le 11 janvier 1582, il posa la première pierre, sur laquelle on peut lire l'épigraphe suivante: *Religionis causa — Gregorius XIII Pont. Max. Bonon. — Collegii Romani Societatis Jesu — Amplissimo Reddita Aucti — Aedes Ad Omnes Nationes — Optimis Disciplinis Imbuendas — Aere Dato Extruens — Primum In Fundamenta Lapidem Conjecit — MDLXXXII.* — Ce document est péremptoire et nous dispense d'ajouter d'autres preuves. Il suffit pour détruire les deux arguments invoqués par la décision de la Junte, à savoir que le Collège Romain est destiné à la ville de Rome, et n'est pas un établissement international.

II. — Considérons maintenant le concours matériel fourni au Collège et les titres qui en dérivent.

1. La ville et le municipe de Rome n'ont jamais contribué pour aucune part à l'entretien du Collège Romain.

2. Les Papes lui ont accordé des subsides, mais subsides non puisés au Trésor public; ces subventions étaient prises au contraire sur leurs fonds particuliers et sur les fonds ecclésiastiques dont ils disposent comme Papes.

3. Les subventions venues de l'étranger ont été données en vue de la destination internationale du Collège, et elles ont complété la fondation et la dotation. — Aujourd'hui, les nations étrangères ne peuvent renoncer aux droits que leur confère le concours pécuniaire qu'ils ont fourni à la fondation et à la dotation du Collège Romain, afin de venir en aide à leurs nationaux, comme elles ne peuvent renoncer aux subsides accordés par les Papes au Collège Romain pour secourir les sujets de ces nations étrangères.

III. — Mais la question s'élargit encore. Le Collège Romain est, d'après la volonté du fondateur, revêtu d'un caractère international, et nos droits internationaux, comme collèges étrangers, se réunissent

dans ce collège par l'instruction qu'on y donne. De là, découle un double droit international, dont l'un consiste à donner et l'autre à recevoir l'enseignement du Collège. Si le premier est frappé, le second est atteint du même coup. — Nos collèges sont uniquement des domiciles de jeunes étrangers; ils ne renferment aucune école et ne possèdent aucun moyen d'en avoir. Incomplets par eux-mêmes, ils sont complétés par l'Université du Collège Romain, où ils vont chercher la science qui leur est nécessaire. Si l'on fait disparaître le Collège Romain, c'est une véritable mutilation qu'on nous fait subir, et la raison historique de nos instituts ne se justifie plus. Les nations étrangères ne permettront pas qu'un pareil préjudice soit porté à des établissements qui ont atteint le but pour lequel ils ont été fondés et dont la création et la dotation ont tant coûté à nos nationaux. — On voit maintenant combien d'intérêts moraux et matériels d'un caractère international se rattachent à l'existence du Collège Romain.

Nous ne doutons pas que nos Ministres n'appuient nos réclamations en faveur de la conservation de ce Collège, réclamations appuyées sur la volonté des fondateurs, sur l'origine des largesses qui lui ont été faites, et sur la prescription fournie par la possession trois fois séculaires de l'enseignement dont jouissent nos Collèges.

Nous envoyons copie de cette lettre à nos Ministres résidant à Rome, avec prière d'appuyer notre demande, et nous en expédions également une copie aux Évêques de nos nations respectives.

Nous avons l'honneur d'être, de Votre Excellence les très-humbles serviteurs. Rome 15 janv. 1873.

Signé: A. Steinhuber, directeur du collège Allemand-Hongrois. — H. O'Callaghan, directeur du collège Anglais. — A. Grant, directeur du collège Écossais. — T. Kirby, direct. coll. Irlandais. — Benedetto Mannoni, direct. coll. Grec-Ruthène. — Victor Van den Branden, Présid. coll. Belge. — Melchior Freyd, Direct. Sem. Français. — Ag. Santinelli, Direct. coll. Pie latin-américain. — F. Silas Chatard, Direct. coll. Amér. des États-Unis. — Pierre Semenenko, Direct. coll. Polonais.

Univers, 7 février 1873. (*)

Les Romains voulurent joindre leurs protestations à celles des Recteurs des Collèges étrangers. Par les soins de la *Société romaine pour les intérêts catholiques*, une formule de protestation fut répandue parmi le peuple, et en peu de jours, elle fut couverte de près de 34.000 signatures. *Civiltà*, Ser. VIII. T. 9. p. 493. Mais que pouvaient des signatures pour effrayer le puissant ami de l'Allemagne du Nord? Pendant que la Junte élaborait son projet de loi, le Gouvernement continuait à agir. Un décret du 21 janvier expropriait deux couvents, et un autre du 28 faisait subir le même sort à seize autres maisons religieuses. Parmi elles se trouvait notre maison de S. Eusèbe.

Expropriation de la maison de S. Eusèbe. 20 janv. 1873.

En vérité, qu'était-il besoin de Junte et de projet de loi?

(*) La même thèse a été développée par le R. P. De Buck (Letters and notices, mars 1873. p. 4.) et par M. Armand Ravelet dans sa belle consultation pour les Ordres religieux de Rome. Voir aussi un mémoire autographié ayant pour titre: *Quelques notes ébauchées sur la Question Romaine au point de vue spirituel.*

La Junte paraissait le sentir; elle ne commença guère son travail d'une manière sérieuse que dans les premiers jours de février. Du reste, son dessein était arrêté, et l'Opinione ne surprit personne quand elle annonça dans son No. du 6 Avril que "la Junte avait changé notablement le projet," et que toutefois "elle avait disposé son œuvre de manière à enlever toute occasion de graves désaccords entre elle et le Ministère." Le journal annonçait en même temps que la nouvelle rédaction avait été remise aux Députés. Civiltà, ser. VIII. t. 10. p. 238. La discussion publique allait bientôt commencer.

Discussion du projet de loi dans l'Assemblée. L'art. 2. et les maisons Généralices.

Elle s'ouvrit le 6 Mai; nous ne la suivrons pas dans ses détails. Il suffit de rappeler ce qui nous intéresse spécialement. Dans la séance du 17 Mai, la discussion de l'art. 2 amena la question des maisons Généralices. M. Ricasoli proposa un amendement extrêmement perfide dont tous les termes sont à peser. Il proposa donc d'attribuer au Saint-Siège une rente annuelle de quatre cent mille francs pour le maintien des généraux et des procureurs généraux des ordres religieux. Jusqu'à ce que le Saint-Siège dispose de cette somme, le gouvernement, selon lui, pourra en confier l'administration aux généraux, qui disposeront aussi des locaux nécessaires pour leur résidence personnelle et leurs bureaux. M. Lanza déclara qu'il acceptait l'amendement Ricasoli, lequel fut approuvé par 220 voix contre 193. (Univers, 19 mai 1873.) Civiltà, ibid. p. 614.

Le journal de Florence démasque très bien la perfidie de cet amendement. "L'amendement Ricasoli, dit-il, adopté par la Chambre, ne s'éloigne pas du tout du système d'hypocrisie inauguré par la secte en Italie. C'est de plus le coup mortel porté aux corporations religieuses de l'étranger.

L'allocation de 400,000 francs faite au Saint-Siège est une dérision, en ce sens que la papauté ne pourra jamais accepter une aumône prise sur des biens ravis à l'Eglise. On offre, parce qu'on sait bien que l'on n'acceptera pas, et l'être ecclésiastique juridiquement existant à Rome est un mythe, car justement la loi a pour effet de détruire tous les êtres ecclésiastiques, et de leur ôter toute existence juridique. D'ailleurs, où se trouvera l'être ecclésiastique qui veuille accepter le bien d'autrui? Cet être, on le formera de sectaires ou de vieux-catholiques. Il y a encore quelque vilaine embûche là-dessous. La seconde partie de l'amendement est encore plus perfide que la première. On se passe d'argent, mais un général d'ordre a besoin d'une maison stable et de liberté d'action. - Or, d'après l'amendement, le ministère a la faculté de mettre à la porte quand bon lui semblera, tel général d'ordre qui ne lui plaira pas. C'est Lanza qui va mesurer l'espace nécessaire à la demeure d'un général d'ordre et de ses conseillers! C'est encore lui qui demeure arbitre suprême de la destinée des généraux, car il dépend de son caprice de les mettre à la porte ou tous ensemble ou l'un après l'autre. Ce n'est pas tout encore, in cauda venenum.

Les titulaires seuls, et seulement tant que durera leur office, seront conservés dans les maisons généralices. Traduit en action, cela signifie que dans cinq, ou au plus dans dix ans il n'y aura plus un seul général d'ordre religieux à Rome. En effet, dans plusieurs ordres

religieux, comme chez les carmes, les franciscains, l'office de général ne dure que trois ou au plus six ans. Donc à la première élection le général nommé sera mis à la porte. On sait en outre que les généraux des ordres où cette charge est à vie, sont presque toujours choisis parmi les religieux consommés par la sainteté et l'expérience lesquelles ne s'acquièrent guère qu'avec l'âge.
Les généralats à longue vie ne sont pas communs dans l'histoire des ordres religieux. Comme on voit, l'amendement Ricasoli est une dérision d'abord, et ensuite la condamnation à mort des ordres religieux. . *Univers, 25 Mai 1873.*

Le Gesù est excepté du bénéfice de l'art. 2.

Malgré cela, cet amendement parut encore trop doux pour être appliqué à la Compagnie. Dans la séance du 27 Mai, les députés de la Gauche et bon nombre de ceux de la Droite réclamèrent en masse l'exception déjà votée dans le comité privé contre la compagnie de Jésus. Plusieurs même des plus emportés proposèrent une expulsion pure et simple de la compagnie de Jésus et des corporations qui y sont affiliées. Ainsi avait fait le maître en Allemagne, et les serviteurs se faisaient gloire de copier le maître. Leur proposition ainsi que d'autres non moins violentes fut rejetée après une lutte très-vive. Le ministère avait déclaré qu'il n'abandonnerait pas l'art. 2. nous venons de voir qu'il y laissa faire au moins des brèches considérables. Pour sauver ce qui en restait encore, il consentit à sacrifier les Jésuites. Un membre de la Droite, intime ami du ministre de Falco, M. de Donno, proposa l'amendement suivant: "La faculté donnée au Gouvernement par le N.º 4 de l'art. 2. (c'est la faculté dont il est question dans l'amendement Ricasoli) ne s'étend pas à l'ordre des Jésuites." 196 voix votèrent cet amendement contre 146. - La bataille avait été longue et acharnée; elle n'avait pas duré moins de sept heures. *Civiltà, ibid. p. 615.*

C'était une grande victoire pour les ennemis de la Compagnie. Sans doute, tous les vœux n'étaient pas encore comblés, tous les plans n'avaient pas abouti. Mais le principal adversaire était abattu, et l'on pouvait prendre patience en attendant l'occasion favorable de faire subir le même sort aux survivants.
C'était aussi une défaite pour le ministère, et l'opinion ne lui sut gré ni de ce qu'il refusait, ni de ce qu'il accordait. En particulier, l'exception qu'il fit à l'art. 2. fut traitée tour à tour d'acte de violence inspiré par la passion et condamné par la raison, et d'acte de faiblesse et de timidité indigne d'un pays qui prétend se gouverner par les principes de la liberté. *Civiltà, ibid. p. 616.* - Quant à la Compagnie, elle eut le droit de se réjouir de cette exception: elle ne crut point la mériter; mais assurément elle n'en pouvait espérer de plus chère à son ambition.

Les Catholiques n'acceptèrent point ces faits; ils se crurent le devoir de protester et contre l'art. 2., et contre les modifications introduites dans cet article par M. Ricasoli, et contre l'exception étrange votée par la Chambre contre les Jésuites. L'injustice était trop révoltante en effet; elle appelait la réprobation de toutes les âmes honnêtes. - Les Sociétés catholiques de Rome au nombre de 78 élevèrent généreusement la voix: "Les Romains fidèles à l'Eglise, dirent-ils, dont le Seigneur a voulu que le centre fût placé dans

Protestation des Sociétés Catholiques de Rome.

leur ville,

ne peuvent garder le silence en voyant menacées les institutions vénérables auxquelles la patrie doit d'insignes bienfaits religieux et moraux, ainsi qu'une grande partie de sa gloire scientifique et littéraire. Ils considèrent la guerre faite à ces institutions, notamment à la Compagnie de Jésus, si hautement méritante, comme très injuste au point de vue de la loi naturelle et divine, comme souverainement injurieuse envers le christianisme qui les a inspirées, favorisées et honorées, parce qu'elles constituent l'accomplissement le plus sublime des préceptes de l'Evangile; comme très nuisible à leur ville, puisqu'elle tend à priver les fidèles d'une lumière et d'un secours précieux, les familles d'un moyen d'éducation religieuse et civile, en tout digne de confiance.- Aucune considération ne peut justifier une mesure qui viole la liberté individuelle en ce qu'elle a de plus intime et de plus sacré: une mesure qui dépouille, renverse et détruit sans raison des institutions nées sous la protection des lois.- Des pays de civilisation ancienne et moderne et jouissant d'une liberté véritable, quelques-uns même non catholiques, ont au milieu d'eux ces institutions et leur accordent une entière et légale protection, en sorte qu'on ne saurait comprendre comment, lorsqu'on proclame ici l'immense avantage d'un régime nouveau, la liberté et la justice soient toutes deux foulées aux pieds avec une telle iniquité, et au grand préjudice de citoyens paisibles qui ne violent aucunement les ordonnances civiles. - On parle du vote populaire, mais il y a peu de mois à peine que des milliers et des milliers de Romains ont donné leur nom au Pontife, en protestant contre ces actes. Si tous leurs noms n'ont pas été publiés, on connaît du moins les noms de ceux qui ont présenté les protestations et les signatures, et leur caractère personnel est une garantie suffisante. Les Romains, peu nombreux, qui signent ici sont les interprètes fidèles de l'immense majorité de leurs concitoyens, et ne craignent pas d'être démentis. Ils espèrent que leur voix, qui est la voix de la justice commune et de la foi professée par toute l'Italie et passée dans l'histoire, dans les lettres, dans les arts, en ce que l'Italie a eu et garde de plus glorieux, parviendra au cœur des hommes qui doivent prononcer un jugement, et que ces hommes se souviendront que ce jugement sera un jour apprécié par l'histoire et par Dieu. - Mais la présente déclaration dût-elle être inutile, elle attestera du moins au monde catholique que la volonté des maîtres actuels de Rome n'a certes pas été la volonté des Romains. *Rome, 28 Mai 1873.*

Suivent 248 signatures des présidents, officiers et présidentes des Sociétés qui composent la fédération appelée *Piana*, de Pie IX. Les membres de ces sociétés, qui forment la presque totalité de la noblesse, de la bourgeoisie, des artisans et du peuple de Rome, ont tous adhéré sans exception à cette déclaration. *Univers, 11 Juin 1873.*

Des Généraux d'Ordres.

Les Généraux d'Ordres et les Procureurs généraux au nombre de 32 parlèrent à leur tour. Leur protestation fut adressée le 3 juin au roi, au président du conseil des ministres, aux présidents du Sénat et de la Chambre des députés.

" La Chambre des députés du royaume d'Italie a discuté, du 6 au 26 mai, une proposition de loi

ayant pour but d'étendre à la ville et à la province de Rome les dispositions en vigueur dans le reste de l'Italie, sur les corporations religieuses et la conversion des biens ecclésiastiques. Outre les modifications très-graves apportées par la Commission au projet du ministère, la Chambre, dans la discussion et le vote de chaque article, a encore ajouté à chacun d'eux des dispositions nouvelles plus odieuses et plus subversives de tout droit, qui anéantissent, pour ainsi dire, toutes les familles religieuses, et confisquent toutes leurs légitimes propriétés. Dans plusieurs séances tenues pour la discussion du projet de loi, sans parler des atteintes portées à la justice de la cause et de l'incompétence du jugement, il fut prononcé divers discours publics, où apparaît le plus incroyable mépris de la vérité, de la justice et de la religion.

Le monde catholique tout entier, et même ceux d'entre les hérétiques et les infidèles qui ont conservé un peu de raison et d'honnêteté naturelle pourront en juger comme il convient. — Or, le Souverain Pontife, seul juge établi par Dieu en tout ce qui concerne l'Eglise et les institutions religieuses, ayant hautement protesté, et déclaré nul et de nulle valeur tout attentat qui serait fait aux corporations religieuses, et aux propriétés qu'elles possèdent légitimement, nous, soussignés, supérieurs et procureurs généraux des divers Ordres religieux résidant à Rome, nous regardons comme un devoir strict, non seulement d'adhérer aux sentiments exprimés par le Vicaire de Jésus-Christ, à qui nous sommes immédiatement soumis, mais de protester d'une manière spéciale en notre nom et au nom des familles religieuses dont Dieu nous a confié le gouvernement, selon les règles de la perfection chrétienne et des conseils évangéliques, et selon les lois et constitutions approuvées par le Saint-Siége apostolique.

C'est pourquoi, renouvelant nos protestations, et rappelant les motifs allégués dans la circulaire que nous avons adressée, à la date du 4 octob. 1871, à tous les ambassadeurs, ministres, chargés d'affaires et consuls accrédités près le Saint-Siége, et dans laquelle il était prouvé avec évidence que l'extinction des corporations religieuses existant à Rome, est un attentat odieux et manifeste contre les droits de ces ordres religieux, contre les droits de la catholicité tout entière, et principalement contre les droits spirituels inhérents au chef visible de l'Eglise;

Nous protestons de nouveau, et en particulier contre les blasphèmes

et les outrages à Dieu et à la sainte religion, qui ont été dans cette circonstance impunément proférés, contre toutes les injures par lesquelles la personne sacrée et l'autorité du Vicaire de Jésus-Christ ont été offensées, contre l'impiété dont ont fait preuve les rapporteurs de la Commission, qui au mépris de l'Evangile, n'ont pas craint d'affirmer que les conseils évangéliques, c'est-à-dire les voeux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, sont contraires à tout progrès matériel, moral et intellectuel.

Nous protestons contre l'incompétence et la contradiction de ceux qui après avoir juré de maintenir ce qui existait, après avoir solennellement promis au monde catholique de laisser intacte l'autorité de l'Eglise, proposent et décrètent des lois contraires au premier article de la Constitution, et qui violent outre mesure l'autorité spirituelle du Souverain Pontife et les saintes lois de l'Eglise.

Nous protestons contre les calomnies, les faussetés et les mensonges, qui sans fondement et sans preuve aucune, ont été répandus et débités dans le public contre les institutions et les personnes religieuses, qui ont le droit de maintenir intactes leur réputation et leur renommée.

Nous protestons contre l'expropriation violente des maisons et couvents, contre la spoliation des biens et propriétés appartenant à nos Ordres respectifs, réservant contre tout injuste envahisseur et possesseur les droits inhérents à chacun d'eux, droits dont aucun pouvoir laïque ne peut légitimement les priver.

Contre de telles iniquités, nous en appelons au Souverain Pontife, Vicaire de J.-C. sur la terre, aux évêques et pasteurs des âmes, qui sont les tuteurs, les gardiens et les défenseurs des biens ecclésiastiques;

Nous en appelons à tous les fidèles catholiques répandus dans le monde entier, à la charité desquels sont dûs en grande partie les biens et propriétés religieux donnés à l'Eglise pour la splendeur du culte et la propagation de la foi;

Nous en appelons au droit individuel d'association et de propriété, au droit des gens et au droit international, qui tous trois militent en faveur de notre existence et de nos propriétés;

Nous en appelons au jugement de toute personne de bon sens et civilisée qui se dirige d'après la raison et la foi;

Nous en appelons enfin au jugement du juge suprême des vivants et des morts, à Dieu tout-puissant, qui ne fait point acception de personne, et dont la justice inexorable saura bien, dans un avenir quelconque, venger l'honneur et

les droits des calomniés et des opprimés. Quant à nous, nous le supplierons assiduement et de tout notre cœur de se montrer miséricordieux à l'égard de nos calomniateurs et de nos oppresseurs, et de leur épargner les peines et châtiments temporels et éternels qu'ils pourraient avoir encourus, à raison de l'iniquité de leurs actes. —— Rome, le 2 Juin 1873.

(Suivent les signatures, au nombre de 82.) L'Univers, 8 Juin 1873. — Civiltà, Ser. VIII. v. 10. p. 718.

La Consultation de M. Ravelet.

Un éminent jurisconsulte de France, M. Armand Ravelet, rédacteur du journal Le Monde, et Avocat à la cour d'appel de Paris, n'avait pas attendu le vote de la Chambre pour faire entendre la voix de la justice indignement méconnue par les légistes de la révolution italienne. Dans une savante Consultation pour les Ordres religieux de Rome contre le Gouvernement italien, il démontra d'avance que si la loi venait à être votée, elle serait nulle et sans valeur, au point de vue du droit naturel, du droit international positif et du droit italien lui-même, et ne pourrait avoir aucun effet juridique. Le Gouvernement de Victor-Emmanuel ne fut pas arrêté par ces fières remontrances, mais il s'en montra vivement irrité; il fit saisir deux feuilles catholiques, l'Osservatore Romano et la Voce della Verità, qui s'étaient empressées d'insérer dans leurs colonnes la savante Consultation.

Les adhésions arrivèrent de toutes parts à M. Ravelet. Le Monde et l'Univers publièrent les noms d'une foule considérable de magistrats, de jurisconsultes et d'avocats de tous les pays qui se ralliaient à ses conclusions. Le Souverain Pontife voulut lui-même féliciter l'auteur, et il l'honora d'un Bref, où il lui donne les noms de vrai catholique et de vrai jurisconsulte. Les larrons n'en gardèrent pas moins leur butin; pour en assurer la possession, il ne leur restait plus qu'une formalité à remplir: ratifier le vote par le sénat, et le revêtir de la signature du roi.

Les Généraux d'Ordres auprès du Saint-Père. Le T. R. P. Beckx lit une adresse. 12 juin 1873.

En attendant que ces prescriptions du régime parlementaire fussent accomplies, les Généraux des Ordres dépouillés se rendirent au Vatican. Ils allaient chercher auprès du Père commun des fidèles la force et la consolation, et mêler leurs épreuves à celles du Pontife prisonnier.

"Hier, 12 juin, raconte le Journal de Florence, les Généraux d'Ordres religieux se sont réunis autour du Vicaire de Jésus-Christ, pour leur renouveler leur amour et l'expression de leur entier dévouement. Le jour était bien choisi. Nul n'ignore en effet que la Fête-Dieu était autrefois solennisée à Rome avec une pompe extraordinaire. Le Souverain-Pontife, précédé des éminentissimes cardinaux, des chapitres, du clergé séculier et régulier, et suivi des autorités civiles et militaires, se

montrait aux Romains et aux nombreux étrangers de passage dans la Ville éternelle tenant en mains le très-saint Sacrement . . . L'on ne peut qu'apprécier la pensée délicate des Généraux d'Ordres, qui ont voulu déposer en un pareil jour, aux pieds de Sa Sainteté, le tribut de leur amour et de leur vénération . . . Le T. R. P. Beckx a donné au nom de ses vénérables collègues, lecture d'une magnifique Adresse, à laquelle le Souverain Pontife a répondu avec la fermeté et l'énergie qu'il sait si bien déployer en pareille circonstance. " L'Univers, 17 juin 1873.

On peut dire en effet qu'il convenait au plus persécuté de tous d'élever la voix en cette circonstance, et de la part des Chefs d'Ordres, ce fut une attention pleine de délicatesse de laisser la parole au vieillard qui portait le poids de tant d'épreuves: le T. R. P. Beckx s'exprima ainsi au nom de tous :

" Très Saint Père, —— Les graves afflictions qui oppriment depuis longtemps déjà les bons fidèles, en voyant l'Eglise de Jésus-Christ si universellement persécutée, loin de diminuer, s'aggravent de jour en jour en proportion de l'audace et de la violence toujours croissantes de ses ennemis. Nous avons, il est vrai, non seulement la ferme confiance, mais la certitude infaillible que l'Eglise, fondée sur la pierre angulaire qui est le Christ, résistera à tous les chocs et prévaudra contre toutes les forces de l'enfer, mais nous ne pouvons nous empêcher de nous plaindre, nous aussi, du mal qui se fait impunément, et du préjudice très-grave qui en résulte pour les âmes exposées à mille dangers, au milieu d'une si grande perversité de maximes immorales et irréligieuses qu'on favorise et qu'on propage de tous côtés.

Un des graves motifs de notre affliction, est de voir toutes les communautés religieuses exposées aux angoisses et aux contradictions, et sur le point d'être expulsées par la force de leurs asiles sacrés, dépouillées de leurs propriétés, et repoussées au milieu des périls du siècle. Toutefois, au milieu de si vives amertumes, nous trouvons une grande consolation dans la vigueur avec laquelle Votre Sainteté prend notre défense contre l'ennemi commun, comme aussi dans la faveur qui nous est accordée de venir souvent aux pieds de Votre Sainteté, et de déposer nos peines dans son cœur paternel ; nous y puisons du courage, et l'exemple de la générosité, de la force et de l'espérance dans le secours divin. Oui, nous espérons que le Seigneur ne tardera pas à venir à notre secours, et nous espérons *contra spem in spem*.

Mais, qu'il me soit permis de le dire, le motif le plus puissant de notre espérance, c'est vous, Bienheureux Père. Parmi les signes que le Seigneur nous donne de sa prédilection pour l'Eglise, le plus remarquable, le plus lumineux et le plus caractéristique,

est la conservation de la précieuse santé de votre Sainteté, au-delà du terme que n'ont jamais dépassé les précédents Souverains Pontifes. Ce précieux signe, qui console tous les bons, nous encourage à espérer que les prières de toute l'Eglise seront bientôt exaucées, et que par l'intercession de la Bienheureuse Vierge Marie, laquelle doit à Votre Sainteté le plus beau joyau de sa couronne, le Seigneur rendra à l'Eglise cette paix qui est l'objet du désir du monde entier, et que le monde attend avec le triomphe de la justice et de la vérité.

Aujourd'hui, plus que jamais, nous nous sentons engagés à prier avec la plus grande effusion de nos cœurs, afin que le Seigneur hâte le moment de ses miséricordes sur son Eglise, et conserve pendant de longues années la vie et la santé précieuses de Votre Sainteté, de laquelle nous implorons avec confiance pour nous et pour nos familles religieuses la bénédiction apostolique. » Civiltà, Ser. VIII. t. 11. p. 91. - l'Univers, 19 juin 1873.

Réponse du S. Père. Le Souverain Pontife répondit :

« Je m'associe pleinement aux justes plaintes que vous venez d'entendre, et qui s'élèvent au sujet de la triste situation présente et du pouvoir que, pour un moment, Dieu a voulu donner à l'enfer. En vérité, il semble que nous n'ayons qu'à répéter maintenant ces paroles : hæc est hora vestra et potestas tenebrarum. D'où vient en effet, si ce n'est du prince des ténèbres et de ceux qu'il inspire, cette frénésie cruelle qui pousse à assaillir des personnes inoffensives qui vivent tranquilles dans la solitude de leurs cloîtres, afin de prier, d'étudier et d'embellir l'Eglise, laquelle, au moyen de ces soutiens et de ces défenseurs, se présente vraiment circumdata varietate ? D'où vient cette haine qui excite les mêmes hommes à priver ce Saint Siége de vaillants appuis, le peuple fidèle d'excellents ministres des sacrements, et de saints dispensateurs de la parole divine, d'où vient-elle, sinon de Satan lui-même et de ses satellites, incarnés dans l'homme, et qui voudraient déraciner la foi, et détruire s'il était possible, jusqu'aux dernières traces du Catholicisme ?

Néanmoins, deux réflexions s'offrent à la pensée, et doivent servir à nous réconforter dans une si grande désolation. La première est que les âmes chères à Dieu doivent être éprouvées par la désolation. Quia acceptus eras Deo, necesse fuit ut tentatio probaret te. C'est ce que disait l'ange à Tobie pour lui expliquer le mystère de ses douleurs. De même aussi, l'Eglise purifiée par les tribulations se relèvera plus vigoureuse, et les Ordres religieux eux-mêmes pourront combattre de mieux en mieux les combats du Seigneur, après qu'ils auront triomphé des

efforts actuels de l'enfer qui tendent à la destruction de tout ce qui se présente sous l'aspect de la religion et de l'Eglise. L'autre motif de nous raffermir et d'espérer, c'est, pour moi, l'esprit de prière qui se réveille de toutes parts avec une nouvelle ardeur. Il n'est pas un coin de la terre où ne soit porté le nom de Jésus-Christ, pas un endroit où l'on ne prie pour les afflictions de l'Eglise. Or, cet esprit est un signe évident que la miséricorde n'est pas loin.

Et puisque Dieu a élevé notre bassesse jusqu'à nous faire ses coopérateurs dans le gouvernement de son Eglise, nous devons redoubler notre confiance en Lui, qui saura nous donner les forces nécessaires non seulement pour combattre, mais encore pour triompher. Les censures de l'Eglise, qui s'accumulent sur la tête des spoliateurs, c'est là encore une arme puissante dont Dieu se servira pour la défaite de ses ennemis. Je me rappelle avoir raconté plusieurs fois une anecdote concernant une personne que je connaissais, et cette anecdote, je veux la répéter. Au temps passé, quand je demeurais dans la maison des pauvres artisans (l'Institut dit de Tata Giovanni, dont Pie IX a été l'aumônier), je vis venir à moi un homme appartenant à une famille aisée, lequel me demanda un secours. – Eh quoi! lui dis-je, n'appartenez-vous pas à telle famille, si riche des biens de la fortune, et qui fait partie elle-même d'une grande société qui a acquis un grand nombre de biens d'Eglise pour des millions? – Depuis cette époque jusqu'à présent, me répondit-il avec des larmes dans les yeux, nos richesses s'en sont allées comme la fumée; c'est pourquoi je vous prie de me donner un petit secours, afin que je puisse retourner dans mon pays natal, et derrière les murs de l'habitation domestique, expier secrètement mes péchés.

Si je raconte ce fait, ce n'est pas qu'il soit unique, mais c'est qu'il ressemble à beaucoup d'autres qui ont eu lieu dans le passé, et qu'il est comme la prédiction des évènements à venir. Plaise à Dieu que comme il prédit les conséquences de l'usurpation, il serve aussi d'exemple pour amener le repentir des usurpateurs.

Ayons confiance en Dieu, qui nous marque sa tendresse, même quand Il châtie. Ayons confiance qu'Il tournera son regard irrité contre ceux qui font le mal: ut perdat de terra memoriam eorum. Enfin, levons les yeux vers Lui, et pour nous réconforter davantage, demandons-Lui la grâce de supporter avec patience tout ce qu'Il permettra qui nous arrive. Recommandez-lui les besoins de toute l'Eglise et du vieillard qui vous parle, afin qu'Il me donne la force de prier pour tous, pour l'Allemagne, pour la France, pour l'Autriche, pour la Suisse, pour l'Angleterre,

pour l'Espagne, pour le Portugal et pour cette pauvre Italie. Ah! que Dieu vienne calmer la tempête, et ramener le navire dans le port du salut et du repos! Sans aucun doute, il viendra, et c'est avec cette foi que je lève la main pour vous donner la bénédiction du Seigneur, à vous et à tous les Ordres que vous représentez ... Benedictio Dei, etc .. Civiltà, ibid. p. 92. - L'Univers, 18 Juin 1873.

Le projet de loi est voté par le Sénat, 17 juin — et signé par le roi, 19 juin 1873.

En effet, aucun secours ne venait des hommes. Le projet de loi fut présenté au Sénat le 16 juin, et le lendemain, 17, il fut voté par 68 voix contre 20; les autres sénateurs — plus de 200 — ne prirent aucune part aux délibérations. Le séjour de Rome leur déplaisait, ou leur causait une terreur secrète: ils aimaient mieux rester dans leurs provinces. Il n'y avait donc pas la majorité légale; mais c'était chose trop fréquente, pour qu'on se laissât arrêter par ce défaut de forme, et le roi revêtit de sa signature souveraine le vote des deux Chambres. (1). L'article 9. de la loi disait qu'il serait institué une junte composée de trois membres, que cette junte serait chargée de la liquidation et de la conversion des biens ecclésiastiques, et qu'elle prendrait le nom de Junte liquidatrice de la propriété ecclésiastique de Rome. L'article 10. ajoutait que « les administrateurs des maisons religieuses supprimées à Rome, devraient dans le délai de trois mois, présenter à la Junte un aperçu des biens, créances et dettes appartenant à la maison. » Cette Junte fut formée le 19 juillet; mais elle déclara que le terme de trois mois marqué par l'article 10, courrait à partir du 25 juin, jour de la publication de la loi. Nous verrons que ce terme ne sera pas de beaucoup dépassé.

VIII.

Chute du ministère Lanza. - Avènement du ministère Minghetti. 10 juill. 1873.

Dans son ensemble, la loi du 25 juin était loin du premier projet. Le Ministère qui l'avait acceptée pour plaire à la Gauche, ne tarda pas à recevoir la récompense ordinaire de la faiblesse et des compromis. Elle avait été signée le 19; elle fut publiée dans la Gazette Officielle le 25; or, ce même jour, 25 juin, le Ministère ayant posé dans les Chambres la question de cabinet à propos d'une loi financière, ne ralliait autour de lui que 86 voix contre 157. La réponse était péremptoire; elle fut comprise. Après les atermoiements et les pourparlers habituels, le ministère Lanza donna sa démission, et fut remplacé par le ministère Minghetti, lequel entra en charge le 10 juillet suivant. Nous avons eu déjà l'occasion de nommer M. Minghetti. C'est lui qui dans le Comité privé avait engagé ses amis de la Gauche « à suivre pour

---

(1). Pour le texte de la loi, voir la Civiltà, Ser. VIII. t. 11. p. 220.

un temps la ligne de conduite adoptée par les modérés à propos de l'article 2, attendant des événements l'occasion favorable de faire ce qu'il ne convenait pas de tenter encore." Les événements avaient beaucoup fait; nous pouvons compter que le nouveau Président du conseil des ministres ne faillira pas au reste de la tâche.

Protestations des Gouvernements de France et d'Autriche.

Il ne fut pas cependant, paraît-il, sans y rencontrer quelques difficultés. Un Gouvernement plus ferme et plus chrétien venait de remplacer en France le gouvernement de M. Thiers. Le nouveau chef du pouvoir et ses ministres ne pouvaient pas regarder d'un œil indifférent ce qui se passait à Rome. Malgré les embarras de la situation, leur bouche ne fut pas muette; elle fit entendre des *protestations*, ou pour le moins des *observations*. Les feuilles italiennes elles-mêmes furent forcées de le reconnaître; seulement, elles s'obstinèrent à dire qu'il n'y avait pas eu *protestations*, mais *observations*. (voir l'Univers, 1er juillet 1873).

Voyage de Victor-Emmanuel à Vienne et à Berlin.

Quel qu'ait été le langage de la France et de l'Autriche qui unit sa parole à celle de la France, il est probable qu'il eût suffi à protéger les maisons généralices contre la loi du 25 juin, si M. Minghetti avait été réduit à ses seules forces. C'est pourquoi le Président du conseil décida son maître au voyage de Vienne et de Berlin. On dit que le succès fut douteux auprès de François-Joseph; nous voulons le croire pour l'honneur de S. M. Apostolique. Mais à Berlin, le monarque excommunié fut reçu comme un membre de la famille par le persécuteur du Catholicisme et des Ordres religieux. L'alliance fut renouée plus intime que jamais entre les deux puissances. Le Grand chancelier de l'Allemagne du Nord excita le zèle encore trop timide du roi d'Italie, et lui offrit avec l'autorité de son exemple la force de son bras.

Il serait difficile de dire au juste tout ce qui se passa dans ces tristes conférences; mais on était en droit d'attendre les résolutions les plus extrêmes de la part des deux hommes qui les avaient provoquées, et qui en demeuraient les inspirateurs. Une guerre à mort y fut déclarée au Catholicisme par le Protestantisme révolutionnaire. Le Gouvernement de Victor-Emmanuel, entraîné par la Révolution dans cette fatale alliance, se résolut à aller jusqu'au fond de l'abîme. La France n'inspirait plus aucune frayeur, ou du moins les vainqueurs du 20 septembre affectaient de n'en avoir souci et de se moquer d'elle. Le glorieux anniversaire de leur entrée à Rome par la brèche de la Porta Pia, leur fournit une occasion toute naturelle de l'insulter. Tous les corps de l'armée française, et particulièrement les zouaves de Charette furent indignement tournés en dérision par une vile populace, et c'est à peine si la questure fit tardivement quelques semblants de répression. *Civiltà, Ser. VIII. T. 12. p. 99. — L'Univers, 25 Sept. 1873.*

Application de la loi du 25 juin 1873.

Le jour approchait donc où la dernière main allait être mise à l'œuvre de la spoliation. Le terme de trois mois fixé par la loi était sur le point d'expirer. La *junte liquidatrice* ne perdait pas le temps : à la fin de septembre, elle nomma une commission spéciale chargée de veiller à la conservation des bibliothèques, des collections scientifiques et des objets d'art appartenant aux maisons religieuses, et dont le Gouvernement se constituait héritier. Le 12 octobre, le bruit courut que la *junte* allait prendre possession d'un certain nombre de couvents et de monastères ; mais l'opération fut remise au 20. Le 13, la "Gazette officielle" publia un décret en date du 13 octobre, par lequel étaient expropriées un certain nombre de maisons religieuses ; le Gouvernement marquait un délai de trente jours pour la prise de possession. Le même jour, tout était changé ; les Pères recevaient avis que le 20, le Gouvernement prendrait possession légale du Gesù, du Collège Romain, de St. André du Quirinal et de St. Eusèbe. (*)

" C'est hier matin 18, dit le correspondant de l'Univers, que les R.R. P.P. de la Compagnie de Jésus ont reçu la visite de la Junte dite *liquidataire* de la propriété ecclésiastique, venant annoncer que lundi 20 elle accomplira les formalités de l'occupation. Cette junte s'est présentée tant à la maison-mère du Gesù qu'au Collège Romain dont les Pères habitent encore une partie.

La junte a signifié aux Pères qu'ils devraient être tous sortis dans le délai de quinze jours à partir du jour de l'occupation légale de leurs maisons, en sorte que, tout compte fait, la compagnie abandonnera sa retraite le jour de la fête de tous les saints, et le gouvernement du roi Victor-Emmanuel y entrera le jour des morts. — Notre ambassadeur a pour les Révérends Pères une sollicitude, un empressement, un respect très émus. Il a pris toutes les mesures nécessaires pour recevoir à Saint-Louis des Français le R.P. Général et les assistants de la province de France, ainsi que les Pères français. — Son exemple et ses démarches ont pour effet de déterminer chez les diplomates accrédités près le Saint-Siège une même conduite. Tous offriront, on l'espère, un asile aux Pères de leur nation. Le représentant espagnol, M. de Llanos, a déjà mis l'établissement de Monserrato à la disposition des assistants d'Espagne et des jésuites espagnols. (*L'Univers, 23 Oct. 1873.*) Le même journal écrit quelques jours après :

Rome, 20 Octobre.

Prise de possession du Gesù. 20 oct. 1873.

"Ce matin a commencé l'exécution : les bourreaux sont gantés, je le crois du moins, et M. le comte Pianciani qui prend chaque jour plus d'importance et qui met du raffinement a son œuvre, a su trouver pour l'exécution au Gesù un homme dont la main devait rendre le supplice plus cruel. C'est M. le prince Baldassare Odescalchi, assisté d'un tabellion nommé Bobbio, et escorté de gendarmes et d'agents de police, qui est venu signifier aux R.R. P.P. de la maison professe du Gesù

(*) Le Noviciat de S. André et la maison de S. Eusèbe étaient depuis longtemps expropriés ; mais il y restait encore quelques Pères pour le service de l'église. Le décret du 18 Oct. les renvoya et leur enleva le service de l'église qui fut donné à des prêtres séculiers.

la sentence inique. Est-ce au nom du roi, de la loi ou de la municipalité ? Peu importe, c'est tout un. Le prince Baldassare Odescalchi, favori de la révolution, qu'il méprise autant qu'il la craint, est descendant du grand pape Innocent XI (1676-1689.) Il est tout chargé de titres et fort riche en palais, en villas, en possessions vastes tant dans l'Etat de l'Eglise que dans le royaume de Hongrie. La famille compte beaucoup de personnages illustres dans la carrière ecclésiastique, entre autres Benedetto Odescalchi, cardinal en 1710, Antonio-Maria, cardinal en 1759, Carlo, cardinal en 1825. Ce dernier, qui eut une grande part au gouvernement de l'Eglise sous les Papes Léon XII, Pie VIII et Grégoire XVI, se dépouilla de la pourpre en 1838 pour entrer dans cette compagnie de Jésus à laquelle M. le prince Baldassare vient intimer ladite sentence.

Chose horrible, le neveu de ce vénérable Charles Odescalchi, mort en odeur de sainteté l'an 1841, dans la maison-mère du Gesù, ne craint pas d'insulter à sa mémoire, de troubler ses pieuses cendres et de se faire l'un des exécuteurs des hautes œuvres de M. le comte Pianciani. Comme celui-ci, il est sectaire et du parti le plus avancé. Rien n'a pu le retenir, pas même les prières et les larmes d'une mère qui est l'un des exemplaires les plus purs de la foi et de la piété romaines. Quelle douleur pour cette illustre et noble Dame, et qu'il faut bien que Dieu mesure sa grâce à cette douleur ! Un des religieux de la compagnie de Jésus disait avec un accent de tendre charité : "En voyant ce malheureux jeune homme, je le plaignais, et en dedans de mon âme, je priais pour sa mère".

Pie IX a toujours eu une bienveillance affectueuse pour Mme la princesse Odescalchi, et certainement dans cette circonstance, il ne manquera pas de l'assister des témoignages de sa compassion et de sa tendresse personnelle : le cœur d'un pape est ainsi fait.

On assure cependant que le visage du prince Odescalchi était empreint d'une sorte de terreur : il n'osait regarder personne en face, et quand il a dû passer devant les patriciens de Rome, qui étaient venus protester contre l'occupation de leur congrégation qui a son siège au Gesù, il a courbé la tête et a feint d'épousseter son vêtement. M. Bobbio, le tabellion, est un ancien élève des Jésuites. Jusqu'en 1870, il s'était montré très dévoué et avait possédé l'estime et l'affection de la compagnie. Puis, l'intérêt l'avait tourné brusquement du côté du Quirinal. De ces deux hommes, l'un croit sauver son argent, l'autre espère en gagner. Ils se trompent, le premier plus que le second. Quoiqu'il en soit, M. le comte Pianciani qui est l'ennemi implacable du clergé se flatte d'avoir grandement contristé les Pères par le choix du prince délégué et du notaire. (L'Univers, 25 octobre 1873.)

"L'Univers" donne ensuite d'après le "Journal de Rome" le récit de la prise de possession du Gesù. Nous laissons de côté ce récit pour reproduire la relation du P. Pierling :

Lettre du P. Pierling sur la prise de possession du Gesù de Rome.

Mon Révérend Père.

J'ai l'honneur de vous communiquer quelques détails sur la prise de possession du Gesu de Rome par la Junte liquidatrice.

Toujours exposée au danger d'être supprimée depuis le 20 Sept. et surtout depuis la sanction de la loi, qui n'accorde pas au Gouvernement la faculté de laisser au Chef de la Compagnie le local qu'il occupe, la maison professe n'a été conservée si longtemps que grâce aux efforts du T. R. P. Général, qui déploya la plus constante énergie pour détourner ou au moins pour retarder le coup fatal. A plusieurs reprises des mémoires détaillés furent communiqués par tous les membres du Corps Diplomatique accrédité près le St Siège pour les engager à maintenir intacte l'existence d'une maison internationale, fondée par des étrangers pour la Compagnie tout entière et comprise en quelque sorte dans le nombre de celles que la triste loi des garanties réserve au Pontife spolié. La bienveillance de quelques personnages distingués permit de continuer la lutte pendant trois ans, mais le voyage de Berlin devait assurer le triomphe de nos ennemis. Ne trouvant partout que des approbateurs hardis ou de muets complices, le ministère Italien résolut de céder aux instances du parti avancé et de sévir contre les religieux avant même que les Chambres ne fussent convoquées.

Dès les premiers jours du mois d'Octobre des bruits sinistres de suppression se répandirent dans les journaux officieux et l'assurance de leur langage prouvait bien qu'ils avaient reçu le mot d'ordre et qu'ils ne craignaient pas de démenti. Ce ne fut que le 18 Oct. que le P. Vice-Préposé du Gesu reçut la communication officielle, qui annonçait la prise de possession pour le 20 du mois courant. En effet au jour indiqué vers 9 heures du matin 14 individus se présentèrent pour l'accomplissement de cet acte. C'étaient les délégués de la Junte liquidatrice, le notaire Bobbio, ancien élève du Collège romain, était à leur tête, le prince B. Odescalchi représentait la municipalité, ils étaient accompagnés par le chroniqueur d'un journal obscur, qui prit des notes tout le temps et ne manqua pas de publier dès le lendemain une narration plus ou moins fidèle et pleine d'insinuations perfides. On les fit monter aussitôt dans une petite salle du premier, où nous avions coutume de nous rassembler après dîner, depuis qu'on nous a enlevé nos grands salons. Cette pièce avait été occupée jusque dans les derniers temps par les soldats, mise ensuite à notre disposition, elle avait été restaurée depuis peu. Son aspect est des plus simples, la seule chose qui frappe le regard c'est un crucifix avec un Christ de grandeur naturelle, qui date encore du temps de St François de Borgia et qu'on avait fraîchement peint couleur de chair. Bobbio s'assit au bout de la longue table, placée au milieu de la chambre à sa droite le prince Odescalchi, à sa gauche les autres employés. Les Pères et Frères du Gesu occupèrent les

chaises de pailles rangées le long des murs. La vue des spoliateurs sacriléges au pied du Crucifix faisait frissonner d'émotion et la pensée se reportait d'elle-même au Calvaire. Après un moment de silence, Bobbio déclara qu'il venait muni des pouvoirs de la Junte et accompagné de témoins pour prendre possession des meubles et immeubles "Del gia convento del Gesù" et pour distribuer les brevets de pension, qui est de 600 fr. par an pour les Pères et de 300 pour les Frères. Aussitôt commença la distribution, chacun de nous appelé par son nom et prénom, s'approchait de la table, signait la quittance et recevait son brevet. On avait commencé par les Frères et en suivant l'ordre inverse du catalogue le T. R. P. Général fut cité le dernier avec le même laconisme que les autres: "Beckx Pietro". Comme il s'était absenté exprès de la maison, il n'eut pas à paraître. Quelques jours après on lui apporta son brevet et après un moment de réflexion il dit: "Je partagerai le sort des autres" et signa la quittance. Cette distribution terminée le P. Vice-Préposé déclara qu'il se voyait obligé en conscience de protester contre la prise de possession de la maison. Le notaire, étant prêt à admettre tout ce qui ne serait pas offensif à la loi, le P. Armellini lut la protestation suivante dont une copie fut remise au notaire pour être enregistrée dans les actes:

« Le Supérieur de la maison du Gesù déclare qu'il cède uniquement à la force en subissant « l'acte, par lequel on prend possession de cette maison et qu'il maintient aussi sans le moindre préju« dice tous les droits de la Compagnie de Jésus sur cette même maison.

« Quant à la bibliothèque, qui se trouve dans cette maison du Gesù, il déclare qu'elle n'est pas « la propriété de la famille religieuse, qui habite la maison, par la raison qu'une partie en revient « au Préposé Général de la Compagnie de Jésus par disposition testamentaire du Cardinal Valenti « Gonzaga, comme il a été dit dans l'inventaire des biens de la maison du Gesù, et que l'autre se « compose de livres envoyés au Général lui-même, selon l'usage, par les écrivains de la Compagnie. »

20 Oct. 1873. Marco Rossi Supr.

Pour savoir au juste à quoi s'en tenir on jugea à propos de demander quelques explications sur le mode de procéder dans la prise de possession. Le notaire répondit que chaque religieux pouvait retenir tout ce qui est de sa propriété personnelle, mais que les biens de la communauté retombaient à l'État. Faute d'instruction, il ne sut résoudre le doute soulevé par le P. Rubillon sur les bibliothèques des Assistants, mais trois jours après vint la réponse favorable et chaque Assistant put emporter ses livres. Sur cet incident la séance fut levée, le notaire annonça qu'il allait procéder à la vérification des inventaires et que tous avaient le droit d'y assister. Ces inventaires, demandés par la Junte, quelques mois auparavant, avaient été présentés par les maisons religieuses munis de protestations en règle.

On se dirigea immédiatement vers la grande bibliothèque. La surprise, causée par l'absence du catalogue, cessa lorsqu'on eût prouvé par des actes authentiques que le catalogue n'avait jamais existé. On prit copie de ces actes et les sceaux piémontais fermèrent les portes au-dessus des quelles on

voit St. Ignace à Manrèse avec la légende: Liber exercitiorum S. P. I. bibliothecas Societatis aperuit.
La bibliothèque de la Duchesse de Saxe, qui passe par disposition testamentaire a l'Empereur d'Autriche, fut scellée quelques jours après par un secrétaire de la légation autrichienne.

Le P. Procureur étant absent les délégués ne s'emparèrent que plus tard des livres de compte, mais ils ne manquèrent pas d'exiger les 8.000 frs., payés quelques jours auparavant pour la partie expropriée. Un sourire ironique trahit leur méfiance, lorsqu'ils entendirent que toute la somme avait été déjà dépensée pour payer des dettes arriérées.

Le lendemain 21 Oct. vint le tour des chambres. Le notaire y entrait avec toute sa suite, faisait asseoir son greffier, notait le numero des chambres, le nom du religieux et sur son indication inscrivait sur des feuilles separées les objets appartenant à la communaute et ceux de propriété individuelle. Par une étrange coïncidence au moment même de cet acte je tenais sur mon bureau des autographes du célèbre P. Odescalchi, qui auraient donné lieu à de singuliers rapprochements, si les circonstances n'eussent imposé la plus grande réserve. La chambre du T. R. P. Général devait être visitée comme celles des autres, il reçut les délégués avec un maintien calme et digne, qui trahissait l'émotion et commandait le respect. Embarras ou remords, on crut remarquer une certaine hésitation dans les délégués, ils accomplirent en un clin d'œil toutes les formalités légales et se retirèrent visiblement impressionnés.

Le 23 Octobre ils se rendirent à l'Eglise. Le Cardinal Vicaire avait été averti quelque jours auparavant de nommer un nouveau recteur pour le Gesù. Son choix s'arrêta sur le digne Msgr. Macchi, qui fut refusé par la Junte comme frère d'un Jésuite. Aux instances du Vicariat on répondit par les mesures de fermer l'église. Pour ne pas compliquer l'affaire Msgr. Macchi donna sa démission et le chanoine Lauri fut nommé à sa place. Les délégués ne visitèrent pas l'église, ils entrèrent seulement dans la sacristie et interpellés par le chanoine Lauri, ils répondirent qu'ils ne venaient pas pour prendre possession mais uniquement pour consigner les objets d'église, contradiction trop évidente pour mériter d'être relevée. Toutefois les inventaires furent signés et tout fut dit. Les chapelles de St. Ignace sont considérées comme annexes de l'église. Ne voulant pas renoncer au corridor, nécessaire pour la communication, on promet de protéger par une grille de fer les belles fresques de Pozzi qui s'y trouvent et de faire un nouvel escalier pour les chapelles avec une entrée séparée sur la rue. On tâchera en outre d'y arranger deux petites chambres pour le gardien du sanctuaire. Dorénavant les RR. PP. Capucins seront chargés des sermons au Gesù, des prêtres séculiers occuperont les confessionaux, les nôtres se sont complètement retirés.
Les délégués se dirigèrent ensuite vers la Congrégation des Nobles, située dans la maison professe et qui peut à bon droit être considérée comme faisant partie de l'église. C'est avec bonheur que nous rendons hommage à la courageuse fermeté des membres de la Congrégation, ils étaient représentés par le Comte de Witten, le Comte Moroni et le Marquis Serlupi. Le premier prit la parole et s'appuyant sur la déclaration faite qu'on ne voulait pas prendre possession, il fit observer qu'il n'y avait rien à consigner dans la Congrégation et que par conséquent toute visite était inutile. Ces raisons étaient trop bonnes pour être acceptées; le Comte de Witten en

appela alors aux termes mêmes du décret de suppression du 13 Oct. 1873, qui maintient tous les locaux destinés au culte. L'interprétation arbitraire l'emporte de nouveau sur le droit et le noble comte n'eut d'autre satisfaction que celle de faire enregistrer dans les actes une energique protestation.

Pendant que les délégués s'acquittaient ainsi de leur triste besogne les nôtres étaient occupés à emballer et à emporter tout ce qu'il y avait moyen de soustraire à la rapacité de la Junte. Un délai de 15 jours à dater du 20 avait été accordé à cet effet. La maison présentait le plus triste aspect, on ne voyait de tous côtés que des caisses et des portefaix et on lisait sur tous les visages l'expression de la douleur résignée.

Cependant l'heure de la dispersion approchait. Le T. R. P. Général résolut de donner l'exemple de l'abnégation en partant le premier. Le 27 Oct. il fit convoquer tous les Pères du Gesù pour leur faire ses adieux. Ses traits respiraient une calme émotion et son cœur paternel lui inspira de simples et touchantes paroles. Il nous exhorta à nous montrer partout de dignes enfants de St. Ignace, à combattre toujours avec la même ardeur, quoique d'une autre manière, sous l'étendard de Jésus et à ne chercher que sa plus grande gloire. La Compagnie, ajouta-t-il, partage en ce moment le sort de l'Eglise persécutée à outrance et je puis l'attester pour votre consolation, elle est innocente des calomnies qu'on lui impute. "Beati eritis cum persecuti vos fuerint," furent ses dernières paroles, plus d'une fois les larmes l'empêchèrent de parler et son émotion se communiquant à ses auditeurs on n'entendait de temps en temps que des sanglots. Quelques paroles de mutuelle consolation furent échangées après ce petit discours et une dernière bénédiction du T. R. P. Général encouragea ses enfants à se résigner à la volonté de Dieu.

Dans le courant de l'après-midi le T. R. P. se rendit encore une fois à l'église et s'agenouillant devant l'autel de St. Ignace, il resta d'abord en prières, et puis les yeux pleins de larmes il baisa le pavé chéri du temple qu'il allait quitter. Deux heures après une petite voiture l'emmenait au Collège Belge sur le Quirinal. La plus exquise charité l'y attendait et c'est un devoir bien cher à notre cœur d'en témoigner notre reconnaissance à Mr. l'abbé Van der Brandan, Recteur du Collège. Cette nouvelle se répandit aussitôt dans la ville et d'illustres prélats, des Romains et des étrangers de distinction vinrent exprimer au T. R. P. Général leur sentiments de sympathie envers lui et envers toute la Compagnie.

Le séjour au Collège belge fut de courte durée. Il avait été déjà décidé, que le Gouvernement de la Compagnie, désormais impossible à Rome, exigeait une nouvelle combinaison. Les incertitudes présentes ne permettaient pas de prendre une résolution définitive et Florence fut choisie comme première étape. Le 30 Oct. le T. R. P. partit de Rome, accompagné de l'abbé Van der Brandan et du P. Anderledy. Les autres Assistants le rejoignirent bientôt et plongés dans la même douleur ils attendent tous le jour des miséricordes divines.

Nous compléterons ce récit par quelques détails empruntés à des lettres particulières. "La maison du Gesù, écrit de Mondragone le P. de Beaumont, la partie du moins, qui avait été laissée aux Pères, doit être occupée par le commandant du Génie; (c'est un bien relatif.) Mais sans doute

une partie du Gesù sera prise pour l'élargissement d'une rue. Au Collège Romain, on a envoyé comme procureur en 2e, pour venir faire l'acte de prise de possession, un ancien élève du Collège Romain, qui en avait été chassé; dans un des plus beaux Musées il a eu soin de faire remarquer qu'il manquait, à telle place, certains objets précieux. – Mais le plus joli a été que l'ex-père Passaglia est venu, le matin du 20, s'offrir et se présenter, pour sauver, disait-il, le Collège Romain! On croit qu'il venait tout simplement de la part de ces Messieurs pour leur servir à vérifier ce qui pouvait manquer dans la bibliothèque. Il s'est présenté au P. Patrizi qui l'a reçu très froidement, sur le seuil de sa porte, sans l'engager à entrer. Quant au P. Cardella, Recteur du Collège Romain, il n'a pas pu croire à la sincérité de ses offres de service; et comme l'ex-père Passaglia lui disait qu'il voulait sauver le collège Romain, le R.P. Recteur lui a dit amicalement (de penser d'abord à sauver son âme: On craint bien que la chambre de St. Louis de Gonzague, au Collège Romain, ne soit détruite. – A Tivoli, où il ne reste plus que quelques enfants, débris du Colléges des Nobles, on croit qu'ils veulent établir une école militaire. Ici nos Pères ont rempli toutes les conditions pour avoir des patentes pour l'enseignement, mais on ne sait pas encore s'ils nous feront la justice de nous les donner; s'ils nous les refusent, nous sommes exposés à recevoir l'ordre de fermer notre Collège. – Une lettre du P. Frédéric Oreglia, témoin oculaire des faits qu'il raconte, nous met au courant de la prise de possession du Collège Romain. Rome, 3 Novembre 1873.

Prise de possession du collège Romain 20 Oct. 1873.

Après avoir pris acte de toutes les protestations, le notaire présenta le certificat de pension à tous les religieux qui avaient les conditions requises par la loi. Près de deux cents en furent privés. On procéda ensuite a la prise de possession de la bibliothèque, du cabinet de physique, du musée Kircher; et on y mit les scellés. Le P. Secchi resta à l'observatoire. Il en fut déclaré gardien par le Gouvernement jusqu'à ce que la question de propriété fut décidée. Vous devez savoir en effet, que N.S.P. le Pape a déclaré l'observatoire comme une propriété, parce qu'il l'a bâti, et pourvu d'instruments, parce qu'il est bâti sur les murs de l'église de St. Ignace, que par conséquent c'est un lieu sacré, et enfin parce que l'église est sous le patronage de la famille du prince Piombino. Il fut donc décidé que la question serait suspendue, et que le P. Secchi avec ses collaborateurs, c'est-à-dire le P. Rosa, le P. Ferrari et quelques Frères, occuperaient une partie du collège Romain. N.S. Père le Pape a voulu que le P. Secchi acceptât ce poste de gardien. On lui a laissé ainsi qu'à ses compagnons le corridor qui a vue sur l'Eglise, toutes les chambres de l'étage du R.P. Provincial et celles qui se trouve au dessous dans le corridor de l'infirmerie. On leur a encore abandonné les chambres au dessus et au dessous de ces deux étages jusques au couloir du caravita, pour le service de la cuisine et la loge du chapelain du caravita. Le Cardinal Vicaire a pourvu nos église des prêtres que nous avions proposés nous-mêmes; à St. Vital, il a placé Dom Louis Geannobili; à St. Eusèbe le curé de Ste. Marie-Majeure;

à St. André, et aux chapelles de St. Stanislas, Dom Louis Fourmilli; au Gesù, et aux chapelles de St. Ignace, Mgr. le chanoine Lauri; au caravita, Dom Pio Santini; aux chapelles de St. Louis et du bienheureux Berchmans, Mgr. Cordeschi. Mais revenons au Délégué de la junte qui a déjà commencé à prendre la note des meubles et des livres de chacune de nos chambres, et qui avec une générosité héroïque nous repète que dans sa bonté il nous donne la permission de les emporter avec nous; ce travail dura 3 ou 4 jours. Après cela vient l'inventaire des meubles qui restent dans les autres chambres et appartements du Collèges. Le Délégué mit les sceaux sur quelques uns de nos régistres pour les élèves externes. Mais sur nos réclamations ces régistres nous furent rendus deux jours après. Les scellés furent mis ensuite sur la pharmacie malgré les protestations du F. Antonacci puis sur les chambres de la procure générale. On arrêta les comptes. Or, il y avait en caisse 9 francs moins un centime fait unique dans l'histoire du royaume d'Italie, cette somme nous a été laissée. En dernier lieu on réunit les églises aux recteurs respectifs nommés par le Cardinal Vicaire et acceptés par la junte liquidatrice. Pendant qu'on faisait cette série d'opération le Collège Romain commençait à ressembler à une mer agitée: chariots de tous genres, chevaux, mules, ânes, bœufs, tout était mis en mouvement pour transporter le bagage des RR. Pères. Dans les corridors, portefaix, hommes du monde et religieux s'empressaient à cette besogne. C'était une confusion, une Babel indescriptible. Pendant ce temps, il fallait aviser à se trouver un logis. Les uns se mettaient en quête d'une voiture, les autres demandaient l'heure du chemin de fer, d'autres revenaient après avoir manqué le train. Au milieu de ces troubles il ne manqua pas de gens de bonne volonté qui pour simplifier le déménagement, mirent la main sur les habits et les montres à leur portée. Et Vive la liberté! Ce qui est arrivé au Collège Romain arriva aussi *mutatis mutandis* dans les autres maisons. Notre R. Père Général partit le 30 de Rome pour une destination inconnue. (*Une lettre écrite par sa Paternité au R. P. Recteur de Laval, nous a fait connaître qu'il avait fixé sa résidence à Fiésoli près de Florence.*) Le R. P. Assistant d'Italie est allé à Monaco près de Nice; beaucoup des Nôtres restent à Rome, d'autres sont partis pour les missions d'Amérique; d'autres enfin sont dispersés en Italie. Tous ont trouvé un refuge où ils pourront attendre que les temps s'éclaircissent et que les Supérieurs disposent d'eux. Pour moi, je reste à Rome, où le travail croît chaque jour, parce qu'il faut s'occuper des autres maisons de la province qui vont avoir à subir le même sort. Le Collège de Franco doit être fermé dans quinze jours; celui de Tivoli attend le même sort. Jusqu'à présent celui de Mondragone est tranquille; mais pour combien de temps?

Le R. P. Provincial reste à Rome: il va et vient cherchant à pourvoir aux besoins de chacun. Les collèges étrangers sont en paix pour le moment; mais je crois que dans peu ils recevront quelques secousses: et alors beaucoup des Nôtres seront de nouveau sur le pavé. Je ne sais pas si je resterai longtemps à Rome, mais ceux qui s'y trouveront dans quelques mois auront certainement à voir des choses bien autrement tristes. On commence déjà à mettre la main sur les autres couvents et monastères. La Junte ne laisse personne en paix; elle a déclaré qu'elle ne prendra pas de repos tant qu'il resterait un seul couvent. Après cela viendra le plus mauvais, et sans être pessimiste, on peut dire qu'après les religieux et les religieuses, viendra le Vatican; après le Vatican, les nobles et les riches; puis, si Dieu n'y met la main, on se dévorera les uns les autres. Ce sera la terreur, et le règne de l'Internationale. Mais après cela, on pourra voir aussi le ciel s'éclaircir et le soleil briller sans nuages. La conclusion, c'est qu'il ne faut rien attendre des hommes, mais tout de Dieu, auquel je vous prie de me recommander, non pas seulement afin qu'il nous délivre des tribulations, mais encore afin qu'il nous donne la grâce de les porter pour le plus grand bien de notre âme et pour la plus grande gloire de son Nom. F. Oreglia; S. J.

Rome s'émut de cette grande iniquité; les personnages les plus recommandables par le rang et par la vertu s'empressèrent d'offrir aux persécutés les témoignages de leur sympathie et de leur douleur: la presse Catholique fit écho à la douleur commune: mais il ne lui fut pas permis de donner un libre essor à sa colère et à son indignation: le fisc veillait pour assurer le respect aux actes de la Junte liquidatrice. Un petit journal satyrique et populaire, la *Frusta*, fut saisi pour avoir imprimé en gros caractères et encadré de noir les noms des personnages, conseillers municipaux et avocats qui avaient accompli l'exploit du 20 octobre, et pour avoir fait suivre ces noms de l'inscription funèbre trop digne de gens morts à toute dignité et à tout honneur: *Orate pro eis*.

" Il y aurait à raconter ici, dit *L'Univers*, des scènes qui feraient ressortir la piété des fidèles et le cynisme des bourreaux en face de la grandeur d'âme et de la résignation des victimes. Mais je sais que les lecteurs de *l'Univers* connaissent trop bien et le caractère de la révolution et les merveilles de la vertu chrétienne pour ne pas deviner tout ce que ces scènes de brigandage légal, de séparation et de départ ont d'émouvant et d'héroïque.

Avant de prendre un congé pour se rendre à Versailles, notre ambassadeur, M. de Corcelle, a, dit-on, travaillé de concert avec le chargé d'affaires d'Autriche pour obtenir, par le moyen des légations accréditées près le gouvernement italien, un adoucissement au sort des religieux, surtout des Jésuites, qui sont plus persécutés. On dit aussi que le gouvernement, se trouvant en présence des engagements formels pris par Victor-Emmanuel, aurait consenti

à tolérer que la compagnie de Jésus conservât, tacitement du moins, sa maison généralice au Gesù ; mais il paraît que le syndic de Rome, toujours âpre à la curée, s'y serait opposé avec une énergie de sicaire. Toujours est-il que M. de Corcelle a dû partir sans emporter sur ce point la moindre assurance.

On parle d'une protestation énergique des Recteurs des collèges étrangers contre la suppression du Collège Romain. Mais la diplomatie accréditée près le Saint-Siège a beau s'intéresser à ces protestations et solliciter l'appui des gouvernements, tout est inutile. La révolution italo-prussienne est déterminée à faire vite. Elle est très pressée. »

L'Univers, 4 Novembre 1873.

IX.

En effet, d'autres exécutions ont déjà suivi celles du 20 octobre. Mais nous n'avons point à raconter la suite de ces injustices.

Lettre du T. R. P. Général. Florence, 5 nov. 1873.

Le T. R. P. Général avait dû céder à l'orage. Il quitta Rome dans la journée du 30 octobre, et se rendit à Florence, d'où il adressa à toute la compagnie une lettre que connaissent déjà nos lecteurs, mais que nous devons reproduire ici. Il ne déplaira point d'entendre de nouveau cette voix paternelle, ces touchantes paroles du vieillard exilé, qui s'attriste sur le sort de ses enfants en butte à la persécution, et qui donne à tous de si belles leçons de courage et de résignation. Notre récit, du reste, y recueillera plus d'un document important, et la confirmation la plus autorisée des faits que nous avons racontés.

Mes R.R. P.P. et mes tt. CC. FF. en J. C.

P. C.

« Ce qui depuis si longtemps était le sujet de nos inquiétudes et de nos craintes, ce que par toutes les ressources de notre zèle et de notre industrie, par les prières que nous répandions devant Dieu, par le secours que nous implorions de nos célestes protecteurs, nous cherchions à détourner de la compagnie, les desseins impénétrables de la Providence ont enfin permis à nos adversaires de le mettre à exécution. Notre compie après avoir été longtemps de la part de ces ennemis jurés de la religion qui dévastent aujourd'hui la ville éternelle, l'objet de calomnies et d'insultes de toute sorte, se voit enfin par une loi d'État supprimée, à Rome et dans tout son territoire, et dépouillée de tous ses biens. Les Églises dédiées au St. Nom de Jésus, à St. André, à St. Vital, à St. Eusèbe, ainsi que l'oratoire de St. François-Xavier vulgairement appelé le Caravita nous ont été enlevés par un décret royal et l'administration en a été confiée à des prêtres séculiers. Quant aux Nôtres, ils ont été précipitamment expulsés. Après un délai de deux semaines qui expirait le 1er Novembre, tous sans exception ont reçu l'ordre de quitter nos maisons. Et ces sanctuaires qui ont tant de titres à notre amour et à notre vénération, sont maintenant

aux mains de leurs nouveaux maîtres, et bientôt ils seront consacrés à des usages profanes. Pour détourner ce coup, de la maison professe et du collège Romain surtout, nous n'avons pas hésité à recourir à la protection des puissances étrangères. Les réponses de leurs ministres nous faisaient entrevoir surtout pour le collège romain dont la conservation intéresse si vivement les nations étrangères, quelque lueur d'espérance. Mais Dieu dans des vues toutes saintes en disposa autrement, et permit que nous fussions complètement abandonnés des hommes, et que l'expérience nous démontrât une fois de plus la vérité de cette parole du psalmiste: "Ne mettez pas votre confiance dans les princes, dans les fils des hommes, car en eux n'est point le salut".

C'est ainsi que nos églises, nos maisons illustrées par la mémoire sacrée de tant de saints, leur sainte vie, leur sainte mort, nous dûmes les abandonner le jour même de la fête de tous les saints; nos Pères et nos Frères, dispersés de tous côtés autant que les circonstances le permirent, furent réduits à se chercher un asile. Mais au milieu de cette persécution commune à toute la compagnie, nos adversaires ne cessaient dans leurs journaux et dans leurs brochures impies d'exciter contre le Général les haines d'une populace aveugle; c'est pourquoi nos Pères jugèrent que dans les circonstances actuelles, il n'était plus en sûreté à Rome, et lui-même après avoir pris l'avis de Sa Sainteté, avec son agrément et sur son conseil, partit le 30 Novembre de Rome pour Florence. C'est là, si toutefois il ne s'élève pas d'autres obstacles, que je veux me fixer avec les Pères assistants, pour attendre que Dieu dans la suite des temps nous indique un autre parti.

En vous communiquant cette triste nouvelle, vous pourrez Mes R.R.P.P. et mes C.C.C.F.F. par la douleur que vous ressentirez dans votre amour pour la compagnie, apprécier et mesurer la douleur dont mon âme est accablée. Je gémis d'un côté sur la triste situation où sont réduits tant de Pères et de Frères, et surtout ceux qui sont chargés d'ans et d'infirmités; d'un autre côté, je prévois, j'éprouve déjà les ennuis, les difficultés que rencontrera désormais l'administration de la compagnie.

Mais avant tout, je suis préoccupé des maux sérieux que nos épreuves occasionneront à la compagnie et à un grand nombre de fidèles. Ces maux et beaucoup d'autres encore, conséquences nécessaires de notre dispersion, que je ne puis énumérer en détail, plongent notre âme dans la crainte et dans la douleur. Cependant il ne nous est pas permis de nous arrêter uniquement à ce sentiment de tristesse; nous devons élever nos cœurs vers le Seigneur notre Dieu. C'est un père qui châtie ses enfants pour les rendre meilleurs. Il demeure avec nous dans la tribulation, après l'avoir permise; et il nous fera retirer de l'épreuve l'avantage de pouvoir soutenir et consoler ceux qui partagent nos douleurs.

Oui, Dieu a voulu dans ses effets le coup qui nous abat; nous n'en saurions douter, tous ces événements ont été ménagés pour notre bien par les tendresses infinies de sa miséricorde. Soumettons-nous donc humblement au bon plaisir de Dieu; allons avec confiance chercher un asile dans le cœur sacré de Jésus, le priant de toute la force de nos vœux d'accomplir en nous sa très sainte et divine volonté,

de nous faire atteindre le but qu'il s'est proposé lui même, en permettant ces afflictions, enfin de nous rendre dignes par la patience de lui être plus étroitement unis.

Au reste, le Seigneur a eu pitié de nous, et parmi des infortunes si accablantes, il nous a fait goûter les joies de la consolation. Du jour où le Décret de suppression a été rendu contre la Compagnie, on n'a cessé de répandre des bruits calomnieux sur notre compte, afin d'exciter les passions de la multitude. Cependant aucun des Nôtres n'a subi de mauvais traitements; au contraire l'excellente population romaine, on peut dire tout entière, les personnages et les prélats les plus éminents, le Vicaire de J.C. lui-même nous ont bien dédommagés par leurs témoignages singuliers d'affectueuse bienveillance.

Ce n'est pas non plus un spectacle moins consolant, Mes Révérends Pères et mes très-chers Frères, de voir tous les Nôtres montrer une humilité, une résignation, une admirable confiance en Dieu, égales aux épreuves douloureuses qui les accablent. Ils ne brûlent que d'un désir, ils ne forment qu'un vœu; pouvoir vivre en un lieu du monde où il leur soit permis de se consacrer aux ministères de leur vocation avec tout le cœur et le zèle dont ils sont capables; en attendant le jour désiré qui les doit réunir dans la vie commune et leur rendre la liberté de suivre les observances de notre Institut.

Ce que la divine Providence décidera de notre sort et de nos biens, les prévisions humaines ne le peuvent éclaircir jusqu'à cette heure. - Mais nous avons la confiance, la certitude même, que Dieu nous fera sentir sa miséricorde. Si l'on en croit bon nombre de personnes, nous ne devons pas regarder la dispersion présente comme un événement fâcheux; c'est une grâce qui nous met à l'abri de plus grands malheurs auxquels nous étions peut-être exposés.

Mais quoi que réservent les jours à venir, si menaçants pour la ville de Rome, au dire de plusieurs, nous avons un devoir à remplir, Mes R.R.P.P. et mes C.C. F.F. A force de prières et par la ferveur de nos exercices de piété, conjurez le Dieu bon et clément d'abréger les jours mauvais que nous traversons, suppliez N.S. de nous rendre la joie du salut, et de nous affermir par la vertu de son Esprit. J'aime à l'espérer de toute la confiance de mon âme : vos prières, vos supplications, unies à celles de tant de pieux fidèles et offertes pour nous à la Divine Majesté, ne peuvent manquer d'obtenir leur effet salutaire. Ainsi, confiance en la miséricorde de Dieu; soutenus par ses promesses, ayons recours au patronage de nos saints, et en particulier à l'intercession de la Vierge Immaculée, Mère de Dieu; afin que le Seigneur nous rende cette paix si désirée, qui doit assurer à l'Eglise le triomphe sur ses ennemis; à la Compagnie, éprouvée, épurée au feu de la tribulation, la liberté et le pouvoir de se livrer avec une nouvelle ardeur aux œuvres qui l'appellent, de se dépenser et de se dépenser toujours davantage pour la Gloire de Dieu

Feuille Supplémentaire 377

Détails sur la vente des meubles du Gesù.

Placer après ces mots : "Tout fut emporté par eux à vil prix"...

Ce marché sacrilège provoqua le dégoût de tous les hommes d'honneur et de la presse libérale elle-même. Nous donnons la parole à un des organes de cette presse, le "Journal de Rome" : "Nous avons, dit-il, assisté ce matin avec la foule, une foule bien vulgaire, à la vente des meubles de la maison du Gesù : c'était un triste spectacle. Les meubles, de pauvres meubles, étaient étalés pêle-mêle dans le corridor du rez-de-chaussée, dans le grand réfectoire et la cuisine. Chaque objet portait un numéro d'ordre, comme dans les ventes privées, qui ont lieu si fréquemment à Rome, dans diverses maisons, attendu qu'il n'y a pas, que nous sachions, d'hôtel des ventes. — C'étaient quelques commodes surannées, quelques bureaux, quelques prie-Dieu, des étagères, de grandes armoires vermoulues, un peu de vaisselle fort commune, une quantité de vieilles chaises, trois chaises dorées en mauvais état et une multitude de petites tables, datant peut-être de deux ou trois siècles. — Cependant on entendait dire, aux habitués de ces sortes d'opérations, que tout se vendait très-bien. — Deux pendules d'auberge formaient le premier lot ; l'une a été vendue 25 fr., l'autre 19. Le sieur Giuliano Gabrielli, propriétaire de la *trattória del Falcone*, homme fort connu, qui avait là quelques clients de la bourgeoisie élégante, venus, comme nous, par curiosité, a acheté pour cent sous deux sphères fort anciennes, une terrestre et une céleste portant des dédicaces en langue latine, avec portrait du dédicataire. Il compte faire remonter ces sphères, et en orner les coins de quelque salle à manger. Un bureau assez propre a été vendu 75 fr. (*)
Par un long couloir, passant derrière la chapelle et les pièces de service occupées par la congrégation des nobles, on arrivait dans le jardin, remarquablement entretenu, orné d'une fontaine jaillissante, de belles plantes, très-vert et très-frais. Il y avait encore, sous trois arcades, un monceau de meubles et boiseries qui ne paraissent propres qu'à brûler. — Le vestibule du réfectoire était encombré d'objets semblables : c'est une belle pièce ; il y a des fontaines à droite et à gauche de la porte, comme c'est l'usage dans les couvents. Les fenêtres ont encore des vitres *princeps* : nous nommerons ainsi les vitres mises lorsque la maison a été bâtie ; fort propres du reste, ce qui ne se voit pas dans les autres couvents, même de religieuses. — Le réfectoire est une très belle salle, grande comme une chapelle ; haute et belle voûte, fenêtres hautes, belles boiseries, tableaux fort médiocres. — On ne vend ni les boiseries ni les tableaux. Toute la vaste salle est encombrée de meubles ; les gens montent sur les tables et les banquettes pour prendre part aux enchères ou pour satisfaire leur curiosité : cela fait mal à voir. — On va visiter la cuisine : pauvre vaisselle blanche ou bleue ; verreries remontant à

(*) C'est le bureau du T. R. P. Général, dont il sera question un peu plus bas, et qui a été racheté par quelques uns des Nôtres déguisés dans la foule.

cent ans au moins; quantité d'ustensiles communs; beau fourneau économique en cuivre à quatre marmites, estimé 150 fr.; une quantité de petits plats propres à servir deux oeufs; car, c'est la coutume que lorsqu'un jésuite va en voyage ou qu'il en arrive, on ajoute à son dîner deux oeufs. — Les maisons de jésuites en France, en Angleterre, en Belgique, surtout celles qui sont annexées à des colléges ont bien plus de confort. On voit qu'ici la pauvreté religieuse était observée avec rigueur. Voilà ce que nous avons vu. Du reste, nous n'avons aperçu dans la foule aucun acte d'hostilité ou de mépris. — Le public était miparti de pauvres israëlites dit populairement robivecchi et de curieux impassibles. — Les agents de la Junte circulaient partout; des carabiniers et des gardes de la sûreté publique veillaient au bon ordre. — Les acheteurs payaient et emportaient séance tenante. — Nous avons appris qu'un certain nombre de tableaux avaient été réunis dans une salle du premier étage, mais qu'ils ne seraient point vendus. — Les agents de la Junte ont voulu éviter d'admettre le public dans les autres parties de l'édifice. Peut-être eût-on mieux fait d'emporter tous ces pauvres meubles sur une place publique ou dans quelque cour, et d'en effectuer la vente en plein air. Il est vrai qu'il y aurait eu double dépense. La vente de la masse des objets n'aurait peut-être pas couvert les frais de transport. — Quelques brochures traînaient sur les banquettes; nous avons lu la couverture d'une de ces brochures: *Ephémérides Collegii romani S. J. in annum intercalarem 1833.*

On a beau dire; mais ce spectacle était attristant.

— *Le journal de Rome* se livre ensuite à des considérations pleines de mélancolie sur ces tristes révolutions des choses humaines; il voit passer devant ses yeux tous les hommes illustres qui ont vécu dans ces demeures, au milieu de ces pauvres meubles aujourd'hui livrés au plus offrant, puis il termine par cette conclusion assurément inattendue après les belles tirades précédentes, mais qui n'est pas rare chez ceux de son parti, et qu'on doit au journal et à l'abonné. " Pourquoi ces hommes, qui se sont faits les apôtres de la foi mystique, se sont-ils faits en même temps les ennemis de la foi politique? Eux qui soutiennent l'excellence de l'unité de l'Eglise, pourquoi contrarient-ils l'unité de l'Etat? Eux qui devraient servir, pourquoi veulent-ils régner? Ils n'ont pas trouvé de norme pour faire leur oeuvre sans combattre la liberté. La liberté les a vaincus et brisés, et elle a bien fait de disperser la cendre séculaire de leur foyer."

Le journal de Rome 13 Novembre 1873.

L'Univers ajoute un détail ..... (Voir la suite p: 61.)

---

et le salut des âmes.

Enfin, je vous embrasse bien tendrement en N. S. M. R.R. P.P. et M. C.C. F.F. et en vertu d'une concession de N. T. S. P. le Pape Pie IX, je vous bénis au nom du Père et du Fils et du S. Esprit. Ainsi soit-il. Florence, le 5 Novembre 1873.

Je me recommande à vos saints sacrifices et à vos prières M. R.R. P.P. et M. C.C. F.F.

Votre serviteur à tous en J. C. Pierre Beckx.

Vente aux enchères des meubles du Gesù 12 Nov. 1873.

La cupidité ne tarda pas à jeter des regards de convoitise sur les objets qui avaient été laissés par les exilés. Le Gouvernement d'ailleurs avait besoin d'argent; il fit donc annoncer pour le mercredi 12 novembre la vente aux enchères des meubles de la maison du Gesù. Les juifs accoururent avec ardeur à la curée; et en peu de temps, tout fut emporté par eux à vil prix.

"L'Univers" ajoute un détail que nous aimons à citer ici:

"Dans la vente des pauvres meubles des Jésuites achetés à vil prix par les Juifs, il y avait un bureau, plus que modeste, qui a été acheté fort au-dessus de sa valeur par des catholiques.

C'était le bureau du R. P. Beckx. - Ces catholiques n'ont pas voulu que ce meuble, témoin muet d'une existence sainte et active pour le bien de cette illustre compagnie et du monde, tombât dans les mains impures des brocanteurs israélites, et ils l'ont arraché à leur rapacité pour le remettre à son légitime propriétaire. Lorsque les buzzuri seront chassés de Rome, le R. P. Beckx reviendra, et trouvera dans les tiroirs de son bureau les sommes recueillies à Rome, pour réparer le sacrilège outrage fait par le gouvernement usurpateur au collège romain, en détruisant à coups de marteau sur la façade du monument, le gigantesque écusson en marbre blanc sculpté, du saint nom de Jésus, remplacé à cette heure par l'écusson peint sur bois du roi de Sardaigne. (L'Univers, 22 novembre 1873.)

En terminant ce travail, nous ne pouvons pas oublier les plaintes solennelles que le Souverain Pontife a fait entendre au commencement de son admirable Encyclique du 21 novembre dernier. Il s'attriste d'avoir vu, "ce qu'il ne supposait pas devoir jamais arriver, c'est-à-dire, d'avoir vu supprimer et abolir l'Université Grégorienne, cette université qui selon le témoignage d'un ancien auteur, traitant de l'école romaine des Anglo-Saxons, a été fondée afin que les jeunes clercs y vinssent des régions lointaines pour s'instruire dans la doctrine et la foi catholique, et que préservant ainsi leurs églises d'un enseignement hérétique ou qui serait contraire à l'unité catholique, ils retournassent dans leurs contrées, après s'être affermis dans la vraie foi."

Mais le Vicaire de J. C. ne veut pas donner l'essor à sa douleur; il la renferme dans le fond de son âme: aussi bien, d'autres attentats appellent ailleurs ses protestations et ses anathèmes. Chacun sait, du reste, ce qu'il pense; il suffit de se rappeler l'allocution

adressée aux Cardinaux dans le Consistoire du 23 Décembre 1872. Il y déclare "nulle et sans valeur toute acquisition, à quelque titre que ce soit, des biens enlevés au patrimoine de l'Eglise, et dit que le S. Siège ne cessera jamais de les revendiquer."

Conclusions de la consultation de M. Ravelet.

C'est aussi la conclusion de la *consultation* de M. Ravelet. Nous croyons bien faire de la donner ici. C'est une véritable sentence, prononcée avec toute l'autorité de la justice après l'instruction de la cause. Après avoir résumé les principes et les faits exposés dans sa consultation, M. Ravelet termine ainsi " Le Conseil soussigné, considérant etc.....

Est d'avis : Que toute suppression des Ordres et maisons religieuses existant à Rome, toute confiscation de leurs biens, toute entrave apportée à leur indépendance, tout changement introduit dans leur fonctionnement, est une atteinte au gouvernement spirituel de l'Eglise, une violation des droits du Souverain Pontife, un acte contraire au droit naturel, au droit public des nations civilisées, au droit international positif qui résulte des traités, aux lois fondamentales du royaume italien lui-même;

Que de pareils actes sont ainsi entachés d'une triple nullité : 1º le manque de titre, puisqu'ils émanent d'un gouvernement usurpateur, et que, au point de vue de leur justice intrinsèque, ils blessent l'équité naturelle et constituent une spoliation; 2º l'inconstitutionnalité, puisqu'ils sont contraires aux principes fondamentaux du gouvernement même qui les a rendus; 3º enfin la violation des principes de tout ordre ci-dessus exposés, et des règles du droit international positif accepté par toutes les nations chrétiennes et par le gouvernement italien lui-même;

Que de pareils actes sont radicalement nuls et incapables de produire jamais aucun effet juridique, et qu'ainsi tous droits de propriété qui puiseraient là leur origine, seraient entachés de nullité et exposés à une revendication perpétuelle, sans que la prescription même puisse couvrir leur vice, puisque, entre autres raisons, la violence continuant, la prescription ne peut pas courir;

Que ces actes portent atteinte aux droits des gouvernements étrangers, aux droits des catholiques de tous les pays, aux droits des catholiques italiens eux-mêmes, qu'ainsi ils engendrent pour tous le droit d'en poursuivre l'annulation par tous les moyens légitimes; que la nullité étant absolue et perpétuelle, les gouvernements sans avoir même besoin de réserver leurs droits et de protester, pourront toujours invoquer cette nullité, soit pour leurs nationaux, soit pour eux-mêmes, dès qu'ils jugeront opportun de le faire, sans que leur silence même prolongé puisse être considéré comme un abandon de leur droit.

Fait à Paris le 19 mars 1873. Armand Ravelet,

Avocat à la cour d'appel de Paris, docteur en droit.

Ces vigoureuses conclusions ne nous empêcheront point de trouver dans nos disgrâces un sujet de consolation. Elles nous disent assez en effet que notre petite Compagnie a toujours le privilège de provoquer d'une manière spéciale les colères et les persécutions des ennemis de Dieu et de son Eglise, et que nous avons toujours droit à l'héritage légué par Notre B. Père à ses enfants. C'est bon signe; et la Compagnie ne ment point à la vérité en se rendant le témoignage de n'avoir point dégénéré, et d'être toujours encore, par la grâce de Dieu, la vraie famille de St Ignace, la milice de choix fondée par lui pour la défense des droits de Dieu et de l'Eglise. Nous avons surtout la parole du maître qui commande de se réjouir, à ceux qui seront poursuivis à cause de son nom, parce que leur récompense sera grande dans le Ciel. Enfin nous avons une autre parole tombée spécialement pour nous des mêmes lèvres divines, et qui invite nos Frères opprimés et exilés à attendre même sur la terre des jours meilleurs. Il nous semble en effet qu'il leur dit comme autrefois à Notre B. Père calomnié, méconnu, chassé, emprisonné :

"Ayez confiance, je ramènerai le calme où règne la tempête; je vous rendrai les sanctuaires de vos Saints, les demeures où vous avez laissé vos souvenirs ; je les préserverai de la fureur de vos ennemis. Ayez confiance : je ramènerai votre Père aux lieux où dorment tous ses prédécesseurs ; vous accourrez de tous les rivages autour de lui dans la joie de vos âmes ; car je vous réserve encore des jours de paix et de consolation ; je veux que vous travailliez à ma gloire dans la cité que je me suis choisie, sous le regard et la direction de mon Vicaire, que je m'apprête à glorifier. Ayez confiance je vous serai propice à Rome."

Ego vobis Romæ propitius ero.

Appendice.

Cette année 1873 qui devait s'achever pour nos Pères de Rome dans la tristesse et le deuil, fut inaugurée par une grande et joyeuse fête au collège Romain: Ce fut la translation des reliques du bienheureux Berchmans, dans une urne magnifique devant faire pendant à celle qui renferme les restes précieux de St. Louis. _ Nous en donnerons ici la description.

Description de l'urne nouvelle où repose le corps du bienheureux Jn. Berchmans.

L'église du Collège Romain construite par les soins du cardinal Louis Ludovisi en l'honneur de St. Ignace de Loyola se fait admirer parmi les plus magnifiques de Rome. Tous ceux qui y pénètrent sont saisis d'admiration à la vue de sa noble architecture et de ses vastes proportions. Les peintures de la nef principale sont un chef-d'œuvre dû au pinceau du célèbre André Pozzo. Dans la nef laterale se trouvent deux chapelles dédiées l'une à l'Annonciation, l'autre à St. Louis de Gonzague, toutes deux d'une grande valeur par la rareté des marbres, la profusion des ornements de métal, la majesté de leur architecture, mais surtout par deux rondes bosses sorties du ciseau de Pierre Legros et Philippe Vallée. Entre ces deux autels, on ne peut établir nulle différence, si ce n'est toutefois que le premier contient dès son origine, la dépouille mortelle du jeune homme angélique, renfermée dans une urne de Lapis-Lazzoli. _ L'autel de la seconde chapelle fut simplement construit en briques et recouvert d'une grande table de marbre blanc. On se souvient que dès le commencement des travaux de cette chapelle, on forma le dessein d'y placer un jour le corps du Bienheureux Jean Berchmans, pour compléter au moyen d'une urne semblable à celle dont nous avons parlé, la parfaite égalité des deux chapelles.

Lorsque au mois de Mai 1865 le B. Jean Berchmans fut placé sur les autels par le Souverain Pontife regnant Pie IX, cet heureux événement fut célébré au mois d'août suivant par un triduum solennel dans l'église du collège romain. Les malheurs des temps ne permettant pas d'exécuter le travail d'une urne en marbre pour y déposer le corps du Bienheureux jeune homme, on y suppléa par une urne de plâtre, sans abandonner toutefois le projet de faire dans l'avenir un travail définitif. En attendant, rien ne fut négligé pour recueillir le plus possible de marbre précieux devant servir à cette pieuse entreprise. Le Collège Romain ne pouvait supporter seul les frais d'un travail aussi coûteux, aussi eut-on l'idée de faire appel à toutes les provinces de la Compagnie de Jésus, afin que par des offrandes volontaires elles contribuassent à l'honneur rendu au B. Berchmans. Ne s'agissait-il pas en effet d'offrir au bienheu-

ceux lui-même un témoignage de la reconnaissance dont est redevable la Compagnie de Jésus tout entière, à celui qui par une exacte observance des règles honorée de la gloire des autels, a obtenu comme une nouvelle et solennelle approbation de ses règles et de son saint institut. Au projet de faire pour le B. Berchmans une urne semblable à celle de St. Louis de Gonzague, se joignit la pensée de choisir les meilleurs artistes. Le travail du marbre fut confié au Chevalier François Utili bien connu par une foule d'ouvrages du même genre exécutés avec un art exquis. Tels sont pour ne rappeler que les plus récents "la Confession" sous la tribune de Ste. Marie-Majeure, et encore les mosaïques en pierre du tabernacle de la chapelle Sixtine dans la même basilique.

Pour les travaux de métal, on choisit le Chevalier Vincent Brugo dont la renommée soit dans la sculpture, soit dans la fonderie artistique a franchi les frontières de l'Italie. Enfin, les deux enfants ornant les deux côtés de l'urne furent soumis à l'étude du Chevalier Benzoni et exécutés par M. Camille Gaïani.

Afin que les étrangers eux-mêmes puissent se faire une idée de ce beau monument nous donnerons ici une courte esquisse de ce travail. Les dimensions de l'urne sont en hauteur un mètre et trois centimètres, en longueur deux mètres et vingt centimètres, enfin à la base un mètre et quarante centimètres. La partie massive est en marbre revêtue extérieurement de Lapis-Lazzuli. Le travail présentait de sérieuses difficultés à cause de la multitude des creux et des reliefs, des changements de plan et des découpures; cependant il fut exécuté avec une telle perfection que l'on dirait ce revêtement extérieur formé d'une matière ductile et molle uniformément étendue sur une surface toute hérissée d'inégalités, plutôt que d'une pierre dure composée d'une infinité de petits morceaux et fouillée de mille manières diverses. La partie qui compose la base de l'urne est plus précieuse encore; ce n'est en effet qu'une mosaïque d'agates, d'amethystes, de jaspes et de malachites et l'on ne saurait assez louer le fini du travail en même temps que l'intelligente harmonie des couleurs. L'intérieur du Stélobate contre lequel est appuyée l'urne est orné de miroirs d'albâtre orientale avec encadrement de brèche coralline.

La niche destinée à recevoir la châsse avec les ossements sacrés est taillée dans la partie massive de l'urne pénètre dans l'intérieur du mur et est tout entière revêtue de marbre blanc. Une quantité innombrable de bas-reliefs en métal doré ou en argent servent d'ornements à l'urne, tous satisfaisant du reste, à la parfaite ressemblance avec l'urne de St. Louis exécutée dans le style du seizième siècle. Au reste, si parfois cette architecture n'obéit point aux plus strictes règles de l'art elle n'en satisfait pas moins le goût par l'amplitude et la variété de ses formes unies à des proportions agréables et bien conçues et de tout

l'ensemble des parties entre-elles. Six grandes consoles semblent soutenir la table d'autel puis venir s'appuyer sur le corps de l'urne et de là retomber chargées de volutes et de feuillages jusqu'à la partie inférieure pour se terminer à la base d'agate par une sorte de trône d'où parait sortir l'ornementation tout entière. _ Un grand cadre placé au milieu contient un médaillon d'argent fondu représentant en ronde bosse le viatique du B. Berchmans. On voit encore au sommet de l'urne un riche feston en métal doré couvert d'ornements d'argent. Entre les consoles sont entrelacés des bouquets et des guirlandes de lis et de roses d'argent. Comme il a été expliqué plus haut la base de l'urne est une mosaïque d'agates et autres pierres précieuses le tout enlacé d'un gracieux ornement de métal doré formant encadrement à chaque pierre et se raccordant du reste très artistement à tout l'ensemble du monument. _ L'habileté du Chevalier Brugo a réussi avec un art merveilleux non seulement à maintenir le style particulier de la décoration de l'urne de St. Louis mais encore à en perfectionner l'exécution avec une telle finesse de travail qu'il a surpassé de loin le modèle proposé à son étude. _ Enfin les deux enfants qui se tiennent aux côtés de l'urne dans l'espace compris entre celle-ci et les stilobates latéraux représentent deux anges. L'un d'eux tient dans sa main gauche le crucifix, le chapelet et le livre des règles et de sa main droite appuyée sur sa poitrine il semble vouloir exprimer les célèbres paroles du Bienheureux qui sur le point de mourir pressant sur son cœur ces trois objets de son amour disait: " Hæc tria carissima, cum his libenter morior." Ce dernier travail aujourd'hui simple ébauche en plâtre sera par la suite corrigé et exécuté en marbre statuaire. L'éminent artiste a déployé une habileté peu commune tant par la juste expression de son travail que par un certain cachet imprimé à toute l'œuvre en parfaite harmonie avec le style et l'école des autres sculptures de tout l'autel. Les artistes distingués ont rivalisé d'ardeur pour produire une œuvre digne de leur habileté, et digne de Rome la mère des beaux arts. et dont les généreux donateurs ne laisseront pas d'être satisfaits.

Il nous reste, en terminant à leur offrir un témoignage de sincère reconnaissance pour avoir concouru efficacement à préparer à la dépouille mortelle du bienheureux jeune homme un si noble et si digne lieu de repos en tout point semblable à celui de l'Angélique St. Louis dont le Bienheureux Jean Berchmans imita fidèlement les vertus.

L. S. C.

Espagne

Relation de la visite que fit au sanctuaire et à la maison de Loyola le 7 et 8 Sept^bre 1873. S. M. le Roi Charles VII accompagné de l'Illustrissime Evêque d'Urgel, de l'Etat major Général de l'armée du Nord et de la division de Guipuscoa. Sous le commandement du vaillant et pieux général Don Antonio Lizarraga. (Extrait des "Lettres des Scolastiques de Poyanne".)

Quatre ou cinq jours avant la fête de la Nativité de la T. Ste Vierge courait déjà le bruit que le général Lizarraga à la tête de ses 5 mille héros (c'est ainsi qu'il les appelle) viendrait à Loyola pour célébrer la fête et y communier avec toute son armée. On disait aussi que S. M. Charles VII était attendu à Vergara et qu'il viendrait à la fête pour la présider. Chacun alors de courir à son poste, et de faire les préparatifs nécessaires. Les autorités s'emploient jour et nuit à la construction des arcs de triomphe; partout on voit les soldats de tous grades déposer leur uniforme, pour travailler avec plus d'ardeur. Les religieuses brodaient les draperies qui devaient servir à la solennité. Les Nôtres avec l'aide de la municipalité, du clergé et des Congrégations s'employaient à orner l'eglise de Loyola et à tout disposer pour la cérémonie. On fit reparaître le grand lustre qui avait été enlevé et mis en sûreté au moment de notre expulsion. On en ajouta cinq autres. Un grand nombre de bougies fut disposé symétriquement le long des corniches. Le sanctuaire fut agrandi, comme on avait coutume de le faire pour les messes Pontificales et solennelles. On plaça du côté de l'Evangile le dais pour Sa Majesté et du côté de l'Epitre un trône épiscopal pour l'Evêque d'Urgel; puis on disposa en avant du sanctuaire une grande nappe de communion, et deux autres plus petites aux deux autels latéraux du Patronage et de St. François Xavier; des pots de fleurs, de riches ornements, et quatre grands ciboires pour les Stes Espèces. Tels furent les préparatifs de la solennité. La municipalité éleva deux arcs de triomphe l'un à l'entrée du pont qui mène à la prairie de Loyola, et l'autre à l'entrée d'Azpeitia. — Le 7 à neuf heures du matin Azcoitia présentait un aspect animé et plein d'allégresse. Tous les habitants allaient et venaient avec empressement, toutes les façades étaient magnifiquement ornées. Les joyeuses volées des cloches et la détonnation des fusées annonçaient l'arrivée de sa Majesté.

Le peuple se pressait à sa rencontre. Les autorités l'attendaient à l'extrémité de la ville et de bruyantes acclamations retentissaient dans toute la vallée.
Le roi entre à Azcoitia, il met pied à terre à la porte de l'église paroissiale, le clergé en habit de cérémonie le reçoit avec les solennités d'usage. S. Majesté prie un moment devant le St. Sacrement et se dirige au sortir de l'Eglise vers le palais du Duc de Grenade où un logement lui avait été préparé. Le roi se trouvait accompagné de son état-major suivi des bataillons de la division de Guipuscoa, qui campaient entre Azcoitia et Azpeitia. Le même jour à 5 heures du soir, le roi avec sa suite et les généraux prend le chemin de Loyola sous prétexte de visiter la maison, quoiqu'il fut déjà tard, mais en réalité pour venir se confesser. Le P. Garciarena de la Compagnie de Jésus le reçoit à la porte de l'Eglise; le roi se dirige vers le trône qui lui a été préparé afin de faire quelques instants d'oraison et celle-ci terminée se dispose à visiter la maison entouré de son état major. Son entrée à l'église avait été une continuelle ovation; car comme la nuit approchait, des hommes le précédaient avec des torches allumées pendant qu'il visitait la Santa-Casa, arrivé à la chapelle de la B. Marie Anne de Paredez S. Majesté échangea quelques paroles avec le général Elio et ensuite il pria le P. Garciarena de vouloir bien le confesser. Tel a été certainement l'objet réel de sa visite à Loyola a une heure aussi avancée. Le P. se prêta volontier à ce pieux désir et pour cet effet il le conduisit à l'oratoire de St. Stanislas qui lui paraissait le plus convenable.
Là après quelques instants de recueillement le P. entendit la confession de S. Majesté. En passant par la sacristie de la Santa Casa, son attention fut attirée par la tête de lin de St. Ignace, et le Père lui fit remarquer que lorsque la reine Isabelle visita la maison, elle prit un fil de la frange comme relique. Ne pourrai-je pas, demanda le roi avec beaucoup d'humilité, en avoir aussi une parcelle? Le P. Garciarena édifié d'une telle demande dit au F. Echave d'en détacher immédiatement une frange qu'il offrit respectueusement à S. Majesté qui la remit à un homme de sa suite pour la garder précieusement. Au sortir de l'Eglise il eut beaucoup de peine à descendre l'escalier à cause de l'immense foule qui se précipitait pour lui baiser la main. C'est a grand peine que les soldats qui l'accompagnaient parvenaient à lui ouvrir un passage. Et les clameurs et les vivats de la multitude étaient tels qu'ils faisaient retentir toute la vallée. Les nombreux prêtres venus de Vergana, Anzuola, Motrico, Deva, et d'autres points conjointement avec le clergé d'Azcoitia, d'Azpeitia, et les aumôniers militaires employèrent toute la soirée à entendre les confessions dans les paroisses et dans l'église de Loyola. Le 8 dès quatre heures du matin les confesseurs

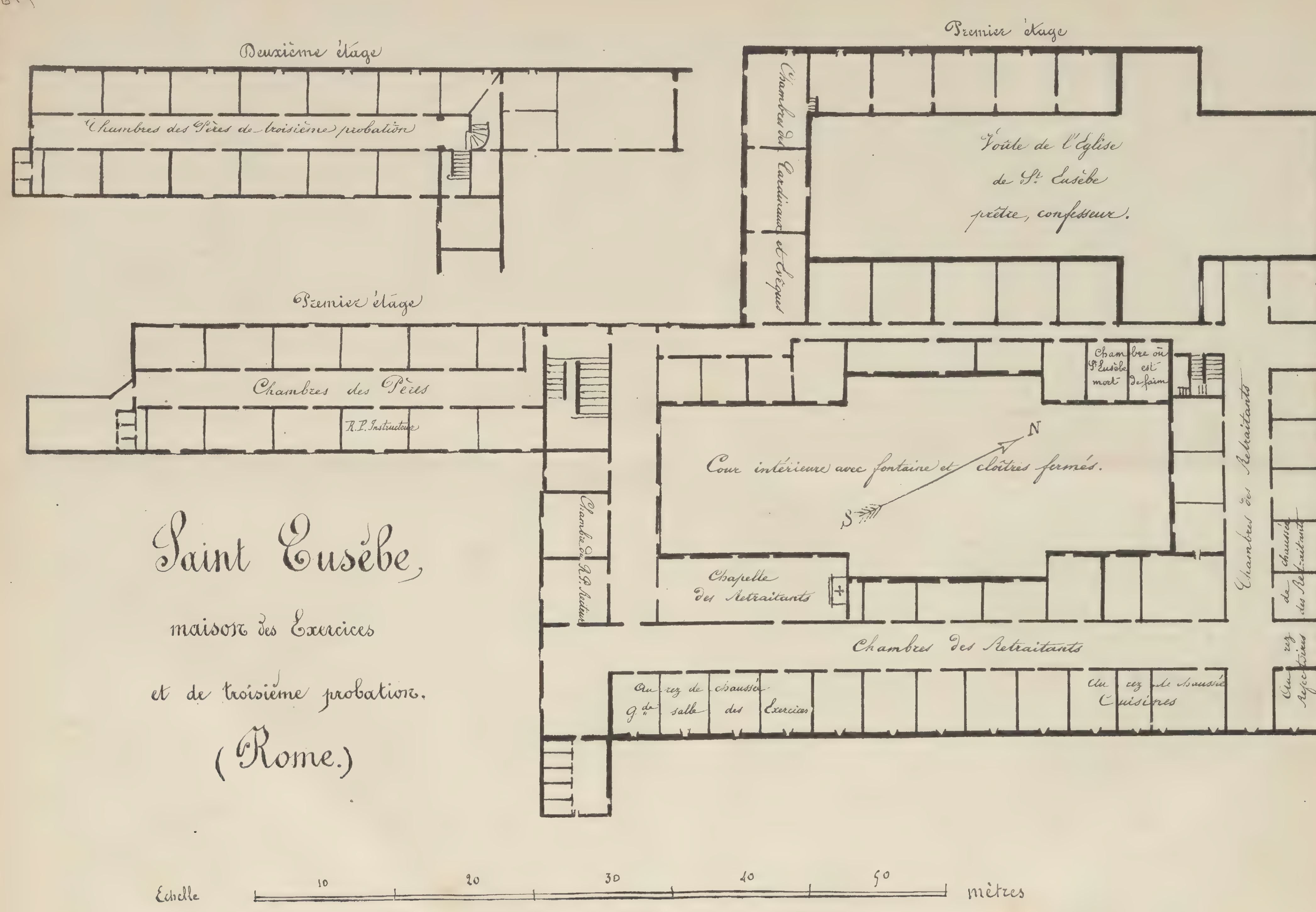
se trouvaient à leur poste; il n'y eut pas un seul général, officier ou soldat qui ne reçut l'absolution. A 8 heures le carillon des cloches annonça l'arrivée du Roi à l'église. Le clergé le reçut solennellement et le conduisit sous un dais à son trône, selon le cérémonial usité. L'Évêque d'Urgel commença la messe pendant laquelle continuèrent les confessions. A la communion Mgr. se dirigea avec la Ste Hostie vers Sa Majesté et lui donna la Ste Eucharistie que le roi reçut agenouillé à son prie-Dieu. Deux prêtres accompagnaient l'Évêque, l'un ... portait la patène pour la communion. Mgr. après être retourné à l'autel continua à distribuer la Ste communion 1° aux gentilshommes de la suite du Roi et aux généraux, 2° aux chefs et aux commandants des corps ou bataillons, 3° aux capitaines et officiers suivis de leurs compagnies respectives. Quatre prêtres aidaient l'Évêque et distribuaient aux autels latéraux la Ste Hostie à toute cette pieuse armée. Quel spectacle touchant et plein d'édification! toute une armée de héros chrétiens avec leurs chefs et le roi à leur tête arborant le drapeau sous lequel il combat avec eux le premier, se prépare par la réception du pain des Anges à livrer les combats du Seigneur pour la défense de la Religion, de la société et de la Patrie. Ce n'est pas ainsi qu'agissent les Grands, les courtisan et les guerriers du siècle, eux qui ne combattent pas pour le droit mais pour l'injustice. Rendons grâce à Dieu qui dans sa bonté et sa miséricorde a préparé des soldats remplis de sa crainte et de son amour pour aller empourprer de leur sang de martyr les lauriers de la victoire. A la fin de la messe S. M. accompagnée de son cortège passa au réfectoire où quelques Dames au nom de la municipalité lui offrirent un frugal déjeuner. Ensuite le P. Garciarena lui adressa quelques paroles au nom de la Compagnie, et S. M. rentra dans la sacristie après avoir manifesté au R. P. combien ses paroles l'avaient touché. Il continua à visiter la maison avec beaucoup d'attention et montrait à chaque instant la grande estime qu'il avait pour la Compagnie. Il parvint à la chambre qu'avait habité, pendant quelques temps le P. Francisco Cabrera; il en avait parlé plusieurs fois avec beaucoup d'intérêt. Il daigna écrire sur le mur quelques paroles d'affection pour ce Père en y mettant la date et sa signature. Il supplia le P. Garciarena de faire savoir au R. P. combien il aurait désiré le rencontrer à Loyola; il vit avec peine la solitude de la maison et ajouta que bientôt elle serait remplie d'habitants. Il fit un tour de jardin; entendit une autre messe qui devait précéder la messe solennelle; sortit de l'église monta à cheval et prit avec sa suite le chemin d'Azpeitia. Si le soir précédent il avait eu beaucoup de difficultés pour descendre l'escalier, il eut plus de peine encore ce jour là à traverser la foule. La multitude voulait le porter en triomphe et l'acclamait à l'envie. Le soir il visita à pied le couvent des Religieuses d'Azpeitia, l'hôpital de la Miséricorde et la fabrique d'armes. Puis il assista à la récitation du rosaire faite par ses volontaires dans l'église de la paroisse. On évalue à plus de 17 mille le nombre de ceux qui se trouvèrent réunis le 8 à Loyola de tous les pays environnants. Le 9 à neuf heures du soir S. M. partit avec son escorte pour Vizcaija; il voulut emporter une parcelle de la barre de bois qui fermait la porte du château de Loyola. On lui donna les authentiques tant de cette relique que de celle du chevet de St. Ignace.

FIN.

Table.

N.° 3. _ 1873.




Deuxième étage
Chambres des Pères de troisième probation
Premier étage
Chambres des Cardinaux et Évêques
Voûte de l'Église de St. Eusèbe prêtre, confesseur.
Premier étage
Chambres des Pères
R.P. Instructeur
Chambre où St. Eusèbe est mort de faim
Cour intérieure avec fontaine et cloîtres fermés.
N
S
Chambre du R.P. Recteur
Chapelle des Retraitants
Chambres des Retraitants
Chambres des Retraitants
Au rez de chaussée Gde. salle des Exercices
Au rez de chaussée Cuisines
Au rez de chaussée Réfectoires des Retraitants
Saint Eusèbe,
maison des Exercices
et de troisième probation.
(Rome.)
Echelle
10
20
30
40
50
mètres

Lettres de Laval.

N° 1. 1874.

Europe – France.

Fêtes à La Louvesc – Les reliques de St François Régis placées dans une nouvelle châsse.

Extrait d'une Lettre du R. P. Prat au R. P. Carayon. (Juillet 1873.)

Mon révérend et bien cher Père,

P. C.

Quand on fait le pèlerinage de La Louvesc, il est impossible de se résigner à n'y passer que 24 heures. Mais cette fois-ci, j'avais une raison particulière d'y passer au moins huit jours, d'abord pour jouir de l'ineffable privilège que j'ai partagé avec les Pères de cette résidence, et ensuite pour en remercier et le Seigneur et son illustre serviteur. Voici en quelques mots, ce qui a eu lieu, samedi et dimanche, 19 et 20 juillet, à La Louvesc. — En 1792, quatre frères, fils de Mr. Buisson, alors maire de cette commune, exposèrent leur vie pour sauver les reliques de St. François Régis. Ayant extrait de la châsse le coffret, dépositaire de ce trésor, ils le remplacèrent par des ossements, pris d'avance au cimetière, et l'emportèrent, pendant la nuit à la Grange-Neuve, leur maison paternelle, éloignée de 20 minutes du village de La Louvesc. Elles y furent cachées et conservées avec autant de sollicitude que de vénération jusqu'à la fin de la persécution. En 1802, Mgr. de Chabot, Évêque de Mende, dont cette paroisse relevait alors, vint exprès à la Grange-Neuve pour reconnaître ce précieux dépôt. Un procès-verbal, inséré dans le coffret, constate toutes ces circonstances. Or, depuis cette époque, (c'est-à-dire depuis 71 ans) ce coffret n'avait point été ouvert, et il ne l'aurait pas été de longtemps, si une circonstance, moins ménagée que providentielle, n'eût amené les supérieurs ecclésiastiques à faire une nouvelle reconnaissance des reliques de notre saint missionnaire.

Vous savez qu'on bâtit sur les ruines de l'ancien sanctuaire une église monumentale. Le chœur est complètement terminé ; le portail le sera bientôt ; et dans le courant de l'année prochaine ils seront

ceints par les murailles latérales, qui, devant être construites en pierres de taille, déjà préparées, seront bientôt terminées. Au milieu du chœur, fermé par une barrière circulaire en marbre, qui sert de table de communion, s'élève majestueusement un autel en marbre blanc.

Quoique splendidement orné de médaillons, de statues d'anges et de saints en bronze doré, il offre une simplicité qui en relève encore la grandeur. Le tabernacle, recouvert d'un ciborium en marbre blanc, est surmonté d'un socle, destiné à recevoir la nouvelle châsse.

Or, cette châsse en bronze doré, véritable chef-d'œuvre exécuté par M. Armand Caillat, sur les plans de M. Bossan, architecte de l'église, n'a pas les dimensions suffisantes pour recevoir le coffret contenu dans l'ancienne châsse. On en a donc fait un autre, en bois de cèdre, adapté aux proportions de la nouvelle châsse, proportionnée elle même à l'ensemble de l'autel. De là, la nécessité de transvaser les reliques de St François Régis de l'ancien coffret dans le nouveau. Averti de cette circonstance par le R. P. Nicod, Mgr l'Évêque de Viviers, délégua M. l'abbé Boyron, secrétaire général de son évêché, pour procéder en son nom, à cette cérémonie. Arrivé à La Louvesc, M. Boyron remplit sa mission selon toutes les prescriptions de la congrégation des rites. C'est pourquoi elle se fit presque en secret: elle n'eut pour témoins que les membres de la communauté, et ceux de la famille Buisson, enfants ou petit-fils des généreux chrétiens qui conservèrent à l'église les restes du grand et saint missionnaire.

A l'heure indiquée, nous nous rendîmes tous dans la sacristie. O mon cher Père ! quel moment ! nous allions donc voir le dépôt sacré que des regards humains n'avaient pas contemplé depuis 71 ans; et que, de tous les hommes qui vivent aujourd'hui, aucun peut-être n'aura le bonheur de voir !

A la sacristie, tous les prêtres prennent le surplis, la petite assistance a occupé les places qui lui étaient préparées. Nous avons en face une large table, sur laquelle est étendue une pièce de toile de fin lin entre six cierges allumés. A côté, on voit l'ancien coffret, scellé, en 1802, par Mgr de Chabot. Après une courte prière devant ces reliques, on psalmodie les vêpres du saint. Puis, M. le Délégué expose le sujet et les raisons de sa mission, et procède à la vérification des sceaux apposés sur le couvercle. Enfin, il le fait ouvrir, et fouillant dans les étoffes qui enveloppent ces restes vénérés, il les extrait pièce par pièce, les déposant sur la toile préparée à cet effet. Je crois que si nous avions vu ressusciter S. François Régis, nous n'aurions pas été plus émus que nous le fûmes alors: de douces larmes coulaient de tous les yeux. L'émotion est à son comble, quand M. le Délégué portant entre ses mains le crâne du saint le dépose au milieu des autres ossements.

La tête du saint, sauf la mâchoire inférieure, qui manque, est parfaitement conservée: il y a encore six dents, très-blanches, dont deux molaires. Les autres reliques sont dans un semblable état de conservation; mais des ossements qui forment la charpente du corps humain, il en reste à peine les deux tiers. Pendant que M. le Délégué dresse son procès-verbal, M. le Docteur Buisson, petit-fils d'un des quatre frères susnommés, et neveu de notre Père Pierre Buisson, constate l'état de chacun des ossements, et y met, sur une étiquette, le nom scientifique; ce qui a servi à en faire l'inventaire, qu'on avait négligé dans la première reconnaissance.

Cette opération terminée, nous nous prosternons tous devant ces restes sacrés, nous récitons des psaumes et

l'oraison du saint. Puis, à la suite de M. le délégué et du R. P. supérieur, nous avons le bonheur d'appliquer, tour à tour, nos livres, sur le chef de saint Régis; j'ajoute que nous l'arrosons de nos larmes, car personne ne peut maîtriser son émotion. A cette touchante cérémonie, succède la lecture publique du procès-verbal, auquel tous les assistants apposent leur signature. Pendant ce temps-là, deux prêtres font toucher au chef du saint une prodigieuse quantité de médailles, de chapelets, d'images, de crucifix, dont on s'était pourvu d'avance.

Enfin, chacun des ossements enveloppé dans des étoffes neuves est déposé dans le nouveau coffret, en bois de cèdre, que recouvre une toile de soie verte. Après l'avoir scellé en huit endroits des sceaux de Mgr de Viviers, on le place dans la nouvelle châsse, dont Mr le délégué a conservé la clef.

Le lendemain 20 juillet, la châsse exposée aux regards du public entre la table de communion et l'autel, fut, pendant toute la journée, l'objet de la vénération ou de la curiosité d'une foule sans cesse renouvelée. A trois heures, les Pères, en surplis et rangés en demi-cercle devant la châsse chantèrent les vêpres, à la fin desquelles le P. Jojard monta en chaire et adressa à un nombreux auditoire quelques paroles émues à la louange du saint, sur le culte rendu à sa mémoire et particulièrement sur la cérémonie de la veille. Après la bénédiction, qui suivit le sermon, on plaça la châsse sur le socle ménagé au dessus, mais un peu en arrière du tabernacle. Ensuite, Mr le délégué de Mgr, qui avait présidé toutes ces diverses cérémonies, les couronna par le chant du Te Deum.

Enfin, la foule s'écoula peu à peu et comme à regret; et nous autres nous rentrâmes dans la sacristie, où Mr l'abbé Boyron nous exprima, pour adieu, le bonheur qu'il avait eu de remplacer Mgr l'Evêque dans une circonstance si touchante. Il emporta les témoignages de notre reconnaissance, mais nous emporterons au ciel — je l'espère bien — les douces et saintes impressions de cette fête de famille, et nous bénirons à jamais le Seigneur.

Veuillez-bien, mon bon Père, agréer les affectueux hommages de votre serviteur tout dévoué en Notre Seigneur.

Prat. S. J.

Chine. — Mission du Tchély.

Rapport sur la Mission du Tchely Méridional pendant l'année 1872.

La mission du Tchely méridional est administrée par un Vicaire apostolique, Mgr Dubar, Evêque de Canathe, religieux de la Cie de Jésus. Pendant l'année 1872 elle comptait comme ouvriers apostoliques un prêtre chinois, 12 prêtres de la Cie de Jésus, 2 Novices Scholastiques et 6 Frères Coadj. Le nombre des chrétiens s'est élevé à 21.280, repartis dans 314 chrétientés. 1170 adultes ont été baptisés, et 3313 catéchumènes se préparent au sacrement de régénération chrétienne.

La mission du Tchely méridional a eu pendant cette année ses épreuves et ses consolations. Elle a été éprouvée par de terribles fléaux. — Les inondations ont ravagé le Nord et l'Est du Vicariat, anéantissant les récoltes et propageant la misère. Des villages entiers ont disparu sous les eaux, laissant à peine aux infortunés habitants le temps de fuir. Plusieurs chrétientés ont été dispersées de la sorte, leurs chapelles détruites; et les néophytes ont dû aller au loin mendier

l'aumône qui les empêche de mourir de faim. Dans les Districts du Nord surtout, les chrétiens qui sont plus ordinairement des pauvres se sont vus réduits à l'extrême indigence. — A l'inondation a succédé en plusieurs endroits l'invasion des sauterelles qui ont dévoré ce que les eaux avaient épargné dans les campagnes.

Dans la partie Sud du Vicariat, ce ne sont pas les inondations, mais au contraire la sécheresse, le manque de pluie qui a compromis les récoltes et causé la désolation.

En vain, pour détourner ces fléaux, les pauvres payens eurent recours à leurs superstitions. Le Père Dorement raconte un fait bien propre à exciter la pitié chrétienne sur leur aveuglement. — " La ville et le Gouvernement de Ngan-pim, écrit-il en 7bre à Mgr Dubar, sont sous les eaux. Le Mandarin du lieu a fait ce qu'il a pu pour conjurer le fléau. A genoux devant une tortue pendant que la pluie tombait à torrents, il priait avec larmes sa sourde et ignoble divinité de sauver son peuple. Le fleuve dévastateur n'en continuait pas moins sa marche. Après avoir passé un jour en invocations inutiles, il jette son chapeau dans les flots insensibles, et demande une corde pour se pendre. Le peuple toujours bon et compatissant apprend avec stupéfaction et douleur cette étrange résolution; il se précipite à travers les flots au-devant de son magistrat, et le supplie d'abandonner son sinistre projet. Le Mandarin verse des larmes d'attendrissement et se laisse faire une douce violence. La pendaison n'eut pas lieu. Sauf ce trait plaisant, tout est triste et navrant dans ces pauvres contrées".

Les chrétiens ont trouvé un secours plus efficace dans leur foi au vrai Dieu, qui a élevé leur courage au niveau des malheurs, dans la charité de leurs frères, et enfin dans le dévouement et dans les consolations de leurs missionnaires. Bien des familles ruinées se sont réfugiées au village de Tchan-Kia-Tchuam, centre de la mission, où résident le Vicaire apostolique et les Pères. Elles y trouvent aide et abri. Malheureusement les ressources sont loin de suffire aux besoins. — Partout la misère s'est montrée avec son cortège habituel de maladies, de fièvres et de morts. Les Pères ont dû multiplier leurs fatigues et braver les dangers des épidémies. L'un d'eux a trouvé la mort avant l'âge sur ce champ de bataille de l'apostolat; c'est le Père Jules Denizot. Il était accouru au milieu d'une chrétienté décimée par la fièvre typhoïde. Après y avoir administré onze moribonds, il succombait lui-même emporté en trois jours par cette terrible maladie. Deux autres missionnaires épuisés par un long et laborieux ministère, ne laissent plus d'espoir de guérison: ce qui réduit à 10, en comptant l'Evêque, le nombre des Missionnaires valides dans un Vicariat où 10 millions de payens sont à convertir.

A côté des tristesses, les consolations n'ont pas manqué. — Un renfort de 6 Missionnaires, religieux de la Compie de Jésus, arrivait à Tien-tsin à la fin d'octobre. —

Au milieu des tribulations, Dieu semble avoir béni plus que jamais les œuvres de la Mission et les travaux des Missionnaires. Un coup d'œil rapide sur l'état actuel du Vicariat suffit à le faire voir.

Le Séminaire compte 33 élèves dont les progrès dans les lettres et la piété présagent un bel avenir à la religion dans le Tchély. —— Plusieurs écoles ont été fondées; et les nouvelles aussi bien que les anciennes relèvent aux yeux des payens le prestige du christianisme par leur bonne tenue et leurs succès. Le nombre des catéchistes s'est augmenté de 15. Dix chapelles et 45 oratoires ont été construits. Enfin les 4 orphelinats continuent leur œuvre de prosélytisme et de charité. La conversion des payens a poursuivi sa marche ascendante, mais avec des vicissitudes diverses dans les 3 parties du Vicariat.

Dans le Nord, les Pères Leboucq, Petitfils, Couvreur, de Rabaudy, Fourmont, Crux (Chinois) ont trouvé plus d'obstacles à leur zèle que par le passé. Les odieux massacres de Tien-tsin ont eu dans ces régions un fâcheux retentissement et une désastreuse influence: la protection de la France y a perdu de son prestige, et les plus absurdes calomnies s'y sont propagées, avec les défiances et les haines contre les missionnaires. Aussi le mouvement de conversions, commencé il y a 10 ans s'était-il ralenti. Beaucoup de catéchumènes avaient pris l'épouvante et avaient reculé. Le mal semble heureusement à son terme. Déjà plusieurs anciens catéchumènes sont revenus, et il s'en présente de nouveaux. On peut donc espérer que dans cette partie la plus importante de la Mission, la moisson apostolique tiendra enfin ses promesses et répondra aux sueurs de ceux qui la cultivent. Malgré les défaillances, près de 700 adultes ont été baptisés dans le Nord.

Au centre, où le nombre des chrétiens est encore restreint, les efforts des Pères Brueyre et Bonnomet ont été couronnés par 300 baptêmes d'adultes. Les catéchumènes ne manquent pas. La récolte s'annonce belle; il faudrait seulement plus de bras pour en prendre soin.

La partie Sud du Vicariat était jusqu'ici le sol de la Mission le plus inculte et le plus ingrat en fruits de salut. Quand le P. Octave y arriva, il y a quelques années, il eut peine à trouver 50 chrétiens dans ces populeux districts. Dans les commencements sa marche fut hérissée d'obstacles. Pourtant, grâce à sa prudence, il sut gagner toujours du terrain. Les 50 chrétiens se sont multipliés et montent aujourd'hui à 1200. Cette année Dieu se réservait de récompenser ses patients et persévérants efforts. La Semaine Sainte de 1872 a vu naître parmi les payens un immense mouvement de conversions, plein à l'heure qu'il est de consolations et de promesses. —— En voici la curieuse origine, qui prouve les infinies ressources de la Providence de Dieu, habile à tourner les vues humaines à ses fins miséricordieuses et divines. —— Le village de Toum-ten, comme l'indique son nom, est situé à l'entrée d'une voie souterraine, longue de 4 lieues, construite jadis par les habitants de Quam-pin-fou, afin de pouvoir en cas de siége ravitailler leur ville à l'insu de l'ennemi. Au dessus de l'ouverture même du souterrain les paysans de Toum-ten ont planté autrefois 70 cyprès. Avec les années les arbres ont grandi, et ils donnent actuellement un ombrage magnifique, fort apprécié par les habitants du village. Les lettrés de Quam-pin-fou, on ne sait pourquoi, leur envient la possession de ces beaux arbres. Ils les réclamèrent énergiquement cette année au tribunal du préfet, comme propriété de leur ville. On connait le pouvoir des lettrés en Chine où tout se fait par leur influence. Les villageois craignirent, non sans raison, une dépossession injuste. Ne voyant de recours que dans la protection dont la France couvre en Chine les chrétiens, ils imaginèrent de détourner le coup qui les menaçait par

une profession publique du christianisme. Ils proclamèrent donc hautement qu'ils voulaient embrasser la religion du Seigneur du Ciel. Sur leurs instances, le Missionnaire leur envoya un catéchiste pour les instruire et soutenir leur bonne volonté. Bientôt lui-même se rendit à Toum-ten. Sa présence fit une impression décisive en faveur de la religion chrétienne. Le Père établit des écoles, où les enfants apprirent les prières; et les catéchistes durent enseigner jour et nuit la Doctrine catholique. Les lettrés de Quam-pin-fou s'intimidèrent à cette nouvelle: ils n'osèrent poursuivre leur procès, se désistèrent de leurs prétentions; et les habitants de Toum-ten conservent la tranquille possession de leurs 70 cyprès. Rassurés contre les vexations des mandarins, ils n'ont pas changé de résolution; loin de là; leur zèle au contraire s'est accru et s'est purifié. Au lieu d'avantages terrestres, ils ne cherchent plus maintenant en se faisant chrétiens que le salut de leur âme et l'honneur de Dieu. Le village compte aujourd'hui 70 familles de catéchumènes: c'est presque toute sa population.

De Toum-ten, le branle s'est communiqué aux villages environnants; des villages il a passé aux villes: la sous-préfecture de Han-tan, l'importante préfecture de Quam-pin-fou comptent des catéchumènes dont le nombre augmente de jour en jour. Les payens ne pouvaient voir ce mouvement sans essayer de l'entraver. Dans les villages ils suscitèrent aux convertis obstacles sur obstacles. Pour déjouer leurs manœuvres, le Père Missionnaire rendit une visite officielle au Préfet de Quam-pin-fou. La conversation fut très-amicale, peut-être moins sincère du côté du mandarin. Il promit aux catéchumènes la liberté et la protection que leur assurent les traités: c'était du moins les reconnaître. Il rendit même à notre sainte religion un témoignage étonnant et imprévu dans la bouche d'un magistrat payen: « Père, dit-il au missionnaire, l'important est d'inculquer « vite et profondément la Doctrine chrétienne à vos nombreux « catéchumènes; je sais qu'alors ils seront doux et soumis, « faciles à gouverner, et qu'ils ne me susciteront ni embarras ni difficultés. » Le lendemain le P. Octave voyait arriver dans sa petite maison le Préfet qui lui rendait publiquement sa visite, accompagné du sous-préfet. C'était la consécration officielle de l'établissement de la mission à Quam-pin-fou. Pour qui connaît le peuple chinois, ce simple fait a une véritable importance. —— Un autre obstacle plus difficile à surmonter est le manque de ressources. Et quelles ressources ne faudrait-il pas pour seconder pleinement, propager et étendre encore un mouvement si plein de promesses pour la religion! Le P. Octave expose laconiquement les plus urgents besoins dans une lettre du 11 Septembre dernier: « Le District « que je suis chargé de cultiver se trouve dans la partie « la plus méridionale du Tchély. Il renferme les deux « préfectures de Quam-pin-fou et de Tai-min-fou, plus « que l'étendue de deux départements de France. Jusqu'à présent il y avait peu de chrétiens. Cette année il s'est manifesté un magnifique mouvement de catéchumènes. « Plusieurs centaines de familles, dispersées dans 15 ou 20 « villages s'instruisent en ce moment et recevront bientôt « le baptême. C'est 15 ou 20 chapelles qu'il me faut construire, puis orner pauvrement si vous voulez, mais qu'il « faut au moins doter des objets indispensables. Tout est à « faire. D'ailleurs ces catéchumènes étaient fort superstitieux avant leur conversion, et honoraient dans leurs « maisons toutes sortes de statuettes et images diaboliques. « Il faudrait maintenant pouvoir exposer à leurs yeux quelque chose qui les initiât à la dignité et à la majesté « du culte catholique. —— Les objets dont nous aurions « un plus pressent besoin seraient des calices, des ornements sacerdotaux, des chapelets, et, s'il était possible,

« des images du Dieu Tout-Puissant, de Notre Seigneur, de Marie Immaculée, de Saints et de Saintes. Il faudrait de ces images pour chaque famille le jour où elle se défait de ses idoles. Les femmes se montrent récalcitrantes et difficiles à la conversion à cause de l'attachement qu'elles ont pour leurs statuettes. Tout obstacle serait levé et leur opposition vaincue, si l'on pouvait par des images chrétiennes compenser le sacrifice qu'elles doivent faire de leurs ridicules amulettes. Une grande finesse de dessin n'est point requise ; des couleurs un peu chargées font plus d'impression et plus de plaisir à ces populations de la campagne. » —— Pour ces chrétientés qui surgissent d'un sol payen jusqu'alors stérile, pour cet immense Vicariat qui ne compte encore que 21000 chrétiens sur 10 millions de payens, Mgr Dubar et le R. P. Gonnet, Supérieur général de la mission signalent un besoin plus général et ils réclament avec instance de nombreux auxiliaires. L'état de la mission que l'on vient d'exposer prouve manifestement que les ouvriers ne suffisent plus au travail, operarii autem pauci. Il faut augmenter, doubler leur nombre si l'on veut coopérer à l'esprit de Dieu qui souffle sur ces peuples idolâtres et les attire par sa grâce à notre sainte religion. Mais l'entretien de nouveaux Missionnaires exige de nouvelles ressources. —— Dieu sans doute ne manquera pas à la confiance de ses apôtres. Et la Propagation de la Foi, qui est pour les Missionnaires sa providence visible, comblera les vœux des Missionnaires du Tchély méridional, et les mettra par ses largesses en mesure de recueillir toute la moisson d'âmes qui blanchit, pour la plus grande gloire de Dieu et pour l'extension du règne de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans l'immense empire de la Chine. Fiat !

Extrait d'une lettre du R. P. Gonnet, Sup. de la Mission du Tchély au R. P. Didierjean.

Tien-tsin, 2 Mai 1873

. . . . . Nous avons un ébranlement de plus en plus considérable parmi nos païens. On dirait que nous arrivons au temps heureux, où il ne nous sera plus donné seulement de glaner quelques rares épis, mais bien de recueillir toute une riche moisson. Le District de Kuam-pin-fou est celui qui après avoir été dans ces dernières années le plus rebelle à la grâce et le plus hostile aux Missionnaires, nous donne aujourd'hui les plus belles espérances. Que n'a-t-il pas fait, il y a 3 ou 4 ans pour se débarrasser de la présence importune de ses missionnaires! Plusieurs fois notre petite résidence de la ville de Kuam-pin-fou fut pillée, saccagée ; plusieurs fois aussi la vie du missionnaire fut mise en danger ; et ce ne fut qu'à force de patience et de persévérance que nous finîmes par rester maîtres de la position. Pour être juste, il faut ajouter que c'est au dévouement et à l'énergie de notre digne chargé d'affaires, M. le Cte de Rochechouart que revient le principal mérite de ce triomphe. Voyant que ses dépêches au gouvernement chinois n'obtenaient pas le résultat désiré, il déclara qu'il se rendrait lui-même à la ville de Kuam-pin-fou pour demander justice aux mandarins, si nos affaires ne se réglaient pas à l'amiable. A la vue de tant de fermeté, le gouvernement rendit les armes, et nous fûmes réinstallés dans notre maison avec tous les honneurs de la guerre. Depuis cette époque nous avons eu bien encore quelques petites escarmouches de l'ennemi à repousser ; mais rien de bien sérieux ; et depuis un an surtout, le P. Octave y a du travail au dessus de ses forces et des succès plus qu'ordinaires. Aussi il faut l'entendre dans toutes ses lettres crier au secours, pour qu'on vienne l'aider à retirer ses filets. Tout lui serait nécessaire,

missionnaires, catéchistes, maîtres et maîtresses d'école, images, etc., et surtout de l'argent, qui, ici comme ailleurs est le nerf de la guerre. Il y a 7 ou 8 ans ce district avait à peine 50 chrétiens, et quels chrétiens! Aujourd'hui le Missionnaire en compte plus de 2000 sous sa houlette et au moins autant de catéchumènes sérieux.

Avant de terminer, quelques mots qui vous feront plaisir sur une œuvre bien intéressante commencée il y a 3 ans, et qui semble avoir reçu cette année son organisation presque définitive. Il s'agit d'une école ou pensionnat adjoint à notre orphelinat. A la suite de ces terribles inondations qui depuis plusieurs années ont désolé une assez bonne partie du Vicariat, plus d'un quart de nos chrétiens, la plupart nouveaux dans la foi, se trouvaient réduits à la plus extrême misère. Quelques enfants de ces pauvres familles furent admis par charité à l'orphelinat, où on s'efforça de leur inculquer avec la connaissance de leurs caractères chinois et de la religion, l'amour et la pratique des devoirs des chrétiens. Cet essai ayant réussi au delà de toutes mes espérances, les Pères des districts témoignèrent le désir qu'on donnat un plus grand développement à cette œuvre, afin que de toute la mission on put y envoyer un certain nombre d'enfants nouvellement ou non encore baptisés. Ainsi fut fait. Cette année 60 enfants de 12 à 17 ans et de cette condition se trouvent réunis auprès de la résidence dans un trop petit local, sous la surveillance du F. Templet, qui tout en réglant nos montres fait manœuvrer admirablement sa petite troupe. Nos Frères Chinois y vont tous les jours faire le catéchisme pendant 3/4 d'heure et expliquer les admirables livres de religion composés autrefois par nos anciens Pères. Dans ce moment nous agrandissons le pauvre collège de ces pauvres enfants par la construction de quelques chambres en terre. Je disais tout à l'heure que le nombre s'élève cette année à 60, peut-être seront-ils 100 l'an prochain. Ils sont nourris et vêtus avec la plus grande économie. Les dépenses ne se montent guère au delà de 100 francs pour chaque enfant. Nous fondons sur eux les plus belles espérances pour l'avenir. Ils sont pieux, simples, obéissants, ardents à l'étude, etc. Si Dieu continue à bénir cette école, quelle admirable pépinière de catéchistes, de maîtres d'école, d'administrateurs de paroisses!

Lettre du R. P. Gonnet au R. P. Provincial de la Province de Champagne.

Tien-tsin, 1er Mai 1873.

Mon Révérend Père Provincial,

P. C. ..... Nos œuvres grandissent de jour en jour, le nombre de nos catéchumènes se multiplie... De tout côté nos Pères crient au secours. Vers la fin de l'année dernière, dans une visite au P. Octave qui dura tout un mois, j'eus une grande consolation en voyant le mouvement extraordinaire qui existe dans la section de Kuam-pin-fou. Chaque jour nous visitions quelques centres de nouveaux chrétiens, pour les encourager, les exciter. Parfois quel édifiant et touchant spectacle! Il est tel grand village qui compte plus de 100 familles de catéchumènes et qui n'en avait pas une seule quelques mois auparavant, où nous fûmes reçus comme en triomphe. A notre approche toute cette population se mit en mouvement et vint nous recevoir avec des drapeaux, des oriflammes, etc. au bruit assourdissant des pétards, du tam-tam, et les voilà prosternés le front dans la poussière nous priant de les bénir. Puis une longue procession s'organise et nous conduit jusqu'au village. Jugez, mon R. Père,

quels sentiments faisaient battre nos cœurs pendant toute une demi-heure de chemin qui nous restait à parcourir avec une pareille escorte ! Cette marche triomphale me rappelait celle de Jérusalem et je demandai à Notre-Seigneur pour ces braves gens qu'il ne permît pas que ce solennel hosanna fût suivi bientôt du terrible tolle. Grâces à DIEU, jusqu'ici rien n'annonce un semblable malheur. Ces bons catéchumènes persévèrent dans leur pieux dessein. Il y a parmi eux une véritable ardeur pour apprendre les prières et le catéchisme, et ce qui est encore mieux, même avant d'avoir reçu le baptême, ils s'efforcent de répandre la bonne nouvelle autour d'eux, exhortant leurs parents et amis; et déjà par leurs soins plusieurs autres villages comptent aussi un certain nombre de familles de nouveaux chrétiens. Ce que je dis ici de cette heureuse bourgade, je pourrais le dire, proportion gardée, de plus de 50 autres centres, où, DIEU aidant, nous avons pu prendre pied ; en sorte qu'aujourd'hui en parcourant son immense district, le P. Octave a par-ci par-là bon nombre de relâches à faire tout le long de sa route ; c'est moins fatiguant, et de plus il a le bonheur de pouvoir dire chaque jour la Ste Messe, privation à laquelle il n'était que trop souvent soumis autrefois. —— Ce n'est pas seulement dans cette section de Kuam-pin-fou que la moisson spirituelle s'annonce abondante. La section de Ho-Kien-fou défrichée par les Pères Leboucq, de Rabaudy, Couvreur, Petitfils, et qui jusqu'ici avait eu le pas sur toutes ses sœurs, soit pour le nombre de ses anciens chrétiens, soit pour celui de ses nouveaux convertis à la foi, s'efforce de ne pas rester en arrière et nous fournira encore cette année le plus fort contingent de baptêmes d'adultes. —— Cette section de Ho-Kien-fou a à elle seule environ 15 000 chrétiens, anciens ou nouveaux. Elle a fait une grande perte il y a deux mois, par la mort d'un Prêtre chinois âgé de 55 ans et du nom de François-Xavier Ki. C'était un des trois prêtres indigènes qui étaient restés dans la Mission lorsque Mgr Mouly de se mémoire, voyant sa Mission réduite à un trop petit nombre d'ouvriers, obtint de Rome en 1856 que la Province du Tchély fût divisée en trois vicariats. Cet excellent prêtre n'était pas un savant : il n'avait que le quod justum en fait de connaissance de la langue latine et de science théologique, mais ce déficit était largement compensé par les qualités du cœur qui devaient le rendre bien plus agréable à Notre-Seigneur. Nous le regardions non seulement comme un modèle de vie sacerdotale, mais encore nous pouvions dire de lui en toute vérité qu'il ne lui manquait que l'émission des vœux pour être un bon religieux. En effet il semblait réunir en lui toutes les vertus : tendre piété, simplicité d'enfant, humilité profonde, obéissance prompte au moindre signe de son Évêque, infatigable dans le travail du St ministère, etc... Il trouvait une grande consolation à se voir appliqué spécialement au soin des nouveaux convertis. Depuis quelques années surtout, c'était son œuvre de prédilection, quoiqu'elle soit celle où la pauvre nature a le plus à souffrir. Il disait naïvement qu'il avait besoin de réparer le temps perdu, vu que pendant de longues années, il n'avait pas cru à la possibilité de faire de vraies conversions parmi ses compatriotes, et que exhorter les païens lui paraissait peine perdue. Il avait demandé à être traité en tout comme un de nos religieux : même vêtements, même bourse commune. Nous l'admettions

à notre table, à nos récréations, à la plupart de nos exercices de communauté, etc; on voyait qu'il était heureux, lorsqu'il pouvait venir chaque année passer quelques semaines à la résidence, soit pour sa retraite annuelle, soit pour le repos du temps des chaleurs; et toujours il donnait l'exemple de l'observation de nos règles. Il avait une affection toute spéciale pour nos Frères coadjuteurs; et c'était avec eux surtout qu'il aimait à se trouver pendant les récréations, s'efforçant de prendre part à la joie commune et ayant toujours quelques faits intéressants à leur raconter. Aussi était-il payé d'un juste retour, et c'était une bonne fortune pour nos Frères lorsque ce bon prêtre se trouvait au milieu de nous. —— Une vie si fervente ne pouvait manquer d'avoir pour couronnement une ste mort. Dieu le prépara à ce terrible passage en lui envoyant une maladie qui dura plus d'un an, et qui sans le faire beaucoup souffrir, le mettait hors d'état d'exercer le St ministère. Il fut pendant sa maladie ce qu'il avait été bien portant: en tout patient, simple, gai et toujours résigné à la Ste Volonté de Dieu, malgré le désir ardent qu'il entretenait dans son cœur d'aller rejoindre au plus tôt ses chers catéchumènes. Enfin désespérant d'obtenir sa guérison, et sentant que la vie lui échappait peu à peu, il demanda comme une grâce que sa famille ne fût pas avertie de la gravité de sa maladie, dans la crainte, disait-il, que la visite de ses parents ne lui donnât des distractions. Il ne voulait plus avoir d'autre préoccupation que celle de se préparer à paraître devant Dieu. Quelques mois avant sa mort, il m'avait demandé avec instance de le recevoir dans la Compagnie. Ne pouvant lui accorder cette faveur, je lui promis d'écrire à votre Révérence pour le faire recommander aux prières et saints Sacrifices de nos Pères et Frères; cette promesse fut pour lui une grande consolation, et, me serrant la main, il me dit avec une vive émotion: « Ah! mon Rév. Père Supérieur, que n'ai-je connu plus tôt la Compagnie de Jésus! j'aurais été meilleur que je n'ai été. Voilà, mon Rév. Père, quelle a été la vie et la mort du dernier de nos trois prêtres chinois. Il ne nous reste donc plus aucun Missionnaire indigène, le Vicariat étant de date encore trop récente pour que nous ayons pu élever au sacerdoce nos jeunes séminaristes. Quelques uns d'entre eux étudient la théologie. Puissent-ils tous marcher sur les traces du bon ouvrier dont je viens de parler!

Extrait d'une lettre du P. Petitfils au R. Père Provincial de Champagne.

Tcham-Kia-tchuang, 1er mai 1873.

Mon Révérend Père Provincial,

P. C. —— ..... Vendredi dernier 7 mars, j'ai reçu au nombre des aspirants au baptême un bonze de la secte de Lao-Kiune (ou Lao-tzeu). Les bonzes de cette secte n'ont pas la tête rasée comme ceux de la secte de Fô, et on les nomme Tao-sse, c'est-à-dire Docteurs de la Raison (Tao, Raison suprême). Donc mon Tao-sse étudie maintenant la Doctrine et m'a promis de travailler à la conversion de toute sa famille. —— Présentement le P. Leboucq est accompagné par un Docteur militaire (titre très-élevé et fort rare). Or, ce Docteur étudie la Doctrine avec ardeur. Il est catéchumène et il travaille à la conversion des païens. Au moment où je trace ces lignes, un bachelier d'une cinquantaine d'années, appartenant à l'une des principales familles du pays, famille qui a fourni a sa Majesté le Fils du ciel plusieurs généraux ou ministres, est dans la chambre de Monseigneur

demandant des explications sur la Doctrine. Il sait déjà plusieurs prières. Il est venu il y a une quinzaine de jours, trouver le R. P. Supérieur lequel lui a donné des livres de religion composés par nos anciens Pères, livres qu'il étudie assidûment. Espérons que ce lettré qui est en si bonne voie, recevra le baptême et que sa famille, influente et nombreuse suivra ensuite son exemple.

Tous ces exemples vous montrent, mon R. Père, qu'il y a ici un travail sérieux de la Foi dans les âmes, et ce travail intérieur de la grâce ne peut que faire des progrès, favorisé qu'il est surtout par cette circonstance, que le calme se fait de toutes parts autour de nous. Un très-grand nombre de païens à l'heure qu'il est, connaissent les dogmes principaux de notre S^te^ religion, de sorte que les vieilles et absurdes calomnies d'autrefois ont peu de prise sur eux; aussi n'était le respect humain qui les retient, beaucoup de villages, ils le disent eux-mêmes, embrasseraient le christianisme. Ce sont les premiers pas vers la foi qui leur paraissent laborieux. Je cause très-souvent avec les païens, et je vous assure qu'en général ils sont loin de nous être hostiles.

Le 23 Février dernier, un bon néophyte, baptisé le même jour, vint me trouver pour me demander des explications d'une image que je lui avais donnée le matin. Cette image représentait St Martin donnant la moitié de son manteau à un pauvre. Quand il eut entendu mon explication, ce chrétien fit aussitôt et de lui-même cette belle réflexion : « Pour honorer mon Patron St Martin, je veux à son exemple venir en aide aux pauvres, et afin de pouvoir les secourir, je veux retrancher chaque jour quelque chose à mes repas. » Or, remarquez que cet homme est pauvre lui-même, et a une famille à nourrir : n'est-ce pas là une bien belle réflexion dans la bouche d'un homme qui n'a reçu le baptême que depuis quelques heures ? Oui, les traits semblables à celui-ci, et ils sont nombreux, font oublier au Missionnaire, les rudes fatigues de l'apostolat; qu'il y a de joie pour le cœur, à se trouver en présence de pareilles âmes, naguère païennes, et ainsi transformées par le christianisme.

C'est par les excellents néophytes comme celui dont je viens de vous parler que nous sommes aidés dans le travail de la conversion des païens. Je suis pour ma part, et je ne suis pas le plus chargé, curé de 45 paroisses et d'une multitude d'annexes, jetées sur sept sous-préfectures et la plupart composées de nouveaux chrétiens. Or, sur un pareil terrain, je n'ai qu'un seul catéchiste excurrent, mais je supplée au défaut de catéchistes de la manière suivante : je charge les plus fervents de chaque nouvelle chrétienté de s'occuper de la conversion des païens pendant mon absence. Tel chrétien promet d'exhorter une famille, tel autre deux ou trois; les hommes sont chargés d'exhorter les hommes, et les femmes instruisent les femmes; quelquefois c'est le mari catéchumène qui instruit lui-même sa femme. Ces industries sont moins coûteuses que l'entretien de catéchistes excurrents, dont le nombre, du reste, est insuffisant, et elles me procurent sur toute l'étendue de mon district un assez joli chiffre de catéchumènes et de baptêmes d'adultes. A chacun de mes catéchistes improvisés, je promets une récompense en images, belles médailles, chapelets, quelques objets européens tels que petits couteaux, étuis, petites statues, livres de piété, étoffes de couleur pour orner leurs chapelles. Ce qui leur agrée davantage, ce sont les petits crucifix en cuivre montés sur bois.

Lettre du P. Petitfils au R. P. Grandidier.

Tchang-Kia-tchuang, 17 juillet 1873.

Mon Révérend Père,

P. C. — ..... Notre Mission a vu augmenter le nombre de ses néophytes, car c'est au printemps surtout que nous baptisons

nos aspirants à la Foi. Comme St François de Sales le disait du carême, cette heureuse saison est vraiment pour nous le printemps des âmes. Or, ce fertile printemps, ajoutant sa riche moisson à celle recueillie depuis le 1er juillet 1872, nous a donné le beau chiffre de 1651 baptêmes d'adultes. Et quelles belles espérances pour l'an prochain avec nos 4000 catéchumènes! Mais vous ne sauriez vous figurer, mon R. Père, quels vastes districts nous avons à parcourir pour l'évangélisation des païens: grâce surtout aux véhicules d'invention mérovingienne dont nous nous servons, une grande partie de notre temps se passe en voyages. Quelques-uns d'entre nous ont des chars traînés par des chevaux ou mulets, mais c'est le petit nombre; les autres voyagent de toutes les manières, à pied, à cheval, ou en gros chars traînés par des animaux au pas tranquille et lent ou même par des aliborons; heureux encore quand nous pouvons nous procurer ces locomotives d'un nouveau genre!

Envoyez-nous donc des ouvriers, mon R. Père, et nos distances à parcourir seront moins grandes, et nous aurons plus de temps pour instruire nos néophytes et exhorter les païens.

Comme nos catéchistes excurrents ne sont pas assez nombreux, je supplée à leur petit nombre en employant comme catéchistes improvisés les chrétiens les plus instruits et les plus fervents de chaque chrétienté. Les hommes instruisent les hommes et les femmes se chargent de l'instruction des païennes. Or, ces catéchistes d'un nouveau genre ne veulent point de sapèques comme compensation du temps qu'ils ont soustrait à leurs travaux, mais tous me demandent quelques objets européens pour récompense, chapelet de couleur, petit crucifix en cuivre, médaille d'un module un peu grand, grande image; voilà pour les objets de piété; mais il y en a d'autres qui sont vivement désirés par nos Chinois méritants: ainsi un joli mouchoir de couleur, rouge surtout, un petit couteau ou mille autres riens tels que boîtes, objets en verre de couleur ou encore étuis, dés, etc, etc, s'il s'agit de récompenser les femmes qui se chargent de l'instruction des païennes ou de baptême des petits enfants moribonds. — Dès que quelqu'un a reçu une bagatelle de ce genre, qui, en France ne coûte que quelques centimes, il se hâte de la montrer aux autres chrétiens et ceux-ci pour en mériter une semblable, s'ingénient à leur tour, pour amener des païens à la conversion ou baptiser de petits enfants de païens. Que je vous cite un trait récent, mon R. Père, à l'appui de mon assertion sur la valeur de ces riens européens aux yeux de nos chinois. Il y a deux mois à peine, voulant offrir à un chrétien deux ligatures (à peu près 5 francs) comme compensation du temps qu'il avait passé à instruire trois familles catéchumènes, il me fit répondre qu'il n'accepterait jamais de sapèques, mais qu'il serait heureux de recevoir de la main du Père, un objet européen, par exemple un petit couteau. A mon grand regret je ne pus le satisfaire; mais je lui promis d'acquiescer plus tard à sa modeste demande. Tant de bagatelles qui ne servent de rien en France dans les familles seraient donc ici, vous le voyez, d'une grande utilité. Les élèves de nos collèges eux-mêmes n'ont-ils pas mille objets de ce genre, qui bien que demi-usés parfois, pourraient servir à stimuler et à récompenser le zèle apostolique des chrétiens chinois qui nous aident à propager l'Evangile!

Mon R. Père, vous me pardonnerez ces détails par eux-mêmes vulgaires il est vrai, mais qui ne le sont plus dès qu'ils ont trait à la propagation de notre Ste Religion.

Kiang-Nan. Extrait d'une lettre du R. P. Julien Friz à son frère à Laval.

Une première journée d'Apostolat au Nin-Ko-Chien.

Chin Tsen. Nin-Ko-Fou, 18 9bre 1873.

J'étais en expédition dans le District qui m'est confié, lorsque le courrier qui me poursuivait depuis plusieurs jours, me joignit enfin à un gros bourg chinois et me remit ta dernière lettre. La veille j'avais fait une dizaine de lieues; ce jour-là je devais en faire davantage. Pourtant je laissai là le dîner pour dévorer ce message tant désiré. Mais il fallait voir comme on était intrigué autour de moi dans l'auberge. Tout le monde voulait voir les Sian-tzé (caractères européens); ils n'étaient pas médiocrement surpris que j'eusse l'air, en lisant, d'y comprendre quelque chose. Pour eux ils ne pouvaient se rendre compte de mon attention et se disaient entre eux: "comment peut-il lire? tout se tient d'une pièce; tout cela est collé ensemble!" Après tout, c'était un Sian-jen qui lisait: "ces hommes en connaissent plus long que nous, ajoutaient-ils; ils ont des ressources que nous n'avons pas. C'était leur dernière explication. Pour mettre fin aux commentaires et obtenir un peu de silence, je tire de mon sac un tout petit instrument de musique et je donne un tour de clef. Grande fut la surprise de voir que je faisais chanter une petite boîte carrée; silence parfait autour de moi et presqu'au même instant dans l'auberge et dans toute la rue que remplissait la foule des curieux accourus de tous les points. La circulation était devenue impossible. L'aubergiste me pria de vouloir bien suspendre un moment: il n'était plus maître chez lui. J'accédai à son désir en retenant le ressort de mon magique appareil. Tous les spectateurs suivaient des yeux cette manœuvre. Alors, sans plus tarder, je profitai de l'affluence et du calme attentif pour répondre à quelques questions et parler du bon Dieu à ces braves gens qui, la plupart du moins, n'en avaient jamais entendu parler. Ils m'écoutèrent avec assez de bienveillance. Puisse le ciel bénir cette première semence! — Mais puisque j'en suis au récit de mes débuts dans la carrière apostolique, je vais te raconter ma journée de la veille et du même coup te mettre au courant des détails de notre vie ordinaire: les incidents varient, mais la physionomie générale est toujours la même. — Donc je devais me rendre dans un village à dix lieues de là, par des chemins tout-à-fait primitifs à peine connus.

Comme nous n'étions guère assurés de trouver des vivres sur la route, j'avais dit à mon catéchiste de prendre ses mesures en conséquence; mais, soit oubli, soit excès de confiance nous nous embarquions sans biscuit: c'était plus apostolique. Vers midi on se repose un instant dans une espèce d'auberge, où l'on prend le thé. Mon catéchiste fait une petite tournée dans le village: rien. "Père, me dit-il, nous ne dînerons pas aujourd'hui. Pouvez-vous aller jusqu'à Kâ-Kia-tceo?" Je demande à mes hommes s'ils se sentent assez de force pour aller jusque là: "Pour nous il n'y a pas de difficulté; seulement nous craignons que le Père ne soit trop fatigué?" "Si ce n'est que cela, leur dis-je, en avant; le Père peut aller jusqu'à ce soir, ne craignez rien." Et nous voilà partis pour Kâ-Kia-tceo, assez incertain de la route et de la durée du jeûne, assurés seulement de trouver là des âmes qui avaient besoin de nous: le reste à la garde de Dieu.

Au bout de 4 heures de marche nous nous trouvâmes en face d'un village considérable, à en juger par le nombre des maisons, la plupart en ruines. C'était Kā-Kia-tcō, terme de l'étape que nous nous étions fixée. Cependant comme nous ne connaissions personne, nous cherchions au milieu de ce désert un être vivant pour nous indiquer quelque habitation qui pût nous procurer un morceau de pain et un abri pour la nuit. Pendant que chacun allait de son côté aux informations et que ma mule broutait à belles dents les herbes et les arbustes quelle rencontrait, je songeais, en cas d'insuccès, au moyen d'installer notre campement pour la nuit. J'en étais à ces réflexions lorsque je vois venir à moi un homme de bonne tournure qui tombe les deux genoux en terre et me fait la prostration d'usage parmi nos chrétiens et catéchumènes. Invité à se relever, il s'approche et me dit: "le Père est donc venu à Kā-Kia-tcō? – "Oui, Monsieur, et sans y connaître personne. D'après ce que je vois, les habitations y sont plus nombreuses que les habitants" – "Oui, il y a beaucoup de maisons en ruines. Si le Père veut me permettre, je vais le conduire" – "Volontiers, répondis-je; Monsieur est trop aimable (en style du pays Monsieur dépense son cœur.") – Il saisit ma monture par la bride et marcha en avant. Après de nombreux détours, nous nous trouvons bientôt en face d'un portail de belle apparence; mon guide avance toujours et je pénètre ainsi dans une cour renfermée fort bien pavée en pierre de taille, ayant à droite une jolie pièce d'eau avec son mur d'enceinte et au fond une magnifique habitation. "A la bonne heure, me disais-je a part moi, nous n'avons pas perdu pour attendre."

Une grande porte en marbre fin magnifiquement sculptée donne entrée dans la maison. Arrivé là je fais un mouvement pour mettre pied à terre. Mon guide s'y oppose, et j'entre ainsi tout d'une pièce sans perdre un pouce de ma double taille. Ma mule ne put s'empêcher d'en manifester sa joie et remplit la vaste demeure de ses accents harmonieux. Rien ne manque à la solemnité de cette entrée, mon guide s'écarte un instant, dit un mot au maître de la maison, et j'étais à peine descendu que celui-ci vient me saluer, m'introduit dans la pièce principale et m'invite à m'asseoir en s'excusant de n'avoir pas mieux à m'offrir. De fait les tables, les meubles étaient relégués de côté et d'autre en désordre. Un siège seulement se trouvait disponible; on se hâte de me l'offrir. Tous les habitants de la maison sont requis pour ranger le riz, faire de la place, mettre un peu d'ordre et de propreté. Au bout de quelques minutes, je reconnus l'endroit où l'on voulait me faire asseoir: un siège et une table des plus simples, ou, si tu veux, un tréteau et puis deux autres surmontés de quelques planches. Pourtant, sans m'arrêter au contraste n'avais-je pas lieu d'être fier? personne n'en avait autant dans la maison. – On cause comme si on s'était connu toute la vie. Pendant ce temps les visites commencent, l'eau chauffe et bientôt on présente le thé au R. Père, qu'on avait jamais vu, il est vrai, mais contre lequel on n'a pas de préjugés. Les chinois de l'intérieur me paraissent naturellement affables et hospitaliers. Après avoir causé quelque temps, je vis que j'étais accepté. Je n'en pus douter quand j'entendis le père dire à ses enfants de faire rentrer les poules à la maison. Il était encore tôt de les inviter à se coucher; aussi firent-elles quelques difficultés; mais il fallut céder aux poursuites actives des petits bonshommes armés de longues gaules de bambou. La porte se referme. Elles étaient tombées dans le guet-apens.

Une d'elle allait être sacrifiée pour mon dîner. Pendant la préparation, je passai dans la pièce voisine où j'eus tout le temps de me mettre en règle avec mon bréviaire et toutes mes dévotions. Enfin on m'invite à me mettre à table. J'invite à mon tour mes compagnons à m'imiter: autrement ils auraient attendu, suivant l'usage, la fin de mon repas. Ils ne se font pas prier et, une fois à l'œuvre, leur silence m'indique qu'ils ne perdent pas le temps.

Parmi les convives, je reconnais l'inconnu aux bonnes manières qui m'avait introduit. Après le dîner mon catéchiste m'apprend que c'est un bachelier, très influent dans le pays parmi ses compatriotes Houpénais. Voici l'explication de sa présence au milieu de nous. Une heure avant d'arriver à Kă-Kia-teo et pendant que mes hommes se renseignaient sur notre route, j'entre dans une maison pour avoir l'occasion d'échanger quelques bonnes paroles. La maîtresse, une vénérable septuagénaire, me reçoit avec politesse, m'offre le thé et me supplie d'attendre l'arrivée de son fils qui nous connaît, dit-elle, et sera si heureux de nous donner l'hospitalité. Je ne pus que lui promettre de repasser chez elle à mon retour. Mais à peine avais-je enfourché ma mule et fait le tour du jardin en m'éloignant que je m'entends appeler: "Père, Père, venez donc; je viens d'arriver; restez-nous ce soir." "A demain, répondis-je; merci;" et j'avançais toujours. Alors désespérant de me vaincre et voulant pourtant se rencontrer avec le Père, il prend le parti de nous précéder à Kă-Kia-teo où je vis pour la première fois son visage. Je tenais à te faire faire la connaissance de cette âme d'élite qui est maintenant ma meilleure espérance dans cette partie de la chrétienté. — Tout le monde m'était donc étranger, sauf mes compagnons, dans la maison où j'étais descendu. Je n'en étais pas moins l'objet de soins empressés, comme tu as pu le voir. Il y a plus: lorsque le bruit de mon arrivée se fut répandu, je reçus de nombreuses visites des habitants du pays, accourus pour voir un Européen. Je ne m'attendais pas à cette démarche de leur part. C'est le lieu de te faire connaître la double classe d'hommes parmi lesquels s'exerce mon ministère. — Bien que je sois dans le Kiang-nan, les trois quarts de ce district sont de fait habités par des émigrants du Houpé, qui sont venus repeupler le pays après les ravages des rebelles. Ils sont bien disposés pour nous et c'est sur eux que nous fondons notre principale espérance de conversions. Ils viennent à nous facilement, poussés tout d'abord peut-être par la pensée de trouver en nous un appui contre les tracasseries des hommes du pays. Quel que soit le motif, nous profitons de leurs bonnes dispositions pour leur parler du bon Dieu et les instruire des vérités de notre sainte religion. Ils sont dociles en général. Lorsqu'ils sont parvenus à comprendre, c'est alors seulement, et après avoir séparé la paille du bon grain, que nous les admettons au baptême. Ajoutons qu'il y a parmi eux des âmes droites et pures qui s'ouvrent naturellement à la vérité et ne savent comment témoigner leur joie d'avoir trouvé enfin le Dieu qu'elles cherchaient et adoraient depuis longtemps dans leur cœur. Le Houpénais converti peut facilement persévérer, car il n'a aucune attache vicieuse. Il n'en est pas ainsi des Pen-ti-jen (habitant du pays où il est né); chez eux les mœurs et la trempe molle du caractère ne permettent pas au missionnaire d'espérer de sitôt un résultat sérieux. Ils habitent de vrais châteaux, et pourtant ils sont pauvres et malheureux. Les rebelles ont mis le feu à leurs maisons, détruit leurs familles, égorgé ou fait mourir de faim des villages entiers. Ceux qui ont survécu sont réduits à vivre tristement, isolés et perdus au milieu des Houpénais qu'ils haïssent et qui les débordent. De là un antagonisme qui durera longtemps encore.

J'admirais donc l'effet de la grâce qui inspirait à ces cœurs aigris assez de courage pour venir visiter le missionnaire sous le toit d'un Houpénais. Mon catéchiste qui a le don des interprétations favorables, en tirait le meilleur augure pour l'avenir. Il a peut-être raison. Mais il faudra du temps, hélas ! Le culte des ancêtres, l'opium, la polygamie même à ce qu'on m'assure, que d'obstacles à vaincre avant d'en faire de bons chrétiens ! Toutes ces misères ne se rencontrent point chez nos braves Houpénais, et c'est surtout ce qui nous donne en eux tant d'espérances.

Je reviens maintenant chez mon hôte de Hă-Kia-teo. Après le dîner, je sortis avec mon catéchiste pour faire dans le village un peu d'apostolat. J'aborde le premier enfant que je rencontre; je lui demande son nom, où il demeure, s'il a des parents, s'il a vu quelquefois des Pères. A toutes ces questions il a des réponses fort obligeantes. « Bien, mon petit, lui dis-je; tu me parais être un bon enfant; veux-tu me conduire chez tes parents? » Il accepte avec joie. J'avais ce que je cherchais, une occasion. Pendant ce dialogue, mon catéchiste à qui j'avais parlé de la messe du lendemain, part, communique mon désir à notre hôte, et revient avec l'air content d'un homme qui a réussi. Pour vaincre les scrupules respectueux de mon petit cicérone, qui n'osait pas me précéder, je le prends par le bras et nous marchons de front. Nos connaissances étaient déjà faites; il savait déjà comment m'appeler et semblait tout ému de l'intérêt que je portais à sa famille. De mon côté j'avais appris que son vieux grand-père était malade et ne pouvait plus marcher depuis longtemps. Nous causions chemin faisant, et le long de la route de nouvelles connaissances s'adjoignirent à nous. Arrivé à sa demeure « Père, me dit-il, c'est ici notre maison; je vous invite à entrer le premier. » « C'est bien, mon petit, merci de ta politesse. »

Le vieillard était assis sur un tréteau et appuyé contre la muraille. Il fut d'abord surpris de recevoir un tel visiteur; mais déjà l'enfant m'apportait un banc et me faisait asseoir. Le bon vieux souffrait horriblement d'une plaie qu'il avait à la cuisse. Je m'approche de lui: « Eh! bien; mon vénérable, vous me paraissez souffrir beaucoup! » « Ah! oui, me dit-il d'un air un peu soulagé; depuis longtemps c'est comme cela; la vie est pour moi bien pénible; vous ne connaîtriez point de remèdes? » « Hélas, je ne suis pas médecin, lui répondis-je; je regrette de ne pouvoir vous guérir de votre plaie, seulement je vous engage à supporter patiemment vos douleurs. Cette vie qui vous est si pénible ne durera pas toujours. Ici-bas nous n'avons que des misères; mais là-haut, continuai-je en lui montrant le ciel, il n'en sera pas ainsi. Là il y a un Dieu qui est le père de chacun de nous; qui a créé le ciel et la terre et nous-mêmes et tout ce qui existe; qui prend soin de nous et qui nous aime comme ses enfants. Ce Dieu peut vous guérir; Il peut vous rendre parfaitement heureux et pour toujours, si vous croyez fermement en Lui. C'est ce Dieu que je viens vous annoncer! » Le bon et digne vieillard écoutait avidement mes paroles. Là-dessus mon catéchiste, jusque-là silencieux, prend occasion de développer: « Le Père a fait des milliers de lieues pour venir nous instruire; il a quitté ses parents, sa famille, son pays pour venir prendre soin de nous, vivre au milieu de nous, souffrir avec nous et pour nous dans un pays qui n'est pas le sien, et avec des hommes qui n'ont pas les mêmes habitudes ni le même langage.... etc, etc. » — Le groupe grossissait toujours. Pour moi, j'avais pris le parti d'interroger à part un petit enfant qui avait des livres sous le bras comme un écolier. Ils étaient là une quinzaine de petits

bonshommes de sa taille. "D'où viens-tu, mon petit?" lui dis-je en l'abordant. - "Je viens de l'école?" - "Ah! tu étudies les livres? - "Oui; voilà celui que j'apprends" "Etes-vous nombreux?" - "Une vingtaine; tous ceux qui sont ici, étudient?" - "Où est votre maison d'école?" "Ici tout près, sur le bord de la rivière, à gauche après avoir passé le pont." - "Tu es bien gentil; connais-tu ces deux caractères? lui dis-je en lui montrant dans son livre les deux lettres dont on se sert en Chine pour traduire le Saint Nom de Dieu (天主, ien-tien-tchou)" - Oui répondit-il en désignant les deux lettres. - "As-tu entendu parler du tien-tchou?" - "Jamais" - "Ton maître ne t'a pas enseigné ce que c'est que le tien-tchou!" - "Non." "Comment! c'est le tien-tchou qui t'a créé, toi, ton père, ta mère, tous les hommes, la terre et le ciel; et tu ne le connais pas! tu ne le vénères pas!" Ces paroles l'impressionnèrent vivement. Pauvre enfant! il n'avait jamais entendu ce langage. Cependant mon catéchiste ne se lassait pas de parler du bon Dieu: il n'est jamais plus heureux que lorsqu'il est une fois lancé et qu'il s'aperçoit qu'on l'écoute. Il fut admirable ce jour-là. D'ailleurs la bonne volonté ne lui manque jamais, je le dis à son éloge. Il a une foi robuste puisqu'il l'a déjà confessée aux dépens de sa santé et serait heureux de donner sa vie pour le nom de J. C. Mais je n'ai pas le temps de te raconter son histoire, puisque j'ai entrepris de te faire le récit d'un premier jour d'apostolat au Nin-Ko-Chien, et qu'il me reste encore plus d'un incident digne d'intérêt.

Il se fait tard. Allons vite voir notre maître d'école. J'arrache mon zélateur aux regards fixes et avides de son auditoire. Nous entrons chez le pédagogue. Les murailles de la classe étaient tapissées de sentences superstitieuses.

Au fond de l'appartement on voyait une grande et belle image de Confucius, au dessous de laquelle se dressait la statue de Koué-Gin. Cette fois je te fais grâce des détails de l'entretien. Le disciple de Confucius nous reçut fort poliment. Nous acceptâmes chez lui le thé, qu'on ne manque jamais en Chine d'offrir aux étrangers. Mon catéchiste, qui est aussi lettré, le poussa un peu sur la fausseté des divinités qu'il affichait dans sa maison. Le maître d'école finit par dire qu'il n'en connaissait pas de plus rationnelles. "Alors vous ne connaissez pas notre religion?" reprit le catéchiste - "Non" répondit-il. "Si vous désirez la connaître, dis-je à mon tour, je pourrai vous procurer des livres capables de vous instruire; en attendant, si vous voulez accepter celui-ci, vous y trouverez un abrégé des principales vérités qu'elle contient." - "Très volontiers", fit-il en tendant la main. "Il se fait tard," ajoutai-je; "permettez-nous de prendre congé de vous; si dans la soirée le cœur vous en dit, venez nous voir chez notre hôte, c'est à quelques pas d'ici". En nous séparant, il nous accable de remerciements et nous prodigue les formules les plus affectueuses de la politesse chinoise: "Marchez lentement; marchez lentement; au revoir, etc, etc."

Nous reprîmes lentement en effet et le cœur rempli, la direction de notre logis. Je demandai à mon catéchiste s'il avait fait ma commission au sujet de la messe: "Tout est arrangé, me dit-il; ils sont très bien disposés." De fait j'avais remarqué en entrant, à ma première arrivée, deux diables formidables des deux côtés de la porte, et, sur un autel au fond de la maison, une magnifique statue de Koué-Gin toute dorée: (*) enfin des inscriptions

(*) Cet autel se trouve dans toutes les familles; c'est là qu'on allume des cierges, qu'on brûle l'encens et qu'on pratique les autres superstitions en l'honneur du Poussah.

superstitieuses couvrant les colonnes et les murailles.
En rentrant cette fois nous aperçûmes flottant à la surface de la pièce d'eau les débris de nos diablotins mis en pièces. " A la bonne heure, dis-je à mon catéchiste, voilà les démons qui prennent la fuite ! Ils nous cèdent la place ; profitons-en. Je vais donner à nos hôtes une belle image s'ils font aussi descendre le Koué-Gin qui est sur l'autel." Nous entrons. Koué-Gin ne trônait plus. St Joseph, patron et protecteur de la Chine, lui avait fait peur. Je m'empressai de le mettre à la place de celle qui avait usurpé le culte de sa chaste épouse.
Une chapelle est aussitôt installée sur l'autel et j'ai l'espoir d'offrir le lendemain le S. Sacrifice dans une famille déjà catéchumène. Dieu allait descendre et être adoré dans un lieu où Satan régnait en maître quelques heures auparavant. Quelle consolation pour le missionnaire ! Quel coup de la grâce ! Combien je remerciai N. S. et le priai d'achever son œuvre dans des cœurs qui répondaient si bien à ses avances ! La maison se remplissait à vue d'œil. On me fait asseoir au milieu de cette grande pièce, le dos tourné à l'autel, et devant moi viennent se ranger en demi-cercle tous les visiteurs, après m'avoir fait la prostration d'usage à mesure qu'ils arrivaient.
On dut mettre en réquisition tous les bancs du voisinage pour faire asseoir tout ce monde que la bonne Providence nous envoyait. Presque tous sont cultivateurs, mais de la classe aisée ; tous ont quelque teinture des lettres.
Ils venaient un de chaque famille me demander un catéchisme pour s'instruire et une image pour témoigner extérieurement de leur attachement à la religion. J'accordai facilement le premier objet ; mais pour le second, je me réservais la consolation de la placer moi-même dans chaque famille, après m'être assuré que toutes les superstitions en seraient bannies. Ils me priaient avec toute sorte d'instances de demeurer le lendemain ; c'était aussi mon plus grand désir, mais j'avais ordre de rentrer au plus tôt. Je promis un prompt retour. Mon maître d'école me rendit ma visite dans la soirée. Il m'arriva tout heureux, me disant qu'il avait lu mon livre et qu'il voulait se faire chrétien. Je lui donnai un autre volume où la doctrine est plus développée et lui promis de repasser chez lui le lendemain. Il se mit aussitôt en train de lire son nouveau livre et beaucoup de ceux qui étaient présents s'approchèrent pour lire avec lui. Je distribuai un second volume à quelques autres. Alors on se réunit par groupes et, en un instant la maison est transformée en une véritable salle de classe : les plus forts expliquent aux autres ; ceux-ci écoutent en silence et le Père encourage.
Un autre maître d'école vint aussi d'assez loin et me dit qu'il voulait désormais apprendre la doctrine.
J'obtins de ces deux hommes de bonne volonté qu'ils enseigneraient le catéchisme et les prières à leurs enfants. Combien j'étais heureux de profiter de ces bonnes dispositions
Nous étions déjà passablement avancés dans la soirée. Ma montre disait plus de neuf heures, et malheureusement elle n'avançait pas. J'avais vu qu'on me préparait un lit ; je fais mes exercices du soir, après avoir donné de bonnes paroles à tous et promis de rendre plus tard à chacun sa visite. Quelques uns continuèrent de lire ; les autres passèrent dans l'appartement voisin, se rangèrent en cercle autour d'une grosse souche de bois sec bien allumé et se mirent à causer en fumant leur pipe et en buvant le thé, sans s'inquiéter d'un froid assez vif qui commençait à se faire sentir. Ils m'invitèrent à prendre place au milieu d'eux. Je les remerciai. J'avais aperçu mon lit et, harassé de fatigue, je ne voulais pas tarder d'en prendre possession. Ce qui m'inquiétait, c'est que je ne les

voyais point disposés à en faire autant. Quelques uns étaient pourtant sortis; mais les autres avaient l'air d'oublier complètement qu'il était dix heures.

J'entrai donc dans ma chambre à coucher. C'était vraiment du luxe! Séparé de mes visiteurs par une sorte de rideau, une cloison me garantissait du côté opposé. Il y avait bien quelques planches de moins; mais cela ne fait rien: il en restait assez pour marquer la limite de mon domaine et empêcher la visite nocturne des habitants de ce côté du parterre. Il faut savoir en effet que chez nos bons Houpénais on loge sous le même toit avec les pigeons, les poules, les canards, les chèvres, les porcs, les vaches, les buffles: tout cela fait partie de la famille et grouille chacun de son côté dans le même logis où le maître prend son sommeil.

Si maintenant tu es curieux de connaître les détails de ma literie, ce ne sera pas long. Les usages chinois veulent qu'on porte avec soi tout le nécessaire de la nuit; aussi s'ingénie-t-on à simplifier le plus possible cet ameublement. Le mien consiste en une couverture dont je m'enveloppe et qui me sert en même temps de matelas. Ce jour-là j'y ajoutai deux planches et une botte de paille; mais c'est un confortable dont on sait ordinairement se passer.

J'étais à peine installé dans mon lit depuis quelques minutes qu'on vient me prévenir que le souper était prêt! C'était mon catéchiste qui m'apportait cette nouvelle. "Comment, dis-je; souper! mais j'ai déjà soupé." J'avais bien vu qu'on préparait quelque chose; mais je supposais qu'il s'agissait des enfants qu'on avait envoyés faire une commission et qui n'étaient pas encore rentrés. Mon catéchiste insistait: "Vous avez dîné, dit-il, mais vous n'avez pas soupé." Après tout, répondis-je, remerciez ces braves gens, et appelez cela comme vous voudrez, dîner ou souper; mais je ne mange plus aujourd'hui; je vais essayer de dormir: bonsoir."

Je ne sais pas comment il s'arrange mais voici mon hôte qui vient me faire les mêmes instances un moment après. "Merci, lui dis-je, merci bien, ma vieille barbe (terme d'affectueuse familiarité fort usité en Chine). Votre dîner était si bien préparé et si abondant que je n'éprouve vraiment aucun appétit. Soyez tranquille, je me propose de faire honneur à votre déjeûner demain." Là-dessus il se retire légèrement contristé de n'avoir pu réussir. Pour moi, j'avais surtout besoin de repos. Toutefois je ne perdis pas immédiatement connaissance. Longtemps encore j'entendis le bruit des bâtonnets en fonction tout près de mon alcôve, et les voix étouffées des interlocuteurs; car tout le monde s'observait et parlait à voix basse de peur de réveiller le Père. Enfin je n'entendis plus rien, si ce n'est le ronflement de deux sujets grognons adossés à la cloison. La famille et les étrangers prenaient leur repos. Je finis par les imiter.

Je dormais d'un profond sommeil quand la voix formidable d'un coq donne le réveil. Je prends une allumette et regarde à ma montre: trois heures. La veille j'avais dit à mon hôte que je voulais partir de grand matin; il n'avait pas oublié. Aussitôt il donne le signal du lever et se met à crier sur ses enfants comme sur des sourds. Les pauvres petits qui avaient à peine quelques heures de sommeil, durent croire que leur père faisait un songe; mais il fallut bien s'expédier sans retard. "Allons, enfants, debout! debout un tel! A cinq heures tout était prêt et je montais à l'autel, autour duquel tout le monde avait pris place. Pendant la sainte Messe, j'eus la consolation d'entendre réciter les prières comme dans une vieille chrétienté. A sept heures je levai le camp. Tous mes nouveaux amis étaient là réunis et me prièrent une

dernière fois de demeurer au milieu d'eux. Je réitérai ma promesse de ne pas les oublier. Je fis appeler le maître de la maison qui avait l'air de n'être pas d'accord avec mon catéchiste. Je lui remis un couteau européen pour le remercier de sa bonne hospitalité, et un petit jouet à chacun de ses enfants pour les récompenser du sacrifice de leur sommeil. Leur père avait fait beaucoup de difficultés avant d'accepter; les petits garçons voulurent aussi se faire prier. Je fus obligé de dire à leur père et à eux que je ne reviendrais plus chez eux s'ils n'acceptaient pas. Ils se rendirent à ce dernier argument. Je m'applaudis d'avoir insisté quand mon catéchiste m'apprit que nos nouveaux catéchumènes n'avaient rien voulu accepter pour nous avoir hébergés si charitablement. Que Dieu le leur rende au centuple. — Notre séparation fut presque touchante. Bon nombre d'entre eux m'accompagnèrent. Mon bachelier surtout et mes deux maîtres d'école me firent bonne escorte. Je passai chez eux; je fis rafle de toutes les inscriptions superstitieuses, après quoi je déposai des images. Ils me renouvelèrent la promesse d'enseigner le catéchisme à leurs élèves, et cela sans recevoir aucun salaire. Daigne le Divin maître favoriser ces heureux commencements et continuer de parler à ces cœurs si simples, si droits et si bien disposés pour nous. — Voilà, Mon cher frère, l'esquisse d'une journée passée au Nin-Ko-Chien, parmi des populations exclusivement payennes. Puiss... je en passer souvent de semblables! Je suis du reste rempli d'espoir et de confiance en Dieu; car tout semble promettre une moisson abondante. J'attribue cette situation principalement à vos prières. Je me recommande bien aux souvenirs de nos Pères et Frères de Laval, et suis en union de tes SS. SS. et PP.

J. Frin. S.J.

Amérique Septentrionale.

Mexique. Expulsion des Jésuites.

Lettre du P. Morandi au R. P. Provincial Gaëtan Tedeschi.

Mexico, 1er Octobre 1873.

Voici en peu de mots l'histoire de la persécution qui a sévi contre nous. — Le 4 Avril on présenta au corps législatif un projet de loi signé par la majorité des Députés; il était ainsi conçu: « D'ici à vingt jours, tous les membres de la Compagnie de Jésus, sous quelque nom qu'ils se déguisent, seront par ordre du Gouvernement, expulsés de la République. » — D'après les réglements de la Chambre ce projet fut maintenu à l'état de première lecture durant trois ou quatre jours, après quoi Mr le Président le remit entre les mains d'une commission chargée de l'examiner. Celle-ci s'empressa de faire savoir au gouvernement par l'intermédiaire du ministre de l'intérieur, qu'il ne lui était point possible de porter un jugement sans données préalables; qu'en conséquences on voulut bien répondre aux questions suivantes.

1°. — Si les Jésuites vivaient en communauté et en quel lieu:
2°. — S'ils prêchaient contre les lois de la réforme:
3°. — S'ils n'étaient point connus sous un autre nom et lequel:
4°. — Si plusieurs d'entre-eux n'étaient point tout récemment arrivés, et quelle était leur nationalité.

Le 30 avril on envoyait à tous les gouverneurs de l'Etat une circulaire dans laquelle on les priait de répondre à ces différentes questions; 15 jours plus tard, c'est-à-dire vers le milieu du mois de Mai le gouvernement en connaissait en partie le résultat; déjà le bruit courait qu'on nous épargnait, que les réponses nous étaient favorables quand Mr le Président, usant ou plutôt abusant de ses pouvoirs, prit la résolution de terminer lui-même cette affaire en nous condamnant à l'exil comme étrangers dangereux.

Le 30 Mai on procéda à l'exécution de cet ordre non moins inique qu'arbitraire. Vers 9 heures du soir un bataillon d'infanterie escorté et renforcé d'un escadron de cavalerie vint investir notre séminaire tout comme s'il s'agissait de prendre d'assaut une forteresse ou un repaire de brigands. — Une commission bien armée pénétra jusqu'à nous et s'empressa de remettre à chacun des professeurs revêtus du caractère sacerdotal un mandat d'arrêt en vertu duquel on les interna sans retard dans les prisons publiques de la ville. Sept des nôtres se trouvaient parmi les victimes, savoir: Les P.P. Barragan, Monaco, Anticoli, Mas, Bardos, Feran et Manci, il faut encore y joindre quatre autres prêtres séculiers qui subirent le même sort. Le P. Soler recteur du séminaire, le P. Velasco professeur de philosophie que la maladie retenait alors au lit, restèrent à la maison comme prisonniers; et pour qu'ils ne puissent rien envier au sort de leurs compagnons incarcérés, l'on fit placer une garde à la porte de leur chambre. Pendant ce temps ces fidèles satellites de la République traînaient en prison deux de nos frères, Coelen et Amorena, le premier scolastique malade de la poitrine, le second coadjuteur septuagénaire; tous deux vivaient paisiblement dans la maison dite des Anges. — Cette même nuit pour faire voir avec quel zèle on exécutait les lois de la réforme, on licencia près de 15 communautés religieuses, chacune d'elles avait son domicile propre, où, forte de l'autorisation formelle de l'ex-Président Juarez elle vivait dans l'union et la paix la plus parfaite; on les jeta sans pitié sur la voie publique et après avoir fermé la porte de leur couvent on en consigna les clefs au chef du gouvernement. — Le matin nos prisonniers reçurent comme compagnons d'infortune, un Père Lazariste, et, six Passionistes, et vers le soir deux prêtres espagnols, cette nouvelle jeta la plus profonde consternation chez tous les gens de bien, et pendant toute la nuit les prisonniers furent l'objet de leur sympathie et de leur sincère attachement. — La presse libérale se déclara même en leur faveur, et plusieurs gouvernements firent présenter au président par leurs ministres d'énergiques réclamations; mais malheureusement celles-ci n'eurent aucun résultat. Après un semblant de procès dans lequel on accumula calomnies sur calomnies, on porta sans vouloir entendre la défense des accusés, une sentence d'exil contre les 29 étrangers comme sujets dangereux pour la République. On amnistia cinq prêtres mexicains qu'on fit immédiatement mettre en liberté. — Le 23 Mai, vers 8 heures et demie du soir, lecture fut faite de la sentence aux soi-disant coupables et le lendemain on les transférait en voiture à la prison de Belen pour y attendre le jour de leur départ.

Le matin du même jour (24 Mai) une nouvelle commission de la police, revêtue des mêmes pouvoirs que la première, se présentait à l'ex-couvent de Brigida; c'était là que demeurait ordinairement le P. Wilde; et le P. Sarria prédicateur du mois de Marie; mais le premier depuis deux jours avait un autre gîte en ville dans une maison particulière, le second débitait son sermon à la gloire de Marie. On s'empressa de l'avertir de la trame qui s'ourdissait contre lui, et il parvint à échapper, on ne sait comment, aux sbires qui le traquaient. La commission frustrée le matin dans ses espérances, revint la nuit à la charge, on fit dans tout le couvent une perquisition plus minutieuse que la première pour y trouver nos deux Pères, mais grâce à Dieu, sans succès. — Le 25, la même commission, que l'insuccès n'avait pu décourager, s'introduisait chez Mr Cocheras qui avait

eu le courage de donner la plus généreuse hospitalité au R.P. Visiteur, à moi et au frère coadjuteur Guerrero. Ce dernier seul se trouvait présent; quant au R.P. Visiteur et moi nous avions, depuis le 20 Mai la prudente habitude d'aller dormir chez nos amis. Le portier répondit donc à ces Messieurs que nous étions dehors, ce qui ne les empêcha pas de procéder à leur fouille accoutumée; la maison fut visitée depuis le grenier jusqu'à la cave, après quoi, surpris de n'avoir pu rencontrer personne, ils se retirèrent fort désappointés. Le F. Guerrero courut avertir le R.P. Visiteur de tout ce qui se passait. Pour mon compte n'ayant rien pu savoir, je m'en allai selon mon habitude dire la messe à l'église della Expirazione: j'avais à peine fini, et j'étais encore revêtu des habits sacerdotaux, quand deux agents de la police m'abordèrent dans la sacristie pour me signifier mon arrestation, il fallut sur le champ les suivre et prendre avec eux le chemin de la prison. Les personnes qui se trouvaient à l'église me voyant partir sous la garde d'une pareille escorte, devinèrent la vérité; ils éclatèrent en sanglots et beaucoup même me firent cortège jusqu'à mon nouveau domicile. On profita plus tard de cet incident pour charger mon dossier d'accusation d'un nouveau crime, on me qualifia de perturbateur de l'ordre public. — Il n'y avait point encore une heure que Dieu me faisait goûter les charmes de la détention quand j'entends tout à coup tirer les verroux de ma prison; c'est un nouvel hôte, c'est un ami, c'est le frère Guerrero que le ciel m'envoie de peur que ma solitude ne me soit trop à charge.

Le R.P. Visiteur bientôt instruit du sort qui nous était fait crut qu'il était temps de songer à la retraite; il prit le matin même le chemin de fer d'Orizaba où il put arriver heureusement. La nouvelle de notre emprisonnement se répandit par toute la ville avec la rapidité de l'éclair, une multitude de personnes vinrent nous porter leurs compliments de condoléance et mettre leur libéralité à notre disposition. Nous restâmes sous clef trois jours et demi, c'est-à-dire depuis le 25 jusqu'au 28 Mai, et durant ce temps nous fûmes l'objet des mêmes témoignages de sympathie et de regret. Mais on ne s'en tint pas à de stériles démonstrations. Plusieurs feuilles publiques attaquent vivement le Président de Tejada. Les plus illustres dames de la ville ont contribué pour beaucoup à ce mouvement. Elles sont allées en grand nombre trouver le président au palais national, et l'ont interpellé très énergiquement sur cet acte d'iniquité.

" A bout de raisons, le président ajouta:

"— Les lois s'appliquent selon les circonstances."

" A quoi il fut répondu comme il convenait.

" Ces prêtres avaient violé la loi, répliqua le président, et d'ailleurs on les a traités avec les plus grands égards.

" Oui, seigneur président, avec les égards témoignés aux religieuses que vous avez jetées à minuit dans la rue."

" Le président confondu garda le silence.

" Une des dames reprit: — On a mis en prison, non seulement les Pères de Saint-Camille, mais d'autres encore.

" Ceux-là, se hâta de répondre le président, ne vivaient pas ensemble, il est vrai, mais ils se réunissaient le matin pour réciter l'office. "— Alors, il vous faut dissoudre toute la société mexicaine; car elle aussi prie en commun." " Nouveau silence du seigneur président.

" Les dames le quittèrent en lui déclarant qu'elles ne suppliaient pas, mais qu'elles demandaient justice.

Mr. Licenziato Mannello Bustos eut la générosité de se porter caution pour nos Pères détenus à Belen;

il déposa entre les mains du gouvernement une somme de 250 mille francs pour leur garantir la liberté jusqu'au jour du départ. — Le 28 Mai au matin Mr le secrétaire du gouverneur nous faisait appeler pour nous donner lecture de notre sentence, elle était en tout conforme à celle des autres exilés. On nous fit une grâce dont nous fûmes très-reconnaissants, ce fut de nous comprendre au nombre des Pères cautionnés par le généreux Mr Bustos.

Nous avions choisi le 9 juin comme jour de notre embarquement, nous devions nous rendre à Vera cruz, pour prendre le navire américain dont ont profité le R. P. Artola, le P. Sarria et le frère Marcos; mais cités au tribunal du district où nous avions à nous laver des calomnies dont on nous chargeait, l'exécution du décret qui nous expulsait fut suspendue par un arrêt judiciaire; on procéda donc à la révision de notre sentence et nous eûmes un moment la consolation de voir notre cause triompher. Malheureusement l'affaire n'était point encore jugée en dernier ressort, il lui restait à passer devant le conseil de révision de la haute cour de justice, composée quasi tout entière de francs-maçons. celle-ci s'assembla le 19 Août, et après une séance qui ne dura pas moins de trois heures, l'arrêt favorable porté par le juge du district, fut cassé et celui du gouvernement confirmé à la majorité de 14 voix contre une.

La sentence qui avait à suivre la filière législative avant d'être signifiée aux condamnés à l'exil n'eut pour nous force de loi que le 20 Septembre.

Elle nous obligeait à nous embarquer aussitôt que possible, nous laissant toutefois la faculté de choisir entre un vapeur Américain, Anglais ou Français. — Nous comptons partir le 15 de ce mois, sur un navire français, mais nous ne pourrons pas nous éloigner sans exciter dans le pays quasi tout entier les plus vifs et les sincères sentiments de regret.

Le chiffre total des exilés de la Compagnie monte à 12. — 9 Pères, un scolastique et deux frères coadjuteurs. Notre intention est de faire voile pour la Havane d'où nous nous rendrons à la Nouvelle-Orléans et enfin au Texas, autrefois possession mexicaine, aujourd'hui sous la domination des États-Unis. L'état de Texas, m'écrit le R. P. Visiteur, a l'étendue de l'empire Autrichien et ne compte pas plus de 70 prêtres, et ce qui fait surtout sentir la pénurie des ouvriers c'est la prodigieuse et incessante augmentation des habitants. — L'élément Mexicain s'y conserve quasi intact, et bien que ce pays soit presqu'entièrement abandonné, on n'y connait point d'autre culte que le culte catholique.

L. Morandi. S.J.

Autre lettre du même.

St Antoine 8 janvier 1874.

Je vous disais qu'un décret portant la date du 10 Octobre et signé du président Lerdo autorisait les exilés à choisir parmi les trois navires, français, américain, anglais prêts à faire voile pour Vera cruz, celui qui leur plairait. Six Passionistes, et un ex-bénédictin espagnol Mr Coll, s'embarquèrent la nuit du 13 Octobre sur le vapeur américain. Le P. Rosé Villaseca de la congrégation des Lazaristes, Mr. Edouard Sanchez prêtre espagnol séculier partirent dans la nuit du 15. Quant à nous nous n'avions donc plus l'embarras du choix et, déjà nous avions résolu notre départ sur le navire anglais pour le 31, quand nous apprîmes qu'aux prières des Archevêques Mr le Président accordait aux professeurs du Séminaire une prorogation de 15 jours ce qui menait jusqu'à la fin de l'année scolaire.

Grâce à ce délai, sur douze des nôtres qui devaient le 31 Octobre prendre le chemin de l'exil, 7 seulement s'embarquèrent, ce furent les P.P. Barragan, Velasco,

Manci et celui qui a le plaisir de vous envoyer ces lignes; le frère Coelen scolastique, avec deux frères coadjuteurs, Amorena et Guerrero; nous laissions les P.P. Anticoli, Monaco, Mas, Bordas et Solen dont le départ était remis au 15 Novembre. - Lors de notre embarquement notre petite famille s'augmenta de quatre mexicains dont un scolastique et trois novices. Nous nous arrivâmes sains et saufs à St. Antoine le 21ème jour de Novembre après 7 jours de relâche à la Havane pour y attendre le vapeur et deux autres à la Nouvelle-Orléans: Aussitôt à terre nous nous empressâmes de nous rendre à l'Eglise St. Fernand afin d'y célébrer la Ste messe; ensuite le P. Visiteur Artola qui nous avait attendu toute la nuit aux bureaux de la Diligence, nous conduisit chez le curé anglais, où lui-même avait son logement pour y trouver le confortable dont nous avions besoin. L'après dîner le P. Manci alla chercher un gîte chez le curé des Allemands; le P. Barragan et le frère Amorena s'installèrent auprès d'une famille mexicaine, quant à moi et les autres nous prîmes possession d'une maison louée en dehors de la ville, située sur les bords du fleuve St Antoine et ayant cour et jardin. Comme celle-ci se trouvait dépourvue de tout mobilier, je m'empressai de faire apporter matelas, chaises, etc, etc, enfin tout ce qui pouvait nous aider à passer la première nuit le moins mal possible. - Le lendemain ayant acheté toutes les choses nécessaires, je mis la maison en ordre, et quatre jours à peine s'étaient écoulés depuis notre arrivée quand nous nous trouvâmes en mesure de recevoir notre P. Visiteur ainsi que tous les autres; dès ce moment il nous fut donné de reprendre notre vie religieuse et de vivre selon nos règles. - Le 4 Décembre l'Evêque de Galveston et Texas Monseigneur Dubuis lyonais d'origine, le vicaire général de ce District et cinq autres prêtres, les seuls que nous ayons ici et que nous comptons au nombre des bienfaiteurs de notre maison, vinrent dîner avec nous, Monseigneur se montra rempli de la plus profonde et de la plus vive affection à notre égard. Il nous accorda la plus ample juridiction qui fut en son pouvoir et en même temps il nous accorda la jouissance des rentes des biens de la Mission dont la propriété appartient aux catholiques et dont l'Evêque est l'administrateur. - Là les missionnaires franciscains avaient jadis un couvent ou habitation avec une église en bon état; à l'heure qu'il est ce ne sont plus que des ruines. Cette propriété est située à cinq milles d'ici (7 Kilom. 500 mètres), son étendue est de plus de trois milles avec coteaux, et sur une de ses extrémités passe le fleuve St. Antoine. Elle sera pendant plusieurs années d'un mince rapport vu son état de ruine, d'abandon et le manque de bras pour la cultiver. Le P. Mas a été nommé curé de la petite population qui avoisine cette propriété; fêtes et dimanches il va célébrer la Ste messe dans une vieille sacristie aujourd'hui devenue chapelle. Le 4 Décembre les P.P. Anticoli, Monaco, Mas et Bordas arrivaient ici et dans quelques jours nous devons recevoir le P. Soler le dernier de nos exilés. Le R.P. Visiteur a déjà résolu de transporter ici la maison d'étude pour les nôtres, et pour le mois de février prochain nous attendons cinq théologiens actuellement au séminaire mexicain et trois frères coadjuteurs, Arbelleri, Marquini et Martinez. Quant aux autres ils restent présentement au mexique, car chacun y a son occupation, soit comme missionnaire, soit comme professeur; au reste, le gouvernement semble les avoir oubliés.

Assez parlé de nous comme cela, je veux vous donner maintenant quelques détails sur le pays.

St. Antoine est une ville qui compte aujourd'hui 200 ans d'existence, elle était autrefois le centre des missions que les Franciscains avaient dans tout le Texas. La population ne dépasse pas 18,000 âmes dont plus de la moitié est catholique. Il y a quatre églises paroissiales dont chacune à sa langue et sa nationalité, et nous n'avons pas ici comme en Europe de division territoriale.

Voici les noms des différentes paroisses: Ste. Marie pour les Anglais et les Américains; St. Joseph pour les Allemands; St. Fernand pour les Mexicains, enfin la petite chapelle des Polonais St. Ferdinand (et c'est la plus importante) desservie par deux prêtres français, les autres ont chacune des prêtres co-nationaux pour les administrer. Toutes ces paroisses sont pauvres et ont à peine le nécessaire pour l'entretien du culte.

La fréquentation des sacrements est complètement inconnue dans ce pays. - Voilà plusieurs années déjà que la ville possède trois communautés religieuses: l'une d'Ursulines tenant un pensionnat de jeunes personnes internes et externes; l'autre de religieuses de l'Incarnation chargée de l'hopital public; la troisième de Frères de Marie, fondation française; dirigeant un collége de jeunes gens pensionnaires et externes, les élèves y affluent de toutes part. - Le climat ici est bon et sain, mais nous avons les deux extrêmes; en été une chaleur excessive, et en hiver un très-grand froid. - On parle à St. Antoine bon nombre de langues européennes, mais la plus répandue est la langue anglaise, ceux qui ne la savent point passent pour des ignorants; pour cette raison nous nous sommes tous mis à l'étude de l'anglais sous la direction d'un excellent maître qui chaque jour vient nous donner des leçons. - Il est temps de finir, et de vous laisser à vos occupations si multipliées. J'espère que vous me donnerez quelques nouvelles de la province en m'envoyant le catalogue. Pour mon compte je vous expédierai dans quelques jours celui de notre province encore microscopique...

L. Morandi. S.J.

Montagnes Rocheuses.

Nous devons la lettre suivante à l'obligeance du R. P. Recteur de Tronchiennes.

Extrait d'une lettre du R.P. Guidi au R.P. Petit.
Colville Octobre 1875.

Il y a deux mois je fis, avec un Père une excursion parmi les tribus Spokanes, qui ne sont pas encore entièrement catholiques. Le but de notre voyage était d'empêcher le mal que faisait dans ces tribus un vieux ministre protestant. Ce malheureux s'efforçait, par ses mensonges et ses calomnies, de pervertir et de tromper ces populations simples et ignorantes. Il ne réussit que trop bien; il parvint à gagner vingt catholiques, femmes et enfants pour la plupart et dont les familles étaient encore infidèles. Cependant nous avons tout lieu d'espérer que ces pauvres sauvages reconnaîtront leur faute et reviendront à nous. Quelques uns déjà se sont repentis de leurs erreurs et se sont franchement convertis.

Toutefois cette petite persécution n'a pas été sans quelque bien; elle a purifié la vigne du Seigneur, et a non seulement fortifié les bons; mais montré quelles profondes racines la foi a jeté dans le cœur. Voici en effet ce qui est arrivé à deux petites filles dont la plus agée n'avait pas treize ans. Leur mère avait été gagnée par les Protestants; elle voulut faire embrasser la même secte à ses deux enfants. Les petites refusèrent en disant: "Nous avons été baptisées par la Robe Noire; nous ne voulons pas renoncer à notre baptême et à notre foi."

Alors la mère menaça de les abandonner, si elles refusaient d'obéir. Mais ces menaces furent vaines; avec le courage que donne le St. Esprit, les petites filles répondirent: "Si tu veux nous abandonner pour cette raison, nous en serons très-contentes; il vaut mieux être abandonné de toi que de Dieu." La malheureuse quitta en effet ses filles; elles supportèrent avec joie cette épreuve et maintenant elles demeurent chez une de leurs parentes.
La même fermeté éclata dans la conduite d'un jeune garçon de treize ans. Sa mère le poussait à embrasser le protestantisme; il refusa constamment de le faire. Il vint un jour nous voir et voulut se confesser deux fois dans l'espace de 6 jours, ajoutant: Je veux me confesser car je pourrais mourir. Les catholiques eurent égalem̄ent à souffrir. Ceux de leurs enfants qui étaient protestants ou infidèles, trompés par le ministre protestant, les accablaient continuellement de reproches. La prière de la Robe-noire, disaient-ils ne vaut pas celle du ministre protestant; et de plus, la Robe-noire elle-même n'est qu'un vaurien, un va-nu-pieds, etc. En face de ces insinuations les bons catholiques restaient inébranlables, et s'empressaient d'aller chercher près des missionnaires de quoi réfuter les mensonges et les railleries des méchants. Bref, le divin Sauveur bénit nos chères missions; on dirait que Dieu, méprisé par les nations civilisées, cherche de fidèles adorateurs parmi les enfants des forêts. Oh! si les missionnaires pouvaient se multiplier! A 40 milles de la mission de St. Ignace demeure une tribu d'indiens.

Il y a trois ou quatre ans ils furent chassés du sein d'une grande tribu, parce qu'ils étaient trop passionnés pour le jeu et que leur vie était mauvaise. Eh bien! à présent ils ont à leur tête un excellent chef, ils ont renoncé au jeu depuis deux ans et leur conduite est à l'abri de tout reproche.
A l'occasion des grandes fêtes, ils se rendent à la mission; là ils édifient singulièrement par leur assiduité à la prière et leur empressement à écouter la parole de Dieu. Moi-même j'ai été témoin de ce spectacle à Pâques; quatre fois le jour ils se réunissaient à l'église pour l'instruction et la prière; leur exactitude à s'acquitter des pratiques religieuses était on ne peut plus exemplaire. Leur modestie est vraiment extraordinaire. Ils récitent leurs prières avec une certaine lenteur et un ordre admirable. Les jours de grandes fêtes ce sont les sauvages qui chantent le Kyrie, le Gloria, le Credo, etc, tout comme cela se pratique en Europe. Ils savent même répondre en latin aux litanies de la Ste. Vierge, chantent très-bien le Veni creator, l'Ave Maris stella, etc.
L'hiver dernier les indiens eux-mêmes ont bâti une vaste église en bois, qui a rempli d'admiration les officiers du gouvernement américain. Depuis trois semaines nous avons le bonheur d'avoir des sœurs qui nous sont arrivées du Canada. Elles appartiennent à une congrégation récemment instituée par l'Evêque actuel de Montréal sous le nom de Sœurs de la Charité: nom qu'elles portent dignement; car elles sont vraiment embrasées du feu de la charité et supportent avec un grand courage toutes les privations. Elles ont été très-bien reçues par les indiens; tous ceux qui se trouvaient aux environs de la Mission, sont venus en habits de fêtes les visiter et leur souhaiter la bienvenue. En même temps ils se sont offerts pour leur bâtir la maison, dans le cas où les officiers du gouvernement n'y penseraient pas. Pour ma part, je suis sûr que les sœurs feront ici beaucoup de bien non seulement parmi les sauvages, mais aussi parmi les blancs.
Vous le voyez donc, M. R. P., nos missions indiennes

ne sont pas aussi sauvages qu'on pourrait bien se l'imaginer. Les sauvages sont à présent tout différents de ce qu'ils étaient lors de l'arrivée du P. De Smet de sainte mémoire. Toutes nos missions ont de bonnes résidences; en général le missionnaire vit ici comme un bon curé de campagne. Il est vrai qu'il y vit pauvrement, qu'il a bien des privations à supporter; cependant le nécessaire ne lui manque jamais: pain, viande, légumes, habits. Au reste la divine Providence veille sur nous.

Je veux finir cette longue lettre, M. R. P., par quelques traits édifiants, arrivés il y a quelques années dans nos missions. Je les recueillis de la bouche des Pères qui sont ici mes chers compagnons dans les travaux de l'apostolat. — Jadis dans la mission de St. Ignace vivait une petite fille, agée d'environ sept ou huit ans. Elle aimait beaucoup le Père missionnaire, était très-assidue aux exercices de piété, et apprenait avec grand soin le catéchisme. De temps en temps elle priait sa mère de rendre quelque service au Père, et plus d'une fois on l'a vue apporter du bois dans les chambres des Missionnaires. — Pendant l'hiver cette bonne enfant tomba malade; mais demeurant loin de la mission, on ne put lui donner les soins nécessaires. Comme son mal empirait de jour en jour et que la mort approchait à grands pas elle demanda à sa mère s'il n'y aurait pas moyen de faire appeler un Père. Sa mère lui répondit qu'il y avait trop de neige, que d'ailleurs la mission était trop éloignée. Eh bien patience! reprit la petite; mais j'ai appris dans le catéchisme que quand le prêtre est absent on peut bien mourir sans confession pourvu qu'on fasse un bon acte de contrition. Récite-moi donc, les prières avant la confession, je me confesserai au bon Dieu, et je lui demanderai pardon de mes péchés. La mère, s'agenouillant au pied du lit, se mit en devoir de satisfaire sa fille. Celle-ci suivait attentivement les prières; tout-à-coup elle s'arrêta et resta silencieuse dans un profond recueillement. Après quelques instants elle dit à sa mère: « je me suis confessée; récité l'acte de contrition. La Robe-Noire m'a encore dit ajouta-t-elle qu'on peut faire la sainte Communion en la désirant. Récitons les prières avant la communion. » Pendant que sa mère les disait, elle s'arrêta un instant comme pour communier, puis, ayant demandé les prières de l'action de grâces, elle rendit doucement son âme à son Créateur. — Quelques jours après, sa mère vint à la Mission; elle raconta au Père dont je tiens ce récit, tout ce qui s'était passé à la mort de son enfant; elle ajouta que quelques semaines avant de mourir sa petite fille avait vu en songe un grand et magnifique jardin, où jouaient plusieurs enfants du même camp qui étaient morts depuis peu et qu'elle avait fort bien connus. Ces enfants disait-elle à sa mère paraissaient très-heureux, ils s'amusaient à merveille, et l'un d'eux me dit: « d'ici à quelques semaines toi aussi tu viendras auprès de nous, et nous nous réjouirons ensemble. » Le même Père m'a raconté un trait arrivé il y a trois ou quatre ans dans la tribu des Colonais. Une femme de cette tribu avait reçu le baptême des mains du Père de Smet; depuis lors elle n'avait plus revu de Robe-Noire, enfin elle eut ce bonheur; sa joie fut extrême. Pendant quatre jours entiers elle se tint près de la tente du missionnaire; et pour avoir la consolation d'être plus près de la Robe-Noire elle y passait toutes ses nuits malgré le froid qui était alors très-rigoureux. — Voici ce qui est arrivé l'année dernière chez les mêmes Colonais. Ces bons sauvages

apprenaient avec ferveur les prières à dire avant la sainte communion. Non loin de là une femme attaquée d'une maladie mortelle se trouvait à l'agonie. Quelques uns des sauvages proposèrent d'aller voir la malade et de réciter auprès d'elle les prières avant la communion. On partit à l'instant, on pria avec grande confiance, et la malade se trouva guérie presque instantanément. Dès lors les sauvages conçurent une profonde vénération pour ces prières et ils ont pris la bonne habitude de les réciter chaque jour.

Il y aurait encore bien des choses à dire, mais je crains d'abuser de votre bonté. Qu'il me soit permis d'ajouter un mot sur l'impression qu'a produite chez nos sauvages la mort de notre bon Père De Smet.

Ce ne sont pas seulement les chrétiens, mais même les infidèles qui ont vivement regretté la perte de leur bien-aimé Père. On a vu des chefs indiens pleurer en apprenant cette nouvelle, et bon nombre de sauvages ont regardé cette mort comme une vraie calamité pour leurs tribus. C'est encore plus vrai qu'ils ne pensent. Après avoir fondé ces missions, le Père De Smet n'a jamais cessé de les soutenir et de leur procurer des aumônes et des missionnaires. Espérons qu'il continuera à nous aider du haut du ciel où il reçoit certainement la récompense de ses travaux Apostoliques.

Tout à vous en Jésus-Christ.

P. J. Guidi, S.J.

Montagnes Rocheuses.

Lettre du R. P. U. Grassi, Comté d'Yakama Territoire de Washington, le 4 Octobre 1873.

" Puisque vous ne trouvez pas mes lettres dépourvues d'intérêt, je vous envoie quelques détails touchant une autre tribu indienne que je viens de visiter.

" Les Sinpesquensi vivent à une centaine de milles au Nord d'Yakama; ils sont pour ainsi dire ensevelis dans les montagnes, habitant une vallée ou plutôt une profonde ravine. - " La tribu des Sinpesquensi ne compte que trois cents âmes; elle ne laisse pas d'avoir une certaine importance à cause de l'action qu'elle exerce sur trois petites tribus voisines.

" Elle avait été visitée, il y a bien des années, par les R.R.P.P. Oblats, et, plus tard, par un prêtre séculier résidant à Yakama. Cette tâche me fut assignée l'été dernier. A la nouvelle que ces Indiens devaient bientôt se trouver réunis aux chutes de la rivière Winachée, je dirigeai immédiatement mes pas de ce côté. Mais, tout d'abord, grand désappointement. A peine pus-je rencontrer quelques familles; encore appartenaient-elles à une autre tribu. Rien de plus pressé que de m'informer de mes Sinpesquensi: doivent-ils se rendre aux chutes pour la pêche au saumon? Désirent-ils voir le missionnaire? Réponse affirmative. Quand viendront-ils? Personne ne le sait. Puis on me parle de l'entière confiance qu'ont les Sinpesquensi dans Patoi leur chef. On me raconte comment ce chef, qui est en même temps leur prêtre, leur fait chômer le samedi aussi bien que le Dimanche, comment il les fait prier, comment il a réussi à bannir de sa tribu toute espèce de désordre, etc. On ajoute que Patoi ne se rendra pas en personne aux pêcheries.

Il n'en fallait pas davantage pour me déterminer à continuer ma course, afin de faire visite au grand législateur. Le lendemain, vers midi, j'arrivais au camp de Patoi. C'était un samedi, on était en prière. Il convenait d'attendre la fin de cet exercice pour me faire annoncer. Mais bientôt la nouvelle

de mon arrivée est comme de tous; Patoi range toute la nation sur une double ligne pour saluer le missionnaire et le recevoir avec honneur. La cérémonie de réception ne devait pas se terminer sans un discours. Le chef prit donc la parole pour m'exprimer sa joie et la joie de toute sa tribu à l'occasion de ma visite. Je répondis en faisant connaître le but de ma démarche. Puis chacun se retira. Pour moi, je m'installai tout simplement dans la première cabane inoccupée.

Une heure après, je me rendais, plein de confiance, à la cabane du chef. Je commençai par lui dire tout le bien que je savais sur son compte, le félicitai de ce qu'il faisait pour sa nation et surtout du désir qu'ils avaient tous de voir la Robe-Noire, et lui déclarai que j'étais venu tout exprès pour leur enseigner la prière catholique. — A tout cela, le chef ne répliqua qu'un mot: "— Attendez". Il agite aussitôt une sonnette, et toute la tribu d'accourir. L'immense cabane de Patoi ne pouvant contenir la foule, bon nombre durent se grouper autour à l'extérieur. Alors Patoi me pria d'exposer le but de ma visite. — Dans un discours en forme, je fis connaître au long la mission que Notre Seigneur avait donnée à ses apôtres, ajoutant que cette mission avait été remplie à leur égard par leurs anciens missionnaires, que plusieurs Sinpesquensi avaient été baptisés, et que j'étais venu pour continuer la même œuvre, œuvre que je désirais commencer à l'instant, en faisant connaissance d'abord avec ceux d'entre eux qui étaient déjà chrétiens, afin de les instruire, et en me dévouant ensuite au service des autres. — Patoi répondit sèchement que plusieurs Sinpesquensi avaient, en effet, été baptisés, mais que les Robes-Noires les ayant abandonnés depuis longues années, elles avaient perdu tous leurs droits sur eux.

Il refusa donc de les faire connaître.

Je ne m'attendais guère à une semblable réponse; aussi m'affecta-t-elle vivement. Quelle humiliation pour moi, surtout à ce moment, lorsque toute la nation avait les yeux sur ma personne! Que faire? Je me recommande à Dieu, je lui offre cette petite mortification, et le prie de m'accorder, en retour, le succès final. Fortifié par cette prière, je me retire dans ma cabane. C'est alors que quelques Indiens vinrent tour à tour me visiter. Je profitai de l'occasion pour leur dire combien je plaignais leur sort; qu'ils priaient inutilement, puisqu'ils rejetaient la prière du missionnaire; qu'il ne leur suffisait point d'être bons, en supposant même qu'ils fussent tels, mais qu'il fallait encore recevoir ma prière, sans laquelle la porte du ciel ne s'ouvrirait jamais pour eux. — A la nuit tombante, la sonnette de Patoi donnait de nouveau le signal de la prière. Je fus édifié de voir la promptitude et l'empressement avec lesquels tous répondirent à l'appel. Je faisais, moi aussi, à la même heure, une prière dans ma cabane: nous eûmes beau élever la voix moi et mon guide, pour attirer l'attention, personne ne vint y assister.
Je passai la journée du lendemain à répéter à tous mes visiteurs qu'ils se faisaient illusion, s'ils se flattaient de voir un jour le ciel, après avoir rejeté la prière de la Robe-Noire. Enfin Patoi se présente chez moi, accompagné d'un sous-chef. J'avais atteint mon but, qui était de le forcer à venir me demander des explications. La sonnette s'agite dans la main de Patoi, et, une fois encore, me voilà environné de toute la tribu. La cabane était insuffisante pour la contenir; mais cela importait peu, car les joncs, dont était faite cette humble demeure, laissaient à tous les curieux du dehors de nombreuses ouvertures pour satisfaire leurs oreilles et leurs yeux.

L'assemblée était au grand complet, et déjà tous attendaient en parfait silence, les premiers rangs assis sur le sol, les suivants agenouillés et les derniers se tenant debout.

Patoi prit le premier la parole :

« Robe-Noire, j'ai quelque chose de mauvais à te dire.

« Parle, répliquai-je ; ouvre-moi ton cœur.

« Je t'ai rendu honneur hier, reprit-il, je t'ai souhaité « la bienvenue avec toute ma nation... et aujourd'hui tu « me paies d'ingratitude. Tu n'as cessé de parler contre « ma prière : à chacun tu as répété qu'avec ma prière « ma nation n'arrivera pas à la porte du ciel. Laisse-moi « te dire que ma nation était aussi méchante qu'aucune « autre. Grâce à mes efforts, la prière a été établie, et, « depuis quatre mois que nous prions comme j'ai enseigné « à le faire, nous avons jeté loin de nous toutes les choses « mauvaises ; et ma nation est devenue digne d'être « imitée par les nations voisines. Si Dieu n'aimait pas « notre prière, comment aurions-nous pu devenir bons « comme nous le sommes ? Car je ne crois pas que nous « nous soyons faits bons nous-mêmes. Et maintenant « tu viens parler contre notre prière. Ne vois-tu pas que « c'est chercher à nous ramener à l'état si triste où nous « étions avant que je fisse prier ma nation ? »

Tel fut le discours de Patoi.

Je répondis que j'avais été fort touché de la bonne conduite de son peuple, de son empressement à se rendre à la prière, mais que rien ne m'avait ému comme les paroles qu'il venait de prononcer ; car, de son discours, je concluais qu'il était, non un imposteur, mais un homme au cœur droit et sincère qui désirait le véritable bonheur de son peuple. Si je l'avais d'abord admiré pour le bien qu'il faisait, maintenant je l'aimais pour sa sincérité. Mon impression était qu'en effet Dieu avait été satisfait de leur prière et du bien qui s'était accompli jusqu'alors parmi eux ; mais il n'en serait plus et il ne pouvait plus en être ainsi à l'avenir, puisque dès maintenant une meilleure prière leur était offerte. Précisément parce qu'ils s'étaient efforcés de correspondre à sa grâce, Dieu, à qui rien n'est caché et qui dirige tout, leur avait envoyé une Robe-Noire pour leur enseigner jusqu'au dernier mot de la prière qui plaît à Dieu et qui sauve. – Je parlais encore, lorsque tout-à-coup une pauvre femme fut saisie de je ne sais quelle terrible maladie : des contorsions, l'écume à la bouche ; c'était à faire horreur. Mais un autre spectacle s'offrit en même temps à mes yeux. Toute la foule se mit en prière, depuis les plus jeunes jusqu'aux vieillards, et avec une telle ferveur que je ne pus me défendre d'un profond sentiment d'admiration. Tous étaient immobiles, ceux-ci les yeux fermés, ceux-là le regard tourné vers le ciel, les uns les mains jointes, les autres les mains croisées sur la poitrine. Patoi pria d'abord à haute voix, et le peuple répétait après lui : puis il harangua, et tous l'écoutèrent comme ils eussent écouté Dieu en personne ; enfin, la prière recommençait, lorsque l'infortunée Indienne recouvra ses sens. A une douleur générale succéda une joie universelle. Après un court intervalle, je repris la parole, faisant de nouveau remarquer à mes auditeurs combien leur ferveur m'avait frappé. J'ajoutai que, si, avec le peu qu'ils connaissaient, ils faisaient déjà tant, une fois devenus chrétiens, ils mériteraient de servir de modèles à toutes les tribus voisines.

Je m'arrêtai, et Patoi me dit, d'un ton de voix tout à fait bienveillant :

« Robe-Noire, j'ai encore deux choses dans mon cœur ; je ne t'en dirai qu'une à présent. – Il y a quatre mois, lorsque la terre s'ébranla et

fit tout trembler, ma nation était ensevelie dans un profond sommeil. C'était au cœur de la nuit; mais je veillais et je priais. Durant ma prière, trois personnes se présentèrent a moi, toutes trois revêtues de longues robes. La première resta silencieuse; mais la seconde me dit beaucoup de choses; entre autres, que, si je priais bien, la troisième me prendrait sous sa protection. Que penses-tu de cela? »

Je répondis que je n'y voyais rien de mal, et qu'afin qu'ils méritassent d'être protégés de la troisième personne, je venais leur enseigner à bien prier selon la recommandation de la seconde. — Il s'approcha alors de moi, me serra affectueusement la main, et le second chef fit de même. Puis, il m'exprima le désir de s'entretenir encore une fois avec moi ce soir-là même.

Notre dernière conversation avait déjà duré plus de deux heures. — Une cabane plus vaste fut désignée comme lieu du rendez-vous; et, a une heure avancée de la nuit, je rencontrais de nouveau Patoi. Il était accompagné des chefs secondaires et de tous les personnages importants de la nation. Plusieurs questions concernant la morale et la politique sociales me furent soumises. Satisfait de mes réponses, Patoi me dit qu'il ne demandait plus qu'une chose, de continuer sa prière jusqu'au temps où je pourrais revenir pour les instruire tous dans la parfaite prière des catholiques. La demande fut accordée volontiers, à la condition que les chrétiens feraient le signe de la croix en commençant et en terminant l'exercice commun. J'oubliais de dire que les chrétiens de la tribu, vingt en tout, m'avaient été présentés à la fin de l'entretien précédent. — Je promis de venir passer l'hiver avec eux, s'il m'était possible.

Le lendemain matin, toute la tribu se trouvait encore réunie autour de la Robe-Noire. L'heure du départ était arrivée. Plusieurs discours furent débités, on serra encore la main au missionnaire; et nous nous séparâmes.

U. Grassi, S. J.

Extrait d'une lettre du T. R. P. Général au Supérieur Général des Missions de la Cie de Jésus. Montagnes Rocheuses, 24 Nov. 1873.

L'heureux succès de la visite que vous a faite en mon nom le P. Razzini, et les grandes consolations dont elle a été la source, tant pour Votre Révérence que pour tous nos P.P. et F.F. de la mission ont été pour moi le sujet d'une grande joie. J'ai appris avec bonheur de la bouche même du P. Razzini, le soin que vous apportiez à conserver dans toute son intégrité et toute sa vigueur parmi les membres de la Compagnie l'esprit propre de notre Institut.

Plusieurs fois j'ai été sur le point d'écrire à ceux de nos P.P. qui arrosent de leurs sueurs ces pénibles missions; mais les nombreuses difficultés de ma charge m'ont empêché de mettre ce dessein à exécution; bien plus, les embarras multipliés et les inquiétudes sans nombre dont j'ai été assiégé dans ces dernières années ne m'ont pas même laissé le loisir d'y songer. — Je prie cependant Votre Révérence de vouloir bien se persuader que je porte tous ces fils bien aimés dans mon cœur, que je fais toujours mémoire d'eux dans mes prières et SS. S., que leurs travaux enfin ont d'autant plus de prix à mes yeux, qu'ils paraissent peut-être moins importants aux yeux des hommes. — J'ai surtout en vue ici ceux des Nôtres qui s'emploient et se dépensent tout entiers à la conversion des sauvages Indiens. Non seulement dans ce ministère si propre à notre Compagnie, nos P.P. ont toujours recueilli une moisson abondante pour les âmes, mais ces travaux ont été singulièrement glorieux à notre compagnie, au point de lui mériter

plusieurs fois les éloges de l'Eglise s'exprimant par la bouche de ses Pontifes, et voilà pourquoi je vous les recommande avec tant d'instance. Ce qui me confirme dans ces sentiments, c'est la persuasion qu'en dehors des nôtres il ne se trouverait peut-être personne qui accepte ces missions; d'où résulterait pour ces peuples le danger de demeurer dans l'infidélité, ou de tomber entre les mains des hérétiques au grand détriment des âmes.

N'allez pas conclure de là que je veuille détourner les nôtres de travailler au salut des blancs aujourd'hui surtout qu'ils affluent si nombreux dans vos contrées de tous les points du globe. C'est à Votre Révérence de considérer en toute prudence et charité ce qu'il convient de faire pour les blancs, sans négliger les Indiens, employant au salut de ces derniers nos plus jeunes missionnaires, surtout les nouveaux venus et ceux qui paraissent avoir reçu de Dieu pour ces travaux des aptitudes spéciales. Veillez surtout (et j'espère que Dieu préservera toujours de ce malheur les enfants de la compagnie) veillez, dis-je, à ce que nos P.P. ne soient jamais détournés des missions Indiennes par les avantages extérieurs et temporels qui rendent naturellement plus agréable et plus facile le ministère auprès des blancs.

P. Beckx. S.J.

Syrie. Lettre du R.P. Badour au R.P. Champon. 10 Septembre 1873.

Vous avez suivi le chemin que je viens de faire, et plus d'une fois j'ai pensé à vous qui ne nous oubliez pas.

Il n'y a point de route tracée de Beyrouth à Saïda; tout le trajet se fait sur une plage de sable ou de pierres.

Je n'ai pu revoir sans émotion ces rivages déserts, autrefois illustrés par de florissantes cités phéniciennes, visités par tant de peuples, témoins des guerres de Chanaan, honorés des pas du Sauveur, arrosés du sang des héros français. Hélas! les Arabes et les Turcs sont aujourd'hui les seuls maîtres de ces solitudes.

A un endroit de la plage où les vagues finissent en écume au pied d'un tertre, un Bédouin me salua d'un bienveillant et solennel *selam aleikom*. Il était monté sur son chameau et conduisait une forte caravane. Je remarquai comment les chameaux, ces calmes et puissantes bêtes, sont conduits sans bride, par une simple corde nouée autour du cou. Il suffit de secouer un peu cette corde, et le docile animal s'arrête et s'agenouille, afin d'éviter au cavalier l'emploi d'une échelle. – Après avoir échangé quelques fruits contre les dattes du chamelier, je le complimentai du peu qu'il fallait à un Arabe pour vivre.

« Que veux-tu, me dit-il, la vie est trop courte pour s'occuper longtemps du manger et du boire. »

L'Arabe affectionne particulièrement ces paroles d'un autre temps. Tel vous l'avez vu, tel vous le reverrez encore. Son caractère est le même à travers les siècles.

Il faut dire cependant que je me réjouissais de n'être pas tout à fait dans le désert, car les Arabes joignent à des vertus de l'époque d'Abraham et de Jacob certains instincts de bandit, dont plus d'un de nos missionnaires a eu à souffrir dans ses voyages. A l'approche des villes, ils se font honnêtes et ne refusent pas leur emphatique selam, réservé d'ordinaire aux amis de leurs tribus. Si cela n'est pas encore un signe de prochaine conversion, c'est un témoignage de respect dont il faut tenir compte.

A la tombée de la nuit, après une demi-heure de marche, j'aperçois, sur une colline du Liban, des maisons blanches entourées d'arbres; c'est un village chrétien dont la position, aussi riante que pittoresque,

en fait la véritable oasis de ces solitudes. Vous avez reconnu Mallaquat (El-Damour). Les terres y sont toujours bien cultivées; la population est restée excellente. Il y a église, chapelles et école pour les garçons. Une autre école pour les petites filles est tenue par les sœurs Mariamettes qui dirigent encore une congrégation des mères de familles. Pas un Turc, pas un Druse, pas un Grec schismatique, pas un protestant n'a pu pénétrer ou s'établir dans ce village, qui est riche et considérable.

Le curé me reçut avec la plus grande cordialité. Je partageai avec lui son modeste repas, imitant très-aisément sa manière de le prendre. Nous étions assis par terre; le pain nous servait d'assiette, comme nos doigts nous servaient de fourchettes et de couteaux. Je n'oubliai pas mon compliment sur le tout et notamment sur l'eau fraîche. La petite tasse de café d'usage compléta notre repas. – Comme je me levais pour sortir, ayant promis à un autre vénérable prêtre d'aller prendre un peu de repos chez lui, mon hôte et les siens crurent que j'allais repartir.

« Tu resteras dans notre village plusieurs jours.

« Ce serait bien volontiers, mes amis, mais je dois, avant tout, aller à Saïda; je ne puis différer de m'y rendre.

« Demain, tu verras toute la population à la porte du village pour te retenir.

« Après la retraite chez les Sœurs, je reviendrai, si Dieu le veut.

« C'est juste, et n'oublie pas que notre maison est ta maison, notre église ton église.

« Dieu accroisse vos bien! Je reviendrai après ma mission de Saïda.

« En arrivant, nous voulons que tu nous dises la messe, que tu prêches, que tu visites nos écoles, que tu fasses le catéchisme à nos enfants et que tu nous confesses tous. » – Tant de simplicité et d'instances me touchèrent; j'admirai une fois de plus la bonté de la Providence pour les pauvres missionnaires. Dans la nuit, je pris silencieusement congé de cette bonne population. Je poursuivis la route de la veille, et je m'arrêtai, après cinq heures de marche, à l'entrée d'un petit fleuve, l'antique Bostrenus, dont l'eau limpide et fraîche, traverse, en serpentant, la grève aride et sablonneuse. Trois ou quatre oiseaux, d'un plumage gris foncé, des choucas sans doute, buvaient au bord de l'eau; je fis comme eux. De quel prix sont ces eaux courantes dans ce pays brûlé par le soleil! Qui n'admirerait les soins de la providence de Dieu et les harmonies de la création? – Continuant à côtoyer le rivage bordé, sur la gauche du fleuve, de haies de genêts et de tamaris qui servent de clôture aux jardins, j'arrivai aux portes de Sidon. A mon entrée dans la ville, je n'aperçois dans la fondatrice de Tyr et de Carthage, que des Turcs, et quels Turcs! puis des ruines. Les terribles paroles des prophètes s'y sont accomplies: *Erubesce, Sidon, ait enim mare.* J'invoquai les anges gardiens du pays, me consolant par la pensée qu'il y avait là des chrétiens, qu'au dix-septième siècle nos missionnaires y avaient beaucoup travaillé, et, qu'aux jours de sa vie mortelle, le Sauveur des hommes avait visité Sidon. – Nous avons à Saïda deux Pères, une église et deux écoles. Notre enseignement en langue arabe, comprise et parlée par tous les habitants, juifs, mahométants et chrétiens, n'exclut pas l'étude du français, dont le nom seul, aimé des uns autant qu'il est craint des autres, nous ouvre bien des cœurs et nous est un aide précieux. L'enseignement du catéchisme, dans nos écoles,

est considéré comme le premier devoir. Nos enfants, nés et appelés à vivre au milieu des préjugés, des erreurs et des vices si communs en Turquie, puisent dans cet enseignement des principes sûrs et précis. — Les écoles de filles, dirigées à Saïda par les Sœurs de St. Joseph de l'Apparition, jouissent d'une considération méritée et font le plus grand bien. Le nombre de leurs élèves est de plus de deux cents. Une congrégation des enfants de Marie, nombreuse et fervente, conserve dans l'âme des jeunes personnes, presque toutes anciennes élèves de la maison, les bons principes qu'elles y ont reçus.

Les religieuses de St. Joseph sont établies, en location seulement, dans le Khan français, vaste bâtiment construit au dix-septième siècle pour le service des commerçants français dans cette partie du Levant, mais peu commode pour une maison d'éducation. Un dispensaire, attenant à l'habitation, est ouvert gratuitement à tous les pauvres de la ville, sans distinction de culte. Une Sœur, spécialement attachée à cet office de charité, donne ses soins et distribue les remèdes aux malades qui, chaque matin, arrivent en très grand nombre. A la fin de chaque année, le registre du dispensaire n'indique pas moins de dix à douze mille personnes secourues.

Les religieuses de St. Joseph de Saïda ont des orphelines nouvellement venues, ou restées chez elles, depuis les massacres de 1860. Par un dévoûment qui n'est pas rare dans nos congrégations de femmes, six jeunes religieuses de la maison de St. Joseph à Saïda, cinq Françaises et une Syrienne, moururent dans ces temps malheureux, victimes de leur charité; trois pendant les massacres, et trois pendant le choléra qui suivit. Les Pères Roussseau et de Prunières qui, par leur exemple et leur parole ardente, avaient encouragé les Sœurs et tant de chrétiens à mourir pour Dieu, ne tardèrent pas, eux aussi, à recevoir leur récompense. Le P. Roussseau est enterré dans le cimetière de Saïda; le P. de Prunières l'a été parmi les siens à Valence.

A la résidence, je trouvai le P. Marchand pris de la fièvre et ayant besoin de repos. Il était invité par le R. P. Supérieur à aller à Beyrouth d'où je venais pour le remplacer. Profitant de mon guide et de ma monture, il partit le lendemain avec le Frère Massy. Il y a dix ans que cet excellent Frère tient notre école française à Saïda.

P. Badour, S. J.

La polémique religieuse à Beyrouth.

Nous avons déjà entretenu nos lecteurs de l'ardente polémique engagée à Beyrouth, entre le *Béchir* (Annonciateur), journal des missionnaires de la Compagnie de Jésus, et le *Nacherat-el-Asbouäïat* (Feuille hebdomadaire), journal des protestants américains, et cela au sujet de la Ste. Bible.

Voici de nouveaux détails à ce sujet.

Dans une première série d'articles, qui ont été réunis plus tard en volume, le Béchir avait vengé les livres sacrés, dits *deutérocanoniques*, des attaques dont ils avaient été l'objet de la part des protestants. Cette réfutation, digne du profond savoir de son auteur, resta sans réplique. — Mais le R. P. Van Ham n'était pas homme à se contenter de cette première victoire sur les apôtres de l'erreur. Ceux-ci n'avaient, semblait-il, résolu leur campagne contre les livres deutérocanoniques que pour rendre moins choquante l'absence de ces mêmes livres dans la Bible arabe, dont ils préparaient une nouvelle version, soi-disant d'après l'hébreu et le grec. Mais lorsque parut cette nouvelle version, on y remarqua, outre l'absence

des livres deutérocanoniques, de nombreuses et graves altérations dans les livres présentés comme seuls canoniques. – Le P. Van Ham en fut à peine averti qu'il remonta sur la brèche, et publia, dans le Béchir, une autre série d'articles où il prenait à partie les premiers textes falsifiés qui lui étaient tombés sous les yeux. Cette nouvelle polémique, plus à la portée du public que la première, attira d'abord l'attention des catholiques, puis celle des schismatiques orientaux, puis enfin, celle des musulmans eux-mêmes.

J'ai parlé, dans mon précédent travail sur la presse catholique et la presse protestante à Beyrouth, de la lettre qu'un des principaux musulmans de Damas avait adressée au Béchir, pour féliciter le R. P. Van Ham, et pour flétrir la conduite inqualifiable des protestants, à l'égard de cette même Bible qu'ils donnent comme l'unique fondement de leur religion et à laquelle les musulmans eux-mêmes accordent leur vénération. Ce personnage est allé à Beyrouth encourager les rédacteurs du Béchir à poursuivre leur glorieuse campagne. C'était pour les protestants l'occasion ou jamais d'entrer bravement en lice et de confondre l'audacieux adversaire qui se permettait de les prendre en flagrant délit de falsification. Et pourtant, ces hommes si hardis contre l'Eglise faisaient les morts. Le public s'étonnait de leur mutisme; les bons en triomphaient; les malins soupçonnaient quelque machination terrible qui pulvériserait d'un seul coup, et réduirait à néant tous les articles provocateurs du téméraire Béchir.

En attendant, les articles du P. Van Ham, réunis en brochure et fortifiés d'une préface se répandaient de tous côtés et tiraient une force nouvelle de leur rapprochement. – Après avoir bien pris son temps, car il s'agissait de frapper un grand coup, la Feuille hebdomadaire des protestants se hasarda à publier quelques maigres articles fastueusement intitulés: "Les flèches renvoyées au Jésuite Van Ham." A vrai dire, ce jésuite hollandais, malgré son flegme quelque peu allemand, avait décoché contre les protestants des traits assez acérés pour mériter le nom de flèches. Mais, à la lecture de la Feuille hebdomadaire, il fallait plus que de la bonne volonté pour se douter que les protestants eussent renvoyé au P. Van Ham sa provision de flèches, et l'eussent blessé le moins du monde. Selon toute apparence, l'auteur de ces articles, entraîné par l'amour de la rime qui se loge, chez les Arabes, même dans le titre d'un livre, n'avait pu résister au plaisir de faire rimer *sékâm* (flèches) avec le nom du P. Van Ham. C'est la seule excuse à faire valoir en faveur de l'auteur et du titre malencontreux de ses sept articles. S'il n'a été que juste envers son adversaire, en qualifiant de flèches ses solides arguments et ses réflexions piquantes, c'est lui rendre pleine justice que d'affirmer, en connaissance de cause, qu'il n'a nullement réussi à les lui renvoyer. – A ce propos, qu'il me soit permis d'offrir à nos lecteurs un échantillon de la logique innocente du protestant chargé d'exécuter le docte jésuite. Ce dernier avait relevé, avec raison, dans la récente version des versets 31 et 32 du chapitre XXII de l'évangile de saint Luc, le sens erroné attribué par les traducteurs à l'expression grecque ἐκλίπῃ, légitimement rendue, dans la Vulgate, par le verbe latin *deficiat*. Les protestants s'étaient permis d'en outrer le sens en la traduisant par le mot arabe *iafna*, qui correspond au *perire* latin et au *périr* français. Le P. Van Ham avait justifié l'expression de la Vulgate,

en invoquant l'autorité des meilleurs hellénistes, même protestants. – Qu'a répondu l'auteur de la prétendue réfutation ? Il a cité d'autres textes où se trouve, dans le Nouveau-Testament grec, le même verbe ἐκλιπῃ, et où ce verbe doit, à son avis, signifier *périr*. Puis, comme s'il eut senti qu'il aggravait sa première faute d'une double récidive, il déclarait, le front haut, que, quand même ἐκλιπῃ signifierait *deficere*, on en pourrait rien conclure contre le protestantisme, puisque St. Pierre, à qui se rapporte le texte en question, n'avait pas seulement mis les pieds à Rome. La belle raison, pour établir que N.S. Jésus-Christ n'a pas promis à St. Pierre l'infaillibilité dogmatique ! Comme si la vérité ou la réalisation de cette magnifique promesse dépendait nécessairement du séjour du prince des apôtres dans la ville des Césars ! Comme si, d'ailleurs, le séjour et la mort de St. Pierre à Rome n'étaient pas deux faits incontestables pour quiconque s'est donné la peine d'étudier tant soit peu ce point d'histoire ecclésiastique ! Tout le reste est de cette force. J'ai donné pour exemple le premier argument qui s'est offert à ma plume, et c'est précisément le premier que le *Béchir* a eu à réfuter.

Il faut l'avouer, une pareille logique donnait beau jeu au champion du catholicisme. Aussi, le R.P. Van Ham ne s'est guère mis en frais d'érudition et de raisonnement pour donner le coup de grâce à son imprudent contradicteur. Il lui a démontré que les neuf objections ou explications, derrière lesquelles il avait tenté d'abriter la nouvelle version arabe de la Bible, ne formaient qu'un retranchement imaginaire, par la raison bien simple que ses explications n'expliquaient rien, et que ses objections n'objectaient rien à quoi il n'eut été péremptoirement répondu à l'avance. En lisant la fière et laconique réponse du P. Van Ham, on se demandait si son adversaire avait compris ou simplement lu les précédents articles du *Béchir*.

La défaite des protestants ne pouvait être plus complète, ni plus humiliante. Aussi, n'est-il pas jusqu'à des musulmans instruits qui n'y aient applaudi. Celui de Damas qui a été déjà nommé, et dont je dois taire le nom par prudence, a adressé au *Béchir* une nouvelle lettre de félicitation, que ce journal a reproduite dans son numero du 19 Avril dernier. Cette lettre est une sorte de bulletin de la dernière campagne du P. Van Ham. Le grave musulman s'y pose en juge impartial, et, après avoir résumé le débat, il se prononce pour le champion catholique, reconnaissant qu'il a vaincu sur toute la ligne, que ses articles ont reçu bon accueil de tous les lecteurs judicieux, et que la "marchandise (sic) des protestants est décidément en baisse et hors de débit."

Je regrette que la longueur de la pièce ne me permette pas de la traduire ici tout entière, pour montrer aux lecteurs quelle force peut exercer la vérité sur un homme intelligent et loyal, encore qu'il soit étranger aux lumières de la véritable religion. Du reste, ce personnage n'est pas le seul de sa religion qui ait témoigné d'une si honorable impartialité. Dans son N°. du 2 Decembre, le *Béchir* publiait la lettre d'un autre musulman de Damas, qui lui écrivait dans le même sens que le premier. Il distribuait largement la louange aux catholiques et la censure aux protestants, rendait hommage à l'érudition du P. Van Ham et accusait ses contradicteurs de haine, etc, etc.

En terminant, il formulait le vœu qui suit : « Nous supplions le Très-Haut de nous guider dans le droit chemin, de nous attacher à la vérité et à la pratique du bien, afin que nous obtenions le salut, au jour où rien ne sert que le cœur droit et pur. »

Le même numéro du journal contenait la lettre d'un chrétien libanais, résidant à Deïr-el-Kamar, lequel avait cru devoir venger les jésuites des outrages que leur avait attirés, de la plume des protestants, la polémique dont je viens de vous donner une idée. Cet écrit, d'un style soigné et d'un esprit excellent, renfermait de bonnes leçons dont les protestants se sont bien gardés de faire leur profit, au moins dans l'intérêt de leur considération personnelle. Il est dans le rôle des protestants de toujours protester contre la vérité.

J'oubliais de mentionner ici une adhésion arrivée au Béchir du fond de la Mésopotamie. Un négociant de Bagdad a combiné, avec un docteur musulman de ses amis, une sentence de réprobation contre les falsificateurs de la sainte Bible qui osent s'attribuer le titre d'Evangéliques. Il leur reproche, entre autres choses, l'ignorance de la langue arabe dont ils ont fait preuve, par exemple, en soutenant que le mot taquâlid ne rend pas le sens précis du mot grec, traduit, dans la Vulgate, par traditiones (traditions), et en lui substituant le mot arabe taaâlim qui signifie enseignements, en général, et peut s'entendre indifféremment de la doctrine transmise par écrit et de la doctrine transmise oralement. Ce n'était pas sans motifs que les traducteurs infidèles avaient substitué taaâlim à taquâlid; le premier mot enlevait toute idée de tradition ou l'exprimait assez vaguement pour qu'on pût l'exclure du texte de saint Paul. C'en était plus qu'il ne fallait pour le préférer à cet embarrassant taquâlid qui avait le tort de trop bien rendre la pensée du grand apôtre, au sujet de la doctrine chrétienne transmise par le seul canal de la tradition. Il est vrai que ces messieurs reprochaient à l'expression taquâlid de ne pas signifier en arabe ce que lui font dire les catholiques. Mais notre négociant de Bagdad leur a très bien prouvé, par les bons auteurs arabes et les dictionnaires les plus estimés, que taquâlid a bien vraiment le sens radical de « tradition » que lui donne la Vulgate; d'où il a conclu que cette expression arabe n'avait été rejetée par les traducteurs protestants que parce qu'elle exprimait trop clairement ce qu'il leur plaisait d'obscurcir, pour arriver à le combattre et à le nier.

Rien ne prouve mieux que ces correspondances, dont je n'ai pu vous donner qu'une très faible idée, combien la polémique du Béchir a excité l'attention et l'intérêt du public, et combien le crédit usurpé des protestants de Beyrouth et d'ailleurs en a eu à souffrir.

Savez-vous comment ces derniers ont essayé de parer le coup terrible que leur portaient ces lettres d'adhésion à la cause du Béchir, notamment celles qui ont pour auteurs des musulmans? Ils ont trouvé commode, sinon honnête, d'en nier l'authenticité, et de les donner pour des pièces apocryphes forgées dans l'officine du Béchir et publiées avec une fausse étiquette.

J'arrive à la conclusion de cette polémique. Pour les protestants, les campagnes du Béchir n'ont prouvé qu'une chose, à savoir que les catholiques, et les jésuites plus que personne, sont foncièrement contraires à la diffusion des Saintes Ecritures.

Il n'a pas été difficile de faire justice de ce reproche, tant de fois repoussé et toujours renouvelé. Dans une courte préface que le R. P. Van-Ham a placée en tête de ses derniers articles réunis en brochure,

il a cité quelques unes des versions de la Bible en langue vulgaire, autorisées par l'Église catholique. Il a énuméré, entre autres : la version anglaise, publiée en 1860, par Mgr Patrice Kenrick, archevêque de Baltimore, — la version allemande d'Allioli, — la version italienne de Mgr Martini, — la version polonaise du P. Vico, — d'autres versions publiées naguère en Hollande et en Belgique, — le Nouveau testament arabe imprimé à Beyrouth, aux frais et sous les yeux du dernier archevêque maronite de cette ville, — et celui qui est récemment sorti de l'imprimerie des RR. PP. Dominicains de Mossoul. Il aurait pu ajouter, s'il eut voulu allonger cette liste, la version française de M. de Genoude et celle de M. l'abbé Glaire, pour ne parler que des travaux récents. Bien plus, si sa modestie ne lui eut fermé la bouche, il aurait pu parler de la nouvelle version arabe que préparent de longue main, les RR. PP. Jésuites de Beyrouth, et à laquelle il travaille lui-même très activement, en dehors de son concours à l'œuvre du Béchir et d'autres travaux importants qui l'ont appelé en Orient.

Le docte et intrépide Missionnaire a terminé sa préface en refusant à ses adversaires jusqu'au bénéfice des circonstances atténuantes qu'ils avaient plaidées, en désespoir de cause. Ils avaient dit d'abord : « — Après tout, la bible arabe, imprimée à Londres, n'est que la reproduction littérale de l'édition romaine. » On leur a répondu : « Reproduction singulièrement littérale que celle qui retranche complètement des livres inspirés contenus dans la bible arabe de Rome ! D'ailleurs, la bible arabe de Beyrouth ne ressemble guère à celle de Londres. » Les protestants ont répliqué : — « Mais vous, catholiques, publiez-vous toujours la Bible tout entière ? Nous vous voyons publier, séparément, le Nouveau testament, les quatre Évangiles ou même un livre isolé de l'Ancien testament, le Psautier. Qui de nous s'est avisé de vous en faire un crime ! » Évidemment, la rétorsion tombait à faux ; car, publier à part certaines parties de la Bible, que le peuple lit plus volontiers et qui servent, dans les églises, de livres liturgiques, comme le Psautier chez les Grecs, ou de livres de lecture dans les écoles, ce n'est point, certes, en rejeter les autres parties et les dépouiller de leur caractère sacré, comme se le permettent les protestants relativement aux livres qu'ils excluent de leur Bible.

C'est ce que leur a très-bien répondu le R.P. Van-Ham.

Amérique-Mérid. — Brésil. — Extrait d'une Lettre du R.P. Cybeo aux Scolastiques de Laval.

Mission de S. José de cima da Serra (St Joseph du haut de la montagne.) Desterro, 10 Février 1873.

Les montagnards de St Joseph n'avaient jamais vu de Missionnaires au milieu d'eux ; ils ne manquèrent pas de nous faire connaître leurs besoins spirituels et de nous inviter à nous rendre dans leur district. Il fallait bien les contenter. La montagne commence à trois lieues de Gloria ; c'est la chaîne qui traverse les provinces de Ste Catherine, Rio-Grande, etc. ; mais nous parlerons du chemin quand il s'agira du retour.

Le jour même de la fête de St Stanislas, nous arrivions au sommet de la montagne, tout mouillés de pluie, tout transis de froid, avec une extinction de voix qui dura quatre jours à l'un d'entre nous. La mission s'ouvrit dans la petite église de St Joseph : douze jours après, nous nous portions à trois lieues plus avant, dans la gorge du chapeau, et, le jour de la Conception, notre mission se terminait par une procession magnifique à travers les champs. — Sur ces hauteurs, les habitations se trouvent situées à de grandes distances les unes des autres, ce qui rend plus difficile le succès de la mission. Toutefois le peuple ne fait pas défaut.

Lorsque l'autel a été dressé dans quelque pauvre cabane, les fidèles arrivent peu à peu ; et bientôt malgré le vent et la pluie, des familles entières, père, mère, enfants, esclaves, à peine abrités sous de mauvaises tentes, se trouvent groupées autour des Missionnaires, et demeurent patiemment dans cet état jusqu'à la fin de la mission. Les riches pourvoient à la subsistance des pauvres.

Je ne saurais dire la vénération dont nous fûmes l'objet de la part de tous, ni les larmes que provoqua notre départ. Voici des résultats qui ont une signification plus haute encore : Confessions non répétés 597 ; communions 709 ; Confirmations 757 ; Baptêmes 56 ; mariages 32 dont 12 concubinaires et 16 révalidés ; deux Croix plantées. L'une d'elles fort pesante devait être transportée par des bœufs jusqu'au lieu déterminé, à une demi-lieue de distance environ. Mais nos braves montagnards protestèrent : « Notre-Seigneur, dirent-ils, a porté lui-même la croix pour nous, sur ses épaules ; nous voulons aller à sa suite. » Et aussitôt, malgré son poids énorme, la croix fut lestement enlevée, et portée à bras par les chemins les plus difficiles, avec une gaîté que la fatigue ne put abattre. Il était deux heures de l'après midi ; la chaleur accablante ne ralentit même pas la marche de nos porteurs que les femmes avaient grand'peine à suivre. La Croix plantée, le P. Schembri, en dépit du soleil qui nous brûlait, fit un discours en plein air, après lequel tous s'empressèrent de venir baiser respectueusement la Croix sainte de Notre-Seigneur. —— Nous avions célébré, au milieu des montagnes, la fête de notre saint apôtre, St François-Xavier. Notre séjour ne pouvait se prolonger davantage, car nous avions d'autres lieux à évangéliser. D'ailleurs, Noël approchant, nous devions nous rendre à l'Eglise paroissiale, à dix lieues environ, pour y prêcher cette fête. Le 11 Décembre nous quittâmes nos chers montagnards, non sans leur laisser quelque espoir de nous revoir plus tard, et remerciant saint Joseph des consolations qu'il nous avait prodiguées dans son district.

Descente de la Serra. — Pour revenir nous prîmes un autre chemin, si l'on peut donner le nom de chemin à un sentier à peine praticable aux bêtes fauves : tantôt c'est une rampe escarpée en forme d'escalier taillé dans le roc et souvent si étroite que, pour ne pas avoir les jambes broyées, il faut prendre sur la mule les positions les plus pittoresques ; tantôt ce sont des bourbiers où votre monture enfonce, tandis que vos pieds s'embarrassent dans les joncs et que des branches chargées d'épines vous fouettent les mains et le visage ; tantôt vous côtoyez un précipice où les pierres lisses qui le bordent menacent à tout instant de vous faire rouler. Pour mon compte personnel, je faillis me casser une jambe en tombant avec ma mule, laquelle avait fait un faux pas. Le P. Schembri est aussi jeté à terre : pendant qu'il crie au secours, voici qu'une mule qui descend à toute vitesse va lui passer sur le corps : le cavalier arrête à temps l'animal, et le Père est sauvé ; mais il lui faut faire à pied le reste de la route, appuyé sur le bras d'un de nos amis. - En avant ! Et mes bottes s'enlacent dans un jonc ; point de remède, sinon de se jeter à bas de l'animal ; mais le pied reste pris dans l'étrier ! Heureusement la mule s'arrête ; j'aurais pu être traîné et tué par elle ! En avant ! Au milieu d'une descente rapide la croupière se casse brusquement ; la selle et le cavalier vont être lancés à terre ; mais non ! mon animal donnant une nouvelle preuve de sa loyauté, s'arrête de lui-même, et l'accident n'a pas de suites fâcheuses. — A moitié chemin, nous sommes arrêtés par des masses de fumée et par un fracas horrible

qui ressemble fort à une fusillade : C'est un bois auquel on a mis le feu pour en cultiver les terres. Il faut se résigner à attendre, sans autre rafraîchissement que la chaleur du soleil et celle de l'incendie, sans autre distraction que le bruit de la fusillade, c'est-à-dire, des nœuds de gros roseaux que le feu fait éclater. — Enfin nous touchons le bas de la montagne! Encore une bonne promenade sous un soleil brûlant, et nous nous jetons sur une natte, mais en quel état! Bientôt cependant toute trace de désordre a disparu, car les pauvres gens qui habitent ces forêts ont appris l'arrivée des Missionnaires, et ils se pressent autour de nous, nous demandant le pain de vie. Nous récitons le rosaire, le lendemain. Voilà comment le Bon Dieu payait le soir même les petites souffrances de la journée. — Le lendemain, après la Messe, nous repartions; et ces pauvres gens pleuraient à chaudes larmes : « Jamais, disaient-ils, visage de prêtre ne s'était montré dans ce pays. Maintenant, nous sommes contents ; vous nous avez confessés ; vous nous avez donné notre père (la Ste Communion) ; vous avez béni nos champs ; maintenant nous sommes chrétiens ! »

France. — Nantes. — Conférences dominicales.

Un cours de Conférences pour les hommes seuls a été ouvert cette année dans notre église de Nantes. Les résultats de cette première épreuve ont été pleins de consolations, et tout fait espérer que l'œuvre est désormais fondée. Des conférences semblables se faisaient dans le même temps au Mans et à Troyes, et sans doute dans d'autres villes encore; mais nous sommes sans détails sur ces dernières œuvres. Celle de Nantes nous est un peu plus connue. La semaine religieuse du Diocèse et l'Espérance-du-peuple en ont parlé plusieurs fois avec éloges ; celle-ci même consacrait chaque semaine un article à l'analyse de la dernière conférence, et convoquait pour le dimanche suivant les hommes désireux de s'instruire. Nos lecteurs ne nous sauront pas mauvais gré de dire quelques mots de cette œuvre ; ils seront bien aises d'apprendre les efforts que fait la Compagnie pour dissiper chez les hommes du monde trop negligés peut-être, une ignorance qui est ensuite la source d'une multitude incroyable d'idées fausses et de préjugés en religion, en morale et même en politique et en histoire. Nous emprunterons au journal « Le Monde » le compte-rendu qui a paru dans son N° du 25 janvier.

Cours de conférences religieuses à Nantes. — On nous écrit de Nantes:

"Notre catholique cité a vu s'ouvrir, cet hiver, un cours de conférences religieuses dans l'église des R.R. Pères Jésuites ; Malentendus contemporains en matière religieuse, historique et sociales : tel était le programme. L'orateur, le R.P. Olet, s'est proposé de combattre, avec les armes de la logique et de la vérité, les erreurs et les mensonges que l'impiété a repandus et dont l'ignorance se fait si souvent l'écho ; de réfuter, enfin, les grossières accusations perfidement accumulées sur la tête de l'Eglise catholique. Aussi a-t-on fait à ces conférences l'accueil qu'elles méritaient ; pendant 7 dimanches consécutifs, un auditoire nombreux, composé d'hommes uniquement, s'est suspendu aux lèvres éloquentes du R.P. Olet. L'intolérance de l'Eglise : tel est le sujet qu'il a traité cette année. — Contentons nous d'un rapide compte-rendu.

Avant d'entrer en matière, l'orateur veut dissiper l'absurde préjugé qui fait de l'Eglise catholique une ennemie de la science ; il démontre que la vérité ne saurait être contraire à la vérité ; que, sur tous les points, un accord parfait, une harmonie complète règne

éternellement entre la science divine de l'Eglise et la science humaine ; que le clergé, qui s'est toujours efforcé d'arracher les peuples à l'ignorance, a raison de s'opposer énergiquement à la demi-science, à la science sans Dieu, la science d'où sortiraient les Communes de l'avenir!

Ce préambule achevé, le R.P. Alet démasque la fourberie de ceux qui ont fait à l'Eglise la réputation d'intolérante ; il dévoile les honteux moyens dont ils se sont servis pour fausser indignement l'histoire. — Après avoir donné d'exactes notions sur la tolérance, indiqué le sens véritable du mot, montré la chimère et les dangereuses conséquences du principe de tolérance universelle que la libre-pensée arbore avec une si odieuse mauvaise foi ; après avoir établi que, pour tout individu comme pour toute société, il y a fatalement des cas où l'intolérance devient un droit et un devoir, et qu'en conséquence, si l'Eglise a sévi quelquefois contre le mal et l'erreur, en sévissant d'ailleurs avec raison, avec autorité et sans excès, elle a usé d'un droit légitime, rempli un devoir nécessaire, l'orateur entre alors dans l'examen des faits d'intolérance imputés et reprochés au clergé catholique. Il prouve que l'Eglise a eu de justes raisons pour frapper l'hérésie des Albigeois en publiant une croisade, et qu'après avoir épuisé tous les moyens de persuasion, elle ne pouvait tolérer plus longtemps les abominables doctrines, les atrocités inouïes des sectaires, à moins de trahir les intérêts sacrés de la morale et la chrétienté tout entière.

S'appuyant sur l'autorité des historiens protestants eux-mêmes, il voit dans le Massacre de la Saint-Barthélemy un acte purement politique, résultat d'une résolution subite et désespérée de Catherine de Médicis menacée par Coligny, un assassinat que l'église a réprouvé, loin d'y participer, malgré la conduite criminelle des calvinistes. Il fait justice de misérables inventions dramatiques, de fanatiques exagérations. Le martyrologe des protestants en mains, avec le docteur Lingard il évalue à 2000 environ seulement le nombre des victimes : beaucoup de calvinistes durent la vie au dévouement, à la charité du clergé et des évêques catholiques.

Avec l'aveu non suspect de Saint-Simon lui-même, il dégage aussi facilement la responsabilité de l'Eglise dans la Révocation de l'Edit de Nantes, mesure que, d'ailleurs, Louis XIV avait le droit et le devoir de prendre dans l'intérêt du royaume, excellente en principe, louée par les meilleurs esprits du temps, justifiée par le sceptique Bayle, et qui, à part quelques excès blamables dans l'exécution, exagérés comme toujours, loin d'affaiblir la France, comme on l'a dit, ne fit qu'aider à sa grandeur et à sa prospérité, en éloignant d'elle tout ferment de discorde, toute cause de division. Il offre à notre admiration la noble et glorieuse conduite de l'épiscopat français s'opposant à toute violence, prenant la défense des dissidents et réussissant à les protéger contre le zèle et les façons trop militaires de Louvois.

Il examine enfin l'Inquisition ; il aborde ce fameux tribunal, épouvantail des ignorants ; il abat tous ces grossiers décors de théatre que d'infâmes histrions montrent à la foule des badauds : les cachots affreux, les San-Benito, les auto-da fé et le reste.

L'inquisition, dégagée des voiles du mensonge, nous apparait telle qu'elle a été, sous sa vraie figure, avec son caractère naturel, non pas farouche, tyrannique, sanguinaire, mais compatissante, persuasive, miséricordieuse ; elle borne son action à reconnaître, à déclarer les délits et les crimes de toute espèce ; les coupables endurcis ou convaincus de fourberie et de scélératesse, indignes de pardon, elle les livre au pouvoir civil, qui juge et condamne ; mais elle, sa bouche ne prononce jamais une sentence de

mort. C'est ainsi que le R. P. Alet met l'Inquisition sous son jour réel dans les Etats où les princes s'en servirent, et surtout en Espagne, où elle resta longtemps essentiellement royale, et trop indépendante de la Papauté.

Après avoir répandu la lumière sur les prétendues persécutions, les tortures infligées à Galilée, et avoir raconté la touchante histoire du jeune Edgard Mortara, l'éloquent orateur nous fait conclure que, toujours invulnérable, l'Eglise peut braver les traits empoisonnés de la haine et de la calomnie, et que, pour la bienfaisante et salutaire mission qu'elle a remplie dans l'humanité, elle a droit à notre reconnaissance, à notre admiration et à notre amour!

Le R. P. Alet, à notre grand regret, a suspendu là le cours de ses intéressantes études, mais nous espérons qu'il ne tardera pas à reprendre des conférences si utiles à la religion et où l'on puise d'inébranlables convictions.

Relation d'une mission donnée à la paroisse de Saint Pierre de Caen par quatre Pères de la Compagnie de Jésus. du 1er Mars au 7 Avril 1874.

Il nous faut traverser près d'un demi-siècle pour remonter à la dernière mission qu'ait vue la ville de Caen. Elle y fut prêchée en 1828 par le célèbre Père Guyon, dont la parole apostolique y obtint un merveilleux succès. On en garde encore le souvenir à Caen. Mais les témoins de ce lointain passé se font rares et vieux, et la foule qui n'en a subi qu'indirectement l'influence l'avait depuis longtemps oublié. Pour en donner l'idée, il suffira de dire que la paroisse de St Pierre, l'une des meilleures de la ville, compte à peine, sur une population de 6.000 âmes, 200 hommes faisant leurs pâques. Les choses en étaient là lorsqu'au mois de Novembre dernier, un coup de vent, ménagé par la Providence, renversa le Calvaire, érigé à 3 Kilomètres de l'église, sur la route de la Délivrande. A l'occasion de son rétablissement, Monsieur le Curé résolut de procurer à sa paroisse la grâce d'une mission. On en fixa l'ouverture au second dimanche de carême et nos Pères furent appelés pour en prêcher les exercices. — Nous laisserons autant que possible à la Semaine religieuse du diocèse, le soin de nous raconter leurs travaux et la manière dont il plut à Dieu de les bénir. — Voici ce que nous lisons dans le numéro du 8 Mars :

« Dimanche dernier a eu lieu, à 8 heures du soir, l'ouverture de la Mission de Saint-Pierre de Caen prêchée par quatre RR. Pères de la Compagnie de Jésus. Monseigneur assistait à la cérémonie. On y remarquait en outre MM. les doyens de Saint-Etienne et de Saint-Jean M. le proviseur du Lycée et beaucoup d'autres ecclésiastiques de distinction. Les hommes remplissaient le chœur, le sanctuaire et occupaient jusqu'aux marches de l'autel. Le R. Père prédicateur a remercié son auditoire et témoigné combien ses confrères et lui-même étaient touchés du sympathique accueil que leur fait cette bonne et belle ville de Caen, surtout dans un moment où la Compagnie de Jésus est en butte à tant de persécutions.

« Depuis dimanche, l'affluence continue à Saint Pierre, l'église est comble au sermon du soir, à ce point qu'on voit des groupes de 30 ou 40 personnes se présenter aux portes et s'éloigner sans avoir pu trouver place. Les hommes se distinguent par leur entrain à chanter les cantiques. Tout présage des fruits abondants. »

Huit jours plus tard la même feuille s'exprimait ainsi :

« La mission de Saint-Pierre de Caen, inaugurée le deuxième dimanche de Carême, continue de donner les plus heureuses espérances : Dire que le concours des

fidèles se soutient ne suffirait pas ; il s'est accru de telle sorte, que, faute de place, il semble ne pouvoir plus être augmenté (*). Aux instructions du soir, le chœur est toujours rempli d'hommes jusqu'aux degrés de l'autel ; la nef et les bas-côtés ne sont pas moins envahis. Dimanche, notamment, le spectacle de cette foule si nombreuse et si recueillie était magnifique et plein de promesses. Non, ce n'est pas en vain que les Pères Missionnaires auront dépensé tant de zèle, de science et de talent ; ce n'est pas en vain qu'ils auront été écoutés avec une si religieuse attention ; la moisson viendra couronner leurs efforts, on ne saurait en douter.

« Pendant le cours de la semaine qui s'achève, toutes les écoles des garçons de la ville, sans distinction, ont envoyé leur contingent à la retraite donnée pour les enfants. La grande nef de l'église est littéralement remplie aux deux instructions qui se donnent chaque jour, et le jeune auditoire se montre très docile et très attentif. Du reste, le Père prédicateur de cette retraite, approprie très heureusement ses discours aux besoins et à l'âge de cette multitude qui l'écoute ; on voit qu'il a l'expérience et les dons nécessaires pour en être bien compris. » (**)

Cette retraite se termina le dimanche suivant par une communion générale. Dans l'après-midi eut lieu une procession dont la Semaine religieuse va nous rendre compte.

« La procession est sortie et s'est déployée au milieu des rangs pressés d'une foule immense et sympathique. (*) Ceux qui n'ont pas vu cette pompe religieuse se figureront aisément le charmant aspect des nombreuses bannières et des centaines de jolies oriflammes avec leurs pieuses devises. Ils se représenteront aussi ces jeunes visages rayonnants de la candeur et de la grâce que répandait sur eux le DIEU « qui réjouit la jeunesse. » On portait dans le cortège deux statues, l'une de la Sainte Vierge et l'autre de Saint Joseph. — La procession arrive et s'arrête au reposoir dressé sur le boulevard Saint-Pierre, devant les magasins de M. Magron ; il était élégamment orné d'arbustes et de fleurs. Les enfants se groupent à l'entour, et le prédicateur de la retraite, dans une courte allocution, leur fait entendre son langage d'apôtre, de père et d'ami. Puis M. le Curé de Saint-Pierre, à genoux au pied de l'autel, consacre à Marie toute cette jeunesse et sa paroisse entière. Moment solennel entre tous ! Le geste et la voix du pasteur trahissent l'émotion profonde de son âme ; ses mains et ses regards élancés vers le ciel font comprendre à tous l'ardeur de la charité qui le presse et que sa bouche exprime ; il parle, il prie de l'abondance de son cœur, et personne ne reste insensible ; les indifférents même sont touchés et entraînés. (**) Le Moniteur du Calvados atteste l'impression générale produite par cette cérémonie. « Une véritable émotion, dit-il, tenait la foule en suspens, et c'est avec enthousiasme que l'on a repris le chant des cantiques, tandis que la procession se remettait en marche avec un ordre admirable. »

Le ciel lui-même voulut mettre le sceau et comme le dernier couronnement à la retraite des enfants :

« Une cérémonie très belle et très touchante, ainsi

Note (*) Voici un détail qui peut donner une idée de l'affluence que constate la Semaine religieuse. M. le Curé avait fait imprimer un recueil de cantiques à l'usage de la Mission. Sur les 4000 exemplaires mis en vente, 3700 furent enlevés dès les premiers jours. C'étaient évidemment 3700 personnes désireuses de suivre la station. Or l'église de St-Pierre en peut à peine contenir 2.500 ; il y avait donc chaque jour environ 1200 personnes qui se présentaient à l'église sans y pouvoir pénétrer. Aussi afin de s'assurer une place s'y rendait-on deux heures avant l'office.

Note (**) On n'avait admis à la retraite que les enfants ayant fait leur 1ère Communion ou la devant faire dans le cours de l'année. Leur nombre s'élevait à 800.

Note (*) La moitié de la ville, de 15 à 20 mille personnes, encombraient les abords de l'église et bordaient les rues indiquées pour le parcours de la procession.

Note (**) On remarqua en effet plusieurs ouvriers, trop connus dans la ville pour leur inconduite, qui fondaient en larmes à quelques pas de l'estrade.

s'exprime la Semaine religieuse, s'est accomplie dernièrement au sein d'une famille d'ouvriers de la paroisse Saint-Pierre de Caen. — Un enfant d'environ neuf ans est atteint d'une maladie chronique qui met sa vie en danger. Informé par les parents de l'état du jeune malade, M. le Curé se rend auprès de lui, et, après examen, le juge capable de faire sa première Communion. Il pourra donc comme ses jeunes camarades recueillir les fruits de la mission. L'annonce de cette faveur remplit de joie le cœur de l'enfant, en même temps qu'elle est pour le père et la mère, au milieu des douleurs du présent et des tristes pressentiments de l'avenir, une immense consolation. Après avoir préparé son cher petit malade à l'acte le plus important de la vie chrétienne, M. le Curé l'a admis, jeudi dernier 26 Mars, a recevoir en viatique le Dieu de l'Eucharistie!... Par une faveur spéciale, sa mère put communier auprès de lui. Une seconde grâce non moins précieuse devait encore ce même jour lui être accordée. Monseigneur, informé de l'état du jeune malade, offrit de lui administrer à domicile le sacrement de Confirmation. Il s'y rendit accompagné de M. le Curé et de l'un des Pères. La famille avait compris ce que réclamait d'elle une si honorable visite. A l'entrée de la maison, un arc-de-triomphe était dressé; des guirlandes de verdure tapissaient et ornaient les murs; la chambre était transformée en chapelle, et une vingtaine d'enfants formaient comme une garde d'honneur au ministre de Jésus-Christ. — Cette scène touchante s'est passée lundi dernier; elle a ému jusqu'aux larmes l'assistance et laissé dans le cœur de tous, mais surtout des parents, avec un parfum d'édification qui, nous l'espérons, sera durable, un souvenir de pieuse reconnaissance envers le premier pasteur du diocèse."

Nous sommes arrivés au 4e Dimanche de Carême. Jusque là il n'y avait eu pour les grandes personnes que 2 instructions par jour, l'une à 6 heures ½ du matin, l'autre à 8 heures du soir. Les missionnaires résolurent d'en ajouter une troisième à 9 h. ½ du matin. Le succès semblait douteux; mais les craintes qu'il inspirait furent bien démenties par l'événement; car l'auditoire alla croissant tous les jours. Quoique l'instruction ne s'adressât directement qu'aux dames, bon nombre d'hommes y assistèrent et le chœur en fut presque rempli. Encouragés par ce résultat, nos Pères firent un second essai. Les hommes avaient peine à trouver place dans l'Eglise, envahie d'abord par les femmes. On décida qu'outre le chœur et le sanctuaire, la grande nef leur serait, à certains jours, réservée toute entière. La tentative était hardie et périlleuse. Les hommes viendraient-ils en assez grand nombre pour remplir un espace aussi considérable? N'était-ce pas s'exposer à un échec? Pour l'éviter on crut devoir prendre certaines précautions. A mesure que les hommes arriveraient on devait les placer dans le haut de la nef, laissant le bas aux femmes, qui pourraient ainsi occuper les places vides. Mais grâces à Dieu ces précautions devinrent inutiles. La nef fut promptement envahie par les hommes, qui la remplirent si bien qu'un grand nombre n'y purent pénétrer. — La Semaine religieuse va nous dire quelle fut l'impression de ceux qui prirent part à cette belle réunion.

« Le succès de la mission s'affirme chaque jour davantage; un mouvement visible se fait dans les âmes, que la grâce touche et remue profondément. La cérémonie d'hier soir jeudi a dépassé de beaucoup ce que l'on avait vu jusqu'alors. Dès 7 h. ½, une foule énorme d'hommes de toutes les classes, serrés et pressés, remplissait ou plutôt comblait le chœur et la nef depuis les marches de l'autel jusqu'au bas du vaisseau; les femmes occupaient en masse les bas-côtés de l'église. A la vue de ce prodigieux auditoire, le prédicateur aborde résolument une question capitale,

celle de l'éternité des peines, et il expose les preuves du dogme catholique avec un style et un accent incisifs et vigoureux. Sa discussion savante, pleine de lumière et de mouvement, écarte et dissipe les téméraires hypothèses de l'incrédulité contemporaine. Ensuite, après quelques mots très-heureux du Père missionnaire sur Saint Joseph et la mission qu'il a remplie, M. le Curé monte en chaire et consacre sa paroisse au bienheureux Patriarche de Nazareth. M. l'abbé Ducellier, vicaire général, qui présidait la cérémonie, a donné la bénédiction du Très-Saint Sacrement. Disons encore que les chants des cantiques et ceux des prières de la liturgie, par leur ensemble et leur touchante expression, contribuent puissamment à ces grandes manifestations de pénitence et de foi.»

Ce fut dès lors la même affluence d'hommes aux réunions du soir. La mission de Saint-Pierre destinée en principe à cette seule paroisse s'était insensiblement étendue à toute la ville. Messieurs les Curés, loin de s'opposer au mouvement, le secondèrent avec la meilleure grâce. Non contents d'inviter publiquement leurs paroissiens à suivre la mission de Saint-Pierre, ils avancèrent l'heure de leurs propres offices pour se ménager à eux-mêmes le moyen d'y assister. Ajoutons qu'ils en furent récompensés. On remarqua en effet, chose merveilleuse que le concours des fidèles, loin de diminuer dans les autres paroisses, fut plus considérable cette année que jamais.

Quant à Saint-Pierre on s'y rendait des extrémités les plus éloignées de la ville. La classe distinguée, les professeurs de la Faculté, les membres de la cour d'appel, le Préfet, le général (oncle de M. le Curé de Saint-Pierre) et beaucoup d'autres personnages du premier rang se faisaient remarquer dans l'auditoire. Toutefois pour ne froisser aucune susceptibilité on avait grand soin de ne parler jamais que de la paroisse de Saint-Pierre. On évita également toute allusion politique, et les remerciements que reçurent nos Pères à la fin de la mission montrèrent combien cette réserve fut appréciée. — Le dimanche de la Passion eut lieu la cérémonie de la réparation.

«L'édifiante cérémonie de la Réparation, dit la Semaine Religieuse, a été célébrée avec une grande solennité, un profond recueillement et une affluence extraordinaire de fidèles. On est venu en foule assister aux saints offices et entendre la parole divine annoncée à trois moments différents; on est venu adorer Notre-Seigneur dans le sacrement de son amour, implorer sa miséricorde, demander pardon avec effusion de cœur pour tant d'insultes et d'outrages. Mais c'est le soir surtout que l'empressement a été remarquable. Dès 7 heures, l'église était remplie et les hommes occupaient déjà le chœur et les deux travées qui leur étaient réservées. A 7 h. 1/2 on ne pouvait plus pénétrer dans l'enceinte sacrée, et un grand nombre de fidèles ont dû se retirer après avoir stationné longtemps aux portes. Mgr l'Evêque présidait la cérémonie. Le R. Père prédicateur est monté en chaire à 8 heures, il a expliqué avec beaucoup de savoir et d'éloquence ce qu'était le temple avant Jésus-Christ; puis comment l'idéal du temple est réalisé dans nos églises, où nous pouvons voir, entendre et même toucher Dieu, grâce aux sublimes prérogatives du ministère sacerdotal. L'immense auditoire a recueilli avidement la magnifique doctrine contenue dans ce beau discours. — Avant la bénédiction, M. le Curé de Saint-Pierre a prononcé, au nom de sa paroisse et de tous les fidèles présents, un acte de réparation où il a mis toute son âme de pasteur et de prêtre animé des sentiments de la plus vive et de la plus tendre piété. — Un grand éclat extérieur rehaussait la cérémonie et en rendait l'impression plus touchante. Le trône sur lequel Notre-Seigneur a été exposé toute

la journée, était décoré avec magnificence. Plus de 500 bougies allumées, se ralliant à l'illumination des voûtes et des corniches, brillaient comme un symbole de la foi et de l'amour dont tous les cœurs étaient pénétrés. Cette grande manifestation avait réuni aux paroissiens de Saint-Pierre des représentants de toute la ville et même des personnes accourues des campagnes voisines ou de plus loin encore.

« Mgr l'Evêque ne se lasse pas de témoigner l'intérêt qu'il porte à la Mission de Saint-Pierre. Mercredi soir, Sa Grandeur a voulu de nouveau bénir le prédicateur et son auditoire, aussi nombreux que jamais. Comme le jeudi précédent, un millier d'hommes au moins occupait toute l'étendue de la nef et du chœur, à partir des marches de l'autel. Cette affluence, ce recueillement dont tout le monde est frappé, révèlent un courant mystérieux de la grâce qui réjouit l'Eglise de Dieu. — En terminant son discours, qui avait la confession pour objet, le R. Père prédicateur n'a pas dissimulé sa joie ; il a remercié Monseigneur de sa présence si souvent répétée. « Notre œuvre, disait-il au vénéré Prélat, notre œuvre est née, elle a grandi sous votre paternelle bénédiction, et les fruits en sont sensibles.. De vieux pécheurs sont venus confesser leurs fautes ; combien, après cet acte de courage, leur bonheur était grand !... D'autres les imiteront.»

Durant cette semaine, une quatrième instruction, spécialement destinée aux dames, fut ajoutée aux exercices de la mission. L'auditoire, très-considérable (environ mille personnes) prit goût au genre piquant et familier qu'adopta le prédicateur. — On avait fixé la Communion générale des femmes au Dimanche des Rameaux. Plus de 1500 s'approchèrent de la Ste Table. Mais ce nombre, si considérable qu'il fut, est loin de représenter le chiffre de celles qui firent leur mission.

Les confesseurs s'accordèrent à dire qu'ils avaient à peine pu entendre ce jour-là le tiers des personnes qui s'étaient déjà confessées en vue de cette communion. — L'œuvre principale de la semaine sainte fut la retraite des hommes. Elle avait pour objet de les préparer à l'accomplissement du devoir Paschal. C'était là, on le conçoit, le but où tendaient tous les efforts des Missionnaires ; car c'était là qu'ils devaient recueillir la plus douce récompense de leurs travaux. Mais cette consolation leur serait-elle donnée ? Nul n'en pouvait répondre. Ce magnifique auditoire d'hommes se retrouverait-il tout entier au rendez-vous de la Sainte Table ? L'anxiété des Missionnaires était grande, mais Dieu leur mit au cœur le matin de Pâques une joie qu'ils n'osaient espérer.

Cédons encore une fois la parole à la semaine religieuse. Son récit va nous conduire jusqu'au terme de la mission.

Saint jour de Pâques.

"Les ouvriers évangéliques avaient, depuis un mois et plus, arrosé de leurs sueurs le champ du Père de famille ; ils y avaient répandu largement la divine semence. Le moment de moissonner était enfin venu. Quel consolant spectacle offrit, dimanche matin à 7 heures, cette foule compacte d'hommes, chrétiens de vieille date ou convertis de la mission, qui remplissaient la vaste nef et même débordaient dans les bas-côtés et dans le chœur ! avec quel élan de foi et d'amour ils ont chanté le Credo, comme on le chantait presque à la même heure, sous les voûtes de Notre-Dame de Paris ! Tous les rangs, toutes les conditions, tous les âges étaient mêlés et confondus dans l'union d'une charité vraiment fraternelle (*). Quand l'heure tant désirée

(*) Note. — Le nombre des Communions à cette seule messe s'éleva aux environs de 1200. Nous devons dire, pour expliquer ce chiffre et ceux qui précèdent, que MM. les Curés avaient accordé à leurs paroissiens, hommes et femmes, la permission de faire leurs pâques à Saint-Pierre.

eut enfin sonné, ces heureux chrétiens s'approchèrent tour à tour de la table sainte avec un ordre admirable, avec une piété qui allait jusqu'aux larmes d'attendrissement. Aussi, le soir, dans la même enceinte, le prédicateur pouvait dire à ses auditeurs en toute vérité : « Ce matin, Messieurs, vous avez donné au Ciel et à la terre un magnifique spectacle. Vous vous êtes avancés, nombreux et convaincus, avec l'élan de la même foi vers le Dieu de l'Eucharistie, et ce n'est pas sans une profonde émotion que votre vénéré pasteur a recueilli sur la patène les douces larmes que vous y avez laissé tomber. Ces larmes, Messieurs, ce sont des perles que vous retrouverez dans l'éternité. »

"Le lundi de Pâques. — L'acte solennel et glorieux de la Communion pascale avait dû se passer dans le recueillement du sanctuaire. Il fallait aux âmes renouvelées par la mission, à toute la population si profondément chrétienne de notre ville, une manifestation extérieure et éclatante de sa foi. Elle eut lieu le lendemain avec un élan, avec une unanimité dont jamais peut-être notre cité ne fut témoin. Ce n'était plus Saint-Pierre, ce n'était plus simplement la mission ; c'était la ville entière, c'étaient les campagnes voisines qui décernaient à la Croix de notre Dieu un triomphe inoui jusque là. — On sait que le calvaire de Saint-Pierre était placé à la sortie de Caen, sur la route de la Délivrande, dans l'emplacement le plus favorable ; car le Christ semblait, de cette hauteur, regarder et bénir la ville entière. Les pieux pèlerins de N. D. de la Délivrande saluaient cette croix à leur départ, et c'est encore près d'elle que, le soir de leur pèlerinage, nos paroisses se reposaient un instant, et préparaient leur rentrée solennelle.

L'année dernière, un ouragan renversa le calvaire de Saint-Pierre. Dieu qui fait tout servir à ses fins, le permit sans doute, afin de ménager à la paroisse la plus centrale de toutes, et par elle à toute la ville, les bienfaits de cette grande mission. Une croix magnifique fut donc préparée sous la direction de M. l'abbé Cottun, premier vicaire de la paroisse, et fixée sur un large brancard orné de feuillage, à l'aide duquel quatre-vingts hommes, disposés sur quatre rangs, pouvaient le charger sur leurs épaules et le porter aisément. Mais à qui sera réservé cet honneur ? La croix est l'étendard du Christ : qui portera ce divin étendard ? Une liste ouverte au presbytère huit jours à l'avance reçut bientôt plus de 250 noms, parmi lesquels on est heureux de trouver l'élite de notre société caennaise. Beaucoup d'autres briguèrent cette faveur ; la liste était close, il fallut les remercier. — Dès le matin du lundi, tous se réunissaient au presbytère pour aller chercher la croix dans les chantiers du quai de Courtonne et la transporter dans la belle enceinte ogivale préparée sur le boulevard Saint-Pierre, au chevet de l'église. Rien de plus élégant que cette enceinte formée d'une balustrade en bois d'appui, avec pilastres de style ogival figurant une tourelle au sommet. Il y avait au centre quatre tourelles principales reliées entre elles par de grands cintres ornés de guirlandes et surmontés d'une croix. Les guirlandes de mousse, de lierre et de buis tendues de tous côtés ; les oriflammes disposées de distance en distance au haut des poteaux et des colonnes, donnaient à la construction le plus charmant aspect. Tous ces préparatifs avaient été faits en vue de la bénédiction liturgique. — Pendant les vêpres le soleil, se dégageant des nuages qui le tenaient caché, calma toutes les craintes que la pluie du matin avait fait concevoir. Vers deux heures, la procession, selon qu'il avait été réglé, sortit de l'église, se forma dans la rue Saint-Malo et le long du boulevard Saint-Pierre, puis contourna la place pour gravir le montoir Poisson-

nerie. La bannière et la croix de la paroisse ouvraient la marche ; à leur suite une longue file de pieux fidèles suivaient dans un ordre parfait et un religieux recueillement. C'étaient d'abord les enfants de chœur de Saint-Pierre et de Notre-Dame, puis les enfants des écoles avec leurs bannières et leurs oriflammes. Les garçons avaient voulu, comme à la clôture de leur retraite, porter la statue de Saint Joseph sur un brancard richement orné ; les jeunes filles, elles aussi, portaient la statue de la très-Sainte Vierge. A la suite des enfants venaient les femmes, puis les hommes.

Au milieu, entre les rangs, marchaient les pieuses associations groupées autour de leurs bannières. Parmi ces bannières nous citerons celles de la Propagation de la foi, de l'Œuvre du vestiaire, du Tiers-Ordre de Saint-Dominique, de l'Œuvre des Tabernacles, de l'œuvre de Notre-Dame du Saint-Rosaire, des Orphelines et des jeunes filles de Saint-Etienne, du Patronage de Saint Joseph. Il ne faut pas oublier une très-belle bannière offerte aux RR. Pères Missionnaires, comme un témoignage de reconnaissance (*) On remarquait encore un grand nombre d'oriflammes, parmi lesquelles nous mentionnerons seulement les quatorze stations du Chemin de la Croix, que des mains pieuses avaient préparées pour la circonstance. Sur un fond de moire blanche se détachait, d'un côté l'image découpée de la station, de l'autre une grande croix rouge d'un effet saisissant. Des dames appartenant aux meilleures familles portaient ces oriflammes heureusement appropriées à la cérémonie. — On voyait ensuite le clergé de la ville et des deux cantons de Caen et les prêtres originaires ou anciens vicaires de la paroisse. Au milieu du clergé s'avançaient le T. R. Père abbé de Mondaye, Mgr Verrolles, évêque de Colomby, vicaire apostolique de la Mandchourie. Ce vénérable doyen des Evêques Missionnaires avait voulu encourager par sa présence ce réveil de la foi dans sa ville natale. Il se souvenait avec attendrissement qu'en 1815, dans une cérémonie pareille, à la plantation du calvaire de Vaucelles, il remplissait les fonctions d'acolythe. Venait enfin Mgr l'Evêque de Bayeux et Lisieux qui présidait la cérémonie, assisté de M. le Curé de Saint-Jean et de M. l'abbé Ducellier. Le conseil de fabrique terminait le cortège. Une escouade de soldats fermait la marche. — La noble phalange de volontaires de la croix était à son poste. Rangés près du reposoir, ils portaient sur leur poitrine la médaille de la mission retenue par un ruban rouge. — La tête de la procession avait déjà presque atteint les dernières maisons du Vaugueux, lorsque le clergé et les prélats arrivèrent sur l'estrade qui leur était dressée dans l'enceinte du reposoir. Mgr l'Evêque de Bayeux chanta d'une voix forte les prières de la bénédiction, et bientôt au signal donné par M. l'abbé Cottun, la Croix enlevée d'un seul mouvement et d'un seul effort sur les épaules de ses volontaires, apparut à tous les regards. A sa vue, une indicible émotion saisit la multitude ; on battit des mains, et de toutes les parties de cette foule qui couvrait au loin la place et les boulevards, ainsi que des balcons et des fenêtres partit une acclamation spontanée, immense : Vive la Croix ! Et ce cri ne cessa point de se faire entendre sur tout le passage du Divin Crucifié. — Tout le parcours depuis l'église jusqu'au Calvaire, fut une marche triomphale. La Croix s'avançait au milieu des hommes, qui formaient sa garde d'honneur. Toutes les rues étaient pavoisées. C'était aux fenêtres, aux balcons, aux devantures des boutiques, une véritable profusion

(*) Note. — Cette bannière, haute de deux mètres, en soie rouge rehaussée d'or était portée par d'anciens élèves de St Acheul, de Brugelette et de Vannes. Sur l'une de ses faces, celle qui regardait la Croix, était brodé le chiffre de la Compagnie avec la devise Ad Majorem Dei Gloriam. Sur l'autre face on lisait l'inscription suivante : Souvenir de la Mission de St Pierre de Caen 1874 — Aux RR. Pères Missionnaires. — Après la cérémonie, les dames de la ville, dont cette bannière est en partie l'ouvrage, l'offrirent au R. P. Supérieur de la Mission, en exprimant le vœu qu'elle fut déposée à Paris, près du tombeau de nos pères Martyrs dans la chapelle du Jésus.

de guirlandes, de fleurs, de verdure, de tapisseries d'oriflammes où s'entremêlaient les images de la Croix, de la très-Sainte Vierge et des Saints. — Les arcs-de-triomphe étaient aussi remarquables par leur nombre que par leur élégance et leur richesse. Sans parler de celui que plusieurs commerçants du quartier avaient élevé à l'angle de la place Saint-Pierre et qui ouvrait magnifiquement la voie, ils se succédaient presque sans interruption depuis le Marché au-Bois jusqu'à la rue Graindorge. — Dans la rue du Puits-ès-Bottes, ce n'était plus une succession, mais un seul arc immense avec ses dix arches splendidement décorées. La rue du Vaugueux se distinguait entre toutes. Pas une maison, pour ainsi dire, qui ne fut ornée, les riches avec éclat, les pauvres avec une simplicité touchante. Que de travaux, que de dépenses même avaient coûté ces vastes préparatifs ! mais partout l'on avait éprouvé la vérité de ces paroles de Saint Augustin : « Ubi amatur, non laboratur, aut si laboratur, labor amatur. » — Là où est l'amour, il n'y a pas de peine, ou s'il y a peine, la peine est aimée. » Les bénédictions de la Croix qui passait pénétraient à travers les cours profondes jusque dans ces réduits populeux qu'habitent trop souvent l'indigence et la douleur. — En sortant des murs, la procession put se dérouler avec une pompe nouvelle sur la colline du Calvaire, à travers une foule de plus en plus compacte, massée sur les bords de la route. Mais le moment le plus solennel fut celui où la Croix arriva enfin sur le plateau du Calvaire ; c'est un de ces spectacles qu'on n'oublie jamais quand on a eu le bonheur d'en jouir. Tout aux alentours de la place, sur les talus qui la bordent, dans les champs voisins, et sur les trois routes, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, un peuple innombrable, calme, silencieux, recueilli même ; sur une estrade richement ornée, un nombreux clergé, et aux places d'honneur les trois Prélats avec la crosse et la mitre ; M. le Préfet du Calvados, qui avait voulu, lui aussi, faire acte de sa foi, et M. le général de Vendenore, chrétien et soldat sans peur et sans reproche. Un peu au-dessous, la religieuse cité, venue tout entière pour accompagner son Dieu. Nuls cris, nul tumulte, mais seulement un murmure religieux et contenu, pareil à celui de l'océan dans ses jours de calme, et les cantiques pieux des groupes qui défilent avec leurs bannières.

Enfin la procession touche à son terme ; le bruit régulier des pas qui retombent en cadence annonce l'arrivée des porteurs ; la Croix approche suivie d'une multitude dont les flots grossissent sans cesse. Les regards de tous sont fixés avec avidité sur le Christ, qui s'avance majestueusement au-dessus de la foule, la face tournée vers cette ville dont il sera le gardien. Un enthousiasme inexprimable circule dans tous les rangs, les yeux se mouillent de larmes, et de toutes les poitrines s'échappe un seul et même cri : Vive la Croix ! Vive la Croix ! — Oui, elle est vraiment divine, la religion qui donne aux hommes de pareils spectacles ! On peut affirmer que, dans toute cette masse de peuple, il ne restait pas alors un indifférent.

La Croix avait triomphé ; bientôt elle devait se dresser sur son piédestal et les assistants allaient rentrer dans leurs demeures pénétrés de joie. — La joie était bonne ; la douleur valait mieux. Jésus donnera donc, à cette multitude qu'il veut sauver, la consécration de la Croix... —

Le travail de l'érection était commencé ; la corde trop faible se rompt ; l'arbre déjà soulevé de terre, retombe de tout son poids, et se brise... Il y eut un moment d'angoisse, car cet accident pouvait avoir de terribles conséquences. L'assistance fut saisie d'une douleur inexprimable ; mais du reste, aucune de ces émotions fiévreuses, aucune de ces paniques qu'on eut pu craindre en de telles circonstances. La foule resta triste, profondément inquiète, mais calme,

confiante même, confiante dans la protection du Dieu bon, dont la présence avait été si visible dans toute cette grande cérémonie. — Et quand, un instant après, M. le Curé de Saint-Pierre, élevant la voix, annonça que personne n'était blessé, cette nouvelle ne surprit guère, on s'y attendait. Enfin, lorsque le Père prédicateur, terminant sa courte et éloquente allocution, s'écria en s'adressant à la foule : « Nous la planterons, n'est-ce pas, mes frères, » ce ne fut qu'une voix dans l'auditoire : Oui, oui, vive la Croix. — Oui, vive la Croix ! Telles furent encore les acclamations qui accueillirent le rendez-vous donné à tous par le pasteur pour la plantation prochaine. — Cependant du milieu du peuple partirent des cris imprévus mais qui trouvèrent un long écho dans la foule reconnaissante : Vive la mission ! Vivent les Pères ! Vive M. le Curé de Saint-Pierre ! Le signal était donné ; sur la demande du Père prédicateur, l'immense assistance, par ses vivats cinq fois répétés, proclama sa gratitude envers les personnages illustres qui présidaient la fête. Enfin, une dernière acclamation, plus puissante que toutes les autres, termina tous ces vivats. Vive Jésus-Christ ! s'écria M. le Curé, — Vive Jésus-Christ ! répéta la foule entière. C'était le cri de tous les cœurs, et comme le mot de la journée. — Les trois Prélats donnèrent au peuple une bénédiction solennelle, et la procession reprit sa marche pour rentrer à l'église. Les pensées étaient graves et religieuses, comme les chants. Chacun jurait à son Dieu une fidélité inviolable ; et le soir et le lendemain de nombreuses conversions consolaient les cœurs des ouvriers évangéliques. — Pendant ce temps, de pieux fidèles en grand nombre s'agenouillaient près de la Croix brisée, et baisaient avec larmes les pieds du Christ, rappelant le souvenir des pieuses femmes de l'Evangile, sedentes ad monumentum, flentes Dominum. — De retour à l'église, Mgr l'Evêque de Bayeux monte en chaire, et là, épanchant les sentiments qui débordaient de son âme, il félicitait et il consolait. « Pas de tristesse, s'écriait-il, vous n'êtes pas des hommes d'impression, vous êtes des hommes de conviction. Vous avez porté triomphalement la Croix ; vous l'avez acclamée avec amour ; vous avez fait une manifestation admirable de votre Foi. Qu'importe le reste ! Ce qui s'est fait aujourd'hui restera ; ce qui n'est pas fait se fera plus tard. La Croix, dans sa représentation matérielle, n'a pas pu être plantée, mais elle est vivante dans vos cœurs, et rien ne pourra l'en arracher. » Et il ajoutait : « Non, la foi n'est pas morte dans une ville où nous la voyons se révéler d'une façon aussi merveilleuse. »

Le salut solennel du Très-Saint Sacrement, donné par Mgr Verrolles, a terminé cette belle journée.

Clôture de la mission de Saint-Pierre.

La clôture d'une mission présente toujours un caractère particulier de solennité grave et d'ineffable tristesse. Il s'est formé entre le Missionnaire et les âmes qu'il a ramenées à Dieu ou fortifiées dans la pratique de la vertu un lien mystérieux qui ne peut être rompu sans déchirement. Lorsque Notre-Seigneur était sur le point de quitter la terre, les apôtres étaient tristes et abattus. Un sentiment semblable se manifestait au sein de la multitude qui se pressait plus nombreuse encore et plus recueillie que jamais pour entendre une dernière fois l'une de ces voix qui avaient remué tant d'âmes et réchauffé tant de cœurs. Comme le dernier entretien de Notre-Seigneur avec ses Disciples, le dernier entretien du missionnaire a été le plus touchant et le plus affectueux ; et l'épuisement qui se trahissait malgré ses efforts, ajoutait encore à l'onction pénétrante de sa parole (*). Aussi, quelle

(*) Note. — On comprendra cet épuisement si l'on songe que nos Pères, outre la fatigue des prédications, avaient en moyenne passé, chaque jour, depuis un mois, six heures au confessionnal.

émotion et quel attendrissement dans tout l'auditoire, lorsqu'après avoir exposé les moyens de persévérer, le Missionnaire, se comparant à Josué sur le point d'être séparé de son peuple, demanda comme lui à la foule qui l'entourait : "Serez-vous fidèles à la loi de Dieu ? — Il me semble, continue-t-il, vous entendre tous me répondre : oui, nous le jurons ! — Mais vous trouverez bien des obstacles ; vous aurez bien des luttes à soutenir. — Qu'importe ? Nous serons fidèles. — Eh bien alors je vous laisse un monument de votre promesse. Ce monument, c'est le tribunal sacré où vous avez reconquis la paix de l'âme ; c'est cette table sainte où vous avez goûté un ineffable bonheur... » Le bon Père fait alors les plus touchants adieux au nom des Missionnaires, il exprime sa reconnaissance envers tous, et termine en convoquant son auditoire à un nouveau rendez-vous, là où il n'y aura plus de séparation... au ciel !

Monseigneur qui présidait cette belle cérémonie, se lève ensuite, et d'une voix vibrante d'émotion, il remercie les zélés Missionnaires, le pieux et modeste Curé de la paroisse « dont il ne fera pas l'éloge par respect pour son humilité, » la paroisse de Saint-Pierre et toute la ville, si sincèrement chrétienne. — « Pour moi, Monseigneur, s'écrie à son tour M. le Curé, il est un nom que je ne puis oublier de citer, c'est celui de Votre Grandeur. Qu'elle me permette donc de lui exprimer toute ma reconnaissance pour l'immense intérêt qu'elle a bien voulu témoigner à cette mission de Saint-Pierre, en venant si souvent encourager de sa présence nos pieuses cérémonies... Je croirais aussi ne pas répondre au vœu général si je n'exprimais moi-même, au nom de tous et au mien, notre vive gratitude envers ces bons Missionnaires qui ont mis à notre service leur vertu, leur talent et leur expérience avec un zèle et un dévouement, je ne dirai pas si infatigable ; il n'y a qu'un instant encore vous sentiez leur épuisement, — mais si invincible, si indomptable. Merci à toutes les personnes qui ont consacré à la gloire de Dieu leur temps et leurs ressources ! Merci au Vaugueux !!... » — Monseigneur l'Évêque a donné la bénédiction du très-Saint Sacrement. Comment rendre l'imposante majesté de ce Te Deum, chanté par plus d'un millier d'hommes qui ne formaient qu'un cœur et qu'une âme ?... Et lorsque tout fut terminé, la foule s'écoula lentement, tant elle avait peine à quitter cette église où elle avait goûté depuis un mois des joies si douces et si pures. »

Terminons par ces réflexions d'un des journaux les plus justement estimés de la ville de Caen : « L'Ordre et la Liberté. »

« La Mission est finie, mais ses conséquences dureront, mais le souvenir en demeurera parmi nous ineffaçable. Ses principales phases, les principaux épisodes qui l'ont signalée, tant d'instructions si éloquentes et si instructives, ces retraites successives pour les enfants, pour les femmes, pour les hommes, ces Communions générales si nombreuses et si édifiantes, ces consécrations à la très-Sainte Vierge et à Saint Joseph, ces amendes honorables au Sacrement de nos autels, surtout la Communion du jour de Pâques et la grande manifestation du lendemain se représenteront souvent à notre esprit, et jamais sans éveiller dans notre cœur un profond sentiment de reconnaissance pour les vaillants athlètes qui ont conduit cette œuvre et en ont assuré le succès, et pour le pasteur, si bon et si distingué, tout ensemble, qui en a eu l'heureuse initiative.

Ah ! il me semble que s'il avait été donné à notre France de pouvoir tout entière participer à l'avantage dont nous avons joui durant ces saints jours, l'œuvre de notre régénération serait plus avancée qu'elle ne l'est à cette heure. »

L. D.

442

Chine. — Kiang-nan

Lettres du R. P. Heude au R. P. Cordier.

Première Lettre — Su-Kia-hoei, 7 Août 1872

Mon Révérend et bien cher Père,

P. C.

En ce moment le tonnerre gronde, le ciel est couvert de nuages, et la brume de l'horizon au Nord-Est laisse à peine entrevoir les édifices de la ville et les mâtures des vaisseaux du port de Chang-hai enveloppés d'un voile blanchâtre. La température est magnifique, le Sud-Est souffle doucement, et dans ma chambre, au Nord, le thermometre, au milieu d'un courant d'air, ne marque que 29°. C'est du sybaritisme, après avoir essuyé du 36° de jour et du 32° de nuit. Pour vous, mortel privilégié, je vous vois d'ici à l'ombre des vieux chênes d'Arradon, attendant que Neptune fasse remonter sur les plages herbeuses de Pen-boh les doux flots de la petite mer! Non invideo equidem... mais ces souvenirs ne s'échapperont pas sitôt de ma mémoire. Supposons donc que, comme au temps jadis, nous soyons côte-à-côte assis sur le regain des prés, et permettez-moi de vous faire le journal de ma dernière campagne d'été. Vous reverrez des lieux déjà connus, mais avec des yeux plus exercés à saisir les tons du paysage chinois : vous n'y perdrez rien. Je suivrai l'ordre des marches :

Le 26 Mars, à 4 heures du soir, le vapeur de Kiang-si levait l'ancre et m'emmenait vers Ning-po. Ning-po est une ville de la province du Tche-Kiang, fort commerçante, dans une situation analogue à celle de Chang-hai. Les anglais y ont un établissement et un consulat. Le matin 27 à 6 heures 1/2, je débarquais et me rendais à la maison des Lazaristes pour célébrer la Ste Messe. Le but de ce voyage était de me mettre au courant de l'état actuel de l'ornithologie chinoise et surtout de la vallée de Iang-tse inférieur. Les personnes qui s'occupent sérieusement de science en Chine sont fort rares. J'attendais le retour d'Europe de M. l'abbé David, Lazariste; entrant en relation avec M. Swinhoe, consul anglais à Ning-po, je devais nécessairement atteindre mon but et être parfaitement renseigné. Je trouve un homme dans un triste état, à moitié paralysé et ne pouvant faire quelques pas sans le secours d'un autre. Nous eûmes un entretien de 6 heures, partagées en deux fois. Il m'encouragea beaucoup ; m'assura que, même au Kiang-nan, je trouverais du nouveau : et qu'au moins j'aurais le mérite de faire connaître le pays. Mgr Guierry, vicaire apostolique du Tche-Kiang me reçut avec une grande cordialité et voulut lui-même me faire voir les établissements de la mission. Je visitai l'hopital chinois, c'est-à-dire, où l'on reçoit les Chinois qui demandent à s'y faire soigner. Il n'y a que 10 lits et quatre Sœurs dirigent l'établissement avec l'ordre, la propreté et le savoir faire bien connu de nos hospitalières françaises. Ensuite nous entrâmes dans la ville, car cet hopital est dans le faubourg, à l'extrémité

du terrain anglais, et à proximité de la résidence épiscopale. Là, je vis une belle église où j'admirai surtout une extrême propreté: pas trace d'un crachat sur le pavé; il y a des vases ad hoc de forme bien connue. Cela m'a paru un des plus grands tours de force qu'on puisse faire en ce pays. De l'église paroissiale, que dessert un prêtre européen, aidé d'un prêtre indigène, nous nous rendîmes à l'orphelinat. La communauté se compose, je crois, de 8 Sœurs qui toutes redoublèrent d'empressement et d'amabilité. Salles de travail, dortoirs, buanderie, tout est admirablement tenu: je dirais même trop bien, s'il était possible de faire moins: car, il y a toujours ici, comme en France, à craindre de déclasser ces enfants et de leur donner des habitudes d'un luxe relatif qu'ils ne devront pas rencontrer dans la vie réelle de leur pays. Mais, je le répète, dans un établissement public, on ne peut faire moins et mieux. Vous dirai-je que j'attirais l'attention des Chinois en parcourant les rues de Ning-po? C'était exactement comme en pays neufs: ils me regardaient à côté de Monseigneur et de son provicaire, et après un instant d'hésitation «C'est un étranger", disaient-ils. Voici pourquoi. Tous les missionnaires du Tche-Kiang portent la soutane, le chapeau, etc., tels que les Lazaristes le portent en France, et, maintenant qu'on y est habitué, cela ne paraît plus étrange. Nos Chinois se dirent de suite à parte: «C'est un Chen-fou» C'est un Père. J'étais hors du costume adopté et tout le monde s'étonnait. Je dois ajouter ici que pendant que les armées mixtes, ou mieux chinoises commandées par les Français et des Anglais purgeaient la province des rebelles Tai-ping, les Missionnaires les accompagnaient avec le costume clérical. Ils ont usé de leur influence pour le bien des habitants: en sorte, qu'après la pacification du pays, l'habit des Chen-fou était devenu populaire, et ceux qui le revêtaient pouvaient lever le front haut devant amis et ennemis. Je ne vous parle pas du Ning-po commercial anglo-américain. C'est une simple succursale de Chang-hai ou Hong-Kong. Tous les jours un vapeur fait le service des passagers, de la poste et des marchandises. Je m'occupe d'ailleurs fort peu pour le moment de ces questions. L'embouchure de la rivière est d'un abord assez difficile à cause des nombreux îlots de rochers qui s'y trouvent: mais elle est fort pittoresque. Je repartis le soir à 4 heures et arrivai le lendemain 1er Mars à Changhai.

La malle de la première quinzaine de Mars ramenait M. l'abbé David en Chine, après 2 ans d'absence. Je l'emmenai à Su-Kia-hoei, lui fis visiter mes collections. Il trouva que j'avais du nouveau, surtout un certain petit oiseau que Gould, naturaliste anglais, nomme Paradoxornis. C'était incontestablement une nouvelle espèce. M. David, par un petit tour d'éloquence, m'enleva l'autorisation de la décrire. Il l'a présentée à l'académie: mais je crois qu'il ne l'a pas nommée: en sorte que je la republierai de nouveau en lui accolant le nom du bon Abbé, au lieu du mien, et il en sera joliment content, et moi bien aise.

Maintenant que tous les préparatifs sont faits, levons l'ancre du St Pierre, et allons coucher quelque part en remontant la rivière de Chang-hai,

nommée Hoang-pou ou rivière jaune, bien qu'elle soit noire. C'est un détail : M. Huc a bien écrit que le Yang-tse allait rouler à la mer ses ondes bleues, tandis qu'il n'y a pas d'eau de cette couleur de quoi infuser une pincée de thé...

La poésie sauve tout. Il vente Nord-Est, la marée monte, c'est magnifique. Aussi à la tombée de la nuit nous mouillons dans la branche Ouest de la rivière à deux lieues au dessus de Song-Kiang. Inutile de vous parler des lacs qui séparent le Tché-Kiang du Kiang-nan. Il y en a jusqu'à Sou-tcheou, et, cette Venise Chinoise en est entourée de tous côtés. A vrai dire, tout son territoire, une partie de celui de Ou-si, et l'espace jusqu'à la mer et la ville de Hang-tcheou, au Tché-Kiang, peuvent être considérés comme un lac rempli d'une infinité d'îles d'une admirable fertilité. Tout cet immense espace, en y ajoutant l'embouchure moderne du Yang-tse, forme d'après certains travaux que je n'ai pu contrôler encore, l'ancienne embouchure historique et récente, relativement du fleuve bleu. Cela pourrait donner à réfléchir aux accumulateurs de périodes millénaires pour dater l'âge de la Chine. Ceci soit dit en passant et sous bénéfice d'inventaire, car, pour affirmer, il faut des recherches plus précises. Longeons les murs de Sou-tcheou, traversons péniblement un canal étroit et encombré de ruines, afin d'arriver demain de bonne heure à l'entrée du Tai-hou, grand lac. En passant entre les deux rangs de maisons, j'entends un Chinois demandant sérieusement à un autre : « Cette barbe est fausse, n'est-ce pas ? » Je n'ai pas entendu la réponse. Que dites-vous de la question ? Voilà l'effet, ou l'un des effets que l'on produit ici. La barbe est une merveille, ils ne peuvent croire qu'un homme en porte tant à lui seul. Et cependant je ne suis qu'un blanc bec à côté des Pouplards, des Garniers, des Palâtres, etc. etc. qui depuis quelques années ont ombragé leur vénérable menton de cet insigne viril et dominateur !

J'arrête là mon journal. Je reprendrai pour le prochain courrier.

Seconde Lettre. — Su-Kia-Hoei, le 6 Sept. 1872.

Dans ma dernière lettre je vous ai raconté mes excursions jusqu'au 16 Mars. Reprenons le récit à partir de cette époque.

Nous voici revenus dans la région des collines. L'air y est plus pur et le paysage plus varié. Avant mon départ pour l'empire du milieu, je m'étais imaginé, d'après les relations des Nouvelles Missions, que j'aurais affaire à une immense plaine plantée de riz et de coton. C'était là en effet tout ce qu'avaient vu les missionnaires ; et pour eux, le pays où nous sommes arrivés, était, à part peu d'exceptions, le bout de la province. C'est l'idée contraire que vous devez adopter. Pour vous en convaincre, il suffit de jeter les yeux sur l'horrible carte du Kiang-nan, publiée dans les Missions Catholiques du 12 juillet 1872. Couvrez de collines de 100 à 120 mètres de hauteur l'espace compris sur cette carte entre le canal impérial à Sou-tcheou et le lac qu'il intitule Ta-hou ; enlevez du lac la ville de Ta-hou en lettres italiques ainsi que sa croix ; à côté de la grande île, écrivez Tong-ting, et par le prolongement Nord de cette île (qui ne l'est plus guère) marquez une série d'îlots grands comme Gavrenis et plus hauts

de 50 mètres et vous aurez la configuration du lac dont les 3/4 du périmètre sont bordés de coteaux semblables. Ces corrections préliminaires faites, entrons dans le Tai-hou (Ta-ou, en patois). Il n'y a pas un souffle de brise, la surface de l'eau est un vaste miroir qui réfléchit les rayons déjà chauds du soleil. Nous marchons à la gaffe et des volées de canards sauvages et de sarcelles s'enfuient devant nous, sans même attendre qu'on puisse raisonnablement essayer de leur envoyer du plomb. La montagne de Tong-ting est devant nous et semble s'éloigner toujours; quelques pauvres barques de pêche tendent leurs engins ou rentrent au port. Enfin, patience, la brise monte un peu, les deux voiles sont dehors et l'île ne fuira pas toujours. Nous abordons en effet, vers 4 heures, près d'une ferme ou deux, afin d'éviter l'attention. Comment, direz-vous, vous voulez éviter l'attention? Auriez-vous peur, ou refuseriez-vous de vous faire connaître pour qui vous êtes? Ni l'un, ni l'autre! Voici le pourquoi et le parceque.

Depuis quelque temps la veuve Tcheou, nouvelle et fervente chrétienne, était venue à Tong-ting, son pays; elle y exerçait la médecine des enfants et travaillait sérieusement à faire quelques catéchumènes. Se déclarer trop vite et trop haut eut eu l'inconvénient de faire échouer l'entreprise, d'ailleurs je n'étais pas chargé de ce pays et ne voulais en aucune manière compromettre l'œuvre d'un autre. J'abordai donc pour cette raison à une place isolée et envoyai un de mes bateliers, qui parle le patois local, à la recherche de l'église et prendre les informations convenables pour y aller sans causer d'embarras.

En l'attendant, allons faire un tour sur la montagne. C'est ici le règne du printemps. Les cerisiers, les pêchers sont en pleine fleur et embaument l'air de leur parfum. Une jeune fille et ses petits frères font paître 3 ou 4 moutons dans le verger: ils s'enfuient à ma vue et vont avertir les habitants de la ferme: bientôt quelques gamins me suivent en me disant qu'il fallait tuer des faisants; c'était bien le cadet de mes soucis. J'avais aperçu un grand rapace fuyant sous les arbres, mais hélas! à cause de leur épais feuillage, il s'est caché à son aise et je ne l'ai plus revu. Cette île (maintenant réunie à la terre par le Sud-Ouest) est une des plus renommées du lac pour ses fruits. C'est du produit de leur vente que vivent les habitants; car elle est stérile d'ailleurs: ses fruits sont des pêches, des abricots, des oranges (mandarines) des cerises, de mauvais raisins, et surtout le Pi-pa et le Iang-mei. Le Pi-pa, vulgairement appelé nèfle du Japon (Eriobotrya japonica) vient sur un arbre toujours vert à feuilles larges et épaisses; il porte fleurs en Décembre, janvier, et murit en Mai. C'est un fruit gros comme une noix, à peau jaune d'or, légèrement velu. Les bonnes espèces, bien mures, sont excellentes. Le Iang-mei ressemble à une arbouse, mais quoiqu'en dise M. Perny, ce n'est nullement un arbouse, ni l'arbre un arbutus. Le Iang-mei est le Myrica sapida, ou une espèce voisine. Le Kien-te-hien en produit une espèce sauvage dont je n'ai pu me procurer à temps les rameaux: l'espèce ou variété domestique est très-cultivée sur les îles et les coteaux du Tai-hou. C'est un fruit très-acide,

contenant un noyau sur auquel adhère la pulpe. Pour ma part, si je ne veux pas dîner, il me suffit d'en manger 3 ou 4 vers dix heures : impossible ensuite de rien mâcher tellement les dents sont malades. C'est une délicatesse du pays et les riches de Sou-tcheou n'y font pas tant de façons.

Ces vergers s'élèvent à une hauteur assez considérable dans tous les vallons des petits contreforts de la montagne principale. Des chemins en pente douce facilitent la culture et l'exploitation. Chaque arbre est soigneusement bêché et entouré d'une petite rigole. On l'engraisse avec du fumier végétal, animal et des cendres. Aussi sont-ils d'une grande beauté. Les sommets sont stériles ; et, chose singulière, on fait paître les moutons au bord du lac, sous les arbres, tandis qu'au delà de la région des vergers, ils trouveraient, avec un air plus pur, une nourriture plus abondante et plus conforme à leur constitution et tempérament. Mais ce n'est pas l'usage ici, pas plus qu'au Tché-Kiang, qui nourrit une grande quantité de la même manière. A dire vrai, l'élève du mouton est propre à la partie du Tché-Kiang qui borde le Tai-hou. La plaine de Song-Kiang nourrit de vilaines petites chèvres, et les indigènes, dans leur patois, nomment le mouton Hou-iang, chèvre du lac. Le prix élevé qu'ils trouvent à Chang-hai amènera les habitants du Kiang-sou-Est à remplacer leurs petites chèvres par les moutons de la plaine et l'on ne sera plus obligé de les faire venir à grands frais de la province de Chan-tong.

Mais voici que mon batelier est de retour. Au jour tombant, nous aborderons à la jetée de pierre qui protège le petit port de la ville de Tong-ting, et je me rendrai chez la veuve Tcheou, ou mieux dans sa famille encore païenne, sauf la mère ; j'y coucherai, et le lendemain, dimanche de la Passion, j'y célébrerai le Saint-Sacrifice. C'est ce qu'il y avait de plus prudent à faire. Ainsi fis-je. C'est une chambre assez proprette, mais mal aérée. Depuis, le P. Pouplard s'occupe d'acheter une plus grande maison : car, paraît-il, malgré mes précautions, ma barque a été aperçue mouillée en rade, et la croix rouge qui découpe mon pavillon blanc a dit à tous qu'il y avait un Missionnaire dans le pays. D'où des tracasseries, puis des plaintes, puis des affaires. Enfin tout est réglé et le Tien-tchou-tang n'est plus désormais une chose mystérieuse au grand lac.

Mais continuons notre route. De Tong-ting, à la sortie du lac, en gagnant Ou-si, il y a environ dix lieues. Le Sud-Est était le bon vent puisque j'allais au Nord ; je croyais donc arriver de bonne heure à l'île appelée Tou-sei dans le pays ; mais je comptais sans mon hôte. Mes bateliers n'avaient jamais fait cette route et nous étions les seuls ou au moins nous allions beaucoup plus vite que les autres, et il était difficile de se guider au milieu de ces îlots et de ces rochers : puis le vent se mit à fraîchir ferme, le lac enfle ses grandes vagues jaunes, toutes les barques fuyaient vers la côte : nous dûmes en faire autant : malheureusement par la direction Nord-Est, au lieu de Nord-Ouest, et nous arrivâmes tout près de Ou-si : seulement ce n'était pas la route et le petit canal où nous étions réfugiés était absolument impraticable. Je dînai pour me consoler : après quoi j'allai

faire un tour sur la grève : le vent était d'une violence extrême et la pluie s'en mêlant, je dus rentrer. Je ne vis d'ailleurs rien de remarquable, si ce n'est une extrême abondance de limonite : parfois le sol en était tout composé.

Le lendemain le Nord-Ouest souffla violemment et personne ne bougea jusqu'à trois heures où il tourna Nord-Est assez faible. Je fis lever l'ancre immédiatement, et j'allai coucher je ne sais où, au bord du lac : des coupeurs de roseaux vinrent se joindre à nous dans la soirée, d'ailleurs à une certaine distance les aboiement des chiens et les cris des enfants nous indiquaient que nous n'étions pas loin d'un village : comme le vent poussait du large, je fis mouiller deux ancres, l'une en avant, l'autre en arrière et malgré le battement incessant des vagues contre mon bordage, je m'endormis de mon mieux. La nuit se passa sans accident, et le 19 de bonne heure, j'abordais à l'îlot de Tou-sai (Tou-chan en mandarin). J'y cueillis l'asarum variegatum. Je croyais trouver en fleurs deux espèces de narcisses qui couvrent ces îles, mais je n'ai jamais pu les rencontrer en cet état. Je ne sais à quoi cela tient. —— J'arrivai à Ou-si vers 4 heures. Le P. Royer était absent, mais en revanche le P. Pouplard vint à ma rencontre en m'annonçant l'arrivée prochaine, de Kiang-in, du P. Colombel. Je me décidai donc à passer la nuit et le lendemain à la maison. Le 21 je me décidai à remonter le canal impérial et à rejoindre le fleuve, non par Kiang-in, mais par un petit canal qui joint le canal impérial au fleuve entre Tchang-tcheou et les deux petites collines marquées sur la carte déjà citée. Le 26, j'arrivai à Tchen-Kiang : non que tout ce temps me fut nécessaire, mais je tirai quelques oiseaux entre autres l'Anas falcaria qui est une des plus belles sarcelles que je connaisse. Elle tire son nom de l'élégante courbure que prennent ses pennes batardes : elles forment une faucille dont la pointe touche presque l'eau.

Le 27, je dis adieu au P. Massa, et j'allai coucher à la porte du Nord de Iang-tcheou. Le canal impérial du Iang-tse-Kiang, ou de la ville engloutie de Koua-tcheou, à l'ancien lit du Fleuve jaune (Hoang-ho), n'offre rien de remarquable à moins que l'on ne veuille trouver remarquable les 4 barrages au moyen desquels, les barques qui remontent, franchissent la différence de niveau, ou mieux la force du courant, atténuée par ces barrages. Ce sont des écluses grossières et primitives. Permettez moi d'entrer dans quelques développements ; je reprendrai ensuite l'ordre de mon journal. La partie Est du pays est à plusieurs mètres au dessous du niveau du grand canal : le trop plein s'écoule par des vannes et chaque vanne donne naissance à un petit canal destiné à l'arrosage des champs : tous ces canaux vont se réunir ici et là dans quelque lac plus ou moins considérable, dont les eaux, en presque totalité, se déversent dans le Iang-tse, au dessous de Tchen-Kiang. Plus on approche du lit du Fleuve jaune, plus le courant augmente. En effet, outre la différence vraie en hauteur, les grands lacs de l'Ouest, lac de Kao-ieou, Pao-ing, se déversent aussi dans le même canal. Trois lieues après avoir dépassé la ville de Hoei-ngan-fou, où le Hoang-ho ne passe plus depuis longtemps, on arrive à une ville située sur la rive droite du canal et nommée Tsing-ho sur

la carte. C'est à l'entrée du faubourg de Tsing-ho qu'est construit le premier barrage. C'est une digue en forte maçonnerie dans laquelle on a ménagé une ouverture où les plus grandes barques peuvent passer : l'eau se précipite avec force par cette ouverture, et la violence de la chute et du courant varie avec la différence du niveau. Quand j'y suis passé à mon retour elle était de quatre pieds. Quand donc on veut remonter cette échelle à saumon, on avertit, et les hommes préposés à ce service vous jettent des cables de bambous : on amarre solidement, puis à un signal donné des treuils verticaux dont l'axe est fixé en terre sur les deux rives, enroulent ces cables, et, moyennant quelques coups de gaffe contre la paroi de l'ouverture, on monte très facilement, sauf qu'on embarque parfois un peu d'eau. Quand il y a beaucoup de barques, soit les marchands de sel, soit les barques du tribut impérial qui vont à Péking, on ferme l'ouverture au moyen de madriers superposés et retenus par une large rainure pratiquée dans les deux parois. De cette façon on a à peu près nos écluses, ou au moins le courant du barrage supérieur est considérablement atténué.

Troisième Lettre. — Su-Kia-hoei, 24 7bre 1872.

Par le dernier courrier je vous ai entretenu des écluses du canal impérial à Tsing-ho : reprenons maintenant le fil de notre récit. J'étais donc arrivé au pied de la première chute ; j'entendais le bruit, mais ne voyais rien. Mes bateliers pour se donner de l'importance, me disent qu'il faut envoyer ma carte au mandarinulet préposé à cette digue. Ouang-tsing-mei, alors, sous la conduite de Hoang, le pilote, descend à terre : et un quart d'heure après ils revenaient m'annoncer que nous monterions le lendemain de bonne heure. De bonne heure, en ce pays, doit s'entendre selon la saison et le lever du soleil, mais surtout le lever des gens et leurs aises. Ce fut vers les 9 heures que trois ou quatre préposés vinrent avertir mes gens de se préparer. C'était déjà fait. Aussitôt on lance trois cordes à terre, les employés s'en emparent, le vieux Hoang prend une gaffe, et marche, en avant dans le tourbillon ! Arrivé dans l'écume, du haut de l'écluse on nous jette deux cables de bambous, et voilà en une minute le courant remonté avec la plus grande facilité. La barque aborde à terre : mon trésorier dénoue 200 sapèques et les livre de suite aux tireurs à titre de pour boire. Ceux-ci qui s'attendaient à beaucoup plus, ont bien discuté un peu, ce pauvre Ouang allait céder quand le pilote lui dit respectueusement qu'il avait déjà beaucoup trop donné, et qu'à la prochaine digue, il fallait seulement offrir le quart ou la moitié afin de satisfaire ces gens en ajoutant raisonnablement quelque chose. J'approuvai la leçon, et mon illustre majordome promit d'y faire attention. D'ailleurs la voile était dehors et le vent bon : nous laissâmes donc nos gens se partager leurs sapèques et nous remontâmes le canal ...... en longeant les murs de la ville de Tsing-ho-hien. Une demie heure après nous étions en vue de la seconde chute, plus élevée que la première. Mais quel n'est pas mon étonnement de la voir barrée par 4 ou 5 gros madriers à travers lesquels l'eau se précipitait en jets écumants. Je montai sur la chaussée et je vis plus de cent barques paisiblement amarrées à la rive et attendant leur tour de franchir le troisième barrage. Ces barques étaient toutes chargées de riz pour l'empereur. Inutile donc d'avancer plus loin : il était

préférable de rebrousser chemin, et si je tenais à aller à Un-ho, il me fallait tenter le passage par le lac de Pao-ing et essayer de remonter dans le lac Hong-tse par la digue brisée de Kiang-Kia-pa. Je commençai par donner un fort savon à mes bateliers pour ne m'avoir pas prévenu de ce contre-temps, puis par manière de pénitence, je les fis immédiatement tirer la barque à la cordelle car nous avions un fort vent contraire. Je repassai donc Tsing-ho, la douane de Hoei-Kouan et la ville de Hoei-ngan-fou. Comme nous y viendrons encore une fois, je vous en dirai peut-être un mot. Nous arrivâmes à Pao-ing non sans peine. A un demi quart de lieue au dessous de cette ville, à cette époque de l'année, le canal se déverse dans le lac par une double ouverture. Chaque porte est un peu plus large que ma barque, et le courant est assez fort. Avec quelques précautions cependant j'en fus quitte pour un léger choc contre la pile centrale, et j'étais dans le lac. Le vieux Sun, qui est un garçon positif, avant tout, m'avait dit: « Père, dans ces lacs, il n'y a que du vent et des vagues. » Hélas! des vagues et du vent, s'il y en avait eu, passe encore; mais pour faire des vagues, il faut de l'eau et du vent. Or nous avons fait six à sept lieues en zigzag en labourant sans cesse le fond heureusement fort mou de cette immense mare. Les gaffes enfonçaient de plus de 2 mètres et sortaient couvertes d'un limon ocreux extrêmement fin. J'ai vu le moment où mes hommes découragés ne pouvaient ni avancer ni reculer: j'ai dû employer toute mon éloquence pour les ranimer. Enfin il est venu un peu de vent et nous avons pu aller coucher à l'extrémité du cours d'eau qui tombe du lac Hong-tse dans celui de Pao-ing.

L'Anser albifrons couvrait les grèves de ses immenses et bruyantes légions: mais impossible de les aborder: elles connaissent bien les bons endroits. Le champ de roseaux près duquel je passai la nuit est, je crois, le rendez-vous de tous les faisans du pays, à moins qu'ils n'y fussent venus accidentellement pour quelqu'élection! Je crois pouvoir affirmer qu'il y en avait plus de 500 dans un kilomètre carré. Si j'étais chasseur, j'eaurais eu beau jeu. Nous mîmes à la voile de bonne heure; le vent était favorable, mais le courant contraire très-fort: plusieurs fois nous nous échouâmes sur des bancs de vase. Enfin, les barques de commerce, qui n'avaient pas osé coucher comme moi à l'aventure, nous rejoignirent, et en les suivant, nous atteignîmes facilement la grande rapide de Long-tang-Kéou, puis de là au pied de la digue qui jadis contenait les eaux du lac Hong-tse. Nous sommes à Kia-pa; c'est une assez grosse localité située sur la digue même, comme son nom l'indique. Normalement on y décharge les barques et l'on transborde les marchandises dans le port supérieur, sur le lac. Il n'y a que quelques barques qui se risquent à franchir la brèche. C'est ce que je résolus de faire si c'était possible. Mais auparavant un coup d'oeil, s'il vous plait sur le nouveau pays où nous sommes arrivés. Ce n'est plus la fertile plaine du Kiang-sou, sud et sud-est: c'est une plaine encore, mais nourrissant à peine ses habitants. La pente est assez forte jusqu'au lac de Pao-ing où elle devient très-considérabe . . . . et se dirige vers Kao-ieou, pour reprendre le cours du canal aux environs de cette ville. Le sol est argileux et profondément labouré par les courants. Les grèves sont couvertes d'un

cailloux mamelonné qui fixa d'abord mon attention. J'en brise un et je reconnais des espèces de géodes siliceuses; les unes contiennent la silice à l'état crystallin, les autres à l'état amorphe, mais avec un retrait particulier. A côté de ces géodes sont des fragments de tuf volcanique et de basalte noir. Restait à savoir d'où tout cela venait. Sur l'indication de M. le baron Van-Richthoffen, silésien de Prusse et catholique, j'avais visité les pitons des bords du Yang-tse au Nord du fleuve. « Peut-être, me disait-il, ce système volcanique s'étendait plus loin vers le Nord. Sa conjecture se trouvait vraie. Je voulais fixer le point précis. C'est en visitant ces grèves qu'à mon grand étonnement j'aperçus un coquillage que je croyais marin, ou au moins des embouchures de fleuves; c'est un petit groupe fait aux dépens du genre Solecurtus, le Novaculina gangetica de Benson. J'en fis une bonne provision, bien qu'il m'ait été impossible de les trouver vivants: la coquille est petite et son trou difficile à apercevoir sous l'eau, car ici la marée ne baisse pas tous les jours, bien que cela arrive quand les grands vents soufflent un jour ou deux dans le même sens. Je voyais de l'autre côté de l'eau quatre beaux cygnes, une bande de grues monacha et des canards innombrables. Impossible d'y aborder: je n'avais pas de canot. Depuis j'ai remédié au mal, et j'espère en tirer bon parti dès l'ouverture de la prochaine campagne. Pendant que nous sommes sur ces grèves, je me rappelle comment la bonne Providence est venue à mon secours. Je n'avais pas cru devoir m'arrêter à chasser les faisans, et voici que nous n'avons trouvé ni viande, ni poisson, au moins du poisson respectable. Je tenais donc mon fusil sous le bras pour tirer quelques petits coureurs de rivages: oiseau scientifique, mais petit gibier. Quand tout-à-coup Ouang-tsing-mei me crie: « Père, Père; un lièvre, pas sauvage du tout. » — « Arrête-le, lui dis-je en riant. » — « Que le Père vienne, il est facile à tirer. Je descendis, mais le lièvre remonta, et cours après! A peine cinq minutes sont elles passées que mon gouverneur m'appelle de nouveau. Cette fois je me tiens à mi-chemin de la berge fort haute en cet endroit, puis je fais chasser la bête de mon côté. Le coquin me voit et m'évite, mais je le double derrière un pli de terrain, et, au moment où il allait gagner la plaine, je lui envoie toute ma charge dans l'arrière train. Il pesait trois livres et demie. C'est, je crois, une chasse canonique, cum simplici cane! Vous concevez qu'il m'a rendu service. C'est une petite variété locale de notre lièvre européen, à moins que les fort savants n'en fassent une nouvelle espèce. Sa peau s'est gâtée à mon insu. Ces lièvres abondent dans cette plaine: ils remplacent le faisan bien que celui-ci s'y trouve encore, mais plus rare qu'au Sud. Après ce bel exploit qui m'avait attiré l'admiration et le respect des indigènes, je me rendis au pied de la chute du lac à travers la brèche faite à la digue: il était tard, mais je voulais préparer mon travail du lendemain. Je tirai cependant un bringa et un ægialites, et rentrai à la nuit tombée pour souper de mon lièvre et avec un double appétit. — Le matin venu, j'envoyai chercher du monde pour m'aider à passer; et comme je connais les habitudes chinoises, je partis pendant ce temps pour aller à la découverte. Somme toute, je fis peu: monté sur une barque de pêcheurs qui avaient enfin consenti à me prendre, je parcourus en tous sens le grand bassin que creuse le courant tombant du lac. Il est très-poissonneux,

mais les individus ne sont pas de forte taille. J'y recueillis trois ou quatre silurus, un goujon gigantesque et une espèce de loche, qu'à première vue j'avais prise pour une tanche. En fait d'oiseaux, je tirai trois avocettes et quelques goëlands. Je crois qu'en hiver cette place est excellente pour chasser les oiseaux d'eau, mais il était trop tard. A mon retour en Mai, je fus plus heureux : j'y tuai à volonté l'hirondelle de mer (Sterna minuta), le tourne-pierre (Strepsilas interpres) et le curieux Glareola torquata. L'inconvénient est qu'en hiver les lacs n'ont pas d'eau : ils ne commencent à monter un peu qu'après les premières pluies. Je ne vous parle pas de fleurs : nous n'y sommes pas : ce pays ne produit que quelques maigres graminées, et le convolvulus arvensis envahit le reste. ——— Quand je rentrai, j'appris que les gens viendraient le lendemain de bonne heure. Vous savez ce que cela signifie. Inutile de se fâcher : les pêcheurs n'osaient pas m'aider. Dans ces pays perdus, les vieilles lois et les vieilles routines chinoises sont encore en pleine vigueur : on y a seulement entendu parler des hommes de l'Occident et chacun craint de se compromettre en les aidant. Ce que j'avais prévu arriva ; à 9 heures personne ne paraissait. Il soufflait un grand vent d'Est, c'était juste notre affaire ; car outre qu'il poussait la barque, il refoulait l'eau du lac et retenait un peu celle de la cascade. Nous levâmes donc bravement la voile, et du premier bond nous voilà monté à moitié chemin ; mais halte là ! nous touchions de tout notre avant, et le passage est excessivement étroit. Dix ou douze barques de pêche nous regardaient faire, trois ou quatre hommes étaient à l'eau et parmi eux celui qui, la veille, m'avait conduit sur sa barque. J'avais été bon pour ses enfants et lui avais remis un bon pour boire, sous le prétexte de lui payer mes poissons scientifiques. Je lui fis signe de venir : il vint aussitôt. Je veux passer, lui dis-je sévèrement, votre mandarinet se moque de moi : voilà que le soleil est déjà presque rendu là haut et ses hommes ne viennent point : dis à tes amis de venir et vous ne perdrez point votre journée. — Mais, mais. — Pas de mais : quelle est votre sous-préfecture ? — C'est Hin-i-hien ! — Bien, venez m'aider, si à mon retour j'apprends qu'on vous a molestés, je me charge de tout, dussé-je aller au tribunal de Hin-i ! Là dessus, il parlemente encore un peu avec mes hommes : puis sur leur réponse qu'ils n'avaient rien à craindre, il appelle ses amis ; trois, puis quatre, puis cinq arrivent : enfin, les voici huit ou dix, sans compter les gamins qui n'étaient pas les moins actifs à la besogne. Au moment où, à force de cris et d'efforts nous n'avions plus que dix à douze pas à faire, j'aperçois l'aide du mandarinet à la tête de son monde : c'était six ou sept hommes de plus. Je ne lui fis pas bonne mine. On s'excuse sur la difficulté de trouver du monde : enfin, pour ne pas causer de désagréments à nos braves pêcheurs, j'acceptai leurs services, plaignant secrètement mes pauvres sapèques. De nouvelles cordes furent attachées, un grappin porté au large dans le lac : un grand escogriffe se tenait sur le pont et battait mon tam-tam comme un furieux pendant que cinq ou six hommes tournaient le cabestan, et que les autres tiraient ou poussaient tous en criant à tue-tête et en cadence ouão, ouão, ouão ; vous eussiez dit une meute de chiens de forte taille aboyant à l'unisson contre un sanglier acculé. Nous arrivâmes enfin sans accident ; je déboursai 1900 sapèques et gagnai le port supérieur de Tsiang-Kia-pa. Pendant que

mes gens faisaient leurs provisions et les miennes, je me mis à causer avec des bateliers de la province du Ho-nan. Tous m'assuraient que je pourrais traverser le lac, me rendre à Ou-ho et même à Lieou-ngan-tcheou en remontant la rivière Hoai, mais que je ne pouvais aller chez eux au moins par la route qu'ils suivaient, à cause des basses eaux et de la rapidité des courants. Je savais tout ce qu'il me fallait, puisque je ne voulais aller que dans la grande rivière me réservant pour plus tard de visiter les branches Ouest et Nord-Ouest. Nous étions arrivés à temps dans le port, car dans la soirée éclata un orage effroyable, et certes, je n'eusse pas été fier s'il m'eut pris au milieu de la cascade. —— Le lendemain 9 avril, à neuf heures du matin, je levai l'ancre en faisant tenir la route Nord-Est pour doubler le cap des rochers, appelé dans le pays Lao-tse-chan. Il était à six lieues de nous: nous le passâmes vers midi, puis nous prîmes la route Sud-Ouest en longeant la chaîne de collines qui borde le lac au Sud: nous ne pouvions, à cette époque, nous aventurer au large, à cause des bancs de vase. Ce lac Hong-tse est immense, mais fort triste. Il n'a point les belles eaux du Tai-hou, ses collines fleuries, ses vergers ornés d'une éternelle verdure. Il n'a pas non plus les dunes de sable blanc, reste d'une antique mer, ni les rochers à pic du Pa-ing. Il reçoit une quantité d'eau énorme par la rivière Hoai et par la branche du canal impérial qui part de Ma-téou, un peu au dessus de Tsing-ho. Jadis il devait verser ses eaux par cette même branche et de là dans le Hoang-ho: car il avait été enfermé à l'Est par une digue considérable comme travail, mais assez faible pour résister à de grandes lames et à la pression de cette masse d'eau. Elle est bâtie à angle droit et les revêtements en tuf volcanique parfaitement taillé ont résisté en beaucoup d'endroits: mais là où le courant et les vents portaient, la digue a cédé, comme à Tsiang-Kia-pa, qui est situé au fond d'un cul de sac de cinq à six lieues. Là, l'ouverture est de quatre cents à cinq cents mètres actuellement; il y en a bien autant de refait, mais cela ne tiendra pas, vu que ce n'est que des roseaux et de la terre. Je vous parlerai plus tard de ce système de digue. Comme conclusion de ce paragraphe, je vous ferai remarquer que sur la carte des Missions Catholiques, il faut rayer et le lit du fleuve et la rivière Hoai qui ne songe nullement à se jeter à la mer. Il n'y a plus rien dans ce prétendu lit: c'est une immense plaine de sable que l'on cultive comme on peut. Les jeunes gens ne savent pas ce que vous voulez dire quand vous leur demandez où était le Hoang-ho: quant aux anciens, ils vous répondront: Pou-tsai-kia-leao! Il n'est plus à la maison! Et la maison où était elle? Oh! par là, par ici; et ils vous montrent vaguement la plaine demi stérile, demi cultivée.

Cependant nous marchions fort bien; à cinq heures du soir nous étions devant Hiu-i, c'est-à-dire que nous avions déjà fait 17 lieues. L'orage de la veille se reformait à l'Ouest. Je demandai à mes gens s'ils voulaient s'arrêter, que je m'attendais à du tapage: « Oh, Père, me dit le vieux Hoang, pour un peu plus de vent et de plus grosses vagues, on n'en meurt pas! » Ravi de les trouver si braves, je laissai aller. A peine s'était-il passé une heure que tout l'horizon est pris, que l'orage du Sud-Ouest passe au Nord-Est. Alors mes hommes, un peu moins fiers, prennent des ris, puis le vent redouble; c'était une tempête en règle. Au fond j'en riais, car il n'y avait pas de quoi nous noyer: mais je ne voulais pas mouiller au large et la côte n'était pas abordable. On avait

amené toute la voile. Je fis remonter la grande voile de cinq ou six pieds, et l'œil sur la boussole, je leur indiquais la route tous les cent mètres. Je vous assure que nous filions ferme : nous rejoignîmes deux ou trois barques à l'ancre, je ne voulus pas encore stopper. Enfin, nous nous échouâmes au milieu de la passe qui se trouve en avant de la ville appelée Kiaou-hiay ou ancienne sous-préfecture. Nous étions avec une foule de barques honnêtes, marchands de sel et autres. Je me mis tranquillement à souper, pendant que sous une pluie battante, mes braves enfants tâchaient de réparer leur échouage et de se remettre à flot : ce qu'ils réussirent à faire après deux heures de travail.

Quatrième Lettre. — A bord du St Pierre le 31 Octobre 1872. En vue de Sou-tchéou.

Mon révérend et bien cher Père. — P. C. —

Me voilà parti pour une nouvelle campagne. Il est temps que je vous finisse le récit commencé. Nous étions donc rendus en face de Kiaou-hien, autrement dit, vieille sous-préfecture. Il nous restait encore quelques lieues de lac, mais je crus bien n'en pas sortir de sitôt. L'eau manquait : le vent était peu favorable, en sorte que mes hommes connaissant peu le vrai chenal, s'envasaient à chaque instant. Je fis jeter tout le leste, puis avec un suprême effort de gaffes et de voiles, nous gagnâmes le vent de la côte Nord du lac où l'eau était profonde. Nous arrivâmes alors en quelques bordées à l'embouchure de la Hoei dans le Hong-tse. Je me rendis de là à Ou-ho en un jour. Ou-ho, comme on le sait, est la chrétienté la plus au Nord de notre mission. Le P. Le Lec en est chargé depuis 4 ans. Je ne veux vous donner aucune appréciation sur cette station : je vous ferai seulement remarquer que ces anciens chrétiens sont isolés, et comme noyés au milieu des payens : en sorte que l'on ne sait ce qui doit étonner le plus, qu'ils n'aient pas entièrement disparu, ou qu'ils ne se soient pas multipliés. Ils sont restés bons, simples et pleins de foi. Espérons qu'ils seront le noyau que la Providence destine à propager la semence évangélique dans ces grandes plaines. J'ai trop peu parcouru ce pays pour donner des détails géographiques. Je remontai la Hoei jusqu'à Cheou-tcheou, et sans les occupations qui rappelaient le P. Le Lec à Ou-ho, nous aurions poussé jusqu'à Lieou-ngan-tcheou. La Hoei est une forte rivière, à lit bien tracé et profondément creusé en hiver : en été c'est un océan, surtout vers la rive gauche. Elle tourne continuellement, ce qui atténue la violence du courant : les Chinois disent qu'elle ne coule pas trois lys en droite ligne, ce qui est vrai en grande partie. Ses bords sont plats et tristes : même les coteaux de la rive droite sont nus et sans charmes. Le pays, sans être stérile, est loin d'avoir la fertilité du bassin du Yang-tse. Le riz y est rare, en revanche le froment donne une farine assez blanche et on en fait d'excellents pains frais. Les autres cultures sont le sorgho, le maïs, le millet, l'orge, les soja de différentes variétés, l'indigo, le tabac et déjà le pavot pour l'usage que vous savez. — J'avais fini pour le moment, mes explorations en ce pays : peu de choses, une belle mulette de la Hoei, quelques hélices ; et parmi les plantes, un ajuga fort remarquable : c'est si je ne me trompe le plus grand de tous ceux publiés jusqu'à ce jour, et je crois que l'espèce est nouvelle.

Le 26 Avril, je mettais à la voile pour rejoindre le Yang-tse. J'avais désormais de l'eau dans les lacs, la Hoei était montée de 4 pieds. Je m'étais informé chemin faisant de la localité qui fournissait la pierre volcanique si répandue dans les travaux du pays : tous me répondaient « dans les montagnes ». Cela

m'avançait peu. Je n'avais aperçu moi-même que du calcaire bleu au bord du lac. Revenu à Hieou-hien, je résolus de pousser une pointe jusqu'au fond de la baie : la chaîne de montagnes qui joint ce point à la ville de Hiu-i m'avait frappé par son aspect à sommet nivelé et aplati. Je ne m'étais pas trompé : c'était ce que je cherchais. Quand je dis montagnes, il faut vous figurer un maximum de 125 mètres, au moins d'après un petit anéroïde de poche qui m'a servi à cette estimation. Je n'ai pas vu le cratère net, ce sont de longues brèches, avec contreforts perpendiculaires, formant de gracieux et fertiles vallons. Ce soulèvement a 4 lieues de longueur le long de la rive sud du lac.

J'ignore sa profondeur : il est à croire qu'il est lié avec les îlots des bords du Yang-tse, compris entre Yang-tcheou-fou et Pou-Keou-hien. Peut-être serai-je un jour en mesure de vérifier cette hypothèse. — Sur les coteaux calcaires de Hiu-i, je cueillis quelques plantes intéressantes : le Vincetoxicum atratum, (Morr et Decai) l'Argyrothamnia tuberculata (Müll.) le Dictamnus fraxinella d'Europe et un Iris. Sur l'îlot appelé Temple de la montagne du Diable (Kouei-chan-tang), j'eus la chance de rencontrer une colonie d'un joli faucon voisin du faucon Kobez d'Europe, et dont on a fait le genre Erythropus. J'en abattis cinq à la file : c'était cruel, vu qu'ils avaient peut-être leur nid ; mais la science a ses exigences, tout comme la politique !

A cette occasion je constatai déjà, ce que j'ai vérifié ultérieurement, qu'il me faudrait redevenir gamin si je voulais me procurer des œufs d'oiseaux d'arbres.

Un de mes faucons était resté suspendu aux branches d'un vieux Ginko sur lequel Milans, faucons, corbeaux, pies et moineaux vivaient en république. Ce fut avec beaucoup de peine que je décidai mes bateliers à faire cette périlleuse ascension : il y avait bien en tout 4 à 5 mètres, et sans quitter la fourche de l'une des branches principales. De là avec un bambou, il fit tomber la bête. Toute mon éloquence échoua pour les faire aller jusqu'au nid des faucons.

Au risque de passer pour fou, j'offris jusqu'à 5 sapèques pour un œuf de Milan qu'un enfant tenait à la main. Il ne voulut pas me le céder, malgré les exhortations de son papa. Alors, je fis briller à ses yeux le cuivre d'une vieille douille de cartouche : je vis sa figure s'illuminer des traits de l'envie : il convoitait mon joujou, mais voulait garder son œuf. "Ah ! lui dis-je, tu ne sais pas faire le commerce, tu veux tout pour toi !"

Là-dessus, il présenta l'œuf, je lui remis la vieille douille, plus 5 sapèques pour acheter de l'Orguelisse. J'obtins au même prix l'autre œuf sans difficultés, d'un enfant plus aimable.

Pour sortir du lac, au lieu de descendre par la brèche de Tsiang-Kia-pa, je voulus juger par moi-même du plaisir qu'il y a à dégringoler le long des cascades de Tsing-ho. C'est vraiment peu rassurant : un courant irrésistible qui s'engouffre entre deux hautes parois de granit et se précipite de 4 à 5 pieds dans une nappe tourbillonnante : que la barque dévie un peu, on ne sait trop ce qui se passerait. Mais il n'y a en réalité aucune difficulté : il faut seulement attendre la chute du vent. Mon brave M. Pierre fit ses plongeons l'un après l'autre, et sous la vigoureuse impulsion de sa godille latérale franchit sans dévier les tourbillons, et les courants inférieurs, qui portent sur la chaussée. C'était une émotion de plus et de moins.

P. Heude. S.J.

Cinquième lettre. Su-Kia-hoei le 9 7bre 1873.

Mon Révérend et bien cher Père,

P. C.

Je vous ai promis un compte-rendu de l'emploi de mon temps pendant la campagne 1872-73. C'est uniquement pour tenir ma promesse que je vous écris sur une feuille de papier déglacée pour cause d'immersion prolongée dans les eaux du fleuve bleu des auteurs et de M. Huc. Cette couleur céleste du fils de la mer s'est néanmoins transformée en une forte couche de limon jaune sur les objets exposés directement à son contact, et avec un peu d'esprit de calcul, j'eusse pu apprécier le temps nécessaire à la formation des alluvions de ses bords ou des iles de son cours.

Mon intention était d'étudier le lit des rivières aux eaux basses, ce que je n'avais pas encore eu occasion de faire. C'est le seul temps favorable pour la recherche de coquilles. Sans entrer donc dans des détails parfaitement insignifiants et toujours les mêmes, je vous dirai que j'ai remonté jusqu'à limite du possible les affluents du Yang-tse qui se jettent dans ce fleuve à Lieou-ho-hien, à Nan-King, à Tai-ping-fou. J'y ai fait d'abondantes et fort intéressantes récoltes du genre Unis ou Mulette. En y joignant quatre espèces du Kiang-Si, j'ai pu porter à 27 le nombre des espèces que j'ai expédiées à Paris au commencement d'Août. J'espère avant peu avoir le plaisir d'en expédier quelques exemplaires pour le Collège de Vannes. Pour cela, j'attends le résultat de l'examen que l'on doit faire à Paris. Mon intention était d'explorer le lac Tchao, lac de second rang, sur la route de Ou-hou à Lu-tcheou-fou. Mais je comptais sans mon hôte: après avoir dépassé le gros bourg de Tm-tcheou, mes gens se trompèrent de route, et j'étais sous les murs de Ou-ouei; quand je croyais être à l'entrée du lac sous ceux de Tchao-hien. Je changeai ainsi mon itinéraire, et résolus de suivre ce canal, non marqué sur les cartes, jusqu'au lac de Lu-Kiang-hien.

J'arrivai à l'entrée de ce lac le 2 janvier, et le 3 j'y subis l'effort d'un typhon qui fit de grands ravages sur la côte de Chang-hai. Heureusement je m'en aperçus à la dépression rapide d'un petit baromètre de poche pendu dans ma chambre. J'obligeai mes gens à s'éloigner du rivage, où les lames nous auraient mis en morceaux, et d'aller mouiller un peu plus au large sur nos trois grapins. Les rafales de vent et de neige se succédaient sans interruption: mon pont était couvert d'une couche de glace et la marée accidentelle formée sous l'effort de l'ouragan, avait fait monter l'eau de 4 à 5 pieds à l'extrémité du lac. La veille j'avais fait une excursion aux montagnes d'alun, ou mieux d'alunite. Il y a là en effet un grand nombre de fourneaux à alun ordinaire. La roche se cuit comme la chaux en four ouvert: puis on la broie et délaie dans un bassin: on cuit cette eau jusqu'à concentration, et on met à cristalliser dans les grandes et belles jarres de terre qui sont si communes en ce pays. Cet alun, outre ses usages industriels, s'emploie en quantités énormes pour la purification des eaux de cuisine. J'ai été obligé d'en tolérer l'usage sur ma barque quand je suis dans des eaux bourbeuses: mais si peu qu'il soit en excès, le thé n'est plus buvable; ce qui est une occasion pour mon cuisinier d'attraper de temps en temps un galop. J'étais encore à 3 lieues de Lu-Kiang-hien: mais devant traverser le lac avec vent debout, et un chenal étroit, je me décidai à rebrousser chemin; j'étais suffisamment

renseigné sur la route d'eau. Je regagnai le Yang-tse en quelques jours, et ne récoltai là qu'une nouvelle mulette. Le pays que je venais de parcourir ne m'offrait aucun attrait. La population est extrêmement clair-semée, pauvre et indifférente. La superstition y est grossière. Ils n'ont que de misérables petits Tou-ti-miao (Pagodins) en terre qu'un homme peut renverser d'un coup de pied: ils y sacrifient souvent des coqs: j'en ai même vu offrir à une margelle de puits: cette pierre, déposée au hasard sur la route, possède paraît-il de grandes propriétés médicales. Les naturels ont paru étonnés de mon incrédulité et même de mes questions, tellement la chose est simple pour eux.

Ce vaste territoire est une dépression: en sorte que quand les eaux du Yang-tse la franchissent par suite de la rupture de quelque digue, les eaux y restent jusqu'à évaporisation complète. Depuis deux ans on n'avait même pas pu labourer: une partie des habitants était passée au Kiang-Nan, (Sud du fleuve), et les autres cherchaient dans la pêche à outrance une compensation à leur pauvreté. Le canal d'écoulement du lac du Lu-Kiang dans le fleuve est fort élevé au dessus du niveau d'hiver: en sorte que si l'entrée en est pénible, la sortie en est dangereuse: on marche à reculons: mes trois ancres traînaient sur le fond, et malgré cela nous allions encore très-vite: Cependant nous sortîmes sans faire de mal à personne, et en fûmes quittes pour crier fort, selon la coutume, et je me retrouvais en face de la tour brisée de Pan-tse, d'où nous orientâmes les voiles pour monter à Ngan-King. Au moment où nous partions les pêcheurs retiraient de l'eau un esturgeon gigantesque. A ce propos, il faut que je vous donne la manière de pêcher la plus usitée dans les courants. C'est la ligne dormante: ou plutôt une longue enfilade de lignes. On jette une pierre à fond à chaque extrémité de la corde qui traverse le courant: au dessus flotte une bouée. Mais ce en quoi cette ligne diffère de celles de nos pêcheurs du Morbihan, c'est qu'il n'y a pas trace d'appât sur l'hameçon. Tous les grands poissons du fleuve se prennent de cette façon, il s'en prend beaucoup. Les uns s'accrochent par les ouïes, les autres par la queue, les nageoires, etc. En sorte que ce que je regardais comme un accident en Bretagne, est ici la méthode générale. Les poissons qu'arrêtent ces misérables hameçons de fer ne sont pas du fretin: l'esturgeon dont je vous parlais faisait la charge de deux hommes, et ce n'avait pas été peu de chose que de l'extraire de l'eau. Avec de petits hameçons, on prend les poissons moyens. Les petits se pêchent au carelet fixe, ou mobile à l'avant d'un canot, à l'épervier, la drague, etc.

Le 7 Janvier, j'étais à Ho-ué, île très-peuplée en face du village de Ta-tong. J'y trouvai le P. Bedon en bonne santé. J'aurais voulu faire une excursion en sa compagnie dans la rivière de Tsing-iang: mais la neige fondue qui tombait en abondance nous força de rebrousser chemin. Le temps de neige est assez désagréable partout: je puis dire que dans une petite barque chinoise, il l'est bien davantage: pas de vent, pas moyen de bouger: chaleur minimum, surtout aux pieds. Cette fois, j'ai pris mon parti en désespéré. Mes gens tiraient la barque à la cordelle: j'ai mis mes grandes bottes chinoises, pendu mon fusil à l'épaule, et me voilà à terre sur la grève du fleuve et dans les roseaux coupés. L'aspect du pays était singulier: sur le fleuve une haute et longue masse obscure, tandis que la terre était illuminée de l'éclat de la neige tombée:

ma barque seule sur cette eau noire, marchant lentement aux pas de deux hommes : quelques Casarques (Anas rutila) volaient effarés ici et là en poussant leurs cris rauques et lugubres, quelques troupes d'oies cherchant en silence à brouter le froment sous son enveloppe blanche : à peine une barque de pêcheur, un paysan solitaire : je me sentais involontairement pris de tristesse et d'ennui, et songeais aux steppes de Sibérie !

Et cependant, je voyageais dans un pays ravissant : à gauche les tours de Tché-tcheou et ses hautes collines, au milieu du fleuve des îles fertiles, et à ma droite des fermes et des hameaux dans les saules : mais tout cela était sous la neige : neige tombée, neige tombante et ciel gris ! Je me suis arrêté au premier port, en attendant le vent. Le lendemain, le vent s'étant levé, je voulais explorer la rivière de Tsong-iang : plus d'eau : difficulté élémentaire pour naviguer. C'est incroyable comme tous ces torrents d'été qui versent des masses d'eau dans le Yang-tse se dessèchent complètement.

Les cartes leur marquant des longueurs considérables : ce n'est qu'accidentel : sous ce point de vue, je crois que l'hydrographie de Chine laisse beaucoup à désirer. On devrait sur la carte reconnaître les rivières navigables et les distinguer des torrents qui en été ne charroient que quelques trains de bambous.

P. M. Heude, S. J.

Australie. (Adelaïde.)

La dernière mission du R. P. Hinteröcker et sa mort arrivée le 6 Octobre 1872.

(Traduit de l'Allemand.) (*)

Monseigneur l'Évêque d'Adelaïde Laurent Bonaventure Sheil était mort le 1er Mars 1872, laissant d'importantes affaires à régler dans son diocèse. Mgr Murphy évêque d'Hobart-town en Tasmanie fut nommé à cet effet commissaire apostolique par S.S. Pie IX qui lui adjoignit Mgr Quinn évêque de Bathurst. Les deux Évêques arrivèrent à la fin du mois de Mai à Adelaïde et choisirent le P. Hinteröcker pour secrétaire latin de la commission. Quelques jours après (le 12 juin) comme le P. Hinteröcker et le P. Tappeiner se rendaient en voiture à la résidence de l'Évêque pour assister aux réunions épiscopales, le cheval s'emporta, et l'enfant qui le conduisait n'ayant pu le maîtriser la voiture versa. Le P. Hinteröcker se brisa la main gauche 6 centimètres au dessus du poignet, et eut la tête et le pied droit assez endommagés. Quant au P. Tappeiner et à l'enfant ils en furent quittes pour de légères contusions. Fort heureusement on trouva sur le champ un médecin : le P. Hinteröcker fut pansé et transporté à la résidence dont il était supérieur et il dut garder le lit pendant plusieurs semaines. Les deux Évêques vinrent presque tous les deux jours rendre visite au malade.

Dans une de ces circonstances Mgr l'évêque d'Hobart-town qui affectionnait particulièrement le P. Hinteröcker, l'invita à venir après son rétablissement, dans son diocèse pour y donner une mission au peuple d'Hobart-town, sa ville épiscopale, et les exercices au clergé et aux religieuses. Ceux qui connaissent le zèle et l'activité du P. Hinteröcker savent bien qu'il n'était pas besoin de lui faire deux fois pareille proposition. Et en effet dès qu'il fut assez remis pour pouvoir, la main encore enveloppée offrit le St Sacrifice de la messe, il s'apprêtait déjà à partir pour la Tasmanie. Mais les P.P. Strele et Tappeiner, de concert avec le médecin parvinrent à le retenir : c'était précisément à l'époque des pluies et des orages.

(*) Le R.P. Hinteröcker avait fait sa théologie à Laval, il fut le fondateur du jardin botanique de l'ancien St Michel.

Le jour de la fête de N.B. Père St. Ignace arriva à Adelaïde un télégramme de S.G. Mgr. Murphy évêque d'Hobart-town : disant qu'on attendait le P. Hinteröcker. Dès lors rien ne put le retenir davantage et il s'embarqua le 7 août pour Melbourne. Deux jours durant il endura le mal de mer sans parler d'un accident qui faillit lui coûter la vie sur le navire. Il tomba (Dieu sait comment) à travers une des ouvertures du pont, et roula à fond de cale dans l'endroit où sont entassés les bagages des voyageurs. Plus tard il avouait lui-même devoir à un véritable prodige de n'y avoir pas laissé la vie. Ce fut dans cette traversée que le Père contracta le germe de la maladie dont il mourut; à Melbourne en effet où il passa quelques jours chez nos Pères Irlandais il sentit un commencement de malaise qui ne l'empêcha pas toutefois de célébrer le jour de l'Assomption les grandeurs de Marie devant un nombreux auditoire. Le lendemain il s'embarquait pour la Tasmanie. – La Tasmanie, autrefois nommée terre de Van Diemen est une île grande, et fertile surtout dans sa partie Ouest. Son étendue est celle du royaume de Bavière. Elle est située au Sud du continent Australien en face de Melbourne dont elle est séparée par le détroit de Basse. – Sa capitale, qui est en même temps résidence Episcopale est Hobart-town sur la côte Sud-Ouest de l'île. – Le P. Hinteröcker y arriva le 11 août et attira aussitôt à ses sermons un nombreux auditoire. Voici ce que publiait une feuille australienne : " Quand le P. Hinteröcker vint en Australie (à la fin du mois de janvier 1868) sa connaissance de l'Anglais était imparfaite : mais quelques mois lui suffirent pour l'apprendre et bien que son accent fut quelque peu désagréable, on s'y faisait bientôt, et d'autant plus facilement qu'il savait développer un mouvement avec une hardiesse d'expression vraiment merveilleuse chez un étranger.

Durant un mois et plus il donna les exercices aux prêtres et des retraites aux religieuses. Le 16 Septembre commença la mission. Elle dura sept jours. Le missionnaire prêchait trois fois le dimanche et deux fois les autres jours. Dans l'intervalle des sermons on le trouvait au confessionnal où il restait souvent jusqu'après minuit. Le dernier jour de la mission on distribua la communion à plus de mille personnes, parmi lesquelles un grand nombre n'avaient pas rempli depuis vingt ans leurs devoirs religieux. Il y eut aussi quelques abjurations, comme pour témoigner de la puissance irrésistible de son zèle apostolique. – La séparation, ainsi s'exprime un journal tasmanien, est la pierre de touche de la véritable affection; on ne s'étonnera donc pas si les yeux d'un grand nombre se mouillèrent de larmes en recevant les adieux du missionnaire cet ami si dévoué de leurs âmes immortelles... Que dis-je un ami? chacun comprenait qu'il perdait plus qu'un ami, un père et de mille cœurs montaient d'ardentes prières vers le Ciel pour faire tomber sur le missionnaire la bénédiction divine. – Le soir de ce même jour un nombreux Meeting de catholiques de tout rang se réunit sous la présidence de Monseigneur; pour agiter l'importante question des écoles catholiques. Sa Grandeur dans un discours plein de force et de science réprouve le système anglais des écoles mixtes. Sur son invitation le P. Hinteröcker parla après lui et avec beaucoup de modestie et de fermeté tout ensemble il appuya chaudement les conclusions de l'évêque. En conséquence l'assemblée adopta quatre résolutions pour être présentées à la Chambre, et l'on se sépara. Le lendemain, 23 septembre un grand nombre de catholiques de distinction se réunirent dans l'école de St. Joseph pour aviser au moyen de témoigner au Père leur reconnaissance. On résolut à l'unanimité de lui présenter une adresse

et d'y joindre un témoignage effectif de gratitude. Un comité de Messieurs et de Dames fut aussitôt nommé et un grand meeting fut annoncé pour le lendemain soir dans l'Eglise St. Joseph. – A l'heure marquée tout le monde s'y trouva. Mgr l'Evêque présidait. A ses côtés dans le chœur, avaient pris place le P. Hinteröecker, le clergé, et le comité des Messieurs. Dans la nef se trouvaient les Dames et les autres membres du meeting.

Nous empruntons au Tasmania Catholic Herald le compte rendu de la séance.

Monsieur le Docteur Hall débuta. Dans un exorde bref mais senti, il dit qu'il avait l'honneur de représenter les catholiques d'Hobart-town qui la veille dans une réunion publique avaient décidé qu'ils présenteraient leurs remerciements au R.P. Hinteröecker pour les bienfaits dont il les avait comblé pendant son séjour dans leur ville. Il avait la ferme conviction ajoutait-il que tous les assistants prieraient Dieu d'accorder à leur insigne bienfaiteur une vie longue et pleine d'honneur.

Il lut ensuite l'adresse suivante:

Au R.P. Hinteröecker de la Compagnie de Jésus.

Nous, catholiques d'Hobart-town qui avons eu le bonheur de prendre part à la mission donnée par Votre Révérence dans l'Eglise de St. Joseph nous ne pouvons pas vous laisser partir M. R. Père, sans vous donner quelque témoignage de notre reconnaissance pour les nombreuses et inappréciables bénédictions dont Votre Révérence a été pour nous la source féconde. Nous avons souvent entendu raconter, nous avons lu nous-mêmes les nombreux et importants travaux entrepris par les Pères de l'illustre Compagnie de Jésus parmi les fidèles et les infidèles. Vous êtes le premier qui nous ait fourni l'occasion d'apprendre par notre propre expérience ce dont est capable le zèle d'un missionnaire de votre Ste Compagnie.

Nous vous remercions du fond du cœur pour ces prédications si éloquentes, si entrainantes, et pouvons dire vraiment inspirées, pour les visites que vous avez bien voulu nous faire dans nos demeures, pour les longues heures du jour et de la nuit que vous avez passées au confessionnal où avec le concours toujours empressé et zélé de nos bienaimés pasteurs vous avez réconcilié tant d'âmes avec Dieu. Cette mission marquera dans notre vie comme une époque de bénédictions et elle restera comme un fait mémorable dans l'histoire de l'Eglise de Tasmanie. Parmi vos travaux presque surhumains et vos fatigues de la semaine dernière, ç'a été nous osons l'espérer une douce consolation, une récompense pour votre cœur de voir à des signes non équivoques combien la foule qui se pressait autour de votre chaire et de votre confessionnal appréciait hautement les travaux de Votre Révérence. Il y a quelques jours, vous n'étiez encore pour nous qu'un étranger et déjà cependant nos cœurs étaient pénétrés pour vous d'une profonde vénération. Daignez, mon R. Père, en recevoir l'assurance, vos enseignements si sublimes et si émouvants ont laissé dans notre cœur une impression que le temps ne pourra jamais effacer. Qu'il nous soit permis, nous vous en conjurons, de vous offrir un nouveau témoignage de notre vive reconnaissance. Cela servira du moins à couvrir en partie les frais qu'a dû vous occasionner votre venue au milieu de nous et qui ne sortira jamais de notre souvenir. – Suivent les signatures.

En finissant Mr le Docteur Hall présenta au P. Hinteröecker une bourse contenant une somme considérable recueillie le jour même.

Le P. Hinteröecker qui pendant la lecture de l'adresse n'avait pu cacher sa vive émotion monta en chaire au milieu des applaudissements et commença ainsi:

Monseigneur, Mesdames, Messieurs,

Jusqu'ici je n'avais pas encore éprouvé le moindre embarras à vous adresser la parole du haut de cette chaire; mais aujourd'hui votre bonté me fend le cœur. Les quelques peines que je me suis données pour vous pendant cette semaine sont plus que suffisamment récompensées et s'il ne m'était pas interdit comme Jésuite de m'attacher à un pays plutôt qu'à un autre, je l'avoue sans hésiter "Oui, je sens qu'Hobart-town serait une patrie pour moi".

Il fit ensuite un rapide tableau de sa vie de missionnaire qu'il termina en assurant que jamais il n'avait donné de mission qui eut été aussi bénie du ciel que celle d'Hobart-town - affirmation qui fut vivement applaudie.

Il remercia avec effusion de l'aumône considérable qu'on lui avait offerte et qu'il acceptait pour aider à la construction de l'Eglise de la Résidence de Norwood, et finit en assurant l'assemblée qu'à quelque distance qu'il puisse jamais se trouver d'Hobart-town et de ses habitants son cœur restera toujours au milieu d'eux.

Pendant que le P. Hinteröecker regagnait sa place un véritable tonnerre d'applaudissement gronda sous les voûtes sacrées, que les chants de la liturgie font seuls résonner d'ordinaire.

Sa Grandeur Mgr. l'Evêque se leva alors et s'exprima ainsi:

Mesdames et Messieurs,

Laissez moi ajouter quelques paroles avant de nous séparer. Le P. Hinteröecker a, comme vous le savez travaillé parmi nous avec zèle et succès. Il s'est mis à l'œuvre avec tout son cœur et toute son âme, enfin pour parler le langage de St. Paul, il s'est dépensé pour nous et tous doivent se féliciter des résultats obtenus. - Ce soir vous avez, par un don magnifique, qu'il a daigné accepter, prouvé par des effets que vous saviez apprécier ses services et ses fatigues. Dieu a béni ses travaux, puisse les fruits en demeurer longtemps encore après son départ. De la part du clergé et du peuple je lui présente de chaleureux remerciements, et puisqu'il doit nous quitter je fais des vœux pour le voir revenir bientôt au milieu de nous.

(Vif applaudissement). Ainsi se termina la séance.

A en juger par les apparences le P. Hinteröecker était en parfaite santé lorsqu'il quitta Hobart-town le jeudi 26 septembre. Mgr. l'Evêque l'accompagna lui-même durant cinq heures de route, jusqu'à la ville de Brighton où il prit congé de lui. Arrivé à Campbell-town, le Père Hinteröecker se trouva si mal qu'il dut interrompre son voyage, et s'arrêter quelques jours dans cette ville. Mais voulant à tout prix se trouver à Launceston au temps fixé pour une retraite ecclésiastique qu'il devait donner le mercredi 2 Octobre, dans son zèle, il se mit en route malgré l'opposition du médecin et arriva le mardi soir à Launceston dans la maison de Mr le Doyen Butler chez qui se trouvaient rassemblés les prêtres du canton. - Le lendemain, mercredi, 2 Octobre, il fit tout souffrant qu'il était, l'ouverture des exercices et offrit encore le St. Sacrifice. Ce devait être pour la dernière fois. Le malade dut se coucher pour ne plus se relever. De son lit toutefois il fit encore une conférence aux prêtres rassemblés autour de lui, et leur donna chaque jour les points de la méditation. - Jusqu'au samedi 5 Octobre, après-midi, la maladie ne paraissait pas aller en s'aggravant; mais un changement survenu brusquement éveilla les alarmes. Le médecin s'adjoignit un confrère pour une consultation. L'état du malade fut reconnu désespéré et les médecins conseillèrent de ne pas différer les derniers sacrements. A 6 heures du soir on porta le viatique au P. Hinteröecker qui s'unit avec ferveur et calme aux prières liturgiques.

Il avoua ensuite qu'il se sentait parfaitement content. Volontiers dit-il j'aurais encore travaillé pour la pauvre Tasmanie, si Dieu l'avait agréé. Vers neuf heures et demie il se trouva si mal que les assistants furent convaincus que sa dernière heure avait sonné. Le mourant s'unit aussi pieusement et aussi longtemps qu'il put aux prières et aux oraisons jaculatoires du prêtre et lorsque celui-ci se taisait on l'entendait encore prier dans sa langue maternelle. Cependant il baissait toujours.

A onze heures il perdit la parole. Douze minutes avant minuit il rendit tranquillement son âme à Dieu, ayant dans la main le cierge des mourants et sur la poitrine ses chères reliques de St. Ignace. Ainsi fut déçu l'espoir qu'on avait conçu de voir le zélé Père après la retraite sacerdotale donner aux habitants de Launceston une mission aussi riche en bénédiction que celle d'Hobart-town. Et pourtant la brûlante parole du missionnaire ne produisit peut-être jamais une impression pareille a celle que fit éprouver la vue de sa muette dépouille.

Dans le porche du presbytère il était étendu avec l'habit de la compagnie, ses traits étaient singulièrement beaux et respiraient une joie céleste. On avait déjà tout disposé à Launceston pour un solennel enterrement quand arriva un télégramme de Mgr. l'Evêque d'Hobart-town.

C'est le vœu unanime des catholiques de cette ville, y était-il dit, de pouvoir posséder dans Hobart-town leur patrie, le corps de leur missionnaire. Après le chant solennel du requiem, le mercredi 9 Octobre un corbillard emmena le Père de Launceston et le conduisit jusqu'à Hobart-town où il arriva le jeudi soir après dix heures. Le cercueil fut aussitôt déposé dans la cathédrale où l'on récita l'office des morts en présence d'une nombreuse assistance de prêtres. La cathédrale était tendue de noir. Le lendemain de nombreuses messes furent célébrées dès le matin en présence du corps; puis il fut conduit accompagné des jeunes filles du pensionnat des Visitandines dans l'église de St. Joseph où le cercueil fut exposé sur un magnifique catafalque. La barette, l'étole et le calice du défunt avaient été déposés sur son cercueil. Autour du catafalque brûlaient plus de cinquante cierges; des lys et des immortelles, offerts par les sœurs de la charité décoraient le cercueil.

L'autel et la chaire avaient été tendus de noir; la sombre clarté du jour qui ne pénétrait qu'avec peine à travers les fenêtres voilées pour tomber sur l'innombrable assistance, la présence du cadavre d'un homme qui peu de jours auparavant plein de vie parlait dans cette église, la grave psalmodie de l'office des morts chanté à deux chœurs par une nombreuse réunion de prêtres; tout cela plongeait les assistants dans un silence de mort interrompu seulement par des sanglots. C'était un émouvant spectacle et qui contrastait étrangement avec ces tonnerres d'applaudissements, qui 15 jours auparavant accueillaient à cette même place les éloquentes paroles de l'orateur.

Après l'office qui fut célébré par le Vicaire Général du Diocèse et auquel assistait Sa Grandeur on chanta un Requiem solennel avant l'absoute Mgr. se dirigea vers la table de communion qui était tendue de noir et prononça le discours suivant: en prenant pour texte:

C'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts.

« C'est pour nous conformer à cette recommandation « des Livres Saints que nous sommes aujourd'hui ré« unis dans ce lieu afin de prier pour le repos de « l'âme de notre vénérable et bien aimé défunt.
« C'est aussi pour donner un témoignage public de notre « reconnaissance à Celui qui, nous pouvons bien le dire

a consacré sa vie au salut des âmes dans cette contrée.

Quand il quitta ce lieu il nous avait promis de revenir bientôt et lorsqu'il fit cette promesse, il était en parfaite santé. Il est revenu, mes bien aimés frères, hélas: non pas comme vous l'auriez désiré, mais comme Dieu lui-même l'a voulu. Selon le cours ordinaire des choses vous auriez pu espérer qu'un homme qui s'était consacré avec tant de dévouement au service de Dieu et au salut des âmes, qui possédait a un si haut degré l'esprit apostolique, dont le seul but était de servir Dieu et de sauver des âmes vous auriez pu espérer, dis-je, que cet homme fournirait une longue carrière, afin de pouvoir continuer l'œuvre qu'il avait commencée et ou il obtenait de si magnifiques résultats. Dieu en a décidé autrement, il faut nous soumettre à sa volonté.

Je n'ai pas l'intention de vous raconter en détail l'histoire de sa vie. Je me contenterai de vous dire que né en Autriche au sein d'une famille catholique il puisa dans une éducation chrétienne cet esprit de foi et de solide piété qui était l'âme de sa vie et qu'il laissait paraître dans chacune de ses paroles.

Il entra jeune encore dans la Compagnie de Jésus, dont il fut un membre distingué. A l'âge de 18 ans il se consacra dans les colléges de cet Ordre à l'éducation de la jeunesse. Envoyé ensuite par ses Supérieurs dans les missions d'Australie, il vit avec douleur le malheureux état des habitants de ce pays privés de tous secours religieux. Ils n'avaient jamais entendu parler de Dieu. Il résolut de leur donner une mission. A peine avait-il commencé que son Evêque lui fit connaître que ses services seraient nécessaire ailleurs. Mais il ne renonça jamais à ces projets de mission et comme dernièrement je lui demandai ce qu'on avait fait pour évangéliser les Indigènes du Sud il me saisit les mains dans un transport de joie inexprimable et les serrant entre les siennes, enfin s'écria-t-il, le but de ma vie est sur le point d'être réalisé. Sur mon invitation il quitta Adelaïde pour venir dans cette colonie afin de donner les exercices aux prêtres et aux religieuses et aussi pour y faire des missions. Je n'ai pas besoin de dire avec quelle énergie et quelle habileté il entreprit ce ministère et comme il s'y livra corps et âme. Il était au comble de la joie de voir ses efforts couronnés de succès, je ne pourrais comparer cette joie qu'à celle des Anges dans le Ciel qui se réjouissent plus du retour d'un seul pecheur que de la persévérance de 99 justes; ou encore à celle de ce père de famille heureux du retour de son fils qu'il croyait perdu. Espérons, mes bien aimés frères, que par la grâce de Dieu il est maintenant heureux.

Nous avons aujourd'hui prié pour lui et j'ai la ferme espérance que son âme est réunie à son Créateur car si les œuvres du juste lui ouvrent le Ciel, celles de notre regretté défunt ont dû assurément le conduire directement au séjour des bienheureux. Nous n'en devons pas moins prier pour lui. Il peut être sans tache à nos yeux; mais en est-il de même aux yeux de Dieu?

Prions donc le Seigneur de le délivrer des souffrances du Purgatoire qu'il pourrait endurer, et de lui donner cette couronne de gloire qu'il a si bien méritée par ses travaux. N'oubliez pas les enseignements qu'il vous a donnés, servez Dieu de tout votre cœur et de toute votre âme; accomplissez votre devoir le mieux possible. Tâchez de procurer dans la mesure de vos forces le bien de l'Eglise. C'est ce qu'il vous a recommandé, c'est aussi ce qui faisait sa joie lorsqu'il était au milieu de vous. Finissons par une prière pour le repos de son âme.

Alors l'Evêque s'agenouilla et dit à haute voix un Pater et un Ave Maria, avec l'immense foule agenouillée comme lui; puis Sa Grandeur fit elle-même l'absolutio tumuli, après laquelle toute l'assistance revint à la Sacristie. Mais à peine le clergé avait-il quitté le sanctuaire qu'un vrai tumulte agita la foule; on se précipitait vers le catafalque pour prendre les fleurs, les cierges et les emporter comme souvenir d'un Père chéri, scène qui se renouvela lorsque le corps fut sorti de l'Eglise. Celui qui était assez heureux pour arracher quelque chose se voyait bientôt entouré par les plus éloignés qui l'obligeaient à partager son pieux larcin. A mesure que l'heure de la sépulture approchait, la rue Maquarie ressemblait de plus en plus à une mer agitée, une multitude innombrable allait et venait; ni une pluie légère, ni le mauvais état des routes qui en fut la conséquence, ne pouvait empêcher les fidèles de dire un dernier adieu à leur Missionnaire.

A 2 heures ¼ le corps fut descendu du catafalque et porté au milieu des sanglots de la foule, sur le corbillard découvert: la cloche de St Joseph commença ses sonneries funèbres et le convoi se mit en mouvement. En tête marchaient les enfants du Séminaire de Ste Marie et d'autres établissements catholiques, puis les jeunes filles des écoles catholiques en habits blancs et des lis à la main; après, venaient le Porte-croix avec six acolytes, les trois voitures pour les prêtres, (ceux-ci dans la ville marchaient à pied), puis la voiture de l'Evêque qui voulut revêtu de ses habits Pontificaux accompagner le cercueil jusqu'au cimetière (éloigné de 4 milles anglais) enfin le corbillard. Il était suivi d'un nombre incalculable de piétons qui allait toujours s'augmentant à mesure qu'on approchait de la nouvelle ville. Le cortège était fermé par un grand nombre de voitures louées et d'équipages dont beaucoup étaient fermés. Les catholiques n'étaient pas seuls à former le convoi.

Plus d'un assistant se vit obligé vu le triste état des chemins à ne pas dépasser la sortie de la ville et pourtant au cimetière la masse des piétons était prodigieuse. Arrivés près du lieu de la sépulture, l'on descendit le cercueil du corbillard pour le porter en procession jusqu'à la chapelle des Morts où l'Evêque entonna le Miserere. Après le psaume Sa Grandeur bénit la tombe élevée en briques. Le cercueil fut descendu chargé de fleurs et de larges dalles de pierres recouvrirent les dépouilles de Celui qui nous était si cher. Il s'écoula bien du temps avant que la foule quittât le cimetière.

Ainsi celui qui travailla de longues années au milieu de nous attend à l'extrémité des îles Australiennes, la glorieuse résurrection.

Les catholiques d'Hobart-town se sont déjà concertés sur le moyen d'élever un monument à leur missionnaire défunt et d'en faire une chapelle parce que celle qui existe actuellement sert à tous les cultes. C'est pourquoi ils avaient précisément choisi pour la sépulture du P. Hinteröecker dans la partie du cimetière destinée aux catholiques l'endroit le plus rapproché de celui qui devait être depuis longtemps l'emplacement d'une chapelle funéraire catholique.

Et que se passait-il à Norwood? Les fidèles demandaient que le corps y fut rapporté et enterré dans l'église de St Ignace; ils avaient déjà tenu une réunion à cet effet. Le Vicaire-Général Reynold et le P. Strele avaient aussi écrit dans ce sens à Monseigneur d'Hobart-town. La réponse fut celle-ci:

Le corps ne peut pas quitter Hobart-town où l'Evêque, les prêtres et le peuple ont tant de dévotion à le visiter; le P. Hinteröecker y avait gagné une influence générale et il disait lui-même que s'il en était le maître, il se choisirait Hobart-town pour Patrie.

Le Mans. N. D. de Ste Croix.

Les derniers jours du R. P. Paul Loysel.

Notice par le R. P. de Boylesve.

Depuis longtemps le P. Loysel s'attendait à la mort. Deux ou trois fois dans le courant des années 1872 et 1873 il s'était cru au moment de rendre le dernier soupir, et il avait fait, dès la première crise, une confession générale de toute sa vie. Il la renouvelait sommairement à chaque nouvel avertissement de la mort. Enfin le 18 Décembre 1873 à 8 heures 3/4 du matin il me fait appeler. Depuis quelques jours seulement il avait reçu l'ordre de garder la chambre, désormais il devait se tenir au lit. " Aujourd'hui, me dit-il, c'est une fête de la Ste Vierge, demain le 26ème anniversaire de mon entrée dans la Compagnie. "

" A 9 heures, on va me donner l'Extrême-Onction... " après s'être confessé, il ajouta: " Depuis mon entrée " dans la Compagnie, une disposition constante a dominé " toute ma vie, peut-être pas toujours immédiatement " dans l'exécution, mais du moins elle a constitué mon " état habituel: Conformité à la volonté de Dieu.
" Je n'ai eu qu'à m'en louer. Le bon Dieu m'a fait " trouver dans la Compagnie tout ce que je pouvais désirer".

A 9 heures, le P. Ministre, en l'absence du R. P. Recteur, donna l'Extrême-Onction en présence des Pères qui se trouvaient libres alors. Il n'y eut pas de paroles. Le P. Loysel tenait de la main gauche un cierge allumé de la main droite son crucifix. Son visage était calme, serein et digne. – Le 22 Décembre à 9 heures du soir le bon Père s'attend à mourir la nuit même. Après avoir renouvelé sa confession générale, il se met à déplorer ce qu'il appelle sa nullité dans la Compagnie. Il me raconte qu'un jour le P. Provincial voulant sans doute favoriser sa tendance pour l'humilité lui dit qu'il était appelé à se sanctifier et à glorifier Dieu par sa nullité. C'est bien, ajouta le bon P. Loysel, " mais on n'en est pas moins tenu de faire effort pour ne pas demeurer dans la nullité, et je suis loin d'avoir fait tout ce que je pouvais pour faire valoir les dons de la nature et de la grâce que Dieu m'avait accordés". Au moment où j'allais me retirer, il me dit avec son amabilité ordinaire: " Quand on se quitte pour un voyage, on se donne la main"; et il me tendit la main avec la plus entière placidité. " Cependant", lui dis-je, " à demain matin". " Savoir s'il y aura un matin pour moi", répondit-il. – Le 23 au matin, il vivait et il devait souffrir longtemps encore. " Jusqu'ici", me dit-il, " Dieu m'a soutenu sensiblement et j'ai éprouvé la vérité de ce mot de l'Imitation: Suaviter equitat quem gratia Dei portat. Maintenant j'entre dans une crise. N. S. semble vouloir me faire participer aux douleurs de son âme et de son agonie. J'ai besoin plus que jamais d'être soutenu".

Ce jour-là même je le recommandai au Carmel. Une bonne Sœur, la Sœur M*** promit de réciter à son intention mille Ave Maria, afin de lui obtenir de ne point passer par le Purgatoire. Qui sait si ce ne sont point les prières de cette bonne religieuse qui ont procuré au P. une prolongation de vie qui a surpris tout le monde et le Père le premier, et qui a été sanctifiée par des épreuves intérieures réellement extraordinaires. – Le 24, veille de Noël, à 9 h. du soir, le P. Loysel me dit qu'il avait ressenti l'effet des Ave Maria de la bonne Sœur, c'est-à-dire une souffrance comme jamais il n'en avait éprouvée. Il lui semblait qu'on lui écrasait le cœur, " mais le bon Dieu", ajouta-t-il, m'a fait la grâce de souffrir avec joie. Moi qui n'avais aucun goût pour la Croix, les prières m'ont obtenu un peu d'amour de la croix.... Oh! que de grâces!...

Le démon ne peut rien, la Ste Vierge le tient en laisse." "Je viendrai vous voir à 11 h, lui dis-je, avant la messe de minuit." — "Savoir, reprit-il, si vous trouverez un corps et une âme." "On a beau avoir la foi, on voudrait que ce fut fini, et on s'imagine qu'avec la mort tout est fini.... O mon Dieu, quand vous voudrez." Puis il rappela ses relations d'autrefois avec le Carmel de la Rue d'enfer à Paris, il me dit que tous les jours il récitait l'oraison de Ste Thérèse pour le Carmel, qu'il a lu toutes les œuvres de la Sainte et prêché le panégyrique de tous les Saints du Carmel. — "Celui de St Jean de la croix aussi, lui dis-je, et St Jean de la croix vous fait part de la sienne." — "Oui, un peu," reprit-il. — A minuit il souffrait beaucoup, il lui semblait encore que son cœur était écrasé. Je lui dis: "C'est la Sœur M*** qui récite ses mille Ave pour vous obtenir de ne point passer par le Purgatoire." "Oui, répond le Père, elle me le fait faire ici-bas. Oh! ces bonnes Sœurs, elles obtiennent tout ce qu'elles veulent, parce qu'elles sont unies au Cœur de Jésus. La Sœur M*** m'a obtenu la souffrance, mais elle m'obtient aussi la patience." — Comme il s'attendait à mourir, il me demanda qu'on eut soin de lui découvrir la tête quand il serait sur le point d'expirer, afin de mourir tête nue, comme N. S. Jésus-Christ. Sur ma réponse qu'alors la moindre imprudence pouvait hâter le dernier moment.

Ah, me dit-il, quand tout est fini! Donnant à entendre qu'alors ce ne serait plus la peine de prendre tant de précautions.

Le 25, jour de Noël, au soir, convaincu qu'il touchait à sa fin le bon Père demande pénitence et absolution... "A demain matin," lui dis-je. — "Demain matin, reprit-il, avec le plus aimable sourire, vous verrez ce qui restera." — "Vous êtes trop pressé, répondis-je, vous attendrez jusqu'à samedi, jour de la Ste Vierge. La Sœur M*** ne veut pas que vous passiez par le purgatoire." "Ah! dit le Père, ce serait un fameux miracle! Demain, ajouta-t-il, c'est la fête de St Etienne. J'aime beaucoup St Etienne je lui dois mon patron (S. Paul)."

Le 26 matin, je le trouvai avec son grand chapelet de Lourdes étalé sur son lit. — "Ah! lui dis-je, vous voilà armé de toutes pièces." "Oui, répondit-il, c'est le chapelet du pèlerin, et nous arrivons, nous touchons au terme du pèlerinage." — "Prenez garde, lui dis-je, Lourdes est dans les montagnes; or dans ces pays-là, quand on se croit arrivé, il reste encore bien des montées, des descentes et des circuits." — "Illusion d'optique," reprit-il en souriant. — Vers le milieu de ce même jour, il me dit: "Le médecin me trouve la langue meilleure, il a prescrit des fortifiants; c'est bien inutile, ajouta-t-il avec un gracieux sourire; enfin, il faut faire ce qu'on peut." "On prie, lui dis-je, on prie pour vous St Etienne patron de tous les Paul." — "Oui, dit-il, il est le grand-père."

Le 30 au matin, à 5 h. ½, le cher malade me fait appeler et me prie de lui réciter les prières des agonisants. Il ne cessait de répéter: "Quel bonheur de mourir dans la Compagnie!... J'offre ma vie à toutes les intentions de la Compagnie, et de la Sainte Eglise ma mère." Puis il s'appliquait ces paroles du psalmiste: "*Suscitans a terra inopem et de stercore erigens pauperem, ut collocet eum cum principibus, cum principibus populi sui.*" Il redisait: "*O Crux ave, spes unica*, etc. "*Monstra te esse Matrem*, etc." "Souffrez-vous" lui demandai-je. — "Non, le bon Dieu me traite comme un lâche. Je suis rempli de bonheur; le bon Dieu m'inonde de ses grâces.... *Cupio dissolvi et esse cum Christo*... Cette pauvre âme, ajouta-t-il, a-t-elle de la peine à sortir de ce monde... Donnez-moi de l'eau de Lourdes... pour mon âme..

J'offre ma vie en expiation et en action de grâces pour l'Eglise, pour la Compagnie, pour la pauvre France.

Mon Dieu, délivrez mon Père Pie IX de sa prison. Pendant tout ce temps il tenait son crucifix à la main. A un moment il l'appuya sur son cœur en disant :

Sancta mater, istud agas, crucifixi fige plagas, cordi meo valide. – Action de grâces à ce bon docteur (Mr. Le Bèle, médecin du Collège, et dont les fils sont nos élèves,) je ne l'oublierai pas, ni lui, ni ses enfants. Que le bon Dieu nous le conserve ! – Le Père témoigna très souvent pendant le cours de sa maladie ses sentiments de reconnaissance envers notre excellent et religieux docteur, qui, de son côté, ne se lassait pas d'admirer la résignation, la paix, la charité de son vénéré malade. « Quelle reconnaissance, disait encore le P. Loysel, pour la Compagnie, pour tous nos Pères et nos Frères, qui m'entourent de leurs soins, pour le R. P. Recteur ! »

Trois quarts d'heure se passèrent dans ces effusions. Vers 6h ¼ il me dit : « Je n'ai plus mes idées ; je ne puis plus distinguer les moments où je parle au bon Dieu. » « Vous lui parlez sans cesse, lui dis-je ; vous ne pensez qu'au bon Dieu. Soyez sans inquiétudes. Vos idées se suivent très-bien. » Après quelques instants de silence et un soupir, il me dit : « Mon Père, je suis dans mon état ordinaire. C'était une crise. » Je lui dis : « Le bon Dieu vous prépare. » Oui, il me fait mourir à moi.

Veni, Domine Jesu, noli tardare... Préparez mon âme, recevez-moi dans votre purgatoire, mon âme y sera en sûreté. – Vers midi et demi il me dit : Jusqu'ici, mon Père, le bon Dieu m'a soutenu sensiblement ; j'étais dans la lumière. Maintenant il semble qu'il se prépare une épreuve nouvelle, j'entre dans les ténèbres ; Jésus et Marie se cachent. Dieu se cache. Vere tu es Deus absconditus. On dirait que le démon se met en travers. Je ne le vois pas. Mais comme on sent bien qu'il y a deux hommes en nous !. Je ne crains rien, non ; mais quelle angoisse ! » Cette crise spirituelle devait se renouveler bien des fois pendant les trente-cinq jours que le bon Père avait encore à passer avec nous. On ne peut s'imaginer combien il a souffert durant ces épreuves qui durèrent souvent des heures et des jours entiers. C'était sans doute la bonne Carmélite qui lui obtenait de faire son purgatoire en cette vie. « Remerciez-la, disait le P. Loysel, elle m'a obtenu une part à la croix et l'amour de la croix, et de la croix intérieure. Qu'elle demande pour moi la conformité à la volonté de Dieu. Que je voudrais être déjà dans le purgatoire ! mais ... la volonté de Dieu ! » Un matin vers 8h ¼, il me dit : « Je ne sais pas ce que le bon Dieu veut faire de moi aujourd'hui ; le frère infirmier pense sans doute que c'est fini ; cependant si le bon Dieu ne m'appelle pas encore, mon devoir est de prendre quelque chose. »

Il croyait, vu l'heure avancée et le besoin qu'il éprouvait, que le modeste bouillon de son déjeuner avait été oublié, mais il ne réclamait que par devoir, et pour se conformer à la volonté de Dieu. – Le 31 Décembre, il eut encore une crise spirituelle. « Je voudrais la lumière, me disait-il ; Ah quelle obscurité. » Et comme je lui rappelais la nuit du Jardin des Olives, et les ténèbres du calvaire au moment surtout où N. S. se voyant comme abandonné de son Père s'écriait : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné, le bon P. Loysel dit et redit souvent : « S'il est possible ... Mais, mon Dieu, ce que voulez, tout ce que vous voulez, rien que ce que vous voulez. » Et après une pause : Ah ! quelle obscurité ! » Puis, mais avec un accent énergique : « Que l'ennemi de Dieu et des âmes soit maudit éternellement.

Et ensuite : "Soyez béni mon Dieu, mon Jésus, avec votre Père céleste, avec le St Esprit, avec votre Mère, St Joseph, la Ste Eglise et toutes les âmes fidèles ! Quel bonheur si je pouvais mourir d'amour, mourir de douleur de mes péchés ! - Je voudrais faire un acte de conformité parfaite à la volonté de Dieu, comme un digne enfant de St Ignace." - Je lui dis alors : "Puisque vos douleurs sont dans l'âme, unissez-les à celles de l'âme de Jésus triste jusqu'à la mort, dites : Anima Christi, sanctifica me." - "Eh bien ! mon Père, répondit-il, récitez-moi cette belle prière."

Après cette invocation, la désolation continua, mais avec un calme admirable. Il y avait dans sa parole, dans son regard, sur ses lèvres, dans tous ses traits, une expression de tristesse, de résignation qui le transformait et qui le rendait beau et majestueux ; c'était comme une reproduction du visage de notre Seigneur expirant sur la croix, tel qu'il est représenté dans le Christ de Charles-Quint. Ce même jour il me dit : "Je ne sais comment expliquer mon état ; mon âme est toute matérielle." Et quand je lui rappelai la tristesse de l'âme de N.S.J.C., le bon Père fut saisi d'une tristesse plus profonde et si sensible que ses yeux se remplirent de larmes, mais en même temps il admirait, il aimait la bonté de Jésus et enfin, avec une expression qui annonçait un soulagement véritable, il dit : "J'ai une âme" ! Il fit alors la prière suivante qu'il prononçait très-distinctement et dans laquelle il était tellement absorbé que, sans qu'il s'en aperçut, il me fut facile de la sténographier. Il tenait son crucifix à la main, ses yeux étaient tournés vers le ciel et il disait : "Cœur sacré de Jésus, Cœur immaculé de Marie, Cœur très-compatissant de Joseph, j'offre ma vie en expiation de mes péchés, pour l'Eglise, pour la France. Quel bonheur, tout indigne que j'en suis, d'offrir ainsi ma vie pour l'Eglise ; pour la France ! Quel bonheur si je puis mourir dans la Compagnie ! Dans la crise précédente, il avait répété trois ou quatre fois : "Quel bonheur de mourir dans la Compagnie." Comme cette fois il disait : "Si je puis mourir dans la Compagnie", je lui dis : "Oui, mon Père, vous y mourrez." Alors il reprit : "Propter nomen tuum propitiaberis peccato meo, multum est enim. (A cause de votre nom, vous me pardonnerez mes péchés, car ils sont nombreux). Puis il me demanda de lui réciter l'Ave Maria.
A un autre instant, il me dit : "Suggérez-moi l'acte de conformité à la volonté de Dieu," je lui dis : "Mais, mon Père, vous venez de faire cet acte de la manière la plus vraie et la plus complète. Dites cependant avec notre Seigneur : "S'il est possible, écartez ce calice, rendez-moi la lumière, mais que votre volonté soit faite et non la mienne."

Pour comprendre pourquoi je lui suggérai ces mots : "Rendez-moi la lumière", il faut rappeler quelques unes des douces plaintes qu'il répétait souvent durant ses crises spirituelles. "La lumière ! disait-il, elle est si belle, oh ! qui me rendra !" et il n'achevait pas ; mais je comprenais, car il m'avait dit quelques instants avant : "Ces jours-ci je voyais clair ; les exercices de St Ignace se déroulaient devant moi. Je ne voyais ni des yeux du corps, ni des yeux de l'âme ; mais je sentais que Jésus-Christ m'était présent ainsi que la Ste Vierge, ma Mère. Maintenant tout est ténèbres, je ne vois rien, oh ! qui me rendra ?... Mais que votre volonté soit faite, tout ce que vous voudrez, mon Dieu, rien que ce que vous voudrez.

A midi et demi, l'épreuve était passée et avec son sourire ordinaire, le bon Père me dit : "C'était une crise." – Un autre jour vers 5 h. ¼ du matin la crise recommença. "Jamais, me dit-il, je n'ai rien éprouvé de semblable. Quelles ténèbres !" Il désirait communier, et il ne l'osait. "Je suis, disait-il, sous l'impression de l'esprit mauvais... Mon Jésus, faites que je puisse recevoir la Ste Communion." "Vous le pouvez, lui dis-je. Vous êtes uni au bon Dieu, chacune de vos paroles est un acte d'union ; mais par la communion le bon Jésus rendra cette union plus intime encore et il vous redonnera la lumière." "Eh bien ! répond-il, j'obéis." On alla chercher le bon Dieu et il communia avec le plus grand calme.

Comme je l'ai dit, ces crises se reproduisirent souvent et toujours elles donnèrent lieu aux actes de la plus admirable soumission et conformité à la très-sainte volonté de Dieu. Un samedi entr'autres je notai sur le champ la protestation suivante qu'il fit lentement et avec toute la solennité d'un mourant. Je la donne parce qu'elle résume fidèlement les sentiments dont il répétait souvent l'expression. "Ressuscité de l'Archiconfrérie de N.D. des Victoires, appelé, quoique indigne, à la Compagnie de Jésus, après avoir reçu tant de grâces du Cœur de Jésus par Marie, j'ai été bien ingrat. J'ai droit de périr, mais je ne puis pas périr, à cause des grâces que j'ai reçues de Jésus-Christ, de Marie, de Joseph, et j'ai droit au ciel."

Un autre jour il me dit : "Je suis fatigué ce matin, on me dit que j'ai trop parlé." "En effet, lui dis-je, vous feriez mieux de vous reposer ; pensez au bon Dieu, ne parlez pas." "Oui, mon Père, je tâcherai." Il était alors dans une sorte de doux délire et à propos de cette recommandation du silence, il ajouta : "C'est pour le temps seulement ? Ce n'est pas pour l'éternité ?" "Non, mon Père, lui dis-je, dans l'éternité vous répéterez : Alleluia." Il reprit : "Priez pour moi, demandez pour moi la grâce de ne pas tant écrire et de ne pas tant parler." – Il appelait la mort de tous ses vœux, parce que il se croyait un embarras pour la maison. "Vous êtes une bénédiction, lui dis-je, vous êtes sur la croix ! heureux ceux qui peuvent se succéder auprès de vous et, comme le Cyrénéen, vous aider à porter la croix de Jésus."

Souvent il prenait de l'eau de Lourdes, mais pour l'âme, disait-il, non pour le corps. "Mon Dieu, répétait-il sans cesse, sauvez mon âme, mettez-la en purgatoire, mais pour mon misérable corps, qu'il devienne ce qu'on voudra." – A un moment où il paraissait quelque peu en délire, il disait : "Je voudrais être prêt à mourir comme le doit être un enfant de St Ignace." "Vous l'êtes," lui dis-je. "Non, voyez mes mains, ma langue." Je ne compris pas ce qu'il voulait dire.

Quelque temps après je lui demandai s'il se rappelait m'avoir dit cela, et ce qu'il entendait par ces paroles. "Voici," répondit-il, et levant les yeux au ciel, tenant les deux mains levées et dirigées en haut, il ouvrit doucement les lèvres comme pour faire monter un soupir vers Dieu ; et il ajouta : "C'est comme cela qu'un fils de St Ignace doit mourir."

Enfin le 5 février, jour de nos trois Saints martyrs Japonais, il eut un moment de délire assez long. Mais alors même il ne s'occupait que des choses de Dieu.

Le soir, à 9 h. ¾, comme je m'approchais de lui : "Jésus, dit-il, Jésus, Jésus, j'en puis plus..."

Je souffre, je souffre... Mon Père, je m'accuse de tous mes péchés, et il me demanda, comme presque tous les soirs, pénitence et absolution... Ma Mère s'écria-t-il ensuite, et un peu plus tard : "Je suis écrasé par les Démons, ils m'écrasent, ils me roulent."

Probablement, il attribuait aux Démons les souffrances de l'asphyxie et de l'étouffement qui lui faisait ressentir une douleur comme si on lui eut écrasé le cœur. Je me retirai, le R.P. Recteur restait auprès du bon Père pour le veiller. Ce ne fut pas long. Mais il y eut une crise comme celles qui s'étaient déjà si souvent répétées. Il se plaignait toujours que les Démons l'écrasaient, le roulaient. Toute sa confiance était en Marie. A un moment il dit avec un accent très-prononcé : "La Ste Vierge veut qu'on bâtisse à Rome une église en l'honneur de son immaculée conception." Puis vint un moment de suprême souffrance pendant lequel, à plusieurs reprises il répéta : "Je meurs, je meurs." Enfin n'en pouvant plus, il dit : "Oh! mon Dieu, changez l'épreuve."

Il demanda de l'eau de Lourdes... Le R.P. Recteur lui présenta la petite fiole qui la contenait. Il but, et après, il sembla reposer ; on eut dit qu'il dormait. Au bout de quelque temps, il poussa deux grands soupirs. Il était près de onze heures et demie. Le bon Père Loysel avait rendu tranquillement sa belle âme à Dieu.

La Sœur Carmélite qui, sans le connaître, avait tant prié pour lui, me dit que pendant tout le samedi qui suivit la mort, il lui avait semblé le voir triste, recueilli et en prières, comme s'il eût été entre le purgatoire et le ciel, et dans une sorte d'attente.

Il me semblait, dit-elle, qu'il priait pour moi et que cependant il demandait des prières. Le Dimanche, je croyais le voir comme peu à peu transformé en lumière, on eut dit qu'il s'éloignait, montant toujours dans la Gloire...

P. de Boylesve. S.J.

Lettres des Scolastiques de Laval

aux PP. et FF. de ....

N° 1 — 1874 — Mai

Sommaire.

Page

Supplément.

N.° 2. 1874.

Chine. — Kiang-nan.

Une excursion pendant les petites vacances.

Lettre du F. Constant Terrien à ses frères à Laval. — Zi-Ka-wei, 1er Mar. 1874.

. . . . Aujourd'hui je vous raconterai la longue expédition de huit jours que nous venons de faire à travers le Kiang-nan. Voici à quelle occasion. Le 1er de l'an est en Chine le sujet de grandes et longues réjouissances; aussi pour nous faire participer à cette joie, nos Supérieurs ont jugé à propos de rejeter vers cette époque nos vacances de Noël. — Le premier de l'an Chinois ayant été le 17 Février, le Scolasticat eut ses vacances du Dimanche 15 Fév. au vendredi 27. Pour rendre notre repos plus complet, il est assez d'usage d'accorder un petit voyage aux scolastiques, qui l'acceptent bien entendu avec empressement. Ces expéditions, outre le délassement, ont un autre grand avantage: elles font connaître les chrétientés et les chrétiens et stimulent le zèle pour la conversion de ce pauvre peuple Chinois. — Le jeudi 19 Fév., nous assistons aux grands vœux des PP. Sédille, Rossi, Grillo et du F. Lo, et nous disposons pour le départ du lendemain. Le voyageur en Chine doit toujours emporter son lit. Au reste, rien de plus simple: un matelas et une couverture piquée... le tout bien roulé, bien empaqueté porte le nom de pou-kai. Etes-vous rendu à l'étape du soir, vous défaites votre pou-kai, l'étendez sur la natte d'un lit ou sur le plancher, vous vous roulez dans votre couverture, et puis... bon-soir! — Outre le pou-kai, il faut encore emporter des provisions de bouche; car qui sait où la nuit vous surprendra? qui sait si onze scolastiques avec leur appétit de voyageurs, trouveront de quoi se mettre sous la dent? Il faut encore quelques livres pour tromper l'ennui, si le vent contraire, la pluie ou quelque autre mésaventure, vous force à séjourner dans quelque Kom-son. — Bien entendu, le voyage se fera en barque; c'est l'unique moyen de voyager dans cette partie du Kiang-nan que nous allons visiter. Le père d'un de nos Frères Scolastiques a mis à notre disposition une belle et grande barque, montée par cinq hommes. — Or donc, le vendredi 20 Février à 5 heures du matin, nous montions à bord. Derrière notre barque venait une autre barque chargée de nos pou-kai; cette dernière était montée par une famille chrétienne de Won-si, le père, la mère et 3 enfants. L'ancre est levée! Nous avons la marée favorable; en avant! Sans aventure, nous arrivons à Zé-Kin vers midi; c'est à 4 ou 5 lieues de Zi-Ka-Wei. Nous dînons en barque. Mais la pluie commence à tomber, le vent devient contraire... impossibilité d'avancer. Il faut donc en prendre son parti, et faire contre mauvaise fortune bon cœur. — A Zé-Kin heureusement se trouvent une église et un Kom-son. Nous débarquons, et bientôt on nous sert le thé de la bienvenue. Le Kom-son est gardé par une vierge qui possède des connaissances assez étendues en médecine pour que nos Pères lui envoient des différents districts d'autres vierges à former. Ces généreuses filles, grâce à leur savoir, pourront pénétrer plus aisément auprès des malades, instruire les mourants, baptiser les enfants moribonds. Elles sont à Zé-Kin de 15 à 20. A peine sommes-nous arrivés que le collège médical tout entier se met à l'œuvre; on monte les lits, on met les moustiquaires (qui dans cette saison servent simplement de rideaux), on pare l'autel, etc, etc. Bref, nous fûmes magnifiquement traités. — La nuit fut excellente... et le 21, samedi, la Ste Messe entendue nous remontions en barque, à 7 heures. — En sortant de Zé-Kin, j'entendis partir d'une pauvre barque de pêcheurs, le nom de Marie (Moutia). C'étaient des chrétiens qui récitaient, ou plutôt chantaient leur prière du matin. Oh! qu'il fait bon d'entendre ce ce nom béni sur cette terre infidèle, toute dévouée à Satan! Daigne notre bonne Mère bénir cette journée qui commence! Nous passons près de la montagne de Zo-cé; je salue Notre Dame Auxilium Christianorum. — Il est midi... et nous voici arrivés à Tsin-pou. C'est un Chien, comme l'on dit en langage de ce pays-ci, c'est-à-dire, une sous-préfecture. La ville entière est entourée de murailles en briques, avec créneaux et meurtrières. Mais les Tchang-mao, les rebelles aux longs cheveux, ont passé par là et n'y ont guère laissé que des ruines. Ces brigands qui de 1850 à 1863 environ, ont occupé successivement les différentes parties du Kiang-nan, furent d'impitoyables dévastateurs. A la lettre, ils n'ont pas laissé pierre sur pierre là où ils ont eu le temps d'exercer leur fureur. On ne voit partout que monceaux de briques qui marquent seuls l'emplacement des maisons. — Nous campons à l'une des portes de la ville. Pendant que le Loda (chef batelier) prépare le dîner, je monte sur les remparts. Ils peuvent avoir une vingtaine de pieds de haut, ils sont en briques avec talus en terre à l'intérieur... mais ne résisteraient pas une

heure à une batterie bien dirigée. Notre aspect excite la curiosité des habitants ; on nous examine, on nous suit jusqu'à notre barque..... Mais le dîner est prêt... nous nous mettons à table. Je voudrais pouvoir dépeindre le singulier spectacle qui s'offrit alors à nos yeux. Notre barque était amarrée au rivage, mais touchait de flanc à une autre barque qui la séparait de la terre. Excellente occasion pour nos curieux Chinois de voir des Européens boire et manger ; cette dernière barque est bientôt envahie. On s'accumule, on se pousse, on se presse, les pères élèvent leurs enfants dans leurs bras... chacun dévore des yeux nos physionomies européennes, nos longues barbes, notre attirail culinaire, cuillers, fourchettes, verres, etc. Le pain et le vin fixent surtout les regards ébahis des spectateurs. Mais le spectacle est fini. Nous partons. Adieu bons habitants de Tsin-pou! Puissiez-vous apprendre à connaître la religion que vous apportent les étrangers à longue barbe! — Avant de perdre de vue les remparts du Chien, regardez dans le canal, près de notre barque, une pêche d'un nouveau genre ; c'est la pêche aux cormorans, en chinois mo-eun-Kong-Kong. Ces intrépides plongeurs, au signal de leurs maîtres plongent et replongent ; ils scrutent le canal, tandis que du haut de leurs barques, leurs maîtres frappent l'eau à coups redoublés, pour effrayer le poisson. Gare à ceux-ci! Les petits glissent rapidement jusqu'au fond du gosier de messieurs les cormorans ; les gros seront réservés pour les maîtres. A peine l'oiseau pêcheur a-t-il pu s'emparer d'une proie de quelque importance, qu'il s'élance vers les barques, monte sur la perche qu'on lui tend, rend gorge et se lance à de nouvelles conquêtes. Cette pêche est-elle fructueuse ? Je ne sais. C'est à peine si j'ai vu rapporter trois ou quatre poissons par nos mo-eun-Kong-Kong. —

La barque glisse sur les eaux, mais lentement, car tout se fait lentement ici. Je ne tarde pas à descendre pour exercer mes jambes. Examinez avec moi la campagne qui borde le canal. Là, comme partout ailleurs, des tombeaux et des ruines. Les ponts sont ruinés ; les uns n'existent plus, d'autres se tiennent tant bien que mal sur leur base chancelante, quelques-uns seulement sont assez bien conservés. Aussi loin que la vue peut s'étendre, des tombeaux ; ce sont les seules élévations du pays. Il est, dit-on, d'usage au commencement de chaque dynastie de raser les tombeaux, et d'accroître ainsi la place des vivants. La dynastie actuelle n'a pas pris ce soin ; ce qui fait que depuis 300 à 400 ans, aucun tombeau n'a été détruit. Jugez par là de la place qu'ils occupent sur le territoire de la Chine, surtout si l'on ajoute que plusieurs de ces tombeaux ont la superficie d'un champ de moyenne grandeur.

-- Regardez en passant sur le bord du canal, cette petite tour de 10 à 12 pieds de haut. Elle est garnie aux deux côtés opposés de deux ouvertures, juste assez grandes pour passer le corps d'un enfant. C'est là que les familles pauvres jettent leurs enfants morts, pour s'éviter les frais de sépulture, toujours fort considérables ici. Sur la route de Zi-Ka-wei à Chang-hai se trouvent deux tours semblables ; l'une déjà pleine et fermée, l'autre en activité de service avec deux inscriptions à côté des ouvertures : "Pour les garçons..... pour les filles!"

Dans le principe, le but de ces tours fut, je crois, de venir en aide aux familles nécessiteuses... mais Dieu sait si le crime ne trouve pas là un facile moyen de se cacher. Les ouvertures sont à hauteur d'homme, et ne permettent pas de sonder ces abîmes de la mort.

La nuit se fait. Nous soupons en barque. Nous voici presque au terme proposé pour aujourd'hui, Lao-Ka-pang. C'est une chrétienté composée uniquement de pêcheurs, 500 environ, gens simples et servant Dieu fidèlement. Deux cents de ces pêcheurs environ se sont réunis dans le canal près de l'église pour réciter les prières du dimanche en commun. Mais bientôt on apprend notre arrivée... alors ce sont des cris de joie : Voici le Zain-Von (Père spirituel); nous aurons la Messe demain matin. Le canal était entièrement fermé par leurs barques; déjà même plusieurs de ces braves gens goûtaient un sommeil bien mérité par les fatigues du jour, mais à l'approche du Père spirituel, vite on s'agite, on se gare... et finalement notre barque nous dépose près du Kom-son. Le Kom-son et l'église, voilà les seules habitations de Lao-Ka-pang; la population chrétienne vit dans les barques sur les canaux. Le tard se fait; bonsoir... je me roule dans ma couverture; à demain.

22 Dimanche... Messe à Lao-Ka-pang. Les chrétiens épuisent le répertoire de leurs longues prières. Nous avons déjeuné; les chrétiens ont salué le Père... En route : Hier, nous avons fait de 8 à 9 lieues; aujourd'hui, nous ferons à peu près le même chemin. Les canaux sont magnifiques, mais le vent est contraire. Nos bateliers devront tirer notre barque après eux, à peu près toute la journée. Pauvres gens! Nous descendrons de temps en temps pour les soulager et nous dégourdir.

A peine sortis de Lao-Ka-pang, nous rencontrons se rendant à Schang-hai, de 150 à 200 barques, toutes semblables, et chargées de riz pour l'empereur. C'est le tribut d'une province qui doit alimenter le fils du ciel, sa cour et ses nombreux officiers.

Nous voilà en face d'un nouveau Chien; c'est Kouen-chan. Dans l'intérieur se dresse une jolie petite montagne surmontée d'une tour, dont les ruines encore élégantes attestent l'ancienne beauté. Cette tour est là pour rappeler le passage de l'illustre Cang-hi dans ces parages.

A Kouen-chan, encore des ruines; les rebelles aux longs cheveux y ont assouvi leur rage de destruction. Nous longeons les faubourgs extérieurs; les curieux sont pressés et nous suivent le long du canal. Survient un embarras de barques; il faut patienter un moment. Chacun cherche à se tirer d'affaire... Nous voilà partis... nous touchons à l'extrémité du faubourg. C'est le moment de s'arrêter pour le dîner. Nous jetons l'ancre près d'un pont. — Bientôt nous ne sommes plus seuls. Quelques hommes et des enfants nous entourent avec curiosité. Si l'un de nous dit son bréviaire sur la berge, la gent chinoise l'entoure et le suit pas à pas. O fils d'Adam, ou plutôt d'Ève la curieuse, vous faites mon bonheur! Le F. de Chevrens avait apporté une jumelle... il la tire pour regarder la montagne et la tour. Aussitôt, c'est à qui serait le plus près. Le F. Boulais prend la jumelle à son tour... et voilà qu'un bon Chinois se campe devant lui, jusque sous son nez. Pour ne leur laisser rien à désirer, nous leur passons la lunette.

Mes hommes étaient enchantés. L'un d'eux surtout, un enfant de 15 à 17 ans, parfaitement vêtu, ne se lassait pas de nous suivre et de nous examiner. Il voulait à chaque instant nous adresser la parole; mais pour moi j'étais bien empêché de lui répondre. Puisse notre figure honnête, quoique barbue, leur avoir fait du bien, et leur avoir inspiré le désir de connaître plus à fond ces étrangers et leur religion!

Dînons... et puis en route... Nous aurons jusqu'au soir vent contraire, un vent à écorner les bœufs. Aussi ne pourrons-nous arriver au rendez-vous fixé. N'importe; on couchera dans les barques sur le canal. — Rien de simple comme notre installation. Nous avions deux barques; on se divise donc, 4 pour la barque aux pou-kai... et 7 pour celle des voyageurs... en avant les pou-kai! On fait place aussi nette que possible; on étend couvertures et matelas, au moins dans la moitié de leur largeur, on met son bonnet de nuit... et puis à demain.

23 Février. — L'aube blanchit à l'horizon... Levons-nous. Notre barque s'arrête. Qu'est-ce donc? Nos bateliers, trompés par les ténèbres de la nuit, se sont égarés. Il faut revenir un peu sur ses pas. Nous voici de nouveau dans la bonne route. Rien de bien saillant dans la matinée; vent sans cesse contraire. Des corbeaux à collerette blanche, volent et croassent le long du canal. — Vers 11h ½ nous sommes en vue d'une petite chrétienté de 300 chrétiens, Tang-Ki, administrée par le P. Bichon. Jolie petite église, bien proprette, nommée Zang-zo, en mandarin Tchang-chou. — De Tang-Ki, nous regagnons notre barque sous la conduite d'un bon et brave chrétien qui nous sera d'une grande utilité pour la soirée. Aux portes de Zang-zo, nous dînons, toujours assistés du même concours de curieux. Nous avons fini. C'est le moment d'entreprendre une excursion dans la ville ou aux environs, car la curiosité aura facilement de quoi se satisfaire. — Zang-zo, ville murée, est adossée à une haute montagne, sur les flancs de laquelle courent les murs crénelés. Cette ville contient deux Chiens. Les rebelles l'ont possédée pendant quelques années, et ne l'ont point quittée sans y laisser la marque de leur passage. Autrefois les remparts s'étendaient jusqu'au sommet de la montagne, mais depuis le passage des Tchang-mao, on a resserré la ville dans une enceinte beaucoup plus étroite, s'étendant à peine à moitié des flancs de la montagne; Les vieux remparts restent encore debout à moitié ruinés, et une forteresse, ou plutôt un amas de décombres, couronne le sommet. Cette ville excite au plus haut point notre intérêt. Ce n'est point à cause du nombre et de la science de ses lettrés, renommés dans tout l'empire; ce n'est pas même à cause du tombeau du plus célèbre disciple de Confucius, tombeau magnifique situé sur un mamelon enclavé dans les remparts... Mais là travaillèrent autrefois nos Pères; là fut autrefois une chrétienté nombreuse et fervente, champ fertile défriché par les travaux de nos devanciers. Hélas! il ne reste plus guère que les tombeaux de ces vaillants.

Allons-y en pèlerinage; ce sera chose utile et demandons leur un peu de leur zèle. — Sur la route, un coup d'œil à un tout petit Kom-sou situé dans les faubourgs en dehors des murs. Partout des tombeaux, pêle-mêle ceux des riches et ceux des pauvres, affectant la même forme conique, mais différant de grandeur. La montagne est couverte d'un petit bois ou plutôt d'un taillis...

avançons toujours sous la conduite de notre chrétien de Tang-Ki et d'un payen gardien de la montagne. Nous voici rendus. C'est aux 3/4 de la hauteur. C'est ici que reposent 4 de nos anciens Pères; d'après le catalogue du P. Pfister trois d'entre eux seraient: le P. Jérôme de Gravina, sicilien, mort le 4 septembre 1662 — le P. François de Rougemont, Belge, mort le 4 Novembre 1676 et le P. Antoine Jozé, Portugais, mort en 1745. Le quatrième serait inconnu. Les trois premiers se trouvent réunis au même lieu et le 4ème est un peu plus haut. (*) Le tombeau est une enceinte circulaire formant les 3/4 d'un cercle parfait; cette enceinte se compose à la base de pierres superposées sans ciment, et le sommet en est couronné par de la terre en talus. La partie vide regarde le pied de la montagne du côté de la ville. Au centre de l'enceinte et en triangle, se trouvent les trois tombes; la forme en est conique, comme celle de toutes les autres, avec base de pierre et couronnement de terre. Du reste, aucune inscription. En avant, vers la partie échancrée se dresse une grande et magnifique colonne de granit. C'est le P. Zottoli qui eut, il y a quelques années, la bonne idée de la placer comme un souvenir des temps passés et un gage de résurrection pour la chrétienté de Zang-Zo. Chose consolante, la mémoire de nos Pères n'est pas oubliée, et d'après notre conducteur païen, la tradition continue à appeler ce tombeau « le tombeau des trois vieux saints. »

Un peu plus haut donc, se trouve la tombe d'un autre missionnaire que les infidèles appellent « le nouveau saint. » Même forme, même absence d'inscription. On ne sait qui repose en cet endroit.

Après avoir récité un De profundis, nous gravissons ce qui nous reste de la montagne pour arriver au sommet. Spectacle enchanteur. La vue n'est bornée que par l'horizon. Au loin, à 8 ou 10 lieues, la mer; à droite et à gauche des campagnes cultivées, à perte de vue. — Mais le vent souffle avec violence; la température s'abaisse rapidement; il tombe même un peu de neige; il faut descendre. Nous voilà de retour à notre barque; montons. Ce soir nous devons coucher au point extrême de notre voyage, à Kou-li-tzen. C'est encore 2 ou 3 lieues à faire. Partis à 5 heures de Zang-Zo, nous arrivons à 7h ½.

Au Kom-son, nous trouvons un de nos Pères Chinois. Nous sommes reçus à bras ouverts. La chrétienté compte une centaine de chrétiens; l'église et le Kom-son se trouvent au milieu de l'habitation d'une famille vraiment patriarcale qui en a fait don à la mission. Cette famille se divise en 4 branches, ayant 4 frères à leur tête; et tous ensemble vivent dans la même maison, avec femmes et enfants, c'est-à-dire, un total de 50 personnes, juste la moitié de la chrétienté. Cette famille, nommée Lien, nous a fourni un Frère coadjuteur, peintre à Tou-cé-wei. Tour à tour, les chefs de chaque maison sont administrateurs de la chrétienté. Malheureusement, l'un de ces 4 frères, le père de notre Frère Lien, a été emmené par les Tchang-mao et n'a pas encore reparu. Ces brigands faisaient main basse sur tous les hommes valides, les enrôlaient de force et même les marquaient pour leur enlever tout moyen de fuite. Tout à l'heure, dans la salle à manger, nous verrons venir saluer le Père, un brave chrétien qui porte ainsi sur le front et les joues 4 ou 5 caractères, dont le sens, paraît-il, est celui-ci: C'est un de nos déserteurs. Vous comprenez alors

(*) — L'auteur de cette lettre dit en Post-scriptum que d'après des renseignements ultérieurs donnés par le P. Pfister, ce 4ème tombeau serait celui d'un Missionnaire Lazariste Chinois.

la malheureuse alternative laissée à ces pauvres gens : ou ils resteront parmi les brigands en devenant des leurs, ou ils s'exposeront en fuyant à une mort presque certaine ; car les impériaux, les prenant pour de vrais Tchang-mas leur couperont la tête sans aucune cérémonie. Grâces à Dieu, notre chrétien a échappé à ce double danger ; mais les caractères, imprimés en tatouage sur sa figure, y resteront gravés jusqu'à la mort. — Passons sous silence le repas du soir ; l'estomac tremble devant un alignement de 12 plats de viande ; un canard, du porc et du poulet, et ainsi de suite jusqu'au douzième plat. Mais paulo majora canamus ! Une visite au T. S. Sacrement ; un coup d'œil à la chapelle, œuvre du saint Père Clavelin, chapelle gentille et richement ornée : bel autel en bois surmonté d'un tableau dû au pinceau de notre Frère Lien.

24 fév. - (fête de St Thomas). — Après la Messe, déjeuner chinois. Les membres de la famille en grand costume de cérémonie, viennent saluer le Père. Je vais ensuite visiter le village ; rien de beau. Nous regardons, mais surtout nous sommes regardés. — Voici l'heure du dîner. J'en fais mémoire à raison de certains incidents nouveaux. Dans la famille Lien, c'est un principe de laisser porte ouverte à tous les habitants de Kou-li-tzen. Les païens peuvent donc librement entrer, regarder à leur aise les étrangers à la longue barbe et assister à leur repas. Heureusement les usages permettaient de laisser les femmes à la porte ; autrement nous n'aurions plus eu le libre usage de nos bras, tant nous aurions été serrés de près. — J'admirais comment les membres de la famille s'ingéniaient à trouver de la place pour les curieux ; ils les faisaient placer là où s'apercevait quelque coin inoccupé... bref, si je ne me trompe, tout le monde put voir et se retirer content. La gazette du village en aura long à raconter. J'ai eu la fantaisie de compter le nombre de nos spectateurs à un moment donné, ils étaient là plus de 30 hommes à la fois. Mais comme la salle se vidait et se remplissait à plusieurs reprises, impossible de savoir le total de nos admirateurs. — Il est 2 heures ; il faut partir . . . En avançant, admirez dans le canal cette multitude de canards, barbotant à qui mieux mieux à droite et à gauche de notre barque ; ils sont là de 150 à 200. Quel spectacle et quel ramage ! C'est encore une industrie de nos bons Chinois, qui se constituent éleveurs de canards. Pour un tel métier, il suffit d'avoir une barque, qui servira de couvert pour la nuit à l'homme et à ses intéressants palmipèdes. L'heure du repas vient-elle à sonner, les voilà qui se lancent à l'eau, courent au rivage où ils trouvent une abondante pâture de coquillages et de détritus de toute espèce. Le maître, du haut de sa barque, les suit d'un œil vigilant ; et, quand il sonnera la retraite, la gent ailée regagnera au plus vite ses pénates.

Nous voilà à Tsang-Kin. C'est une grande chrétienté comptant 1500 fidèles. L'église est grande, et probablement la plus belle de la mission. Elle ne ferait point mauvaise figure, non seulement dans vos paroisses rurales de France, mais même dans plus d'une ville. C'est l'œuvre d'un prêtre séculier chinois. Le Kom-sou est grand et bien disposé ; les chambres nombreuses... nous sommes parfaitement logés.

25 Février. — Messe... puis administration dans l'église de deux Extrêmes-Onctions. Le P. Chevalier fait ses premières armes et s'en tire avec honneur.

Le soleil monte à l'horizon. Nous voici à Tai-tsang, sous-préfecture garnie de ses murailles qui

n'enferment plus guère que des ruines, œuvres des Tchang-mao. Nous descendons à terre pour exercer nos jambes, et nous suivons les bords du canal. Nous ne pouvions passer inaperçus. On nous reconnaît, on s'appelle pour voir nos étranges physionomies, on nous montre au doigt et on nous suit en masse. Au reste, pas ou peu d'injures. De temps à autre, l'expression peu flatteuse de « diables occidentaux... Mais le plus souvent, de l'étonnement se traduisant par ces seuls mots : « Des étrangers ! des petites queues ! etc., etc. — Nous marchions escortés de la sorte, jouissant de la surprise et de la joie de ces bons Chinois... nous arrivons enfin à l'extrémité du faubourg. Nous cherchons des yeux notre barque... pas de barque. Nous demandons si le canal qui passe à nos pieds n'est pas celui de Kia-tin ? Réponse négative. Craignant un peu de malice de la part de nos hommes, nous faisons halte et nous attendons. Bientôt nous sommes entourés ; hommes, femmes, enfants se pressent autour de nous. Nos barbes, et puis nos queues attirent leurs regards. A la vue de celle du F. Boulais, déjà d'assez honorable grandeur, ils se disent avec satisfaction : « C'en est une vraie ! » Ils auraient bien voulu voir celle du F. Dechevrens et la mienne, mais une sorte de couvre-chef, appelé *fong-teu*, cache une partie de nos épaules. Les quelques brins de soie qui terminent toute queue dépassent bien le *fong-teu* pour voler au vent ; mais quelle est la longueur de la queue à laquelle ils sont reliés ! Nos curieux cherchent à glisser un regard scrutateur sous les plis du *fong-teu* ; ils n'osent cependant le soulever. — Notre barque cependant ne paraît point. Décidément nous nous sommes trompés ; il nous faut revenir sur nos pas. Enfin nous la rencontrons arrêtée en face d'un canal latéral que nous devions suivre. — La nuit vient ; il est 7 heures lorsque nous arrivons aux portes de la sous-préfecture nommée Kia-tin. Il y a un Kom-son dans le faubourg extérieur. C'est une grande maison chinoise, bien conservée et décorée dans le goût du pays. Il faudrait plusieurs jours pour s'orienter au milieu de ces petits corridors tortueux, pour connaître la disposition et l'usage des différents appartements, grands et petits. C'est une multitude sans fin de petites cours intérieures, de couloirs, de varandas. Décorez par l'imagination les portes et les fenêtres de découpures à jour, de sculptures sur bois, et vous pourrez peut-être vous figurer notre Kom-son. Placez derrière un bassin de forme difficile à décrire, un jardin petit à la vérité, mais où l'on a su réunir des rochers aux formes originales, deux grottes en rocailles, de gros arbres, etc., etc. et votre phantasme s'approchera de plus en plus de la réalité. Cette maison a dû être fort belle autrefois ; la Mission se l'est procurée à fort bas prix, après le passage des rebelles aux longs cheveux. Malheureusement dans l'intérieur des murs, Kia-tin ne compte qu'une seule famille chrétienne, plus les deux vierges chargées du Kom-son. Autrefois s'était manifesté en ce pays un grand mouvement vers notre sainte religion. Mais maintenant le mouvement est arrêté.

26 Février. — La famille chrétienne assiste à la Messe et vient saluer le Père spirituel. Il ne reste plus pour revenir à Zi-Ka-wei que 60 à 70 lis ; quelques Frères, consultant leurs forces, se décident à entreprendre cette route à pied, et se lancent sur la grande route de Kia-tin à Schang-hai. C'est sans contredit la plus belle route que j'ai encore vue en Chine depuis mon arrivée ; elle mesure souvent près de deux mètres de large, et est

facilement carrossable pour les brouettes.

Nous prenons avant de partir un solide déjeuner. Avant de sortir de Kia-tin, un regard sur la ville. C'est vraiment la désolation de la désolation! Je n'aurais jamais cru que la fureur de l'homme pût amonceler tant de ruines. En longeant le canal qui traverse la ville, notre œil embrasse à droite et à gauche des monceaux de decombres jusqu'aux remparts. Placés au centre, nous decouvrons l'enceinte de presque tous les côtés. Je ne crois pas que la 50e partie de cette malheureuse ville reste encore debout. Le massacre des habitants a suivi l'incendie des maisons. Dernièrement, le P. Garnier me disait que dans la province qu'il évangélise, il n'est resté en moyenne que deux hommes sur cent. — Quittons ces ruines; d'autant plus, nous voici aux portes de la ville. Là vous apercevez une superbe pagode dédiée à Confucius. Une magnifique avenue bordée de pierres en granit surmontées de lions, s'etend devant la façade de la pagode; puis viennent les portes d'entrée, etc., etc., le tout parfaitement conservé. Les rebelles ont épargné le temple de Confucius. Nous passons vite, et nous voilà dans la campagne. — A force de marcher, la soif vient, l'appétit s'aiguise; nous sommes à l'entrée d'un village, nommé Né-ziang. Nous entrons dans un café, ah! pardon je voulais dire un thé, et nous demandons une tasse de thé pour nous rafraîchir. Notre Frère chinois de son côté s'avance un peu plus avant et revient avec une provision de petits gâteaux ressemblant de plus ou moins près à votre gâteau de Savoie. Notre entrée dans le thé fit sensation; on s'attroupe nécessairement, et on envahit la maison. Le débitant tout fier d'avoir d'aussi nobles hôtes, résolut de nous traiter de son mieux. D'abord, un plat d'eau chaude pour se laver la figure; puis notre tasse de thé, avec de l'eau chaude à volonté.

Cependant la galerie nous examinait; hommes, femmes, enfants, vieillards regardaient de tous leurs yeux et faisaient en même temps leurs réflexions: «Tiens, disait l'un, ils ont le nez long et les cheveux aussi...» On disait encore: «Mais ils ont une vraie queue! etc., etc. Ils n'avaient pas vu la mienne, cachée par mon fong-tsy. — Après avoir apaisé notre faim, il nous restait 4 gâteaux. Nous les distribuâmes aux enfants. Et après avoir payé notre dépense 50 sapèques (5 sous), nous continuâmes notre chemin.

Un détail avant de finir. De Kia-tin jusqu'à Kong-chiao nous avions été suivis par un païen qui faisait la même route. Notre Frère chinois lia conversation avec lui, et peu-à-peu l'amena à parler religion. L'autre aurait bien voulu esquiver; mais insensiblement son interlocuteur le ramenait au point de départ. Comme nous marchions devant, le Frère se servit de cet argument, assez souvent employé par nos anciens Missionnaires: «Voyez ces Pères, qui ont quitté patrie, parents, etc... uniquement pour vous sauver.» Et le même argument fut représenté sous toutes les formes pendant une bonne demi-heure. Le païen parut touché, et dit: «Vraiment, ce sont de grands cœurs... J'étudierai la Doctrine!» Daigne Notre-Seigneur parfaire le bien commencé, et gagner l'âme de ce pauvre infidèle.

Nous sommes à Zi-Ka-Wei à 4 heures. La charité de notre bon Père ministre nous a fait oublier bien vite toutes les fatigues du chemin, et nous sommes plus dispos à reprendre les études théologiques et chinoises.

C. Terrien S.J.

Amérique Septnale. (Kansas.)

Mission des Osages.

(Extrait et traduit des Lettres de Woodstock.)

Lettre du R. P. Ponziglione.

P. C. Mon Révérend Père,

Je vous envoie quelques détails sur nos missions de l'Ouest, pour vous montrer que nous nous efforçons de continuer l'œuvre grandiose, commencée par nos aïeux: Van Quickenborne et Timmermans. J'appelle ces Pères nos aïeux, parce que la glorieuse entreprise qu'ils commencèrent en 1823, alors que laissant le noviciat à Whitemarsh, dans le Maryland, ils prenaient, comme nous disons ici « la voie de l'Ouest », n'a pas été abandonnée, mais continuée sous la protection de Dieu, avec des succès de jour en jour plus grands. Le Père Charles Van Quickenborne fut le vrai fondateur de cette mission, bien qu'il n'ait pas même commencé les différentes institutions qui existent maintenant. C'était le premier prêtre qui eut jamais pénétré dans la belle vallée du Néosho, alors la terre des ours et des buffles, et le rendez-vous de chasse des tribus primitives. L'histoire de la mission le montre dès l'année 1827, visitant les Osages dont il avait élevé et baptisé quelques uns, pendant leur séjour près de Florissant. Les Osages lui firent une réception enthousiaste et lui exprimèrent le désir de le voir s'établir au milieu d'eux. Mais ne pouvant pas accepter, le Père leur donna quelques jours, consacra ce sol à Dieu par l'offrande du St Sacrifice de la messe, et retourna à St Stanislas, dans le voisinage de Florissant. – Si, tandis que le vénérable Père, fatigué et brisé par ce long voyage, chevauchait à travers cet immense désert, tel qu'il se trouvait alors, quelqu'un de ses compagnons lui eut dit qu'en moins de cinquante ans, ce désert serait rempli de milliers de colons, de villes, de bourgs, d'écoles et d'universités, que plus de cent églises seraient ouvertes à des congrégations nombreuses et ferventes, et que la vallée du Néosho, alors inconnue au monde deviendrait le plus riche entrepôt d'un florissant état, je suis sûr que le bon vieillard aurait ri de tout cœur, et qu'il aurait vraisemblablement répliqué en branlant la tête: " Je vois, mon cher ami, que vous êtes né pour être poëte, car vous avez vraiment, une grande puissance d'imagination " Le temps a prouvé que de semblables prédictions n'eussent été exagérées en aucune façon. Mais en voici assez pour le passé, arrivons au présent.

Comme nos établissement catholiques se sont considérablement augmentés dans le cours de l'année qui vient de s'écouler, les différentes chapelles, bâties çà et là pour leur usage deviennent trop étroites bientôt; il nous faudra trouver des fonds pour les agrandir. De fait, nous avons déjà mis ce système à exécution pour la chapelle de Ste Anne, sur le Walnut; nous l'avons reculée à une distance de trois milles pour la commodité des catholiques, vivant dans les environs d'une nouvelle ville, à dix milles Nord-est de cette mission. La cité d'Arkansas a également augmenté son contingent de familles catholiques. Arkansas, située aux confluents du grand Walnut et des rivières de l'Arkansas, est une ville magnifiquement bâtie sur une haute montagne sablonneuse, proche de la limite méridionale de l'Etat et à cent milles de notre cité. Le commerce indien y entretient une grande animation. La population catholique des environs est cosmopolite, car sur environ trente familles catholiques

qui la compose, les unes sont Irlandaises, d'autres, Françaises, allemandes, Italiennes ou Suisses.

Ayant entendu dire que de nouveaux établissements catholiques se formaient au loin, à l'ouest de l'Arkansas, dans le comté de Somer, je résolus d'aller les visiter. J'approchais de Wellington, le chef-lieu du comté, me croyant complètement étranger dans cet endroit, quand je fus agréablement surpris. J'entrais à peine dans la ville, que quelques unes de mes vieilles connaissances vinrent à ma rencontre, et me prièrent de passer la nuit chez elles, afin que le lendemain matin elles pussent avoir le bonheur d'entendre la messe; je me regardais comme obligé d'acquiescer à une si légitime demande, et le lendemain, 12 août, je dis la première messe qui fut jamais célébrée dans la ville de Wellington, je baptisais deux enfants, et j'établissais en cet endroit une nouvelle station pour le missionnaire.

Je ne puis aller plus loin sans vous raconter un incident qui arriva à Eldorado. Cet incident n'eut pas seulement l'avantage d'attirer l'attention des protestants mais encore de leur fournir de nombreux sujets de conversation. Une dame catholique, dont le mari faisait profession de n'avoir aucune religion, tomba dangereusement malade, quelques jours après son arrivée à Wellington, et se trouva bientôt dépourvue de tout secours. Les docteurs l'abandonnèrent et la pauvre femme se vit dans la plus triste situation, n'ayant ni prêtre, ni même un ami catholique qui put l'assister à sa dernière heure. Heureusement pour elle, une dame catholique qui habitait non loin de là, fut informée de sa position; elle prit avec elle de l'eau bénite et vint chez la malade, s'agenouilla d'abord près de son lit et récita quelques prières; puis se levant elle lui recommanda de boire l'eau qu'elle avait apportée et d'invoquer la Mère de Dieu. La malade l'ayant fait, se sentit mieux à l'instant; le lendemain elle était complètement guérie et congédiait ses médecins.

De ce comté, je passai à celui d'Howard, pour visiter les familles catholiques échelonnées le long de ses riants cours d'eau. On m'apprit là que non loin de Longton, il y avait quelques enfants à baptiser. Je me hâtai de me rendre à l'endroit indiqué et je trouvai les familles. Elles étaient allemandes, n'ayant aucune connaissance de l'allemand, je me trouvais dans une étrange position. J'entrai, mais on ne fit nulle attention à moi. Avançant toujours, je m'annonçai comme le Pasteur disant que j'étais venu pour baptiser les enfants... Point de réponse... enfin une femme me demanda si j'étais le pasteur catholique. Je répondis affirmativement, mais elle ne fut pas satisfaite. Son mari arriva alors et je m'annonçai de nouveau comme le pasteur catholique... Pendant quelque temps cet homme me regarda très-attentivement et me demanda avec emphase si j'étais le pasteur catholique. Je répondis que oui, et en désespoir de cause, ne sachant plus que dire, j'exhibai mon chapelet. Aussitôt toute défiance disparut; mes hôtes n'eurent pas plutôt aperçu mon chapelet que leurs visages rayonnèrent de joie; les femmes qui ne voulaient point me croire, s'avancèrent regardèrent mon chapelet en disant: « moi aussi, j'en ai un comme cela. » Il n'y avait plus de doute possible, mes lettres de créance étaient bonnes, les enfants me furent amenés et je les baptisai.

Après le baptême des enfants, il y eut une autre affaire à arranger. Une femme m'apporta un long

rouleau de papier me disant qu'elle avait une belle gravure à me montrer, et elle commença à la dérouler me regardant avec une espèce de défiance. C'était une représentation protestante de l'Immaculée-Conception. L'artiste avait entouré l'image d'une multitude de petits anges sans ailes, placé un croissant très recourbé sous les pieds de la Vierge, et soit à dessein, soit par négligence, il n'avait pas représenté de serpent sous les pieds de Marie. Apparemment ces légères omissions avaient frappé les yeux de ces pieuses personnes, et elles ne pouvaient se persuader qu'une pareille image représentât la Mère de Dieu. J'eus à leur expliquer en détail, chacune des particularités, la signification des petits anges, du croissant, etc, etc. Et je fus assez heureux, je pense, pour la leur faire regarder comme une sainte image... à leur demande, je la bénis. Maintenant, dit la femme, j'en suis très contente, je vais la pendre à la muraille, et chaque jour nous lui adresserons nos prières.

Je quittai cet établissement catholique pour me rendre à Fridonia dans le comté de Wilson, afin d'y dire la messe dans une petite chapelle, bâtie quelques années auparavant en l'honneur de St. François Régis. Mon arrivée apporta la paix et arrangea une difficulté qui menaçait de devenir sérieuse. Un homme d'un caractère très violent dans un accès de colère contre un de ses voisins catholiques, avait tué une de ses vaches. Rien ne motivait cette offense, le catholique jura de s'en venger. Il n'eut pas de peine à trouver un compagnon disposé à le seconder, l'un et l'autre après avoir bu, plus que modérément, me déclarèrent qu'avant la nuit ils auraient logé une balle dans l'individu en question. Heureusement quand je les rencontrai, la boisson n'avait pas encore éteint en eux toute lueur de raison et en faisant appel à leurs principes religieux, je réussis à leur faire abandonner leur projet. – Le 5 Octobre, je me disposais à entreprendre une excursion apostolique dans le Sud-Est, lorsqu'un événement inattendu me força à différer mon départ. Cet incident paraissait tout fortuit, au fond il était providentiel, en effet, vers le soir une dépêche télégraphique m'arriva pour m'informer qu'un de mes vieux amis était sur le point de mourir à Burlington (environ 80 milles au Nord de cette mission) et qu'il me désirait pour l'assister. Je partis le soir même, et le lendemain matin j'étais auprès de son lit. Cet homme âgé de 63 ans avait passé presque toute sa vie à faire le commerce avec les Indiens, et bien qu'il n'eut guère le loisir de vaquer à ses devoirs religieux, il était cependant juste, honnête, charitable envers les pauvres; pour moi, il avait été plus qu'un ami, un bienfaiteur. Ce sont ces bonnes qualités, je n'en ai aucun doute, qui lui ont procuré la grâce de faire une mort chrétienne. Que son âme repose en paix !

Vers la fin de Novembre, m'étant rendu à l'établissement d'un vieil indien iroquois, qui était venu demeurer depuis quelques années dans ces contrées de l'Ouest, je l'engageai à venir à ma messe le lendemain avec toute sa famille et ses amis pour s'approcher des Sacrements. Presque tous se rendirent à mon avis, et je ne pus qu'être édifié de leur piété et de leur dévotion. Ces indiens sont les restes d'une nation autrefois puissante; ils vivent maintenant comme les blancs et ont abandonné à peu près toutes leurs coutumes indiennes. Je dis à peu près toutes, car le vieux patriarche en conserva encore une, qu'il a toutefois bien modifiée, comme vous l'allez voir.

Tout voyageur qui passe une nuit dans le camp des Indiens sauvages est pour le moins surpris sinon terrifié, lorsque, au point du jour, à l'apparition de l'étoile du matin, il les entend pousser un cri retentissant et solennel. Le chef donne le ton et il est bientôt suivi par tous ses gens. Chœur épouvantable qui dure environ cinq minutes. Dès que les hommes ont fini, les femmes recommencent, et leurs chants et leurs cris ne sont guère plus agréables que ceux des hommes. Au bout de quelques instants tout se tait et rentre dans le calme jusqu'au jour. Or c'est précisément cette coutume que le bon vieil Indien dont je vous ai parlé a religieusement conservée.

Chaque matin, longtemps avant l'aurore, on l'entend chanter avec les siens le Laudate Dominum omnes gentes, d'une voix aussi juste et aussi suave que pourrait le faire la congrégation la mieux établie. Après avoir achevé ce psaume, il se couche de nouveau pour dormir jusqu'au jour. Nos anciens missionnaires semblent avoir eu un don tout spécial, pour tirer profit des coutumes les plus insignifiantes des Indiens. Les sauvages faisaient beaucoup de cas de cette pratique qu'ils appelaient leur prière du matin, mais en réalité ce n'est rien autre chose qu'une imprécation contre leurs ennemis; à l'aide de ces cris, ils prient le grand Esprit de les exterminer jusqu'au dernier.

Nos missionnaires ont changé leurs imprécations en cantiques pour louer l'Auteur de tout bien.

Tout à vous en J. C.
P. M. Ponziglione. S. J.

Récit de diverses Missions.

(Extrait et traduit des Lettres de Woodstock.)

Le Père Weninger sur la côte du Pacifique.

La première mission eut lieu dans notre église à San José. Il est à peine nécessaire de mentionner les manifestations ordinaires de la grâce pendant la série des exercices; elles se retrouvent plus ou moins à chaque mission. Je ne citerai en passant qu'une simple remarque recueillie de la bouche d'un Français que je rencontrai par hasard sur mon chemin dans ces contrées reculées.

Le pauvre homme était incrédule. Il m'avoua franchement qu'il ne pouvait croire à la divinité de N. S. J. C.; aussi la remarque qu'il me fit ensuite me frappa d'autant plus que je l'attendais moins de sa part. Pendant que je lui parlais il m'interrompit tout à coup: « Seriez-vous assez bon de m'expliquer ce que les catholiques entendent par l'infaillibilité du Pape? » Je lui expliquai que cette infaillibilité ne voulait pas dire une exemption personnelle d'erreur, rendant un homme en tant qu'homme incapable de se tromper; mais qu'il s'agissait de l'infaillibilité du Vicaire de J. C., s'adressant à toute l'Eglise sur un point de foi ou de morale. Il parut fort satisfait de cette explication et s'écria: « Seulement dans ce sens? Mais en matière de foi le Pape doit être infaillible; cela va sans dire. » Quelques instants auparavant il niait la divinité de J. C. et maintenant il regardait comme évident que son Vicaire doit être infallible en matière de foi; preuve frappante que tout esprit logique partant du principe

d'infaillibilité dans l'Eglise doit nécessairement arriver à cette conclusion que son chef ne saurait errer en matière de foi. — Après la mission de San José, je me rendis à Los Angeles pour en donner une autre à la Cathédrale. Le jour de mon départ, San Francisco eut à subir un tremblement de terre. Ces commotions sont très-fréquentes en Californie; je les ai vu se reproduire quatre fois depuis le commencement de mon séjour.

Une tradition, répandue dans le peuple, veut que San Francisco soit destinée à disparaître un jour dans un cataclysme de ce genre. Elle repose sur une particularité de la vie d'un Vénérable Père de l'Ordre de St. François, jadis habitant du monastère de Santa Clara. Un jour qu'il était en prière à l'église devant un crucifix, objet aujourd'hui encore de grande vénération, il fut ravi en extase et s'éleva en l'air. Comme il revenait à lui, quelqu'un entra dans l'église. Le serviteur de Dieu lui demanda s'il avait vu quelque chose d'extraordinaire. Sur sa réponse affirmative: « Eh! bien alors, reprit le saint homme, je vais vous dire ce que Dieu vient de me révéler; San Francisco disparaîtra un jour dans un tremblement de terre. » Depuis ce temps, la prédiction de l'homme de Dieu s'est transmise de bouche en bouche, et beaucoup de personnes y ajoutent foi. La ville est bâtie en partie sur un terrain d'alluvion, et il ne faudrait pas une commotion bien violente pour vérifier la prophétie. Daigne le Seigneur éloigner de tels châtiments et de telles calamités!

Les mœurs ont à Los Angeles d'une façon très accusée l'empreinte Espagnole ou plutôt Mexicaine. Le peuple est admirablement attaché à la religion catholique. La foi des habitants est aussi vigoureuse que celle des Irlandais; mais la pratique n'est rien moins que conforme à la croyance. Quelques personnes, il est vrai, mènent la plus sainte vie; j'ai vu à la cathédrale de Los Angeles une pieuse veuve qui, à l'exemple d'Anne la prophétesse, ne quittait guère le temple. Mais chez la grande majorité, on est aussi faible sur la pratique que fort sur la théorie. Hommes et femmes vivent ensemble sans s'inquiéter de mariage ou de dispense en cas d'empêchement. — Ici comme ailleurs le caractère Mexicain offre un singulier mélange de férocité Indienne et de magnanimité Espagnole. Les habitants n'ont aucune prévoyance et vivent comme Adam et Eve au jour le jour, laissant à la bonne Providence le soin d'un avenir incertain. Ils pourraient cependant triompher de leur faiblesse et devenir le peuple le plus catholique du monde, si la Franc-maçonnerie n'avait pas pris pied chez eux comme elle l'a fait, et perverti les hommes les plus influents. Le plus fâcheux est que souvent ils ne voient aucun mal à s'enrôler dans la secte. Ce qui les abuse, c'est que les Francs-maçons s'aident mutuellement comme de frères, et font étalage de bienséance et de décorum extérieur.

Je rencontrai un membre de la loge à Annaheim, lieu situé au Sud de Los Angeles dans la Direction de San Diego. C'était un brave homme qui avec une rare générosité avait donné aux catholiques de l'endroit tous les bancs nécessaires à leur église. Je lui dis: « Puisque vous êtes si bon pour les catholiques, pourquoi ne pas entrer vous-même dans l'église en devenant catholiques? » « Je l'aurais fait depuis longtemps, répliqua-t-il, mais votre

église ne veut pas me recevoir » « Je sais bien pourquoi, lui répondis-je, vous êtes franc-maçon » « Je le suis, mon Père, et c'est précisément à cause de cela que vous devriez me recevoir; la franc-maçonnerie et l'église tendent au même but; et c'est ce qui me porte surtout à devenir catholique. L'Eglise catholique ne veut-elle pas que les hommes s'aiment et s'aident les uns les autres et fassent le bien? C'est aussi ce que se propose la franc-maçonnerie. Mon Père vous refusez de me recevoir dans votre église, parce que je suis franc-maçon, et vous-même vous l'êtes! » Je ne pus m'empêcher de sourire et de lui répondre: « Comment pouvez-vous supposer que moi, prêtre, je sois franc-maçon? Ne savez-vous pas que Pie IX comme plusieurs de ses prédécesseurs a prononcé une sentence réitérée d'excommunication contre les membres de toutes les sociétés secrètes et spécialement de la franc-maçonnerie. Comment aurais-je pu me joindre à eux? » « Oh! reprit-il, Pie IX lui-même est franc-maçon, et plus que personne; car vraiment je crois qu'il n'y a pas un homme sur terre qui veille plus sincèrement voir tout le monde honnête et heureux. » Ces paroles me montrèrent combien était grand l'aveuglement de ce pauvre homme, et combien il serait inutile de faire des efforts pour l'éclairer. Je crus mieux de le laisser aux mains de la Providence jusqu'à ce qu'il fut mieux disposé à ouvrir les yeux à la lumière de la vérité. – Le petit village d'Annaheim où je le rencontrai, embrasse une surface de six milles de tour. Il est entouré d'une haie de buissons épineux, et on y entre par une espèce de porte. Les maisons sont bâties à quelque distance les unes des autres et entourées de vignes et de vergers. Il y a un réservoir pour les eaux, alimenté par un cours d'eau passant au-dessus du village. En cas de sécheresse, ce qui se présente souvent en ces contrées, l'eau est conduite par des canaux aux endroits à arroser. Le samedi de chaque semaine, toutes les personnes qui ont besoin d'eau passent au bureau du réservoir pour donner leurs ordres. L'établissement a été fondé d'abord pour les Allemands; mais il est ouvert maintenant à toutes les nationalités. Les Mexicains en particulier s'y sont installés. Néanmoins la grande majorité est composée d'allemands, presque tous protestants et les catholiques ont contracté beaucoup de mariages mixtes.

Une aventure amusante m'arriva pendant le courant de la mission. Une femme catholique vint se confesser, et me dit que son mari qui était protestant désirait faire recevoir à son enfant le baptême catholique; mais il voulait que la cérémonie eut lieu à domicile. Je m'y rendis. J'y trouvai une nombreuse famille et des enfants grands et petits. Je m'informai si quelqu'un d'eux avait jamais été baptisé. Le mari répondit: « Oui, mon Père, voici un garçon que j'ai baptisé moi-même. Je lui demandai s'il avait bien accompli le rite essentiel et prononcé la formule prescrite. « Oh! sans aucun doute, reprit-il, et pour rendre le baptême plus vigoureux et plus efficace, au lieu de me servir d'eau, j'ai pris le meilleur vin de ma cave. Ce baptême-là n'est-il pas bien plus fort qu'un baptême d'eau? » – D'Annaheim j'allai à Orégon City et d'Orégon City à une paroisse

de campagne, dont la bonne population s'était bâtie une église en pierre au sommet d'une colline solitaire. On ne voyait pas une maison à plusieurs milles à la ronde et il n'y venait de prêtres que par intervalles. Je passais la nuit dans une maison éloignée de trois milles ; pendant le jour je restais tout le temps à l'église sans prendre de nourriture jusqu'au soir. La besogne était pénible et fatigante ; mais bon nombre de conversions extraordinaires vinrent me réjouir le cœur et adoucir la peine. La conduite admirable de la Providence se montra surtout dans le retour au bercail d'une brebis errante, qui semblait destinée à s'égarer de plus en plus dans les sentiers de l'erreur. Mais le Divin Pasteur veillait sur elle et la suivait jusque dans les déserts les plus sauvages. Le triomphe du Sacré-Cœur a été si éclatant que j'en dois faire brièvement le récit. Après avoir quitté le steamer sur lequel nous nous étions embarqués à Orégon City, je dus achever mon voyage en fourgon. Je traversai non sans faire d'ennuyeux détours cette contrée nouvellement défrichée, jusqu'à ce que nous arrivâmes à une auberge. Aussitôt un inconnu sortit de la maison, portant un paquet d'habits, s'approcha et demanda au conducteur s'il pouvait faire route avec nous. Je le prenais pour un vagabond à moitié ivre et me sentais peu de sympathie pour un pareil compagnon. Je consentis néanmoins à le laisser s'asseoir près de moi dans le fourgon déjà surchargé. Il ne tarda pas à se faire connaître pour un habitant de la Nouvelle Bretagne. Malgré ses dehors négligés et peu sympathiques, c'était un homme bien élevé, ingénieur de profession. Jusqu'à ce jour jamais il n'avait parlé à un prêtre, ou ne s'était trouvé si près de l'un d'eux. Comme il y avait lieu de s'y attendre en pareille circonstance, il ne tarda pas à m'accabler d'une foule de questions sur les sujets religieux et fut étonné de mes réponses. Quand nous arrivâmes près de l'endroit où je devais passer la nuit, je l'invitai à suivre la mission qui allait s'ouvrir le jour suivant, pour prendre plus ample connaissance des matières dont nous avions traité. Je lui promis en même temps de lui donner un livre qui l'instruirait à fond sur les droits de l'église, en faisant la comparaison du Catholicisme avec le Protestantisme et les fausses religions. Puis nous nous séparâmes.

Je fus fort surpris le lendemain de l'apercevoir à l'église écoutant avec le plus grand intérêt. Au bout d'un jour ou deux, on me dit que cet étranger nouvellement arrivé avait exprimé publiquement son étonnement de l'effet produit sur lui par les sermons de la mission.

« Comprenez-vous cela ? disait-il, ce prêtre m'a fait pleurer aujourd'hui à l'église. Jamais de la vie je n'avais pleuré de la sorte. »

Lorsque la mission tirait à sa fin, je lui demandai en quel état il se trouvait. Il avoua que ses yeux s'étaient dessillés et qu'il me serait on ne peut plus reconnaissant de le recevoir au sein de l'église. Je fis droit à sa demande. Les apparences extérieures étaient contre lui, et sans doute, bien des prêtres l'auraient écarté avec défiance. Mais aussi il est bien plus facile d'avoir à rendre compte à N.S. d'un excès d'indulgence surtout pour les pécheurs non encore reçus

dans son troupeau que de trop de rigueur et de sévérité. J'en eus dans ce fait une nouvelle preuve, qui fut pour moi une source d'indicibles consolations. Quelque temps après, un monsieur fort bien mis vint me voir à Portland. C'était le même homme. Il venait me remercier de ce que j'avais fait pour son salut. Il voulait se confesser de nouveau et devint en peu de temps un membre influent de la congrégation catholique. Sa capacité lui avait fait trouver un bon emploi; de là le changement de son extérieur. Il désirait s'instruire de mieux en mieux de notre sainte religion, et envoyait souvent des livres à sa famille pour l'éclairer et lui faire partager son bonheur.

Combien le résultat eut sans doute été différent, si je l'avais congédié en lui recommandant de se faire instruire de son mieux par la suite! Bien probablement il serait demeuré protestant jusqu'à la mort. C'eut été bien pis encore, si je lui avais refusé une place dans le fourgon, comme je me sentais disposé à le faire au premier abord. Tout son extérieur semblait fait pour produire une impression fâcheuse, et son approche imprégnait l'atmosphère environnante d'une odeur significative de liqueurs fortes. Et pourtant toutes ces apparences étaient trompeuses, et sous ces dehors repoussants était caché un homme de mérite, et bien plus encore, une âme élue de Dieu.

A la clôture de la mission j'eus une entrevue remarquable, peut-être devrais-je dire une controverse, avec un ministre protestant. Il vint à l'église le dernier jour, fête de St. Pierre et de St. Paul, au moment où j'érigeais la croix de mission. Il s'approcha et me demanda si je voudrais lui permettre de s'adresser au peuple, ce qui voulait dire de prêcher. Je lui répondis: "Monsieur, avant de vous donner la permission que vous demandez, je dois savoir d'abord qui vous a envoyé ici pour prêcher. Vous savez très bien, si, comme je le suppose, vous avez lu les actes des Apôtres, que lors du concile de Jérusalem ils avertirent les fidèles de ne pas écouter ceux qui n'auraient pas été envoyés par eux. Ils dirent aux disciples que les prédicateurs qui n'ont pas reçu leur mission de l'autorité ecclésiastique légitime sont des intrus, et que par conséquent leurs discours sont une simple parole humaine et non la parole de Dieu. Quant à moi, je suis envoyé ici par Pie IX, successeur de St Pierre, président du Concile de Jérusalem, et dont nous célébrons la fête aujourd'hui. Pie IX à cette heure même, préside de la même manière un concile général, composé des successeurs légitimes des Apôtres. Parmi eux se trouve l'archevêque d'Orégon, qui m'a demandé de venir prêcher à la portion du troupeau du Christ qui lui a été confiée par le chef des évêques Pie IX, le Pontife Romain. C'est pour obéir à son appel que je suis ici. Aussi je désire savoir qui vous a envoyé."

"Mon Père, dit-il, voudriez-vous m'expliquer le sens du mot Chrétien? Je crois avoir entendu dire que c'était un mot grec." "Il est vrai, monsieur, lui répondis-je. En qualité de prédicateur, vous devez avoir appris le grec au moins assez pour savoir que ce mot signifie oint."

"Justement, et voilà pourquoi je désire prêcher; car je sens que j'ai reçu l'onction du St. Esprit, en vertu de laquelle je désire m'adresser à notre congrégation." "Monsieur, répliquai-je, ce n'est pas à moi de rechercher quel est l'esprit dont vous sentez l'onction. Mais ce qui est certain, c'est que si vous ne prouvez pas que vous êtes envoyé

par ceux que le St Esprit a choisis pour gouverner l'Eglise, ce n'est pas son onction que vous avez reçue. Aussi je ne puis consentir à vous laisser prêcher dans le temple où Il habite. Cependant si vous désirez servir Dieu en vérité, je puis vous fournir un livre adressé à tous les Américains sincères, qui désirent suivre la voie du salut.

Pour le moment, je vous invite à entrer dans l'église pour entendre la véritable parole de Dieu. Je vous donnerai une place au premier banc. »

Il accepta mon invitation et entra. – Je parlai sur l'indestructibilité de l'Eglise catholique comme marque de sa divine origine. A la fin du sermon eut lieu le renouvellement des vœux du Baptême. Se voyant entouré de tant de mains levées et entendant les voix fortes et joyeuses de tant de personnes qui juraient de vivre et de mourir catholiques et, s'il en était besoin, de verser pour la foi la dernière goutte de leur sang, le pauvre prédicant fut stupéfait. Il avait l'air d'un brave homme dans l'illusion comme tant d'autres même parmi les ministres protestants. – Il resta pour voir planter et bénir la croix sur cette montagne escarpée à côté de l'église, et fit la plus grande attention à mes paroles et à mes actions. Ensuite je donnai la bénédiction Papale, et le Te Deum retentit au loin dans les vallées d'alentour. Puis je rentrai dans l'église où je retrouvai mon ami le prédicant tout baigné de larmes. Il me dit en me serrant les mains ces paroles courtes mais expressives: « Mon père! priez pour moi. »

Je lui recommandai encore d'étudier le livre que je lui avais donné et d'examiner à fond la vérité de la foi catholique. – J'ai la confiance que Dieu aura pitié de son âme, qu'une semence de conversion définitive a été jetée dans son cœur et que, réuni enfin à la véritable église, bâtie sur le roc par le Christ lui-même, lui aussi pourra vraiment prier.

Tout à vous dans le Seigneur.
F. X. Weninger. S.J.

Amérique Méridionale. (Brésil)

Province de St Paul – Mission donnée à Serra-Negra par le R.P. Biolchini

(Traduit du journal de St Paul, à Ordem 1er Mai 1874.) Serra-Negra, 18 février 1874.

Monsieur le Rédacteur,

Vous connaissez la guerre d'extermination que la franc-maçonnerie a déclarée à l'Eglise de Dieu, non seulement au Brésil, mais dans tout l'univers; tous les moyens sont mis en œuvre par cette grande ennemie, même les plus immoraux et les plus ridicules pour obtenir une victoire pleine d'ignominie.

L'Eglise accepte la lutte, semblable au rocher qui soutient sans faiblir l'effort des vagues conjurées; elle la place sur le terrain des principes, et ses armes sont la vérité et la justice.

La franc-maçonnerie en dehors de ses ressources ordinaires a de plus parmi nous l'avantage de voir son chef dans le conseil de la couronne, entouré de l'armée de ses fidèles, et maître des destinées de ce bon peuple Brésilien qu'il trompe si grossièrement.

L'église n'a pas tant d'appuis; mais elle compte sur le dévouement et sur la constance de ses fils et elle se repose sans son indestructibilité, sa perpétuité et son infaillibilité, promises par son divin Fondateur. – C'est pourquoi nous sommes sans crainte comme elle, et nous voyons venir avec

confiance l'issue finale de la lutte. - En attendant, il ne sera pas hors de propos, et sans quelques profit, même pour ceux des franc-maçons qui sont honnêtes et qui se laissent abuser, de faire connaître par le moyen de la presse, les magnifiques résultats obtenus ici par la mission qui vient de nous être donnée. Ces fruits pleins de consolation ont été recueillis dans ces mêmes jours peut-être où nos ennemis ivres d'impiété, se félicitaient dans leur aveuglement d'avoir converti tout le monde à leur secte détestée. - Le 7 février 1874 notre Vénérable pasteur, Antonio Corrêa Leme, oubliant sa vieillesse, se mettait à la tête d'une cavalcade nombreuse composée de quatre-vingts de ses paroissiens et prenait le chemin d'Amparo, pour aller à la rencontre du R. P. Paul Biolchini, de la Compagnie de Jésus, qui, à sa demande, venait donner à Serra-Negra les exercices de la Mission.

L'entrée dans la ville se fit au milieu de l'allégresse universelle; les yeux ne se rassasiaient pas de voir le missionnaire marchant à côté du bien-aimé pasteur, et suivi d'un peuple immense. Les élèves des écoles de garçons et de filles rangés en bel ordre attendaient le Père en avant des premières maisons; quand il parut, ils se joignirent à son cortège, et tous, peuple et enfants, laissant éclater leur joie sur leur visage, le conduisirent jusqu'au presbytère où l'attendait la meilleure hospitalité.

La mission commença sans tarder; le concours du peuple fut incroyable, et ne se ralentit pas un seul jour. Au dire des anciens habitants de Serra-Negra, jamais prédicateur n'avait attiré autour de sa chaire un auditoire si nombreux et si assidu. - Il fut obligé sur les instances de la multitude, de se transporter sur la place publique, si grande était l'avidité de ce bon peuple à entendre la parole de Dieu. - Le nombre des confessions fut aussi grand que possible, étant donné le petit nombre des confesseurs. A la Sainte table, on compta plus de 4.400 communiants; mais beaucoup de fidèles, par manque de prêtres ne purent s'en approcher. Le respect, la foi, la piété de toute cette population furent vraiment admirables. Faute de ressources pour se procurer les choses necessaires, beaucoup de personnes s'imposèrent les plus grands sacrifices pour entendre la parole de Dieu, et vaquer à l'affaire de leur salut. - Nombre de concubinaires renoncèrent à leur vie scandaleuse et renvoyèrent leurs femmes; quarante mariages illicites furent bénits et consacrés par l'église.

Une croix fut destinée à perpétuer le souvenir de cette belle mission. Treize charpentiers de la ville se chargèrent du travail, et voulurent l'entreprendre à leurs frais. Ils y mirent tout leur dévouement et tous leurs soins; la hauteur totale de la croix n'était pas moins de 35 palmes. Des sculptures artistement découpées et différents emblêmes l'ornaient de toute part, et proclamaient tout à la fois le bon goût et la piété des ouvriers et des donateurs. Après la bénédiction solennelle qui en fut faite selon le rite Romain, elle fut portée processionnellement au lieu convenu pour son érection. Elle était d'un poids énorme: mais on eût dit une plume sur les épaules de ceux qui s'en étaient chargés; les principaux notables de la cité avaient les

premiers brigué cet honneur. Quand vint le moment de la dresser sur sa base, nous vîmes ce que peut la foi. Plusieurs personnes se trouvaient dans des endroits périlleux; on les avertit de se retirer. "Non, répondirent-elles, nous tomberons en morceaux; mais nous ne nous éloignerons pas de la croix." – L'opération terminée, le missionnaire fit entendre de chaleureuses et éloquentes paroles; l'auditoire s'émut et bien des larmes de componction tombèrent encore des yeux. Ces larmes furent sincères; nous en avons la preuve dans les résultats dont nous sommes les heureux témoins. En retournant au presbytère, le P. Biolchini fut comme assailli par cette multitude de près de cinq mille personnes, qui s'empressait autour de lui et cherchait en signe de reconnaissance, de respect et de vénération à baiser ses mains. Il lui fut impossible d'échapper à cette démonstration populaire; il y perdit tous ses efforts, et ce ne fut qu'après deux heures et demi de travail qu'il put prendre quelque repos.

Le lendemain matin, il conduisit la foule au cimetière. Là, dans un discours plein d'onction et de piété, il démontra la nécessité et l'utilité des suffrages pour les âmes du purgatoire, et ses paroles remplies de la ferveur apostolique versèrent dans tous les cœurs la consolation chrétienne et l'espérance. – Au jour du départ, une escorte d'honneur de 500 hommes à cheval voulut accompagner l'infatigable missionnaire jusqu'à Amparo, et lui donner cette dernière preuve de reconnaissance. Le refus et la délicatesse de l'excellent Père ne purent empêcher cette escorte d'aller au moins jusqu'à une lieue de Serra-Negra; mais à cet endroit, ses instances réitérées obtinrent d'elle qu'elle consentit au moins en partie, à rebrousser chemin. M.M. Antonio José Pinheiro et Antonio Corrêa Leme, et plus de 200 cavaliers allèrent jusqu'à Amparo.

Honneur à ce bon peuple, qui dans la simplicité antique de sa foi, a su donner aux impies et aux indifférents des leçons de piété, de respect et d'amour pour notre Sainte Religion!

Que les bénédictions du ciel ne cessent de tomber sur ce bon peuple qui sait encore craindre Dieu, et ne rejette pas les grâces divines.

France. (Lille.) Couronnement de Notre-Dame de la Treille.

Les détails qui suivent sont extraits de plusieurs correspondances et journaux, et sont connus sans doute d'un grand nombre de nos lecteurs. Nous avons cru cependant qu'il serait bon de les réunir, et que nos Pères, particulièrement ceux qui travaillent dans les missions lointaines, aimeraient à voir la part prise par notre Collège naissant de St Joseph de Lille dans la grande manifestation du 21 juin dernier. Nous ne faisons que reproduire les documents que nous avons entre les mains.

I.

On lit dans le "Programme de la procession générale."

Dès sa première entrée à Lille, en 1592, la Compagnie de Jésus s'efforça de promouvoir le culte de l'Immaculée Conception et de N.D. de la Treille.

L'Immaculée Conception était le vocable de l'église de l'ancien collège des Jésuites ; et l'an 1634, quand la Cité se consacra solennellement à N. Dame de la Treille, les écoliers des Pères ne manquèrent pas de s'associer à ce grand acte. " Vêtus d'habits magnifiques, tenant à la main des écussons artistement travaillés et tout resplendissants d'or, ils se rendirent en bel ordre à la chapelle de Marie ; là, ils firent, en leur nom et au nom de leurs parents, l'offrande de leurs écussons, qu'ils laissèrent suspendus aux murs du sanctuaire." (P. Vincart.)

S'inspirant de ce souvenir, les élèves du nouveau collège St Joseph s'avanceront en trois bataillons, représentant, par trois groupes de personnages historiques, le culte de Notre-Dame de la Treille aux époques principales de son histoire.

L'époque Mérovingienne est représentée par le 1er bataillon, marchant sous la conduite de Lydéric, premier Forestier de Flandre. Entouré de la jeune noblesse du pays, il va rendre ses hommages à la Vierge dont le secours lui a permis de terrasser l'oppresseur d'Hermengarde, sa mère.

Le 2e bataillon figure le moyen âge, resumé en deux personnages illustres : Baudouin V, comte de Flandre, fondateur de la Collégiale de St Pierre et de la chapelle de Notre-Dame de la Treille (1066) ; et St Louis, dont le séjour à Lille, en 1255, augmenta beaucoup la dévotion à Marie. " On peut dire, ajoute le P. Vincart, que sa présence y a semé des lis de piété puisque la ville en retient encore un dans ses armes."

Le 3e bataillon, qui escorte la statue de l'Immaculée Conception, mène au triomphe de Notre-Dame de la Treille trois hommes qui, dans les temps modernes, ont jeté un grand éclat sur son sanctuaire. – C'est d'abord le bon Duc Philippe de Bourgogne, qui le 29 novembre 1430, vint mettre ses nouveaux chevaliers de la Toison-d'Or au service et sous la protection de N.D. de la Treille. – C'est ensuite Messire Jean Le Vasseur, cet admirable Mayeur, qui, en 1634, consacra sa Cité à Marie.

C'est enfin Louis XIV, qui, devenu maître de Lille, en 1667, jura devant l'autel de la Vierge, de maintenir "les lois, usages, franchises et coutumes de la ville.

Ainsi les siècles passés pourront-ils s'associer à ce dernier triomphe de Marie, qui couronne tous les autres. – C'est donc un souvenir des fêtes de 1634 que nos Pères ont eu l'heureuse pensée de faire revivre ; Le P. Lengler, Préfet des Etudes, a formulé cette pensée dans un petit écrit dont les lignes que nous venons de transcrire ne sont qu'un résumé, et dont nous demandons la permission de citer les premières paroles et les dernières

Chers enfants de Lille,

C'est à vous que j'adresse ce petit écrit. Il doit vous expliquer l'idée et le plan du cortège de l'Immaculée Conception, que vous êtes appelés à former dans la grande Procession du Couronnement de Notre Dame de la Treille. –

Je désire aussi qu'en le lisant, et en voyant passer sous vos yeux les grands exemples de vos ancêtres, vous vous animiez à vénérer de tout votre cœur cette bonne Vierge de la Treille, la Patronne de votre Cité.

Insula Civitas Virginis.
Lille, cité de la Vierge.

Ces nobles paroles, qui brillaient autrefois en lettres de feu au-dessus de l'autel de N.-D. de la Treille, doivent vous rappeler sans cesse le bonheur que vous avez, d'être nés dans une ville consacrée à Marie. Cette consécration de votre Cité fait que vous appartenez à la Reine des Cieux de deux manières bien glorieuses, à titre de chrétiens, et à titre de Lillois. - Dès lors, quel amour filial vous devez avoir pour cette tendre Mère, et quelle confiance en une Patronne si puissante!

Depuis longtemps, je le sais, vous vous disposez à faire éclater cet amour et cette confiance aux grandes fêtes qui se préparent. - Quel plus grand bonheur pour vos Maîtres et vos Pères, de seconder, selon leur pouvoir, vos saints désirs? - Aussi bien, ne convient-il pas que vous demeuriez à une trop grande distance de vos ancêtres. - Or, voici ce que je lis dans les annales de notre ancien collége de Lille, lors des fêtes splendides qui signalèrent la Consécration de la Cité à N.-D. de la Treille.

"Sur les huit heures du matin, nous dit le Père Vincart, l'on entendit les tambours battre aux champs. C'était un bataillon de jeunes écoliers qui sortaient du collége de la Compagnie de Jésus, pour se rendre au sanctuaire de Notre-Dame. Ils tenaient à la main des écussons, artistement travaillés, tout resplendissants d'or et portant les titres des Litanies de la Ste Vierge. Ils étaient vêtus d'habits magnifiques, et ils marchaient en bel ordre, comme des soldats rangés en bataille. Arrivés dans la chapelle de N. D., ils lui firent, un à un, en leur propre nom et au nom de leurs parents, l'offrande de leurs écussons. Ces pieux objets devaient être suspendus comme autant d'ex-voto, aux murs de la chapelle. Longtemps, en effet, ils firent l'ornement du sanctuaire, et racontèrent aux âges suivants la piété des enfants de Lille."

Un si bel exemple ne devait-il pas être proposé à votre imitation? Et ne serez-vous pas jaloux de marcher sur les traces de ceux qui ont fait à votre Cité un si beau renom de religion et de vertu?

Vos Maîtres aussi ont trouvé dans le zèle de leurs prédécesseurs, un puissant aiguillon qui les presse de ne rien négliger pour la glorification de Marie. - Le bel ordre dans lequel marchaient vos aînés de 1634, en se rendant au sanctuaire de N. D. de la Treille, leur a donné l'idée de vous disposer, comme eux, en bataillons, escortant la statue de la Reine des Cieux. De plus, il leur a semblé qu'ils feraient une chose également agréable à la Ste Vierge et à votre Cité, en représentant, par quelques groupes de personnages historiques, le culte de N. D. de la Treille, aux époques principales de son histoire: à l'époque mérovingienne, au moyen-âge et dans les temps modernes.

Vos familles ont applaudi à notre dessein, et leur pieuse libéralité vous permettra de ressusciter pour un jour parmi vous, quelques-uns de ces nobles Forestiers, de ces Comtes, de ces Rois, qui ont réjoui du spectacle de leur piété la Basilique de Notre-Dame de la Treille.

Les siècles passés, revivant dans leurs représentants les plus illustres, pourront ainsi s'associer à ce dernier triomphe de Marie, qui couronne tous les autres.

Tel est, mes chers enfants, l'idée qui a présidé à l'organisation de votre cortége.

Suit l'ordre du cortége: nous en avons donné plus

haut le résumé. Le P. Sengler termine ainsi:
" Voilà, mes chers enfants, le tableau raccourci du cortège de l'Immaculée Conception dont vous ferez partie. – Un si beau dessein n'est-il pas au-dessus de vos forces? N'eût-il pas été mieux d'être plus modestes et de viser moins haut? Mais qui pourrait vous en faire un reproche? Pour Marie, comme pour Jésus, n'est-il pas vrai de dire:

Quantum potés, tántum aude,
Quia major omni laude,
Nec laudare sufficis.

"Du reste, en faisant reparaître au milieu de votre Cité tous ces grands hommes qui ont donné de si magnifiques preuves de leur piété envers Marie, vous aurez fait entendre, avec la voix des siècles, la voix la plus éloquente, celle de l'exemple.

Voilà, se diront les enfants de Lille, voilà ce que nos pères ont fait pour Marie; serons-nous moins généreux à son égard? Et les cœurs les plus refroidis sentiront renaître en eux l'amour de leur bonne Dame de la Treille.

" Et maintenant, vous dirai-je avec l'historien de la Vierge de Lille, notre vénérable P. Vincart, vous pouvez remarquer dans ce narré et déduit, comme la Ste Vierge ayant choisi vostre Ville, pour y dresser sa Cour de grâce et de bénédiction, elle vous a fait connoître par tout le monde. L'Italie, l'Espagne, la France et l'Allemagne sont venues admirer les merveilles que la Vierge a operées chez vous, désirans de participer à ses faveurs.

" Que reste-t-il donc, Peuple chery de la Vierge, sinon de poursuivre la piété que vos ancestres ont commencée, et de donner de la matière aux Escrivains qui viendront après nous, de grossir et d'embellir cette Histoire. Il m'est advis que la Ste Vierge vostre Patronne, se complaisant dans l'affection que vous luy portez, et que vous faites connoître par les œuvres, vous adresse ces paroles de St Paul aux Philippiens, ch. 4.: *Gaudium meum et corona mea, sic state in Domino, charissimi.* Soyez donc constans à contribuer à ma joye et à l'éclat de ma couronne; et puis que mon diadème n'est autre chose que lumière, soyez des enfants de lumière, dans la pratique des vertus, afin de luire un jour éternellement avec mon Fils, et avec moy, et avec tous les Saints et Bienheureux dans le ciel."

C'est là aussi, mes chers enfants, le plus cher de mes vœux pour vous.

Votre Préfet des Etudes, A. Sengler, S.J.
Lille, 16 juin 1874.

Le cortège de l'Immaculée Conception fut très remarqué. Il convient, dit l'Univers, de signaler à part le groupe de l'Immaculée Conception, formé par les élèves des Pères Jésuites, s'avançant en trois bataillons, qui en trois groupes historiques, représentent le culte de N. D. de la Treille aux époques principales de son histoire. "La vraie France" "la semaine religieuse du diocèse de Cambrai" et à leur suite toutes les feuilles qui ont rendu compte de la fête, ont eu une mention spéciale pour le cortège de l'Immaculée Conception.

Que la gloire en revienne à la bénie Mère de Dieu.

II.

Le lendemain, 22 juin, visite de Son Eminence le Cardinal Archevêque de Cambrai et d'un grand nombre de Prélats au Collège St Joseph.

" Le lundi, 22 juin, à dix heures et demie, ra-

conte la "Semaine religieuse de Cambrai" l'école libre de St Joseph recevait la visite de Son Eminence, entourée de la plupart des Prélats qui avaient assisté au Couronnement de N.D. de la Treille.

C'étaient, avec Mgr. l'archevêque de Tours, N.N. SS. les Evêques d'Arras, d'Amiens, de Beauvais, de Limoges, Mgr de Marguerie, ancien évêque d'Autun, Mgr. Mermillod, le noble exilé de Genève, et le révérendissime abbé des Prémontrés.

La petite fanfare du collége salua les Prélats, à leur entrée dans la grande cour. Les groupes historiques qui, à la procession du couronnement avaient servi d'escorte à l'Immaculée Conception, conduisirent Son Eminence jusqu'à l'estrade dressée sous le portique des classes. Tout autour étaient rangés les 350 élèves des Pères Jésuites, et derrière eux, jusqu'aux grands arbres de la cour, se tenaient pressés les parents, accourus en grand nombre à cette petite fête de famille. Après une courte et brillante ouverture, on vit se détacher des groupes trois jeunes orateurs, qui vinrent complimenter Son Eminence et les prélats, dans un langage conforme aux personnages qu'ils représentaient.

Le vainqueur de Phinaert avait délivré sa mère par le secours de Marie: les élèves de St Joseph, appelés aussi à défendre un jour une Mère, la Ste Eglise catholique, contribueront à la défendre et à la délivrer en se confiant à Marie.

Les croisades, closes par St Louis, ont échoué en apparence, mais triomphé en réalité: telle est souvent de nos jours la croisade pacifique de nos Evêques; mais leurs défaites ne sont-elles pas triomphantes à l'envi des plus belles victoires ?

"Aultre n'auray" était le devise que le duc Philippe donnait à ses chevaliers de la Toison-d'Or, en leur remetta la décoration de l'Ordre: ce sera, plus que jamais la devise de la cité de Lille, engagée d'honneur et par sa consécration de 1634, et par cette dernière solennité du Couronnement, à se dévouer tout entière au service de Marie, Mère de Grâce, et à mettre en elle toute sa confiance. - Tels furent, en substance, les discours prononcés par Lydéric, par St Louis et par le duc de Bourgogne. - Quand le chœur des jeunes musiciens du collége eût chanté le Prince, le Pasteur, le Père, S. Emin. le Cardinal adressa à ses chers enfants de St Joseph quelques paroles, dans lesquelles il n'oublia point la Compagnie qui, depuis trois siècles, a toujours eu pour mission spéciale l'éducation de la jeunesse, et leur donna sa bénédiction, qui fut accompagnée de celles des autres Evêques.

Les tambours de nouveau battirent aux champs, les clairons reprirent leur joyeuse fanfare. - Les familles, en se retirant, emportaient un seul regret, c'était de n'avoir pu prolonger d'une heure une réunion si brillante et si douce.

Monseigneur Mermillod ajoute la "Vraie France" était venu aussi témoigner aux RR. PP. Jésuites, ses anciens maîtres de Fribourg, de son attachement et de ses sympathies pour leur nouvel établissement de Lille. Nous avons appris depuis, combien il lui en avait coûté de ne pouvoir, vu le peu de temps que Son Eminence pouvait consacrer à cette visite, adresser quelques paroles de félicitation et d'encouragement à cette nombreuse jeunesse, dont la veille il avait si chaleureusement applaudi le défilé sur la place du Couronnement,

du haut de l'estrade des Evêques. Mais avant de quitter notre ville, l'illustre prélat a voulu se dédommager du sacrifice que les circonstances avaient imposé à son cœur, quelques jours auparavant.

A peine revenu de Cambrai, Mgr. Mermillod faisait savoir au R. P. Recteur que sa dernière matinée serait pour l'école St. Joseph. - Hier matin, en effet, à sept heures et demie, il célébrait le saint Sacrifice dans l'église de l'Immaculée Conception, où s'étaient rendus les élèves, les Pères, et un assez grand nombre de familles, qu'il avait été possible d'avertir de cette dernière réunion.

Après la Messe, Sa Grandeur adressa aux élèves une de ces allocutions à la fois gracieuses et brûlantes, qui charment, touchent, enlèvent le cœur, et l'attachent, par un amour plus pur et plus ardent à N.S.J.C., à la Ste Vierge, à l'Eglise et au S. P..

" Mon premier besoin, disait-il à ses jeunes auditeurs, est de vous féliciter des éclatantes manifestations de votre foi et de votre piété, en ces grandes fêtes du couronnement de N.-D. de la Treille; oui, soyez bénis, soyez félicités de votre belle et noble tenue, de vos chants, de la splendeur de votre cortège, comme aussi de la prière que mercredi dernier, à votre pèlerinage à N. D. de la Treille, vous avez fait entendre d'une voix si ferme à travers les rues de votre grande cité." - Puis, l'éminent orateur exhorta les élèves à augmenter de plus en plus, pendant leurs années de collège, et à conserver précieusement toute leur vie, un triple trésor: le trésor de la foi, le trésor de la pureté et celui du courage.

Des traits charmants venaient de temps à autre émailler cette parole toujours suave et forte, si bien faite pour pénétrer les cœurs et y laisser une impression céleste.

A l'épitaphe païenne, qui déshonorait la pierre sépulcrale d'un jeune Romain de 18 ans, " biduo saltavit et placuit," l'orateur opposa, dans un contraste frappant, la dernière parole du B. Berchmans, admirable écho d'une vie de foi, de piété, de vigueur chrétienne et de pureté: Cum his tribus libenter morior, avec quelle joie je meurs armé de ma croix, de mon chapelet, du livre de mes règles.

En parlant du courage, dont le jeune chrétien doit faire provision pour l'avenir, l'illustre confesseur de la foi a vivement impressioné son auditoire, en rappelant les grandes luttes que la défense de la vérité et de la foi impose aux enfants de l'Eglise, à ceux-là surtout que le Christ appelle à l'honneur d'être les évêques des âmes.

" L'avenir, disait-il, est encore voilé à nos yeux. Quelle sera votre place, quelle sera votre mission dans l'Eglise de Dieu? Peut-être serez-vous appelés à la défendre par les sueurs d'un labeur pénible, ou par l'effusion de votre sang sur un champ de bataille. Peut-être aurez-vous une gloire plus belle, et une mission plus difficile, celle de la servir comme prêtres, comme religieux; et qui sait? peut-être sera-ce avec un caractère plus auguste encore. De notre cher collège de Fribourg, où j'ai eu l'inappréciable bonheur d'être élevé par les maîtres vénérables qui vous dirigent, il est sorti, à ma connaissance, quatre évêques, dont l'un est missionnaire au fond de la Chine, l'autre est apôtre dans les Indes; le 3ème est mort martyr de la foi sur les chemins de la Sibérie et moi, le dernier de tous, admis néanmoins à mon tour à participer au calice du Seigneur.

C'est dans les leçons de nos maîtres et de nos Pères de Fribourg que nous avons puisé ce courage de la foi qui nous est maintenant si necessaire. Vous êtes à la même école : armez-vous comme nous, pour les luttes de l'avenir. C'est une si grande chose que de pouvoir dire, mon cœur est prêt, il est prêt au travail, il est prêt au combat.

" Quoiqu'il en soit, mes enfants, quelque soit la place que Dieu vous réserve, voici la prière que tout à l'heure je faisais pour vous : Si jamais Dieu vous fait l'insigne honneur d'être exilé de quelque lieu pour votre foi, pour l'Eglise, pour le St. Siège, que jamais du moins il ne vous exile de son amour, que jamais vous ne soyez exilés du cœur de Jésus, exilés de l'Eglise, de ses saints Sacrements, exilés du cœur de la Ste. Vierge, votre mère, du cœur de vos parents et de vos maîtres. Si vous gardez ces amours, quoi qu'il arrive, vous êtes heureux dans le temps et pour l'éternité. "

Après avoir appelé la bénédiction de Dieu sur la jeunesse de Lille, réunie à ses pieds, Mgr Mermillod, se tournant avec une grâce charmante vers le R. P. Recteur, lui demanda la permission d'envoyer son dernier adieu à ses chers enfants "sous la gracieuse enveloppe d'un congé." Ce qui fut octroyé à l'instant même.

A dix heures, Sa Grandeur quittait Lille.

III.

Il reste un mot à dire de la visite que l'illustre Evêque de Genève fit la veille même du 21 juin au cercle catholique de Lille. Ce cercle est actuellement confié au P. Joseph Jenner.

Il avait été fondé en 1868 sous la direction du P. Braun ; Mgr Mermillod avait fait entendre à cette occasion d'éloquentes paroles. Après six ans d'absence, il venait revoir et confirmer celui qu'il avait baptisé :

Les vastes salons du Cercle, raconte l'Univers' étaient combles et débordaient. Aux premiers rangs brillaient les épaulettes de trois généraux et d'autres officiers supérieurs qui font partie de l'Oeuvre des cercles. Reçu aux acclamations répétées des membres du cercle et des invités venus de toutes les contrées de France et de Belgique, Mgr Mermillod prit place au fauteuil de la présidence. Le jeune président du cercle, M. Maurice Scalbert, élu par cette jeunesse catholique de Lille, si fervente, si hostile au catholicisme libéral et si ferme dans sa foi, lut alors une adresse énergiques dont je voudrais pouvoir donner autre chose que le résumé. Après avoir rappelé les conseils que Mgr Mermillod donnait aux fondateurs du cercle, en 1868, et les prévisions que l'évêque d'Hébron laissait échapper alors, il a insisté sur le caractère de la lutte qui déjà s'entrevoyait. Le flot révolutionnaire monte sans cesse, disait Mgr Mermillod, veillez sur le navire et que l'équipage se garde.

Depuis, hélas ! ces prévisions se sont tristement confirmées. Après avoir décrit le spectacle des maux qui nous entourent, après avoir flétri l'hypocrisie des libéraux qui ne se servent de leur prétendue liberté que pour pervertir le peuple et pour écraser le droit, l'orateur a mis en regard la fière attitude de l'épiscopat qui pourra sauver le monde, si le monde veut être sauvé.

Quand eurent cessé les bravos dont cette adresse

avait été couverte, Mgr Mermillod se leva. Vous venez, a-t-il dit, de me rappeler un bien doux souvenir. Oui, il y a six ans, je bénissais votre cercle, je lui donnais le baptême, pour ainsi dire; aujourd'hui vous me conviez à lui donner la confirmation; mais vos paroles me prouvent que ma confirmation s'adresse à de fiers chrétiens déjà confirmés dans la foi. Prenant alors occasion des paroles prononcées en 1868, et qu'on venait de rappeler, Sa Grandeur en a tiré la conclusion que les évènements eux-mêmes se sont chargés de poser. Qu'est devenue la France, qu'est devenu le monde, pour avoir méprisé les enseignements de l'Eglise? Surtout qu'en adviendra-t-il? car nous ne sommes pas à la fin des conséquences dont les principes funestes ont été posés de longue date par les peuples trompés et les souverains aveugles. Pourtant il reste des motifs d'espoir. Faisant alors un retour sur la vie catholique du peuple belge dont il venait d'être témoin, Mgr. Mermillod a donné aux catholiques de ce pays l'éclatant hommage auquels ils ont droit; puis revenant aux fêtes de Lille: Il me semble, a-t-il dit, en considérant les splendeurs dont vous entourez Notre-Dame, et l'élan de ce peuple dont vous êtes l'admirable élite, que je n'ai pas traversé de frontières et que je ne pouvais mieux couronner quelques jours d'un si consolant apostolat. Est-ce assez, néanmoins, que ce que vous faites? Non, il faut redoubler de courage et de zèle, parce que l'ennemi redouble de rage. Il faut surtout prêcher et pratiquer la vérité intégrale. Nous périssons par les transactions et les timidités. Ce qui seul nous sauvera, c'est l'affirmation sans réserves de toute la vérité.

Demandez, s'est-il écrié, aux vaillants militaires qui sont ici. Quand deux armées sont en présence, est-ce qu'on se préoccupe de transactions quelconques? Est-ce qu'elles sont possibles? Se soucie-t-on alors des détails qui n'ont rien à faire avec le grand effort qui s'annonce, et qui ne pourrait que l'entraver? On va droit à l'ennemi, et l'on a raison, parce que de la décision dépend la victoire. Eh bien, nous, catholiques, n'agissons pas d'autre sorte. Allons droit à l'ennemi sans nous attarder avec ceux qui nous détournent du combat sous prétexte qu'on pourrait établir entre les ennemis de l'Eglise et nous quelque conciliation. Les interprétateurs, ici, font l'office des traîtres. Prenons la vérité dans son texte et ne biaisons pas. Car, quand le Pape commande, nul n'a le droit de méconnaître ou de déguiser sa voix. En agissant de la sorte, serons-nous des fanatiques, comme on nous appelle quelquefois? En effet, j'ai souvent entendu cette parole, que je ne puis me défendre de trouver toujours étrange. On dit donc que les évêques ne sont pas de leur temps et ne savent pas servir les intérêts de leur pays. Ah! c'est qu'il y a deux façons d'être de son temps et de servir son pays. Ou bien l'on est flatteur de son pays et on le perd, ou bien l'on est son serviteur, comme le médecin et la sœur de charité, et l'on n'a souci que de le sauver. C'est ainsi qu'est Pie IX aux regards du monde, et c'est ainsi que nous sommes à son imitation. Les droits de l'homme ne peuvent être protégés que par les droits de Dieu. Et c'est pourquoi la persécution nous atteint sans nous ébranler.

Quand on a Dieu sur la tête, le monde autour de soi et les siècles pour piédestal, on peut

se tenir debout sans crainte ni de la ligue des peuples ni de la conspiration des rois.

Les membres du Cercle catholique, continue la "Semaine" de Cambrai, se souviendront toujours de ces grandes paroles.

La soirée du 20 juin laissera dans leurs esprits et dans leurs cœurs un impérissable souvenir. Aussi quand le R. P. Jenner a remercié Monseigneur de sa présence et de sa parole, il n'a été que l'interprète de toute l'assemblée en priant Sa Grandeur de vouloir bien continuer son ministère au Cercle catholique et de revenir souvent apporter le Pain des forts à l'enfant qu'il avait baptisé et qu'il venait de confirmer. - Monseigneur a béni l'assistance, et tous se sont retirés heureux et ravis et répétant avec le R. P. Jenner : Vive Pie IX ! qui a sacré Mgr l'Evêque de Genève ; Vive Mgr l'Evêque de Genève qui a glorifié Pie IX ; Vive Notre-Dame de la Treille ! qui délivrera Pie IX ; Vive Notre-Dame de la Treille ! qui rendra Mgr Mermillod à Notre-Dame de Genève.

Station Quadragésimale de Valognes. (Manche.)

Prêchée par le R. P. Boulleau.

Commencée sous des auspices peu favorables, la station ne tarda pas, Dieu aidant, à produire de sérieux et consolants résultats : Dès l'abord petit était le nombre des auditeurs. La gravité, ou si l'on veut la froideur Normande plus accentuée à Valognes que dans le reste de la province, s'opposa à toute manifestation sympathique. Beaucoup de femmes, quelques hommes seulement (rari nantes in gurgite) formaient l'auditoire dont l'attitude parfaitement calme et légèrement endormie était loin de fournir suffisante matière, humainement parlant à l'entrain du prédicateur. Convaincu de l'impérieuse nécessité d'intéresser ces intelligences solides, mais difficiles à s'ouvrir au premier aspect de la lumière, il résolut d'essayer d'un procédé peu usité jusqu'alors, (dans cette ville du moins) en convoquant les hommes à des conférences dans lesquelles les sujets les plus actuels seraient traités. Pour exciter davantage le zèle des indifférents, en éveillant leur curiosité, il s'engagea à réunir toutes les objections verbales ou écrites, promettant de les résoudre du haut de la chaire sans en altérer ni le fond ni la forme.

Ainsi fut fait. Dès le premier soir (ces entretiens avaient lieu à 7 h. ¼) la foule était relativement considérable ; le lendemain et jours suivants les hommes encombraient les places, et ne laissaient aucun espace vide. Les femmes se plaignirent de ce que le Missionnaire infidèle à la tradition de certains prédicateurs précédents, ne parlait pas pour ce sexe dévot en faveur duquel, disait l'une d'elles, esprit fort et suffisamment cultivé, l'Eglise avait réservé une oraison spéciale (pro devoto femineo sexu). Quoi qu'il en fut, les séances étaient parfaitement suivies, et les hommes commençaient à goûter la parole Divine.

Cependant, à part quelques uns très faciles à compter, la masse restait inerte, et pratiquement parlant, aucun retour propre à faire impression n'avait encore eu lieu au 3e jour de la 2e semaine.

Mais Dieu qui se réserve l'heure, et qui seul dispose quand le serviteur propose, Dieu fit naître une occasion favorable, qui détermina un véritable concours de conversions.

Le premier avocat de la ville, M. Cg., jeune, riche et récemment marié; se posait comme le défenseur et le propagateur de la doctrine Renan, si tant est que l'on puisse qualifier de doctrine l'amas confus de ces élucubrations mal digérées d'Outre-Rhin. Honnête, charitable; je veux dire généreux, ne regardant pas l'argent comme le considère l'avare, M. G. avait une très-grande influence sur la partie intelligente de l'aristocratique société Valognaise. Le vénérable doyen, MM. les Vicaires, les membres les plus haut placés de S. Vincent de Paul déclarèrent que si M. Cg. pratiquait, dix ou douze incrédules, ou passant pour tels, suivraient son exemple. Sa jeune femme pieuse d'une piété solide et pleine de sens, priait le prédicateur de solliciter une entrevue. Celui-ci crût plus à propos de s'abstenir, cette démarche lui paraissant être de nature à plutôt surexciter l'orgueil de l'avocat qu'à le ramener à la foi.

Les choses en étaient là, quand M. Cg. fit demander au Père de discuter avec lui certains points de doctrine. Ils furent résolus à sa satisfaction, ce qui entraîna de plus intimes relations. Mais... pas un mot de confession. Enfin le 8e jour à l'issue du sermon fait sur la Samaritaine, il se précipita (le terme est exact) dans le confessional, et sans ombre de respect humain, traversa les rangs pressés des hommes de toute condition et de tout âge qui remplissaient la grande nef, répandant de vrais flots de larmes, et Dieu reconquit cette âme, convaincu d'abord, maintenant pénétrée et gagnée. - Il serait difficile de redire l'impression produite par ce retour soudain. Le même soir, le Père dût rester de neuf heures à 11h ¾ au confessional, et entendre 25 hommes une première fois. Le branle était donné : le sang normand long à s'échauffer est singulièrement ardent, une fois qu'il s'enflamme; noble et virile qualité qui rend ces conversions stables et persévérantes, au contraire de tant d'autres qui ne sont que le résultat chancelant d'une impression vive mais fugitive. La vue du changement opéré dans l'intelligence et le cœur de M. Cg. fut l'occasion d'un mouvement général : si bien que les confessions étant comptées une à une, il y avait à la fin de la dernière semaine pour ne parler que des effets les plus marquants, 216 confessions générales d'hommes en retard de 7 a 35 et 40 ans sans compter des femmes en assez grand nombre. Le Père eut en outre le bonheur de ramener un Janséniste qui ne s'était pas confessé depuis 69 ans : et sa conversion vint à propos, car huit jours après Pâques Dieu le prenait sans lui donner le temps de se reconnaître. - Il y eut aussi deux retours à la véritable Eglise dans une famille Anglaise dont plusieurs membres étaient déjà catholiques.

Ces faits et plusieurs autres réduisirent enfin le dernier et le plus terrible adversaire de la parole Catholique; âgé de 71 ans, cet homme très-intelligent mais d'une intelligence discutante et raisonneuse, luttait contre sa conscience, et voulait légitimer cette résistance pratique en lui donnant pour base et appui des principes qu'il appelait Scripturaux. Plusieurs fois réduit au silence dans des entretiens particuliers, il avait promis de se confesser si le Père résolvait publiquement une dernière objection relative

à la confession auriculaire. Dieu permit que le succès répondît au désir du prédicateur, et le même soir (mardi saint) la promesse faite était tenue. Le vieillard rentrait dans la voie du salut par la porte du confessional.

Tels sont les incidents principaux qui ont signalé cette station et marqué le passage du Maître Jésus. - La communion générale fut très nombreuse, sans doute; mais ce qui la rendit plus émouvante, ce fut la présence d'hommes du monde depuis longtemps déshabitués de se mettre à genoux aux pieds de la Ste Table.

Quant aux femmes, inutile de dire qu'elles manifestèrent là, comme ailleurs, une piété très édifiante, et que leur concours pendant les deux retraites (Dames et jeunes filles) fut aussi considérable que le permettait la grandeur de l'église.

Que si l'on voulait avoir le sentiment général au sujet de cette période de prédication, il suffirait de rapporter ce qu'en disait l'un des journaux de Valognes, imprimant ce qui suit, après le départ et sans l'assentiment du Père.

Cet article résume avec assez de précision les sujets traités par le prédicateur et le mode de ses entretiens.

Extrait du journal de Valognes.

La station du Carême a été prêchée cette année, à Valognes, par le R.P. Boulleau de la Compagnie de Jésus. - Durant le cours des exercices de cette station, l'église St Malo avait peine à contenir le nombre toujours croissant des fidèles avides d'écouter cette parole si claire, si précise et si éloquente. Jamais Valognes n'a entendu dans sa chaire un orateur plus distingué, possédant à un plus haut dégré cette puissance d'élocution, cette ingénieuse et saisissante exposition des dogmes de la religion. Quelle justesse et quelle précision dans ses comparaisons, et aussi que de vérité dans ses appréciations. Comme il a su en quelque sorte nous faire toucher du doigt chacune de nos plaies sociales, sans jamais effleurer la politique, à laquelle ses conférences sont toujours restées étrangères. - Dans ses fréquentes instructions, il a toujours poursuivi le même but: reconstituer la famille par l'influence de l'homme, par sa dignité; relever nos mœurs françaises si dissolues, combattre sans relâche ce flot toujours montant des jouissances matérielles, substituer au luxe effréné et aux frivolités ruineuses qui ont fait notre perte, la vertu, le travail, l'obéissance et la soumission.

Il faut, a-t-il constamment répété, que l'homme soit le chef dans la famille comme il l'est dans la société. C'est parce qu'il a cessé d'avoir le respect de lui-même, de sa dignité, que ce respect et cette dignité lui ont été contestés en quelque sorte au sein même de la famille. C'est parce que la génération actuelle a cessé d'être chrétienne, qu'elle a cessé d'avoir en elle les vertus qui font les bons citoyens et enfantent les héros. - Nous sommes heureux aujourd'hui de constater les consolants résultats obtenus parmi nous par ce savant et éloquent prédicateur. Dimanche, un nombre considérable de fidèles se pressait autour des autels pour recevoir la Ste communion. - Si, dans le cours de cette station, le P. Boulleau n'a reculé devant aucunes fatigues, s'il s'est multiplié avec un zèle au-dessus de tous éloges, en revanche il a le bonheur d'emporter de Valognes cette pensée consolante que ses efforts ne sont pas demeurés stériles et que la semence qu'il a répandue produira

encore de nouveaux fruits. - Aussi, croyons-nous être l'interprète de notre population en affirmant que le R. P. Boulleau emporte avec lui la sympathie et la reconnaissance de nos concitoyens, et que le souvenir du bien qu'il a fait se conservera toujours parmi nous.

*

Angleterre. Lettre des Théologiens de Ditton-Hall. (Province dispersée d'Allemagne) au R. P. Provincial d'Angleterre.

Le 28ème de Décembre 1873.

Mon Révérend Père Provincial

Naguère, quand votre Révérence honora de sa présence notre première dispute théologique, nous lui exprimions de vive voix nos sentiments de gratitude: aujourd'hui à l'approche du nouvel an, c'est pour nous un devoir, et un devoir bien doux d'en réitérer le témoignage. Avec l'année qui se termine, aura passé aussi pour nous notre première année d'exil, si on peut appeler exil notre séjour sur une terre hospitalière et au milieu de frères chéris; année fertile sans doute en labeurs et en souffrances pour le Seigneur, mais plus riche encore de bienfaits célestes; année où il nous a été donné, plus que jamais auparavant, d'éprouver la délicatesse de cette charité qui lie intimement entre eux les membres de la compagnie, et qui sans souci de la diversité des nations étrangères, nous unit en un seul corps sous notre chef commun et divin capitaine Jésus. Chris N.S.

Si l'on nous eût dit il y a un an, à notre départ de Maria Lach: En Angleterre non seulement vous trouverez à souhait, maison, facilité pour le travail, calme indispensable à l'étude et tout ce est nécessaire à la vie, mais rien même ne vous manquera de ce qui en fait l'agrément et le charme; Qui eut osé croire à de semblables paroles, à de si merveilleuses promesses? Et cependant ce que nous n'osions espérer, ce qui dépassait nos désirs et notre attente, nous le voyons réellement accompli, et nous confessons le tenir de la divine bonté par l'entremise de Votre Révérence.

Nous avons trouvé une patrie nouvelle, de généreux bienfaiteurs et les frères les plus affectueux.

Aussi prions-nous chaque jour le Seigneur d'accorder en retour à Votre Révérence et à tous les Pères et Frères de la Province d'Angleterre, comme à nos bienfaiteurs, l'abondance de sa grâce et la vie éternelle. Et spécialement aujourd'hui, en ce renouvellement de l'année, nous appelons de nos voeux les plus sincères sur Votre Révérence toutes sortes de bénédictions. Nous prions le Seigneur d'être en ces temps malheureux et dans l'emploi si laborieux de gouverner une province entière votre secours et votre soutien.

Oui, pour tous vos bienfaits de l'année qui vient de s'écouler, nous demanderons, non pas cette année seulement mais durant notre vie toute entière, que la plus précieuse récompense vous soit accordée par Celui qui a dit:

" J'étais étranger et vous m'avez accueilli .... Venez, les bénis de Mon Père."

Nous nous recommandons instamment aux prières et SS. Sacrifices de Votre Révérence De Votre Révérence. Infimi in Christo filii.

Les Théologiens de Ditton-Hall.



Irlande. Fête à Clongowes à l'occasion de la pose d'une première pierre.
(Extrait d'un journal de Dublin.)

L'antique collége de Clongowes près Dublin a eu le jour de la fête de St. Louis de Gonzague, la plus belle de toutes ses réunions. Sous les nobles tilleuls de sa magnifique avenue se sont rencontrés par centaines Dimanche dernier l'élite des anciens élèves. Embrassant une période de soixante années, ils représentaient 15 générations du collége.

Clongowes date de 1814; or chacune des années comprise dans cette longue période et certainement chaque classe avait là ses représentants. Occupant les plus hautes positions sociales, et plusieurs mêmes habitant des régions éloignées, ils ont voulu sur la gracieuse invitation du Révérend et très-aimé Père Carbury, venir à Clongowes comme de pieux pélerins à une source bénie, pour y rafraichir et y renouveler les souvenirs et les traditions de leur enfance. A la tête des plus anciens était Sa Grandeur monseigneur Lynch, évêque coadjuteur de Kildare et Leighlin. Dans sa réponse au discours du R.P. Recteur, avant la bénédiction de la première pierre, Sa Grandeur retraça en termes émus et touchants les souvenirs de sa vie d'écolier à Clongowes 50 ou 60 ans auparavant.

On remarquait aussi parmi les anciens élèves le très honorable Ch. Palles Lord, chef de la justice, et nombre des sommités du barreau, de la médecine, du commerce, enfin de tous les rangs de la société. Le nouveau corps de bâtiment doit pour se trouver en harmonie avec l'antique corps de logis, être construit dans le style des anciens châteaux crénelés du moyen âge. On le destine à une maison préparatoire pour les enfants de 7 à 12 ans, qui, entièrement séparés du reste du collége y recevront sous une règle et un traitement spécial, les soins et l'éducation que comporte leur jeune âge.

Un train spécial amena de Dublin près de 300 Dames et Messieurs, sans conter ceux qui vinrent en calèche et toute la société des environs qui se donna rendez-vous au collége. Au nombre des assistants se trouvaient Mgr. Whelan, évêque de Bombay, Mgr Lynch, évêque coadjuteur du diocèse, Mgr Mc Cormack, évêque coadjuteur de Achonry, le Lord chef de la justice, etc. etc..

La cérémonie commença par la grand. Messe Pontificale. Elle fut célébrée par Mgr l'Evêque de Bombay assisté du R.P. O'Connell et du R.P. Green. Mgr Lynch et Mgr Mc Cormack occupaient des fauteuils dans le sanctuaire. Un chœur de nombreux musiciens exécuta avec accompagnement d'orgue et d'orchestre, des morceaux choisis de musique religieuse. Après la messe le R.P. Anderdon de la Compagnie de Jésus, ancien Vice-Recteur de l'Université de Dublin, et prédicateur déjà célèbre avant son entrée en religion, monta en chaire et prononça le Panégyrique de St Louis de Gonzague. - Jamais l'orateur n'avait charmé davantage par la richesse des idées, la beauté du langage et la vivacité du debit; et Mgr Lynch eut soin de faire plusieurs allusions très flatteuses à ce remarquable sermon dans le discours qu'il adressa lui-même avant de bénir la première pierre. - Au sortir de la chapelle, se forma une procession suivie de tous les assistants; elle se rendit au chant des Litanies à l'endroit

où la première pierre était préparée pour la bénédiction. Là, Mgr Lynch revêtu de ses habits Pontificaux s'étant assis, le R. P. Recteur s'avança et en quelques paroles courtes mais remarquables il le pria de daigner bénir la première pierre du nouveau bâtiment. Sa Grandeur répondant au R. P. Recteur lui exprima sa vive satisfaction d'avoir à célébrer cette belle cérémonie, dans un Collège qui était pour lui non seulement le plus distingué de toute l'Irlande et le plus renommé pour les résultats de son éducation; mais celui-là même où un demi siècle auparavant il avait passé des années qu'il comptait parmi ses plus belles, et dont les précieuses leçons toujours restées présentes à son esprit et à son cœur avaient exercé les plus profondes influences sur sa vie toute entière. Sa Grandeur s'étendit alors très au long et avec une remarquable énergie sur les vrais principes de l'education, très différente, dit-il, de la simple instruction ou formation de l'enfant. Il félicita Clongowes d'être dirigé par un Ordre qui n'est surpassé par aucun autre dans l'Eglise pour tout ce qui regarde le développement intellectuel, moral et religieux. Après ce discours écouté avec la plus vive attention, Sa Grandeur bénit la pierre et la musique joua le Laudate. - Le R. P. Recteur conduisit alors ses hôtes au réfectoire où un somptueux déjeuner était servi, et tandis que 600 Dames et Messieurs, y compris les 150 élèves du collège faisaient largement honneur à une si généreuse hospitalité, la musique jouait un répertoire choisi d'airs nationaux et populaires. Après le déjeuner, le R. P. Recteur et les Pères du collège promenèrent les visiteurs à travers les cours et les jardins. Et le soir un train spécial ramenait a Dublin ceux qui en étaient partis le matin. Ainsi se termina cette délicieuse journée, l'une des plus belles dans les fastes demi-séculaires de l'antique Clongowes. Et les anciens élèves en faisant leurs adieux à ces murs toujours si vénérés et si chers et à leurs bien aimés habitants, formaient cet ardent souhait:

Floreat alma Mater!...

(Varia.) **Chine.** (Extrait d'une Lettre du P. Gondar 27 Mars 1873.

Origine de la Chrétienté de Pao-tsa.

Au temps de Kang-Hin un bonze voulait rebâtir sa pagode. Il vint quêter dans la famille Tsa, famille très à son aise. Le riche propriétaire refusa de souscrire. Le bonze voyant qu'il perd la face et que c'est fait de son entreprise si la famille Tsa refuse d'y contribuer sortit et se fit clouer à porte du propriétaire par son compagnon. Jugez s'il y eut une affaire. Le chef de la famille pour arrêter des suites, encore plus fâcheuses, se rend à Chang-hai. En passant dans la chrétienté de Tchang-kai-léou (Tsang-ka-leu) il rencontre un chrétien de ses amis. Celui-ci lui voyant un visage triste et abattu, lui demanda la cause de ses peines. Ne m'en parlez pas, dit-il, c'est une amère désolation. Quoi donc? qu'avez-vous? parlez. - Ma fortune y passera peut-être, de ce pas je vais à Chang-hai. - Exposez-moi votre affaire, peut-être pourrons-nous ici vous aider. Hélas! quelle affreuse chose: un bonze s'est cloué à ma porte, parce que j'ai refusé de lui donner mon argent pour rebâtir sa pagode. - N'est-ce que cela? répliqua le chrétien c'est

peu de chose. Retournez à l'instant, prenez votre Kia-tang, votre Tso-Kiun (Dieu du foyer) et toutes vos diableries faites-en un tas, et brûlez-les devant votre maison. Voici une image du Seigneur du ciel, suspendez-la dans votre principal appartement, et déclarez-vous chrétien. - Le voulez-vous ? — Oui, bien volontiers. Ce qui fut dit, fut fait. Le bonze à l'odeur de ses diables brûlés déguerpit au plus vite; et la famille Tsa devint catéchumène. La chrétienté de Tsa-Kia donna naissance à trois autres, Te-wang, Nan-wang et Tsang-che-Kiao. Ces 4 centres comptent aujourd'hui 600 et quelques fidèles. Beaucoup d'autres ont apostasié du temps des persécutions.

Autre fait assez curieux.

Une nouvelle famille chrétienne allait préparer son dîner, lorsque la mère de famille remarqua près de la porte de la maison une espèce de champignons. Friande de Hiang-sin 香蕈 elle fait la cueillette et prépare ce mets délicieux. On se met à table. La dame commence à goûter sa champignonnade, son garçon l'imite, mais le mari tombe sur des morceaux plus solides. Soudain la femme se met à rire, son fils de même. Le mari demande pourquoi. On rit plus fort. Cependant le Père mange le fatal Hiang-sin. La mère et le fils se lèvent en riant à se tordre, le mari Ils pris à son tour de fou rire.

Bientôt les voilà tous trois sautant, riant, gambadant, grimaçant et roulant des yeux comme des fous furieux. Un payen épouvanté vint avertir un brave pêcheur chrétien qui faisait commerce près de là. Notre homme arrive apportant une bouteille d'eau bénite. Sans hésiter il en fait avaler une gorgée aux trois empoisonnés, et les voilà guéris à l'instant. Ils se sont bien gardés de continuer leur repas de champignon.

---

26 Mai 1873.) Visite à Zi-Ka-Wei de l'amiral Anglais conduit par le commandant Whyte du Cadmus.

L'amiral a été charmant, content de tout, mais principalement enchanté des travaux du Père Colombel sur la minéralogie, etc.

Extrait d'une lettre du P. Hende 16 avril à Wang-ngan-kieu. Je suis au fond du Kiang-Si par le 26e latitude. J'ai partout été parfaitement vu et traité par les mandarins militaires, et le peuple est dans ces montagnes on ne peut meilleur. Je compte exploiter ce pays pendant que j'y suis, quand même je ne reviendrais au Kiang-nan qu'au mois de Juillet. Quelques oiseaux sont venus se joindre aux anciens, et de bonnes plantes, ainsi qu'une vingtaine de poissons. Je me porte bien malgré les 32 degrés de chaleur que nous avons en ces jours-ci - - - J'ai pu me procurer 4 pieds de cyprès funèbres un des bplus beaux arbres de Chine, j'espère les conduire à bon port jusqu'à Zô-cé.

Lettre du P. Hende, de Fou-Tcheou-fou. (Kiang-Si) 12 Mai

J'espère étudier mes pièces par moi-même car je soupçonne avoir un peu de neuf, pas beaucoup, mais un peu. J'ai sur mon toit une pie épiscopale en vraie couleur ecclésiastique violette,

chapeau violet et noir avec un peu d'ambition dans le bec et les pattes qui sont cardinales. C'est l'oiseau qu'ils ont appelé urocissa sinensis. Cette brave bête était destinée à passer par les mains de mon écorcheur, mais comme elle n'avait reçu qu'un plomb au fouet de l'aile, je me suis décidé à la garder vivante. Je l'ai d'abord soumise à un régime sévère à fond de cale, les fers aux pieds, la bourrant de riz, de mouches, de viandes et d'eau. Elle s'est laissée vivre. Je l'ai alors désentravée et attachée à une longue ficelle sur le toit. Elle s'est mise à manger et à boire comme chez elle. La carcasse d'un oiseau dépouillé est son lopin de droit, sans compter les entrailles de poisson, les ablettes que lui pêche mon second avec une épingle. Si je puis la faire vivre jusqu'à Chang-hai, c'est elle qui vous en dira des nouvelles. Les pies de tous les Kong-Sous environnants ne sont rien auprès d'elle. Je craindrais même qu'elle ne me trahisse si ma conduite n'était pas irréprochable, elle répète tout ce qu'elle entend, sans compter tout ce qu'elle garde dans sa cervelle. J'apporte de belles fleurs, des boutures de Pacolonia à fleurs blanches (nouveau, je crois) et 8 cyprès pleureurs. Si tout cela arrive en bonne santé, je serai bien content. J'ai trouvé 2 nouvelles mulettes dans la rivière de Fou-Tcheou, et une paladine. Le Kan-Kiang n'a rien de nouveau. J'ai un vase rempli de poissons de cette rivière. Je recommence ma collection comme de plus belle et j'en suis à mon 31ème cyprinoïde dont plusieurs propres à ces eaux. Je n'ai pu rencontrer le torrent de Long-tseam malgré mon envie, vu qu'il n'y avait pas d'eau dedans, si ce n'est quelques tasses pour les ablettes du pays que force gamins s'occupent à prendre à la ligne suivant en cela l'exemple de Confucius qui ne pêchait jamais au filet, comme il est dit dans le Lun-iu. Las d'attendre qu'il pleuve sérieusement, après avoir cueilli quelques belles et nouvelles fleurs, je me suis mis à descendre le Kan-Kiang et suis arrivé à Nan-tchang-fou, capitale du Kiang-Si. Là j'ai eu la consolation de rencontrer un gentleman américain qui allait essayer d'installer une missionary station dans cette ville, d'où les Lazaristes ont été expulsés et où ils ne peuvent parvenir à remettre le pied. Je souhaite que ce gentleman casse des vitres pour eux, je l'ai fortement encouragé, en lui disant qu'on ne l'écorcherait pas, mais qu'on viendrait le voir suffisamment pour l'ennuyer. Il y va de bon cœur.

Je partais de Nan-tchang le 5 courant, et me suis rendu à la gracieuse invitation des missionnaires de Fou-tcheou qui sont trois ici en ce moment. La population a l'air de me respecter. Les uns me prennent pour un homme d'esprit, d'autres pour un iu ming (imbécile). On m'invite à monter à terre et à boire un coup dans le bourg, ce que je n'ai pas encore accepté. Le commun des infidèles croit sur parole que je suis un citoyen de Ngan-kin-fou, d'autres plus avisés optent pour le Hou-Pé, les malins disent que je suis un mandarin du Hou-nan. Il n'y a que les forts qui disent que je suis un Iang Kouon (Européen), et les mauvais sujets un iang-koueï-tse. (Diable d'occident.)

Lettre du P. Debrix 23 fév. 1874. Kiang-in.

L'oeuvre des baptêmes d'enfants marche bien, malgré notre extrême pénurie actuelle. Il n'est guère de jours où le district n'envoie quelqu'ange plaider sa cause là-haut. Serait-ce témérité d'attribuer à ces intercessions une partie du mouvement des conversions dont nous sommes les témoins? En revenant de Chang-hai, on m'a présenté une vingtaine de familles, la plupart dans de bonnes conditions et nous avons des espérances fondées. Si vous saviez par quelle angoisses passe l'âme du missionnaire en voyant tant de besoins et n'ayant que si peu de ressources! Priez St Joseph pour Kiang-in.

En bien des endroits la moisson blanchit, la semence jetée par les PP. Clavelin, Sentinier, Royer, Ravary a germé et porté des fruits.

Il s'agit de les recueillir. Rogate ergo Dominum messis. Tout mon district, puis-je dire, est néophyte, les chrétiens sont éparpillés dans plus de 200 hameaux ou villages. Les former, les cultiver, les multiplier, ce serait facile si on avait de l'argent et des hommes. L'esclavage existe ici en pratique, je tiens ces renseignements d'un converti en relation avec les familles les plus riches. Ces familles ont chacune de 10 à 20 hommes esclaves: quand aux femmes et aux filles, le nombre en est beaucoup plus grand. Sur ces esclaves le maître a droit de vie et de mort, et il l'exerce sans contrôle. Dans les campagnes, l'esclavage a une forme moins sensible, mais il existe. Voici comment. Un riche propriétaire achète un homme, lui procure une femme, une maison, l'établit sur une partie déterminée de ses terres; Le nouveau serf avec ses enfants dépendra à perpétuité de son maître. Que celui-ci les frappe, les maltraite, et que de ces coups la mort s'en suive, personne n'y trouvera à redire, le mandarin ne s'en mêlera pas. Et comment se recrute l'esclavage en dehors de la naissance? Comme en pratique le père a droit de vie sur ses enfants, il peut les vendre, et il le fait quelquefois.

J'ai demandé à cette même personne: s'il prenait fantaisie à un père d'assommer son fils, homme fait. Alors, m'a-t-il répondu, le mandarin interviendrait pour demander compte d'une telle conduite; mais pour un enfant en bas-âge, jamais il ne le fait.

Et l'infanticide existe-t-il à Kiang-Yin? Chez les familles pauvres, l'enfant est condamné à l'avance, si on prévoit quelque difficulté pour le nourrir. En un jour, tout près de nous, deux petites filles ont été l'une noyée dans le vase d'ignominie, l'autre étouffée, et un petit garçon de 4 à 5 ans également étouffé parce qu'on ne pouvait l'entretenir. A sa naissance toute petite fille trop pauvre est noyée étouffée ou étranglée, son cadavre est rarement enseveli: ordinairement il sert de curée au chien du logis. Le petit garçon a plus de chance, on compte sur lui pour nourrir la famille, surtout s'il est le premier-né. - Mais ces faits se passent-ils au grand jour? Non. Bien que connus d'un grand nombre, ils s'accomplissent dans l'ombre et sans ostentation. On se cache un peu, les voisins intéressés à ce qu'on leur rende la pareille, ferment les yeux ou n'ouvrent guère la bouche. C'est dans les moeurs, c'est un usage. Il faut à nos baptisantes beaucoup d'adresse et d'habileté

pour arriver à temps. Si elles n'ont point l'amitié des accoucheuses païennes ou des femmes du voisinage, elles ne savent rien et ne peuvent sauver aucune âme. Plus j'avance dans le ministère, plus je reconnais la nécessité du secret pour les baptêmes. Le P. Clavelin avait deviné juste. Ici à Kiang-sin, un orphelinat de petites filles serait très pratique. Nos chrétiens par leurs relations avec les païens nous aideraient vite à le peupler. Mais s'il s'agissait de porter les enfants, ne fût-ce qu'à Vou-si, la chose deviendrait impraticable, et toutes les accusations se renouvelleraient contre nous. Ce que je vous dis, d'après renseignements certains sur l'infanticide, vous expliquera le grand nombre forcé de célibataires plaie de Kiang-sin. Que de jeunes gens, par ailleurs bons chrétiens ne peuvent trouver à se marier! et s'éteindront sans laisser de postérité.

9 Mars 1874 - Le P. Desjacques vient de terminer une retraite donnée aux hommes (gros bonnets) de Chong kia-tou. Ils étaient 47. Le P. en est très content, et les retraitants ne le sont pas moins. Les matrones de ces hommes demandent maintenant à en avoir une pour elles, qui aura lieu prochainement et elles seront plus de 50.

8 Février 1874. - Le P. Heude paraît assez content cette fois de ses trouvailles, il se prépare à partir pour Lieou-ngan afin d'explorer le pays. Il a reçu de bonnes lettres avec promesses du concours le plus cordial de Mgr Desflèches du Se-tchouen, de Mgr Chauvau du Tibet, et de Mgr Fenouilh du Yun-nan.

Le 3 Mai dernier 1874, écrit le P. Royer, dernier anniversaire chinois de ma lapidation et de mon quasi-martyre, c'était l'ouverture de la nouvelle église de Vou-si (nan-men-) là même où j'ai été lapidé, parce que les païens ne voulaient pas d'église. La fête a été magnifique : tous les néophytes de ce beau centre qui ne date que de 6 ans étaient présents. Plus de 1500 païens sont venus voir, entendre... 10 à 15 chrétiens, catéchistes ou vierges étaient occupés à expliquer les magnifiques images du P. Vasseur. Ce bon Père continue donc à prêcher en Chine, par son utile et inappréciable collection d'images. Impossible d'apprécier les fruits de salut qu'elles opèrent.



A. M. D. G.

+

Supplément aux Lettres de Laval 509

N° 2 1874.

France. — Pétitions de collège.

Un certain nombre de villes de France ont vivement sollicité la faveur de posséder un collège tenu par nos pères, aucunes ne l'ont demandé avec autant d'instance que Fontainebleau et Cherbourg, nous citerons leurs pétitions pour l'honneur de Notre-Seigneur et pour notre consolation au milieu de tant de persécutions :

Pétition de Cherbourg.

Au R. P. de Ponlevoy, Provincial de la Cie de Jésus (Paris)

Très Révérend Père,

Les soussignés, pères ou chefs de famille, effrayés des progrès croissants de l'impiété, de l'indifférence religieuse et des mauvaises mœurs et persuadés que la cause du mal est surtout dans l'insuffisance d'une éducation solide et la rareté trop grande des maisons où la jeunesse peut, en acquérant la science, se former à la pratique des principes sérieux auprès de maîtres dévoués, se permettent d'appeler votre attention sur un centre important de votre province trop éloigné de vos établissements pour profiter des immenses services qu'ils rendent autour d'eux. Votre collège du Mans, le plus rapproché de la Basse-Normandie, est bien loin de nous et peu de familles peuvent en profiter quelque soit leur désir.

Serait-il impossible à votre zèle, très-Révérend Père, de faire participer Cherbourg et son rayon aux bienfaits qu'il apporte dans d'autres contrées plus favorisées ? Le champ est vaste et la récolte d'autant plus facile qu'il n'y a guère qu'à se présenter pour la faire. Les soussignés n'ont pas la prétention de vous exposer le détail des moyens ; mais ils sont convaincus qu'un simple externat de Jésuites établi à Cherbourg produirait les meilleurs résultats. L'importance de la ville, la nature de cette importance, son éloignement de vos établissements déjà créés sont une garantie du succès pour un poste à fonder. La population saine de la Basse-Normandie désire vivement un collège de votre Société. Il n'y aurait certainement aucune difficulté de la part de l'autorité diocésaine qui ne pourrait trouver à aucun point de vue dans ce nouveau collège une éventualité de dommage pour les œuvres qu'elle soutient ou patronne. Elle acquererait, au contraire, dans un externat dirigé par la Société de Jésus, une augmentation d'influence morale et un précieux concours. Ce concours serait bien opportun à Cherbourg où le chef du diocèse a fondé une maîtrise destinée à provoquer et entretenir les vocations ecclésiastiques. Pour diriger et soutenir cet établissement il faut distraire du clergé paroissial plus de prêtres que la pénurie croissante de sujets ne le comporte. Une heureuse combinaison permettrait peut-être de faire intervenir l'externat désiré pour remédier à cet inconvénient.

Les soussignés se bornent à ce simple exposé, persuadés que l'étude de la question vous démontrerait mieux qu'ils ne peuvent le faire eux-mêmes l'opportunité et les avantages de l'ouverture d'un collège

de vos Pères à Cherbourg. Ils vous prient instamment de bien vouloir prendre leurs vœux en considération et d'agréer, Très-Révérend Père, l'assurance du profond respect avec lequel ils ont l'honneur d'être vos dévoués serviteurs.

Cette pétition est signée par les personnes les plus considérables de Cherbourg. On y voit les noms du général Guérin, du contre-amiral de Villeneuve, de six capitaines de vaisseaux ou de frégate, Messieurs O'neill, Butet, Baillond, Salmon, de colonels, de lieutenants de vaisseaux, d'inspecteurs et de commissaires de la marine, de magistrats, d'ingénieurs, de notaires, de médecins, etc.

Pétition de Fontainebleau.

Fontainebleau le 17 Février 1873.

Monsieur le Provincial,

Nous habitants de la ville et de l'arrondissement de Fontainebleau, avons l'honneur de faire appel à votre dévouement pour la jeunesse en vous priant d'examiner avec intérêt et bienveillance la question si importante pour nous, de la création à Fontainebleau, d'un établissement d'instruction secondaire.

Nous pensons tous qu'un collége, sous votre direction, répondrait aux besoins moraux et religieux de nos enfants et de la population. Placé dans une ville dont le climat a une réputation incontestable de salubrité, qui possède de vastes emplacements faciles à acquérir, à proximité de villes importantes (Melun, Sens, Montereau, Nemours, Montargis), privées de maisons d'éducation religieuses et près de Paris, séjour souvent compromettant pour la santé des enfants, il aurait, nous n'en pouvons douter, des chances particulières de succès.

Les malheureux événements qui ont si cruellement arraché Metz à la France, ont supprimé dans cette ville un de vos principaux établissements. Ils ont amené parmi nous, l'Ecole d'application de l'Artillerie et du Génie, dans laquelle sont admis, chaque année, plusieurs de vos anciens élèves. Les nombreux officiers et professeurs qui y sont attachés, fourniraient encore un élément très important au recrutement de votre collége.

Il existe cependant à Fontainebleau deux pensions dirigées par des hommes capables et consciencieux. Nous redouterions pour eux votre concurrence si nous ne connaissions votre esprit de justice et votre générosité.

Aussi, certains à l'avance que leurs intérêts et leurs droits ne seraient pas sacrifiés, nous sollicitons de vous, avec confiance, la fondation à Fontainebleau d'un collége dirigé par les membres de votre honorable Compagnie. Ils seront accueillis, comme vous pouvez le juger par le nombre de nos adhésions, non seulement avec faveur, mais encore et surtout avec reconnaissance.

Veuillez agréer, Monsieur le Provincial, l'assurance de nos sentiments très-respectueux.

Ecole d'application de l'artillerie et du Génie.

Noms, grades et emplois de MM. les officiers et employés supérieurs qui ont apposé leur signature sur la présente demande.

MM. Fournier, Général, commandant l'Ecole
" Protche, Colonel d'art.^ie Com.^t en 2.^d, Direct. des études
" Jeandel, Chef d'Es.^on d'art.^ie Professeur.
" Poilleux, Chef d'Es.^on d'art.^ie à l'Etat major de l'Ecole

MM. Duterme, chef d'esc.on d'art.ie ... Professeur.
" Astier, chef d'esc.on d'art.ie ... Professeur.
" Lehâgre, cap.e de Génie. ... Professeur.
" Dumord, cap.e d'art.ie ... Professeur.
" Prangé, cap.e d'art.ie ... Professeur.
" Berquin, cap.e d'art.ie à l'Etat major de l'Ecole.
" Moureau, cap.e d'art.ie à l'Etat major de l'Ecole.
" Lebean, cap.e d'art.ie à l'Etat major de l'Ecole.
" Dufutre, cap.e de Génie à l'état major de l'Ecole.
" Biswang, cap.e d'Infanterie, Professeur.
" Maire, cap.e de Génie, Professeur.
" Riondel, cap.e de Génie, aide de camp de M. le G.al Fournier
" Humbert, colonel de Génie en retraite, Bibliothécaire.
" Debernardi, chef de b.on de Génie en ret.e, chef du bureau d'ad.on ministr.on
" Baur, Professeur civil.
" Doué, employé civil adjoint au bibliothécaire.

Noms et qualités des autres signataires de la pétition.

MM. De Cazes, sous-préfet de l'arrondissement
" Auzouy, président du tribunal civil.
" Delanoue, juge d'instruction.
" Faverie, juge au tribunal.
" Maurel, juge suppléant.
" Boulaire, procureur de la République.
" l'abbé Charpentier, curé doyen de Fontainebleau.
" l'abbé Colas 1er Vicaire
" l'abbé Chomelin 2e id.
" l'abbé Bridoux 3e id.
" l'abbé Claisse.
" l'abbé Dehennot.
" Hue, Greffier près le tribunal civil.
" Silas Richard, juge de paix
" Frémaux, suppléant du juge de paix.

MM. Révial, capitaine de gendarmerie.
" D. Guerin, conseiller général et conseiller municipal
" Destors, conseiller d'arrondissement.
" Gaultry, conseiller d'arrond.ment et conseiller municipal
" A. Guérin, conseiller municipal.
" Dorvet, idem.
" Voron, id.
" Bordereau, id.
" Boucher, id.
" Dumaine, id.
" Canthion, id.
" Cugnin, cap.e de Génie, chef du Génie à Fontainebleau.
" de Mory de Neuf-lieux, inspecteur des forêts de la comm.e
" Bellom, ingénieur des ponts et chaussées.
" de Corny, receveur particulier à Fontainebleau.
" Brossard de Corbigny, inspecteur des forêts.
" Donnet, sous inspecteur des forêts.
" de Maisonneuve, idem.
" de Laserre, garde général des forêts.
" Rabotin, délégué cantonal pour l'instruction primaire, officier de l'académie.
" C.te de Ségur, député de l'arrondissement.
" Prince Troubetskoy.
" Comte Maury.
" de la Rochefoucauld, Duc de Liancourt.
" Benoist de S.te Foy, adm.eur de l'hospice.
" V.tesse de Beaumont.
" Princesse de Scilla
" C.te Rouillé d'Orfeuil.
" Rincé, avoué
" Gibert, colonel en retraite
" V.te de Reviers de Mauny
" Auzouy, colonel en retraite.
" Jubrot, négociant.

MM. L. Jubrot, négociant.
" Bon d'Aleyrac de Coulanges.
" Guyon, receveur de rentes.
" Bon Tristan Lambert.
" Dcur Leblanc, médecin en chef de l'hospice.
" Dcur Nicas
" Domet, père.
" Bon de Mauroy, lieutenant Colonel en retraite.

Mgr l'Evêque de Meaux voulut joindre ses instances à celles de tant de nobles solliciteurs; il le fit par la lettre suivante.

Meaux, 31 mai 1873.

Mon Révérend Père,

Me trouvant à Fontainebleau il y a une quinzaine de jours dans le cours de ma visite pastorale, j'ai appris avec grande satisfaction que les habitants les plus honorables de cette ville vous avaient adressé une pétition pour obtenir la faveur d'un collége dirigé par les religieux de votre société, je regarderais personnellement cet établissement comme un véritable bienfait pour mon Diocèse, et je joins mes plus vives instances à celles des bons habitans de Fontainebleau.

Veuillez agréer, mon Révérend Père, l'expression de mon respectueux et bien sincère dévouement.

† Auguste Evêq. de Meaux

Chine. — Kiang-nan. — Lettre du R.P. Ravary au R.P. Tailhan.

Sin-tsen (Ning-Ko-fou, Chine 12 Fév. 1873.

Les tablettes des ancêtres et les régistres de la famille en Chine.

. . . Dans ces pays, un esprit fort se trouverait mal à l'aise. Ses regards seraient offusqués des mille et mille objets qui se rencontrent de tous côtés. Ses oreilles seraient fatiguées des exclamations fréquentes des invocations multipliées aux divinités tutélaires du foyer domestique. Il pourrait crier à la superstition de toute la force de ses poumons, et cette population religieuse et trop crédule continuerait paisiblement et ses prostrations et ses suppliques. Sur les deux battants des portes, sur les murs des maisons, en dedans et en dehors, sont étalés mille emblêmes religieux. La salle de réception pour les étrangers, revêt souvent les formes d'un sanctuaire, grossier il est vrai, mais qui rappelle à la famille entière le besoin du culte extérieur. Là se rencontrent les idoles vénérées, une espèce d'autel où brûlent l'encens et les flambeaux. Les images, les pendantifs, les inscriptions sont prodignés. Là tous les âges confondus dans le même sentiment de respect et de vénération, multiplient les prostrations devant ces muettes divinités; les esprits aiment ces morceaux de métal et de bois; il faut apaiser le courroux des dieux irrités. La famille prosternée renouvelle et l'encens et les supplications.

Tel est le sanctuaire privé de la petite famille. Le temple public pour la famille entière, portant le même nom est le Se-tang ou temple des ancêtres. Tous les villages ont leur Se-tang

l'exception est très-rare. L'inscription qui orne la façade, indique le nom de la famille. Quatre lettres la composent. La première est le nom propre, comme Tchang, Wang, etc. La seconde signifie famille. La troisième ancêtres. La quatrième sse renferme une double idée, celle de temple, et celle de sacrifice de choses précieuses. Les quatre lettres sont sculptées en sens horizontal. En commençant par la droite, on lit par exemple : Tchang-che-tsong-se, Temple où l'on sacrifie aux ancêtres de la famille Tchang. Telle est la formule consacrée.

A l'entrée de chacun de ces villages ou à une faible distance, les yeux sont frappés par l'imposant aspect d'une vaste et splendide construction. C'est le se-tang. Si un clocher dominait l'édifice, on croirait reconnaître les églises ordinaires des bourgs de France. La longueur et la largeur ne laisseraient rien à désirer. Il y a encore une triple différence, la façade, la hauteur et surtout le genre de toiture. La façade est belle en son genre, c'est presque du grandiose. Elle plaît singulièrement aux yeux chinois. Pour les Européens, le fini et la richesse du détail font oublier les défauts d'ensemble. Les murs manquent d'élévation. Il n'y a pas de fenêtres. Ce genre de construction ne les comporte pas. La toiture est toute différente ; car ce n'est pas un seul corps de bâtiment. Ce sont trois bâtiments reliés les uns aux autres sur les côtés, et séparés par des cours splendidement dallées. Le troisième est à étage. Il est beaucoup plus élevé que les autres. Cette seconde cour intérieure est plus richement décorée. les pierres sont plus larges et plus belles. Les sculptures sont prodiguées. Le plus souvent les eaux des toits sont déversées dans une espèce de bassin plus ou moins profond en pierres de taille. Un pont voûté conduit au rez-de-chaussée. Les rampes sont d'une pierre délicate qui imite assez bien le marbre. Sur ces rampes sont groupés de petits blocs, taillés avec un certain fini, et représentant des figures d'animaux, ou d'autres emblêmes curieux. — Un large escalier, de 3, 4, 5 degrés régnant souvent dans toute la largeur de l'édifice, conduit à ce troisième bâtiment. Des rampes sont établies sur le devant. Le tout est d'un travail peu commun en pierres de taille sculptées. C'est là que sont déposées les tablettes des ancêtres. C'est l'auguste sanctuaire, où sont les autels, où brûlent les parfums, où se font les sacrifices solennels et publics par les chefs de famille.

La tablette est une planchette plus ou moins grande, plus ou moins ornée selon la dignité de la personne. On y a gravé de 15 à 20 caractères, la dynastie, l'année, le mois, le jour, la dignité, le nom et prénom, et on termine par les deux lettres sacrées et essentielles Chen-wei, séjour, habitation de l'âme. On traduit ainsi par exemple : « La 10e année de Tao-Kouang, le 5 de la 6e lune, (le nommé) Wang-Kong-lin, mandarin du 3e degré (étant mort) son âme réside ici. » Les tablettes ordinaires ont deux décimètres et quelques centimètres de hauteur sur 8 à 9 centimètres de largeur. Ces tablettes sont placées par ordre d'honneur et de dignité sur une vaste estrade, disposée en forme d'étagère ou de degrés superposés. Cette estrade règne dans tout le parcours au fond de l'appartement et sur les deux côtés opposés. De fortes charpentes supportent le tout. C'est le travail du menuisier. Les sculpteurs sur bois et les vernisseurs sont chargés de la décoration. Si dans les maisons particulières, les décors, les moulures, rehaussées par les vernis de différentes couleurs et les filets

d'or, sont jetés avec tant de profusion, on peut se faire une idée de la somptuosité de ce sanctuaire, l'objet le plus sacré, le plus vénéré par ces populations. — L'étage de ce troisième bâtiment a la même destination. Là est une seconde estrade avec toutes les décorations désirables. Au milieu de l'appartement est placée la grande urne de fonte qui reçoit l'encens, les parfums et les papiers dorés et argentés. Sur le degré inférieur de l'estrade sont encore disposées de petites cassolettes pour l'encens. Entre l'urne et l'estrade est la table pour recevoir les offrandes. L'idée première du sacrifice offert dans le temple des ancêtres excluait l'offrande matérielle de la graisse des victimes. A la pagode on offrait les viandes, le vin et les fruits. Il en était de même devant le cercueil et sur les tombeaux. Au Se-tang au contraire, où la superstition s'adresse plus directement à l'âme des ancêtres, le rite exigeait quelque chose de plus pur, l'encens seulement et quelques offrandes moins grossières avec les témoignages du respect et de la vénération filiale. Par la suite des temps, le peuple s'est accoutumé aux usages de la pagode et il fait aujourd'hui les mêmes offrandes au temple des ancêtres, ou du moins la différence n'est pas bien grande. Le nombre des tablettes naturellement ne connait pas de limites. Elles sont pressées les unes contre les autres sur les 6 ou 7 degrés qui forment les deux estrades. Chaque membre de la famille a droit à la tablette. L'enfant, au berceau, s'il vient à mourir, a sa place réservée au temple des ancêtres. Il n'y a qu'une exception. Dans ces pays payens, la fille n'est pas censée faire partie de la famille; car elle est destinée au mariage. Si la petite est enlevée dans le bas âge, elle n'aura pas de tablette. Après le mariage, son nom sera inscrit parmi les membres de la famille du mari dans un autre Se-tang. — Depuis des siècles, les générations se succédant aux générations, à un moment donné l'espace vient à manquer pour la génération nouvelle. Le problème est facile à resoudre. Les chefs du village, formant le conseil de famille, sont chargés de l'administration de ce temple. Ils enlèvent alors, mais avec respect, les tablettes des temps plus reculés, les entassent les unes sur les autres et les déposent dans un endroit moins apparent. Par là, selon le besoin, l'espace ne manque jamais. — Je laisse de côté la description plus matérielle de ces curieux monuments. Un tel sujet offrirait de l'intérêt mais il est trop étendu.

Le nombre de ces temples est celui des villages ordinaires, et ces villages, répétons-le, sont multipliés. Un tel récit doit étonner le lecteur. Je partage moi-même cet étonnement. Aujourd'hui encore, j'ai peine à comprendre. Par bonheur, je vois. De la colline qui domine Sin-tsen, où est notre résidence, je regarde autour de moi. Si les arbres et surtout les sinuosités de la vallée ne faisaient obstacle, je verrais à l'œil nu 16 villages et je compterais 15 se-tang. La distance n'est pas de 3 kilomètres. Pour la curiosité du fait je citerai les noms. Commençant par l'ouest: 1° Tchen-tsen, 2° Ta-mei-tsen 3° Siao-mei-tsen, 4° Wang-hou-tsen, 5° Lou-tsen, 6° Sin-tsen, 7° Siao-Wang-tsen, 8° Ta-Wang-tsen, 9° Ta-tsang-tsen, 10° Tsong-tsang-tsen, 11° Siao-tsang-tsen, 12° Siao-hou-tsen, 13° Tong-tsen, 14° Siao-tong-tsen, 15° Si-tsen et 16° Sia-hou-tsen. Tous ces villages ont leur Se-tang. Un seul fait exception. C'est Siao-Wang-tsen. — Les Se-tang ne se rencontrent pas dans toutes les contrées de la Chine. Loin de là. Il en est de même des Kia-pou (régistres de famille). Bien plus, il y a une connexion naturelle et presque nécessaire des se-tang avec les Kia-pou. Le premier est comme le livre généalogique de la mort.

le second, de la vie. De temps immémorial, le conseil de famille est chargé des uns et des autres. —— Deux époques dans l'année sont fixées par le rite pour les sacrifices solennels offerts aux ancêtres dans le Se-tang. Au premier jour de l'an chinois, et pendant les trois jours du Tsin-ming, au printemps, les chefs de familles sont convoqués par les membres du conseil. Toute abstention, non motivée par une cause légitime, serait réputée un grave délit contre la piété filiale. Dans ces réunions, les régistres sont ouverts. Les noms des enfants nés dans l'année, les noms des belles filles après le mariage sont demandés. On inscrit le jour, le mois et les autres dénominations réglementaires. Le graveur sur bois fait son travail. Les Kia-pous reçoivent ces nouveaux feuillets par ordre de date, et après les fêtes, les régistres sont déposés dans les maisons des principaux chefs du village. —— Un travail si consciencieux, si persévérant, si dispendieux, est digne à bon droit de tout éloge. Je ne sais si l'Europe civilisée pourrait présenter à la Chine un témoignage aussi solennel du culte de la famille. Nos capitales étalent avec un légitime orgueil dans leurs musées, les galeries de tableaux généalogiques. C'est l'histoire en peinture des têtes couronnées, des membres des familles royales et impériales. Dans des châteaux antiques se rencontrent encore ces monuments historiques. Mais dans les campagnes, les bourgades et les villages, où sont ces propriétaires ruraux qui feuilletant les mémoires du foyer domestique peuvent, comme les nombreux cultivateurs de ces vallées, après quelques heures d'un travail facile, vous donner les noms des ancêtres jusqu'aux temps les plus reculés. La famille In, notre voisine, nous donne à la première page de son Kia-pou la date précise des ancêtres (an 923 à 934). La famille Hou nous indique les noms des quatre cultivateurs qui vinrent au 9ème siècle, fixer leur tente dans la vallée où s'élève aujourd'hui le gracieux village de Hou-tsen à 15 lys d'ici. —— Nous n'avons encore vu que 3 ou 4 de ces Kia-pous. Il n'y a que quelques semaines, dans une visite faite à une de ces bonnes familles payennes qui avait à cœur de me servir un dîner assez splendide, j'eus connaissance de ce fait curieux. Accompagné de quelques charmants bambins, je visitais l'une après l'autre les pièces de cette vaste maison. Dans une chambre retirée, au milieu d'objets entassés pêle-mêle, j'aperçus par un hasard heureux quelques uns de ces infolios gisant dans la poussière. Deux ou trois de ces volumes avaient été déjà rongés en partie par les rats. Aidé de mon catéchiste, je fus bientôt au courant de l'histoire. A mon retour, j'ai averti le P. Bies et nos deux Pères chinois jésuites. Nous avons donc trouvé une bonne veine. Nous nous proposons d'exploiter largement cette riche mine historique.

Telle est dans ces pays que certains touristes ont appelés sauvages et barbares, la mâle éducation de respect donnée à l'enfance. A la génération qui grandit au foyer domestique, le chef de famille rappelle sans recourir à l'éloquence de la parole, le respect et l'obéissance dûs à la paternité. Ils ont sous les yeux les régistres des ancêtres. C'est la leçon de l'exemple, et l'exemple est la leçon la plus efficace. Si parfois, en feuilletant les pages de ces nombreux volumes, le vieillard rencontre dans le cours des siècles révolus, un feuillet où un nom indigne a été rayé par l'ordre du conseil de famille, il n'a qu'à montrer ce feuillet entaché à ceux qui l'entourent. Ainsi sont traités les fils coupables qui violent la piété filiale,

et attirent sur leur famille par leur mauvaise conduite une note infamante. La vue seule d'un de ces feuillets flétris est une instruction pratique et vivante. Les jeunes intelligences la comprennent. Recevant ainsi cette éducation du respect de l'autorité, la petite famille grandit en paix et concorde. Ailleurs et même dans les pays civilisés, la justice humaine devra sévir souvent contre des fils dénaturés. Le bras du bourreau sera impuissant pour arrêter le crime. Ici, grâce à des traditions meilleures et plus patriarcales, l'enfant est respectueux. Si, à un jour donné, de mauvaises passions viennent à fermenter au cœur, une pensée retient sur le bord de l'abyme. Le nom serait effacé du Kia-pou, et par là même le temple des ancêtres ne recevrait pas la tablette du coupable. L'impression est salutaire. Le crime n'est pas commis. Une âme non encore abrutie par le mal a une horreur indicible à la pensée de cette proscription du foyer domestique. Le coupable serait par le fait condamné à l'exil. —— Tout porte à croire que les annales de ces contrées n'ont enregistré qu'un nombre bien minime de ces faits odieux, où les chefs de famille se sont vus obligés d'appliquer une sanction terrible aux yeux de ces populations. — Par malheur, ces traditions de la loi naturelle ont dévié de leur source. La Chine est payenne. Ces Kia-pou sont consacrés aux dieux tutélaires du foyer et de la vallée. Si donc la grâce d'en haut vient à tomber sur des cœurs honnêtes, si, comme nous en sommes aujourd'hui les heureux témoins, quelques unes de ces familles veulent embrasser la religion chrétienne, un violent orage va s'élever autour d'une habitation jusqu'à ce jour si paisible. Une terrible opposition de la parenté entière, dégénérant souvent en persécution ouverte, vient assaillir ces déserteurs du paganisme. Après les menaces, les mauvais traitements, vient enfin le coup fatal. C'est l'effrayante proscription. En se faisant chrétiens, ils doivent nécessairement renoncer à ces traditions superstitieuses, aux réunions solennelles, aux sacrifices. La parenté les rejette de son sein; les noms sont effacés des régistres: ce sont de vrais proscrits. Heureux si, fidèles à la grâce, ils ont le courage d'aller abriter ailleurs, sur un sol plus hospitalier leur foi naissante et leurs espérances d'un bonheur éternel. De tels faits ne sont pas rares dans les annales chrétiennes du Céleste-Empire.

Le Se-tang est donc le temple d'une famille. Tous les membres de cette même famille n'habitent pas sur le même sol. Par la suite des temps, par la force des circonstances, quelques-uns des nombreux enfants ou petits fils sont allés habiter d'autres localités plus ou moins éloignés du berceau de la famille. La piété filiale les ramènera deux fois par an au temple des ancêtres.

La pagode est le temple des individus. Les réunions de ces individus, souvent inconnus les uns aux autres, ont formé, ailleurs qu'ici, les villages, et surtout les bourgs et les villes. La pagode est donc le temple public de ces habitants de villages, de bourgs, de villes qui ne peuvent avoir un nom généalogique.

France. — Relations de plusieurs guérisons et conversions obtenues par l'intercession de nos Pères victimes de la Commune.

Guérison de la sœur Thérèse de Jésus, Carmélite au couvent de Carpentras. — Extrait d'une relation rédigée par

la Révérende Mère Maîtresse des Novices.

Ma sœur Thérèse de Jésus était souffrante depuis plusieurs années. Au commencement de 1871 la toux devint fréquente avec expectoration; les crachats étaient blancs et verdâtres quelquefois. Le médecin du couvent étant malade, nous soignâmes de notre mieux notre chère Sœur. Elle fut mise de nouveau au régime gras et à l'huile de foie de morue, elle absorbait la plus grande quantité de lait possible, nous lui fîmes un cautère, et malgré tout le mal s'aggravait. Son état général était une grande dépression de forces; l'appetit était nul; la respiration gênée et l'air lui desséchait la poitrine habituellement en feu; le moindre contact extérieur lui était douloureux, l'attouchement même de ses vêtements la faisait souffrir: à l'amaigrissement se joignit une grande pâleur. Dans le courant de Septembre notre médecin put nous faire une visite; il ausculta la Sœur et constata que le poumon droit était compromis.

Voici le rapport du Docteur lui-même: « Je percutai la poitrine dans tous les sens, et je constatai de la matité en arrière au dessous de l'épine du Scapulum. Cette matité était très apparente, et pouvait occuper une surface de 6 à 7 centimètres carrés. J'auscultai. La respiration se faisait assez bien dans tout le reste de la poitrine; mais vers le point mat il existait des crépitations encore fines, mais humides. Il y avait lieu d'être inquiet; je voyais là un foyer tuberculeux, et je n'augurais rien de bon chez un sujet de cette complexion, profondément débilité et notablement amaigri.

Ayant approuvé le traitement que nous avions fait suivre en son absence, le médecin ordonna en plus l'application permanente de mouches de Milan sur le dos, ce que nous fîmes avec une persévérance qui nous fit atteindre le nombre de 36.

Ce traitement n'eut d'autres résultats que d'enrayer le mal. Le Docteur était tenu au courant de l'état de notre chère malade, elle avait en lui une très grande confiance et ayant manifesté le désir de ne pas consulter un autre médecin, on y condescendit. Cependant malgré tous les soins, l'expectoration continuait à être abondante; les crachats étaient jaunes et épais, le matin ils étaient rouillés. — Vers la fin du mois de Mai, quoique très souffrante, ma sœur Thérèse du S. C. désira faire sa retraite annuelle de dix jours pour se préparer à la mort qu'elle entrevoyait avec bonheur. Toutefois elle fut inspirée de faire une neuvaine aux Otages, et en particulier au P. Olivaint, pour lequel elle avait une vénération spéciale. Ce fut donc le 31 Mai, premier jour de sa retraite, qu'elle commença la neuvaine, pendant laquelle elle n'éprouva aucune amélioration dans son état; au contraire chaque jour lui apportait un surcroît de souffrances, à tel point qu'au neuvième elle était presque complètement découragée: elle se mit au lit et s'endormit sous cette impression. Mais le lendemain 9 Juin, quelle ne fut pas sa stupéfaction en s'éveillant, de n'éprouver ni affaissement, ni douleur; la toux avait disparu; elle n'éprouvait plus comme les autres matins, le besoin de débarrasser sa poitrine des matières qui la fatiguaient ordinairement. Evidemment elle était guérie. Elle n'osait cependant croire à sa guérison et encore moins en parler, craignant d'être le jouet d'une illusion: mais sa joie et sa reconnaissance surtout étaient si grandes, qu'elle ne put garder longtemps son secret, et elle voulut nous prouver sa guérison, en se livrant à des travaux devenus impossibles; comme de faire fonctionner une pompe très fatigante, balayer plusieurs pièces; demeurer à genoux un temps considérable, et veiller jusqu'à 3 heures du matin pour achever une broderie, travail très délicat

et très-appliquant, et tout cela sans fatigue. De plus, elle avait recouvré l'appetit qu'elle avait perdu depuis longtemps. — Informé du fait notre médecin, aussitôt que l'état de sa santé le lui permit, vint et constata l'état satisfaisant de la Sœur.

Voici le rapport du médecin: « La sœur avait très-bon visage; toujours maigre, elle avait bon teint.... J'étais pressé de l'examiner. A la percussion, je ne trouvai plus aucune matité. A l'auscultation, la respiration me parut un peu plus faible à droite; mais il n'existait nulle trace de crépitation ou de craquement. Je cherchai avec toute l'attention possible, car j'étais peu disposé à croire à cette guérison si prompte; je ne trouvai rien. » Malgré tout, le médecin ne fut pas d'avis qu'elle reprit l'observance des jeûnes et abstinences de la règle. Ses conseils sont pour nous des ordres, c'est pourquoi nous obéissions, mais j'avoue que ce n'était pas sans répugnance, ni sans remords. Il nous semblait qu'user de tant de prudence, ce n'était pas glorifier Dieu dans ses Saints. Nos remords s'accrurent encore à cause d'un état de faiblesse dont se plaignit la Sœur dans les premiers jours de Novembre. C'est alors que nous résolûmes de lui laisser faire le jeûne de l'Avent.

Ce saint temps est pour nous une sorte de carême; outre le jeûne, on n'use ni d'œufs ni de laitage. Il fut convenu que, si après quelques jours d'essai, il y avait aggravation elle mangerait de la viande. A la fin de la première semaine, il n'était plus question de faiblesse. A Noël, se trouvant parfaitement, elle continua le jeûne. Toutefois, nous n'étions pas sans inquiétude pour le printemps, époque difficile à traverser pour notre chère Sœur, surtout pendant sa maladie. Mais il n'y a pas l'ombre d'une récidive. Elle a fait son carême avec toutes les rigueurs de notre Ste règle, sans en excepter les exercices de la semaine sainte avec leur surcroît d'austérité. Elle a chanté tous les grands Offices sans toux, sans douleur à la poitrine; en un mot elle va parfaitement. Sans être très-colorée, elle n'a plus rien de la pâleur qu'elle avait pendant sa maladie.

Notre chère Sœur nous assure qu'elle est plus robuste qu'avant sa maladie. Mr le Docteur Petit l'ayant auscultée après le carême nous a declaré ne trouver aucune trace de maladie de poitrine.

Guérison de Madame Laloire, de la paroisse de N.D. des Victoires, racontée par elle même.

Mon Révérend Père,

Je me sens pressée d'écrire pour rendre témoignage à la vérité, et remercier Dieu de la grâce qu'il vient de m'accorder. Je vous dirai simplement que j'ai invoqué le P. Olivaint dans votre chapelle du Jésus, et que je me suis trouvée guérie le jour même, d'une maladie de cœur qui date de mon enfance, et qui bien des fois m'a obligée à poser des sangsues au côté gauche du cœur. Le médecin disait toujours que j'avais le cœur trop gros. J'y ressentais de fortes palpitations, lorsque je courais ou que je montais. Je souffrais d'une douleur dans la poitrine; il me semblait que je portais là un poids énorme qui m'empêchait de respirer.

Cette disposition du cœur me rendait malade toutes les fois que la perte d'une personne chère venait m'éprouver, et ma santé était devenue si mauvaise dans ces derniers temps; que je ne pouvais plus me fatiguer un quart d'heure sans m'en ressentir plusieurs jours.

Ainsi: sortir en voiture, ou à pied, parler, me tenir debout, travailler avec un peu d'action, tout cela me faisait mal. Je ne pouvais plus me bouger avec

vivacité ni ramasser une épingle sans souffrir et sans entendre, pendant longtemps, le bruit d'un soufflet de forge ; ce bruit même était devenu incessant depuis une quinzaine de jours, lorsque j'allai visiter la chambre qui renferme les reliques des Otages martyrs de la Commune. Je fus impressionnée en sortant de là, et je dis aux deux personnes qui m'avaient accompagnée : "J'ai envie de faire une neuvaine au P. Olivaint. Si le bon Dieu veut, il me guérira ; s'il ne veut pas, je suis toute disposée à faire sa volonté". Pour moi, il n'était plus douteux que mon mal était mortel, que ce n'était qu'une affaire de temps, et que mes moments de mieux étant suivis d'un mal plus intense, j'arrivais forcément à la fin ; le mouvement irrégulier de mon cœur me faisait l'effet d'une pendule qui va s'arrêter ; mon âge me le disait aussi, car j'aurai 61 ans le 8 Juillet.

Nous descendîmes à la chapelle, et arrivant près des tombes, je dis au Père Olivaint : Mon Père, guérissez moi, comme j'aurais demandé du beau temps pour une promenade ; mais je lui demandai surtout que ce fût pour mieux aimer le bon Dieu et pour acquérir cette science de l'amour de Dieu qu'il possédait si bien. J'allai ensuite près du frère portier, lui demander une relique du P. Olivaint ; il me donna une petite carte revêtue de cinq parcelles des vêtements des cinq martyrs.

Je la plaçai sur ma poitrine, et je partis par un temps affreux, que je n'aurais pas affronté depuis 15 mois. J'allai de là faire plusieurs emplettes, et je restai une heure trois quarts sur les jambes, refusant de prendre une voiture, parce que je ne me sentais pas fatiguée. Depuis ce jour, je n'ai plus senti aucune douleur ni aucune lassitude ; tous les symptômes qui caractérisaient la maladie du cœur, avaient disparus le jour même ; je pouvais aller, venir vivement, me baisser, monter sur mon lit, sans embarras ; l'enflure des jambes avait disparu, le bruit de soufflet qui m'étourdissait n'existait plus. Je cessai ce jour là tout remède, et toute médication. Comme j'avais promis de faire une neuvaine, je ne voulais parler à personne de la faveur qui m'était faite, avant d'avoir rempli mes engagements. On me demandait comment j'allais en me disant que j'avais bien bonne mine, parce que le teint couleur de bois avait disparu ; mais je ne répondais pas, je ne voulais parler de ma neuvaine qu'après avoir consulté mon frère. Lui, qui me soigne depuis si longtemps avec la plus grande sollicitude et le plus grand dévouement, avait bien des fois écouté mon cœur. Je lui demandai le vendredi 25 avril comment il le trouvait ; il me répondit : mais il n'y a rien, absolument rien, tout mal a disparu. Il y a eu le 17 juin deux mois que je n'ai ressenti quoi que ce soit du côté du cœur, et toutes les douleurs de reins dont je souffrais depuis longtemps ont disparu. Toutefois ces dernières se sont légèrement fait sentir pendant ma neuvaine, ce qui me paraissait être une obligation de me taire.

Depuis ce temps, je dis tout haut à qui veut m'entendre que le Père Olivaint m'a guérie.

Guérison de Madame Vve Féréol Morestin, racontée par elle-même : Paris, Hôtel Fénelon, 2 Mai 1873.

Révérends Pères,

Plus que jamais, je répète avec foi : Il ne faut jamais tant s'abandonner à Dieu que lorsqu'il

semble nous abandonner. Souffrant depuis un mois d'une foulure, je me traînais avec peines pour affaires urgentes dans les rues de Paris, quand un jour, ne pouvant plus faire un pas, j'entrai pour me reposer dans votre chapelle, rue de Sèvres. - Un autel tout couvert de fleurs attire mes regards, je comprends que je suis devant les victimes de la Commune de 1871; folle de douleur, je m'écrie du plus profond de mon cœur

O Saints Martyrs du Christ, guérissez-moi, je vous en conjure ! - Instantanément, je me sentis soulagée, je marchai facilement jusque chez moi, rue Féron; l'enflure avait complètement disparu, et je pus, dès le lendemain, chausser mes bottines.

Révérends Pères, je crois au pouvoir des Saints Pères Jésuites, je compte sur les secours de ces amis du Ciel et de la terre, et sur Dieu, si juste et si bon !

Vve Féréol Morestin. Paris, 2 Mai 1873.

Conversion à Haïti. - Lettre de M. Grillard, économe général de la Compagnie de Marie.

St Laurent sur Sèvres le 25 juillet 1873,

Très-révérend Père, j'ai reçu ces jours derniers de l'un de nos Pères Missionnaires en Haïti une lettre renfermant quelques détails de nature à vous intéresser. En vous les transmettant, je ne fais d'ailleurs que répondre au désir du Père qui me les envoie. Voici ce que m'écrit le P. Boulanger, à la date du 9 juin 1873. « Si vous avez occasion d'écrire à quelque Père de la Compagnie de Jésus, veuillez lui dire que les P.P. Olivaint et autres, martyrisés tout récemment à Paris, viennent de m'accorder une grâce des plus importantes. Un homme haut placé allait se marier, et le jour du mariage, il me déclare nettement qu'il ne veut pas se confesser. Je le raisonne comme je peux; je fais un fiasco complet. Je suis désolé pour le fait en lui-même, et pour les conséquences plus fâcheuses encore que je prévoyais. Après avoir beaucoup prié, il me vint en pensée de recommander mon affaire aux Pères Jésuites immolés à Paris; mais avec une demi confiance, tant je regardais la chose comme impossible. Et qu'est-il arrivé ? Immédiatement avant le mariage; au moment où toute la population était réunie à l'Eglise pour assister à la bénédiction nuptiale, cet homme me dit tranquillement : Père, je voudrais me confesser. Un instant, j'hésitai : je ne pouvais pas croire que ce fût sérieux. Il me répète une seconde fois : Père, je voudrais me confesser. Il s'est confessé en effet, et très bien confessé. Et toute la foule qui attendait a su et a vu qu'il acceptait enfin de lui même et de bonne grâce, ce que deux heures auparavant, il refusait obstinément.

Mille actions de grâces à nos chers et glorieux martyrs de Paris ! » - Voici, mon Révérend Père, le fait que je tenais à vous transmettre au plus tôt. Vous bénirez, j'en suis sûr, la Providence qui se plaît à glorifier, jusque dans les îles reculées, ses généreux Confesseurs de la Foi. - Oserais-je, en finissant, mon Révérend Père, vous demander une faveur. Ce serait de vouloir bien me procurer quelques reliques de ces glorieux martyrs. Je profiterais de la première occasion pour les faire parvenir au Père Boulanger, qui les recevra, j'en suis sûr, comme un trésor infiniment précieux. Vous pourriez les faire remettre à la chère sœur Thaïs, Supérieure des filles de la Sagesse, à Paris, rue Lauriston, 87. Elle a souvent des occasions pour nous.

Veuillez agréer, etc.. B. Grillard, prêtre.

XIII.

Conversion à Paris. Lettre de Mademoiselle Marie de la R***

Mon Révérend Père,

Je vous envoie le récit de cette conversion que nous venons d'obtenir d'une façon si miraculeuse !

Plus que tout autre, mon Père, vous avez le droit de connaître les détails de ce retour si prompt d'une âme à Dieu, puisque vous avez bien voulu unir vos prières aux nôtres pour cette pauvre âme. Voici donc comment Dieu nous a exaucés à la demande des Pères Martyrs, sur les cinq tombes desquels nous allions prier, rue de Sèvres, et, c'est à leur intercession, nous n'en doutons pas, que nous avons obtenu la grâce de voir se réaliser notre vœu le plus cher ! — Mon beau-frère avait abandonné la pratique de la Religion au sortir de sa première communion. Parfois il avait senti le désir d'y revenir, mais un orgueil incroyable l'en éloignait toujours en lui inspirant cette pensée : qu'il fallait tout s'expliquer avant de se hasarder dans les sentiers de la Religion ! Il lui arriva ce qui arrive à ceux qui raisonnent ainsi : A force de vouloir chercher et comprendre, n'y réussissant pas, il s'arrêtait à la résolution de ne plus s'occuper désormais de ce sujet, ce qu'il exprimait au mois de Décembre dernier, avec un profond mépris pour la religion. Ces tristes dispositions jointes à un caractère excessivement brusque et inégal, rendaient la vie avec lui si pénible, que ma pauvre Mère avait le cœur navré, non pas tant des mauvais procédés dont elle était souvent la victime, que des tourments que sa pauvre fille avait à endurer dans son intérieur. Quant à ma pauvre Sœur, malgré sa piété et sa résignation au-dessus de toute expression, son âme était désolée !

Alors ma mère eut une de ces inspirations de mère chrétienne, ce fut de commencer cette neuvaine de prières à laquelle vous avez bien voulu vous associer, mon Père, pour la conversion de la pauvre âme égarée ; et, c'est pour être plus sûre de la réussite de nos prières, que, ma mère voulut les adresser aux Pères martyrs spécialement. Bien que nous soyions pleines de confiance, je ne sais pourquoi nous étions tristes aussi !

Mais voilà qu'à peine la neuvaine commencée, ma sœur nous mande que son mari a tout-à-coup ouvert un livre de piété, et que son humeur a subi une légère amélioration ! Vous devinez, mon Père, l'éclair d'espérance secrète que cette nouvelle fit naître dans nos cœurs prêts à désespérer. Nous redoublons alors l'ardeur de nos prières. — La neuvaine avait commencé le 14 Décembre, elle se termina le 22.

Le 1er Janvier voici une lettre que ma mère reçut de mon beau-frère : 31 Décembre 1875.

« Il faut que je vous écrive. J'en ai besoin. Certain grand acte que je dois accomplir depuis déjà trop longtemps, ne va pas tarder à s'effectuer ; il me faut donc indulgence plénière de votre part ainsi que de la part de M... « Quand le jour définitif sera arrivé, je vous préviendrai, et j'espère que vous voudrez bien penser à moi toutes les deux. D'ici là, je vous souhaite selon l'usage, une bonne année nouvelle, et moins de tourments.

« Je vous embrasse presque tendrement ainsi que cette pauvre M... » A. M... — Cette lettre nous fit battre le cœur d'espérance ! nous ne pûmes nous empêcher d'éprouver déjà une grande joie ! Le pardon demandé, nous l'envoyons avec une promptitude que vous pouvez comprendre ! Oui les Saints Martyrs avaient intercédé pour nous, et Dieu avait commencé son œuvre !

Le 7 Janvier ma mère recevait de ma sœur la lettre suivante : (Dans le texte il était simplement fait mention de cette lettre que nous avons intercalée ici pour ne pas interrompre le récit.)

« Dieu a déjà répandu sur nous ses grâces miséricordieuses. Alfred a accompli (du moins en partie) son œuvre de réconciliation. Il a attendu votre petit mot pour cette grande œuvre ! Demandons maintenant la persévérance pour lui.

De quoi nous plaindrions-nous à présent que Dieu a rempli nos vœux ? Il a permis qu'il y ait de notre temps des Sts Martyrs pour sauver ceux qui vivent à présent.

Allez bien toutes deux prier sur leurs tombeaux en reconnaissance de cette grâce. Ne sont-ce pas de belles étrennes pour moi qui ne croyais pas ce temps si proche ! Alleluia ! Mon cœur déborde de joie. Ma sœur chérie, ma mère bien-aimée !! Je vous avais bien dit que j'avais le pressentiment d'un joyeux Noël ....» Vous voyez, mon Révérend Père, quelles actions de grâces nous devons rendre à Dieu, et ce n'est pas tout. Alfred est venu pour quelques affaires passer la journée hier à Paris. Il nous a lui-même raconté qu'il s'était confessé, et que samedi était le jour fixé pour sa communion. Mon Père, vous savez le reste. Mais une chose que vous ne savez pas, c'est que lorsque mon beau-frère est venu à Paris vers le 8 janvier, nous crûmes voir un autre homme. Il était transformé ! Et lorsque ma mère lui demanda comment un changement si subit s'était fait dans son âme, il répondit simplement : « Je n'en sais rien. Tout-à-coup j'ai rouvert l'Evangile, et j'ai compris qu'en croyant raisonner jusqu'à ce jour, je déraisonnais. Voilà tout. » Et en disant cela, il parlait un langage à lui inconnu jusqu'à cette heure : le langage de l'humilité. Puis il nous demanda lui-même d'une manière charmante et touchante de nous unir à lui le jour où il devait communier ! En effet quelques jours plus tard il s'asseyait à la Sainte Table à côté de sa femme, et celle-ci nous écrivait le soir même de cet heureux jour, les sentiments de reconnaissance et d'ineffables joies dont son cœur était rempli ! Ah ! Mon Révérend Pères, dites, ne pouvons-nous pas rapporter à Vos Saints Martyrs l'honneur de cette conquête miraculeuse ? Oh ! oui, ils ont plaidé notre cause, et Dieu les a écoutés !

Je termine ce récit, mon Père, en vous remerciant encore de nous avoir prêté dans cette circonstance le secours de vos prières. Nous vous les demandons encore, et cette fois-ci elles seront pour vous unir à nous dans notre chant de reconnaissance ; car nous ne cessons de répéter avec David :

Seigneur, je vous louerai de tout mon cœur : je raconterai toutes vos merveilles !

Recevez, Mon Révérend Père, les sentiments de profond respect de celle qui est bien unie à Vous auprès du Divin Cœur de N.S.J.C.

M. de la R++P. le 9 janvier 1874.

Amérique. (Guyane Française.)

Notice sur le P. Demangin par un missionnaire de Cayenne.

Cayenne .... 1873.

La Mission de Cayenne vient encore de faire une perte bien douloureuse ; c'est au moment où cette mission va finir, que Dieu nous demande l'âme de l'un des nôtres. Le Révérend Père Demangin est mort à St Laurent du Maroni le lundi 20 octobre, à 1h 1/4 du soir, d'un accès de fièvre pernicieuse, après 18h seulement de maladie sérieuse. Le Père Demangin avait 14 ans de Guyane ; il est sans contredit un de ceux qui ont travaillé avec le plus de succès dans cette mission ; Dieu semble avoir voulu laisser ici son corps pour garantir le fruit de ses œuvres, et rappeler longtemps à nos populations le bien qu'a fait ce bon prêtre et la Compagnie pendant 22 ans. C'est là du moins le langage de nos transportés. Le R. P. Demangin né le 19 Mars 1825 à Villiers-en-Liesse (Haute-Marne)

est entré dans la Compagnie le 14 Aout 1856, après avoir été pendant 5 ans à la tête d'une paroisse importante dans le diocèse de Langres. Il est arrivé en Guyane le 1er Mars 1860, pour prendre part à cette mission que rendaient alors effrayante pour la nature les souvenirs encore récents de la fièvre jaune, les 14 morts que comptait déjà cette petite mission, et les tristes qualités des hommes dont il devait être le pasteur et le père.

Le P. Demangin a été employé successivement sur presque tous les pénitenciers, et partout sa bonté pour les transportés et sa délicatesse envers les personnes libres lui avaient donné une grande influence; de sorte qu'au bout de quelques années son nom était dans toutes les bouches et ses conseils partout recherchés. Mais son talent pour la prédication et son habileté dans la conduite des âmes ont engagé ses Supérieurs à le garder longtemps à Cayenne, où, tout en donnant ses soins aux transportés, il a fait aussi un très grand bien dans la ville même: ainsi sur les 14 ans qu'il a passés en Guyane, il a travaillé 7 ans à Cayenne. Les 18 derniers mois de sa vie ont été consumés au Maroni, où les populations plus nombreuses, le grand nombre de personnes libres, trois Communautés religieuses et deux écoles offraient à son zèle un champ vaste pour lui faire fructifier le talent que Dieu lui avait confié.

On espérait que sa santé un peu affaiblie dans les années précédentes, se fortifierait dans ces lieux où il n'avait pas encore demeuré; car ce pénitencier étant à 6 lieues dans l'intérieur du fleuve du Maroni, l'air est beaucoup moins vif que dans les autres pénitenciers qui sont tous sur le bord de la mer; et tout faisait espérer qu'en quittant bientôt cette colonie où notre mission prend fin, il aurait encore le bonheur de travailler de longues années à la Gloire de Dieu dans la Compagnie: il n'avait que 48 ans. Mais Dieu lui a tenu compte de ses 22 ans de ministère, de ses désirs de travailler encore autant: il l'a appelé au repos, en lui donnant le mérite et la consolation de sacrifier au zèle et à la charité ce qu'il pouvait encore compter d'années dans la Compagnie. – C'est en effet, un excès de fatigue qui a préparé sa mort. Le curé de Mana, paroisse la plus voisine de St Laurent du Maroni, dont elle est éloignée d'environ 12 heures de canotage, le curé de Mana, dis-je, était malade à St Laurent, quand on vint avertir un soir que la Révérende Mère Isabelle, Supérieure des Sœurs de St Joseph de Cluny à Mana depuis 45 ans, était malade à la mort. Le Père était alors seul aumônier à St Laurent; et sans prendre le temps d'avertir son voisin le Père aumônier de St Maurice, il part dès le soir même en canot. C'était le 7 septembre; les chaleurs de la journée avaient été excessives, la nuit fut presque sans air, et par là toute sans sommeil pour le Père, le voyage fut donc pénible. Il eut le bonheur d'arriver à temps pour administrer à la mourante les derniers Sacrements. Le Père était bien fatigué; et pourtant plus de 100 personnes voulaient communier aux obsèques de la bonne mère, il fallut passer tout le jour et la moitié de la nuit suivante à les confesser.

Une distribution de prix était à faire, la Supérieure n'était plus là, le curé était absent: ce fut le Père qui présida cette distribution. Il resta un jour encore pour consoler et exhorter les Sœurs qui avaient perdu leur Mère. Aussi après la fatigue du voyage de retour, la fièvre et un grand abattement se firent sentir. Il fallait cependant s'acquitter des travaux ordinaires du ministère; et les sœurs de St Laurent devant faire leur retraite dans ces jours-là, le zèle du P. Demangin lui fit encore entreprendre ce travail sans songer à lui-même;

ce fut ce qui acheva de l'abattre. Son voisin, l'aumônier de St. Maurice vint demeurer avec lui, et de ce moment se chargea de tout le travail; mais ce soulagement et les soins qui lui furent donnés ne suffirent pas pour ramener les forces. On n'avait cependant aucune inquiétude sérieuse, quand le Dimanche 19 octobre, après avoir voulu dire ses deux messes comme d'habitude, le P. Demangin fut obligé de se mettre au lit. Averti de cela sur l'heure, l'aumônier de St. Maurice vint aussitôt assister le Père.

Jusqu'au soir du même jour, on n'eut aucune inquiétude, car les remèdes que le Père avait pris avant midi avaient eu bon effet, et le malade parlait de se lever pour souper avec la Communauté. Le médecin en chef de l'établissement qui avait vu le Père le matin, et qui avait prescrit ces remèdes, craignant que la fièvre ne reprît vers le soir, promit de revenir avant la nuit: aussi ne donna-t-il aucune prescription. Mais la nuit venue, le médecin n'avait pas paru. A 7 h. du soir, le Père qui n'avait pas encore reposé, sentit de la fièvre, et une agitation assez grande le faisait remuer et se tourner sans cesse dans son lit. A 8 h. ½ la fièvre avait augmenté, l'agitation était la même: le Père avait des moments d'égarement. Sans aller chercher le médecin que nous savions en partie de débauche, et dans la science duquel nous avions du reste fort peu de confiance, nous consultâmes la Supérieure des Sœurs de l'hôpital qui soignant les malades depuis 20 ans était, aux yeux de tous, beaucoup plus instruite que le médecin. La Sœur qui n'avait pu voir le malade, ne conçut aucune inquiétude, et nous donna simplement quelques prescriptions. Nous décidâmes toutefois que l'on veillerait toute la nuit. — Vers onze heures et demi, notre inquiétude devint sérieuse, car la fièvre et l'agitation continuant toujours, le délire s'emparait complètement du Père. Comme les Sœurs ne pouvaient rien entreprendre sans l'autorisation du médecin, nous allâmes réveiller celui-ci, et nous lui fîmes part de nos inquiétudes en donnant avec grands détails la situation du Père.

Le médecin nous répondit que ce n'était rien, qu'il ne fallait pas s'inquiéter. Refusant de croire à notre témoignage, il donne quelques petites prescriptions, promet de venir de bon matin, et se renferme. Nous tenons à constater cette conduite du médecin et ce trait unique; car nous devons à la vérité de dire que, dans toutes les maladies ou indispositions des nôtres, nous n'avons eu qu'à nous louer de l'empressement et de la délicatesse de tous les médecins, dans les 22 ans qu'a duré notre Mission. Dans cette circonstance, Dieu avait jugé bon de nous éprouver ainsi. — Nous nous contentâmes dans le reste de la nuit de veiller auprès du Père, lui donnant de temps à autre quelques remèdes destinés à calmer sa perpétuelle agitation, et à amener la transpiration qui ferait tomber la fièvre.

Après la Messe dite de grand matin, la Supérieure de l'hôpital nous envoya un infirmier fort expérimenté pour aider à soigner le Père. Ce fut cet infirmier qui le premier nous donna l'idée du danger dans lequel pouvait se trouver le Père, et il fallait, selon lui, sans plus tarder recourir aux remèdes énergiques. Il était près de 7 heures, et malgré de nouvelles instances le médecin n'était pas encore arrivé; alors nous allâmes prier la sœur Supérieure de l'hôpital de venir elle-même avec une de ses sœurs donner ses soins au Père. Elles vinrent toutes les deux aussitôt, et après avoir vu le Père, sans croire encore au danger prochain de mort, elles conçurent de vives inquiétudes, "car, dirent-elles, le Père a depuis plusieurs heures, un accès de fièvre pernicieuse très-prononcé.

Le médecin mandé de nouveau avec plus d'instance encore, vint enfin. Il ne vit aucun danger, et nous assura que cette agitation et la persistance de la fièvre n'indiquaient pas grand chose. Ayant obtenu de lui l'autorisation d'appliquer les grands remèdes, on prépara pour le Père les sinapismes les plus violents afin d'amener la transpiration. L'espoir nous revint lorsque nous vîmes le malade sentir vivement les douleurs; et nous le crûmes sauvé. Le délire avait presque cessé, et le malade ne comprenant pas pourquoi nous le faisions tant souffrir, voulait se lever. C'est ici qu'il faut admirer l'esprit de simplicité et de docilité de ce bon Père jusque dans le délire. Comme nous essayions de lui faire comprendre que tout cela lui était nécessaire, il nous retint lui-même et nous dit: « C'est bien, puisque vous dites que c'est bon, cela suffit. » Cette réponse nous frappa, car nous savions tous quelle était l'extrême sensibilité et délicatesse du Père Demangin. Mr. Mélinon commandant supérieur des pénitenciers du Maroni, excellent chrétien, et habitué depuis 15 ans à vivre familièrement avec nos Pères, vint sur ces entrefaites, et crut comme nous que tout était sauvé. C'était la 3ème fois qu'il venait nous voir depuis la veille au soir. Il sortit pour donner le premier ces bonnes nouvelles; au bout d'une demi-heure il revint et ne nous quitta plus; car hélas! notre premier espoir avait disparu. Il était 10 h. ½; le mal redoublait de violence, on parla de mettre des sangsues; 30 sangsues, croyait-on, auraient suffi pour faire tomber la fièvre. On courut à l'hôpital et à la pharmacie, il ne s'en trouva qu'une, dans cet hôpital qui compte de 200 à 320 malades. — Vers onze heures et demi, la voix du Père changea et sa parole devint embarrassée, l'agitation et le délire étaient au comble. Nous renonçâmes alors à tout espoir de le sauver. Une demi-heure après, la respiration même devint haletante, le mal faisait les plus rapides progrès. A midi, le pauvre malade reçut l'Extrême-Onction, l'indulgence de la bonne mort, et un quart d'heure après, l'agonie commença. A ce moment toute fièvre tomba, l'agitation cessa; le malade les yeux fixés vers la muraille demeura immobile: des Sœurs pensèrent que la connaissance lui revenait. Le Père son compagnon profita de cela pour lui parler et l'exhorter à la mort. Dès que le Père eut prononcé ce dernier mot et une invocation au Cœur Sacré de Jésus, le malade regarda le Père, et sans qu'aucun autre mouvement se produisit sur sa figure, ses larmes se mirent à couler. Il n'y avait pas à en douter, le malade entendait nos paroles et comprenait son état. Nous profitâmes de cet instant qui fut très-court pour l'exhorter, et lui donner à plusieurs reprises la Ste Absolution; et après un ¼ d'heure les yeux commencèrent à se voiler; nous récitâmes les prières des agonisants. Auprès du lit du mourant se trouvaient nos deux frères, Mr. Mélinon, les frères des écoles, deux Sœurs de St. Paul, deux Sœurs de St. Joseph qui nous avaient supplié de leur ouvrir la porte, tous suffoqués par leurs larmes au point de ne pouvoir répondre aux prières des agonisants. Au bout d'un moment toutefois, nos Frères dominèrent leur douleur, et remplirent ce pieux devoir envers le Père Demangin.

A 1 h. ½, le malade après avoir reçu une dernière absolution s'endormait dans le Seigneur.

La peine fut bien grande pour tous; mais quand cette nouvelle se répandit au-dehors, nous ne pouvons rendre les cris, les expressions de regrets et de douleur qui s'élevèrent dans le village; il semblait que le plus grand malheur qui pût arriver à la transportation venait d'être consommé. De plus, la rapidité de la maladie, puisque la veille encore le Père avait dit ses deux messes, mit tout le monde

dans la stupéfaction la plus grande: on venait en foule pour voir et pour savoir la vérité. Pauvres galériens, il fallait bien leur dire que leur cher ami, leur protecteur si dévoué n'était plus. — Dès 4 heures du même jour, le corps du Père Demangin fut habillé et déposé dans le salon d'entrée, de sorte que tous pouvaient librement le visiter: il reposait sur un lit de parade, les mains jointes, le crucifix de ses vœux et son chapelet entre les doigts. Alors les pauvres concessionnaires du village, les hommes du camp arrivèrent en foule les premiers; les communautés religieuses et les enfants vinrent aussi bientôt. Nous renonçons à décrire les scènes qui se passèrent dans ces premiers moments, comme nous dûmes renoncer à en être les témoins, tant elles étaient déchirantes. Toutes les personnes libres vinrent ainsi tour à tour; et ceux-là qui, nouveaux-venus, n'avaient pû connaître le Père que quelques mois, dominés par le spectacle de la douleur des transportés, pleuraient comme les autres.

Jusqu'à 9 heures du soir, la porte fut ouverte; et à cette heure il fallut faire une sorte de violence à ceux qui restaient encore. Le lendemain mardi, dès 4 heures, on venait nous solliciter d'ouvrir la porte; et tout le jour jusqu'à 4 heures du soir se passa dans ces visites au corps du défunt: tous voulaient faire toucher à son corps des chapelets, des médailles, des objets que l'on voulait garder ensuite. A voir un tel concours, une telle vénération, on eût dit le corps d'un saint dont on vient d'apprendre la béatification. — Le 2ème jour après la mort, le mercredi matin à 6 heures eurent lieu les obsèques. Dès 4 heures, le corps avait été porté à l'Eglise sur un catafalque entouré de nombreuses lumières. Après l'office des morts récité tout entier, la messe commença à 6 heures: l'église était comble; quelques lettres de faire-part et d'invitation avaient été envoyées aux officiers et chefs de service, sauf au médecin; et tous les officiers et sous-officiers, de quelqu'état qu'ils fussent, plus de 40 soldats, tous les surveillants, les Communautés et les enfants étaient là dès le commencement du service. Il avait été convenu avec le commandant Mr. Mélinon, que les transportés ne recevraient point l'ordre de venir à l'Eglise, mais qu'on les laisserait libres, les exemptant seulement du travail à cette occasion. Or, presque tous les transportés concessionnaires de St. Laurent, de St. Maurice, de St. Pierre et tous les hommes du camp remplirent la nef et les bas côtés de la grande Eglise: tous, jusqu'aux communards de Paris, arrivés seulement depuis six mois, voulurent lui rendre ces derniers devoirs. Il n'y avait pas à s'y tromper, c'était une douleur sincère, et qui se peignait sur toutes les figures.

Mr. Mélinon disait après l'enterrement: "On a senti en voyant les visages de cette foule, que le grand ami des malheureux n'était plus." C'étaient des transportés concessionnaires qui avaient été choisis pour porter le Père, il semble que cet honneur devait leur revenir. C'est du moins la réponse que fit l'un d'eux le jour même, au capitaine d'infanterie qui exprimait son étonnement de ce que des transportés avaient été choisis, et il ajoutait en parlant au Père restant: « Tous mes sergents se seraient fait un honneur d'avoir été choisis ». Le transporté répondit aussitôt: « C'est notre Père à nous, celui-là, voyez-vous; c'est à nous qu'il appartenait de le porter. »

Ces mêmes transportés avaient composé, le jour de la mort du Père, un discours qu'ils se proposaient de lire au cimetière au moment de l'inhumation; mais les règlements de la transportation s'opposant formellement à une pareille démonstration ils durent garder le silence. Ce discours renferme bien l'expression de la douleur et de la reconnaissance; peut-être on nous

saura gré d'en rapporter sans y rien changer les quelques lignes qui suivent... — " La vie du Père Demangin devra servir d'exemple à quiconque veut être estimé et aimé. Sa conscience droite et ferme et son cœur généreux ne lui permirent pas, même à la Guyanne, de faire de distinctions sociales ; il ne voyait que des malheureux, là où tant d'autres ne voient que des réprouvés ; il a toujours été pour la justice et l'humanité quels que fussent ceux pour qui ou contre qui il était le défenseur...(1.) — Prêtre, nous savons tous, si par ses vertus il était digne de ce nom. Beaucoup parmi nous ne l'ont connu que par son inépuisable charité à laquelle personne n'a fait appel en vain : sa main était toujours ouverte. Doué d'un profond esprit de pénétration, il se laissait volontiers tromper, quand après le mensonge, auquel avaient recours des malheureux qui voulaient cacher les causes honteuses de leurs misères, il savait qu'il avait quelque bien à faire : mais de quel œil de compassion il suivait celui qui croyait l'avoir abusé."

" D'autres plus heureux ont pu le connaître dans l'intimité : il descendait facilement jusqu'à nous, ou plutôt il était toujours avec nous ; mais c'est surtout lorsque, reconnaissant en un homme un cœur plein de regrets pour un passé coupable, il devinait dans un entretien familier, qu'il y avait un chagrin à consoler, une douleur à calmer, un courage abattu à relever, qu'on était heureux de l'entendre alors ; sa voix ferme, mais douce et pénétrante, avait de ces paroles merveilleuses que la Religion seule peut inspirer, qui chassaient l'amertume du cœur, et laissaient l'âme pleine de reconnaissance pour celui qui savait si bien obliger la douleur."

" Homme de paix et de pardon, il plaignait du fond du cœur ceux qui, par caractère ou pour des intérêts tout matériels, acceptaient sous forme de devoir des fonctions de coercition et de rigueur. — Et plaignait encore plus les hommes de postes plus élevés qui, ayant charge d'âmes et de vies pour protéger le malheur et la faiblesse contre la violence et l'injustice, oublient leurs plus sacrés devoirs pour ne jouir que de leur bonheur matériel.... Que le souvenir de notre Père reste éternellement gravé dans nos cœurs. Puissions-nous mériter d'obtenir par son intercession auprès du Maître de nos destinées, qu'il daigne adoucir la rigueur de nos misères, et surtout qu'il nous accorde une mort digne de ses conseils et de ses exemples." — Le corps du Père Demangin repose à côté de celui du Père Gaudré : ils sont bien là à côté l'un de l'autre. Tous les deux de la Province de Champagne, ils se sont beaucoup aimés sur cette terre : ils ont été tous deux parmi les plus puissants de cette mission en œuvres et en parole.

Dans le Père Gaudré, il y avait une bonté de cœur si grande envers les galériens et une patience telle, qu'aucun de ces malheureux n'a pu mettre en défaut une seule fois ces deux vertus, pendant les 17 ans de campagne du Père Gaudré : c'est la réputation qui lui était faite. Dans le Père Demangin il y avait une sorte d'autorité paternelle jointe à beaucoup de tact et de prudence : c'est ce qui lui donnait parmi les transportés une très-grande influence ; tous le

(1) Ces mots sont une allusion a un fait remarquable de la vie du Père. Un jour, à l'Ile Royale, le P. Demangin témoin de loin d'une scène fort vive entre un surveillant et un transporté, et craignant, comme cela arrive parfois, un événement tragique, s'avançait de ce côté pour intervenir. Au bout d'un moment le surveillant qui était ivre, tire son révolver et ajuste le transporté. Le Père saute auprès du surveillant, lève le révolver et dit : " De quel droit tuez-vous cet homme ?" Le malheureux fut sauvé. (Le Père Demangin a eu plusieurs aventures de ce genre.)

consultaient, et ses conseils étaient ordinairement reçus comme des oracles. — Le Père Gaudré, épuisé par le climat et par plusieurs maladies s'est éteint peu-à-peu; tandis que son ami a été enlevé dans la force de l'âge et dans la plénitude de son talent. La mort du Père Gaudré, on peut l'affirmer, a été hâtée de quelques jours par la douleur de savoir Metz sa ville natale au pouvoir des ennemis de l'Eglise et de la France. Le Père Demangin a mérité qu'un homme bien haut placé dise de lui: " ce prêtre avait voué sa vie au service des malheureux transportés; il voyait arriver le jour où il ne pourrait plus rien pour eux; c'était pour lui un fond de chagrin qui a ruiné sa santé." Si cette parole n'a pas son entière application, ceux qui ont connu ce Père ne seront pas surpris qu'une pareille pensée soit venue à l'esprit de plusieurs. Combien on est consolé de voir mourir un des nôtres, quand il laisse dans le cœur de ses admirateurs de pareils souvenirs!

C'est ce même personnage qui adressait au Révérend Père De Monfort à Cayenne la lettre que nous allons lire; elle est trop belle pour que nous puissions en passer une ligne.

St. Laurent 23 Octobre 1873.

" Mon Révérend Père Supérieur, Vous savez déjà la douloureuse perte que la population du Maroni a faite en la personne du R. P. Demangin mort d'une fièvre pernicieuse le 20 Octobre à 1h. de relevée.

La veille dimanche, le P. avait dit deux messes, l'une à l'hôpital, l'autre à l'Eglise. — Si l'affection et le degré de reconnaissance peuvent se mesurer à la nature des regrets et des démonstrations du public, votre cœur doit être satisfait, la mesure a été comble; toute la population de St. Laurent et des annexes réunie en un même sentiment s'est portée avec recueillement d'abord à la salle où le corps du R. Père était exposé et au cimetière. Partout les larmes attestaient la sincérité de son affection pour le défunt et aussi pour la Sainte Compagnie qui depuis tant d'années lui donnait les aumôniers qui devenaient leurs Pères.

" Tous nos transportés déplorent amèrement la perte des Pères de la Compagnie de Jésus qui doivent partir prochainement et abandonner la mission des pénitenciers.

" Il y a dans la mort du P. Demangin quelque chose de très particulier, et qui montre que Dieu a préparé les événements qui ont amené cette perte. Dès que la nouvelle du départ des Pères Jésuites fut répandue parmi les transportés, ils manifestèrent les regrets qu'ils éprouvaient. Ces regrets touchaient vivement le cœur du serviteur, comme ils ont dû toucher le Bon Dieu son Maître: tout depuis lors a préparé l'événement qui a mis toute la population en deuil, et qui lui laisse en garde le corps de celui qui les a tant aimés.

" Vous, Très-Révérend Père, vous nous quittez ainsi que tous les Pères en ce moment à la Guyanne, pour aller ailleurs chercher de nouveaux pauvres à consoler ou à instruire. Il ne m'appartient pas de juger ces choses; mais je tiens à vous dire que partout où iront les Pères de cette mission de Guyanne, nos vœux et nos prières les suivront, nous considérerons comme une bénédiction de Dieu de pouvoir leur être agréable ou utile, à eux comme à tous ceux que nous rencontrerons appartenant à votre Sainte Société. Nous vous prions de vous rappeler quelquefois de nous au Saint Sacrifice de la Messe, et de nous envoyer avant votre départ pour nous et nos enfants votre Ste. bénédiction."

Recevez, Très-Révérend Père Supérieur l'hommage de mon respect et de mon sincère dévouement.

Mélinon, Commandt. Sup. des Etablts. du Maroni.

Nous ne voudrions pas étendre davantage cette Notice déjà longue; nous ne pourrions du reste recueillir les témoignages de sympathie et de reconnaissance des habitants de Cayenne quand la triste nouvelle arriva à la ville. Le R. P. Emonet, Préfet Apostolique écrivait au compagnon du Père Demangin resté au Maroni « la mort du P. Demangin m'afflige profondément; je ne l'ai connu que depuis peu de mois, et j'étais pénétré pour lui de regret et d'affection. »

Dès le 7 Novembre il a voulu célébrer dans l'église de Cayenne un service solennel pour le repos de l'âme de celui qui avait tant travaillé dans cette ville. Mr. le Gouverneur a assisté à ce service avec sa famille; puis ayant appris que le R. P. Supérieur voulait faire établir sur la tombe du P. Demangin un monument semblable à celui qui recouvre les restes du Père Gaudré, il a répondu gracieusement qu'il avait donné des ordres pour faire exécuter ce travail aux frais du service pénitentiaire.

✝

Autres guérisons obtenues par l'intercession de nos Pères victimes de la Commune.

Guérison d'une paralytique à Maëstricht.

(Extrait d'une lettre du P. d'Armandville)

29 9bre 1873.

Le bon Dieu a déjà manifesté dans la ville de Maëstricht la gloire de ses héros. Une postulante de la Miséricorde était frappée d'une paralysie qui résistait à tous les remèdes, déjà depuis très longtemps elle ne pouvait quitter le lit lorsqu'on lui proposa de s'adresser aux Jésuites Martyrs; elle commença aussitôt une neuvaine qu'elle fit suivre de quatre autres, et le lendemain de l'expiration de la cinquième neuvaine elle quitta son lit de douleur et pouvait se rendre sans aucune peine à la chapelle; elle était parfaitement guérie.

Guérison de Mme la Baronne de Langlade racontée par elle-même.

Le 18 Août 1873, j'ai eu une première atteinte d'une fièvre qui a été nommée fièvre intermittente, et plus tard fièvre paludéenne par les quatre médecins qui m'ont soignée. Elle a résisté à tous les remèdes connus; je l'ai eue tous les jours jusqu'au 14 9bre. A ce moment là, j'ai fait un voyage à Notre Dame de Lourdes et bu de l'eau de Lourdes, la fièvre a disparu. Elle est revenue trois semaines après plus forte que jamais à la suite d'une émotion très-vive, causée par la mort de deux personnes de ma famille qui m'étaient bien chères. Chaque nuit j'avais un long accès, et dans la journée un autre de deux heures me laissant dans un état de fatigue et de faiblesse extrême. Le 4 Mars 1874, j'étais plus souffrante et plus découragée que jamais; j'avais eu un accès de 15 heures, et je m'en plaignais devant mon petit fils âgé de 7 ans à peine.

Il me dit vivement: Grand-mère pourquoi n'allez-vous pas demander votre guérison au bon Père Olivaint; il guérit tant de malades, il vous guérira sûrement? Ces paroles de l'enfant me semblèrent lui avoir été soufflées par Dieu. Je me fis conduire de suite à la chapelle de la rue de Sèvres et je priai longtemps près de ces Sts Martyrs. Depuis ce moment-là, je n'ai pas eu le plus petit accès de fièvre et je suis parfaitement guérie. Je l'atteste bien haut, et j'en garde une

grande reconnaissance à Dieu et au St P. Olivaint.

Paris le 15 Mars 1877.



La lettre suivante ne contient pas un récit de guérison, mais une simple demande des reliques de nos Pères; nous l'insérons ici comme une preuve de l'extension que prend chaque jour la dévotion à nos Pères et la confiance en leur intercession.

Abbaye de St. Maurice. Valais (Suisse)

Mes très Révérends Pères.

Pénétré d'une profonde vénération pour les glorieux Martyrs que votre chère Compagnie a donnés à l'Eglise sous la Commune, et que j'ai appris à connaître dans le charmant livre du R. P. de Ponlevoy, je viens solliciter de votre paternelle bonté des reliques de chacun de ces Sts Pères, dont je souhaite bien ardemment voir l'Eglise consacrer solennellement le culte; j'ai en eux une si filiale confiance, j'ai tant besoin de leur secours, que vous recevrez favorablement ma demande. Leurs Reliques, mes vénérés Pères, seront pour moi un précieux trésor qui me suivra toujours; sous leur auspice je ferai dans quelques mois ma profession solennelle, auprès d'elles j'apprendrai à devenir et à rester toute ma vie un bon apôtre et un bon religieux. mais je ne suis pas seul à aimer et à vénérer vos chers Martyrs, je connais des âmes qui partagent pour eux ma vénération et mon amour, et qui ne se verraient pas avec moins de bonheur que moi en possession de leurs Reliques.

Veuillez donc, mes chers Pères, s'il vous plaît, et si vous le pouvez, m'envoyer une demi douzaine de ces images sur lesquelles vous avez gravé une croix, ayant vers le centre et aux extrémités les cinq parcelles, fixées à la colle. Je craindrais d'abuser de votre bonté en vous en demandant davantage.

Cependant veuillez bien me permettre de vous exposer une autre demande; celle-ci m'est personnelle. Il est un Père de votre Compagnie que j'ai encore appris à connaître dans le beau monument que le R. P. de Ponlevoy a élevé à sa mémoire, et pour lequel je professe un véritable culte, et il en est bien digne; je veux parler du bien aimé et saint Père de Ravignan; je serais si heureux de posséder une des ses reliques, que j'ose encore vous prier de satisfaire à ce désir de mon cœur, si vous le pouvez sans peine.

J'ai dit: reliques, et pour moi ce mot n'exprime rien de trop; au contraire sa vie si sainte et si pure, et la spéciale protection dont je suis l'objet de sa part, ne me permettent pas d'user d'un autre mot. — Ah! daignent les Martyrs et les confesseurs de Jésus faire de moi aussi un vrai fils de St. Ignace, non plus de corps puisqu'il a plû à Dieu de m'appeler ailleurs, mais d'âme, mais de cœur: S'il vous plaît, mes vénérés Pères, veuillez le leur demander pour moi: la voix de leurs frères sera bien plus puissante auprès d'eux que celle de leur pauvre serviteur. Veuillez aussi leur recommander ma pauvre Patrie, quelqu'ingrate qu'elle fût envers vous; veuillez leur dire de protéger cette Abbaye qui conserve encore un souvenir si vivace du Cher P. de Ravignan, et que très-probablement l'on déclarera bientôt affiliée au Jésuites pour lui faire partager leur sort,

Grâces à Dieu les raisons d'affiliation ne manquent pas.

S'il m'était possible je remercierais avec un bien vif empressement le R. P. de Pontlevoy de m'avoir fait connaître ces six grandes âmes, dont je vous demande aujourd'hui un souvenir matériel, afin que je me mette tout spécialement sous leur protection, et qu'avec leur secours, tous les instants de ma vie, tous les battements de mon cœur soient consacrés ad majorem Dei gloriam.

Veuillez agréer, Mes très vénérés Pères, l'expression de ma profonde vénération et de ma plus vive reconnaissance. Tout à vous dans les cœurs de Jésus et de Marie.

E. Gross. (3 juin 1874.)

Lettre d'un R. P. Capucin espagnol au T. R. Père Supérieur des R. R. Pères Jésuites.

Céret, le 21 Mai 1874.

Mon très Révérend Père,

Je saisis avec empressement l'heureuse occasion qui se présente à moi de faire votre connaissance. J'appartiens à la communauté des capucins de Guatemala.

Nous avons suivi de près dans le chemin de l'exil vos bien aimés Pères. L'ordre du gouvernement nous assignait la Californie comme lieu de notre nouvelle résidence; à notre arrivée les Pères de votre Compagnie nous offrirent une généreuse hospitalité que nous acceptâmes avec reconnaissance. C'est en leur aimable compagnie que j'ai recueilli les intéressants détails sur vos Martyrs de la Commune.

Depuis l'année 1870, j'étais sujet à des attaques de nerfs, et en Californie je me trouvais souvent en proie à de violentes convulsions. Le R. P. Pollano m'engagea alors à faire une neuvaine à vos Pères Martyrs. Je suivis son conseil, et durant deux mois et plus, c'est à dire tout le temps que nous restâmes en la compagnie de vos Pères, le mal ne reparut point. Ma guérison n'est pourtant pas radicale; mes attaques de nerfs reviennent encore. Néanmoins je dois avouer que depuis mon départ de votre collége de Santa Clara, le mal m'a laissé bien des moments de répit. J'attribue ce mieux à l'intercession de vos martyrs; car il s'est fait sentir aussitôt que j'eus commencé ma neuvaine devant leur photographie. Voilà pourquoi, mon R. Père, je n'hésite pas aujourd'hui à réclamer de votre bonté une nouvelle photographie accompagnée de quelques reliques, si toutefois cela vous est possible. - Je me trouve moins bien depuis quelque temps, et c'est là ce qui me pousse à réclamer de vous cette faveur. J'ai la ferme confiance qu'avec la grâce de Dieu, ces saintes reliques apporteront au moins un soulagement à mon mal, si elles ne le guérissent point complétement. - Quand je me trouvais à Guatemala, j'éprouvais parfois jusqu'à dix attaques en un seul jour; depuis mon expulsion, il est rare que j'en aie une deux jours de suite, et elles ne reviennent guère que tous les 8 ou 10 jours depuis mes prières aux B. P.P. Martyrs. J'ai pleine confiance que votre bonté ne me refusera certainement pas la faveur que je sollicite; l'amour inviolable que mon séjour au milieu des vôtres a fait naître en mon cœur m'en est un sûr garant. - Excusez, M. R. P. la hardiesse de celui qui déjà en Californie,

comblé de toutes sortes de faveurs par vos bons Pères ose encore se recommander à vos prières; il vous promet du moins de ne jamais vous oublier dans les siennes.

Fr. J. Calasanz de Llevaneras capucin espagnol.

Guérison du jeune Henri de Senneville.

racontée par son Père.

Paris le 1er Mai 1874.

Il vient de se passer sous mes yeux et en faveur de notre cher Henri, un fait tellement extraordinaire que je crois devoir, ne serait-ce que pour fixer mes souvenirs bien fugitifs parfois, prendre dès le lendemain de l'évènement, quelques notes qui pourront servir aussi à l'expliquer s'il est susceptible d'explication au point de vue médical, et à le bien préciser, si, ce que je n'ose croire encore, il doit être attribué à une cause purement surnaturelle.

Depuis 3 semaines environ, Henri était atteint d'une maladie nerveuse très caractérisée. Elle avait commencé par des faiblesse dans les jambes, au sujet desquelles nous étions disposés à accuser notre enfant de manquer d'energie, et par des frissons qui nous étonnaient parce quil est généralement très couvert. Pendant mon petit séjour à Laon, du samedi 11 au Lundi 13 Avril, le mal s'est accentué, et j'ai pu constater à mon retour certains mouvements désordonnés qui se produisaient lorsqu'un bruit inattendu et un peu fort se faisait entendre. Henri a essayé de reprendre ses études après les vacances de Pâques, mais il a fallu se décider à les interrompre, les commotions étant devenues plus fréquentes et plus fortes. Notre Docteur, M. Duchaussoy a prescrit pour potion, un melange d'Assa-fœtida et de Valériane, puis un bain quotidien au polysulfure de potasse, quelques gouttes d'Ether à verser sur la colonne vertébrale, et de l'exercice au grand air.

Mais les accidents nerveux ont pris plus d'intensité et de fréquence; notre cher malade pouvait à peine se tenir debout, appuyé sur un bras ou sur deux cannes. Son corps était continuellement rejeté en arrière, les jambes étaient de plus en plus molles, toute sa personne était violemment secouée, au moindre bruit et quelquefois, nous semblait-il, sans cause appréciable. – Le moral, d'ailleurs, était excellent; Henri se prêtait à tout, riait lui-même quelquefois de ses mouvements brusques, nous en demandait souvent pardon quand il nous voyait impressionnés, et alors pleurait doucement en nous embrassant, et en nous disant qu'il demandait à Dieu et à la Ste Vierge le courage et la force nécessaires, pour supporter son mal de manière à ne plus nous faire de la peine. Les repas spécialement étaient pénibles, interrompus continuellement par des crises et par d'invincibles envies de dormir.

Au bout de quelques jours, le docteur a ajouté à ses anciennes prescriptions des douches en pluie froide, à recevoir pendant 1/4 minute sur la nuque, et le long du dos. Toujours même courage de la part d'Henri, mais aggravation de l'état général. 2 douches seulement ou 3 avaient été prises, et nous allions persister à suivre le traitement prescrit, lorsque la cessation complète des accidents s'est produite dans les circonstances suivantes, le 30 Avril, vers 7 h. du matin. Sera-t-elle durable? Dieu le veuille! mais quoiqu'il arrive, que sa volonté soit faite, et que ses bienfaits ou ses coups nous trouvent dignes de les mériter ou de les supporter. Depuis le commencement de la maladie, nous remarquions avec bonheur

ma femme et moi, que la piété d'Henri ne faisait que s'accroître. Nous le trouvions quelquefois en prières ; sa douceur et sa résignation paraissaient augmenter à mesure qu'il souffrait d'avantage. Dans ses crises les plus violentes, il demandait de l'eau de Lourdes et la prenait avec les sentiments d'une foi vive qui nous touchaient profondément et nous consolaient. Il avait d'ailleurs une peine extrême à la prendre, à cause des secousses et du tremblement nerveux qui le torturaient. Emue des dispositions pieuses de notre cher enfant bien attristé de ne pouvoir assister à cause de son état à la Messe de 1ère Communion de St Sulpice, ma femme demanda une Messe spéciale à son intention, à la chapelle des Martyrs au Gesu rue de Sèvres, et elle fut fixée au 30 Avril, à 6 h. ½.

Il parait qu'en se rendant rue de Sèvres, Henri était en proie à ses faiblesses de jambes et à ses mouvements saccadés, déterminés spécialement par le galop d'un cheval, la fanfare des pompiers etc. Arrivé à la chapelle, il s'est recueilli avec ferveur, a dit sa prière du matin et a attendu assez tranquillement la Messe de 6 h. ½, au commencement de laquelle il a eu quelques soubresauts, mais moins marqués que d'ordinaire, malgré le bruit des chaises et la sonnette des servants. Aussitôt après la Sainte Communion, sa mère lui a tendu sa canne, mais il l'a remerciée en disant qu'il se sentait mieux. — Tranquillité parfaite pendant les dernières prières de la Messe et celles d'action de grâces, et aussi au retour, malgré le bruit de la rue et notamment les aboiements d'un chien. — Il est allé aux bains de la rue Racine sans que ses jambes aient fléchi, et il a pris très-tranquillement sa douche. Après son petit déjeuner, au retour, il a témoigné le désir d'aller à St Sulpice. Sa mère hésitait à cause des grands mouvements qui se font dans l'église au moment de la sortie des premiers Communiants, mais le voyant décidément bien, elle l'y a conduit. Il a prié, est resté très-calme et ensuite est allé sur la place pour voir défiler tous ceux qui avaient assisté à la cérémonie. Le bruit, le mouvement, la foule ne l'ont pas fait sortir de sa tranquillité, ses jambes étaient solides. Quand il m'a aperçu il a <u>couru</u> vers moi en me criant : papa je suis guéri ! et il pleurait de joie. D'abord effrayé, je l'ai reçu dans mes bras et j'ai pleuré aussi. La journée a été excellente, la nuit tranquille, et ce matin on ne se douterait pas que notre cher enfant a été malade.

Je rédige à la hâte ce memento que je termine en répétant : je n'ose croire encore à une guérison complète ; j'ose encore moins croire à une faveur céleste à laquelle je participerais et dont je ne me crois pas digne, mais je constate un fait, et quelle qu'en soit la cause directe, j'en remercie Dieu.

Albert de Senneville

— 9 Mai 1874.

P. S. Aucun accident, même léger ne s'est produit depuis huit jours.

Guérison de Madame la Comtesse de X*** racontée par elle même.

Mon Révérend Père,

Je vous envoie le récit que vous m'avez demandé.

Depuis plusieurs années je craignais d'avoir au sein droit une maladie très-grave dont cependant je ne souffrais pas encore.

En 1867 j'en ai parlé à mon médecin, le Docteur Oliffe, qui a voulu que je consultasse le Docteur Nélaton. Ce dernier fut d'avis de ne rien faire quoiqu'ayant confié au Docteur Oliffe, que ce mal, insignifiant alors, pouvait devenir fort grave.

En 1869, au mois d'avril, le lundi de Pâques, j'ai fait en descendant de ma voiture une chute qui a développé le mal. J'ai commencé à souffrir.

Le 1er juillet j'ai été consulter de nouveau Mr Nélaton. A partir de ce moment, j'étais absolument condamnée.

Dans le courant du même mois une consultation eut lieu entre MM. les chirurgiens Nélaton, Maisonneuve et Sims, en présence de M. le Docteur Campbell. M. Nélaton portant la parole au nom de ses confrères a déclaré à mon mari qu'une opération était indispensable, que peut-être il faudrait la renouveler au bout de quelques mois, qu'en aucun cas il ne garantissait la guérison; mais que si on ne tentait pas l'opération, je ne pouvais pas vivre plus longtemps que 18 mois ou deux ans au maximum.

Informée de mon état, j'ai été trouver mon Directeur, le Père Olivaint; je lui ai demandé si je devais par devoir consentir à subir cette opération dont je redoutais l'issue fatale. Il m'a dit que c'était à moi seule à prendre une décision. Puis, en sortant, il a ajouté: Pourquoi ne vous adressez-vous pas à Notre Dame de Lourdes? J'en ai vu tant d'effets miraculeux!

Quelques jours après je lui ai demandé si ce serait mal de ne faire aucun remède, préférant me confier entièrement en la bonté et en la puissance de la très-Sainte Vierge. A cela encore il m'a répondu que c'était à moi seule à toucher la question, et qu'il me donnait entière permission de suivre mon inspiration. Je n'ai pas hésité, j'ai rejetté tous les remèdes, et depuis ce jour je n'en ai jamais fait aucun. Je me suis servi uniquement d'eau de Lourdes.

Je devais aller passer quelques mois en Angleterre dans ma famille. L'idée du voyage m'effrayait, car le mouvement seul de la voiture sur le pavé de Paris me causait des angoisses terribles. Le bon Père m'a proposé une neuvaine. Nous l'avons commencée le 7 Août de cette même année 1869, pour la finir le jour de la fête de la Ste Vierge, le 15. Il y a pris part en me donnant ses Messes. Le dernier jour de la neuvaine, mes angoisses se sont calmées, et j'ai pu faire le voyage sans souffrances; mais le mal n'a pas cessé de se développer. Sur la demande de ma famille, j'ai consulté des médecins à Londres; leur opinion a été identique à celle de leurs confrères de Paris, déclarant, comme eux, la maladie mortelle et incurable.

Le 7 Septembre 1870, au moment de l'investissement de Paris, je suis partie pour H.***. Le mal a continué ses progrès. Au commencement du printemps 1871, mon mari a désiré que je visse notre médecin, le Docteur Rabaud, pour savoir à quoi s'en tenir sur mon état. Le Docteur lui a déclaré que dans son opinion, je n'avais plus que quelques mois à vivre, et qu'il ferait bien d'en prévenir

ma famille en Angleterre.

Dès que les nouvelles du martyre du P. Olivaint me furent parvenues, j'ai commencé à l'invoquer. Il m'avait fait tant de bien dans ce monde, que j'étais persuadée qu'il ne m'oublierait pas au Ciel. — Au commencement du mois d'Octobre, le Père de Lajudie est venu à H.xxx Il a vu l'affliction de mon mari et de ma famille. Je lui ai demandé si je pouvais faire une neuvaine au Père Olivaint pour obtenir son intercession auprès de Notre Dame de Lourdes. Sur sa réponse affirmative je l'ai prié de vouloir bien s'y unir avec les Pères jésuites de Périgueux, quelques communautés religieuses et quelques amis.

J'avais sur moi des reliques du P. Olivaint, et je les portais toujours. — Cette neuvaine a commencé le 21 Octobre. Le 27 et le 28 les souffrances avaient beaucoup augmenté. Le 29, un Dimanche, fête du Patronage de la très-Sainte Vierge, et le dernier jour de la neuvaine, le médecin m'ayant vue vers une heure de l'après midi a prévenu mon mari qu'il allait s'absenter pour voir des malades, mais qu'il reviendrait le soir parce qu'il était probable que la crise qu'il redoutait et qui amènerait ma fin n'était pas très-éloignée. — Cette crise s'est annoncée vers 4 heures; on m'a forcée à me mettre au lit. Les Sœurs de notre hospice sont venues presque tout de suite; notre bon Curé presque en même temps. Je leur ai dit que je ne voulais pas leur voir des figures tristes, que j'allais être guérie par le bon Père Olivaint qui ne voudrait pas me laisser mourir. — Le Docteur est revenu à 9 heures; il m'a ordonné des fortifiants disant que les forces allaient me manquer dans la nuit. — J'ai dormi avec un grand calme et un bon sommeil comme je n'en avais pas eu depuis longtemps! — A partir de ce moment je n'ai plus éprouvé aucune souffrance, j'ai repris mes habitudes quotidiennes, et dès le 3ème jour, j'ai pu faire sans fatigue une assez longue promenade en voiture. La plaie qui était énorme s'est refermée peu à peu, et elle était entièrement cicatrisée dans la première quinzaine de Décembre.

Avant de finir, je dois ajouter que mon mari dans la crainte que ma guérison ne fut pas complète avait écrit à Paris dès les premiers jours de Novembre pour demander une 2ème neuvaine au tombeau du P. Olivaint. Je l'ai faite plutôt comme action de grâces tellement j'étais persuadée que j'étais guérie.

Mon Révérend Père, il ne m'appartient pas de juger si cette guérison a été miraculeuse ou non; la décision appartient à ceux qui ont mission pour cela; Vous m'en avez demandé la narration, je vous l'envoie telle que ma mémoire en a conservé le souvenir. — Je ne sais que ceci: c'est que j'avais une maladie terrible... Que 7 à 8 médecins des plus célèbres m'avaient condamnée de la manière la plus formelle, dans un temps très-limité... Que je n'ai fait aucun remède, ni suivi aucun traitement... Que je me suis uniquement servi d'eau de Lourdes en priant la très-Sainte Vierge, et en demandant au P. Olivaint d'intercéder pour moi... Et enfin, que depuis ce 29 Octobre 1871, le jour de la clôture de la neuvaine à Notre Dame de Lourdes par l'intercession du Saint Père Olivaint, je n'ai plus ressenti aucune souffrance, et qu'il ne me reste plus aucune trace de la maladie.

Que Dieu en soit béni et glorifié!

Paris ce 30 janvier 1874.

Guérison obtenue par l'intercession du P. Ducoudray.

Lettre de Madame de V... au R. P. Chambellan.

Laval, 28 juin 1874.

Mon Révérend Père,

Voici les détails que j'ai pu recueillir sur la guérison de l'enfant que vous avez vu la semaine dernière. Tous ces détails m'ont été racontés par sa mère et plusieurs autres personnes qui toutes s'accordent à reconnaître un caractère subit et miraculeux à cette guérison. —— L'enfant se nomme Adolphe Anjuère, il est agé de 6 ans et demi. Dimanche, 7 juin, il fut pris d'un mal qui débuta par des vomissements et une violente douleur de tête, et qui présenta bientôt tous les symptômes d'un épanchement au cerveau. Sa pauvre mère pouvait d'autant moins s'y tromper, que cette terrible maladie lui a enlevé, il y a quelques années, une petite fille de 9 ans. Elle reconnaissait dans l'état de son petit garçon absolument tout ce qu'avait éprouvé sa fille avant de mourir. C'étaient les mêmes souffrances, la même agitation; l'enfant se débattait dans son lit; il était souvent en délire, l'après midi surtout lorsque la fièvre redoublait; il ne prenait plus rien qu'un peu d'eau sucrée; il se plaignait sans cesse, et criait d'une manière affreuse la nuit et le jour. Sa vue faisait mal à ceux qui l'approchaient. Le médecin, appelé le lundi, revint plusieurs fois; il le jugeait perdu, et dit à une voisine, Mlle Chalumeau, qu'il avait un épanchement au cerveau, avec une branche de fièvre typhoïde. Comme il ordonnait fort peu de remèdes, cette personne charitable le pria d'essayer de faire quelque chose pour sauver le petit garçon, s'offrant à payer ce que la mère n'aurait pas le moyen de se procurer : « C'est inutile, dit le médecin, c'est un enfant perdu, il n'y a rien à faire. » Il disait cela le jeudi. Ce même jour, une autre voisine, Manette Thébault, qui possède un petit morceau de la couverture dont le R.P. Ducoudray se servait dans sa prison, voulait le proposer à la pauvre mère dont les sanglots lui faisaient pitié. Mais toute émue et effrayée, elle n'osait monter chez elle pour être témoin de cet affreux spectacle. Ayant prié Mlle Chalumeau de l'accompagner, elles s'y rendirent ensemble. La mère les accueillit avec reconnaissance, et Manette en lui recommandant d'avoir bien de la confiance, mit sur le petit Adolphe la précieuse relique. La nuit fut terrible, les souffrances redoublaient; l'enfant se jetait d'un côté à l'autre de son lit; il se levait, frappait, sa bouche restait convulsivement ouverte, par moments la langue tirée; d'autres fois les dents crispées : « Enfin, dit la mère, il était en transport, il ne se reconnaissait pas; si je n'avais pas été sa mère, j'en aurais eu peur. » Il râlait comme à l'agonie. Pendant ce temps, la pauvre femme, abîmée dans sa douleur, mais persévérant dans sa prière, récitait son chapelet en l'honneur de ce protecteur qu'elle ne connaissait pas, mais qu'elle invoquait avec tant de confiance : Dans son trouble elle n'avait pas même bien retenu le nom du bon Père Ducoudray; mais on lui avait dit qu'il pourrait sauver son enfant, et elle l'implorait avec ferveur : « Bienheureux Saint, répétait-elle en lui offrant chaque chapelet, je remets mon enfant entre vos mains, obtenez du bon Dieu qu'il vive. » Elle dit ainsi douze fois son chapelet pendant cette cruelle nuit d'agonie où les cris de l'enfant se mêlaient au grondement continuel du tonnerre, lorsque le matin, tout d'un coup le petit Adolphe s'assied dans son lit : « Maman, dit-il, donne moi à manger, je ne suis plus malade. » Sa mère, croyant qu'il parlait ainsi dans son délire, lui répond qu'il est trop malade pour manger,

que d'ailleurs le médecin l'a défendu. « Je t'assure, maman, que je suis guéri, » et sur les instances de l'enfant, elle lui fait une bouillie qu'il mange de bon appetit; un peu plus tard, il mangea du pain. Il veut se lever, et sa mère a bien de la peine à le faire rester au lit; elle est obligée de lui procurer des amusements pour qu'il s'y tienne tranquille. Enfin elle le lève, il marche, il court, et n'accuse aucune fatigue. — Le médecin qui était absent, ne vint que plusieurs jours après, le dimanche à 9 heures du soir. Quand il arriva, l'enfant qui avait couru toute la journée comme s'il n'avait jamais été malade, était couché et dormait paisiblement. La surprise du docteur fut grande quand la mère lui dit que le petit garçon était guéri, mais bien plus grande encore, quand, lui prenant le pouls, il n'y trouva pas trace de fièvre. Il resta stupéfait, avouant qu'il ne comprenait rien à une guérison aussi subite et inattendue. — Depuis lors, l'enfant va toujours bien, il est retourné à l'école, et sa mère dit qu'il a même beaucoup plus d'appétit qu'avant d'être malade.

Vous voyez, mon Révérend Père, que le bon Père Ducoudray se plait à bénir les petits enfants de Laval. Voilà le troisième qu'il sauve d'une mort certaine. Puissions-nous bientôt le voir invoquer par toute l'Eglise !

Veuillez agréer, mon Révérend Père, l'hommage de mon profond respect.

G. de V.

Lettres des Scolastiques de Laval aux PP. et FF. de.....

N° 2 — 1874 — Juillet.

Sommaire

1874. NOVEMBRE.

IHS

Lettres des Scolastiques de Laval.

3.

Sommaire.

Supplément.

Les Scolastiques de Laval

Aux P.P. et F.F. de .....

Nos R.R. P.P. et nos C.C. C.C. F.F.

Pax Christi.



Chine. – Mission du Kiang-Nan.

Lettre du P. Seckinger au R.P. Du Lac.

Ngan Kin, le 8 Mai 1874.

Mon Révérend Père,

P.C.

A l'aumône que j'ai reçue par l'entremise de notre cher Procureur de Missions, j'ai reconnu le cœur d'un frère, aussi ai-je hâte de venir vous en remercier. Les deux tableaux, que vaudra à notre chapelle de Ngan-kin ce don de votre générosité, y perpétueront votre souvenir; et porteront nos missionnaires à prier la bonne Mère et son très-chaste Epoux de vous en tenir bon compte. L'intérêt que vous avez toujours montré à la Chine, m'engage actuellement à vous en dire quelques mots. Ne trouverais-je en cette démarche que l'occasion de me retrouver un petit quart d'heure en votre compagnie, que je ne regretterais ni mon papier ni mon encre; il y a bientôt vingt ans que je n'ai plus joui de ce bonheur.

S'il en coûte au missionnaire de conserver la foi dans les anciennes chrétientés, il en coûte bien davantage à celui qui place aux avant-postes, en plein pays païen, a mission d'y créer de nouveaux centres. Ici, laissant de côté les incommodités, les privations et les fatigues de tous genres provenant

d'une vie nomade au milieu de populations étrangères plus ou moins bien disposées, je ne parlerai que de l'opposition que nous rencontrons partout où nous essayons de mettre pied. L'expérience l'a prouvé, chaque nouveau pied-à-terre est une vraie conquête. Pour l'obtenir, il faut courir bien des risques, voire même celui de la vie. Trois faits récemment arrivés à la section de Ngan-kin confirmeront mon assertion.

C'était la veille de Noël 1873. Je fesais à Ngan-kin les préparatifs pour deux baptêmes d'adultes, les prémices de cette récente chrétienté. Grande était la joie d'un chacun nous allions enfin recueillir les premiers fruits de nos sueurs. Au moment du dîner voici venir de la ville de Tong-lieou, 30 milles S.O. de Ngan-kin, un domestique de la mission: "Père, vite, on pille le catéchumène Ngan, on veut tuer les catéchistes, etc." Ce courrier est bientôt suivi d'un deuxième et d'un troisième fugitif qui tous confirment la nouvelle. Deux de nos catéchistes étaient paisiblement occupés à instruire un catéchumène dans cette ville, lorsqu'un des principaux notables, à la première veille de la nuit, ameuta la populace et la jeta sur la maison du catéchumène. La livrer au pillage fut l'affaire d'un instant. Après cela nos catéchistes et le catéchumène furent garrotés, traînés dans les rues et soumis à mille sortes de mauvais traitements. Je suis encore à me demander comment on n'a pas exécuté la menace tant répétée alors de les enterrer vifs ou de les jeter pieds et mains liés dans le Kiang, parce que, disait-on, on voulait en finir avec la religion de l'Européen et qu'on tuerait tous ceux qui manifesteraient l'intention de l'embrasser. Quoi qu'il en soit les émeutiers préférèrent conduire leurs victimes au tribunal sous l'accusation de brigandage nocturne commis par eux dans la ville. Le Sous-Préfet gagné d'avance appuya la calomnie et sans remplir aucune des formalités d'usage, il fit conduire les innocents dans un étroit cachot. Mais tenant ensuite conciliabule avec les accusateurs et craignant autant qu'eux les conséquences du litige qu'il prévoyait, ce lâche fit partir avant jour et sous bonne garde nos prisonniers, les dirigeant sur Ngan kin avec un dossier cousu d'infamies sur leur compte. Toutefois il comptait sans moi. C'est qu'en effet aussitôt après avoir eu recueilli les témoignages, laissant de côté et baptêmes et fêtes, je m'étais empressé d'aller prévenir qui de droit. Bien plus, le jour même de Noël au soir, au moment où Tche-chien et notables s'applaudissaient de leur succès j'entrais dans la ville de Tong-lieou sous la conduite d'un délégué du gouvernement de la province et demandais raison d'une attaque si peu motivée. La panique fut aussi profonde qu'avait été la jubilation. Pourtant revenus de leur première frayeur, voyant en outre que nous n'avions pas amené de troupes avec nous, les notables hésitèrent quelque temps de se rendre au tribunal où nous les convoquions. Le délégué alors leur porta son ultimatum avec beaucoup de fermeté. Il n'en fallut pas davantage; chacun vint s'excuser: "ils ne savaient pas.... ils ont été trompés... le peuple est bon... c'est une surprise... ils demandent pardon... ils veulent la paix." - Ce pardon, cette paix, nous ne demandons pas mieux que de les accorder; pourtant il fallait des garanties, il fallait réparer les dommages, il fallait surtout, pour l'exemple des autres, que l'auteur du tumulte passât par les prisons de Ngan kin où il avait osé faire conduire nos catéchistes. Pendant que toutes ces questions se négociaient, ces derniers mis en liberté à Ngan kin étaient venus nous rejoindre à Tong-lieou. Aussitôt on leur fit les réparations voulues et les dîners officiels se succédèrent en leur honneur. Tout semblant annoncer une réconcilia-

tion

complète, nous retournâmes à Ngan kin. Bientôt après une canonnière y amena le principal délinquant et les procédures poussées vigoureusement avançaient de jour en jour l'heure où se terminerait le débat. Malheureusement le devoir m'appelait ailleurs. Pendant mon absence, le délégué, soit faiblesse soit autre motif, a lâché le captif. Celui-ci rentré chez lui au lieu de se tenir en paix se mit à renouveler ses attaques. Il faut donc revenir à la charge sans savoir quand ni comment finira cette misérable persécution. — L'automne dernier, nous avons enfin pu reprendre la mission de Yu-chan, quatre cents lys N.O. de Ngan kin; faute de ressources personnelles et pécuniaires nous avions dû l'abandonner six ans durant.

Au mois de Septembre, je suis allé y installer un de nos Jésuites Chinois, le Père Ly et y restai moi-même quelques semaines. Croyant les choses dans un état satisfaisant, je quittai ce bon Père. A peine éloigné de ce pays, j'apprends qu'il y a une nouvelle recrudescence d'hostilités dirigées contre nous par les bacheliers civils et les militaires de la localité. Affiches diffamatoires, attaques personnelles contre le Père et les néophytes, bruits infâmes et contradictoires tout était mis en jeu pour leur rendre la vie insupportable en ces quartiers d'ailleurs naturellement sauvages. Non seulement on disait que nous étions des séditieux et des sorciers dont il fallait se débarrasser à tout prix, mais on ajoutait que les idoles à telle ou telle pagode avaient prédit de grandes calamités pour tout le pays si l'on permettait au public de se faire chrétien et de nous recevoir. Pour tenir tête à l'orage, il fallut frapper à la porte des tribunaux de la localité et de la province; mais ou l'éloignement des centres et la fourberie des gens du prétoire, ou les lettres n'arrivaient point ou les promesses restaient à l'état de lettre morte; de sorte que malgré la protection des tribunaux supérieurs de Ngan Kin, nous n'avons pas encore réussi à dominer l'opposition.

Par surcroît d'épreuves, le Père Ly eut un pied gelé, ce qui l'obligea de s'aliter pour deux mois. Pendant cet intervalle on essaya à deux reprises d'attenter à ses jours. A la première fois, c'était un globule militaire qui, suivi de six soldats, se dirigeait de nuit, couteaux tirés, vers la demeure du Père. Un notable du pays, moins par pitié pour le Père que par crainte pour soi, appela du monde et parvint à les faire rebrousser chemin. Huit jours plus tard un membre païen de la famille où logeait le missionnaire voulait à l'occasion de la nouvelle année afficher à la porte même du local qui servait d'église le caractère superstitieux Sho. Empêché par le Père, cet individu devint si furieux que s'armant de la hache il voulut en finir.

Heureusement que les voisins accourus sur place avaient pu arriver assez tôt pour sauver le missionnaire. Il ne s'était pas écoulé une quinzaine que le même individu vint renouveler son attaque. Par bonheur, le Père rappelé à Ngan kin pour soigner son pied ne s'y trouvait plus. La colère de l'assaillant se déchargea alors sur le mobilier de la chambre, et les objets destinés au culte. L'affaire a été déférée aux autorités et le Père a pu rentrer au poste où je dois ces jours-ci aller le rejoindre. Faire éconduire les coupables sera chose difficile. Autant que possible nous allons tâcher de les amener à reconnaître leurs fautes et à demander grâce. Dieu veuille que nous réussissions! En tout cas, l'opposition étant si forte, il est aisé de comprendre que le nombre des catéchumènes ne peut point se développer. L'essentiel est de ne pas perdre courage. Ici comme partout, la patience vient à bout des plus grands obstacles.

Finissons par le récit d'une troisième affaire, toujours dans notre district. Bien accueilli une première et une deuxième fois par les habitants de Che-tan-chien, 400 lys S.E. de Ngan kin, le Père Bedon y était retourné une troisième fois. La population s'empressa aussitôt de lui faire le même accueil que précédemment. Petits et grands, tous étaient accourus pour le saluer. Notre cher Père dans l'abondance de sa joie répondait gaîment aux questions d'un chacun et par excès de bonté passait à droite et à gauche de petits jouets aux plus privilégiés. L'un d'eux a entrevu dans le sac de voyage un flacon de dragées ; bon gré malgré il veut en goûter. Au signal de contentement qu'il laisse paraître sur la bonté du sucre Européen, toutes les mains s'étendent vers le Père et bientôt le flacon est épuisé. Pendant ce temps quelques bons mots sur Dieu, sur la religion, le paradis et l'enfer venaient assaisonner la conversation, si bien qu'à la tombée de la nuit chacun le cœur bien content rentrait dans ses foyers, où le Père continuait d'être l'objet de la conversation. Un mot avait surtout attiré l'attention de certains : "le Père a dit qu'il reviendrait sous peu acheter une maison en ville."

Cette parole, se digérant moins facilement par quelques uns que les bonbons, est rapportée au chef des notables. Celui-ci bien vite court la raconter au tribunal. "Quoi, dit-il, cet Européen s'établira dans notre ville! mais notre commerce ! Et nos enfants ! etc. - Non, il a beau faire, cela ne s'exécutera pas !" - Il sort et incontinent après le départ du Père qui s'effectua le lendemain, des placards figuraient aux places publiques, intimant des menaces de mort à quiconque prêterait son concours en quoi que ce soit au missionnaire dans la réalisation de son projet. Le bruit de ce complot ne tarda pas à nous être con[illegible]. Nous allâmes aussitôt le dénoncer au Gouverneur. Celui-ci en fit des reproches au Tche-chien. Pour toute réponse ce dernier dit qu'en passant à Chetay le Père avait distribué du poison ; notons en passant qu'il se gardait bien de dire qui et combien avaient été empoisonnés. Bref, il fallut trois mois de messages et de pourparlers pour renverser les unes après les autres toutes les barrières qu'ici encore Satan nous opposait. Je suis allé en personne avec le Père Bedon passer ma quinzaine de Pâques à Chetay. A force de fermeté et de constance nous sommes parvenus à acheter un pied-à-terre.

Les principaux opposants ont dû venir reconnaître leur faute et poser leur signature sur le titre de cet achat qu'ils avaient juré si solennellement d'empêcher.

Le Père Bedon vient de nous quitter, il va s'installer définitivement dans sa nouvelle demeure. Puisse-t-il y être plus heureux qu'à celle de Ta tou où sans parler de tout ce qu'il y a souffert depuis deux ans, il vient d'avoir une maison servant d'école et de pharmacie livrée aux flammes par des malveillants.

C'était le dimanche de la Passion, et comme si l'incendie n'avait pas suffi, des voleurs, pendant que nous étions à Chetay ont fait effraction dans sa résidence pour y emporter ce qui leur convenait. Dominus dedit, Dominus abstulit, sit nomen Domini benedictum !

J'en ai dit assez, Mon bon Père Recteur, pour vous montrer qu'ici comme à Paris tout n'est pas rose. Celles-ci notre bon Maître, les laisse au monde ; à ceux qui ont pris le parti de le suivre, il préfère départir les croix et les épines - Oh, que notre part est belle ! Amorem tui solum cum tua gratia mihi dones et dives sum satis. Demandons mutuellement l'un pour l'autre cette grâce au Cœur de ce bon Maître dans lequel je vous salue, Mon Révérend Père Recteur, et de nouveau vous remercie.

Serv. inf. in Christo grat[illegible] J. Seckinger, S.J.

Les Vierges Apostoliques en Chine.
Lettre du P. Royer au Révérend Père Foucault, Supérieur Général.

P. C. Mon Révérend Père,

Lors de votre bonne visite dans le Tchan-tcheu-fou, du 15 7bre au 29 du même mois, vous m'avez prié de vous écrire une petite relation sur nos Vierges Apostoliques. Je vous l'envoie, en la faisant précéder de quelques aperçus sommaires sur l'état passé et présent de cette partie de la Mission - de 1853 à 1865, 2670 adultes ont été régénérés dans les eaux du St Baptême par les vénérés et regrettés P.P. Clavelin et Sentinier. Ils avaient bâti quelques nouvelles églises, ils comptaient plus de 5000 catéchumènes en 7bre 1861.! La moisson était mûre, quand l'invasion des rebelles Tchan maos vint arrêter et détruire en partie de si belles espérances: 4 des nouvelles églises furent réduites en cendres, les 2/3 des néophytes sont morts de faim ou sous le feu des rebelles, les catéchumènes dispersés ou retournés à leur vomissement. Appelé à recueillir l'héritage des P.P. Clavelin et Sentinier en septembre 1866;

Voici quel était l'état du Tchan-tcheu-fou.

Missionnaires.	Nombre de chrétiens.	Catéchumènes
2.	3812.	963.
Adultes baptisés.	Eglises.	District.
62.	4.	1.

Dix-neuf ans après (juin 1874) ces chiffres se trouvaient modifiés de la façon suivante.

Missionnaires.	Nombre de chrétiens.	catéchumènes.
5.	1790.	12 à 1500.
adultes bapt.	Eglises.	districts.
500.	34.	5

Ainsi en moins de 20 ans 6648 adultes, avaient reçu le baptême, et 37 nouvelles chrétientés étaient fondées dans le Tchan-tcheu-fou! si les rebelles n'étaient pas venu entraver l'œuvre de Dieu, il y aurait eu 10,000 baptêmes! Nous avons encore 24 centres où il est nécessaire et urgent de bâtir, si nous voulons conserver nos néophytes, nos catéchumènes, en y fondant une école. —— Ces chiffres parlent plus haut que tout ce que nous pouvons dire! Vous-même mon R. P. Supérieur, durant vos 13 jours de visite, vous avez pu voir de vos yeux 35 de nos principaux pieds-à-terre. Vous n'oublierez jamais les courses à cheval ou les journées de barque de T-chin à Tchan-tchen 130 li, de T-chin à Vousi 140 li! dans un jour! Vous avez voulu une fois goûter et savourer les fatigues que vos missionnaires du Tchantchefou, ont à supporter presque tous les jours. Nos besoins une fois connus de nos Supérieurs, les secours spirituels et temporels ne peuvent nous manquer. Soyez-en béni notre révérend et bien-aimé P. Supérieur.

En moins d'un an, vous aurez visité toute notre mission du Kiang-Nan. Quelle facilité pour votre administration, que nous souhaitons de vous voir conserver long-temps. —— En arrivant dans un de nos nouveaux centres de chrétiens, vous avez été frappé de trouver ces chrétiens si bien instruits; l'étonnement est grand d'entendre ces néophytes réciter les prières du matin et du soir, les catéchismes, etc. Plusieurs connaissent les prières du chemin de la croix, du rosaire, de la messe. L'étonnement est d'autant plus grand que les 3/4 de ces néophytes sont des illettrés qui n'ont jamais été à l'école. Qui donc a pu enseigner tant de prières a ces pauvres ignorants?

C'est ce dont je veux vous entretenir. C'est l'œuvre des œuvres du R.P. Stanislas Clavelin, le vrai père et fondateur de nos Vierges Apostoliques: quelques anciennes et 30 jeunes vierges composent cette association,

qui n'a pas encore de supérieure ni de règles.
Voila direz-vous un beau nom "vierges apostoliques" donné à des femmes. Ces deux noms de Vierges .... Apostoliques semblent jurer. N'est-ce pas contre bon sens, St. Paul ne défend il pas à la femme de parler et d'instruire dans les Eglises ? St. François Xavier le modèle des hommes apostoliques, l'apôtre des Indes et du Japon, n'a jamais employé une femme pour instruire les catéchumènes. Il avait ses catéchistes et surtout ses maîtres d'école ... Nos anciens P.P. en Cochinchine, en Chine et au Japon ont formé des catéchistes, des exhortateurs, utiles instruments qui ont aidé puissamment nos Pères, nos aînés, nos modèles.
Comment répondre à tout cela ? Les chiffres cités plus haut sont toute ma réponse : 6648 baptêmes d'adultes et 37 nouvelles chrétientés fondées ; 37 vierges apostoliques sont là ... c'est un fait. J'ai trouvé l'œuvre fondée en pleine vigueur : on reconnait l'arbre à son fruit ! ... C'est l'œuvre par excellence du P. Clavelin de vénérée et ste. memoire. Depuis le retour de la Compagnie en Chine, le premier missionnaire comme missionnaire, c'est sans contredit le R. P. Clavelin. C'est l'aveu de tous nos P.P., or le Père Clavelin à l'œil si clairvoyant, au jugement si droit, toujours à la piste des moyens les plus propres pour propager l'Evangile en Chine, a fondé l'œuvre des vierges apostoliques : il nous a laissé 7 vieilles vierges apostoliques qui sont encore là que nous voyons tous les jours à l'œuvre depuis 8 ans.
C'est à elles et à leur imitatrices, que l'on doit, après Dieu les 6648 adultes baptisés depuis 19 ans dans le Tchan-tchen-fou. Pas le plus petit scandale n'est venu assombrir et ternir l'œuvre des vierges apostoliques.

Voici les noms de ces femmes admirables de simplicité de souplesse et de foi.
La 1re Zié Kou de Toutsen, annexe de Kintenghiao, ... ancienne chrétienne. la 2e est Chin lin Kou de Sitsan, baptisée à l'âge de 16 ans.
La 3e et 4e Vé qui Kou, (tante et nièce) de Jéghiao (Vousi chien.) ancienne chrétienne.
La 5e est Kin sen Kou de Kintenghiao (Kiang-in)
La 6e est Chin tou Kou de Sitsan. néophyte (V.C)
La 7e est Li tou Kou de Jéghiao (Vousi chien.)
Ces 2 dernières ont commencé durant l'invasion des rebelles, a Chang-hai, formées par nos anciennes.
Depuis 8 ans, elles ont trouvé des imitatrices, à Vousi, à Kiang-in et même à Chang-hai.
Plusieurs bonnes chrétiennes, veuves ont voulu les suivre à Kiang-in "gagner quelques mérites" comme elles disent en venant se dévouer à l'enseignement des catéchumènes et des néophytes de Tchan-tchen-fou ... 30 jeunes vierges de 20 à 30 ans, de Kiang-in, de Vousi, ont désiré suivre leurs aînées.
Ici dans le Tchan tchefou, la vocation à garder la virginité n'a pas d'autre fondement que le désir d'imiter nos vierges apostoliques : c'est-à-dire se dévouer à l'instruction des catéchumènes et des néophytes pour l'amour de Dieu, sans craindre les privations de tous genres. — Origine de l'Œuvre.
Nous la trouvons dans l'histoire de la 1re Vierge Apostolique, Zié Kou, dont le nom de baptême est Catherine. Elle appartient à la chrétienté de Kintonghiao la plus ancienne du Kiang-in.
Le P. Clavelin y faisait la mission pour la 1ère fois en Décembre 1856. Désolé de voir l'état d'ignorance et d'abandon de ces chrétiens, le P. Clavelin les consacra au S. Cœur, il envoyait Catherine à

la recherche de ses ouailles... il lui confiait les plus ignorants la priant d'instruire ces pauvres âmes pour la 1ère confession ou communion. On dit au P. Clavelin qu'il y a 2 vieilles chrétiennes dans l'île de Sensinsono : données à des familles païennes depuis l'âge de 4 ou 5 ans, elles en ont 60, et n'ont plus de chrétien que le baptême !

« Je vais les confier à catherine, pense le Père, ce sera une bonne épreuve pour cette vierge ». Fait et dit : le P. Clavelin envoie chercher ces deux pauvres brebis : une seule vient, la vieille Sen de Pain (aujourd'hui elle a 83 ans) : il la confie à Catherine, pour la préparer à recevoir les sacrements de pénitence et d'Eucharistie. Au bout de 8 jours, la vieille Sen peut s'approcher des sacrements. Le P. Clavelin avait été ravi de voir le zèle de Catherine ! il avait deviné ce que cette vierge pourrait faire dans le pays de Kiang-in. Lorsque la vieille de Sensinsono vient le remercier avec catherine, le P. Clavelin félicite la vierge de son zèle puis dit à la vieille Sen : « tu vas retourner dans ton pays, a six lieues d'ici ! et tu convertiras ta famille, tes voisins, etc. » « moi, j'y consens, dit la vieille, mais je ne suis qu'une pauvre ignorante, donnez-moi la vierge catherine, et je vous promets de l'aider, de la conduire chez mes parents, nos amis, elle saura les exhorter, les convertir : puis vous viendrez bâtir une église dans l'île. »

Accepté, dit le P. Clavelin en souriant. Eh bien Catherine, veux-tu suivre la vieille Sen dans l'île des brigands ?... la vierge s'agenouille devant le Père, je suis prête, que le P. me bénisse ». Et le jour même catherine était en route. L'Oeuvre des vierges apostoliques était fondée.

Continuons l'histoire de la 1ère vierge apostolique, et nous verrons ce qu'elle a fait.. Elle parcourt 60 Li en récitant le rosaire pour toutes ces contrées païennes qu'elle voit pour la 1ère fois. Voilà le grand moyen de nos vierges, la prière, unie aux fatigues de longs voyages faits à pieds, pour aller voir les catéchumènes à domicile. Ce sont là les moyens ordinaires. Mais le bon Dieu se plaît à encourager le zèle de ces bonnes filles par des conversions et même par des miracles. Ecoutez plutôt ce que N. S. fit au début de l'oeuvre pour encourager le zèle de Catherine. Encore en route, a Mentsian dan (pagode du Poussah Mentsian, la plus fameuse de l'île) une foule de païens étaient réunis : un malade possédé du diable avait été transporté à la pagode, afin de le faire délivrer par la puissance des poussah de la pagode et par les prières des bonzes. Ceux-ci étaient occupés à réciter leurs prières depuis 3 ou 4 heures, mais en vain. A la vue de la vieille Sen de Pain qui passait devant la pagode sans s'y arrêter « Eh ! eh ! Sen lota, vieille Sen, vieille Sen, s'écrient une douzaine de vieilles, ses amies, les habituées à réciter les prières « dites : quié vé » (prières pour adorer) « ia mi dou vé » (pour obtenir du riz à manger) C'est la grande dévotion de toutes les vieilles du Tchantcheufou. La vieille Sen était connue pour une des plus ferventes adoratrices de la Trinité bouddhique : elle avait une certaine réputation.

« Ne savez vous pas que je suis chrétienne répondit la nouvelle convertie, en s'approchant de ses anciennes amies, je ne prie plus « ia mi dou vé » depuis 10 jours, mais j'adore le vrai Dieu, le Dieu du ciel...

Qu'est-ce que la religion du Maître du ciel, reprennent vivement les vieilles... Alors Sen prend la vierge catherine par la main « tenez, voici une vierge chrétienne, elle saura vous satisfaire »

Catherine sourit et se met à pérorer devant son étrange auditoire; païens et païennes d'écouter, voire même les bonzes... Voyez, leur dit catherine, ces bonzes qui prient les poussahs: c'est en vain... ces poussahs ont des oreilles des yeux... mais ils n'entendent pas, ils ne voient pas.. ce n'est que de la boue... s'apercevant que les bonzes écoutent, catherine leur dit: "criez donc plus fort vos poussahs sont sourds". Alors les bonzes, les païens et les vieilles de rire, se moquant de l'impuissance de leurs dieux de boue "la vierge a raison, disent-elles"

Alors, si j'ai raison, ajoute catherine, priez avec moi le Maître du ciel, et il vous accordera ce que vous lui demanderez, la guérison du possédé... Les bonzes fatigués de prier, se retirent et laissent la place à Catherine, la priant de délivrer le pauvre malade. "J'y consens, dit la Vierge mais a condition que vous m'écoutiez. Alors catherine se met à expliquer ce que c'est que Dieu, le ciel, l'enfer, l'homme, puis s'approchant du pauvre possédé, elle lui promet une prompte guérison, s'il veut renoncer aux idoles, adorer le vrai Dieu, lui et sa famille. "J'y consens dit le malade". Alors catherine s'armant de sa foi, s'agenouille fait un acte de contrition, puis prenant la petite fiole d'eau bénite que le P. Clavelin lui a donnée, elle en asperge le malade. Le malade fut instantanément guéri, à la grande joie des spectateurs. Le malade, sa famille, un bon nombre de spectateurs se déclarèrent catéchumènes... La foi, l'eau bénite, la cure instantanée des maladies du diable, voilà les moyens employés par nos vierges, ... le bon Dieu leur a conservé le même esprit de foi et a semblé multiplier les maladies du diable à Kiang-in pour aider à la conversion des païens. - Le nombre des catéchumènes crut rapidement. A la fin de 1857, le R. P. Clavelin comptait 1500 catéchumènes pour Kiang-in seulement, lorsque les rebelles envahirent le Tchan tchenfou, le R. P. Gentinier nous écrivait, Xbre 1862 "nous ne comptons plus nos catéchumènes, il dépasse le chiffre de 5000". 2670 adultes avaient été baptisés soit à Kiang-in, soit à Tchantchen, soit à T. chin où la foi venait de s'implanter grâce au zèle et au dévouement de nos vierges apostoliques; sept nouvelles églises furent bâties dont 2 seulement existent encore; Sitsam et Ségtiao. Elles sont bâties à la P. Clavelin c'est-à-dire solidement et commodément. Il y allait dans la bâtisse comme dans la Propagation de la foi, largement, de tout cœur; à la solidité il joignait l'utile, l'agréable. Il ne craignait pas de dépenser 1200, 1500, 2000 Frs à la fois pour un seul Komson.

Le mur d'enceinte n'était pas oublié, et des murs de 12 pieds de hauteur, 2 à 3 de largeur! Quand donc pourrons nous l'imiter et nous conformer comme lui aux vœux et désirs de St François Xavier. Ce n'est pas hors de propos que je rappelle ce fait. Je vous écris sur nos vierges apostoliques! ne doivent-elles pas avoir des murs de clôture pour les protéger?

Méthode employée par nos Vierges Apostoliques

De la Pentecôte à la Toussaint, c'est le temps des travaux de la campagne: c'est le temps du repos pour nos Vierges. Du reste la modestie défend aux femmes de sortir durant les mois de chaleurs Juin, Juillet, Août. Ce ne sont que nudités complètes, partout où le regard peut se porter. A la Toussaint, nos vierges quittent leur famille ou leur église respective et se réunissent à Kiang-in pour y faire 4 à 5 jours de retraite selon les exercices de St Ignace. Elles reçoivent alors leurs statuts quelques unes ont des postes fixes, un Komson central à desservir avec

10, 15, 20 annexes à 1 ou 2 lieues à la ronde. Quand nous le pouvons nous plaçons une jeune vierge avec une des anciennes. S'il est possible d'avoir une école pour la plus jeune, on l'établit. Alors la vieille va et vient, visite tous ses centres, revient au centre principal. S'il n'y a pas d'école, nos deux apostoliques sont toujours en chemin; 8 jours dans ce village, deux semaines dans cet autre: le samedi soir, elles reviennent au pied-à-terre où tous les néophytes, catéchumènes, sont convoqués pour le dimanche, afin d'y réciter les prières, le catéchisme, chemin de croix, rosaire en commun. Ainsi peu à peu les habitudes chrétiennes s'implantent, dans des pays où 1 ou 2 ans auparavant vous n'entendiez que louer le démon, réciter les prières dites "guié vé". Voulez-vous que j'entre un peu dans les détails, que je vous dise ce que j'ai vu de mes yeux des centaines de fois depuis 8 ans. Quelle joie pour tout le pays quand la vierge revient en 9bre revisiter, réenfanter ses pauvres néophytes, qu'elle n'a pas vus depuis 4 mois! Vous voyez les femmes accourir en criant "li papa, chin papa" puis vouloir leur faire la prostration, comme au missionnaire. Nos néophytes sont pleins de respect et de vénération pour nos vierges. J'ai vu les enfants se jeter dans leurs bras, comme dans ceux de leur propre mère, criant eux aussi "papa, papa lé li" la grand-maman est venue! les maris, les hommes viennent à leur tour, gravement faire leur prostration à ces bonnes filles qui s'y opposent "depuis si long-temps nous ne vous avons pas vue! quelle joie pour nous, pauvres pécheurs, etc". Nos bonnes vierges se sont bien vite mises à l'unisson, les voilà à l'œuvre: file-t-on le coton? elles-mêmes se mettent à filer et à réciter les prières, à les répéter sans jamais se lasser, des centaines et des milliers de fois. C'est ici où nous pouvons dire que nos vierges seules ont la patience nécessaire pour instruire nos catéchumènes! Un homme quelque zélé, quelque saint qu'il soit, au bout d'une heure est fatigué, il se retire! Mon meilleur catéchiste me disait "Père, je puis bien répéter 50 fois la même prière! une heure oui, mais une journée, 2 jours, huit jours! jamais je ne pourrai imiter les vierges". Et puis, ajoute un autre catéchiste les usages ne permettent pas qu'un catéchiste séjourne plus de 2 heures dans une famille où il est étranger. Il ne pourra jamais parler aux femmes, à plus forte raison aux jeunes filles". Tandis qu'une vierge apostolique est reçue à bras ouverts, peut parler à tous les membres de la famille, femmes, jeunes filles, jeunes garçons et même aux hommes. Généralement quand la vierge est à l'œuvre, dans un village où il y a plusieurs familles catéchumènes, la vierge choisira la famille la plus aisée, où il y a le plus grand local, alors tous les catéchumènes se réunissent, les femmes les hommes filent leur coton, les petits enfants courent des bras de la mère dans ceux du papa, de ceux-ci dans les bras des bonnes vierges qui ne font aucune difficulté de se constituer bonnes d'enfants, pour se faire tout à tous.

Puis ces bonnes filles se mettent à réciter soit le Pater, soit l'Ave, soit les prières, soit le catéchisme!

La mère de famille va-t-elle préparer le repas? la vierge elle-même s'offre pour l'aider, faire le feu, la cuisine! Modeste cuisine je vous assure, du riz et des herbes. Le Teu-ou (fromage de haricots) est du luxe! Il faut aller se coucher? Nos vierges demeurent dans la grande chambre (ordinairement) où elles ont enseigné les prières.

C'est la principale pièce de la maison. Mais où est le bois de lit? les chaises, les tables, les portes, les fenêtres? presque toujours tout cela brille par son absence! ce seront quelques bambous entrelacés qui serviront de porte... de la paille de riz étendue à terre servira de bois de lit! Que font nos bonnes filles dans ces difficultés quotidiennes? elles rient un bon coup, elles jasent, elles ont le cœur tellement content, que la paix, la concorde, la joie la plus douce est le fruit qu'elles obtiennent d'en Haut en retour de leur générosité. Allons, j'offre cela pour les païens, pour ces catéchumènes peu fervents... oui, mais je n'oublie pas N. S. P. le Pape qui est en prison, dit l'autre. Que de mérites gagnait la Bse. Marianne de Jésus, pour la conversion des païens, nos parents! bonne petite sainte elle est notre Patronne, imitons son amour pour les souffrances, et N. S. en croix."

Je ne m'étonne donc plus des fruits obtenus par ces Stes. filles, si simples, si dévouées, si amantes de la croix! Plusieurs d'entr'elles appartiennent à d'excellentes familles où elles ont *tout* en abondance pour le vivre, le logement et les aises de la vie. Vont-elles préférer ces aises de la vie à la joie de la vie apostolique? Voyez Tsiam papa, Tsam louze deux veuves appartenant aux plus riches familles de Chang-hai. Depuis 7 ans elles sont à Kiangin, se dévouant à instruire les 3 chrétientés de Tsenséba, Céouken et Sanghi! Demandez-leur si elles veulent rester à la maison..."non, non, nous préférons demeurer à Kiangin au milieu de nos pauvres néophytes: là au moins nous sommes sûres de gagner quelques mérites."—— Fruits obtenus par nos Vierges.

Grâce à Dieu N. S. qui ne se laisse jamais vaincre en générosité, nos vierges peuvent jouir des fruits de leur zèle: elles voient chacune plusieurs chrétientés formées par leur zèle. Chaque vierge, peut instruire par an au moins 30 personnes adultes et les préparer au baptême. Chacune de nos vierges sera appelée à soigner les malades des petits enfants païens moribonds. Chacune tout en instruisant les adultes pourra baptiser 30. 40. 50 petits païens moribonds et davantage. — Outre les baptêmes des adultes préparés, les baptêmes des petits païens moribonds, elle pourra gagner à N. S. un certain nombre de nouveaux catéchumènes; quelques fois plus de 100 païens se déclareront catéchumènes, subjugués par les bonnes manières, la douceur de nos apostoliques. —— Grâce à leurs prières, à leur douceur, à leur patience, le nombre des néophytes ignorants, indifférents, froids, diminue tous les jours. Le dimanche, quand le missionnaire est là, elle peut lui présenter ses néophytes bien instruits récitant les prières du matin et du soir, le catéchisme, le rosaire, le chemin de croix, les prières de la Ste. messe, du dimanche: le missionnaire est tout étonné de trouver ses néophytes si bien instruits. A qui le doit-il? à ces bonnes filles.

Le R. P. Clavelin avait déjà mentionné dans ses lettres les maladies dites du diable. Il appelait ce dernier son plus puissant coadjuteur pour convertir les païens. durant les 2 ans passés à Kiang-in et les années suivantes à Vousi, à Tchin, à Tchan Tcheu, j'ai compté environ 125 cas de possessions et obsessions. Nos vierges sont les ennemies les plus acharnées du diable. Avec leur fiole d'eau bénite et un acte de contrition, elles délivrent les païens possédés, et gagnent ainsi une foule d'âmes à N. S.

Je n'en finirais pas de mentionner la foule des

résultats obtenus par nos apostoliques. Je ne puis oublier un point : la vie du missionnaire à Kiangin est dure, pénible, souvent rien ou peu de chose à manger. Là où nous avons pu établir un pied à terre, tout change de face avec une bonne vierge... elle-même préparera le diner du Père : les néophytes examinent bien ce que le Père aime, et grâce à l'industrie de la vierge apostolique, partout on prépare une nourriture solide et convenable pour le missionnaire. C'est encore un des fruits du zèle de nos bonnes vierges « partout où il y a une vierge, dit un Père des plus graves, je suis sûr de trouver une bonne nourriture ». C'est le cas de redire avec l'apôtre des nations « scio abundare et penuriam pati ».

Nos vierges apostoliques sont toutes chargées des Œuvres de la Ste Enfance. Plusieurs ont été appliquées à cette belle et grande œuvre, du baptême des petits païens moribonds. C'est encore le R. P. Clavelin qui a jeté les fondements de la Ste enfance à Tsam min, à Haimen. Je me contenterai pour ce qui nous concerne ici, de parler de nos vierges apostoliques.

La vierge de N lidam depuis 1849 baptise tous les ans de 500 à 1000 enfants. Son adresse lui a donné une réputation extraordinaire. On lui apporte des enfants de 20 lieues. Comptez le nombre d'enfants envoyés au ciel par cette Ste fille, au cœur si tendre ! Quand elle entend prononcer le nom du P. Clavelin, ses yeux se remplissent de larmes « Oh ! comme ce R. Père aimait les âmes des petits Chinois, dit-elle ».

Une autre apostolique du P. Clavelin, est une vieille baptiseuse en retraite, elle a 76 ans : depuis 27 ans elle est baptiseuse-accoucheuse ambulante. Tous les ans elle baptise de 3 à 400 enfants.

Le 2 Août 1866 j'étais appelé à donner l'extrême-onction à une de nos vierges de Kouen-chan « c'est la Ste » on ne l'appelait que la Ste. Elle aussi avait envoyé au ciel un nombre incroyable de petits anges. Aussi, à sa dernière heure elle était radieuse. la paix de son âme était peinte sur tous ses traits. Elle voulut me confier ses dernières volontés « ah ! me dit-elle, le peu de bien que j'ai fait, je le dois au zélé P. Clavelin » « au ciel, que je serai heureuse de revoir le P. Clavelin, de lui témoigner ma vive reconnaissance. Je le prierai de vous communiquer son zèle, de vous faire venir dans ces contrées qu'il a évangélisées » Le 3 août cette Ste fille montait au ciel et le 21 du même mois, la Ste obéissance me confiait le principal théatre du zélé P. Clavelin le Tchantchen-fou. — Au mois d'août 1865, Vé gui Kou de Séghiao, mourait des suites des fatigues contractées au milieu des néophytes de Hintonghiao : pendant 10 ans elle a enseigné les prières aux catéchumènes et néophytes de Tsian Katsen et de Zi Katsen. Elle mourait à son poste à l'école de Zi Katsen, dans une pauvre chambre qui servait d'école, de lieu de réunion, etc. etc. . . . . . .

Exil de nos vierges apostoliques de 1861 à 1865 à Chang-hai.

Leurs œuvres durant cet exil forcé les a fait connaître et apprécier de tous nos Pères, de toute la mission et de tous nos chrétiens. Inutile de vous détailler l'état de Chang-hai à l'époque de l'invasion des rebelles Tchawmaos. Chang-hai fut le refuge de toute la province, des habitants et du commerce. Les rebelles s'étaient emparé du Kiang-Nan et des provinces limitrophes. Une seule petite ville de 3e ordre, un Chien, leur résistait, mais ce Chien, à lui tout seul était plus fort que des royaumes, c'était Chang-hai défendue par quelques soldats Européens et des

Chinois formés à l'Européenne. Nos vierges apostoliques vivrent à Chang-hai durant l'invasion des rebelles. Sous la direction des P.P. Clavelin, Sentinier, les voilà sur un théâtre nouveau. Elles se mettent à l'œuvre dans tous les Néninghiao de Zikia-Wei, de Tom Kia-dou, de San Kinpan. Les Néninghiao étaient des maisons, pagodes, mises à la disposition des pauvres réfugiés de la province. Pauvres exilés! la misère, la maladie, le typhus surtout firent des ravages épouvantables dans ces refuges. Les cercueils distribués tous les jours durant 3 semaines s'élevèrent au chiffre énorme de trois mille par jour! la mortalité fut effrayante. Dans tous les coins de rue, sur les grandes voies, les yeux ne pouvaient manquer de rencontrer des dizaines de cadavres! Je les ai vus de mes propres yeux, non pas une fois, mais de 30 à 50 fois. Le zèle de nos bonnes filles fut admirable et admiré de tous nos P.P. Pendant que beaucoup de nos chrétiens du Poutong s'abandonnaient au désespoir, nos vierges apostoliques au nombre de trois, Zié Kouguan, Chin lin Kou et Vé gui Kou parcouraient sans cesse le chevet des mourants. S'ils étaient chrétiens, elles les exhortaient à recevoir les sacrements. S'ils étaient païens, elles les instruisaient des vérités nécessaires et les baptisaient. Par leur zèle incroyable elles ont gagné 4 nouvelles vierges apostoliques qu'elles ont formées durant ce temps d'exil et de misère: ce sont: Chin tou Kou de Sitsam, Li tou Kou de Téghiao, Quié Zen Ze de Soatkadou (Tayan) et Chin Zi se de Sicocé (Vousi) Elles ont pu baptiser plusieurs milliers de moribonds, et plusieurs milliers de petits païens moribonds. C'est durant cet exil que Vé gui Kou à gagné la bonne famille Zen de Foueité renfou, la principale famille chrétienne de San Kinpan. C'est à cette époque que Chin Lin Kou a gagné à la foi les familles Ou de Kentonghiao, et fondé ainsi la nouvelle chrétienté de Kentsonghiao (Vousi Kin koué) Tous nos Pères chargés des Néninghiao ou maisons de refuges ne tarissent pas d'éloges pour nos vierges apostoliques. Les P.P. Helot, Della Corte, Olive. Adinolfi, chargés des Neninghiao de Tom kia dou disent de nos vierges "nous croyons voir des sœurs de charité au chevet des malades." "Quand je voyais Chin lin Kou, dit le P. Chevreuil, il me semblait retrouver la sœur Rosalie." Elle en a la douce majesté avec la modestie et une dignité incroyable. Bien souvent je l'ai vue exhorter les païens avec tant de douceur, de dignité, qu'elle les gagnait à Notre Seigneur.

Chrétientés formées par chacune de nos vierges apostoliques.

Zié Kou. (catherine) de 1856 à 1874. 61 ans, 20 ans d'exercices: a contribué à fonder et à former les chrétientés de Chintoukan, Pain (à Sensinsouo) Jumen, Oukoti, Sin'u, a instruit et préparé au baptême de 7 a 800 cents adultes.

Chin lin Kou. De 1856 à 1874. 59 ans 20 ans d'exercices: a contribué à fonder et à former les X^tientés de Chintoukan, Pain, Kiang-in (namnou) Lodoughiao, Oudéghiao, Kiang-in (Simen), Kentsonghiao (Kinkoué) Sitsam (Vousi) Sindauli Tsonghiao dou: a instruit et préparé au baptême 900 adultes.

Vé gui Kou. de Téghiao, a commencé en 1857 et jusqu'en 1874, a contribué à fonder instruire à Kintonghiao (Kiang-in), Chinnentsen, Kiangin

(nan men) et la ville... Tcenkawei. Tsensepa. Outakao, Sangi-toinli, Konkadeu. Toutsin, Saday. Tsizeié. Tchantcheu: a instruit plus de 900 adultes.

Vé gni Kou. de Téghiao de 1857 à 1865 a instruit les catéchumènes de Tsiankatsen et Zikatsen (morte à son poste en août 1865.)

Li Kou Kou. 44 ans de Téghiao. de 1861 à 1874, a travaillé à Kiang-in (nan men) Tcenkawei, Tsensepa, Outakao, Sinenti, Santoughiao, Néaughi, Likapo, Kintoughiao: a instruit plus de 1000 adultes. (C'est la première actuellement)

Chin Kou Kou, 53 ans de Sitsam. a travaillé à Vousi (nan men) à Sitsam, à Gnoki, à Sinenti, à Sumen, Cépotsen: a préparé au baptême de 3 à 400 adultes. Elle a commencé en 1862 jusqu'en 1874.

Vé Sin Kou. 66 ans. de Téghiao, baptise les enfants païens; 150 par an de 1853 à 1874.

Kin Sen Kou. de Kintoughiao a commencé en 1853 jusqu'en 1874. a travaillé à Kintoughiao, Wancékou, Oudeghiao, a préparé au baptême environ 200 adultes.

Ici je ne nomme pas les 3000 adultes qu'elles ont instruits à Chang-hai durant leur 5 ans d'exil.

Laissez-moi achever ce petit travail en vous racontant le martyre qu'a eu à subir la première de nos vierges apostoliques.

Zié Kou se trouvait dans l'île des brigands à Sensinsonc, lors de l'invasion des rebelles Tchanmaos. Les bonzes, les taoches de l'île furieux de voir leur pagodes désertes, depuis que la vierge catherine y est venue prêcher la doctrine du maître du ciel, résolurent de la faire mourir. Aidés du premier administrateur de l'île, Tsa, touton, 1er maire de l'île, ils se saisirent lâchement de cette femme, la conduisirent à la grande pagode de l'île à Mentsiandan; là ils la garrotent, la frappent, la maltraitent de toutes façons pour la contraindre à apostasier dans cette même pagode où 5 ans auparavant Zié Kou a opéré son 1er miracle, la guérison d'un malade possédé du diable. " Depuis que tu es dans l'île, dit le chef bonze, nous n'avons plus d'adorateurs des poussahs, il faut donc que toi-même les adores et remettes le peuple dans la bonne voie ". Je n'adorerai jamais vos idoles de boue, répond la courageuse fille... ses réponses, sa fermeté ne font qu'irriter ses persécuteurs des menaces ils en viennent aux coups et sans l'intervention d'une femme païenne le grand touton allait se porter aux plus indignes violences; du moins voulut-il la tourmenter dans toutes les parties du corps, lui enfonçant de longues aiguilles dans les chairs. Puis voyant que sa victime allait lui échapper par la mort il veut lui tirer des coups de fusil qui ne partent pas! Il la laisse plus morte que vive, on la rapporta à Kintoughiao pour lui administrer les derniers sacrements. Les bons soins la rendirent à la vie, et aujourd'hui elle est encore intrépide et courageuse propagatrice de cette foi pour laquelle elle a failli mourir. - Une reflexion, Mon R. P. Supérieur, vient naturellement ici. Le R. P. Clavelin au coup d'œil si juste n'a-t-il rien fait pour fonder et former des catéchistes? Ce zélé et saint missionnaire était à la piste de tous les moyens pour sauver les âmes. A Tsom min où il a débuté dans le ministère, il a choisi pour son maître chinois et son catéchiste un homme qui à lui tout seul vaut une armée. Ce catéchiste est notre fameux P. Tsian devenu prêtre, missionnaire depuis 12 ans. C'est ce même P. Tsian

que le P. Clavelin a amené de Tsen min à notre collége de Zi Ka Wei, où il a formé une légion de Jésuites Chinois, six prêtres, six Scholastiques et six coadjuteurs. Son fameux catéchiste Sin Tse-jen, son bras droit pour toutes les œuvres de zèle, a baptisé ou fait baptiser plus de 20 mille petits païens moribonds. C'est lui qui a implanté la foi à T.chin, et à Kiang. in; qui a gagné les apostats de Sanhanguan et de Tasinghiao.

Notre meilleur catéchiste, Li tso fou, qui nous sert depuis 15 ans est un élève du P. Clavelin. A Tchantcheou le medecin Tsau de Tsukignau converti à la foi par le Père Clavelin, est devenu un zélé propagateur de la foi.

Nous voudrions voir aussi dans le Tchantcheoufou une école spéciale pour former des catéchistes apostoliques, sur le modèle de nos vierges apostoliques.

Nous avons des hommes simples, néophytes pour la plupart, qui nous donnerons de zélés coopérateurs, pour devenir des maîtres d'écoles, des catéchistes excurrents. Il ne nous manque que des ressources. L'essai fait cette année commencé le 3,9bre un peu après votre visite, nous a déjà comblé de joie. Oui, nous l'espérons, à côté de l'œuvre des vierges apostoliques nous aurons l'œuvre des catéchistes apostoliques.

Priez, Mon Reverend Père, pour que nous puissions marcher sur les traces de nos Sts prédécesseurs les regrettés P.P. Clavelin et Sentinier. Ah! oui, Ce mot des Stes lettres est bien vrai ici au Tchantcheoufou "euntes ibant et flebant mittentes semina sua." Ici, dans ce petit coin de terre si les fatigues sont grandes, la joie l'est d'autant plus. "Venientes autem venient cum exultatione portantes manipulos suos."

Je me recommande à vos SS. et prières. Mon Révérend Supérieur. Rae Vae Inf. in Cto servus.

P. Royer, S.J.

N. B. — Un travail semblable serait à faire sur les vierges apostoliques du R. P. Gonnet, à Tsipao et Kiating. Elles sont au nombre de 7 encore vivantes. Le R. P. Gonnet s'inspirait du R. P. Clavelin. Je puis donc dire que les succès apostoliques du P. Gonnet à Kiating sont dûs en partie aux exemples du R. P. Clavelin. J'ai eu le bonheur d'être formé à la vie apostolique par le R. P. Gonnet, je l'ai vu à l'œuvre, j'ai vu ses vierges, ses catéchistes à l'œuvre durant ma première année de missionnaire. Le peu que j'ai pu faire, je le dois à son zèle. Mais ce que je puis assurer c'est que le même esprit dirigeait les vierges apostoliques du Kiating et celles du Tchantcheofou. Les mêmes fruits de salut ont été opérés: durant dix ans ces 7 vierges de Kiating ont enseigné et préparé au baptême 2000 adultes et 15 nouvelles chrétientés ont été fondées. Elles forment le district actuel de Kiating qui compte 2 anciennes chrétientés et 15 nouvelles.

Lettre du P. Palatre au P. Gestat. Seki wei, au district de Tsu-kien, le 4 juillet 1874.

Mon Révérend et bien cher Père,
P. C.

Avant d'en venir à l'objet principal de cette lettre, permettez-moi de vous raconter, en quelques mots, l'histoire des six jours que je viens de passer, pour vous donner une idée de la vie du missionnaire à cette époque de l'année. — Nous sommes arrivés à la saison des chaleurs. Les travaux des missions, les fêtes du mois de Mai, tout est passé; chacun a besoin d'un peu de repos. Les prêtres indigènes, les premiers, ont quitté leurs districts; et le 24 juin a eu lieu pour eux, à

Shang-hai, dans notre résidence de Tong-kadou, l'ouverture des vacances qui dureront jusque vers le 24 juillet. Les missionnaires de la Compagnie n'ont guère maintenant d'autre occupation que de voyager un peu de tous côtés dans les districts des prêtres indigènes absents, pour administrer les sacrements aux malades. Pour mon compte j'ai passé la dernière semaine du mois de juin dans notre maison de la montagne de Zo-sé, point central où les Chrétiens sont presque toujours sûrs de rencontrer un missionnaire. Le 29, au soir, m'arrive un jeune homme qui me prie de me rendre dans sa famille à Tseu-tsong pour donner l'extrême-onction à sa belle-sœur. - "Bien, lui dis-je; il est cinq heures, je vais souper ainsi que mon catéchiste et mes bateliers; à 6 heures, nous nous embarquerons, et demain matin, vers 5 heures, j'arriverai chez toi". Pour lui, fatigué d'une longue journée de barque, il sentait plutôt le besoin de se reposer que celui de retourner à Tseu-tsong. - "Père, me dit-il, je vais aller coucher à Ta-lé-Kiao; et je vous cède un de mes bateliers, afin que les vôtres se fatiguent moins". - A six heures nous partons; pas un brin de vent. Voile et mât restent étendus dans toute leur longueur sur la barque; et nous n'avançons qu'à force de rames. A 8 heures bonne brise. On lève le mât, on hisse la voile; nous filons rapidement. J'essaie de dormir: pas de succès. Je cherche du sommeil à droite, j'en cherche à gauche, et je n'en trouve nulle part. La chaleur était grande, la couche un peu dure; les moustiques entraient par les fenêtres, me piquaient aux jambes quand je ne me croyais attaqué qu'aux bras; et me bourdonnaient tout autour de la tête. J'étais perdu; et ma nuit allait en grande partie se passer à leur faire la chasse.

Vers dix heures, le ciel s'obscurcit du côté du Nord. Voilà un grain qui se prépare; il en valait bien deux. Une rafale commence. Je ferme mes fenêtres; les bateliers abaissent mât et voile; en un clin d'œil le vent nous pousse sur la berge; et nous jetons l'ancre pour lui tenir tête. Il ne dura qu'un quart d'heure. Grâce à notre position nous n'eûmes pas à en souffrir; mais en rase campagne et sur les lacs il aura dû laisser des souvenirs de son passage. Nous levons l'ancre, et à 10 heures et demie nous arrivons à Kao-li. Nouvelle difficulté. Le grand canal était barré par des chaînes et une énorme pièce de bois flottante et armée de longues lames de fer, pour empêcher le passage des barques de commerce, qui cherchent à éviter les douanes. Nous stationnons; la douane n'avait rien à démêler avec mon commerce; aussi l'un de mes bateliers se rend à terre et crie à tue-tête: "Y a-t-il quelqu'un pour ouvrir le barrage?" Tout le monde dort; pas de réponse. Le même cri est répété quatre ou cinq fois avec vigueur, fait sortir d'une maison un brave homme qui laisse tomber le barrage à quelques pieds de profondeur et nous passons au-dessus.

A minuit nous entrons dans le Tié-sê-hou; ce lac dont je vous ai parlé, il y a deux ans. Pas de vent; la chaleur continue. Le ciel est sombre; de gros nuages se font un jeu de nous masquer la lune, qui ne parvient qu'à de rares intervalles à nous envoyer quelques rayons. Si nous retrouvons ici, me dis-je alors, un vent semblable à celui de Kao-li; il n'y aura que le gouvernail du bon Dieu capable de manœuvrer sûrement. Mais peu importe. Je vais à Tseu-tsong parce que le devoir m'y appelle; à Notre Seigneur de veiller sur ceux qu'il envoie. Je récitai mon Suscipe, un Memorare et une prière à mon ange gardien; puis je me couchai. Les moustiques avaient abandonné le poste depuis Kao-li: je m'endormis. A une heure j'entendis hisser la voile; nous étions toujours dans le lac. Nous en sortîmes vers deux heures. Il nous en

restait encore quatre autres à traverser. Vent favorable jusqu'au matin. A 4 heures et demie, ma barque s'arrêtait devant la maison de la famille Sen, dont le fils aîné est Scolastique de la Compagnie, à Zi-Ka-Wei. Son père vient me recevoir au débarcadère et se confond en excuses pour la peine qu'il croit m'avoir causée. Je donne l'extrême-Onction à la malade, pendant qu'on prépare la petite chapelle domestique où je dois dire la Ste Messe. A 6 heures, messe; puis communion de la malade. A 7 h. déjeuner; j'étais dans une riche famille d'armateur; la table était abondamment servie; il n'y manquait qu'un plat, celui que personne ne pouvait me donner: l'appetit. La fatigue de la nuit m'avait mis la gorge en feu; rien n'y pouvait passer, sinon le thé qui a toujours droit d'entrée.

Mardi 30 Juin. A 7 h. ½ départ pour Tse-hang à travers les lacs, par la même route qu'hier. Vers 11 h. arrivée à Tse-haong; il ne nous reste pas assez de temps pour arriver à Zô-sè dans la journée; de plus les bateliers dorment debout et votre serviteur jouit des mêmes dispositions. Halte ici et nous y passons la nuit. Pas de malades. Vingt-cinq personnes se confessent et communient. Le 1er Juillet. à 7 heures départ pour Zô-sè à travers le Tiè-se-hou. Dans le canal de Kao-li une barque m'accoste; elle est montée par des pêcheurs chrétiens – "Père, me dit l'un d'eux, il y a ici une femme un peu malade; elle désire se confesser". Je monte à l'avant de la barque de ces braves gens; je confesse la femme, puis nous repartons. Dîner en barque. Deux heures après je fais une halte à Ta-lé-Kiao. "Père, me demandent aussitôt les chrétiens, où avez-vous reçu le coup de vent de la nuit de lundi à mardi?" "Avant d'arriver à Kaoli". – "Eh bien! Vous avez eu de la chance; nous nous disions: Si le Père est dans le lac il est perdu".

En effet, si ce coup de vent était venu nous y rafraîchir, c'en était fait de moi et de mon petit équipage: nous serions tous allés au fond du lac. Mais ceux que Dieu garde sont bien gardés. A 6 heures nous arrivons à Zô-sè où je rencontre le P. Feniani nouvellement venu du Ngang-hoei. La résidence est envahie par les séminaristes qui doivent y passer quelques jours de vacances; pas de chambre disponible; on m'installe un lit dans le réfectoire et j'y couche.

Jeudi. 2. A 5 h. messe au sommet de la montagne dans l'église du pèlerinage; à 7 h. départ pour les chrétientés de la Sous-préfecture de Kien-sè. J'apprends que le P. de Prévoisin se trouve sur ma route: bonne aubaine. Je vais lui rendre visite et nous dînons ensemble; puis je me dirige vers le Cuang-pou; j'y arrive à 3 heures. Marée favorable; mais le vent boude: pas un souffle. A 6 h. ½ arrivée à Tao-in, lieu de station pour la nuit. Pas de malades. Encore une rafale. Tout siffle dans la maison; et je me demande si elle ne va pas me tomber sur la tête. Je sors pour observer le ciel, et, chose singulière ou non! j'aperçois presque au-dessus de la maison un gros nuage noir qui tient tête au vent, et ne remue pas pendant près d'un quart d'heure, tandis que tous les autres décampent avec une rapidité inouie. Finalement, il semble fondre plutôt que fuir. Si les Chinois l'avaient observé ils auraient probablement dit: le diable est dedans.

Vendredi. 3. Départ de bon matin pour Sé-ki-wei. Pendant une heure navigation favorable. Nous tournons vers le Nord, et immédiatement marée contraire et vent debout: nous marchons presque à reculons. Ce qui nous procure l'avantage de n'arriver qu'à 11 heures devant le bourg de Tsu-Kien; nous jetons l'ancre.

Nous n'étions plus qu'à trois kilomètres de Sé-ki-wei; mais avec une pareille navigation impossible d'y arriver pour dîner. Un de mes bateliers monte à terre va dans un restaurant puis m'apporte une omelette, une anguille et des crevettes. Ces crevettes me rappellent immédiatement celles de Vannes; puis voilà le Collège, le Pont-vert, les trois-sapins, Conlo, Roquedas, Sené, l'Ile d'Arz, Lembock, l'île aux Moines, Gravrenis et tout le Morbihan qui se mettent à défiler devant moi; je pousse une pointe jusqu'à Belle-Isle, Lorient, etc; finalement j'arrive jusqu'à Brest; mes bateliers en me voyant manger, ne se doutaient guère que je naviguais aussi rapidement. Les yeux disaient: Tsu-Kien; les souvenirs me montraient tout autre chose. Après avoir ainsi dîné moitié en Chine moitié en Bretagne, je dis aux bateliers de partir.

Ils lèvent l'ancre, et au bout d'une demi-heure nous voilà bel et bien sur la vase, à l'entrée d'un canal où clapotaient deux pouces d'eau. Nouvelle Consolation!

Vers trois heures l'eau arrive; la barque flotte et nous démarrons. Une demi-heure après, j'entrais dans la cour qui se trouve devant l'église de Sé-ki-wei, et je la trouvai en partie couverte de tas de feuilles de muriers: on cultive ici les vers à soie. Missionnaire, catéchiste et bateliers, nous avions presque perdu le goût des voyages. Je dis à mes gens: nous ne partirons d'ici que dimanche matin; demain, station complète pour nous reposer et respirer un peu d'air frais, s'il plaît à Dieu de nous en envoyer.

Samedi. 4. Grand congé qui consiste à rester toute la journée dans ma chambre dont toutes les portes et les fenêtres sont ouvertes; mais hélas! les zéphyrs qui viennent m'y rendre visite ont beau battre des ailes, ils ne réussissent pas toujours à me rafraîchir. – Le Dimanche - Quelques Communions.. J'administre les derniers sacrements à un malade. A 8 h. départ pour Song-Ka-so, chrétienté située à un Kil: de la frontière du Tché-Kiang, le pays de la soie. Marée et vent contraire. Dîner en barque. Le vent du S.O. nous apporte des bouffées de chaleur que l'on dirait sorties d'une fournaise. De Sé-ki-wei à Song-ka-so, comme sur les deux rives du Cuang-pou, les campagnes sont d'une fertilité peu commune. Une première récolte de fèves, de blé, de colza a déjà été faite; la seconde se prépare. Le riz est magnifique, les premières fleurs des cotonniers commencent à s'épanouir; les rives des canaux sont bordées de pois; les citrouilles, les concombres, les melons poussent à foison; quand ils ne trouvent pas de place à terre, ils grimpent sur les tombeaux, ou dirigent leurs tiges jusque sur les arbres et voire même sur les toits des hangars ou des maisons. Leurs grandes fleurs jaunes vont s'ouvrir sur les branches des saules et des ormeaux. Le dormeur de La Fontaine serait mal avisé de venir faire la sieste sous les arbres de cette contrée en la saison d'automne; il lui tomberait peut-être sur le nez quelque chose de plus lourd qu'un gland.

Quelle magnifique végétation! On ne cesse d'admirer à chaque pas la bonté et la puissance créatrice de Dieu qui offre à des milliers de plantes tous les sucs dont elles ont besoin pour naître, grandir et s'abandonner ensuite à l'usage de l'homme. Si Dieu est si beau et si bon dans ses créatures, qu'est-il donc en lui-même? et quel ne sera pas notre bonheur de le voir un jour au Ciel, Sicuti est! – A trois heures et demie, arrivée à Song-Ka-so - deux malades. Si je n'arrête pas ici mon voyage, j'y terminerai au moins mon récit. Après avoir parcouru les Sous-préfectures de Kien-sê et de Cuo-din, je rentrerai, le 16 Juillet, dans celle du Tsin-pou, qui est la mienne. Jusqu'au 27 ou 28, toutes mes journées se ressembleront plus ou moins; inutile donc de vous en parler.

Voilà, mon bien cher Père, la vie du missionnaire chaque

année, à pareille époque. Elle est un peu rude, il est vrai; mais elle nous procure l'avantage de soulager quelques âmes et de souffrir pour Dieu. Puis les vacances, qui commencent à la fête de St Ignace et durent pendant tout le mois d'Août, nous remettent de nos fatigues; et en Septembre nous sommes en état de nous livrer de nouveau aux travaux des missions. — J'arrive maintenant à l'objet principal de cette lettre.

Vers la fin de l'année dernière, un marchand vint me trouver et me dit: "Père, il y a huit jours, pendant que je me trouvais à Tsin-pou pour mon commerce, on m'a volé cent piastres et deux caisses d'habits; ne pouvais-je pas faire faire le Jen-Kouang pour découvrir le voleur?" "Non, lui répondis-je; car il n'est jamais permis à un chrétien de consulter les sorciers." Cette réponse négative attrista quelque peu le marchand; mais il obéit, et aima mieux subir une perte considérable que de commettre une faute grave. — Les païens n'ont pas la même délicatesse de conscience. Le Jen-Kouang est une opération magique fort usitée parmi eux pour retrouver les objets perdus. Les chrétiens savent qu'elle existe; mais il est extrêmement rare qu'ils puissent y assister, car elle ne se fait qu'au milieu des ténèbres de la nuit et dans le plus grand secret. Un lettré chrétien de Pou-tong était, il y a deux ans, précepteur dans une famille païenne qui appela un sorcier pour faire le Jen-Kouang; il assista à cette scène diabolique, et c'est de sa propre bouche que je tiens le récit que je vais vous raconter.

Près du village de Sim-zé-hou, situé à 2 Kil. de la rive gauche du Ouang-pou, en face du Shang-hai et du quartier Américain, habite une famille nommée Kio, dont le chef Kio-Zeu-iong, mort il y a trois ans, laissa un commerce considérable entre les mains de son épouse Kio-Zao-Ze. Kio-Zao-Ze avait fait à son mari de splendides funérailles; de plus, le 18 de la 12e lune 1872, elle avait célébré avec un faste extraordinaire l'anniversaire de sa mort. Plusieurs milliers de piastres dépensés en ces deux cérémonies, autant par vanité que pour rendre service à l'âme du défunt, diminuaient sensiblement le trésor de la famille, lorsqu'un nouveau malheur vint fondre sur elle. 250 piastres furent volées dans le magasin; et les commis, qui étaient peut-être coupables de ce larcin, ne pouvaient, malgré toutes leurs recherches en découvrir l'auteur. — "Il ne nous reste plus qu'à faire le Jen-Kouang", dit alors Kio-Zao-Ze; et elle donna ordre d'avertir secrètement un sorcier de venir chez elle vers 9h. du soir. Le sorcier arriva à l'heure indiquée; mais en homme habile, avant de procéder à son opération, il imposa ses conditions. — "Je ne ferai pas le Jen-Kouang, dit-il à la veuve, à moins que tu ne promettes de me donner la dixième partie de la somme volée, c'est-à-dire 25 piastres, si le Jen-Kouang réussit; et, comme il arrive quelquefois qu'il ne réussit pas pour des causes indépendantes de ma volonté, je ne le commencerai que quand tu m'auras donné 5 piastres que je garderai comme salaire de mon travail". Kio-Zao-Ze tenait trop à recouvrer la somme volée pour ne pas accepter ces conditions; elle remit 5 piastres entre les mains du sorcier. Celui-ci demanda si dans les maisons environnantes les lumières étaient éteintes; on lui répondit que tous les voisins étaient couchés, et que personne ne viendrait troubler l'opération. Il se mit en devoir d'y procéder. Dans le salon de la famille entrèrent alors le sorcier, les deux premiers commis, Kio-ha-mo, le fils de Kio-Zao-Ze, âgé de 12 ans, puis son précepteur. La coutume chinoise ne permettant pas aux femmes de rester dans le même appartement que les hommes, Kio-Zao-Ze assista à l'opération dans une chambre voisine, dont la porte ouverte lui permettait de tout apercevoir.

Le sorcier prit alors une table, la plaça au fond du salon, en l'appuyant contre la muraille, et déposa dessus deux flambeaux rouges qu'il alluma immédiatement. Sur cette table près de laquelle il s'était assis, il étendit une bande de papier jaune longue de 30 centimètres et large de 5; et, saisissant son pinceau, il y écrivit quelques caractères à l'adresse du démon: il le priait de lui venir en aide pour saisir l'âme du voleur. Il colla ensuite cette invocation sur la muraille entre les deux flambeaux; et la recouvrit complètement d'une large feuille de papier blanc pour la soustraire aux regards des spectateurs. "Maintenant, dit-il, j'ai besoin d'un coq vivant; y en a-t-il un à la maison?" "Ha-mo, dit Kio-Zao-Ze à son fils, va au poulailler et apporte un coq. Attention à ne pas faire de bruit! Saisis-le par le cou pour l'empêcher de crier et d'éveiller les voisins." Ha-mo sortit. Quelques minutes après, il rentrait et remettait au sorcier un coq qui fut attaché au pied de la table, avec ordre de se cacher dessous et de n'ouvrir le bec que quand on le lui permettrait. - Le sorcier demanda ensuite quelques poignées de riz sec et sept petites tasses en porcelaine. Le riz, qu'il déposa sur la table en 7 endroits différents et grain par grain, représenta bientôt sept caractères cabalistiques que personne ne pouvait déchiffrer. Ils étaient disposés de manière à former un triangle dont la base était tournée vers le mur, et la pointe dirigée vers l'opérateur. Quand il eut écrit ces caractères avec le riz, il plaça sur chacun d'eux une tasse en porcelaine. "Avez-vous de l'huile et des mèches pour allumer sept lampes? dit-il aux assistants; apportez."

Il fut immédiatement obéi. On lui remit entre les mains un vase d'huile, et une abondante quantité de mèches en moëlle de jonc. Il versa de l'huile dans les sept tasses, et y plongea des mèches qu'il alluma. - "Jeune chef de la famille, dit-il alors à Ha-mo, pourrais-tu m'apporter une tasse d'eau froide?" - Ha-mo s'exécuta de bonne grâce. Le sorcier reçut de ses mains une tasse pleine d'eau et la plaça en dehors du triangle formé par les caractères de riz et les sept lampes allumées; puis, tirant de sa boîte magique une cassolette à trois pieds, il la déposa entre les deux flambeaux qui brûlaient sur la table, et la remplit de petits morceaux de bois de sandal auxquels il mit le feu. Une fumée odoriférante s'éleva dans l'air en l'honneur de Satan. - "Grande dame, dit alors le sorcier en s'adressant à la maîtresse de la maison, j'ai un service à te demander: voudrais-tu me nommer toutes les personnes qui habitent ta maison?" Kio-Zao-Ze les nomma. "Merci; continua le sorcier. Avant le vol, il y avait peut-être quelque étranger chez toi?" "Oui, répondit Kio-Zao-Ze. Un homme de Tsang-zo a couché ici, la nuit qui a précédé la disparition des 250 piastres. - "Bien; dit alors le sorcier. Si je ne craignais de t'offenser, je te prierais d'écrire tous ces noms et de me les remettre." Kio-Zao-Ze s'absenta quelques instants, écrivit les noms et les lui donna. "Maintenant, grande dame ajouta-t-il, il est nécessaire d'apporter 30 à 40 piastres et de les déposer sur la table."

Cette demande froissa quelque peu Kio-Zao-Ze; elle n'en comprenait pas la raison; et craignait peut-être que le sorcier ne voulut à l'avance percevoir la dîme des 250 piastres qui n'étaient pas encore retrouvées. "Il n'y a plus de piastres à la maison," répondit-elle à tort ou à raison. "Grande dame, dit le sorcier, s'il n'y a plus d'argent chez toi, je me vois dans l'impuissance de continuer mon opération; car elle ne réussira certainement pas. Nouvel embarras. Kio-Zao-Ze ne pouvait retracter sa parole; elle eut recours à un autre moyen. "Veux-tu des objets d'argent au lieu de piastres"? demanda-t-elle. "La chose est indifférente; piastres, argent en lingot,

objets en argent, tout cela m'est également utile", répondit le sorcier. — Kio-Zao-Ze alla chercher un écrin, et déposa sur la table des bracelets et autres bijoux pour une valeur de 40 piastres. — "Cela suffit, dit le sorcier." Et prenant le papier sur lequel étaient écrits les noms des personnes qui habitaient la maison et de l'étranger de Tsang-Zo, il le plaça sous la cassolette et le recouvrit avec les bijoux de Kio-Zao-Ze. Le bois de sandal était alors en flammes. Le sorcier prit un pinceau, l'humecta dans l'encre et l'agita au-dessus de la cassolette, puis se mit à écrire des caractères dans le vide. Après avoir écrit trois caractères, il prononçait des paroles inintelligibles, plongeait rapidement son pinceau dans les flammes, et l'en retirait aussitôt. Il répéta vingt fois cette opération mystérieuse. Il écrivit ensuite sur une feuille de papier des caractères que lui seul pouvait lire et comprendre, et les plaça sous la cassolette au-dessus des bijoux. "Maître, dit-il alors au premier commis de la maison, veux-tu venir devant la table et faire cinq prostrations en regardant la cassolette." Le commis dut se prêter à cette cérémonie qui n'était probablement qu'un hommage rendu au démon. "Grande dame, peut-être vais-je t'offenser en t'adressant cette demande, voudrais-tu te prosterner avec ton fils devant la cassolette?

Kio-Zao-Ze et Ha-mo se soumirent comme le premier commis à l'invitation du sorcier, et firent les cinq prostrations requises par les rites diaboliques. Ils en auraient fait cinquante, si cela eut été nécessaire: lorsqu'il espère obtenir quelques piastres, le païen ne bronche jamais.

Quand Kio-Zao-Ze et Ha-mo furent relevés, le sorcier saisit un fauteuil et le plaça a quatre pas de la table. "Jeune chef de la famille, dit-il à Ha-mo, je te prie de t'asseoir dans ce fauteuil, et d'obéir à tous mes ordres; nous touchons au cœur de l'opération. Fixe les yeux sur le papier blanc que j'ai collé au mur, et qui recouvre l'inscription que tu m'as vu tracer après avoir allumé les flambeaux rouges; regarde-le sans discontinuer." Ha-mo s'installa dans le fauteuil et ouvrit deux grands yeux. Le sorcier prit de nouveau son pinceau, le trempa dans l'encre, écrivit des caractères dans le vide, puis le plongeant rapidement dans la flamme du bois de sandal, il prononça de nouveau des paroles inintelligibles. Sur un coin de la table il avait déposé une vingtaine de petites bandes de papier, il les couvrit de caractères et les remit au même endroit. Il se plaça ensuite entre la table et l'enfant à qui il recommanda de fermer les yeux; puis prenant son pinceau il l'agita en face des yeux de Ha-mo, écrivant dans le vide une foule de caractères cabalistiques. Cela fait, il prit au coin de la table une des bandes de papier, l'alluma à la flamme de la cassolette, l'agita de haut en bas en face de la grande feuille collée sur le mur, et quand la flamme l'eut presque entièrement consumée, il la dirigea par un mouvement précipité vers les yeux de l'enfant, en prononçant des paroles inintelligibles. Il répéta cette manœuvre jusqu'à ce que les dernières bandes de papier furent brûlées. — "Jeune chef de la famille, dit-il ensuite à Ha-mo, nous sommes arrivés à la fin de l'opération. Attention! Toi seul, tu pourras voir ce qui va se passer; les yeux d'un enfant ont seuls le privilège de découvrir ces choses mystérieuses. Des caractères vont s'écrire d'eux-mêmes sur le grand papier collé au mur; regarde bien, car tu pourras les lire. Tu verras ensuite se dessiner sur le même papier le magasin où les 250 piastres ont été volées; tout son ameublement va paraître à tes yeux; puis la porte s'ouvrira, tu apercevras une personne entrer; tu me diras si c'est un homme ou une femme; son âge, sa taille, ses habits te seront faciles à reconnaître; elle ouvrira le coffre, y prendra les piastres et sortira."

Ha-mo écarquilla les yeux avec plus de courage que jamais.

Le sorcier, en attendant le résultat de ses diableries, se mit à fumer. Après avoir tiré de sa pipe à eau quelques bouffées de tabac, il interpella l'enfant:
- "Vois-tu quelque chose ?" lui demanda-t-il.
- "Rien n'arrive, ni caractères, ni chambre", répondit Ha-mo.
- "Patience, dit le sorcier. Attendons un peu." Les assistants fixaient avec anxiété les yeux sur la feuille de papier, pour y découvrir quelque apparition magique, en dépit de la parole du sorcier, qui leur avait annoncé que l'enfant seul aurait le privilège de la découverte.

Cinq minutes s'étaient à peine écoulées que le fils de Kio-Zao-Ze rompit de lui-même le silence - "Je suis fatigué de tenir ainsi les yeux ouverts devant toutes ces lampes et ces chandelles allumées", dit-il d'un ton quelque peu dépité. "- Repose-toi un instant dit le sorcier; j'ai un moyen de hâter l'issue de l'opération." Il trempa alors son pinceau dans la tasse d'eau froide et en aspergea la grande feuille collée sur le mur. Puis ouvrant la boîte magique, il en tira de nouvelles bandes de papier, sur lesquelles il écrivit des caractères, les alluma à la flamme de la cassolette, les agita comme précédemment de haut en bas le long de la grande feuille de papier, puis les dirigea précipitamment vers les yeux de l'enfant qui les tenait fermés. "Maintenant, dit-il à Ha-mo, ouvre les yeux et regarde. Caractères, chambre et soleil tout va paraître sur le mur." Ha-mo rentra de nouveau en fonction. La patience n'était pas sa vertu favorite, et il ne tarda pas à rompre de nouveau le silence.

"Je ne vois rien, absolument rien, dit-il, ni chambre, ni soleil; et puis, à force d'écarquiller les yeux, tout me paraît trouble et sur la table et sur le mur." Le sorcier était déconcerté. "Allons, un peu de patience, dit Kio-Zao-Ze à son fils; la chose en vaut la peine. Il faut absolument retrouver ces 250 piastres. Patience donc; et demain je te donnerai des sapèques pour tes menus plaisirs. Quant à toi, dit-elle au sorcier, recommence ton opération, si cela est nécessaire." - Le sorcier recommença jusqu'à dix fois. Ha-mo se retournait en tout sens sur le fauteuil qu'il trouvait moins moëlleux que son lit; et ses yeux s'obstinaient à ne rien voir. Il était près de 2 h. du matin. Les coqs du voisinage chantaient déjà; et celui qui était attaché sous la table se mit à leur répondre, en dépit de la consigne qui lui avait été imposée. - "Retirons-nous, dit Kio-Zao-Ze mécontente; car le jour ne tardera pas à paraître, et il est inutile de rester ici plus longtemps." - La réputation et l'honneur du sorcier étaient compromis. Il proposa à la maîtresse de la maison de revenir la nuit suivante, et s'engagea à recommencer ses diableries sans recevoir un nouveau salaire. - Ha-mo jeta sur sa mère un regard qui trahissait sa pensée. Pour s'épargner la peine d'occuper une seconde nuit le fauteuil, il semblait lui dire de donner au sorcier un congé définitif. Mais Kio-Zao-Ze tenait trop aux piastres, pour ne pas accepter la proposition qui lui était faite.

"Reviens aujourd'hui à la même heure qu'hier, dit-elle au sorcier." - Chacun se retira. - Le soir, vers 9 h., le salon de Kio-Zao-Ze s'ouvrait pour une nouvelle séance. Deux sorciers s'y trouvaient réunis, celui de la veille et un autre qui venait lui prêter son concours; et les mêmes personnages prenaient place autour d'eux. Kio-Zao-Ze se disait que deux sorciers réussiraient mieux qu'un, et elle se croyait déjà sûre de recouvrer ses piastres.

Ha-mo s'attendait à occuper moins longtemps le fauteuil de la présidence, et comptait sur une nuit plus heureuse que la précédente. Chacun se berçait d'espérance.

Le sorcier de la veille commença le premier l'opération. Ha-mo arriva au fauteuil à point nommé, ouvrit

les yeux d'une manière irréprochable et finit par déclarer qu'il ne voyait rien. Ce début déconcerta et l'opérateur et les assistants. - Le second sorcier se mit à l'œuvre non sans quelque inquiétude. Finalement, la grande feuille de papier collée sur le mur resta aussi blanche pour les yeux de Ha-mo que pour ceux des autres personnes: rien ne s'y dessinait. - "Quelle étrange chose!" se disaient les sorciers; et ils se mirent à recommencer leur opération. La troisième fut nulle, et la quatrième ne réussit pas davantage. - "Grande dame, dit alors le sorcier de la veille, il doit y avoir dans la maison voisine de la tienne ou un mort, ou une femme en travail d'enfant!"

"Il y a un mort enfermé depuis longtemps dans son cercueil," répondit Kio-Zao-Ze. "Inutile de continuer, reprit notre homme. Avec une femme en travail d'enfant, ou un mort pour voisin le Jeu-Kouang ne réussit jamais."

Kio-Zao-Ze dut se contenter de cette explication des échecs multipliés qui l'avaient attristée; et les sorciers quittèrent sa demeure pour n'y plus rentrer.

Laissons au diable ses caprices ou ses impuissances, si tant il est vrai que ses adeptes ne mentaient pas en affirmant que dans le voisinage d'un mort ou d'une femme en travail d'enfant il ne leur prête jamais son concours. Mais il est une explication qui paraît plus péremptoire que la leur. Dans le salon de Kio Zao Ze les spectateurs n'étaient pas nombreux; toutefois il y avait encore parmi eux un homme de trop: le lettré chrétien.

Quand un chrétien se trouve mêlé au groupe qui entoure la table d'un sorcier, la puissance du démon subit ordinairement un échec. Il est arrivé plus d'une fois sur le quai de Shang-hai que des hommes, voués aux sciences occultes, ont vu leurs opérations échouer complètement; et ont plié bagage pour aller s'installer ailleurs, en disant: "Il y a ici dans la foule quelque chrétien, je ne puis agir en sa présence."

Des séminaristes, aux jours de promenade, se sont parfois fait un jeu de s'arrêter devant les sorciers dans les rues; il leur suffisait de faire en secret un signe de croix, ou de prononcer quelque pieuse invocation pour mettre le diable en fuite et réduire à néant la puissance qu'il prête à ses adeptes. - Si le Jeu-Kouang n'a pas réussi dans le salon de Kio-Zao-Ze comme il réussit ailleurs, la cause ne doit pas en être rejetée sur le cadavre du voisin. Le lettré chrétien par sa seule présence, ou grâce aux objets de piété qu'il portait sur sa personne, a sans doute fait échouer les manœuvres diaboliques des sorciers.

En terminant cette lettre permettez-moi, Mon cher Père, de me recommander à vos prières. "Dies peregrinationis meæ quadraginta quatuor annorum sunt parvi et mali." La fin du voyage approche ici rapidement; car vous savez qu'il en est des années de mission comme des années de campagnes: elles comptent double. Demandez pour moi à Notre Seigneur les grâces qui me sont nécessaires pour exercer selon les désirs de son Cœur le ministère qu'il m'a confié, afin qu'à ma dernière heure je puisse trouver devant lui grâce et miséricorde.

Adieu, cher et bon Père. In unione SS. SS.

Inf. in Xto serv. G. Palatre. S.J.

Mission du Pé-Tchély.

Dernière lettre du P. Petitfils au R.P. Grandidier.

Tchuan-Kia-ou, 13 Mars 1874.

Mon Révérend Père Provincial,

P.C.

Depuis longtemps je suis si occupé au milieu des néophytes et des catéchumènes que j'ai laissé languir

ma correspondance. Aujourd'hui, j'ai deux instants libres, j'en profite pour vous donner signe de vie et vous parler de mes Chinois. Je vous l'ai dit, j'évangélise un terrain inondé depuis 6 ans et, depuis ce laps de temps annuellement visité par la famine, famine qui, chaque année devient plus terrible. Ce n'est pas une petite peine pour le cœur du missionnaire de voir souffrir tant de malheureux sans pouvoir les secourir tous. Il est vrai que Notre Seigneur, pour ménager ma faiblesse, m'envoie comme compensation des consolations apostoliques.

Depuis le 15 Août dernier j'ai baptisé 354 adultes et il me reste encore sur mon district au moins 1300 catéchumènes, et ce nombre augmente tous les jours. J'ai pour les instruire une quinzaine de catéchistes, hommes ou femmes, dont chacun reçoit une allocation mensuelle d'une vingtaine de francs. Ils doivent se nourrir à leurs frais et ne peuvent rien accepter de ceux qu'ils instruisent, sous peine de destitution : Cette mesure est nécessaire.

Outre le soin des catéchumènes et la surveillance des catéchistes, j'ai 3600 chrétiens, dispersés en plus de 50 chrétientés, à évangéliser. Vous voyez si j'ai de la besogne et si besoin serait au moins de deux missionnaires sur un pareil terrain. Les autres Pères n'ont pas moins de besogne que moi et quelques-uns en ont encore plus.

J'ai parfois l'âme toute triste en pensant que ce petit nombre d'aspirants à la Foi et de néophytes est jeté, sur le terrain que je parcours, au milieu de plus d'un million de païens. Devant si peu d'ouvrage fait et de tant d'ouvrage à faire je m'en veux plus d'une fois de n'avancer pas davantage, et pourtant, je vais souvent jusqu'aux extrêmes limites de mes forces. Malgré tant de fatigues néanmoins, la santé se soutient ; c'est que la bête se fait peu à peu à ce rude métier de soldat apostolique. Le froid, la chaleur, les sempiternels voyages, car je visite chaque nouvelle chrétienté au moins tous les deux mois et quelques-unes tous les mois, endurcissent le corps et le rendent apte à supporter, sans se plaindre, les plus rudes travaux.

Ne pas se nourrir à ses heures, coucher sur la dure, se faire Chinois pour goûter à des mets tout chinois, voilà encore quelques uns des mille désagréments auxquels Madame la bête doit ici s'accoutumer. Mais si le corps n'a pas toutes ses aises, l'âme est dans la joie en pensant à tant d'autres âmes au salut desquelles elle contribue.

Dites donc, mon Révérend Père, à quelques uns des Pères qui vous entourent de venir ici partager nos fatigues, mais aussi nos joies.

Dans ce moment, calme complet dans notre Tchély : aucun bruit de guerre ou de persécution. Cet état de calme ne contribue pas peu à faire naître les catéchumènes. Généralement du reste, les populations païennes au milieu desquelles nous vivons sont bonnes, et bien des âmes n'ont qu'à entendre parler de la Doctrine pour l'embrasser aussitôt. Je cause souvent avec les païens et je trouve dans la plupart, des âmes naturellement chrétiennes, qui opposent peu de préjugés à la croyance aux vérités du Christianisme ; ce qui leur manque le plus souvent pour devenir chrétiennes tout-à-fait, ce sont des missionnaires et des catéchistes. Ils sont en attendant païens dans la bonne foi.

Vous me pardonnerez, mon Révérend Père, d'être cette fois si laconique, malgré l'extrême plaisir que j'éprouve de m'entretenir avec vous. Je le répète, j'ai peu d'instants libres. A bientôt quelques lignes. Merci de celles si affectueusement paternelles que vous avez eu la charité de m'écrire. Priez, je vous prie, et faites prier nos Pères et Frères pour mes néophytes, mes catéchumènes et aussi pour moi. A tous les Nôtres mes respectueuses et fraternelles salutations, et à vous, mon R.P. Provincial, ma plus respectueuse affection en N.S.

En union de vos SS.SS.

J. Petitfils. S.J.

Lettre du R. P. Gonnet au Révérend Père Provincial de Champagne. 6 Avril 1874.

Mon Révérend Père Provincial,

P. C.

Lorsque cette lettre vous parviendra, vous connaîtrez déjà depuis longtemps par dépêche télégraphique la douloureuse perte que nous avons faite par la mort du P. Petitfils. Voilà un excellent ouvrier de moins dans votre petite mission du Tchély. J'ai prié le P. Edel de vous donner les détails que vous pouvez désirer touchant la maladie et la mort de notre cher défunt. Qu'il me suffise de vous raconter ici un petit trait que le P. Edel n'a pas pu connaître: il est touchant et significatif.

Le P. Petitfils, en sa qualité d'hercule de la mission, comme santé, ainsi qu'il s'appelait lui-même, avait obtenu d'évangéliser un de nos districts les plus importants et en même temps le plus pénible. Il avait à lui seul le soin de plus de 4,000 chrétiens; la plupart tout nouveaux et beaucoup encore non baptisés. Ces pauvres gens sont disséminés sur une vaste étendue de pays, en grande partie désolé par une effrayante inondation depuis déjà 3 ans: Point de récoltes, toutes les campagnes sont sous l'eau, et ces pauvres habitants émigrent ou sont réduits à la mendicité. Le P. Petitfils souffrait beaucoup en se voyant dans l'impossibilité de venir au secours de tant de misères. Il parlait sans cesse et de vive voix et dans ses lettres de ses malheureux inondés et affamés. Venait-il à la Résidence pour se confesser et se reposer 2 ou 3 jours, il lui suffisait de savoir en quelques mots quelles étaient les nouvelles de Rome et de notre chère et malheureuse France. Les autres nouvelles avaient peu d'intérêt pour lui. Son esprit et son cœur étaient tout entiers à son district et à ses néophytes. A notre dernière retraite annuelle du mois de Janvier, il me parla souvent et longuement de ses œuvres, des besoins extrêmes de ses pauvres chrétiens etc. Il aurait désiré faire des aumônes plus abondantes. " Oh! que n'ai-je, me disait-il un jour, quelques milliers de francs à ma disposition! Quel bonheur pour moi si je pouvais venir en aide à mes pauvres affamés; je ne redoute pas les privations corporelles, mais la vue de tant de misères que je ne puis soulager m'accable et le cœur n'y tient plus. Mon R. P. Supérieur, accordez-moi la grâce que je vais vous demander. J'ai pensé bien des fois que mes habits ouatés ou fourrés que nous avons pour l'hiver ne me sont pas absolument nécessaires, permettez-moi de les vendre au profit de mes pauvres; je suis robuste, plus qu'un autre je puis supporter le froid, et ce sera pour moi une grande consolation de pouvoir faire quelques aumônes de plus", et en parlant ainsi, sa voix était étouffée par les sanglots.

Vous jugez bien, mon révérend Père Provincial, si cette permission pouvait lui être accordée; mais je me hâtai de dire à notre cher Père, qu'outre les secours qu'il avait déjà reçus, je mettais à sa disposition une nouvelle somme de 100 taëls (800 frs) qu'il reçut en me témoignant la plus vive reconnaissance.

Quelle belle couronne doit avoir au Ciel ce missionnaire au cœur si généreux et si dévoué. Puisse-t-il trouver parmi nous de nombreux imitateurs de son zèle et de ses vertus!

P. Gonnet, S. J.

Lettre du P. Leboucq à Mgr Dubar.

Ou Kiao, village de Tà-Tsi-Kia, 11 Avril 1874.

Monseigneur,

P. C.

Il est 9 heures du soir. C'est l'heure du repos pour les honnêtes gens. Voilà pourquoi si vous voyagiez jamais en Normandie, vous ne rencontreriez personne dans les rues après l'heure réglementaire. Cependant je ne puis résister au

plaisir de vous parler de nos chrétiens. Mais précisons:

C'est d'abord, permettez-moi de vous parler du village de Pan-kia-kias. C'est là où j'ai célébré les solennités pascales. Vous vous rappelez l'Eglise, ce hangar en terre, de 30 pieds de long, et le presbytère, ce petit taudis de 9 pieds carrés dans lequel les Evêques eux-mêmes ont bien de la peine à trouver un petit coin pour s'asseoir. Inutile de vous dire que ces deux corps de bâtiments n'ont pas désempli depuis le Jeudi saint jusqu'au Mardi de Pâques mais cette énorme cour carrée où nous nous promenions quand le vent et la poussière ne nous en empêchaient pas, quel coup d'œil elle presentait pendant 4 ou 5 jours! ... dans un angle se trouvaient les marmites et la batterie de cuisine prêtes à fonctionner pour le service des étrangers qui viendraient à Pan-kia-kias. Ces visiteurs se sont trouvés, le Samedi saint au nombre de plus de 700 chrétiens et de 2 ou 300 païens qui venaient pour entendre nos sermons; aussi nos provisions n'ont-elles pas fait long feu; le Dimanche matin il ne restait plus rien à manger, tout avait été dévoré la veille: Mon Dieu que les chinois ont donc bon appétit? ce serait à ravir si nous ne devions pas payer les frais de la noce. Soyez en paix, Monseigneur, sur le compte des 15 baëls que vous m'aviez si gracieusement donnés en me quittant, ils se sont promptement dispersés; nos panchialiens les ont emportés avec eux, ou plutôt non, ils les ont dévorés, absorbés! Et encore si leur visite ne m'avait coûté que 15 baëls! Mais oublions ce vilain côté de la fête et parlons des joies et des Alleluia qu'elle m'a apportés. Pendant 5 ou 6 jours nous avons moi et 4 catéchistes prêché si bel et bien que la voix, la salive, et les poumons ne pouvaient plus permettre aux orateurs de continuer leurs harangues; quel joli spectacle cependant que ces 5 ou 600 catéchumènes et païens assis, le soir, au clair de la lune et tout simplement dans le sable pour écouter la parole de Dieu!! Pour parler à cette multitude j'étais assis à la porte de ma chambre ayant à côté de moi 3 ou 4 chinois qui venaient à mon secours en prenant ma place quand j'étais égosillé. Les lanternes que nos chinois avaient préparées et attachées aux quatre coins de la cour donnaient trop peu de lumière pour inspirer de la jalousie à la lune. Je ne sais trop si nos braves gens de Ou-Kias sont jamais allés à Falaise mais leurs lanternes ressemblent joliment à celles des bourgeois de ce port là. – A l'heure qu'il est il y a 47 chrétiens de plus à Pan-kia-kias qu'il n'y en avait avant Pâques; 200 païens au moins se sont déclarés catéchumènes depuis nos prédications et nos solennités. Hier encore, au village de Sommen mon catéchiste assis sur ma voiture a prêché depuis 8 hs jusqu'à 10 heures du soir, à plus de 40 païens qui étaient venus d'eux-mêmes demander à entendre la parole de vie. Lorsque nous avons commencé à pérorer il faisait un vent à écorner les bœufs et cependant nous étions tous, missionnaires, catéchistes et païens assis à la belle étoile. A Sommen donc aussi grande espérance et 23 nouveaux catéchumènes à l'encre.

Votre Grandeur assurément n'a pas oublié que lors de son passage à Taksi-kia plusieurs familles appartenant à la secte des Nénuphar demandaient à entrer dans le giron de l'Eglise. Je ne sais comment vous mettre au courant de ce qui s'est passé dans ce village ces jours derniers; pardonnez-moi de ne vous en donner qu'une analyse incomplète. Six ou 7 familles voulaient se convertir; trois d'entre elles, plus ardentes que les autres ont commencé résolument. Le Père (votre vieillard de 86 ans) le vieux Kü ayant été affilié à la secte des Nénuphar pendant 73 ans et proclamé chef de 8600 familles depuis 30 ou 40 ans avait un fameux coup de collier à donner pour se tirer du milieu de ses coréligionnaires. Le lendemain

de notre grande fête à laquelle il assistait, il réunit donc sa famille et leur déclare qu'à partir de ce moment il était adorateur du vrai Dieu ! Là dessus pour prouver ce qu'il venait d'avancer, le vieillard saisit un vieux sabre rouillé, pendu au chevet de son lit ; le voila en présence du Dieu de la marmite Tsao-tram-Lé. Cette divinité du foyer, disaient 2 ou 3 brus assez timidement, ne vous a jamais fait de mal ; pourquoi voulez-vous déchirer son image ?

Si elle ne nous a pas fait de mal quel bienfait avons nous reçu de cette idole stupide, de cette divinité chimérique ? Tenez regardez bien ... un, deux, trois... le sabre sans être frais remoulu avait rasé l'image de la divinité. Il restait d'autres opérations à faire : le vieillard continue sa marche triomphante .... le voyez-vous le sabre à la main et suivi de douze membres de la famille dont les uns manifestaient leur joie par des bravos, d'autres leur tristesse et leurs regrets par des larmes, quelques autres leur dépit par leur attitude de mécontents. Le vieux chef nénuphar va faire ses adieux au dieu gardien des portes "Men-chen" ; cette grosse divinité écarlate a beau le regarder d'un air menaçant avec sa figure barbouillée au rouge d'ocre .... voilà le sabre qui lui tombe sur la tête, le décolle de la porte et le fait voler en plusieurs morceaux.

Restaient à la maison les Chiam-tou ou réchauds à bâtonnets ; le courageux octogénaire vient leur donner leur compte à eux aussi et bientôt armé d'une petite massue il tombait sur ces instruments de 73 ans de superstitions et les faisait voler en éclats.

Ces différentes opérations avaient été rapides, la famille ébahie, surprise, n'avait pas eu le temps de se livrer à beaucoup de réflexions : mais une fois la besogne finie chacun commença à donner son opinion sur ce rapide coup de main. L'assemblée d'abord assez contenue devient tumultueuse, on échange de gros mots, des malédictions puis à la fin des coups.. Ce qui est consolant c'est que les défenseurs de l'ordre et de la vraie foi ont gagné la victoire ; l'opposition représentée par 3 ou 4 personnes seulement dont un homme et trois femmes a été vaincue et laissée sur le champ de bataille. Cette victoire a fait du bruit dans le village et même jusque dans les villages voisins et c'est pour en connaître le résultat que je suis venu à Ta-tsi-Kia. A l'heure où je vous écris ces lignes, les combattants sont réconciliés, la paix est rétablie dans la famille et 12 personnes de la maison Kü se font chrétiennes, un jeune homme de 25 ans et sa femme refusent de suivre l'exemple du grand-père, de la mère, du frère aîné et des belles sœurs ; ils prétendent que la religion chrétienne n'offre des garanties que pour l'éternité tandis qu'elle expose ici-bas son monde aux malédictions, aux injures, aux persécutions des païens et des mandarins.

Il y a bien un peu de vrai là-dedans, et l'état languissant de nos affaires sur plusieurs points de la Chine, les tracasseries que nos malheureux néophytes ont à subir sans que nous puissions obtenir l'appui efficace des autorités nous font suffisamment savoir que nous n'avons plus à vivre de nos rentes ici-bas, mais à gagner notre pain aussi bien que les âmes des Chinois au prix de nos sueurs.

Pardon, Monseigneur, si je vous écris d'une manière si illisible et si rapide ; pour vous tracer ces lignes je suis assis sur mes talons, mes genoux me servent de table ou de secrétaire.

Inf. in Christo serv.

P. Leboucq. S.J.

Amérique sept. (Etats-Unis)

Extrait d'une lettre du P. Ed. Désy au R. P. Peultier.

Woodstock Collège, 29 Mars 1874.

La nouvelle la plus importante aujourd'hui touchant la Compagnie, en Canada c'est, sans contredit, celle qui se rapporte aux "Biens des Jésuites". La question des anciennes possessions de la Compagnie dans la Nouvelle-France était amenée devant le Parlement de Québec, en Decembre dernier, par un de nos amis qui crut devoir profiter pour cela d'un incident tout-à-fait imprévu. Les Nôtres, parait-il, ne s'attendaient pas à voir surgir cette question si tôt; mais l'occasion se présentait belle de réclamer, on l'a saisie. Le Supérieur Général de la mission présenta une pétition en règle, et notre valeureux P. Braun a fait un livre, comme il sait en faire, pour l'appuyer, en exposant toute cette affaire au point de vue de l'histoire et des principes. Ce magnifique travail a été envoyé gratis aux membres du clergé Canadien et à nombre de personnes appartenant aux professions libérales et aux classes instruites. Il aura pour effet d'éclairer les esprits et de préparer la chambre législative et l'opinion publique à demander justice au Ministère en notre faveur, et en cas de refus de la part de celui-ci - on peut l'espérer, à le remplacer par un autre prêt à remplir ce devoir. Cette question donnera probablement lieu à un débat en règle à la prochaine session du Parlement en Octobre, ou Novembre. J'ose espérer que vous n'oublierez pas cette importante affaire Coram Deo d'autant plus qu'il y a des points noirs à l'horizon, surtout du côté de Québec et de Rimouski. Il faut bien que je vous dise un mot de nos zouaves Pontificaux et de la fête de St Thomas d'Aquin. - Nos zouaves Canadiens forment, sous le nom d'Union-Allet, une association de preux parfaitement organisée avec ses cercles locaux sur les différents points du pays, ses réunions particulières, son Bulletin mensuel, sa correspondance avec les autres société du même genre à l'étranger et ses assemblées générales qui ont lieu, chaque année, dans quelqu'une de nos principales villes. Tout naturellement, c'est à Montréal que se trouve le principal foyer de cette belle association.

Dernièrement, un de leurs compatriotes et compagnons d'armes tombait sur le champ de bataille, au service de Don Carlos: son nom est M. le Chevalier Hugh Murray. Aussitôt que la nouvelle en fut communiquée à l'Union-Allet, une assemblée est convoquée et l'on passe une série de résolutions dignes des nobles jeunes gens qui ont désiré si ardemment verser leur sang pour la cause du Vicaire de J.C.. Pour votre édification, permettez-moi de vous transcrire ici quelques unes de ces résolutions.

1º Le bureau de régie de l'Union-Allet, ayant eu communication de la mort héroïque d'un de ses anciens officiers, M. Hugh Murray, chevalier de Pie IX, sous-lieutenant aux zouaves Pontificaux romains, capitaine aux Zouaves pontificaux attachés au service de Don Carlos, tué à l'ennemi à l'assaut de Manrèse, que ce bureau, au nom de toute la société des Zouaves Pontificaux du Canada, rend foi et hommage à ce glorieux soldat de Pie IX, martyr de son devoir et de son dévouement à la cause catholique en Espagne.

2º Les zouaves Pontificaux du Canada, pour perpétuer le souvenir glorieux de leur bien-aimé et brave commandant, le regretté Hugh Murray, capitaine dans les armées de Don Carlos, ancien sous-lieutenant aux Zouaves Pontificaux, mort sous les murs de Manrèse, décident d'ajouter dans tous les registres de l'Union-Allet à la suite de son nom: "Mort au champ d'honneur"; qu'il soit résolu qu'à chaque appel qui sera fait aux Zouaves Pontificaux du Canada, le plus ancien sous-officier sorte des rangs et réponde en faisant le salut militaire à l'appel qui sera fait du nom de Hugh Murray chevalier de Pie IX: "Mort au champ d'honneur".

3°. La mort de ce vieux soldat de la papauté qui a rendu témoignage par l'effusion de son sang à la foi qu'il professait et à la cause qu'il défendait, ne doit pousser ses camarades qu'à un plus grand dévouement à l'Eglise et à toutes les causes catholiques qui ne font qu'une avec elle. Que toutes les Vice-Présidences locales soient notifiées de cette mort héroïque et qu'elles soient priées de lui rendre hommage de la manière qu'elles jugeront la plus propre à développer parmi elles ce sentiment de dévouement et d'abnégation dont notre compatriote s'est montré un si glorieux modèle.

4°. Le capitaine Murray étant mort sous les murs de Manrèse en conduisant les Zouaves de Don Carlos à l'assaut avec l'épée de bataille que les Zouaves canadiens, ses compatriotes, lui avaient présentée sous les murs de Rome; Et vu la communauté d'idées qui règne entre les deux causes que le chevalier Murray a défendues au prix de son sang à Mentana et au prix de sa vie en Espagne. Qu'un Libera solennel soit chanté dans une église de Montréal pour le repos de l'âme de ce regretté soldat de l'Eglise et de la légitimité.

5°. Que les Zouaves Canadiens en considération des mérites de leur ami et des regrets qu'ils ressentent de sa mort portent le deuil pendant un mois et que 25 messes basses soient acquittées pour le repos de son âme par la caisse de l'Union-Allet." Vous apprendrez avec plaisir que ce fut notre église qui eut le privilège d'être choisie pour la cérémonie funèbre dont il vient d'être fait mention. En conséquence, Lundi, 23 Mars, vers les 7 heures du soir, la foule se pressait au Gesù et sa vaste nef suffisait à peine à contenir l'affluence qui était venue prier pour ce vaillant soldat. On remarquait au chœur, outre un nombreux clergé N.N. S.S. les évêques de Montréal et de Birtha. L'église était lugubrement ornée de banderoles noires, jaunes et blanches. De sombres draperies garnissaient la chaire et les galeries. Le catafalque, élevé près de la balustrade, était entouré d'une garde d'honneur de seize Zouaves Pontificaux commandés par un de leurs officiers. - Le chœur, avec accompagnement d'orgue et d'orchestre, a rendu admirablement le Dies iræ de Mozart avec quelques autres morceaux de ce genre. Il y eut éloge funèbre en Anglais et en français. Ce fut le P. Hamon qui fut chargé de la partie française, et M. L'abbé Lonergan, curé d'Hochelaga, de la partie anglaise: tous deux s'en acquittèrent parfaitement. — Quant au 6e centenaire de l'ange de l'Ecole, il n'a point passé inaperçu en Canada. Il y a eu grande fête à l'Université-Laval et chez les Dominicains de St Hyacinthe. A Québec, comme à St Hyacinthe, il y a eu à cette occasion, messe pontificale et sermon de circonstance. Ce fut le Supérieur des Dominicains qui fit à Québec le panégyrique du Docteur Angélique, et un prêtre du Séminaire de Québec qui s'acquitta de la même tâche à St Hyacinthe: en sorte que les deux maisons se firent mutuellement hommage. Il est juste, cependant, d'ajouter, qu'à St Hyacinthe, où la fête se célébra avec le plus d'éclat, on eut la délicate attention d'inviter le R.P. Fleck, recteur du collège Ste Marie, à remplir les fonctions de Diacre d'honneur.

La St Thomas a été dignement célébrée à Woodstock. On devait s'y attendre. Notre Préfet des Etudes, le R.P. Camille Mazzella, comme, au reste, tous les autres Pères de la maison, sait trop bien apprécier l'importance de la doctrine du Maître pour qu'il laissât échapper une si belle occasion d'en inculquer de plus en plus le goût et l'amour. Après un Triduum préparatoire à la fête, nous avons eu une grande séance musicale et littéraire couronnée par la bénédiction solennelle du Très-saint Sacrement.

———*———

Amérique Méridionale.

Cayenne - Derniers temps de la Mission.

Par le P. Bobet.

La mission de Cayenne vient de finir - Commencée au milieu de 1852, elle a duré à-peu-près 22 ans. Au mois de Mars 1873, Notre T. R. P. Général donna aux missionnaires l'ordre de faire toutes les dispositions pour rentrer en France. L'œuvre avait dévié de son but; et le travail était devenu presqu'insignifiant.

En effet depuis 1866, les condamnés n'étaient plus envoyés à la Guyane, où tous les essais de colonisations avait fort mal réussi. On ajoutait cette raison « que le climat étant fort malsain, il répugnait d'envoyer dans ce pays meurtrier des hommes condamnés aux travaux forcés et non à la mort »

Les 8 dernières années avaient vu disparaître les uns après les autres les établissements de L'oyapok et de la Montagne d'argent, de Ste Marie, et de St Augustin. Kourou, qui avait encore en 1872 de belles plantations redevenait le désert, le Maroni autrefois si florissant ne comptait plus que deux Eglises; dans la rade de Cayenne, un des pontons avait coulé en noyant 28 hommes, un autre était abandonné, restait un troisième sur le quel étaient logés de 40 à 60 hommes, aux îles du salut, où il y avait autrefois jusqu'à 1700 Catholiques, on en comptait alors 250 à peine. Ainsi la Cie devait fournir de 6 à 8 Prêtres et 8 frères pour 2000 Catholiques ou plus, répartis en 6 pénitenciers, N. T. R. P. a cru que les nôtres seraient employés plus utilement ailleurs.

Les premiers Pères partis avec le Père Hus pour commencer cette mission, témoignaient de leur joie d'avoir été choisis; ceux qui sont revenus, ne l'ont quitté que par obéissance; d'autres, comme le P. Gaudré, usé par 18 ans de travaux et de maladies, et invité à revenir en France, ont préféré mourir au milieu de ces pauvres, là où s'était consumée la partie la plus importante de leur vie. Cette mission mérite donc, que nous lui donnions un souvenir, et pour consacrer les marques de sympathie qu'ont reçues nos Pères en la quittant, et pour reconnaître la bienveillance que n'a cessé de témoigner à leurs travaux la haute administration.

I. C'est à Cayenne et aux Iles du Salut que l'on avait établi dans les premières années les pénitenciers les plus considérables - Cayenne en retirait de très-grands avantages tant pour l'entretien des rues, des canaux, et des routes autour de la ville, que pour les travaux de la rade - Les îles du Salut, situées à 10 lieues au nord-nord-Est de Cayenne, comme trois citadelles au milieu de la mer, étaient un lieu sûr d'où les condamnés ne pouvaient s'enfuir, ni entretenir aucune relation. L'une de ces trois îles appelée « St Joseph » était le lieu de résidence des repris de justice, gens que les cours d'assises n'avaient point condamnés, mais que les tribunaux de police correctionnelle voyaient souvent revenir, pour vol, ou vagabondage, ou mendicité, et que la police était fatiguée de surveiller - On leur accordait 10 ans de séjour en Guyane pour les aider à se défaire de leurs anciennes habitudes: mais de toutes les catégories de transportés, c'était la moins corrigible - Ayant été complètement amnistiés par la république de Mr Thiers, ils sont revenus en France dans les mois de janvier et d'avril de l'année dernière - Déjà depuis 6 mois le Père de Beaumont leur dernier pasteur avait été rappelé par les Supérieurs.

La 2e île a conservé le nom primitif de ce groupe et se nomme « l'île du diable »; elle servait de refuge autrefois aux détenus politiques - C'est là qu'ont vécu Delescluse, Tibaldi et autres héros de la dernière commune: ils ont à-peu-près tous laissé de bien tristes souvenirs, même dans l'esprit des transportés -

La 3e île et la plus importante est « L'île Royale »

Elle gardait sur son rocher les condamnés des cours d'assises, ceux qui avaient la plus mauvaise réputation; et tous ceux des autres pénitenciers qui avaient mérité de graves punitions y venaient demeurer. On l'appelait « La Galère de la Guyane ». Aussi a-t-elle eu pour son service spécial une Compagnie entière de soldats, des surveillants en nombre illimité, un hôpital considérable, et pendant longtemps deux aumôniers. C'est là que le P. Falleur après le départ du P. Géré, a passé seul, les deux dernières années de sa vie pénitenciaire. Le nombre des Catholiques était réduit à 250 environ, mais pour la plupart c'étaient des hommes de choix 150 portaient la chaine et le boulet. Il fallait dans l'aumônier une délicatesse spéciale jointe à une grande autorité pour réduire et amener à de bons sentiments ces natures terribles. Le Père pouvait les voir tous les jours et à tous les moments du jour, soit sur le camp ou dans les prisons; ces hommes par les bons soins, des services rendus, quelques aumônes, souvent quelque demande de grâce ou d'allègement de peines, ces hommes se laissaient aller à la confiance; et au lit de la mort, ils donnaient toute leur âme à Dieu par l'entremise du Père leur ami. Il n'y avait pas une exception tous les deux ans.

Il y a une autre île à 4 lieues Sud-Sud-Est de Cayenne appelée « Ilet la Mère »; elle est petite, ne mesurant que 500m de longueur sur 400 de largeur et 50 au-dessus de la mer; mais comme elle n'a pas été déboisée, le séjour en est agréable; et on l'appelle dans le pays « le paradis de la Guyane ». C'est là que l'on mettait les vieillards, les infirmes, les incurables de la transportation, et ils n'étaient pas moins de 450 de toutes les couleurs: une centaine d'autres plus forts exécutèrent les travaux d'entretien et de conservation. La plupart de ces pauvres vieux depuis longues années, n'ont plus aucune communication avec la France; se voyant destinés à mourir sur cette terre tous ou presque tous tournent enfin toutes leurs pensées et leurs espérances vers Dieu. Ainsi le Père Bégin qui a passé là les 18 derniers mois de son séjour en Guyane, ne comptait pas moins pour le premier vendredi du mois de 70 à 80 Communions, et aux grandes fêtes de 150 à 200. Il y avait parmi eux des confréries, des associations de dévotion très fréquentées, et entretenues par eux-mêmes. Le Père leur tenait lieu de père, de frère, d'ami, de conseiller, de toute famille. On les voyait passer de longues heures à l'Église, faire publiquement leurs dévotions et réciter leur chapelet par les sentiers de la montagne. Sans doute là aussi, il se commettait des crimes, mais ils étaient fort rares, et n'étaient les scandales trop fréquents et la malveillance de ceux qui sont chargés de moraliser les galériens, ce pénitencier serait vraiment un lieu de consolation. Si plus tard on devait faire l'histoire de la mission, cette petite île fournirait à elle seule un grand nombre de traits d'édification.

A Cayenne, dans les dernières années un pénitencier de 500 français avait été établi sur la terre ferme, auprès de la ville. L'aumônier voyait les hommes le Dimanche entre les offices, et un peu chaque jour; mais il ne pouvait en réalité conférer avec eux que le Dimanche; aussi l'action religieuse était-elle moindre là que dans les autres pénitenciers. Presque tous ces hommes étaient des libérés, c'est-à-dire ceux qui avaient terminé la peine infligée par la justice, et que l'autorité retenait en Guyane quand même, jusqu'à la fin de leur vie; ces malheureux, aigris par une telle situation étaient presqu'inabordables.

Pendant long-temps un décret impérial les avait autorisés à s'établir dans la ville de Cayenne, ou dans les quartiers, afin qu'ils pussent se livrer au travail pour leur propre compte. Ils jouissaient d'une liberté à-peu-près complète; mais ils ne devaient pas songer à rentrer en France, à moins qu'ils n'eussent été condamnés qu'à 7 ans et au-dessous. Environ 60

avaient profité de cette latitude pour s'établir dans la ville même; la plupart étaient en ménage. Mais le conseil de la ville constata des déprédations occasionnées par plusieurs de ces nouveaux citoyens; d'autres par des réussites extraordinaires avaient excité la jalousie des commerçants créoles: aussi sur la demande des autorités locales le décret impérial fut rapporté, et de nouveaux établissements furent interdits.

Parmi ces libérés établis dans la ville, l'action des Pères fut plus sérieuse. Le P. de Monfort et le P. Demangin avaient établi depuis 6 à 7 ans une association sous le patronage de St. François Xavier: tous ceux dont la conduite était assez bonne, qui ne s'éloignaient pas des sacrements, qui ne se faisaient point poursuivre pour vols, dont les mœurs étaient honnêtes, pouvaient être admis dans cette association. Le président était le P. Supérieur ou son remplaçant: les conseillers et les chefs de section étaient tous pris parmi eux. Ils se réunissaient une fois par mois, donnaient une cotisation d'un franc par séance, accordaient des secours aux nécessiteux, payaient l'hôpital de ceux d'entr'eux qui tombaient malades, assistaient aux obsèques et au service religieux de celui qui mourait, et pendant plusieurs mois soulageaient sa famille, s'il en avait une. Le coté religieux de cette association était organisé solidement: ils avaient la bénédiction du St. Sacrement assez souvent, plusieurs fêtes par an, entr'autres la fête de St. François Xavier qui était très-solennelle; elle était présidée par le R. P. Préfet apostolique, plusieurs des principaux administrateurs ou commerçants de la ville y assistaient en qualité d'amis et de protecteurs, quelques uns comme bienfaiteurs. Les associés se surveillent entr'eux: en cas de faute grave, le chef de section à laquelle le coupable appartenait, devait en faire le rapport au conseil, et l'on décidait s'il y avait lieu de donner un avis et quelle devait être la gravité de cet avis. Cette association a produit de grands biens. Le Père de Monfort à son départ l'a remise tr prospère aux mains du R. P. Préfet elle avait 2000 francs en caisse, et ne comptait parmi ses membres que des hommes pratiquant la religion.

Le bien se faisait aussi parmi les habitants de la ville. Notre résidence possédait une chapelle assez grande et richement ornée, bâtie aux frais et par les soins du P. Girre et du P. de Monfort les deux derniers supérieurs. Dans cette chapelle le ministère était considérable: un certain nombre des personnages les plus influents, la plupart des familles des officiers, un grand nombre de personnes du peuple et de pauvres la fréquentaient, et chaque matin, à la Messe, il y avait une assistance plus nombreuse que dans quelques unes de nos chapelles de résidence en France. C'est là surtout qu'est restée en vénération la mémoire du P. Dabbadie, du P. Gaudré, du P. Demangin, de plusieurs autres qui vivent encore et dont nous devons pour cette cause, taire les noms et les œuvres. Combien de personnes du plus haut rang dans la colonie ont trouvé là le salut; dans plusieurs de ces familles se conservait par tradition le souvenir des bienfaits de l'ancienne Compagnie, et ce souvenir parfois a amené d'éclatantes conversions; d'autres y ont reçu l'instruction religieuse qui leur manquait et ont été dès lors gagnés à la Communion fréquente.

D'autres fois, un Père chargé par le Préfet apostolique de la direction religieuse des enfants de l'école primaire, avait réussi à les retirer du vagabondage et établi parmi eux des congrégations, des associations de plusieurs sortes; il les avait tellement retournés vers Dieu, que pas un de ces 250 enfants n'aurait osé manquer une réunion, une bénédiction, non plus qu'une partie de jeux. Ce Père étant parti pour la France en 1872, un an après, ces pauvres petits, quand on en parlait devant eux pleuraient encore leur P. Arzur. Nous ne pouvons entrer dans beaucoup de détails sur les ministères de la ville; nos Pères s'en occupaient par charité: leurs œuvres, leur Mission était au milieu des transportés. Quand il fallut quitter cette ville, les habitants témoignaient les plus profonds regrets. Pour un grand nombre, c'était cette reconnaissance toute intime que l'âme comblée de biens

spirituels a vouée à ses Pères : pour d'autres c'était le souvenir d'un grand nombre de bienfaits matériels. Il ne sera pas sans intérêt d'entrer ici dans quelques détails.

Notre départ, en effet, était pour une grande partie de la ville une annonce de ruine. La transportation diminuant toujours finira bientôt par s'éteindre, le grand nombre d'employés de toutes les classes, en dépensant leur riche solde, contribuent à l'entretien de plusieurs milliers d'habitants. Ces employés devant être rappelés bientôt, faute d'emploi, un certain nombre de familles par là seront réduites à la complète misère. Une autre cause de ruine pour toute la colonie, c'est le manque de travail. Autrefois la Guyane était immensément riche ; plusieurs famille de Cayenne alors Millionaires, pouvaient offrir, chacune à leur tour, des fêtes et des festins où l'on réunissait pendant plusieurs jours presque toute la ville. On faisait venir tout exprès un vaisseau chargé de ce que la France produisait de plus délicat et de plus brillant, tant pour le luxe et la splendeur d'une fête que pour l'abondance des repas. Ces fêtes se renouvelaient plusieurs fois chaque année. Les guerres de la fin du règne de Louis XV et les malheurs de la patrie de 1790 à 1815 ruinèrent une partie des plantations et mirent la colonie aux mains des Portugais. Elle se relevait un peu quand vint le décret de 1848 rendant dans un seul jour la liberté à tous les esclaves. Alors la ruine fut complète. Toutes les habitations furent abandonnées ; il n'a plus été possible dès lors de trouver des noirs pour cultiver la terre au profit d'un autre, à un prix quelconque : ils ont fait consister la liberté dans une paresse sans limites. Ils ne travaillent pas beaucoup mieux pour eux-mêmes ; et quoiqu'il ne faille que 6 sous à un nègre pour vivre tout un jour, il n'est pas rare à Cayenne d'en voir mourir des suites de longues privations. — Voici un trait qui les montre tels qu'ils sont à-peu-près tous. — Un administrateur de Cayenne se trouvait à 15 lieues de cette ville ; pressé de s'en retourner, il voulut louer un canot, car dans ce pays il n'y a de grands chemins que les rivières et la mer. Il propose un matin à deux noirs de le conduire et leur promet à chacun cinq francs ; ceux-ci répondent "qu'ils ne peuvent pas, parcequ'ils n'ont besoin de rien, ils ont mangé toute la nuit". — Le magistrat propose 10 francs, va jusqu'à 20 francs, et reçoit invariablement la même réponse. "Nous pas pouvoir, car nous pas avoir faim" et il fut impossible de partir. Nous pourrions citer d'autres traits semblables, et de plus étranges encore. — Tous les propriétaires qui avaient autrefois de si belles plantations possèdent toujours leur terrain, mais dans lequel il n'y a pas pare de canne à sucre, ou d'arbre à coton. Combien de ces familles humiliées et malheureuses ont été secourues par le P. Supérieur, mais toujours avec une discrétion si parfaite qu'à peine on pouvait en deviner quelques-unes. On comprend que ces grandes peines intimes devaient ajouter aux regrets de notre départ. —

Pour ceux qui avaient voué aux Pères la reconnaissance qui vient des pratiques religieuses, une circonstance malheureuse vint augmenter leurs regrets, troubler le Préfet apostolique lui-même et scandaliser toute la ville. Assez longtemps avant son départ, le P. de Monfort, désireux de continuer le bien dans ce pays, autant qu'il le pouvait, laissa savoir qu'il donnait la chapelle de la résidence au Préfet apostolique ; afin d'y continuer le ministère tous les jours comme autrefois, puisqu'elle était si fréquentée. — Le Gouverneur fit répandre le bruit que cette chapelle appartenait à l'administration, et qu'elle lui serait rendue après le départ des aumôniers. Le P. de Monfort fit comprendre au Gouverneur que cette chapelle avait été bâtie par le P. Girre et par lui-même ; l'administration avait fourni des ouvriers, mais toutes les journées avaient été payées au prix réglementaire, les reçus étaient là ; l'administration avait fourni des pièces de bois dont la valeur, après calcul exactement fait, montait à 76 francs ; tandis que le P. Girre avait dépensé 18300 francs pour la construction ; et l'ameublement et les décors représentaient la valeur de 12000 francs. Le Gouverneur sentit ces raisons, mais il n'avait pas assez

d'indépendance de caractère pour le reconnaître : il était dominé par deux personnes d'un esprit fort étrange, sa propre femme, et le Directeur des pénitenciers dont nous aurons à parler plus tard. La femme du Gouverneur s'efforçait depuis deux ans de fonder un ouvroir laïc dont elle serait la seule supérieure ; elle avait réussi à réunir neuf petites filles noires ; il fallait de la religion, elle se chargeait volontiers d'en faire ; et puisque l'occasion se trouvait si belle elle voulut cette chapelle - Quant au Directeur des pénitenciers, il ne voulait que plaire à Madame. Le Gouverneur alors proposa l'arrangement suivant. « Le Supérieur des aumôniers et le Directeur des pénitenciers donneraient en commun la chapelle à la ville, à la condition qu'elle servirait au culte catholique, et jamais à un autre usage ; mais il ne voulait pas que l'on énonçât la proposition dans laquelle chacun faisait le don ». - Le P. Supérieur répondit « qu'il ne pouvait accepter une telle proposition qui laisserait croire que l'administration avait en réalité fourni quelque chose de valeur tandis qu'elle avait donné dans la proportion de 76 francs à 30,000 francs .... En second lieu, « si la parole du Gouverneur était parfaitement sûre, elle ne pouvait engager le conseil privé, ni le ministère, ni un nouveau chef de la Colonie ». Le P. Supérieur pensait que cette chapelle pouvait être profanée par quelque mauvais usage ; et l'on verra bientôt que cette pensée n'était pas sans fondement.

Le P. de Monfort, après avoir consulté des Magistrats sur la valeur de ses titres, fit acte de donation de la chapelle au P. Emonet Préfet Apostolique, comme personne privée ; si le Gouverneur voulait poursuivre son idée, il devait attaquer devant les tribunaux la valeur de la donation, et les droits de propriété du donateur. - Dans ce grand pays qui ne compte que 18000 habitants, le Gouverneur peut tout ce qu'il veut - Le P. Supérieur, grâce à la sagesse des règlements faits autrefois par le P. Studer quand il accepta cette mission, était assez indépendant des autorités de la Guyane ; mais il n'en était pas ainsi du Préfet Apostolique ; comme personnage officiel, il n'occupait que le 7e ou 8e rang dans la hiérarchie, et dans une administration presque schismatique, il devait bien souvent s'incliner et tolérer jusqu'à la limite de ce qui est permis. Il était depuis 1 an seulement Préfet Apostolique, et il savait déjà qu'il ne trouverait pas des hommes assez indépendants pour le soutenir, même parmi les magistrats = il céda - Le 4 juillet dernier, le journal officiel de la Guyanne publiait « que le R. P. Préfet Apostolique, d'une part, et le Directeur des pénitenciers de l'autre, font donation complète et irrévocable à la ville des droits qu'ils ont tous les deux sur la chapelle dite de Notre-Dame du Sacré-Coeur..... etc... »

Cette pièce est signée des deux contractants et de Mr Loubère Gouverneur. La Dame dont nous avons parlé plus haut n'avait pas attendu toute cette procédure pour faire ses affaires : le jour du départ des Pères elle installe ses 9 petites filles dans la résidence ; dans la chapelle, elle refoule vers la porte les personnes qui occupaient les premiers rangs place à ces derniers ses enfants, et ordonne des offices à sa façon. Ainsi cette chapelle naguère encore si pieuse, si pleine de souvenirs, doit subir le désordre et les sottises des oeuvres laïques.

Un ami du P. de Monfort lui écrivait de Cayenne, à la date du 1er Août 1874 :

« .... A Cayenne, vous aviez une jolie chapelle si recueillie où l'on priait si bien .... hier fête de notre cher Père. (ne me trouvez pas trop orgueilleux, je l'aime et le vénère assez pour lui donner ce titre.) j'ai assisté à la Messe dans la chapelle de Notre-Dame du Sacré Coeur. Quelle différence avec les années précédentes ! plus de ces belles illuminations que vos frères savaient si bien faire ; plus de ces grand Messes avec exposition du St Sacrement ; plus de ces nombreux assistants remplissant même le choeur devenu trop petit : plus de ces nombreuses communions .... mais le nombre de bougies strictement nécessaire, un seul prêtre à l'autel, un assistant dans le choeur, deux fidèles à la

Ste Table.... tout change sur la terre, Dieu seul reste !! Et ce mot se redit tous les jours – – Et pourquoi les Pères nous ont ils quittés – !! –

II Ce que nous venons de raconter montre bien sans doute que la bénédiction de Dieu était accordée aux travaux de la Cie en Guyane comme partout ailleurs – ; mais l'histoire la plus intéressante, si elle pouvait être développée, est celle de la Colonie du Maroni – . C'est là que l'action des Pères a été la plus étendue, à cause de tant de familles dont ils avaient les soins, et du grand nombre des établissements qui ont été formés sur ces rives – . La Compagnie a eu là jusqu'à 15 Pères et Frères à la fois, du moins pendant plusieurs mois ; nous croyons donc être agréable à tous en donnant un aperçu sur ces établissements et les œuvres des Nôtres

Dans le principe cette colonisation avait été une pensée bonne et généreuse. On voulait donner à ces hommes pour qui l'honneur et la patrie étaient perdus sans retour, des espérances nouvelles. – Pour les ramener à des sentiments chrétiens, on leur proposa un terrain, une maison bâtie sur ce terrain ; et en attendant le produit des premières plantations, on leur donnait pendant deux ans l'entretien tant en vivres qu'en vêtements ; ils devaient jouir d'une grande liberté ; au bout de quelque temps ils devenaient propriétaires, et retrouvaient certains droits de citoyens. Bien plus une fois installés dans leurs cases, ceux qui étaient mariés en France pouvaient demander leur famille ; et si l'épouse et les enfants consentaient à venir demeurer en Guyane, le Gouvernement se chargeait du passage. Les enfants devaient plus tard s'unir entre eux, et former des établissements aussi libres que partout ailleurs jouissant de tous les droits de propriétaires, et de tous les privilèges de la loi. Pour ceux qui n'étaient point mariés, on fesait venir de France des femmes prisonnières, il est vrai, mais de qui on pouvait espérer une bonne conduite. Ainsi on réhabilitait le condamné par la famille, on refaisait la vie. –

Tandis qu'en Guyane le Vice-amiral Baudin, Gouverneur de la colonie et le P. Beigné Supérieur de la mission mûrissaient ensemble ce projet et discutaient ces règlements, cette idée était bien accueillie par le Gouvernement impérial – . On nomma des commissions composées des aumôniers et des religieuses des prisons centrales pour faire choix des femmes à qui l'on devait proposer d'aller s'établir en Guyane. – Beaucoup de ces pauvres prisonnières qui avaient commis un crime plus par surprise que par perversité de cœur mais dont la condamnation déshonorait la famille, et leur fermait à elles-même tout avenir dans leur pays, acceptèrent de venir en Guyanne ; on leur promettait, comme celà se fait toujours de beaux avantages. – Sur les différents pénitenciers les Commandants et les Pères devaient ensemble faire choix des hommes dont la conduite était satisfaisante sous le rapport de la religion et des mœurs, pour les envoyer dans cette colonie : car c'était une grande récompense. La pensée était donc toute catholique – . Elle fut reçue avec enthousiasme par toute la transportation : tous avaient espérance, avec une bonne conduite, de devenir agriculteurs, propriétaires, libres, chefs de famille – . Le lieu choisi pour fonder cette colonie était le fleuve du Maroni qui fait la limite des possessions Françaises à 60 lieues au Nord de Cayenne. – Le P. Jardinier, qui passait pour le plus conciliant des hommes, était le 1er aumônier ; Mr Mélinon, excellent chrétien, désigné au Gouverneur par le P. Beigné, fut nommé Commandant et directeur général de ces colonies naissantes. Au mois de Septembre 1857 tout était prêt : un vapeur sur lequel étaient montés le Vice-amiral Gouverneur, le Père, le Commandant, tout l'Etat-major de Cayenne, des médecins, une compagnie de soldats, des hommes avec des outils de toute sorte, vint jeter l'ancre dans l'intérieur du fleuve, au fond d'une anse, à 7 lieues de son embouchure. – A partir de cet endroit le fleuve se rétrécissait sensiblement, et au lieu de 4000 mètres de largeur qu'il mesure pendant les 5 premières lieues, il n'a plus que 1800 mètres ; mais la rive parait fertile, très propre à recevoir l'éta–

blissement d'une petite ville, et fournit un port de facile accès, même pour les vaisseaux. – L'amiral, le premier, met pied à terre; une hache à la main, il travaille à faire tomber le premier arbre qu'il trouve au bord de l'eau – L'arbre cède enfin et tombe avec fracas, après 1/2 heure d'efforts; L'état-major et tous les hommes poussèrent un cri de joie; et le Gouverneur élevant sa hache en l'air, s'écriait « recule forêt. » D'autres vaisseaux arrivèrent les jours suivants, apportant des hommes, des vivres, des instruments de travail – Après 6 mois un vaste quartier de la forêt était abattu, les arbres brûlés, et l'on traçait le plan du futur village. Ce premier établissement, par reconnaissance pour l'homme généreux qui avait eu l'initiative de ces pensées de liberté; fut appelé « St Laurent de son nom Laurent Baudin. Au mois de février 1860 arrivait de France une frégate amenant des femmes et des enfants qui venaient rejoindre les parents, des femmes destinées à devenir les épouses de ceux qui n'en avaient point, des soeurs de St Joseph de Cluny pour être les gardiennes de ces femmes et avoir des écoles, des soeurs de St Paul de Chartres pour tenir les hôpitaux –. Plus tard quand la population se fut accrue, des frères de Ploërmel arrivèrent aussi et prirent en main tout le soin des petits garçons –. St Laurent devint un village important: là se trouvait toute la haute administration, les écoles, les hôpitaux; là était le port et le centre de commerce. Ensuite se formèrent successivement des établissements secondaires St Louis, St Pierre, St Jean; Les Hattes, St Maurice, ayant tous leur commandant particulier, un conducteur d'agriculture, une police. Des routes furent tracées pour conduire du chef-lieu à ces villages; tout le long de ces routes, des deux côtés à 100 mètres les unes des autres, étaient les habitations des transportés agriculteurs, ayant chacune une dépendance de 2 hectares de terrain. Dans chaque village, il y avait une Eglise, un aumônier, et un frère Coadjuteur – A St Laurent, à cause des écoles, de l'hôpital, du camp qui était considérable, il y avait deux aumôniers. Le 1er aumônier du village central, devant l'administration, avait le titre d'aumônier principal; mais chacun était indépendant dans sa sphère, organisait le service religieux dans son église comme il l'entendait, ne recevait d'ordres que du P. Supérieur, et ne rendait compte qu'à lui.

A St Laurent ont été successivement le P. Jardinier, et le P. Nicou, le P. Gaudré qui a demandé à y revenir pour y choisir son tombeau; le P. Valentin Garnier, qui rappelé par les Supérieurs en 1868 a pris le temps de traverser la France, et depuis lors est missionnaire à Nankin; le P. Bégis qui avait pour compagnon le P. Arzur et ensuite le P. Bobet; enfin le P. Demangis venu au mois de mai 1872, qui semble avoir été choisi par Dieu comme le P. Gaudré pour perpétuer dans ce pays le souvenir de la Cie: il y est mort le 20 octobre 1873; et le P. Neaulleau revenait de Cayenne à St Laurent le 8 Novembre pour achever le déménagement général déjà commencé –. A l'embouchure du fleuve le P. Houdouin fut le 1er aumônier des Hattes, en 1868 il était à l'ilet la Mère où Dieu rappela son âme au ciel; ensuite vint le P. Demangis qui fut remplacé par le P. Falleur le dernier aumônier. En remontant le fleuve à 15 lieues de son embouchure, dans un chantier de bois considérable, le P. Gally s'efforça pendant 2 ans de tourner vers Dieu les coeurs de 300 transportés qu'il avait sous sa direction spirituelle. – St Pierre fondé par le P. de Monfort, eut successivement le P. Géré, et le P. de Beaumont – A St Louis, dans un lieu enchanteur, résidèrent tour-à-tour le P. Verdière, et le P. Viart.

Nous ne pouvons entreprendre de faire l'histoire de chacun de ces villages, ainsi que du ministère des Pères qui y ont passé; pourtant, nous le voyons, cette histoire intéresserait la Cie. Les relations des premiers Pères de 1854 à 1857 ont parlé des productions du pays = il nous suffit d'en faire la remarque.

St Laurent était le centre où tous les 15 jours les Pères, et frères de tous les villages se réunissaient pour les exhortations domestiques, et les autres exercices spirituels de communauté. Là on

se voyait; on parlait de ses peines, et de ses espérances, car chacun s'intéressait aux œuvres de tous — Mais l'entretien revenait toujours sur les nouvelles reçues de la Compagnie et de la France; Ceux qui avaient des lettres étaient tenus de dire tout ce qu'ils savaient; la conversation ensuite continuait sur les Pères, les frères compagnons d'autrefois, sur tout ce qui intéresse un jésuite loin de son pays — Oh que l'on aime les siens quand on est si loin! — On a dit bien des fois: « la mission de Cayenne a été de toutes les missions la plus difficile; on n'avait à cultiver que des natures dures, ingrates, habituées au vice; et cela dans un pays marécageux, en partie sous les eaux, partant fiévreux et fort malsain » — Il est vrai que la nature n'y trouvait pas son compte, surtout quand les conditions premières de colonisation furent si tristement renversées; mais Dieu donnait au cœur de grandes joies; et les lettres pleines de charité qui nous arrivaient de temps en temps de nos Pères de France, ravivaient singulièrement le courage — Les Pères prodiguaient leur dévouement, ne se laissant abattre ni par les ingratitudes ni par les insuccès: car souvent des retours très consolants payaient bien tant de soins — Quand ils se retrouvaient plusieurs ensemble, à voir quelle charité les unissait, quelle gaîté, quel esprit de simplicité régnait entr'eux, on comprenait qu'ils pouvaient accepter joyeusement l'éloignement et les privations, et prendre volontiers leur part de la chaleur, des fièvres, des pluies des peines de toute sorte. Pour un dernier venu c'était une belle histoire que celle des Pères qui étaient morts à la peine; c'était un beau spectacle surtout ce qui était encore sous ses yeux; et les soins les attentions délicates dont on l'entourait, lui donnait tout de suite l'encouragement et même l'expérience dont il avait besoin dans ce difficile ministère —

Les commencements de cette colonie étaient donc pleins d'espérance — Pendant 4 années environ les Pères furent consultés sur le choix des hommes dont on voulait faire des agriculteurs, et des Pères de famille; et leur avis prévalut toujours — Les femmes envoyées de France étaient convenables; aussi les premières familles, c'est-à-dire celles qui se sont formées jusqu'en 1862 ou 63 étaient bonnes; dans le village comme dans les campagnes la religion domina tout — Les officiers eux-mêmes subissaient l'influence générale, et assistaient à la messe les jours d'obligation — Chaque Dimanche, à l'heure précise, les tambours battant le dernier rappel, les surveillants, les médecins, les officiers, le Commandant supérieur en tête arrivaient à la grande porte de l'Eglise; la belle musique instrumentale, formée par les transportés, annonçait l'entrée de l'Etat-major; les familles des concessionaires suivaient, ensuite les transportés du camp, tandis que par une porte latérale entraient modestement les religieuses avec leurs enfants; et l'office commençait. Les jours de grande fête, la Messe était très solennelle; et un piquet de soldats commandés par le sergent-major rehaussait l'éclat de la cérémonie religieuse — Mais ces espérances s'en allèrent —

A Cayenne les autorités supérieures changèrent: l'amiral Baudin fut rappelé; et l'esprit religieux étant absent de l'âme du nouveau Gouverneur, les officiers subordonnés comprirent que leur fortune ne dépendait point de la Messe, ils n'assistèrent plus en corps à la Messe, si ce n'est les jours solennels; et même il ne fut pas rare de rencontrer çà et là de petites oppositions aux œuvres religieuses. Il faut le reconnaître, à part quelques exceptions, les officiers supérieurs jusqu'à la fin ont eu pour les Pères une grande déférence et une grande estime, mais ils tendaient dès lors à les éloigner des conseils et des affaires. Le contre-coup se fit aussitôt sentir au Maroni: dans le choix des hommes on ne mit plus comme condition première des mœurs irréprochables et l'assiduité aux offices de l'Eglise; le Dimanche ne fut plus autant respecté; et le désordre commença à s'introduire dans les ménages.

En ce temps là fut envoyé de France à Cayenne un capitaine d'infanterie de marine pour prendre la direction des pénitenciers, et faire marcher la nouvelle colonie — Il était petit de taille, mais d'une grande capacité: il avait

beaucoup étudié Renan, et approfondi la doctrine de Fourrier: il vint donc pour réformer bien des abus. Malheureusement pour lui, il tomba dès le commencement entre les mains de quelques Pères assez décidés, entr'autres le P. Garnier, qui lui donnèrent d'utiles leçons sur le respect dû aux œuvres de la religion: il en conserva le souvenir, demeura jusqu'à la fin poli envers les Pères, et parut toujours disposé à leur être agréable -

Déjà depuis 1 ans les affaires matérielles du Maroni étaient en décadence - Dans le commencement on avait exploité beaucoup de bois pour la marine française et pour les chemins de fer; les concessionnaires devaient être payés après la livraison faite. Ce bois fut refusé dans la proportion des cinq sixièmes: il y eut plusieurs cent mille francs de perte, et ce fut la nouvelle colonie qui dut la supporter. Ensuite on planta beaucoup de canne à sucre. elle réussissait très bien; le nouveau Gouverneur, fils d'un planteur de la Martinique, jugea que c'était une fort mauvaise spéculation, il fit brûler la canne qui avait déjà 10 et 11 mois, et promettait une superbe récolte dans 4 mois. On dit « c'est du coton qu'il nous faut; l'Amérique ne fournit plus de coton, il sera très cher - voilà la richesse du pays - L'arbre à coton fut planté sans discrétion dans le choix du terrain, sans ordre, et ne réussit point - Après 18 mois, on dit « ce pays doit fournir le meilleur café du monde » - a la Montagne d'argent le café avait en effet très bien réussi. On planta du café dans des bas-fonds marécageux, or il lui faut un terrain sec et rocailleux, il se plaît sur le flanc des montagnes; de plus le pays avait été entièrement dénudé, et il faut à cet arbuste qui est fort délicat de grands arbres pour le protéger contre les ardeurs du soleil. Le café donc ne vint point. En 1868, la culture de la canne à sucre revint à la mémoire, et l'on dit « plantez de la canne, plantez; voilà que nous montons une usine à sucre, le produit de votre travail est donc bien assuré - C'est la fortune » - Et les transportés tant de fois trompés crurent aux machines à vapeur - Cette usine faite de pièces disparates et de vieilles chaudières ne put fonctionner: elle broyait peu de cannes à la fois, et après 4 jours d'activité elle était 5 jours en réparation. On voulut doubler sa force en ajoutant une nouvelle machine. Après 1 an de travail, celle-ci fut livrée à l'essai; au bout d'1 heure d'essai, elle éclata, renversa une partie des bâtiments, tua plusieurs hommes: il fallut 10 mois de réparation - Pendant ce temps-là les concessionnaires avaient leur canne à sucre dans les champs, déjà vieille à cause des lenteurs de l'usine; elle se perdit complètement, la racine se gâta, une seconde coupe même devenait impossible (1): c'était la ruine complète, et il fallait du pain - Sur la seule paroisse de St Maurice, qui en ce temps-là comptait 250 concessionnaires planteurs, et dont plus du tiers étaient mariés, on évalua une première perte à 42 mille francs. L'administration refusa constamment de venir au secours de ces malheureux; on répondit « les Pères sont très-charitables; vous pouvez compter sur eux » - Nous verrons bientôt comment le P. Gonnet à St Maurice, et le P. Béguin à St Laurent ont pu calmer tant de colères, et faire face à tant de besoins.

Ce ne fut pas là cependant la seule cause de ruine pour la colonie ni même la principale. Nous avons dit comment les nouveaux choix furent faits parmi les hommes à partir de 1863. Peu à peu la condition de la pratique religieuse fut mise de côté tout-à-fait; et plusieurs fois des hommes des plus dépravés furent envoyés au Maroni pour être plus libres dans le mal. En même temps en France on changea le système adopté d'abord pour le choix des femmes à envoyer, et en 1865, 1866, et plus tard, on envoya en Guyane ce que la France produisait de plus

(1) La canne à sucre après 18 mois, ne profite plus, elle se dessèche, et fait pourrir la souche qui doit rester en terre pour fournir une nouvelle coupe tous les 12 mois.

cynique et de plus éhonté. Aussi en peu de temps la corruption devint presque générale. De plus, les sous-officiers employés comme surveillants à partir de la même époque, menaient eux-même la conduite la plus déplorable. Il ne nous appartient pas d'entrer dans les détails; mais nous devons à ce malheureux pays de dire que les Pères auraient pu entraver le mal, et presque toujours l'empêcher, s'ils n'avaient eu à combattre la dépravation des officiers et des surveillants. En France, dans les hautes régions, on accordait protection à l'impiété; et pour avoir justice de scandales très graves, il fallait quelquefois que les Pères eux-mêmes fissent des dénonciations, et poursuivissent dans les officiers et les surveillants les attentats fréquents à la pudeur. Un trait montrera quels officiers parfois étaient envoyés pour moraliser le pays: un commandant arrive de France au mois d'août 1871 pour diriger un pénitencier; et sa famille le croyant envoyé là en qualité de galérien. On écrivait de France au Gouverneur. « ménagez/ beaucoup cet homme, car son père est député » ! Il est parti pour le bagne 1 an après. Plusieurs sous-officiers reſsemblaient beaucoup à cet homme: aussi finiſsaient-ils souvent par le suicide. Quelques autres surveillants, bons chrétiens, hommes mariés, de mœurs irréprochables, semblables au bouc émissaire, subiſsaient fréquemment les punitions.

Pourtant depuis 1866 il ne venait plus en Guyane de condamnés français, et les derniers convois avaient été peu nombreux. Ce qui restait de conceſsionnaires au Maroni périſsait rapidement par la corruption des mœurs et par la faim; et l'on voulait toujours coloniser. On avait enfin trouvé un homme d'intelligence et parfaitement loyal en même temps, pour diriger l'usine à sucre et faire des plantations. Venu au mois de Mai 1872, cet homme en 18 mois avait réuſsi d'une manière surprenante; après avoir réparé les erreurs et les injustices du paſsé, il commença à faire des plantations en grand; et l'on put dès lors prévoir le temps où il pourrait payer les dettes de l'usine, et nourrir toute la transportation du Maroni. Le peu de conceſsionnaires qui restaient reprirent encore une fois confiance, revinrent au travail; mais ce petit nombre était si affaibli par les excès et les misères de toute sorte que l'on ne pouvait compter sur leurs produits. C'est alors que vint une pensée nouvelle, destinée à tout refaire: ce fut de coloniser le pays avec des arabes. Le décret impérial avait dit qu'on n'enverrait plus en Guyane que les noirs et les arabes. Ceux-ci étaient déjà nombreux en 1869; mais la révolte d'Algérie en 1870 et 71 en tripla bientôt le nombre. Ils apportèrent en Guyane la haine de la religion catholique et du nom français, et dans les crimes si fréquents qui se commettaient dans ce pays, pendant les dernières années, presque toujours il y avait des arabes. Malgré cela l'idée parut excellente, elle fut bien accueillie en haut lieu. Il fut question de faire venir des femmes d'Algérie: il devait y avoir trois marabouts, l'un à Cayenne, l'autre à l'Île Royale; au Maroni serait le troisième, et l'Église de St. Pierre abandonnée depuis 1 an fut destinée à servir de Mosquée. Le Gouverneur lui-même parlait ainsi aux aumôniers de St. Laurent au mois de Septembre dernier, et leur annonçait comme officiel tout ce que nous venons de dire. Les aumôniers démontrèrent au Gouverneur que l'Église de St. Pierre ayant été consacrée au culte catholique pendant 10 ans, il répugnait de voir une administration française en faire une mosquée pour le culte immonde de Mahomet. De plus le Gouverneur apprit que cette Église avait été bâtie non par l'administration, mais par le P. de Monfort, et en grande partie à ses frais, pendant qu'il était aumônier de cette paroisse. Le Gouverneur comprit; et il fut décidé que ce point serait réformé, que cette Église qui était la plus belle de tout le pays serait reconstruite auprès de l'usine à sucre pour servir au culte catholique. On a bientôt compris à Paris l'odieux et le ridicule de ses projets; et si l'on a concédé du terrain aux arabes, il n'a plus été question de bâtir des temples à leur prophète.

C'est au milieu de telles misères physiques et morales que la

colonie se mourait. Autrefois dans toutes les Eglises l'apostolat de la prière était en honneur, et jusque vers 1870 le plus grand nombre des colons faisaient leurs Pâques. On avait vu disparaître les uns après les autres St Louis, St Jean, les Hattes, St Pierre. En 1871, il ne restait plus en dehors du village principal que St Maurice. En 1867 le P. Gonnet était venu s'y fixer; il avait près de 300 hommes qui montrèrent de la bonne volonté - aussi ce pays devint-il le plus productif et un des plus religieux. Chaque Dimanche, l'Eglise était pleine de concessionnaires qui venaient librement aux offices. A toutes les fêtes il y avait un bon nombre de communions; et à Pâques les deux tiers environ remplissaient leurs devoirs. Mais comme partout ailleurs l'élément mauvais s'y mêla; Le P. Gonnet qui se rendait compte de tout en calcula les conséquences, et pour sauver ce qui restait de chrétiens il s'avisa de fonder parmi eux des associations, dont la religion serait la base. Tous les concessionnaires laborieux, qui assistaient volontiers à la Messe le Dimanche, dont la réputation était bonne sous le rapport des mœurs, obéirent au désir de leur Père, et formèrent entr'eux une association dite « des secours mutuels » sous le patronage de St Maurice. Organisée sur le modèle de celle du P. de Monfort à Cayenne, elle produisit des fruits vraiment merveilleux. Tous ceux qui tenaient à ne pas passer pour voleurs, vagabonds ou mauvais sujets, voulurent entrer dans cette œuvre. Quoiqu'il y eût dans le règlement un article pour exclure les ivrognes, il fallait cependant se souvenir que l'on était en Guyane, et l'on ne rejettait pas tout à fait celui qui se mettait quelquefois en gaîté. Beaucoup d'indifférents devinrent chrétiens, les paresseux cultivèrent leur terrain; et s'il fallait parfois faire un reproche un peu sévère à quelqu'un, celui-ci acceptait tout, consentait à tout pourvu qu'il ne fût pas renvoyé. Ils se réunissaient tous les 1ers Dimanches du mois pour les cotisations, pour se voir, avoir des nouvelles de chacun pour entendre la parole du Père qui avait la réputation de l'homme bon et charitable par excellence. Quand un membre était à l'hôpital, son chef de section devait faire veiller à sa concession, payer quelqu'un pour l'entretenir quelques heures chaque jour; ou bien si le malade l'aimait mieux, il recevait une certaine somme en sortant de l'hôpital qui l'aidait à sa convalescence. A la mort d'un associé, tous les autres devaient suivre son convoi au cimetière, et 8 jours après assister à un service célébré pour le repos de son âme dans l'Eglise de St Maurice. Quand vinrent les grandes pertes des cannes à sucre, il y eut sans doute de grandes clameurs, car l'injustice était grave, et la ruine complète pour plusieurs; le P. Gonnet demeura encore maître de la position, il réussit à calmer les colères; et moyennant les 1500 francs que le P. Supérieur lui donnait chaque année pour des aumônes, les 500 francs qui furent ajoutés cette année-là, et les revenus de l'association, il releva quelque peu le courage d'un grand nombre.

Un peu plus tard, on essaya pour les femmes ce qui avait si bien réussi pour les hommes; et « l'association des Mères de famille » sous le patronage du St Cœur de Marie a gagné à la vertu quelques unes d'entr'elles, en a préservé un plus grand nombre jusqu'à la fin malgré les tentations, et les scandales de plusieurs.

Le Père Neaullau venu après le P. Gonnet en Mai 1872 a continué ces œuvres pendant 1 an: il a gardé fidèlement le dépôt qui lui était confié: et quand les Pères du St Cœur de Marie se sont présentés pour prendre possession de cette Eglise en Décembre 1873, ils reçurent les deux œuvres en pleine prospérité: celle des hommes seule comptait 44 membres sur 102 concessionnaires français, et possédait 1800 francs en caisse.

Le Gouverneur avait approuvé ces associations, en avait fait un rapport au ministre de la Marine; et une réponse

officielle vint féliciter l'aumônier et ses œuvres - A la fête patronale le 22 Septembre 1873, le Gouverneur qui se trouvait au Maroni alla à St Maurice avec son Etat-Major et assista à la Messe: à la réunion des associés qui eut lieu aussitôt après, il offrit un Don de 100 francs, fit publiquement l'éloge des deux aumôniers précédents, rappela leurs soins et leur bonne administration, exprima le regret qu'il ressentait du départ des Pères, et assura qu'il en garderait toujours le souvenir -- Ces dernières paroles n'étaient point un simple compliment: lorsque le P. Supérieur annonça officiellement l'ordre que nous avions reçu de rentrer en France, le Gouverneur qui pour lors n'avait aucune vue sur la chapelle de la résidence, montra une peine vive, et écrivant au ministre de la Marine il se plaignit de cette mesure, et désira que l'on fit des efforts pour changer la détermination des Supérieurs.

A St Laurent le bien était plus difficile: - Si la misère se faisait partout sentir, elle dévorait le village - Des 120 maisons construites pour les concessionnaires, 50 seulement restaient debout, les autres étaient un amas de ruines; et sur ces 50, 10 à 12 étaient habitables encore pendant quelques années. - Après la banqueroute de l'usine et la ruine des populations rurales, les habitants du village qui ne vivaient que de leur industrie n'eurent plus de travail; sauf 8 commerçants tous vivaient des aumônes du P. Bégin, ou des Sœurs. C'est alors que la dépravation fut portée à son comble - Le Commandant Supérieur, nous l'avons dit, était un excellent chrétien; mais n'étant pas appuyé par la haute administration, il avait peu d'autorité sur les officiers et les surveillants -- Le mal débordait de toutes part. Le P. Bégin et son compagnon étaient réduits à leurs seules industries pour faire le bien et entraver le mal -- Les industries consistaient avant tout, ici, comme ailleurs, dans une charité sans bornes; mais à St Laurent, il en fallait davantage, parceque les rapports étaient bien plus nombreux qu'ailleurs -. Dans ses rapports journaliers avec les employés de tout grade, le Père avait besoin de très-grandes précautions: il devait se ménager un recours auprès d'eux pour obtenir quelque grâce aux transportés ou que justice leur fût rendue: = cela arrivait tous les jours - quand quelqu'employé était surpris en grave délit, comme les aumôniers ne pouvaient être atteints par ses vengeances, c'étaient les transportés bons chrétiens qui supportaient les coups. - Oh que ceci était fréquent! - Dans les rapports avec les transportés il était besoin surtout d'une patience sans limites - Les concessionnaires, hommes et femmes, venaient tous les jours et à toutes les heures du jour, tantôt pour des conseils, tantôt pour se plaindre de leurs voisins ou de l'administration, ou des vols dont ils étaient victimes, finalement pour demander l'aumône - Ils mentaient sans cesse; et quand un sourire leur faisait savoir que l'on ne croyait point à leurs narrations, parfois ils ajoutaient naïvement « mon Père, il n'y a que ceci de menti, le reste est la vérité ». Les hommes du camp, dans leurs heures de repos, venaient en grand nombre, les uns pour changer leurs livres de lecture; d'autres pour recevoir des aumônes; d'autres pour leur correspondance de famille; d'autres pour parler des punitions qu'ils avaient encourues, raconter comment ils avaient été jugés sur de faux rapports, ou de fausses appréciations: et finalement prier le Père de prendre leur défense, et faire lever une punition si injuste - Il faudrait connaître la susceptibilité et l'exigence de ces pauvres gens pour se faire une idée des soins que doit apporter l'aumônier dans ses rapports avec eux - Tous ou à-peu-près tous, n'étant occupés que d'eux-mêmes, n'ont point d'autre pensée en dehors de leur propre intérêt - Ils ne se demandent point si l'aumônier est fatigué, si l'heure qu'ils choisissent pour aller le trouver est convenable, s'il n'a point d'autres devoirs à remplir; leur affaire est la seule affaire du Père, leurs heures sont les siennes.-

Un jour quelqu'un avait confié au Père le soin d'arranger pour lui une affaire fort longue et fort épineuse —. Il revenait le soir pour la 7e fois à la maison voir si tout était réglé comme il le désirait — Le Père lui répond « qu'il n'a pas eu le temps de tout finir en un seul jour; et que d'autres aussi sont venus pour leurs propres besoins ». — « celà m'étonne dit le suppliant, pourtant je ne vous avais demandé que celà ». — Et comme il s'asseyait encor pour causer, le Père lui fit observer le plus doucement possible que, pris par plusieurs occupations à la fois, il était un peu pressé, et l'heure fort avancée. « celà ne me gêne pas, répond-il, je n'ai rien à faire à présent ». Il ne mettait certainement aucune malice dans cette réponse. D'autres fois, si l'on manifeste par quelque signe ou qu'on est déjà occupé d'ailleurs, ou que l'heure est incommode; au lieu d'exposer le but de leur visite, ils diront « je vous dérange, mon Père » et ils s'en vont. En voilà assez pour les éloigner de vous et des sacrements pendant plusieurs mois.

Quand arrivait le soir, restait à accomplir la plus rude besogne de la journée, c'était la visite de l'hôpital. Il y avait selon les saisons de 200 à 320 Malades: le travail se partageait par moitié entre les deux aumôniers — Il fallait autant que possible voir tous les malades, s'appliquer à écouter chacun tour-à-tour, à comprendre son mal et sa peine, afin d'avoir un mot de consolation ou d'espérance à donner; et quand le malade était en danger, venait la grande question de la confession et des derniers sacrements. — Aussi cette visite qui durait ordinairement deux heures était-elle fort fatigante; mais il y allait du salut d'un grand nombre: il mourait par an 150 personnes environ, dans cet hôpital —. Les Pères avaient coutume de dire que la plus grande partie des grâces accordées le matin au St Sacrifice de la Messe étaient mises en réserve pour la visite de l'hôpital. Il convient de dire ici la reconnaissance que doit la mission de Cayenne aux sœurs de St Paul de Chartres, pour leur dévouement dans les hôpitaux. Combien de malheureux abrutis par toute une vie d'excès, de peines, d'impiétés sont revenus à Dieu par les bons soins et par la patience admirable de ces religieuses. Il est vrai que nulle part au monde, la miséricorde de Dieu ne se montrait plus visible, plus grande que là: = c'est grâce à tant de soins, et à tant de miséricorde que l'on devait beaucoup de repentirs et de conversions; et dans les plus mauvaises années qui ont été les 4 dernières, il n'y a eu qu'un seul malade parmi les galériens qui soit mort après avoir refusé la confession.

En parlant de l'hôpital, qu'il nous soit permis de rappeler un trait: il aidera à rendre gloire à Dieu, et complètera peut-être ce qui a été écrit sur le P. Demangin — Dans les jours qui précédèrent la mort de ce Père, il y avait à l'hôpital un concessionnaire du village, l'homme peut-être le plus coupable de toute la transportation: catholique, protestant, juif, musulman selon les occasions, il avait commis tous les crimes; et les plus noirs, jusqu'au parricide. Le Père Demangin l'avait vu plusieurs fois, et n'avait point réussi: le malade était poli dans ses réponses, mais n'avait que des blasphèmes pour Dieu — L'avant-veille de sa mort, il fut profondément touché d'une visite que lui fit le Père = « voyez si je tiens à votre âme, dit celui-ci, je suis bien malade moi-même, je viens à l'hôpital exprès pour vous ». Il fit un simulacre de confession, « pour faire plaisir, » disait-il. Le lendemain le Père mourait: à cette nouvelle le terrible galérien se sent pris de tremblements, il pleure, demande un prêtre, se confesse, et meurt en demandant pardon.

Mais un autre ministère réclamait aussi de grandes attentions; c'étaient les femmes qui n'étaient pas encore mariées, et qui, placées sous la garde des sœurs de St Joseph attendaient que quelque concessionnaire vînt les demander —. Nous avons dit quelle sorte de femmes avaient été envoyées de France depuis 1866. Ces femmes, à qui les pétroleuses arrivées en 1872

n'apprirent rien, et qui s'étonnèrent plutôt de ce que la réputation de celles-ci fût si grande, ces femmes avaient des âmes à sauver, et dans le fond de leurs cœurs des sentiments qui pouvaient se réveiller encore - De plus, il revenait tous les jours dans les cachots des femmes du village ou des concessions rurales: c'était une portion du troupeau des Pères ; et Dieu exigeait que son prêtre fît tous ses efforts pour la lui gagner. Il fallait les visiter souvent, leur faire des instructions ; la victoire était achetée bien cher, mais on pouvait l'obtenir- Parfois, après des soins tout particuliers de plusieurs mois, même de plusieurs années, une de ces âmes enfin revenue à Dieu, avait longtemps pleuré ses péchés et fait pénitence. Ensuite une circonstance, une occasion malheureuse renversait les résolutions, ravivait tout le passé ; et cette pauvre âme se rejettait dans le crime avec toute la fureur, avec toute la folie que le démon seul peut inventer. Ces malheureuses traquées, poursuivies par la police, après avoir long-temps erré sans pain, sans asile, comme des sauvages, revenaient dans les cachots. Alors elles bravaient les punitions, et la honte, et les fers, refusaient toute confession = ainsi tout était à recommencer. Toutefois, une chose les préoccupait, c'était la crainte que le Père ne connût jusqu'à quel point elles étaient coupables : le souvenir de ses soins et des bienfaits de la religion était leur plus grande peine, et leur seule honte dans les fers -. C'est par là ordinairement qu'on les ramenait à Dieu. De même, parmi les hommes, les plus audacieux, bien souvent après avoir bravé l'autorité, les prisons, même les coups de corde, craignaient encore que le Père n'apprît leur nouveau crime. Plus d'une fois on les a fait trembler par cette seule parole dite d'une manière sévère, et en passant « vous êtes donc toujours décidé à nous faire de la peine par votre mauvaise conduite ? » - Ils allaient demander pardon au Père en le suppliant de ne pas les rejeter tout-à-fait - Cela explique aussi l'influence du Prêtre à l'hôpital, lorsque ces malheureux se voyant bien malades, sentaient enfin qu'il n'y avait plus d'espoir pour eux que dans la charité de celui qui les avait aimés quand même -

Une œuvre bien intéressante qui consola les Pères au milieu des tristesses de leur ministère, fut l'œuvre des enfants du Maroni. Bien que ces notes soient déjà longues, qu'il nous soit permis d'en dire un mot.

Les premiers enfants de ces familles nouvelles naquirent en 1861. Il était réglé par le ministère que ces enfants, à l'âge de 6 ans seraient confiés aux religieuses et aux frères des écoles pour être élevés et instruits ; l'administration devait pourvoir à leur entretien jusqu'à 16 ans - Le décret comprenait aussi les enfants venus de France. Ces enfants devaient plus tard hériter des biens de leurs parents, et s'établir dans le pays ; de grands avantages leur étaient promis tels que secours en argent, instruments de travail, linge, bestiaux, afin qu'ils pussent être du premier coup en pleine prospérité. Tout cela était écrit dans les papiers - Les 8 premières années un certain nombre de jeunes filles venues de France se marièrent à des transportés ; mais parmi les jeunes gens, aucun ne s'est établi ; tous sont partis dans d'autres pays, ou sont morts, quelques uns sont revenus en France -.

Vers 1869 les enfants nés dans le pays étaient déjà en certain nombre, quoiqu'il en mourût beaucoup en bas âge. Les plus grands ainsi que ceux qui étaient venus de France exigeaient dès lors des soins particuliers de la part de l'aumônier qui en était chargé - ; on commença donc à faire le catéchisme d'une façon régulière, comme cela se pratique en France -. Nous l'avons dit, les unions des premières années étaient bonnes ; leurs enfants furent aussi d'une nature facile à cultiver ; et même on ne tarda pas à s'apercevoir que Dieu s'était choisi parmi eux des amis particuliers. La dévotion au Sacré Cœur qui ne leur était point encore connue leur fut proposée ; et pendant le mois

de juin 1840, on établit à l'essai, la Garde d'honneur- ces jeunes âmes saisirent avidement le nouvel enseignement: il se fit pendant ce mois tant d'actes de vertus, que la bénédiction du cœur de jésus était manifeste - Vinrent ensuite les mois de la Ste Enfance et de St Joseph, pendant lesquels les actes de vertu et les œuvres se fortifièrent. Il y avait tous les jours des exercices réglés; et deux fois par semaine chaque enfant déposait dans une corbeille aux pieds de l'enfant-jésus ou de St Joseph un billet dans lequel il demandait une grâce pour soi ou pour d'autres, et pour paiement offrait d'avance tant d'actes de vertu ou de mortification; venait ensuite dans le même billet l'accusation des manquements aux promesses faites dans le billet précédent. Le Père avait seul le droit de voir ces billets avec N.S. ou la Ste Vierge ou St Joseph. Parmi les plus grands, les changements furent très-sensibles; dans les plus jeunes il se manifestait un grand désir de connaître N.S. afin de l'aimer.

L'Épiphanie était la fête spéciale de la Ste Enfance: ce jour là on recueillait les cotisations quand il y en avait, on bénissait solennellement les enfants du Maroni; et quelques Mères apportaient même les plus petits pour leur faire recevoir la bénédiction de l'enfant jésus. A l'Épiphanie de 1843, la fête se prépara plus belle qu'à l'ordinaire: les parents qui se montraient si heureux des changements opérés dans leurs enfants, vinrent en foule à la cérémonie - quoique tous ou presque tous fussent dans la misère, ils voulurent payer la cotisation de la Ste Enfance, qui produisit ce jour là la somme considérable de 66f 75 - Les enfants formèrent des listes pour l'avenir, il y en eut jusqu'à 10: ils s'accordaient entr'eux pour ne plus demander à leurs parents le sou mensuel, mais ils devaient le gagner par leur travail pour eux et pour les plus petits qui ne pouvaient encore rien faire - L'œuvre fut donc ravivée - La fête de St Louis de Gonzague fête patronale des écoles fut le jour choisi par eux pour faire les comptes de la demi-année.

Le R. P. Préfet apostolique, informé de tout ce qui se passait, admira les préférences du Cœur de jésus; et sur la prière que lui en firent les enfants, il autorisa l'érection canonique de la Garde-d'honneur dans les écoles et dans la population du Maroni; le P. de Monfort voulut fournir à toutes les dépenses pour les achats de diplômes, d'images, médailles, et autres objets nécessaires. cette dévotion si bienfaisante fut introduite à Cayenne par le Préfet apostolique lui-même; et les communautés et les pensionnats, et les congrégations pieuses de la ville l'accueillirent avec bonheur; mais l'initiative était due aux pauvres petits mendiants des rives du Maroni:

Il se préparait une première Communion pour l'ascension 1843. Pour la première fois des enfants nés dans le pays devaient en faire partie. afin de satisfaire aux désirs de tous, 4 mois à l'avance on faisait chaque jour la préparation qui consistait en une lecture sur le St Sacrement avec des histoires; ensuite venaient la résolution pour la journée et différentes prières - Tous les deux jours le Père présidait ces réunions, et fixait lui-même le point de vertu à pratiquer - Peu-à-peu l'esprit de pénitence s'empara de ces petites âmes; elles sentirent le besoin de se mortifier, tant pour expier les légeretés passées, que pour aider à combattre les mauvais penchants - Une autre pensée secrète était au fond des cœurs, il fallait obtenir la conversion et le salut des parents. Il y eut des inventions admirables, quelques enfants allèrent jusqu'à des disciplines sanglantes. Tout celà était tenu fort secret. Mais les sœurs s'en aperçurent: il fallut modérer le zèle; le Père prononça un jour ces graves paroles « défense est faite à toute enfant de coucher la nuit par terre, ou de mettre des cailloux dans son lit, de faire quelqu'autre mortification corporelle sans une autorisation spéciale ». Il se manifesta un grand étonnement, surtout un grand regret

de ce que le secret avait été surpris par les sœurs et révélé au Père. Le premier jour de la retraite qui précéda la fête, les enfants écrivirent à leurs parents pour les supplier de se préparer eux aussi au Grand jour. Une petite fille entr'autres, la première née dans le pays, écrivait à sa mère qui avait une conduite des plus déplorables « Dieu m'est témoin que je vous aime de tout mon cœur; aussi je vous demande comme la plus grande grâce de ma vie que vous veniez avec moi à la Table Ste au jour de l'ascension. Si vous ne voulez pas, toute ma vie je m'en souviendrai » Tous les parents obéirent sauf cette malheureuse mère dont nous venons de parler.

Le jour de la Communion enfin arrivait: les préparatifs extraordinaires de fête, la réputation de vertu que s'étaient acquise ses enfants, tout faisait croire que cette fête surpasserait ce qui s'était vu jusqu'alors au Maroni. Tous les habitants de St Laurent et des environs étaient à l'église; les officiers qui ne paraissaient plus même à Pâques, ce jour là assistèrent à la Messe, placés selon leurs grades. Il ne nous est point donné de raconter ce qui se passa dans ces jeunes âmes pendant la Messe, et surtout pendant la communion; mais nous pouvons redire ces paroles prononcées par plusieurs et qui furent approuvées par tous. « quelques uns de ces enfants étaient inondés de bonheur; on eût dit que le Maître tant aimé et tant désiré qui était enfin venu, appliquait son cachet de beauté et d'immortalité sur ces petits corps comme sur les âmes ». Le P. Demangin qui faisait la cérémonie était profondément ému, et beaucoup d'autres avec lui; les impies eux-mêmes sentaient renaître en eux d'étonnants souvenirs. Le médecin en chef de l'établissement que ses collègues appelaient « le Prêtrophobe » était à la Messe, témoin attentif de tout ce qui se passait; quand ces enfants, après l'action de grâces, sortirent de l'Eglise en chantant le cantique de bénédiction, il les suivait avec toute la foule, comme les autres il fut dominé par son émotion et le soir il racontait lui-même à l'hôpital les beaux jours de sa première communion. Les transportés redisaient de toutes parts « si j'avais aimé le bon Dieu comme cela au jour de ma première Communion, bien sûr je ne serais pas venu ici ». Ce fut donc un jour de bénédiction pour tous; et les malheureux enchaînés et les pauvres prisonnières accoururent après la Messe pour remercier à genoux ces enfants de leur avoir procuré une si grande consolation. Après midi eurent lieu la rénovation des promesses du baptême et la consécration à la Ste Vierge; le P. Neaullan vint de St Maurice compléter et présider la fête du soir. Il avait travaillé lui aussi quelquefois à cette œuvre, il était juste qu'il vînt en reconnaître et cueillir les fruits.

Quand il fut décidé que les Pères devaient quitter la Guyane, une triste pensée les préoccupait vivement « et ces enfants, que deviendront-ils? » Des 16 jeunes filles qui s'étaient établies, deux seulement réussissaient un peu dans leur ménage; la profonde misère ou même la corruption générale avait atteint toutes les autres. Dans plusieurs circonstances il avait été nécessaire d'établir une surveillance très-active pour empêcher de tristes complots tramés contre la vertu des petites filles. On pouvait donc prévoir à peu-près ce qui arriverait après le départ des Pères. Il fallait à tout prix sauver ce qui était bon, et qui avait coûté tant de soins. C'était une pensée généreuse, elle fut immédiatement accueilli par le P. Supérieur. Les concessionnaires disaient aux Pères « c'est notre mauvaise conduite qui vous fait partir, c'est pour nos crimes que Dieu nous punit. » Les enfants de leur côté adressaient cette question « et nous nous laisserez-vous ici? » Les Pères répondirent « nous ne vous laisserons point; nous avons en France des Pères qui vous chercheront des places; nous avons des religieuses qui vous aimeront et prendront soin de vous comme vos sœurs du Maroni. Non, nous ne vous abandonnerons point ». Le Père de Monfort convaincu que sa détermination serait applaudie par le R. P. Provincial, laissa à son départ une somme d'argent considérable pour fournir aux voyages de ces enfants quand on pourrait les faire rentrer en France.

Plusieurs arrivaient dès le mois de Mars de cette année; et grâce à l'influence de quelques uns de nos Pères, des communautés religieuses ont bien voulu recevoir le fardeau qu'on leur offrait dans la personne de ces enfants. Au mois de Mai suivant, le Père Neaullan ramenait avec lui les 4 grandes jeunes filles qui restaient et qu'on avait empêchées de s'établir au Maroni. Elles ont trouvé place elles aussi grâce aux mêmes influences, ainsi qu'un bon jeune homme venu deux mois plus tard. Il est question d'en faire venir bien d'autres puisque Dieu bénit si visiblement ces entreprises; et l'on compte sur le généreux concours de nos Pères pour trouver des asiles à ces petits abandonnés si dignes d'intérêt.

Il nous reste à dire un mot du départ de tous. L'ordre de N.T.R.P. Général était arrivé en Mars 1873; et le P. de Monfort faisait toutes ses diligences pour obtenir au plus vite des remplaçants. Le R. Père Emonet prêtre du S. Cœur de Marie était Préfet Apostolique depuis un mois seulement; il aimait sincèrement la Compagnie, il l'a toujours témoigné par ses actes tant en public qu'en particulier; il fut donc vivement affligé de cette mesure. Mais elle était décidée. Il accepta de nous faire remplacer par des Pères de sa congrégation ou par des prêtres séculiers. Dès la fin de Novembre, le P. Supérieur lui remettait en mains le pénitencier de Cayenne; le même jour le Père Bégin quittait l'Ilet-la-Mère. Au 1er Décembre le F. Glédel et le F. Aillery qui habitaient la Guyane l'un depuis 16 ans le second depuis 20 ans s'embarquaient pour la France, tandis que le P. Bégin et le F. Rousseau faisaient voile pour Haïti. Au Maroni le P. Bobet était remplacé le 24 Décembre, et le P. Neaullan le 8 Janvier; mais le P. Falleur attendit à l'Ile Royale jusqu'à la fin de Janvier Mr. l'abbé Robert destiné à occuper ce poste après lui. Il prit la route de France le 1er Février en compagnie du F. Janneau et du F. Mellière; déjà au 1er janvier le F. Cutour avait pris le même chemin. Le 7 janvier un brick "l'Etoile d'Orient" emportait le P. Bobet vers les rivages d'Haïti où il devait retrouver le P. Bégin et le F. Rousseau. Enfin le 11 février le P. de Monfort avec le F. Pineau s'embarquait lui aussi pour la France: du port de Cayenne il donna à tout ce pays une dernière bénédiction, au nom de ses missionnaires, au nom des 17 Pères et Frères dont il laissait les cendres au milieu des transportés, au nom des Pères de l'ancienne Compagnie qui avaient fondé les réductions de la Guyane. Restaient le P. Neaullan et le F. Cléach retenus sur les rives du Maroni, comme nous le dirons bientôt.

Le P. de Monfort avait activé tous ces départs: il remplissait à la lettre les ordres du T.R.P. Général, et les désirs du R.P. Provincial. Pourtant ce ne fut pas sans larmes qu'il s'éloigna de cette terre où la Compagnie avait tant travaillé. Nous avons dit au commencement comment toute la ville de Cayenne accompagna de vifs regrets le départ des Pères. Les officiers vinrent les uns après les autres saluer le P. Supérieur et lui donner les marques d'une vive sympathie. Le médecin en chef de la colonie surtout et quelques autres amis ne pouvant le quitter l'accompagnaient jusque sur son vaisseau. A la dernière Messe qu'il dit dans la chapelle de la Résidence, le P. de Monfort distribua la Ste communion à plus de 100 personnes qui venaient une dernière fois le remercier et prier Dieu pour son voyage.

Au Maroni où les œuvres furent si étendues, on a

pu voir par la relation de la mort du P. Demangin combien les sympathies étaient vives et universelles. Les deux Pères qui restaient les derniers ont eu à subir les adieux de toute cette population : nous ne redirons point en détail tant de scènes douloureuses. Là aussi les officiers tinrent à donner des marques de leur estime et de leurs regrets. Mr. Mélinon accompagnait jusque sur le vaisseau le Père qui partait le premier et là redisait encore : " notre consolation notre soutien c'étaient les Pères ; partez puisque Dieu l'exige ; nous vous suivrons partout de nos prières ; souvenez-vous de nous au St. autel " Pour les transportés, ce fut ce jour-là que l'on comprit combien le souvenir des bienfaits était fortement imprimé dans leurs cœurs. Des hommes aux fers qui passaient pour aller remplir une corvée surnuméraire, rencontraient le Père en partance : " c'est parce que nous sommes incorrigibles que vous nous quittez ; Dieu nous punit ; il ne pouvait pas nous envoyer une plus grande punition. " Les concessionnaires hommes et femmes assiégeaient la maison. La séparation fut encore plus pénible au couvent où étaient les enfants, les femmes et les prisonnières : il fallut encore une fois donner à toutes une dernière bénédiction. En sortant de là ce furent les adieux des frères des écoles et des Religieuses. La supérieure du couvent disait " depuis tant d'années nous supportons une vie qui est quelquefois comme le vestibule de l'enfer, qui nous soutiendra ? " Voilà 19 ans que je suis en Guyane, disait une autre, j'ai toujours été dirigée par les Pères. " On sentait alors que le sacrifice était grand des deux côtés. Et les lettres reçues de ces communautés à la fin d'Août portaient encore la trace des larmes qu'avaient répandues en les écrivant celles qui les envoyaient.

La Supérieure générale des Sœurs de St. Paul de Chartres disait au mois de Juin dernier " depuis 8 mois nous ne pouvons plus lire sans une extrême douleur les lettres de nos Sœurs de Guyane. Savez-vous, mon Père, ajoutait-elle, dans quel embarras vous nous mettez : autrefois quand une sœur désignée pour Cayenne manifestait de la répugnance à se rendre dans un pays d'aussi mauvais renom, il suffisait de dire " allez, ma fille, vous aurez la direction des Pères Jésuites", l'effet n'a jamais manqué nous obtenions un joyeux consentement et maintenant.....

Le P. Neaullau avait de plus la douleur de quitter ce pays au moment où la fièvre jaune venait de se déclarer, et menaçait d'emporter une partie de la population : ceux qui devaient le remplacer débarquaient sur ce sol juste à temps pour le rencontrer conduisant au cimetière 4 cercueils à la fois. Il eut voulu rester encore pour soutenir les sœurs dans le rude travail qui s'annonçait, pour consoler les malheureux transportés, et pour encourager ces jeunes Pères qui paraissaient un peu effrayés. Mais il fallut partir. Le pays étant mis en quarantaine, le P. Neaullau s'en alla avec le F. Cléach à l'embouchure du Maroni, passer 32 jours dans le désert.

Dieu qui semblait l'avoir jeté là dans la peine et les privations de toutes sortes, n'avait que des vues dignes de sa miséricorde. Après un grand mois d'attente vaine, le Père et son compagnon voyant que le vapeur français de St. Laurent refusait de les prendre pour les conduire à Cayenne, partirent pour Mona village distant de 6 lieues, dans la forêt. Le curé était malade, seul et sans secours ; sa paroisse sans ministère ; et le carême allait bientôt commencer. Le frère partit pour Cayenne, et le

Père se constitua curé et garde malade. C'est là ce que Dieu avait voulu. Cette paroisse avait été fondée sous la restauration par les sœurs de St. Joseph de Cluny; les sœurs y ont encore une communauté nombreuse pour tenir les écoles et diriger les cultures de la canne a sucre et du manioc; aussi cette population est bonne, malgré les grands scandales donnés dans les dernières années par quelques administrateurs.

Le P. Neaullan eut là un ministère considérable, ramena à Dieu plusieurs égarés, entr'autres le principal personnage du lieu, éloigné de l'église depuis 25 ans. Il visita à 5 lieues de là la léproserie de l'Accarouany, dirigée par les mêmes religieuses de St. Joseph; sa présence et son ministère remplirent de joie cette communauté ainsi que celle de Mona, et consolèrent grandement tous les pauvres lépreux. – Vers la fin du carême le curé se trouva mieux; vieillard plus que sexagénaire, il avait 25 ans de colonie; désormais infirme, il se retira du ministère. Son succefseur étant attendu dans les jours suivants, il s'embarqua avec le Père pour Cayenne où ils arrivèrent tous les deux la veille de St. Joseph.

Là le P. Neaullan, pour obéir aux vives instances du R. P. Préfet, reprit du ministère pour la fin du carême et fit les grands offices de la semaine sainte.

Il fut accablé par les témoignages de sympathie et de reconnaifsance. Au nom des mifsionnaires de la Compagnie de Jésus en Guyane, à tous prêtres et fidèles, il donna rendez-vous au ciel, et le 18 avril, il prit le chemin de France.

Quelques semaines après, à la fin de Mai, le procureur des Mifsions de la Compagnie de Jésus à Paris recevait cette lettre de son Excellence le Ministre de la marine et des colonies.

" C'est avec un profond regret que l'administration de la marine se voit privée désormais du concours des Pères de la Compagnie de Jésus. Elle a apprécié tout ce que leur zèle persévérant et leur pieux dévouement ont fait pour le succès de la transportation; elle sait la part qui leur revient dans les résultats obtenus; et je suis heureux d'être auprès de vous l'interprète de sa gratitude. Vous pouvez être afsuré mon Révérend Père, qu'elle conservera toujours un souvenir reconnaifsant des services que les Pères ont rendus pendant la durée de leur mifsion à la Guyane.

Recevez M. R. P. l'afsurance de mes sentiments respectueux. Le Vice-amiral ministre de la marine et des colonies.

de Montagnac

Trois mois de ministère à Saltrou.

Par le P. Bobet. Mai 1874.

Nous venons de pafser trois mois le P. Bégin, le F. Roufseau et moi dans la republique d'Haïti.

Mgr. l'archevèque de Port-au-Prince, depuis longtemps désirait avoir de nos Pères pour évangéliser son peuple: il a 1 million d'habitants dont 900 mille vivent dans des montagnes de difficile accès, sur un territoire grand comme 4 de nos départements.

Dans ce pays tout catholique, il n'y a que 60 à 70 prêtres pour tant de travail; et encore ces prêtres ne sont-ils venus que depuis peu d'années. Ils reste donc de nombreuses populations sans secours et presque sans religion – Quand Mgr apprit que la Compagnie devait quitter Cayenne, il pria avec instance N. P. Général de lui donner des mifsionnaires – N. T. R. P.

qui connaissait la haute réputation de vertu de Mgr Guilloux et son admirable dévouement voulait lui être agréable; et notre Supérieur de Cayenne, le P. de Monfort fut envoyé à Port-au-Prince pour reconnaître le bien que pourrait faire dans cette île un établissement de la Compagnie. — En attendant les décisions de Rome, et pour nous faire éviter la rentrée en France en plein hiver, le P. Supérieur et le R.P. Provincial nous ont envoyés, en Décembre et Janvier, travailler à la vigne de Mgr Guilloux. Nous ne sommes venus que trois: le P. Demangin destiné à nous accompagner était mort; le P. Neaullan était retenu dans les forêts du Maroni. Je ne veux pas me livrer à des considérations sur le gouvernement de cette république ou son histoire; je donnerai simplement quelques notions sur le pays, et en particulier sur Saltrou, dont j'ai été pendant 3 mois curé en titre.

— Saltrou? Je crains que ce nom fasse sourire par l'idée qu'il réveille, aussi je me hâte de l'expliquer.

Ce nom n'indique point que ce pays soit malpropre, marécageux, malsain plus qu'un autre, loin de là; il veut dire "pays de sel"; et en effet le village situé sur le bord de la mer, et les terrains un peu bas à une demi-lieue de rayon sont imprégnés de sel; toutes les fontaines du village et des environs donnent de l'eau saumâtre, bonne tout au plus à laver le linge et à abreuver les bestiaux; et il faut aller jusqu'à 6 Kil. et traverser une montagne pour trouver de l'eau potable. Je désire que cette explication satisfasse et qu'on ne garde pas sur ce nom le sentiment de dégoût qu'il appelle. — Pourtant j'avouerai que ce pays n'est pas en estime dans l'esprit de ceux qui ne l'ont pas habité; sa situation au sud de l'île, à la limite de la partie haïtienne et de la partie de St Domingue, ses montagnes plus hautes et plus abruptes qu'ailleurs, qui font que les habitants, sauf le village, ont peu de communication avec le reste de l'île, son nom lui-même, sont sans doute la cause de cette réputation. Un jour que le F. Rousseau se trouvait chez le secrétaire du ministre de l'Intérieur, il parla du curé de Saltrou. Le secrétaire reprit: "Saltrou, ce n'est pas gai, ce pays-là; je recommande fort au Père qui s'y trouve d'oublier toutes les belles choses qu'il a laissées en France, s'il ne veut pas trop s'ennuyer". Quand Mgr l'Archevêque de Port-au-Prince me désigna pour aller dans cette paroisse, déjà le P. Bégin arrivé 8 jours avant moi était parti pour le Marigot, paroisse limitrophe de la mienne, à l'ouest, et distante de 8 à 10 lieues, mais avec laquelle je ne pouvais communiquer par terre, tant les montagnes qui nous séparent sont escarpées. Or, des prêtres, qui connaissent ce pays, me dirent la veille de mon départ "le P. Bégin et vous, vous avez le pays le plus sauvage et les montagnes les plus difficiles de toute l'île". Et l'on m'ajouta d'un ton un peu plus bas "vos habitants sont aussi sauvages que vos montagnes; ils n'ont pas eu de prêtre à demeure chez eux depuis environ 80 ans, ils ont seulement la visite d'un prêtre de Jacmel, deux fois par an". La paroisse du P. Bégin n'avait point eu non plus de prêtre depuis le même temps; mais sa bourgade n'étant qu'à 8 lieues de Jacmel ville de 10,000 âmes où il y a trois prêtres, et avec laquelle on peut communiquer par terre, il venait un prêtre de là tous les mois pendant une semaine pour instruire le peuple et les enfants, et faire le ministère qui se présentait. A Saltrou, deux prêtres, depuis 12 ans l'un après l'autre, avaient essayé de s'établir; l'un était mort après 10 jours, l'autre au bout

de quelques semaines de séjour. Les communications n'étaient pas agréables. Aussi, je demandai pourquoi Mgr nous plaçait dans ces pays, nous qui n'étions là probablement que pour quelques mois; on me fit cette naïve réponse qui arrêta d'un coup tout autre objection: "jusqu'ici personne n'a voulu aller dans ces deux paroisses; puisque Mgr tient des Jésuites, il faut bien qu'il en profite." Et pour le P. Neautlan que nous attendions de Cayenne on avait en réserve une paroisse qui valait bien ces deux là. - Parti de Port-au-Prince presqu'aussitôt après mon arrivée pour me rendre à mon ministère, j'eus le bonheur de rencontrer à Jacmel le P. Régin qui n'était pas encore rendu chez lui. Comme nous devions tenir le même chemin jusqu'au Marigot nous avons fait route ensemble le samedi après-midi dernier jour de janvier; et dès le soir à 8 h. je me suis embarqué sur un canot pour Saltrou. Pauvre peuple du Marigot, quand nous sommes arrivés au village, comme le Père était annoncé, tous étaient en attente pour voir arriver un prêtre qui devait demeurer avec eux: quelle joie et quel accueil! On sonnait les deux clochettes qui sont auprès de l'église; sur le seuil de cette église, le vieux sacristain, un des principaux personnages de l'endroit, vêtu d'une sorte de soutane et d'une aube entonna le "Veni creator". C'était vraiment le Bon Dieu qui venait habiter avec ce peuple.

Pour moi, je n'étais point annoncé, et personne n'attendait un prêtre à Saltrou. J'arrivai vers 3 heures du matin, tout le monde dormait encore, je me fis conduire, sur l'heure, à la maison du général en chef qui demeure au village; et après lui avoir donné les papiers de Mgr, je lui demandai simplement à m'installer chez lui en attendant qu'on m'eût préparé quelque demeure. Je fus parfaitement reçu.

Le jour venu, on eut bien vite connu dans le village qu'il y avait un prêtre; je fis annoncer la messe pour 8h½. Mais pour préparer cet office, ce fut une grosse affaire; venu à cheval de Jacmel au Marigot, je n'avais pu apporter avec moi la chapelle portative dont nous nous servons dans les longs voyages sur mer; j'avais seulement une aube du pain et du vin d'autel; il fallait trouver tout le reste. Je découvris chez une dame du village, quelque linge, un calice sans patène, un ornement bleu et un ornement noir; il fallut approprier le tout, suppléer à ce qui manquait; et, quoique les rubriques ne soient pas difficiles dans ces circonstances, il fallait au moins sauver les principes; nous étions au dimanche de la Septuagésime, nous avions à préparer un ornement violet. Pendant qu'on y travaillait, d'autres personnes appropriaient l'église, clouaient quelques bouts de planches pour boucher les principales ouvertures faites dans les murs par les animaux; mettaient de beau linge de toile sur l'autel; je trouvai un enfant de chœur, et à 10 h. nous pûmes commencer la messe. Il y avait grande affluence. L'église bâtie en planches et couverte de feuilles de palmier, n'a que 10m. de long sur 5 de large; elle ne peut donc contenir que fort peu de monde; aussi les femmes se réservent tout l'intérieur, tandis que les hommes demeurent en face de la porte, aux fenêtres ouvertes sur chaque côté à hauteur d'appui, et tout autour de l'église. Après l'Evangile, j'annonçai à tout ce peuple que j'étais envoyé pour demeurer avec eux: grande fut la surprise et aussi la joie. Les hommes qui étaient aux fenêtres se mirent à parler tout haut, sans plus de façon; je regardai un moment de ce côté, sans aucune intention de gronder, ni aucun air mécontent, mais cela suffit pour

leur faire peur, et plusieurs s'enfuirent. Je ne fus pas longtemps avant de voir par moi-même quelle œuvre Monseigneur nous faisait entreprendre; car pour un grand nombre de mes paroissiens le travail était à prendre par le commencement, c'est-à-dire que nous devions les habituer à regarder un prêtre sans avoir peur. - On peut se demander alors dans quelle ignorance vit presque tout ce peuple. Il y a à Saltrou environ 15 mille habitants, sur une étendue de 18 lieues de côtes et de 7 à 8 lieues dans les montagnes. Dans les trois premières sections qui sont moins éloignées du village, il y a les deux tiers des habitants qui sont baptisés, à peu près toutes les grandes personnes, et beaucoup d'enfants; dans les trois autres, vers la république de St Domingue, il y en a plus de trois mille qui sont encore païens, et qui ne connaissent rien de la religion. J'ai trouvé sur la paroisse 45 mariages bénis et environ 120 personnes qui avaient une ou plusieurs communions. Tout le reste vit à peu près à sa fantaisie. Parmi tous ceux-ci il y en a sans doute un grand nombre qui suivent assez bien une certaine loi naturelle, et qui ne se quittent plus quand ils sont en ménage; mais pour d'autres, les hommes les femmes se placent ensemble, se quittent pour aller ailleurs, reviennent, se partagent les enfants, ou les repoussent, sans loi, sans frein, sans religion. Je n'ai connu toute l'étendue de ce mal que dans les dernières semaines de mon séjour: il ne me fut pas difficile d'en calculer toute la portée; et cela me mit dans une grande désolation. Dès lors le but de toutes mes démarches, fut d'obtenir de la part des hommes des promesses de mariage. J'ai pu bénir 12 unions, et avant mon départ obtenir la promesse de 40 autres, s'il vient un prêtre ici pour demeurer après moi. - Le P. Bégin a trouvé chez lui le même mal, quoique moins étendu: il a béni une vingtaine de mariages et en a préparé un grand nombre pour son successeur.

Après une telle vie la mort doit être bien triste. hélas, pour un grand nombre, à ce moment ils ne sentent pas le besoin d'un prêtre. Quand quelqu'un est bien malade, les voisins s'assemblent, on récite autour du mourant quelques prières; on fait sur lui quelques signes superstitieux; et avec ce bagage et celui de sa vie passée, l'âme du défunt s'en va devant Dieu, tandis que son corps autour duquel on a bu le tafia et chanté toute une nuit, est déposé dans un trou de la montagne. J'ai eu mille peines à leur faire comprendre le besoin du prêtre dans ce moment de la mort: j'ai travaillé tout le temps de mon séjour à les convaincre que j'étais disposé à voyager sans cesse pour les malades, que c'était le plus impérieux de tous mes devoirs. Ils ont toute sorte de raisons qui les dispensent de venir, car, "ils ne veulent pas déranger le Père, ils pensent qu'un blanc ne voudrait pas s'exposer au soleil, d'ailleurs ce n'est pas dans leurs habitudes puisqu'ils n'avaient pas de prêtres." Ecoutez plutôt; en voici un qui va vous répondre pour plusieurs. Sa fille âgée de 19 ans venait de mourir, à 3 lieues environ dans la montagne, elle avait été 15 jours malade, et je n'en avais rien sû.

Quand cet homme vint me voir, je lui fis des reproches de ce qu'il ne m'avait pas appelé. "Vous avez laissé mourir votre enfant sans confession, sans sacrements, sans avoir fait sa première communion; et son âme a porté tous ses péchés devant Dieu?" "Oh non, Père, me répondit-il,

nous avons fait toute sorte de bonnes prières, et elle mourir bien ?" "Et quelles prières puisque vous ne savez pas même "Notre Père"" "non, mais dans mon livre il y a toute sorte de bonnes prières" Il avait ce livre entre les mains je le pris ; il contenait en dix pages trois prières à St. Benoit, St. Hubert, et à St. Joseph. Ces trois prières étaient enrichies d'indulgences incomparables ; celle à St. Benoit avait 100 mille ans ; celle à St. Joseph une fois récitée ouvre infailliblement le paradis. Il n'est pas question de conditions à remplir - du reste ce n'est pas la peine. Malheureusement ce livre de fabrique espagnole est fort répandu ; les populations ont en ces prières une confiance absolue ; et pourvu qu'ils ajoutent sur un mourant plusieurs signes de croix de différentes formes, dont quelques uns faits à l'envers, peu importe la vie passée, voilà le paradis gagné. D'autres fois ils ont peur qu'on leur demande de l'argent pour le voyage ; malheureusement, avant l'arrivée de Mgr du Cosquer, en 1864, beaucoup de paroisses avaient été occupées par de mauvais prêtres ; plusieurs ont laissé de honteux souvenirs et presque tous ne cherchaient qu'à s'enrichir. - Mais quand on peut visiter un mourant, voici presque toujours le travail qu'il y a à faire - il faut lui apprendre quelque prière et lui donner notion des principaux mystères, préparer la 1re confession, faire consentir les deux partis au mariage ; et si on en a le temps préparer la première communion.

Pauvres peuples, qu'ils sont à plaindre - Ce pays pourtant a eu ses beaux jours sous le rapport de la religion ; mais il y a longtemps de cela. Toute cette partie sud de l'île était au siècle dernier, évangélisée par les Dominicains. Il y a encore une ville de 3000 habitants, à 30 lieues d'ici, qui s'appelle St. Thomas d'Aquin. L'église du P. Bégin a conservé pour patron St. Dominique. Ce sont eux qui avaient donné à l'église de Saltrou N. D. de Lorette pour patronne, et rendu le culte de la Ste Vierge très-populaire. Il y a encore à 5 Kil: du village un reste d'habitation splendide qui conserve le nom "d'habitation des Prêcheurs". Le Nord de l'île, qui comprend le diocèse du Cap-Haïtien, et une partie de l'ouest a été pendant plus d'un siècle sous la direction de notre Compagnie ; et elle a laissé là comme en Guyane, comme sur les rives des Amazonnes,

l'empreinte de sa force civilisatrice et de ses grandes pensées religieuses - Mais je ne veux pas m'avancer sur le domaine de l'histoire - Du reste j'ai entendu dire à Mgr Guilloux lui-même qu'il recueille les matériaux pour faire l'histoire de l'Eglise à Haïti.

Ces beaux jours reviendront-ils ? Je ne puis le savoir ; mais on le voit, il y a beaucoup à pardonner dans ces vices et dans cette ignorance. On trouve partout bonne volonté, du moins sous plusieurs rapports. Il y a à 7 lieues d'ici et dans une paroisse un village appelé "le Grand-Gosier," et qui compte une agglomération de 300 habitants ; dès qu'ils ont su dans ce village qu'ils avaient "un prêtre à eux", comme ils disent, ils se sont entendus pour bâtir une chapelle ; ils y ont mis une telle diligence et bonne volonté, que j'ai pu dire la messe dans cette chapelle presque terminée avant mon départ. Oui, Dieu bénira cette bonne volonte.

Vous pouvez déjà, par ce que je viens de vous raconter, vous faire une idée de toute l'île; c'est la différence du plus au moins pour toutes les campagnes. Depuis plusieurs années les autres paroisses ont des prêtres: il y a un plus grand nombre de baptêmes, de mariages, de communions: tout s'incline vers la religion, et peu-à-peu se soumet à ses commandements. C'est ce qui se fera sans doute ici quand on aura des prêtres. Du reste, je vous le montrerai bientôt: auparavant parlons un peu du pays.

Mon peuple est tout noir, vous le savez, il y en a un certain nombre qui approchent beaucoup du blanc, mais il n'y a point dans toute l'île de blanc proprement-dit. A part cette couleur, vous trouvez partout le français: mêmes formes du corps, même figure, même maintien; on ne voit point ces nez écrasés, grosses lèvres, gros yeux du nègre, c'est toute la beauté de la race française, toutefois avec plus de vigueur dans les membres, et une taille ordinairement un peu plus élevée. On y remarque surtout le caractère français: vivacité, hardiesse, audace dans le danger, opiniatreté dans la volonté: de là leur goût prononcé à faire des révolutions.

Quand vous voyez un haïtien à cheval, avec une belle selle anglaise, des éperons d'argent, tout au moins de cuivre, un poignard au côté, un revolver en poche, ou un fusil à l'arçon, vous voyez l'homme heureux qui a oublié le monde entier; il fera caracoler son cheval, grimper les rochers, s'amusera au bord des précipices, dans des vallées effrayantes voila sa vie et quelquefois aussi toute sa fortune. Malheur à celui qui l'attaque ou qui l'arrête, ou à celui qui contredit trop violemment son opinion politique; de là malheur au pays tout entier dans les jours de révolution. Les femmes sont hardies comme les hommes; elles vont à cheval comme eux; et quoique la position que prend une femme nous paraisse fort incommode, vous la voyez piquer le cheval, le faire sauter, galoper, tourner, et arrêter à l'endroit précis où elle veut arriver. En 1868, pendant cette malheureuse guerre civile de Salnave qui a duré 18 mois, qui a détruit les ⅔ des plantations de l'île, incendié une partie des villes et de nombreux villages, fait périr près de 100 mille personnes, les femmes se sont montrées audacieuses et ardentes comme les hommes; elles ne combattirent pas, mais elles soutenaient leurs maris et leurs fils dans le parti politique qu'elles avaient embrassé. Dans le siège des Cayes, ville située à 15 lieues à l'ouest de Jacmel et qui a 10 à 12.000 habitants, la place était bombardée depuis 16 jours, et souffrait la faim depuis plus de 10 jours; on entend dire que le général Lysse qui la défendait contre les troupes de Salnave, parle de se rendre; les femmes vont le supplier de n'en rien faire; et une femme de ma connaissance, qui avait été blessée à la jambe par un éclat d'obus, se fait porter chez le général pour le supplier de combattre jusqu'à la fin. — En temps de guerre tous les hommes sont soldats; en temps de paix, ils aiment à passer des revues, à faire l'exercice, à parader. C'est grace à cette manie, que j'avais le 1er dimanche de chaque mois le spectacle de leurs exercices militaires au complet. D'abord, le samedi soir, avant la nuit, 4 tambours annoncent longuement la grande affaire du lendemain; à 10 h., et à minuit ils roulent encore, alors que tout le monde depuis plusieurs heures, suffisamment instruit,

ne voudrait plus que du silence - Au moment de l'exercice, il y a environ 150 hommes, y compris 5 généraux et une dizaine de colonels : je reconnaissais facilement cet état-major, car il n'y a que ceux-ci qui doivent paraître à cheval dans ces exercices - et je voyais ordinairement 15 cavaliers. Pour les capitaines et autres officiers, ils étaient sans-doute fort nombreux, mais je ne pouvais les distinguer du reste de la troupe - Dans les villes les exercices sont à peu près la même chose, avec cette grave différence toutefois qu'il y a beaucoup plus de généraux et moins de soldats - J'ai vu à Port-au-Prince un défilé de l'état-major général de la République, le Président en tête ; il y avait, outre leurs excellences les Ministres, 16 généraux et 30 soldats. Tous les généraux étaient en uniforme et vêtus au complet ; car il n'y a que les soldats et les sous-officiers qui aient droit d'aller nu-pieds. Mais sous ces guenilles quel orgueil national est caché ! L'instinct indépendant, indocile, sauvage même qu'ils avaient au temps de Toussaint Louverture, ils l'ont tel aujourd'hui ; Et cette guerre affreuse de représailles qu'ils ont faite aux français de 1790 à 1802, ils sont tout disposés à la recommencer contre une nation quelconque qui les menacerait d'envahissement.

Je vous ai donné le seul côté brillant de la République : tous les autres aspects sont pénibles à voir. En dehors de ces parades militaires, ils ont pour le travail toute l'aversion que l'on trouve ordinairement chez les indigènes de la zône torride. L'administration intérieure est restée à l'état d'enfance, comme leurs industries, comme leurs cultures. Depuis 80 ans, il n'y a jamais eu de cantonnier dans l'île, pas plus pour entretenir les rues des villes que pour faire des chemins dans les montagnes - Port-au-Prince, cette ville de 25 mille habitants, situé dans une position si remarquable, et que les Français avaient faite si belle, Port-au-Prince a des rues très-larges, tirées au cordeau ; on trouve encore çà et là quelques restes de trottoirs, de pavés, qui datent du siècle passé, et que le temps n'a pas encore complètement détruits ; mais nulle part vous ne trouverez 25 mètres de rues carrossables. Souvent le milieu de ces rues est occupé par les décombres des maisons, les balayures, et autres choses de ce genre ; on marche des deux côtés de la rue, à pied ou à cheval ; et toutes les femmes tant les riches que celles du peuple, avec leurs robes d'1 mètre plus longues que leurs corps, balaient de leur mieux ces sentiers, entraînant avec elles ce qui n'est pas trop pesant. Les pluies torrentielles, fréquentes dans tout ce pays, emportent le reste. Je n'ai vu nulle part dans l'île trace de voitures ou de charette, sauf à la capitale où les riches tiennent à avoir une voiture, non pour s'en servir mais pour la regarder.

Les autres villes sont organisées comme celle-ci ; encore souvent les rues, comme à Jacmel, sont-elles presqu'impraticables pour les piétons. Mais c'est dans les montagnes que sont les effrayants sentiers : je les ai connus dès le commencement - Je veux vous raconter mon premier voyage - Pour me rendre de Port-au-Prince à Jacmel, j'ai voulu faire le chemin par terre, en compagnie de Mr le Curé de

jacmel et de trois autres personnes : or, il y a 25 lieues de chemin, trois montagnes à traverser, et 2 rivières à passer. Le premier jour, partis avant le lever du soleil, après avoir fait 10 lieues le long de la mer, nous sommes arrivés au pied de la principale montagne, haute de 1500 mètres, appelée « le gros morne »; nous voulions aller coucher au sommet - Après avoir dîné chez un général de division, le seul cabaretier du village, nous commençons à grimper à trois heures de l'après midi. Nous n'avions que 4 lieues et demie à faire, mais quel chemin! Il fallait le plus souvent se coucher sur son cheval, le tenir fortement à la crinière, et le laisser agir seul - Quelquefois, effrayé à la vue du rocher qu'il fallait grimper, des précipices qui s'ouvraient des deux côtés, je me couchais en avant, je fermais les yeux, et laissais au cheval le soin de me conduire. Heureusement cette petite bête était très courageuse et avait le pied solide : un seul faux-pas de la monture nous précipitait, et c'en était fait des deux : c'est arrivé à d'autres - Nous n'eûmes à regretter qu'un petit accident qui, du reste, n'eut pas de conséquence ; et à 8 heures du soir, nous mettions pied à terre, et nous nous installions dans une petite cabane au sommet du mont. Quoiqu'il fût nuit depuis longtemps, un beau clair de lune nous a permis de jouir un peu du point de vue que l'on a de ce lieu élevé, et que tous, étrangers comme habitants s'accordent à dire admirable.. : Il s'étend sur toute la baie au fond de laquelle est Port-au Prince ; sur la côte opposée on découvre les nombreux villages, plusieurs petites villes, la capitale, les montagnes du Nord de l'île ; sur notre côté nous voyions notre montagne par le chemin que nous avions fait, qui descendait en mamelons, au nombre d'une soixantaine comme un gigantesque escalier jusqu'à la ville de Léogane, au bord de la mer.

Le lendemain il fallait descendre, et ce fut une grave affaire - D'abord nos chevaux, pendant 1 heure firent la mauvaise humeur ; il fallait encore se coucher bien souvent, mais cette fois en arrière, et se tenir comme on pouvait, pour ne pas descendre plus vite que le cheval - N'ayant point fait vœu de bravoure pour toute circonstance, j'ai descendu à pied les passages les plus difficiles ; et nous avons atteint la fin de la seconde montagne à midi. Nous n'avions plus qu'à longer deux rivières, tantôt l'une, tantôt l'autre ; c'est-à-dire que nous les avons traversées 76 fois ; - et ne croyez pas que ce soit sur des ponts ; car dans toute la république il n'y en a pas un seul, pas même dans la capitale - Nous passions à gué ; et pour moi chétif cavalier, qui avais une petite monture, je me suis mouillé les pieds au moins à 40 passages. Mais en arrivant à jacmel, le même soir, j'ai retrouvé le P. Bégin, et me suis facilement reposé dans son agréable compagnie - Toutefois nous fîmes ce soir-là de singulières réflexions sur nos pays, notre situation, le travail que nous avions devant nous, le voyage que je venais de faire, prélude de tant d'autres - Et l'on m'avait dit « vous avez le P. Bégin et vous les montagnes les plus sauvages de l'île ». ?

Je ne vous parlerai point de nos montagnes ; je n'en finirais pas - qu'il me suffise de vous raconter ce fait = Il y a 18 mois, un Père du

St Cœur de Marie avait visité Saltrou, et s'en retournait vers Port-au-Prince par nos montagnes. Arrivé à un sommet de 2200 mètres, à 5 ou 6 lieues d'ici il devait passer par un chemin taillé dans le flanc d'un rocher, de sorte qu'il avait à sa gauche et le touchant presque du coude, le rocher nu, taillé à pic, s'élevant encore à plus de 200 mètres au-dessus de lui; et à sa droite, à 2 mètres de lui le précipice – Le cheval fit un faux-pas et le Père qui était sur ses gardes quitte lestement l'étrier; mais il est entraîné et roule avec son cheval; s'étant accroché à quelque racine, il se sauva tandis que l'animal continua à rouler et disparut pour toujours – Le P. Bégin a fait plus de voyages que moi; mais en habile cavalier il a évité les chutes qui me sont arrivées.

Vous pensez sans-doute que, placé à 8 lieues du P. Bégin, nous pouvions facilement nous visiter par mer. Il est vrai que nous en avions tous les deux grand besoin, car jusqu'au jour où nous avons reçu en 6 lignes l'avis de notre départ, nous n'avions rien connu de la Compagnie, de la France, du monde. Nous vivions un peu à la façon du pays; nous nous sommes vus le plus souvent possible – Mais il est bon de vous donner une idée de ce mode de voyager – Je m'embarque dans un canot pêcheur à une voile, à 9h du soir, ou 10h. ou minuit, selon que mes canotiers sont disposés ou que la brise de terre s'annonce pour enfler la voile, et nous longeons la côte; ici on ne s'embarque jamais le jour –. S'il y a du vent on marche; s'il y en a trop, on plie la voile et on va à la dérive; s'il n'y en a point, on reste là. Vous pensez que le canot étant tout petit, on pourrait ramer? Non, car cela fatigue –; les canotiers le feront un moment, et vous diront « Père, nous pas avoir habitude, nous fatigués », et ils s'endorment – quelque raison qui vous oblige d'arriver, ils ne rameront pas. Ainsi je suis parti un soir à 10 heures, et suis arrivé chez le P. Bégin à 11 heures du matin avec un soleil de plomb et 12 heures de mal de mer.

La culture se ressent comme tout le reste, de l'incurie de l'État et de la paresse des habitants. Ce sol si riche, que l'on appelait autrefois « le Paradis des Français », que l'on nomme encore « la reine des îles », tant à cause de la fertilité de la terre et de la salubrité de l'air quoique le soleil soit très ardent que de la magnificence de ses montagnes et de ses sites, ce beau sol n'est cultivé par le plus grand nombre qu'autant qu'il faut pour vivre et pour fournir au luxe et aux caprices de la famille – La principale culture consiste dans le café, car de toutes les plantes c'est celle qui demande le moins de travail = on pourrait en récolter 20 fois davantage – On cultive un peu la banane, le coton, la canne à sucre, le cacao; il y a aussi beaucoup de bois de campêche, et du bois d'acajou le plus beau; mais on en exploite peu, car cela demande beaucoup de travail – Aussi, sauf les commerçants, ils sont généralement pauvres, et peu susceptibles de progresser en aucune chose.

Ils aiment les Français plus que tous les autres étrangers, ils les reçoivent et les honorent; mais ils ne veulent personne pour cultiver ou habiter avec eux – Aux noirs seuls appartient la terre,

et le droit de bâtir ou de jouir de ce qu'ils ont bâti - Et quoique les Prêtres, et les religieuses, tous français soient agréés par le Gouvernement et tant aimés du peuple, aucun de ceux-là, non plus que les blancs qui font le commerce dans les villes ne peut posséder un pouce de terre ni une pierre de maison: c'est une constitution fondamentale de l'Etat; les étrangers ne peuvent que louer la terre ou les maisons - Voyez plutôt -

Mr Guilloux a bâti à Port-au-Prince, avec ses propres ressources et quelques aumônes, un petit Séminaire, sans que le Gouvernement fournisse aucun secours - Tout étant terminé, au mois de Mars dernier, le conseil des Ministres a déclaré le Petit-Séminaire propriété de l'Etat.

Il y a dans ce fait bien autre chose que le respect de la constitution: ce qui se montre, et du reste aucun des employés ne le cache; ce qui se montre, c'est l'hostilité contre la religion - Le Concordat de 1861 passé entre le Souverain-Pontife et le Président Geffrard veut des Evêques, des prêtres, le culte catholique; de plus toutes les campagnes en réclament, il faut bien que l'Etat en passe par là; mais ils ne cachent point leur mauvais vouloir - à part le Président actuel qui veut passer pour un homme tranquille, tous les fonctionnaires hauts et bas sont ennemis de l'archevêque. Le lycée de Port-au-Prince, et les 35 écoles laïques de cette ville, comme celles des autres villes sont sur le pied officiel de l'irréligion - Plusieurs professeurs, à la capitale, sont publiquement adultères, concubinaires. Pourtant ce ne sont pas là les sentiments du peuple: ce qui le montre, c'est l'affluence des enfants aux écoles des frères, et des sœurs. Le Supérieur principal des Frères me disait « nous sommes tellement limités et entravés que j'ai dû refuser trois fois autant d'enfants que nous en avons » - Or il y en avait au moins 200 - Il en est ainsi partout. Celà montre combien ce pauvre peuple est tyrannisé par ses chefs, et quel besoin il ressent de la religion! Vous le verrez bientôt: mais auparavant il faut que vous vous rendiez compte des efforts du démon contr'eux -

Tous les Messieurs qui sont instruits ont fait leur éducation et l'apprentissage de l'impiété dans les lycées de Bordeaux et du Hâvre; ils protègent de tout leur pouvoir et de leur argent le Protestantisme qui a fait, depuis 30 ans de grands ravages dans les villes; ils constituent en société de bienfaisance et de civilisation la franc-maçonnerie, et cette secte s'étend jusque dans nos bourgades éloignées. Ils reçoivent de France un très-grand nombre de journaux, ce sont les plus impies et les plus obscènes - C'est par ces lectures que ces pauvres gens nourrissent en eux la haine de la religion, et font ouvertement le plus de mal qu'ils peuvent. Il en est de même dans toutes les villes: il ne faut pas s'étonner alors, avec de pareilles doctrines que la révolution gronde toujours, que l'esprit de destruction les porte le plus souvent à l'incendie, que la propriété soit sans cesse menacée -

Monseigneur l'Archevêque lutte contre ce grand mal avec tout son talent, toute la force de sa volonté et de sa sainteté - C'est pour le combattre plus efficacement qu'il a voulu former une école normale catholique, afin de fournir de bons professeurs aux écoles primaires -

Monseigneur comptait sur nous, disait-il, pour le soutenir; et depuis notre arrivée, notre Frère Rousseau tenait cette école, et avait parmi ses élèves un Lieutenant d'infanterie, et deux officiers du génie. Mgr n'a encore pour sa grande île, et 1 million d'habitants que 70 prêtres, 12 Frères des Ecoles et 15 Sœurs.

L'histoire des Jésuites est bien connue dans ce pays là; mais l'histoire telle que la font Eugène Sue, de la Bédollière, et consorts; notre nom n'est donc pas en honneur - Mgr demandait un jour à une Dame dévote, qui avait ses entrées libres à l'archevêché « Savez-vous ce que c'est qu'un jésuite »? Elle réfléchit et répond enfin « Mgr, moi pas connaître bien, m'est avis pourtant que ça n'est pas bon monde ». Voilà pour les dévotes = C'est modeste.

On ne se contente pas à Port-au-Prince de recevoir les journaux étrangers: on en fait aussi = La capitale a son moniteur = On ne se prive de rien-; il y a un autre journal radical dont je ne sais plus le nom. Après l'arrivée du P. Bégin et du F. Rousseau, quoiqu'ils aient fait pour cacher leur titre, on connut qu'ils étaient Jésuites - J'arrivais 8 jours après, juste à temps pour recevoir un curieux article de ce petit journal radical. Il commençait ainsi « un bruit circule, et qui malheureusement est trop fondé, c'est que les Jésuites ont osé mettre le pied dans notre ville...... que fait donc l'archevêque? etc ...... » on ne manqua pas de me servir officieusement cet article le jour même de sa naissance - Je me contentai de répondre « si l'on n'écrit sur nous que des choses aussi mal dites que celle là, Croyez bien que nous ne nous en inquiéterons point ». Ensuite on apprit qu'au lieu de soulever le peuple et d'accaparer le commerce et la fortune publique, nous étions allés évangéliser le Marigot et Saltrou, on se tut, et le journal aussi-. Les savants de nos bourgades avaient sur les Jésuites des notions aussi relevées que les savants des villes: nous gardâmes donc longtemps le secret de notre état religieux. Mais quand nous eûmes gagné toute la confiance de nos paroissiens, peu de temps avant notre départ, nous fîmes notre déclaration - Je dis cela la 1re fois en présence du juge de paix, et du maître d'école de ma paroisse; leur étonnement fut si naïf et si complet que je ne pus m'empêcher de rire - Mais les Jésuites leur préparaient encore une surprise - Le Dimanche qui précéda notre départ, le P. Bégin, et moi nous avons dit à l'Eglise « qu'en notre qualité de missionnaires, les vaisseaux français nous recevraient par charité pour nous reconduire en France; en conséquence nous n'avions pas besoin d'argent;- De plus nous donnions nos chevaux et tout leur équipement pour acheter des ornements et des vases sacrés à nos Eglises ». Pendant ce temps là Mgr l'archevêque était en instance auprès du ministre des cultes, grand chef de la loge, pour nous faire avoir la somme de 500 francs, accordée par l'état comme indemnité de voyage à tout prêtre français venant travailler dans Haïti, et qu'il ne pouvait l'obtenir; nous avons écrit à Mgr pour lui dire ce que nous venions de faire, et pour le prier d'avertir le ministre que nous ne demandions rien -

Maintenant que vous connaissez à-peu-près le peuple haïtien, je veux vous montrer, comme je l'ai promis, combien ce peuple a besoin de la religion, et quelle gloire il rendrait à Dieu, s'il

avait des Prêtres -

Il est vrai que nos commencements ont été bien humbles, vous le voyez d'après ce que je vous ai dit déjà. Nous avons passé les 3 ou 4 premières semaines en expectative - Il venait peu de monde à la Messe le Dimanche; il y avait peu de confessions et de Communions -. Le Carême venu, nous voulions chaque soir réunir le peuple à l'Eglise pour faire la prière en commun, et plusieurs fois la semaine, ajouter à la prière, une instruction -. N'étant habitués à se réunir à l'Eglise que pour entendre la Messe 4 ou 5 fois par an, mes paroissiens ne comprirent point du tout l'importance de venir ainsi m'écouter tous les soirs - Comme je n'avais point de sacristain, je sonnais la cloche, et j'attendais; et les 4 premiers jours il venait 2. 3 personnes. De plus, ne s'étant jamais occupés des heures et autres divisions de temps de la journée, ils brouillaient tous ces termes, et entendaient 8 heures du matin, comme 10 heures, comme 4h. du soir. - Aussi, une heure étant fixée, ils venaient avant ou après, quand ils étaient prêts, sans s'inquiéter le moins du monde de la cloche ou de savoir si le temps était venu - C'est pour cela que j'ai eu des personnes qui à 10h., à midi, après-midi venaient à la Messe qui se disait à 8h 1/2, et était annoncée par trois sons de cloche à 1/2 heure d'intervalle.

Il en était de même du catéchisme; j'ai pu réunir une fois 50 enfants; ensuite j'avais beau avertir, annoncer, sonner, rien ne venait; il me fallait envoyer chercher chaque enfant, jusque chez le maître d'école - Nous ne pouvions que prendre patience, et nous efforcer de les apprivoiser.

Comme nous leur répétions sous toutes les formes et souvent que nous étions tout le jour à leur disposition, ils s'enhardirent à venir nous voir, non-seulement les habitants du bourg, mais encore ceux des campagnes; et nous leur rendions volontiers visite. On me parlait avec admiration du Père curé de Marigot: après m'avoir rapporté ses paroles, ses oeuvres, on ajoutait ce qui, à leurs yeux surpassait toute qualité « il est toujours disposé à nous écouter, et jamais il ne paraît s'ennuyer avec nous » - La confiance vint donc - Il y avait dans le bourg 6 personnes riches, qui ne paraissaient à l'église que très-bien vêtues, avec robes traînantes plus longues que les autres - Ces personnes étant d'un cœur bien droit, et étant déjà instruites de la religion, il fut facile de les gagner, de les faire venir régulièrement aux offices; elles en vinrent même à assister tous les jours à la Messe et à l'office du soir - Par leur influence les autres vinrent; et à partir du 2e Dimanche de carême, leur nombre augmenta chaque jour, tellement qu'au temps de la Semaine - Ste, pour la prière du soir, les hommes devaient se tenir autour de l'Eglise, les femmes occupant tout l'intérieur.

En commençant, je n'avais que 6 Communions par Dimanches: c'était bien peu, mais l'instruction n'avait pas été plus avant dans la masse - Pour leur donner le goût de la Ste Eucharistie, je voulus faire chaque Dimanche matin, et les jours de la semaine où il y avait plusieurs communions, la préparation à la Ste Communion et l'action de grâces - car j'avais pu dès le Dimanche avant le carême garder le St. Sacrement dans le tabernacle. Ce moyen réussit très bien: dès le 3e Dimanche de Carême il se présentait plus de monde que la prudence ne me permettait d'en recevoir - Chaque Dimanche à 6h. 1/2 du matin

l'Eglise se remplissait pour entendre parler de la Ste Eucharistie, pour chanter des cantiques, et recevoir, ou voir donner la Ste Communion - Comme ils ne sont jamais pressés, nous passions près d'1 heure à l'Eglise; et quand nous avions fini, au lieu de s'en aller déjeuner, comme je les y invitais, ils restaient à leurs places, attendant la Grand Messe - Ils prirent goût; aucune fatigue, aucun dérangement ne leur coûta plus pour venir se confesser et recevoir la Ste Communion: il y en avait en effet plusieurs parmi eux en qui N. S. s'était préparé une demeure toute spéciale - Le P. Bégin, de son côté avait plus d'ouvrage encore pour les confessions - Il me racontait un jour qu'une personne déjà agée venait un Dimanche matin de 3 lieues, à pied pour se confesser et recevoir la Ste Communion qu'on ne pouvait lui donner avant 11h. Etonné d'un tel courage, le Père lui disait un peu plus tard «vous recevez donc un grand bonheur en communiant»- Elle repondit: «oui, Père, le Bon Dieu fait tant de bien à mon cœur que si je pouvais, je viendrais le recevoir tous les jours». Il se passait donc de belles choses dans ces cœurs là - . Mais pour Pâques, nous voulions faire une fête solennelle de Première-Communion il fallait bien nous hâter, et consacrer le travail entrepris; nous savions depuis la semaine de la passion que nous devions partir aussitôt après la fête. Plusieurs enfants avaient appris au catéchisme les prières et ce qui était nécessaire pour communier; un certain nombre de grandes personnes s'étaient jointes à eux pour faire cette préparation - Dans la Semaine - Ste le travail devint plus fort, les confessions étaient nombreuses; et le temps que je ne prenais pas à l'Eglise catéchismes, conferences, confessions, il fallait le passer à la maison à recevoir et écouter les uns et les autres. Un grand nombre, plus d'une centaine venaient de très-loin, parfois 12 lieues, 15 lieues, et plus; ils voulaient passer toute la semaine auprès de l'Eglise, jusqu'après la fête; ils faisaient provision de prières pour long-temps, ils se ménageaient tous les jours une occasion de voir le Père. De plus, ceux qui devaient faire la 1ère Communion, au nombre de 45, dont 17 enfants et 28 grandes personnes, voulaient faire une retraite de trois jours comme préparation - Je ne pouvais entreprendre tant de travail du même coup: Dieu m'envoya un précieux secours - La jeune Dame du Maître d'école se préparait à sa 1ère Communion; comme elle était très influente tant à cause de sa famille qui est la première de tout le pays, qu'à cause de ses remarquables qualités personnelles, elle se chargea d'organiser la retraite - Elle loge dans sa propre maison et confie à la garde de son mari les 10 petits garçons et 8 hommes de la retraite, et s'en va avec 7 petites filles et 19 femmes loger dans une autre maison qu'elle a louée pour celà - . Sous sa conduite, tous hommes et femmes, venaient à l'Eglise, aux heures marquées pour les instructions, et aux offices, toujours en rang, en silence, récitant le chapelet, et s'en retournaient de même - ainsi se passèrent les trois jours du jeudi, vendredi, Samedi, Sts. La fête de Pâques était donc bien préparée. Les autres personnes riches dont j'ai parlé s'étaient chargées d'orner l'Eglise à leurs frais - Elles avaient déjà fait de belles choses pour le reposoir du jeudi St, mais pour le jour de la grande fête les murs intérieurs de la pauvre Eglise avaient disparu, ainsi que la charpente, la toiture sous les tapisseries, et les draperies de laine teintes aux vives couleurs, sous les tentures de mousselines, de soies, de dentelles; l'autel surtout était richement orné - quand l'heure de la Messe fut arrivée, on alla chercher en procession les Communiants jusqu'au bas du bourg, à plus de

600 mètres de l'Eglise - La procession passa par les deux principales rues pour se rendre à l'Eglise, en chantant le ps. « Laudate pueri Dominum », et des cantiques. Sur le parcours les habitants avaient approprié les chemins, orné leurs maisons de feuillage, de tentures, et de rubans de toutes couleurs - La Messe fut longue, quand vint le temps de la Communion bien des larmes coulèrent; pour les uns c'était de bonheur; pour un grand nombre c'était de regret de ne pouvoir faire partie de cette fête -: car hélas les uns avaient refusé; d'autres n'avaient pas été admis, empêchés qu'ils étaient par une union illégitime. Aussi dans le même jour, je recevais un grand nombre de noms de ceux qui voulaient se préparer pour la prochaine grande fête: parmi ceux-là était presque toute la famille de la jeune Dame, son mari en tête. Dès le mercredi suivant, 8 hommes et 8 femmes devaient recevoir à la fois les deux sacrements de mariage et de 1ère Communion - Et un grand nombre d'autres mariages s'annonçaient pour les 2 ou 3 mois suivants. Le soir, on fit la rénovation des promesses du baptême, et je donnai le scapulaire à 160 personnes environ. Dieu avait donc profondément remué les âmes - Ce qui le montre encore, c'est la visite que je reçus le même jour - Ils vinrent tous au soir, hommes, femmes, enfants, la Dame-directrice en tête, me demander à renouveler la Communion dès le lendemain - « Père, nous si heureux aujourd'hui, c'est le bon Dieu qui nous a rendus heureux comme cela: c'est donc qu'il se plait bien dans nos cœurs »; à des paroles si belles, il n'était guère possible de répondre négativement - Tous voulaient communier, et je ne pouvais en conscience les admettre tous pour le lendemain: du moins je le croyais - après quelques réflexion, je leur promis de recevoir le Dimanche suivant tous ceux qui pourraient revenir. Aussitôt leur parti fut pris; à part 4, retenus chez eux pour des affaires de commerce, ils se décidèrent à passer cette semaine encore à l'Eglise, afin d'avoir la Messe chaque jour, la prière, le catéchisme, et par là préparer la seconde Communion - Le samedi suivant, aucun ne manqua à la confession: et quelle confession firent-ils après une semaine pareille de prières? Quel fut mon étonnement surtout, quand je vis arriver à l'Eglise un pauvre vieillard paralytique, tout cassé, tout perclus, qui revenait de plus de 2 lieues pour se confesser. Le jour de Pâques, il avait fait sa 1ère Communion, et s'en était retourné le lendemain - Il me dit « Père, vous partir dans 8 jours, et moi mourir bientot, il faut profiter du moment, et faire provision de courage jusqu'au jour de ma mort ». Il montrait encore celui-là qu'il avait compris son bonheur. Ainsi le Dimanche de la quasimodo, il y avait encore 100 Communions, en comprenant 50 personnes qui devenaient depuis 3 semaines des habitués de chaque Dimanche.

Nous n'avions plus que quelques jours à passer avec eux: ils le savaient, et ils en éprouvaient une grande peine - Il serait inutile de vous raconter comment ils profitèrent de ces derniers jours, non plus que les scènes de notre départ - En terminant leurs adieux, ils ne manquaient pas d'ajouter ce qui devait, croyaient-ils me toucher davantage - « Nous souhaitons toute sorte de prospérité à vos parents et à vos supérieurs qui vous rappellent, il faut qu'ils prient pour nous - » Je suis parti une nuit en canot pour aller rejoindre le P. Bégin - Et du Marigot, une nombreuse cavalcade composée de tous les notables allait reconduire leur Pasteur jusqu'à moitié-chemin de Jacmel - Là eut lieu la dernière séparation; et nous donnâmes à ces bons peuples une dernière bénédiction -.

Supplément au N° 3.

1874.

Chine. Kiang-Nan. *

Lettre du Fr. Constant Terrien à ses frères.

Zi-Ka-Wei, le 31 Juillet 1874.

P. C.

Mes bien chers frères,

Dans ma dernière lettre, je vous promettais quelques détails sur notre expédition de vacances; je viens aujourd'hui dégager ma parole. Or donc, oyez le récit de notre voyage à On-Si.

Aux portes mêmes de Zi-Ka-Wei, nous attendent deux barques; une grande et belle barque mandarinale, et un humble bateau de pêcheurs. La première vous est déjà connue; c'est la même qui nous transportait aux vacances du 1er de l'an Chinois; nous la devons à la générosité du frère de deux Pères de Zi-Ka-Wei. Elle est montée par 6 hommes, tous chrétiens, commandés par un jeune homme vif, alerte, et joyeux. La 2me de nos embarcations est une de ces mille petites barques qui vivent du transport des voyageurs et des marchandises; elle porte à son bord un jeune ménage, une petite fille de 2 à 3 ans, plus un aide-batelier qu'on s'est adjoint vu la longueur et les difficultés de l'expédition. — Passons maintenant au personel des voyageurs. Pour la circonstance, on a réuni le Noviciat et le Scholasticat. Le P. Maître est déclaré supérieur général pendant le voyage; notre aimable bidelle, le P. Chevalier, sera son ministre et les novices et les scholastiques compteront au seul titre de dirigés et de voyageurs.

Le dimanche 5 Juill. à 5 h. ¼ du soir, nous quittions notre cher Zi-Ka-Wei, 14 fauteuils en rotin, disposés symétriquement dans la grande barque reçurent nos 14 personnes. Des adieux touchants s'échangent entre ceux qui restent au logis et ceux qui partent, le tam-tam fait entendre sa voix retentissante; nos hommes sont aux rames, on lève l'ancre, bref, nous sommes partis.

Pendant la journée la chaleur a été grande; d'autres journées semblables pourront se rencontrer; on souffrira donc un peu; mais le profit résultant d'un voyage à travers nos chrétientés, compensera les petites misères de l'expédition. En avant donc, le cœur joyeux.

Nous voyagerons toute la nuit. La fraîcheur a remplacé l'air embrasé du jour; on respire à pleins poumons. Quel bonheur! Mais la nuit parait longue; chacun se tourne et se retourne sur son siège; on voudrait dormir, mais impossible. Pourquoi? Demandez-le aux moustiques, ces horribles bêtes altérées de sang. Ils se précipitent dans notre barque par tribord et par babord, nous font entendre leur musique infernale, nous attaquent, nous harcèlent de tous les côtés à la fois. Défiez-vous de ce petit animal, un des plus grands fléaux de la création. Le moustique, est-il besoin de le dire, est non seulement le plus cruel, mais le plus lâche des animaux. Cruel, il ne se nourrit que de sang. Lâche, il se garde bien de vous attaquer de front; il craint la résistance; aussi tourne-t-il la position, pénètre sous vos fauteuils percés à jour, choisit la position favorable, pique, se gorge de carnage et disparait.

comme le sommeil fuyait nos paupières alourdies, quelques uns parmi nous essayèrent de charmer nos douleurs par des récits héroïco-comiques, des histoires du bon vieux temps, voire même des chants joyeux et variés. Qui ferma l'œil? Je ne sais. Bien sûr, ce ne fut pas moi. A 1 h. ¼ du matin, je pris la résolution de fuir les moustiques, les historiens et les chants, et m'arrachant à mon fauteuil ensanglanté, je passai sur le devant de la barque. La nuit était magnifique; nous glissions lentement et sans bruit entre des plaines couvertes de riz en herbe; partout la verdure, le repos, la tranquillité. C'est le moment pour moi de faire la méditation; au milieu de ce calme de la nature, l'âme s'élève plus facilement vers Dieu. A l'aube du jour, nos bateliers descendent à terre pour nous hâler; j'en profite pour me dégourdir un peu les jambes. Je trouble dans son repos un faisan qui s'envole à tire-d'aile; c'est le seul incident qui signale ma promenade matinale.

Lundi, 6 juill. A 6 h. ¼ nous arrivons à la chrétienté de Ba-Lai-Dio. C'est un des meilleurs centres du P. Palâtre. Les gens y sont simples, dévoués et solides chrétiens. C'est ici qu'eut lieu la guérison, la conversion et la mort édifiante de cette possédée dont vous avez pu lire le récit attachant dans les annales de la propagation de la Foi. A Ba-Lai-Dio, les Pères disent la messe; puis déjeuner. Chacun peut alors chercher un peu de repos; nos bateliers surtout en ont grand besoin, après 12 heures de travail. J'ai beau faire, le sommeil fuit mes paupières. Donc à la nuit prochne.

Nous dînons encore au même lieu; puis, tout le monde en barque, et en avant. Grâce à Dieu, le vent est favorable; on tend la voile: nos hommes se reposent et nous voguons avec une rapidité de près de 3 nœuds à l'heure. Nous arriverons de bonne heure à Tsen-hau! Oui, mais comptez sans les contre-temps. Notre gouvernail touche et se brise; il faut arrêter près d'un gros village, appeler le charpentier et attendre qu'il soit réparé. Comme toujours, en pareille circonstance, nous sommes entourés. C'est à qui verra le mieux. Il y a là des païens en grand nombre, et aussi plusieurs barques de pêcheurs chrétiens. Ils nous vendent des crevettes, de délicieuses crevettes qui seront l'honneur du souper... mais dont hélas! je ne goûterai pas. Notre malheur est réparé! En route: O misère de l'humanité! Ma migraine, qui m'avait quitté depuis deux mois, se présente, et malgré mes résistances, s'installe de force chez moi. En pareille circonstance, un fauteuil ne vous suffit pas, il vous faut au moins une planche pour vous étendre tout de votre long. Ma planche, et mieux une natte, est là tout à point. La petite barque qui porte nos provisions a son avant libre; j'y passe, j'y trouve une natte, et je m'y étends. Force me fut de rendre le capital et intérêt de mon déjeûner et de mon dîner du jour; mais ce n'était pas pour la première fois que semblable chose m'arrivait, et ce ne sera pas la dernière: assueta vilescunt. Vers 5 h. ½, nous entrions dans un grand et beau lac que nous mîmes une ½ h. à traverser: c'est le lac de la montagne bié (Bié-Sai-hou.) De ma couche de douleur, j'entendais mes compagnons chanter l'Ave maris stella, le P. Pittar lancer dans l'espace des sons éclatants de son bugle, et de temps en temps le son harmonieux des cuillers et des fourchettes. Patience! la migraine se passera, et alors!! – De fait à 7 h. ½, j'étais sur pied, au moment où nous touchions le bord opposé du grand lac. Désormais, nous ne sommes plus qu'à petite distance de notre gîte; encore quelques instants,

et nous trouverons un grand et spacieux Com-Sou. Mais de quel côté nous diriger? Hoec est difficultas! La nuit est venue, et nos bateliers ne connaissent pas Tseu-hou. A tout hasard, on se lance dans un canal; un barrage nous arrête; il faut rebrousser chemin. Une seconde tentative, une 3me demeurent infructueuses; Il est 9 h., on s'arrête.... Mais quel bataillon pressé de moustiques, de libellules, de cancrelas, de mouches luisantes, envahit notre barque! Dans une de nos lanternes, nous comptons jusqu'à 8 espèces diverses de ces charmantes petites bêtes.... Quel coup d'œil, mais aussi quels combats contre ces nouveaux Myrmidons! Coucherons-nous ici en semblable compagnie? on le craint, mais on ne le désire pas. Un chien aboie dans les environs; donc le pays est habité. On s'en va à la recherche d'un conducteur; on trouve un homme qui ne peut s'arracher aux douceurs de son lit; mais on argumente, on prie, on supplie, on fait parler l'argument des sapèques; bref, on nous conduit à Tseu-hou. - Nous arrivons en face des portes du Com-Sou, vers minuit. On cogne fortement, on fait résonner bien haut le titre de Zen-vou (Pères spirituels) et bientôt c'est un branle-bas général. Les Vierges réveillées en sursaut, s'agitent s'empressent, et au bout d'une demi-heure, 14 lits recevaient nos pauvres personnes fatiguées, n'en pouvant plus. - Tseu-hou, est, comme je l'ai dit, un beau et vaste Com-Sou. L'église dans le goût chinois, est très-proprette, avec des poutres sculptées, des lambris vernissés, et des portes à jour parfaitement travaillées. C'est du Tseu-hou que viennent nos meilleures familles de Tom-Ka-tou, dont quelques unes jouissent d'une fortune considérable. C'est à leurs frais que s'est élevé ce magnifique Com-Sou. -

Mardi, 7 Juill. La nuit nous reposa. Le lendemain, messes et déjeuner. Que de dévouement dans nos vierges, et de délicates attentions dans nos chrétiens! Après un sommeil si brusquement interrompu, et si fortement abrégé, vierges et administrateurs étaient sur pied avant nous, et nous préparaient un copieux et solide repas. On lui fit généralement honneur. - Après les prières d'usages, nous sommes reconduits à nos barques. A 7h½, on lève l'ancre. Le vent est encore favorable, et la journée s'annonce belle. Cette 3ème étape doit nous conduire à Sou-tseu (Sou tcheou), ville de 1er ordre, ou comme nous disons, fou.

Dans la journée nous traversons 4 ou 5 lacs; c'est la belle partie du voyage. Ces lacs sont peu profonds, ont une eau admirablement transparente qui vous laisse distinguer les herbes et les coquillages du fond. Assis à l'avant de notre barque, les jambes pendantes, le parasol à la main pour me défendre des rayons d'un soleil trop brûlant, je jouis du beau spectacle qui se déroule sous mes yeux. Ces beaux lacs sont sillonnés de barques de pêcheurs; les bords en sont couverts de roseaux et d'arbustes verdoyants... Le vent nous pousse en avant, nous marchons bien. Parfois le clapotement de la vague contre notre avant, devenant un peu trop fort, remplit d'eau mes souliers. C'est un bain agréable et qui coûte peu. Et puis, il faut si peu de temps pour se sécher! Tout-à-coup, sentinelle vigilante, je pousse le cri d'alarme... A quelque distance apparait dans l'eau un objet insolite; est-ce un rocher? est-ce un amas d'herbes marines? ne serait-ce pas plutôt un malheureux naufragé? Je lui vois la tête; je distingue son dos... mais illusion de mes yeux abusés! C'est un fût de colonne brisée... nous virons juste à temps pour ne pas le choquer en passant. Au fond du lac j'aperçois un

quadrilatère en granit, et, au milieu, cette colonne brisée qui m'avait si bien trompé. Que signifie ce monument? Nos bateliers disent que ce sont les restes d'une ville ensevelie sous les eaux... mais d'autres vestiges il n'en paraît aucun. C'est un mystère qui reste insoluble pour nous. - Plus nous approchons de Sou-tsen-fou, plus les canaux s'élargissent. Nous touchons enfin aux remparts vers 4h. du soir. Ces murailles sont en bon état, protégées à l'intérieur et à l'extérieur par un double canal qui en fait le tour. mais la fureur des rebelles a passé aussi par là. Ces remparts sont intacts, mais que de ruine à l'intérieur! Sou-tsen, était autrefois la ville par excellence de la joie et des plaisirs, si bien que les chinois ont ce proverbe: " les immortels ont pour eux le ciel, mais les hommes ont Sou-tsen (en mandarin: Soutcheou) sur la terre", maintenant, cette grande et belle ville est bien tombée de son premier état. - Au Com-Sou, belle et spacieuse maison chinoise, nous attend le P. Della Corte, Supérieur de ce district. Nous sommes reçus à bras ouverts. La soirée est belle; l'atmosphère n'est pas trop chaude, mais il y a manque presque absolu d'air. Par un temps semblable, on souffre plus que par les plus fortes chaleurs. Mais qu'y faire; patience; demain peut-être il fera un vent à décorner les bœufs.

Mercredi 3 juill. La nuit a été bonne. A 4h ½, nous sommes sur pied. Après la messe, déjeûner, départ. Aujourd'hui, l'étape sera longue, mais au bout nous trouverons Ou-Si, le terme de notre expédition. Nous voilà en marche, nous naviguons sous les murs de la ville, et ce n'est qu'au bout de 2 heures que nous laissons derrière nous les dernières maisons des faubourgs. En traversant ces faubourgs, une chose m'a grandement frappé: c'est le nombre considérable des pa-leu qui, à droite et à gauche, bordent le canal. Ces pa-leu sont des espèces de portes triomphales en pierres chargées de sculptures et de dessins variés, d'un aspect souvent imposant, qu'on élève le plus ordinairement, pour honorer les chastes veuves, qui ont préféré la tristesse du veuvage aux consolations d'un 2me mariage; ce sont là les héroïnes de la chine païenne! Sou-tsen, ville de plaisir, a donc eu des exemples de vertu! - L'un de ces pa-leu surtout m'a frappé par la beauté de la pierre, la richesse des dessins et le fini du travail. En tête, comme donjon se trouvait l'écusson portant l'inscription: Par ordre de l'empereur. Cet honneur public rendu à la chasteté, est sans doute une des raisons qui fait que nos vierges sont entourées de respect et de vénération. - Au sortir des faubourgs, nous pénétrons dans le grand canal impérial qui conduit en droite ligne jusqu'à Péking. Il est dû, me dit-on, au successeur de Gengis-Khan, Noul-Saï, le premier Mongol qui régna à Péking. C'est une œuvre admirable, et le canal de Suez ferait triste figure auprès de celui-ci. Des milliers et des milliers de barques le sillonnent en tous sens. Autrefois, il était contenu entre deux rives bordées de pierres de granit; mais maintenant, ces beaux blocs sont tombés au fond du canal... et de loin en loin seulement se soutiennent encore à demi sur leurs vieux pilotis. Le vent est excellent, et grâce à lui, nous parcourrons sans trop de fatigue les 90 à 100 lis qui séparent Sou-tsen de Ou-Si. - De chaque côté du canal s'étendent à perte de vue d'immenses rizières, à chaque instant nous apercevons des travailleurs occupés à monter de l'eau, au moyen de leurs chapelets. A Ou-Si, comme partout, je suis frappé de l'épa-

nouissement qui se fait voir, à notre approche, sur les traits de nos chrétiens. Chaque fois que nous passons auprès d'une barque chrétienne, les petits enfants commencent l'entretien, en criant: tata, tata, (grand-père grand-père) puis les parents en souriant saluent les Pères, leur demandant d'où ils viennent, et où ils vont, premières questions qu'on s'adresse toujours ici.

Pendant toutes ces réflexions philosophico-morales, nous avons avancé. Nous voilà sous les murs de Ou-Si; le grand canal les suit dans la moitié de leur contour. Le Com-Sou est situé dans les faubourgs; aussi n'entrerons-nous pas dans Ou-Si-Chien.

Nous quittons le canal impérial pour entrer dans un autre canal parallèle qui nous conduit sains et saufs devant la porte de notre maison. Un Père, le premier des trois Pères Sen, nous attendait..

Avant de passer plus avant, un mot du Com-Sou, de l'église et de nos chrétiens de Ou-Si. Le Com-Sou, est assez grand pour nous loger tous. En face à 5 ou 6 pas, se trouve le canal que nous venons de quitter. Il est large et beau, couvert de milliers de barque qui vont et qui viennent; parallèlement, à quelques centaines de pas, nous avons le grand canal impérial chargé des grandes et lourdes jonques qui font le commerce sur le Yong-Tsé-Kiang. Comme fond de tableau se déroule une chaine de montagnes, avec les nombreuses crêtes dominées ici par une vieille tour, là par une pagode en ruines. La position vous le voyez est des plus pittoresques. L'Eglise est toute neuve, grande, et vraiment belle. Sa charpente travaillée n'est pas encore vernie, non plus que les piliers, les fenêtres, etc, etc. Mais attendez que l'autel commandé soit placé, que le vernis chinois ait recouvert toutes ces poutres, ces colonnes, etc, et vous aurez un tout remarquable par sa beauté. Les chrétiens sont renommés par leur simplicité et leur ferveur. Maintes fois j'ai entendu dire que Ou-Si était la première de nos chrétientés. Le nombre des fidèles est de 3.000, presque tous pêcheurs, vivant dans leurs barques sur leurs canaux. A peine une ou deux familles dans l'intérieur des murs. Comme il serait difficile à nos chrétiens dispersés un peu de tous les côtés, de venir à Ou-Si tous les dimanches, on les a divisés en Congrégations qui viennent à tour de rôle assister à la messe et à l'instruction du dimanche. Les grandes fêtes solennelles seulement les réunissent tous à la fois.. Ou-Si compte deux écoles; une de garçons établie dans l'intérieur même du Com-Sou; c'est en même temps un petit pensionnat... L'autre, de filles est dirigée par des vierges apostoliques... Chaque matin, les deux écoles arrivaient en rang et en silence pour se rendre à la messe, où l'on chantait à qui mieux mieux et avec un magnifique entrain. Le dirai-je chaque fois que j'ai vu passer l'école des filles, j'ai été vivement touché. C'était une modestie qu'on ne rencontre pas dans les meilleurs pensionnats de France... Ces enfants passaient près de nous sans lever les yeux; les mains jointes, elles allaient droit devant elles, trottinant sur leurs petits pieds, la Ste modestie les avait toutes marquées au front. Et cependant notre nombre, nos figures insolites, nos barbes vénérables, tout cela paraissait devoir piquer leur curiosité. Un Père se trouvant presque toujours en permanence à Ou-Si, on y garde le S. Sacrement. C'était encore un spectacle bien beau de voir, à la tombée du jour, ces petites filles venir séparément faire leur visite Notre Seigneur.

Qu'il fait bon voir, au milieu d'un pays idolâtre, de ces âmes qui connaissent, aiment et honorent si bien Notre Divin Maître: Puisse le nombre de nos chrétiens de Ou-Si s'accroître de plus en plus! Daigne Notre Seigneur, dont la croix est aperçue par des milliers et des milliers d'infidèles dont les barques sillonnent le canal, les appeler en grand nombre à la connaissance de notre sainte Religion.

Jeudi 9 Juill... La première nuit passée à Ou-Si a été excellente... La matinée se passe à la maison. Le soir, à 3 h., nous montons en barque pour aller visiter une pagode sur le flanc de la montagne. La pagode a été l'occasion d'un pèlerinage; le pèlerinage a fait accourir les marchands... et enfin de compte, s'est établi un village, qu'on pourrait appeler village Boudhique, car on ne voit que boutiques d'objets superstitieux, magasins de diables, et de diablotins.

La position a paru favorable aux habitants de la ville, car on ne voit de tout côté que des Ose-tang, c'est-à-dire des monuments appartenant collectivement à la même famille... C'est là que l'on traite les affaires générales qui regardent la parenté, que l'on conserve les tablettes des ancêtres, les registres où l'on inscrit les noms des nouveaux nés, et qu'à certaines époques on fait des repas communs et des sacrifices superstitieux. - La pagode n'est point un bâtiment isolé, mais un ensemble de bâtiments dispersés sur les flancs de la montagne, défiant toute description. Disons ce qui parait le plus digne d'intérêt. Avant toute chose, nous cherchons dans ce dédale de pagodes de pagodins et de Ose-tang, une fontaine célèbre, ou plutôt rendue célèbre par l'empereur Khang-hi. Il se promenait dans ces parages, lorsqu'on lui offrit de l'eau d'une source sortant des rochers. Après l'avoir goûtée, sa Majesté impériale, déclara que c'était la seconde eau de la Chine: la première se trouvant dans une certaine île du Kiang. Une inscription fait foi de ce jugement du grand empereur. La source est parfaitement limpide... nous en bûmes, et nous déclarâmes volontiers qu'elle surpassait tout ce que nous avions vu jusqu'ici. L'eau en Chine ne vaut rien généralement; et l'eau de Khang-hi ne me parait pas supérieure à celle que nous avons en France. - Rafraichis, nous continuons notre route. A la porte d'une salle, nous trouvons sans un abri, une large pierre brute... Une inscription vous dit que cette pierre jouit d'une singulière propriété: elle se conforme à la taille de ceux qui se couchent dessus. Pour un enfant, elle s'accourcit; pour un géant, elle s'allonge. Le fait ne m'ayant pas été prouvé, je me crois en droit d'en douter. A quelques pas de là, nous trouvons une idole Boudhique toute neuve, couleur chocolat, mais attendant ses couleurs voyantes et ses dorures. Le diable en question a quatre faces, et mille bras. Quel est-il? je n'en sais rien. - Le laissant en paix, nous dirigeons notre course d'un autre côté; nous allions franchir une grande porte, lorsqu'on nous la ferme au nez. Nous parlementons; notre cerbère est sourd. La difficulté de parvenir excite notre curiosité. Nous tâchons de tourner la position; impossible de pénétrer. Enfin, un ouvrier travaillant de ce côté, croyant voir à notre air que nous étions de braves gens, nous ouvre la fatale porte; et nous voilà entrés.

Nous nous trouvons devant une immense salle, dont le fond garni de gradins, est hérissé de tablettes

mortuaires, portant les noms et qualités des défunts.
A droite et à gauche deux petites salles contiennent d'autres tablettes, plus modestes d'apparence...
Nous sommes devant les tablettes des héros chinois morts dans la dernière guerre contre les rebelles aux longs cheveux. A la place d'honneur se trouvent les tablettes des généraux et des officiers, puis celles des autres victimes du devoir, par ordre de dignité.
Des trépieds reçoivent l'encens qu'on brûle à ces héros.
Après avoir quitté cette salle, nous montons plus haut encore, et nous arrivons à la vraie pagode, où se voient 3 ou 4 dieux ou déesses enfoncés dans leurs niches, avec des multitudes de cierges brûlant ou devant bruler devant eux. C'est toujours le même type: air béat, pour ne pas dire bestial; gros ventre, mais énorme, oreilles descendant jusqu'aux épaules.
Dans un coin, se trouve un guerrier armé de toutes pièces; des fils de fer tournés en tire-bouchon forment sa barbe. Cambré sur ses jambes, il brandit son sabre d'un air terrible. Est-ce le Dieu de la guerre? Ou n'est-ce pas plutôt le gardien des poussahs? je n'en sais rien. — Nous voila sorti de la pagode, nous sommes à peine à moitié de la montagne... et là haut se trouve une autre pagode en ruine, un point de vue magnifique. Irons-nous malgré la chaleur? Eh oui, en avant. Les fatigués se reposeront en chemin. Et nous voilà à grimper. La sueur ruisselle sur nos joues, pénètre et traverse nos robes; mais en avant quand même. Un seul reste en arrière, et s'assied pour attendre notre retour.
Nous sommes au faîte. Sans exagérer, de ma vie, je n'ai vu si beau spectacle. Devant nous s'étend le lac renommé par excellence le grand lac (mesurant 30 lieues de long, et de 15 à 20 de large.
Nous ne le voyons pas en entier; mais ce que nous apercevons est entouré d'une ceinture de montagnes du plus magnifique effet. Au milieu, se dressent 4 ou 5 îlots, puis des barques avec voiles déployées glissent sur ses eaux. Que c'est beau! Telle est l'exclamation générale. J'ai vu la rade de Hong-Kong, avec son enceinte de rochers; mais, à mon avis, elle n'approche pas de ce que nous avons sous les yeux.
Le P. Pittar saisit ses crayons, et le voilà traçant un rapide croquis de ce splendide panorama. Le temps malheureusement lui fit défaut pour y donner la dernière main. Le soleil qui baisse à l'horizon nous rappelle au logis. Avant de partir, un coup d'œil à la vieille pagode. Malheureusement, on fait des réparations. Vivant au milieu de ces ruines, nous trouvons un pauvre vieux bonhomme. Il a du thé; nous en prenons une tasse. Les dieux de céans sont dans le plus triste état. Un seul, qui tient un tigre dans la paume de la main, garde un dernier reste de fraîcheur. En revanche, deux ou trois autres sont en construction. Veut-on faire un diable, voilà la manière toute simple dont nos chinois s'y prennent.
Dans l'emplacement que doit occuper le susdit diable, ils clouent ensemble 4 ou 5 morceaux de bois, deux pour les jambes, deux pour les bras, un pour la tête. Sur cette charpente ils étendent de la terre glaise mêlée de paille hachée; après une première couche, on en étend une seconde; puis on dessine les traits... on laisse sécher. Et comme dernière opération, on peint et l'on dore, de la sorte, on peut faire sans difficulté des diables de 25 à 30 pieds de haut, dont la tête touche au plafond de la pagode, et qui ne pourront jamais être changés de place. Nous avons tout vu. Il est temps de regagner notre gîte: A demain.

Vendredi 10 juill. Comme la veille, à 3 h. du soir, nous montons en barque, et nous nous dirigeons vers un autre côté de la montagne. Nous allons faire une visite pieuse au fondateur de la mission de Ou-Si, et réciter un De profundis sur son tombeau. Après une heure de marche, nous touchons au but. Adossées au flanc de la montagne se trouvent deux tombes de nos anciens Pères; un peu plus haut la tombe plus récente d'un P. Lazariste mort en traversant Ou-Si pour se rendre dans sa mission. Le temps a effacé les caractères latins et chinois qu'on avait gravés sur la pierre. Cependant, à force de patience, nous parvenons à déchiffrer l'épitaphe du P. Malon, fondateur de cette chrétienté, et mort de la peste en soignant son troupeau, en l'année 1706. Impossible de rien lire sur l'autre pierre. Nous récitons une petite prière pour nos chers défunts, ou plutôt nous nous recommandons à leurs prières. Car nos devanciers étaient de grands cœurs, d'ardents missionnaires, et de fidèles disciples de N.S. - Le terrain qui entoure ces deux tombes nous appartient. Aussi nos pêcheurs chrétiens l'ont-ils choisi pour lieu de sépulture; ils viennent déposer leurs morts près des tombes de leurs anciens Pères.

Samedi 11 juill. Il pleut... nous gardons la maison. Comme je n'ai rien pu voir d'intéressant au dehors qui puisse vous être rapporté, je vous raconterai une ou deux petites histoires du mandarin du lieu. Elles ont leur cachet spécial, et j'espère, vous feront plaisir.

Le magistrat en question, est un vieillard arrivé à Ou-Si depuis peu, et cependant la renommée n'a pas assez de voix pour célébrer sa justice et sa générosité. Sa conduite excite d'autant plus l'admiration, qu'elle est plus rare parmi ces messieurs. Or donc, une pauvre vieille avait prêté 4 piastres à un petit marchand, son voisin; se sentant faiblir, la bonne femme réclame son argent pour acheter son cercueil. Comme vous savez, c'est la chose importante, lorsqu'on approche de la mort. Son débiteur n'a pas la monnaie en poche; il demande du répit, et promet de rendre intérêt et capital. La vieille, qui sent la mort à ses trousses, le cite devant le mandarin. Les voilà donc en présence du magistrat qui, la bonne femme entendue, s'adresse à l'autre: Pourquoi ne rends-tu pas les 4 piastres qu'on t'a prêtées? - Je ne les ai pas. Jusqu'ici j'ai été fidèle à payer les intérêts; que ma créancière attende un peu, et je la paierai... Mais la vieille d'éclater en sanglots: Je vais mourir, et je n'ai pas de quoi acheter un cercueil... Le magistrat met la main à son gousset, en tire 4 piastres, et les tendant à la femme: voilà pour ton cercueil.. La bonne femme s'en retournait joyeuse; mais elle avait compté sans son hôte. A la porte du tribunal, elle rencontre les officiers subalternes qui l'appréhendent au corps en lui disant: Il faut payer? Mais combien? Trois piastres... Et la vieille de se lamenter: avec une piastre, comment acheter un cercueil? .. On discute, on débat l'affaire; bref la vieille en est quitte pour débourser 2 piastres. Le mandarin avait tout vu. Il rappelle la femme, et d'une voix formidable, en présence de ses officiers: Rends-moi mes 4 piastres! Embarras cruel de la plaignante qui s'écrie en suffoquant: Je n'en ai plus que deux.. Mais, répond le magistrat, qu'as-tu fait des deux autres?.. Que répondre? La vérité? Mais les valeurs sont là, et gare à elle si elle les découvre. Enfin, harcelée, pressée par les questions du mandarin, elle déclare toute la vérité. Écoutez le jugement du nouveau Salomon: Rends-moi mes 2 piastres, dit-il à la vieille... et vous aussi,

rendez-moi dit-il aux officiers du tribunal l'argent que vous avez volé. Ayant reçu le tout, il le mit tranquillement dans sa poche, et: maintenant, vous tous, répondit-il donnez 4 piastres à cette vieille femme pour s'acheter un cercueil. Ce qui fut dit, fut fait.

Un jour de grande fête où nos chrétiens remplissaient l'église, le mandarin passant devant la porte, eut la curiosité d'entrer. Il se plaça du coté des femmes. On lui fit dire de se mettre du côté des hommes. Il assista aux prières, au sermon, à la messe, au salut du S. Sacrement, et se retira, dit-on, fort content de ce qu'il avait vu et entendu. Ce même magistrat qui, l'année dernière occupant un autre poste avait refusé de recevoir Monseigneur, se montra très-bienveillant à Ou-Si, et expédie rapidement nos affaires.

Dimanche 12 juill. Pendant la messe deux femmes malades attendent dans leur grand panier suivant l'usage du pays, le St Viatique et l'Extrême-Onction. L'une d'entre elles tombe en agonie et n'a que le temps de recevoir l'extrême-onction. Elle meurt, peu après la messe, dans l'église. Le soir à 3 h., salut solennel avec accompagnement du bugle. Nos chrétiens étaient enchantés. A la tombée de la nuit, on met la morte dans son cercueil. Les deux petits enfants sont là, le front entouré d'un bandeau blanc. Les pleurs et les cris alternent avec le chant des prières en usage. Les amis et connaissances se sont réunis pour la triste cérémonie; on pleure et l'on prie. L'absoute terminée, le cercueil est porté sur la barque de famille et placé à l'avant, recouvert d'une natte de bambous, c'est alors que j'assiste à un spectacle qui pique fortement ma curiosité. Sur les bords de la barque, autour du cercueil, se trouvent assises des femmes et des petites filles, vêtues de deuil. Les hommes se tiennent debout.. Alors commencent les lamentations. Ces femmes pleurent et crient à qui mieux-mieux. Chacune d'elles parle en criant. De temps en temps, elles soulèvent la natte qui recouvre le cercueil, approchent la tête, et semblent parler à la morte. Elles lui parlent, en effet: " Tu as toujours été bonne pour nous... Nous te regrettons, lui crient-elles! Tu étais si aimable! etc, etc. Les pleurs et les cris durent tantôt plus, tantôt moins, de 3/4 h. à 1 h.. on se tait ensuite, pour recommencer le lendemain, avant l'enterrement. Les hommes ne prennent pas part à ces lamentations. En Chine, comme autrefois à Rome, se trouvent des pleureuses à gages; j'en ai vu une troupe un jour, et je vous assure, qu'elles s'acquittaient bien de leurs fonctions.

Lundi 13 juill. De bon matin, nous quittons la maison pour aller dîner sur le grand lac. Hélas! un malheur devait nous faire revenir bien tristes sur nos pas. A dix minutes de la maison, dans le canal impérial, sous les yeux d'une foule considérable, un de nos bateliers tomba à l'eau et se noya. Nous avions deux barques, la grande qui nous avait amenés, et celle du P. Della Corte. Je me trouvais dans cette dernière. Nous allions vite, et presque de front, lorsque l'accident eut lieu. Le vent faisant défaut, on avait placé sur la grande barque, outre la godille de l'arrière, deux autres godilles à l'avant. Ces godilles, pour que le frottement soit autant que possible diminué, pivotent sur la tête d'un gros clou. Notre pauvre batelier était un jeune homme ardent et vigoureux. Fit-il un faux mouvement? Je ne sais.

Le fait est que la godille quitta le clou, tomba à l'eau, et en vertu du mouvement acquis, notre malheureux fut précipité dans le canal. Un autre qui manœuvrait avec lui, n'eut que le temps de faire un brusque mouvement en arrière, ce qui le sauva. Il fallut virer de bord, ce qui fut long. Le malheureux parut la tête hors de l'eau quelques instants ; une barque de chrétiens venant à l'encontre lui tendait déjà une gaffe, lorsqu'il disparut. On se mit aussitôt à le chercher; des barques de chrétiens accoururent à notre aide; les païens s'accumulaient sur le quai en face et regardaient. Après une demi heure d'efforts, on trouva le corps du noyé. Deux médecins chinois crurent reconnaître un peu de pouls. Pendant plus de 3 h. on le frictionna, on employa tous les moyens que put suggérer la charité au P. Pittar qui fut admirable de zèle et de dévouement; rien n'y fit, nous étions en présence d'un cadavre. Cet homme venait de déjeûner lorsqu'il tomba, et très probablement il mourut d'un transport au cerveau. Depuis deux ans ce pauvre jeune homme n'avait pas fait sa mission; (ses pâques) mais espérons qu'au dernier moment Dieu lui aura donné la grâce de la contrition.

Lorsqu'il tomba, deux absolutions partirent à la fois des deux barques. Que le bon Dieu lui fasse miséricorde. C'était le fils unique d'une pauvre femme de 60 à 70 ans, qui vivait du seul travail de son enfant. La charité de nos Supérieurs ne la laissera point dans le besoin. On a payé le cercueil du défunt, on a fait l'absoute à Ou-Si, et on a renvoyé ce triste dépôt à sa mère à Song-Kiang. Le possesseur de la barque a donné de sa bourse à la pauvre veuve, qui sera reçue dans l'hôpital du Père Lédille, à Chang-Haï.. Le reste de cette journée fut bien triste, et la joie des vacances considérablement diminuée. — Ce même jour pendant notre récréation de midi, je vis un grand et maigre vieillard, qui, les deux mains appuyées sur les épaules d'un autre homme, s'avançait à pas lents derrière lui, et gagnait l'église. Il venait tout simplement chercher l'extrême-onction, et cela sous une forte pluie qui ne l'avait pas arrêté. Nos chrétiens sont ainsi faits, ils préfèrent devancer la dernière heure; du reste, en vertu de leur constitution, ils se tiennent parfois debout jusqu'au dernier moment, viennent à pied chercher le sacrement des mourants, et meurent, ce qui n'est pas rare, en quittant l'église.

Notre vieillard, ayant été administré, revint toujours appuyé sur l'autre homme. S'arrêtant de temps en temps pour respirer. Désormais il pourra mourir en paix.

Lundi soir, nous arrivent les P.P. Royer et Debrix, tous deux en excellente santé. Le P. Debrix nous présente sa noble monture, qui très-probablement n'a jamais galopé. En songeant que dans une partie de notre mission, le missionnaire doit enfourcher cheval ou mulet pour se lancer à la poursuite des âmes, je me prenais à me remémorer mes dernières aventures, et la descente de cheval un peu trop précipitée que j'avais faite avant d'entrer au noviciat.... et je me mettais presque à trembler. Depuis que j'ai vu la cavalerie apostolique, je n'ai plus aucune crainte. Le cheval du missionnaire ne galope jamais, trotte rarement, mais le plus souvent marche au pas. En voici plusieurs raisons. Un cheval qui ne connait ni foin, ni avoine, et qui ne voit que de la paille hachée, et de temps à autre une poignée de riz, ne peut être bien fringant.

De plus, auberges et garçons d'écurie faisant complètement défaut dans ce pays, le missionnaire à cheval est précédé toujours d'un piéton qui devra le soir soigner la bête, etc, etc. De là, nécessité de se régler, non pas tant sur les forces du cheval, que sur celles de votre pauvre piéton, votre Ma-fou, comme l'on dit ici. Si donc vous apprenez un jour que je passe ma vie à cheval, ne craignez rien pour mes jours; je tomberai lorsque mon noble coursier s'abattra ... ce qui du reste n'est pas très rare.

Mardi 13 Juill. A la messe, je suis frappé de voir mon extrémisé de la veille qui s'approche de la Ste table, toujours aidé de son charitable compagnon. La journée se passe au logis, en préparatifs de départ.

Mercredi 14 Juill. Lever, messe, déjeûner. A 5h½ nous étions en barque, prêts à partir. On lève l'ancre. Le vent est contraire, et le sera jusqu'à Zi-Ka-Wei. Nos hommes devront donc manœuvrer la godille, ou nous haler là où le chemin est praticable. Quelle rude corvée pour eux! Mais ils font contre mauvaise fortune bon cœur. Nous reprenons le grand canal impérial jusqu'à Sou-tsen. A quelques lis de cette ville, nous saluons les montagnes qui gardent les restes précieux de plusieurs de nos Pères, et en particulier du dernier évêque de Nanking, Mgr de Chaimbectehoven, mort le 22 Mai 1787.

Sur la route, par deux fois, nous voyons aux approches d'un pont, une espèce de sac, tendu au bout d'un long bambou, se diriger vers nous. Ce sont des bonzes qui nous demandent l'aumône, pour restaurer leurs pagodes en ruine. Pauvres aveugles! s'ils voulaient recevoir de nous le bienfait de la foi. Mais cette race de gens, en général, ne se soucie ni de Dieu, ni du diable; elle ne pense qu'à son ventre; donnez-lui du riz, et elle fera tout ce que vous voudrez.

Jeudi 15 Juill. De bon matin, nous quittons Sou-tsen. Avant de partir, un dernier mot qui se rattache à cette ville. La veille, au soir, en traversant le faubourg dans notre barque, j'aperçus un vieux mendiant, avec la robe jaune, attribut de la famille royale, et le chapeau de cérémonie surmonté du globule, insigne des lettrés et des mandarins. Comme de juste, je demandai l'explication d'un fait aussi étrange, et voici ce qu'on m'apprit: les mendiants qui ont persévéré dans leur noble métier depuis l'enfance jusqu'à l'âge de 60 à 70 ans, ont droit à la robe jaune et au bouton. Les portes alors demeurent rarement fermées devant eux; le riz ne leur manquera pas; ce sont les princes de la mendicité. Mais pourquoi ces singuliers privilèges? Pourquoi ces honneurs qui semblent au 1er abord, un encouragement à la mendicité?.. Les réponses à mes pourquoi ne m'ont jamais satisfait.

C'est peut-être, dit-on, pour honorer la persévérance de ces vétérans de la rue... En fin de compte, je ne connais pas la vraie raison. Mais le fait existe, et ce vieux mendiant est le 3e que je vois en semblable équipage.. Ayant craint de me tromper, je viens de courir aux informations. Malheureusement les données recueillies ne concordent pas. Voici, dans ce qu'on m'a dit, ce qui me semble le plus vraisemblable: La vieillesse étant grandement honorée en Chine, l'empereur dans sa bénignité, a voulu accorder aux vieillards mendiants un moyen simple et facile de sustenter leur misérable existence; ce à quoi réussit parfaitement le don de la robe jaune et du bouton. Mais ces vieillards de 70 ans,

doivent-ils pour jouir de leur privilège, avoir mendié depuis leur enfance?

Dans le doute, je vous laisse à résoudre cette grave question! - Toute cette journée du jeudi a passé sans événements remarquable, sinon que le vent contraire souffle à même, et que nous avançons à pas de tortue. Aussi ne pouvons-nous parvenir au but fixé, en partant. Sur la route heureusement, nous rencontrons la ville de Kuen-Chan, où nous possédons un petit Com-Sou, avec une trentaine de chrétiens. C'est là que nous passerons la nuit. Nous quittons la barque, et nous voilà défilant dans les rues de la ville, ou pour parler plus juste, au milieu des ruines. C'est vraiment la désolation de la désolation. Il est impossible de se figurer une semblable destruction; il ne reste guère que des amas de décombres, recouverts en ce moment par de hautes herbes verdoyantes. - Au Com-Sou, nous trouvons deux vierges, plus un néophyte, nouvellement baptisé, qui se mettent bravement à l'ouvrage, pour monter 14 lits, emprunter ceux qui manquent à la maison. Notre barque aux provisions n'avait pu nous suivre assez promptement; nous étions donc exposés à ne pas souper du tout, ou du moins à souper fort tard dans la nuit. Admirez les soins de la Providence pour ses enfants! Un marchand chrétien se trouve en ce moment dans la ville; il apprend notre arrivée, vient nous saluer, et nous envoie un copieux souper tout préparé. Chacun lui fit honneur.

Vendredi 16 Juill. A 4 h. ½ nous sommes sur pied. Messe, déjeuner, départ. Le vent est toujours contraire, et le soir nous forcera de relâcher à Ba-Lai-Dio, notre première station en allant. Rien de particulier. Aux approches de la chrétienté, nous trouvons nombre de barques de nos pêcheurs chrétiens; nous leur annonçons la messe pour le lendemain, samedi, et ils s'empresseront de jouir d'une semblable faveur. Un pont nous barre le passage; il est trop bas pour permettre à notre grande barque de passer. Heureusement ce sont des soliveaux réunis ensembles, et posés sur deux piles en maçonnerie, à forces de bras, on soulève le pont, et nous passons.

Samedi 17 Juill. Ce sera la dernière étape, avant de retrouver notre cher Zi-Ka-Wei. De bon matin, nous quittons Ba-Lai-Dio, car nous avons près de 9 lieues de chemin. Hélas! à 3 lieues de là, notre grande barque, prise en flanc par un vent furieux, ne peut doubler un petit promontoire. Que faire? Les moins robustes, garderont la barque qui, au dire des bateliers, pourra toucher à Zi-Ka-Wei, avant minuit. Les autres se lancent en avant à pied. Je suis du nombre. Après 4 lieues de marche, sous un soleil ardent, mes deux compagnons et moi nous commençions à sentir que le gosier se dessèche, et nous soupirons après une tasse de thé. Un drapeau flotte au clocher de Tsi-Pao; c'est signe qu'un Père est là. Nous prenons la route du Com-Sou, et le P. Ferrand nous rafraîchit de plusieurs tasses de thé bien bouillant. Nous cherchons des brouettes, impossible d'en trouver. En avant donc. Toujours à pied. Sur la route, un 4ème voyageur se joint à nous. Nous avons fait une lieue encore, et la soif se fait de nouveau sentir; point de sapèques dans la poche, mais comptons sur l'hospitalité des bons Chinois. A la porte d'un thé, où les clients humaient la précieuse liqueur, nous demandons à nous rafraîchir pour l'amour de Dieu. Aussitôt, l'hôtelier de courir à son eau chaude, les consommateurs de nous passer leurs tasses; tout cela de la meilleure grâce du monde. Nous bûmes à gogo, nous payâmes d'un grand merci; et ayant trouvé deux brouettes, nous étions à Zi-Ka-Wei, à 8 h. ¼ du soir . . .

C. Terrien S.J.

Lettre du P. Edel au P. Feyerstein.

Ho-Kien-Fou, 7 juin 1874.

Mon bien cher Père,

P. C.

Je vais, tout de suite commencer à bavarder; aussi bien avec qui causerais-je, sinon par écrit avec quelque ami d'Europe? à moins de reprendre la difficultueuse conversation chinoise avec un catéchiste d'occasion, mon compagnon de voyage, le seul être sociable que je connaisse, à cette heure, dans cette grande ville de Ho-Kien-Fou. - Cela vous fait voir, mon cher Père, comme quoi votre ancien compagnon de promenade aux alentours d'Amiens en Picardie, est actuellement lancé, pour de bon, et tout seul, sur les grand-routes du Pétchély, essayant ses forces, et son patois céleste, au service des pauvres chrétiens de notre mission. Cette mission est un vaste champ de manœuvres, comme vous pensez; un long ruban de terrain, fort peu large, avec un étranglement au milieu et deux renflements aux extrémités, une fidèle image de l'incomparable Champagne, sa mère Patrie. Cent lieues de longueur, et 5 lieues de largeur en un point: ce n'est guère commode pour les tournées apostoliques.

Bref, l'autre jour, jeudi matin, j'ai quitté la Résidence, avec armes et bagages, pour aller donner l'extrême-Onction à un chrétien du Nord.

L'expédition se fait en char, suivant l'usage. Avez-vous déjà entendu parler de ces phaétons chinois? - Figurez-vous une charpente massive, en forme de boîte, pouvant avoir 90 centimètres de profondeur, 1m. 20 de longueur; arrondie par dessus ouverte par devant, hermétiquement close sur les côtés, par dessus et par derrière. Cette lourde machine montée sur d'énormes brancards repose directement sur l'essieu de deux roues plus que solides. Le ressort est inconnu en Chine, et les braves gens sentent peut-être le besoin d'être secoués parfois.

Un mulet se trouve en limon à cette machine roulante; un âne relié par deux cordes très-longues à l'un des côtés du char, gambade par devant, tire peu, court à gauche, à droite, par derrière, selon son caprice et son bon plaisir.

La boîte contient, outre le Père, la valise, le lit, les livres et autres ustensiles du voyageur; un porte-monnaie du pays, c'est-à-dire un énorme sac, une bourse faite avec un sac à blé, contenant, en sapèques, la charge d'un homme robuste, environ pour 10 ou 12 francs de menue monnaie.

La chapelle se trouve accrochée en arrière; le catéchiste orné du chapeau de cérémonie, une espèce de filtre en paille de riz, siège à droite sur un brancard, le conducteur est posé sur l'autre brancard, et tient majestueusement, comme un cierge, un énorme fouet de parade.

Après s'être pelotonné dans la machine, après avoir croisé ses jambes à la manière des tailleurs, et recommandé son âme à Dieu; après avoir numéroté ses ossements afin de les retrouver en place dans le cas d'une heureuse arrivée à destination, on part à 8 h. du matin; et, le soir à 11 h, après 15 heures de cahotements, on n'est pas encore au terme de la pérégrination. Nous arrivons pourtant à 11 h. ½ de la nuit. Puis vient la préparation à l'extrême-Onction, la confession de quelque fidèles, l'administration du sacrements, l'installation des effets, etc. Il est 1 h ½ du matin que je souffle

mon quinquet chinois - Après pareille journée on peut compter sur un somme profond et paisible ; mais cela ne fait pas le compte des autres collocataires de l'immeuble qui vous sert de lit. Des escadrons d'insectes viennent à l'assaut et se faufilent dans les couvertures ; ce ne sont que des fourmis ou des poissons d'argent, mais l'imagination vous les grossit outre mesure. Des lézards, amis de l'homme, prennent leurs ébats près du chevet ; vous croyez que ce sont des scorpions ; de gentilles petites souris grattent le mur près de vous, et vous avez l'idée fixe que ce sont de gros rats, avides de vous déguster, des parents ou amis de ces mêmes rats qui, dans ces mêmes parages, sont venus dévorer jadis durant la nuit noire, un cataplasme onctueux que le P. Couvreur s'était appliqué sur son œil gauche endolori ; quelques papillons, bombyx tête de mort, voltigent avec bruit au-dessus de vous, et vous pensez être exposé à la succion de vampires affamés.

Bref, toutes ces imaginations, plus l'idée fixe qu'il faut se lever à 4 h. pour la messe des chrétiens, tout cela concourt à vous empêcher de fermer l'œil ; vous sentez de plus en plus l'importunité des bataillons de moustiques et les odeurs peu aromatiques de votre logis d'occasion... Enfin, grand lever à 4 h. confessions ; ste messe à 6 h.. Presque tous chrétiens sont venus ; leur piété vous touche ; la récitation de leurs prières vous émeut ; vous leur adressez quelques paroles d'édification ; ces braves gens ont conquis d'un seul coup votre estime et votre amour ; tous les ennuis de la veille sont oubliés ; on remercie Dieu d'avoir eu cette bonne fortune de venir célébrer le S. Sacrifice pour ces fidèles aussi édifiants que pauvres et misérables. La fièvre typhoïde règne parmi eux depuis quelque temps ; j'ai donné 5 ou 6 extrême-onctions et confessé pas mal d'autres malades dans le village en question et dans un village voisin... Cela prend toute la matinée. Enfin nous repartons à midi, pour arriver, le soir, à Ho-Kien-fou, à moitié chemin de la résidence dans une grande ville où nous avons un pied-à-terre. C'est de là que je vous écris, mon cher Père, et certes j'en ai bien le temps car il me faut attendre, jusqu'à demain encore, le char qui me ramènera vers Tchan-Kia-Tcham.

Vous voyez, mon cher Père, quel zèle ont nos chrétiens pour les derniers sacrements ; rien ne leur coûte quand il s'agit de faire extrémiser un mourant.

Alors toute la pauvre communauté se cotise pour louer un char ; on "aboule" des sapèques, on se saigne à blanc, s'il le faut pour avoir un prêtre qu'il faut chercher à 15 ou 25 lieues. Quinze ou 20 lieues ! Cela, pour le temps à employer, reviendrait, chez vous, au voyage de Paris à Lyon, ou Marseille ! et quant à la dépense, ce n'est guère moindre, en proportion. Un char, deux hommes, deux animaux à louer, à nourrir durant 4 ou 6 jours, pour chercher et reconduire le Père, plus les frais d'entretien du Père et de son catéchiste ; jugez un peu !

Malgré cela, ces pauvres chrétiens veulent encore avoir des messes pour leurs familles, ils m'en ont demandé plusieurs ; et la rétribution qu'ils offrent pour elles dépasse certainement celle que l'on donne en beaucoup d'endroits, en France. Ne trouvez-vous pas cela admirable pour des Chinois qui ont la réputation d'être si avides de sapèques, si âpres au gain, et si foncièrement incapables de prodigalité ? Pauvres et braves gens. Dieu veuille les augmenter en nombre et leur accorder toutes ses bénédictions, car ils le méritent bien.

En attendant je les recommande à vos prières et à vos St. S., eux et moi, afin que nous puissions nous comprendre de mieux en mieux, et nous être réciproquement d'une plus grande utilité. Dans le maniement facile de leur langue, impossible de rien entreprendre parmi eux; et cette langue est assez difficile à savoir, surtout à comprendre dans la bouche de nos paysans, qui mêlent à l'idiôme national un patois de convention adopté à l'unanimité par le conseil municipal de chaque village, et rejeté par les notables du village voisin. Il faut donc des tours de force de mémoire pour retenir toutes ces locutions hétéroclites, et certés ce n'est pas facile. Rien que pour les salutations courantes, pour se dire bonjour, le Père Petitfils de regrettée mémoire, connaissait 24 formules différentes, et il s'en servait au besoin; mais qui pourra s'exercer de la sorte sur tout les mots du langage usuel? Dans tous les cas c'est là une intention spéciale que je recommande bien à vos memento.

Aujourd'hui le P. Müller et moi nous sommes en voie de formation; nous étudions le Chinois; nous entreprenons parfois des excursions plus ou moins longues sur le territoire de S. M. le fils du ciel; nous confessons, nous entreprenons des conversations pratiques, des traductions d'ouvrages classiques, etc. Votre serviteur a déjà prêché au temple, le propre jour de la Pentecôte devant un auditoire aussi attentif que nombreux. Les P.P. Finck et Maquet entrent dans la même voie; le premier cultive également les caractères carrés et les pousses de volubilis, toujours très serviable, du reste, comme vous l'avez toujours connu, il m'aide dans mes préparations photographiques, dans mes sciences physiques et chimiques, dans mes expériences de dorure et d'argenture galvanique, enfin dans toute espèce de "bricoles". Pardon du mot. Il nous pousse à tous les quatre des barbes magnifiques, style Cte de Chambord, et qui sont destinées à faire la risible admiration de tous les naturels Pétchéliens. En revanche, les cheveux s'en vont, et le P. Finck n'aura bientôt plus le nombre rond de 15 poils pour retenir sa longue queue postiche, en soie noire, qui girandole sur l'échine. Aussi se vérifie, même en Chine, le proverbe: "Les uns s'en vont, les autres viennent".

Quand nous nous en irons nous autres d'ici-bas, puissions nous nous rendre tous là-haut, et nous retrouver au ciel,

En union de vos prières et Sts S.

Edel. S.J.

Chine. Extrait d'une lettre du R.P. Zottoli, Recteur du collège de Zi-Ka-Wei au P. Brotelande à Poitiers.

P. C.

Un de nos frères scholastiques vient de me remettre une petite description de la fête de St Louis de Gonzague au collège de Zi-Ka-vei, je vais vous la communiquer sans commentaires, pour vous remercier des jolis détails que votre lettre du 31 Mars me donne sur la quête de la Ste Enfance.

Le 12 Juin, fête du Sacré Cœur, écrit-il, les petits séminaristes nous avaient donné une jolie séance avec pétards, fusées, etc, etc. Les élèves du collège résolurent de les surpasser; la chose leur était facile, parce qu'ils sont plus riches que les petits séminaristes et l'on voit qu'ils n'ont pas craint de faire une large brèche à leurs petites bourses de collegiens. — Les préparatifs furent assez longs et conduits avec habileté, aussi

firent-ils de ces merveilles qu'on ne voit que rarement dans nos collèges de France. Lorsque tout fut prêt, le 21 Juin au soir, une députation vint inviter Mgr, les Pères et Frères de Zi-ka-wei. Nous arrivons dans la cour du collège, illumination magnifique. Des guirlandes de lanternes de diverses couleurs forment des arcades, des festons, et courant autour de la cour, lui font comme une ceinture de feux. Admirez la patience et l'habileté de nos élèves chinois; ces lanternes en verre bleues, rouges, vertes, etc, sont de leur propre fabrique et on en peut compter jusqu'à plus de 600!

Comme de juste, pétards et canons saluent l'arrivée de Monseigneur. Mais entrons dans une grande salle qui leur sert de réfectoire. Au fond se dresse un autel parfaitement illuminé sur lequel brille une relique de St Louis. La musique se fait entendre, et d'après l'avis des connaisseurs, les morceaux sont fort bien exécutés. Mais voici un petit collégien, vêtu de la soutane rouge du surplis et de la calotte rouge, qui s'avance; il se dirige vers Mgr, demande sa bénédiction, monte à l'autel et nous débite avec aplomb un petit discours.

A en juger par les signes d'assentiment de ceux qui le comprenaient, il devait être fort bien tourné. Il proposa cette question: Quand est-ce que St Louis atteignit le plus haut degré de sa sainteté; à en juger par les pénitences et les mortifications, ce fut avant d'entrer en religion. Néanmoins la vie des saints est toujours comme la marche du soleil... Le mérite de l'obéissance en religion résolut la question; et fournit une application fort pratique à la vie de collégien.

Le prédicateur ayant fini, la musique recommence, et la Dame blanche est très bien exécutée; puis on dépouille l'autel, on enlève la relique, et comme par un coup de la baguette magique, apparaît un transparent magnifiquement illuminé. Le bon St Louis était représenté en prière, dans un encadrement formé de colonnettes, de corniches, etc. du plus gracieux effet. A droite et à gauche, deux beaux lis étalent leurs feuilles de feu. Ce transparent fait honneur au bon goût et à l'habileté de nos collégiens.

La 1ère partie de la fête est finie, celle qu'on pourrait appeler la partie religieuse. Suivent les compliments d'usage. Les petits séminaristes félicitent les collégiens; ceux-ci les remercient; un petit dialogue entre trois collégiens termine la séance. Sortons, une autre fête plus bruyante va commencer. Pétards, fusées, feu d'artifice éclatent s'élancent et illuminent la nuit. Quel bruit! quel vacarme! Il serait difficile de décrire les sillons de feu que les fusées tracent dans le ciel, le crépitement des boîtes d'artifice etc. J'en arrive immédiatement à la pièce finale qui a excité au plus haut point notre curiosité. On avait suspendu au milieu de la cour une grande boîte ronde, toute remplie de secrets merveilleux. Une mèche pendait; on y mit le feu, et dans l'espace d'un quart d'heure, l'on vit sortir de cette boîte bien des choses fort curieuses. On vit apparaître une corbeille de fleurs; une frégate de guerre avec des matelots et des canons qui lançaient bel et bien des projectiles enflammés; une porte de ville où veillaient des soldats armés; un énorme poisson dont les flancs en flammes, laissaient échapper une file de petits poissons; une oie qui se fit suivre d'un troupeau de petits oisillons, etc. Enfin le bouquet final se termina par une explosion générale de pétards, de fusées, et un feu continu de pièces d'artifices. La boîte vide nous nous retirâmes. Les élèves continuèrent leur vacarme jusqu'à 11 h. du soir. Le lendemain ils obtinrent la permission de brûler leurs dernières cartouches. Et en voilà jusqu'à la prochaine fête.

Table

Page

1872.

N° 1.

N° 2.

